LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

SEIZIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1909

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1909

CONSEILS A MURAT

Il y a quelques mois, S. A. le Prince Murat, pour célébrer le centenaire de l'avènement de son illustre aïeul au trône de Naples, ouvrait aux historiens ses archives de famille. Un premier volume a révélé au public de curieux documents sur les origines de Murat, sur ses premières armes pendant la Révolution, sur les campagnes d'Italie et d'Égypte. Après avoir conquis sur le champ de bataille d'Aboukir le grade de général de division et l'amitié de Bonaparte, Murat avait joué un rôle décisif au 18 brumaire. Le 18 janvier 1800, il épousait la sœur du Premier Consul, Marie-Annonciate Bonaparte. En décembre 1800-janvier 1801, Murat passait les Alpes pour aller renforcer en Italie le général Brune, qui se trouvait de nouveau aux prises avec les Autrichiens. L'arrivée de ce renfort provoqua la conclusion de la paix. Le 13 février 1801, Murat était nommé général en chef de l'Armée d'observation du Midi destinée à agir contre le royaume de Naples; c'est en cette qualité qu'il conclut avec les Bourbons de Naples le traité de Florence, qu'il aida les négociations du Concordat et installa la royauté étrurienne. Dans ces négociations diplomatiques, Murat fut secondé par un homme qui l'accompagna pendant toute sa vie et fut, après sa mort, le défenseur de sa mémoire et des droits de sa famille. Jean-Antoine-Michel Agar (créé plus tard comte de Mosbourg par Napoléon), né le 18 décembre 1771, à Mercuès (Lot), était le compatriote de Murat et son ami d'enfance; ensemble ils avaient étudié à Toulouse; mais tandis que Murat s'engageait le 23 février 1787 dans les chasseurs de Champagne, Agar avait continué ses études à l'Université.

Le 1er frimaire an IX (22 novembre 1800), Murat recommandait le « citoyen Agar, homme estimable, plein de talent et propre à être employé aux meilleures places ». Agar était bientôt envoyé à Florence, auprès de Murat avec le titre de « commissaire français près

200793

le Gouvernement provisoire de la Toscane ». Quand Murat, après l'installation du roi d'Étrurie, fut appelé à Milan au commandement des troupes françaises stationnées en Cisalpine, Agar l'accompagna. En février 1802, après la proclamation de la République italienne, il revenait à Paris avec Murat jouir d'un repos bien gagné. Murat retournait à Milan au mois d'octobre 1802, pour surveiller la jeune République italienne. Agar se retirait dans son pays natal et devenait président du Conseil général du département du Lot. Dès cette époque, nous le voyons profiter de ses fréquents séjours à Paris et de ses relations politiques pour instruire Murat de la marche des événements.

La lettre que nous publions ici ne figure dans les Archives du Prince Murat que sous la forme d'une lettre anonyme; nous ne la possédons pas telle qu'elle fut envoyée à Murat; par le filigrane du papier, on peut voir qu'elle a été recopiée postérieurement. Ces réserves faites, nous n'avons aucun doute sur son authenticité : elle figurait parmi les papiers confiés par le Roi en 1815 à Agar, comte de Mosbourg, et elle ne peut être attribuée qu'à ce dernier. Seul, il pouvait écrire à Murat une lettre qui témoigne à quel point il connaissait ses pensées les plus intimes; seul, il pouvait se permettre de donner si franchement de tels conseils et de lui, seulement, Murat pouvait les accepter. Cette lettre les honore grandement l'un et l'autre; Mosbourg, par toute sa vie, a justifié ce qu'il écrivait en 1838 à la Reine Caroline : « Je n'ai pas flatté Murat lorsqu'il était sur le trône, je crois avoir le droit de le louer lorsqu'il est au tombeau... ou plutôt lorsqu'il est sans tombeau et que sa famille est proscrite. »

PAUL LEBRETHON

Le an XI.

Général,

Vous avez dans l'État le rang le plus distingué. Vous avez illustré votre nom. Vous commandez dans le plus beau et le plus intéressant pays du monde après le nôtre. Vous êtes uni par l'amitié, par le sang, par la fortune et par la gloire à l'homme dont l'autorité gouverne la France et dont le génie maîtrise l'Europe. Votre place vous donne une existence aussi brillante que celle d'un souverain. Vous avez une fortune qui pourrait vous rendre indépendant, si les emplois cessaient de vous convenir; aucun homme ne jouit d'un bonheur domestique égal au vôtre : qui pourrait ne pas envier votre sort?

Cependant, vous vous faites souvent des inquiétudes très graves. Vous vous livrez à des soupçons, à des conjectures, à

des agitations qui vous tourmentent. Tandis que tout le monde dit : qu'il est heureux! vous êtes mécontent; vous souffrez, vous attendez l'arrivée d'un courrier avec autant d'impatience que si votre destinée ne tenait qu'à des fils et pouvait être renversée par quelque événement léger ou par quelque vaine intrigue. Permettez-moi de vous présenter des réflexions qui, en provoquant les vôtres, vous épargneront, peut-être, des moments pénibles et des mouvements au moins inutiles.

Toutes vos sollicitudes ne sauraient avoir que deux objets. Le premier, de prévenir les intrigues de vos ennemis; le second, de préparer des projets que vous auriez conçus. Pour connaître jusqu'à quel point ces sollicitudes doivent avoir d'étendue et d'activité, il suffit d'examiner :

1° Si vous avez quelque chose à redouter des intrigues;

2° Quels sont les projets qu'il vous convient de former.

Et d'abord, je crois que tout ce qui environne le Premier Consul et tout ce qui a des relations avec lui, dans la République italienne ou ailleurs, se liguerait inutilement pour vous nuire dans son esprit ou dans son cœur. Son estime pour votre caractère, la certitude de votre dévouement, le calcul de vos intérêts et celui des siens, tout vous garantit sa confiance et son affection, il ne parle jamais de vous sans montrer comme involontairement ses sentiments. J'en ai la certitude par les deux Consuls Lebrun et Cambacérès, par Madame Bonaparte, son épouse, et par Madame Bonaparte, sa mère, par plusieurs autres personnes, qui sans avoir le dessein de me rien apprendre à ce sujet et en me racontant des choses qui ne vous intéressaient pas directement, m'ont fait connaître, mieux que s'ils en avaient eu l'intention, quelle est la manière de penser du Premier Consul à votre égard.

Je sais bien que les Italiens de Paris, c'est-à-dire tout ce que Melsi[1] entretient ici [vous jalousent], soit parce que vous êtes à Milan un observateur qui les importune, une autorité qui les gêne, un beau-frère du Premier Consul dont la représentation les éclipse, soit parce qu'ils vous supposent l'ambition de devenir président, soit parce qu'ils voient bien que si l'administration actuelle cessait de plaire à Bonaparte, ce serait

1. Vice-président de la République italienne, constituée en février 1902 sous la présidence de Bonaparte.

naturellement sur vous qu'il fixerait ses regards, ce qui déplaît à leur esprit d'indépendance. Mais quelle est leur force contre vous? Tous leurs moyens se bornent à quelques plaintes bien timides, à quelques insinuations bien détournées. Jamais ils n'oseraient vous attaquer de front; et je vous assure que le Consul apprécie parfaitement leurs petites manœuvres qui pourraient plutôt leur nuire à eux-mêmes qu'à vous.

Je parlai un jour au Consul Cambacérès de la nouvelle du voyage de Melsi en Espagne et de votre présidence. Je lui fis remarquer la source de cette nouvelle venue de Vienne et la tournure de l'article qui la démentait, dans le *Journal des Débats*, article que l'on m'a assuré depuis avoir été fourni par Lambertenghi [1]; le Consul Cambacérès en parla le même jour à Bonaparte qui, sans lui rien dire de très positif, lui fit assez sentir qu'il avait très bien aperçu la cause de cette fausse nouvelle. « *Au reste*, dit-il en finissant, *tout cela n'est d'aucune importance*. » En effet, peut-on croire que les vues de Bonaparte sur l'Italie, sur ceux qui la gouvernent et sur ceux qui doivent la gouverner ne soient pas bien déterminées? Pourrait-on espérer que de pareils moyens changeraient quelque chose à ce qu'un tel homme a résolu sur le sort d'un État? Ce serait croire que des fourmis pourraient renverser les Alpes. Vous devez donc regarder toute l'intrigue italienne comme une dépense perdue, dont l'effet contre vous a toujours été nul et ne pourra jamais avoir aucune importance.

En France, il peut bien y avoir quelques généraux qui ne soient pas vos amis, qui jalousent votre élévation et votre fortune; mais ceux qui peuvent croire avoir droit de se mettre en rivalité avec vous, sont en petit nombre et ne sont pas près du Consul; ils sont, au moins, autant ses ennemis que les vôtres. Parmi les hommes qui l'approchent, je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui vous soit positivement contraire; ceux qui l'ont été ont cessé de l'être en perdant l'espérance de vous atteindre. Ce qui est certain, c'est que pas un n'oserait se déclarer en opposition avec vous, devant lui, tous savent bien que ce ne serait pas un moyen de lui faire la cour.

1. Marescalchi, ministre des Relations extérieures de la République italienne, et les conseillers Lambertenghi et Felici, avaient été appelés à Paris pour y remplir les fonctions de leurs places.

Tout ce que j'ai observé a concouru à me persuader que lorsqu'on vous a dit que vous aviez des ennemis actifs, on vous a trompé. La plupart du temps, ceux qui vous ont fait de pareils rapports, ou voulaient se rendre nécessaires, ou avaient leurs raisons particulières pour chercher à vous prévenir contre les personnes dont elles vous parlaient. Dejean[1] est, sans doute, un des hommes dont vous pourriez le plus avoir droit de vous plaindre. Eh bien ! j'ai à peu près la certitude, par des explications qu'il a données dans certaines circonstances, où il parlait avec d'autant plus de franchise qu'il parlait de vous par hasard et sans croire que ce qu'il disait dût vous parvenir ; j'ai, dis-je, la certitude, que la plupart des torts que vous lui avez reprochés tiennent plus à sa minutie en matière d'administration et au rigorisme mal entendu de son caractère qu'au projet de vous contrarier. Les autres sont venus de ce que vous l'avez aigri par vos procédés, par vos paroles et par vos lettres, lorsque prévenu contre lui par les rapports qu'on vous avait faits, vous l'avez cru plus coupable envers vous qu'il ne l'était, peut-être, réellement. Remarquez qu'au plus fort de vos débats, il a toujours été extrêmement mesuré et que, surtout, il s'est bien gardé de vous écrire avec la vigueur que vous aviez commencé à mettre vous-même dans votre correspondance.

Cette réserve doit vous prouver combien ceux-là mêmes qui seraient le plus mal disposés à votre égard, craindraient d'entrer en lutte avec vous. Croyez donc, mon général, que vous devez être bien peu affecté des intrigues italiennes ou françaises à votre sujet. D'abord, parce que vos antagonistes sont en très petit nombre et faibles ; secondement parce que vous ne leur fournissez aucune prise contre vous ; troisièmement parce que jamais ils n'oseraient vous attaquer avec quelque vigueur ; quatrièmement, enfin, parce que tous leurs efforts, s'ils osaient en faire, échoueraient contre la confiance et l'attachement que le Consul vous porte. Les sentiments de Bonaparte pour vous sont un bouclier à l'abri duquel vous pouvez vous reposer tranquille.

Si j'ai su vous bien faire entendre et vous persuader ce

1. Jean-François-Aimé Dejean, ancien général à l'armée de Sambre-et-Meuse, était directeur de l'administration de la Guerre.

dont je suis si pénétré et si convaincu à ce sujet, j'aurai dû tarir la source la plus abondante de vos inquiétudes; j'aurai dû détruire la cause principale de cette impatience si vive avec laquelle vous attendez les courriers de Paris et les nouvelles de ce qui se passe aux Tuileries ou à Saint-Cloud. Le résultat des réflexions auxquelles je vous engage, sera satisfaisant pour vous, puisqu'elles vous démontreront que votre position est aussi solide, aussi inébranlable qu'elle est brillante.

Peut-être aussi croiriez-vous alors avoir moins besoin d'écrire avec empressement et avec chaleur au Premier Consul, dans chaque circonstance où vous croyez avoir à vous plaindre de quelque chose ou avoir à repousser des plaintes ou des insinuations dirigées contre vous. Je vous dis ceci, parce que je sais que dans quelques occasions, il a témoigné que vous mettiez beaucoup d'importance à des choses qui en avaient peu à ses yeux. Je suis persuadé qu'il aime votre correspondance et qu'il a plaisir que vous lui écriviez souvent. Mais je crois que vos plaintes, vos explications, votre humeur, vos inquiétudes sur sa manière de penser, pourraient lui faire juger que vous n'apprécieriez pas justement votre situation et que vous manqueriez de confiance en vous-même et en lui : en vous, si vous ne vous sentiez pas supérieur à des bagatelles; en lui, si vous pensiez qu'elles pussent avoir quelque influence sur ses affections ou ses déterminations.

Voyons maintenant, mon général, si les projets que vous avez à former, peuvent vous tenir dans cet état d'agitation que l'on éprouve quand on craint de manquer son but, et s'ils doivent vous causer plus d'inquiétude que les manœuvres de ceux qui pourraient vouloir vous nuire, ne doivent vous causer d'alarmes. Dans le rang où vous vous trouvez, dans ce rang où l'on fixe tous les regards, où tout ce que l'on dit est retenu, où tout ce que l'on fait est observé, où aucune parole n'est sans conséquence, aucune action sans résultat; dans ce rang, dis-je, il est bien indispensable d'avoir un système de conduite déterminé, un but connu, un objet fixe vers lequel on dirige toutes ses démarches.

Pourriez-vous avoir en vue, dans ce moment, des projets d'élévation? je ne le crois pas. Il n'y a pas de place dans l'État, il n'y en a pas dans l'Europe, après celle des souverains,

qui soit supérieure à la vôtre. S'il en existait une plus digne de vous, tout le monde a la persuasion que vous n'auriez pas besoin, pour y arriver, d'aiguillonner les dispositions du Premier Consul. Tant que Bonaparte existera, son attachement vous dispensera de toute sollicitude à cet égard; ne doutez pas qu'il ne sache vous tenir toujours au poste le plus important et le plus honorable. Plus j'y réfléchis et plus je reste persuadé qu'il n'est qu'une seule pensée digne de vous occuper, et cette pensée se rapporte à une circonstance que tous nos vœux repoussent, à une circonstance que, très heureusement, nous avons l'espoir de ne voir pas arriver. C'est celle où Bonaparte viendrait à manquer à l'Europe, avant d'avoir affermi tout ce qu'il a élevé, avant d'avoir assis sur des bases inébranlables le sort de la France et de l'Italie.

J'ose vous le dire, général : un tel malheur vous laisserait chargé d'une grande dette envers la mémoire du plus grand des hommes, envers votre propre renommée, envers la France, envers l'Europe. Qui sait si dans un moment si désastreux, les factions ne se réveilleraient pas dans notre pays, si l'Italie mal unie à la République française ne s'en détacherait pas avec violence, si les éléments révolutionnaires qui fermentent encore dans les États de Rome et de Naples, ne se développeraient pas avec fureur? Qui sait si cette crise terrible n'amènerait pas l'instant de réunir sous un seul empire, sans les confondre entre eux, les divers États de cette belle partie de l'Europe, où vous avez combattu, administré, gouverné et où votre nom est environné d'une considération si grande. Certes, on ne peut pas prévoir quels seraient les événements, mais il me semble qu'il ne vous est pas permis de négliger les moyens de vous assurer dans une si grande époque, si elle arrivait jamais, l'ascendant qui conviendrait à votre nom, à vos services et à l'éclat de vos relations avec Bonaparte.

Le soin de ces moyens n'exige pas de vous de grands efforts. Il consiste presque entièrement à suivre la marche que vous avez tenue jusqu'ici. Un nom imposant et des amis capables de vous seconder, voilà tout ce que vous pouvez préparer d'avance.

Votre gloire militaire est aussi haut qu'il vous était possible de la porter, sans faire la guerre activement comme général

en chef. Peut-être n'aurez-vous que trop l'occasion de lui donner ce dernier lustre. Vous vous êtes fait connaître en Italie sous le rapport de l'administration et de la politique. J'ai eu occasion de remarquer à votre sujet combien l'opinion est juste et combien elle apprécie, avec votre facilité de conception, une promptitude de jugement, une finesse de tact que personne ne possède plus éminemment que vous. Mais on ne vous suppose pas du goût pour le travail et on ne vous croit pas l'habitude des longues méditations, de ces méditations profondes qui seules peuvent faire concevoir, calculer, préparer de grandes entreprises. Cependant c'est cette réputation d'homme méditatif, calculateur, à grandes et fortes vues, qui fixe la confiance des hommes, dans les grands événements. Si Bonaparte n'avait été que guerrier, jamais il n'aurait acquis cet ascendant qui maîtrise toutes les classes et toutes les opinions. Mais soit dans ses campagnes d'Italie, soit dans celle d'Égypte, on le vit déployer l'énergie de son caractère et la vigueur de ses talents politiques, autant et peut-être plus que la supériorité de son génie militaire. C'est cette réunion de moyens qui le rendit maître de tout.

Je sais que vous êtes loin d'avoir occasion de donner à rien de ce que vous pouvez faire ou concevoir, dans ce moment, l'éclat dont Bonaparte environnait tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il disait dans le cours de ses campagnes; mais cette occasion peut un jour se présenter à vous, et vous devez vous préparer à la saisir. En attendant, si vous exécutez le projet que je vous ai vu former souvent, de vous livrer au travail, vous y gagnerez tout le fruit que le talent retire toujours de l'étude, et vous y gagnerez encore un immense poids dont s'accroîtra la considération dont vous jouissez. Le jour où cette idée sera répandue : *Le général M... travaille, il s'occupe beaucoup*, vous aurez doublé votre empire sur l'opinion et la confiance que vous êtes fait pour inspirer.

Il est impossible, d'ailleurs, de se dissimuler que cette promptitude de jugement et de détermination qui vous distingue si particulièrement, expose souvent à des erreurs. Or la moindre erreur, dans le rang où vous vous trouvez, est de la plus funeste conséquence pour la réputation. Les hommes médiocres y trouvent une occasion de se venger de la supé-

riorité et ne manquent pas de la saisir. Les hommes éminents en dignité auraient besoin d'être presque infaillibles. L'espèce d'infaillibilité à laquelle on peut atteindre est le résultat de l'étude et de l'habitude de réfléchir. J'ai recueilli tout ce que pensaient de vous des personnes dont l'opinion est sage, et qui vous sont affectionnées.

Le résultat a été que pour assurer à votre réputation le caractère imposant qu'elle doit avoir, il n'est possible de rien ajouter à ce que vous avez fait et à ce que vous faites habituellement, si ce n'est de vous créer un système déterminé et un plan d'occupations que l'on vous voie suivre avec exactitude, je dirais presque avec rigueur. Mais si la puissance du nom est le premier moyen dont il vous convienne de vous assurer, un choix d'amis dignes de vous est le second, et il est d'une bien grande importance.

Beaucoup d'hommes vous sont dévoués, général, parce que vous avez rendu beaucoup de services, et parce que l'amabilité de vos manières, la franchise et la générosité de votre caractère vous ont attiré ceux-là mêmes qui n'ont pas eu occasion de recourir à vos dispositions obligeantes. Vous êtes cher aux soldats, parce que vous avez combattu avec eux et parce que vous les avez fait vaincre. Vous êtes aimé de presque tous les officiers, parce qu'un très grand nombre ont eu à se féliciter de votre protection pour leur avancement et de vos secours dans leurs besoins.

Mais parmi les hommes plus rapprochés de votre rang, parmi les généraux par exemple, parmi les ministres et les premiers fonctionnaires publics, soit en France, soit dans la République italienne, en est-il beaucoup que vous puissiez compter comme vos amis, et à qui vous voulussiez vous confier dans une grande circonstance? Je ne le crois pas. Il n'y en a aucun, à mon avis, comme je vous l'ai dit plus haut, qui me paraisse votre ennemi déterminé et surtout qui osât faire éclater son inimitié. Mais aussi j'ai lieu de penser qu'il y en a peu qui vous fussent entièrement dévoués dans un moment difficile et douteux. La cause de leur hésitation viendrait de ce qu'ils ne sont pas certains de vos dispositions à leur égard.

Votre confiance, compagne naturelle de la loyauté, vous rend facile à croire les rapports qui vous sont faits et à vous

laisser prévenir[1]. Il est vrai que des explications convenables vous désabusent aisément, et que vous vous plaisez à rendre justice à ceux qu'on a calomniés. De la combinaison de votre facilité et de votre franchise, il est souvent résulté que vous avez montré des préventions contre certains personnages, et que vous avez parlé d'eux d'une manière très peu flatteuse. Lorsque, détrompé, ensuite vous les avez vus, vous les avez traités de la manière la plus obligeante. Cette alternative qui s'est répétée quelquefois dans votre manière de penser et de parler à leur sujet, les a laissés dans l'incertitude de vos sentiments véritables, ou leur a fait craindre, lors même qu'ils ont compté sur votre amitié, qu'il ne fût trop aisé de la leur ravir. Quelques-uns, plus aigris par vos préventions premières que touchés de votre retour et de vos politesses tardives, sont restés, à votre égard, dans un état de réserve plus voisin de la défiance que de l'attachement.

Je sais que parmi les généraux qui ont servi sous vos ordres, il en est qui vous sont réellement dévoués; ceux-là vous ont vu de plus près; ils ont été à portée de connaître plus complètement votre caractère; ceux-là, d'ailleurs, ne vous ayant jamais connu, pour la plupart, que leur supérieur, n'ont eu avec vous que des rapports de subordination dans lesquels ils ont éprouvé tous les égards et tous les bons traitements dont vous savez si bien combler ceux qui servent sous votre autorité.

Mais les généraux qui ont fait une carrière avec vous, qui se sont vus au même rang et quelquefois dans des grades supé-

1. Voici une note écrite tout entière de la main de M. de Mosbourg : « Il faut attribuer à plusieurs causes les jugements injustes qui ont été portés au sujet de Murat. Parmi les premières, il faut compter la fierté qui, le portant toujours à mépriser les ennemis, fut cause qu'il dédaigna de combattre leurs intrigues et de repousser leurs calomnies. La facilité de caractère qui livrait sa confiance presque à tous ceux qui la sollicitaient, et l'indignation qu'il éprouvait quand il croyait que cette confiance avait été trompée, ce qui le fit accuser plus d'une fois d'inconstance dans ses affections. Une promptitude singulière dans ses déterminations qui, ne permettant pas aux esprits vulgaires d'en apprécier les motifs, leur persuadait qu'il se décidait sans cause, d'où ils concluaient que ses succès devaient être attribués à sa fortune plus qu'à ses talents. Et enfin, il faut bien l'avouer, une recherche dans les costumes que, sans trop d'injustice, on appelait quelquefois du mauvais goût et qui prêtait matière à la plaisanterie, arme si dangereuse quand elle est habilement maniée dans une cour française et même dans des camps français. »

rieurs, qui, par conséquent, croyaient avoir des titres plus réels à des procédés d'amitié de votre part, qui par leurs prétentions et quelquefois par leur esprit de jalousie ont pu vous mécontenter, ou fournir des prétextes de les accuser près de vous, ceux-là semblent éloignés de vous, moins par une continuation de rivalité que par l'idée que vous n'avez pas en eux la confiance et que vous n'êtes pas leur ami. Je suis loin de croire que cet éloignement soit invincible. J'ai la persuasion qu'il n'est pas un de ces généraux qui ne se trouvât très heureux de se rapprocher de vous, parce qu'il n'en est pas un qui ne sente qu'il ne peut rien contre vous et que vous pourriez lui faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal.

Que faudrait-il pour en faire vos amis sincères? Leur persuader que vous ne leur êtes pas contraire; leur persuader que vous pouvez être leur ami. Cela ne peut pas se faire en un instant, ni être le résultat d'une explication ou d'une lettre. On n'amène jamais les hommes si rapidement à un changement d'opinions et de sentiments; il faut que ce soit l'ouvrage d'un système suivi, mais non affecté, de relations avec ceux que vous aurez jugé convenable de vous attacher, d'après la connaissance que vous devez avoir de leur caractère et de leurs moyens. Oui, mon général, je crois que, dans l'armée, vous pouvez attirer à vous tous les officiers généraux que vous voudrez (excepté ceux qui ont un parti opposé au Gouvernement et par conséquent à vous). Il suffit pour cela que vous en conceviez le dessein et qu'après avoir fait choix, avec maturité, de ceux qui vous conviennent, vous ne souffriez pas qu'on veuille vous détourner de suivre votre plan. En est-il un qui ne s'estimât heureux de s'attacher à vous, s'il croyait pouvoir compter sur votre inébranlable attachement?

Je crois que ceux qui ont cherché dans diverses occasions à vous aigrir contre plusieurs personnages plus ou moins importants, ont bien mal servi vos intérêts; en général, les hommes qui cherchent toujours à semer la division et la défiance, songent bien plus à se rendre nécessaires qu'à se rendre utiles; souvent ils ont à servir de petites passions personnelles. Vous verrez toujours ceux qui vous seront réellement attachés, chercher plutôt à vous montrer vos amis qu'à vous dénoncer des ennemis; chercher plutôt à vous rapprocher des hommes

qui n'auraient pas de torts envers vous, qu'à vous éloigner de ceux même qui pourraient en avoir, et, certes, il vaut bien mieux fermer les yeux quand on serait en droit de se plaindre, que de trouver des sujets de plainte où il n'y en a pas. Souvent par un éclat, par des témoignages de mécontentement, on force à devenir ennemis, des hommes qui étaient sans passion et que peut-être on aurait réussi à s'attacher.

Dès l'instant où on sera persuadé, général, que lorque vous avez admis quelqu'un dans votre amitié, c'est pour toujours; dès l'instant où on ne craindra plus que quelques faux rapports, quelques obscures intrigues puissent altérer les sentiments qu'on vous aura inspirés, votre amitié sera briguée de tout ce qu'il y a de généraux et d'hommes à talent en tout genre, dignes d'être associés à vos projets dans des circonstances difficiles; et vous pourrez compter sur leur dévouement, fondé non seulement sur leurs intérêts, mais encore sur leur confiance et la haute idée qu'ils auront de votre caractère. Cette idée sera juste, général, car, vous avez prouvé d'une manière bien éclatante par vos procédés envers le général Lannes, que vous étiez un ami aussi solide que généreux[1].

Cependant, il est certain que la plainte commune de ceux qui ont été liés avec vous et avec qui vos relations ont presque cessé, c'est que vous êtes trop facile à vous laisser tromper sur vos amis, à les soupçonner, à les accuser et à vous séparer d'eux. Je sais que le général Lannes lui-même pensait ainsi, avant la preuve si noble que vous lui avez donnée de la stabilité de vos sentiments; il est bien revenu de cette erreur. Je voudrais que tous ceux qui la partageaient avec lui, partageassent aujourd'hui ses sentiments et son dévouement.

Vous obtiendrez ce résultat général, si vous faisant un système de ne juger les hommes qu'après un examen sévère et non pas sur la foi d'autrui, vous évitez, surtout, d'énoncer sur eux des opinions qui se trouvent ensuite démenties par les faits. Il est beau, sans doute, de revenir sur ses jugements quand on s'est trompé, mais cela ne guérit pas toujours la blessure qu'on

1. Les bons procédés de Murat envers Lannes se rapportent à la seconde disgrâce qu'encourut ce dernier auprès de Bonaparte, en quittant brutalement et sans autorisation son ambassade de Lisbonne, à la suite de démêlés avec M. d'Almeida, premier ministre de Portugal.

a pu faire. Ces retours, d'ailleurs, quand ils sont fréquents, ressemblent à l'inconstance dans les opinions et le caractère, or rien n'est plus important pour un homme qui a de grands intérêts à diriger que de montrer de la fermeté dans ses idées et d'en imposer par un caractère inébranlable.

Le résultat de cette longue lettre, c'est que vous vous donneriez des inquiétudes sans aucun fondement, si vous vous livriez à des craintes sur les efforts de l'intrigue contre vous auprès de Bonaparte, qui vous aime autant qu'il vous estime; que pour vous assurer les moyens de soutenir la tâche que pourrait vous imposer un malheur que nos vœux et nos espérances éloignent, vous n'avez besoin que de vous assurer des amis, et d'ajouter à votre réputation celle d'une application plus déterminée et d'une habitude plus grande d'occupation, de calculs, de méditations, habitude que l'on suppose généralement nécessaire et qui l'est, en effet, pour exécuter de grandes choses. Vous pouvez obtenir ce double résultat sans vous tourmenter. Votre volonté suffira pour vous y conduire. J'ai cru devoir vous inviter aux réflexions qui pouvaient vous en faire sentir la nécessité, et vous montrer la facilité de l'atteindre.

J'aurais voulu beaucoup abréger cette lettre ; mais je n'en ai pas le temps. Je compte que vous apprécierez le sentiment qui l'a dictée. D'autres pourront vous dire des choses plus flatteuses, personne ne vous en dira qui soient inspirées par un attachement plus vrai, comme personne ne saurait vous porter un dévouement plus sincère.

DISCIPLINE ET SILENCE

Napoléon a écrit dans ses *Mémoires* : « Tout général en chef, qui se charge d'exécuter un plan qu'il trouve mauvais et désastreux, est criminel; il doit représenter, insister pour que ce plan soit changé, enfin donner sa démission plutôt que d'être l'instrument de la ruine des siens ». Peu de Français connaissent ce propos; il en est moins encore d'esprit assez libre pour concevoir qu'un conducteur d'hommes ne saurait, fût-il un despote, comprendre autrement le devoir militaire. Naguère, à la Chambre, on assimilait un généralissime démissionnaire à un factionnaire qui déserte son poste. Nulle voix ne dénonça cette hérésie militaire, et même personne ne s'avisa que notre langue interdisait d'appeler félon un général qui, par scrupule de conscience, priait le ministre de le dépouiller des honneurs et profits attribués à la plus enviable des situations militaires. Mais, dans le *Temps* du 26 juillet 1907, le général Langlois affirma la doctrine des hommes de guerre :

Évidemment le général Hagron a trouvé *mauvais ou désastreux* un plan qui consisterait ou bien à accepter une lutte dans des conditions d'écrasante infériorité, ou bien à fuir honteusement cette lutte au prix de toutes les humiliations. Pourquoi, a-t-on dit, un autre général a-t-il pu accepter le commandement dans ces conditions? Chacun envisage une question à son propre point de vue. Tout cela est normal : l'un a raison de renoncer à une tâche qu'il croit ne pouvoir mener à bien; l'autre a raison d'accepter cette tâche, s'il a une opinion contraire.

Quelques mois après, le ministre de la Guerre adhérait officiellement à la thèse du général Langlois... Or, que l'amiral Germinet ait *représenté*, *insisté*, pour qu'il fût remédié à une situation qu'il jugeait *mauvaise*, *sinon désastreuse*, le ministère de la Marine ne le conteste pas et le ministre admet, sans doute, la légitimité de cette insistance; demain, assurément, il se fera une joie de récompenser les chefs qui, du premier au dernier jour de leur commandement, ne se seront pas lassés d'adresser à notre administration centrale des réclamations que les usages de la rue Royale laissent parfois sans réponse et toujours sans sanction. Mais l'amiral Germinet avait eu la bonne fortune d'attirer l'attention du public sur notre situation maritime, en rééditant des faits déjà cités au Parlement[1] : il paraît que ce crime méritait le plus dur châtiment. Et c'est ainsi que, pour « sauver la marine », le gouvernement a, d'abord, démonté de son commandement un chef qui avait su faire renaître la confiance dans notre armée navale, qui s'inspirait de l'esprit de la guerre dans l'organisation comme dans l'entraînement de son escadre et qui, en dépit de mille entraves, poursuivait son idéal de rénovation navale.

La décision du 5 décembre 1908 n'est vraiment pas de celles qui ajoutent au prestige d'un ministre. Mais, pour quiconque a foi dans l'éducation de la démocratie[2], rien n'est plus réconfortant que l'attitude de la presse : sans distinction de partis et presque sans exception, elle a protesté, tant le simple bon sens indiquait la disproportion[3] de la faute et de la peine. Ce jugement de l'opinion n'atténue pas la douleur des officiers qui ont appris, par une expérience quotidienne, combien sont rares les êtres privilégiés dont on peut dire à bon droit : c'est un marin, c'est un officier qui sait, à la fois, faire travailler ses subordonnés, tirer parti de leur concours et

1. Dès la première heure, la presse l'a remarqué ; à la Chambre tous les orateurs l'ont constaté plus ou moins brièvement; le discours de M. Henri Michel ne permet pas d'en douter.

2. Cette confiance dans l'avenir est le comble du ridicule pour quelques esthètes qui tiennent soigneusement à jour la nomenclature des tares de notre temps et n'en comprennent aucune grandeur : ignoreraient-ils que l'organisation complète de la monarchie a exigé plusieurs siècles?

3. Disproportion lumineusement établie par M. Violette (Séance de la Chambre du 8 décembre).

diriger leurs efforts, c'est une volonté au service d'un jugement droit; c'est un caractère : c'est un chef.

Cruelle pour les officiers qui pensent, qui peinent, qui veulent se dévouer à l'intérêt collectif, la journée du 5 décembre fut un triomphe pour un groupe où l'on trouve, comme dans tous les groupes, de l'intelligence et de la sottise, du travail et de la paresse, de la droiture et de l'arrivisme, mais qui, malgré sa diversité, forme un bloc indissoluble par son aversion pour toutes les réformes réelles, et qui, en dépit des étiquettes politiques les plus variées, réunit les ennemis parfois résolus, souvent honteux, toujours dangereux de tout progrès. Que l'on ait pu, en maintes chapelles maritimes, brûler des cierges en l'honneur d'une disgrâce depuis longtemps souhaitée, sinon préparée; que, dans notre escadre de la Méditerranée, tous les officiers usés ou paresseux aient escompté le prompt rétablissement de réglementations séculaires; que les mauvais serviteurs du pays, qui assimilent la marine à une « ferme en Beauce » dont l'exploitation devrait leur être à jamais garantie, à eux et à leur progéniture, aient pu se féliciter de la chute d'un amiral réformiste, — voilà le châtiment... Ce n'est pas l'amiral Germinet qu'il faut plaindre.

L'ambiguïté de la note publiée par les journaux et l'attitude bizarre du Département à la suite de l'échouage du *Condé* ont été trop clairement exposées à la Chambre pour que l'on puisse contester l'intervention d' « un groupe de mécontents » et une coalition d'intérêts privés, dont vingt indices concordants dénoncent l'existence.

M. Clemenceau, convaincu que l'impuissance de notre armée navale compromettrait la sécurité de la France, veut — a-t-il dit à la Chambre — « résoudre l'angoissant problème » naval qui se pose aujourd'hui; il veut que toute « la vérité soit connue du Parlement et du pays ». Avant même d'avoir en mains ce « bilan de la marine » que le labeur de M. Alfred Picard ne tardera pas à lui fournir, M. Clemenceau se doute que les dépenses strictement nécessaires imposeront aux contribuables une nouvelle et lourde charge. Devant le double devoir de notre démocratie : mettre notre patrimoine, notre liberté, notre idéal à l'abri des entreprises des « peuples de proie », et faire que tous nos déshérités soient de moins en

moins sevrés des joies de la vie, M. Clemenceau n'est pas de ceux qui escamotent l'un des deux termes du problème; il admet l'évidence énoncée par M. Caillaux : « Imaginer que vous pourrez faire coexister un budget démocratique et un budget de privilèges, il n'est pire folie; le premier doit nécessairement se substituer au second ». Prochainement, sans doute, maints exploiteurs de notre budget auront à regretter que l'incident Germinet ait fait prendre au Président du Conseil l'engagement de « dire la vérité au Parlement et au pays ».

M. Clemenceau ne pourra pas se contenter de soumettre au Parlement une carte à payer : le « bilan de la marine » devra aussi expliquer comment notre puissance navale a pu tant décroître, bien que nos dépenses aient, dans la dernière quinzaine d'années, dépassé de plus d'un milliard les crédits alloués à l'office impérial de l'Allemagne. M. Clemenceau s'apercevra que, si quelques milliers de bénéficiaires ont jusqu'à présent réussi à maintenir nos abus maritimes, c'est uniquement parce que des millions de Français ignorent encore combien leurs intérêts privés et nationaux sont compromis par ces dépenses parasitaires : aucune conspiration du silence ne saurait indéfiniment contrecarrer l'éducation navale de notre pays... L'expérience de ces dernières années prouve que le Parlement commence à réclamer la disparition des institutions surannées : par delà une majorité apparente, qui n'est faite que de l'abdication du nombre en faveur d'une minorité dérisoire, une majorité réelle ne tardera pas à prendre conscience de sa force. M. Clemenceau laissera les politiciens à courtes vues ponter sur le mauvais cheval. Et il aura vite constaté qu'il faut expulser de la Marine diverses catégories de fonctionnaires militaires et civils, dont l'entretien absorbe, sans aucun profit pour le pays, une part notable du budget.

Révolutionnaire de tempérament, éclairé par l'expérience sur les vices de notre réglementation, astreint par patriotisme à pourchasser les gaspillages, guidé par sa ferveur démocratique, M. Clemenceau est voué à combattre une organisation navale que l'apathie des uns et l'habileté des autres ont empêché d'évoluer depuis un demi-siècle : c'est demain sans

doute qu'il s'affirmera réformiste ; après-demain, il nommera l'amiral Germinet Inspecteur général de la Marine[1].

Quand les circonstances obligent à s'occuper d'un chef médiocre, on n'a que la ressource de rappeler sa carrière, et comme notre direction du Personnel n'enregistre que très exceptionnellement les faiblesses ou les erreurs de ses administrés, la citation d'un « carnet de notes » prouve toujours qu'il s'agit d'un officier très distingué. Le public sait que tous les officiers de marine sont très distingués. Mais aucun des subordonnés n'ignore que tel chef a peur à la mer ou manœuvre avec une maladresse insigne, que d'autres sont d'une ignorance technique, ou d'une étroitesse de vues dont il est malaisé de découvrir les limites, qu'il en est encore qui, très brillants dans des postes en sous-ordre ou spéciaux, n'auront jamais les qualités d'un commandant d'armée navale. Lorsqu'un amiral Germinet se trouve en cause, il serait déplacé de parler longuement de lui : comme lui, on ne doit regarder que la marine, l'intérêt général de la France. Si l'on ne peut pas ne pas saluer avec respect et reconnaissance un chef de sa trempe, on se dit bien vite que, de l'accès d'autoritarisme dont il pâtit, les penseurs libres feront sans doute sortir un peu plus de liberté pour nos officiers.

« Le commandant en chef de notre escadre a entretenu le public de ses soucis techniques : il a ainsi péché contre la discipline : en raison même de sa situation, il devait être très sévèrement puni. » Mais quel texte invoque-t-on ? Ce texte est-il récent ou suranné ? A-t-il été toujours appliqué ?

Je ne connais pas une seule *loi* qui impose aux officiers le silence perpétuel en matière militaire. Le gouvernement n'a basé son acte ni sur une loi, ni même sur un décret : il s'est, sans plus, appuyé sur des circulaires ministérielles. Comment se peut-il que le fait ait passé inaperçu dans une Chambre

1. Je renvoie les lecteurs de cette Revue aux articles relatifs à la réforme navale que j'ai publiés ici (1er et 15 novembre 1907 ; 1er janvier et 1er mars 1908) sous la signature X. X. X.

où la majorité devrait comprendre le danger que de pareilles décisions font courir au régime démocratique? Avec raison, le Parlement s'est plaint souvent que les décrets, rendus sous forme de règlement d'administration publique, empiétaient sur son domaine et que des interprétations, sous prétexte d'assurer l'application d'une loi, en modifiaient l'esprit. Assurément, les principales décisions du pouvoir exécutif doivent être notifiées par décrets; mais le pouvoir exécutif outrepasse ses droits, s'il se permet de transformer notre organisation par le même moyen. Le gouvernement ne souscrit pas à cette thèse; une infraction à l'une des innombrables dépêches élaborées rue Royale suffit, d'après lui, à justifier une *pénalité*[1]. A nos jurisconsultes de dire si l'obligation du silence, imposée par une circulaire ministérielle, qui ne prévoit aucune rigueur anormale contre les délinquants, peut motiver une *punition* que ne mentionnent ni le Décret sur le service à bord, ni son succédané le Règlement sur le service intérieur; à nos jurisconsultes de dire s'il est légal d'assimiler à une simple punition une sanction gouvernementale qui figure parmi les pénalités édictées par le Code de justice maritime.

La question que les profanes doivent résoudre est beaucoup plus simple. A la Chambre, on a rappelé une interview de

1. La privation de commandement est une *pénalité*, qui peut être définitive ou temporaire, et non une *punition* : sans même feuilleter notre Code de justice maritime, on en trouvera la preuve dans les extraits de l'Exposé des motifs de la loi de 1858 que le *Moniteur de la flotte* du 12 décembre dernier a cités fort à propos. Les casuistes diront peut-être : « L'amiral Germinet a été relevé du commandement de l'escadre de la Méditerranée; la peine de la privation de commandement ne lui a pas été infligée. » Rien de plus vrai, s'il ne s'agit que de jouer sur les mots, rien de plus faux, s'il s'agit de discuter honnêtement. A moins qu'ils ne soient, à leur tour, prématurément relevés de leur commandement, les vice-amiraux qui sont à la tête de nos deux escadres y demeureront l'un jusqu'en octobre 1909 (son remplacement en juin à la veille des grandes manœuvres est invraisemblable), l'autre jusqu'en octobre 1910; l'amiral Germinet sera mis à la retraite le 15 septembre 1911, c'est-à-dire à une date telle qu'il ne pourrait plus accomplir deux années de commandement en escadre : dans le cas le plus favorable, l'amiral Germinet aura subi une privation de commandement d'une durée de dix mois; il sera définitivement privé de commandement, dans le cas le plus défavorable, qui est aussi le plus probable de beaucoup. L'amiral Germinet pourra être nommé Préfet maritime : c'est exactement comme si on proposait de remplacer à la tête d'un simple corps d'armée un général, qui aurait antérieurement appartenu au Conseil supérieur de la Guerre, en qualité de commandant éventuel d'une armée.

l'amiral Touchard; en réalité on ne compte plus les officiers qui ont pu, sans être le moins du monde réprimandés, communiquer au public leur manière de voir sur des sujets techniques ou non. La règle du silence n'est donc appliquée que par intermittence. Mieux encore : en 1907, un journal, qui est officiellement distribué à la plupart de nos services maritimes, le *Moniteur de la flotte*, a adressé un pressant appel à la collaboration payée des officiers. En recevant, des propres mains de l'administration, ces offres de collaboration payée dans un journal officieux, les officiers devaient se dire qu'ils bénéficiaient enfin de la liberté d'écrire, tout au moins sous le couvert de l'anonymat. Hier donc, il pouvait sembler que notre ministère abrogeait à demi la règle du silence; maintenant, il l'applique à la lettre et avec la plus extrême rigueur. Dans leur for intérieur, plusieurs ministres de la Guerre et de la Marine ont reconnu que la règle du silence était un anachronisme; tous ont maintenu qu'elle était en vigueur.

L'infraction commise par l'amiral Germinet a-t-elle été accompagnée de circonstances aggravantes ou atténuantes? D'après tous les précédents, telle est la question, l'unique question à élucider. Mais en réalité elle ne se pose plus : dès la première heure, et encore plus nettement après les débats de la Chambre, l'opinion publique s'est prononcée : l'amiral Germinet a été absous[1]. Et le pourquoi, M. Henry Michel l'a résumé on ne peut mieux à la Chambre :

1. Dans les réponses du Président du Conseil et du Ministre de la Marine, on relève des erreurs : « Les officiers qui ont échoué leurs bateaux sont passés en conseil de guerre. Tous acquittés, c'est la règle (voir les jugements relatifs au *Sully* et au *Jean-Bart*); dès l'instant où le *Condé* était déséchoué, le commandant était indemne (voir le *Moniteur de la flotte* du 12 décembre dernier). On y trouve aussi des équivoques : en vue de prouver que l'interview de l'amiral Germinet n'a produit aucun heureux effet, il a été fait grand état d'une dépêche du 4 novembre (Mais cette dépêche était-elle complète? Mais avait-elle été exécutée? Mais le ministère n'en a-t-il envoyé aucune autre prescrivant des mesures d'urgence à la suite de l'interview? Mais doit-on tenir pour inexacte une correspondance de Toulon qui établirait l'efficacité de l'interview et que le *Matin* a publié le 4 décembre?); l'acquittement du commandant de la *Nive* a permis de dauber sur les conseils de guerre. (Mais il résulte des débats : 1° que le commandant supérieur n'a pas facilité la tâche du commandant de la *Nive*; 2° que le ministère, qui, depuis un quart de siècle, se désintéresse de la formation des officiers, avait commis la très lourde faute de n'embarquer sur la *Nive* que des enseignes nouveaux promus).

S'il a véritablement commis une faute, je dirais volontiers avec le *Temps* que c'est une « heureuse faute ». Non seulement je ne me sens pas la force de blâmer l'amiral Germinet d'avoir parlé, mais je suis presque tenté de me retourner vers lui et de lui dire : « Honneur à vous! Vous avez eu le courage de faire connaître la vérité et toute la vérité. Vous êtes frappé, mais vous avez bien mérité de la République et de la France. »

Un ancien officier de marine, M. Dupourqué, signalait la grande liberté de parole que l'Angleterre accorde à ses officiers. Pour répondre, le Ministre de la Marine a voulu attribuer la campagne de presse de lord Charles Beresford (1885-1889) à une intervention occulte et machiavélique de l'Amirauté. Et à l'appui de cette hypothèse, — de toutes la plus invraisemblable pour qui connaît l'historique de la marine anglaise et la facilité avec laquelle le public souscrit aux demandes de l'Amirauté — M. Picard a cité les règlements allemand et anglais.

Notre État-major général a dans ses archives quelques documents qui interdisent de prendre le règlement anglais au sérieux. Un officier de l'escadre anglaise de la Méditerranée avait vivement reproché au commandant en chef de cette force navale de s'être désintéressé des tirs et d'avoir gaspillé des munitions. Son article fit le tour de la presse; l'Amirauté s'en émut aussitôt : l'officier qui avait provoqué les récriminations du public ne fut ni puni, ni même recherché; l'enquête de l'Amirauté eut pourtant une sanction : les tirs d'escadre s'effectuent maintenant dans d'excellentes conditions. Sans beaucoup chercher, on trouverait nombre d'autres exemples non moins édifiants. Et la morale, on n'aurait qu'à la prendre dans l'article d'un officier américain qui dit : « N'est-il pas ridicule que, de toutes les grandes marines, celles des États-Unis et de la France soient les seules dont les officiers n'aient pas le droit de parler publiquement? »

L'an dernier, un signal inconvenant fut adressé à son escadre par l'amiral Percy Scott, en exécution d'un ordre du commandant en chef de la flotte de la Manche; et l'attitude de lord Charles Beresford à l'égard de l'amiral Fisher ne fut pas moins blâmable. Ces inconvenances constituaient des atteintes formelles à la discipline. Mais l'amiral Percy Scott a

rendu de grands services à l'artillerie navale. Mais lord Charles Beresford est un étonnant entraîneur d'hommes. Mais l'amiral Fisher est le puissant cerveau qui conseilla lord Selborne et qui dirige encore la rénovation de la marine anglaise. Ces considérations dissuadèrent l'Amirauté d'affirmer la nécessité de la discipline en les mettant tous à pied. Comment s'y prit-elle pour rétablir l'entente entre ces trois hommes de valeur? Je l'ignore. Mais elle déclara peu après que la presse avait exagéré des malentendus, définitivement dissipés.

Déconcertante en fait, la décision du 5 décembre 1908 est encore plus choquante en principe. L'impérieuse nécessité d'adapter la discipline à l'état de nos mœurs a été sans cesse proclamée au Parlement comme dans le public. D'un chef qui, pour accomplir sa tâche, ne veut recourir qu'au tarif des punitions et au Code de justice, on a certes pu toujours dire qu'il n'était qu'un sot; mais, de nos jours, s'il ne veut se faire obéir que par ces moyens, on est en droit de dire qu'il est un fou dangereux. Aujourd'hui. bien rares sont, chez nous, les officiers qui ne s'ingénient pas à pratiquer une discipline intelligente : de tout leur cœur, ils s'efforcent de servir la nation armée, en s'inspirant de son esprit, Si arriérées que soient les conceptions de notre ministère de la Marine, n'est-il pas invraisemblable qu'à la règle de conduite de ses officiers, il oppose un raisonnement de sous-officier de 1860 : « Le ministre est désolé d'infliger une punition extraordinaire à l'Amiral Germinet, mais celui-ci n'a pas respecté la lettre d'un règlement dont l'interprétation fut toujours des plus variables et qui ne précise aucune sanction »? Et cela se passe dans un pays dont maintes lois sont, au su de tout le monde, demeurées lettre morte, dans un pays où l'on n'a jamais appliqué les pénalités pourtant bénignes de la loi sur l'instruction obligatoire! Et cela est dit par un gouvernement qui naguère autorisait l'un de ses membres, M. Viviani, à déclarer : « Même si telle mesure que certains réclament était légale, nous ne la prendrions pas, parce que nous estimons qu'elle serait déplorable. »

Rien ne saurait mieux montrer qu'il importe d'en finir avec les incertitudes actuelles. Il faut avoir le courage de résoudre la question du principe qui a été exposée, en termes excellents, à la Chambre (séance du 17 novembre courant) :

Je pense, — disait M. Ajam, après avoir rappelé que M. Gervais, rapporteur du budget de la Guerre, avait exprimé le même avis, — que M. le ministre de la guerre peut trouver dans le droit commun un moyen suffisant de réprimer les écarts de plume. Quant aux officiers, de deux choses l'une : ou ils sont très scrupuleux, et alors il est certain que des travaux fort intéressants sont maintenus sous le boisseau par la bureaucratie et que l'on prive ainsi la défense nationale de travaux qui seraient tout à fait utiles (*Très bien! très bien! à gauche*); ou l'officier est moins scrupuleux et il publie sous un pseudonyme, sans aucune responsabilité, tout ce qui lui passe dans l'esprit. Je crois que les motifs qui avaient dicté ce règlement sont périmés. Nous cherchons en ce moment à relever la situation matérielle de nos officiers subalternes; eh bien, M. le ministre de la guerre s'honorerait en relevant leur situation morale. Je demande la suppression de la censure militaire. (*Applaudissements à gauche.*)

A cette requête, le ministre de la Guerre fit une réponse ambiguë : en principe, la liberté que préconise M. Ajam lui paraît désirable; en fait, il la juge prématurée. Mais ses sentiments intimes et son souci de préparer l'avenir lui ont, ajoutait-il, dicté deux mesures : réduction des formalités imposées aux officiers qui désirent faire bénéficier le public de leur travail; autorisation d'adresser des rectifications immédiates aux journaux, à propos de faits personnels.

Mais quelle a été la sanction de tous ces discours? Les droits et les devoirs des officiers en dehors du service n'ont jamais été précisés. Cette lacune, des plus regrettables en principe, est très commode, en fait, il faut le reconnaître : elle permet le régime du bon plaisir qui satisfait l'atavisme d'un trop grand nombre de nos démocrates. Au temps peu lointain où je ne bénéficiais pas encore de mes droits de citoyen, j'ai demandé à un légiste quels étaient les sujets qu'il m'était interdit de traiter publiquement : « Relisez Beaumarchais, me dit-il : c'est Figaro qui a défini les droits de l'officier français, en l'an de grâce 1908, trente-huit ans après la proclamation de la troisième République. »

L'éducation de notre démocratie devrait être le constant souci de tous ceux qui pensent : il faudrait que l'électeur s'intéressât moins aux faits et gestes des assassins, des filles et des canailles de tout acabit; il faudrait qu'il s'inquiétât davantage de la sécurité de son pays, de ses besoins économiques, de ses

transformations sociales. Mais qui peut instruire la nation de ses besoins et de ses charges militaires? On ne suppose pas, sans doute, que la presse, dont le concours est indispensable, pourrait s'acquitter de sa tâche si aucun professionnel ne la documentait. Faut-il alors qu'un officier, qui a étudié une question, attende sa mise à la retraite pour en entrenir le public? Qu'on le dise franchement et que l'on ajoute, avec la même franchise, que notre démocratie doit être hiérarchiquement éclairée sur l'état de nos flottes par un ministère de la marine dont l'incompréhension des nécessités modernes, l'inertie et l'impuissance se sont affirmées trop souvent.

De libres discussions peuvent seules délivrer notre budget naval de ses parasites, inspirer toute notre organisation maritime de l'esprit militaire, doter la France d'une armée navale suffisante. Et, pour que rien n'entrave cette œuvre de rénovation, il faut une loi, bien courte d'ailleurs :

Art. 1er. — Les officiers ont le droit de publier leurs travaux, sous leur exclusive responsabilité et à la seule condition de taire les sujets secrets.

Art. 2. — Seront déchus de ce droit les officiers qui ne sauront pas éviter les attaques personnelles dans leurs études documentaires.

Art. 3. — Les écrits anonymes sont formellement interdits...

COMMANDANT LÉONCE ABEILLE

POUR VAINCRE[1]

XIII

La semaine qui suivit, Jean-François Felze ayant achevé le portrait de la marquise Yorisaka, celle-ci ne manqua pas de convier Mrs. Hockley à venir, « sans aucune espèce de cérémonie, prendre une tasse de thé à la villa du coteau des Cigognes, et y admirer la belle œuvre du maître, avant que le marquis Yorisaka l'eût emportée sur son cuirassé ».

Mrs. Hockley n'eut garde de refuser l'invitation. Elle décida de s'y rendre en compagnie du maître lui-même, et voulut que Miss Elsa Vane, la lectrice, les accompagnât.

— Vous n'emmenez pas le lynx Romeo? — demanda Felze, comme la caravane quittait l'*Yseult*.

— Vous êtes comique! — riposta Mrs. Hockley.

On était au premier mai. Malgré les nouvelles alarmistes que répandait chaque matin le *Nagasaki Press*, les officiers japonais en permission n'avaient pas encore reçu l'ordre de rallier Sasebo...

A la porte du jardin, le marquis Yorisaka vint au devant de ses hôtes. Il portait, comme toujours, son uniforme noir à galons d'or. Mrs. Hockley, favorablement impressionnée,

1. *Published January first nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CLAUDE FARRÈRE.

Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1908.

constata qu'il n'y avait aucune différence entre cet uniforme et celui des officiers de la grande marine américaine. Le marquis Yorisaka s'en déclara confus et orgueilleux.

Dans la villa, le salon Louis XV avait un air de gala. Les vases de Sèvres étaient garnis de fleurs, et le chevalet qui portait le tableau, élégamment drapé de satin *liberty*. La marquise Mitsouko, en robe de guipure molle, fit la révérence à sa visiteuse, et, pour lui mieux faire honneur, ne voulut parler qu'anglais.

— Le maître me pardonnera, si je suis aujourd'hui infidèle à sa belle langue française. Mais je suis sûre qu'à bord de l'*Yseult*, lui-même a la galanterie de parler comme vous, madame!

Charmée, Mrs. Hockley ne marchanda ni les louanges ni les compliments les plus directs. Réellement, la marquise Yorisaka était une enchanteresse! Et combien gracieuse, et combien jolie, et combien cultivée! Les vieux peuples d'Europe confinent leurs femmes dans la frivolité ou dans le ménage; mais les nations jeunes ont d'autres idées et d'autres ambitions. Mrs. Hockley appréciait la supériorité de ses propres compatriotes sur les Européennes. Et elle se réjouissait de tout son cœur de voir les Japonaises marcher superbement sur les traces des Américaines.

— Vous savez l'anglais, le français; l'allemand peut-être?...

— Quelques mots...

— Le japonais, naturellement. Le chinois aussi?

Ce fut le marquis Yorisaka qui répondit non.

— Vous avez reçu une instruction tout à fait occidentale!... Êtes-vous allée à New-York?

La marquise Yorisaka n'y était point allée, mais le regrettait de toutes ses forces.

— Comme cette toilette parisienne vous sied parfaitement bien!... Et votre main est un bijou!

Felze, d'assez sombre humeur, ne disait mot. Et Miss Vane, dédaigneuse, imitait son silence. Malgré l'empressement des maîtres de maison, malgré la cordialité expansive de Mrs. Hockley, la réception se fût peut-être refroidie, si le commandant Herbert Fergan n'était arrivé fort à point. Le marquis Yorisaka lui marqua la plus grande amitié. Et Felze

dut se dérider un peu pour n'être pas impoli, car l'Anglais était en verve.

— Monsieur Felze, — avait-il dit tout d'abord, — vous souvenez-vous d'un paysage de Thucydide qui est peut-être ce qu'il y a de plus profond dans la littérature psychologique de tous les pays et de tous les siècles? Excusez-moi de faire le pédant : nous autres Anglais sommes très forts en grec... C'est même à cause de cette force que nous sommes, dans la vie pratique, inférieurs aux compatriotes de Mrs. Hockley... Au moment de la célèbre peste qui dévasta Athènes, l'an III de la 87e olympiade, il paraît qu'une véritable folie de plaisir s'abattit sur la ville pourtant pleine de deuils et d'agonies. Thucydide ne s'en étonne point, d'ailleurs, et semble considérer la chose comme tout à fait naturelle, et conforme aux instincts humains. Oui... Eh bien! monsieur Felze, Thucydide n'a pas tort. Car, ce matin, moi qui suis à Nagasaki comme les Athéniens d'alors étaient à Athènes, je veux dire, sous la menace d'une mort inattendue et foudroyante, je me suis éveillé avec le désir de jouir très énergiquement de la vie...

Jean-François Felze avait regardé Fergan :

— Vous êtes sous une menace de mort?

— Je suis sous la menace d'un boulet russe. Moi aussi, je dois rejoindre très prochainement le cuirassé du marquis Yorisaka. Et j'assisterai à la prochaine bataille. Magnifique spectacle, monsieur Felze, mais assez périlleux... Avez-vous quelquefois vu des combats de gladiateurs? Je vais en voir un. Aucune chose n'est plus excitante! Seulement, voici le petit malheur : pour ce combat il n'y a point de gradins autour du cirque, et je suis forcé de descendre dans l'arène!...

Il riait. Et le marquis Yorisaka, gladiateur débonnaire, riait avec lui, de la meilleure grâce du monde.

Herbert Fergan avait ensuite complimenté fort adroitement Mrs. Hockley sur son yacht. L'Américaine en était fière, et se plaisait à s'entendre redire qu'elle possédait incontestablement le plus beau navire de plaisance qui existât. Toutefois, malgré la valeur d'un éloge décerné par un capitaine de vaisseau, aide de camp du roi d'Angleterre, Mrs. Hockley n'y prêta qu'une oreille distraite, et ne détourna point son attention de la marquise Yorisaka, qui l'occupait toute.

Assises toutes deux sur le sopha, et près l'une de l'autre, l'Américaine et la Japonaise se témoignaient maintenant une intimité familière. Mrs. Hockley s'était emparée des mains de sa nouvelle amie, et, lui parlant à voix confidentielle, l'interrogeait infatigablement sur son enfance, sa jeunesse, son mariage, ses goûts, ses plaisirs, ses lectures, ses idées religieuses et ses opinions philosophiques. Elle déployait dans cette inquisition toute l'exaspérante curiosité de maintes femmes de sa race, lesquelles s'entraînent dès qu'elles sont petites filles au sport des questions innombrables et inutiles, des questions sans intérêt ni fin, et, toute leur vie, emmagasinent au fond de leurs cervelles mille et mille renseignements, mille et mille documents laborieusement obtenus, laborieusement classés, rangés, étiquetés, jamais assimilés, jamais compris...

Mais la marquise Yorisaka, inaccoutumée, supportait volontiers l'assaut indiscret de sa visiteuse. Complaisante, elle répondait à tout et ne se lassait point. Elle donnait à Mrs. Hockley, qui n'était certes point capable de s'en rendre compte, une bonne preuve de la docilité des femmes du Nippon. Et elle abandonnait avec une imperceptible coquetterie ses petits doigts d'ivoire soyeux à l'étreinte des blanches mains occidentales, jolies aussi, mais très grandes par comparaison...

Miss Vane, à l'autre bout du salon, avait découragé les attentions d'Herbert Fergan et du marquis Yorisaka lui-même. Immobile et nonchalante au fond d'une bergère, elle jetait, par intervalles, un bref regard vers le sopha. Et Felze souriait, avec un peu d'ironie et un peu d'amertume.

On servait le thé. Toutes les fenêtres étaient ouvertes et l'on apercevait, au-dessous d'un ciel pommelé, les montagnes fantasques qui bordent les deux rives du golfe, et, au-dessous des montagnes, les cimetières verdoyants qui enserrent la ville brune et bleue. Il faisait doux, à cause du soleil encore haut qui tempérait la fraîcheur du printemps humide...

— Monsieur le marquis Yorisaka, — dit enfin Mrs. Hockley, je sens que je suis prise d'une grande affection pour votre femme, et je désire la voir désormais le plus souvent possible. Je crains, en outre, qu'après votre départ pour la guerre elle ne s'ennuie beaucoup, seule. Et j'espère que mes visites la dis-

trairont. S'il le faut, je prolongerai le séjour ici de mon yacht. Mais je ne souffrirai pas qu'une femme aussi belle et aussi intéressante attende dans la tristesse le retour glorieux de son mari. François Felze a d'ailleurs l'ambition de peindre une seconde fois la marquise, dans une sorte de déguisement, je crois. Je l'accompagnerai afin que les corrects usages soient respectés comme il est convenable. Et je ne quitterai Nagasaki qu'après votre victoire sur les sauvages Russes.

Le marquis Yorisaka s'inclina fort bas. Et il allait répondre, quand la porte s'ouvrit devant un personnage qu'on n'attendait point.

C'était un officier de la marine japonaise, un officier en uniforme, pareil, de la tête aux pieds, au marquis Yorisaka : même âge, même grade et même allure. Les deux visages différaient cependant par un détail : le marquis Yorisaka portait la moustache, à l'européenne, et la lèvre du nouveau venu était rasée.

Il entra et, tout d'abord, salua à l'ancienne mode, le corps plié en deux, les mains sur les genoux. Puis, marchant vers le marquis Yorisaka, il le salua particulièrement, avant de lui adresser en langue japonaise un compliment cérémonieux, auquel le marquis répondit avec beaucoup de déférence.

Le commandant Fergan, cependant, s'était approché de Jean-François Felze :

— Regardez bien, cher monsieur! Voici l'ancien Japon qui nous fait sa révérence!

Le marquis Yorisaka avait pris par la main son visiteur et se tournait vers l'assistance :

— J'ai l'honneur de vous présenter mon très noble camarade le vicomte Hirata Takamori, lieutenant de vaisseau comme moi à bord du *Nikkô*... Soyez assez bon pour l'excuser, il ne sait pas l'anglais, ni le français...

Tout le monde s'inclina. Le vicomte Hirata, une fois de plus, cassa d'un plongeon son échine raide... Puis, ayant présenté quelques hommages courtois, mais brefs, à la marquise Yorisaka, qui les reçut demi-prosternée, il conduisit à part le marquis, et l'entretint assez longuement, sur un ton fort animé.

— J'ai connu ce vicomte Hirata durant le blocus de Port-Arthur, — expliquait Fergan à Felze. — C'est un homme

bien curieux, qui retarde tout juste de quarante ans sur son siècle... Et vous savez qu'au Japon quarante ans en valent quatre cents quand on compte à partir de l'époque où nous sommes... Le vicomte Hirata est un fils de daïmio, comme notre hôte. Mais, tandis que les Yorisaka furent du clan de Choshoû, originaire de l'île Hondo, les Hirata furent du clan de Satsouma, originaire de l'île Kioûshoû. Cela fait une prodigieuse différence. Les Choshoû ont été jadis des lettrés, des poètes et des artistes. Les Satsouma ont été seulement des guerriers. Quand vint la révolution de 1868, que les Japonais appellent le Grand Changement, Satsouma et Choshoû prirent ensemble les armes pour le Mikado, contre le Shôgoun. Et leur victoire militaire amena leur désastre féodal, parce que le Mikado, débarrassé du Shôgoun, n'eut rien de plus pressé que l'abolition des clans, des daïmios et de leurs samouraïs. Choshoû se résigna tout de suite au nouvel ordre de choses; Satsouma ne se résigna pas. Les parents du marquis Yorisaka se modernisèrent en un clin d'œil, et l'Empereur n'a pas eu, dans la réorganisation de l'Empire, d'auxiliaires plus dociles et plus intelligents. Les parents du vicomte Hirata s'enfermèrent neuf ans dans leurs tanières de Kagoshima, et, quand ils en sortirent, le 17 février 1877, ce fut pour se ruer, sabre au poing, contre les troupes impériales, à la suite du vieux chef révolté Saïgô. Ils furent vaincus. Tous moururent... Oui, monsieur Felze, le propre père de l'officier que voilà fut tué en se battant contre l'Empereur, l'Empereur qui règne aujourd'hui! Et j'ai tout lieu de croire que le vicomte Hirata Takamori professe exactement les mêmes opinions que tous ses ancêtres!... La chose comique, c'est qu'il n'en est pas moins un excellent officier, fort au courant des armes les plus récentes. A bord du *Nikkô*, il est chargé des machines électriques, et peu d'ingénieurs européens le vaudraient...

A cet instant, le marquis Yorisaka, qui avait écouté en silence le discours japonais du vicomte Hirata Takamori, se retourna vers ses hôtes :

— Mon très noble camarade m'informe que nous serons tous deux... (il se reprit en regardant Fergan...) tous trois rappelés demain à Sasebo.

Un silence brusque tomba. Jean-François Felze regarda vers

le sopha. La marquise Yorisaka, tressaillant sans doute, avait ôté ses mains des mains de Mrs. Hockley.

Puis Herbert Fergan, le premier, parla :

— Que vous disai-je tout à l'heure à propos de Thucydide, monsieur Felze? Quoi qu'il m'arrive en cette aventure, je serai content de partager sur le *Nikkô* le sort de la belle œuvre que voici...

Il montrait le portrait, dont Mrs. Hockley n'avait point encore songé à remarquer la présence. Ainsi rappelée au prétexte réel de la réception, l'Américaine se leva, et vint considérer l'image de son amie japonaise.

Le vicomte Hirata, à quatre pas de là, avait aperçu le tableau. Ses yeux comparèrent rapidement le visage asiatique peint sur la toile au visage occidental de Mrs. Hockley, qui s'était approchée pour mieux voir. Et, parlant à mi-voix, il prononça quelques mots nippons que le commandant Fergan fut seul à surprendre.

— C'est un jugement artistique? — questionna Felze, curieux.

— Non, cher monsieur! Un bon Satsouma prononce rarement des jugements artistiques. Le vicomte Hirata n'a émis qu'une opinion ethnologique, assez savoureuse d'ailleurs. Voici la traduction de ses paroles : « Notre peau est jaune, la leur est blanche; l'or est plus précieux que l'argent [1]. »

XIV

La chambre de Mrs. Hockley, à bord de l'*Yseult*, avait été copiée sur celle de l'impératrice de Russie, à bord du *Standardt*. L'ameublement en était anglais, avec profusion de boiseries claires, de laques vert d'eau et de marqueteries ton sur ton. Le lit de cuivre n'avait pour tous rideaux qu'une mousseline, brochée de grands iris. Le tapis n'était qu'un feutre ras, cloué. Et des photographies tenaient lieu d'objets d'art. Mrs. Hockley, à cette exacte imitation d'une souveraine simple dans ses goûts, trouvait la double satisfactiou de sa

1. Avant le commandant Herbert Fergan, M. André Bellessort entendit un samouraï de Kagoshima prononcer une phrase analogue. — C. F.

vanité démocratique et de son instinct du confort. Le luxe véritable, le luxe des ors, des marbres, des tableaux de maîtres, des statues antiques, on le prodiguait orgueilleusement dans les salons et dans les halls. Mais aux appartements intimes s'adaptait mieux la moelleuse simplicité des capitonnages britanniques.

Minuit venait de sonner.

Étendue sur le lit, un coude contre l'oreiller et la joue dans la main, Mrs. Hockley, somptueusement vêtue d'un peignoir tout à fait comparable à la toilette de sacre d'une reine, écoutait Miss Elsa Vane lui faire à haute voix la lecture du soir.

Miss Elsa Vane, lectrice correcte, était assise sur une chaise à dossier droit, et n'avait point quitté sa robe de dîner, — robe qui n'eût pas déparé le plus officiel des bals de cour ou d'ambassade. Car tel était le cérémonial de chaque soirée. Mrs. Hockley n'en changeait point, détestant toute infraction au protocole.

Et Miss Vane lisait, ce soir-là, le chapitre XI du volume dont elle avait lu, la veille, le chapitre X.

La voix légèrement nasillarde, comme sont presque toutes les voix yankees, mais bien timbrée, et très grave pour un timbre de jeune fille, achevait en scandant les mots :

— « Et cependant — étrange contradiction pour ceux qui croient au temps — l'histoire géologique nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit.

« Mais c'est cet éclair qui est tout. »

— Monsieur Poincaré — prononça Mrs. Hockley — est un original écrivain.

Miss Vane, fatiguée, buvait la traditionnelle citronnade, — *lemon squash*, — préparée d'avance.

— Original, — répéta Mrs. Hockley — philosophique, assurément; mais un peu superficiel, ne trouvez-vous pas?... trop français, et dépourvu de la profondeur allemande...

— Oui, — dit miss Vane. — Les Allemands adaptent à chaque sujet une langue particulière qu'il est agréable de connaître et de comprendre, parce qu'elle fixe notre esprit.

M. Poincaré parle la langue de tout le monde. Et il y a là une tendance à la frivolité.

Mrs. Hockley approuva.

— A la frivolité, oui. Vous avez raison, Elsa. En outre, cette langue vulgaire crée un danger d'athéisme. Il est impropre que le peuple sans instruction lise tels livres qui lui paraîtraient irréligieux.

— Vous pensez que réellement ces livres ne sont pas irréligieux?

— Certes! je pense. Ils ne sont clairement qu'une paradoxale spéculation. Ils n'ébranlent aucune foi.

Les mains jointes sur son genou, le regard méditatif, Mrs. Hockley entreprit de compléter sa pensée :

— La Sainte Bible....

Mais deux coups frappés à la porte interrompirent cet exorde.

— Est-ce François?

— C'est moi, — dit Felze.

Il entra, et regarda les deux femmes :

— Vous parliez théologie, si j'ai bien entendu?

Il prononça le mot « théologie » avec tout le respect convenable.

— Non théologie, mais philosophie. A cause de ce livre-ci...

Mrs. Hockley le désignait du doigt.

— Peste! — dit Felze. — Vous avez des lectures hautaines.

Il se pencha, lut à mi-voix :

— « La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit. Mais c'est cet éclair qui est tout... » Tiens! Je répéterai cette affirmation à un Chinois que je sais, et qui l'approuvera... Mais, j'y songe, c'est contre ce terrible Poincaré que vous appeliez la Sainte Bible à votre secours?

Mrs. Hockley, dédaigneuse, agita lentement, de droite à gauche, sa main scintillante de diamants.

— Cela eût été superflu. Et, d'ailleurs, ce Poincaré n'est pas terrible. Miss Vane, tout à l'heure, l'a raisonnablement estimé frivole.

Felze écarquilla les yeux, mais se souvint à temps d'une parole récemment entendue sous la lumière philosophique de

neuf lanternes violettes : « Il convient d'écouter les femmes et de ne pas leur répondre. » Et Felze ne répondit pas.

Mrs. Hockley l'interrogeait déjà :

— Avez-vous été à la gare?

— Oui. Et j'ai fait vos adieux au marquis Yorisaka.

— Il est donc parti... Le commandant anglais est-il parti également?

— Oui. Et le vicomte Hirata Takamori avec eux.

— Ce vicomte Hirata ne m'intéresse pas, parce que je le crois peu civilisé. Mais, dites-moi, avez-vous vu la marquise?

— Non.

— Elle n'était donc pas à la gare. Il me semble qu'elle n'est point amoureuse de son mari... Ne vous semble-t-il pas?

— Je suis plus lent que vous à apprécier.

— Je saurai d'ailleurs ses réels sentiments... Quel jour avez-vous l'intention de commencer à la peindre déguisée?

— Demain ou après..... Rien ne presse... Mais ne pensez-vous pas que ce mot : « déguisée », est plutôt désobligeant pour la marquise Yorisaka?... Ce n'est pas un déguisement que le costume national!...

— C'est un déguisement, puisque la marquise ne porte plus ce costume national!... Vous êtes sans cesse comique. Ah! je vous prie : quelle a été votre fantaisie de ne point rentrer à bord pour dîner? Vous êtes, bien entendu, tout à fait libre. Mais j'ai reçu votre billet étonnamment tard.

Felze allongea les lèvres :

— Quelle a été ma fantaisie? Je ne sais pas. La gare est très éloignée. Quand le train fut parti, le soleil allait se coucher. J'ai traversé la moitié de la ville. Les rues, sous le ciel lilas, luisaient comme pavées d'améthystes : je n'ai pas eu le courage de continuer mon chemin : je me suis arrêté pour mieux voir. Et, le dernier reflet évanoui, je me suis senti tout d'un coup si las et si triste que j'ai mieux aimé ne pas vous infliger ma présence.

Mrs. Hockley, attentive, avait soulevé sa tête blonde au-dessus de l'oreiller ajouré :

— Oh! — dit-elle, frappée. — Vous parlez avec une extraordinaire poésie...

Elle se tut, cherchant peut-être à se représenter la vision

des rues bariolées par le crépuscule, et n'y parvenant probablement pas. Puis, se renversant de nouveau :

— Mais ensuite, qu'avez-vous fait ?

— J'ai été saluer mon ami chinois Tcheou Pé-i.

— Combien étrange le plaisir que vous trouvez à fréquenter chez cet homme ridicule !... Avez-vous, ce soir, fumé l'opium ?

— Non...

— Pourquoi ?

— Parce que...

Elle attendit en vain une réponse plus précise. A la fin, dépitée :

— S'il vous plaît, quelle heure est-il ?

Ce fut Miss Vane qui regarda sa montre :

— Minuit et demie.

— Je pense que vous souhaitez tous deux aller dormir.

Il n'y eut point de réponse. Bien stylés, le peintre et la lectrice attendaient leur congé de chaque soir.

— Oui ! — trancha soudain Mrs. Hockley. — Vous devez être fatigués. *Good night* !...

Ils s'en allèrent, docilement.

XV

Mrs. Hockley, dès le lendemain, accompagna Jean-François Felze chez la marquise Yorisaka. Ou, plutôt, elle l'y conduisit.

A son habitude, la marquise Yorisaka reçut ses visiteurs le plus aimablement du monde. Mais le but officiel de la visite fut manqué : il ne put être question de commencer le portrait en costume national. La marquise, quoique bien avertie, se présenta vêtue de sa plus jolie robe parisienne. Et quand Felze lui en fit le reproche, et réclama la toilette japonaise promise, il lui fut répondu qu'au dernier moment, on avait manqué du courage nécessaire pour endosser une si vieille défroque.

— Je suis d'ailleurs heureuse que ce courage vous ait manqué, — approuva Mrs. Hockley, — parce que vous êtes assurément beaucoup plus séduisante dans ce *tea-gown*.

Sur quoi, deux heures coulèrent en bavardages. Mrs. Hockley goûtait une joie extrême à entendre des paroles anglaises

sortir de la bouche étroite et fardée d'une dame asiatique. Et la marquise Yorisaka se prêtait aux effusions de sa nouvelle amie avec un singulier mélange de complaisance et de coquetterie.

Felze, maussade, n'ajouta que des monosyllabes à la conversation. Mais quand vint l'heure de se retirer, il insista pour un prochain rendez-vous, qui serait, cette fois, une véritable séance de pose.

On était au mercredi 3 mai. Le prochain rendez-vous fut donné pour le vendredi 5.

Mais il en fut de ce jour-là comme de l'avant-veille. La marquise Yorisaka, le matin même, avait reçu, par le paquebot de France, un envoi de son couturier favori. Et, naturellement, elle ne résista pas au plaisir de montrer à Mrs. Hockley « la dernière création de la rue de la Paix... »

— Je pense — dit Mrs. Hockley — qu'aucune femme à Paris ou à New-York n'est, dans cette dernière création, aussi gracieuse que vous êtes.

Felze, deux fois déçu, ne souffla pas. Mais il fit si grise mine qu'à l'instant des adieux, la marquise Yorisaka le prit à part :

— Cher maître, — dit-elle en français, — je m'en veux vraiment de vous avoir manqué de parole... je vois que vous êtes fâché contre moi... si, si, je le vois, et vous avez raison, et j'ai tort... Mais je rachèterai ma faute... Écoutez, venez tout seul, demain. Et je vous jure que, cette fois, je poserai comme il vous plaira...

Mrs. Hockley s'avançait :

— Dites-vous un secret?

— Oh! non : je faisais seulement mes excuses au maître... parce que je sens bien que jamais je n'oserai paraître devant vous dans une simple robe japonaise, très laide, et qui vous déplairait... Alors, pour que le maître me pardonne, je lui offrais de poser tout de même devant lui comme il le désire... mais un jour que vous ne seriez pas là, vous!...

— Demain, — dit Felze.

Et il admira la diplomatie nipponne. Mrs. Hockley, très flattée, souriait :

— Oui. Cela est tout à fait bien. Car, moi aussi, je préfère vous voir toujours avec des robes très belles. Le maître viendra

donc ici demain, et je ne viendrai pas. Mais après-demain je viendrai, et il ne viendra pas. Ainsi les choses seront égales.

Elle réfléchit, un instant :

— Je suis d'ailleurs persuadée que, malgré le costume barbare, la peinture sera parfaite, parce que le propre talent de François Felze est tourné vers les bizarreries.

Elle réfléchit encore :

— Seulement, est-il correct, et selon les coutumes de cette contrée, qu'un homme pénètre seul dans votre maison, tandis que votre mari est à la guerre?

— Bah! — fit la marquise Yorisaka, insouciante.

XVI

— Voulez-vous, — avait proposé la marquise Yorisaka, rougissant tout à coup sous son fard, — voulez-vous que je pose en véritable dame d'autrefois? Je le ferai pour que vous soyez content, et parce que vous m'avez promis de toujours garder ce portrait au fond de votre atelier, à Paris, et de ne jamais le montrer à personne... Oui, je songe qu'il y a ici un koto, et que je pourrais faire semblant d'en jouer, pendant que vous peindrez... Sur les kakemonos du temps jadis, les femmes de daïmios sont souvent représentées jouant ainsi du koto, car le koto était un instrument réputé très noble... Alors, si cela peut vous faire plaisir...

Coiffée en larges coques scintillantes d'écaille blonde, et tout habillée d'un crêpe de Chine bleu sombre où se détachait, hiératique, la rosace blanche du *mon*, la marquise Yorisaka, dans son salon parisien, entre le piano et la glace Pompadour, apparaissait semblable à quelqu'une de ces statues archaïques sans prix, que les empereurs des siècles légendaires firent sculpter pour l'ornement de leurs palais d'or pur, et qui vieillissent aujourd'hui dans la galerie banale d'un musée d'Europe, entre un rideau de coton rouge et trois murs de plâtre peint.

Et Felze peignait, silencieux, enthousiaste.

Le modèle avait pris la pose, et la gardait avec l'immobilité asiatique. Les genoux reposaient sur un coussin de velours, la

robe évasée s'épanouissait autour des jambes repliées à plat, et, hors de la manche large comme une jupe, une main nue, armée de l'ongle d'ivoire, touchait les cordes du koto...

— N'êtes-vous pas lasse? — avait demandé Felze au bout d'une longue demi-heure.

— Non... Autrefois nous avions l'habitude de rester agenouillées ainsi, indéfiniment...

Il continuait de peindre, et son ardeur première ne se ralentissait pas. Dans cette demi-heure, une ébauche était née, très belle.

— Vous devriez, — dit-il soudain, — jouer tout de bon, et non faire semblant... Oui : j'ai besoin que vous jouiez, pour l'expression de votre visage...

Elle tressaillit :

— Je ne sais pas jouer du koto.

Mais il la regarda :

— En vérité, quand on s'agenouille si bien sur un coussin d'Osaka, je ne crois pas qu'on puisse ne pas savoir jouer du koto...

Elle rougit encore, et baissa les yeux. Puis, cédant au pouvoir magnétique de cette volonté qu'elle subissait, elle pinça doucement les cordes sonores. Une mélodie bizarre s'égrena.

Felze, les sourcils froncés, la lèvre sèche, poussait avec une sorte de violence son pinceau sur la toile déjà lumineuse. Et l'esquisse semblait prendre vie sous ce pinceau magicien.

Peu à peu, le koto vibrait plus fort. La main enhardie se laissait aller à l'ardeur du rythme mystérieux, très différent de tous les rythmes que connaît l'Europe. Et le visage penché revêtait peu à peu l'inquiétant sourire des idoles contemplatives que le Japon ancien sculptait dans l'ivoire ou le jade...

— Chantez! — commanda brusquement le peintre.

Docile, la bouche étroite et fardée chanta. Ce fut un chant presque indistinct, une sorte de mélopée qui commençait et s'achevait en murmure. Le koto prolongeait ses notes assourdies, soulignant parfois d'un trait plus aigu d'incompréhensibles syllabes. Plusieurs minutes, l'étrange musique dura. Puis la musicienne se tut, et il sembla qu'elle était épuisée...

Felze, sans lever la tête, interrogea, presque à voix basse :

— Où avez-vous appris cela?

La réponse vint comme du fond d'un rêve :

— Là-bas... quand j'étais petite, petite... dans le vieux château de Hôki, où je suis née... Chaque matin d'hiver, avant l'aube, dès que les servantes avaient ouvert les *shôdji*[1], dès que le vent glacé de la montagne m'avait secouée de mon sommeil et chassée du petit matelas très mince qui était mon lit, on m'apportait le koto d'étude, et je jouais agenouillée jusqu'au premier rayon du soleil... Alors je descendais pieds nus dans la grande cour souvent blanche de neige, et je regardais mes frères s'exercer à l'escrime du sabre, et je m'exerçais avec eux, car la règle l'ordonnait ainsi... Les longues lames de bambou claquaient en se heurtant... Il fallait endurer en silence les coups cinglants aux bras et aux mains, et la morsure de la neige aux jambes... Quand la leçon était sue, les servantes m'habillaient en cérémonie, et j'allais d'abord me prosterner devant mon père, que je trouvais toujours dans l'appartement de ses femmes... Il m'emmenait avec lui recevoir le salut des samouraïs, des valets d'armes et des domestiques... Les belles robes de soie traînaient leurs plis, les fourreaux laqués des sabres froissaient les fourreaux laqués des poignards. Et je souhaitais dans mon cœur que tout demeurât pareil pendant un millier d'années...

Le pinceau s'était arrêté, et le peintre immobile avait fermé les yeux pour mieux entendre.

— Et je souhaitais dans mon cœur mourir mille fois, plutôt que vivre d'une vie étrangère ou différente... Mais plus vite que le mont Foudji ne change de couleur au crépuscule, toute la surface de la terre a été métamorphosée... Et je ne suis pas morte...

Les doigts songeurs griflèrent les cordes du koto. Des sons s'éveillèrent, très mélancoliques. La voix menue répétait, comme un refrain de chanson :

— Je ne suis pas morte... pas morte... pas morte... Et la vie nouvelle m'a enveloppée, comme les filets des oiseleurs enveloppent les faisans pris au piège... Les faisans pris au piège et trop longtemps gardés dans des cages étroites,

1. Cloisons mobiles faites d'un cadre tendu de papier épais.

ne savent plus ouvrir leurs ailes, et oublient l'ancienne liberté.

Le koto pleurait à petit bruit.

— Dans ma cage, à moi, où m'ont enfermée beaucoup d'oiseleurs très habiles et très sages, j'ai peur d'oublier aussi, peu à peu, la vie ancienne... Déjà je ne me souviens plus des préceptes que j'ai jadis appris dans les Livres Classiques et dans les Livres Sacrés [1]... Et parfois, oh! parfois, je n'ai plus envie de m'en souvenir...

Le koto jeta trois notes pareilles à des cris.

— Je n'ai plus envie... Et puis je ne sais plus, je ne sais plus... Peut-être dois-je oublier? Les préceptes qu'on m'apprend aujourd'hui sont autres... Comment mangerais-je le riz brûlant, en gardant sur ma langue la saveur du poisson cru?... Je crois que je dois oublier...

La main avait lâché les cordes, et retombait muette dans les plis de la manche de soie.

— A Hôki, la neige de la grande cour était très froide à mes pieds nus, et les sabres de bambou très douloureux à mes bras tendres... Maintenant il n'y a plus de sabres ni de neige. Et les servantes n'ouvrent plus les *shôdji* de ma chambre avant que le soleil chaud m'ait réveillée...

Un éclat de rire inattendu résonna, grêle comme le tintement d'un verre fêlé.

— Il est certainement meilleur d'oublier... d'oublier tout. J'oublierai... Ho!...

Le koto, mal ressaisi par les doigts distraits, avait roulé à terre.

La marquise Yorisaka ne le ramassa pas tout de suite. Ses yeux égarés continuaient de regarder on ne savait où, dans le vide. Et elle demeurait immobile comme une statue agenouillée. A la fin, d'un geste de migraine, elle appuya ses deux pouces sur ses tempes. Puis elle se reprit à rire, plus doucement.

— Hé! — dit-elle, — il me semble que je vous ai ennuyé par beaucoup de bavardages très sots...

Jean-François Felze s'était remis à peindre. Il ne répondit point.

1. Livres chinois qui faisaient autrefois la base de l'éducation japonaise.

— Oui, — dit encore la marquise Yorisaka, — j'ai parlé sans écouter mes paroles. Je vous prie de me pardonner. Les femmes sont souvent tout à fait déraisonnables.

Elle avait ramassé le koto.

— C'est cette vieille, vieille musique qui a troublé ma tête... Il ne faudra rien répéter à personne, n'est-ce pas, jamais?... parce que c'est une chose honteuse, de dire des folies...

Felze peignait toujours en silence.

— Vous ne répéterez pas, je le sais. Votre amie, Mrs. Hockley, serait fâchée, et je crois qu'elle me mépriserait... Elle est tellement charmante!... Je l'admire!... et voudrais lui ressembler...

Felze recula de deux pas, et tendit vers la toile son pinceau victorieux. Le portrait, quoique inachevé, vivait maintenant, vivait d'une vie personnelle et puissante. Et les yeux de ce portrait — des yeux d'Extrême Asie, profonds, secrets, obscurs — fixaient sur la marquise Yorisaka, admiratrice de Mrs. Hockley, un regard d'une ironie singulière.

XVII

— Est-il réellement incorrect que vous veniez à ce *garden-party* que je veux donner sur le yacht? — avait demandé Mrs. Hockley.

— Oh! si peu! et je désire tellement y venir! — avait répondu la marquise Yorisaka.

Elle y était donc venue.

Partout où s'arrêtait Mrs. Hockley, au cours de ses voyages sur mer, une fête sensationnelle était de rigueur à bord de l'*Yseult*. Y étaient conviés, selon les cas, les corps diplomatiques ou consulaires, les colonies étrangères tant européennes qu'américaines, et le beau monde du cru, quand beau monde il y avait. A Nagasaki, les Japonais des hautes classes n'abondent point. La ville est une ancienne cité shôgounale. Elle n'a jamais eu d'aristocratie de terroir. Elle n'est peuplée que de petites gens, boutiquiers, artisans, bourgeois, sans importance.

Les Occidentaux qui habitent la Concession ne fréquentent guère cette plèbe indigène, dont ils diffèrent par l'éducation autant que par la race. Si bien qu'au *garden-party* donné par Mrs. Hockley, le gouverneur et le commandant de l'arsenal s'étant excusés pour raisons d'ordre militaire, la seule marquise Yorisaka composa tout l'élément nippon.

Elle n'en fut que plus remarquée.

Le pont supérieur de l'*Yseult*, — le *spardeck*, qui régnait du mât avant au mât arrière, et faisait terrasse au-dessus des appartements de réception, — avait été transformé en jardin véritable, avec parterres, pelouses, et grand bosquet de cerisiers en fleur. Cent ouvriers, de ces ouvriers japonais dont chacun vaut six des nôtres, par l'adresse délicate et l'ingéniosité, avaient travaillé toute une nuit à cette création champêtre qui semblait tenir de la magie. Rien n'y manquait, pas même le miroir d'eau, — un lac en miniature, avec rives de marbre, rocailles, lotus et monstrueux cyprins d'Extrême Asie, cornus, barbus, chevelus. — Vers la poupe du navire, une estrade de gazon surélevait l'orchestre et le corps de ballet, — douze géïshas en robes sombres, qui jouaient du tambourin ou de ce rebec nippon qu'on appelle *shamicen*, et huit *maïkos*, brillantes comme des arcs-en-ciel, qui dansaient, l'une après l'autre ou par groupes, les pas pittoresques et charmants du vieux Japon...

La marquise Yorisaka, en face de cette exposition délicate de l'élégance et de la grâce nationales, montrait une robe de satin *liberty*, incrustée de guipure de Venise, et quatre plumes d'Autruche sur une immense cloche en paille d'Italie.

Les invités de Mrs. Hockley encombrèrent bientôt tout ce jardin miraculeux d'une foule admirative, mais bruyante. C'était une foule principalement américaine. Or, même au Japon, dans la propre patrie de la politesse et des raffinements, l'Américain demeure ce qu'il est partout : un barbare assez brutal. Les hôtes de l'*Yseult* piétinèrent les plates-bandes et cassèrent par divertissement les basses branches des arbres fleuris. Après quoi, ayant donné deux coups d'œil aux danseuses, — pareilles, sur le gazon de leur estrade, à de grands

papillons multicolores, — ils se hâtèrent de descendre aux appartements du yacht et commencèrent d'assaillir la salle à manger, où était le buffet.

Moins pressés toutefois, moins affamés peut-être, quelques groupes s'attardèrent sous l'ombre rose des cerisiers, en face des géïshas et des maïkos. C'étaient les Européens, et l'élite civilisée des Yankees, — ceux de Boston ou de New Orleans. — Sans trop s'émerveiller du spectacle et du concert, l'un comme l'autre familiers à tous les yeux et à toutes les oreilles d'Extrême-Orient, ces gens moins primitifs marquèrent une attention courtoise aux réjouissances offertes, et firent à la maîtresse du lieu la cour qu'ils lui devaient. Mrs. Hockley s'était assise sur l'herbe, et signalait à chacun le contraste bizarre et féerique du jardin suspendu au-dessus des vagues, et du paysage maritime qui l'enveloppait. Felze avait imaginé cela.

— J'ai pensé que ce serait une très curieuse chose, — disait Mrs. Hockley. — Il faut regarder en se plaçant ici, afin d'apercevoir l'horizon juste entre ces deux massifs de verdure.

La marquise Yorisaka, pour regarder comme il fallait, se penchait sur l'épaule de son amie. Un peu effarée par le bruit et la cohue, elle avait d'instinct cherché refuge auprès de la seule femme qui ne fût pas pour elle une inconnue. Mrs. Hockley, d'ailleurs, goûtait le plaisir de montrer à ses hôtes une marquise japonaise habillée en Parisienne. Et elle ne manqua point de faire autant de présentations qu'elle put. Mais, pour beaucoup des personnes qui étaient là, — touristes, négociants, industriels, — la différence était médiocre entre les deux termes : « japonais » et « sauvage ».

Force gens d'Amérique, et même d'Allemagne ou d'Angleterre, que Mrs. Hockley avait conduits, et non sans orgueil, devant l'héritière des antiques daïmios de Hôki, la traitèrent plutôt en bête curieuse qu'en femme du monde. Il y eut toutefois des exceptions.

Il y en eut même une dont la marquise Yorisaka sembla flattée.

Trois jours plus tôt, un visiteur avait franchi la coupée de l'*Yseult*, sollicitant l'honneur d'être admis auprès du maître Jean-François Felze. Le cas était fréquent. Nombre d'étrangers souhaitaient connaître l'illustre ami de Mrs. Hockley.

Et Mrs. Hockley tirait vanité de ces hommages qu'elle obligeait Felze d'accueillir, et dont elle prenait sa part quand le peintre, toujours soucieux d'abréger les entrevues, se débarrassait de ses admirateurs en leur offrant de les introduire auprès de la propriétaire du yacht, ce qu'ils ne pouvaient manquer d'accepter.

Toutes sortes de gens se présentaient ainsi, simples touristes le plus souvent. Mais, cette fois, le personnage s'était révélé d'importance. Il n'était rien moins que le prince Federico Alghero, — des Alghero de Gênes. — Et Mrs. Hockley, grande liseuse du Gotha, n'ignorait point que les princes Alghero comptent authentiquement trois doges dans leurs ancêtres. Elle apprécia comme il convenait un seigneur de si haut lignage, d'autant que le prince Federico se trouva par surcroît être un homme de la meilleure mine et de la plus irréprochable distinction.

Invité au *garden-party*, il s'y était rendu. Nommé à la marquise Yorisaka, il s'inclina devant elle comme il eût fait devant la plus noble des dames d'Italie, et, très cérémonieusement, lui baisa la main.

— J'arrive de Tôkiô, — dit-il. — Et j'ai eu l'honneur d'entendre parler de vous, madame, il y a quinze jours, à la fête des fleurs de cerisier, chez Sa Majesté l'Impératrice.

Son anglais était très pur. Mais, ayant bientôt découvert que la marquise savait le français, ce fut en français qu'il poursuivit :

— Je suis sûr, madame, que vous aimez mieux parler français qu'anglais... Et vous aimeriez mieux encore parler italien.

— Pourquoi?

— Parce que chaque nation préfère parler sa langue propre, celle qui a été formée naturellement, à l'image de son caractère et de son génie. Il y a une si grande différence entre la nation japonaise et l'anglaise que vous devez faire un véritable effort pour traduire en anglais votre pensée nipponne. L'effort est moindre pour une traduction française. Il n'existerait presque pas pour une traduction italienne, parce que l'Italie et le Japon se ressemblent beaucoup.

— Beaucoup?

— Oui... Vous êtes, comme nous, braves, courtois, chevaleresques et subtils. En outre, vos poètes et les nôtres ont chanté le même amour, héroïque et délicat.

La marquise Yorisaka souriait, silencieuse.

— Oh! — dit le prince Alghero, — je sais à quoi vous songez... Et vous avez raison... Il est bien vrai que nos poètes, à nous, ont chanté surtout la passion des amoureux pour les amoureuses, et les vôtres, selon la coutume d'Asie, la passion des amoureuses pour les amoureux. Mais quoi! cela prouve seulement que chez vous et chez nous, ce ne sont point les mêmes épaules qui portent l'inutile fardeau de la pudeur...

Il appuyait sur les yeux de la marquise le regard de ses yeux, à lui, des yeux italiens, d'une douceur chaude :

— Il serait très amusant, à cause de cela, qu'une Japonaise daignât se laisser aimer par un Italien...

Et il commença de flirter, assez adroitement.

Le gros des invités se répandait par tout le yacht, et visitait jusqu'aux cabines, avec ce fabuleux sans-gêne des gens qui ne sont point marins, et n'arrivent jamais à se persuader qu'un navire est une habitation privée, dont certains logis sont intimes à l'égal d'un cabinet de toilette ou d'une chambre à coucher.

Felze, qui exécrait ces invasions, s'était, dès le premier assaut, claquemuré chez lui. Et là, verrou bien tiré, il avait ouvert le carton mystérieux qui cachait à tous les yeux profanes le portrait, maintenant achevé, d'une marquise Yorisaka vêtue en princesse japonaise du temps jadis; et, contemplant cette marquise-là, il se consolait de ne point voir l'autre, la marquise Yorisaka déguisée en femme d'Occident.

Dans l'un des salons, plusieurs tables avaient été disposées. Le *bridge* et le *poker* avaient réuni leurs fidèles. On joue beaucoup dans la Concession de Nagasaki, comme on joue dans la Concession de Shanghaï, comme on joue dans celle de Yokohama ou dans celle de Kôbo, comme on joue généralement partout dans cet Extrême Orient où les Européens s'enrichissent et s'ennuient. — La partie était assez forte. Des femmes, des jeunes filles mêmes, mêlées aux hommes, la

renchérissaient, « contrant » et « relançant » sans mesure ni prudence. Et l'or et les billets couraient sur le tapis.

Mrs. Hockley cependant avait quitté sa pelouse de gazon, et guidait vers le buffet ceux de ses hôtes qui n'avaient point voulu se séparer d'elle. La marquise Yorisaka accepta le bras du prince Alghero.

— Vraiment, — disait le prince, — je suis impardonnable : vous devez mourir de soif, madame... Mais, à bavarder avec vous, j'oubliais absolument l'heure...

Il pressait doucement contre lui la main toute petite qui s'était posée sur son bras.

Tout à fait apprivoisée, la marquise Yorisaka riait, non sans coquetterie.

Un maître d'hôtel s'était avancé.

— Une coupe de champagne? — proposa le prince.

— Oui, s'il vous plaît... Mais plutôt un grand verre, avec de l'eau... beaucoup d'eau... et de la glace...

Il alla faire lui-même le mélange. Elle goûta :

— Hé!... mais vous n'avez point mis d'eau du tout!...

— Si!... mais un peu seulement... Mrs. Hockley n'a pas permis davantage... Et puis, madame, une Européenne comme vous ne va pas faire ici la Japonaise, et réclamer de l'eau ou du thé!...

Elle rit encore, et but. Le prince, sournoisement, avait ajouté du whisky au champagne.

Mrs. Hockley s'approchait :

— Mitsouko, petite chérie, je suis si heureuse que vous soyez ici!... N'a-t-elle pas bien fait (Mrs. Hockley en prenait à témoin le prince Alghero), n'a-t-elle pas bien fait de mettre dehors les absurdes vieilles règles de cette contrée, et de venir au *garden-party*, comme si le marquis eût été là pour l'amener?

Le prince approuvait. Il questionna toutefois :

— Le marquis Yorisaka est à la guerre?

— Oui. A Sasebo. Il reviendra bientôt glorieux, et je dis qu'alors il sera content d'apprendre qu'en son absence sa femme a mené la libre et joyeuse vie d'une femme d'Amérique ou d'Europe.... Oui, il sera content, parce qu'il est un

homme très civilisé... ! Et je désire boire immédiatement à ses succès contre les barbares Russes !

On passait des *cocktails* au gingembre. La marquise Yorisaka dut en accepter un de la main de Mrs. Hockley.

Le prince Alghero avait repris contre son bras la petite main dégantée.

— Assurément, — dit-il, — un officier qui a le bonheur de se battre ne souffrirait pas que sa femme fût triste pendant que lui-même gagne des batailles !...

— Cela est très bien dit! — affirma Mrs. Hockley.

Et elle fit apporter d'autres *cocktails*.

Un peu plus tard, la marquise Yorisaka, toujours accaparée par le prince Alghero, entra au salon de jeu.

Depuis un temps, elle marchait dans une sorte d'étourdissement. Elle avait très chaud, et ses tempes battaient comme d'une fièvre singulière. Une gaieté sans cause était en elle, et jaillissait parfois en rires imprévus. A présent, quand elle sentait contre sa main nue la pression câline du bras où elle s'appuyait, elle y répondait complaisamment des doigts et de la paume...

Les dames japonaises goûtent quelquefois au *saké* national, mais le saké est une liqueur si douce qu'on la boit comme nous buvons le vin sucré, — à pleins bols, et brûlante, — et qu'un homme en avale volontiers deux ou trois douzaines de coupes en une seule nuit. Les *cocktails* yankees sont d'humeur moins bénigne, et même le champagne français, quand on l'alcoolise un tantinet...

Entre les tables de *bridge* et les tables de *poker*, quelques joueurs très cosmopolites avaient improvisé un baccara; un baccara sans banquier; un tout petit « chemin de fer », qui tournait agréablement autour du tapis, et vidait au passage les mains imprudentes pour le juste profit des mains avisées... A l'instant que la marquise Yorisaka entrait, le hasard des cartes attirait justement vers ce baccara la curiosité générale. La partie, en effet, y touchait à l'une de ces minutes passionnées où le jeu cesse d'être un plaisir et devient une lutte. Deux jeunes femmes, l'une Allemande et l'autre Anglaise,

celle-là assise et tenant les cartes, celle-ci debout et pontant, s'affrontaient, un gros tas de billets entre elles. L'Anglaise venait de perdre cinq fois de suite, et sa mise cinq fois doublée avait seule fourni la forte liasse qui, selon la règle du « chemin de fer », devenait l'obligatoire enjeu du sixième coup, — si ce coup était « tenu ».

Ironique et agressive, l'Allemande compta :

— Cinquante, cent, deux cents... Il y a quatre cents yens.

Opiniâtre, l'Anglaise lança le défi :

— Banco!

Leurs yeux s'entre-regardaient sans aménité. Leurs doigts s'effleurèrent en saisissant les cartes, avec un air de vouloir se griffer.

— Huit!

— Cinq seulement!...

Il y eut un brouhaha : l'Allemande avait encore gagné.

Rien n'est plus étranger à une Japonaise que le jeu, dans le sens où l'on entend ce mot lorsqu'il s'agit de baccara. Le Japon ne connaît en fait de cartes qu'un tarot spécial, délicatement enluminé d'oiseaux et de fleurs, et dont les jeunes filles jouent entre elles, avec autant d'innocence que jouent nos fillettes à pigeon-vole ou au furet. La marquise Yorisaka, quoique ayant vécu, comme elle s'en vantait parfois, quatre années à Paris, n'avait jamais fait qu'y entrevoir, dans les salons diplomatiques, une ou deux tables de whist, silencieuses et graves à souhait.

— Il y a huit cents yens, — proclamait la dame allemande non sans quelque insolence.

Et comme sa rivale vaincue se taisait :

— Vous ne faites plus banco, cette fois?

Défiée de la sorte, la dame anglaise rougit excessivement. Mais huit cents yens font quatre-vingts livres sterling, et la somme est rondelette, surtout pour qui vient de perdre déjà l'équivalent. La dame anglaise n'avait sans doute plus quatre-vingts livres sterling dans sa bourse, car elle se retourna vers la galerie, implorant une association :

— Moitié avec moi?

— Cela vous amuserait-il? — demanda le prince Alghero à la marquise Yorisaka.

— Oui, — répondit-elle, à peu près au hasard.

— La marquise fait moitié, — annonça le prince, en posant son propre portefeuille sur le tapis.

Chacun se retourna vers la nouvelle venue, à qui la dame anglaise adressait un sourire de gratitude, et la dame allemande une œillade hostile.

Les cartes, déjà, étaient données.

— Prenez-les, madame ! — offrit le plus gracieusement du monde, la dame anglaise.

La marquise Yorisaka prit les cartes, et, peu experte, les tendit à son cavalier :

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Alghero regarda, et sourit :

— Il faut crier : « Neuf !... » Vous avez gagné !

Et lui-même abattit le point.

Triomphante à son tour, la dame anglaise attira l'enjeu d'un râteau vif, et d'abord en sépara quatre billets de cent yens :

— Voici votre part, madame...

La marquise Yorisaka prit les billets, en ouvrant plus larges ses longs yeux obliques.

— Quatre cents yens ? — dit-elle au prince, qui l'entraînait, — mais alors, si j'avais perdu, j'aurais perdu quatre cent yens ?

— Sans doute ?

— Hé !... je ne les avais pas dans ma bourse !...

— Qu'importe ! Je les avais, moi, et vous m'auriez permis de vous les prêter...

Elle rit :

— J'aurais permis... oui... mais...

— Ne sommes-nous pas amis ?

Ils étaient seuls dans un vestibule tout planté de grands cycas qui séparait la salle de jeu d'une bibliothèque. Le prince tout à coup se pencha :

— Amis... et même... un peu davantage...

Il avait touché de ses lèvres la petite bouche peinte.

La marquise Yorisaka ne se fâcha point ni ne recula. C'est qu'elle avait chaud de plus en plus, et qu'elle sentait maintenant sa tête tour à tour lourde comme plomb ou légère comme liège. Dans ce vertige envahissant, après le cham-

pagne, les *cocktails* et le baccara, un baiser n'était pas une bien terrible affaire... La moustache italienne était d'ailleurs soyeuse, et parfumée d'une odeur inconnue, grisante, brûlante...

Soudain un orchestre, qui n'était plus celui des géïshas, commença de jouer une valse. Mrs. Hockley, soucieuse de faire danser ceux de ses invités qui le souhaiteraient, n'avait pas négligé les violons. Et le dernier salon de l'Y*seult*, grand hall fait exprès, s'emplit aussitôt de couples tournoyants.

— Il faut que vous valsiez, — exigea le prince Alghero.

— Mais je ne sais pas...

Plus encore que notre jeu, nos danses sont incompréhensibles aux Japonaises. Incompréhensibles, et scandaleuses. Le Japon n'est point du tout une contrée où la pruderie règne en maîtresse ; mais homme ni femme ne s'aviserait d'y pousser l'indécence jusqu'à s'étreindre en public, taille à taille et poitrine à poitrine...

Mais, saisie par le prince Alghero, la marquise Yorisaka oublia quelques principes de plus, et se laissa sans grande résistance guider dans l'impudique tourbillon...

— Combien ensorcelante ! — jugea Mrs. Hockley, en regardant, du seuil de la salle de danse, la marquise Yorisaka Mitsouko qui valsait à perdre haleine, décoiffée, pourpre sous son fard, et pressée dans les bras du prince italien comme un petit faisan de Yamato dans les griffes de quelque grand oiseau de proie d'outre-mer.

XVIII

Les derniers rayons du soleil, effleurant les montagnes de l'Ouest au-dessus du vieux village d'Inasa, vinrent, par le sabord grand ouvert, frapper Jean-François Felze au visage. Jean-François Felze se leva de son fauteuil, referma son carton à croquis, et, prudemment, déverrouilla sa porte. Depuis un bon quart d'heure, les flonflons de l'orchestre à danser s'étaient tus.

— Cette aimable bacchanale est peut-être terminée, — espéra Felze.

Et il se risqua hors de sa chambre.

Le gros des invités était parti. Quelques privilégiés seuls, retenus à dîner par Mrs. Hockley, restaient encore, et devisaient sous les cerisiers du jardin, non loin de la pelouse gazonnée qui avait servi d'estrade aux géïshas et aux maïkos. Felze, s'avançant, aperçut tout d'abord, à l'écart du principal groupe, et flirtant d'assez près, un couple dont la vue lui fit écarquiller les yeux.

Tout justement, Mrs. Hockley, ayant distribué ses ordres aux valets, revenait vers ses hôtes. Felze l'arrêta au passage :

— Pardon ! — dit-il, — j'ai la berlue, je crois... Ce n'est pas la marquise Yorisaka que je vois là, accoudée à cette rambarde, et si près de ce monsieur qui nous tourne le dos ?

Mrs. Hockley leva son face-à-main :

— Vous n'avez pas la berlue. C'est la marquise.

Felze feignit une stupéfaction excessive :

— Comment ! — dit-il, — le marquis est donc revenu de Sasebo ?

— Non, que je sache.

— Bah ! ce n'est pas lui, là, qui baise la main de sa femme ?.

— Vous êtes comique ! Ne voyez-vous pas que c'est le prince Alghero, que vous-même m'avez présenté ?

Felze recula d'un pas et se croisa les bras :

— Ainsi, — dit-il, — non contente d'avoir traîné cette pauvre petite à votre fête, non contente de l'avoir ainsi compromise gravement, dangereusement peut-être, non contente de lui avoir sans nul doute exhibé dix mille choses indécentes ou révoltantes à ses yeux, vous avez mis le comble à tout cela, en jetant bon gré mal gré la marquise Yorisaka aux bras de cet Italien, pour qu'il en use comme il ferait d'une coquette de Rome ou de Florence, voire de New York ?

Mrs. Hockley, ayant écouté attentivement, partit d'un éclat de rire :

— Combien extravagant !... Je pense qu'il est réellement mauvais pour vous de rester trop longtemps enfermé dans

votre chambre : car vous dites ensuite de pures folies. Aucune chose indécente ou révoltante n'a été ici exhibée, je vous prie de le croire. Et la marquise elle-même a nié qu'il fût incorrect à elle de venir au *garden-party*. Elle est d'ailleurs venue librement, et librement elle a flirté. Je trouve votre indignation tout à fait risible, parce que la marquise est une dame civilisée, et que n'importe quelle dame civilisée flirterait comme flirte la marquise. Cela est on ne peut plus innocent...

— Vous avez raison, — interrompit Felze.

Il appuyait sur le mot : « raison ». Il répéta :

— Vous avez raison. Toutefois, êtes-vous très sûre que la marquise Yorisaka soit une dame civilisée pareille à n'importe quelle dame civilisée?... pareille à vous?...

— Pourquoi ne serait-elle pas?

— Pourquoi? je n'en sais rien. Elle n'est pas, voilà le fait. Ne cherchons pas pourquoi, si vous le voulez bien, ce sera plus court. Je vous dis simplement ceci, sans discussion vaine ni philosophie à perte de vue : vous ne connaissez pas la marquise Yorisaka. Et vous vous trompez prodigieusement sur son compte. Vous la croyez faite à votre image, ou à l'image de cette péronnelle, votre Miss Vane. Eh bien, non! La marquise Yorisaka ne s'orne pas d'un prénom wagnérien, et elle n'écrit pas sa correspondance à la machine. Elle ne met pas un peignoir de point d'Angleterre pour disserter sur la physique mathématique. Elle n'a point de lynx apprivoisé, et ne parle pas exclusivement par questionnaires et conférences. Elle est pourtant ce que vous dites : une dame civilisée... Plus civilisée que vous peut-être! mais civilisée comme vous, non. Vous portez toutes deux des robes qui se ressemblent. Mais, sous ces robes, vos corps et vos âmes ne se ressemblent pas... Vous souriez? Vous avez tort. Je vous affirme qu'entre la marquise et vous l'abîme est encore plus large, beaucoup plus large, que cet Océan Pacifique qui sépare Nagasaki de San Francisco! Cessez donc de tenter un rapprochement difficile. Et laissez en paix cette pauvre petite, qui n'a que faire, elle, Japonaise, de vos exemples américains, trop américains.

Il avait parlé un peu nerveusement. Mrs. Hockley riposta du ton le plus posé : la controverse académique était son fort.

— Je ne pense pas ainsi. Je pense qu'une Américaine ne diffère pas d'une Japonaise, lorsqu'elles sont deux créatures de même éducation et de culture égale. Et, en outre, je prétends que je connais la marquise Yorisaka, parce que je l'ai vue fréquemment et que nous avons eu ensemble d'intimes et passionnantes conversations. Je dis encore que l'abîme entre la marquise et moi est actuellement comblé à cause des paquebots, des chemins de fer, du téléphone et des autres sensationnelles inventions qui ont rapetissé le monde, et supprimé la distance entre les divers peuples. Tous vos arguments sont par conséquent réfutés... Au reste, comment vous-même comprendriez-vous mieux que je ne fais les choses concernant la marquise Yorisaka ? Elle est une femme ; vous êtes un homme. Et tous les psychologues prononcent que les hommes et les femmes ne peuvent jamais se déchiffrer réciproquement...

Felze interrompit pour la seconde fois :

— Je vous en conjure, ne faisons pas de psychologie ! Les grands ressorts du cœur humain ne sont pour rien dans cette affaire. Ne dévions pas. Il s'agit de la marquise Yorisaka Mitsouko, que voilà, à dix pas d'ici, en train de se faire agréablement tripoter par un monsieur qu'elle ne connaissait pas, il y a deux heures, et qu'elle a connu chez vous, par vous. Or, c'est par moi que vous-même avez connu la susdite marquise ; par moi, et chez son mari, le marquis Yorisaka Sadao. J'estime donc avoir quelque responsabilité dans les désagréments qui pourraient résulter pour le susdit marquis du susdit tripotage. Et j'ai, malgré mes cheveux blancs, la jeunesse de croire qu'il est médiocrement honorable de favoriser l'inconduite d'une femme dont le mari, confiant, est à la guerre. C'est pourquoi je vous prie de bien vouloir m'épargner cette louche besogne, et vous l'épargner du même coup. Vous allez, aussitôt que la politesse le permettra, congédier vos derniers hôtes, et particulièrement ce prince Alghero, que je préférerais n'avoir jamais rencontré. Après quoi, vous me chargerez de reconduire chez elle la marquise Yorisaka, comme doit être reconduite, le soir, une femme seule, crainte d'irrespectueuse rencontre. C'est convenu, n'est-ce-pas ?

— Cela ne peut pas être convenu, — dit Mrs. Hockley.

Elle exposa, paisiblement :

— Vos scrupules sont ce qu'il y a de plus risible. Toutefois il est véritable que vous m'avez procuré mon introduction chez la marquise. Aussi voudrais-je faire ce que vous désirez, afin de vous prouver ma reconnaissance. Mais j'ai tout à l'heure retenu le prince et la marquise, ainsi que les autres personnes que vous voyez encore là-bas, afin que tous ensemble dînent à bord du yacht pour mieux achever la soirée. J'ai même positivement promis au prince de le placer à table auprès de la marquise. Je dois donc tenir ma parole. Mais pour que vous soyez consolé, je vous placerai, comme le prince, auprès de la marquise, de l'autre côté.

— Merci. Non! — dit Felze.

Il s'était redressé, brusque :

— Non. Je vous connais assez pour ne pas insister davantage. Mais, s'il en est ainsi, moi, je dînerai en ville.

— Oh! — dit-elle, très ironique. — Je crois deviner : vous êtes jaloux. C'est une habitude que vous avez, je ne m'étonne donc pas. Mais je vous demande : qui vous donne le droit d'être jaloux de la marquise à propos du prince? Avez-vous donc profité des séances de pose pour commencer une cour en règle?

Felze avait pâli :

— Vous trouverez bon, — dit-il lentement, — que je ne réponde pas à une question injurieuse. A présent, adieu.

Elle le considéra, inquiète :

— Adieu? Oh! voulez-vous réellement dîner en ville?

— Je vous l'ai dit.

— Où?

— N'importe où. Ailleurs. A une table qui ne réunira pas sous votre complaisante protection la marquise Yorisaka et le prince Alghero.

Il salua et fit demi-tour. Elle hésita une demi-seconde. Puis, prompte, elle allongea la main, et le retint par la manche :

— François! je vous prie! ne boudez pas!

Très rarement Mrs. Hockley daignait laisser apercevoir qu'il n'était point indifférent, même à une Américaine très belle et très millionnaire, de garder en cage, et de montrer à tout venant, l'héritier le moins indigne des Titien et des Van Dyck, —

Jean-François Felze. Mais, ce soir-là, elle s'oublia. C'est qu'en vérité ce Felze fantasque choisissait bien mal son heure d'être rétif : l'heure exacte d'un dîner qu'il eût incontestablement rehaussé de sa présence.

— François! je vous prie! Écoutez raisonnablement! Je ne puis pas, sur votre caprice, renvoyer une nombreuse compagnie que j'ai invitée avec prières... Mais je regrette beaucoup de vous avoir fâché, quoique je ne comprenne pas comment. Et je vous promets de faire ce qu'il vous plaira pour que vous me pardonniez. Oui, ce qu'il vous plaira... Une *discrétion*, comme vous dites... Choisissez vous-même!...

Elle appuyait sur Felze un regard insistant, et ses lèvres se fronçaient en une moue persuasive.

Mais son instinct yankee, pétri d'une ruse trop grossière, l'avait conseillée à rebours. Felze était Français. Et le plus habile des grands corrupteurs, Walpole, notait déjà, il y a trois cents ans, combien délicatement doit se négocier l'achat d'une conscience française...

Felze, pâle l'instant d'avant, devint plus rouge que le ciel de l'ouest, et, violemment, se cabra :

— Parbleu! — dit-il. — Il ne vous manque plus que de m'offrir un chèque!...

Déconcertée, elle se taisait. Il continua, plus froid :

— Terminons. Aussi bien cette scène a suffisamment duré. J'ai donc le désespoir de m'excuser auprès de vous, si je vous fais, au dernier moment, faux bond. Je reviendrai demain, dès que je serai assuré de ne plus retrouver sur le yacht ce couple que vous avez assemblé, et dont l'assemblage me déplaît.

Il partait tout de bon. Elle se fâcha, à son tour :

— Très bien! allez! Mais je veux que vous soyez prévenu : vous ne serez pas demain plus assuré qu'aujourd'hui... Oui, il est très possible que j'invite encore ce couple qui vous déplaît, et qui me plaît à moi!...

— Ah? — dit-il, sarcastique. — L'*Yseult* va devenir bateau de rendez-vous? Merci de m'en avertir. Ce n'est donc pas demain que je rentrerai à bord.

— Faites ainsi, si vous l'aimez mieux. Il est certainement préférable que vous passiez votre mauvaise humeur hors

d'ici. Vous êtes libre, et, s'il vous convient même de ne jamais rentrer?...

Elle le bravait, sachant bien que, sur ce terrain-là, elle était forte de toute sa faiblesse, à lui. Et, en effet, il baissa les yeux, et il baissa aussi le ton, pour répondre :

— Il me conviendra de rentrer, dès que je ne risquerai plus de revoir ce que je vois en ce moment... (Il montrait, d'un signe de tête, les deux silhouettes accoudées à la rambarde et trop proches l'une de l'autre.) Vous êtes chez vous. Faites à votre gré. Mais moi, j'ignorerai au moins ce que je ne puis empêcher.

Il s'en alla brusquement, évitant de la regarder, et la laissant debout, dépitée et rageuse.

Le soleil était couché. Il commençait de faire nuit sombre sur la mer.

CLAUDE FARRÈRE

(A suivre.)

LETTRES DE RICHARD WAGNER

A

OTTO WESENDONK[1]

(1852-1870)

XIII[2]

[Novembre 1858. — Venise.][3]

Cher Wesendonk,

Mon dernier mot à votre femme avait été ma bénédiction pour l'avenir de vos enfants!

La nouvelle que vous m'apprenez m'a profondément bouleversé[4]. Que les larmes de l'ami vous soient le tribut de sa tendresse!

Vos enfants aussi me sont devenus chers : quand je songerai à votre intérieur je penserai avec douleur à la place vide du petit Guido.

O ciel! que tout est sévère! sévère! Nous ne pouvons que

1. *Published January first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* ALEXANDER DUNCKER VERLAG, Berlin.

Voir la *Revue* du 15 décembre 1908.

2. C'est dans l'intervalle de la précédente lettre à celle-ci que se place la crise à la suite de laquelle Wagner dut s'éloigner de Zurich.

3. La date a été ajoutée par madame Wesendonk.

4. Un fils de M. et de Mme Wesendonk, âgé de six ans, était mort, à Zurich, le 13 octobre 1858.

prêter à cette sévérité un peu de douceur et de tendresse; mais ne la combattons pas. Elle nous élève, et un jour elle sera notre salut.

Je suis encore sous l'influence immédiate de cette nouvelle. Comme je voudrais pouvoir tout de suite voler vers vous pour vous consoler! Que ma profonde compassion vous réconforte un peu par la pensée que je partage du fond du cœur votre souffrance.

Et maintenant, sur la tombe si tôt ouverte du cher petit, merci, et de tout cœur adieu.

Votre

RICHARD WAGNER

XIV

Lucerne, 24 août 59.

Pour l'amour de Dieu, excellent ami, ne vous considérez pas comme offensé si, d'une façon pressante, je vous demande de nouveau par la présente de reprendre l'argent que vous m'avez offert[1]. Sachant que ma situation et mes ressources ne changeront vraisemblablement jamais, je ne puis, si je suis honnête, accepter aucun prêt.

Je puis encore bien moins accepter un cadeau, et cela, soyez-en persuadé, de *personne*, et non pas seulement de vous à qui je suis déjà redevable de si considérables sacrifices.

Recevez mes meilleurs remerciements pour votre affectueux sentiment. Je vous envoie mes sincères amitiés.

Votre

RICHARD WAGNER

XV

Lucerne, 28 août 59.

Très cher ami,

Ne pouvons-nous donc pas faire une *affaire* ensemble?

Vous savez qu'en ce qui concerne l'édition de mon

1. Les négociations avec l'éditeur Härtel au sujet de l'*Anneau du Nibelung* n'avaient pas abouti. C'est alors qu'Otto Wesendonk intervint et offrit au maître les moyens nécessaires pour l'achèvement de son œuvre. (V. Glasenapp, II, 2, p. 215 et suivantes.)

Nibelung je n'ai jusqu'à présent pu obtenir des Härtel que la déclaration qu'ils étaient prêts à entreprendre eux-mêmes la publication, et l'offre de partager avec moi les bénéfices qui en résulteraient. Il y a six mois, je fis proposer au grand-duc de Weimar d'acheter le droit de propriété de mes partitions pour la publication : il aurait eu à me payer pour chaque partition la même somme que celle que les Härtel m'ont donnée pour *Tristan*, en échange de quoi il aurait pris mon lieu et place comme ayant droit à ma part des produits de la publication. Je reçus une réponse tatillonne et évasive (attribuée par Liszt à l'influence de Dingelstedt), et je laissai tomber la chose.

Toutefois la possibilité de voir rétribuer dès maintenant ces partitions est pour moi d'une telle importance et mon zèle à terminer le tout dépend tellement de l'entrain que m'inspirera la conscience de savoir mon œuvre entourée de sympathie que, dans ces jours de bonne et confiante humeur, il m'est venu l'idée de vous faire aujourd'hui, à vous, la proposition qui a été repoussée à Weimar.

Laissez-moi tout d'abord vous expliquer, en peu de mots, les motifs qui militent en faveur de ce projet considéré en lui-même, abstraction faite des rapports affectueux sans lesquels, naturellement, toute la combinaison serait irréalisable. Aussitôt que la représentation aurait eu lieu et que serait reconnue la possibilité d'une propagation de l'œuvre, les Härtel n'hésiteraient pas un instant à me donner les honoraires que je demande pour la publication. Ce n'est pas à eux, purs hommes d'affaires, qu'on peut demander de considérer d'ores et déjà comme surmontées toutes les difficultés qui s'opposent à ce succès. Néanmoins je suis persuadé que je vaincrai ces obstacles, et la représentation prochaine de *Tristan* marquera le premier pas dans cette voie. Je me comporterai à l'égard de mon œuvre nouvelle tout comme je l'ai fait pour les précédentes : je me donnerai toutes les peines du monde pour obtenir la réussite d'une première représentation ; mais ensuite, sans m'en occuper davantage, je l'abandonnerai très tranquillement aux théâtres eux-mêmes, qui vraisemblablement commenceront par les pièces les plus populaires, comme le *Jeune Siegfried*, et peu à peu mettront en train toutes les autres, à quoi le sujet, très national, ne manquera pas de les

pousser, à défaut même d'autre mobile. Mais, en laissant tout à fait de côté cette propagation ultérieure, on peut considérer que la première représentation elle-même ne sera concevable que dans des conditions propres à attirer sur l'œuvre les regards et l'intérêt du monde entier, de telle sorte que le succès, et par suite aussi la vente de la publication, sera hors de toute proportion avec toute autre entreprise de même nature.

Comme, d'ailleurs, en produisant un pareil ouvrage, je n'ai que très peu d'égard au présent, comme je m'adresse surtout à la génération suivante, à la postérité, — et cela à bien plus juste titre que jamais personne ne l'a fait avant moi, — il est certain que, si j'avais des enfants et si mes moyens me le permettaient, je n'abandonnerais mes droits sur cet ouvrage que moyennant partage du produit. Par conséquent, si je cède ces droits à une personne assez riche pour pouvoir attendre un succès progressif et peut-être retardé, et pourvue en même temps d'héritiers destinés à en recueillir alors le bénéfice, je crois, vu ma situation, me placer dans une relation absolument équitable avec mon cessionnaire. Mais à celui-ci je peux faire remarquer les chances de longue productivité que comporte la propriété d'œuvres de ce genre. C'est ce que m'a confirmé, ces jours derniers, une notice d'après laquelle toute la fortune laissée par Schiller à ses héritiers aurait consisté dans la jouissance prolongée de ses droits d'auteur, et ces droits rapporteraient aujourd'hui encore aux intéressés de très larges revenus.

Voilà les considérations qui me portent à regarder (et ce m'est une satisfaction intime) la proposition que je vous adresse comme l'offre d'un achat sérieux, bien que destiné à ne devenir profitable qu'avec le temps. Si vous l'acceptez, je me dirai à moi-même avec plaisir, même au milieu de circonstances d'apparence défavorable au début, que je vous aurai proposé une acquisition digne d'être faite, et jusque sur mon lit de mort j'aurai le sentiment que, alors même qu'à ce moment cette espérance ne se serait pas encore réalisée, le capital déboursé fera retour à vous-même ou aux vôtres avec des intérêts, peut-être même avec un bénéfice proportionnel.

Quoi qu'il en soit, je ne peux parler de tout cela que comme d'une satisfaction personnelle *pour moi*. De votre côté, de tout

autres motifs devront agir sur vous pour vous déterminer à une pareille acquisition, qui aura presque l'air d'une aventure : c'est ce que je comprends mieux qu'on ne saurait me l'expliquer, et je me borne à vous assurer que j'apprécierai à sa pleine valeur votre acceptation, si votre réponse est affirmative. Elle me comblerait de joie. Elle me placerait, pour mes travaux ultérieurs, dans la position favorable qu'en ces derniers temps je pensais ne pouvoir me procurer que par l'entreprise américaine dont je vous ai parlé, entreprise que j'envisageais, vous vous en doutez bien, avec un muet désespoir! Je pourrais donc pendant longtemps mettre de côté toutes les recettes de théâtre que j'ai en perspective, et savoir ainsi mes années à venir de mieux en mieux assurées. Mais, en outre, ce qu'il y aurait de vraiment réjouissant, c'est que cette agréable certitude me serait procurée par l'œuvre même à laquelle je pourrais dès lors me consacrer tout entier, sans rien qui vînt m'y troubler ou m'en distraire. Aucune autre solution ne pourrait m'offrir le même avantage : aussi ai-je pris la ferme résolution de ne plus accepter désormais d'autres ressources que celles qui me viennent directement de mon travail. C'est pour ce motif que (soit dit en passant) j'ai refusé depuis quelque temps de recevoir la rente Ritter[1], malgré la très touchante insistance de mes nobles amis.

Si vous vouliez accepter ma proposition, je tiendrais au dressement d'un acte de vente régulier, dans le genre du projet que vous trouverez ci-joint. En ce qui touche la fixation du prix de chaque partition, je prends comme base ce que les Härtel me donnent pour *Tristan*. Vous me verseriez comptant deux cents louis d'or pour la partition et m'attribueriez sur le produit une part de bénéfices pouvant aller jusqu'à cent autres louis d'or. En d'autres termes, contre la cession perpétuelle de ma propriété, je stipulerais pour chaque partition trois cents louis d'or, ou six mille francs. Par suite, vous auriez à me payer dès à présent les deux œuvres déjà terminées, l'*Or du Rhin* et la *Walkyrie*, soit douze mille francs; puis six mille autres francs après l'achèvement du *Jeune Siegfried* et la même somme après achèvement de la

1. Madame Julie Ritter, de Dresde, servait au maître une rente annuelle prise sur sa propre fortune. (Glasenapp, II, 1, p. 354 et suivantes.)

dernière des quatre pièces. Au surplus, les partitions finies seraient, le plus tôt possible (par exemple, après l'apparition de *Tristan*), et moyennant constatation de votre droit de propriété, remises aux Härtel pour être gravées et publiées. Ainsi que vous le savez, je tiens beaucoup à cette publication et, comme elle exige beaucoup de temps, c'est une raison de plus pour que je désire fort vous voir accepter mon offre : sans cela, je me croirais toujours dans la nécessité d'hésiter avant de remettre les partitions aux Härtel. Il va de soi que je me chargerai d'adresser aux éditeurs les communications nécessaires, en votre nom en même temps qu'au mien.

Que dites-vous de cette proposition, que je ne veux même pas aujourd'hui considérer comme une prière?

Quand je réfléchis à tout ce que vous avez déjà fait pour favoriser ma personne et mes travaux, je crois pouvoir être presque certain que je ne demande pas trop à votre fortune et à votre sympathie. La seule raison qui pourrait m'inspirer des doutes, c'est la pensée que vos sacrifices antérieurs vous ont déjà acquis un droit sur mes œuvres. A cela je n'aurais vraiment rien à objecter, et ne pourrais que m'en remettre à votre merci.

Ayez la bonté de me donner une prompte réponse et, de toute manière, soyez assuré de ma plus cordiale et plus profonde reconnaissance.

Votre

RICHARD WAGNER

PROJET

N° 1. — M. Rich. Wagner cède définitivement par la présente à M. Otto Wesendonk le droit de propriété de l'œuvre scénique versifiée et mise en musique par lui, intitulée : L'Anneau du Nibelung *et composée des quatre pièces suivantes : 1°* l'Or du Rhin; *2°* la Walkyrie; *3°* le Jeune Siegfried; *4°* la Mort de Siegfried, *de telle manière que M. Otto Wesendonk, ses héritiers ou autres cessionnaires aient droit à tout jamais à tous honoraires ou à toutes parts de bénéfices que produiraient à l'auteur la publication et la reproduction desdites œuvres par la gravure et l'impression, suivant les contrats avec les éditeurs.*

L'auteur se réserve uniquement les recettes qui proviendront de représentations publiques sur les théâtres.

N° 2. — Pour ledit droit de propriété qui lui est abandonné par la présente M. O. W. paiera à R. W. la somme de vingt-quatre mille francs, et ce à raison d'une somme de six mille francs à l'achèvement de chacune des quatre parties de l'œuvre totale.

Des quittances séparées sont jointes à la présente à raison des paiements effectués.

XVI

Paris, 5 octobre 59,
4, Avenue Matignon, Champs-Élysées.

Cher ami,

Voici la lettre promise. Que dois-je vous y écrire? Faut-il vous dire combien votre première lettre adressée à Paris m'a fait plaisir? Vous connaissant comme je vous connais, je sais que cela doit vous être exprimé en peu de mots. Tout ce qui me vient de vous ne peut plus me pénétrer que d'émotion et de la plus affectueuse estime. Je n'avais vraiment pas besoin d'être assuré par vous de l'intérêt avec lequel vous m'avez suivi et de la part que votre sympathie a prise à mon développement : qui pourrait conserver à cet égard le moindre doute, pour peu qu'il fût au courant des bienfaisants effets de nos relations? Mais c'est bien à vous de me le dire. Et de cela, merci!

Cher ami, la vie est et reste chose grave; quiconque s'est une fois bien convaincu de cette vérité doit chercher autre part que dans la vie elle-même et dans son train le principe de son courage et de son activité. Personne ne peut certainement m'attribuer un parti pris à l'égard de la vie, ou une répugnance systématique à y participer; il n'y a pas trace en moi d'amertume durable ou de mépris envers elle, et j'accepte sans arrière-pensée ce qui m'est offert par l'existence sans consentir volontiers, il est vrai, à l'aller chercher. Mais quant à ma disposition intérieure, — et c'est toujours à elle, en somme, qu'on revient bien vite, — elle reste si étrangère au monde que souvent je puis à peine concevoir combien de temps ce jeu durera encore.

Cependant venons au fait. Me croirez-vous si je vous dis que je continue à vivre ici tout à fait comme à Lucerne? Toute la différence, c'est que je ne fais pas encore de bonne besogne :

car, pour le moment, j'ai une énorme quantité de lettres à écrire. A Venise encore, je m'imaginais parfois que, grâce à une humeur plus calme et plus égale à l'égard du monde, j'aurais un jour la possibilité de me laisser effleurer par les relations superficielles et variables d'une grande ville. Mais maintenant je me crois vraiment trop fatigué pour cela!

Ainsi il ne m'a pas encore été possible d'accepter une des invitations que m'avait adressées pour le mercredi madame de Charnacé (fille de madame d'Agoult). Sur sa demande, j'ai dû aller faire une fois visite à cette jeune femme; je l'ai trouvée très jolie et fraîche, drôle avec ses cheveux gris; j'ai eu surtout plaisir à voir son jeune mari, qui est très cultivé, et j'ai eu la surprise de trouver en eux deux connaisseurs de mon *Tannhäuser* qu'ils avaient entendu en Allemagne. Mais, mon ami! que de paroles, que d'inutiles paroles! Ou bien la conversation est indifférente, et qu'ai-je à en faire? ou bien ce sont des propos agités que je tiens, et, alors, qu'importent-ils aux autres? Dois-je toujours faire les frais? Je ne puis plus me prodiguer ainsi; je suis vraiment fatigué. Le climat de Paris me rend pour l'instant très nerveux et je me sens souvent trop faible pour me promener. Je ne me trouverai de nouveau à mon aise que lorsque, en me dépensant ainsi, je récolterai au moins quelque fruit, c'est-à-dire quand je recommencerai à travailler.

Ce qui me confirme encore davantage en ma résolution de vivre tout à fait dans la retraite, c'est la perspective possible de voir tout de même exécuter ici le *Tannhäuser*.

Si cela doit se faire, je n'y pourrai donner mon concours qu'à une condition : à savoir que je ne m'occuperai de rien d'autre que de la chose même, laissant loin de moi tout souci de coterie à ménager. J'ai déclaré formellement dès le début que, sous ce rapport, je ne ferais pas la moindre concession. Il semble qu'on pourra commencer vers la mi-janvier. La traduction reste la plus grosse difficulté. Tout ce que je puis voir, c'est qu'il n'y a aucun parti à tirer du jeune aspirant à un succès de vaudeville, avec lequel je me suis jusqu'à présent donné tant de mal. Mais, par contre, la meilleure perspective imaginable vient de se présenter; je vous écrirai aussitôt que j'aurai une réponse favorable et me borne à vous dire, pour

le moment, qu'on songe maintenant à Roger[1] comme traducteur.

Mais tout cela avance bien lentement.

Pour tout le reste, j'ai de l'ennui à revendre, et principalement avec mon excellent Devrient à Carlsruhe[2]. Je vois que lui aussi a fini par tomber assez bas dans la routine. A côté de remarquables qualités, son naturel a toujours été un peu inerte, et maintenant il semble avoir perdu toute élasticité. Quelles étranges réponses il me donne parfois! Encore dois-je m'estimer heureux quand j'apprends seulement quelque chose, et aujourd'hui cela a été le cas, pour la première fois depuis mon voyage à Paris. L'affaire n'est jusqu'ici nullement sûre, et, quant au fameux jeune grand-duc, j'attends encore des preuves tout à fait concluantes de son énergique volonté, malgré le marquis de Posa, Heim[3]. Écoutez, très cher ami, vous vous moquiez récemment de votre femme, parce que, disiez-vous, suivant elle je ne devais rentrer en Allemagne qu'à la condition expresse qu'on m'y ramènerait en triomphateur. Laissez-moi vous dire très confidentiellement que je me sens tout à fait en disposition d'attendre vraiment que cette condition se réalise, sauf tout au plus le triomphe auquel je renonce, et de grand cœur!

L'appartement est enfin loué, et pour trois ans, — il a fallu en passer par là, — avec les deux derniers termes payés d'avance[4]. Une petite maison de ce genre, agréablement située et isolée, est la seule chose qui puisse me faire envisager la possibilité d'un séjour à Paris, ce n'est qu'ainsi que j'ai une

1. Le ténor Roger. (V. Glasenapp, II, 2, p. 218 et suivantes, p. 222 et suivantes.)

2. *Tristan* devait être d'abord représenté à Carlsruhe. (V. Glasenapp, II, 2, p. 201, 207, 209 et suivantes.)

3. Il s'agit d'Ignace Heim, directeur de musique à Zurich. Dans les lettres à madame Wesendonk (t. II, p. 6 de la traduction française publiée à Berlin chez Alexandre Duncker), Wagner dit : « Il paraît que papa Heim a été excellent dans le rôle de Posa ». On sait le rôle que joue le marquis de Posa, le généreux ami de l'infant, dans le *Don Carlos* de Schiller.

4. C'était l'appartement situé 16, rue Newton, aux Champs-Élysées, que Wagner fut bientôt obligé de quitter à cause de la reconstruction de la rue, sans pouvoir se faire rembourser les loyers payés d'avance. Un procès engagé contre le propriétaire ne paraît pas avoir eu pour effet de lui faire rendre justice. (V. plus loin, et Glasenapp, II, 2, p. 261 et suivantes.)

garantie contre les pianos voisins, qui ici, dans chaque maison, sévissent avec une incroyable fureur. Ainsi casé, je pense pouvoir passer tant bien que mal ces trois années, pourvu que chaque été j'aille me rafraîchir par un séjour dans les montagnes de Suisse et par une visite à la Verte Colline. Je m'occupe maintenant de l'installation et j'aspire ardemment au repos de mon foyer et à la possibilité de travailler, ce qui pour moi est toujours synonyme.

Dans l'attente de ce que la vie peut me donner, j'envisage donc désormais non plus probablement de gros sujets de colère, mais encore de gros soucis. Récemment, j'ai reçu de nouveau sur la santé de ma femme un rapport médical détaillé qui m'a causé beaucoup de chagrin. Je puis pourtant espérer que précisément la manière de vivre que j'ai en vue ici, pour elle comme pour moi, exercera sur son état une bonne influence, ne fût-ce que parce que je pourrai écarter d'elle les nombreuses relations avec lesquelles elle s'excite toujours en parlant trop. Plaise à Dieu qu'elle trouve une demoiselle de compagnie agréable et très intelligente! J'ai dû absolument commencer par supprimer de son programme le voyage à Carlsruhe pour la représentation de *Tristan*. Le médecin est persuadé aussi qu'elle ne peut plus du tout supporter de pareilles périodes d'émotion. Pour le moment, elle projette une cure de raisin à Dresde. Je vous livre là un échantillon de mes tribulations, afin que vous ne croyiez pas que je plane toujours dans les nuages.

Mais vous aussi, vous me donnez du souci par la nouvelle de la maladie de Charles [1]. Seulement, sur ce point, je me tranquillise plus vite, par la ferme certitude où je suis qu'il n'y a pas autre chose à craindre qu'une maladie d'enfant passagère, dénuée de toute gravité grâce aux soins que reçoivent vos enfants. Je prie pourtant leur mère de me rassurer promptement à cet égard. Faites mes bien affectueux compliments à tout le monde. Laissez-moi voir bientôt la photographie et gardez l'assurance que je me sens toujours « chez moi » à la Verte Colline.

Votre

R. W.

1. Le fils aîné des Wesendonk.

XVII

Paris, 27 octobre 59.
16, rue Newton, Champs-Élysées.

Mon cher ami,

Je suis ennuyé de vous avoir inquiété à mon sujet. Que dois-je faire? Puis-je être sincère sans me plaindre? ou bien dois-je par amabilité m'appliquer à donner le change dans le seul milieu où j'aime à m'épancher sans réserve? Quand même je le voudrais d'ailleurs, me croirait-on? Et si l'on me croyait, quelle amertume pour moi de me sentir dès lors tout à fait seul! Me taire? Mais combien de temps ce silence durerait-il sans inquiéter? Je pense à vous et je me tourne vers vous quotidiennement. Je me dis alors que le mieux serait de faire effort pour tarir moi-même la source de mes doléances, pour me rendre insensible, pour écarter le chagrin. Mais comment m'y prendre? Vivre, voilà la cause de toutes mes plaintes. Ma nature même, le fait que ma personnalité et mon activité créatrice me mettent absolument en dehors du monde proprement dit et que pourtant je continue à vivre au milieu de ce monde, que je dois y chercher la satisfaction de mes besoins, c'est là ce qui crée l'éternelle réaction dont je souffre sans cesse, tous les jours, à toute heure, et dont rien ne peut m'affranchir.

Je suis et je reste, par toutes mes façons, trop loin, trop en dehors de ce que me permettent les circonstances présentes. Pour que je n'abandonne pas tout, pour que je ne désespère pas entièrement, il arrive que parfois, bien rarement, je voie se dessiner un petit sourire du destin; j'en suis d'autant plus surpris et j'en reçois une impression d'autant plus vive que la chose est inattendue et me vient du milieu le plus froid et le plus étranger. J'y reste très sensible et ne sais pas bien si je dois considérer ces rares moments comme un bonheur ou comme un malheur : comme un bonheur, parce qu'ils me défendent contre le découragement; comme un malheur, parce que la rechute les suit toujours de près. Mon aventure avec le douanier était du nombre[1], comme autrefois celle de Strasbourg

1. V. les lettres à madame Wesendonk (t. II, p. 10 de la traduction française).

avec l'ouverture de *Tannhäuser*[1]. Mais je suis habitué à ne plus toujours fixer sur ces sourires un regard perçant et durable, à n'en attendre rien de décisif : ce ne sont que des sourires, et ils ne peuvent servir qu'à égayer pendant un moment.

Quant au reste, par exemple, quant à continuer à poursuivre et à essayer de mener à bonne fin l'exécution du projet de représentation de *Tannhäuser* à Paris, il me faudrait pour cela une constante et parfaite bonne humeur (précisément afin de ne rien prendre trop à cœur). Et, ne sachant pas comment créer et entretenir en moi cette bonne humeur indispensable, je ne puis pas, par conséquent, croire sérieusement au succès; mais, d'autre part, il faut absolument que j'y croie, parce qu'en dehors de lui je ne vois absolument plus rien d'autre devant moi que nouvelles difficultés et nouveau bouleversement de ma situation. Cette considération se mêle de façon si impérieuse et si décisive à toutes mes relations avec mon art que je ne réussis pas à tirer le moindre agrément de ma vie, ne fût-ce que pour quelques mois.

Dieu sait que je n'avais pas choisi cette combinaison du séjour à Paris! Je ne l'ai saisie qu'avec l'assurance de l'homme qui n'a devant lui qu'un parti à prendre. Après l'achèvement de *Tristan*, lorsque — vous vous en souvenez — je voulais déjà quitter Lucerne, à ce moment mon projet qui (comme toutes les autres phases analogues ne ma vie) ne m'était apparu jusque-là que dans un lointain confus et indéterminé, s'est brusquement présenté à mes yeux avec des contours très précis : je me suis alors reconnu moi-même si mal armé pour son exécution que, comme je vous l'ai écrit à cette époque, j'ai laissé tomber les mains, n'ayant plus d'autre idée que de renoncer à tout effort et d'attendre dans une complète apathie ce qui pourrait advenir de moi. C'est dans cette situation intolérable que je me tournai enfin vers vous. Vous êtes intervenu de façon grandiose; la chose a donc dû se faire. Et maintenant, cher ami, elle ne marche pourtant pas. J'avais compté sans mon hôte, et c'en est fait de ce sentiment de sécurité réconfortante avec lequel j'avais ébauché mon plan de vie matérielle. Cette transplantation, cette installation à refaire démo-

1. V. Glasenapp, II, 2, p. 170 et suivantes.

lissent tous mes calculs, et le jour où j'ai loué cette petite maison et payé d'avance les deux derniers termes de loyer à titre de garantie a été pour moi le point de départ de soucis illimités. Si je voulais vous raconter en détail les tracas sans issue dans lesquels je suis plongé, vous n'en seriez peut-être pas étonné, mais à coup sûr vous conviendriez de ma modération. Ce sera pour une autre fois.

Aujourd'hui, je vous dirai seulement que c'est avec une vraie douleur que j'ai vu s'écrouler de fond en comble la combinaison qui consistait à pourvoir uniquement à mes besoins matériels au moyen de notre affaire du *Nibelung*, jusqu'au jour où, grâce aux autres recettes accumulées pendant cette période, je me serais constitué de toutes pièces un autre fonds durable; du moins en ce qui concerne l'*Or du Rhin* et la *Walkyrie,* cela est devenu tout à fait impossible. Écoutez cela avec sang-froid, et ne soyez pas fâché contre moi si je vous dis que, de plus en plus tourmenté de mon avenir immédiat, j'ai cherché des ressources qui pourraient me provenir de mes autres œuvres. Tandis que je faisais déjà entrer *Tristan* dans ces calculs, voici que soudain, et pour longtemps, *Tristan* est rayé totalement de mes prévisions. Sa première exécution est, pour le moment, tout à fait impossible. Et c'est ici qu'apparaît de nouveau et bien clairement le vrai conflit qui me martyrise, celui de mon art et de mes intérêts matériels. Croiriez-vous que, lorsque j'ai reconnu la difficulté croissante de me tirer d'affaire à Paris, je me suis déjà senti tellement découragé que j'en étais arrivé à désirer vivement le maintien du projet de Carlsruhe, malgré la chanteuse sans voix? Je sais combien une exécution si défectueuse m'aurait fait souffrir, et pourtant j'ai presque éprouvé du regret quand cette douleur m'a été épargnée. Quel sentiment pensez-vous que je puisse avoir au milieu de toutes ces luttes? Ainsi *Tristan* n'existe plus maintenant pour moi. Si pourtant?... mais non! il n'y a pas à y penser. A Berlin, mon Lohengrin a perdu sa voix et je m'attends à un long arrêt dans les représentations de cet opéra. Je dois donc désirer avec d'autant plus de vivacité l'exécution parisienne de *Tannhäuser*. Je crois vraiment qu'il va marcher, et, si j'y puis mettre l'entrain nécessaire, cette perspective d'avenir (qui offre sans contredit la plus haute importance pour ma position) m'est assurée; mais je ne

dois pas encore y penser de si tôt. Le directeur est prêt et désire pouvoir donner l'opéra; mais il ne sait pas lui-même combien de temps on laissera subsister son théâtre, qui doit être démoli à cause d'un nouveau percement de rue. Il est possible qu'on le détruise déjà en mars. Par contre, on lui construira une nouvelle et grande salle de théâtre. Je m'aperçois que Carvalho[1] désire pouvoir se réserver le *Tannhäuser* jusque-là. Pour qui pourrait attendre, tout cela n'aurait pas trop mauvaise apparence; mais avoir à subir cette attente dans la situation où je suis, ce serait une humiliation.

Maintenant je poursuis aussi ma traduction. Roger fera très bien l'affaire. Sans avoir, à vrai dire, un degré de culture et des dons suffisants pour être à la hauteur du travail poétique, il est sous les autres rapports très apte à s'acquitter de cette tâche. Ce n'est que dimanche dernier qu'a eu lieu le rendez-vous, à son château de la Lande. Dans son premier feu, il avait déjà traduit la scène du commencement. Préparé comme toujours à tous les mécomptes, j'ai été cette fois fort agréablement surpris. Il a chanté la scène lui-même, et très bien; en tout cas, le texte français était très vocal, l'accentuation juste, et la phrase n'est pas sensiblement altérée. J'ai donc conçu bon espoir. Il m'a invité à revenir souvent chez lui à la campagne, afin que nous puissions travailler ensemble sans être dérangés. Hier je suis donc retourné chez lui; je me suis aperçu que j'avais à faire à un naturel aimable et bien doué, mais qui ne supporte pas longtemps un effort intellectuel et retourne volontiers aux habitudes vulgaires. Il avait très peu travaillé et il m'a prié de venir plus souvent pour le pousser un peu; mais, en même temps, il a saisi avec avidité un prétexte quelconque pour s'esquiver du piano et se mettre à la table de dominos; il s'y est cramponné avec délices jusqu'au moment où, m'apercevant de la triste compagnie où j'étais tombé, je me suis hâté de présenter mes compliments pour m'en revenir à Paris. Je dois refaire le voyage lundi. Tout cela me jette souvent dans des accès d'affreux découragement et d'orgueil révolté. Je me fais l'effet d'être misérable, dégradé, indigne de vivre. Suis-je compris? Dieu le sait. Que ne pourrais-je faire, produire et créer! Pourtant je vois bien que je

1. Alors directeur du Théâtre-Lyrique (V. Glasenapp, II, 2, p. 224).

dois tâcher de m'accommoder de Roger; c'est d'ailleurs, vraiment, un fort aimable garçon. Son joli talent l'a du reste bien servi. Sa fortune est évaluée à un million, et il a en outre, au milieu d'un parc immense avec de grands et beaux arbres, un château pour y jouer aux dominos. Rentré chez moi, je me demande si l'on m'en voudrait fort d'acheter des chenets pour toutes les cheminées de ma maison. Ainsi marche le monde, et, si je suis de bonne humeur, le *Tannhäuser* marchera aussi. Mais il y faut de la bonne humeur; vous le voyez bien.

Ce projet de Paris, ainsi que les autres, je ne le considère, au fond, que comme un des petits artifices que la destinée emploie pour me présenter toujours quelque chose et pour m'exhorter de la sorte à la patience. Je connais cela! C'est ainsi que maintenant encore il se présente à moi un nouvel appât pour *Tristan*. L'Intendant de Dresde me fait dire qu'il espère obtenir du roi de Saxe mon appel à Dresde pour la première exécution de cet opéra. Mais cela ne pourrait avoir lieu qu'en juillet de l'an prochain. Au moins, là, j'aurai des chanteurs avec de bonnes voix. Que faut-il en penser?

O mes enfants! Quelle misérable lettre je vous ai encore écrite! Peut-être aurait-il mieux valu me taire. Mais c'est la seule langue dans laquelle je puisse faire comprendre aux hommes ce qu'ils ne conçoivent pas en général quand je me borne à exprimer mon ardente envie d'en finir. Je souffre tout, et en fin de compte je le supporte, soutenu par le désir de retrouver encore une fois, dans ce monde de brigands, un peu de calme et de sécurité pour oublier toutes les misères et pouvoir me remettre à travailler. Croyez-moi, je n'ai plus d'autre vœu que celui-là. Ces jours-ci, j'en suis revenu à la profonde conviction que, si seulement j'étais sûr de pouvoir continuer à créer sans être troublé, je serais capable de renoncer à la représentation de *Tristan* et à tout le reste. En ce moment, je me débats en cherchant l'air respirable dont j'ai besoin pour mon dernier acte de *Siegfried*. Pourvu que mes poumons trouvent l'atmosphère nécessaire, tout me sera égal. Car je vois bien une chose : je ne suis vraiment tout à fait moi-même que lorsque je produis. La véritable exécution de mes œuvres appartient à des temps plus sereins, à des temps que je dois d'abord préparer par mes souffrances!

A ceux de mes amis avec lesquels j'ai les affinités artistiques les plus étroites mes nouveaux travaux n'inspirent que de la stupeur. Quiconque connaît un peu notre monde théâtral n'a pas la force d'espérer. Je ne rencontre là que de la compassion et de la tristesse. Et ces gens ont bien raison. Quand je regarde d'où je suis, avec exactitude et précision, ceux qui se trouvent entre moi et ce monde du théâtre, rien ne me démontre mieux par quel bond terrible j'ai dépassé tout ce qui m'entourait.

Qu'on me laisse donc travailler tranquillement! Oh! si je pouvais n'avoir plus rien d'autre à faire sur cette terre! Du calme! du calme! afin que, douce et claire, puisse briller la lumière intérieure qui vacille si fort et qui devra bientôt s'éteindre au souffle de cette misérable vie! Qu'on me laisse encore créer les œuvres que j'ai conçues là-bas, dans cette paisible et merveilleuse Suisse, devant ces sublimes montagnes couronnées d'or : ce sont des œuvres de miracle et nulle part ailleurs je n'aurais pu les concevoir; qu'on me laisse les achever! Alors j'aurai fini ma tâche et je serai délivré. Mais ne me demandez rien, rien d'autre, et ne vous réjouissez pas si le « succès » me sourit. Il est effroyablement payé.

Mille souvenirs. Mon cœur est plus léger; puisse le vôtre ne pas être devenu trop lourd!

Votre

RICHARD WAGNER

XVIII

16, rue Newton, Champs-Élysées.
Paris, 12 déc. 59.

Cher ami

Comme c'est beau de pouvoir vous écrire aujourd'hui à Rome! Je suis surtout curieux de savoir comment se sera passé ce désagréable voyage en mer. Il est vrai que je n'ai pas besoin d'être tranquillisé au sujet de votre femme, qui a déjà si bien supporté de grandes traversées; mais je souhaite de tout cœur que les enfants ne s'en soient pas trop ressentis. Nous avons eu récemment beaucoup de tempêtes, et la Médi-

terranée n'a pas dû être très bonne. En tout cas, je crains bien que Charles n'ait été forcé de laisser tomber les rênes de Schimming[1], et que son grand chapeau ne se soit fortement enfoncé sur sa tête. J'espère recevoir bientôt des nouvelles rassurantes, et je suppose que vous n'attendez pas pour m'écrire d'avoir reçu une lettre de moi, car vous pouvez bien penser que, quoique à Paris, je n'ai pas grand'chose à raconter.

Aussi ne vous parlerai-je pas du tout aujourd'hui de mes entreprises parisiennes : tout est encore en suspens et certaines questions de quelque importance ne pourront se décider que prochainement.

Par contre, j'ai une question et une prière à vous adresser : les importants marchands de musique B. Schott fils de Mayence, qui jusqu'à présent m'avaient été hostiles, m'ont exprimé le désir de publier un de mes grands drames musicaux. Je leur ai offert tout simplement l'*Or du Rhin*, sous la seule réserve de pouvoir faire paraître en librairie une édition complète des poèmes de l'*Anneau du Nibelung*, et je leur ai demandé ce qu'ils me paieraient pour cela. Pour le cas où les Schott me proposeraient au moins six mille francs, je vous demande votre assentiment, et je voudrais vous prier, si — comme je le souhaite — cela vous convenait, de me donner le mandat et l'autorisation de vendre définitivement mes droits d'auteur sur l'*Or du Rhin*, moyennant engagement de la maison Schott de verser immédiatement six mille francs à vous ou à votre maison de commerce. Je pense que, pour cela, votre déclaration par simple lettre sera suffisante.

Dieu sait ce qui adviendra encore de moi, et comment! En somme, je n'ai maintenant que du mal à dire de ma patrie allemande. Il y a vraiment pour moi quelque chose de risible dans la muette lâcheté de mes amis, surtout dans l'affaire de *Tristan*. Pourtant, à un certain moment, l'un d'entre eux au moins avait promis monts et merveilles, il avait annoncé comme tout à fait certaine ma rentrée avec la partition terminée. Puis, tout à coup, se révèle une prudence dont la discrétion surtout est admirable. Il faut pourtant encore que mes

1. Nom d'un cheval de héros dans les légendes allemandes.

succès sur ce terrain singulier soient très considérables, puisque enfin on vient à moi comme l'ont fait les Schott; c'est à croire vraiment qu'on ne peut plus rien faire sans moi.

Ici je me trouve de nouveau dans la situation du jeune débutant à perpétuité. Après avoir longtemps joué ce rôle en Allemagne, après avoir quitté ce pays quand je commençais à m'établir dans le répertoire, j'ai eu la même épreuve à subir à Zurich; c'est-à-dire que j'ai dû fournir à ceux qui voulaient connaître quelque chose de moi une notion provisoire de mes œuvres manuscrites en employant les expédients difficiles auxquels est réduit celui qui n'a pas à sa disposition la vraie ressource de la représentation. Maintenant que là-bas je suis enfin placé dans mon véritable cadre grâce à d'excellentes entreprises théâtrales, il faut que je recommence tout à Paris : je reste éternellement le débutant qui doit d'abord se faire connaître. C'est probablement pour cela que je me fais toujours l'effet d'être si jeune; l'âge mûr avec ses fruits n'arrive pas du tout à se faire sentir. Tout ce que je vois, c'est que cette fois encore je devrai tenir bon jusqu'au bout et que, si je puis jamais songer à la réalisation de mon *Nibelung*, ce ne sera que sur la base de succès remportés à Paris. Quant à savoir si ces œuvres ainsi que *Tristan* seront jamais exécutés ou non, cela n'importe à personne en Allemagne et surtout pas à mes meilleurs amis.

Pour ce qui m'attend à Paris, je vous en parlerai sous peu. Aujourd'hui, il ne faut pas m'en vouloir de vous troubler dans cette sainte Rome par des propos si profanes. Quand on écrit à Rome, on devrait avoir de meilleures choses à dire que je n'en ai en ce moment. J'espère bien que les prochaines nouvelles que je recevrai de vous me mettront dans l'état d'âme nécessaire pour que je vous y envoie les compliments qu'il faut, avec l'onction voulue. Mon domestique, qui a servi à Rome chez le pape, m'en parle beaucoup et désire fort que je m'y rende bientôt avec lui. Il prétend que c'est un très beau séjour; qu'en pensez-vous? Dites-le-moi sans tarder. Et maintenant, mille souhaits et cordiales amitiés de

votre

RICHARD WAGNER

XIX

Paris, 12 février 60.

Mon cher ami,

Je n'ai pas encore trouvé le loisir de vous écrire, et malheureusement je n'ai pas de matière agréable pour une lettre. En ce moment même, j'attends quelqu'un de ma connaissance qui doit, au point de vue du style, m'aider à quelques rédactions françaises indispensables. En attendant son arrivée, je cède à l'impulsion de mon cœur et je vous envoie de nouveau quelques brèves nouvelles de moi. Sauf dans mes nuits d'insomnie, je n'en aurais guère eu le temps jusqu'ici; plusieurs fois je me suis mis à l'œuvre et j'ai reculé devant l'envoi de pareilles communications nocturnes.

Ne soyez pas étonné de n'entendre plus rien de réjouissant de moi, maintenant que je me suis lancé dans cette entreprise désespérée de me procurer, par des succès obtenus à Paris, le moyen de faire représenter mes œuvres nouvelles. Vous me connaissez assez pour savoir que sur un pareil chemin il ne saurait fleurir pour moi aucune joie. Je ne poursuis ni le triomphe ni les applaudissements; je ne cherche que la possibilité de rendre mes œuvres accessibles à peu de personnes, — mais clairement à celles-là, — afin de pouvoir ensuite mourir tranquille.

Pour atteindre ce but, les bravos et les applaudissements ne peuvent m'être utiles que s'ils sont accompagnés de résultats très positifs. Maintenant que mes trois concerts[1] ont eu lieu, mon seul souci est de m'assurer ces résultats. Vous devinez aisément quelle récréation ce peut être pour moi, après l'effort inouï que les concerts m'ont imposé. Permettez-moi seulement de vous toucher encore un mot des soucis que ces concerts mêmes ont laissés derrière eux : car en cette circonstance je n'avais pas à mes côtés un ami aussi sûr que vous l'êtes. Les difficultés matérielles et les déceptions qu'il me fallait cacher à tout le monde ont dépassé tout ce qu'on aurait pu imaginer d'avance. J'ajoute qu'un des résultats essen-

1. Sur les concerts donnés au Théâtre-Italien de Paris, v. Glasenapp, II, 2, p. 238 et suivantes.

tiels que j'attendais de ces concerts ne s'est pas réalisé. Il s'agissait de décider une certaine personne à se charger du cautionnement nécessaire pour mon entreprise d'opéras en Allemagne. N'y ayant pas réussi, je suis en ce moment sur le point de renoncer à ce projet, — si important pour tout mon prochain avenir, puisqu'il devait m'assurer la première représentation de *Tristan*, — sur le point de contremander mes chanteurs allemands, qui m'avaient donné leur acquiescement avec enthousiasme, et d'abandonner, Dieu sait pour combien de temps, toutes les combinaisons que j'avais formées. Vous pouvez conclure de là quel plaisir ont pu me donner les acclamations enthousiastes du public de Paris! Comme je vous l'ai dit, tout mon effort tend maintenant à obtenir la réception du *Tannhäuser* par le grand Opéra. Fould[1], le souverain tout-puissant de cet Opéra et l'ami intime de Meyerbeer, se dérobe devant moi, et je dois chercher à lui faire forcer la main par l'Empereur... Supposez que vous soyez vous-même engagé dans des démarches pareilles aux miennes, songez à mon caractère, à ce qui est mon but unique, aux prétextes dont j'ai besoin, aux chemins qu'il me faut suivre, et représentez-vous quel peut être mon état d'âme!

J'ai été interrompu et je n'ai plus que le temps de chercher une courte conclusion à ces lignes maussades. Oui, chercher! Car, dans l'inépuisable provision de ce que je voudrais dire, comment trouver tout de suite ce qui méritait le plus d'être dit? Mais je m'en tiens à mon vœu capital, qui est que ces quelques lignes vous trouvent, chers amis, en parfaite santé, et en pleine et noble jouissance de tout ce que Rome vous offre de beau. A part cela, je ne pourrais presque vous souhaiter rien de mieux que — comment dirai-je? — de m'oublier. Vous êtes trop compatissants pour ne pas être cruellement peinés en pensant à moi et à ce qui m'occupe. Et pourtant oublier, comment serait-ce possible? Eh bien, donc, enveloppez mon souvenir dans toutes les belles impressions qui vous environnent à Rome; pensez au temps qui un jour mettra fin aussi à mes agitations, et qui les couvrira de la noble parure dont il revêt Rome, en ce moment, devant vos yeux. Avant tout,

1. Ministre d'État.

prenez garde à votre santé; je promets, moi aussi, de veiller à la mienne de toutes mes forces. Mais faites moi le plaisir de m'envoyer bientôt de vos nouvelles : il y a si longtemps que je ne sais plus rien de vous! J'espère que la beauté et la paix majestueuse de Rome sont cause de ce silence. Encore mille et mille sincères et affectueuses amitiés.

Votre

RICHARD WAGNER

XX

Paris, 5 juin 1860.

Très cher ami,

Voici que la date d'aujourd'hui — celle à laquelle, conformément aux instructions reçues, je peux de nouveau vous faire parvenir des lettres — m'a surpris sans que j'aie pu en vérité retrouver la disposition souhaitée, celle où j'aime tant n'écrire qu'à vous seuls. Pour mon anniversaire de naissance, j'ai eu un temps merveilleusement beau, et cela m'avait si bien mis en joie que, le matin suivant, dans la plus calme et la meilleure disposition, j'ai pu écrire à votre femme [1] et vous remercier de votre aimable petit mot. Comme je voyais qu'il me faudrait attendre longtemps avant de pouvoir vous faire parvenir de mes nouvelles, je m'étais proposé d'allonger encore ma lettre un peu plus tard. Mais dites à votre femme que je n'ai pas jugé à propos d'ajouter quoi que ce fût à ces lignes joyeuses, que le temps s'est de nouveau gâté, et que Jupiter ne s'est plus montré. Pourtant dites-lui aussi que Berlioz a répondu, et vraiment très bien : ma missive semble avoir produit sur lui une grande impression. Mais, entre autres choses, cet homme extravagant m'écrit : « Je ne sais si vous avez encore des illusions; quant à moi, je vois depuis bien des années les choses telles qu'elles sont... Vous êtes au moins plein d'ardeur, prêt à la lutte; je ne suis, moi, prêt qu'à dormir et à mourir. » Que faut-il en penser? — Et maintenant quelques confidences à l'ami.

Croyez bien que, si j'ai laissé votre dernière lettre sans

1. Lettres à madame Wesendonk, T. II, p. 80 de la traduction française.

réponse, ce n'était ni par paresse ni par mauvais vouloir : je voulais vous écrire bien et longuement. Vous aviez évidemment entendu avec une vive émotion la musique religieuse de la chapelle Sixtine, et ce que vous en disiez a évoqué aussi bien des choses qui dormaient en moi. Mais je vois que, maintenant, ce que je ne puis exécuter aussitôt ne réussit pas à se fixer dans ma pensée, et que je ne saurais le ressaisir plus tard que d'une façon tout artificielle. Je suis dans une période de ma vie où le vrai recueillement artistique me devient de plus en plus inconnu, sans cependant pour cela que j'arrive à la disposition nécessaire pour mener une existence vraiment pratique et positive. Je ne puis toujours pas renoncer aux buts élevés; toujours encore je vois luire devant moi des possibilités telles que l'exécution de mes dernières œuvres, et je reste toujours encore impuissant à vaincre les obstacles les plus proches que m'oppose la vie, parce que, marchant les yeux dirigés au loin et détournés du chemin, je trébuche douloureusement contre les aspérités et les cailloux de la route.

Donc je n'arrive jamais à être dans une situation bien décisive et bien nette. Me le reproche qui voudra, j'avoue que je n'ai pas encore décidé laquelle de mes affaires je dois poursuivre le plus sérieusement. Mon plus intime intérêt artistique me pousse à faire jouer *Tristan*, ce qui serait bientôt réalisable; mais la répugnance que j'éprouve à me subordonner aux circonstances qui se présentent en Allemagne m'engage à maintenir le projet de l'exécution du *Tannhäuser* à Paris, exécution qui, au point de vue de l'art, m'est indifférente. Tout marche bien pour la combinaison parisienne; elle est prise très au sérieux; on me laisse carte blanche. La direction fonde sur elle de grandes espérances; entre l'Empereur et la princesse de Metternich, c'est devenu une question de courtoisie. Par conséquent, cela s'arrange de soi-même, et je n'ai pas eu à mettre un pied en avant. C'est presque en dehors de moi qu'on s'est entendu sur cette affaire. Mais elle me laisse naturellement très froid et je n'ai aucun zèle pour cette entreprise. Ce n'est pour moi qu'une question de prestige. Le succès que j'aurais à l'Opéra de Paris ne rapporterait pas, il est vrai, — au point de vue des droits d'auteur immédiats, — de gros avantages. (C'est une des particularités de cet établissement qui, pour chaque

représentation, ne paie qu'un montant fort réduit). Mais, selon toutes probabilités, ce succès prendrait une grande importance : car il aurait pour conséquence la rapide propagation de mon œuvre dans les principaux théâtres de province de France et de Belgique, et aussi son adoption par les premières scènes italiennes (entre autres, par celle de Londres). Ce serait pour moi un avantage de la plus décisive gravité si, par cette seule voie, je pouvais m'assurer des moyens de subsistance tout à fait suffisants pour le reste de ma vie, sans avoir à l'avenir de nouveaux efforts à tenter sur ce terrain : car alors je serais en état de choisir, pour mes œuvres nouvelles, la seule manière de procéder qui leur convienne. Quand je décris ces œuvres à qui que ce soit comme si je comptais sur leur propagation facile, je me trouve toujours en flagrant conflit avec ma conscience. Elles sont si difficiles, si entièrement éloignées de la routine théâtrale actuelle, que je ne pourrais les mettre à l'abri d'un malentendu complet qu'en faisant donner les représentations, tout au moins les premières, dans des conditions absolument exceptionnelles, et, pour pouvoir agir ainsi, il faut que je compte sur des avantages réservés uniquement à celui qui n'a besoin d'avoir égard ni au temps ni à l'argent. Il semble maintenant que mon destin veuille m'ouvrir cette voie. Presque sans que j'aie eu à insister pour cela, tout d'un coup, cet Opéra de Paris, jusqu'ici fermé pour moi par les influences les plus puissantes, se trouve mis à sa disposition pour le *Tannhäuser* ; de ce côté-là, tout marche aisément, ce qui est d'un bon augure. S'agit-il d'un engagement approprié auquel infailliblement (par simple habitude), M. Fould s'oppose chaque fois, je n'ai qu'un mot à dire à madame de Metternich et l'affaire est tout de suite réglée par ordre impérial. D'autre part, la traduction est vraiment beaucoup mieux réussie que je n'aurais osé le croire. Cela a coûté une peine énorme; mais je la vois récompensée. Un grand et énorme succès est à prévoir presque infailliblement.

Par contre, je vois se fermer, se bloquer tout ce qui ressemble à une perspective d'exécution de *Tristan*. Le ministre de Saxe à Paris, un très brave garçon, est en ce moment à Dresde où il va personnellement se donner de la peine pour arranger mon affaire avec le roi. Je puis à peine croire encore

au succès. Si pourtant il se produisait et s'il en résultait que prochainement l'Allemagne me fût de nouveau ouverte, je ne connaîtrais vraiment en ce moment aucun théâtre qui réunît précisément les capacités nécessaires pour mon œuvre. A Berlin, il ne manquerait rien d'autre que *tout*; Vienne est en pleine décadence et Dresde même, qui pourrait encore m'offrir le personnel le mieux qualifié, serait probablement, au moins dans les premiers temps, encore interdite à ma coopération personnelle, pourtant si indispensable.

D'après tout cela, jugez de ma disposition intérieure : ici le *Tannhäuser* qui me laisse froid et ne m'intéresse pas, mais qui s'impose à moi avec les aspects les plus favorables; et là-bas l'œuvre qui me tient le plus au cœur, la seule qui ait besoin de moi, et qui a tout contre elle. Et je dois prendre une libre résolution! Oui, il y a des âmes enfantines qui, malgré des expériences réitérées, rêvent encore du libre arbitre de l'individu! Si, par hasard, vous en rencontrez une autour de vous, demandez-lui comment, en pareille circonstance, le libre arbitre aurait à se comporter et si, au contraire, le naïf proverbe : « L'homme pense et Dieu le mène », ne renferme pas une profonde vérité! Peut-être celle-ci : L'homme veut, mais Dieu veut davantage encore; il s'empare de la volonté de l'homme pour vouloir par son entremise ce qui profite, non à lui, l'individu, mais à lui, Dieu. Quant à savoir ce qu'est Dieu, c'est un point sur lequel nous pourrions nous entendre une autre fois, et peut-être, en fin de compte, trouverions-nous qu'entre l'individu et Dieu il n'y a pas au fond une si grande différence, surtout quand l'individu est possédé de Dieu, c'est-à-dire quand il a été mis en état de réaliser quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui ne réussit que rarement et qui profite à tout le monde. Mais assez de cette présomption, qui d'ailleurs me donne encore moins de fierté que de douleur.

Me voici donc obligé de rester, pour l'instant, vissé à Paris, où, en attendant, je vis aussi tristement que possible. Et, comme par une dérision suprême, il m'a été encore infligé, dans ces derniers temps, l'épreuve suivante. Un général russe[1] directeur des théâtres impériaux, est arrivé ici et m'a proposé

1. M. de Sabouroff. (V. Glasenapp, II, 2, 260.)

cette alternative : ou bien aller à Pétersbourg en septembre prochain, y rester l'hiver, y exécuter mon *Tannhäuser*, y diriger de grands concerts, recevoir pour cela 50 000 francs dont la moitié payée tout de suite, — ou rien du tout! On a trouvé impossibles toutes les combinaisons que j'avais proposées pour concilier cette offre avec la représentation du *Tannhäuser* qui doit avoir lieu ici à la même époque. Mon général n'a voulu entendre parler de rien pour l'année prochaine. Tout reposait sur le plan ambitieux, mais bienveillant à mon égard, d'un ami russe qui veut m'enlever à Paris au profit de Saint-Pétersbourg, et qui déteste Paris. Eh bien! mon ami, cette fois le libre arbitre a pu, malgré tout, dire son mot : je ne pouvais pourtant pas me vendre tout à fait par amour de l'argent. Je suis resté fidèle à Paris et j'ai regagné ma rue Newton, gardant sur mon dos le fardeau des misères de mon existence parisienne jusqu'au moment encore indéterminé des représentations de mon opéra, sans pouvoir songer le moins du monde à en tirer dès maintenant le moindre profit, sous peine d'anéantir mon prestige et de tout gâter.

Pour mettre cette rue Newton au niveau des nouveaux boulevards qui la traversent, il faudra prochainement l'abaisser de 3 mètres et demi. Cette abominable circonstance me procure la faculté, très favorable dans ma situation actuelle, de faire résilier mon bail, ce qui même doit me rapporter quelque indemnité. Donc, à partir d'octobre, je louerai en ville et plus près de l'Opéra un logis plus petit, négligeant les considérations de paix et de confort puisque, de toute façon, j'ai dû congédier la Muse pour un temps assez long. Lorsque je me suis installé dans cette petite maison, je n'avais rien d'autre en tête pour mon séjour à Paris que de pouvoir me remettre vite à l'ouvrage et, à cet effet, de me loger loin du bruit et des importuns. Ce n'est que lorsque je veux attirer la Muse chez moi et l'y garder que je me préoccupe sérieusement d'aménager mon intérieur pour le calme et l'intimité; mais si je renonce à elle, tout cela n'a plus pour moi aucun sens. Quand j'ai à vaquer à des affaires, à m'exténuer de fatigue et à rentrer chez moi à moitié mort, le moindre petit coin suffit à mon repos : car ce repos est bien loin d'avoir la même importance que celui qui m'est nécessaire pour créer. En ce

moment, comme je ne travaille pas, tout ce qui a une apparence de superfluité me pèse, et si une fois je devais renoncer à tout espoir de retrouver la Muse, on serait bien étonné du peu dont j'aurais besoin pour me procurer l'autre espèce de tranquillité. Je ne suis donc plus que pour peu de temps encore rue Newton.

Et voici pourtant encore de magnifiques estampes qui sont arrivées chez moi [1]. Ah! mes enfants! quelles larmes amères coulent parfois le long de mes joues! Croyez bien que moi aussi, oui, moi aussi, j'aspirerais de tout cœur à la paix des nobles jouissances; mais cela ne me sera jamais donné! Repos pour créer, ou repos pour mourir. Je sais que le repos ne me sera accordé que sous une de ces deux formes! Mais comme il est heureux que les choses nobles puissent au moins se compléter! ce que moi je ne puis faire, c'est à vous de l'exécuter, et ce dont vous jouissez, vous en jouissez pour moi et j'en jouis par vous. Cette paix est la plus noble activité qui vous puisse être donnée. Atteignez-la pleinement, cher ami, et gardez-la précieusement en vous. Que votre front se déride tout à fait, et, à travers tout ce que vous voyez et admirez de supérieur, tendez-moi la main en toute lumière et toute sérénité!

C'est ainsi que je salue ces merveilleuses images. Elles m'apparaissent comme la gracieuse esquisse des joies radieuses que vous goûtez; elles me confirment bien le noble et suprême bonheur que Rome vous réservait. Avec quelle reconnaissance j'accepte ce présent idéal!

Et maintenant adieu pour aujourd'hui. Mes amitiés à votre femme et aux enfants. Puissiez-vous tous, gais et bien portants, avoir mis de nouveau le pied sur la terre cisalpine! Avec mes meilleurs remerciements et pour toujours,

votre

RICHARD WAGNER

XXI

Paris, 17 juin 1860.

Mon ami,

Je vous envoie sous ce pli une quittance; j'ai bien reçu l'argent.

1. Les gravures de Raphaël Morghens, d'après les *Stanze* de Raphaël.

Je ne puis tarder davantage à vous dire qu'après la rupture de mes négociations avec Pétersbourg c'est vous qui, sans le savoir, m'avez aidé à sortir des premières et affreuses difficultés où mes trois concerts de Paris m'avaient plongé.

Lorsque je me suis vu dans la nécessité de me procurer immédiatement le montant des frais de ces concerts (frais s'élevant finalement à plus de 11 000 francs), au moment même où j'étais tout à fait déçu dans l'espoir dont on m'avait bercé par ailleurs d'être tout de suite indemnisé de cette dépense, et alors que la situation était devenue extrêmement critique, les éditeurs[1] qui s'étaient adressés à moi pour l'*Or du Rhin* ont répondu d'une façon absolument inattendue aux conditions posées par moi en m'envoyant aussitôt, en une traite sur Paris, les honoraires demandés.

En même temps, on m'écrivait de Saint-Pétersbourg que le directeur du Théâtre Impérial allait bientôt venir à Paris pour tâcher de m'attirer, l'hiver prochain, à Pétersbourg en m'offrant des avantages importants.

Vous étiez loin et ma situation était inouïe : les concerts étaient affichés ; il *fallait* les continuer.

J'ai donc employé les honoraires de l'*Or du Rhin*, dans la ferme supposition que je pourrais vous dédommager sans retard au moyen des bénéfices de l'engagement annoncé pour Saint-Pétersbourg. Je comptais ne vous prévenir qu'alors de ce qui s'était passé.

Depuis peu, cette perspective s'est, elle aussi, fermée devant moi. Je ne puis donc tarder davantage à vous mettre au courant.

Je dois écarter comme illusoire toute possibilité de vous indemniser prochainement par d'autres moyens. Il ne me reste donc pas d'autre parti à prendre que de vous envoyer une quittance du prix stipulé entre nous pour la dernière pièce du *Nibelung* ; par cette combinaison, les 6 000 francs de l'*Or du Rhin* peuvent être considérés comme vous étant restitués[2].

1. V. plus haut, lettre du 12 décembre 1859.

2. La quittance des 6 000 francs du *Crépuscule des Dieux*, qui n'était pas encore composé, devait payer les 6 000 francs qu'Otto Wesendonk avait donnés autrefois pour l'*Or du Rhin*, que l'éditeur avait envoyés à Richard Wagner et que celui-ci avait employés à son usage personnel au lieu de les transmettre à Otto Wesendonk. (Note du traducteur.)

J'exécuterai encore cette dernière œuvre : car, si le sort ne me réservait pas cette possibilité, je ne sais vraiment pas pour quelle destination je serais encore sur cette terre où, du fond du cœur et tous les jours, j'aspire à la mort.

Il est fort possible que vous ayez à me faire des reproches ; mais il est également impossible que vous ne me les épargniez pas jusqu'à une époque ultérieure, où ils ne contribueront plus à augmenter encore la plus profonde amertume que puisse ressentir une créature humaine.

Quant à de plus amples détails au sujet de la publication de l'*Or du Rhin,* ce sera pour une autre fois. Adieu, et revenez en bonne santé à la Verte Colline.

Votre

RICHARD WAGNER

(Traduit de l'allemand par ***.)

(La fin prochainement.)

FINANCES BRÉSILIENNES

En 1907, le Brésil a exporté 54 176 898 livres sterling[1] de marchandises; ce chiffre des exportations est évidemment le principal : le Brésil étant fortement débiteur de l'étranger, le courant des importations n'est que la réplique au courant des exportations. Ce chiffre de 54 176 898 livres sterling se décompose comme suit :

DÉCOMPOSITION DU CHIFFRE DE L'EXPORTATION EN 1907[2]

	Sommes en livres sterling.	Pourcentage.
Café	28 559 063	52,714
Caoutchouc	12 827 926	23,678
Cuirs et peaux	2 346 357	4,330
Cacao	2 012 796	3,716
Coton	1 734 507	3,201
Herva-maté	1 609 914	2,972
Tabac	1 284 036	2,370
Sucre	135 700	0,250
Divers	3 666 599	6,769
Total livres sterling	54 176 898	100,000

1. Rappelons, pour mémoire, que la livre sterling contient exactement la quantité d'or fin qui serait contenue dans 25 fr. 22 centimes. Sa valeur théorique — sa parité théorique — est donc 25 fr. 22 centimes. La livre sterling se divise en 20 shellings, chaque shelling en 12 « pence » ou deniers désignés par l'abréviation « d. ». Il résulte qu'il y a 240 « pence » dans une livre sterling et que le « pence » vaut légèrement plus de deux sous.

2. Journal *Le Brésil*, n° 1209, du 15 mars 1908, p. 3, et *The Brazilian Review*, n° 26 du 30 juin 1908, supplément de douanes. Nous avons pour les

On sait comment ces statistiques sont établies : le prix est le prix à bord du navire exportateur, en rade, prêt à quitter les côtes du Brésil, et les droits d'exportation acquittés. Le navire exportateur étant presque uniformément étranger, la somme des valeurs enregistrées représente très exactement ce que le Brésil aurait à recevoir de l'étranger pour prix de ses exportations, en admettant que la date de la vente fût, pour chaque article, précisément la date de l'embarquement, ce que, faute de mieux, on doit admettre comme une vérité moyenne.

Suivons les destinées des principaux articles d'exportation, en commençant par le caoutchouc, dont nous relevons les quantités et les valeurs exportées depuis 1902. Ce n'est point au hasard que nous prenons pour origine cet exercice 1902. En 1901, on a tellement remanié la statistique au Brésil, que les chiffres antérieurs ne sont plus exactement comparables aux chiffres postérieurs :

EXPORTATIONS DE CAOUTCHOUC[1] (SORTE « PARA »)

Années.	Quantités en kilogrammes.	Valeur globale en livres sterling.	Prix par kilogr. résultant en shellings et centièmes de shelling.
—	—	—	—
1902	27 474 278	7 115 298	5,17
1903	29 328 813	9 308 869	6,34
1904	28 792 206	10 595 540	7,36
1905	32 073 285	13 436 432	8,37
1906	31 643 438	13 075 824	8,26
1907	33 383 000	12 824 012	7,68

Le caoutchouc « sorte Para » fournit en quantités et en valeurs le gros de l'exportation brésilienne de caoutchouc. Type uniforme coté sur les grands marchés, nous pouvons suivre ses cours, la cote de Liverpool en main. A Liverpool, le « Para » se cote par livre anglaise de 453 grammes, en shellings et pence. En 1905 et 1906, les cours du « Para » furent

cuirs et peaux converti les milreis en livres sterling au taux de 15 d. 103, qui résulte de la comparaison des valeurs en milreis et en livres sterling dans le tableau récapitulatif de l'exportation.

1. Cette statistique, comme les statistiques similaires que nous donnons plus loin, est empruntée au *Brazilian Year Book* mis à jour à l'aide de la *Brazilian Review*, n° du 30 juin 1908, supplément des douanes.

brillants. La prospérité industrielle des États-Unis — les plus gros consommateurs de caoutchouc — battait alors son plein. On touche presque en 1906 le cours de 6 shellings. Mais dès les premiers mois de 1907 les cours devenaient moins fermes. Vers le 30 juin, on n'était plus qu'à 4 shellings 8 d. environ. Quand la crise américaine se déclara violente, en octobre-novembre 1907, les cours du « Para » en furent péniblement éprouvés : l'année 1907 se termina sur des cours voisins de 3 shellings. Puis, dès le début de 1908, le mouvement ascensionnel reprenait; continué de mois en mois, il a porté maintenant les cours aux environs de 5 shellings. N'importe : l'année 1908 n'a pas, sans doute, laissé pour le Brésil, comme valeur de caoutchouc exporté, des résultats équivalents à ceux de 1907, à plus forte raison à ceux de 1905 et 1906.

Suivons maintenant les vicissitudes du cacao :

EXPORTATIONS DE CACAO

Années.	Quantités en kilogrammes.	Valeur globale en livres sterling.	Prix par kilogr. résultant en shellings et centièmes de shelling.
—	—	—	—
1902	20 642 212	1 021 963	0,990
1903	20 899 643	1 012 234	0,968
1904	23 160 028	1 095 535	0,946
1905	21 090 088	1 039 535	0,935
1906	25 135 307	1 386 441	1,103
1907	24 397 000	2 012 796	1,650

Chose sans doute inattendue : nous retrouvons ici la trace de variations de prix qui ont un certain air de famille avec les variations de prix du caoutchouc; c'est qu'aussi bien, depuis une huitaine d'années, la consommation de cacao s'est beaucoup développée aux États-Unis. Sur le marché du cacao, cette consommation américaine a été le facteur éminemment variable et par suite dominant. Le cacao, lui aussi, ne fut pas indifférent à l'apogée de période prospère qui marqua aux États-Unis les années 1905, 1906 et tout au moins le premier semestre de 1907. Avec, en plus, la raison ou le prétexte d'une mauvaise récolte du cacao au Vénézuéla et dans les Antilles, un syndicat portugais parvint, au commencement de 1907, à

pousser les cours à des hauteurs exagérées; les colonies portugaises produisent un énorme contingent de cacao.

Toutefois, comme le caoutchouc et, en partie pour des raisons analogues, le cacao connut l'envers de la prospérité. Voici quelques cours du cacao au Havre [1]. C'est du cacao de Para qu'il s'agit. Ses fluctuations, plus ou moins analogues à celles du cacao de Bahia — Bahia est le principal État brésilien producteur de cacao — nous rendront suffisamment compte de l'allure du marché. Tandis que pendant le premier semestre de 1907, on avait touché au plus haut, 142 fr. 50, on est tombé au plus bas pendant le second semestre à 96 francs. En 1908, les cours se sont encore effrités jusqu'à 75 francs actuellement.

Il est clair que l'année 1908 n'a pas laissé pour le Brésil, comme valeur de cacao exporté, les mêmes résultats superbes que les deux années précédentes.

Passons à un troisième article, les « cuirs et peaux ». Nous croyons que cette terrible crise américaine d'octobre-novembre 1907, dont on retrouve partout la trace dans l'univers, n'a pas non plus laissé indifférents les prix des cuirs et peaux.

Ainsi déjà pour trois articles : le caoutchouc, le cacao, les cuirs et peaux, ayant collectivement représenté 31,724 pour cent en valeur de l'exportation brésilienne de 1907, on assiste à une déchéance, momentanée peut-être, mais incontestable. Au point de vue de ces trois articles, 1906 et 1907 nous apparaissent maintenant, comme une période d'apogée.

Passons enfin aux statistiques du café :

EXPORTATIONS DE CAFÉ

Années.	Quantités en sacs de 60 kilogrammes.	Valeur globale en livres sterling.	Prix par sac résultant en shellings et centièmes de shelling.
1902	13 157 383	20 326 957	30,89
1903	12 927 139	19 076 275	29,51
1904	10 024 536	19 957 570	39,81
1905	10 820 661	21 420 515	39,59
1906	13 965 800	27 615 884	39,54
1907	15 680 166	28 559 063	36,42

1. Ces cours s'entendent, bien entendu, droits non compris. C'est le prix de la marchandise telle qu'elle arrive à l'entrée du port, c'est-à-dire frêt et assurances payés.

On a encore ici l'impression que les années 1906 et 1907 ont été témoins de quelque chose d'anormal. Seulement ici l'enflure n'est plus du côté des prix, elle est du côté des quantités exportées. Le résultat final est le même. En chiffres ronds, chacune de ces deux années a donné une valeur d'exportation supérieure de 8 millions sterling à la moyenne des quatre années précédentes, ce qui fait un supplément total pour les deux années de 16 millions sterling.

La récolte brésilienne de café pour la campagne 1906-1907 se présentait comme une récolte monstre : aucun moyen normal ne pouvait faire absorber au monde, en une fois, une si prodigieuse quantité de café. En laissant aller les choses, on ne savait jusqu'où s'effondreraient les cours. A une circonstance d'exception, l'État de Sao-Paulo — principal producteur de café du monde, celui aussi dont la production, d'une année à l'autre, est la plus variable, celui sur qui retombait toute la responsabilité de la surproduction — crut pouvoir opposer une mesure d'exception. Il consacra une somme de 16 911 159 livres sterling[1] à acheter pour son propre compte ce qu'il estimait être le trop plein de la récolte pour la campagne 1906-1907.

Nous retrouvons là, les 16 millions sterling formant l'excédent global des exportations de café pour les deux années réunies 1906 et 1907 par rapport à la moyenne des quatre années antérieures.

Les achats de l'État de Sao-Paulo ont commencé pendant le second semestre de 1906. Ils ont continué au cours de l'année 1907.

Les achats de l'État de Sao-Paulo, après avoir enflé au-dessus de la normale la valeur des exportations de café du Brésil en 1906 et 1907 doivent avoir pour conséquence de ramener au-dessous de la normale, pendant les années suivant immédiatement 1907, la valeur annuelle des exportations de café du Brésil.

En effet le café acheté par l'État de Sao Paulo n'a pas été

1. Message présenté au Congrès législatif de l'État de Sao Paulo, le 14 juillet 1908, par M. le Dr M.-J. Albuquerque Lins, président de l'État de Sao Paulo, édité en français par le Commissariat général du gouvernement de l'État de Saint-Paul, à Anvers, p. 49; nous avons décompté à 15 d. le chiffre de milreis 270 578 554,947.

vendu par l'État de Sao Paulo. L'État a emprunté hors du Brésil les sommes nécessaires à l'achat et il conserve son café en stock, ce qu'il peut faire car, fort heureusement, le café se bonifie en vieillissant. Mais ce stock lui pèse; il faut payer les intérêts de l'emprunt; il faut payer les droits de magasinage — car ce stock est réparti hors du Brésil dans différents entrepôts — et ces droits de magasinage ne sont pas un mince denier. Or maintenant, pour chaque sac de café réalisé par Sao Paulo, ce sera un sac de café de moins exporté du Brésil.

Ce n'est pas que je critique l'opération de valorisation en elle-même. Je n'entends que tirer les conclusions qui intéressent les porteurs français de titres brésiliens, présents et futurs. Ce qui les intéresse, c'est de constater que la vie économique tout entière du Brésil en 1906 et en 1907 a été anormale, parce que, au même moment où, par suite de raisons extrinsèques au Brésil, les prix du caoutchouc, du cacao et autres produits d'exportations secondaires étaient anormaux, la valeur des exportations de café était elle-même artificiellement enflée aux dépens de l'avenir par un phénomène voulu, la « valorisation ».

Je crains que le public ne se rende pas compte suffisamment que, pour la collectivité brésilienne, le café acheté par l'État de Sao Paulo a compté comme s'il avait été acheté et payé par la consommation mondiale. Les 16 millions sterling jetés dans le pays par l'État de Sao Paulo sont entrés dans la poche des Brésiliens comme une recette ordinaire, encore que la source de ces 16 millions sterling fût tout à fait extraordinaire.

Aucun sac de café, — comme aucun kilogramme de caoutchouc, de cacao, de peaux et cuirs, etc., — ne sort du Brésil sans payer à l'État d'où il sort un droit d'exportation ad valorem. Les droits d'exportation forment le plus clair du revenu des États. Or il semble bien que l'État de Sao Paulo — je n'ai pu obtenir, malgré mes instances, d'éclaircissement formel sur ce point — ait acheté ses sacs de café, droits d'exportation acquittés. Ainsi une fraction des 16 millions sterling a été grossir le budget des recettes « ordinaires » des États. Une autre fraction a été grossir le revenu annuel des planteurs, d'une façon d'autant plus sensible qu'avec une récolte monstre le

prix de revient par sac doit évidemment être moindre qu'avec une récolte moyenne. Enfin la main-d'œuvre occupée aux plantations et à la manutention du café a eu sa part des 16 millions sterling, part relativement faible cependant, car, le nombre de pieds étant constant, le travail de culture, payé à la tâche, comporte le même salaire global pour les bonnes comme pour les mauvaises années.

Bref, les planteurs et tous les travailleurs du café avec eux ont presque certainement accru leurs dépenses, du chef des 16 millions sterling. Les importations de marchandises étrangères au Brésil se sont accrues par le fait de cet accroissement. Mais le plus clair du revenu de la Confédération Brésilienne provient des droits de douane à l'importation. Les finances de la Confédération ont donc bénéficié, elles aussi. Ce n'est pas tout : dans leurs pérégrinations, les 16 millions sterling ont donné l'illusion d'une ampleur de prospérité et de ressources qui n'était qu'un jeu de miroirs financiers. On a tablé sur ce jeu de miroirs comme sur une chose normale. Alors États, municipalités, Confédération ont enflé leurs dépenses sur la foi de budgets plus ou moins en équilibre, oubliant à quelles causes éphémères se rattachait cet équilibre, ont emprunté au dehors sans compter, augmenté leurs charges fixes à la veille ou à l'avant-veille du jour où leurs recettes allaient fatalement décliner. Dans la même griserie artificielle de prospérité, des sociétés se sont fondées, avec des capitaux étrangers, ou des sociétés existantes ont demandé à l'étranger de nouveaux capitaux.

Cependant tout cet apport de capitaux augmentait encore la prospérité éphémère du pays et les importations de marchandises étrangères, même les importations de marchandises qui, n'étant pas directement utilisées dans les entreprises de travaux publics et exemptées, comme telles, de droits d'importation, acquittent au trésor fédéral des droits d'importation.

Si l'on veut se rendre compte de la mesure dans laquelle la vie économique a été faussée au Brésil pendant les deux ou trois dernières années, il sera peut-être bon de joindre les 16 millions de la valorisation aux plus-values réalisées momentanément sur les ventes de caoutchouc, de cacao et de peaux, — disons, au petit bonheur, trois millions sterling —

puis de rapprocher ces 19 millions sterling, du chiffre global des revenus ordinaires des États Brésiliens, de la Confédération Brésilienne et de la capitale fédérale, — soit 27 086 743 livres sterling en 1904[1]. En s'en tenant à ce rapprochement, 19 millions sterling pour le Brésil, ce serait autant que deux milliards de francs pour la France. Or, si en deux ans, sous les trompeuses apparences de recettes ordinaires, deux milliards de francs étaient venus de l'étranger se loger dans les porte-monnaie français, qui doute qu'il y aurait eu quelque chose de faussé dans la vie économique de la France?

*
* *

Et l'avenir?

Nous n'entendons pas parler de l'avenir indéfini. Nul ne songe à mettre en doute que, dans cent ou cent cinquante ans, le Brésil ne doive avoir une population de cent millions d'habitants — au lieu de vingt millions environ qu'il a actuellement — et une richesse magnifique. Peut-être même, il sera alors créancier de l'étranger, de débiteur qu'il est actuellement. Mais, petites gens, gens terre-à-terre que nous sommes, nous avouons sans honte que l'avenir indéfini ne nous intéresse pas. Le public français est créancier du Brésil, du Brésil en tant que Confédération, en tant qu'États, en tant que municipalités, en tant qu'entreprises privées; nous devons avoir une âme de créancier, — laquelle, comme chacun sait, est petite.

L'avenir indéfini appartient toujours aux nations, souvent aux propriétaires; l'avenir indéfini n'appartient jamais aux créanciers. Le tiers consolidé est de tous les temps et de tous les pays. Suivant l'âge des peuples, leurs traditions, leur fortune acquise et les hasards de la politique et de la guerre, les tiers consolidés sont plus ou moins espacés. Voilà tout. S'il capitalisait à l'avance et escomptait, en empruntant au dehors, les espérances, les certitudes de l'avenir indéfini, quel pays ne succomberait pas, après peu d'années, sous le poids des intérêts composés? Dans ce système, la Russie emprunterait, sans

1. Chiffre emprunté au *Brazilian Year Book*; nous ne possédons pas de chiffre global plus récent.

plus tarder, cent milliards et le Sahara lui-même interviendrait avec un petit emprunt de quelques centaines de millions. L'avenir indéfini n'a pas de « valeur actuelle », comme on dit en langage d'annuités. Nous ne nous soucierons donc pour le Brésil que d'un avenir de dix à douze ans.

Cela dit, et le champ ainsi limité, nous examinerons les perspectives des principaux produits du Brésil. Le Brésil peut se diviser en trois zones, qui empiètent plus ou moins les unes sur les autres. La zone méridionale, la plus tempérée, est limitrophe de l'Uruguay ; elle a des facultés agricoles du même ordre que ce pays, apte à nourrir les troupeaux et à porter les céréales. La zone nord, la plus chaude, celle du bassin de l'Amazone, est caractérisée par le caoutchouc. Enfin la zone intermédiaire, est caractérisée, dans des sections d'ailleurs très différentes les unes des autres, par le café et le cacao.

Le seul malheur de la zone sud, c'est qu'elle est étranglée le long de la côte et n'a qu'une superficie relativement restreinte, par rapport à la superficie totale de la Confédération. Ses produits jouissent d'un marché mondial. Nul doute qu'elle ne se développe. Il y a cependant toujours des freins à la rapidité du développement d'un pays, même le mieux doué. Enfin, cette zone aura beau faire : elle ne s'enflera pas au delà de sa taille qui est petite. Ses exportations ne seront jamais qu'un appoint, au regard des charges globales et des besoins globaux de la Confédération.

La zone nord, avec le bassin de l'Amazone, a un produit magnifique de ses forêts : le caoutchouc. Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans les particularités du caoutchouc, qui mérite à lui seul un article. Nous dirons cependant du caoutchouc brésilien qu'un danger le menace, qui, pour ne pas être immédiat, n'en est pas moins presque certain à date fixe. En face de la production du caoutchouc de forêt, du caoutchouc sauvage, tel que le caoutchouc brésilien, grandit peu à peu, sûrement, la production du caoutchouc « de plantations ». Elle grandit aux Indes Anglaises, à Ceylan, dans les Indes Orientales hollandaises : là les conditions de sol, de main-d'œuvre, d'organisation, sont si favorables que ce caoutchouc, de première qualité, arrive en Europe avec un

prix de revient parfois de 1 shelling 6 d.[1] la livre anglaise de 453 grammes, certainement très inférieur au prix de revient moyen du caoutchouc brésilien. Si le caouchouc brésilien se vend à Liverpool 5 shellings, c'est simplement que son rival n'a pas eu le temps de grandir. Or les experts connaissent les superficies déjà plantées à Ceylan et aux Indes, le temps qu'il faut à l'arbuste pour grandir, le rendement moyen annuel en caoutchouc par arbre en âge d'être saigné. Les bénéfices énormes que réalisent, sur les cours actuels de vente, les plantations de cet ordre invitent à en multiplier et le nombre et l'étendue. D'ici 7 à 10 ans[2] peut-être, il y aura là un danger réel, non seulement pour le prix global de réalisation de la récolte brésilienne en caoutchouc, mais même pour le montant quantitatif de cette récolte. Les apôtres du caoutchouc de forêt nous disent bien : « Oh! le caoutchouc de plantations, on verra plus tard! Ces plantations en ordre serré, la maladie s'y mettra; les parasites les guettent : il n'y a encore que le caoutchouc sauvage, voyez-vous! Qu'avez-vous aux Indes, à Ceylan, à Sumatra, dans vos plantations? Des plants d'*Hevea* principalement, dont les graines furent importées du Brésil. La terre d'exil, qui n'est pas toujours favorable aux hommes, ne l'est pas non plus toujours aux végétaux. La vie de l'arbuste dans les plantations est tout autre que dans la forêt vierge, et l'arbuste ne résistera pas à la longue à ces nouvelles conditions, affaibli, anémié, surtout par les saignées successives puisque le caoutchouc n'est pas un produit normal — comme le serait un fruit —, mais le *latex* coagulé qui coule d'une blessure »... Le parasite est possible : toujours est-il qu'on ne le voit pas encore poindre à l'horizon.

Que l'éventualité du parasite se produise ou non, le Brésil a du moins quelques années certaines, — d'ici que la concurrence du caoutchouc de plantations ait grandi : pendant ces années, les exportations brésiliennes de caoutchouc ont des chances raisonnables de se développer.

La zone intermédiaire, avons-nous dit, a le cacao et le café. Produit dont les débouchés sont limités, sous peine de pâtir

1. *The Economist*, n° 3 400, du 24 octobre 1908, p. 767.
2. *The Brasilian Review* du 17 novembre 1908, p. 1207.

un jour de la surproduction, le cacao ne peut se développer qu'avec une certaine réserve. Quant au café, il est d'ores et déjà nettement surproduit. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à comparer deux chiffres : celui de la consommation mondiale qui est d'environ 17 millions de sacs [1] — sacs de 60 kilogrammes — et celui du stock visible qui, au 30 juin 1908, était de 14 132 000 sacs, chiffre dans lequel le café de valorisation, propriété de l'État de Sao-Paulo entrait pour environ 8 millions de sacs. La surproduction devient encore plus évidente si l'on comprend ce qu'est cette date du 30 juin. C'est la date à laquelle le café commence à arriver aux ports d'exportation du Brésil : on en fait le point de départ de la campagne caféière du monde, laquelle va du 1er juillet au 30 juin de l'année suivante. Mais à cette date du 30 juin, la récolte brésilienne, qui commence en avril et s'échelonne sur quatre mois, est déjà aux trois quarts faite; seulement elle n'est pas encore entrée dans le champ des choses visibles à la statistique.

Ainsi, mettons que la récolte brésilienne de 1908, celle qui sera connue dans l'histoire du café sous le nom de récolte de 1908-1909, soit de 13 millions de sacs, il faudrait déjà ajouter ces 13 millions de sacs aux 14 millions de sacs du stock visible au 30 juin, ce qui donnerait un total de 27 millions de sacs, comme entrée de jeu véritable de la campagne 1908-1909, aux besoins de laquelle suffiraient les 17 à 18 millions de sacs que le monde peut éprouver le besoin de consommer en 1908-1909. Toute la responsabilité de la surproduction incombe à l'État de Sao-Paulo. La production caféière des pays autres que le Brésil forme un ensemble assez régulier, oscillant autour de 4 millions de sacs annuellement. Si l'on envisage une période ayant pour origine la campagne 1895-96, même, cette production a eu une tendance générale à décroître parallèlement à la tendance générale vers la baisse des cours du café dans le même intervalle.

La production caféière du Brésil, autre que celle de l'État de Sao-Paulo, oscille aussi autour de 4 millions de sacs annuellement; cependant, pour une fois, elle a touché presque

1. Toutes nos statistiques sur le café sont empruntées aux tableaux statistiques de M. E. Laneuville, du Havre — journal *Le Café* — et au *Bulletin de Correspondance*, de M. Hémet, du Havre.

6 millions de sacs (5 890 000 sacs) en 1901-1902, précisément l'année de la première récolte monstre de l'État de Sao-Paulo, car l'État de Sao-Paulo a eu deux récoltes monstres, celle de 1901-1902 et celle de 1906-1907; la première n'était d'ailleurs qu'une pâle indication de ce que devait être la seconde. Voici depuis 1895-96 quelles ont été les « recettes » du port de Santos, recettes que l'on peut considérer comme exprimant les récoltes successives de l'État de Sao Paulo. Nous mettons en regard les stocks visibles du monde au 30 juin, c'est-à-dire à la fin de chaque campagne :

Campagnes du 1er juillet au 30 juin.	Recettes de Santos en milliers de sacs.	Approvisionnement visible au 30 juin en milliers de sacs.
1895-1896	3 090	2 490
1896-1897	5 100	3 975
1897-1898	6 160	5 445
1898-1899	5 580	6 175
1899-1900	5 705	5 730
1900-1901	7 970	6 835
1901-1902	10 165	11 305
1902-1903	8 350	11 875
1903-1904	6 395	12 275
1904-1905	7 425	11 215
1905-1906	6 983	9 702
1906-1907	15 392	16 380
1907-1908	7 203	14 132

A la suite de la première récolte monstre de 1901-1902, le gouvernement de Sao Paulo a pris peur : il a senti venir le déluge de café, il a voulu fermer les écluses et, pour ce, il a fait une loi interdisant toute plantation nouvelle de café. Pour que cette loi de 1902 soit efficace, il faut que deux conditions soient remplies : la première, de toute évidence, est que la loi soit appliquée; la seconde, trop souvent perdue de vue, est que, la culture intensive l'emportant de plus en plus sur la culture extensive, la productivité plus grande par pied de caféier ne vienne pas compenser la raréfaction progressive du nombre des pieds. La première condition ne passe pas, à tort ou à raison, pour être rigoureusement remplie. La surveillance est très difficile et un certain nombre de planteurs,

suffisamment puissants, suffisamment riches, suffisamment achalandés de protections, peuvent peut-être passer entre les mailles de la loi. On constate, en tout pays, des phénomènes de cet ordre. Quant à la deuxième condition, il est certain que des binages et des sarclages, plus soignés qu'avant la loi de 1902, un emploi plus large des fumures peuvent augmenter la productivité par pied. Supposons même une observation idéale, non seulement de la lettre, mais de l'esprit de la loi, c'est-à-dire l'absence de tout progrès de la culture intensive, la loi de 1902 avait de grandes chances de ne pas arrêter — du moins avant qu'un certain laps de temps fût écoulé — le développement de la production ; elle ne pouvait prétendre, dès l'abord, avec certitude, qu'à l'entraver.

Les plantations brésiliennes compteraient deux variétés principales de caféier : le caféier « commun » et le caféier « Bourbon » ; le premier serait en plein rapport à huit ou dix ans, mais encore vigoureux à soixante ; le second, planté en terre vierge, serait en plein rapport à quatre ans, mais deviendrait assez vite fatigué, appauvri de sève, pour atteindre la déchéance finale entre quinze et dix-huit ans. Sur le nombre respectif des pieds de chacune de ces deux variétés — donnée cependant essentielle du problème à résoudre, — toute indication manque. Ce que révèle pourtant avec certitude le tableau des récoltes depuis 1895-1896, c'est que l'ensemble des caféiers de Sao Paulo doit être plutôt dans la force de l'âge, puisque la marche nettement ascendante de la production, révélatrice de l'entrée en scène de nouveaux plants, est relativement peu ancienne. D'indication plus précise sur l'âge des caféiers de Sao Paulo, le public n'en possède qu'à l'égard d'une fraction restreinte, mais encore notable, du nombre total de ces caféiers, et cela grâce au recensement qui a fourni la base des discussions de la loi de 1902 [1].

On annonçait alors 560 millions de pieds en plein rapport et 140 millions de pieds encore enfants, d'âges divers, devant entrer dans leur vie productive au cours des quatre années suivantes, c'est-à-dire qui en 1903, qui en 1904, qui en 1905,

1. *Courrier de l'État de Saint-Paul*, journal édité par le Commissariat général de l'État de Saint-Paul, à Anvers, numéro du 1er septembre 1908, p. 7.

qui en 1906. En fait, il n'est guère contesté que, dans l'intervalle entre le recensement et le vote de la loi, un certain nombre de planteurs ne perdirent pas leur temps, en sorte que la loi, devenue exécutoire, se trouva en présence non pas de 140 millions de jeunes plants, mais de 160 millions ou plus, dont 20 millions ou plus tout à fait nouveau-nés, nés pour la circonstance, sur lesquels elle ne pouvait cependant rien.

Sans doute, tout ce petit monde de plus de 160 millions de jeunes caféiers devait être entré dans la vie productive vers 1907 ou 1908. Nous reculons la limite de 1906, ne sachant à quelles variétés appartiennent les nouveau-nés de 1902. Toutefois, si les 160 millions et plus de jeunes plants sont déjà tous entrés dans la vie productive, s'il n'y a plus rien à craindre de l'apport à la production de ce contingent nouveau, rien ne nous dit que tous ces jeunes plants aient déjà traversé l'âge où, suivant leur sorte respective et les conditions diverses, ils rencontrent leur maximum de productivité.

Tout bien pesé, aucune impossibilité absolue ne paraît s'opposer à ce que l'État de Sao Paulo revoie, un jour ou l'autre, une récolte exceptionnelle, intermédiaire, par exemple, entre la récolte de 1901-1902 et celle de 1906-1907. La récolte de 1907-1908 n'a donné que 7 203 000 sacs contre 15 392 000 sacs en 1906-1907 ; les arbres étaient fatigués après un semblable effort. Mais déjà ils se sont reposés, comme la récolte de 1908-1909, probablement supérieure à 9 millions de sacs, en rend témoignage.

Entre les récoltes exceptionnelles de 1901-1902 et de 1906-1907, quatre récoltes maigres se sont succédé. On ne peut tirer une loi de ce précédent unique. Cependant le bon sens semble indiquer que plus la récolte de 1906-1907 s'éloigne dans le passé, plus le danger d'une nouvelle grosse récolte augmente.

En tout cas, la loi de 1902 n'est pas un talisman contre une semblable éventualité. Par malheur, le seul frein mathématique, absolu, infaillible à la surproduction d'une marchandise, c'est la baisse des prix de la marchandise surproduite au-dessous du niveau auquel un nombre appréciable d'exploitations ont avantage à produire.

Cet acte désespéré et sans précédent qu'a été la valorisation

du café par l'État de Sao Paulo en 1906, qui réussit à maintenir en 1906-1907 et en 1907-1908 les cours au prix moyen de 41 fr. 50 au Havre (on cote au Havre par unité de compte de 50 kilogr.), semblerait indiquer que le prix critique était atteint. Vaine illusion, croyons-nous. L'État de Sao Paulo est intervenu parce que les planteurs, qui disposent du pouvoir politique, allaient être dans une situation désespérée, non pas parce que l'industrie elle-même allait être dans une situation désespérée. Voilà une distinction bien subtile, nous dira-t-on. Mais non!

Nous devons ici mettre sous les yeux du lecteur la statistique depuis 1895-1896 du prix moyen du café au Brésil (prix du « bon ordinaire » par unité de compte de 10 kilogr. exprimé en monnaie brésilienne, c'est-à-dire en milreis), du prix moyen du café au Havre (prix du « bon ordinaire » par unité de compte de 50 kilogr. en francs), enfin la statistique du change moyen du Brésil (c'est-à-dire l'équivalence variable entre le milreis et la monnaie anglaise, le « pence »), cette dernière statistique indispensable pour expliquer le non-parallélisme entre la courbe des variations de prix au Brésil et la courbe des variations de prix au Havre :

Campagnes.	Prix moyen du bon ordinaire au Brésil (par 10 kilogr. en milreis).	Prix moyen du bon ordinaire au Havre (par 50 kilogr. en francs).	Change moyen en équivalent moyen du milreis en « pence ».
—	—	—	—
1895-1896	14,200	87	9 3/4
1896-1897	10,700	58	8 1/2
1897-1898	8,580	39	7
1898-1899	7,300	36	7 5/8
1899-1900	7,800	39	8
1900-1901	5,850	42 1/2	11
1901-1902	4,650	33	11 3/4
1902-1903	4,200	34	12
1903-1904	4,900	38 1/2	12 1/8
1904-1905	5,150	45	13 3/4
1905-1906	4,250	47	16 1/2
1906-1907	?	41 1/2	15 3/4
1907-1908	3,781	41 1/2	15 1/4

On voit que pendant plusieurs campagnes le café a valu au

Brésil en monnaie brésilienne deux fois et même jusqu'à trois et quatre fois ce qu'il a valu en 1907-1908. Or, en 1907-1908, il ne semble pas qu'on ait trop parlé de plantations abandonnées; il semble donc bien que l'industrie ait été en bénéfice.

Ce n'est cependant pas une preuve absolue, car, soutenu par l'espérance, on peut continuer à perte, pendant un temps, une culture arborescente dont la dépense de premier établissement est considérable et serait totalement et irrémédiablement perdue en cas d'abandon. Cependant il y a de bonnes raisons de croire que l'industrie, sur les prix de vente de 1907-1908, était en bénéfice. Alors que ne devait-elle pas gagner quand les prix de vente étaient doubles ou triples? C'était le beau temps, l'époque glorieuse des planteurs. Sans doute, le change étant bas à cette époque, le pouvoir d'achat du milreis en marchandises européennes était moindre qu'aujourd'hui; mais les frais de production et les dépenses personnelles des planteurs ne se traduisaient qu'à concurrence d'une fraction seulement, en achat de marchandises européennes. Alors le métier de planteur était merveilleux; on faisait fortune en rien de temps. Tout le monde du Brésil songeait à être planteur. Des espaces à perte de vue se couvraient de caféiers nouveaux. Les planteurs vivaient dans une somptueuse abondance, ne se refusaient aucun luxe, empruntaient pour construire les plus belles résidences qu'on pût voir, empruntaient surtout pour agrandir à l'infini leurs plantations.

Les planteurs empruntaient à des taux d'autant plus onéreux — des 12, des 15 p. 100 et plus — que, le change étant variable et bas, — précisément une des causes qui leur faisait réaliser tant de milreis par sac de café vendu, — les capitaux flottants de l'Europe n'allaient guère se prêter au Brésil. Les plantations capitalisées sur ce qu'elles rapportaient à l'époque valaient très cher et semblaient une garantie surabondante de prêts d'un montant sans doute bien supérieur au prix pour lequel elles seraient maintenant réalisables. Chargés d'un passé d'imprévoyance, nombre de planteurs plient maintenant sous le faix des intérêts qu'ils ont à payer.

La recette nette de l'industrie, sa raison d'être, sa raison de vivre, c'est l'écart entre le prix de réalisation du café et le coût de production, — frais de culture, de manutention,

intérêt du fonds de roulement. — La recette nette de l'industrie doit être encore appréciable. Peut-être sur les prix de vente de 1907-1908, ressortait-elle à quelque 30 p. 100 de la recette brute, c'est-à-dire du montant réalisé. Je dis 30 p. 100 au hasard. — La recette nette des planteurs, c'est la recette nette de l'industrie, moins les intérêts de la dette hypothécaire qui pèse sur eux. Cela c'est tout autre chose.

On comprend alors l'intervention insolite du gouvernement de Sao Paulo en 1906 : grâce à cette intervention, la tendance à la baisse des cours a été arrêtée à un niveau qui était dangereux pour les planteurs et non pour les plantations. C'est pourquoi les plantations subsistent, intactes dans leur étendue, parce qu'elles conservent leur raison de vivre, distincte de la raison de vivre du planteur, qui est leur recette nette à elles. Si donc le stock de café du monde doit être allégé, c'est du côté du développement de la consommation mondiale qu'il faut en rechercher le gage et l'espérance. Dès lors deux questions s'offrent à l'esprit : quel est le taux d'accroissement de la consommation mondiale et quel devrait être le stock visible de café eu égard à la consommation présente, dans une situation saine et normale du commerce des cafés.

La consommation mondiale du café, — la consommation mondiale apparente — se déduit pour chaque campagne de la différence des stocks visibles au commencement et à la fin de la campagne, ajoutée ou déduite de la somme des « recettes » des ports du Brésil et des ports de l'Europe et des États-Unis au cours de la campagne.

Ainsi, pour calculer la consommation mondiale apparente, d'une part, on laisse tout à fait en dehors la consommation propre des pays de production en cafés indigènes, de l'autre on enregistre, comme consommé, tout ce qui sort des entrepôts, tout ce qui cesse de faire partie du stock visible pour s'éparpiller dans les multiples canaux du commerce de distribution.

Mais alors si, pendant une campagne, il plaît au commerce de distribution, aux épiciers si l'on veut, de s'approvisionner largement, comme les épiciers sont très nombreux dans le monde, les petits ruisseaux faisant les grandes rivières, la consommation mondiale apparente fera un bond en avant, alors que peut-être la consommation réelle n'aura progressé pendant

cette campagne que modérément. Inversement, que messieurs les épiciers s'approvisionnent chichement pendant deux ou trois campagnes, et la consommation mondiale apparente décroîtra, ce qui ne permet nullement de conclure à une décroissance de la consommation réelle.

Il va de soi que, si l'impression dominante est que les cours vont monter, — ce qui se traduit à la cote des cafés par le fait que le café livrable fin courant est moins cher que le café livrable à une date plus éloignée, — le commerce de distribution a tendance à accumuler ses achats. Si l'impression dominante est que les cours vont baisser, — ce qui se traduit à la cote des cafés par ce fait que le café livrable fin courant est plus cher que le café livrable à une date plus éloignée, — le commerce de distribution a tendance à ralentir ses achats, à les restreindre au minimum. C'est précisément ce qui se passe à peu près depuis la valorisation, disons depuis la fin de 1906. D'autre part, au cours de la campagne 1907-1908, la crise américaine a dû resteindre les achats des commerçants des États-Unis; or les États-Unis, où le café est libre de droits, représentent à eux seuls entre le tiers et la moitié, croyons-nous, de la consommation mondiale. Bref, le stock invisible chez les commerçants devait être au 30 juin 1908 aussi réduit que possible, ce qui atténue l'énormité du stock visible à cette date. Voici les antécédents :

Campagnes.	Consommation apparente du monde en milliers de sacs.	Stocks visibles au 30 juin en milliers de sacs.	Prix moyen du bon ordinaire au Havre.
—	—	—	—
1895-1896	10 965	2 490	87
1896-1887	12 430	3 975	58
1897-1898	14 580	5 445	39
1898-1899	12 995	6 175	36
1899-1900	14 250	5 730	39
1900-1901	13 965	6 835	42 1/2
1901-1902	15 320	11 305	33
1902-1903	16 095	11 875	34
1903-1904	15 590	12 275	38 1/2
1904-1905	15 505	11 215	45
1905-1906	16 306	9 702	47
1906-1907	17 108	16 380	41 1/2
1907-1908	17 110	14 132	41 1/2

Que penser, par comparaison avec le passé, du stock de 14 132 000 sacs au 30 juin 1908? A la fin de la campagne 1895-1896, le stock visible représentait 22 p. 100 de la consommation mondiale apparente au cours de la campagne — 22 p. 100, seulement. Mais aussi le café valait alors 87 francs. Dans l'histoire du café, cette époque n'est évidemment pas comparable à celle où nous nous trouvons. Prenons plutôt, comme terme de comparaison, le stock à la fin de la campagne 1900-1901 qui précéda immédiatement la campagne caractérisée par la première récolte exceptionnelle de Sao Paulo. Au cours de la campagne 1900-1901, le café a valu, en moyenne, 42 fr. 50, à peu de chose près le prix moyen de 1907-1908 qui a été de 41 fr. 50. Or le stock visible au 30 juin 1901 représentait 48 p. 100 de la consommation mondiale apparente en 1900-1901. Si le stock visible au 30 juin 1908 avait été dans la même proportion, il se serait élevé à 8 212 000 sacs au lieu de 14 132 000 sacs. En s'en tenant à cette comparaison, on jugerait donc le stock visible au 30 juin 1908 trop élevé de 6 millions de sacs. De ce fâcheux superflu, déduirait-on même un million de sacs parce que, comme nous l'avons vu, le stock chez les épiciers doit être au plus bas, il resterait encore 5 millions de sacs à résorber.

Or l'accroissement de la consommation mondiale a été en 12 ans — de 1895-1896 à 1907-1908 — de 6 millions de sacs, soit 500 000 sacs en moyenne par an. Ce taux d'accroissement tiré de la comparaison de deux campagnes éloignées n'a évidemment qu'une faible valeur d'indication, d'autant, comme nous l'avons vu, que consommation mondiale réelle et consommation mondiale apparente sont loin d'être synonymes. Il reste douteux cependant que la consommation mondiale de café puisse progresser assez vite, soulager assez à temps le stock visible, pour prévenir une moins value relativement sensible du prix de réalisation de la récolte brésilienne.

*
* *

Il y a de nombreux exemples de pays qui ont surmonté de graves difficultés économiques par la sage administration des

finances publiques. En pourrait-il être ainsi du Brésil? J'ai sous les yeux les comptes résumés de l'exercice 1906 de la Confédération[1]. En admettant nombre d'hypothèses absolument gratuites et toutes favorables, nous sommes conduits à ramener ces comptes à la forme intelligible suivante :

RECETTES DE L'EXERCICE

Recettes des impôts	Milreis	410 364 098
Recettes extraordinaires	—	55 394 525
Total des Recettes de l'exercice . .	Milreis	465 758 623

DÉPENSES DE L'EXERCICE

Dépenses ordinaires	Milreis	418 291 759
Dépenses extraordinaires reproductives.	—	47 466 864
Total des Dépenses de l'exercice .	Milreis	465 758 623

Le déficit du budget ordinaire aurait été de 7 927 661 milreis, c'est-à-dire insignifiant au regard des chiffres globaux de ce budget. Mais à quoi bon épiloguer sur une interprétation forcément de fantaisie d'un document trop peu clair[2]?

Voilà pour l'exercice 1906 de la Confédération. Quant à l'exercice 1907, d'après les déclarations du ministre des Finances, il aurait laissé un excédent d'environ dix millions de milreis. Nous ne savons d'ailleurs comment cet excédent est calculé. Pour tout le Brésil, les exercices 1906 et 1907 avaient été exceptionnellement favorisés.

Il nous faudrait, maintenant, passer en revue les budgets des États. Les documents obtenables à Paris, pour peu intelligibles qu'ils soient, abondent sur les finances de la Confédération; ils font presque totalement défaut sur les finances de certains

1. Rapport de 1907 du ministre des Finances de la Confédération, pages 7 et 8.

2. A noter, en ce qui concerne les budgets futurs de la Confédération, que l'entretien des trois cuirassés commandés aux chantiers anglais comporterait bon an mal an une dépense d'entretien d'environ un million sterling par an sans compter les frais d'établissement de docks spéciaux, du moins à en croire la *Brazilian Review* du 3 novembre 1908, p. 1151. Je reproduis cette évaluation sous toutes réserves.

États ou sont d'une incohérence lamentable. Il n'est que trop évident que certains États sont dans une situation financière déplorable, d'autres dans une situation douteuse; or, précisément, cette aveugle-née, l'Épargne Française, accorde — surtout depuis deux ans — une hospitalité sans limite à toute une pacotille d'emprunts d'États brésiliens, parfois colorés sous la forme d'obligations garanties de chemins de fer.

Au même moment, les capitaux anglais, allemands, américains du nord, très avertis, très renseignés, tenaient systématiquement à l'écart tous ces titres qui poussaient comme des champignons sur la seule place de Paris. Il est vrai, Anglais, Allemands, Américains du Nord regardaient avec complaisance, avec une légitime satisfaction, l'argent français s'engouffrer de la sorte. Cela apportait toujours, tant que cela durait, un mouvement d'affaires dans ce pays du Brésil où ils possèdent des entreprises fondamentales de chemins de fer — anciennes et lucratives, — des banques de premier ordre, les entreprises d'éclairage de quelques grands centres.

En matière brésilienne, un point semble peu net dans l'esprit d'une trop grande partie du public français; c'est que les États jouissent d'une autonomie financière complète; le crédit de chacun d'eux doit être examiné à part et tout à fait indépendamment du crédit de la Confédération. La situation financière de la Confédération peut être passable — ce qui est, croyons-nous du moins, actuellement le cas — tandis que la situation financière de tels et tels États peut être franchement mauvaise. Le budget des recettes des États n'est qu'un appareil enregistreur des exportations, comme le budget des recettes de la Confédération est un appareil enregistreur des importations. Ainsi les États qui, comme le Para et l'Amazone, n'exportent presque que du caoutchouc, seraient profondément atteints par une crise du caoutchouc[1]. L'État de Sao Paulo n'exporte à peu près que du café, produit dont il est

1. On trouve dans le *Brasilian Year Book* le détail des exportations par États et par nature de produits. Ce document, de même que beaucoup d'autres relatifs au Brésil, peut être consulté dans les bureaux à Paris du journal *Le Brésil*.

entièrement solidaire. La valorisation lui avait coûté au 31 décembre 1907 les débours suivants avoués[1] :

Achats de café	Milreis	270 578 554,947
Intérêts et magasinage à ce jour, etc.	—	23 976 139,143
Total.	—	294 554 694,090

Ce total de milreis 294 554 644, soit livres sterling[2] 18 409 663, — dans lequel les achats de café étaient pour 16 911 159 livres sterling —, était représenté par un même montant d'emprunts extérieurs.

Dans le courant de décembre 1908[3], pour consolider la partie flottante de cette dette, l'État de Sao Paulo a émis un emprunt amortissable en dix ans, d'un montant nominal de 15 millions sterling, gagé par le stock de café de valorisation, ramené de 8 millions de sacs — son chiffre originaire — à 7 millions de sacs, grâce aux ventes effectuées dans les derniers mois.

La Confédération, sans se faire trop prier, s'est portée garante de l'emprunt de consolidation de 15 millions sterling de Sao Paulo, ce n'est que naturel : aux yeux de tout le Brésil, la valorisation était une œuvre de salut public. Mais une fois n'est pas coutume. Il y a quelques années, un petit État étant sur le point de suspendre ses paiements, la Confédération vint à la rescousse et, par son aide financière, lui épargna cette suspension. Or, il y a quelques mois, le même État se met sur les rangs pour placer en Europe un nouvel emprunt. La Confédération, avisée, câble alors à son Agence financière à Londres qu'elle désapprouvait cet emprunt et qu'elle déclinait toute responsabilité quant aux conséquences. Les journaux anglais ont reproduit, à l'époque, cette déclaration et l'emprunt a été placé en France... naturellement. On est donc fondé à croire que la Confédération a entendu marquer qu'il n'y avait pas de

1. Message présenté au Congrès législatif le 14 juillet 1908 par M. le docteur M.-J. Albuquerque Lins, président de l'État de Sao Paulo, édité en français par le Commissariat général du gouvernement de l'Etat de Saint-Paul à Anvers.

2. Milreis décomptés à 15 d. et livres sterling à 25 fr. 22.

3. Journal *Le Brésil*, du 13 décembre 1908.

précédent invocable à son intervention financière « in extremis » en faveur des États. D'ailleurs, on ne voit pas du tout la Confédération prenant sous son aile tous les emprunts d'États brésiliens : il y en a trop.

C'est, à concurrence d'une fraction notable, du fait des États que la dette extérieure du Brésil — dette réunie de la Confédération, des États et des municipalités — est passée de 46 millions de livres sterling en 1898 — date historique à laquelle, par un arrangement avec ses créanciers, connue sous le nom d'arrangement Rotschild, la Confédération obtint, sous certaines conditions, de payer pendant trois ans une partie de l'intérêt de sa dette extérieure en titres d'un emprunt de consolidation, *funding loan*, ce qui mit fin à une période d'embarras financiers — à environ 130 millions sterling maintenant[1]. Il est hors de doute que, dans cet intervalle, les facultés imposables du Brésil ne se sont pas accrues dans une proportion justifiant cet accroissement de dettes. Si encore cet accroissement de 84 millions sterling était représenté par un outillage nouveau, susceptible d'augmenter beaucoup, dans des délais rapprochés, les facultés productrices, exportatrices, et par suite imposables du pays, ce ne serait que demi-mal. Est-ce le cas?

Nous ne faisons pas allusion à des déficits couverts çà et là par des emprunts dont le montant net, parvenu à destination, devait déjà d'ailleurs être écorné du chef des commisions. Cela c'est l'exception. Nous voulons croire que non seulement le gros des emprunts de la Confédération, — pour celui-là c'est certain, semble-t-il, — mais le gros des emprunts des États et municipalités a réellement servi aux fins indiquées sur les prospectus. Il faut donc nous bien pénétrer de ce qu'étaient ces fins. En voici quelques-unes. Adduction d'eaux, ports,

1. Il y a d'ores et déjà des suppléments certains, comme croyons-nous, — sans pouvoir l'affirmer, — trois millions sterling en rente fédérale stipulées comme paiement de 50 p. 100 des navires de guerre commandés à la maison anglaise Armstrong. Ce fait, s'il est exact, expliquerait la préférence donnée à un constructeur anglais. De même à ajouter certainement plus de 3 millions sterling de rente fédérale prix de construction stipulé du port de Pernambuco, etc. Le chiffre de 46 millions pour le montant de la dette en 1898 a été emprunté par nous à un numéro récent du *Journal do Commercio*. De même le chiffre de 130 millions sterling pour la dette actuelle consolidée

assainissements et embellissements de villes, chemins de fer.

Cependant la plupart des constructions de chemins de fer et plusieurs des constructions de ports dans les dernières années ont été entreprises sous le régime de la garantie d'intérêts dont les modalités sont d'ailleurs diverses [1]. A combien se montera, quand les chemins de fer concédés à des constructeurs étrangers auront été entièrement construits, la charge annuelle des garanties d'intérêts, qui pourrait le dire [2]? Le montant s'ajoutera à la charge annuelle de la dette extérieure. Ce montant sera élevé : nous n'avons pas confiance dans la productivité rapide des lignes en construction. Le Brésil n'est pas l'Argentine. En Argentine, on pose un rail sur la savane plate. Le coût de premier établissement par kilomètre est très faible. Et, sitôt le rail posé, les récoltes poussent sur le terrain fécond, plat et nu, récoltes devant lesquelles le marché mondial s'ouvre indéfini. Au Brésil, vu les conditions du sol, le coût de premier établissement par kilomètre, de certains chemins de fer, sur une fraction de leur parcours, est élevé et, le long des rails, les récoltes à marché mondial indéfini ne poussent pas comme par enchantement. Telle ligne, avant de rémunérer décemment les capitaux, demandera peut-être 10, 15, 20 ans. Et la charge des garanties d'intérêts augmentera à mesure que les lignes seront construites, pour ne diminuer ensuite que très lentement.

Ainsi non seulement les capitaux empruntés pour travaux de ports, d'assainissement, d'adduction d'eau dans les villes, de construction de navires de guerre ou pour subventions à la marine marchande, n'augmentent pas directement et d'une manière immédiate les forces productives du pays, — cela

1. En ce qui concerne les ports, ce ne sont pas des garanties d'intérêt proprement dites, on peut même dire que ce ne sont pas du tout des garanties d'intérêt. C'est un tant pour cent des droits de douane en or à l'importation. Cela n'en est pas moins, pour la Confédération, autant de pris sur l'élasticité des budgets futurs.

2. La *Brazilian Review* du 10 novembre 1908, p. 1180, constate, d'après les documents officiels, qu'au 1er janvier 1908 il y avait 1 355 967 kilomètres en construction concédés par la Confédération sous le régime de la garantie d'intérêts et 1 069 558 kilomètres de tracés revêtus de l'approbation officielle sous le même régime.

va de soi; — mais les constructions de chemins de fer qui atteignent un chiffre occulte et considérable rentrent dans la même catégorie.

***

La valeur du milreis brésilien a été officiellement fixée en 1906 à 15 pence. Les circonstances économiques peuvent-elles prendre une tournure telle que ce nouveau pair soit compromis? En 1800 le pair de la monnaie brésilienne était de 67 1/2 pence; il fut ramené en 1846 à 27 pence; depuis la chute de l'Empire et la proclamation de la République en 1889, il fut à nouveau consolidé, en 1906, mais cette fois à 15 pence. Dans l'intervalle, entre 1889 et 1906, la valeur marchande du milreis était tombée au plus bas à 5 pence 5/8 en 1898. Un pays comme le Brésil, qui exporte beaucoup plus de marchandises qu'il n'en importe, devrait être en apparence toujours créditeur de l'étranger. Cela n'est vrai qu'en apparence.

Du solde créditeur des échanges de marchandises avec le dehors, il faut déduire :

1° Les intérêts et dividendes sur les titres « extérieurs » brésiliens que l'on peut considérer comme possédés hors du Brésil. 2° Le revenu des propriétés non représentées par des titres « extérieurs » et l'intérêt des créances non représentées par des titres « extérieurs » possédées par des étrangers résidant hors du Brésil. 3° Les dépenses des Brésiliens voyageant ou résidant hors du Brésil, mais tirant leur revenu de leur pays d'origine. 4° Les économies que les travailleurs européens immigrés au Brésil remettent chaque année en Europe.

Nous appellerons ces divers prélèvement annuels « exigibilités diverses ». Ils sont à mettre en regard des disponibilités résultant de la balance commerciale favorable que nous appellerons « disponibilités commerciales », et dont voici l'histoire récente [1].

1. Chiffres tirés du *Brazilian Year Book* et de la *Brazilian Review*, n° du 30 juin 1908, supplément des douanes.

Années.	Exportations. (Marchandises) en livres sterling.	Importations. (Marchandises) en livres sterling.	Disponibilités commerciales en livres sterling.	Cours moyens du milreis en pence.	Années.
1902 . . .	36 437 456	23 279 418	13 158 038	11 55/64	1902
1903 . . .	36 883 175	24 207 811	12 675 364	11 61/64	1903
1904 . . .	39 430 136	25 915 423	13 514 713	12 1/8	1904
1905 . . .	44 643 113	29 830 050	14 813 063	15 25/32	1905
1906 . . .	53 059 480	33 204 641	19 855 439	16 1/32	1906
1907 . . .	54 176 898	40 527 603	13 649 295	15 5/64	1907

Analysons le chiffre des importations, de 1907 [1] :

Décomposition par catégories.	Importations de 1907 (marchandises) en livres sterling.
Bétail.	169 029
Matières premières brutes ou déjà apprêtées pour l'usage dans les arts et l'industrie.	8 088 850
Produits manufacturés	21 389 603
Produits alimentaires et fourrages.	10 880 121
Total comme ci-dessus. Liv. st.	40 527 603

Les 21 millions sterling de produits manufacturés correspondent, à concurrence d'une fraction très notable, à des matériaux pour travaux de premier établissement payés par le capital étranger. Les Brésiliens n'ont rien eu à payer pour ces matériaux. Le chiffre des « disponibilités commerciales réelles » du Brésil en 1907 a donc été de beaucoup supérieur au chiffre des « disponibilités commerciales apparentes ».

Que dire maintenant des « exigibilités diverses »?

Le montant du premier article des « exigibilités diverses », à savoir « intérêts et dividendes sur titres extérieurs », peut faire l'objet d'une évaluation approximative. Aux 130 millions sterling d'emprunts extérieurs de la Confédération, des

1. Chiffres tirés de la *Brazilian Review* du 30 juin 1908, supplément des douanes. Les valeurs d'importation sont établies d'après les factures consulaires, prix convertis au change du jour, s'ils ne sont pas donnés directement en livres sterling. Les valeurs s'entendent en rade brésilienne fret et assurance payés

Etats et des municipalités réunis, il faut ajouter environ 40 millions sterling d'actions et d'obligations de sociétés diverses [1] ; ce qui forme un total général pour les titres extérieurs de 170 millions sterling. La charge à 5 p. c., en intérêts et dividendes, serait de 8 1/2 millions sterling. A cette charge, ajoutons les frais de magasinage du stock de café de valorisation dans les entrepôts d'Europe et des États-Unis, soit pas très loin de un million sterling [2]. Au total, 9 1/2 millions sterling. Cela c'est l'élément pondérable — tant bien que mal — des « exigibilités diverses ».

Pour les trois autres éléments nous n'avons aucun chiffre : ils sont impondérables.

Qui donc répondrait à cette question : que dépensent les Brésiliens en Europe sur leur revenu brésilien, non représenté par les intérêts et dividendes sur des titres extérieurs du Brésil, car il faut se garder des doubles emplois? Chiffre sans doute infiniment variable suivant les années.

Et maintenant quant aux propriétés brésiliennes et créances brésiliennes, non représentées par des titres extérieurs du Brésil, appartenant à des étrangers résidant hors du Brésil, où trouver la trace des « découverts » consentis aux « acheteurs » brésiliens par les commissionnaires exportateurs de Paris, Londres, Hambourg, New-York, et de la charge en intérêts qui en résulte? Ces découverts au moment où éclata, en 1890, la grande crise brésilienne de change atteignaient sans doute un montant considérable : avant cette crise, les commissionnaires exportateurs d'Europe se croyaient volontiers à l'égard du Brésil en pleine sécurité. La leçon a-t-elle servi, — car ils ont beaucoup perdu dans la crise du change brésilien de 1890, — ou au contraire, un découvert considérable de cet ordre s'est-il accumulé de nouveau? Grand ou petit, ce découvert s'efface pro-

1. Nous sommes arrivés à un chiffre se rapprochant de 40 millions sterling en nous reportant aux notices descriptives des différentes sociétés ayant leurs affaires au Brésil, contenues dans le *Brazilian Year Book*. Nous n'avons tenu compte que des actions distribuant des dividendes rémunérateurs. Nous nous sommes reportés aussi aux chiffres globaux du capital brésilien des Banques étrangères installées au Brésil donnés, avec les autres chiffres globaux du bilan brésilien de ces banques, par la *Brazilian Review*

2. Nous tablons sur les frais de magasinage qui sont, croyons-nous, au Havre, de 3 fr. par an et par sac. Or il y a 7 millions de sacs entreposés dans différents ports de l'Europe et des États-Unis.

bablement en importance devant le montant des créances et propriétés brésiliennes — non représentées par des titres extérieurs du Brésil, — appartenant à des Portugais résidant hors du Brésil.

C'est qu'en effet les Portugais, en grand nombre, ont coutume de s'en aller au Brésil où ils exercent tous genres de commerce, des plus petits jusqu'aux plus grands. Après fortune faite, ils rentrent fréquemment au Portugal, laissant au Brésil leur fortune dont les revenus leur parviennent tous les ans. En ce sens, le Brésil est tributaire du Portugal. Quel est le montant de ce tribut? Énorme, disent les Portugais. Peu de chose, disent les Brésiliens... naturellement.

Voici enfin l'élément des « exigibilités diverses » impondérables, que nous avons classé troisième et dernier : économies rapatriées en Europe des travailleurs européens au Brésil. Il y a beaucoup de ces travailleurs domiciliés au Brésil plus par circonstance et nécessité que par l'attrait d'une vocation définitive. Ils ont parfois de la famille en Europe et parfois au fond de leur cœur un esprit de retour vague ou précis. Il arrive que leurs économies les devancent aux alentours du village natal. L'histoire de l'immigration officielle au Brésil fournit des données sur le nombre de ces travailleurs instables · de 1888, année de l'abolition de l'esclavage, jusqu'à nos jours, l'État de Sao Paulo passe pour avoir dépensé quelque 100 millions de francs à importer, par centaines de mille, des travailleurs d'Europe[1].

Tout ce qu'on peut faire pour essayer une approximation, encore bien incertaine, de l'ensemble des « exigibilités diverses » impondérables c'est de se reporter aux statistiques de 1902 et 1903. En 1902 et 1903, les « exigibilités diverses » impondérables durent être réduites à leur plus simple expression[2]. En

1. D'après la *Brazilian Review* du 24 novembre 1908, p. 1233, l'État de Sao Paulo a dépensé 3 773 907 livres sterling pour son service d'immigration et de colonisation entre le 1er juillet 1889 et le 31 décembre 1907.

2. Ce qui nous fait dire qu'en 1902 et 1903 les « exigibilités diverses » impondérables devaient être réduites à leur plus simple expression, c'est qu'en 1902 et 1903 les prix du café et du caoutchouc étaient très bas, qu'on émergeait d'une période peu prospère pendant laquelle le Brésil n'avait pas inspiré confiance, enfin que le change n'était qu'aux environs de 12 d. Ce ne sont cependant pas là des raisons péremptoires.

1902 et 1903 les « disponibilités commerciales réelles », si tant est qu'elles aient été très sensiblement supérieures aux « disponibilités commerciales apparentes », ne durent pas l'être de plus de quelques millions sterling[1]. Or, en 1902 et 1903, les « disponibilités commerciales apparentes » — voir plus haut — avoisinaient 13 millions sterling, les importations nettes d'espèces, — voir plus bas — avoisinaient un million sterling : il restait donc 12 millions sterling pour faire face aux « exigibilités diverses ». Mais la charge annuelle des titres extérieurs ne devait pas alors, croyons-nous, dépasser environ 5 millions sterling : les « exigibilités diverses » impondérables paraissaient donc absorber un minimum de 7 millions sterling.

Actuellement avec, pour intérêts et dividendes sur les titres extérieurs, une charge annuelle de 9 millions sterling et demi — comprenant les frais de magasinage du café de valorisation — l'ensemble des « exigibilités diverses », semblerait, en conséquence, ne pouvoir fléchir — et encore avec énormément de peine — que jusqu'à un minimum de 17 millions sterling. C'est ce chiffre qu'il faudra mettre en regard des « disponibilités commerciales réelles » à venir.

On peut concevoir des circonstances de prix du café, du caoutchouc, du cacao, des peaux, telles qu'à un moment donné, les « disponibilités commerciales », en décroissance[2], s'équilibrent tout juste avec les « exigibilités diverses ».

De là l'acharnement avec lequel, par les mesures les plus exceptionnelles, le Brésil a défendu les prix du café. Il a besoin

1. En 1902 et 1903 le Brésil ne fit pas appel aux capitaux étrangers, à beaucoup près, avec la même ampleur qu'en 1907. Voici, d'après le *Brazilian Year Book*, au 31 décembre de chacune des sept années 1900-1906, les chiffres globaux de la dette extérieure en or de la Confédération, des États et de la capitale fédérale : 1900 : 49 588 211 liv. st. — 1901 : 61 331 625 liv. st. — 1902 : 67 825 348 liv. st. — 1903 : 73 633 095 liv. st. — 1904 : 74 095 928 liv. st. — 1905 : 84 870 920 liv. st. — 1906 : 87 929 518 liv. st.

2. Voici les chiffres en livres sterling d'après *le Brazilian Review* du 10 novembre 1908, p. 1180, du commerce extérieur pendant le premier trimestre de 1908, avec rappel des chiffres correspondants de 1907.

	1907	1908		
Exportations. . .	15 718 603	11 399 532	— 4 319 071	— 27,48 p. 100
Importations. . .	9 331 736	10 115 737	+ 784 001	+ 8,4 —

D'après la décomposition en catégories d'articles, l'augmentation des importations paraît se rattacher à des dépenses de premier établissement payées par le capital étranger.

de défendre ces prix pour défendre le prix de son milreis. Il ne supporte pas la pensée du café descendant, si momentanément que ce soit — ces chutes sont toujours momentanées car elles portent en elles-mêmes leur remède, — au voisinage de son prix de revient, à plus forte raison au-dessous.

D'hypothèse en hypothèse, pour mieux comprendre la mentalité brésilienne à l'égard du prix du café, supposons une débâcle de ce prix — débâcle que rien n'annonce d'ailleurs. — Le prix du café tombe au-dessous du prix de revient des plantations les moins favorisées; on abandonne quelques-unes de ces plantations; un mouvement d'émigration de la main-d'œuvre européenne, très instablement fixée au Brésil, se dessine; cette main-d'œuvre emporte ses économies. Au même moment, la baisse du change prévue est tout de suite escomptée; quand le change baisse, tout le monde se sauve, c'est-à-dire que tous les capitaux flottants se pressent à qui retournera le plus vite dans son pays d'origine.

Rien n'annonce ces phénomènes, parce que rien n'annonce la débâcle du prix du café. Mais si, par impossible, la débâcle du prix du café se produisait, ces phénomènes auraient chance de se présenter.

Le Brésil a bien un rempart métallique — sous la forme d'une encaisse or — contre la baisse de son change, mais ce rempart est relativement léger et serait à la longue enlevé par le flot. C'est cinq à six millions sterling d'encaisse or officielle pour la protection du change et peut-être quelques millions sterling de plus d'encaisse or officieuse pour cet usage.

L'histoire de cette encaisse ne remonte pas bien haut.

En 1906, quand le pair officiel nouveau fut fixé à 15 pence, on créa une Caisse d'État dénommée « Caisse de conversion », qui avait mission de délivrer des milreis « nouveaux » à raison d'un milreis « nouveau » par 15 pence d'or déposés dans ses caves. Réciproquement, tout milreis « nouveau » est immédiatement remboursable à raison de 15 pence or. Mais les milreis « anciens » restent absolument inconvertibles. La Caisse de conversion rend, mathématiquement, impossible une hausse du change au-dessus de 15 pence et une fraction de pence. La réciproque n'est pas vraie : la Caisse de conversion ne rend pas mathématiquement impossible la baisse de la valeur marchande

internationale du milreis : elle n'a pour rendre ce service qu'un pouvoir subordonné à l'existence de son encaisse.

Même le milreis « ancien » pourrait se négocier à perte, — se vendre au-dessous de 15 pence — dans un temps où la Caisse de conversion aurait encore une encaisse or appréciable. Il suffirait pour cela que des porteurs de milreis « anciens » ayant besoin d'or ne trouvent pas de porteurs de milreis « nouveaux » disposés à leur céder milreis « nouveau » contre milreis « ancien ». Les milreis « anciens » incomparablement plus nombreux que les milreis « nouveaux » restent, en effet, la vraie monnaie du pays.

Voici, depuis 1889, les chiffres de la circulation en milreis « anciens » et, depuis 1906, naturellement, les chiffres de la circulation en milreis « nouveaux ». Nous avons pris pour origine l'année 1889 parce que, cette année-là, la circulation de milreis « anciens » est passée par un minimum[1].

Années.	Circulation en milreis « anciens » inconvertibles.	Circulation en milreis « nouveaux » convertibles.	Circulation totale. Milreis.	Cours moyens du milreis en pence.
—	—	—	—	—
1889	198 815 562	»	198 815 562	26 3/8
1890	336 730 462	»	336 730 462	22 1/2
1891	513 827 357	»	513 827 357	14 27/32
1892	555 825 964	»	555 825 964	11 31/32
1893	646 917 750	»	646 917 750	11 17/32
1894	703 825 960	»	703 825 960	10 1/32
1895	789 464 096	»	789 464 096	9 7/8
1896	789 400 000	»	789 400 000	9
1897	789 400 000	»	789 400 000	7 21/32
1898	785 941 758	»	785 941 758	7 1/8
1899	733 727 153	»	733 727 153	7 3/8
1900	699 631 719	»	699 631 719	9 23/64
1901	680 451 058	»	680 451 058	11 17/64
1902	675 500 000	»	675 500 000	11 55/64
1903	675 495 607	»	675 495 607	11 61/64
1904	675 028 127	»	675 028 127	12 1/8
1905	669 751 412	»	669 751 412	15 25/32
1906	664 792 960	37 281 900	702 074 860	16 1/32
1907	643 532 000	100 032 700	743 564 700	15 5/64

1. La statistique ci-dessous est empruntée jusqu'en 1906 inclusivement au *Brazilian Year Book*, pour 1907 elle est empruntée au journal *Le Brésil*, nos 1203 et 1204.

L'or afflua dans la Caisse de conversion sitôt créée, à la fin de 1906, et des milreis « nouveaux » furent émis en contrepartie; l'or afflua grâce aux circonstances exceptionnelles de 1906 et de 1907 décrites au cours de cet article. Voici pour les dernières années le mouvement des espèces et billets de banque étrangers, c'est-à-dire, en substance, de l'or [1].

Années.	Importations (livres sterling).	Exportations (livres sterling).
	—	—
1902	986 201	31 936
1903	951 373	102 442
1904	804 953	8 900
1905	2 909 533	10 731
1906	2 963 446	32 750
1907	4 410 621	15 329

Les milreis nouveaux au 31 décembre 1907 correspondaient à une encaisse or de 6 252 043 livres sterling.

L'encaisse or de la Caisse de conversion est ce qu'on peut appeler l'encaisse officielle pour la protection du change.

Ce que nous appelons encaisse officieuse pour la protection du change, c'est une fraction indéterminable — susceptible d'être orientée, le cas échéant, vers cette protection — de l'encaisse or faisant partie de la Trésorerie générale de la Confédération, enrichie, dans ces derniers temps, par divers emprunts de travaux publics.

Au 31 mars 1908, la Trésorerie générale de la Confédération accusait une encaisse or de 12 210 849 livres sterling [2]. Mais une partie importante de cette encaisse représentée, croyons-nous, par des milreis « nouveaux », faisait éventuellement double emploi avec l'encaisse or de la Caisse de conversion.

Nous écartons l'hypothèse d'une dépréciation du change que rien n'annonce actuellement. Ce qui pourrait advenir, c'est que la circulation de milreis « nouveaux » se restreignît notablement, par suite de retraits d'or de la Caisse de conversion, en vue d'expéditions d'or pour l'acquittement de dettes

1. La statistique ci-dessous est empruntée jusqu'en 1906 inclusivement au *Brazilian Year Book*; pour 1907, elle est empruntée à la *Brazilian Review*, n° du 30 juin 1908, supplément des Douanes.

2. Journal *Le Brésil*, n° 1223.

internationales. La raréfactien de la monnaie, — au 31 décembre 1907, la circulation de milreis « nouveaux » représentait 13,4 p. 100 de la circulation totale — entraînerait, normalement, un resserrement du crédit et quelque ralentissement consécutif des affaires. Au Brésil, comme en Argentine et au Mexique, pour ne prendre que ces deux pays, la vie économique est alimentée par le crédit à un point dont on se fait généralement peu l'idée en Europe.

Que le crédit soit plus ou moins serré, plus ou moins cher au Brésil, c'est là une circonstance de détail indifférente au porteur européen de titres brésiliens. Ce qu'il lui faut c'est que le change brésilien reste fixe. Et on peut être assuré que la Confédération fera le possible et l'impossible pour maintenir cette fixité. Il s'est en effet accrédité, depuis quelques années, sur le marché de Paris, une superstition en vertu de laquelle un pays dont le change est fixe trouve à emprunter tout ce qu'il veut. C'est une superstition, car, dans le cas où un État a emprunté au dehors pour assurer la fixité de son change, cette fixité ne prouve rien.

Je vais plus loin, les émissions exagérées de papier qui sont à l'origine de l'avilissement de la monnaie d'un pays, pour constituer un détestable impôt, n'en constituent pas moins un impôt, et, dans certaines circonstances, dans certains pays, la levée de cet impôt a profité à telles catégories de porteurs étrangers aux dépens, bien entendu, de telles autres catégories de porteurs étrangers.

J'en suis venu à me demander, dans cet ordre d'idées, si la Confédération brésilienne aurait pu — toutes choses égales d'ailleurs — honorer, comme elle l'a fait, sa signature, au cours de la crise 1890-1898 sans l'impôt forcé et déguisé auquel elle eut recours sous la forme d'émissions de papier-monnaie. Qui paya cet impôt? Ce ne fut, en tout cas, pas uniquement, ce ne fut peut-être pas principalement des Brésiliens. Tous ceux qui, hors du Brésil, avaient des milreis à encaisser le payèrent; ainsi les commissionnaires exportateurs européens, ainsi les actionnaires européens de sociétés industrielles, telles que le gaz de Rio Janeiro, ayant leurs recettes en milreis et une grande partie de leurs dépenses en or.

Tout cela c'est le passé et la théorie : il n'y a pas aujourd'hui de catégorie de porteurs de titres étrangers qui ne cherche le gage de sa sécurité dans la fixité du change du pays débiteur.

En dépit de la fixité du change brésilien, qui sera défendu contre vents et marées, si la valeur des exportations brésiliennes — et, comme corollaire, la valeur des importations, — venait à diminuer sensiblement, pendant un temps assez long, certains États brésiliens, quand ils auraient épuisé les soldes de produits d'emprunts qui leur restent en main, et même la Confédération brésilienne, sous une réserve semblable, seraient assez mal en point... à moins que, le change restant fixe, le fétiche porte-bonheur des États-emprunteurs étant intact, le Brésil ne trouvât toujours à emprunter, à moins que, devenu sage, il n'empruntât que le strict nécessaire, pendant le temps des faibles exportations, des vaches maigres, à moins que, les grosses exportations promises, les vaches grasses, ne tardent pas trop à venir, à moins que, les vaches grasses enfin revenues, il n'empruntât plus du tout et remboursât.

MARCEL LABORDÈRE

PÉCHERESSE[1]

IX

Madame Tiralla était agenouillée dans le confessionnal.

Lorsque vint le tour des péchés contre le sixième et le neuvième commandement, elle sentit un tremblement agiter tous ses membres. D'habitude, à la question : « Avez-vous été luxurieuse de pensée et de désir? » elle s'empressait de répondre : « Non ». — Maintenant, maintenant, que fallait-il répondre?... Quels yeux ouvrirait le curé, qui la connaissait, qu'elle connaissait, qu'elle rencontrerait le lendemain ou le surlendemain, lorsqu'elle lui confesserait ce qui la tourmentait jour et nuit depuis des semaines, depuis des mois, — depuis que Martin Beckier était à Starydwor?... oui, dans les nuits sans sommeil!... Si elle murmurait en frémissant qu'elle portait en elle le désir de cet homme, comme le désir du salut par le doux Fils de la Madone, par Notre-Seigneur Jésus-Christ?... et s'il la questionnait davantage?... si elle était obligée de décrire chacune de ses pensées, chaque désir qui sillonnait son âme et sa chair?... La honte l'accablait : elle baissa la tête si profondément et elle chuchota si doucement que le confesseur n'entendit rien.

1. *Published January first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* LA REVUE DE PARIS.

Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er et 15 décembre 1908.

L'abbé Szypulski n'en demanda pas davantage : avec cette femme-là, il n'y avait pas besoin d'éclaircir ce chapitre. Une campagnarde de moins de seize ans avait plus à confesser qu'elle!

Lorsque madame Tiralla eut cédé la place à une jeune paysanne qui paraissait contrite et anxieuse, elle récita les prières de la pénitence devant l'autel de la Vierge et reprit le chemin de la maison.

Elle se hâtait beaucoup; elle s'était même hâtée en priant. Que se passait-il chez elle durant son absence? Était-il de nouveau assis auprès de Rozia? Cela n'était vraiment pas convenable : elle était maintenant trop grande!... Oui, l'époque approchait où il faudrait la conduire à Posen : mieux valait qu'elle n'apprît pas à connaître ce qu'elle ne pouvait ni ne devait connaître jamais!

Les yeux de Zosia flamboyaient; elle pressa son livre de messe contre son cœur battant. Elle rejeta fièrement la tête en arrière : elle avait été à confesse, elle rentrait chez elle délivrée de ses péchés, la belle madame Tiralla!

Comme elle approchait de la ferme, elle rencontra le maître d'école qui en revenait. Elle le salua et voulut passer rapidement. Que faisaient-ils, à la maison? L'inquiétude la fouettait. Mais il lui barra la route. Il se planta si près d'elle qu'elle dut s'arrêter.

— Ah! monsieur Behnka! Je n'ai pas le temps à présent, je suis très pressée. Adieu... laissez-moi... mais laissez-moi donc!

Elle frappa du pied et retira de force la main qu'il avait saisie.

Mais elle ne parvint pas à s'en débarrasser.

— Un instant! — disait-il, — vous aurez bien un instant pour moi!

Comme elle courait en avant, sans l'écouter, il courut à côté d'elle. Quel importun! Que voulait-il donc? Allait-il l'accompagner jusqu'à la ferme? Elle était furieuse : non, il ne fallait pas qu'il la dérangeât maintenant... Martin serait de retour des champs, le crépuscule printanier tombait déjà : maintenant il lui appartenait!... Et celui-là osait la déranger?

— Il y a si longtemps que je ne vous ai vue! — bégaya Böhnke, — une éternité!... vous devenez si rare!...

— C'est votre faute, monsieur Behnka — dit-elle légèrement, en haussant les épaules. — Vous auriez pu venir plus souvent!

— Ordinairement, vous m'invitiez!

— Eh bien, je vous invite! (Elle eut un rire moqueur.) Faut-il que je vous écrive chaque jour une petite lettre : « Venez! Hé! venez donc... » Vous pouvez venir si vous en avez envie!

— Je n'en ai pas la moindre envie! — fit-il avec amertume. Comment en aurais-je envie?... Mais quelque chose me pousse vers Starydwor. Et c'est affreux... affreux!

Il cria ce dernier mot, et ses yeux, habituellement si ternes, étincelèrent.

Ah! ah! maintenant les reproches allaient éclater! Elle ralentit involontairement le pas : il n'était pas nécessaire que quelqu'un d'autre entendît! Mais, s'il s'imaginait qu'elle avait peur de lui!... Qu'est-ce qui pouvait lui faire peur encore, à présent? Plus rien du tout et personne!... Pourvu qu'elle vît Martin tous les jours!...

Elle répondit hardiment au regard accusateur du maître d'école. Ils se mesurèrent des yeux tous les deux jusqu'à ce que Böhnke baissât les siens.... Il savait quelle femme elle était. : oh! oh! elle était bien plus coupable que lui; il n'était qu'un homme séduit, tandis qu'elle était la Séductrice... s'il disait ce qu'il savait?... Par Dieu! elle était entre ses mains!... Et pourtant son regard s'abaissait devant elle. Il l'aimait, Seigneur! comme il l'aimait!

Le maître d'école frissonna. Quand il songeait qu'elle pouvait appartenir à un autre... à cet autre peut-être qui depuis l'automne déjà vivait sous le même toit qu'elle, à celui qui était si jeune, si beau et si fort! — Que lui avait donc raconté M. Tiralla? Il se répandait lui-même en éloges sur Martin Beckier, le soir, au cabaret... M. Tiralla venait souvent, maintenant, à Starawies : il disait que cela le gênait de s'enivrer dans sa propre maison; la vérité était (et le maître d'école croyait la connaître exactement) qu'il était jaloux du jeune homme, qu'il ne voulait pas voir sa femme lui sourire... Mais il ne fallait pas qu'elle sourît à Beckier... non, il ne le fallait pas!... Et si M. Tiralla ne le lui défendait pas, il le lui défendrait bien, lui, Böhnke!

— Vous en tenez pour Beckier, — siffla-t-il.

Il la ressaisit au poignet avec des doigts tremblants, mais si fermes qu'elle ne put se dégager.

Elle lutta, elle se serait volontiers enfuie : non, elle ne voulait rien écouter, rien du tout!

Mais il lui chuchota à l'oreille, d'une voix enrouée, à demi étouffée par la douleur et la rage :

— Vous trompez monsieur Tiralla, vous me trompez! Mais si cet âne le tolère, je ne le tolérerai pas, moi! Prenez garde! Je sais tout... je vous connais... je parlerai!... Oui... oui, par Dieu, je le ferai, si vous ne...

— Vous me menacez? (Elle l'interrompit par un clair éclat de rire. D'une secousse, elle délivra sa main et repoussa la sienne.) Vous ne me faites pas peur! Allez donc, dénoncez-moi! Je n'ai pas peur. Je... (elle étendit les bras et une expression d'enthousiasme la transfigura)... je souffrirai volontiers, maintenant. Jésus-Christ a aussi souffert, sur la croix... Pour moi, ce ne sont pas des souffrances, ce sont des joies!

Elle inclina le front avec humilité et se signa.

Que voulait-elle dire? Pourquoi disait-elle cela avec tant de ferveur? Böhnke, qui l'avait toujours si bien comprise jusqu'alors, ne la comprenait plus : il ne se doutait pas qu'un ardent désir la prenait de souffrir aussi pour son amour...

Que pouvait-il lui arriver, si elle avait Martin? Et elle l'aurait... bientôt! Elle le sentait. Du haut de son triomphe, elle toisa celui qui se tenait devant elle.

Perplexe, le maître d'école la regarda; troublé, il essaya de soutenir son regard, mais de nouveau il ne put le supporter.

Ah! que ce Behnka était donc un misérable, un vrai lâche! Le mépris résonna dans la voix devenue glaciale :

— Laissez-moi continuer mon chemin, à présent, monsieur Behnka!

— Non, ah! non!

Il l'attrapa par sa robe : « Non, il ne fallait pas qu'elle le quittât ainsi en colère! Non, non, il rétracterait tout, il rétractait tout, il n'avait rien dit, il ne savait rien, il ne se doutait de rien!... Seulement, elle ne devait pas le regarder ainsi : il ne pouvait pas le supporter, cela lui brisait le cœur!... » En gémissant presque, il la supplia de lui pardonner : « Il était tout à fait fou, il avait perdu l'usage de ses facultés; ça le rendait furieux de la savoir toujours avec l'autre tandis que lui, lui devait rester à l'écart!... »

— Vous n'avez pas besoin de rester à l'écart, monsieur Behnka!

— Mais je ne peux pas me résigner à vous voir avec l'autre! s'écria-t-il. Ne comprenez-vous donc pas cela?

Oh! si, elle le comprenait parfaitement! Maintenant il lui faisait presque de la peine. La jalousie est une torture affreuse... Martin était-il revenu des champs?... était-il assis auprès de Rozia... ou avec Marianne?... Elle avait chaud et froid... Les deux choses étaient atroces, ne devaient pas être!... Elle qui venait de triompher, se sentait soudain rapetissée; elle s'affaissait dans l'angoisse et dans l'incertitude... Ne lui plaisait-elle donc pas mille fois mieux que cette petite fille?... Par Dieu, c'était vrai, Behnka devait souffrir aussi!

Elle lui jeta un regard de pitié. Tiens, comme il était pâle et consumé! Il avait l'air d'un vieillard!... Elle posa sa main sur la manche du malheureux :

— Behnka, — dit-elle avec douceur, — nous n'allons pas devenir des ennemis?

— Non, par Dieu, non! — cria-t-il.

Et, penchant la tête, il appliqua rapidement ses lèvres sèches à la main qui se détachait blanche et belle sur l'étoffe sombre.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, pour l'amour du sang de Jésus-Christ!

— Je vous pardonne, — fit-elle.

Puis elle se baissa et ramassa le chapeau de Böhnke, tombé sans qu'il s'en aperçût :

— Là... remettez-le!

Elle lui tendit la main et souffrit qu'il lui prît les poignets et qu'il restât ainsi quelques instants devant elle.

Maintenant il était un peu calmé : elle ne lui en voulait pas, Dieu merci, au moins elle ne lui en voulait pas! Il la suivit longtemps de ses yeux fixes : comme elle faisait de petits pas! avec quelle élégance elle marchait, malgré sa hâte! Sa robe ne claquait pas autour d'elle comme une toile lourde autour d'un mât grossier, mais le vent la soulevait en folâtrant jusqu'à mi-mollet, et, de loin encore, on voyait ses bas rayés et son jupon blanc de citadine. Böhnke, tant il était ravi, sentit son cœur cesser de battre.

Elle s'en allait à la rencontre d'un autre, elle le laissait en arrière, mais ses pensées la poursuivaient pourtant, et se sus-

pendaient à elle, comme une chaîne. Jamais elle ne pourrait l'abandonner tout à fait. Et elle aurait beau maudire la chaîne, toujours elle l'entendrait cliqueter derrière elle et lui rappeler qu'elle et lui, que tous deux étaient liés pour l'éternité! Cela lui donna du courage. Et l'espoir monta en lui de forger une chaîne encore plus étroite et plus solide... Les anges alors pourraient se voiler la face en pleurant, Dieu pourrait les maudire, n'importe... pourvu que tous deux allassent ensemble en enfer!...

Madame Tiralla avait le cœur plein d'allégresse : elle s'était débarrassée à bon compte du maître d'école. Quel dommage s'il l'avait accompagnée! Ainsi, elle courait librement et légèrement.

Le calme du soir planait sur la ferme. Les colombes dont la volière se trouvait sur le haut poteau, près de l'étang, étaient déjà devant leur petite porte, blotties les unes contre les autres, et roucoulaient doucement. Il semblait à madame Tiralla qu'elle ne les avait jamais entendues ainsi. Et le coq se pavanait parmi ses poules; il s'efforçait de plaire particulièrement à la poule blanche, madame Tiralla croyait le remarquer. La cigogne était dans son nid, sur la vieille grange : depuis la veille, le couple s'y était installé de nouveau pour de nouvelles amours. Marianne était accroupie sur le seuil de la porte d'entrée, elle pelait des pommes de terre pour le souper. Tout près d'elle, appuyé au mur, se tenait Mikolai; les mains dans les poches de son pantalon, il abaissait les yeux en ricanant vers la nuque ferme et brune qui luisait hors de la collerette.

Ah! était-ce beau! était-ce beau!... Éblouie, Zosia ferma les yeux, puis les ouvrit tout grands, regarda devant elle, comme perdue dans un rêve, et poussa un soupir profond, plein de désir. Ah! tout parlait d'amour! Elle promena les yeux autour d'elle : où était Martin Beckier? n'était-il pas revenu des champs avec Mikolai?... où était Rozia?

— Hé! (Sa voix était aiguë en appelant son beau-fils.) Où sont les autres?... ton ami?... et ta sœur?

— Je ne sais pas, — dit le jeune homme sans que l'apparition de sa belle-mère le troublât davantage dans son badinage avec la servante.

Maintenant il chatouillait le cou de Marianne avec un long

brin de paille; il cachait le brin de paille derrière son dos lorsque, laissant retomber le couteau à pommes de terre, elle cherchait à le saisir en riant.

Où étaient donc Martin et Rozia? Ils n'étaient pas dans la grande salle du rez-de-chaussée! La femme qui, de ses yeux brûlants et impatients, regardait à l'intérieur par la fenêtre basse, ne les découvrait pas. Où étaient-ils donc? Tout à coup le badinage des deux jeunes gens sur le seuil de la porte lui parut répugnant. N'avaient-ils donc pas honte? Elle arracha violemment le brin de paille de la main de son beau-fils et l'émietta en menus brins :

— Laisse ces bêtises, — dit-elle sévèrement, en fronçant les sourcils. — Marianne, rentre, *daly!* ne fainéante pas sur le seuil!... Quand monsieur Tiralla rentrera, il faudra manger, *daly!*

La servante, encore toute échauffée d'avoir ri, murmura avec colère, troublée dans son plaisir :

— Monsieur Tiralla n'est pas du tout sorti, il est à la maison. Le maître d'école de Starawies est venu. J'ai dû monter des bouteilles de la cave, ils ont bu de la bière et de l'eau-de-vie. Monsieur Tiralla est au lit maintenant, il dort!

Elle haussa les épaules en s'en allant, secoua la tête et décampa.

— Le père boit, — dit le fils, perdant soudain sa gaieté. — Il n'a jamais bu autrefois; pourquoi boit-il maintenant?

Il regarda sa belle-mère d'un air interrogatif. Il lui semblait qu'elle pouvait lui fournir une explication. Comment souffrait-elle que le père bût autant? et pas seulement du vin et de la bière!... Dernièrement, lorsqu'il était allé au marché aux cochons de Gnesen, il avait rapporté de l'eau-de-vie, tout un tonnelet d'eau-de-vie claire, de vraie eau-de-vie de pommes de terre, comme celle qu'on donne aux ouvriers pendant la moisson. Et il en avait bu comme si c'était de la petite bière.

— Dis-moi, — fit Mikolai d'un ton grossier, — comment se fait-il que le père ait changé ainsi? Autrefois, c'était un homme gai, qui buvait volontiers, sans doute... et pourquoi pas?... mais jamais plus qu'il ne pouvait supporter... Mais maintenant!... (Il hocha la tête et son regard parut tout à coup méfiant à sa belle-mère.) Je ne sais pas comment il en est venu là!

— Je ne sais pas non plus, — dit-elle en tournant la tête de tous côtés.

Où donc s'étaient-ils cachés? Ils étaient partis tous deux, sans doute ensemble. A cette idée, tout croulait en elle. Que Mikolai pensât ce qu'il voulût, cela lui était égal!

— Où donc est Beckier? — demanda-t-elle précipitamment.

Les pensées de Mikolai demeuraient toujours auprès de son père. Il l'aimait bien trop pour ne pas s'affliger de le voir ainsi! Le front plissé de rides méditatives qui n'allaient guère à son visage rond et naïf, il considérait le pavé. Heureusement que sa défunte mère n'avait pas vu cela! Sa belle-mère semblait plutôt prendre la chose avec indifférence. Ou bien non... pourtant pas! Elle avait pâli tout à coup, elle avait l'air bouleversé... non, non, la chose la touchait autant que lui! Plein de remords de l'avoir offensée, ne fût-ce que mentalement, il lui tendit la main et se mit à rire :

— Eh bien, nous tâcherons de lui faire perdre cette mauvaise habitude, qu'en dis-tu? Ça ne le tuera pas encore!

— Ça ne le tuera pas encore, — répéta-t-elle, distraite.

Elle ne pouvait plus y tenir : il fallait qu'elle sût où ils se trouvaient tous deux :

— Où est donc Rozia? *Psia krew!* — s'écria-t-elle avec fureur.

Son beau-fils, tout décontenancé, la considéra : tiens! comme elle jurait aujourd'hui! Cela l'amusait : d'habitude, elle était si réservée. Désormais elle n'aurait plus le droit de faire la grimace lorsque le père lâcherait un juron. Il lui passa, pour la taquiner, un bras autour de la taille :

— Hé! hé! la Pani est de bien méchante humeur, aujourd'hui!

Alors elle ne se contint plus. Désespérée de ne pas savoir où s'attardaient les deux autres, elle éclata en larmes. Elle appuya en sanglotant son front sur l'épaule de son beau-fils. Mikolai fut consterné, puis vaincu : en cela, il était bien le fils de son père; il ne pouvait pas voir pleurer une femme. Et celle-ci surtout... une vraiment bonne femme... il n'aurait jamais cru que sa belle-mère eût le cœur si tendre! Voilà maintenant qu'elle se chagrinait à cause du père!

Madame Tiralla pleura longtemps auprès de lui...

Martin Beckier était resté aux champs plus tard que Mikolai : il avait encore à répandre des semences de trèfle dans un hivernage, tandis que l'autre ramenait à la maison le cheval qui avait été attelé à la herse.

Le jeune semeur arpentait les sillons en sifflant. Une brise douce soufflait sur la plaine. Le printemps allait-il venir vraiment?... Par Dieu, mais c'était Rozia!... Il mit sa main devant ses yeux pour la voir arriver sans être aveuglé par les derniers rayons du soleil. La ferme n'était pas loin du morceau de terre qu'ils labouraient; la jeune fille sortait justement de la porte, sans châle et sans chapeau, les mains pendantes le long de sa jupe.

Quand Rozia vit qu'il lui souriait, elle lui sourit aussi; une gaîté rayonnante rendait son petit visage plus joli qu'à l'ordinaire.

— Il faut cesser votre travail, monsieur Beckier! — cria-t-elle joyeusement. — Je viens vous chercher. Vous avez tant travaillé! n'êtes-vous pas fatigué?

— Non!

Et il montra en riant ses dents saines, doublement luisantes et blanches sous la moustache noire.

— Jamais Jendrek n'a fait tant de besogne, — affirma-t-elle d'un air entendu, — et les autres domestiques non plus!

— Je ne suis pas un domestique!

— Oh!... (elle devint toute rouge)... je ne voulais pas dire cela. Oh! non, non! (Elle lui tendit naïvement la main.) Je vous en prie, ne soyez pas fâché!... Ma mère m'a dit que vous aviez de l'argent et que vous n'auriez pas besoin de travailler ici! Oh! je sais bien!

— Je travaille volontiers ici, — fit-il rapidement, — je travaille très volontiers ici! Je travaille ici... (il resta court, un instant, et effleura d'un regard prompt le visage délicat à demi tourné vers lui...) ici avec un plaisir tout spécial!

— C'est très gentil à vous! — dit-elle innocemment, en tournant tout à fait vers lui son aimable visage.

Il l'examina avec satisfaction. Comme elle avait bonne mine, maintenant!... bien meilleure mine que lorsqu'il était arrivé... Par Dieu, bientôt elle serait en état de se marier!... Il se déclarerait plus d'un prétendant : ses cheveux frisés, qui

brillaient comme de l'or, étaient une rareté dans ce pays de têtes brunes et lisses. Et elle aurait aussi une jolie dot, M. Tiralla le lui avait donné assez clairement à entendre. Et Mikolai était un bon garçon et un bon frère qui céderait volontiers la part de sa sœur! Et quelle femme patiente et douce elle serait! Il semblait à Martin qu'il devait déjà mettre la main dessus.

— Je cesse mon travail, — dit-il d'un ton résolu. (Et il répandit les dernières graines de son sac, à tout hasard, et remit le casaquin qu'il avait accroché à la charrue renversée.) — Voulez-vous venir vous promener avec moi, mademoiselle?

Oh! oui, Rozia voulait bien! « Était-il déjà allé dans le Przykop? Il y avait beaucoup de violettes... Mais il ne devait pas lui dire *mademoiselle* : elle n'était pas encore une demoiselle, sa mère le répétait chaque jour; elle était encore une enfant!... »

— Alors, Rozia... Rozyczka... allons!

Il lui offrit la main, elle y mit la sienne; la main dans la main, ils gagnèrent lentement le Przykop.

Il n'y avait pas encore de bourgeons aux aunes, aux saules et aux chênes, qui se dressaient isolés; les vieux pins seulement étaient verts comme toujours et embaumaient la jeunesse et la vie. Le pic becquetait leur écorce et, là-haut, dans les larges branches luisantes, riaient les colombes des bois.

C'était très tranquille dans le vallon, très abrité, et il faisait si doux qu'on aurait pu s'asseoir par terre. Martin en éprouva l'envie, mais la jeune fille se mit à battre les buissons et à retourner avec empressement les feuilles brunes tassées sur le sol. N'y avait-il pas quelque part une violette là-dessous? En voici une! elle la cueillit avec ravissement, en poussant des cris de joie.

Comme cette douce fillette pouvait être exubérante! Le jeune homme s'en réjouit, et, comme elle se tenait devant lui et lui passait justement une violette et une feuille à la boutonnière, il lui sourit; peu s'en fallut qu'il ne lui appliquât un baiser : personne ne les voyait et le front de Rozia était si près de ses lèvres!

— Les étoiles brillent, la nuit est froide,
Ouvre ta fenêtre, ton amant veille!

commença-t-il à chanter.

— Je ne connais pas cette chanson, — dit-elle naïvement.

Alors il eut honte de continuer. C'était une chanson que les soldats et leurs amoureuses chantaient, le soir, dans les blés : ce n'était pas encore pour ses oreilles.

Ils se promenèrent plus loin, la main dans la main. Les hauts arbres du val profond inspiraient un vrai respect à Martin, qui n'était pas habitué aux forêts et à l'ombre; il marchait avec recueillement. Là il n'aurait jamais osé se permettre... C'eût été une mauvaise action que de troubler l'innocence de cette enfant!

Elle lui demanda :

— Pourquoi ne dites-vous rien? Racontez-moi donc quelque chose!... Mais, je vous en prie, pas d'histoires comme celles que me raconte Marianne!... Êtes-vous allé toujours à la messe aussi fréquemment que chez nous? Irez-vous aussi vous confesser, en même temps que moi? Y a-t-il une belle église à Opalenitza? Avez-vous aussi une madone miraculeuse au-dessus de l'autel?

Alors il se mit à lui parler de sa mère. C'avait été une femme heureuse, qui avait eu un bon mari. Elle avait eu aussi beaucoup d'enfants; ils étaient eux-mêmes bien sages, bons et heureux. Deux filles étaient mariées, le fils aîné possédait la ferme d'Opalenitza, le second était mécanicien sur les bords du Rhin, le troisième s'était engagé aux chasseurs de Liegnitz; le quatrième et le plus jeune, c'était lui, le meunier. Mais il serait, lui, le plus jeune, le plus heureux de tous s'il rencontrait une meunière qui eût une fortune suffisante, jointe à la sienne, pour acheter un beau moulin!

— Ma mère en aurait eu tant de joie! — dit-il doucement, en regardant la jeune fille.

Puis il continua à parler gentiment de ses père et mère, qui avaient vécu si unis, qui étaient morts presque en même temps : Rozia se mit à pleurer. Il ne comprit pas ces larmes : tiens! pourquoi donc pleurait-elle? Il passa tendrement le bras autour de ses épaules et l'attira à lui :

— Pourquoi pleures-tu, Rozyczka? pourquoi pleures-tu, petite fille?

Elle ne dit pas un mot; elle pleurait amèrement. Oh! combien ils avaient été heureux! Mari et femme, toujours unis... et beaucoup d'enfants... et morts presque en même temps!... Elle frémit : cela devait être encore plus délicieux que le paradis!... Et, dans son désir et dans sa douleur, elle se serra encore davantage contre lui...

Il était déjà tard lorsqu'ils sortirent du val tranquille. Un brouillard printanier flottait sur les champs qu'ils traversaient la main dans la main. Ils ne se séparèrent que sous la porte cochère de Starydwor.

Marianne chantait en remuant ses marmites, Mikolai riait dans la cuisine, près de l'âtre, mais une lueur rêveuse demeura sur le visage de Rozia. Elle ne s'émut pas du tout, elle, l'enfant docile et consciencieuse, lorsque son frère lui cria de la cuisine :

— La mère te cherche depuis longtemps... elle est très fâchée... Où étais-tu donc?

Elle ne remarqua nullement le regard vraiment perçant que lui jeta sa mère. Elle ne fut pas frappée du silence oppressant qui régna pendant le souper.

Madame Tiralla se taisait avec persistance; elle semblait être de si mauvaise humeur qu'involontairement les hommes le devinrent aussi, — M. Tiralla du moins et Mikolai : Beckier regardait son assiette d'un air amusé et mangeait avec appétit. Que lui importait que la femme fût de mauvaise humeur, ce jour-là! Le vieux mari et le beau-fils pouvaient se laisser mener par elle; quant à lui, il s'y refusait! Et il pensait combien il devait faire bon vivre avec une épouse comme Rozia : toujours unis... et beaucoup d'enfants... et... et... Non, il n'imaginait plus rien : il sentait peser sur lui un regard qui l'empêchait de songer à son aise.

Madame Tiralla examinait le jeune homme, sans relâche, les lèvres boudeuses et les sourcils froncés. Elle était exaspérée! Comment pouvait-il lui préférer cette petite fille?... Mais ensuite sa colère se fondit. Un monde d'amour, de douleur, de désir, et, en même temps, d'humilité, parut dans ses yeux : ah! si seulement il la regardait durant une seule, une

brève minute!... Ah! voici qu'il levait les paupières : ses regards, à elle, l'avaient pourtant attiré; il fallait qu'il fixât les yeux sur elle, il le fallait!

Et, en ce moment, elle devint la plus dangereuse des séductrices; un sourire charmeur entr'ouvrit sa bouche, ses yeux eurent un éclat rayonnant. Elle n'avait jamais été aussi belle, aussi tendre.

M. Tiralla même profita de ce brillant sourire qui l'ensoleillait. Elle le regardait si affectueusement, sa Zosia! elle l'enivrait. Que lui importait qu'elle fût parfois si méchante avec lui! bah! tout cela était pardonné... des bêtises qu'il avait dû rêver naguère!.. Sans doute, elle avait été étrange, bien étrange quelquefois... hum!... mais, ce jour-là, c'était un ange! Il en oublia même de boire. Il baisait le bout de ses propres doigts, lui lançait le baiser et la contemplait avec des yeux humides.

Martin Beckier aussi la contemplait comme s'il voyait en elle quelque chose de tout nouveau. Mon Dieu, il ne savait pas qu'elle fût si belle! La petite lui ressemblait très peu, vraiment. Rien d'étonnant s'ils lui faisaient tous la cour, ainsi que M. Tiralla le lui avait raconté le premier jour : oh! oui, il le croyait sans peine!... Involontairement il caressa sa petite moustache brune et il regarda madame Tiralla en face de ses jolis yeux. Alors elle sourit encore plus délicieusement et il répondit à son sourire : elle lui plaisait beaucoup.

Lorsqu'ils se souhaitèrent une bonne nuit, elle blottit sa main dans la sienne : il en sentit la chaleur douillette et la serra plus fort qu'il n'avait coutume de le faire. Comme la menotte de Rozia était maigre à côté de celle-là!...

Madame Tiralla se tenait devant le miroir de sa chambre et se déshabillait. Elle se déshabillait lentement, très lentement : il lui semblait toujours qu'elle devait redescendre l'escalier, suivre le long vestibule et passer devant la porte des jeunes gens... Dormait-il déjà?...

Les jeunes gens qui devaient se rendre aux champs, le lendemain, de très grand matin, dès que s'élèverait la première alouette, s'étaient couchés de bonne heure. Rozia aussi avait regagné sa chambre tôt après le souper; mais madame Tiralla avait encore bavardé, un instant, dans la cuisine, avec Marianne,

tandis que M. Tiralla restait accoudé à la table, la tête dans ses mains. Il n'avait pas essayé de retenir sa femme lorsque celle-ci était sortie. — Savait-il enfin combien il la dégoûtait?... Il semblait presque à madame Tiralla qu'il en était ainsi : ne louchait-il pas souvent de son côté, maintenant, en laissant pendre, d'un air chagrin, sa lippe bleuâtre. Elle s'en réjouissait : il était bon qu'il le sût; assez longtemps, durant une éternité, elle n'avait pu lui faire comprendre qu'elle le haïssait, et qu'elle le méprisait, en outre!... Grâce à Dieu et à tous les saints, — et qu'ils en fussent mille fois loués! — depuis des mois déjà, M. Tiralla la laissait en paix, — depuis que le fils était de retour à la maison, depuis le jour de sa malheureuse tentative des grains rouges! Les saints, alors, n'avaient pas permis que cela arrivât, et c'était bien ainsi, car elle était tout de même débarrassée de lui!... depuis qu'il aimait tant la bouteille!... Et elle n'avait rien eu à confesser au curé.

— Loué sois-tu, Jésus-Christ!

Elle se signa avec recueillement devant sa glace; puis, de ses deux mains, elle dénoua précipitamment son épaisse et longue chevelure qui l'enveloppa comme un manteau soyeux. Elle le secoua, ce manteau, et respira profondément : oh! comme il faisait lourd, oppressant et angoissant, là!

Elle alla vers la fenêtre, l'ouvrit avec impatience et se pencha très en avant. Dehors, c'était comme le printemps, une nuit sombre, douce, fleurant la terre, aux étoiles scintillantes. Une sorte de lueur dorée luisait juste au-dessus de la ferme et l'on pouvait distinguer un couple enlacé qui se promenait de long en large près de la mare.

C'était Marianne! Mais avec qui? l'homme était grand, plus grand que Mikolai! Une terreur mortelle envahit Zosia : non, elle ne souffrirait pas cela, elle préférait descendre elle-même!... Mais non, ce n'était pas Beckier! Il ne marchait pas ainsi, en se balançant à la manière des paysans; il se tenait beaucoup plus droit! Et pourtant, quoique ce ne fût pas lui... combien elle enviait maintenant sa servante!

Zosia mit ses mains devant son visage : non, elle ne voulait rien voir, elle ne voulait pas non plus entendre leur chuchotement! Mais cependant elle sentait par tout son corps ce frémissement qu'elle n'avait éprouvé qu'une seule fois dans

sa vie et dont elle ne savait plus s'il avait été suave ou affreux. Elle éprouvait ce qu'elle avait éprouvé jadis dans la chambre paisible, lorsqu'elle s'était agenouillée devant l'ami de son âme, lorsqu'elle avait levé ses yeux implorants vers celui qui ressemblait au Crucifié...

Elle se détourna. Elle alla, en chancelant, de la fenêtre au miroir, où elle se contempla fixement, les yeux mi-clos. De la petite fenêtre entr'ouverte arrivait un vent léger qui frôlait ses épaules nues, sa gorge et ses bras. Elle avait la sensation d'une main caressante qui l'effleurait, et elle retenait son souffle. Et, en même temps, elle se contemplait dans le miroir : n'était-elle pas trop vieille déjà, était-elle encore assez jeune? Ah! oui! Elle fut obligée de sourire. Une voix lui disait : « Tu as l'air d'une jeune fille, et, en somme, tu es vraiment encore comme une jeune fille!... » Oui, quand elle y réfléchissait bien, était-elle la femme de M. Tiralla, devant Dieu? Non! Il l'avait prise de force, mais, malgré tout, elle n'était pas sa femme : Dieu seul unit mari et femme.

S'il venait maintenant, s'il était là, pourtant!...

— Sainte Vierge et tous les anges et archanges, assistez-moi!

Dans son ivresse, elle tendit les bras. Alors, elle crut entendre un pas prudent dans l'escalier; le plancher de la chambre craqua. Folle de joie, elle s'élança vers la porte et retira le verrou... M. Tiralla était devant elle.

La nuit s'obscurcit au-dessus de Starydwor, toutes les étoiles se cachèrent derrière les nuages, comme si elles craignaient de regarder en bas. Le vent doux qui semblait porter le printemps sur ses ailes avait amené la pluie : elle s'abattit soudain en une averse violente; puis, lorsque l'air chaud fut devenu plus frais, il continua de pleuvoir, plus lentement mais sans répit, jusqu'à l'aube brumeuse, froide et pitoyable.

Les deux jeunes hommes, qui devaient aller aux champs, boutonnèrent soigneusement leurs casaquins. Quel changement de temps! on frissonnait jusqu'à la moelle... Si du moins, on leur avait préparé du café bouillant!... Mais personne ne se montra. Personne ne répondit à l'appel sourd :

— Hé, Marianne!

La maison semblait déserte ; il y régnait un silence de mort. Bon gré, mal gré, Mikolai fut obligé d'allumer le feu et de faire le café, pour qu'ils n'eussent pas à sortir dans le matin humide et morose sans avoir avalé une gorgée réchauffante.

Madame Tiralla avait bien entendu l'appel. Elle était étendue dans son lit, les yeux ouverts, mais elle ne pouvait se soulever ; elle était comme brisée dans son corps et dans son âme. Elle n'avait plus que la force de mordre son oreiller pour étouffer ses sanglots désespérés... Sainte Vierge, dormais-tu donc ? Les anges et les archanges ne l'avaient-ils donc pas entendue ?... Il était venu, lui... mais pas celui qu'elle avait demandé dans ses prières !...

Dans sa rage impuissante, elle serra les poings ; sur ses joues en fièvre brûlait le feu de la honte la plus profonde. Toute la répulsion, toute la haine qu'elle avait éprouvées pour M. Tiralla n'étaient rien en comparaison de cette flamme qui montait maintenant en elle, qui la léchait et l'embrasait toute. Comment se vengerait-elle ? Ah ! si elle possédait encore le poison qu'elle avait été assez folle pour lui remettre, comme elle se hâterait de descendre vers celui qui ronflait dans son lit, et avec quel calme elle verserait la poudre blanche dans sa bouche entr'ouverte ! Elle était sûre que ce serait efficace, cette fois. Les saints ne laissaient pas périr des créatures innocentes, mais ils souriraient en regardant les diables emporter l'âme de M. Tiralla aux enfers !

Elle poussa des imprécations sauvages et se tourmenta encore en s'adressant des reproches : oh ! avait-elle été bête, d'une bêtise sans nom, de se laisser prendre ses poudres libératrices ! Pour les avoir en ce moment, elle donnerait dix ans de sa vie, davantage même : son salut éternel ! Oui ! Elle se redressa, éleva ses bras nus et ses poings fermés vers le ciel, et elle gémit :

— Prends-le ! prends-le en échange !

Ensuite elle pria : ce fut un balbutiement insensé, elle déraisonnait. Mais cependant, tout en agitant ses lèvres, en se signant et en se frappant la poitrine, elle éprouva quelque apaisement. Tandis qu'elle murmurait ses prières habituelles, elle pensait aux poudres. Qui sait si elle ne pourrait pas les ravoir ? Il les avait mises dans son bureau, elle l'avait bien vu. Sans

doute, le bureau était toujours fermé mais... « Loué soit Jésus-Christ et sa sainte mère Marie!... » Elle respira profondément : la clef se trouvait avec le trousseau de clefs, dans la poche du pantalon!

Elle s'assit sur le bord du lit, écarta de son visage ses cheveux en désordre et chercha ses pantoufles. Il était encore de bonne heure, il dormait ferme, ainsi que Rozia et Marianne; Martin et Mikolai étaient déjà aux champs. Personne ne se mettrait en travers de son chemin!

Elle ne s'habilla pas complètement, elle ne passa qu'un jupon, dans sa hâte de descendre; dès qu'elle eut introduit ses pieds nus dans ses pantoufles, elle se glissa en bas de l'escalier. Elle leva le loquet de la porte de M. Tiralla sans la moindre précaution, presque impétueusement : en effet, il était couché là et ronflait, les yeux bien fermés, mais la bouche ouverte. Vite, à présent, vite!

Elle promena un regard inquisiteur autour d'elle : le vieux bureau à cylindre était là! Mais, ô malheur! M. Tiralla avait sur lui le pantalon dans lequel il mettait toujours ses clefs! Il s'était jeté sur son lit, à demi vêtu; un bas et une jambe de pantalon seuls se montraient sous l'édredon déplacé et tiré en haut.

Elle éprouva d'abord une déception, puis elle eut une moue méprisante : il dormait, il ne s'apercevrait de rien! Et, réprimant le dégoût qu'elle avait de le toucher, elle écarta la couverture du corps vigoureux qui semblait tombé là et introduisit rapidement ses doigts souples dans la poche du pantalon... Ah! il était inerte comme une pierre! Elle n'étouffa même pas un cri de joie lorsqu'elle sentit le trousseau et qu'elle tint la clef désirée.

Elle s'élança vers le bureau à cylindre et poussa la clef dans la serrure. Le couvercle se souleva en grinçant; les tiroirs furent à découvert. Tournant le dos au lit, elle se mit à fureter : elle tirait les tiroirs, les uns après les autres, précipitamment, et les refermait avec violence, dans sa colère de ne rien trouver. Où étaient-elles, où étaient-elles, ces poudres? Halte! Dans ce tiroir, vite... qu'est-ce que cette chose blanche qui luisait parmi les papiers jaunis? La petite boîte, la petite boîte! Elle avança la main... mais ses doigts qui déjà se recourbaient, restèrent suspendus sans l'atteindre.

— *Psia krew!* que fais-tu là? — s'écriait son mari subitement réveillé.

Elle avait fait volte-face. Ils se regardèrent fixement, tous deux blêmes. Elle se tenait devant lui, tremblant ainsi que la feuille à l'approche du vent; mais lui aussi tremblait. Tous deux étaient incapables d'articuler un mot. M. Tiralla, comme étranglé, respirait avec peine et son visage était d'un rouge bleuâtre. Que faisait-elle là, que voulait-elle, que cherchait-elle? Pourquoi venait-elle en cachette, pendant qu'il dormait? Voulait-elle le voler? Il ne lui avait jamais refusé de l'argent, elle n'en cherchait donc pas, mais peut-être... Il devint raide d'épouvante, tira la langue et respira encore plus difficilement. Elle voulait autre chose! Elle voulait...

— Que?... que...?

Il n'en dit pas davantage. Mais la terreur, l'horreur, la fureur lui arrachèrent un cri inarticulé, bestial.

Alors elle poussa aussi un cri perçant et sortit en courant de la chambre, les cheveux flottants, sans refermer les tiroirs et le bureau.

Il resta étendu, comme paralysé. Ses yeux seulement fouillaient tous les coins : il avait si peur! Ce gros homme robuste était soudain en proie à la plus grande détresse. Était-elle vraiment partie? Il épiait chaque bruit. Mais lorsqu'il ne perçut plus de glissement dans le vestibule, lorsque tout fut redevenu silencieux, tout à fait silencieux, jusqu'à ce qu'enfin retentit le pas de Marianne et que son chant sonore, mêlé au cliquetis des anneaux de l'âtre, lui redonna du courage, il se leva en vacillant, se dirigea vers le bureau à cylindre, prit dans le tiroir laissé ouvert la boîte aux poudres et la cacha entre sa chemise et sa peau... Pourvu qu'elle ne la trouvât pas! pourvu qu'elle ne la trouvât pas!

Puis il alla vers son lavabo et plongea sa tête ébouriffée dans la cuvette : son visage brûlait, lui faisait un mal cuisant. Comme il se rafraîchissait, la servante entra.

Tout effrayée, Marianne battit des mains :

— Qu'y a-t-il, *Panje*?

Mon Dieu, de quoi avait donc l'air M. Tiralla? Il était horriblement égratigné. Était-il tombé dans les épines? Elle se

précipita à la cuisine pour chercher un peu de graisse afin de l'en enduire.

M. Tiralla s'assit, tranquille comme un agneau, et se laissa graisser ses égratignures; il ne répondit pas un mot aux questions de Marianne. « Tombé dans les épines, tombé dans les épines... », — oh! oui, mon Dieu, c'était bien cela! Il fit signe que oui, d'un air hébété. Puis il gémit, comme quelqu'un de grièvement blessé, et laissa choir sa tête sur la table : c'était fini, tout à fait fini!... Et il avait pu croire encore la veille... Ah! quel âne, quel animal il était!... Résigné, il se mit à pleurer; il ne voulait pas réfléchir davantage... et puis, à quoi bon? Ce qui arrivait, arrivait.

Il se fit apporter de l'eau-de-vie. Ah! cela l'allégeait, cela lui faisait du bien! Il frappa sur la table et hoqueta en sanglotant :

— Zo... sia!... Zo... sia!

Il l'avait toujours tant aimée, pourtant!...

X

Madame Tiralla se serait trompée en croyant qu'elle avait quelque chose à craindre de M. Tiralla. Elle n'aurait pas eu besoin de se tenir à l'écart pour qu'il ne la vît pas : il l'évita. Il les évita tous. Tous l'aimaient, elle, tous lui étaient attachés... Mon Dieu, c'était une sorcière! qui sait ce qu'elle pouvait encore lui faire de pire, s'il disait quelque chose contre elle? Elle lui inspirait une peur secrète. Lorsqu'il entendait son pas, il se courbait involontairement; il préférait qu'elle n'entrât pas où il se trouvait. Aux repas, il ne mangeait presque plus rien : même s'il avait eu faim, il n'aurait pas osé manger. La boisson le nourrissait; il grossissait toujours davantage; ses yeux disparaissaient derrière des bourrelets. Il ne mangeait que ce que Marianne lui apportait; mais sa femme n'en devait rien apprendre, il l'ordonna à la servante. Celle-ci l'approuvait :

— Bien! bien!

Mais, lorsqu'elle parlait de M. Tiralla à d'autres personnes, elle se passait le doigt sur le front en disant d'un air affligé :

— Pauvre petit maître! je crois qu'il boit trop!

M. Tiralla était devenu un ivrogne : voilà ce que répétaient

les gens. Sans doute, on l'apercevait à peine, depuis quelque temps, au cabaret, avec les notabilités ; mais il buvait en cachette, soit chez lui, soit au cabaret, quand les autres n'y étaient pas. Il fuyait ses anciens camarades. Depuis plusieurs semaines, ceux-ci ne l'avaient pas rencontré.

Ce fut donc un événement, ce jour-là, que de le pincer dans l'après-midi, de bonne heure tout seul au cabaret. Ils avaient projeté de le surprendre ; cette fois, ils le tenaient.

— *Psia krew!* mon vieux, — s'écria Jokisch, — où te terres-tu donc? Nous sommes voisins et je ne te vois jamais!

Le forestier, qui avait d'ordinaire à se plaindre de M. Tiralla, lui parlait maintenant sur un ton d'amical reproche :

— Je ne vous rencontre plus dans le Przykop!

Schmielke et le gendarme exprimèrent aussi leur étonnement : « Pourquoi ne voyait-on plus M. Tiralla à la table des amis?... Monsieur le curé avait remarqué aussi que M. Tiralla ne venait plus au sermon. Ce n'était pas une manière d'agir, il fallait aller à l'église ; et justement lui, M. Tiralla, le mari d'une femme si pieuse et... (ils firent une petite pause et M. Schmielke eut un rire polisson...) si belle!... devait prier avec deux fois plus de zèle que les autres. »

Ils se poussèrent du coude en riant : ne remarquait-il donc rien, lui? Mais il les regarda, l'un après l'autre, d'un air hébété. Puis il continua tranquillement de boire, comme s'ils n'étaient pas là. Qu'est-ce que ça pouvait leur faire? il ne leur demandait rien! Ils n'avaient qu'à lui laisser la paix. Quel plaisir trouvaient-ils à se repaître les yeux de sa vue? Il n'était pourtant pas encore assez stupide pour ne pas sentir qu'ils voulaient le berner. Il regarda autour de lui avec inquiétude : on lui empoisonnait aussi cet endroit. Où pourrait-il vider en paix son petit verre? Chez lui, il avait peur de sa femme. Oh! elle était bien maintenant toujours aimable avec lui et lui disait souvent : « Bois donc, bois! » et, lorsqu'il se plaignait de ce que le sang lui montât à la tête, elle commandait à Marianne d'aller lui chercher des rafraîchissements à la cave. « Qu'as-tu besoin d'aller aux champs? — disait-elle, même ; — laisse-donc travailler les jeunes gens. Reste ici : il fait une chaleur, dehors!... » Elle avait parfaitement raison, mais il ne se fiait plus à elle. Pourquoi lui conseillait-elle si gentiment de

rester à la maison? Il aurait bien voulu le savoir; et pourtant il frémissait d'horreur à l'idée de l'apprendre. Est-ce que chacun ne tient pas à la vie?... Oh! il valait mieux qu'il fît comme s'il ne remarquait rien...

Il était intérieurement brûlé, dévoré par une frayeur qui le consumait, qui desséchait sa bouche, son cou, sa poitrine et ses poumons : tel un champ aride qui ne peut être suffisamment arrosé. Il fallait boire, pour vaincre la peur qui l'étreignait, qui l'envahissait, dans la salle, dans le vestibule, dans la cour ensoleillée comme par les nuits de clair de lune, dans la grange, dans l'écurie, dans la maison et autour de la maison, partout, dans le voisinage de sa femme... Jusqu'à présent, il ne s'était senti en sûreté qu'au cabaret, et encore lorsqu'il y était seul avec sa bouteille.

Et maintenant ils venaient le troubler au cabaret aussi! Il regarda fixement les rieurs, acheva son verre et s'en alla sans dire adieu, sans compter les nombreux traits à la craie que l'hôte avait marqués pour lui sur le tableau noir; il sortit, les épaules remontées, la tête de travers, comme quelqu'un qui se gare de quelque chose.

Ils essayèrent encore de rire.

— Il est toqué ! — dit Schmielke, en se battant la hanche.

Mais ensuite ils ne rirent pourtant pas.

— S'il se saoule tous les jours comme ça, — dit Jokisch en se frottant pensivement le nez, — il ne saura bientôt plus ce que sa femme fait de lui!

— Qui est-ce qui pourrait le lui reprocher, à la pauvrette? — grommela Schmielke, — elle a sûrement vingt ans de moins que lui et monsieur Tiralla n'a jamais été un Adonis. Soit dit entre nous, je trouve très naturel qu'une femme comme la belle Tiralla accorde ses faveurs à un autre!... Messieurs, vous êtes vraiment encore très province, ici... Je regrette seulement de n'être pas l'élu!

— C'est un pouilleux, un stupide gamin! — s'écria Jokisch, empoigné par l'envie.

Ils étaient tous jaloux. Mais Schmielke, l'homme du monde, les consola :

— Qui sait qui aura son tour après celui-là?... du moment qu'elle a commencé!

Oui, là était leur espoir à tous...

M. Tiralla avait descendu lentement, en titubant, la rue du village. Il ne voyait et n'entendait rien ; il ne pensait à rien non plus. Il prit machinalement le chemin desséché, derrière la dernière chaumière de Starawies.

Les champs luisaient au soleil ; les blés étaient encore verts, mais ils s'élevaient déjà à hauteur d'homme et balançaient leurs fiers épis sur d'infinies étendues. Le trèfle fauché sur les lisières séchait rapidement au soleil et répandait une senteur puissante. L'air vibrait de l'incessant bourdonnement des insectes dorés et des trilles des alouettes invisibles. Jusqu'au delà de Starydwor, partout, aussi loin dans la plaine que l'œil pouvait voir, s'étalait l'espoir de riches moissons. Mais, en M. Tiralla ne s'épanouissait plus le cœur d'un campagnard ; il ne regardait pas autour de lui ; il lui était indifférent que l'avoine levât et que le seigle commençât à blanchir.

Il rabattit son chapeau sur son front et marcha précipitamment. Marianne lui apporterait tout de suite quelque chose à boire ; il s'enfermerait : il n'avait pas encore sa dose... Ces damnés qui l'avaient dérangé ! Il en était encore de mauvaise humeur.

— Monsieur Tiralla ! monsieur Tiralla ! — cria quelqu'un derrière lui.

Il n'entendit pas. Devant la *Boza meka*, l'endroit où le chemin bifurque, — à gauche vers Starydwor, à droite vers la colonie, — quelqu'un l'attrapa par son habit.

M. Tiralla se retourna, épouvanté : était-ce elle ?... Ah ! ce n'était que le maître d'école ! M. Tiralla poussa un soupir de soulagement.

— Monsieur Tiralla, — dit Böhnke hors d'haleine, — pourquoi vous dépêchez-vous ainsi ? Vous courez !... Je vous ai vu de loin... depuis Starawies je vous suis au pas de course !

— Pourquoi me suivez-vous ? — fit M. Tiralla. — Je veux être seul. Il faut qu'on soit seul, on n'est en sûreté que lorsqu'on est seul !

Il soupira de nouveau et promena autour de lui, avec inquiétude, ses yeux gonflés.

Le maître d'école soupira aussi : — ah ! oui, cet homme était tout à fait bouleversé ! Ce qu'on racontait au village

devait être vrai : madame Tiralla était devenue la maîtresse de Beckier. Malédiction!... Böhnke s'approcha de M. Tiralla :

— Puis-je vous offrir mon bras, Monsieur Tiralla? Vous marchez avec peine...

— Non, non!... non, non!

Le gros homme le repoussa, presque effrayé. Et, comme le maître d'école ne se décourageait pas, il devint grossier :

— *Psia krew!* Que veux-tu donc? Petit maître d'école, va-t'en au diable!

Ce tutoiement n'offensa pas le maître d'école : M. Tiralla lui faisait pitié. Et il voulait, il devait savoir où en était madame Tiralla avec Beckier! Il ne pouvait pas croire tous ces bavards de l'auberge, mais de celui-ci, du propre mari trompé, il tirerait la vérité!

Böhnke prit l'ivrogne par le bras avec une affectueuse sollicitude :

— Laissez-moi donc aller avec vous, monsieur Tiralla, je vous accompagnerai!

— Puisqu'il le faut, — grogna l'autre en se laissant faire.

Cette sollicitude lui était douce, après tout! Et puis, qu'avait-il à craindre du maître d'école? Celui-ci était pâle et humble, il aimait qu'on le laissât en paix et il ne faisait de mal à personne.

Ils s'en allèrent ensemble, comme père et fils, et, quand ils atteignirent la porte cochère, M. Tiralla trouva tout naturel que le maître d'école entrât avec lui. Il dit lui-même :

— Viens, petit maître d'école, viens avec moi dans la salle : Marianne ira nous chercher quelque chose à la cave : j'ai la clef. Alors nous boirons, rien que nous deux!...

Ce fut une longue séance. Ils étaient arrivés de Starawies au commencement de l'après-midi ; maintenant le soir tombait déjà. Et, durant toutes ces heures, la maison avait été aussi silencieuse que si elle avait été déserte, sans une âme, sans la moindre souris; et pourtant, à chaque choc un peu fort des verres sur la table, M. Tiralla posait vivement son doigt sur ses lèvres : « Chut! chut!... » Il se penchait toujours davantage vers le maître d'école en chuchotant... « Oui, le maître d'école était son ami; il était content d'en avoir un pareil... Oui, sa femme était gentille à présent, elle était gaie,

elle souriait toute la journée; s'il le lui demandait, elle lui apporterait à boire elle-même, elle qui se bouchait le nez autrefois : « Pouah! tu pues », lorsqu'il avait bu un seul petit verre. Mais qu'est-ce qui pouvait se fier à elle?... »

— Car, petit maître d'école... (M. Tiralla passa son bras autour du cou de l'autre et lui souffla à l'oreille :) Écoute, petit maître d'école, elle me tend un piège! Et si je mourais, mon ami... chut! silence! tu ne me trahiras pas, tiens ta langue!... Et si je venais à mourir, alors, oh! alors...

M. Tiralla ne put parler davantage : un hoquet l'interrompit, il avait déjà beaucoup bu. Il posa sa tête sur la table et se mit à pleurer.

Le maître d'école restait immobile. Il entendait à peine ce que disait l'autre; il écoutait attentivement les bruits de la maison. Ne percevrait-il pas bientôt son pas, sa voix? Mais rien ne bougeait. Tout le monde était aux champs, — « pour faucher le trèfle », avait dit Marianne en apportant la dernière bouteille; puis, de la petite fenêtre, on l'avait vue s'en aller aussi, le râteau sur l'épaule... Faucher le trèfle! d'habitude, madame Tiralla n'allait pas faucher le trèfle. Mais, cette année! oui, cette année... (le visage du jaloux torturé se convulsa...) cette année, il s'y trouvait deux jeunes gens, le beau-fils et Beckier!... Lequel des deux était-ce? Peut-être les deux!... Le maître d'école eut un gémissement sourd : deux amants!... et pourtant il ne pouvait rien apprendre de certain. Celui-ci était si bête, si bête!... une brute!

La pitié que Böhnke avait d'abord éprouvée pour M. Tiralla se changea en fureur : c'était bien fait! pourquoi cet imbécile ne se souciait-il pas d'elle davantage? Böhnke le poussa sans nul ménagement :

— Votre femme va avec d'autres... vous le savez, je pense?

M. Tiralla ne tressaillit pas, il ne leva pas la tête.

— Laisse-la donc!... Ah! petit maître d'école, mon unique ami, si tu savais... si tu savais!...

Il soupira à fendre le cœur; mais, comme le maître d'école le questionnait avec une hâte imprudente, avidement, il se tut soudain. Non, il ne se laisserait pas interroger, non! la précipitation de l'autre l'avait rendu méfiant et il ferma obstinément la bouche.

Ainsi demeurèrent-ils silencieux jusqu'au soir ; et cependant le maître d'école hésitait à s'en aller : il fallait encore attendre, elle devait rentrer bientôt ! La table et les bouteilles dansaient déjà devant ses yeux, mais il se laissait toujours remplir son verre et il remplissait à son tour celui de M. Tiralla. Qu'y avait-il d'autre pour abréger cette attente désespérée ?

Böhnke ne se doutait pas de tout ce qu'il avait bu ce jour-là. S'il l'avait su, il en aurait été effrayé. Il avait toujours méprisé ceux qui buvaient au delà de ce qu'ils pouvaient supporter et il n'avait jamais oublié qu'il ne supportait pas grand'chose ; mais maintenant, il ne le savait plus... Elle devait pourtant rentrer, enfin, rentrer à la maison !

— A votre santé, monsieur Tiralla !

— A la tienne, petit maître d'école !

Ils trinquèrent sans gaîté, sans plaisir, pour boire, l'un rongé par les tourments de la jalousie, l'autre poursuivi par la peur de la mort.

Alors on entendit claquer un fouet. Enfin !... Elle arrivait, elle arrivait, enfin... mais avec les autres !

Le maître d'école alla en trébuchant vers la fenêtre ; dans sa hâte il avait renversé sa chaise avec fracas, en sorte que M. Tiralla, épouvanté par le bruit, ferma les yeux et se boucha les oreilles : il se serait volontiers caché sous la table.

Ils entraient dans la cour. Les bœufs qui tiraient le char avec lenteur avaient des guirlandes de trèfle rouge et de bluets autour de leurs cornes et paraissaient conscients de leur parure ; à gauche et à droite marchait un jeune homme, là un brun, ici un blond, le râteau sur l'épaule ; l'un était élancé, l'autre plus trapu, mais ils étaient tous deux jolis garçons et joyeux.

Le maître d'école les regarda avec envie. Et là... là... il s'approcha encore de la fenêtre... elle trônait !... elle trônait sur le trèfle parfumé, comme une reine, et plus belle, plus gaie qu'il ne l'avait jamais vue. Sa robe claire brillait de fraîcheur et de propreté, son chapeau pendait sur sa nuque, son front pur luisait à découvert ; elle avait l'air plus jeune, plus vivante que la jeune Rozia, blottie derrière elle. La brune Marianne courait en riant derrière le char, elle avait glissé du haut tas de trèfle.

C'était le cortège de la gaieté même qui entrait à Starydwor. Le maître d'école serra le poing et le dressa vers le char ;

et pourtant il aurait donné sa vie pour être avec eux, pour rire avec madame Tiralla.

— Comme elle est heureuse! — murmura-t-il en détournant son regard.

Il la haïssait, en cet instant, à cause de ce bonheur, et pourtant, il ne pouvait le lui envier.

Il passa devant M. Tiralla sans lui dire adieu, avec un geste d'horreur. Celui-ci bégaya :

— Reviens, mon ami, mon frère, reviens bientôt!

Böhnke ne répondit pas... Hors d'ici, hors d'ici, à la rencontre de cette femme trompeuse et indigne!

Elle pénétrait déjà dans le vestibule.

Savait-elle que le maître d'école était là? Marianne l'avait-elle préparée? En tout cas, elle n'eut l'air ni étonné ni effrayé. Son visage florissant ne devint ni plus rouge ni plus pâle, il conserva sa délicate teinte rose; ses yeux le regardèrent amicalement. Elle lui tendit la main.

— C'était si beau! — dit-elle, souriante, en soupirant d'aise.

— Si beau! — murmura-t-il après elle, en la dévorant du regard.

Il l'écarta presque impétueusement de la lumière et la poussa dans l'angle le plus sombre du vestibule :

— Vous trompez monsieur Tiralla!

— Qui est-ce que ça regarde?

— Moi, moi, moi!

Il la secouait, à chaque mot, il était comme fou; il sentait qu'il était ivre et il ne parvenait pas à se dominer. Il leva la main comme s'il voulait la battre.

Elle lui saisit le bras :

— Ah! ne me frappez pas!

Sa douceur le désarma : comment osait-il battre cette femme, lui, un ivrogne? Le courage lui manqua soudain, la colère aussi.

— Ah! pourquoi me troublez-vous? — fit-elle d'une voix plaintive, et elle ferma les yeux. — Je vous en prie, laissez-moi, ah! laissez-moi donc! j'étais si contente!

Son ton émut Böhnke. Oui, il la croyait volontiers : c'était bon, la joie!

Elle s'était lentement éloignée de lui; elle se trouvait de

nouveau en pleine lumière. Il comprit qu'elle le fuyait et qu'il ne pouvait la retenir.

Mikolai arrivait aussi :

— Mère, où es-tu donc?

Les autres le suivaient. Comme à travers un brouillard, le maître d'école vit des formes claires qui l'entouraient. Rozia avait débarrassé les bœufs de leurs guirlandes :

— Que faut-il en faire?

Alors madame Tiralla dit :

— Venez, parons nos chers saints de ces guirlandes de trèfle! C'est la première récolte de l'été. Qu'ils nous soient propices!

Et, se tournant vers le maître d'école :

— Venez plus souvent, monsieur Behnka, revenez souvent voir monsieur Tiralla : j'en serai heureuse!

Il ne put s'empêcher de s'incliner sur sa main et il murmura d'une voix enrouée :

— A vos ordres, tout à vos ordres, madame Tiralla...

Ils avaient paré tous les saints de la maison et la madone dans sa niche, devant la porte, avec les guirlandes de trèfle et de fleurs des champs. Le char était sous le hangar; on le déchargerait le lendemain : ce soir-là, on s'accordait une joyeuse trève. C'était comme dimanche à Starydwor. Marianne faisait des gâteaux à la poêle, en chantant; Mikolai fumait dans la cour en flânant et en tenant sa sœur Rozia par le cou. Elle rougissait et souriait en l'écoutant.

Il lui disait :

— Je t'assure que tu auras des regrets lorsque tu seras au couvent. Soigner des malades et toujours prier, toute la journée, c'est terrible!... Les dames du Sacré-Cœur sont toutes âgées, je les ai vues, une fois; et les sœurs grises... ah! ne dis rien... je sais ce que je dis... elles sont toutes laides et vieilles!... Que veux-tu faire chez elles? Reste à la maison! Nous nous accordons si bien!

Il pressa plus fort son bras contre les épaules de Rozia et continua avec gravité, bien que deux fossettes se creusassent dans ses joues rondes :

— Moi, comme frère, je te donne de bons conseils : tu devrais t'arranger pour épouser Martin. Je l'aime déjà comme

un frère. S'il veut rester ici et placer son argent dans la ferme, ou peut-être construire une brasserie ou une tuilerie, ou, avec ce que tu lui apporteras, s'acheter un moulin dans les environs... tout cela me convient également. Tout ce que je demande, c'est que tu n'ailles pas au couvent!... Petite sœur, ce sera beau, hein? Qu'en dis-tu?

— Oui... M'aime-t-il donc? — fit-elle doucement, avec timidité.

Son cœur battait : — ah! mari et femme... et toujours unis, de longues années... et beaucoup d'enfants!... Elle rougit vivement... « Ah! s'il m'aimait pourtant!... » pensa-t-elle, et une prière s'éleva de son cœur.

— Et pourquoi pas? — demanda son frère, en la regardant tendrement.

Il l'aimait vraiment beaucoup, sa bonne, douce et petite Rozyczka.

Puis il l'examina avec un grand sérieux :

— Sans doute, tu n'es pas si jolie que ta mère. *Psia krew!* (Il fit claquer sa langue et ses yeux brillèrent.) En voilà, une femme!... Et le vieux boit! c'est lamentable!... Mais, vois-tu, il ne faut justement pas comparer!... Martin se rendra à la raison; il n'est pas de ceux qui ne tiennent qu'à la beauté!

Une douleur violente traversa soudain la poitrine de Rozia : elle y porta involontairement la main; il lui semblait qu'elle devait retenir son cœur qui éclatait... Ah! oui, sa mère était belle... Et comme elle avait ri aujourd'hui en retournant le trèfle, ainsi qu'une colombe des bois roucoule dans le Przykop!... Ah! oui, à côté de sa mère elle n'était rien, elle le voyait bien. Elle pencha sa petite tête, dans un sentiment d'humilité douloureuse.

Mikolaï la consola :

— Mais tu as aussi quelque chose. Il faut à Beckier une femme qui lui apporte de l'argent. Il a bien quelque chose, mais ça ne suffit pas. Et je crois qu'avec ça, il t'aime beaucoup... Dis-moi... (il prit la fillette par le menton et la força à relever la tête...) l'aimes-tu aussi? Faut-il que je lui dise..?

Des larmes perlaient dans les yeux de Rozia et coulaient sur ses joues. Elle secoua négativement la tête. Il insista :

— Mais pourquoi pas? Ne sois pas si bête!

Elle fit doucement :

— Je ne voudrais pas... non, je préfère que non!

Elle se dégagea de l'étreinte de son frère et s'élança vers la maison. Elle courut dans la chambre qu'elle partageait avec Marianne et, se jetant à genoux devant le lit étroit, elle se mit à prier en pleurant. Était-ce de la jalousie qui traversait sa poitrine comme un couteau? Ah! non, personne au monde n'admirait sa mère autant qu'elle! Elle lui aurait tout donné... mon Dieu, elle voulait bien tout lui céder... tout, excepté Beckier!... Quels regards ils s'étaient lancés! Ils étaient toujours ensemble, toujours côte à côte; ils s'étaient constamment tenus seuls dans une certaine partie du champ, à distance. Comme ils s'appartenaient! Et sa mère avait ri comme si elle était encore une jeune et heureuse fille, beaucoup plus jeune et heureuse qu'elle, Rozia, ne l'avait jamais été... N'était-ce pas une honte de rire ainsi quand on n'était plus jeune?...

Rozia fit la moue, mais ensuite elle se sentit toute honteuse. Comme c'était vilain à elle de ne pas permettre à sa mère de rire!... Qu'elle rît, qu'elle rît et fût toujours heureuse!... Son sort à elle, Rozia, était de prier, de prier toujours!... Oui, elle irait au couvent, chez les sœurs grises, pour soigner les malades, ou bien chez les dames du Sacré-Cœur de Jésus! Là-bas, seulement, se trouvait le bonheur; tout le reste ne valait pas qu'on le désirât!

« Mari et femme... et toujours unis, durant de longues années... et beaucoup d'enfants... » Cela résonnait comme une lointaine, lontaine musique. Les lèvres de Rozia s'agitèrent plus violemment. Elle aurait voulu se boucher les oreilles, elle luttait de toutes ses forces pour ne pas entendre cette musique lointaine.

— Jésus, Jésus, toi, l'unique Ami! Jésus, mon Dieu, je t'aime par-dessus tout!... Doux Jésus, notre Sauveur! — murmura-t-elle avec ferveur en levant ses yeux nostalgiques.

Aucune image du Sauveur n'était suspendue au-dessus de son lit; rien qu'un petit bénitier avec des rameaux de buis, mais... soudain... une image qui n'avait jamais été là brilla sur la muraille nue. Émerveillée, elle attacha sur elle ses yeux

agrandis; ses lèvres cessèrent de prier; elle poussa un profond soupir : là... Jésus-Christ! Comme il ressemblait à Martin Beckier, trait pour trait, et comme il souriait à Rozia!

Toujours plus émerveillée, elle le contemplait. Elle était transportée de joie : c'était lui, c'était lui! Ce n'était plus le petit enfant Jésus qu'elle avait tenu sur ses genoux, c'était lui, lui, si grand et si beau!

— Jésus, mon Dieu, ô mon Sauveur!

Elle tendit les bras en souriant d'allégresse.

Dehors, le crépuscule tombait et dans la chambre il faisait déjà sombre, mais l'image brillait toujours avec un éclat merveilleux devant les yeux de Rozia. Son corps délicat frémissait de douleur et de ravissement...

Lorsque Marianne monta pour se repeigner, car M. Mikolai lui avait fermement promis d'aller se promener avec elle dans les champs après souper, elle trouva la *paninka* étendue sur le plancher, à demi évanouie et si pâle qu'on eût dit que tout son sang l'avait abandonnée. Pauvre petite! La servante posa le corps léger sur le lit et se mit à le dévêtir.

Mais Rozia résista en gémissant; elle retenait sa robe contre elle : — Non, non!

Et elle ne voulut pas non plus descendre pour le repas : « Elle voulait être seule, tout seule avec lui!... »

— Avec qui? — demanda curieusement la servante, mais elle n'obtint pas de réponse.

La jeune fille était couchée, toute pâle, les yeux fixés dans le vague. Mi-respectueuse, mi-craintive, Marianne loucha du côté du lit : oh! malheur, est-ce que ça allait recommencer comme autrefois?... Elle se signa, puis, Rozia paraissant dormir, elle fit rapidement un bout de toilette. Elle mit une coiffe propre et son collier de perles de toutes les couleurs : ainsi, elle plairait certainement à M. Mikolai... Elle descendit en chantonnant.

Personne ne regretta l'absence de Rozia pendant le repas : le soir d'été était si doux, si plein de séduction! il leur avait tourné la tête à tous.

M. Tiralla même, qui d'ordinaire aurait réclamé sa petite fille, avait la tête ailleurs. Il regardait fixement devant lui, comme s'il était seul; il n'entendait rien non plus. On pouvait s'at-

tendre, d'un instant à l'autre, à ce qu'il s'abattît sur le plancher.

Martin Beckier était saisi de dégoût en le voyant : quelle ignominie, quelle honte, que de se saouler ainsi, pouah! Il en détourna ses yeux pour chercher tendrement le visage de madame Tiralla : pauvre, chère femme, ah! s'il pouvait la prendre dans ses bras, l'emporter loin de toute cette fange!... Mais ils ne pouvaient pas s'enfuir ensemble et, pour l'amour d'elle, il devait, lui aussi, rester là; ce n'était pas facile! par Dieu, ce n'était pas un honneur que de servir depuis neuf mois un être pareil... Si ce n'avait pas été à cause de Mikolai et à cause d'elle... Oui, d'elle!... Il devait rester!

Comme si elle devinait ses pensées, madame Tiralla le regarda. Elle ne lui dit pas : « Merci », mais son regard était chargé de gratitude. Les yeux de madame Tiralla avaient toujours été beaux : c'étaient des yeux veloutés, expressifs, dont l'éclat avait eu souvent un vacillement inquiet; mais une douce lueur y apparaissait maintenant — la lueur de l'amour.

Elle considérait Martin Beckier avec une tendresse profonde : ah! tout à l'heure, dès que M. Tiralla dormirait, ils iraient ensemble dans le Przykop et elle lui dirait : « Je te remercie! je te remercie d'être venu dans notre maison! je te remercie d'être venu comme le libérateur! Vois, je suis devenue pure par toi! Oh! comme je t'aime, je te remercie!... » La comprendrait-il? Ah! non, il ne pouvait la comprendre tout à fait. Quand elle lui dirait : « Je suis devenue pure, par toi », il la regarderait avec de grands yeux étonnés, car il ne soupçonnait pas le mal. Mais était-elle coupable, en somme? Non, non, elle ne l'était pas. Les mauvais jours et les mauvaises pensées s'étaient évanouies. Elle était jeune de nouveau et innocente comme jadis... C'était une autre femme, une tout autre madame Tiralla qui avait soupiré là durant tant d'années, qui avait pleuré là, qui avait fait tant d'efforts pour se délivrer d'un mari détesté... Du poison?... Maintenant elle en souriait! Monsieur Tiralla buvait, maintenant, et, s'il continuait à boire tant de vin de Hongrie, tant de bière et tant d'eau-de-vie, il s'enivrerait bientôt pour l'éternité : Dieu ait pitié de sa pauvre âme!

Elle effleura son mari d'un regard de pitié : il ne la gênait

plus du tout. Elle fit un signe de tête en souriant à son amoureux, puis elle poussa vers M. Tiralla la bouteille entamée qui se trouvait sur la table :

— Ne veux-tu pas la vider?

Il murmura quelque chose d'incompréhensible et ne la regarda pas. Alors elle lui remplit elle-même son verre jusqu'au bord, et, comme il ne buvait toujours pas, qu'il n'avançait pas même la main pour le saisir, elle le prit, en avala une goutte et le repoussa vers lui, presque entre ses doigts :

— A ta santé!

Monsieur Tiralla dormait. Ils n'auraient pas eu besoin de se gêner, ils n'auraient pas même eu besoin de quitter la salle; ils étaient pour ainsi dire seuls.

Mikolai était sorti avant eux, déjà; il s'était arrêté, un instant, sur le seuil de la porte d'entrée et avait sifflé doucement. Ils l'avaient entendu de la salle. Puis, le sifflement s'étant tu et aucun bruit ne venant plus de la cuisine, ils se sourirent en se regardant dans les yeux, se levèrent aussi et s'en allèrent, comme les autres...

Ils se promenaient lentement, la main dans la main. Aucune crainte d'être épiée n'inquiétait madame Tiralla. Elle marchait tranquillement, sans souci de sa robe claire qui, malgré le crépuscule, luisait au loin, dans la rase campagne.

Martin Beckier n'était pas si rassuré qu'elle :

— Si quelqu'un nous voyait!... — disait-il lorsque des formes apparaissaient et disparaissaient dans les blés, des formes que l'on devinait plutôt qu'on ne les apercevait. — Il y a des gens!

— Laisse-les, — fit-elle en souriant, — viens, passe ton bras autour de moi! Conduis-moi : je voudrais tant me laisser conduire où tu voudras! Je ferme les yeux; je ne vois plus le ciel, ni les champs,... plus rien du tout... je ne sens que toi!

Il l'étreignit plus étroitement... Oh! errer ainsi avec lui éternellement!... Une indicible volupté envahit le cœur de Zosia. Elle n'éprouvait plus l'ardent désir, comme autrefois, de presser sa bouche sur ces lèvres fraîches jusqu'à ce que le souffle lui manquât... Oh! non, maintenant elle aurait rougi d'agir ainsi. La langueur amoureuse qui l'avait torturée avant de le posséder, ne la tourmentait plus. Elle lui appartenait et il

lui appartenait ; ils étaient pareils aux anges du paradis qui nagent dans la béatitude...

Il la conduisit dans le Przykop. Mais, comme il la prenait fougueusement dans ses bras, dès les premiers buissons protecteurs, elle se dégagea : « Non, pas ainsi!... Elle n'était pas une maîtresse qu'on ramasse dans la rue ; elle était sa fiancée, elle était sa femme, et quand, un jour, ils comparaîtraient devant le trône de Dieu, ils fallaient qu'ils fussent purs! »

Martin Beckier se tut : il ne savait que répondre. Il s'entendait bien en baisers, mais cela, il ne le comprenait pas. Tout lui semblait étonnant. Pourquoi donc l'avait-elle recherché, s'était-elle accrochée à lui par ses regards? Pourquoi lui était-elle tombée dans les mains comme une pomme mûre que l'on a à peine besoin de toucher, puisqu'elle était si prude, tout à coup, aussi pudique que celle à qui l'on doit enseigner l'amour? Par Dieu, la petite Rozia ne pouvait pas être plus pudique!

Il dut s'asseoir paisiblement à côté d'elle, sur la mousse ; elle ne lui permit que de prendre sa main. Elle regardait rêveusement devant elle. Il aurait bien voulu descendre avec elle dans le val ténébreux, mais elle s'y opposa : elle voulait contempler les étoiles au-dessus des champs, où leur éclat faisait scintiller mille gouttes de rosée.

— Une splendeur céleste illumine la terre, — fit-elle tendrement. — Tu es venu à moi, je te remercie!

Et elle lui dit tout ce qu'elle avait souhaité lui dire de sa gratitude.

Il en était tout confus. Comme elle savait bien exprimer ces choses en paroles ! Oui, c'était une femme intelligente, et bonne avec cela! Il aurait eu honte de l'interrompre par des propos amoureux et de l'attirer violemment à lui, comme ce premier soir mystérieux où, marchant à tâtons dans le corridor, il s'était heurté à quelqu'un appuyé contre le mur, et, ayant chuchoté : « Est-ce vous, madame Tiralla? » il avait senti deux bras autour de son cou, et il l'avait emmenée où il avait voulu... Autrefois, elle était comme une génisse longtemps altérée qu'on a traînée à plusieurs milles de distance à travers des champs poussiéreux et qui, apercevant enfin de l'eau, rompt sa corde, dans son élan, et boit,

boit sans parvenir à étancher sa soif. Maintenant, c'était une sainte!

Le jeune homme n'aurait pas osé l'enlacer, malgré le frémissement de ses doigts et de ses bras, malgré la houle que la présence de cette belle femme et la chaleur du soir d'été mettaient dans son sang. Ils étaient seuls et à l'abri... autour d'eux le silence... et pourtant il se dominait. Tout ici était autre qu'ailleurs, voilà!

Martin n'était pas arrivé à son âge sans tenir une femme dans ses bras, — chez lui, lorsqu'il était garçon meunier, puis au service militaire surtout, — mais il n'en avait jamais possédé de pareille à celle-ci! Comme elle était belle! plus belle que toutes les filles qu'il eût jamais rencontrées dans sa vie. Comme il était blanc, le cou qui se montrait dans la petite échancrure de la robe! Martin ne put se maîtriser davantage : il fallait qu'il le baisât!

Mais elle croisa pudiquement ses mains sur sa gorge et murmura :

— Pas ainsi, pas ainsi!

Puis, pourtant, comme elle sentait toujours ses lèvres brûlantes, elle cessa de résister, elle l'entoura de ses bras et se pressa contre lui, en poussant un cri de joie qui retentit au loin dans les champs :

— Loué soit Dieu!... je t'aime, je t'aime!

XI

La *paninka* de Starydwor avait de nouveau ses visions. Voilà ce que la servante racontait au village, et, lorsqu'elle rencontrait Jendrek, qui était domestique chez Jokisch, elle se plaignait d'être obligée de dormir dans la chambre de la demoiselle : il lui serait plus agréable de coucher dans l'étable, sur de la paille grossière, ou n'importe où, plutôt qu'auprès d'une personne qui parlait la nuit comme s'il faisait jour et conversait avec Notre Seigneur Jésus-Christ comme avec un prétendu. Par Dieu! M. Tiralla ferait bien de chercher un fiancé terrestre à sa fille ou de lui donner bientôt son céleste

fiancé, afin que la chère âme eût la paix et qu'elle n'effrayât pas les autres par ses étranges manières.

Marianne s'était plainte aussi à madame Tiralla. Mais celle-ci n'avait fait que hausser les épaules : on savait parfaitement que mademoiselle était parfois surexcitée ; cela venait de l'âge, cela passerait bien.

Madame Tiralla n'avait plus une pensée pour sa fille, maintenant ; toutes ses préoccupations appartenaient à Martin Beckier. L'été était avancé, l'automne approchait, et souvent l'idée lui venait que son amoureux pourrait bien partir avec les hirondelles. Et s'il projetait cela, alors, alors... Elle était glacée d'horreur.

M. Tiralla ne faisait plus que végéter ; il buvait et dormait, dormait et buvait ; il devenait de jour en jour plus hébété, évitait tout le monde, méditait, des heures durant, derrière son verre et avait parfois des accès qui le forçaient à hurler soudain comme un bœuf qu'on assomme ; puis il faisait un bond d'animal, serrait les poings de rage et de douleur, frappait autour de lui comme un fou furieux, et, mort de fatigue, tombait dans un profond sommeil. Plus d'une fois, en voyant M. Tiralla ainsi étendu, raide et glacé, Marianne s'était mise à crier en se cachant le visage : à présent, c'était fini !... et madame Tiralla s'était approchée sur la pointe des pieds, les yeux dilatés, un doigt sur la bouche... Mais non ! il se réveillait toujours ! Et il avait beau être épuisé et engourdi, il avait beau se plaindre de douleurs dans tous les membres et traîner les jambes comme un impotent, il vivait encore. Lui qui avait été si gros autrefois, devenait jaune et maigre, et il était continuellement enroué ; aucun mets n'était plus de son goût. Mikolai, qui remarquait ces choses, eut l'intention de faire venir un médecin, mais sa belle-mère pensa que ça ne servirait à rien ! Alors le gars renonça à son projet et, avec l'argent que le docteur aurait coûté, il offrit un spencer neuf à Marianne et s'acheta un bonnet de fourrure.

Ils soignèrent M. Tiralla à sa façon. Le vin fort était souverain contre la grande faiblesse ; en outre, c'était un médicament que M. Tiralla ne jetterait pas par la fenêtre. Pour la lassitude des jambes, une friction énergique de *pain-expeller* était excellente : on pouvait s'en procurer à la phar-

macie de Gnesen ; employé matin et soir, il produisait un effet surprenant.

Mais, à la première friction, Marianne, qui soignait M. Tiralla, courut se plaindre à sa maîtresse : à peine avait-elle débouché le flacon (c'est vrai que ça sentait bon : on aurait dit de la vieille eau-de-vie), M. Tiralla le lui avait arraché de la main, en avait avalé une gorgée, avec tant de précipitation qu'elle avait eu peur qu'il ne se fît du mal.

Mais le *pain-expeller* ne fut pas nuisible à M. Tiralla : on pouvait l'employer aussi bien intérieurement qu'extérieurement.

M. Tiralla en prenait maintenant toujours une gorgée le matin et le soir, — et quelquefois dans la journée, quand ses jambes avaient par trop besoin d'une friction...

La moisson était rentrée, le vent soufflait sur les glanures et poussait devant lui des toiles d'araignée en loques.

Madame Tiralla se tenait sous la porte cochère et regardait les champs dénudés. Elle frissonna et s'enveloppa plus étroitement dans son châle : une peur étrange s'emparait d'elle. Le moment appréhendé était arrivé ; les hirondelles s'assemblaient déjà sur le fil télégraphique qui allait à Posen. Demain elles partiraient... et lui, lui ?

Elle pressa ses mains l'une contre l'autre et leva des yeux pleins d'anxiété vers la madone de la niche. Martin était allé se confesser, car demain, pour la grande fête de l'Assomption, on accordait des indulgences plénières. Ah ! pourquoi n'était-elle pas allée aussi se confesser ? Ils auraient pu se rendre ensemble à Starawies et revenir ensemble ! Marie, Sainte Mère... oh ! depuis quand ne s'étaient-ils plus promenés tous deux ? Il n'en avait jamais eu le temps ; pendant les moissons, il avait tant peiné que, le soir, exténué, il ne demandait qu'à dormir. Cent fois, cela lui avait rongé le cœur, à elle, de n'avoir pas la force de travailler aux champs comme Marianne et les autres filles : elle aurait pu marcher derrière lui, ramasser les javelles, elle se serait inlassablement courbée, elle n'aurait pas senti la fatigue, si près de lui.

Maintenant les travaux étaient finis, l'hiver allait revenir, avec ses jours d'inaction, ces jours qui s'écoulent si doucement quand on les passe en tête à tête avec son bien-aimé, mais qui sont terribles, quand on est seul ! Elle frémit.

Pourquoi l'idée lui venait-elle toujours qu'il quitterait bientôt Starydwor? Il n'en avait pas parlé. Personne n'avait dit un mot à ce sujet, et cependant elle croyait être sûre de le savoir. Elle avait lu dans cette âme qui avait perdu sa joie. Mais était-ce ici un endroit où l'on pût être heureux? Non, non, non! Elle trembla jusqu'au plus profond de son être. Il lui semblait souvent que ces vieux murs s'écroulaient sur elle. Et les vieux pins, à l'orée du Przykop, gémissaient, la nuit, comme si des âmes en peine eussent soupiré dans leurs branches.

Et les rats aussi, qui avaient dormi si longtemps dans la cave, se glissaient maintenant dans tous les recoins, se glissaient de nouveau dans les rêves de madame Tiralla, comme des fantômes qui la poursuivaient... Vraiment, M. Tiralla vivait trop longtemps!...

Elle tourna ses yeux languissants vers Starawies, dont le clocher se dressait ainsi qu'un doigt vers le ciel. Quand elle reverrait Martin, elle se sentirait allégée. « Mon chéri, — lui dirait-elle sur un ton de prière, — pour l'amour des saints, ne m'abandonne pas! » Ce n'était pas son visage qu'elle aimait ainsi; ce n'était pas son rire, ni sa démarche légère, ni son corps vigoureux et élancé qui l'ensorcelaient : c'était sa jeunesse qu'elle voulait, c'était son âme si fraîche et si pure qui emportait la sienne vers ce qui était clair et joyeux!

— Martin, Martin!

Elle murmura dans le vent le nom bien-aimé et tendit les bras. Alors elle le vit qui venait. Il était seul : Mikolai, qui l'avait accompagné à confesse, s'attardait encore aux boutiques derrière l'église. Beckier marchait d'un pas rapide, le long du champ, comme s'il se hâtait. Ah! — elle sourit, — il désirait la revoir autant qu'elle désirait le revoir! Elle cria encore une fois :

— Martin!

Sa voix sonnait une tendre bienvenue.

Mais il tressaillit. A quoi pensait-il d'un air si sombre? D'ordinaire, il ne fronçait pas ainsi les sourcils et ne baissait pas les yeux?... Il ne franchit pas d'un bond, comme il le faisait d'habitude, le fossé qui séparait le champ de la route, pour atteindre plus vite la porte cochère; il ralentit presque

le pas et suivit avec circonspection la lisière jusqu'au passage qui conduisait, beaucoup plus bas, sur le chemin.

Elle alla à sa rencontre. Que lui importait que des gens arrêtés près de la *Boza meka* la regardassent? Elle prit ses deux mains et lui sourit :

— A quoi penses-tu, mon chéri?

— Je me suis confessé, — dit-il doucement, en retirant ses mains et les mettant derrière son dos, de façon qu'elle ne pût les reprendre.

Sans la toucher, la tête ployée, il se dirigea avec elle vers la porte cochère.

Comme il rayonnait, d'habitude, lorsqu'il la retrouvait après une séparation d'une heure! Comme il désirait frôler ne fût-ce que sa robe!... Qu'y avait-il, qu'y avait-il donc?... Une désespérance soudaine s'empara d'elle : oui, il voulait la quitter, il voulait la quitter, l'abandonner! Elle ne découvrit aucune joie de la revoir sur son visage, mais une lutte se reflétait sur ces traits francs qui ne savaient rien cacher. « Je me suis confessé », avait-il dit, rien de plus... mais, oh! malheur! qu'avait-il avoué? Et quelle pénitence lui avait-on infligée?

Elle trembla et se serra contre lui.

— Que vas-tu faire? — chuchota-t-elle.

— Je m'en irai, — murmura-t-il en tremblant aussi. — Je m'en irai. Ah!... (il poussa un profond soupir...) si je le pouvais, seulement!

Ce soupir redonna du courage à madame Tiralla : elle sentit combien cela lui était difficile et sa force s'en accrut.

— Tu ne t'en iras pas, — fit-elle en souriant sous ses larmes, — tu ne m'abandonneras pas! Je t'aime trop et... ne sommes-nous pas mari et femme devant Dieu? (Cela lui vint tout à coup comme une inspiration; cela le tranquilliserait : mari et femme devant Dieu!...) Et ce que Dieu unit ne peut être séparé par les hommes!

— Tais-toi! — s'écria-t-il brusquement, en levant la main d'un air effrayé. — Il ne faut pas interpréter la chose ainsi! J'ai péché contre le sixième et contre le neuvième commandement. Maintenant, je le sais!

Il baissa la tête.

— M'as-tu trahie? — balbutia-t-elle en pâlissant et en rougissant tour à tour.

— Je ne t'ai pas trahie, — dit-il tristement, — mais je me suis trahi, puisque tu appelles cela « trahir ». Comment pouvais-je faire autrement? Il fallait bien reconnaître que j'avais des désirs impurs, que je... (il resta court et porta ses mains à sa tête...) ah! pourquoi suis-je venu ici? *Psia krew!* Pourquoi t'ai-je vue?

Il sanglota comme un enfant et il s'en alla en courant, passa sous la porte cochère, traversa la cour et rentra dans la maison en faisant claquer la porte derrière lui.

Elle s'arrêta et le suivit de ses yeux fixes. Voilà, voilà ce dont elle avait le pressentiment! Elle était comme anéantie. Elle souffrait tant! Il lui semblait qu'une pelote lui montait à la gorge : c'était la peur qui l'étranglait. Mais elle la terrassa cette peur. Ses ongles enfoncés dans la paume de ses mains crispées, elle se cabra : non, elle ne voulait pas le donner... et elle ne le donnerait pas!... Mais comment s'arrangerait-elle pour qu'il restât, pour qu'il restât toujours, toujours auprès d'elle?... Elle fixa un regard éteint sur les champs dénudés. L'épouvante, l'angoisse, un découragement terrible la jetèrent à genoux. Elle voulait prier sous le ciel qui se voûtait comme une coupole au-dessus de la plaine, elle voulait crier vers la porte céleste afin que les saints l'entendissent et lui accordassent leurs conseils et leur miséricorde!

Elle demeura longtemps agenouillée devant la niche de l'image sainte. Ah! la Madone qui tenait là-haut le corps bien-aimé sur ses genoux comprenait ce qu'elle éprouvait, elle qui avait senti les sept poignards traverser son cœur. Elle l'aiderait, elle devait l'aider! Madame Tiralla pria avec ardeur. Et, tandis qu'elle priait, toute espèce de projets lui venaient à l'esprit : ne ferait-elle pas bien d'aller, elle aussi, à Starawies pour se confesser?... Mais comment dirait-elle les choses sans se trahir et pourtant de manière à trouver un soulagement aux tourments de son âme?... Elle ne savait que faire... Malgré ses prières, sa torture croissait, croissait, devenait intolérable. Si seulement elle trouvait le repos, le repos... mais elle ne trouverait le repos que lorsque M. Tiralla serait couché dans sa tombe!

Son regard éteint s'anima soudain; un peu de rouge monta à ses joues pâles : si M. Tiralla était mort, Martin Beckier ne fuirait pas Starydwor! Il n'aurait pas besoin de partir; elle serait libre, elle pourrait aimer qui bon lui semblerait. Personne n'aurait rien à lui reprocher, pas même l'abbé Szypulski!

Elle frémit de bonheur et cacha son visage dans ses mains. Oh! quelle vie délicieuse s'ouvrait devant elle!... Mais (elle sentit subitement toute sa misère) qui lui viendrait en aide?... Elle n'avait plus de poison, et ses mains, ses faibles mains étaient incapables de donner le coup qui précipiterait cet homme dans la tombe où il étendrait enfin ses membres douloureux... Par Dieu! M. Tiralla mourrait volontiers, elle le voyait, elle le savait bien. N'avait-il pas gémi, lorsqu'ils l'avaient retiré du fossé où il était tombé dernièrement, dans un accès de faiblesse, en allant à la rencontre du dernier char de la moisson : « Ah! pourquoi ne suis-je pas mort! »

Eh! sans doute, il serait beaucoup mieux, mort!... Rozia frissonnait d'horreur devant l'haleine alcoolique de son père, sa face jaune, ses yeux injectés de sang, et Mikolai, qui parfois riait des bêtises qu'il disait, se fâchait maintenant le plus souvent.

Si M. Tiralla n'était plus là?... Ah! les enfants ne respireraient-ils pas lorsque le père ne serait plus à la maison? Certes M. Tiralla était un fardeau pour tout le monde. Il était par trop rebutant; ses éternels croassements et son éternelle toux devenaient ignobles à entendre. S'ils en étaient seulement délivrés, s'il était lui-même délivré de sa vie!... Il y avait là une bonne œuvre à faire. Mais comment s'y prendre? Malgré tout, M. Tiralla avait une bonne constitution; il ne buvait pas à en mourir si rapidement! Il ne buvait d'ailleurs plus autant; quelquefois même cela semblait lui répugner et il repoussait son verre. Ah! dût-elle lui verser, elle, à boire, il fallait qu'il bût! Martin ne devait pas quitter Starydwor; Martin ne devait pas la délaisser, Martin devait rester!

Elle éleva ses mains vers l'image sainte :

— Secourez-moi!

Alors, subitement, elle pensa au maître d'école : s'il revenait souvent boire avec M. Tiralla?... M. Tiralla avait besoin d'un compagnon qui l'excitât à boire de la bière, du vin et de

l'eau-de-vie! En été, le maître d'école était venu chaque semaine et M. Tiralla avait toujours bu copieusement. Il fallait qu'il revînt! Pas seulement une fois par semaine, non, non, mais souvent, tous les jours, car... il n'y avait plus beaucoup de semaines jusqu'au départ de Martin!... Si elle pouvait seulement le retenir!... Ah! un peu de temps encore!... Un mois, deux mois, car alors... alors... elle aurait accompli sa lourde tâche!...

Au repas du soir, Martin Beckier souleva la question de son départ. On voyait bien que cela lui était pénible : il ne parvenait pas à donner son congé. Il avait le dessous des yeux très rouge et son regard se fixait au sol.

Mikolai arrivait justement tout joyeux de la foire; sa bonne humeur s'évanouit vite. Eh quoi! Martin voulait s'en aller? Qu'est-ce que cela signifiait? Une jolie nouvelle, par exemple! Il ne lui en avait pas encore dit un mot!

Pourquoi comme ça, tout à coup, hein?

« Il n'avait plus envie de cultiver les champs? Il voulait aller voir ailleurs... prendre un moulin peut-être?... Eh bien, pour le moment, c'était tout de même impossible! » Et Mikolai, sans faire attention aux regards suppliants que lui lançait sa belle-mère, fit prévaloir son droit de maître : ils avaient beau être unis d'amitié, Martin ne pouvait pas manquer ainsi à ses devoirs, comme si de rien n'était! Il ne le planterait pas là, avec les labours d'automne et tout le reste! Mikolai était saisi de rage en voyant s'écrouler tous ses beaux projets ainsi que des châteaux de cartes :

— Maudite baraque! — cria-t-il en frappant sur la table et en jetant un coup d'œil furibond à son père.

C'était à cause de celui-là que tout allait de travers! Pourquoi, autrement, Martin ne se serait-il pas plu ici? Évidemment, ce vieux toujours ivre n'était pas convenable!

— Reste donc, reste donc encore! — demanda-t-il, se ravisant; et il tendit affectueusement la main à son ami. — Nous changerons ce qui ne te plaît pas, par Dieu!

Madame Tiralla tressaillit. Le fils lui-même disait : « Nous changerons ce qui ne te plaît pas!... » Elle fit un signe significatif à Mikolai et chercha son pied sous la table : qu'il engageât seulement bien, bien son ami à demeurer avec eux!

Et Mikolai, qui se sentait tout à coup plein d'épouvante à l'idée de travailler seul à Starydwor, eut recours aux prières : « Ne s'étaient-ils pas juré une fraternelle fidélité? Martin ne voyait-il pas que son frère Mikolai avait une tâche beaucoup trop dure pour lui tout seul? » Et il conclut d'un ton plaintif :

— Martin, Martin, j'avais toujours pensé que nous resterions ensemble et que tu épouserais ma Rozia!

Alors Martin, qui avait écouté tout cela en silence et qui avait tenu ses yeux baissés, se leva si violemment que sa chaise roula sur le sol, derrière lui.

— Non, non! — s'écria-t-il en pâlissant.

Madame Tiralla aussi devint pâle comme une morte. Un instant, leurs regards se croisèrent, presque craintivement.

— Laissez-moi partir, — supplia le jeune homme.

Puis, sa voix se fit plus énergique :

— Il faut que je parte. Je...

Il resta court; Rozia qu'on avait à peine aperçue, tant elle était tranquille, venait de se lever soudain et avait quitté rapidement la salle. Martin avait cru remarquer qu'elle était pourpre et qu'elle luttait contre ses larmes. Elle lui faisait de la peine : hélas! la bonne jeune fille!... Mais il valait mieux qu'elle pensât qu'il ne l'aimait pas!... C'était impossible, c'était tout de même impossible!

Il se ressaisit et dit d'un ton ferme :

— Je m'en vais. A la première neige, nous aurons terminé les labours d'automne; je travaillerai pour deux. Il ne faut pas que tu aies à te plaindre de moi, Mikolai! Mais il faut que je parte. Dans ce pays-ci, les domestiques quittent leur service le 1er janvier, mais je... ne pourrai pas rester si longtemps. Frère, laisse-moi m'en aller... laisse-moi m'en aller le 1er décembre, déjà... au nom de notre amitié, je t'en prie! (Il tendit la main à l'autre.) Ne t'y oppose pas! Que ce soit... convenu ainsi!

Mikolai hésitait encore. Que devait-il faire pour retenir Martin? Quand celui-ci le priait ainsi, devait-il dire oui ou non? Mais un regard de sa belle-mère le décida à accepter.

« En décembre... le 1er décembre... » Madame Tiralla respira; elle parvint même à sourire. Ses traits convulsés se détendirent : bah! jusqu'au 1er décembre, elle avait du temps!

Plus de deux mois encore! Elle en aurait crié de joie soudaine : d'ici là, M. Tiralla ne vivrait plus!

— Est-ce que tu ne veux pas boire? — demanda-t-elle à son mari en se penchant vers lui.

M. Tiralla recula, comme si elle était venimeuse. Elle insista aimablement : il se leva en maugréant et se glissa hors de la salle...

Il s'arrêta dehors, dans la cour, en clignotant au pâle clair de lune. La nuit était d'un froid automnal : il grelottait à en trembler et toussait encore plus que d'habitude. Il se tâta partout avec des doigts inquiets. Avait-il vraiment encore la petite boîte de poudres qu'il portait toujours sur lui depuis ce temps-là?... Mais étaient-elles en sûreté, là, suffisamment en sûreté?... oh! oh! elle en voulait de nouveau à sa vie!

D'angoisse, M. Tiralla claqua des dents. Quand il dormait... quand il ne s'apercevait de rien?... N'avait-elle pas, une fois déjà, mis la main dans sa poche?... Si Zosia les trouvait... il était sûr de son affaire!... Une grimace de ruse contracta son visage aussi jaune maintenant qu'il avait été rouge, et dont l'expression était aussi malicieusement idiote qu'elle avait été bon enfant. Hé! il cacherait les poudres dans un tout autre endroit, dans un endroit où jamais, jamais elle ne les découvrirait! non, jamais!

Il regarda craintivement autour de lui, pour s'assurer que personne ne l'épiait, et il traversa la cour à tâtons.

Il y avait, dans le coin le plus sombre de l'étable, une cachette que M. Tiralla connaissait depuis son enfance et où, étant gamin, il mettait, pour les soustraire aux regards aigus de son père, les pommes et les poires volées, ainsi que son premier cigare.

Tiens, la pierre branlante était toujours là, dans l'angle du mur! Quand on la retirait, on voyait un trou trois fois plus grand qu'il n'était nécessaire pour y enfoncer la boîte.

Là! maintenant la pierre était replacée! Personne ne se doutait de ce qu'il y avait là derrière. Les araignées n'avaient qu'à retisser leur toile, une toile épaisse comme un voile, personne ne viendrait la leur déchirer! Très satisfait, M. Tiralla eut un rire rauque. Puis il regarda autour de lui, dans la pièce mal éclairée par une lanterne d'écurie, et il frissonna :

si elle les trouvait, pourtant?... Hélas! hélas! hélas!... Il poussa un gémissement profond et se prit la tête à deux mains; oh! c'était affreux que la peur ne lui laissât pas un instant de repos!... Il tressaillit avec un cri rauque... Qu'est-ce qui faisait ce bruit-là? Il se serait abattu d'épouvante si une main ne l'eût fortement saisi par le bras et remis sur ses pieds.

C'était Marianne qui venait traire à l'étable. Elle était très effrayée elle-même : tiens, qu'est-ce que Pan Tiralla cherchait donc par là? Pauvre homme! quelle mine il avait, c'était une pitié! Elle éprouva une vive compassion pour son vieux maître. Ne s'étaient-ils pas tous moqués de lui? Et pourtant il avait toujours été bon pour elle.

Elle lui sourit familièrement et lui donna une tape dans le dos :

— *Panje*, il ne faut pas se tourmenter!... Il ne faut pas vous tourmenter parce que la maîtresse tient à Beckier!

Elle guetta son visage avec curiosité : comment allait-il prendre la chose?

Mais il grommela seulement :

— Qu'est-ce que ça peut me faire?... Oh! oh! oh!

Il se tint de nouveau la tête à deux mains et se balança, de-ci, de-là, comme un ours, en poussant de profonds soupirs.

La servante frissonna : pourquoi donc le maître soupirait-il ainsi à fendre le cœur?

Mais M. Tiralla ne voulut donner aucune explication : non, il ne dirait rien! qui sait ce que lui ferait sa femme si elle apprenait quelque chose?... Il posa un doigt sur ses lèvres, laissa errer ses regards de tous les côtés et fit :

— Chut! Chut!

Mais la curieuse Marianne ne le lâchait pas : de qui avait-il donc si peur? De sa femme? On aurait dit que oui... « Sans doute... (elle murmurait mystérieusement en s'approchant de lui...) c'était une étrange cuisinière, par Dieu!... N'avait-elle pas, elle, Marianne, failli mourir, une fois, en buvant du café que la maîtresse avait préparé pour le maître?... »

M. Tiralla l'écoutait en tremblant d'épouvante. Oui, oui, il se doutait depuis longtemps qu'elle cherchait à l'empoisonner! Il se blottit comme un enfant derrière la servante :

— Protège-moi, protège-moi... oh! malheur! elle vient!

Il se cramponna aux jupes de Marianne, la tira dans un coin, où il se pelotonna et la tint devant lui comme un bouclier. Malheur, malheur! Zosia allait venir : où s'enfuirait-il pour lui échapper!... Il se lamentait comme un gamin qui appréhende le bâton.

Marianne eut toutes les peines du monde à le tranquilliser :

— Chut, petit maître, chut!... elle n'osera rien te faire, elle ne te fera rien!... Je suis là, moi, Marianne! Et si elle se permet...

— Oh! oui, oui, — interrompit-il précipitamment, — tu iras, toi, trouver le juge, et tu diras : « C'est elle qui a conduit le maître à la tombe! »

Par Dieu, oui, elle le ferait; le maître pouvait compter sur elle! elle le jurait par son salut éternel!... Cela calma M. Tiralla mieux que tout le reste.

— Oh! toi, toi, je te remercie!

Il lui donna toute la monnaie qu'il avait dans ses poches.

Ils se mirent à pleurer tous deux dans l'étable obscure; lui de peur, elle d'attendrissement. Ils sanglotèrent d'une manière navrante, en se frappant si fort la poitrine que les animaux, réveillés en sursaut, tendaient, tout étonnés, leurs têtes vers le singulier couple. La lanterne s'éteignit; aucun rayon de lumière n'éclaira ces ténèbres...

Pendant ce temps-là, Zosia se hâtait à travers champs, toute seule. Martin lui avait dit bonne nuit, comme s'il le disait pour toujours. Un éternel adieu! Autrement il n'aurait pas baissé ainsi les yeux! Il n'avait pas répondu à la pression de sa main; il avait plutôt retiré précipitamment ses doigts, comme si les siens le brûlaient, et il ne s'était pas retourné, à la porte, pour lui rendre son regard expressif. Alors une angoisse glaciale s'était emparée d'elle. Toute sa confiance s'était évanouie soudain. Le 1er décembre... ah! sans doute, il y avait encore du temps jusqu'au 1er décembre; mais qui lui disait qu'il resterait jusqu'au 1er décembre? Ne pouvait-il pas s'enfuir dans la nuit, disparaître aussi subitement de sa vie qu'il y était entré?...

Maintenant, en volant à travers champs, elle croyait voir les étoiles tomber du ciel. Elle courait si vite qu'elle haletait.

Où donc allait-elle ? Chez Behnka, chez le maître d'école. Il fallait qu'il vînt ; il fallait qu'il l'aidât ! Ne lui avait-il pas juré, de lui-même, qu'il lui appartenait pour toujours, pour l'éternité ? Elle revoyait son visage pâle, maigre et creusé, consumé de passion, ses yeux brillants de fièvre. Si elle le suppliait de lui venir en aide, il ne pourrait pas dire non !

Elle était sortie inaperçue de la maison... Ah ! comme Martin s'attachait à ses pas, d'habitude, comme il épiait ses moindres allées et venues, comme il était attentif à son plus léger souffle dans le corridor obscur, à chaque frôlement de sa main contre la porte de sa chambre ! Aujourd'hui, personne ne l'avait suivie. Un sentiment d'amertume l'envahit ; sans qu'elle le sût, des larmes cuisantes coulaient sur son visage froid, déjà mouillé par la rosée du soir. N'y avait-il donc personne qui l'aimât vraiment ? Elle, si pieuse, ne comprenait plus que l'on pût se laisser effrayer par le sacrement de la pénitence. Et quand bien même elle n'obtiendrait jamais rémission de ses péchés, et quand bien même elle devrait être damnée, jamais, jamais elle ne renoncerait à son amour, à son amant !

Les chiens du village commençaient à aboyer elle passa comme le vent devant les chaumières endormies ; ses vêtements voltigeaient, ses cheveux s'étaient dénoués dans sa course rapide, et l'âpre bise de l'automne lui fouettait la face. Elle ne rencontra personne : il était déjà tard pour le village ; à peine une petite lueur brillait-elle çà et là.

Pourvu qu'il fût encore éveillé !... Et s'il ne l'était plus ?... Alors elle frapperait à sa porte, elle heurterait du poing à sa fenêtre jusqu'à ce qu'il se réveillât !

Elle atteignit la maison où habitait le maître d'école. Elle n'y était jamais venue, mais il lui avait raconté que sa chambre se trouvait à gauche de la porte d'entrée : sa fenêtre était encore éclairée ; les volets n'étaient pas encore fermés. Dieu merci, les saints étaient avec elle...

Elle se dressa sur la pointe des pieds et regarda. Il était assis à table, tel qu'elle se l'était représenté : le visage pâle et creusé, consumé de passion. Une bouteille et un verre étaient posés devant lui ; et il se versait à boire, vidait son verre, se versait de nouveau à boire, et se tenait la tête et songeait, comme avait coutume de faire M. Tiralla.

Elle frappa de ses doigts repliés : il n'entendit pas. Elle heurta du poing, et les vitres tremblèrent.

Alors il sursauta et vint à la fenêtre... Il poussa un cri étouffé de joie et d'effroi en la voyant. Il ouvrit brusquement la fenêtre et lui tendit ses mains frémissantes. Elle venait, elle venait à lui ! Il fixait sur elle ses yeux vitreux ; son haleine lui arrivait, chargée de vapeurs comme celle de M. Tiralla.

Elle eut peur de lui et pourtant elle se fit violence :

— Je viens à toi, — chuchota-t-elle, — à toi !

Elle saisit ses mains d'un air suppliant. Il l'attira à lui et elle s'élança : elle était dans sa chambre !

Là se trouvait son lit... là son canapé... là son bureau et tous ses livres !... Elle regarda tout cela avec de grands yeux, mais sans intérêt.

Elle ne cherchait que du secours, du secours ; le reste lui importait peu.

Il avait fermé la fenêtre ; maintenant il mettait les volets ; une lueur de prudence lui était revenue : que penserait-on si on l'apercevait chez lui à une heure pareille ?... Il l'entraîna sur le canapé : elle se laissa faire. Il osa lui donner un baiser : elle se laissa embrasser.

Quelque chose se cabrait en elle ; de honte et d'angoisse, elle l'aurait repoussé, mais... elle avait besoin de lui, elle avait besoin de lui ! Elle retenait son souffle pour ne pas sentir le sien. Les lèvres serrées, elle toléra son baiser, mais, comme l'ivrogne se pressait de plus en plus contre elle, elle se détourna... puis, la réflexion lui revint : il fallait qu'elle le supportât ; elle n'avait pas le droit de le blesser, elle devait se l'attacher !... Elle essaya d'excuser sa résistance : « Ne l'avait-il pas déjà trompée avec les champignons ?... pouvait-elle vraiment se fier à lui ?... »

Il le jura sur son salut éternel, brûlant de désir.

Alors, elle dit :

— Il faut que Pan Tiralla meure, et tu dois m'aider !

— Moi ?... moi ?...

Il balbutiait, soudain dégrisé. Le mari lui faisait de la peine : il était bien assez puni comme cela. Pourquoi devait-il encore mourir ?

Elle ne remarqua pas son hésitation.

— Il faut que tu boives avec lui, — chuchota-t-elle précipitamment, — que tu boives tous les jours chez nous, avec lui, afin qu'il boive davantage, beaucoup plus que jusqu'à présent!... Il ne boit pas assez... Il faut que tu sois là, que tu lui verses à boire, sans qu'il s'en aperçoive; il faut que tu causes avec lui, que tu le mettes de bonne humeur avec des : « A ta santé! » pour qu'il continue de boire, sans s'arrêter. C'est ainsi que tu dois m'aider!

Elle le regarda avec des yeux suppliants.

Il évita son regard : non, il ne pouvait pas faire cela, il n'en avait pas envie! M. Tiralla l'estimait... tandis qu'elle, madame Tiralla, l'estimait-elle?... Pas tant que ça! Elle lui préférait un autre, Beckier... Ah! il savait bien pourquoi elle trouvait que ça n'allait pas assez vite!... Non, il ne se prêterait pas à une chose pareille... jamais, jamais!... Il haletait, sa passion jalouse s'aiguillonnait de rage. Il frappa lourdement du poing sur la table :

— Jamais!

Elle attrapa sa main en tremblant : non, il ne pouvait pas lui refuser son aide... que ferait-elle, autrement?... Des pensées traversèrent sa tête comme des éclairs : le 1er décembre, le 1er décembre... Hélas! Martin s'enfuirait beaucoup plus tôt, pareil à l'oiseau qui essaie ses ailes et que plus rien ne saurait retenir! Martin, Behnka... Behnka, Martin... tout s'embrouillait. Elle n'était plus capable de penser, elle était affolée d'angoisse. Elle mit en sanglotant ses bras autour du cou du maître d'école et colla ses lèvres à son oreille :

— Il le faut, il le faut, je t'en supplie!

Alors il la saisit avec violence :

— Tu as fait de moi un ivrogne, — dit-il entre ses dents, en la serrant si fougueusement contre lui qu'il lui coupa la respiration, — tu fais de moi un assassin... mais, par Dieu, je t'aime, je t'aime!

CLARA VIEBIG

(Traduit de l'allemand par BÉATRIX RODÈS.)

(La fin au prochain numéro).

LE DIABLE EN THIÉRACHE

Le samedi 3 novembre 1565, le lendemain de la fête des Morts, sur les trois heures de l'après-midi, entre le second et le troisième coup des vêpres de Saint-Hubert, une jeune femme de Vervins, Nicole Obry, âgée de seize ans et demi, passant par le cimetière, s'agenouilla, suivant la coutume du pays, sur la tombe de Joachim Villot, son grand-père. C'était la fille d'un marchand-boucher, Pierre Obry, et de Catherine Villot, gens aisés qui, dès sa première enfance, l'avaient confiée aux religieuses du couvent de Montreuil-sous-Bois, situé à cinq lieues de la ville. Depuis trois mois, elle était mariée à un tailleur, Louis Pierret, qui l'entourait d'affection, et elle avait toujours vécu dans la paix des âmes pieuses jusqu'à ce samedi 3 novembre 1565. Tandis qu'elle priait pour le trépassé, elle eut une vision qui la remplit d'épouvante. A côté d'elle, enveloppé de la tête aux pieds dans un suaire blanc, un fantôme se tenait debout et lui disait : « Je suis ton grand-père ».

Toute tremblante, Nicole rentra chez elle et retrouva le fantôme debout au coin du foyer; elle se coucha et le sentit peser de tout son poids sur sa poitrine; elle étouffait et ne pouvait crier. Pendant quatre jours, elle fut obsédée ou tourmentée de la sorte et par moments, folle de terreur, elle se roulait par terre, au grand scandale de sa famille qui ne savait rien de l'apparition.

Le mercredi matin, comme Nicole venait de se confesser à messire Antoine Nicaise, le fantôme se présenta à visage découvert : « Tu n'es pas bien confessée, dit-il; demande M. Lautrichet », puis il ajouta : « N'aie pas peur », et de nouveau : « Je suis ton grand-père ». Nicole reconnut les yeux, le nez, la bouche et elle tomba dans une telle faiblesse que, sur les trois heures de l'après-midi, elle sembla près de mourir; mais elle n'était que « transie » et, dans l'intérieur de son âme, elle causait avec le fantôme qui daignait enfin lui apprendre la raison de ses visites. Il rappelait que, voilà deux ans, un soir après souper, il mourut subitement, et il révélait qu'il n'avait pas accompli certains pèlerinages dont il avait fait le vœu; aussi était-il encore en purgatoire « dans une grande misère et perplexité ». Que sa petite-fille fît faire les pèlerinages, dire quelques messes, distribuer des aumônes et il pourrait gagner le paradis.

Revenue à elle, Nicole ne crut plus devoir taire ses visions; elle en parla à sa famille et la supplia d'écouter les prières du défunt; mais elle se heurta au solide bon sens des siens : « La croyez-vous donc? s'écriait Paquette Villot, sœur de la mère; il ne la faut croire, ce sont fantaisies et opinions[1] ». On décida cependant de lui céder, ne fût-ce que pour calmer ses angoisses. En quelques jours, les pèlerinages furents faits, les messes dites, et, le lundi suivant, un service solennel fut célébré où les enfants et les petits-enfants de Joachim Villot vinrent prier pour le repos de son âme. Tandis que cette cérémonie s'accomplissait, Nicole, bien loin de s'apaiser, était en proie à d'étranges tortures, et ceux qui rentraient de l'église la découvrirent cachée sous le lit de son père, roidie, sans connaissance, les mains si serrées que personne ne put les ouvrir. Pour y parvenir, le maître d'école, M. Lourdet, prêtre de son état, fut obligé de dire : « Esprit, qui que tu sois, je te commande par Dieu de laisser ouvrir ces mains ».

Dès lors, Nicole apparut, suivant les jours, tantôt roidie et dure comme pierrre, tantôt agitée d'une sorte de furie. Souvent elle se frappait la tête contre la muraille et contre

1. *Le Manuel de l'Admirable Victoire du Corps de Dieu sur l'Esprit Malin*, Paris, Chesnau, 1575, p. 10.

la table; quelquefois elle faisait mine de se vouloir jeter au feu.

Que réclamait encore le grand-père et que voulait-il signifier par ces tourments?

Il avait demandé, dit-il, un pèlerinage à la chapelle de Saint-Jacques, distante de bien des lieues, et Nicole, craignant la dépense et la peine pour les siens, n'avait pas parlé de cette demande; or il la renouvelait aujourd'hui; s'il n'était pas écouté, il infligerait mille maux à sa petite-fille : « Il me tournera, déclara-t-elle, les bras derrière la tête et une jambe derrière le dos, et il me rendra aveugle, sourde et muette jusqu'à ce que ce voyage soit accompli [1] ».

Malgré ces menaces, les parents de Nicole ne furent pas encore très émus; ils pensèrent à quelque maladie naturelle « comme germe de premier enfant »; toutefois ils se décidèrent, par acquit de conscience, à consulter les gens d'Église, beaucoup plus experts sur ces questions de visions et de fantômes.

Les gens d'Église ne pouvaient guère admettre que l'âme de Joachim Villot apparût à Nicole; ils savaient que la théologie tient les prodiges de ce genre pour très rares; et ils n'avaient garde de donner dans la superstition populaire des revenants; mais ils étaient imbus de la philosophie diabolique de leur temps.

Derrière les apparitions de Joachim Villot, ils flairèrent tout de suite une ruse de l'Esprit de Mensonge: aussi conseillèrent-ils à la famille Obry de faire conjurer le fantôme suivant le rituel; si Nicole avait affaire à un diable, on allait obliger ce diable à se découvrir. L'idée parut heureuse à tous, et le fantôme lui-même, feignant l'assurance, désigna comme exorciste M. Lautrichet, un des curés de Vervins.

Ce prêtre, sachant par les Écritures que les plus mauvais démons ne peuvent être chassés que par la prière et le jeûne [2], demanda quelques jours pour prier et jeûner, puis il commença les conjurations rituelles : « Qui es-tu? Parle. Je te l'ordonne

1. *Le Manuel*, p. 14.

2. Saint Marc, IX, 29.

au nom de Dieu ». Les assistants, parmi lesquels M. Lourdet, purent constater alors que quelqu'un parlait en Nicole. « Elle avait la bouche ouverte comme à y laisser entrer une noix », les lèvres tout à fait immobiles et, sous le menton, une sorte d'enflure mystérieuse. Du fond de la gorge, une voix sortait, grosse et caverneuse, qui disait : « Je suis de Dieu, qui a enduré mort et passion pour vous tous, de la Vierge Marie, de tous les Saintes et Saints du Paradis; je suis l'âme de Joachim Villot[1] ».

Le prétendu grand-père maintenait son dire, et peut-être fût-il arrivé à duper tout à fait son monde, sans la pénétration du maître d'école, Guillaume Lourdet.

Cet écclésiastique savait, par le rituel, que ni les âmes des morts, ni les anges de lumière ne peuvent occuper le corps des vivants, et il serra si fort l'Esprit dans ses raisonnements qu'il le démasqua : « Je trouve fort difficile à croire, lui disait-il, que tu sois une âme en un autre corps; mais j'estime plus vraisemblable que tu sois quelque ange ».

Par la voix de Nicole, l'âme lui répondit : « Tu dis bien vrai, je suis le bon ange du défunt. » Le maître d'école lui dit : « Oui bien, mais ce n'est pas la propriété d'un bon ange de tourmenter les créatures pour le bien desquels Dieu l'a ordonné, ni d'entrer ainsi au corps d'icelles ». Cet ange répondit : « Je ne suis pas dedans le corps; mais je parle seulement, selon la permission divine, par la bouche de Nicole, que je tourmente au défaut que les voyages ne sont accomplis; les saints, que tu entendes! veulent être servis ». Répliqua le maître d'école : « Puisque tu es dedans la bouche, tu es bien dedans le corps... Même les saints ne demandent pas leur propre gloire, mais celle de Dieu seulement; et, pour ce, clairement je connais que tu n'es grand-père ni âme ni ange bon de lumière, mais bien mauvais et de ténèbres et satanique, qui nous veux induire en idolâtrie[2] ». Satan convaincu d'imposture ne répondit rien et c'est ainsi que Guillaume Lourdet, discrète et savantissime personne, éclaira les parents de Nicole sur la maladie de leur fille.

1. *Le Manuel*, p. 15, 16.
2. *Le Manuel*, p. 21.

*
* *

Quand le bruit se répandit dans Vervins que la fille du boucher Obry était possédée d'un diable, les notables tinrent conseil sous la présidence de Robert de Coucy, abbé de Foigny, seigneur de la ville, et toute l'assemblée fut d'avis qu'il fallait se mettre au plus vite en mesure de lutter contre l'ennemi du genre humain. Justement le vénérable Pierre de La Motte, « homme de sainte vie et de grande doctrine », devait venir dans quelques semaines de l'abbaye de Vailly pour prêcher l'Avent; on le pria d'avancer son arrivée, et le religieux se mit aussitôt en route. C'était un convaincu qui marchait au diable comme les soldats marchent au feu. A Laon, où il passa, il prit à la hâte les instructions du doyen du chapitre de Notre-Dame, Christophle de Héricourt, et le 27 novembre, au matin, après une nuit de repos, il sommait, en latin, son adversaire de se nommer. Suivant le rituel, le diable aurait dû répondre dans la même langue; mais le drôle feignant de ne pas comprendre les conjurations, le religieux reprit dans un français très clair les raisonnements de Guillaume Lourdet : « Je te jure, cria-t-il en terminant, je te jure sur les saints évangiles que tu es un diable », et se tournant vers les assistants, il ajouta : « Messieurs, désormais ne croyez autre chose, sinon que c'est un diable qui possède ce corps [1] ».

Nicole ne devait pas résister longtemps à des suggestions aussi fortes. Elle devint démoniaque et, quelques jours plus tard, elle aperçut enfin le diable qui jetait le masque et raillait; ce n'était plus Joachim Villot, recouvert de son suaire; c'était un homme noir avec de grandes dents qui ricanait et disait : « Ne suis-je pas un beau grand-père? » Dont de frayeur, dit l'histoire, Nicole se retira en sa maison, et lors premièrement crut que c'était un diable [2].

Pierre de la Motte n'avait plus qu'à chasser le démon qu'il venait de créer. Il fit tout ce qu'il savait faire et ancra plus profondément dans l'esprit de Nicole l'idée qu'elle était pos-

1. *Le Manuel*, p. 24.
2. *Le Manuel*, p. 27.

sédée. Pour être plus fort, il avait fait chercher dans le Hainaut, chez le doyen d'Avesnes, un livre d'exorcismes réputé dans tout le pays, et chaque jour, dans l'église de Vervins, devant le peuple assemblé, il exorcisait Nicole. Il se vêtait d'un surplis, d'une étole et, la croix ou le Saint-Sacrement dans la main, il faisait ses conjurations « avec la prolation des hauts noms de Dieu, inscrits au livre comme Tétragrammanton, Emmanuel, Sabaoth, Adonaï, etc... »

En entendant ces noms redoutables, le diable tempêtait, clabaudait, rugissait, et, quand il voyait approcher l'hostie, il s'agitait de terrible manière : « Tellement que vous eussiez vu la pauvre Nicole devenir enflée par le ventre et l'estomac, montrant difformités ou figures horribles et épouvantables par les taches de couleur changeant au visage, et si effrayément et hautement le diable tonnait et jetait les horribles cris que l'on l'oyait de loin, voire du marché... ; davantage vous eussiez dit que les grenouilles se battaient dans son ventre, comme les gardes qui avaient les bras dessus le sentaient et nous l'ont solennellement, comme tout le reste, testifié[1] ».

Au milieu des tourments qu'il endurait, le diable ne put plus refuser de se nommer ; il déclara, au grand effroi de l'assistance, qu'il était Belzébuth en personne, le prince des démons. Aussitôt le religieux écrivit le nom sur un papier qu'il présenta à la flamme d'un cierge et, pendant que le papier brûlait, le diable criait comme une femme en travail d'enfant ou comme une personne que l'on contraindrait à avoir les pieds au feu[2]. Il sortit enfin du corps de Nicole, mais pour y rentrer dès que la cérémonie fut terminée, et pendant les jours qui suivirent, il continua ce manège. Au moment où on le croyait loin, il apparaissait tout à coup pour tenir des propos obscènes, injurier les assistants et faire les cent sottises.

Pierre de La Motte perdait sa peine et son temps dans cette lutte inégale ; il demanda du secours autour de lui, et, par des lettres pressantes, qui portaient au loin la célébrité de Nicole, il recommanda la patiente à « l'évêque de Soissons, au chapitre de Laon, à la comtesse de Brienne, à ceux de l'archevêché de

1. *Le Manuel*, p. 38-39.
2. *Le Manuel*, p. 39.

Reims ». Ainsi, « en plusieurs lieux furent faites prières et processions pour le salut et la délivrance de la démoniaque, à la fête de Noël et autres jours. C'est ici la fortification du religieux et amplification et bruit de cette possession [1]. »

Nicole connut les démarches du religieux et son hôte infernal prit ses mesures en conséquence : « Ah! tu te fortifies contre moi, dit-il au religieux; mais aussi me fortifierai-je contre toi, car j'appelle tous les diables à mon aide ». Le religieux répondit : « Aussi appelé-je tous les bons anges à mon aide contre toi. Va dire à Lucifer que je ne le crains pas, non plus que fais-je toi ni tous les diables d'enfer ». La démoniaque. beuglant comme un taureau, lui fit la moue; le religieux « en méprisant et dépitant le diable la lui fit aussi [2] »; et de grandes batailles commencèrent où l'évêque de Laon, Monseigneur de Bours, apporta bientôt le concours de son prestige et de son autorité. Ce prélat, ancien aumônier du jeune roi Charles IX, comte d'Anisy et pair de France, était aussi remarquable par son érudition que par sa piété; récemment élevé à la dignité épiscopale, il était encore occupé par les soins de son installation; mais dès qu'il apprit les tristes exploits de Belzébuth, il voulut au moins reconnaître l'ennemi et le vendredi 2 janvier il arrivait sur le théâtre de la guerre avec deux théologiens de marque, Messieurs Chausse et de Vaux, chanoines de Laon, « doctes et vertueux hommes ».

Le lendemain matin, Monseigneur de Bours se révêtait de ses habits épiscopaux; par-dessus sa chasuble et son aube, il laissa pendre sa croix pastorale et, la crosse en main, la mître sur la tête, il célébra devant le peuple de Vervins le sacrifice de la messe. Couchée sur un lit, derrière le grand autel, Nicole assistait à la cérémonie. La messe dite, elle fut apportée devant Monseigneur qui, sous les yeux de tous, en grande pompe, exorcisa le diable. « Quel est ton nom? — Belzébuth. — Quel est le nombre de tes compagnons? — Ils sont dix-neuf avec moi. — Je t'ordonne, par la vertu et puissance de Dieu, de sortir présentement avec l'armée de la fureur. — Oui vraiment nous sortirons pour toi, mais pas encore, et pas

1. *Le Manuel*, p. 52.
2. *Le Manuel*, p. 53.

ici. » Monseigneur, qui devait comprendre ces paroles plus tard, ne s'y arrêta pas, et, tout entier à son œuvre du moment, il invectiva et menaça le Maudit ; mais il eut beau proférer les menaces du rituel, brûler le nom du diable, lui présenter la croix et l'hostie, il ne parvint à le chasser que pour quelques instants.

Après une seconde conjuration aussi vaine que la première, il regagna sa ville épiscopale en laissant tout le pays sous l'impression pénible d'un échec.

Les protestants, fort nombreux dans le pays, jugèrent l'occasion favorable d'offrir leurs services. Comme les catholiques d'alors, ils croyaient aux possessions diaboliques[1], et, dans le cas de Nicole, ils avaient des raisons très particulières de chercher un succès. Depuis trois mois que le diable était à Vervins, il ne cessait de les mettre en cause ; dans ses discours, tantôt il les appelait « ses amis, ses enfants, ses serviteurs qui faisaient bien ses volontés », tantôt il se moquait d'eux ; jamais il ne cessait de les compromettre par des éloges perfides ou de les décrier par des injures. D'autre part, les exorcistes de Nicole voyaient une preuve de la transubstantiation dans les sauts que faisait leur patiente devant le Saint-Sacrement, comme dans l'apaisement qu'elle éprouvait après la communion : si ce pain n'était que du pain, on ne s'expliquait pas les terreurs et les défaites de Satan ; si c'était le corps de Jésus, tout devenait clair et l'expérience démontrait, en même temps que la vérité du catholicisme, l'erreur abominable de Calvin. Les protestants, en délivrant Nicole après l'échec de l'évêque, établiraient à la fois qu'ils n'étaient pas les amis du diable et réduiraient à néant l'argument contre le principe même de leur religion. Dès les premiers jours de janvier, plusieurs ministres se présentèrent pour chasser Belzébuth et ses acolytes.

Fidèles à l'enseignement de Calvin[2], ils tenaient les exorcismes pour pratiques superstitieuses et ils ne mettaient leurs espérances que dans la bonté toute-puissante de Dieu. L'un d'eux, Tournevèle, s'approcha de la démoniaque et commença de lire les psaumes de Marot ; mais Belzébuth l'ayant

1. Calvin, *Œuvres complètes*, édition Baum et Reuss, t. XLV, p. 151.
2. *In op. laud.*, XIX, p. 337.

reconnu l'invectivait; « Crois-tu donc qu'un diable puisse en chasser un autre? » Et comme le pasteur répondait : « Je ne suis pas un diable, mais le serviteur du Christ. — Tu es pire que moi, répliquait Belzébuth, car je crois ce que tu ne veux pas croire; aussi t'en aimé-je mieux, de même que tous mes bons huguenots[1]. Penses-tu me chasser avec ces plaisantes chansons que j'ai aidé à composer? » Il insinuait encore que Tournevèle était plus malade que Nicole[2], puisqu'il avait dans la cervelle le malin esprit que la démoniaque n'avait que dans le corps; et, se tournant vers le pasteur Conflant de Ribemont, il le narguait et lui donnait des surnoms.

Tournevèle dit simplement : « Je prie le Seigneur qu'il assiste cette pauvre créature »; mais le diable repartit de plus belle : « Je prie Lucifer qu'il ne te laisse pas et te tienne toujours en ses liens comme il le fait. Va, va, je ne ferai rien pour vous et ne délogerai pas parce que je suis votre maître et que tous vous êtes des miens[3]. »

Les protestants réussissaient moins encore que les catholiques : pour comble d'humiliation, ils virent Pierre de la Motte calmer par la simple communion la possédée qui s'était moquée de leurs prières et de leurs psaumes.

Cependant toutes les victoires de Pierre de la Motte, de Guillaume Lourdet et de M. Lautrichet n'empêchaient pas Belzébuth de rentrer dans Nicole aussitôt qu'il en était sorti; bien plus il se fortifiait à mesure qu'on l'attaquait davantage et, depuis les fêtes de Noël, il avait appelé à son secours vingt-neuf drôles de son espèce, parmi lesquels des chefs de légions comme Astaroth le pourceau et Cerbérus le chien. Soutenu par cette engeance maudite, il le prenait de haut, dictait des conditions, devenait tout à fait insupportable et déclarait de nouveau qu'il ne sortirait pas à Vervins. Où devait-on le conduire pour le vaincre? Il commit l'imprudence de laisser voir qu'il redoutait d'aller à Notre-Dame de Liesse; sur cette indication, on se mit en devoir de l'y mener.

1. *Le Manuel*, p. 65.

2. *Le Trésor de la victoire du corps de Dieu sur Belzébuth*, Paris, Nicolas Chesnau, 1578, p. 249.

3. *Le Manuel*, p. 65.

Le mardi donc, 22 janvier, fête de saint Vincent, on vit sortir de Vervins, à neuf heures du matin, une charrette recouverte d'une bâche et traînée par trois chevaux. A l'intérieur, avaient pris place Nicole plus tourmentée que jamais et sa mère Catherine Villot; à côté, cheminaient le bon religieux, le maître d'école, le charretier, le mari et l'oncle de Nicole. Le voyage fut marqué de miracles et de signes étranges. Dès la première lieue, ils furent rejoints par un jeune homme vêtu de blanc qui paraissait dix-huit ans à peine et qui s'offrit à les guider. Tous pensèrent que c'était un messager céleste et ils le suivirent avec confiance dans les chemins défoncés par l'hiver, au milieu d'un pays marécageux où il les dirigeait de la voix et du geste.

Dans la charrette, Belzébuth faisait rage et s'efforçait d'entraver, par tous les moyens, ce pèlerinage abhorré. Parfois il rendait Nicole si lourde que les chevaux refusaient d'avancer, malgré les cris et les coups; alors un des ecclésiastiques revêtait en plein champ un surplis et une étole, prenait une hostie dans un corporal et, s'agenouillant près de Nicole, lui donnait la communion. A l'instant, les chevaux s'élançaient, si rapides qu'ils semblaient voler. D'autres fois, le diable tourmentait sa victime de si répugnante manière que nul ne pouvait tenir près d'elle sans avoir des nausées : « Et quand quelqu'un était contraint de vomir, la démoniaque se moquant en vomissait davantage[1] ».

Un moment deux détonations retentirent sous la bâche, et dans la pieuse caravane personne ne douta que ce ne fût le bruit du tonnerre.

Dans l'après-midi, on traversa le village de Pierrepont et l'on pensa à s'y arrêter pour essayer l'effet des reliques qui étaient conservées dans la chapelle; mais il parut plus convenable d'aller à Liesse, malgré la nuit qui tombait. Vers les six heures du soir, après cette journée de fatigues et de prodiges,

1. *Le Manuel*, p. 76.

la charrette arrivait enfin et les pèlerins se logeaient dans une hôtellerie « où pendait l'image de saint Martin. » Le lendemain mercredi, dès la première heure, tout le pays savait quel habitant terrible l'hôtellerie abritait et une procession se déroulait dans les rues du village; puis le religieux, après un sermon éloquent, faisait placer la démoniaque devant l'image de la Belle Dame et prononçait les conjurations. Dès les premiers exorcismes, vingt-six démons sortirent de la possédée avec un vacarme épouvantable et, comme ils connaissaient leur rituel aussi bien que les prêtres, ils emportèrent trois ardoises de la toiture et deux branches d'un jeune sapin en signe de départ.

Mais, tous les efforts du religieux se brisèrent contre l'entêtement de Belzébuth et des trois diables qui restaient encore. Ils refusaient énergiquement de déguerpir. Nicole, exorcisée déjà par monseigneur de Laon, rêvait-elle à de nouvelles conjurations épiscopales, dans la cathédrale dont elle voyait les quatre tours se profiler au loin sur le ciel? Belzébuth dit brutalement au pauvre P. de la Motte : « Quand tu serais ici jusqu'à minuit, voire cent ans, il n'en sortira plus un seul; ne te contentes-tu pas d'avoir chassé vingt-six diables pour un jour? Il en faut pour ton évêque ». Belzébuth ajoutait qu'il avait envoyé ces vingt-six démons à Genève, en pays ami.

Le religieux, dès le lendemain, écrivait à l'évêque de Laon pour lui faire connaître les propos du diable et lui annoncer l'arrivée prochaine de la démoniaque; puis les pèlerins se mirent en route dans le même équipage et, après un crochet à Pierrepont où Nicole lâcha encore un démon, ils se dirigèrent vers Laon.

Tous les ecclésiastiques de la ville se préparaient à les recevoir. Au sortir de vêpres, un certain nombre avaient tenu conseil pour savoir où on logerait la charrette infernale et, dès le matin, Geoffroy de Billy, abbé de Saint-Vincent, avait sauté en selle avec ses gens et quelques chanoines pour se porter au-devant de Nicole et la défendre au besoin contre les attaques des huguenots. C'était un homme d'armes en soutane : fils de Louis de Billy, gouverneur de Guise, il avait vécu depuis son enfance au bruit des discordes civiles; trois ans aupa-

1. *Le Manuel*, p. 83.

ravant, il avait perdu deux de ses frères à la bataille de Dreux et il devait en perdre un troisième à Jarnac. Il rejoignit les pèlerins à Pierrepont, les dégagea d'un groupe de protestants armés, qui voulaient leur faire un mauvais parti, et, à la tête de ses gens et de ses chanoines, il les escorta jusqu'à Laon, où l'étrange cortège fit son entrée vers les cinq heures du soir.

Sur la place une foule immense environna la charrette, en commentant les mystérieuses aventures de Nicole; mais nul ne voulait la recevoir, car le diable qui connaissait tous les péchés non confessés se divertissait souvent à les divulguer aux dépens de ses hôtes. On parla de conduire la possédée à l'Hôtel-Dieu; mais les malades et les infirmes se déclarèrent prêts à quitter la place. On songea à la confier au suisse de la cathédrale; il dit que ses enfants seraient épouvantés. Il fallut toutes les prières et tout l'argent de messieurs les chanoines pour décider l'hôtelier « des Pourcelets », à donner une chambre. « Si les habitants avaient su qu'elle était si près, avec l'heure qu'il était, ils eussent fermé les portes de la ville. » Seuls les prêtres, en général bien confessés, osaient regarder le diable en face et ils escomptaient déjà sa défaite pour le triomphe de leur religion.

Depuis cinq ans que le protestantisme avait fait son apparition dans la ville, ils avaient vu les magistrats, les médecins, les gentilhommes, les gens de police eux-mêmes gagnés peu à peu par l'hérésie; maintes fois le catholicisme avait été bafoué, tourné en dérision par ces égarés; tout récemment encore, un ciboire et des hosties consacrées avaient disparu et sans doute servi à quelque parodie sacrilège de la messe[1]. Un miracle, une victoire définitive du Saint-Sacrement sur le démon fermerait la bouche à l'impie et dessillerait les yeux de l'aveugle. Or Nicole apportait ce miracle dans sa pauvre charrette, puisqu'elle amenait avec elle Belzébuth, Astaroth et Cerbérus, diables terribles et déjà vaincus à demi.

Dès le premier jour, les ecclésiastiques de toute robe se pressèrent autour de la possédée; le lendemain de son arrivée, le vendredi 25 janvier, Monseigneur de Bours l'excorcisa dans la cathédrale de Laon. Les gens du pays accourus en foule, se

1. Cf. J.-F. Devisme, *Histoire de la Ville de Laon*, 1822, II, 3.

pressaient dans la grande nef, si nombreux, si désireux de voir et d'entendre qu'on dut élever sous le dôme, devant le jubé, une grande estrade pour y mettre Nicole et ses gardes.

L'évêque monta sur cette estrade et, comme Guillaume Lourdet, comme Pierre de la Motte, mais avec plus d'autorité, prononça les paroles solennelles des exorcismes. L'abbé de Saint-Vincent l'assistait, brûlait les noms des diables et faisait du zèle. Belzébuth, piqué d'honneur, répondait avec plus d'à propos que jamais. Il parlait latin maintenant, ricanait, se moquait de l'eau bénite, traitait l'évêque de vilain papaud, l'abbé de Saint-Vincent, de fils de ribaude, et racontait sur les gens de la ville de méchantes histoires qui se trouvaient souvent être vraies; puis quand l'hostie était présentée à Nicole, les trois diables s'unissaient dans un même concert. « Alors, ensemblement et distinctement, comme si trois doigts abaissant les marches ouvraient le vent à trois tuyaux d'orgue sonnant, était ouï le grognement d'un gros pourceau, l'aboiement d'un chien, le meuglement d'un taureau échauffé[1] » et le pourceau, le chien et le taureau se démenaient de telle manière dans le corps de l'infortunée que six hommes n'arrivaient pas sans peine à la maitriser. Dès qu'elle communiait, elle retrouvait la paix.

Les assistants sentaient la foi renaître en leur âme, s'ils l'avaient perdue, ou se fortifier encore s'ils l'avaient conservée. « Aucuns se mettaient en grande dévotion, hantaient et fréquentaient les églises plus souvent que de coutume; beaucoup abjuraient leur huguenoterie ». A chaque pilier de la cathédrale, était assis un confesseur en surplis; le matin et le soir, avant ou après les conjurations, il écoutait les âmes repentantes lui avouer des fautes cachées que la confession arrachait pour jamais à la connaissance du diable.

Dans toute la France, on parlait des miracles de Laon et de la conversion des hérétiques. Les réformés, qui faisaient les frais de l'aventure, s'agitaient de leur mieux. L'irritation et la crainte ayant excité leur esprit critique, ils parlaient non plus de possession diabolique, mais de « tromperie », « d'abus », et, n'ayant pu délivrer Nicole, ils avaient l'ambi-

1. *Le Manuel*, p. 151-152.

tion de la démasquer; ils allaient répétant qu'elle était dressée par les prêtres et qu'elle apprenait de leur bouche les insanités qu'elle débitait ensuite pendant les conjurations. Déjà, sur la route de Laon à Pierrepont, quelques-uns d'entre eux avaient formé le projet de charger le bon religieux, après avoir donné les étrivières à Nicole; sans l'arrivée du seigneur abbé de Billy, ils auraient vraisemblablement traité le diable à coups de fouet. Dans la ville, ils ne pouvaient guère songer à ces procédés simples; mais après les exorcismes solennels de Notre-Dame de Laon, ils élevèrent de telles protestations que le lieutenant civil, maître du Mange, accompagné de plusieurs magistrats, se rendit chez l'évêque et lui remontrèrent « qu'il était bon d'expérimenter Nicole afin de savoir si l'on faisait de nuit ou de jour quelque chose à la dite femme pour l'exciter ou émouvoir à dire ou à faire tout ce qui arrivait aux conjurations[1] ». Jean de Bours était trop convaincu de la présence du diable pour ne pas accueillir cette proposition avec empressement; il accepta que, jour et nuit, des catholiques et des réformés, parmi lesquels un médecin de chaque religion, vinssent surveiller Nicole à l'hôtellerie des Pourcelets.

Les médecins examinèrent Nicole avec le plus grand soin; ils constatèrent que le bras gauche se paralysait tout à fait en dehors des crises démoniaques et devenait alors si insensible qu'on pouvait impunément enfoncer des épingles sous les ongles. Ils assistèrent à une scène de fureur si violente que catholiques et protestants eurent une égale frayeur. Enfin ils virent Nicole tomber dans une léthargie étrange où elle leur apparut froide, pesante, sans mouvement ni sentiment quelconque et dont ils ne purent la tirer par aucune excitation ni remède. « Le chirurgien la frotta fort, mais principalement les deux jambes avec gros linges chauds, lui tira le poil des tempes, lui bailla pain et vin mouillé dedans la bouche, lui jeta de l'eau froide au visage, lui tacha d'ouvrir la bouche avec pincettes de fer, lui détordit le gros orteil; pour tout cela toutefois elle ne revint[2] ». Il ne restait plus

1. *Le Manuel*, p. 58.
2. *Le Manuel*, p. 98.

qu'à tenter l'épreuve, déjà connue, mais toujours contestée par les hérétiques, du Saint-Sacrement. Un réformé proposa de donner à la patiente une hostie non consacrée pour en voir l'effet; « mais, le catholique lui rabattant le coup lui concéda ce expérimenté lui-même ou autres d'entre eux[1] ». Et le réformé, aussi religieux que son adversaire, n'osa pas s'engager dans une expérience où il voyait apparemment quelque chose de diabolique. Alors le chanoine Pelletier mit l'Eucharistie sur les lèvres de la « pis que morte »; aussitôt elle leva la tête et fit le signe de la croix en disant : « Mon Dieu, mon Dieu! »

Nicole présentait donc de l'anesthésie, de la paralysie et des crises convulsives, suivies de léthargie; comme elle retrouvait son bras sous l'influence de Belzébuth et ses sens après la communion, on peut affirmer avec certitude qu'elle était atteinte d'hystérie, et ce diagnostic met d'accord, à distance, les deux partis qui se disputaient à son sujet. Les catholiques étaient très sincères quand ils se défendaient de faire la leçon à Nicole; ils ignoraient que leur patiente, suggestible et docile, profitait pour s'instruire de tous les interrogatoires et de tous les exorcismes; ils ne soupçonnaient pas que, dans les propos qu'elle prêtait au diable, elle n'était que l'écho des conversations qui se tenaient autour d'elle. Nicole elle-même était de bonne foi lorsqu'au sortir d'une crise, où elle avait attaqué les réformés avec la dernière violence, elle apparaissait calme et ignorante, dénuée d'esprit et de fiel, incapable même de se rappeler ce qu'elle venait de faire ou de dire; elle vivait deux existences séparées par l'oubli et elle était persuadée que, dans ses moments d'agitation et de délire, un véritable démon vivait en elle. De leur côté les protestants, qui niaient avec raison le miracle, ne pouvaient guère, dans leur ignorance de l'hystérie, trouver d'autre explication que la supercherie et le dressage pour tous les exercices et les propos de Nicole; très sincèrement, eux aussi, ils cherchaient « l'abus »; ils chercheront pendant plusieurs mois sans arriver à le découvrir et ce sera leur faiblesse que d'accuser d'imposture une hystérique docile et des prêtres convaincus. Aussi toutes les expériences,

1. *Le Manuel*, p. 98.

toutes les enquêtes vont-elles tourner contre eux sans qu'ils arrivent jamais à soupçonner le mot de l'énigme; en revanche les catholiques triomphants vont répéter indéfiniment leur miracle.

Ils ne manquèrent pas à chanter victoire après cette première épreuve, et le chanoine Pelletier eut beau jeu pour interpeller les réformés : « Que voulez-vous dire maintenant, pauvres gens abusés? Vous êtes bien obstinés de nier la puissance et la vertu du Saint-Sacrement[1]. » En fait, nul parmi les témoins ne songeait plus à nier le miracle; M. de la Hève, médecin catholique, en rédigea le procès-verbal, tandis que le médecin réformé, M. Quentin le Moyne, subitement éclairé par la lumière des faits, proclamait que Nicole était possédée du diable.

Les protestants de Laon réclamèrent aussitôt une seconde expertise et l'obtinrent d'autant plus vite que le lieutenant civil, qui leur était acquis, espérait voir tomber l'agitation des partis dès que la supercherie serait découverte. Le dimanche soir, il se rendait aux Pourcelets et commençait par admonester sérieusement la mère de Nicole : « Pourquoi êtes-vous venus à Laon? Est-ce que Dieu n'est pas aussi puissant à Vervins qu'à Laon pour chasser les diables? Est-ce l'évêque qui vous a mandés ou invités à faire ceci? Vous êtes cause d'émouvoir le peuple et de faire sédition[2] ». Puis il faisait transporter Nicole à la prison où Me Jean Carlier, un médecin protestant moins impressionnable que le pauvre le Moyne, venait aussitôt la visiter. C'était un esprit fort qui ignorait l'hystérie autant que ses confrères et qui annonca très haut qu'il allait démasquer les imposteurs en vingt-quatre heures. « Il regarda sous les habillements, sous les aisselles, aux narines, aux oreilles et partout, pour y trouver quelque chose qui put émouvoir la dite Nicole pour se débattre comme elle faisait quand elle était possédée[3]. »

Il ne trouva rien. Le lendemain, comme il procédait à un nouvel examen en présence de Pierre Muyau, médecin catho-

1. *Le Manuel*, p. 99.
2. *Le Trésor*, p. 289.
3. *Le Trésor*, p. 297.

lique, et de plusieurs personnes des deux religions, il dut engager une lutte à main plate contre la démoniaque, qui le chargeait furieusement; mais il disait sans s'émouvoir : « J'en ai vu bien d'autres », et il poursuivait ses investigations. En vain Nicole fit le pont, de si impudique manière, qu'elle montra aux médecins, au lieutenant et aux chanoines tout ce qu'elle pouvait leur montrer. En vain elle tomba, la bouche ouverte et le corps raidi, sur son lit, Carlier, tout à son affaire, profitait de l'occasion pour éprouver sa sincérité en lui versant dans la bouche un liquide puant, que plusieurs catholiques prirent pour du poison.

En vain le démon lui-même intervint sous la forme d'un scarabée noir et, courant sur le lit, porta la terreur parmi les catholiques; Carlier disait : « C'est une ordure tombée du ciel de lit » et il secouait les rideaux pour en faire tomber d'autres. Mais il eut beau observer, palper, tourner et retourner Nicole, pas plus que Mr. le Moyne il n'arriva à découvrir un artifice et s'il persista, contre toute évidence, dans sa conviction diabolique, il eut le désagrément de voir deux huguenots de l'assistance se convertir au catholicisme, lorsque Nicole revint à elle sous l'influence de la communion.

Le triomphe des catholiques était complet; dans toute la ville il y eut joie et enthousiasme; les cloches de la cathédrale sonnant à carillon annoncèrent à tout le pays le triomphe du Saint-Sacrement et monseigneur de Bours, après avoir pris l'avis du chapitre, ordonna que des supplications générales fussent faites dans les églises et des processions solennelles dans les rues [1]. Belzébuth ne pouvait faire moins devant toutes ces manifestations de la foi publique que de sacrifier encore un de ses diables et ce fut Astaroth qu'il congédia le premier en ajoutant qu'il l'envoyait rejoindre les reîtres de M. d'Andelot, le frère de Coligny.

Dès lors aucun grognement de porc ne se fit plus entendre dans Nicole; mais Cerbérus aboya tandis que Belzébuth meuglait; puis Cerbérus dut aussi partir et Belzébuth, qui meuglait tout seul en face de l'évêque, de l'abbé de Saint-Vincent et des chanoines, avoua sous les exorcismes que ses amis, les

1. *Le Trésor*, p. 306.

huguenots, après avoir tenté d'empoisonner Nicole par la main de Jean Carlier, venaient de commettre un horrible sacrilège : « Nicolas Étienne[1], dit-il, Antoine Étienne, Nicolas Meigret et Hubert Duchemin, mes huguenots obstinés, ont dérobé une hostie qu'ils ont apportée au logis de Duchemin ; ils l'ont partagée en trois, en ont pris chacun une partie et l'ont fait bouillir dans l'eau, puis l'ont présentée aux chats et aux chiens qui n'en ont pas voulu manger. Oh ! si encore aujourd'hui Jésus-Christ cheminait sur terre, je, avec mes huguenots obstinés, lui ferais bien plus de mal que les Juifs[2] ». Vingt mille auditeurs parmi lesquels beaucoup de protestants entendaient ces accusations du diable retentir sous la voûte de Notre-Dame de Laon, et l'on peut facilement se représenter la satisfaction, la colère, les applaudissements et les huées qui les accueillaient dans l'assistance. Les catholiques triomphaient, les réformés s'indignaient, tout le monde s'invectivait et la ville était en révolution.

***

Les protestants ne pouvaient plus songer à demander une expertise dont ils prévoyaient l'issue sans pouvoir se l'expliquer : ils portèrent plainte au gouverneur de l'Ile de France, François de Montmorency, en le priant de faire cesser au plus tôt la campagne de calomnies et d'injures.

François de Montmorency, fils aîné du connétable, était aussi bon catholique que Monseigneur de Bours et l'abbé de Saint-Vincent ; comme eux, il croyait à la réalité des possessions et à l'efficacité des exorcismes ; mais il était aussi éclairé et tolérant, et il tirait de son nom, de sa charge et de ses titres une autorité suffisante pour se faire écouter de tous les partis. Le 1er février, il adressait aux magistrats de Laon et à l'évêque deux lettres pleines de bon sens et de fermeté. Aux magistrats : « S'il arrive des troubles, disait-il, vous pouvez vous assurer de me demeurer répondants et m'en prendrai si bien à vous que d'autres y prendront exemple. »

1. *Le Manuel*, p. 139-140.
2. *Le Trésor*, p. 343. *Le Manuel*, p. 139-140.

L'évêque, l'abbé de Saint-Vincent et les chanoines furent bien obligés d'écouter. Ils décidèrent que désormais les processions ne sortiraient pas de l'enclos qui entourait l'église, et ils conjurèrent deux fois le jour pour hâter la délivrance de Nicole. Belzébuth lui-même, malgré ses rodomontades, ne pouvait pas rester indifférent à des avertissements aussi clairs. Il essaya bien de faire passer les lettres de Montmorency pour des faux; mais il prit en même temps ses mesures pour déguerpir. Les lettres du maréchal avaient mis 48 heures pour arriver à Laon : deux jours pour la réponse et deux jours pour une nouvelle lettre, on avait donc quatre jours au moins pour désobéir sans être inquiétés de nouveau; le diable était assez malin pour faire ce calcul. Il annonça donc son départ pour le jeudi 7 courant et se prépara aux dernières batailles. Comme il jouait son reste, il y fut particulièment ignoble : il appela *Jean le blanc* l'hostie consacrée, et monseigneur de Laon, ma « coquille »; il contrefit sa voix et ses gestes, cracha au visage d'un chanoine, dansa, siffla, inspira à tous ceux qui l'entendirent autant de dégoût que d'horreur.

Enfin le jeudi arriva et sur l'échafaud, devant une assistance nombreuse, l'évêque engagea le combat; mais, dès les premières passes, Satan chercha des prétextes pour gagner encore un jour : « Tu as dîné, tu n'es pas à jeun! » disait-il à l'évêque qui répondait : « Je n'ai pas tant dîné que je ne te fasse sortir », puis : « Tu n'es pas confessé, ma coquille, tu n'es pas confessé! — Tu mens, répliquait l'évêque, je me suis confessé. — Oui; mais tu n'as fait qu'une confession générale; me pensais-tu ainsi chasser?[1] ». Et le drôle ajoutait que pour expulser le prince des diables, monseigneur de Bours aurait dû s'entourer des dignitaires religieux et laïques de la ville. Il réclamait le doyen, l'archidiacre, les conseillers, les avocats, le procureur et le greffier; il voulait des témoins de marque : « Je sais bien qu'il me faut partir; mais ce ne sera pas aujourd'hui, c'est la danse macabre! Tu n'es pas accompagné comme un évêque et tu n'es pas encore maigre assez. »

En vain l'évêque conjura, administra l'Eucharistie: le diable ne sortit que pour rentrer aussitôt et la nuit vint qu'il n'avait pas

1. *Le Trésor*, p. 409-410.

quitté la place. Les uns disaient : « Ce diable ne sortira pas pour un évêque ; il faudra le conduire à l'archevêque de Reims, voire au pape. » Les autres : « Il sortira, mais pas encore ; il devra d'abord être mené au roi et au Parlement de Paris ». La mère Obry et sa fille, effrayées par ces propos, versaient de si abondantes larmes qu'elles excitaient la pitié de tous, et la mère disait entre ses sanglots : « Nous sommes prêtes à endurer tout ce qu'il plaira à Dieu de nous envoyer ; mais il y a longtemps que notre profit et trafic de marchandise est arrêté, et, si nous demeurons ici, je crains que Monsieur l'évêque, qui est un tant doux et bénin prélat, ne se fatigue et se fâche de tant de peine et de travail qu'il prend pour la délivrance de ma fille. Je le vois tant piteux parce qu'il y a déjà longtemps qu'il jeûne tous les jours ; quelle pitié sera-ce s'il faut partir de cette ville sans délivrance ! Où irons-nous ? On ne nous voudra pas laisser entrer dedans les villes, et si les huguenots nous rencontrent, ils ne faudront pas de nous faire outrage [1] ».

Monseigneur de Bours avait jeûné jusqu'à maigrir ; il jeûna plus sévèrement encore et, pour enlever au Malin tout prétexte, il invita les autorités civiles ou religieuses de Laon à rehausser de leur présence la solennité d'une conjuration suprême.

L'espoir revint à son peuple. Les huguenots avaient entendu dire que, pour signe de son départ, le diable soufflerait le grand cierge qui brûlait devant le jubé pendant le service divin. A leur demande, le cierge fut brisé et remplacé par un autre, autour duquel ils montèrent la garde ; puis les conjurations commencèrent. Les magistrats du roi occupaient le jubé ; les dignitaires de l'Église, en chapes, étaient assis sur l'estrade derrière l'évêque ; dans l'église, pêle-mêle, catholiques et réformés attendaient les événements. Satan, après ses pitreries coutumières, hurla plus fort qu'à l'ordinaire lorsqu'on lui présenta l'hostie. « Nicole avait alors la bouche démesurément ouverte, la langue pendante, la face énormément gonflée, passant par toutes les couleurs, jaune, verte, grise et bleue ; tellement qu'elle n'avait pas encore figure de créature humaine, mais seulement d'un grand diable qui ainsi, au vif, en elle se représentait. Émerveillé et affligé de la voir et ouïr ainsi

1. *Le Trésor*, p. 427, 428.

horriblement meugler, le peuple criait : Jésus ! miséricorde[1] ! »

Dans l'église étaient des huguenots, l'épée au côté et le chapeau sur la tête ; le peuple cria : « A genoux ! chapeaux bas ! » Les réformés ripostèrent et le tumulte devint effroyable. Les catholiques croyaient à une attaque des huguenots : le magnanime abbé de Saint-Vincent sauta de l'estrade, courut à l'évêché et en rapporta une provision de pistolets et d'arquebuses « pour de franc cœur et courage, comme un vaillant Macchabée, atteindre les ennemis ». Les huguenots croyaient à un traquenard ; ils se bousculaient, se sauvaient en poussant des cris, et, par-dessus tout le vacarme, monseigneur de Bours brandissait toujours le Saint-Sacrement. Enfin le tumulte s'apaisa et Satan prit congé de l'assistance par une colonne de fumée, deux éclairs et deux coups de tonnerre ; pour comble de malice il n'avait même pas cherché à éteindre le cierge que quelques réformés s'obstinaient à garder.

Nicole Obry était pour toujours délivrée. Elle n'avait plus qu'à retourner à Vervins. Mais elle avait pris goût à la gloire ; portée en triomphe dans les processions, exorcisée par l'évêque, visitée par tous les dignitaires de l'Église et par toutes les nobles dames, vénérée de tous les bons catholiques, elle était peu pressée de reprendre sa vie modeste entre son frère le boucher et son mari le tailleur. Elle loua une maison à côté de Notre-Dame de Laon, théâtre de ses souffrances et de sa victoire.

Pendant plusieurs jours, elle continua de s'évanouir à certaines heures pour reprendre connaissance quand elle était portée dans les processions ou recevait l'hostie. Il n'était plus question du diable ; mais le miracle n'en était pas moins patent et servait toujours pour accabler les huguenots qui avaient espéré la fin de l'aventure. Pour avoir la paix, ils adressèrent de nouvelles plaintes à l'autorité civile et, sur l'intervention du lieutenant de Montmorency fortement appuyé par Louis de Condé, gouverneur de la Picardie, Nicole fut enfin expulsée de la ville avec défense à qui que ce fût de la loger.

La famille Obry se remit en route pour Vervins, où elle arriva le 3 avril et peut-être y fût-elle restée si Nicole ne s'était mise

1. *Le Manuel*, p. 190.

à refuser toute nourriture en affirmant qu'elle ne pouvait manger que dans l'intérieur de Laon. De fait, toutes les fois qu'on lui présentait soit un bouillon, soit une rôtie, soit un morceau de pain bis, « elle tombait raide morte, les yeux ouverts sans les remouvoir, comme si elle eût regardé les gens ». La situation était si grave que la famille Obry osa tenter de ramener Nicole à Laon ; mais elle fut arrêtée aux portes de la ville. Un jeune chanoine, du nom de Despinoy, prit la direction de la charrette où étaient montées Nicole et sa mère, puis, accompagné du mari, il se mit en route, avec l'attelage, pour le château de La Fère où résidait Condé.

C'était une âme droite et simple, pleine de foi, de courage et d'entêtement, le chanoine Despinoy : dès l'arrivée de Nicole à Laon, il s'était institué son garde du corps, et, depuis deux mois, il l'entourait de respect et de soins, comme l'autel vivant où Dieu se manifestait chaque jour. Il ne doutait pas que Condé, en voyant les faits et en les touchant, ne fût convaincu comme lui. Le cœur plein d'espoir, il se présenta le samedi 6 avril devant le chef des protestants.

« Le petit homme tant joli » disposait alors dans le pays d'une autorité qu'il n'avait jamais connue. Après des aventures galantes qui avaient fait la tristesse de Calvin et la joie des bons catholiques, il venait d'épouser en seconde noces Françoise Marie d'Orléans-Longueville et son mariage protestant avait été, par l'ordre de la reine-mère, célébré en pleine cour. Un mois plus tard, en décembre 1565, il avait assisté en conciliateur aux Petits États de Moulins, et il gouvernait la Picardie comme Montmorency l'Ile de France, avec le ferme désir d'y faire régner la paix.

Il sortait d'une partie de paume, lorsque Despinoy se présenta à lui sur le pont-levis du château.

Le chanoine avait arrêté la charrette à quelques pas de la ville et sollicitait la permission de la faire entrer, tout en racontant l'histoire merveilleuse dont il avait été le témoin ; il disait l'impuissance des médecins, la victoire glorieuse du Corps de Jésus, l'exode douloureuse de la famille Obry et l'impossibilité où se trouvait aujourd'hui la patiente, même après maintes communions, de manger hors des murs de Laon : « Je suis venu, conclut-il, pour vous faire entendre toute vérité ; je vous

ai amené la dite femme; vous la pourrez voir malade et saine, et connaîtrez qu'il n'y a ni fraude ni dol en sa maladie[1] ».

Condé, bien qu'il eût correspondu avec Théodore de Bèze et les théologiens de son parti, avait pris dans la vie des camps l'habitude des solutions simples. Il fixa sur le chanoine ses yeux bleus, vifs et perçants, et très cordialement il lui dit : « Je vois que vous êtes un beau jeune homme et j'entends que Nicole est une belle jeune femme, et que c'est une belle couple que vous deux. Partant, avez occasion de venir ici, car amour vous y peut contraindre; dites-moi la vérité en compagnon et ami[2]. » Le pauvre Despinoy protesta de son mieux : « Monsieur, vous me pardonnerez, s'il vous plaît. Je vous assure que jamais je n'ai pensé à la dite femme par concupiscence charnelle, laquelle a son mari ». Condé parut croire à sa sincérité et lui promit de bien recevoir ses protégés; il exigea seulement que la mère, la fille, le mari et le charretier fussent logés dans des pièces séparées où il prit soin de les faire visiter et interroger isolément. Despinoy demanda asile à un prêtre.

Le lendemain, il apprenait avec stupéfaction que Nicole avait mangé sans aucune gêne ni souffrance un bon potage au cerfeuil : les protestants allaient tirer parti de ce modeste repas pour mettre en doute ses récits et parler encore de supercherie.

Le soir même, Condé, persuadé que tout était jonglerie dans cette histoire, mandait la mère au château pour lui faire subir un interrogatoire serré : « Or ça, ma mie, je vous donnerai cent écus et dites-moi quel est le premier qui a été vous trouver pour faire votre fille être malade et pour aller jouer son jeu à Laon. — Personne, monsieur; mais tout est advenu par la volonté de Dieu, dont ce poise moi, car il nous coûte beaucoup[3]. — Le chanoine, qui est en cette ville, vous est-il parent, et le connaissiez-vous avant d'aller à Laon? — Non monsieur. — Pourquoi donc l'avez-vous laissé coucher avec votre fille, qui est belle jeune femme à ce qu'on m'a dit? — Monsieur, il n'a pas couché avec ma fille; trop bien a-t-il couché en la chambre où était ma fille pour lui donner le Saint-Sacrement, sans lequel je crois qu'elle fût morte. — Mais avec

1. *Le Trésor*, p. 621.
2. *Le Trésor*, p. 622.
3. *Le Trésor*, p. 632.

le Saint-Sacrement il pouvait lui donner autre chose que vous ne savez pas. — Monsieur, vous me pardonnerez, je couchais tous les jours avec elle au même lit[1]. » La pauvre femme se défendait et défendait sa fille avec toute l'énergie de l'innocence; Condé eut beau lui promettre une coupe d'argent et la menacer des basses fosses; il n'en tira pas l'aveu qu'il espérait.

Despinoy, le lendemain, à une heure de l'après-midi, fut introduit dans une grande pièce, où deux cent cinquante personnes attendaient son entrée, parmi lesquelles plusieurs gentilshommes et un prêtre de Laon passé au protestantisme, l'abbé de Saint-Jean. Le prince était vêtu d'un pourpoint de satin blanc et couché entre deux draps; sa jeune femme était assise sur le bord du lit. Le chanoine s'avança, fit les révérences qu'il savait et attendit : « Mon enfant, lui dit Condé, vous me jurez votre Dieu père et créateur, j'entends le grand Dieu, créateur du ciel et de la terre, vous renoncez à votre part de paradis et prenez participation au feu d'enfer si vous ne me dites la vérité[2]? » Le chanoine jura, puis il redit une fois de plus l'histoire miraculeuse de Nicole, telle qu'il la comprenait dans son âme naïve et droite; devant tous les protestants qui l'entouraient, il osa proclamer la victoire du Saint-Sacrement et la vérité de la transubstantiation.

Condé le questionnait et l'écoutait avec bonté; il lui fit observer que Nicole avait mangé d'elle-même à la Fère sans avoir reçu l'Eucharistie. « Que dites-vous de cela? Quelles résolutions donnez-vous? N'est-ce pas la preuve que votre Dieu de pâte n'a pas de pouvoir, puisqu'il n'avait su faire manger cette femme[3]? » Et il prit occasion de cet échec pour mettre en doute la bonne foi des prêtres de Laon dans tous les récits miraculeux qu'ils avaient publiés : « Mon enfant, continua-t-il, vous vous trompez; je veux que vous ne sachiez rien de ce qui a été fait et que vous soyez innocent; mais il y en a de plus fins que vous que vous me nommeriez, si vous vouliez ».

Despinoy défendit tous les prêtres de Laon qui avaient exorcisé Nicole, et il affirma devant l'assemblée, que Nicole

1. *Le Trésor*, p. 634.
2. *Le Trésor*, p. 636.
3. *Le Trésor*, p. 640.

Obry de Vervins avait été possédée d'un diable. « Avez-vous vu ce diable[1], reprenait Condé, de quelle grandeur et couleur était-il, dites-le moi. — Non, je ne l'ai pas vu. — Pourquoi dites-vous donc que c'était un diable; votre réponse n'est pas sage; vous vous faites tort de le croire. — Monsieur, si je ne le croyais, je serais des plus obstinés du monde à cause des signes que j'en ai vus, lesquels ont été approuvés par des gens dignes de foi de votre religion et d'autres de la nôtre, lesquels sont toutefois savants ».

Despinoy énuméra tous les signes de possession diabolique que les doctes avaient observés, les horribles ébats, les sauts, les contorsions de Nicole, sa connaissance des choses occultes, sa fureur quand elle voyait l'hostie, son apaisement quotidien quand elle l'avait reçue. Condé n'était pas convaincu : « Cette femme n'a rien fait ni dit, remarqua-t-il, qu'un laquais que j'ai ici ne puisse faire ou dire; vous vous émerveillez à tort; sans mystère, on peut en faire autant[2] ». Toujours sceptique et bienveillant, il ordonna qu'on fît entrer Nicole, s'informa comment était fait le diable, si elle connaissait Despinoy, puis, s'adressant à tous les deux, il leur demanda s'ils ne voudraient pas entendre avec l'assistance la parole de Dieu ; ils y consentirent volontiers et le pasteur de Spina, aumônier du prince, fut introduit.

Jean de Spina, né en 1506, avait commencé par être moine dans l'ordre de saint Augustin ; un jour qu'il prêchait à Angers, il avait visité, dans la prison de la ville, un autre moine, le célèbre Rabec, condamné au supplice du feu pour avoir défendu publiquement l'hérésie de Calvin ; et, venu pour convaincre, Jean de Spina avait été troublé dans le plus profond de son cœur par les réponses du martyr. Quelques jours plus tard, il avait vu Rabec sanglant, la langue à demi coupée, le corps noirci par la fumée et déjà entamé par le feu, chanter d'un voix rauque le psaume de David : « Seigneur, les nations sont entrées dans ton héritage », et les flammes du bûcher avaient éclairé son chemin.

Il s'avança vers le prince, lui fit la révérence et se mit à

1. *Le Trésor*, p. 647-648.

2. *Le Trésor*, p. 658.

genoux ainsi que tous les assistants. Comme son collègue Tournevèle, comme Calvin et tous les chrétiens de son temps, il croyait au diable et il n'avait aucune raison théologique de mettre en doute la possession de Nicole; mais il ne plaçait sa confiance qu'en Dieu pour triompher du Malin; très longuement, il pria. « Je voudrais avoir son oraison, dit Despinoy[1], pour la transcrire ici. Vous voiriez par icelle qu'il ne fait que rendre grâces à Dieu de ce que par sa grande bonté immense, infinie, il avait déchassé Satan, ennemi de toute nature humaine, hors du corps de cette pauvre créature duquel il serait sorti et aurait été chassé, non par un morceau de pain, mais par la puissance de Dieu.... et qu'il ne reconnaissait qu'un seul Dieu, immortel, invisible, régnant ès-cieux, ès-siècles des siècles ». Puis il dit en français : « Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre » et récita *Notre Père qui êtes aux cieux* et se releva.

Ce n'était pas sans arrière-pensée que Condé avait fait assister Nicole et le chanoine à cette cérémonie protestante. Pas plus que Despinoy, il ne doutait de la vérité de sa religion et il comptait sur son aumônier pour opérer deux conversions retentissantes. Le chanoine, très maître de lui, résista à tous les arguments; dans la longue discussion qu'il eut avec Spina sur la transsubstantiation, il resta persuadé qu'il avait eu le dessus et lorsque Condé le prit à part pour l'engager à se convertir, il refusa avec énergie : « Il faudrait être des nôtres, lui dit le prince, et ouïr les ministres au nombre desquels vous pourriez être. Vous auriez bons appointements et plus que vous n'avez en votre bénéfice. — Il est vrai, monsieur; je n'ai pas beaucoup en mon bénéfice; ce néanmoins je m'en contente. J'ai ouï plusieurs fois vos ministres; mais je ne trouvais pas en eux la vérité[2]. »

Avec Nicole, il y avait plus d'espoir, car la pauvre fille n'avait pas brillé jusque-là par la décision de la volonté; il semble cependant, si l'on en croit Despinoy, que les protestants se heurtèrent à un entêtement énergique. Nicole lut quelques livres, écouta les exhortations et les prêches et resta réfrac-

1. *Le Trésor*, p. 664.
2. *Le Trésor*, p. 667-668.

taire à toute conversion. Lorsque le jour de Pâques arriva, le pasteur Parrocélis n'hésita pas à la traiter publiquement de « nieule », d'où l'on peut conclure qu'il ne l'avait pas convertie. Le chanoine Despinoy, qui avait promis à Condé d'assister à la Cène, était présent et il nous a conté avec tristesse tous ses mécomptes de la journée. Il eut d'abord la douleur de voir l'ancienne église d'Anisy « étrangement accoutrée » par les réformés qui s'en étaient emparés : plus de chemin de croix sur les murs; plus de Christ crucifié, plus d'images sacrées! « On eût dit une salle[1]; » dans la chaire, un pasteur répétait les éternelles critiques des calvinistes contre la transsubstantiation; devant la chaire, une table recouverte d'une nappe avec deux coupes d'argent renversées l'une sur l'autre.

Nicole était assise devant Condé. « A cette vue, dit-il, je fus pris d'une telle appréhension que la fièvre me saisit, et si serré que je fus contraint de m'en retourner à mon hôtellerie et de me jeter sur mon lit où je restai malade jusqu'à deux heures après midi[2] ». Nous ne saurons jamais si cette « nieule » de Nicole reçut la communion protestante; mais il est très vraisemblable qu'elle ne communia pas, car elle resta prisonnière pendant trois mois encore.

Nicole retourna donc à Vervins, sans que sa réputation eût été atteinte près des catholiques et, lorsque le roi fit son entrée à Laon, le 27 août de la même année, il l'envoya quérir pour lui rendre honneur.

Charles IX, hautain, violent et capricieux, ne brilla jamais par l'esprit critique. Dans l'espèce, il pouvait d'autant moins douter du miracle qu'il n'avait que seize ans et l'entendait conter par son ancien aumônier, monseigneur de Bours. « Il regarda Nicole, dit le doyen de Héricourt, la trouva coiye, simple et honnête et l'interrogea. Elle lui raconta la vérité du tout, comme aussi en particulier à la reine-mère et à Monsieur, aujourd'hui notre roi Henri troisième. Tous s'étonnèrent du grand tort qu'on avait fait à ces gens simples, non fins ni cauteleux auxquels toute la cour ne trouva que vérité et droiture. Par quoi tous connurent que ce miracle est véritable, en signe

1. *Le Trésor*, p. 674.
2. *Le Trésor*, p. 675.

de quoi le Roi renvoya Nicole, sa mère et son mari et fit donner à la jeune femme, pour frais de son voyage, dix écus d'or. » On n'avait plus qu'à mémorier pour l'édification des peuples les aventures miraculeuses de Nicole Obry. Un prêtre, Jean Boulaèse, professeur de Lettres Hébraïques au collège Montaigu à Paris, s'y appliqua avec un zèle admirable. Dans *le Trésor*, il réunit le résultat de ses propres recherches et les récits des témoins oculaires; dans *le Manuel*, il mit en œuvre les textes du *Trésor*. Son récit fut approuvé d'abord par Pie V, puis par Grégoire XIII; Charles IX et Henri III accordèrent, à deux ans de distance, tous les privilèges nécessaires, et Boulaèse, bien convaincu qu'il apportait une preuve expérimentale et décisive du catholicisme, s'adressa dans une préface retentissante à tous les peuples de la terre. Lorsque le *Manuel* parut en 1578, l'Europe entière parla de la victoire du Saint-Sacrement sur Belzébuth, et la France catholique glorifia d'autant plus librement cette victoire qu'aucun réformé n'osait plus élever de critiques : depuis 1566, Condé avait été assassiné à Jarnac, Coligny à Paris et le souvenir de la Saint-Barthélemy imposait le silence à ceux qui n'étaient pas morts.

Dr GEORGES DUMAS

1. *Le Trésor*, p. 680.

L'ACCORD AMÉRICAIN-JAPONAIS

Le 30 novembre 1908, le baron Takahira, ambassadeur du Japon aux États-Unis, adressait à Mr. Root, *Secretary of State*, la note suivante :

... Le Japon et les États-Unis, ayant d'importantes possessions insulaires dans l'océan Pacifique, les gouvernements des deux pays poursuivent un but, une politique et des intentions communes dans cette région. Croyant qu'un exposé loyal et réciproque de ce but, de ces intentions et de cette politique non seulement tendrait à fortifier les relations d'amitié et de bon voisinage qui existèrent de tout temps entre le Japon et les États-Unis, mais encore contribuerait matériellement au maintien de la paix générale, le gouvernement impérial du Japon m'a autorisé à vous soumettre cet aperçu :

1° C'est le vœu des deux gouvernements d'encourager le développement libre et pacifique de leur commerce dans l'océan Pacifique;

2° Les deux gouvernements, libres de toutes tendances agressives, veulent maintenir le *statu quo* dans la région susmentionnée et défendre le principe de la porte ouverte pour toutes les nations en Chine;

3° En conséquence, les deux nations sont fermement résolues mutuellement à respecter les concessions territoriales qu'elles possèdent dans ladite région;

4° Elles sont également déterminées à préserver les intérêts communs de toutes les puissances en Chine, en défendant par tous les moyens pacifiques à leur disposition l'indépendance et l'intégrité de la Chine, le principe de la porte ouverte pour le commerce et l'industrie de toutes les nations dans cet empire;

5° Si quelque événement menaçait le *statu quo* ainsi défini, il resterait aux deux gouvernements à entrer en communication, afin

d'arriver à une entente sur les mesures qui pourraient être considérées comme utiles à prendre.

Mr. Root signa cet accord. Les termes n'en sont pas nouveaux. Depuis la paix de Portsmouth, à trois reprises en trois ans, — traité d'alliance anglo-japonais, 12 août 1905; accord franco-japonais, 10 juin 1907; accord russo-japonais, 17 juillet 1907, — le Japon a publié sa volonté de respecter la paix de l'Extrême-Orient, l'indépendance et l'intégrité de la Chine, l'égalité de traitement dans ce pays pour le commerce de toutes les nations. Trois fois déjà le Japon s'est engagé à respecter et à protéger les territoires et les intérêts d'autrui en Extrême-Orient et a reçu mêmes promesses : avec l'Angleterre « dans les régions de l'Asie orientale et des Indes »; avec la France « dans les régions de l'Empire chinois, voisines des territoires où les deux parties contractantes ont des droits de souveraineté, de protection ou d'occupation » : Indo-Chine, Corée, presqu'île du Liao-toung, Mandchourie méridionale; avec la Russie, dans les régions que le traité de Portsmouth et leurs ententes avec la Chine ont reconnues à la protection ou à la possession des deux peuples en Mandchourie et à Sakhaline.

C'est seulement sur les moyens de défendre le *statu quo* que traité et accords diffèrent : c'est tantôt une assurance de promouvoir de toutes façons les mesures pacifiques (Russie et Japon); tantôt la promesse de s'appuyer mutuellement (France et Japon); tantôt l'engagement, plus explicite, non seulement de défendre le *statu quo* par tous les moyens pacifiques à leur disposition, mais encore d' « entrer en communication, afin d'arriver à une entente sur les mesures qui pourraient être considérées comme utiles à prendre ». L'accord américain-japonais, toutefois, va moins loin que le traité anglo-japonais qui disait : « Si par suite d'une attaque ou d'une agression quelconque d'une ou plusieurs puissances quelconques, une des hautes parties contractantes se trouve en état de guerre pour la défense de ses intérêts territoriaux ou d'un de ses intérêts spéciaux, l'autre partie contractante se portera *immédiatement* au secours de son alliée au titre de belligérante, et ne signera la paix que d'un commun accord avec elle ». Comme les ententes précédentes, l'accord entre les

États-Unis et le Japon n'est qu'une répétition affaiblie des principes du traité anglo-japonais qui demeure l'acte le plus important de la diplomatie extrême-orientale.

Mais cette entente n'innove pas davantage sur la politique traditionnelle de Washington et de Tokyo : tout ce qu'elle dit, les deux gouvernements l'ont souvent affirmé officiellement, dans les mêmes termes.

« Relations d'amitié et de bon voisinage » : c'est le thème des orateurs dans les deux pays, depuis l'expédition du commodore Perry et le traité qu'il signa avec le Japon à Kanagawa en 1854, surtout depuis qu'il y a dix ans, les États-Unis annexant les Hawaï, les Philippines et Guam, Japonais et Américains sont partout voisins dans le Pacifique nord dont ils occupent les deux façades et les principales îles.

« Le souhait d'encourager le développement libre et pacifique de leur commerce dans l'océan Pacifique », c'est, mises à part quelques vagues ambitions sur la « maîtrise du Pacifique », la politique réelle des deux nations. Les marchés d'Extrême-Orient hantent les imaginations américaines : marchés neufs, marchés géants dont les possibilités d'absorption semblent infinies, où toute transaction bien amorcée peut un jour gagner 4 ou 500 millions de consommateurs.

Pour le commerce de l'Amérique, l'Extrême-Orient du Pacifique nord est un domaine tout proche : la Chine achète des cotonnades, des huiles minérales, du cuivre ; la Corée et le Japon, des machines, du matériel de chemin de fer, des aciers et fers manufacturés, du coton brut, du pétrole et de la farine. Ce domaine est aussi celui du Japon qui, situé à la latitude de San Francisco, trouve ses meilleurs marchés d'exportation dans la zone tempérée, Corée, Chine du Nord, vallée du Yang-tsé. Quoique concurrents, ces intérêts commerciaux sont solidaires. Les États-Unis sont le plus gros client du Japon qui leur fournit ce qu'ils ne produisent pas : soie brute et manufacturée, thé, nattes, camphre, etc. La crise financière des États-Unis, par son contre-coup au Japon, a démontré cette liaison des intérêts : il a suffi que les Américains achetassent moins de soie pour qu'il y eût une baisse lourde des exportations japonaises. Réciproquement, les États-Unis alimentent le Japon en matières premières : en 1894 ils lui

envoyaient 9,4 p. 100 de ses importations et 21 p. 100 en 1905.

Le Pacifique et la Chine sont vastes. Dominer les marchés du Pacifique n'est encore à la taille d'aucune nation, et les Américains comme les Japonais ont un égal intérêt à ce que les peuples en Chine, par des réformes et par la paix, développent leur pouvoir d'achat. Le traficant japonais a de gros avantages sur l'Américain : main-d'œuvre aux salaires bas; protection très étroite de l'État par législation, tarif, subsides, prêts aux banquiers, aux industriels, aux commerçants, et par des primes aux compagnies de navigation; proximité des marchés; chemins de fer japonais en Corée et dans le Sud de la Mandchourie, bien raccordés avec les lignes de la Chine du Nord, et services fréquents de navigation côtière et fluviale; *clerks* habiles, qui connaissent les langues et les usages; habitude de travailler groupé et discipliné. Mais l'Américain a l'avantage des capitaux, des matières premières, de la technique et de l'organisation industrielles : pourquoi ne se servirait-il pas du Japonais comme courtier et roulier en Extrême-Orient, et aussi comme fabricant de marchandises bon marché pour la Chine, en ouvrant des usines américaines au Japon? « Les États-Unis ont beaucoup plus à gagner à travailler en harmonie avec le Japon pour le commerce de l'Extrême-Orient qu'en inaugurant une politique d'opposition têtue et de concurrence aveugle... La grand'route que suit le commerce américain vers l'Orient passe par le Japon », déclarait naguère, à un consul américain, un grand industriel des États-Unis.

« Point de tendances agressives; respect mutuel de territoires des deux nations dans le Pacifique », affirme l'entente : d'octobre 1906 à mars 1908, pendant seize ou dix-sept mois de crise, les deux pays ont eu tout le temps de se convaincre qu'une guerre entre eux serait matériellement presque impossible, si grande serait la distance à franchir pour leurs flottes, loin de leurs bases navales, et qu'en tous cas une guerre serait désastreuse pour tous les deux. Vaincus, les États-Unis perdraient les points d'appui nécessaires à leur expansion économique et à leur influence politique au travers du Pacifique : les Philippines, qu'une garnison américaine et

des fortifications insuffisantes ne pourraient protéger; l'île de Guam, où à quinze jours de toute base d'opération américaine, les Japonais, ayant leurs forces rassemblées et appuyées, demeureraient probablement sur la défensive ; les Hawaï, dont les résidents japonais s'empareraient avant que les renforts américains y parvinssent. Même au cas où ils réussiraient à joindre et à vaincre la flotte japonaise, quels avantages espérer pour les Américains? Formose? Les Philippines suffisent à leur vocation coloniale.

En cas de défaite, les Japonais perdraient leur prestige, qu'ils ont chèrement acheté contre les Russes. Victorieux, que prendre aux Américains? L'isthme de Panama, qui coûtera des centaines de millions de dollars et des années à percer? Les Hawaï, déjà conquises économiquement et qui, plus proches d'un millier de milles de San-Francisco que de Yokohama, disloqueraient, pour être défendues, les forces du Japon, jusqu'ici heureusement concentrées? Les Philippines? Mais elles coûtent encore cher aux Américains, et les Philippins qui se tournent présentement vers Tôkyô rêvent d'une régénération de l'Asie orientale par une union, d'égale à égale, de la culture philippine et de la force japonaise, non pas d'une mainmise du Japon sur leur archipel.

« L'indépendance et l'intégrité de la Chine et la porte ouverte pour le commerce et l'industrie de toutes les nations », quel protocole diplomatique signé en Extrême-Orient depuis dix ans ne les a pas proclamées? La mode a passé de parler du « break up of China ». La formule n'a pas réussi aux Russes. Les Allemands sont encore au Chan-toung, les Anglais à Weïhaïweï, les Français à Kouang-tcheou-wan, mais si gênés, si en l'air!

Les États-Unis n'ont jamais eu intérêt à la politique des sphères d'influence : ils arrivaient un peu tard à cette curée; ils rêvaient surtout d'expansion commerciale, et il était plus à leur avantage de garder ouverts à leurs produits tous les territoires chinois que d'avoir pour eux seuls un grand territoire, encerclé tout autour de sphères d'influence étrangère d'où leur commerce serait peut-être exclu. Le secrétaire d'État John Hay proclamait cette politique en 1899; puis le 3 juillet 1900, au plus fort des troubles boxers; et le 29 octobre 1900

en réponse à l'accord anglo-allemand; et le 13 janvier 1905 « parce que les États-Unis ont appris que quelques puissances ont peur que dans les négociations de paix éventuelles entre la Russie et le Japon, la concession de territoires chinois ne soit demandée [1] ».

Les Japonais, après leur victoire sur la Chine, avaient pris leur parti de la démembrer : ils s'installèrent à Formose et dans la presqu'île du Liao-toung, et, comme sphère d'influence éventuelle, jetèrent leur dévolu sur le Fo-kien. Mais obligés d'évacuer le Liao-toung en 1895, sur le conseil de la Russie, de l'Allemagne et de la France, ils virent la Russie s'y installer en 1898 et l'Allemagne et la France se nantir de territoires; les rôles changèrent : le Japon ainsi joué devint tout naturellement contre l'Europe, contre la Russie surtout, le défenseur de l'intégrité chinoise, de la paix de l'Extrême-Orient :

La question d'Orient, au début, c'était le partage de la Chine. Elle était de caractère destructeur. Aujourd'hui, au contraire, c'est l'intégrité de la Chine pour la paix durable de l'Orient. La question a pris un caractère constructif. D'où vient cela? C'est qu'au début on prétendait que la question d'Orient devait être résolue par les seuls Européens et Américains, les peuples étrangers à l'Orient; maintenant, la question d'Orient doit être résolue, les Européens et les Américains se tenant au second plan, par un empire qui s'est dressé dans un coin de l'Orient, le Japon. La paix de l'Orient exige que, par une union des Orientaux, sous l'influence transformatrice du Japon, un grand empire se forme sur le continent extrême-asiatique, si bien que militairement, politiquement, financièrement, les caprices et les violences des Européens et des Américains ne soient plus possibles... Nous croyons de plus en plus fermement à la vérité, à la justice de notre idéal d'une *Paix japonaise de l'Orient* [2].

Paix japonaise de l'Extrême-Orient, comme il y a une paix américaine dans les deux Amériques. L'Asie orientale pour ces Monroë japonais, comme les Amériques pour les Monroë des États-Unis, ne doit plus être traitée en terre de colonisation européenne.

1. *Foreign Relations of the United States*, 1905, p. 1.

2. Article du *Nihonjin*, n° 217, « l'Administration de l'Asie orientale par le Japon », paru en 1904, pendant la guerre russo-japonaise.

Simple échange de notes, puisqu'à défaut de la ratification du Sénat américain, il ne peut devenir comme traité « the supreme law of the Land », l'accord n'est donc qu'un résumé des formules sur lesquelles les États-Unis et le Japon ont toujours été d'accord. Telle est l'opinion de Mr. Root dans sa réponse au baron Takahira :

Cette expression d'entente mutuelle fournit une affirmation concise de la politique que les deux gouvernements ont si fréquemment déclaré poursuivre en Extrême-Orient.

*
* *

Affirmer publiquement que l'on est toujours d'accord n'a de sens que si des tiers soupçonnent que vous ne l'êtes plus. L'entente franco-japonaise fut une réconciliation d'anciens amis, que l'interprétation du devoir des neutres, lors du séjour à Madagascar et en Indo-Chine de la flotte Rodjestvensky, avait un peu refroidis; l'accord russo-japonais, deux ans après le traité de Portsmouth, fut la preuve que les Russes ne pensaient pas à une revanche immédiate. L'accord américain-japonais, conclu deux ans après le début des incidents de San Francisco, huit ou neuf mois après la promesse donnée par le Japon d'écarter ses coolies du continent américain, c'est un signe que la trêve continue et que, par delà les deux années de crise, on juge opportun d'évoquer un demi-siècle de traditionnelle amitié. La guerre entre les États-Unis et le Japon ne fut jamais aussi proche qu'on le pensait au Japon, aux États-Unis, et surtout en Europe : la majorité chez les deux peuples n'en voulait pas. Mais d'octobre 1906 à mars 1908, la mauvaise volonté des Californiens, soutenus par les gens de l'Ouest et du Sud, à réintégrer dans les public-schools les enfants japonais, fut pénible à l'amour-propre du Japon; sa victoire sur la Russie lui méritait, croyait-il enfin, un prestige égal à celui que vaut au Blanc la seule peine d'être né blanc; ce n'est qu'après dix-sept mois d'hésitations que le Japon se décida à surveiller et à limiter l'émigration de ses coolies, et encore les États-Unis durent-ils se contenter d'une promesse.

La guerre ne pouvait venir que du Japon : c'est lui qui a proposé de signer l'accord. Outre l'honneur de travailler au maintien de la paix et du droit, le Mikado et ses conseillers ont vu le double intérêt qu'ils avaient à laisser leur pays reprendre haleine et regagner la franche estime de l'Étranger.

Après l'ascétisme de la campagne contre les Russes, le Japon victorieux avait une détente : par désir de jouir de la vie, par orgueil et par confiance, privément et publiquement, on ébauchait de grandes tâches. Vers la Corée, la Mandchourie, les Hawaï, le Canada, les États-Unis, le Mexique, le Pérou, le Chili et le Brésil, les bataillons de ses émigrants s'ébranlaient avec l'idée d'amasser des richesses et aussi de remplir une mission nationale. L'imagination excitée par les enseignements des écoles, des journaux, des politiciens, ils partaient reconstituer et s'approprier la grande Corée d'autrefois, défendre la Mandchourie contre une nouvelle descente des Russes, s'installer si bien dans cette marche militaire et commerciale d'où surveiller Pékin et la Chine du Nord, qu'il ne fût plus question de l'évacuer. L'opinion populaire, pendant la guerre russo-japonaise, avait déjà vu les armées du Mikado atteindre le Soungari et pousser jusqu'au Baïkal. Le traité de Portsmouth avait été une faillite : ce que soldats et diplomates n'avaient pas su gagner au Grand Japon, c'était aux émigrants de le conquérir pacifiquement.

Et aussi bien qu'en Mandchourie, en Corée, il était naturel que les émigrants partissent aux Hawaï, aux États-Unis, au Canada, et vers le Mexique et vers le Pérou, vers le Chili et vers le Brésil : il fallait que le Japon prît pied partout où sa puissance devait un jour dominer, non seulement en Corée et en Mandchourie, mais sur toutes les côtes du Pacifique.

Son abondant capital en hommes, principale richesse de ce pays pauvre en bonnes terres et en numéraire, il vaut la peine de le placer un peu partout à former des *Shin Nihon*, des Nouveaux Japons qui illustreront et enrichiront le Grand Japon, *Daï Nihon*. Car la grosse affaire, après la promotion du Japon au rang de grande puissance, c'est de l'enrichir. Les ressources qu'une indemnité de guerre n'a pas fournies à Portsmouth, il faut que l'industrie et le commerce développés par l'émigration les procurent au plus vite ; la richesse est un signe de force

et d'indépendance dans les pays modernes, que le Japon prétend égaler : comme eux, il a maintenant le goût de la haute finance, des grandes affaires, de la spéculation, du bien-être et du bien-jouir.

Les consuls américains ont décrit cette « activité commerciale du Japon, la plus grande que le pays ait jamais connue »[1] :

Le nombre des nouvelles banques et compagnies dûment enregistrées depuis 1905 s'élève à 1 873. Leur capital monte à 139 457 000 dollars, dont 47 904 500 dollars déjà payés... Les nouvelles banques et compagnies qui ont été organisées ou projetées depuis juillet 1905[2] sont au nombre de 260 et représentent un capital de 248 796 500 dollars. Il s'agit surtout de chemins de fer, de traction électrique, d'entreprises hydro-électriques, de tissages, de raffineries de sucre, de fabriques d'allumettes, de ciments et de briques....

Mais pour cette course aux dollars, on est parti trop vite, et voilà le pays essouflé et un peu surmené. Dès le début de 1907, on estimait qu'environ 4 milliards de francs avaient été engagés dans des compagnies nouvelles ou rajeunies. Quand il fallut verser une partie des sommes souscrites, l'argent, qu'immobilisaient de lourds impôts, manqua. Les taxes extraordinaires, votées pendant la campagne et qui devaient tomber à la fin de la guerre, c'est en les maintenant que l'on couvrait les dépenses ordinaires, permanentes. Le capital étranger vint moins abondant qu'on ne l'escomptait dans les entreprises privées. Maintes industries firent faillite, non sans avoir au préalable encombré le marché de leurs articles; et au moment que, gagné par la folie de surproduction qui, en 1906-1907, tint l'Europe et l'Amérique, le Japon cherchait des débouchés, les commandes de l'étranger fléchirent; le marché américain touché par la plus forte crise financière qu'il ait encore traversée, fit défaut : il y eut une baisse sur le cuivre ; les exportations de soie languirent; les compagnies de navigation manquèrent de fret; du côté de la Chine, la dépréciation du métal argent troubla les échanges. A tort ou à raison, les Japonais s'émurent quand la balance du commerce, qui en 1906, pour la première fois depuis dix

1. *Monthly consular and trade reports*, december 1906. N° 315, p. 44.
2. *Id.*, april 1907. N° 319, p. 77.

années, avait penché à leur avantage, fut à leur désavantage en 1907. Pour les huit premiers mois de 1908, les exportations japonaises ont décru de 42 604 yen et les importations de 18 889 000; l'excès des importations sur les exportations s'élève à 83 398 000 yen, alors que pour la même période en 1907, il n'était que de 59 683 000 yen.

Même insécurité, à la suite de trop hâtives ambitions, dans les entreprises de la politique étrangère : les empiétements du Japon en Corée et en Mandchourie effrayaient la Chine; l'activité japonaise dans la Mandchourie septentrionale, à Vladivostock, dans les pêcheries bordières et fluviales des provinces maritimes, effrayait les Russes; l'émigration japonaise aux Hawaï, aux États-Unis, au Canada, au Mexique et dans l'Amérique du Sud effrayait les Anglo-Saxons du Pacifique, Américains, Canadiens, Australiens et Anglais; la politique commerciale du Japon en Corée et surtout en Mandchourie effrayait les commerçants étrangers des *settlements* de Hong-kong, Chang-haï, Tien-tsin; les projets attribués au Japon sur les Philippines, l'Indo-Chine, l'Insulinde effrayaient Américains, Français, Hollandais et Allemands; les armements que le Japon victorieux se hâtait de pousser sur terre et sur mer effrayaient le monde entier. Il était passé le temps où l'on encensait le Japon, grand dans la guerre comme dans la paix, aussi modéré que brave, vrai héros d'hagiographie... Maintenant, c'était un boutefeu dangereux pour les maisons de tous ses voisins.

Alors les Japonais se rappelèrent quelle peine le marquis Ito avait eue à trouver assistance financière et politique en Europe il y a six ans; quelle patience, quelle maîtrise de leurs paroles et de leurs gestes il leur avait fallu pour édifier lentement une opinion mondiale qui leur fût en majorité favorable; de quel prix leur avait été, pendant la guerre contre le Russe, la sympathie et l'aide des Anglo-Saxons. Ayant vu quel ébranlement dans l'équilibre du monde, quelle fermentation chez les peuples que l'autocratie européenne avait placés sous le joug, provoquait sa victoire, — une victoire de la race jaune sur la race blanche — et craignant que la mauvaise humeur des Européens troublés dans leur quiétude ne l'en rendît responsable; ayant constaté que cette victoire était interprétée par

tous les peuples faibles comme une preuve que l'éducation et la volonté, malgré toutes les fatalités historiques et géographiques et les appétits de conquête des Blancs, peuvent affranchir une nation, et que les libéraux russes, les mécontents de notre Afrique du Nord et de l'Égypte, les réformistes persans, les meneurs hindous, les révolutionnaires chinois et les Jeunes-Turcs organisaient leurs mouvements en invoquant son exemple, alors le Japon comprit que, pour ne pas perdre la sympathie ou la neutralité des grandes puissances, pour ne pas provoquer une coalition des Occidentaux contre son ambition, pour ne pas rester isolé dans le monde avec la seule admiration des faibles, il fallait aller moins vite, se faire modeste, pacifique, et surtout que l'univers ne l'ignorât point.

Rectifier l'opinion que le monde était en train de se former sur le Japon guerrier était prudent, avant que la caisse des financiers internationaux ne se fermât et que les diplomates ne nouassent leurs coalitions. En juin 1907, le Japon assure la France qu'il ne songe pas à prendre l'Indo-Chine, moyennant quoi il affranchit ses sujets des formalités blessantes qu'on y mettait à leur séjour; il ouvre le marché financier de Paris à ses emprunts et prépare son rapprochement avec la Russie. En juillet 1907, il assure Pétersbourg qu'il n'a aucune visée sur la Mandchourie du Nord et les provinces maritimes de la Sibérie, et, en échange, il obtient des concessions pour ses commerçants et ses pêcheurs. En mars 1908, il cède aux États-Unis, au Canada, à l'Angleterre sur la question des émigrants dans l'Amérique du Nord. En juillet 1908, le ministère Saionji démissionne parce que sa politique financière paraît trop aventureuse et sa politique envers la Chine trop brutale. Ce ministère à demi parlementaire est remplacé par un ministère de clan et le comte Katsura, son chef, ancien général, qui, président du conseil, exécuta les volontés du Mikado et des *genro* avant et pendant la guerre russo-japonaise alors qu'on sacrifiait tout à la marine et à l'armée, n'hésite pas aujourd'hui, sur leur ordre, à décider que toutes les dépenses de l'État seront payées par les ressources du budget ordinaire, à réduire de 200 millions environ les dépenses des armements dont il répartit le programme d'extension sur onze ans au lieu de six, à fixer l'amortissement de la dette à 50 mil-

lions de yen chaque année au minimum. En octobre 1908, le Mikado adresse à son peuple ce sermon :

... C'est notre désir de renforcer nos relations de bonne intelligence et d'étroite amitié avec les autres puissances. Pour suivre les progrès constants du monde et participer aux bienfaits de sa civilisation, le développement de nos ressources nationales est essentiel, et le Japon, qui sort à peine d'une guerre sanglante, a besoin de l'activité de tous ceux qui l'administrent.

Aussi désirons-nous que notre peuple, dans toutes les classes, travaille en bon accord, soit loyal dans ses métiers, frugal dans sa vie domestique, obéissant aux conseils de sa conscience et aux appels du devoir, franc et sincère dans ses manières, qu'il reste simple, qu'il évite l'ostentation, qu'il s'habitue aux durs travaux, qu'il soit sans indulgence pour lui-même. S'il observe scrupuleusement ces préceptes, s'il travaille assidûment et infatigablement, la prospérité de notre Empire sera assurée.

Naguère exaltations guerrières au service en campagne, aujourd'hui semonce domestique sur le service intérieur : le ton des proclamations du Mikado a changé. La discipline, la loyauté professionnelle, la frugalité, l'obéissance au devoir, la simplicité, l'ascétisme, c'est non plus en tant que moyens de vaincre l'ennemi qu'il affirme qu'elles sont agréables aux ancêtres, mais parce qu'elles aideront le peuple à mettre sa maison en ordre, à se faire bien venir de ses voisins. Il faut, non plus étonner le monde, mais le rassurer.

Depuis un an le Japon travaille à reconquérir l'opinion américaine. En mars 1908, l'ambassadeur du Japon parle à New-York d'*unwritten* alliance et ajoute qu' « aucune question de quelque importance ne restera longtemps sans solution ». Le gouvernement du Mikado invite à Yokahama la flotte américaine, qui au su de tous est venue d'Atlantique en Pacifique pour démontrer au Japon que les États-Unis entendent ne pas être pris au dépourvu. En avril, Tôkyô et Washington signent deux conventions de garantie de la propriété littéraire et industrielle et d'arbitrage, sur le modèle des conventions signées entre la plupart des pays; mais les deux presses officielles les considèrent comme « une preuve évidente que tous les différends sont aplanis ». En octobre les Chambres de Tôkyô et des principales villes japonaises invitent et reçoivent un groupe de

cent industriels de Californie et des États voisins qui s'intéressent au commerce extrême-oriental. Enfin, la flotte américaine arrive, escortée par la flotte japonaise. A Yokohama et à Tôkyô sous les arches triomphales, que parent le « Soleil levant » et les *Stars and Stripes*, des milliers d'écoliers japonais chantent en anglais l'hymne national « America ». Les journaux publient des articles dithyrambiques : « Le Japon doit une gratitude éternelle à la République qui l'a conduit à la lumière de la civilisation moderne et qui, depuis, l'a traité avec une amitié que le plus petit nuage n'a jamais troublée et qui maintenant, — si c'est possible —, est plus assurée que jamais ». Malgré les vertueuses protestations de certains missionnaires anglo-saxons, le Japon se pare des séductions de ses *geishas* pour fêter les marins américains, qui retournent la politesse en sauvant, dans un incendie, un drapeau japonais.

Le Mikado reçoit l'amiral Sperry et le charge de transmettre au président Roosevelt ce chaleureux message :

Les relations historiques de bonne entente et de sincère amitié avec les États-Unis sont un précieux héritage de mon règne; à l'avenir comme dans le passé, mon constant idéal et désir est de resserrer les liens d'amitié qui unissent les deux pays et de les transformer en liens indissolubles de bon voisinage et de parfait accord.

Le président Roosevelt répond au Mikado :

Je vous remercie au nom du peuple américain pour l'insigne générosité, courtoisie et hospitalité qui ont accueilli la flotte américaine, lors de sa visite au Japon. Je désire vous exprimer notre reconnaissance et vous dire combien notre nation apprécie la dernière preuve et marque de l'ancienne amitié qui unit les deux peuples.

A la fin d'octobre, la flotte américaine quitte Yokohama; dès la première quinzaine de novembre, M. Takahira propose à Mr. Root de signer l'accord qui est publié le 30 novembre.

En mars 1908, à la nouvelle que l'escadre américaine acceptait l'invitation de visiter Yokohama, et en novembre pendant sa visite, il y avait eu hausse généralisée des valeurs à la bourse de Tôkyô. Les nations prêteuses ne foisonnent pas : Londres est un peu saturé de valeurs japonaises et la réserve d'or du gouvernement japonais s'y épuise, dit-on; c'est le marché

français qui a pris la grande partie des récents emprunts; il serait opportun de retrouver le bailleur de fonds américain qui finança en partie pour la guerre contre les Russes. Ce n'est que temporairement que le ministère Katsura s'est engagé à ne pas recourir aux emprunts; l'équilibre dans les finances sitôt rétabli, la confiance revenue sur les marchés étrangers, il est certain que le Japon devra emprunter pour la nationalisation de ses chemins de fer, pour ses armements du programme post bellum, pour ses entreprises privées qui manquent de capitaux : chez une nation aussi disciplinée, l'initiative économique appartient à l'État dont les particuliers escomptent l'assistance; l'opération n'est pas mauvaise pour le Trésor public : l'intérêt que le gouvernement tire de ses prêts aux entreprises privées est supérieur au taux de ses emprunts intérieurs ou extérieurs.

*
* *

Une réconciliation publique avec les États-Unis, c'est donc continuer la série des accords qui doivent rectifier l'opinion du monde sur le Japon; c'est ramener les capitaux américains au Japon, donner plus d'activité, de cordialité aux échanges commerciaux; c'est aussi donner quelque tranquillité à l'Angleterre sur cette question de l'immigration qui met aux prises ses alliés japonais et ses sujets hindous d'une part, et les *commonwealths* du Canada et de l'Australie, de l'autre, — et c'est encore prévenir trois rapprochements qui eussent été hostiles de l'Allemagne, de l'Australie et de la Chine, avec l'Amérique.

De toutes les puissances asiatiques, seuls les États-Unis et l'Allemagne n'avaient pas signé de traités ou d'accords avec le Japon : ces deux délaissés pouvaient se rapprocher. Depuis dix années, malgré maintes rebuffades, l'Allemand s'est empressé à plaire aux Yankees : visite du prince Henri aux États-Unis en 1902, télégrammes impériaux au président Roosevelt, cadeau du grand Frédéric en bronze, don à l'Université Harvard d'un Musée d'art germanique, aménités du Kaiser pour les milliardaires de passage à Kiel ou à Berlin. Et depuis dix années l'Allemand s'est empressé à dissiper les préven-

tions et les haines que sa politique avait jadis amassées contre lui aux États-Unis : il n'a plus jamais témoigné le désir immodéré de prendre les Philippines, que naguère l'amiral allemand Diedrichs témoignait en rade de Manille; l'échec du *Deutschtum* au Brésil a rassuré l'opinion américaine sur le « péril allemand » dans l'Amérique du Sud; les Allemands des États-Unis, les *Deutsch-Amerikaner* sont d'excellents citoyens, qui se détachent de l'Allemagne, malgré les invites des pangermanistes; les Yankees de descendance anglo-saxonne, tout en se gaussant de ces Allemands immigrés, n'en méconnaissent pas les grandes qualités.

Au fort de la crise américo-japonaise, les Allemands appelaient de tous leurs vœux un rapprochement avec les États-Unis, contre les Jaunes, contre les Japonais dangereux pour Kiao-tcheou et liés par accords et traités avec la Triple Entente : derrière ce rapprochement politique, l'Allemagne pouvait espérer que l'accord provisoire, réglant ses relations commerciales avec son principal fournisseur et l'un de ses meilleurs clients, se transformerait en un traité de commerce.

Les Américains, inquiétés par la politique japonaise, envoyaient dans le Pacifique toute leur flotte, que naguère ils avaient formée dans l'Atlantique pour se protéger contre l'ambition allemande : pourquoi n'écouteraient-ils pas les avances germaniques? Des Allemands d'Allemagne, on n'aime aux États-Unis ni l'ambition accapareuse, ni la mauvaise foi, ni l'amitié qui s'impose lourdement, mais on les respecte : ce sont les Yankees de l'Europe, aussi audacieux en affaires que ceux d'outre-mer, n'hésitant pas à lancer de grandes entreprises avec un petit crédit, industriels méthodiques, commerçants incomparables. Avec l'Allemand, en certaines spécialités telles que l'électricité, ou le fil de fer, l'Américain est obligé de s'entendre pour partager les marchés du monde; ce sont les compagnies allemandes de navigation qui ont mis en échec le Trust américain de l'Océan; dans l'Amérique du Sud, c'est le commerce allemand qui fait la concurrence la plus âpre au commerce des États-Unis. La victoire allemande, la force allemande, le romantisme du Kaiser, la culture allemande, la méthode allemande, que la plupart des professeurs américains d'histoire, d'économie politique et de philosophie ont été

chercher à Berlin, imposent aussi le respect. Et puis l'Allemagne admire tant le Yankee que le Yankee admire un peu l'Allemagne. Depuis le Kaiser jusqu'au moindre clerk, en passant par M. Ballin ou M. Dernburg, qu'il soit dans l'industrie, la haute finance ou la politique, l'Allemand a les yeux fixés sur *Wall Street* et sur le président Roosevelt.

Combinaisons gigantesques, trusts ou cartells; faces rasées, coupes des vêtements; luxe un peu gros et tapageur; respect de l'argent, appétit de jouissance, volonté de puissance, culte du colossal, — tout de l'Amérique plaît à l'Allemand qui reproduit dans ses villes et dans sa vie les merveilles « des Land der unbegrenzten Möglichkeiten, *du Pays des Possibilités illimitées* ».

Dès le moment où l'envoi de la flotte américaine fut annoncé, alors que le Japon venait de signer ses accords avec la France et la Russie, on se demanda aux États-Unis quelle entente était intervenue entre le président et l'empereur. Pour que le président laissât la côte de l'Atlantique à la merci d'une escadre étrangère, il fallait admettre que cette côte orientale serait protégée, si besoin était, par la flotte d'un pouvoir ami : l'Angleterre et la France étant liées au Japon, c'est l'Allemagne que l'opinion désigna comme ce pouvoir ami. Et les diplomates américains, aussi bien que *the man in the street*, inclinaient à penser que si le différend américano-japonais se prolongeait, la conclusion d'un accord américain-allemand serait vraisemblable.

Or plus que l'Américain, même depuis les manifestations anti-japonaises de Californie, l'Allemand est impopulaire au Japon. Il l'est par sa morgue, par sa manière de faire sentir à ses interlocuteurs jaunes qu'ils sont de race inférieure, par les idées de son Kaiser et de ses journaux sur le péril jaune, — quelques amabilités qu'ils prodiguent par ailleurs, télégramme au général Nogi après la prise de Port-Arthur, égards témoignés, à Berlin, au prince Arisugawa, cadeaux envoyés aux prisonniers japonais qui, venant de Russie, traversaient l'Allemagne. Lors du renouvellement du traité anglo-japonais en 1905, la presse allemande a dénoncé la trahison des intérêts occidentaux par l'Angleterre... L'*interview* de Guillaume II parue en octobre 1908 dans le *Daily*

Telegraph, hâta peut-être l'accord que le Japon proposait aux États-Unis dès novembre :

L'Allemagne — disait Guillaume II — doit s'être préparée à tout événement en Extrême-Orient. Qui peut prédire les événements dont le Pacifique peut être le théâtre, plus tôt que nombre de gens le supposent? Considérez le succès du Japon, songez au réveil national de la Chine. Les seules puissances qui possèdent de grandes marines seront écoutées avec respect, quand l'avenir du Pacifique réclamera une solution. Quand ce ne serait que pour cette raison, l'Allemagne devrait avoir une flotte puissante. Il se peut du reste que l'Angleterre elle-même soit heureuse un jour d'avoir une flotte allemande à ses côtés, lorsque les grandes nations auront à parler.

Le Japon se rappelle que l'Allemagne, coalisée avec la France et la Russie, le fit décamper de Port-Arthur en 1895; que l'Allemagne, installée à Kiao-Tcheou en 1897, après un meurtre de missionnaires survenu à point, poussa la Russie vers Port-Arthur en 1898; que la même Allemagne, après l'accord de 1900 avec l'Angleterre, encouragea la Russie de 1901 à 1903 à ne pas évacuer la Mandchourie, et rendit la guerre inévitable. L'Allemagne, le Japonais l'a soupçonnée d'encourager la campagne antijaponaise de Californie en 1906-1907, d'encourager le récent boycottage des marchandises japonaises à Canton. L'Allemagne a déjà les Carolines, l'archipel Bismarck, une part des Samoa; elle guette les îles de la Sonde. Elle est jeune, vigoureuse et, comme le Japon, a grand faim de terres.

Vendeur de pacotilles qui plaisent à l'acheteur chinois, bon placier et qui sait organiser une campagne, satisfait de petits bénéfices, pourvu qu'à la longue le volume de ses affaires lui conquière le marché, le commerçant allemand est un rival que le Japonais redoute en Extrême-Orient. Le marasme des affaires à Hong-Kong, Chang-haï, Tien-tsin, c'est par l'abus des longs crédits qu'on l'explique. L'Allemand, pour supplanter ses concurrents, a rompu avec la pratique d'atteindre le petit vendeur chinois de l'intérieur par l'intermédiaire du prudent, cossu et respectable *compradore*; à des courtiers marrons, sans surface, il ouvre de longs crédits moyennant de très hauts intérêts et de nombreuses commandes. Marchandises et dettes s'accumulent dans les *settlements* et la démora-

lisation du marché chinois, les Japonais, comme les Anglais et les Américains, en rendent les Allemands responsables[1].

De toutes les grandes puissances, l'Allemagne est la seule avec qui le Japon n'ait pas encore signé d'accord. Est-ce au Kaiser et à ses projets de croisade contre le monde jaune que pense le Japon quand de concert avec les États-Unis il prévoit les mesures à prendre « si quelque événenement menace le *statu quo*... »? Ce ne peut être ni l'Angleterre, ni la France, ni la Russie, ni les États-Unis, que le Japon suspecte : par traité ou accord, ils ont affirmé leur respect du *statu quo*. A moins de supposer que ces traités ou accords paraissent si peu sûrs au Japon qu'il en multiplie les contre-assurances, il est vraisemblable que c'est contre la Chine d'abord et aussi contre l'Allemagne qu'en faisceau il les braque.

Le 7 décembre 1908, le prince de Bülow au Reichstag a protesté contre une telle interprétation :

Le contenu de ce traité nous a été communiqué par les représentants des deux puissances intéressées... Nous ne pouvons considérer qu'avec sympathie tout traité qui garantit le développement pacifique de la politique en Extrême-Orient... On a émis l'idée que la conclusion de cet accord avait été désagréable à l'Allemagne qui aurait été tenue à l'écart. Je rappelle à ce sujet que nous avons conclu depuis longtemps un traité analogue avec le Japon. Le Japon a adhéré au traité anglo-allemand de 1900, qui garantit le respect des droits des deux nations, le maintien du *statu quo* territorial et de la politique de la porte ouverte. De notre mise à l'écart, il ne peut donc être question pas plus en Extrême-Orient qu'en Asie ou autre part.

Ouvrons l'accord anglo-allemand de 1900[2]. Il est vrai que le Japon y a adhéré et même en est devenu partie. Le marquis de Salisbury écrit le 25 octobre 1900 à Mr. Whitehead, chargé d'affaires d'Angleterre à Tokyo : « J'ai informé le ministre japonais en réponse à une question de son gouvernement sur l'effet qu'aurait son adhésion à l'accord anglo-allemand, que s'il en accepte les principes concernant la Chine, il sera exactement dans la même position que s'il avait conclu avec le gou-

1. Cf. une lettre de M. Robert de Caix sur « la Crise commerciale de Tien-tsin ». *Bulletin du Comité de l'Asie française*, novembre 1908.

2. *Correspondence respecting the Anglo-german agreement of October 16, 1900, relating to China.* China, n° 5, 1900.

vernement de Sa Majesté un semblable accord ». Et M. Kato, ministre des Affaires étrangères du Japon, écrit à Mr. Whitehead le 25 octobre 1900 : « Le gouvernement impérial, ayant reçu des puissances contractantes les assurances que, en adhérant au dit accord, il sera dans la même position qu'il aurait occupée s'il l'avait signé au lieu d'y adhérer, n'hésite pas à déclarer formellement qu'il adhère au dit accord et qu'il en accepte les principes ».

Que prouvent ces précautions du Japon? Que, dès 1900, il entendait n'être à la remorque d'aucune grande puissance dans sa politique envers la Chine. Ayant envoyé ses troupes, concurremment avec les troupes d'Europe et d'Amérique, pour secourir les légations de Pékin, et ayant mérité la double reconnaissance des Européens, pour les avoir délivrés des Chinois et pour les avoir ménagés, il voulait déjà qu'on le considérât comme l'intermédiaire entre la Chine et l'Occident. Ce rôle, sa victoire sur la Russie le lui a assuré. Depuis huit ans qu'il a adhéré à l'accord anglo-allemand, les événements ont marché en Extrême-Orient, et cet accord, que le prince de Bülow exhume, n'est plus qu'une curiosité d'archives. Depuis la paix de Portsmouth, l'Angleterre, la France, la Russie, les États-Unis ont de nouveau signé, non plus entre eux, mais chacun à son tour avec le Japon, un nouveau traité ou accord. Seule l'Allemagne, qu'elle ne soit pas disposée à reconnaître la situation privilégiée du Japon, ou que le Japon se méfie d'elle, tient toujours pour l'accord de 1900. Ce n'est pas à dire qu'un accord allemand-japonais soit impossible. Il sera même vraisemblable dès que le Japon craindra un rapprochement de l'Allemagne avec la Chine. Mais un tel accord ne prouvera pas que le Japon n'avait pas intérêt à se lier avec l'Amérique pour enlever toute pointe à un rapprochement de l'Allemagne et des États-Unis.

Autres partenaires : avant d'arriver à Yokohama, la flotte américaine avait visité la Nouvelle-Zélande et l'Australie. A Auckland, à Sydney, à Melbourne, elle avait été saluée par les acclamations des foules étagées sur les côtes : les cris, les sifflets, les hululements des sirènes, les grondements des canons, les articles des journaux, les toasts des ministres

avaient accueilli les Américains comme des frères. C'était une visite *of relatives to relatives*. La vue des cuirassés américains comblait d'aise les Australiens qui vivaient inquiets, depuis que l'Angleterre, sacrifiant le *Commonwealth* à sa grande politique européenne, avait retiré ses grosses unités du Pacifique : « La balance du pouvoir dans le Pacifique, facteur essentiel de la paix du monde, que le retrait des cuirassés anglais avait compromise, est maintenant solidement et définitivement rétablie », s'écriait-on. Ils comptaient désormais sur les frères américains, en attendant que l'Australie eût, elle aussi, sa grosse flotte. Contre qui? Contre le Japon; au cours des fêtes, sans jamais dénoncer publiquement le péril japonais, on s'entendait à demi-mot et tout le monde l'avait en tête. La flotte américaine était venue dans le Pacifique pour signifier aux Japonais que l'Amérique ne transigerait pas sur l'immigration des Japonais. Autant que les Californiens, les Australiens redoutent l'envahissement japonais. La Californie, grande comme les trois quarts de la France, n'a pas 1700000 habitants; l'Australie, quinze fois grande comme la France, en a à peine 4 millions. En ces deux pays la natalité est faible; tous deux sont éloignés des pays européens d'émigration et ne songent guère, d'ailleurs, à attirer les émigrants : la mer ou les déserts qui les ceignent en font des coins reculés où l'esprit est très insulaire : les gens y sont satisfaits d'eux-mêmes, prétendent se suffire, menacent de sécession Washington ou Londres, si l'on ne s'y montre pas disposé à adopter toutes leurs idées, toutes leurs querelles[1]. En Californie comme en Australie, les travailleurs ont une influence prépondérante sur la politique : l'affaire essentielle, c'est de garantir contre tout venant, mais surtout contre les Jaunes, le taux des salaires, le *standard of living*, les chances de fortune que ces pays de grandes ressources paraissent réserver à leurs occupants. Et dans les deux pays, les travailleurs sont unanimes à défendre, outre leurs intérêts économiques, leur race et leur forme de

1. « A quoi me sert la flotte anglaise, déclare un Australien, si la seule guerre qui m'intéresse est la guerre qu'elle ne fera pas? Pourquoi m'exposer à risquer la guerre, disons avec l'Allemagne, si l'Empire refuse de risquer une guerre avec l'Extrême Orient. » Lettre de M. L.-E.-W. Bean, de Sydney, au Spectator, *The real Significance of the White Australia Question*. July 10, 1907.

gouvernement : contre les travailleurs jaunes, impossible de dresser des compartiments étanches; les races se mêleront ou les Blancs céderont la place; or ils répugnent à ce voisinage, aux mélanges des sangs, aux relations continuelles des enfants des deux races, à la confusion des morales, des intelligences, des religions.

A supposer même les Jaunes librement admis et la population blanche conservant la force de les dominer, c'en serait fait néanmoins de l'idée démocratique dont les Blancs pensent avec fierté qu'ils sont les plus sûrs représentants. « Les Australiens ne voudraient pas, même s'ils le pouvaient, gouverner un peuple sujet. Leur idéal est que l'Australie demeure une terre où leurs enfants puissent mener la saine vie occidentale de leurs pères anglais. » Nos pères, disent-ils, ont fondé un *self-government* de Blancs; nous le défendons pour nos fils. Cette terre où nous vivons, c'est nous qui l'avons découverte et peuplée. Nous n'avons ni le goût ni le droit d'en faire un champ d'expérience, où les sangs d'Europe et d'Asie se mêleraient et aussi les idéals sociaux, religieux, moraux. Nous ne décidons pas si l'idéal d'Europe est supérieur à l'idéal de l'Asie, il nous suffit qu'il soit différent.

Après les manifestations de Sydney et de Melbourne, la réception de la flotte à Yokohama, puis la publication de l'accord américain-japonais furent la réponse des gouvernements de Tôkyô, de Washington et de Londres aux anti-japonais de Californie et d'Australie, qui, dans chaque mouvement de la flotte, ne voyaient que manœuvre de guerre et moyen de décider si c'est la civilisation occidentale qui doit dominer d'un bout à l'autre de la terre. Il fallait combattre l'idée d'un conflit fatal de races, entre deux groupes d'humanité déjà prêts à s'affronter.

S'assurer contre les risques d'un rapprochement sino-américain, tel fut encore l'avantage que le Japon trouva à signer l'accord sans tarder. N'eût été la question de l'immigration des Chinois aux États-Unis, les rapports entre Washington et Pékin n'auraient jamais cessé d'être excellents. Les États-Unis, au contraire de l'Europe et du Japon, n'ont jamais volé de territoire à la Chine, et Washington depuis dix ans a pris

l'initiative des notes sur l'intégrité et l'indépendance de l'Empire. L'assistance américaine n'a jamais manqué aux Chinois pour les réformes qu'ils projettent. Et si l'Américain, exaspéré par la fraude, rudoyait les immigrants chinois, la campagne de boycottage contre ses marchandises lui donna une meilleure opinion des Chinois en général : un formidable instrument de guerre était désormais au pouvoir de ce peuple avec qui l'on se croyait assuré de l'impunité.

Les immigrants furent mieux traités. Le commissaire américain de l'immigration avoua que « pendant le boycottage, il n'eût pas été sage d'arrêter, comme de coutume, les Chinois entrés en fraude ». Le même Mr. Sargent, dans son rapport pour l'année fiscale 1906-1907, estime que les lois d'exception contre les Chinois n'ont pas été heureuses : mieux vaudrait un traité sino-américain, par lequel la Chine s'engagerait à n'envoyer aucun coolie aux États-Unis, et les Américains à accueillir les marchands, les étudiants chinois. Depuis deux ans, Jean le Chinois a bénéficié de l'antijaponisme : pour en accabler le Japonais, on lui a découvert, à la réflexion, de grandes qualités; il n'est pas un Californien qui ne le préfère actuellement au Japonais. Dans l'Est des États-Unis, par réaction contre les antijaponais de l'Ouest et pour protester contre leur projet d'appliquer aux Japonais l'*exclusion act* passé contre les Chinois, des hommes politiques, des universitaires, des missionnaires, des capitalistes et aussi des ouvriers, soutenus par l'*American economic Association* et l'*International missionary Union*, ont créé un mouvement en faveur de la libre admission des Chinois. A la Chambre des Représentants, le *Foster bill*, réclame l'abolition de l'*exclusion act*.

Ce mouvement de l'opinion permit au gouvernement de Washington de donner à Pékin quittance de l'indemnité, due par la Chine, depuis l'insurrection des Boxers et l'expédition internationale. Cette indemnité s'élevait à 24 millions de dollars payables par acomptes; les intérêts devaient faire monter la somme à 40 millions de dollars environ. Washington reconnut que 11 millions rembourseraient complètement les particuliers, les missionnaires et l'État; 8 millions de dollars étant déjà touchés, on abandonnera le reste. Cette somme, ainsi remise, la Chine a, dit-on, l'intention de l'employer à

garantir un emprunt qu'elle conclurait en Amérique, et aussi à y envoyer des étudiants chinois. Les étudiants qui reviennent du Japon ne satisfont ni le gouvernement de Pékin ni les vice-rois : leurs succès aux examens sont médiocres et ils rentrent très émancipés, ultra-réformistes, prêts à pétitionner sans cesse à la Cour ou devant les vice-rois pour dénoncer les abus et prêcher la politique de la Chine aux Chinois.

Un ambassadeur spécial, Tang Chao Y, est actuellement aux États-Unis pour remercier le gouvernement et le peuple de la remise de l'indemnité, et aussi pour étudier les méthodes constitutionnelles et financières des Américains. A dessein le gouvernement de Pékin a chargé de cette mission Tang Chao Y, l'homme qui lutte contre l'administration japonaise en Mandchourie : les commerçants américains eux aussi se plaignent de cette administration. Au cours de sa campagne présidentielle, M. Taft a déclaré qu'il était partisan d'une politique très amicale envers la Chine; des hommes politiques, des commerçants, des journaux ont expliqué l'opportunité d'un accord sino-américain pour aider la Chine à sauvegarder, contre le Japon, son indépendance et la liberté de transactions. En novembre, une escadre américaine était bien reçue à Amoy.

En route pour les États-Unis, à son passage à Tôkyô, Tang Chao Y, malgré les honneurs et les attentions que les ministres et le mikado lui avaient prodigués, était resté sur la réserve. Le ministre japonais des Affaires Étrangères dans un discours lui exprimait les bons sentiments des fonctionnaires et du peuple japonais envers la Chine : les deux nations voisines devaient être amies et mêmes alliées, et il suppliait Tang, maintenant qu'il avait éprouvé la sincérité de cette amitié japonaise, d'en faire part aux fonctionnaires et au peuple chinois. Tang Chao Y répondit que ses souverains lui avaient ordonné de s'efforcer de mettre d'accord les deux peuples, qu'il était charmé de l'accueil, persuadé des bonnes intentions du gouvernement japonais; le gouvernement chinois avait les mêmes sentiments à l'égard du Japon; mais si les fonctionnaires des deux pays s'entendent aisément, l'accord entre les deux peuples est beaucoup plus difficile; toutefois, il espérait en l'avenir[1].

1. *Le Temps*, 10 décembre 1908. Lettre de Pékin du 22 novembre.

L'attente des ministres Japonais fut déçue ; la mort de l'Empereur et de l'Impératrice de Chine le 14 et 15 novembre fit craindre des troubles en Chine. Il fallait se hâter : le comte Hayashi, naguère ministre des Affaires étrangères, déclara à un journaliste américain que la situation de la Chine rapprocherait les États-Unis et le Japon, « car leurs desseins politiques et commerciaux en Chine sont identiques ». Une fois conclue l'entente américaine-japonaise qui protégeait la Chine, un accord sino-américain pouvait survenir : il ne pourrait plus avoir un caractère anti-japonais.

Par son traité avec Londres et ses accords avec Paris, Pétersbourg et Washington, le Japon s'insinue en tiers entre les Puissances et la Chine. L'idée n'est pas neuve : l'influente Société orientale du Japon, la *Tobo Kyôkai*, dans l'article 6 de son « projet concernant le régime après la guerre », demandait le 20 août 1904 qu'il y eût « accord avec les puissances étrangères pour que toutes les questions entre l'Extrême-Orient et les puissances ne fussent résolues qu'après entente avec le Japon et qu'on ne permît à aucune d'entre les puissances d'agir à l'insu du Japon... Notre pays aura l'énorme responsabilité de garantir la paix. Aussi faut-il qu'il connaisse complètement toutes les questions internationales ». L'application de ce principe aux affaires chinoises ne put être aussi immédiate qu'il le fut aux affaires coréennes. Toutefois la Chine, ayant demandé à envoyer des plénipotentiaires aux conférences de Portsmouth qui allaient disposer de ses territoires, le Japon refusa. Il se chargeait, pendant les conférences comme pendant la guerre, des intérêts de la Chine contre la Russie, puis la paix signée il entra en négociations directes avec la Chine. Depuis, Pékin a toujours rejeté la curatelle du Japon, refusé que ses relations diplomatiques avec l'étranger passassent par Tôkyô, mais le Japon a tourné l'obstacle : la tutelle sur les affaires chinoises que directement il n'a pas pu imposer à Pékin, par un détour il l'obtient de l'Angleterre, de la France, de la Russie, de l'Amérique qui tour à tour assurent la Chine qu'elles sont d'accord avec le Japon pour qu'il protège l'indépendance et l'intégrité chinoise. Double avantage pour lui : envers les Chinois, parce qu'en se glissant au préalable entre eux et l'Occident à qui il promet de les protéger, il leur retire tout appui

diplomatique contre lui-même; envers les Occidentaux, parce qu'à l'avance et en détail, il obtient un mandat que, global, au moment d'une crise, il n'eût peut-être pas obtenu de tous. Il leur fait signer en sa faveur une délégation permanente qu'il fera valoir au cas d'un soulèvement en Chine. Le commandant des troupes internationales, lors d'un nouveau mouvement boxer, ne serait peut-être pas un maréchal allemand, mais un maréchal japonais, et même les bataillons japonais n'attendraient probablement pas les troupes internationales pour entrer en campagne.

Toutes les désillusions que la diplomatie du Mikado a rencontrées en Chine et en Amérique depuis trois ans, elle les compense par le prestige que lui valent en Extrême-Orient ses ententes occidentales. Elle est maintenant une des grandes puissances civilisées qui travaillent au maintien de la paix et du droit, tout en faisant habilement ses affaires,

Les Américains n'ont pas accoutumé de signer de tels accords; ils paraissent contrevenir à leur tradition de ne pas s'embarrasser d'alliances. Mais, venant à la suite de toutes les marques d'amitié du Japon à leur adresse depuis un an, cet accord est un hommage à leur équité, à leur force. La croisière de leur flotte a été un succès. Succès américain : elle a prouvé au peuple qu'il lui fallait deux grosses flottes. Succès pan-américain : à Rio de Janeiro, à Montevideo, à Buenos-Ayres, à Valparaiso, à Callao, leurs cuirassés ont démontré à l'Amérique latine la valeur de leur amitié. Succès australien : ils savent maintenant que lorsqu'ils empêchent l'envahissement de leur territoire par les coolies jaunes, ils ont dans leur jeu, que l'Angleterre y consente ou non, tous les Blancs du Pacifique. Succès japonais enfin : le coup d'audace du président Roosevelt est devenu un acte de haute sagesse, car il a réussi. Quel plus beau dénouement à cette croisière décidée au moment où les difficultés avec le Japon étaient les plus sérieuses, que la réception de la flotte à Yokohama, suivie d'un accord qui ne coûte aux Américains aucune concession?

Pour que la majorité du peuple américain s'opposât à un tel accord, il faudrait qu'il eût souhaité la guerre, il y a un an, ou qu'il la souhaitât encore. Or cette guerre qu'il n'a jamais

voulue, car elle lui aurait coûté gros, il la veut moins que jamais, maintenant que sa flotte quitte la Pacifique et que, par Manille et Suez, elle rentre dans l'Atlantique. Tant que Panama ne sera pas percé, il faudrait en cas d'alerte recommencer cette exceptionnelle croisière autour des Amériques.

L'accord permet au gouvernement de Washington d'apaiser, d'ajourner peut-être, les difficultés qui persistent avec Tôkyô et encore de gagner du temps avec les anti-japonais. Mr. Root a résolu de ne pas donner à l'accord la forme d'un traité, pour n'avoir pas besoin de la sanction du Sénat : les sénateurs de l'Ouest et du Sud auraient pu réclamer l'addition d'un article obligeant le Japon soit à garder ses travailleurs, soit à adhérer à un acte d'exclusion de tous les coolies asiatiques hors du territoire américain, ou, par manière de protestation contre la politique japonaise en Mandchourie, exiger une définition de la vraie situation qu'y doivent occuper les Américains C'eût été alimenter de nouveau l'anti-japonisme, faire le jeu des démagogues et de la *yellow press*, rouvrir peut-être la crise.

La grosse difficulté qu'éprouva en 1906-1907 le gouvernement fédéral à satisfaire les Japonais sur la question des écoles, tint à ce qu'il ne pouvait agir sur les Californiens que par persuasion. L'intérêt du gouvernement de Washington est donc de persuader ces Californiens du bon vouloir des Japonais, et de persuader les Japonais de son bon vouloir. C'est aussi l'intérêt du gouvernement de Tôkyô qu'une manifestation très générale d'amitié vienne recouvrir les réclamations américaines sur l'immigration des Japonais et sur la question mandchourienne. Car ces difficultés que l'émigration et la colonisation du Japon lui crée avec la Chine et les États-Unis, l'accord, qui ne les mentionne même pas, a plutôt pour objet de les masquer que de les éclaircir.

LOUIS AUBERT

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

L'ARMÉE AUSTRO-HONGROISE

L'Empire des Habsbourg comprend deux États souverains, égaux en droits, dotés chacun d'un Parlement national et de Ministres particuliers, responsables devant les Chambres nationales, autrichienne d'une part, hongroise de l'autre. Les « affaires communes » sont confiées à trois Ministres, — Guerre (avec la marine), Finances, Affaires étrangères, — responsables devant les Délégations, composées de 60 membres de chacun des Parlements autrichien et hongrois. L'ancienne monarchie unitaire est donc remplacée par une association de trois États : Autriche-Hongrie, Autriche, Hongrie. En 1878, l'occupation de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie introduisit un nouvel élément dans cet ensemble déjà disparate. Les nouveaux territoires, administrés par le ministre commun des Finances, ne furent rattachés, ni à l'Autriche, ni à la Hongrie, et constituèrent une sorte de *Reichsland*, dont la situation, dans l'Empire austro-hongrois, fut analogue à celle de l'Alsace-Lorraine dans l'Empire allemand. Le compromis de 1907, entre l'Autriche et la Hongrie, a maintenu cet état de choses. Il l'a même aggravé. En reconnaissant à la Hongrie le droit de signer des traités de commerce, il en a fait un Etat de droit international.

De ce système politique résultent des conséquences fort importantes pour l'organisation militaire. Aux trois parties de la monarchie correspondent trois armées différentes : armée

commune, landwehr autrichienne, landwehr hongroise ou honved.

La première est la seule armée austro-hongroise, « impériale et royale » ; les landwehrs, composées de troupes actives comme l'armée commune, sont de véritables armées nationales, l'une, « impériale-royale autrichienne », l'autre « royale hongroise ». Chacune de ces trois armées possède un budget distinct, un ministère spécial (Guerre pour l'armée commune, Défense nationale pour chaque landwehr), une organisation particulière. Le seul organe qui leur soit commun est le « Chef d'état-major pour l'ensemble de la force armée ». Au point de vue du commandement, l'armée commune est dirigée par 15 généraux commandants de corps d'armée et 1 général commandant de la Dalmatie. A la tête de chaque landwehr est un inspecteur général. Il a rang de commandant de corps d'armée. En ce qui concerne l'organisation territoriale, l'armée commune comprend 15 régions de corps d'armée (8 en Autriche, 6 en Hongrie, 1 en Bosnie-Herzégovine), et la Dalmatie; la landwehr autrichienne, 8 régions de division, dont chacune correspond à un des 8 corps autrichiens; la honved, 7 districts de division, sans aucune relation avec les corps hongrois de l'armée commune. Dans l'armée commune, le service actif est de trois ans; il est de deux ans dans les landwehrs. Les périodes d'instruction des réservistes diffèrent, suivant qu'il s'agit de l'armée ou des landwehrs [1]. L'armée commune, seule, a des troupes de toutes armes. Dans les

1. *Durée du service militaire : 24 ans.*

a. — De 19 à 21 ans, dans le landsturm, 1er ban : 2 ans.

b. — De 21 à 33 ans, dans l'armée active et les réserves (hommes incorporés), ou dans l'ersatz-réserve (hommes non incorporés) : 12 ans.
Service actif : 3 ans (armée commune) ou 2 ans (landwehrs).

c. — De 33 à 37 ans, dans le landsturm, 1er ban : 5 ans.

d. — De 37 à 42 ans, dans le landsturm, 2e ban : 5 ans.

Périodes d'instruction :

a. — Hommes incorporés dans l'armée commune. — En 9 ans de réserve : 4 périodes de 4 semaines (2 semaines dans la pratique); au total : 16 semaines.

b. — Hommes incorporés dans les landwehrs. — En 10 ans de réserve, total de : 16 semaines (Autriche), ou 25 semaines (Hongrie).

c. — Hommes classés dans l'ersatz-réserve. — En 12 ans d'ersatz-réserve : une première période de 8 semaines, puis 3 périodes de 4 semaines (2 dans la pratique); au total : 20 semaines (Feldmaréchal-lieutenant Glückmann, *Heerwesen*, 1907).

landwehrs il n'existe que de l'infanterie et de la cavalerie. Toutefois, depuis 1906, la landwehr autrichienne compte quelques batteries de campagne [1]. Si les unités des landwehrs ne sont pas tout à fait des unités-cadres, leurs effectifs de paix présentent néanmoins une infériorité marquée par rapport à ceux de l'armée : 55 hommes par compagnie au lieu de 95, 100 par escadron au lieu de 165 [2].

Dans cette triple organisation, il y a donc une première cause de faiblesse pour l'armée austro-hongroise. L'effectif de paix des landwehrs — près du tiers de l'armée — est très faible. Circonstance plus grave : l'armée n'est pas homogène. Les landwehrs, destinées à être, en temps de guerre, employées en première ligne au même titre que l'armée commune, comprennent un noyau de soldats du service actif, beaucoup moins élevé que celle-ci. Les réservistes sont plus ou moins instruits, selon qu'ils appartiennent à l'armée ou aux landwehrs. D'autre part, les 7 divisions de la honved ne dépendent que de l'inspecteur-général de la honved. Il faudrait, au moment de la mobilisation, soit les rattacher aux corps de l'armée commune, soit constituer de nouveaux corps d'armée. Ce défaut d'organisation doit être imputé au nationalisme hongrois, qui refuse de mêler l'armée nationale hongroise à l'armée austro-hongroise et crée entre la Hongrie et l'Autriche un état de guerre, à tel point que la presse autrichienne peut parler de « faire la paix avec la Hongrie ».

En 1903, les Hongrois refusent de voter l'augmentation du

1. *Nombre d'unités en temps de paix :*

	Armée commune.	Landwehr autrichienne.	Honved.	Total
Bataillons d'infanterie (4 compagnies en général).	467	118	94	679
Escadrons de cavalerie.	252	41	60	353
Détachements de mitrailleuses.	141	48	29	218
Batteries montées à 6 pièces	224	16	»	240
— à cheval à 4 —	24	»	»	24
— lourdes à 4 —	15	»	»	15
— de montagne ou montées à voie étroite à 4 pièces.	25	»	»	25
— de forteresse	72	»	»	72
Bataillons de pionniers (5 compagnies)	15	»	»	15
— de chemins de fer et de télégraphes (4 compagnies)	3	»	»	3

Veltzé *Armee-Almanach*, 1908; *Verordnungsblatt*.

2. Veltzé, *Ibid.*

contingent, si le hongrois n'est pas adopté comme langue de commandement dans la partie hongroise de l'armée commune, et ils ne votent même pas le contingent annuel. Il s'ensuit une désorganisation de l'armée commune, qui dure plusieurs mois. Il faut maintenir sous les drapeaux les hommes libérables et rappeler un grand nombre d'ersatz-réservistes, brusquement arrachés à leurs occupations, pour un temps indéterminé. Deux ans après, la dissolution de la Chambre hongroise produit une nouvelle crise; le budget et le contingent ne sont pas votés à temps; la classe hongroise de 1905 est incorporée avec dix mois de retard.

La réorganisation de l'artillerie, suspendue pendant deux ans par le refus des Hongrois de consentir à une augmentation du nombre des recrues, n'aboutit qu'en 1908, et encore grâce au prélèvement de 5 000 hommes sur l'infanterie, puisque l'effectif total n'a pu être accru. La réforme du code de justice militaire est arrêtée par la question de l'emploi du hongrois devant les tribunaux militaires. Il serait utile de développer les troupes techniques, dont l'importance s'accroît de plus en plus; il serait utile aussi de former de nombreux détachements de mitrailleuses. Il faut des hommes, et, comme les Hongrois s'opposent à toute augmentation du contingent annuel, on doit recourir à des expédients, enlever à l'infanterie ce qu'on donne à l'artillerie, et aggraver un des vices fondamentaux de cette armée : la faiblesse des effectifs de paix de l'infanterie.

Les exigences hongroises portent essentiellement ou plutôt portaient, car certaines ont déjà reçu satisfaction, sur quatre points : les cadres de l'armée commune, la langue de commandement, la participation de la Hongrie aux fournitures militaires, les drapeaux de l'armée commune.

Sur le premier point, les Hongrois réclamaient une augmentation du nombre des officiers hongrois dans l'armée commune[1]; comme moyen, ils réclamaient la multiplication des écoles militaires hongroises et l'affectation à des régiments hongrois des officiers hongrois, dont un certain nombre servait dans des régiments autrichiens.

1. Alors que la Hongrie fournit près de la moitié du nombre total des recrues pour l'armée commune, un quart des officiers seulement est originaire de Hongrie.

La reconnaissance du hongrois comme deuxième langue de service et de commandement — à côté de l'allemand, dont la connaissance est aujourd'hui seule obligatoire pour tous les cadres de l'armée commune et de la landwehr autrichienne, — est de la plus haute importance. Jusqu'à présent, il existe, dans chaque régiment, une ou plusieurs langues de « régiment », celles que parle le cinquième au moins de l'effectif. En ces langues se fait l'instruction. Mais l'unité de la langue de service donne à l'autorité militaire la certitude d'être comprise de tous les régiments, si elle leur adresse des ordres en allemand. Elle lui donne aussi la possibilité de composer les grandes unités de l'armée avec des corps de toutes races, sans s'arrêter à la question de nationalité[1]. Du jour où le hongrois sera reconnu comme langue de service, la scission de l'armée commune en deux parts, régiments allemands, régiments hongrois, sera complète. « La langue allemande, dit un auteur autrichien, est aussi indispensable à l'armée, que le pain l'est au corps. »

Pour les fournitures militaires, les Hongrois, au cas où il ne serait matériellement pas possible à l'industrie hongroise d'exécuter certaines commandes, — les plaques de blindage des cuirassés par exemple, — réclament l'attribution à la Hongrie, sur les autres commandes, de l'équivalent de ce qu'elle ne pourrait fournir. Enfin, ils exigent que les armoiries hongroises et les couleurs nationales hongroises soient placées sur les drapeaux des régiments hongrois de l'armée commune, même des régiments dont le recrutement n'est pas tout entier magyar. Le Gouvernement austro-hongrois a concédé : l'affectation des officiers hongrois à des régiments stationnés en Hongrie; l'augmentation des écoles militaires hongroises; la proportion des fournitures militaires fixée aux chiffres de la participation aux dépenses communes : 63,6 p. 100 pour l'Autriche, 36,4 p. 100 pour la Hongrie; la nomination, à la fin de 1907, d'une commission chargée d'étudier la question des drapeaux hongrois.

1. Actuellement, la Hongrie détache, sur le territoire cisleithan : 7 régiments d'infanterie (sur 47 régiments hongrois au total), 5 bataillons de chasseurs (sur 8), 4 régiments de hussards (sur 16), 2 bataillons et demi d'artillerie de forteresse (sur 4). *Einteilung und Dislokation des K. u. K. Heeres*, 1908.

Mais pour l'adoption du hongrois comme seconde langue de service, les Hongrois se sont heurtés à un refus formel. Ils n'ont obtenu que l'emploi facultatif, — alors qu'ils le voulaient obligatoire, — du hongrois devant les tribunaux militaires en Hongrie, et, par une nouvelle réglementation, l'extension du hongrois, comme langue de régiment, à presque tous les corps recrutés en Hongrie.

Ainsi se creuse le fossé entre la partie hongroise et la partie autrichienne de l'armée commune. Comme l'a dit le ministre austro-hongrois de la Guerre le 21 février 1908, devant le Parlement, « l'armée se dessèche, *die armee verdorrt* ».

*
* *

Et pourtant, cette armée, qui porte en elle des germes de dissociation, est une des meilleures de l'Europe. En temps de paix, son effectif budgétaire est de 32 000 officiers ou assimilés et de 362 000 hommes. L'augmentation, votée en 1908, de la landwehr autrichienne le portera bientôt à 368 000 hommes[1]. Par rapport à la population, l'effort fourni est moins considérable en Autriche-Hongrie, 0,9 p. 100 de la population, qu'en Allemagne, 1 p. 100, et surtout qu'en France, 1,5 p. 100[2]. Les dépenses militaires sont également moins fortes. En 1908, elles n'atteignaient pas 430 millions de francs, alors qu'en France, elles étaient de 680 millions, et, en Allemagne, de 1 070 millions de francs[3].

Dans le régime de la paix armée, l'Autriche-Hongrie est donc un des pays qui ont le moins développé leurs effectifs et leurs budgets militaires. Certains écrivains allemands, le colonel Gädke entre autres, lui en font un vif reproche[4].

1. Contingent incorporé en 1908 (armée de terre) :

Armée commune	100 000	136 000 h.	(En Allemagne, 1906 : 263 000 h.)
Landwehr autrichienne	20 000		
Landwehr hongroise (honved) .	12 500		
Bosnie-Herzégovine.	3 500		

Veltzé, *Armee Almanach* 1908, et *Rev. des arm. étr.*, fév. 1908.

2. Effectifs budgétaires allemands en 1908 : 600 000 hommes.

3. Sans les dépenses nécessitées par les pensions militaires, l'entretien de la gendarmerie et des troupes coloniales.

4. *Berliner Tagblatt*, 25 août 1908.

A la mobilisation, d'après le capitaine autrichien Veltzé, elle pourrait mettre en ligne 1 700 000 soldats instruits, sans compter les 2 millions d'hommes de l'armée territoriale (landsturm)[1]. L'Autriche-Hongrie apporte ainsi, en temps de guerre, un très sérieux contingent aux forces de ses deux alliées dont l'une, l'Allemagne, peut appeler près de 4 500 000 hommes instruits[2], et l'autre, l'Italie, environ 2 millions de soldats (armée territoriale comprise)[3]. Mais sur ces 1 700 000 soldats, 1 200 000 seulement ont reçu une instruction complète; les autres, ersatz-réservistes, après deux mois de service actif, ne sont revenus sous les drapeaux que pour des périodes d'instruction analogues à celles de nos réservistes. En outre, parmi les 1 200 000 hommes complètement instruits, les uns ont fait trois ans de service dans l'armée commune, les autres, deux seulement dans les landwehrs. L'instruction militaire des soldats austro-hongrois est donc très variable[4].

Dans des circonstances spéciales, l'effectif du temps de paix peut être augmenté sur l'ordre de l'Empereur par le rappel total ou partiel des trois plus jeunes classes d'ersatz-réservistes et par celui de la plus jeune classe de réservistes, — ou, ce qui revient au même, par le maintien, sous les drapeaux, des hommes libérables. Cette disposition légale a été appliquée maintes fois, notamment lors des crises hongroises de 1903 et de 1905. Elle permet d'augmenter les effectifs des troupes employées en couverture, par exemple, sans que le budget de la Guerre fasse mention de ces appels d'ersatz-réservistes et surtout sans qu'ils

1. Chiffres donnés par cet officier dans son *Armee Almanach* (Vienne, 1908) :

Hommes complètement instruits.	Armée commune . .	900 000	1 220 000	1 720 000 h. (active et réserve.)
	Landwehr et honved.	320 000		
Hommes sommairement instruits.	Ersatz-réserve		500 000	
	Landsturm (armée territoriale)			2 000 000 h.

2. Lauth, *État militaire des puissances étrangères.*

3. Veltzé, *Armee Almanach.*

4. Instruction militaire maxima de chaque homme à 33 ans, moment de son passage dans le landsturm (mois calculés à 4 semaines) :

Hommes de l'armée commune	Autriche . .	3 ans, 4 mois.
	Hongrie. . .	3 ans, 4 mois, 1 semaine.
Hommes de la landwehr autrichienne		2 ans, 4 mois.
Hommes de la landwehr hongroise		2 ans, 6 mois, 1 semaine.
Hommes de l'ersatz-réserve		5 mois.

soient livrés à la publicité. Il y a là, pour le Gouvernement austro-hongrois, une ressource qui peut être précieuse en cas de tension politique. La presse autrichienne a récemment annoncé que cette mesure venait d'être appliquée au corps d'armée de Bosnie-Herzégovine.

La mobilisation austro-hongroise est assez lente, par suite de la répartition défectueuse des troupes sur le territoire; les régiments sont souvent fort loin de leurs dépôts, parfois dans d'autres régions de corps d'armée. Les dépôts seuls restent dans la circonscription de recrutement. Enfin, les chemins de fer sont presque tous à une voie; leur rendement est faible. Une concentration serait donc plus longue en Autriche-Hongrie que dans d'autres pays. L'administration, par contre, a su utiliser les enseignements des guerres récentes et réaliser d'importantes améliorations matérielles.

Le canon à tir rapide, de 76 mm. 5, modèle 1905, a commencé à être mis en service au début de 1908; toute l'artillerie en sera pourvue probablement dans les premiers mois de 1909. Comme conséquence, une réorganisation de l'artillerie de campagne et de montagne a eu lieu en 1908. Des batteries d'obusiers lourds de campagne, de 149 millimètres, ont été créées cette année. Un type définitif de mitrailleuses a été adopté en 1907, après cinq années d'expériences, et la formation progressive de détachements de mitrailleuses se poursuit, depuis l'an dernier, dans l'infanterie et dans la cavalerie. Au 1er février 1909, dans l'armée commune et les landwehrs, chaque régiment d'infanterie ou de chasseurs, chaque bataillon de chasseurs et 3 divisions de cavalerie sur 5 disposeront d'un détachement de mitrailleuses. Un nouveau sabre, plus en main, et un pistolet automatique en remplacement du revolver, ont été distribués en 1908 à la cavalerie et aux autres troupes à cheval. L'infanterie et les autres troupes à pied viennent de recevoir une tenue de campagne fort peu visible, de couleur gris clair, la même pour les officiers et la troupe.

L'organisation de corps de volontaires motocyclistes et automobilistes, la constitution d'un matériel téléphonique dans les batteries de campagne, celle d'un matériel optique — jumelles stéréoscopiques, lorgnettes — dans les troupes et les états-majors, la création de postes mobiles de télégraphie sans fil,

d'autres réformes encore montrent le souci de doter l'armée des derniers perfectionnements techniques.

L'instruction est bonne. Aux manœuvres, l'infanterie utilise le terrain et évite les formations compactes ; surtout, elle fait preuve d'une endurance remarquable. La cavalerie, tout en restant dans le combat à cheval, fidèle à sa réputation d'être une des meilleures cavaleries de l'Europe, a compris l'importance du combat à pied et le pratique avec rapidité et à-propos. L'artillerie qui, jusqu'à cette année, avait semblé rester trop fidèle à la pratique du tir direct, a montré, lors des manœuvres de 1908 en Hongrie, qu'elle savait user du tir masqué[1]. En somme, au point de vue matériel, et malgré ses imperfections, dont quelques-unes sont cependant assez graves, l'armée austro-hongroise constitue une valeur très réelle.

Il semblerait qu'issu de races très différentes, souvent jalouses, parfois ennemies les unes des autres, le soldat austro-hongrois doive subir très fortement l'influence des luttes que se livrent les nationalités. En face des insurgés hongrois et italiens de 1848, des défections ont pu se produire ; certaines années, aux manœuvres, des incidents ont pu éclater. Mais, en général, les dissentiments de race ont peu de prise sur la troupe et peu d'influence sur la discipline. Le soldat a prouvé sa discipline et son dévouement en 1903 et 1905, alors que, par suite de la crise hongroise, les libérables étaient maintenus et nombre d'ersatz-réservistes rappelés sous les drapeaux pendant plusieurs mois. Tous les hommes acceptèrent sans récrimination, les uns, de faire jusqu'à sept mois de service supplémentaire, les autres, d'être arrachés à leur vie journalière pendant un temps assez long et indéterminé.

Très bien traité par ses chefs, sous-officiers ou officiers, mieux nourri que chez lui, le soldat austro-hongrois est peu exigeant. Aux manœuvres, où de grands efforts lui sont souvent demandés, il montre beaucoup de bonne volonté, d'entrain et fait preuve d'une grande résistance. Il y a eu un très petit nombre d'éclopés aux manœuvres impériales de 1907 et de 1908. Peu instruit en général, il manque parfois d'initiative ;

1. Plusieurs de ces renseignements sont extraits de la *Revue militaire des Armées étrangères*, 1907 et 1908, *passim*.

mais c'est un excellent « soldaten material », comme disent les Allemands, solide, dévoué, discipliné.

La situation est moins bonne au premier échelon de la hiérarchie militaire, le sous-officier, puisqu'en Autriche-Hongrie le caporal est sous-officier. Dans l'armée austro-hongroise, comme dans les autres armées, la réduction du temps de service a conduit à rechercher le nombre des sous-officiers rengagés. Mais ils n'ont pas répondu à l'appel qui leur était fait; 23 000 sous-officiers seulement sont rengagés, — moins de la moitié du nombre total des sous-officiers [1].

Il faut attribuer ce résultat à la situation matérielle, qui est peu brillante. Le sous-officier vit généralement à l'ordinaire. Sa solde est faible : pour un sergent-major, 70 francs au plus par mois, haute paie comprise. Il n'a pas de pension proportionnelle, mais simplement, lorsqu'il quitte l'armée, une prime de libération une fois payée : 1 100 francs à douze ans de service. A dix-huit ans de service seulement, il reçoit une pension d'invalidité, de 260 francs en moyenne. A partir de douze ans, il peut prétendre à un emploi civil, mais il n'a pas la certitude de l'obtenir,

L'autorité militaire vient de relever la prime de libération et les hautes paies mensuelles. Elle veut organiser, dans chaque corps d'armée, une sorte d'agence de placement, intermédiaire entre les administrations, privées ou publiques, et les sous-officiers titulaires du certificat d'aptitude à un emploi civil. Des essais de cours, dans les garnisons, pour les sous-officiers candidats aux emplois civils, ont été faits, mais ils n'ont pas abouti, par suite des difficultés d'organisation, de la multiplicité des langues et du faible développement de l'instruction publique dans certaines régions de la monarchie. Jusqu'à présent, les efforts n'ont pas produit les résultats cherchés. Une diminution s'est même manifestée en 1907, pour la première fois depuis de longues années, de 230 sous-officiers dans le cadre des rengagés. En 1908, cette diminution a doublé.

1. Sous-officiers servant au delà de la durée légale :

Autriche-Hongrie.	23 000 sur un effectif total de 53 000 sous-officiers (caporaux compris).
Allemagne	82 000 environ, sur un effectif total de 84 000 sous-officiers (caporaux compris).

Il y a donc eu, en deux ans, un déficit de 600 sous-officiers rengagés. L'encadrement inférieur reste insuffisant.

Encore aujourd'hui, dit le *Pester Lloyd*, l'officier subalterne est obligé de diriger absolument seul l'instruction de détail dans toutes ses branches; même dans les parties purement pratiques de l'instruction et pour les plus petits détails de l'éducation du soldat, l'officier doit recourir au concours du sous-officier.

Les conditions de la guerre moderne grandissent au combat le rôle du sous-officier rengagé. Autrefois simple subordonné, simple « serre-file », il devient aujourd'hui, sur le champ de bataille, un véritable chef. Il est le remplaçant éventuel de l'officier mis hors de combat. Les modifications fréquentes du matériel — fusil ou canon —, la réduction de la durée de service rendent plus difficile sa mission d'instructeur en temps de paix. Il faut donc améliorer sa situation matérielle et morale, pendant son service militaire et aussi au moment de sa libération. En Autriche-Hongrie, plus encore peut-être qu'ailleurs, un corps nombreux et solide de sous-officiers rengagés est nécessaire, pour aider les officiers dans le commandement de races aussi diverses. Malgré les efforts de l'autorité militaire, la question des sous-officiers reste, comme l'a écrit un journal autrichien, « un des côtés faibles de l'armée austro-hongroise[1] ».

Spécialisé dans une des trois armées de l'Empire, armée commune, landwehr, honved, l'officier ne peut en sortir sans son consentement ni la décision impériale. Les généraux et les officiers d'état-major, seuls, peuvent servir indifféremment dans les trois armées austro-hongroises. La communauté d'origine semble préoccuper fort peu l'administration de la Guerre; on a admis, pour les officiers, quatre sources différentes de recrutement. La majorité des officiers sort, vers vingt ans, des écoles de cadets. Après un temps variable, le cadet est nommé *leutnant* (sous-lieutenant). Un petit nombre des officiers provient des académies militaires. Ils en sortent à vingt-deux ans environ, et sont nommés tout de suite sous-lieutenants. Quelques sous-lieutenants sont des officiers de réserve mis en

1. *Vedette*, 5 septembre 1903.

activité[1]. Enfin une très faible proportion, 0,05 p. 100, est constituée par des jeunes gens qui ont passé directement l'examen de cadet sans faire partie de l'armée. Sauf pour les officiers d'approvisionnement et les comptables des corps de troupe, qui forment, en Autriche-Hongrie, des corps spéciaux, il n'existe donc, pour les officiers, aucun recrutement par la troupe, avec laquelle le candidat officier n'a pas eu de contact avant sa nomination au grade de sous-lieutenant.

Dès son jeune âge, — seize ans en moyenne, pour l'entrée dans les écoles de cadets, onze pour l'admission aux « écoles réales » militaires, qui préparent aux académies militaires, — le futur officier vit à part, dans l'ignorance de la vie sociale. Cet isolement, qui serait ailleurs un inconvénient des plus graves, est un avantage dans un pays aussi divisé. Le corps d'officiers est ainsi dressé dès sa jeunesse à l'indifférence, au particularisme de race. En outre, presque tous les officiers sont issus du même milieu social, la petite bourgeoisie. Plus de la moitié sont fils de fonctionnaires ou de militaires, et acquièrent dans leur famille, avant d'être officiers, un esprit de dévouement à la monarchie. Enfin, la majorité — les trois quarts — sont autrichiens. Si la communauté d'origine n'existe pas au sens strict du mot, toutes ces conditions concourent néanmoins à donner une réelle unité au corps d'officiers austro-hongrois. De grade à grade, les relations sont cordiales. La discipline est bienveillante, « gemütlich ». Les tarifs de punitions sont moins élevés qu'en France. La non-activité n'existe pas; mais, lorsque la conduite d'un officier compromet sa dignité, il est purement et simplement renvoyé de l'armée, après comparution devant un conseil d'honneur.

Intermédiaire entre les systèmes français et allemand, le système austro-hongrois d'avancement comporte l'ancienneté jusqu'au grade de capitaine inclus; le choix (1/5) et l'ancienneté (4/5) pour le grade de commandant et de lieutenant-colonel; l'ancienneté par sélection pour ceux de colonel et de général de brigade; le choix seul, pour les emplois de commandant de régiment et d'unité supérieure et pour les grades plus élevés que celui de général de brigade. C'est, en résumé, l'avan-

1. Ce recrutement spécial est arrêté depuis 1907, en fait, mais non en droit.

cement à l'ancienneté par sélection, mais l'officier omis n'est pas, comme en Allemagne, moralement obligé de prendre sa retraite : la plupart du temps, il entre dans l'Armeestand, cadre d'emplois sédentaires réservés aux officiers fatigués.

De même qu'en Allemagne, le grade, dont l'officier est propriétaire, est distinct de l'emploi. Nombre de bataillons sont commandés par des lieutenants-colonels, quelques-uns par des colonels. Dans les conditions les plus favorables, l'officier de troupe n'atteint qu'à cinquante-cinq ans le grade de colonel[1]. Il peut arriver général de brigade, mais difficilement général de division. Les hauts grades sont, à part quelques exceptions, l'apanage des officiers d'état-major, nommés capitaines à trente et un ans et ne restant que neuf ans dans ce grade au lieu de treize : dans le grade de major, ils gagnent en moyenne un an sur leurs camarades et sont promus colonels entre quarante-six et quarante-neuf ans.

Une première mesure a été prise en 1907 pour améliorer l'avancement des officiers de troupe. De nouveaux emplois d'officiers supérieurs, — un par régiment d'infanterie et de cavalerie, — ont été créés et cette création a été compensée par la suppression d'emplois de capitaine, lieutenant et sous-lieutenant. En outre, l'effectif des écoles de cadets a été réduit de 1 118 élèves. Malgré tout, comme dans la plupart des autres armées, l'avancement reste très lent. De même qu'en Allemagne, il n'existe pas de limite d'âge correspondant au grade. A quarante ans de service ou soixante ans d'âge, l'officier peut avoir une pension de retraite. A partir de dix ans de service, il peut obtenir une pension pour cause de maladie. La solde a été augmentée en 1908 ; elle est, encore maintenant, un peu plus faible qu'en France.

A certains points de vue, l'officier austro-hongrois a plus de liberté d'existence que l'officier français : il peut, soit disposer d'un soldat-ordonnance, soit percevoir une indemnité de 17 francs par mois, et il n'est astreint au repas en commun

1. D'après les dernières nominations, le temps moyen passé dans chaque grade par l'officier de troupe est le suivant :

Sous-lieutenant	7 ans.	Lieutenant-colonel . .	3 ans.
Lieutenant	10 —	Colonel.	6 —
Capitaine.	13 —	Général de brigade. .	4 —
Commandant	5 —	Général de division. .	4 —

au mess que pour le déjeuner. Sous d'autres rapports, il est beaucoup moins libre. Le mariage est étroitement réglementé. Le nombre des officiers mariés ne peut, sauf pour les colonels et les généraux, dépasser une certaine proportion, et cette proportion varie suivant la situation militaire de l'officier. Dans quelques emplois, le mariage est absolument interdit[1].

Par rapport à l'officier français, l'officier austro-hongrois attend donc un peu plus longtemps le grade de capitaine, reçoit une solde un peu plus faible, une retraite plus tardive et est assujetti pour se marier à des règles beaucoup plus étroites. Par contre, il peut recourir à de nombreuses institutions régimentaires de secours mutuels; les pensions pour lui, sa veuve ou ses orphelins, sont plus élevées, et, s'il est malade, il est assuré, dès dix ans de services, d'une pension viagère.

Il peut écrire sous son nom, sans autorisation préalable, dans un journal ou une revue non politique, ou faire paraître un volume en librairie; il peut même exercer les fonctions de directeur ou de rédacteur d'un périodique non politique; mais il est dépourvu de tous droits politiques et n'est ni électeur, ni éligible, même en congé sans solde.

Sa situation sociale n'est pas comparable à celle de l'officier allemand. Dans la société, il jouit cependant de l'estime générale. Astreint au port constant de l'uniforme et du sabre, il peut entrer à la Cour sans invitation. Le peuple ne le hait pas, parce que la discipline austro-hongroise est bienveillante, que la vie de l'officier, issu d'un milieu presque toujours fort simple, est elle-même dépourvue d'ostentation, parce qu'enfin les dissentiments sociaux sont peu développés en Autriche-Hongrie. L'officier austro-hongrois est très consciencieux, très dévoué à l'Empereur. Une origine, une formation intellectuelle

1. Un nouveau règlement, paru en 1907, a élargi les limites fixées antérieurement, mais, encore aujourd'hui, dans l'armée commune, le nombre des officiers mariés ne peut être de plus de la moitié, dans les états-majors et les corps de troupe; des deux tiers, dans certains services; du cinquième, pour les stagiaires d'état-major. Le mariage est interdit aux élèves de l'École de Guerre, de l'École de Cavalerie, de l'École d'Application du Service de Santé, aux candidats à la Justice Militaire, aux officiers de l'escadron et de la compagnie des Gardes du Corps.

De plus une caution (dot réglementaire), variable suivant le grade, doit être constituée en valeurs nominatives; celles-ci ne peuvent être déplacées sans l'autorisation du Ministre.

presque identiques dès la jeunesse assurent au corps d'officiers de l'armée commune une véritable unité.

*
* *

Entre les trois armées qui constituent les forces militaires de la monarchie, l'état-major est le seul lien commun. Sa désignation officielle est : « état-major pour l'ensemble de la force armée ». Recruté parmi les officiers des trois armées, c'est un corps fermé, sous la direction du « chef d'état-major pour l'ensemble de la force armée », qui a une situation toute particulière. Aide du ministre austro-hongrois de la Guerre, il peut soumettre directement à l'Empereur, dont il relève sans intermédiaire, ses demandes et ses propositions au sujet de l'ensemble des forces austro-hongroises.

Le chef d'état-major actuel, le feldzeugmeister Conrad von Hötzendorf, est un homme jeune, — il a cinquante-six ans, — énergique, vigoureux. Très travailleur, il a publié, sur des sujets militaires, plusieurs ouvrages estimés. Pendant quatre ans, il a été professeur de tactique générale à l'École de Guerre.

Dès son arrivée à la tête de l'état-major, en 1906, il a manifesté sa volonté d'en améliorer le recrutement et le rendement. Il a fait subir à l'École de Guerre une réorganisation complète : la durée des cours a été portée de deux à trois ans, le nombre des élèves réduit de 300 à 140, l'enseignement conçu avec un caractère plus pratique, une importance plus grande donnée au caractère, — qualités militaires, énergie, activité — dans l'appréciation du mérite de chaque officier. Aujourd'hui l'École n'est plus qu'une école d'état-major, où l'on entre à quatre ans au moins de grade d'officier, vingt-huit ans d'âge au plus, après un examen en principe non renouvelable. Un examen éliminatoire est passé à la fin de chaque année. Après un temps variable, — deux ans et demi à trois ans — comme stagiaire d'état-major, l'officier est nommé capitaine d'état-major, à condition qu'il ait obtenu, à l'École de Guerre et pendant le stage d'état-major, la mention « très bien ». Dès lors, il fait partie du corps d'état-major, et ne rentre plus dans la troupe que pour deux

périodes, l'une comme capitaine, l'autre comme officier supérieur. Il n'avance qu'à l'ancienneté, mais en raison de la proportion entre les différents grades, cette ancienneté est très avantageuse, et il est probable qu'avec le règlement de 1907 sur l'avancement, comme autrefois, les officiers d'état-major pourront, presque seuls, accéder aux grades élevés.

Or les officiers d'état-major se recrutent parmi de jeunes lieutenants ou sous-lieutenants âgés de vingt-huit ans au plus, et l'examen d'entrée à l'École de Guerre n'est pas renouvelable, en principe du moins. Le choix qui avantage un officier pour toute sa vie militaire, s'exerce donc au début de la carrière, lorsque l'officier n'a généralement pas pu prouver toute sa valeur. Cet inconvénient peut être grave. L'admission directe, après examen, dans le corps d'état-major, avec le grade de commandant, de capitaines provenant de la troupe, pourra être un palliatif à la rigidité du système. Les réformes du général Conrad von Hötzendorf, pour le service des officiers d'état-major, sont entrées en vigueur sur-le-champ.

L'ordre de prise de fonctions du nouveau chef d'état-major est caractéristique à ce sujet. « Le général Conrad déclare [1] que tout officier d'état-major doit monter à cheval au minimum une heure et demie en hiver, deux à trois heures dans la bonne saison. Les chefs de bureau doivent veiller à ce que les officiers sous leurs ordres soient convenablement montés; ils en sont rendus responsables. Pour que l'officier puisse, en outre, consacrer quelques heures à des travaux personnels, ainsi qu'à d'autres exercices physiques — l'escrime notamment — il ne faut pas que, normalement, les heures de bureau dépassent un total de cinq heures. Mais elles doivent être employées à un travail intensif et toutes les formalités, toute la correspondance, non strictement indispensables, doivent être supprimées. De plus, trois à quatre fois par an, les officiers d'état-major doivent participer à des exercices ou manœuvres d'une unité de leur arme d'origine, avec un commandement de leur grade. Enfin, pour obliger les officiers à se maintenir en bonnes conditions d'entraînement, et pour avoir la mesure de leur endurance, chaque année, dans la bonne saison, chaque chef d'état-major et chaque chef d'un des bureaux de

1. *Revue des Arm. étr.*, juillet 1907.

l'état-major général devra, avec tout son personnel, accomplir une reconnaissance à cheval comportant quatre jours de marche avec un minimum de soixante kilomètres par jour ».

Le haut commandement, s'il comprend quelques généraux âgés, compte aussi quelques chefs très jeunes, presque tous membres de la famille impériale. L'âge moyen ne dépasse pas, en 1908, soixante et un ans pour les commandants de corps d'armée. C'est à peu près le même qu'en Allemagne, où une statistique récente le fixait entre cinquante-huit et soixante-quatre ans[1]. Au-dessus des commandants de corps, trois « inspecteurs généraux des troupes » dépendent directement de l'Empereur. Ils sont probablement destinés à être placés à la tête d'armées en temps de guerre : l'un a soixante-dix ans, l'autre soixante-six ans, le troisième, l'archiduc Eugène, n'en a que quarante-cinq.

En résumé, si l'armée austro-hongroise présente certains défauts, dont plusieurs tiennent à son état politique, — manque d'homogénéité, mobilisation et concentration assez lentes, effectifs de paix des landwehrs insuffisants pour une instruction intensive, nombre trop faible des sous-officiers rengagés, état-major encore un peu éloigné de la troupe, — elle renferme d'excellents éléments, possède plusieurs généraux de valeur, un chef d'État-major de premier ordre, et peut, en campagne, mobiliser des effectifs nombreux.

Dans les deux ou trois dernières années, l'armée austro-hongroise a fait des progrès importants. Elle représente aujourd'hui une force réelle, grâce surtout à la discipline des soldats et à l'unité du corps d'officiers. Le plus grave danger pour elle est le séparatisme hongrois : la scission entre la partie hongroise et la partie autrichienne de l'armée commune ferait de l'armée austro-hongroise deux armées complètement distinctes, autrichienne d'un côté, hongroise de l'autre. La force militaire de l'empire subirait, de ce fait, une diminution certaine.

CAPITAINE VICTOR DURUY

1. *France militaire*, novembre 1908.

LETTRES DE RICHARD WAGNER

A

OTTO WESENDONK[1]

(1852-1870)

XXII

Paris, 20 octobre 60,
3, rue d'Aumale.

Mon bien cher ami,

J'ai écrit à votre femme le 1er octobre[2], et je suis très peiné de n'avoir depuis lors reçu aucune nouvelle. J'espérais trouver au moins un mot de bienvenue en entrant, comme je vous l'avais annoncé, dans ma nouvelle demeure.

Croyez-bien, enfants, que mon foyer est près de vous, que je suis partout ailleurs à l'étranger et que je ne me sens chez moi que lorsque je suis en sûreté à la Verte Colline.

Pardonnez-moi aussi ma maigre correspondance de ces derniers temps. Je vous assure que je mène une existence tout à fait inouïe. Je ne me résous pas volontiers à n'écrire que quelques lignes écourtées.

Aussi je ne veux vous donner qu'un aperçu général de mes dernières semaines. Après avoir terminé une besogne littéraire[3]

1. *Published January fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* ALEXANDER DUNCKER VERLAG, Berlin.

Voir la *Revue* des 15 décembre 1908 et 1er janvier 1909.

2. Lettre à madame Wesendonk, datée du 30 septembre, T. II, p. 104 et suivantes de la traduction française.

3. C'étaient les textes des quatre opéras, *le Vaisseau Fantôme, Tannhäuser, Lohengrin* et *Tristan*, traduits en français avec la lettre sur *la Musique de l'avenir*, qui formait préface.

dont la publication, l'impression, la correction (sans compter la traduction) avaient amené d'interminables tracas et des soucis sans nombre, j'ai dû rassembler toutes mes forces pour composer à nouveau toute une grande et très difficile scène du *Tannhäuser*. Entre temps, difficultés avec mon propriétaire et des avocats, ennuis de la pire espèce; enfin un déménagement, où j'étais le seul à savoir parler français. Au moment où il a eu lieu, j'avais avancé ma scène au point de n'avoir plus besoin que de deux jours pour la terminer; mais j'ai dû tout de même me résigner et laisser se faire le déménagement : l'ancien appartement n'était plus habitable. J'ai été ainsi interrompu de la façon la plus insupportable et j'en ai perdu tout sommeil. Enfin avant-hier j'ai surmonté les obstacles et j'ai terminé ma scène. Ajoutez à tout cela des répétitions quotidiennes du *Tannhäuser*, qui durent depuis quatre semaines, des conférences de tous les jours avec les décorateurs, le régisseur, le costumier, etc... Vous pouvez bien vous imaginer — étant donné le sérieux excessif que j'apporte à chacune de mes occupations — à quel point cela m'énerve!

Je suis maintenant au cœur de la ville, dans une rue relativement tranquille, pas très loin de l'Opéra. Beaucoup de choses me sont ainsi facilitées et l'appartement, encore que peu spacieux, est pourtant aménagé d'une façon habitable; enfin il faut que les choses recommencent à marcher ainsi. Ma tendance principale pour l'organisation de ma vie est d'expédier en ce moment le plus de corvées possible, afin de pouvoir ensuite me cloître dans ma cellule. Depuis cette nuit, le sommeil semble aussi revenir un peu.

Maintenant aux bonnes nouvelles! A l'Opéra, on étudie le *Tannhäuser* avec un zèle, un sérieux, une exactitude et un soin qui méritent de servir de modèle et que j'avais toujours, à ce titre, considérés comme irréalisables en cette sorte de travail. Dans aucun établissement je n'ai vu encore quelque chose de comparable, même de loin, à ce souci précis et extrêmement minutieux de chaque détail : mon chanteur allemand Niemann écarquille les yeux et convient qu'il commence seulement maintenant à apprendre sa partie. En dehors de la rare perfection de toute l'organisation de l'Opéra, je dois louer les capacités personnelles extraordinaires des employés supérieurs;

surtout le directeur du chant, qui fait travailler les chanteurs au piano, est inappréciable. Toute la partie technique de l'étude est accomplie avec une conscience et une netteté irréprochables ; les moindres aspérités du texte, etc... sont aplanies le mieux du monde (le traducteur est toujours présent), en sorte que je n'ai plus qu'à donner mon inspiration propre à un ensemble technique déjà parfait. Je le déclare très haut, jamais je n'ai été aussi bien traité, et certainement en Allemagne je ne le serai jamais de pareille façon. Il en est de même de chaque partie de l'exécution préparée. Les décors et tout ce qui se rapporte à la mise en scène atteindront pleinement l'idéal que je pouvais avoir conçu à ce sujet.

En outre, je trouve chez tous et chez chacun une si entière bonne volonté, une application si totalement inconnue de moi jusqu'ici qu'avec de telles dispositions je suis sûr de vaincre les plus graves difficultés et que par conséquent je donne mon œuvre aussi complète que possible, dans des conditions que je n'avais même jamais tenté de réaliser.

Sous de tels auspices, chers enfants, je puis en toute conscience vous engager à venir voir le *Tannhäuser* à Paris, cet hiver. Ce sera la plus parfaite des représentations que je puisse jamais vous offrir. Pour cette occasion, je compte sur vous sûrement et avec la plus intime confiance. Quant à présent, on dit encore que la représentation aura lieu en décembre; mais cela pourra bien tarder jusqu'en janvier. Dès que la date sera décidée, vous serez avertis.

Je termine donc ces lignes hâtives avec le sentiment incroyablement bienfaisant de pouvoir, au prix de tout le travail qui m'attend, m'assurer votre chère présence. Je n'ajoute que ceci, en réponse à vos dernières communications : tout ce que vous m'avez écrit m'a touché profondément. Portez-vous bien. Faites mes amitiés au grand et au petit Micky, à Charlemagne, et souhaitez de ma part à votre pauvre beau-frère la meilleure convalescence.

Adieu! adieu!

Votre

RICH. WAGNER.

XXIII

Janvier 1861.

Cher ami,

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a : je crois pouvoir disposer maintenant de deux minutes; elles vous fourniront quelques laconiques nouvelles de moi.

Ne gardez aucun doute sur ce point : je me surmène en ce moment d'une façon surhumaine. Hier seulement, après une nuit de veille, à 2 heures 1/2 du matin, j'ai terminé le reste de mes nouvelles compositions du *Tannhäuser*, et le même jour je me suis vu obligé de prendre la détermination d'apporter encore une modification au Combat des chanteurs [1], modification pour laquelle j'ai besoin d'avoir le cerveau bien libre. De bonne heure dans la journée, et quatre fois par semaine le soir, répétition; en outre, vieille rengaine, il faut s'occuper soi-même des moindres accessoires. Ce matin, à onze heures, répétition avec les cornistes pour la musique de chasse, en réalité introuvable à Paris et rendue cependant possible grâce à des efforts personnels inimaginables : — marche horriblement malaisée d'une voiture avec des roues sans nombre, et pas de cocher! — Je dois être partout à la fois : car beaucoup de choses et même toutes choses sont nouvelles pour ces gens-là. Répétitions particulières, ou, si vous préférez, tortures particulières avec les chanteurs qui ont maintenant la notion de tout ce qu'ils ont encore à apprendre de moi. De plus, affluence croissante de nécessités impérieuses! Comment est-ce que je résiste à cela? Un vrai miracle!

La représentation aura lieu vers le 15 ou le 20 février. Dites-le aux Lyonnais. Les places doivent être retenues chez moi, avec les noms; j'ai le droit de préférence.

Si vous veniez, vous aussi, ce me serait une si grande joie! Croyez-bien que j'ai besoin d'un peu d'agrément. Le temps viendra ensuite où je pourrai me reposer un peu, et cela ne doit inquiéter personne.

Je compte sur une belle exécution, très complète, sinon servie par des talents absolument appropriés (lesquels n'existent

1. La suppression de la chanson de Walther et la fusion en un seul morceau des deux premiers airs de Tannhäuser.

pas). Les nouvelles compositions que j'ai créées à cet effet sont très importantes; elles me rendent très intéressante à moi-même la représentation attendue.

Je dois m'en aller pour assister à la mise en scène de la figuration de la réception des hôtes à la Wartburg. Ce soir, à sept heures, grande répétition à l'orchestre. Encore avant le dîner, à quatre heures, séance d'une commission des concerts à laquelle je dois assister pour rendre certaine l'audition de Liszt à Paris.

Adieu, mille amitiés.

Votre

R. W.

XXIV[1]

Paris, 3 rue d'Aumale,
25 juin 61.

Comment cela va-t-il, cher ami? Je sais quels graves soucis[2] vous assiègent en ce moment, vous aussi, et ce n'est pas tout à fait sans anxiété que je pense à vous, surtout quand je ne reçois pas de vos nouvelles. Faites que j'en aie bientôt.

Je traverse maintenant une période de très grande dépression; j'ai l'âme pleine d'amertume, au point que les préoccupations du dehors y trouvent à peine place. Toute ma vie, tous mes actes me paraissent vains et inutiles, et il me semble que j'ai attribué trop d'importance à des choses qu'au bout du compte le monde ne considère que comme un jeu. Durant cette période d'angoisse, où chaque détermination m'est rendue impossible et où je suis incapable aussi de la moindre activité intellectuelle, tout se conjure en outre pour me faire mal. Avant-hier, tout à fait inopinément et d'une manière presque énigmatique, est mort le cher et bon petit chien[3] qui m'arriva

1. Dans l'intervalle de cette lettre à la précédente, les représentations du *Tannhäuser* avaient eu lieu, — la première le 13, la seconde le 18, la troisième le 24 mars 1861. — Otto Wesendonk était venu à Paris. (Voir les lettres à madame Wesendonk, t. II, p. 134 et suivantes de la traduction française. Sur les incidents qui ont accompagné les représentations, voir Richard Wagner, *Œuvres complètes*, VII, p. 181 et suivantes. Les témoignages de contemporains, notamment de Malvida de Meysenbug, sont réunis dans l'ouvrage de Glasenapp, II, 2, p. 290 et suivantes.)

2. Soucis d'affaires à cause de la guerre civile d'Amérique, qui venait d'éclater en avril 1861.

3. Le petit chien Fips. — Voir les lettres à madame Wesendonk, t. II, p. 144 de la traduction française.

un jour à la maison comme cadeau de votre part. Je m'étais fort habitué à cette douce petite bête, et tout, y compris les circonstances de sa mort, m'a fait beaucoup de chagrin. Je sais que vous n'admettez pas qu'on ait de la sympathie pour les animaux ; mais, étant donné mon caractère, vous comprendrez que j'aie été particulièrement sensible à cette perte, surtout dans mon état actuel.

Si seulement j'étais loin de ce Paris où, tout compte fait, je n'ai éprouvé que du malheur ! Vers le milieu du mois prochain, il me faudra, coûte que coûte, essayer d'effectuer mon départ. Comment, où — et puis après ? Ah ! mon Dieu ! tout m'est si indifférent ! Vraiment je n'ai de racines nulle part et le sentiment du « chez moi » me devient de plus en plus étranger !

Comme j'ai tort de venir gémir devant vous ! Malheureusement, je ne puis exprimer que des plaintes quand il me faut parler de moi. D'ailleurs, ce n'était pas pour cela que je me suis mis à vous écrire : je voulais uniquement savoir comment vous allez. Je n'ignore pas quels graves soucis pèsent sur vous à l'heure présente, et, n'ayant aucune nouvelle, particulièrement enclin, comme je le suis, à trop m'inquiéter, je me fais, à ce sujet aussi, des idées noires. Croyez-le bien, en effet, si j'éprouve encore le moindre sentiment de foyer domestique, c'est pour regretter l'endroit où j'ai eu jadis l'impression d'être si bien en sûreté. Donc, pas d'autre réponse à ces lignes, je vous prie, que des renseignements sur ce qui vous arrive.

Avec mes souhaits cordiaux pour votre chère femme,

votre fidèlement dévoué,

RICH. WAGNER.

XXV

221 Penzing, près Vienne,
6 juin 1863.

Bien cher ami,

Je voudrais bien pourtant savoir enfin quelque chose de vous. Mes propres nouvelles ne pourront être réjouissantes que quand je serai en mesure de vous annoncer que je me remets au travail. Les événements, si variés qu'ils soient, n'ont, pris en eux-mêmes, plus de valeur pour moi. Mon voyage

en Russie, à Pétersbourg, à Moscou, avec tous les incidents qui s'y rattachaient, tout cela ne me touchait que dans la mesure où j'y pouvais trouver le moyen de m'affranchir de nouveau et de m'acheminer vers un asile de travail. Dans de telles circonstances, mon amertume est souvent fort grande, particulièrement lorsque je considère la foule innombrable des gens qui ont tant de loisir et de sécurité qu'ils ne savent qu'en faire. J'en éprouve un sentiment d'ironie, surtout à l'égard des preuves d'amitié et d'intérêt qu'on me donne. Si je pense à l'existence pleine d'agitation dans laquelle je suis tombé depuis mon départ de Zurich, je ne puis m'empêcher de me plaindre violemment de mon sort. Seule la possibilité de parvenir enfin pourtant au repos, afin d'écrire les œuvres que j'ai en tête, peut justifier à mes propres yeux cette course insensée vers la tranquillité.

Je viens de fêter mes cinquante ans; je devrais presque me féliciter que la chose se soit produite à un moment où j'étais tout seul! On m'a offert, après coup, une retraite aux flambeaux devant ma résidence champêtre; j'y ai assisté avec une certaine distraction. Lorsque le cortège lumineux passa sur un pont et s'approcha de moi, la pleine lune la plus magnifique se levait au-dessus des sommets des arbres du parc de Schœnbrunn, et, mystiquement sublime, elle regardait la parade qui se jouait au-dessous d'elle. Puis on se mit à chanter, et quelques jeunes gens qui se trouvaient en haut à mes côtés ne m'entendaient proférer que des exclamations à l'adresse de la divine lune : c'était bien la seule, la vieille amie, l'amie intime, qui, au-dessus de ce monde puéril et étranger, s'en venait vers moi, tout comme elle y était venue un jour du haut de la lointaine chaîne des Alpes et en traversant votre jardin jusqu'à mon « Asile ». Mon « Asile »! Depuis lors, combien de fois ai-je cru avoir retrouvé un asile!!

Cette fois-ci, enfin, j'avais un tel besoin de repos et d'une retraite que, désirant avoir une maison tranquille avec un jardin, j'acceptai la première occasion venue quand elle se présenta. Huit jours plus tard, je me serais vraisemblablement installé à Bingen; mais cette solution traînait. Tandis qu'elle se faisait attendre, on m'a proposé ici ce que je cherchais : indifférent au choix du lieu de ma retraite, je me suis décidé

pour Penzing, et maintenant je n'ai plus qu'un vœu, celui d'y pouvoir vivre jusqu'à ma mort! Étant donné l'état de l'Allemagne et ma situation propre, je vois bien que mon séjour ici ne sera durable que si j'en acquiers la possibilité par des efforts périodiques et démesurés, des voyages en Russie par exemple; mais je n'aperçois pas, à vrai dire, comment je pourrai les supporter longtemps. C'est ce qu'on lira un jour dans ma biographie, et plus d'un sera étonné. Sûrement, il m'arrivera, un beau jour, de rester en route. Si vous voulez vous faire une idée de la façon dont de pareilles expéditions m'épuisent, comparez, pour vous amuser, les trois photographies de Pétersbourg, faites au début de ma tournée, avec celle de Moscou, pour laquelle j'ai posé quinze jours après! Enfin, il faut qu'il en soit ainsi.

Pourtant je ne renonce pas encore à mon ancien goût d'arranger aussi confortablement que possible la demeure que j'ai fini par choisir. Si vous voulez bien y contribuer, aucune aide ne pourra m'être aussi agréable que la vôtre; vous le savez bien! Vous êtes, en effet, sur cette terre, la seule famille dont je fasse partie, pour ainsi dire. Il en est ainsi, et je ne suis pas en état de recommencer quoi que ce soit de nouveau. Je vous appartiens : c'est un résultat que vous avez acquis par des chagrins et des sacrifices de toute sorte.

Qu'avez-vous pensé de la villa suisse[1] que la princesse Hélène de Russie m'aurait, dit-on, donnée? Vous vous êtes demandé, probablement, non sans quelque crainte, si vous alliez m'avoir de nouveau sur le dos. Heureusement, il en est de la villa comme des 50 000 francs que, suivant la renommée, j'aurais gagnés en Russie. Quelle joie ce doit être pour mes protecteurs d'Allemagne d'apprendre que je suis si magnifiquement pourvu, sans qu'il leur en coûte un *pfennig*! C'est encore bien là ma destinée de toujours paraître digne d'envie!

Ah! mon cher, assez parlé de moi. Quand je me serai remis aux *Maîtres Chanteurs*, je vous donnerai signe de vie; mais je suis encore distrait par trop de choses pour pouvoir me recueillir. Ce serait mieux encore si, le plus vite possible, en m'envoyant de vous tous des nouvelles cordialement

1. V. Glasenapp, II, 2, 426.

désirées, vous me fournissiez vous-même l'occasion de vous écrire. J'en suis fort impatient!

Avec mille bons souhaits,

votre

RICHARD WAGNER.

Un beau et grand portrait (photographie) de votre femme me ferait plaisir; la Verte Colline est déjà suspendue, encadrée, dans ma chambre.

XXVI

Munich, 31 juillet 1865.

Mon cher Wesendonk,

Quoique j'arrive à peine à la tranquillité d'esprit nécessaire pour me représenter consciemment ma vie passée, il suffit que j'entende citer votre nom pour que je me remémore nettement une des plus importantes périodes de ma vie et que mon cœur, inondé aussitôt de la plus tendre reconnaissance pour votre bonté et votre amitié, se penche affectueusement vers vous. Comment votre amitié et les sacrifices dus à votre sollicitude ne m'ont-ils apporté pourtant aucun repos et aucune paix? Il faut que je cherche à m'expliquer ce problème. Je le comprends quand je considère que rien au monde, aucune amitié, aucun amour n'a réussi à m'apporter une paix véritable ni un véritable repos. Je me rends compte de ce passé auquel, vous aussi, vous avez été mêlé de si près, quand je reporte vers lui mes regards au milieu des étranges inquiétudes et des agitations du présent, où une si large part a été prise par l'affection intime et enthousiaste d'un jeune prince admirablement doué, pour un homme mûr et avide de tranquillité. Ni la paix ni le calme ne m'ont été donnés en partage, et cela a sans doute une cause profonde!

Mais quelle joie si je puis trouver au moins la paix dans le souvenir! Laissez-moi rêver de repos en me rappelant le temps où je vivais, où je créais sous votre protection. C'était un temps de puissante production; et maintenant, même avec les plus grands efforts, nous sommes bien loin de pouvoir donner au monde des créations comparables à celles de cette époque. Les troubles qui m'éloignèrent de vous, il y six ans, auraient dû être

évités. Ils m'ont rendu si étranger à ma propre vie que vous-même, comme moi, vous ne m'avez pas véritablement reconnu lorsqu'une fois encore, à une date récente, je me suis retourné vers vous [1]. Cette triste impression aurait dû m'être épargnée aussi : je croyais la chose possible, et c'eût été beau, très beau, sublime même, s'il avait pu en être ainsi; mais on n'a pas le droit d'exiger le sublime! et j'avais tort.

Maintenant bien des choses sont changées en moi et, autour de moi, presque tout s'est transformé. Pourtant ce qui anime le monde nouveau, c'est uniquement l'aspiration à faire revivre l'ancien monde d'une nouvelle vie. Je dois aussi reprendre, terminer et présenter au public le *Nibelung*. Là où votre concours si généreux et si dévoué ne devait pas réussir, seule l'aide d'un roi peut maintenant être efficace. Je vous ai avoué que ma vie, dès que j'eus quitté votre voisinage, fut entraînée dans un torrent qui engloutit tout ce qu'on avait pu attendre du développement de ma production. Même les avances généreuses que vous me fîtes sur la publication de l'œuvre du *Nibelung* furent dévorées pour une destination qui n'avait plus aucun rapport direct et favorable avec le progrès de cette œuvre. Il y a un an déjà, j'ai dû vous demander de considérer comme perdues ces avances qui, même si j'éditais l'ouvrage, seraient condamnées à rester irrecouvrables. Maintenant je dois presque m'estimer heureux de le voir édité sans en rien tirer. Pour la *Walkyrie*, dont je vous envoie un exemplaire aujourd'hui, je ne puis obtenir de mon éditeur rien d'autre qu'une très faible diminution de ce que je lui dois à raison des avances qu'il m'a faites sur les *Maîtres Chanteurs*, œuvre dont l'achèvement est maintenant bien loin de moi. Si, par suite, je suis obligé de vous demander de renoncer complètement à vos droits sur mon *Nibelung*, je ne veux pourtant pas renoncer à l'espérance de pouvoir, un jour, vous restituer vos avances. Ce ne sera possible, naturellement, que grâce à la générosité de mon royal ami. Mais s'il m'est permis de penser à voir ainsi rembourser par lui les dettes que j'ai contractées envers des amis, je ne puis le faire qu'en attendant patiemment le moment favorable et en priant autrui d'en faire autant. Pour le

1. En mars et avril 1864, peu avant l'appel auprès du roi Louis. — Voir Glasenapp, II, 2, p. 448 et suivantes.

moment, vous comprenez de quelle prudence je dois user envers mon jeune protecteur, à peine sorti de tutelle, combien je dois éviter de le pousser à des dépenses par trop considérables. Avec sa nature ardente, il a surtout en vue la représentation des œuvres. Nous fondons une école spéciale pour la formation des exécutants; un théâtre spécial doit être construit pour les fêtes scéniques. Vous comprenez toutes les agitations qui sont le résultat inévitable de pareils projets, les persécutions et les menaces qu'ils m'ont déjà attirées. Je sais que vous serez le premier à me conseiller la prudence et la mesure, et, puisque c'est en votre pouvoir, certainement, par votre patience et votre indulgence, vous m'aiderez à faire preuve moi-même de cette prudence et de cette mesure. Mais ces œuvres qui par leur publicité ne peuvent plus rien me rapporter, c'est une nécessité qu'elles appartiennent désormais au roi de Bavière. Même *Tristan*, je ne pourrai plus le faire jouer nulle part ailleurs, et probablement pas même à Munich. Le *Nibelung* ne peut plus être exécuté qu'aux frais du souverain, qui en fera hommage à son peuple; j'en ai fini avec ce qu'on appelle le théâtre, avec l'aléa du succès et de l'insuccès, de la vente et de la mévente.

Certainement, cher ami, intelligent comme vous l'êtes, vous me comprenez avec bienveillance et vous n'interprétez pas mal ma demande quand je vous prie cordialement de ne point refuser à celui qui a véritablement achevé et exécuté l'œuvre du *Nibelung* la possession exclusive de la part de cette œuvre qui est mienne. Comprenez-moi bien, et n'éprouvez pour moi aucun mauvais sentiment lorsque je vous prie de m'abandonner en toute amitié et en toute douceur, pour le roi de Bavière, la partition originale de l'*Or du Rhin* qui est entre vos mains. Le roi doit connaître et connaîtra vos droits sur ces œuvres : je suis certain qu'il ne vous laissera pas sans dédommagement. Si nous mettons encore un délai à cette réparation, c'est par pure confiance dans la bonté du vieil ami qui, par ce nouveau témoignage de la noblesse de ses sentiments, contribuera une fois de plus à la réussite du compositeur en lui permettant d'arriver au repos et au loisir nécessaires à l'achèvement et à l'exécution de l'œuvre de sa vie. N'est-ce pas, vous ne m'en voulez point et vous comprenez ma demande?

Combien j'ai besoin, maintenant, ah! surtout maintenant, de douces et de bonnes impressions! Ai-je besoin de vous en assurer? Quelles puissances dominent ma vie pour torturer mon cœur et pour l'effrayer par les terreurs les plus inouïes, vous le savez bien sans que j'aie besoin de vous le dire. S'il m'est arrivé de rêver quelque temps d'un couronnement vraiment heureux de ma longue et douloureuse vie artistique, et cela sous la divine impression des études de mon *Tristan*, eh bien! il me suffira de vous rappeler qu'il y a huit jours je suis revenu de l'enterrement de mon noble et admirable chanteur [1] pour vous montrer ce que je dois penser, en réalité, de mon prétendu bonheur!

Mille cordiales amitiés à votre chère femme. Elle conserve pour jamais un trésor [2] plus cher que le manuscrit au net de cette partition que je redemande. Pourtant, s'il vous est pénible de me le renvoyer, je vous offrirai peut-être en échange quelque chose qui vous paraîtra une belle compensation. Quoi?

Adieu, excellent Wesendonk. Puissent ces lignes vous trouver bien portant et dispos!

Votre

RICHARD WAGNER.

XXVII

Munich, 29 août 1865.

Mon cher Wesendonk,

Votre belle lettre m'a fortement ému et réjoui. Aujourd'hui, c'est quelqu'un de plus puissant [3] que moi qui vous apporte

1. Il s'agit de Louis Schnorr de Carolsfeld, mort à vingt-neuf ans, le 21 juillet 1865, à Dresde, après une courte maladie. — Voir *Souvenirs de Wagner sur L. Schnorr de Carolsfeld*, dans les œuvres complètes, tome VIII.

2. Les ébauches de *l'Or du Rhin*, de la *Walkyrie*, du premier et du second acte de *Siegfried*.

3. Voici le texte de la lettre alors adressée par le roi de Bavière à M. Wesendonk :

Cher Monsieur de Wesendonk,

J'ai hâte de vous exprimer mon plus cordial remerciement pour l'abandon amical que vous m'avez fait de la partition originale de *l'Or du Rhin* de Wagner. Soyez persuadé que de moi-même je n'aurais jamais élevé une telle prétention; la pensée de me procurer la précieuse partition de cette œuvre admirable vient de Wagner lui-même. Je sais que vous avez fourni naguère un affectueux asile à l'artiste en

mes remerciements; il sait tout ce que vous avez été et tout ce que vous resterez à jamais pour moi. Ce m'a été une belle consolation que de pouvoir le lui faire comprendre.

Recevez mes compliments les plus cordiaux. Je suis encore très souffrant. Un total éloignement du monde et la production très active à laquelle je me consacre exclusivement peuvent seuls me guérir des blessures profondes dont je souffre.

Adieu, présentez à votre chère femme les souvenirs les plus affectueux de

votre fidèlement dévoué

RICHARD WAGNER.

XXVIII

Munich, 1er juin 1868.

Voici, cher ami, un signe de vie de moi [1], et, j'espère, un signe bon et amical! Puisse-t-il du moins être reçu comme tel sur la Verte Colline! Le vieux et fidèle Sachs doit avoir bien soin de vous rafraîchir la mémoire d'une façon agréable : je ne saurais vous envoyer un meilleur messager pour vous donner de mes nouvelles, pour apporter à mes amis mon souvenir profond, clairement réfléchi, pénétré d'une affectueuse reconnaissance. Maintenant, qu'il accomplisse bien sa mission!

Qu'il vous annonce aussi que je suis en train de travailler à organiser une représentation vraiment parfaite des *Maîtres Chanteurs*. La joie d'un succès complet me donne des forces et m'excite. Je pense pouvoir promettre la première à mes amis pour le 21 juin au plus tard.

Moi-même, me conformant à un vœu que j'ai fait à un moment douloureux, je ne serai pas présent aux représentations;

lutte contre le besoin et d'indicibles souffrances; je vous en exprime, honoré monsieur, ma profonde gratitude : car c'est à votre sympathique intérêt que nous devons les œuvres immortelles que Wagner créa en Suisse. C'était pour moi-même une nécessité véritable que de vous exprimer ce sentiment.

En vous renouvelant l'expression de ma reconnaissance, je suis en toute considération

votre très dévoué

LOUIS.

Hohenschwangau, le 28 août 1865.

1. L'extrait des *Maîtres Chanteurs* avec cette dédicace :

A ses chers amis de la Verte Colline, en souvenir reconnaissant,

RICHARD WAGNER, mai 1868.

mais avec toute l'ardeur possible j'en surveillerai l'esprit jusqu'aux dernières répétitions générales. Cet esprit, vous le retrouverez en tout cas si vous vous donnez la peine de venir ici pour le jour de naissance de mon opéra; vous l'avez accueilli naguère, lorsqu'il en avait tellement besoin, et vous vous y êtes intéressé avec une si fidèle persévérance! Pour le reste, mon chemin est celui de la plus complète solitude et de la retraite la plus absolue, le silence et le calme étant mon plus pressant besoin.

Faites mes meilleures amitiés à votre très chère femme et à vos enfants, et restez bon pour moi qui vous demeure toujours reconnaissant du fond du cœur.

Votre fidèlement dévoué

RICHARD WAGNER.

XXIX

Tribschen, près Lucerne,
13 juillet 1868.

Mon cher Wesendonk,

J'ai été très heureux d'apprendre que vous avez répondu à mon appel et que, bien consciencieusement, vous vous êtes abandonné à vos impressions pendant deux représentations[1] des *Maîtres Chanteurs*. Ces représentations ont été si parfaites que je puis espérer que vous en avez vraiment éprouvé quelque joie; il est impossible que vous ayez jamais assisté à une exécution aussi bonne et aussi correcte d'une œuvre aussi difficile : car, excepté celle de *Tristan*, il y a trois ans, celle-ci est la seule qui m'ait réellement fait plaisir à moi-même et m'ait laissé espérer que je pourrai créer dans l'opéra un style véritablement allemand. Malheureusement, la préparation m'en a causé, cette fois encore, un fort ébranlement, surtout à cause de l'inévitable colère où me jettent certains éléments discordants. Seul l'intérêt impérieux que je porte à mes chanteurs m'a fait assister à la représentation; je n'y ai pris part qu'en surveillant absolument invisible. Tout de suite après, je suis parti pour ce séjour champêtre et solitaire, et depuis ce moment je n'ai pas

1. Ces représentations avaient eu lieu les 21 et 28 juin 1868, — dirigées, non par Wagner lui-même, mais par Hans de Bulow.

cessé d'être malade. J'espère pourtant me remettre et me consacrer à l'achèvement des pièces du *Nibelung* qui sont restées au point où je les ai laissées il y a dix ans.

Maintenant, je souhaite que l'abréviation de votre cure ne vous ait pas fait de mal; en tout cas, l'intérêt que vous m'avez témoigné m'a fait grand plaisir; je vous demande, en échange, de vouloir être bien assuré des fidèles et très reconnaissants souvenirs que m'a laissés votre vieille amitié.

Avec mes souhaits bien affectueux,

votre dévoué

RICHARD WAGNER.

XXX

Tribschen, près Lucerne,
5 janvier 1870.

Mon cher ami,

Il m'a fallu bien longtemps avant de trouver le moment propice pour répondre à votre dernier envoi et à la lettre qui l'accompagnait.

Tout d'abord m'est venue à l'esprit l'épigraphe du nouveau livre[1] de notre vieil ami Ettmüller, livre qui est arrivé à la maison en même temps que votre lettre. Je transposais cette épigraphe de la façon suivante :

Un homme qui n'honore pas son passé n'a pas d'avenir.

Et cela signifiait pour moi : un passé ne doit jamais être passé. D'abord je ne voulais pas accepter le renvoi de ces manuscrits[2].

Mais, si peu que l'on puisse transformer son caractère, la réflexion pourtant ne manque pas de finir par avoir un certain poids : aussi ai-je ajourné ma décision. Ce qui m'avait d'abord ébranlé un peu, c'est la pensée que je devrais me paraître à moi-même vaniteux, dans un certain sens du mot, en suppo-

1. *Trésor des vieilles légendes du Nord*, par Louis Ettmüller (Leipzig, 1870). — Voici le texte même de l'épigraphe : « Un peuple qui n'honore pas son passé n'a pas d'avenir. — LYCURGUE DE SPARTE. »

2. Ce sont les manuscrits mentionnés dans les lettres à madame Wesendonk, t. II, pages 223 et suivantes de la traduction française.

sant que le renvoi projeté des manuscrits pourrait avoir quelque valeur pour le destinataire de ce renvoi. Mais cette raison n'a pas tenu longtemps : car il m'était bien permis de me rendre coupable d'une faiblesse purement apparente, si l'intention même de mon acte était tout à fait irréprochable.

Pourtant ce fut un autre mobile qui l'emporta : le souvenir de votre profonde générosité, qui revient toujours vivant à ma mémoire.

Il est impossible que vous ayez eu, vous ou votre chère femme, un sentiment d'amertume à mon égard, en enchérissant sur ma demande par le don de ce que je vous avais seulement prié de me prêter. J'ai reconnu là votre noblesse d'âme accoutumée, celle dont vous avez fait preuve envers moi en toute occasion et qui se manifeste particulièrement en celle-ci. Il me faut donc prendre mon parti de rester jusqu'à ma mort et de toute façon votre débiteur. J'ai bien compris qu'aujourd'hui c'est une heureuse surprise que vous aviez voulu me faire. Je vous en ai remercié et je viens de placer ces papiers dans mes archives de famille.

Bien des choses se sont ainsi déjà accumulées chez moi, qui étaient jusqu'alors restées éparses sans que j'y fisse la moindre attention. Je suis arrivé, par exemple, à posséder les très bons portraits à l'huile de ma mère, de mon oncle et de mon beau-père [1]; en me donnant du mal, j'ai rassemblé les œuvres imprimées du second et, du dernier, des lettres et une très jolie comédie [2]. Quant à ma propre vie, j'ai retrouvé une foule de choses qui remontent jusqu'aux temps les plus lointains et qui évoquent maints souvenirs. Durant une période d'agitation indicible, j'ai trouvé un soutien et une consolation, depuis quatre ans environ, en dictant l'histoire complète de ma vie, telle que je me propose de la léguer un jour à celui qui doit — longtemps après ma mort — rédiger ma biographie authentique, à moins que la grossièreté et

1. Ludwig Geyer. — Voir Glasenapp, I, 4 (édition de 1905, p. 41 et suivantes, 68 et suivantes) : on y trouve la reproduction des portraits à l'huile de Geyer et de la mère de Richard Wagner. Dans la grande édition du *Richard Wagner* de Chamberlain (p. 32), se trouve un portrait d'Adolphe Wagner d'après un dessin au crayon.

2. *Le Massacre des enfants de Bethléem*, imprimé en dernier lieu dans la collection Reclam (n° 1979).

l'infamie des mensonges qui courent sur mon existence ne me décident à confier plus tôt à un homme compétent les matériaux nécessaires, tirés de mes mémoires dictés, pour qu'il rectifie certains points. Afin de préserver ce manuscrit de la destruction, j'ai eu récemment l'idée d'en faire imprimer, à mes frais, à peu près une demi-douzaine d'exemplaires. Je vous en envoie ci-jointe une des premières épreuves, que je viens de recevoir à l'instant; mais je vous prie instamment de ne pas voir là de ma part une arrogante prétention à votre intérêt.

Tout ce qui dans ma vie et dans mon activité pourra encore vous faire quelque plaisir, je vous le communiquerai toujours fidèlement. Je dois souhaiter de parvenir à un âge avancé, parce que mes devoirs en ce monde ont grandi infiniment et parce que maintenant seulement mes expériences douloureuses vont enfin trouver leur compensation dans une ère de calme. Puisse-t-elle me permettre d'achever tous les travaux que j'ai été si tristement empêché de terminer durant ma vie passée, sauf l'exception presque unique de l'époque où je vivais auprès de vous et sous la protection de votre amitié.

Le Crépuscule des Dieux est commencé ; après un peu de repos et de recueillement, *Parsifal* suivra, — tandis que bien d'autres conceptions, pleines de promesses, sont en train de se préciser et de prendre forme dans mon imagination en vue d'œuvres plus éloignées.

Recevez donc aussi pour vous, mes amis de la Verte Colline, les souhaits affectueux de nouvelle année de

votre dévoué

RICHARD WAGNER.

Reconnaissez-vous la plume[1] avec laquelle j'ai écrit cette lettre? Elle tient toujours bon et elle a régulièrement subi la longue épreuve des *Maîtres Chanteurs*, après tant d'autres.

(Traduit de l'allemand par ***.)

1. La plume d'or que Wesendonk avait donnée à Wagner pour copier la *Walkyrie*.

POUR VAINCRE[1]

XIX

Le sampan qui emportait Felze accosta l'escalier de la Douane. Felze sauta à terre, et, marchant au hasard, gagna Moto-Kago machi, la rue inévitable, quartier général de tous les touristes et de tous les marchands de curiosités. On ne peut guère n'y pas tomber tout d'abord, dès qu'on quitte le quai pour explorer la ville. Et les guides et les kouroumayas ne manquent jamais de vous y faire admirer les seules boutiques à vitrines que l'engouement du Japon nouveau pour les modes occidentales ait encore acclimatées à Nagasaki.

Le crépuscule ne rougissait plus qu'une bande de ciel très mince, au-dessous d'une autre bande à peine plus large, celle-ci verte comme une prodigieuse écharpe brodée d'émeraudes. Et tout le reste du firmament, bleu de nuit, scintillait déjà d'étoiles.

Nagasaki, bruyant, tumultueux, encombré de badauds, bariolé de lanternes multicolores, commençait de vivre sa vie nocturne. Des kouroumas couraient à la queue leu leu, en longs monômes précipités. Des files de mousmés baguenaudaient, riant et bavardant, leurs voix aiguës et leurs petits patins de bois emplissant toute la rue d'un concert baroque, moitié flûte

1. *Published January fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CLAUDE FARRÈRE.

Voir la *Revue* des 1er, 15 décembre 1908 et 1er janvier 1909.

et moitié castagnettes. Des Nippons en costume européen, d'autres, plus nombreux, en kimono national, allaient, venaient, trottinaient, s'abordaient et se saluaient, sans heurts ni bousculades, car les foules japonaises sont merveilleusement plus courtoises que les nôtres. Les magasins et les bazars regorgeaient d'acheteurs, échangeant avec les marchands mille révérences à quatre pattes. Des échoppes en plein vent étalaient de bizarres victuailles et les vendeurs chantaient à pleins poumons leurs denrées. Quelques étrangers, disséminés dans cette cohue opaque, y semblaient perdus comme des barques au milieu d'une mer.

Felze, songeur, marchait à petits pas. Il parvint aux deux tiers de Moto-Kago machi avant d'avoir su au juste où il souhaitait d'aller. Mais, à la porte d'un ciseleur d'écaille, il dut s'arrêter, pour faire place à six matelots anglais qui, lentement, gravement et l'un après l'autre, entraient dans l'étroite boutique à dessein d'y acheter, sans doute, les bibelots de l'étalage, — sampans porte-plumes ou kouroumas porte-encriers. — Felze toisa ces hommes, tous grands, roses et blonds, et qui donnaient parmi la foule nipponne une sensation d'exotisme égale à celle qu'eussent donnée six matelots japonais dans Regent's Street. Et Felze se souvint qu'il avait tout à l'heure quitté l'*Yseult* pour n'y point revenir de si tôt, et qu'il se trouvait dans Nagasaki, n'ayant pas encore dîné.

— Voyons, — dit-il tout haut, — il faudrait pourtant organiser cette fugue, et souper, et se coucher...

Il regarda vers les ruelles adjacentes, qui escaladaient les premières pentes de la montagne. Là-haut était le faubourg de Diou Djen Dji, et l'hospitalière maison aux trois lanternes violettes, avec sa fumerie habillée de soie jaune et odorante de bonne drogue. Felze se rappela le proverbe hindou, célèbre d'une extrémité de l'Asie à l'autre : « Qui fume l'opium s'affranchit de la faim, de la peur et du sommeil. » Mais, tout aussitôt, il secoua la tête :

— Si je vais frapper chez Tchéou Pé-i, j'y passerai la nuit entière ; et, à l'aube, les pipes m'auront si bien consolé que la vie m'apparaîtra couleur de rose, et que je regagnerai ma cage en humeur de tout accepter et de tout approuver. Non ! pas ça !...

Il fit demi-tour, et considéra la rue grouillante :

— Souper? se coucher? très facile : les hôtels ne manquent pas. Mais j'ai peu de bagage. Et je ne me soucie guère d'envoyer à bord chercher une chemise de nuit... Il me faudrait quelque auberge campagnarde et proprette, avec servantes-blanchisseuses et kimonos pour voyageurs... Cela se trouve...

Il revoyait les *tchaya* et les *yadoya*[1] de village où l'avaient conduit, au hasard des chemins et des sentiers, ses promenades des précédentes semaines... Toute l'île de Kioûshoû n'est qu'un immense jardin, le plus joli, le plus verdoyant, le plus harmonieux de la terre... Trois paysages radieux repassèrent en trois instants sous les yeux de Felze : le col d'Himi, plus chatoyant qu'aucun vallon de Suisse ; la cascade de Kouannon, avec ses cèdres noirs et ses érables roux; et l'adorable terrasse de Mogui, qui domine un golfe méditerranéen entre deux montagnes écossaises...

Jean-François Felze, brusquement, fit signe à un kourouma qui passait vide.

L'homme-cheval, empressé, vint ranger son véhicule contre le trottoir.

— Mogui? — dit Felze.

— Mogui? — répéta le kouroumaya, stupéfait.

Les touristes, en effet, n'ont guère l'habitude de choisir la nuit noire pour leurs excursions champêtres. Et Mogui peut compter pour deux excursions plutôt que pour une seule : la route en est fort accidentée, et longue d'au moins deux *ri*, — huit ou neuf de nos kilomètres.

— Mogui! — insista Felze.

Philosophe par profession, le kouroumaya, ayant dûment entendu, n'objecta plus rien.

Mais, comme le léger équipage s'ébranlait, Felze, songeant tout à coup à une lettre qu'il voulait écrire, et songeant aussi qu'il commençait d'avoir faim, fit toucher d'abord au restaurant européen le plus proche.

Il dîna, il écrivit. Puis, remontant en kourouma, il répéta son premier ordre :

— Mogui.

1. *Tchaya*, maison de thé; — *yadoya*, auberge.

Un second coureur était venu s'adjoindre au premier, comme il sied pour les courses fatigantes. La nuit était fraîche : Felze assujettit autour de ses jambes la couverture de laine brune, s'enfonça dans les coussins, et regarda les étoiles. Déjà la voiturette, au grand trot des quatre jambes nues, jaunes et musclées, avait dépassé la limite des faubourgs, et roulait sur une route déserte.

Presque au zénith, la lune luisait dans le ciel nocturne, blanche comme un croissant de jade parmi la chevelure bleue d'une mousmé. Et, tout alentour, des nuages couleur de perle flottaient, incessamment chassés, déformés, métamorphosés par la brise. Felze suivait des yeux leur vol changeant. C'était comme un tableau magique, dessiné par le vent, colorié par la lune. Dans le décor étoilé du firmament, des figures pâles et floues s'agitaient avec lenteur, et leurs gestes confus semblaient le reflet mystérieux d'autres gestes réels et humains que des êtres vivants accomplissaient, sans nul doute, dans la même seconde, quelque part, sous l'infaillible miroir des cieux...

Trois grands oiseaux noirs, cigognes ou grues, traversèrent tout à coup la voûte lactée, volant à tire d'aile par-dessus les montagnes.

XX

Tcheou Pé-i, étendu sur trois nattes au milieu de sa fumerie odorante, fumait sa soixantième pipe, quand un serviteur coiffé d'une toque à boule d'albâtre [1], souleva le rideau de la porte, et, saluant selon la règle, la tête inclinée bas, les poings réunis et secoués au-dessus du front, supplia le maître de daigner recevoir un message qu'un étranger venait d'apporter.

Tcheou Pé-i soutenait dans sa main gauche le bambou d'une pipe que l'enfant agenouillé près du plateau guidait au-dessus de la lampe. Tcheou Pé-i ne s'interrompit point, et ne remua pas sa main. Mais, muet, il ferma les yeux, pour consentir.

Dans l'instant, le rideau de la porte s'écarta encore, et le

1. Mandarin de sixième classe.

secrétaire intime, très vieil homme coiffé d'une boule de corail ciselé [1], entra. Correct, il fit d'abord le geste de se prosterner. Mais Tcheou Pé-i, affable, se hâta de l'en empêcher.

Debout, le secrétaire intime offrit le message. C'était une lettre européenne, contenue dans une enveloppe cachetée. Tcheou Pé-i n'y jeta qu'un regard.

— Ouvre, — dit-il avec politesse, — et permets que je t'ennuie et te fatigue : prête-moi ta lumière.

Les serviteurs présents reculèrent aussitôt, avec la discrétion prescrite. Seul demeura l'enfant préposé aux pipes, parce que l'opium est au-dessus de tous les rites.

Le secrétaire, respectueux et prompt, fouillait déjà sa ceinture, et, détachant son stylet, fendait l'enveloppe :

— Je me conforme humblement — murmura-t-il — à l'ordre du Ta-Jenn.

Et il déplia la lettre. Ses yeux obliques se rapetissèrent.

— Les nobles caractères — annonça-t-il — sont de la langue que parlent les Fou-lang-sai.

— Lis avec ta science, — dit Tcheou Pé-i.

Le secrétaire intime avait jadis accompagné en Europe l'ambassadeur extraordinaire. Et son français n'était pas inférieur à celui de Tcheou Pé-i.

— Je me conforme humblement — dit-il encore — à l'ordre très noble...

Et il commença, de sa voix rauque, déshabituée des sons occidentaux :

— « *A Pé-i Ta-Jenn, très vieux et très sage, son frère cadet, le tout petit, quoique absolument indigne, adresse d'abord mille saluts, et dix mille souhaits de longévité et de bonheur.*

» *Le tout petit ose ensuite informer son frère aîné d'une détermination soudaine quoique réfléchie. Il est écrit dans le Liun Iu : « Quand l'Empire est bien gouverné, l'Empereur règle lui-même les cérémonies et la musique*[2]*. » Le tout petit, aujourd'hui même, a connu avec amertume le déshonneur qui résulte de vivre dans une principauté où les cérémonies sont oubliées, la musique inharmonieuse, et les remontrances inutiles. Il est écrit dans le livre de Meng Tzeu : « Celui qui est chargé d'un emploi, s'il ne peut s'en*

1. Mandarin de deuxième classe.

2. Kouong fou Tzeu, livre VIII, chapitre XVI, § 2.

acquitter, doit se retirer[1]. » *Le tout petit, dans la principauté où il vit, s'efforçait jusqu'à présent d'épargner à une femme encore chaste, de trop funestes exemples, et à son époux, des disgrâces imméritées. Mais l'effort est vain. Et le tout petit, ne pouvant ainsi s'acquitter de son emploi, a pris la résolution de se retirer. A quelque distance de cette ville, — à quinze li, selon la mesure de la Nation Centrale, est un lieu nommé Mogui. Le tout petit a dessein de s'y rendre, et d'y demeurer plusieurs jours. Le tout petit supplie son frère aîné, très sage et très vieux, de daigner l'excuser, s'il cesse, durant ce laps, de frapper à la porte bienveillante au-dessus de laquelle pendent trois lanternes violettes.*

» *L'homme faible, mais sincère, et qui agit selon son cœur, obtient quelquefois la haute faveur de n'être pas jugé une créature haïssable. C'est dans cet espoir que le tout petit a pris son pinceau malhabile, et s'est permis d'adresser à son frère vieux et illustre des phrases inélégantes et dépourvues de sagesse. Ce dont il sollicite, avec humilité, son pardon.*

» *Pour toutes choses bonnes, félicitations très respectueuses.*

» *Du tout petit, Fenn, pour le maître très âgé, très vénérable et comblé de justes honneurs, Tcheou Pé-i, cette lettre est écrite.* »

Le secrétaire intime avait lu.

Tcheou Pé-i acheva la pipe qu'il fumait, repoussa le bambou, appuya sa nuque sur le petit oreiller de cuir, et, levant vers les lanternes du plafond sa main droite, fit jouer la lumière violette sur ses ongles démesurément longs.

— Ho! — dit-il, sur un ton de réflexion.

Il considéra l'enfant agenouillé qui pelotait une goutte d'opium contre le verre chaud de la lampe, et songea tout haut, par brèves phrases chinoises :

— Houei, de Liou-hia[2], ne gardait pas assez sa dignité. Mais le conducteur de char Wang Leang ne le prit pas pour modèle. Il convient d'approuver Wang Leang.... Toutefois même les hommes du plus petit peuple savent que les beaux

1. Meng Tzeu, livre II, chapitre II, § 5.

2. Philosophe de l'antiquité, renommé pour son extrême tolérance. — Tcheou Pé-i cite ici une phrase de Meng Tzeu. — Wan Leang, malgré l'ordre du grand préfet, refusa de conduire le char de l'archer maladroit Hi. Ce dont il fut loué, comme ayant, contrairement aux opinions de Houei, maintenu toute la dignité de sa profession, même contre un ordre dangereux à enfreindre.

chemins ne mènent pas loin[1]. Il faut que je pense à cela... que je pense à droite et que je pense à gauche.

L'enfant collait sur le fourneau la pipée cuite à point : Tcheou Pé-i reprit le bambou dans sa main gauche, et fuma. Puis, la dernière parcelle brune correctement évaporée :

— L'homme qui part pour un voyage douloureux — prononça-t-il très gravement — oublie souvent son cœur sous la porte...

Il s'interrompit, et, sans transition, éclata de rire. Les caractères chinois *sin* (cœur) et *menn* (porte), placés l'un au-dessous de l'autre et combinés ensemble, forment un troisième caractère dont la signification est « mélancolie ». Tcheou Pé-i, lettré subtil, se réjouissait, comme il sied, de son docte calembour. Mais, ayant ri, il redevint sentencieux :

— L'homme qui reste — conclut-il — doit donc veiller fraternellement sur ce cœur oublié, et en prendre soin.

XXI

La mousmé servante — la *nê-san* à belle robe ceinturée de satin pourpre, à beau chignon d'ébène sculpté et verni — se faufila trotte-menu dans la chambre close, et, bruyamment, fit glisser dans leurs rainures les shôdjis à vitres de papier.

Jean-François Felze, qui dormait à plat sur les nattes, entre deux *f'ton* de soie ouatée, s'éveilla en sursaut et se dressa, drapé d'un immense kimono bleu et blanc, à grands ramages.

Dans le cadre de la fenêtre, maintenant large ouverte, la mer apparaissait, nocturne encore sous un ciel où pâlissaient les étoiles. Mais, à l'horizon, les montagnes très lointaines d'Amakousa et de Shimabara, qui bornent la rive orientale du golfe, commençaient d'être visibles. L'aube naissait.

— Un peu tôt! — murmura Felze.

Il avait recommandé qu'on le prévînt juste à temps pour le lever du soleil. Mais sans doute l'auberge n'avait-elle point d'horloge. La nê-san, d'ailleurs, ayant tiré son dernier shôdji, non sans y avoir mis toute sa petite force, et non sans

1. Proverbe chinois.

s'être pincé les doigts, s'agenouillait près du voyageur avec un sourire si candide et si poli que Felze se garda du moindre reproche comme d'une impardonnable grossièreté. Et comme, visiblement, on attendait ses ordres, il rassembla tout son japonais pour demander, par pure courtoisie :

— *Fouro ga dékimachita ka?* [1]

Très sûr, à pareille heure, de s'entendre répondre :

— *Mada dékimasen* [2]...

Ce qui ne manqua point.

Très vite, cependant, la croupe onduleuse des montagnes de l'ouest se profila plus noire sur un ciel qui s'éclaircissait d'instant en instant. L'aurore, singulièrement prompte et brutale, chassait l'aube. Des nuages apparurent, bleuâtres d'abord, et, tout d'un coup, tachés de sang, comme si quelque sabre aérien les eût déchirés. Puis le rouge, et le gris, et le bleu se fondirent en une vive teinte d'or pur. La mer brilla, ocellée de cuivre rose et d'acier bleu. Et soudain, bondissant au-dessus du rivage de la mer, le Soleil Levant rayonna sur tout l'Empire ; et tout l'Empire sembla frissonner de joie.

Felze, ébloui, se détourna. Toujours à côté de lui et toujours agenouillée, la petite servante regardait avidement le flamboyant spectacle. Felze vit dans les yeux obliques le reflet rapide de l'astre-emblème. Et ce fut dans les humbles prunelles nipponnes comme un mystérieux éclair d'orgueil.

— Le bain de l'honorable voyageur est prêt!...

Une seconde nê-san venait d'entrer, et se prosternait dès la porte. Une troisième, derrière la seconde, montrait sa frimousse la plus accueillante. Et toutes ensemble, processionnellement. conduisirent Felze vers le baquet de bois plein d'eau quasi bouillante, baignoire traditionnelle de toutes les yadoyas du Japon.

Sous le regard très attentif, mais très innocent, des trois mousmés, l'honorable voyageur laissa tomber le kimono bleu et blanc, enjamba le rebord cerclé de fer et s'accroupit...

Son grand corps d'homme blanc remplissait aux trois quarts

1. « Le bain est-il prêt? »

2. « Pas encore prêt. »

la cuve, faite à la mesure des corps nippons, moitié moins volumineux. Sa peau très claire et transparente rougissait sous la brûlure de l'eau. Nu, ses membres toujours robustes et souples lui donnaient l'air encore jeune, malgré les boucles argentées de ses cheveux et de sa barbe.

Curieuses, les trois nê-san s'approchaient, allongeaient un doigt, touchaient cette extraordinaire peau blanche, pour s'assurer qu'elle était vraiment naturelle, — pas fardée. — Et de gentils rires puérils s'égrenaient des trois bouches peintes.

Les cloisons de bois uni luisaient si propres qu'on les eût dites rabotées de la veille. Les solives du plafond, à force de netteté, semblaient neuves. Le kimono bleu, à peine à terre, avait été ramassé en grande hâte par des menottes soigneuses, et emporté vers la lessive toujours prête. Un autre kimono, violet, celui-ci, et frais lavé, et fleurant bon, attendait que l'honorable voyageur se fût, dans son baquet, échaudé comme on doit... Les mousmés déployaient déjà la belle étoffe à fleurs, et se haussaient à qui mieux mieux, pour élever les manches au niveau nécessaire...

Quand Jean-François Felze sortit du bain et fut enveloppé du kimono violet, frais lavé et fleurant bon, il crut sentir, réelle et palpable autour de ses épaules, la caresse accueillante du vieux Japon courtois, simple et sain.

XXII

Autour de Mogui, tous les chemins ressemblent à des allées de parc.

Felze, ayant marché au hasard une demi-heure, en tournant le dos à la mer, parvint au bout d'un col touffu et sinueux, à l'orée d'un grand bois de bambous.

Le ciel était très bleu, et le soleil assez chaud. Felze avisa un tronc renversé sur le bord de la route, et s'assit.

Le lieu était propice aux voyageurs las. Felze, admirant le paysage étendu à ses pieds, ne se souvint pas d'en avoir jamais vu de plus harmonieux ni de plus souriant. Ce n'était qu'un vallon borné par un coteau; mais toute la grâce et toute

la délicatesse japonaises semblaient s'être réunies sur ces pelouses et parmi ces bosquets, pour en composer un jardin nonpareil, qu'aucun jardinier de France ou d'Angleterre n'eût jamais su dessiner ni planter. Des parterres de gazon s'étageaient en terrasses, séparés par des haies vives ou des rocailles. Des arbustes fleuris alternaient avec des hêtres pourpres, des camphriers bruns et de gigantesques cèdres, d'où coulaient en cascades d'immenses grappes de glycines. Le sommet du coteau s'arrondissait en forme de sein, et supportait un porche antique fait de deux colonnes frustes et d'une poutre de pierre. Un escalier passait dessous, propylée mystérieux d'un temple disparu...

— La merveille, — murmura Felze, — c'est que ceci n'est point du tout un jardin, mais bel et bien une terre de culture et de rapport. Ces pelouses sont des rizières. Ces corbeilles, des potagers. Ces taillis servent d'écrans contre le soleil d'août et la bise d'octobre. Et la chute d'eau que voici alimente un canal d'irrigation...

Il s'accouda sur ses genoux, et posa ses joues dans ses mains :

— En Europe, des champs comme ceux-ci seraient très laids... Mais les laboureurs de ce pays féerique ne ressemblent point aux nôtres. Et je crois qu'ils ne pourraient véritablement pas mener leur charrue, si chaque chose autour d'eux n'avait été d'abord préparée, disposée, arrangée pour la plus grande joie de leurs yeux artistes !...

Il écouta : au-dessus de sa tête, les bambous chantaient dans le vent. C'étaient des bambous arborescents, comme il n'en pousse guère qu'au Japon, — plus épais que nos tilleuls et plus hauts que nos peupliers, mais d'un feuillage si mince et si mobile que nos saules ou nos bouleaux n'en sauraient donner l'idée.

Dans un bois de bambous, le soleil pénètre toujours presque librement, malgré la densité drue des troncs et l'enchevêtrement des ramures. Et l'ombre y est ténue, légère, lumineuse...

Felze, immobile, goûtait la douceur délicate de l'heure et du lieu. Devant lui, sur la route, un kourouma passa, allant

au pas. Une mousmé s'y prélassait, nonchalante et jolie. Sa robe était gris perle et son obi ponceau, avec une doublure de satin violet. Un parasol à mille nervures, qui tournait dans une jolie main ambrée; un éventail; une longue branche de fleurs fraîchement cueillie, complétaient le gracieux équipage, qui disparut parmi les bambous comme un grand papillon chatoyant parmi de hautes herbes.

« En vérité, en vérité, — songea Felze, — ce serait dommage que toute cette japonerie si fine et si précieuse fût piétinée par les grosses bottes moscovites!... »

XXIII

Cinq jours durant, Jean-François Felze vécut à la japonaise, dans l'auberge japonaise de Mogui. Et il ne lui en fallut pas plus pour devenir japonais lui-même.

L'existence toute rustique, quoique délicate, d'une yadoya à l'ancienne mode le changeait délicieusement des complications perfectionnées, mais quelque peu grossières, en usage sur le yacht américain. D'autre part, il avait quitté l'*Yseult* dans un accès de colère et d'indignation que la paix pastorale dont il jouissait maintenant était on ne peut plus propre à bien calmer.

Jean-François Felze n'était pas de ces amants qui ne peuvent vivre qu'attachés aux jupes de leur maîtresse. Et d'abord il n'aimait point Betsy Hockley. Il la désirait, il la subissait, il ne pouvait s'affranchir d'elle. Il avait à certaines heures besoin de sa bouche, comme un homme altéré a besoin d'eau : — passée la cinquantaine, les gens qui ont souvent soif prennent facilement l'habitude de boire toujours à la même fontaine. — Mais dans cette nécessité sensuelle, semblable en tous points à un appétit, il n'y avait point de place pour la tendresse, et il y en avait pour le mépris.

Chaque soir, après une longue journée de promenades, de tchayas, de dînettes au riz et au poisson sec, de marivaudages avec les mousmés d'alentour, quand Felze, derrière ses shôdjis clos, se couchait entre les deux f'tons de soie ouatée, et attendait le sommeil, peut-être sentait-il assez douloureuse-

ment, dans sa chair soudain happée, la morsure aiguë d'un désir. Mais la saine lassitude du plein air et de la marche faisait office de narcotique...

En cinq jours donc, Jean-François Felze était devenu suffisamment japonais. Le sixième jour, il devint japonais davantage...

Ce sixième jour avait débuté par un orage assez brutal, avec averses, rafales, et grands roulements de tonnerre. Après quoi la pluie se mit à tomber, et le vent à souffler, comme pluie et vent savent faire au mois de mai, dans cette île de Kioûshoû, qui est le rendez-vous préféré des typhons de printemps. Il fit aussitôt froid, et l'on dut rallumer quelques braises dans les *hibachi*, parce que le contraste était rude, de cette bise humide et du soleil presque trop ardent qui s'était couché la veille. Une brume grise flotta sur le golfe, et l'on n'aperçut plus les montagnes mauves de Shimabara et d'Amakousa. L'horizon s'était rapproché, et le ciel bas et la mer terne se mêlaient, sans frontière précise.

Felze, considérant la campagne ruisselante et les chemins déjà détrempés, appréhenda l'inévitable ennui d'une longue solitude dans sa chambre nue, que l'*hibachi* attiédissait fort mal. Mais il avait oublié la courtoisie nipponne. Les trois nê-sans, dès que l'honorable voyageur fut sorti du baquet-baignoire, l'accompagnèrent processionnellement jusque chez lui. Et, l'honorable voyageur n'ayant point manifesté le désir de quitter tout de suite, pour ses vêtements européens, le kimono matinal dont on venait de l'envelopper, on s'agenouilla poliment sur les nattes, et on s'efforça de le distraire par une conversation tout ensemble badine et choisie.

Il n'est pas très difficile de bavarder, voire de flirter, avec de petites filles japonaises. L'honorable voyageur jargonnait très médiocrement; mais ses trois partenaires rivalisaient de bonne volonté pour bien l'entendre. Les pires difficultés furent aplanies, et l'on parla du soleil absent, de la pluie déplorable, du brouillard, du froid, des tempêtes, des cerisiers dépouillés de leur parure rose, avec toutes les nuances de regret, d'indignation, d'inquiétude, de terreur et de mélancolie qui convenaient.

Felze écoutait, répondait, approuvait, et, sur toutes choses,

regardait d'assez près la plus jolie des trois mousmés, une poupée très mignonne quoique dodue, et dont les joues rondes et fraîches contrastaient d'amusante manière avec des yeux pensifs et un sourire délicat.

Ces yeux-là et ce sourire, sur le visage d'une servante d'auberge, auraient eu de quoi étonner, en Europe. Mais, au Japon, les moindres ouvrières et les plus humbles paysannes ont très souvent l'air d'être des princesses déguisées...

« Évidemment, — songea Felze, — la marquise Yorisaka jouant du koto avait tout de même un autre regard... » Mais la marquise Yorisaka jouait rarement du koto...

Il ferma les yeux, un instant. Puis, secouant le souvenir, il commença résolument de faire la cour à la mousmé, lui demanda son nom, son âge, et lui adressa tout ce qu'il savait de compliments nippons. Ce que voyant, les deux autres nê-sans, discrètes, se hâtèrent de s'éclipser sous d'ingénieux prétextes. Car, en Extrême Orient comme en Extrême Occident, une fille d'auberge est professionnellement obligée à beaucoup de mystérieuses complaisances envers chaque honorable voyageur qui a daigné la distinguer parmi ses compagnes.

Seul avec O-Setsou san, — elle s'appelait O-Setsou san (mademoiselle Très Chaste), — Felze, soucieux de n'être pas impoli, dut user de cette solitude, et risquer les galanteries d'usage. En jeune personne très bien élevée, O-Setsou san résista le temps correct, ni trop ni trop peu. Et l'aventure s'acheva comme s'achèvent toutes les aventures qui ont pour décor une chambre à verrou, et pour acteurs un homme et une femme désireux de s'épargner charitablement l'un à l'autre tout déplaisir et toute humiliation.

A demi couché sur les tatamis, Felze, un coude à terre et la nuque sur le poing, regardait en silence sa maîtresse d'une minute debout devant lui, et silencieuse comme lui.

Elle avait marqué, jusque dans l'abandon, une mesure et une décence rares. Chacune de ses attitudes était exquise de modestie vraie et de jolie simplicité.

« Elle s'appelle O-Setsou san, — pensait Felze. — Et elle n'est en somme qu'une petite prostituée clandestine. Mais je crois, en vérité, que toutes les Japonaises de toutes les

castes, y compris cette caste-là, mériteraient de s'appeler O-Setsou san. »

Il continuait de la regarder, toujours muet et immobile. Elle hésita, attentive à ne pas lui déplaire. Que souhaitait-il? Fallait-il rire ou demeurer grave? Se taire ou parler? Elle se décida pour une moue moitié mutine et moitié tendre, et pour une caresse timide des deux menottes tendues vers lui...

Ils causaient maintenant. Enhardie, elle renouait le bavardage interrompu tout à l'heure; elle posait, une à une, les questions immuables, celles que posent à chacun de leurs amants d'outre-mer chacune des petites filles jaunes, brunes ou noires qui, n'importe où sur la terre ronde, prêtent aux passants le sourire de leur bouche et l'étreinte de leurs bras nus :

— D'où venez-vous?... Quel est le nom de votre pays?... Pourquoi avez-vous quitté votre maison lointaine?... Les femmes que vous aimiez là-bas devaient être beaucoup plus belles et avoir beaucoup plus d'esprit que moi...

Felze, à son tour, l'interrogea. Où était-elle née? Qui était ses parents? Avait-elle beaucoup d'amants? beaucoup d'amis? beaucoup d'amies? Était-elle heureuse? A chaque demande, elle répliquait d'abord d'une révérence, puis d'une longue phrase fleurie, évasive le plus souvent. Et elle se taisait parfois avant d'avoir tout dit, et elle riait alors en secouant la tête comme pour protester que tout cela n'avait réellement aucune importance et que le bonheur ou le malheur d'une simple nê-san ne valait pas qu'on prît la peine de s'en informer.

— Robe ouverte, âme close! — murmura Felze. — Voilà qui bouleverserait la morale des honnêtes dames de chez nous, toujours prêtes à faire étalage de leur psychologie la plus intime. En Europe, la pudeur est réservée pour l'usage externe. Ici...

Il sourit, se souvenant d'une citation du Cheu-King[1] que lui avait apprise Tcheou Pé-i :

— « Par-dessus son vêtement de soie brodée, elle met une tunique très simple. » Oui!... C'était la vieille mode chinoise...

1. Le troisième des cinq Livres Sacrés (King) : Y-King, (Sciences Occultes), Chou-King (Annales), Cheu-King (Vers), Li-Ki (Rites), Tchun-Tsiou (Printemps et Automne).

Les nê-sans la suivent encore... Ailleurs, c'est la soie brodée qu'on met par-dessus.

Tout de même, les âmes les mieux closes s'entr'ouvrent parfois, lorsqu'on appuie inopinément sur un de leurs ressorts secrets. Felze, au hasard de la causerie, nomma tout à coup la ville d'Osaka, où l'*Yseult* avait relâché, six semaines plus tôt. Et la petite fille sage et circonspecte s'oublia jusqu'à tressaillir :

— Hé! ... Osaka?...

Felze la questionna du regard. Elle expliqua, un peu confuse :

— J'ai été à l'école à Osaka...

Puis, après un silence :

— Quand ma mère m'a vendue, j'ai eu du chagrin...

Son visage s'était imperceptiblement crispé. Une tristesse voila les yeux minces, un pli oblique se creusa du coin de la bouche à l'angle des narines. Mais, dans l'instant même, un effort surprenant refoula la pauvre grimace douloureuse et, résolu, courageux, correct, un sourire y succéda.

Felze prit la main de l'enfant, une main qui n'était pas vilaine, et la baisa, non sans respect :

« J'ai vu des vases de Satsouma, dont le travail représentait dix ans de la vie d'un artiste. Et j'ai admiré ces vases. Mais le sourire que voilà, sur ce visage de petite servante, combien représente-t-il de siècles d'une civilisation toute tendue vers l'héroïsme et vers l'élégance !... »

Des pensées rapides s'enchaînèrent dans sa cervelle :

— Tcheou Pé-i, — dit-il, presque à haute voix, — estimerait peut-être que cette civilisation-là vaut d'être sauvée, n'importe par quel moyen...

XXIV

L'enveloppe était très longue et très étroite, et cachetée à la cire. Felze, ayant rompu le sceau, dégagea une feuille de papier soyeux, douze ou quinze fois repliée sur elle-même. Cela se dépliait comme un papyrus se déroule, et la lettre, dictée en français, avait été calligraphiée au pinceau et à l'encre de Chine

par une main plus habile à tracer les caractères de Confucius que l'alphabet occidental. Si bien qu'une fois mis tout de son long, l'étrange message ressemblait assez exactement à ces bandes de calicot sur lesquelles on imprime grossièrement, au-dessous d'une médiocre estampe, les couplets et le refrain d'une complainte populaire.

Felze lut :

A Fenn Ta-Jenn, le grand lettré, haut dignitaire de l'illustre Académie du royaume fou-lang-sai, dix mille souhaits d'extrême longévité.

Le disciple Tseng Si, répondant au Tzeu[1]*, exprima un souhait : « A la fin du printemps, quand les vêtements de la saison sont filés et cousus, aller avec ma rêverie baigner mes mains et mes pieds dans la source tiède de la rivière I, respirer l'air frais sous les arbres de Ou iu, chanter des vers, et revenir, — voilà ce que j'aimerais. » Le Tzeu dit en soupirant : « J'approuve le sentiment de Tien*[2]*. »*

En cette année châ[3]*, au troisième mois du printemps*[4]*, mon frère très sage Fenn Ta-Jenn, ayant accompli les rites, est allé avec sa rêverie baigner ses mains et ses pieds dans la source tiède, respirer l'air frais sous les arbres, et chanter des vers. A présent, il est convenable qu'il revienne, afin de se conformer à la prudente parole du disciple Tseng Si.*

Il ne faut pas observer, au premier mois de l'été, les règlements propres au troisième mois du printemps.

Et il est profitable de relire l'enseignement donné dans le Li Ki :

« Au premier mois de l'été, on ne lève pas pour la guerre de grandes multitudes d'hommes. Parce que le souverain qui domine est Ien Ti, l'Empereur du Feu. »

Pensez à cela, pensez-y à droite, pensez-y à gauche[5]*. Dans la très méprisable maison dont la porte est surmontée de trois lanternes violettes, des messagers sont arrivés, apportant des nouvelles de la mer. Et d'autres messagers sont attendus.*

1. Désignation la plus usuelle de Koung fou Tzeu, — Confucius.

2. *Liun Lu*, L. VI, Ch. XI, § 2. (*Tien et Tseng Si* sont les prénom et nom du même philosophe.)

3. *Châ* (serpent), le sixième des douze animaux du cycle chinois. L'an 1905 de l'ère chrétienne a été une année *châ*.

4. Mai. — Les saisons chinoises retardent d'environ quarante jours sur les nôtres.

5. « Pensez à gauche, pensez à droite : ... *Tsouo seu you siang*... » — Idiotisme très fréquent.

Pour toutes choses bonnes, félicitations joyeuses.
De l'ignorant Tcheou Pé-i au grand lettré Fenn Ta-Jenn, humblement, ces mots sans éloquence sont adressés.

Les shôdjis étaient ouverts, et le vent du large entrait librement dans la chambre. Le golfe apparaissait houleux et sombre. Des vagues, à perte de vue, déferlaient.

Felze, méditatif, avait relu deux fois l'étrange missive. Relevant enfin les yeux, il regarda la mer.

« Vilain temps, — songea-t-il. — Une queue de typhon qui passe... Quoi qu'en dise le calendrier de Tcheou Pé-i, l'été est encore loin... Nous ne sommes qu'au 28 mai... »

Il compta sur ses doigts :

« Oui, au 28 mai... au 28 mai 1905... Et ce 28 mai, ma foi, ressemble à un 28 mars... N'importe, il faut se remettre en route. Tout cela mérite d'être éclairci... »

Il frappa dans ses mains. A l'instant, la porte glissa dans sa rainure, et la petite O-Setsou san se prosterna sur le seuil :

— Héi !...

Quoique, depuis trois fois vingt-quatre heures, la nê-san vînt chaque nuit rejoindre Felze avec une fidélité de gentille épouse, et qu'elle sût alors oser toutes les familiarités les plus conjugales, elle n'en gardait pas moins sa place exacte de servante. Et le premier appel la trouvait toujours aux aguets, prompte, souriante et soumise.

— Je veux... — dit Felze.

Il s'interrompit, curieux d'épier sur le jeune visage qui se levait, attentif, une première émotion. Aurait-elle du chagrin, cette petite, en apprenant tout d'un coup, avec brusquerie, que lui, son amant, allait partir? Les *oïran* des Yoshivaras, même indifférentes, s'accrochent volontiers aux manches de leurs hôtes d'une nuit : cela fait partie du code de politesse.

— Je veux — répéta Felze — un kourouma avec deux hommes-coureurs... tout de suite... parce que, tout de suite, je veux retourner à Nagasaki.

— Héi !...

Elle était toujours à quatre pattes. Elle baissa si vite le front pour saluer jusqu'à terre que Felze n'eut pas le temps de rien lire dans les yeux noirs instantanément cachés. Et quand elle

se redressa pour trottiner vers la porte et exécuter l'ordre du maître, elle avait déjà composé son minois comme l'exigeait la courtoisie, et elle souriait docilement, avec ce qu'il faut de tristesse.

La nê-san était sortie. Felze, attendant qu'elle revînt, fit ses préparatifs, qui consistaient à remettre, au lieu du kimono de crêpe fin, la chemise empesée, le pantalon de drap raide et le veston à manches étroites.

Vêtu, le voyageur regarda au dehors. La pluie avait cessé. Mais le vent continuait de chasser par le ciel des nuages lourds, tout prêts à ruisseler de plus belle sur la campagne. Malgré quoi, huit ou dix fillettes barbotaient bravement sur la plage, leurs socques de bois s'enfonçant dans le sable mouillé. La plus grande chantait à pleine voix le vieux refrain populaire.

— Souz'mé, souz'mé doko itta?
Senghé yama é saké nomini.
No mou tcha wan, no mou f'tats... [1]

« Leurs pères et leurs frères se battent peut-être aujourd'hui contre Rodjestvensky ou contre Liniévitch, — pensa Felze. — Mais quand les Japonais se battent, les Japonaises savent chanter... Ainsi faisait l'héroïne Sidzouka, quand le héros Yoshits'né, proscrit, errait dans la dangereuse solitude des monts couleur de violette, où grimpent seuls les sangliers [2]... »

O-Setsou san, déjà revenue, se prosternait derechef sur le seuil :

— Le kourouma de l'honorable voyageur est avancé!...

— Adieu, — dit Felze.

Il se pencha vers le petit corps agenouillé, le releva et, presque tendrement, posa ses lèvres sur la bouche fraîche.

Alors, l'enfant osa questionner :

— Où allez-vous?

Felze voulut tenter une expérience :

— A la guerre.

1. Petit oiseau, petit oiseau, où t'en vas-tu?
Sur le mont Senghé, pour boire du saké.
J'en boirai une tasse, j'en boirai deux...

2. Légende du XIIe siècle, se rattachant à l'histoire des guerres civiles entre les clans Taïra et les clans Minamoto (1161-1185).

— Hé!... à la guerre!...

Les doux yeux noirs avaient étincelé.

— A la guerre contre les Russes?

— Oui.

La mousmé s'était redressée, presque orgueilleuse. Felze, l'observant, lui demanda soudain :

— Voudrais-tu venir avec moi?

La réponse partit comme une balle :

— Oui! je voudrais!... je voudrais... mourir et renaître sept fois en donnant sept fois ma vie à l'Empire[1]!..

XXV

« *England expects that every man will do his duty.* »

NELSON AND BRONTE.

La cloche du vaisseau amiral piqua deux coups doubles, — dix heures, selon la convention universelle des marins. — Et, sur tous les bâtiments, d'un bout à l'autre de la ligne, des cloches pareilles tintèrent et se répondirent. L'escadre — un vice-amiral, deux divisions, six cuirassés — faisait route à l'est, à petite vitesse. Le ciel était bas, la brise froide, la mer houleuse et l'horizon noyé de brume. Par tribord, l'île de Tsoushima dressait sa masse grise.

Une grande lame déferla au vent, et l'embrun pulvérisé vola jusque sur la plage arrière du *Nikkô*[2].

Cinglé en plein visage, le marquis Yorisaka Sadao, qui allait et venait, s'arrêta pour s'essuyer les yeux, puis, tout aussitôt, reprit sa promenade silencieuse.

La plage, en forme de triangle arrondi, était large et longue, plane, sans rambardes ni parapets, et légèrement inclinée en abord, à la façon d'un glacis de forteresse. Elle était propre-

1. Traduction littérale.

2. Aucun navire du nom de *Nikkô* n'a pris part à la bataille de Tsou-shima. L'auteur, soucieux de conserver à l' « intrigue » de ce livre son caractère purement imaginatif, s'est vu forcé de recourir à un cuirassé qui n'exista pas, pour y situer des personnages et des aventures qui n'existèrent pas davantage. Il va de soi que, dans le récit qu'on va lire, tout ce qui ne concerne pas directement le *Nikkô*, son équipage et son état-major, est d'une exactitude historique rigoureuse.

ment la plateforme et le socle de la grosse tourelle de retraite. Les deux canons jumeaux, hors de la double embrasure ovale, étendaient horizontalement leurs volées géantes, pareilles à deux colonnes trajanes couchées.

Passant sous l'une des pièces, le marquis Yorisaka leva la main pour caresser le métal sonore, qui vibra imperceptiblement, comme un gong de bronze effleuré du doigt.

A cet instant, quelqu'un toucha l'épaule du marquis Yorisaka, comme le marquis Yorisaka venait de toucher l'acier du canon :

— O-Sadao san, eh bien, quelles nouvelles?

O-Sadao san se retourna, et salua militairement, à l'anglaise :

— Hé! c'est vous, *Kimi* ? comment allez-vous?

Le commandant Herbert Fergan portait son uniforme britannique, et fumait une pipe d'Oxford. Il avait seulement remplacé sa casquette galonnée par un suroît, identique d'ailleurs à ceux que portent par mauvais temps tous les marins du monde.

— Je vais tout à fait bien, — dit-il. — Y a-t-il quelque chose en vue, là-bas?

Son bras tendu montrait l'horizon du sud. Le marquis Yorisaka fit un signe négatif :

— Trop loin... Ils sont encore au sud de Mameseki, à plus de soixante milles... Mais ils viennent... Nous concentrons l'armée. Kamimoura est là, et aussi Ouriou.

Il indiqua le sud-est.

— Tout sera prêt pour midi. Et nous aurons encore une heure à attendre.

— Vous avez pris le contact cette nuit?

— Oui, en interceptant leurs télégrammes sans fil. Et puis, à cinq heures, le *Shinano-Marou* les a vus... Ils étaient à la cote 203, sur le parallèle de Sasebo, à quatre-vingts milles dans l'ouest... Ils avaient le cap sur le détroit... Oh! ils viennent... Tenez, en ce moment, l'escadre de Kataoka doit les canonner... Mais, d'ici, on ne peut entendre... Du reste, une canonnade de croiseurs, ça ne compte guère...

Il caressa de nouveau l'énorme pièce allongée au-dessus de lui, — une pièce de 205, celle-ci une pièce de cuirassé.

— Voici qui compte davantage, — dit Fergan.

— Hé! je pense comme vous...

Le marquis Yorisaka parlait d'une voix très paisible. Il n'était pas même nerveux, comme le sont les Occidentaux les plus braves, à l'heure qui précède une grande bataille...

— Allons, — dit Fergan, — je crois que tout ira bien. Certes le premier moment sera dur à passer. Les Russes sont de braves gens... Mais vous valez beaucoup mieux, surtout à présent... Sans flatterie, vous avez fait de considérables progrès, dans ces dernières semaines.

— Grâce à vous! — dit Yorisaka.

Il attachait sur Fergan un regard d'irréprochable gratitude. Fergan rougit légèrement :

— Non! je vous assure! Vous exagérez beaucoup... Le vrai, c'est que votre effort a été réellement splendide. Vous avez su mettre dans votre jeu tous les honneurs et tous les atouts, et vous allez très justement gagner le robre... Un beau robre : cette victoire-ci décide de toute la guerre. Si Rodjestvensky perd tout à l'heure un seul trick, Liniévitch, demain, est chelem en Manchourie!

— Hé! je souhaite qu'il en soit ainsi...

Tous deux marchèrent quelques pas : ils écartaient les jambes et pliaient les genoux, pour résister au roulis. Les cuirassés continuaient à « faire » de l'est. Tsou-shima se profilait maintenant dans sa longueur, à huit ou neuf milles derrière.

Et ce n'était plus qu'un brouillard gris de fer, à peine visible parmi les nuages gris de plomb.

— Ceci ne ressemble pas au soleil de Trafalgar, — fit observer le marquis Yorisaka, souriant.

— Non, — dit Fergan. — Mais, à Trafalgar, le soleil se cacha dès que la bataille ne fut plus indécise, et il y eut tempête le soir. Peut-être que cette bataille-ci est d'ores et déjà gagnée.

— Vous avez trop bonne opinion de nous! — protesta le marquis.

Les hautes cheminées jetaient par intervalles d'épaisses bouffées noires, que le vent rabattait aussitôt en tourbillons. Et la mer, déjà sombre, reflétait cette fumée en longues traces livides.

Reculant jusqu'à la tourelle, le commandant s'y adossa :

— Vous serez dans cette boîte-ci tout à l'heure, O-Sadao san? — dit-il. — C'est votre poste de combat, n'est-ce pas?

— Oui. Je commande la tourelle.

— J'irai vous y rendre visite, si vous le permettez...

— Vous me ferez grand honneur... Je compte sur vous... Ah! voici Kamimoura...

Il indiquait, à l'horizon, d'autres cheminées, à peine distinctes encore, qui sortaient de la mer deux par deux ou trois par trois. On vit, l'instant d'après, les mâts et les coques. Les deux escadres, marchant à la rencontre l'une de l'autre, infléchissaient leur route vers le sud, pour prendre tout de suite leur formation tactique de combat.

— Nous restons en tête, bien entendu? — questionna Fergan.

— Bien entendu. Vous avez lu l'ordre préalable? Une seule ligne de file, les cuirassés devant, les croiseurs-cuirassés derrière. On engagera les douze navires à la fois... Et... soyez tranquille! nous ne recommencerons pas le 10 août, aujourd'hui...

Il avait baissé les yeux, et son sourire devenait singulier, aigu, avec une sorte d'orgueilleuse amertume au coin de la bouche. Il poursuivit, parlant avec lenteur :

— Nous ne serons pas timides... Et nous nous battrons de près... d'aussi près qu'il faudra... La leçon est sue...

Il releva brusquement son regard, et le fixa sur Fergan :

— Nous savons à présent que, pour vaincre sur mer, il faut se préparer avec méthode et prudence, puis se ruer avec fureur et folie... Ainsi firent Rodney, Nelson et le Français Suffren. Ainsi ferons-nous...

Herbert Fergan s'était détourné. Il ne répliqua pas. Il semblait suivre avec une extrême attention la contre-marche des croiseurs-cuirassés entrant en ligne... Une minute de silence pesa...

— Voulez-vous être assez indulgent pour m'excuser? — demanda tout à coup le marquis Yorisaka. — Voici notre ami le vicomte Hirata qui me fait signe... Il s'agit d'une petite affaire technique...

Herbert Fergan, dans l'instant même, cessa d'observer l'évolution, qui pourtant n'était point achevée :

— Mais je vous en prie!... allez!... A bientôt, O-Sadao

san... Moi-même, je dois d'ailleurs descendre. N'est-il pas l'heure de déjeuner ? Nous dînerons tard, peut-être...

Il montra tout son flegme, et l'assaisonna d'une pointe d'humour :

— Plus tard que nous n'avons jamais dîné, qui sait ?

XXVI

— Par conséquent, les tourelles manœuvreront à l'électricité ?

— Oui, tant que les moteurs pourront tourner. En cas d'avarie, nous passerons à la manœuvre hydraulique. Et, en dernier lieu, à la manœuvre à bras. C'est l'ordre.

— Nous obéirons donc, honorablement.

Et le vicomte Hirata Takamori, ayant salué d'abord selon la discipline militaire, les doigts joints et levés jusqu'à la visière de la casquette, salua ensuite selon le rite des daïmios et des samouraïs, le corps plié à angle droit, les mains à plat sur les genoux.

— A présent, souffrez que je me retire.

Il s'en allait. Le marquis Yorisaka Sadao le retint :

— O-Takamori san, êtes-vous très pressé ? Il n'est pas encore midi. Vous plairait-il que nous causions un peu.

Le vicomte Hirata ouvrit un éventail qu'il portait dans sa manche :

— O-Sadao san, vous me faites beaucoup d'honneur. En vérité, je n'osais abuser de vos nobles minutes, et tel était le motif de ma discrétion. Mais je suis flatté de votre condescendance. Dites-moi donc : que vous semble de cette pluie fine, pareille à un brouillard fondu ? Ne pensez-vous pas que, tout à l'heure, nous pourrons en être gênés sur le champ de bataille ?

Le marquis Yorisaka regarda distraitement la mer houleuse et brumeuse :

— Peut-être, — murmura-t-il.

Puis, soudain, face à son interlocuteur :

— O-Takamori san, excusez mon impolitesse : je désirerais vous poser une question.

— Daignez le faire, — dit Hirata.

Il avait refermé son éventail, et penchait la tête en avant, comme pour mieux entendre. Le marquis Yorisaka parla très lentement, d'une voix grave et nette :

— Permettez-moi d'abord de rappeler quelques souvenirs qui nous sont communs. Nos familles, quoique souvent ennemies au cours des siècles anciens, ont combattu plus souvent encore à côté l'une de l'autre durant beaucoup de guerres civiles ou extérieures. Récemment, je veux dire à l'époque du Grand Changement, nos pères ont pris les armes ensemble pour restaurer dans sa splendeur le pouvoir impérial. Et quoique, un peu plus tard, lors des événements de Koumamoto [1], cette confraternité guerrière se trouvât rompue, le sang versé en cette occasion glorieuse ne nous empêcha point, vous et moi, de nous lier d'amitié, douze ans après, quand nous entrâmes, le même jour, au service de l'Empereur.

— Le sang versé, O-Sadoa san, lorsqu'il n'exige pas de vengeance, n'a jamais fait que cimenter l'union de deux familles l'une et l'autre fidèles observatrices du *Bushido*.

— Il en est certainement ainsi. Nous avons été, O-Takamori san, comme sont deux doigts d'une seule main. Mais il me semble que nous ne le sommes plus. Me trompé-je? Je vous conjure de me donner là-dessus votre sentiment, sans courtoisie.

Le vicomte Hirata avait relevé la tête :

— Vous ne vous trompez pas, — dit-il simplement.

— Votre sincérité m'est précieuse, — répliqua le marquis Yorisaka, impassible. — Pardonnez-moi donc si j'y réponds par une sincérité égale. Quoique en toutes circonstances vous ayez continué de me témoigner mille égards dont je suis indigne, quoique personne assurément n'ait pu soupçonner d'après vos paroles ou votre attitude ce refroidissement de notre amitié, il m'est impossible d'endurer plus longtemps une humiliation, même secrète. J'ai donc résolu d'en finir aujourd'hui même et je vous prie, honorablement, de m'expliquer en quoi j'ai démérité auprès de vous. Telle est ma question.

1. C'est à Koumamoto que Saïgo fut vaincu en 1877, et avec lui tout le clan Satsouma.

Ils se regardaient l'un l'autre fixement, tous deux immobiles et seuls au milieu de la plage arrière ruisselante de pluie et d'embrun. Au-dessus de leurs têtes les deux canons de la tourelle étendaient leurs volées immenses. Et, tout alentour, la mer, violemment fouettée par le vent, gémissait et hurlait en bouleversant ses lames.

Le vicomte Hirata répondit plus lentement encore que le marquis Yorisaka n'avait parlé :

— O-Sadao san, vous avez tout à l'heure rappelé des souvenirs qui nous sont communs. Soyez bien assuré que ces souvenirs-là n'étaient pas sortis de ma mémoire. Me permettrez-vous maintenant d'en rappeler d'autres, qui peut-être sont sortis de votre mémoire, à vous? Vous avez parlé du Grand Changement. Il est exact qu'à cette époque illustre, origine de l'ère Meïji, votre clan et mon clan ont ensemble tiré le sabre pour le Mikado, contre le Shôgoun. Mais avez-vous oublié la cause première de cette lutte? Il ne s'agissait pas de fidélité dynastique. Nul Shôgoun jamais n'avait usurpé les prérogatives essentielles des Divins Empereurs fils de la Déesse Solaire [1]. Et, sept cents années durant, les princes Foudjiwara, ou Taïra, ou Minamoto, ou Hôjô, ou Ashikaga, ou Tokougawa, avaient, sans inconvénient, substitué leur volonté robuste à la faible volonté des Mikados. Qu'y avait-il donc de changé, pour que, tout à coup, tant d'hommes nobles voulussent détruire une organisation sept fois séculaire? Il y avait, O-Sadao san, ceci : que, cinq ans plus tôt, des vaisseaux noirs venus d'Europe avaient bombardé Kagoshima, et que le Shôgoun, au lieu de combattre, avait signé une paix honteuse. Telle fut en vérité la cause. Le Japon, ayant mangé l'insulte et n'ayant pas bu la vengeance, se leva d'un seul bond contre le Shôgoun, au cri mille fois répété de : *Mort à l'Étranger!...* Mort à l'étranger! Ainsi crièrent vos ancêtres, O-Sadao san; ainsi crièrent-ils sur tous les champs de bataille, jusqu'à ce que le Mikado eût été restauré dans sa puissance originelle. Ainsi crièrent mes ancêtres, à moi; ainsi criaient-ils encore, au jour rouge de Koumamoto, quand, indignés contre le nouveau pouvoir, en apparence aussi débile que l'ancien, ils marchaient derrière Saïgo, qui leur avait promis

1. Amateraç' no Ohomi Kami, qui enfanta la dynastie mikadonale.

de laver la honte commune dans la victoire ou dans la mort. Ainsi crié-je aujourd'hui, moi. Car je suis l'héritier légitime de ces cadavres. Leurs tablettes funéraires n'ont jamais quitté ma ceinture, Depuis trente ans que je vis, j'attends l'heure de rendre à ces tablettes ce qui leur est dû : la libation de sang. Et voici que cette heure sonne... O-Sadao san, pardonnez-moi ce long discours. Je ne doute cependant pas qu'il ne vous ait donné pleine satisfaction. Vous n'avez certes point démérité auprès de moi. Et que vous importerait d'ailleurs le jugement d'un très petit daïmio, dépourvu d'intelligence? Mais je vous ai ouvert mon cœur, et vous y avez lu comme dans un livre imprimé en bons caractères nets et gras : je hais l'étranger de toute la force de ma haine. Vous, au contraire, qui le haïssiez pareillement jadis, l'aimez aujourd'hui. N'avez-vous pas adopté peu à peu ses mœurs, ses goûts, ses idées, sa langue même, que vous parlez sans cesse avec cet espion anglais, soi-disant notre allié? Loin de moi l'outrecuidance d'un blâme! Tout ce que vous faites est, évidemment, bien fait. Mais nos sentiments opposés creusent entre nous un abîme, un abîme que rien ne pourra combler.

Le vicomte Hirata s'était tu. Le marquis Yorisaka ne répliqua pas tout de suite. Il avait écouté jusqu'au bout sans ciller ni détourner son regard. A la fin, ayant réfléchi plusieurs graves minutes, il embrassa d'un geste brusque tout l'horizon du sud, noyé de brumes et de fumées confuses, et, d'un ton détaché, questionna :

— O-Takamori san, ne voyez-vous pas quelque chose, là-bas?... On a piqué midi, si je ne me trompe... Oui. En ce cas, ces nuages verticaux sont probablement les panaches des cheminées russes. Voici venir l'étranger, O-Takamori san, l'étranger que vous croyez haïr si fort... (Il souriait, et ses paupières à demi closes bridaient ses yeux, les resserraient en deux fentes obliques, minces et noires...) l'étranger, que vous croyez haïr si fort... A ce propos, O-Takamori san..., vous avez pris connaissance des ordres secrets... La tactique est singulièrement modifiée, ne trouvez-vous pas?... en ce qui concerne l'artillerie, surtout...

— Oui...

— Oui! singulièrement modifiée! On ne dispersera plus le

tir, comme autrefois... Le feu sera concentré sur la tête des colonnes ennemies... En outre, afin de parer aux accidents de transmission, on a prévu pour les sections isolées une autonomie très large... La tentative est fort audacieuse. Peut-être ne l'aurions-nous pas risquée, si des renseignements de source européenne — anglaise — n'avaient persuadé l'amiral du succès plus que probable, du succès certain que notre audace nous vaudra. Ces renseignements, savez-vous, O-Takamori san, qui les a obtenus? qui les a conquis ou volés, par la force ou par la ruse, hardiment, patiemment, péniblement? C'est moi, O-Takamori san. Il se peut que vous haïssiez l'étranger autant que vous dites. Il se peut que je l'aime autant que vous croyez. Mais il se peut aussi qu'un ennemi tel que vous lui soit moins funeste qu'un ami tel que moi.

Le vicomte Hirata fronça les sourcils.

— O-Sadao san, — dit-il, — ma stupidité est si grande que vous n'avez pas pu, je le vois, saisir le sens exact de mes paroles. Vous êtes assurément pour la flotte russe un adversaire plus dangereux que je ne suis. Et jamais n'est entrée dans ma tête l'injurieuse supposition que vous ne sachiez le mieux du monde faire votre devoir, et servir très utilement les desseins de l'Empereur. Mais vous êtes comme ces maîtres d'armes qui tuent sans colère, quoique infailliblement. Aujourd'hui, je tuerai moins bien que vous; mais je tuerai avec ivresse. Et ma fureur ne peut pas lier amitié avec votre indifférence.

Le marquis Yorisaka s'était croisé les bras :

— Jugez-vous donc — dit-il, parlant presque bas — jugez-vous donc que mon indifférence soit autre chose qu'un masque, sous lequel bouillonne une fureur plus furieuse peut-être que la vôtre? O-Takamori san, je pensais que vos yeux savaient mieux voir!...

Le marquis Yorisaka s'était, cette fois, départi de son calme :

— Je pensais que vos yeux avaient su lire en moi! Mon faux visage n'était que pour les hommes d'Europe. Et vous vous y êtes trompé, vous, un noble Nippon!... O-Takamori san, vos ancêtres sont tombés à Koumamoto et vous vous souvenez d'eux, et vous conservez pieusement leurs tablettes funéraires. Mais n'avez-vous pas compris la leçon qu'ils nous ont donnée

par leur défaite et par leur mort? Leçon de patience et de prudence! leçon de ruse! Le temps n'est plus des batailles simplement gagnées au tranchant du sabre. Pour vaincre l'étranger, O-Takamori san, nous avons commencé, vous et moi, par aller dans ses écoles. Mais la science que nous y apprenions n'était pas grand'chose. En outre, nous l'apprenions mal. Nos cervelles japonaises n'assimilaient pas l'enseignement européen. Et je sentis vite la nécessité où nous étions d'acquérir d'abord des cervelles européennes, quoiqu'il pût nous en coûter par ailleurs. Je m'y appliquai, et peut-être y suis-je parvenu... non sans fatigue ni dure souffrance!... souffrance plus dure que personne ne saura jamais! Mais il le fallait pour l'affranchissement, pour l'exaltation de l'Empire. Je vous le dis, O-Takamori san : le rouge m'est dix mille fois monté à la face, d'oublier, pour mieux imiter l'âme occidentale, les préceptes les plus rigoureux de l'éducation d'un daïmio. Mais je songeais alors aux malades que leurs médecins envoient se plonger dans des bains de boue, et qui en sortent guéris et robustes. Je sors aujourd'hui de ma boue, à moi. J'en sors guéri de mon ancienne faiblesse et robuste pour la lutte qui va s'engager. Et je ne regrette rien! Mais je ne m'attendais pas, ayant accompli ma tâche, à subir le dédain d'un ancien compagnon.

Les yeux du vicomte Hirata étincelèrent et sa voix résonna plus sèche :

— Je vous ai dit, O-Sadao san, qu'il n'était pas question de dédain. Je prends l'extrême liberté de vous le redire. J'apprécie hautement le souci patriotique qui vous a guidé. Mais vous-même le proclamiez à l'instant : votre cervelle a cessé d'être japonaise pour devenir européenne. Ma cervelle, à moi, tout à fait grossière, ne réussira jamais à imiter la vôtre. Pour nous entendre désormais, notre double effort serait donc vain. A présent, tout étant dit là-dessus, ne vous semble-t-il pas superflu de parler davantage?

— Un seul mot encore, — fit Yorisaka Sadao. — J'ose vous questionner une seconde et dernière fois... O-Takamori san, nous remporterons tout à l'heure, ici même, dans ce détroit de Tsou-shima, une grande victoire. Eussiez-vous préféré que cette victoire fût une défaite, mais que tous les Nippons d'aujourd'hui fussent encore pareils aux Nippons de Koumamoto?

— Je suis trop ignorant pour vous répondre selon la sagesse, — fit Hirata Takamori, — Mais permettez que, très humblement, je vous interroge à mon tour... Êtes-vous certain que tout à l'heure nous serons, comme vous l'affirmez, vainqueurs? Et si nous étions vaincus, avez-vous imaginé le nom dont l'Europe nous nommerait?... l'Europe que nous aurions plagiée inutilement, ridiculement?

— Oui, — prononça le marquis Yorisaka. — L'Europe nous nommerait des singes. Mais nous ne serons pas vaincus, O-Takamori san.

— Yoshits' né lui-même le fut. Si nous l'étions?...

— Nous ne le serons pas.

— Je le crois sur votre parole. Nous serons donc vainqueurs. Mais après?

— Après?

— Après la bataille? après la paix signée? Vous rentrerez, O-Sadao san, dans votre maison de Tôkiô. Vous y rapporterez votre cervelle européenne, et vos idées, et vos mœurs, et vos goûts européens. Et, comme vous serez un héros très glorieux, le peuple japonais, séduit par votre illustre exemple, imitera vos goûts, vos mœurs, vos idées...

— Non, — dit Yorisaka.

XXVII

De l'avant à l'arrière et du spardeck jusqu'aux soutes, les trompettes nipponnes, aigres et stridentes, rappelaient au branle-bas de combat. Yorisaka Sadao, soulevant la trappe de fermeture, pénétra dans la tourelle de retraite.

— Fixe!

Le sous-officier, raide comme un bâton, saluait, les talons joints, la main à la visière. Les hommes, quartiers-maîtres et matelots tournèrent vers le chef douze figures respectueusement souriantes, et douze bouches entr'ouvertes qui sifflaient à petit bruit, en aspirant, comme il est d'usage au Japon lorsqu'on veut marquer beaucoup de politesse.

— Repos! — dit Yorisaka.

Et il commença de passer une inspection, brève, mais minutieuse,

La tourelle était une chambre basse, sans porte ni fenêtre, une chambre hexagonale, longue de dix mètres, large de huit, toute cuirassée d'acier épais. Les deux canons énormes l'emplissaient aux trois quarts ; et le peu d'espace restant était accaparé par les berceaux, les châssis, les affûts, les monte-charges, les refouloirs, les écouvillons, les pointages, les lunettes, les hausses, les transmetteurs, et tout le tuyautage d'eau sous pression, et tout le tuyautage d'air comprimé, et toute la canalisation électrique, et tout l'inextricable fouillis de fer, de cuivre et de bronze que nécessite la manœuvre de deux pièces marines du plus gros calibre qui soit. Six lampes à incandescence enveloppaient et pénétraient chaque mécanisme d'une lumière multiple, crue et sans ombres. Et le jour extérieur n'y ajoutait qu'une sorte de halo bleuâtre, filtré par la fente annulaire de la double embrasure, entre cuirasse et canon.

Yorisaka Sadao fit le tour des deux culasses, scrutant toutes les choses, et regardant chaque homme au visage. Puis, arrivant à l'échelle médiane, il en grimpa les trois marches et s'assit sur la sellette de commandement. Sa tête dépassait ainsi le plafond blindé, et sortait de la tourelle par l'orifice du capot central. Ce capot, blindé lui-même, formait casque. Et Yorisaka Sadao, protégé de la sorte contre les coups ennemis, apercevait néanmoins tout le champ de bataille par trois trous assez larges ménagés dans le blindage. L'orifice du capot lui permettait, d'autre part, de communiquer facilement avec les canonniers et de bien voir le fonctionnement des pièces.

Assis, il se baissa d'abord, et considéra, au-dessous de lui, toute la tourelle immobile et attentive. Une sensation extraordinaire de puissance se dégageait de cette formidable machine et de ces treize hommes qui en étaient la chair vivante et les nerfs. Le chef qui commandait à cela tenait vraiment dans sa main une foudre plus terrible que celle du ciel. Yorisaka Sadao, d'orgueil, crispa les poings. Puis, immédiatement calme, il haussa la tête, et regarda par les trous du casque, — par les trois trous, méthodiquement, de gauche à droite.

La mer déferlait toujours, glauque et creuse, sinistre sous le linceul opaque des nuages lourds. La plage arrière, aperçue

en contre-bas, n'était qu'un radeau triangulaire, assiégé par les lames et ruisselant. L'armée avait viré de bord. Elle courait maintenant cap à l'ouest vers Tsou-shima, — chaque bâtiment s'efforçant de tenir bien son poste, et de serrer son intervalle aux quatre cents mètres réglementaires. — La ligne s'allongeait sur près de trois milles marins, du *Mikasa*, chef de file, à l'*Iwate*, matelot de queue. Le *Nikkô* suivait le *Mikasa*, le *Shikishima* suivait le *Nikkô*, et derrière cette première division, que le vieux Togo commandait en personne, toutes les autres s'avançaient en bel ordre, la division Kamimoura, la division Simamoura, tous les cuirassés, tous les croiseurs-cuirassés, toute la force vive de l'Empire. Dans le sillage écumeux et plat, Yorisaka Sadao voyait venir les hautes silhouettes grises, hérissées de canons en bataille. Et le pavillon du Soleil Levant, arboré à chaque mât, semblait secouer sur les vaisseaux et sur la mer les prémices glorieuses du sang rouge près de couler...

— Balancez !... Tourelle à gauche !... Stop !... Tourelle à droite[1] !...

Le pointeur, assis entre les deux pièces, et l'œil à sa lunette appuyait sur la crosse du pistolet de tir. Un bourdonnement doux monta du moteur électrique, et, docile comme un jouet, la tourelle géante tourna de droite à gauche, tourna de gauche à droite, entraînant comme fétus, sans bruit ni secousse, hommes, machines, canons, cuirasse. Sous les yeux de Yorisaka Sadao, l'horizon défila comme la toile sans fin d'un décor mobile. Par tribord, une escadre lointaine apparut, tout empanachée de fumée, une escadre de croiseurs qui, visiblement, se hâtait vers son poste de bataille, — Dewa, sans doute, et Ouriou derrière lui... Par bâbord, la brume formait rideau, et l'on n'apercevait rien encore de l'ennemi, proche pourtant.

La cloche piqua un coup double, puis un coup simple : — une heure et demie. — Une trompette sonna trois notes longues, puis deux notes brèves : — *Préparez-vous à combattre par babord.* — D'un signe, Yorisaka transmit l'ordre au pointeur. La tourelle vira, face à l'adversaire présumé.

— Chargez les pièces !

1. Les commandements japonais ont été traduits en commandements français équivalents.

Un cliquetis bref de chaînes-galles annonça seul la manœuvre des monte-charges. Les servants, muets, s'affairaient, avec des gestes vifs et précis à miracle. Les deux culasses s'ouvrirent, les deux obus s'engouffrèrent dans le trou noir et huileux des chambres à poudre, les deux refouloirs se découlèrent sur leurs galets. Des sons nets marquaient les temps de la charge : — le choc métallique des projectiles heurtant les cloisons de l'âme, — le froissement des gargousses de soie poussées à coups de poing l'une sur l'autre, — le battement clair des culasses refermées... Yorisaka Sadao, chronomètre en main, sourit : vingt-quatre secondes, — presque un record. — Les Russes feraient mieux, s'ils pouvaient...

Derechef, le silence régna. Par les trous du casque blindé, on continuait de ne rien apercevoir, rien que la brume et que la mer. Yorisaka Sadao, patient, cessa de regarder ; il prit son télémètre et, scrupuleusement, le vérifia. Les miroirs n'étaient pas tout à fait parallèles : il corrigea l'erreur. — Un télémètre de tourelle, mon Dieu, ce n'est pas grand'chose de précis. Mais si les télémètres de blockhaus venaient à manquer, comme au 10 août... Faute de sabre, le héros Yoshits'né dégainait un éventail.

Yorisaka Sadao reposa le télémètre, et, une fois de plus, haussa la tête. Est-ce que le brouillard n'allait pas se dissiper enfin ?... Ah ! du nouveau : un signal montait aux drisses et le *Mikasa*, brusquement, venait sur la gauche...

Le timbre électrique résonna. Au tableau transmetteur, deux lampes s'allumèrent ; les aiguilles tournèrent sur les cadrans. Les trompettes de toute l'armée lançaient encore une fois leurs notes aigres. Yorisaka Sadao, soudain raidi sur sa sellette, commanda :

— Préparez-vous à combattre par tribord !... Tourelle gauche ! quatrième vitesse !

La tourelle déjà obéissait, pivotait.

— Distance : sept mille trois cents mètres ! Correction : cinq millièmes à droite ! Stop !.

Les deux longues volées se dressèrent, braquant très haut leurs gueules en arrêt. Yorisaka Sadao se pencha, fouillant des yeux la ligne trouble où se mêlaient le ciel et la mer... Oui... Là-bas, droit au sud... parmi les nuages opaques entassés sur

l'horizon... des volutes noirâtres montaient, trois, quatre, cinq, régulièrement espacées... sept, huit... et d'autres encore... douze, quinze, vingt, trente...

— Amorcez! armez!

La voix calme ne tremblait pas, pas du tout.

L'appel téléphonique tinta. Yorisaka Sadao décrocha le récepteur :

— Allô!... Oui... « L'amiral télégraphie »?...

Il se baissa, fit face aux canonniers et répéta, sans un mot de commentaire :

— L'amiral télégraphie : « Le salut de l'Empire dépend du résultat de la bataille. Tous faites votre devoir! »

Cette fois, la voix, moins calme, avait tremblé un peu.

Mais, dans le même instant, elle recouvra toute sa froideur sèche :

— Quatre-vingt degrés! Pointez sur la tête de la ligne... oui, à gauche, sur le bateau à deux cheminées... Attention!...

Yorisaka Sadao avait ressaisi son télémètre, et contrôlait la distance inscrite au tableau transmetteur :

— Sept mille cent!... Six mille huit cents! Six mille quatre cents!...

Il s'interrompit, une seconde. Là-bas, sur les coques ennemies, maintenant bien distinctes, des éclairs brillaient soudain : les Russes ouvraient le feu... de trop loin, — peut-être...

— Six mille mètres!...

Il s'interrompit encore. A moins de cent mètres du *Nikkô*, une immense gerbe d'eau venait de jaillir, et retombait en pluie lente, — le premier obus fouettant la mer, le premier obus tiré, en ce jour décisif, par l'Occident contre l'Orient. Yorisaka Sadao, dédaigneux, toisa le haut fantôme blanc, qui achevait de s'évanouir dans la brise. Ce n'était que cela : un peu d'embrun soulevé. Ils tiraient mal...

— Cinq mille neuf cents!...

D'autres obus éclataient çà et là, parmi les vagues, — tous en deçà du but... Oui, les Russes tiraient très mal... Une interminable minute passa. Enfin un ronflement brutal, pareil au bruit des ailes d'une abeille démesurée, annonça un coup trop long... Et, comme si ce coup eût été le signal attendu pour la

riposte, une détonation proche retentit, la première détonation japonaise...

— Cinq mille sept cents mètres! (La voix, toujours irréprochablement nette, détachait chaque syllabe en l'articulant.) Commencez le feu!...

Le halo bleuâtre, filtré par le jour extérieur à travers la double embrasure, entre cuirasse et canon, se changea tout d'un coup en un rayonnement pourpre, éblouissant : hors des gueules en arrêt, deux flammes prodigieuses s'étaient ruées, longues de vingt mètres et rouges comme sang. Une secousse effroyable ébranla la tourelle comme une rafale d'orage ébranle un roseau. Un tonnerre inouï, dont nul fracas terrestre ne saurait donner l'idée, déchira, accabla toutes les oreilles alentour, laissant tous les hommes, pour plusieurs secondes, sourds et presque ivres. Et les culasses énormes, lourdes chacune comme plusieurs hommes, reculèrent de trois pieds et rebondirent en batterie, plus vite qu'un tireur exercé ne fait tourner le barillet de son revolver. Déjà, la voix de Yorisaka Sadao, glaciale et sereine, ramenait parmi les servants la lucidité et le sang-froid :

— Cinq mille six cents mètres! Feu accéléré!...

CLAUDE FARRÈRE

(La fin au prochain numéro.)

CRISE AGRAIRE

Les émeutes de paysans, qui éclatèrent, avec de sauvages violences, en Roumanie, au printemps de 1907, avaient décelé un malaise profond dans l'État et une société si mal constituée, si mal équilibrée en ses parties, qu'il devenait dangereux d'y vivre. Les hommes d'État résolurent d'y porter des remèdes radicaux. C'était une entreprise hardie. Car il s'agissait de demander à de grands propriétaires de renoncer à une partie de leurs droits, à des privilégiés de détruire eux-mêmes leurs privilèges.

La Chambre roumaine n'était pas, en effet, composée des représentants d'une démocratie triomphante, élus à la suite d'une révolution démagogique. Bien que les élections eussent suivi de près les mouvements anarchistes des paysans, ces mouvements n'avaient eu aucune influence sur elles. Aujourd'hui, comme hier, c'était une puissante aristocratie qui gouvernait la Roumanie. J'appelle aristocratie, non pas seulement les gens descendant d'une lignée d'ancêtres, qui constituent une famille ayant joué un rôle dans l'histoire; mais celui-là est aristocrate, qui est un riche, et à qui cette richesse crée une situation privilégiée. Or, la Roumanie est essentiellement un pays aristocratique, et de l'aristocratie la plus aristocratique, puisque c'est une aristocratie terrienne. Quatre mille propriétaires détiennent plus de la moitié d'un sol, dont l'autre moitié appartient à six millions de paysans, qui n'ont

qu'une propriété inefficace, parce qu'elle est trop infime. A côté des immenses terres des riches, ils ne possèdent qu'une poussière de propriété.

Un homme, qui commande sur un espace de terre de plusieurs milliers d'hectares d'un seul tenant, est toujours un aristocrate. Il est le meilleur, c'est-à-dire le plus fort. Et ceux qui vivent sur son domaine sont ses inférieurs, ses sujets, ses serfs. Les mots s'imposent d'eux-mêmes et ce sont ceux du Moyen âge féodal. Un tel propriétaire a tous les traits de l'aristocrate. Il risque d'être insolent et orgueilleux, égoïste, puisque, n'ayant pas d'égal ni de semblable, il n'est obligé de tenir compte de personne. Il considère les autres hommes comme tenus à le servir en tous ses besoins. Il les bat. Il les rançonne. Il les exploite. Il les pille, sans remords, en vertu du droit que les forts s'attribuent sur les faibles.

Ces aristocrates absorbent la nation tout entière. En dehors d'eux, elle n'existe pas. Les six millions de paysans ne sont rien et le mot de paysan constitue même une injure, comme le mot moujik en Russie. Les privilégiés constituent tout l'État : ils gouvernent, sont ministres, par droit de puissance. Eux et leurs clientèles, car chacun de ces féodaux a une clientèle dans l'État, ce qui ajoute encore au caractère aristocratique et féodal. Et si l'on peut citer un ministre qui ne soit pas un aristocrate (j'entends, comme je les ai définis, propriétaire ou riche), ce n'est qu'une exception qui confirme la règle. Car cet homme nouveau, ce parvenu n'est qu'une créature ou qu'un instrument. Et il sert les intérêts des aristocrates.

Eh bien! cette société, si aristocratique qu'on n'y peut comparer que la Russie, vient de faire une tentative prodigieuse. Elle a essayé de se réformer elle-même. Une Chambre, composée de privilégiés ou de leurs créatures, s'est séparée après avoir voté presque sans débats des lois nouvelles, qui changent la base même des institutions. Elle a inscrit dans la Loi des principes, qui pourraient être pour elle, société aristocratique de propriétaires, des germes de mort. Il semble qu'elle ait voulu se suicider. Jamais l'histoire n'a montré un tel héroïsme et si simple, un tel esprit de sacrifice, un tel renoncement d'une classe à ses intérêts, — ou une telle inconscience. Car, il est permis de penser, quand on sait

comment les législateurs sont choisis et comment ils votent, qu'ils n'ont pas bien compris les conséquences de leurs lois, ni où elles les mènent. Ils ont fait confiance aux ministres, qui sont leurs chefs. Comme les privilégiés sont formés en bandes, ils pensent que les chefs ne peuvent trahir les intérêts de la bande. Ils s'en remettent donc à eux, en aveugles. On a pu affirmer que la plupart des députés, réunis en bureaux pour discuter les lois, ne les avaient pas même lues, par paresse et par cet esprit d'obéissance passive, qu'on n'a plus que dans les sociétés orientales.

Les principes consacrés par les Chambres roumaines sont très exactement ceux que les socialistes essaient vainement de faire admettre par les parlements libres de l'Occident. Ils renversent la base d'équilibre sur laquelle reposent actuellement toutes les sociétés et, d'une façon générale, consacrent le droit suprême de l'État sur les individus. Ce n'est pas une marche en avant. C'est un retour en arrière vers les sociétés antiques, vers les sociétés de l'Orient, dont le caractère principal est le droit précaire et indéterminé du citoyen vis-à-vis de l'État tout puissant et souverain, tandis que le long et lent effort de l'humanité occidentale et moderne tend à établir et a réussi à établir quelques droits et quelques garanties pour les individus contre les tyrannies du pouvoir.

Ces principes, c'est d'abord la confiscation, à peine déguisée, de la propriété pour cause de salut public, — argument suprême que les gouvernements sont toujours tentés d'invoquer et qui est le plus dangereux pour la liberté. Le salut d'un régime et le salut public se confondent aisément, et les libertés meurent de cette méprise : dans nos systèmes parlementaires, la majorité se fait tyran, avec un cœur d'autant plus léger qu'elle est anonyme, irresponsable, passagère et que son décret de salut public a du moins pour premier résultat de sauver sa propre et éphémère existence. Le parlement roumain a osé dire qu'étant souverain, il usait de sa souveraineté pour dépouiller le propriétaire de sa propriété, d'une partie de sa propriété seulement, il est vrai. Mais enfin, qu'il l'ait dépouillé d'un hectare ou de mille, il n'importe. Les conséquences de cette spoliation sont également graves.

Il ne lui a pas suffi. Pour marquer mieux encore le droit

éminent de l'État sur les biens des particuliers, il intervient dans la manière dont ces particuliers en disposeront désormais, en appliquant un autre principe, dont les socialistes de tous pays proclament la stricte justice : l'État doit être le protecteur obligé des faibles contre les forts. Le Parlement a voté que l'État pourrait et devrait fixer le maximum des bénéfices et gains du propriétaire et aussi le minimum des salaires au-dessous desquels l'employeur ne pourrait engager d'ouvrier. C'est la fixation, par voie administrative, ou il s'en faut de peu, de la valeur des marchandises et de la valeur du travail.

Enfin, ces grands propriétaires, ces privilégiés, ont voulu donner à leurs paysans, que leur pauvreté maintenait en perpétuelle servitude, les moyens de se libérer et, par là, de détruire le privilège et les privilégiés. Ils ont fondé une institution d'État, une banque à laquelle du moins l'État prête son appui et sa garantie, et qui donne au paysan le crédit qui lui est nécessaire afin de racheter la terre. Or racheter la terre, c'est pour le paysan conquérir sa liberté.

N'est-ce pas étrange de voir une classe de privilégiés détruisant eux-mêmes leurs privilèges? C'est un sacrifice héroïque, c'est une nuit du 4 août. Pendant que l'autre, la nôtre, déchaîne un tel enthousiasme, il serait injuste que ces mémorables journées d'un peuple disparussent dans l'oubli.

Et pour quelles raisons extraordinaires ces privilégiés accomplirent-ils ces actions extraordinaires? Avant la nuit du 4 août, un long enthousiasme avait du moins échauffé les courages des nôtres. La nation vivait dans la fièvre et l'exaltation du sacrifice. Une rhétorique noble, pompeuse et un peu ampoulée, masquait la réalité. Les hommes de ces temps voyaient d'étranges changements et déjà les fondements de leur univers commençaient à s'ébranler. Le Dieu-Humanité naissait, qui devait emplir le siècle. Et chacun apportait sur son autel un sacrifice. Et puis encore, il faut tenir compte des conditions physiologiques où s'accomplit cet événement. C'était à une heure très avancée de la nuit. Les corps étaient las et aussi les esprits. L'air surchauffé d'une assemblée, restée longtemps en séance, avait brouillé les cerveaux. A de telles heures,

l'homme obéit au grand instinct d'imitation. Quelqu'un commença. Le reste suivit.

Et enfin, peut-être y eut-il une autre cause de cet acte désintéressé en apparence, et c'est l'intérêt. Ce grand motif des actes humains est presque toujours le meilleur. Nous savons bien : les grandes raisons de la Révoiution, ce fut d'abord l'adhésion des consciences à la Raison, à la Vérité. à la Justice. Mais si l'on disait aussi que la peur dût s'emparer des plus avisés. Pour connu que soit le courage de cette noblesse, qui se faisait si galamment tuer par profession, par point d'honneur et parce que son éducation la dressait surtout au mépris de la mort, peut-être cette brillante et courageuse noblesse eut-elle peur de l'ennemi nouveau, qu'elle n'était point accoutumée à voir et qui n'était pas celui des champs de bataille : la foule populaire. On racontait des jacqueries farouches : incendies de châteaux, massacres odieux, colères sauvages de ces vilains pendant longtemps si méprisés. Et ces nobles, ces gens de cour, qui avaient pendant si longtemps, pris au peuple l'argent de leur luxe, n'étaient plus sûrs de leur bon droit. Ils eurent peur sans doute ; et c'est pourquoi, dans la fameuse nuit, ils offrirent à ce dieu nouveau le sacrifice avec quoi ils pensaient l'apaiser.

Eh bien! les privilégiés roumains firent leurs lois sous ce même empire de la peur. Et quelle peur! Les émeutes du printemps avaient, durant six mois, mis dans le tremblement les quatre mille privilégiés, leurs familles, leurs clients. Les populations des villes ne s'étaient pas senties en sécurité derrière les fusils des garnisons, restées cependant fidèles. Des gens, dans la capitale même, qui dort à l'abri d'une enceinte de forts solidement armés, pensèrent à fuir par delà les frontières : l'on se barricadait, l'on s'armait et les nouvelles des exploits de paysans sauvages, incendiant les fermes, semblaient les bulletins de victoires d'une armée conquérante, qui s'avançait contre une population déjà prête à s'abandonner. Visions des premiers âges! Souvenirs des temps où les Barbares marchaient vers les villes, pour massacrer les populations ou les mener en esclavage!

Les pouvoirs publics, dans le même temps, donnaient le spectacle d'un lamentable désarroi. Les ministres s'abandon-

naient. Les fractions politiques avaient tellement peur de l'ennemi commun qu'elles fraternisaient, oublieuses de leurs querelles. Elles montraient au grand jour que des intérêts superficiels, seuls, les séparaient, et que les mêmes intérêts profonds les unissaient. La dispute des places, des honneurs et des bénéfices du pouvoir, voilà ce qui faisait leur seul différend. La défense de leurs privilèges, menacés par des intrus, et qui risquaient de sombrer avec tout l'État, fit leur union. Il y eut une mémorable séance, où les chefs des factions jurèrent d'immoler leurs rancunes sur l'autel du patrie. Ils s'embrassèrent : c'était la peur qui unissait leurs lèvres, non leurs cœurs. Publiquement, ils prodiguèrent aux révoltés des promesses. Sur le trône même, qui, dans les États monarchiques, est placé dans les régions sereines, à l'écart de toutes les tempêtes, le Roi, qui devrait contempler comme un Jupiter olympien, les agitations de la terre, le Roi, par l'imprudence des partis, était entraîné dans la querelle et compromettait l'autorité suprême de l'État par des concessions solennelles faites à l'émeute.

Ce fut le mois de la grande peur. Ce fut l'année de la grande peur. Les gouvernants, qui durent réprimer la révolte et qui le firent avec cette cruauté qui caractérise toutes les victoires des aristocraties dont on a trop menacé les privilèges, n'eurent pas le temps d'oublier cette grande peur. Aussitôt l'ordre rétabli, ils se mirent à l'œuvre pour essayer de sauver l'État par des réformes. Elles furent élaborées sous l'empire de la peur; les visions des bandes sauvages de paysans emplissaient les cabinets où les ministres travaillaient.

D'autant que l'ordre rétabli était précaire. Et on le savait. Il n'y avait dans les solitudes des campagnes lointaines aucun organe de police, aucun instrument de répression. Et l'on s'apercevait tout d'un coup que dans ce pays de quatre mille privilégiés et de six millions de déshérités, et qui, par sa constitution même, était en perpétuel déséquilibre, rien ne garantissait la paix publique. On s'en était remis à la bonté des hommes et à leur douceur. Et les privilégiés s'étaient depuis quarante ans occupés à se disputer les privilèges sans se soucier d'organiser et d'administrer leur pays.

Il fallait apaiser les paysans à tout prix. Et pour les

apaiser, on leur promettait tout. Crainte de ne plus faire assez, on inscrivait dans les lois des principes qui allaient à détruire non pas les privilèges, mais les bases mêmes d'une société qui leur avait confié sa défense.

Et ces lois furent conçues dans le silence du cabinet, loin de la réalité, par huit ministres, assistés de quelques fonctionnaires présomptueux, qui résolurent, à eux seuls, de refaire le monde à la mesure de leur pensée. Négligeant l'œuvre des siècles et la réalité existante, ils entreprirent de réformer le genre humain à coups de décrets. Semblables encore en cela aux hommes de notre Révolution, ils s'efforcèrent de créer une société rationnelle et forte et ils crurent que, les cadres changés sur le papier, l'homme changerait aussi.

L'œuvre ainsi faite eut bien quelque incohérence. Elle surprit, puis révolta. Les membres du parlement eurent un haut-le-corps, lorsqu'on déposa devant eux douze projets de lois, légalement révolutionnaires. Ils n'avaient nulle vocation pour le sacrifice. Il y eut des soubresauts, puis des colères, puis des cris. Mais de nouveau, on se servit de la peur. On agita les spectres des paysans maîtres des campagnes par l'incendie et l'assassinat. De nouveau ils étaient là, ils assiégaient la Chambre. On vota sous la terreur, comme la Convention votait sous la menace des piques.

Et puis, les ministres ne permirent pas une longue discussion. Ils commandaient et, devant la moindre résistance, menaçaient d'abandonner le pouvoir. Quitter le pouvoir ! C'était pour la majorité renoncer aux bénéfices de ce pouvoir, auxquels elle venait à peine de toucher et dont elle comptait jouir pendant trois ou quatre années. Chacun obéit et rentra dans le parti, comme un soldat rentre dans le rang.

*
* *

Voilà les raisons qui firent que ces privilégiés eurent l'héroïsme du sacrifice. C'est ainsi qu'en deux mois, ils votèrent une multitude d'articles de lois, tout un code nouveau : puisque le législateur refaisait le monde de son cabinet, et qu'il le refaisait au gré de son esprit, autant le changer tout à fait, pour n'y plus revenir. Il n'en coûtait pas davantage.

Le grand principe qui domine toutes ces réformes, c'est l'intervention de l'État dans les contrats des particuliers. Certes, ce principe est défendable. Il n'y a pas de société, où l'État n'intervienne dans la vie des citoyens. On peut même dire que c'est sa raison d'être, de jouer entre eux le rôle d'arbitre et de maintenir l'ordre. C'est surtout dans les sociétés en état de déséquilibre, que l'État intervient nécessairement, comme le naturel tuteur et défenseur des faibles. Néanmoins, il y a toujours une limite à observer dans cette intervention. Et l'indiscrétion de l'État semble toujours un danger. Dans les lois présentes, la limite a été dépassée et de beaucoup.

Peut-être cette intervention fut-elle brutale parce que le faible était plus opprimé qu'il ne l'était jadis. Sous le régime féodal, en effet, qui a duré jusqu'en 1864, le paysan était mieux protégé que le même paysan émancipé, devenu citoyen libre d'un pays, qui a les garanties d'une Constitution. Sous l'ancien régime, l'état économique imposait une limite naturelle aux appétits des forts. En effet, les revenus des terres étaient constitués par les redevances, que payaient les paysans, et par quelques corvées. Si ces redevances s'étaient élevées au delà du raisonnable, le paysan aurait refusé de les payer et aurait mieux aimé abandonné le domaine. Il eût trouvé facilement pour s'y installer une autre terre. Car la population en ces temps-là était rare. Et le propriétaire, réputé pour ses exactions, n'aurait pas aisément remplacé ses paysans fugitifs. Du même coup, ses revenus se seraient taris, puisque le principal d'entre eux, qui était une sorte de capitation, payée par les paysans pour eux-mêmes et pour leurs animaux qui avaient le droit de parcours sur le domaine seigneurial, aurait diminué : la culture des céréales existait à peine et seulement pour les besoins des habitants.

Ce qui a tellement développé cette culture, et par conséquent les profits des terres et le travail des paysans, c'est le commerce avec les nations étrangères. Or, ce commerce extérieur existait à peine, dans un pays où il n'y avait pas de routes et où la Turquie, puissance suzeraine, se réservant un monopole, défendait le trafic avec le reste du monde. Lorsque ce trafic fut permis, la culture des céréales, que venaient chercher les étrangers, se développa et le produit de cette

culture donna des résultats bien plus considérables que le produit de l'élevage. Soudain, les appétits et la cupidité des maîtres virent s'ouvrir devant eux un horizon sans limite. Sur leurs domaines immenses, une partie très petite était cultivée jusqu'à ce moment en céréales. Ils aspirèrent à étendre cette partie. Pour l'étendre, ils demandèrent plus de travail aux paysans et furent amenés à violer l'ancienne loi, qui réglait les redevances et les corvées, ou plutôt à substituer à cette loi ancienne une loi nouvelle qui fût plus en rapport avec le nouvel état économique. C'était leur droit, puisque le maître profite naturellement de la plus-value du sol, quelle qu'elle soit, d'où qu'elle vienne, même si la cause de cette plus-value est accidentelle et si sa volonté et si son mérite n'y ont aucune part. C'était l'intérêt général de la nation, qui profitait, tout entière, de l'accroissement général de la fortune. Et chaque jour, le sol, qui se transformait de simple pacage en labours, acquérait une plus grande valeur.

Mais le paysan résistait à un changement, qui se faisait, croyait-il, contre lui. Lui n'avait aucun besoin. Il était un primitif. Sa vie très simple était réduite aux nécessités essentielles. Si le monde avait changé, il n'en savait rien. Mieux, il n'en profitait pas. Il vivait comme auparavant, sans plus de joie, ni de bien-être, et avec beaucoup plus de peine. Pour quelle raison aurait-il donc payé la terre plus cher, c'est-à-dire en donnant au propriétaire plus de travail, aujourd'hui qu'hier? Il trouvait les exigences des maîtres souverainement injustes. Il les attribuait à la toute-puissance de leur fantaisie, à leur tyrannie. Il réclamait le respect des anciennes lois et la protection du Prince.

L'association de ce riche et de ce pauvre, qui était celle d'un supérieur et d'un inférieur, ne pouvait plus durer. Mais ce n'était pas une petite entreprise que de la rompre. Elle était très étroite et si ancienne que les titres s'en étaient perdus. Depuis des siècles, le paysan et le seigneur vivaient sur le même domaine. Chacun d'eux y avait ses droits, quand ce n'eût été que ceux que donne l'occupation prolongée et l'habitude. Ni l'un ni l'autre n'avait songé à les établir en bonne forme. Il n'en restait que des traditions un peu imprécises. Le seigneur semblait bien le vrai maître, puisqu'il commandait

en souverain, percevait les taxes, usait de tous les privilèges ; et cependant, le paysan établi sur le domaine avait droit à l'usage de la terre. Le seigneur, quelle que fût sa puissance, ne pouvait l'en chasser, ni lui en refuser la jouissance. Il ne pouvait que débattre avec lui les droits à cette jouissance.

C'était une sorte d'indivision entre deux propriétaires qui avaient des droits fort inégaux. Ou plutôt, la propriété était frappée d'une sorte de servitude. Mais comment départager tous ces droits? Ni l'un, ni l'autre des associés ne voulait continuer à vivre ensemble. L'un disait qu'il ne voulait pas régler sa marche audacieuse sur un homme trop lent, ni mesurer son travail à la mesure d'un paresseux ; l'autre voulait qu'on établît ses droits, afin qu'on n'abusât plus de sa faiblesse.

On imagina un compromis. Ce fut l'œuvre de 1864. Le seigneur, réputé le maître, puisqu'il en exerçait tous les droits, garda son domaine, mais dut en abandonner une partie aux paysans, qui étaient établis sur les limites de ce domaine. Cette partie de terre était destinée à racheter les anciens droits des paysans moyennant quoi le propriétaire reprenait toute sa liberté. C'était un partage, une sortie d'indivision. Mais pour les paysans, l'opération fut une distribution de terre, qui n'était pas la première, et qui serait suivie d'autres jusqu'au complet partage de la terre détenue par le maître et à laquelle ils avaient droit. C'était, dans leur esprit, un simple acompte. Dans l'esprit du propriétaire, c'était la libération complète, l'établissement et la consécration d'un nouveau droit, le droit de propriété individuelle, qui permet de faire ce qu'on veut chez soi. Voilà tout le malentendu.

Le paysan conservait la notion, qu'il a toujours eue, de la propriété commune et gardait l'idée de son droit au grand domaine, l'idée slave de la propriété collective. Le propriétaire, lui, avait acquis l'idée occidentale de la propriété individuelle, qui n'était autre que l'idée romaine de propriété quiritaire. Il se considérait comme définitivement le maître, libre de faire chez soi ce qui lui plaisait, maître d'user et d'abuser, selon la terrible formule. Et le législateur, considérant qu'une telle conception était un progrès, l'inscrivait d'une façon définitive et solennelle dans les codes. Le Code civil, le droit français, né du droit romain, devenait le code national de la Roumanie. Ainsi le

droit des nations, où l'individu était libéré, où l'individu était sacro-saint, le droit occidental remplaçait, sans que rien y eût préparé les populations, le droit oriental, le droit slave, le droit de la propriété commune.

Ce droit nouveau allait constituer, aux mains des grands propriétaires, une arme terrible. Ils avaient conservé leurs immenses domaines. La partie cédée aux paysans, bien que diminuant ces domaines, ne leur enlevait pas leur caractère de *latifundia*. Cette partie, d'ailleurs, était divisée en une multitude de parts et les parts réunies de tous les paysans n'arrivaient presque jamais à égaler la part du seul propriétaire, à l'équilibrer, jamais, la puissance d'une étendue de terre divisée et répartie entre mille propriétaires ne pouvant pas balancer la puissance de la même étendue de terre concentrée aux mains d'un seul.

Le régime féodal subsistait donc, mais aggravé. Puisque la distribution du sol restait la même, puisque les conditions économiques demeuraient les mêmes, les mœurs, sinon les lois, devaient demeurer les mêmes, c'est-à-dire féodales. Et en effet, le propriétaire, qu'il fût d'origine nouvelle ou ancienne, resta bien un seigneur féodal comme autrefois.

Mais le régime moderne donnait à cet homme un pouvoir bien plus grand que celui des anciens seigneurs. En effet, il renforçait ce pouvoir de tout le droit nouveau. Or, il n'y a plus de monarque, plus de roi, plus d'empereur qui ait sur son empire ce droit absolu que la société moderne a donné au propriétaire sur son domaine.

Mais encore, dans la plupart des nations modernes, la propriété s'est tellement divisée que le propriétaire ne peut abuser que sur un petit espace. Son empire est restreint. Et la force de cet empire est contrebalancée par la force des propriétés voisines, empires également puissants. Ici, en Roumanie, non pas. Le propriétaire roumain est seul, sans voisin qui puisse être, à l'occasion, un concurrent et un modérateur. Ceux qui l'entourent, ce sont ses anciens paysans, à qui il a cédé une petite partie de sa grande terre. Chacun de ces paysans en a pris un morceau, est devenu un petit propriétaire, un très petit propriétaire. Autour du grand empire féodal, il n'existe qu'une poussière d'États sans force. Le maître détenait donc encore les moyens d'existence, et tous

les moyens d'existence d'une population qui ne vit que de la terre, car, le lopin qui était échu à chaque famille ne suffisant pas à ses besoins, il fallait bien, de toute nécessité, aller demander au grand domaine la part supplémentaire et subir les conditions du maître. Il ne serait pas un homme, ce maître, s'il n'abusait pas de son pouvoir. Il ne fait en cela qu'obéir à sa nature d'homme, toujours mauvaise. C'est, non point sa faute, mais celle d'un état social, qui met au service des passions d'un homme une formidable puissance. Cet homme, s'il est rapace, n'est que le produit des conditions économiques. Tout être humain qui n'a pas de frein est un monstre. Il n'y a pas de vertu sociale sans contrainte.

Le propriétaire roumain était dans les conditions de l'homme à qui l'on pose, chaque jour, ce que Rousseau a appelé, le problème du mandarin. « S'il ne nous en coûtait, pour satisfaire nos passions, que de faire un geste, qui ne tuerait en Chine un vieux mandarin inconnu?... » Ne nous disons pas meilleurs que nous ne le sommes. Presque tous, dans un moment où nos désirs sont violemment excités, nous tuerions le mandarin. Il en était ainsi pour le propriétaire roumain. Absent de son pays, vivant dans des villes étrangères, au milieu de tous les plaisirs, il louait son domaine et ses paysans à un fermier, entrepreneur de travail humain. Or, ce fermier, à chaque renouvellement du bail, posait au propriétaire le problème du mandarin. Il lui offrait le moyen de satisfaire les désirs dont il était tenté, en augmentant la rente du sol, à la condition que le propriétaire laissât tuer le mandarin, livrât le paysan. Et le propriétaire tuait le mandarin inconnu.

C'est ainsi que le travail et les obligations des paysans croissaient sans cesse. Ils s'exténuaient pour nourrir un maître qu'ils ne voyaient jamais. La propriété de ce maître était à elle seule beaucoup plus grande, deux fois, trois fois, dix fois plus grande que l'ensemble de toutes les propriétés des cinq à six cents familles paysannes du domaine. Ainsi, du fait de cette mauvaise répartition, voilà un pays qui est dans un état de déséquilibre, un pays de grands riches et de grands pauvres, sans aucun contrepoids, une situation qui prête trop aux déclamations, — même si la justice et le droit et la loyauté régnaient entre les parties, — parce qu'il est facile de faire

apparaître le fait de cette propriété comme une iniquité et comme une monstrueuse injustice. Et voilà une première raison d'intervention de l'État.

Mais la justice et la loyauté ne règnent pas entre les parties, parce qu'elles ne règnent jamais entre les puissants et les misérables. Cela n'est pas possible; cela n'est pas humain. Les puissants abusent toujours des misérables. Et, ici, où les puissants et les misérables, en perpétuel contact, sont obligés de traiter entre eux, les puissants abusent. Et voilà une autre raison pour cet arbitre souverain, qu'est l'État, d'intervenir dans ces traités.

En outre de cette nécessité, qui résulte de la force même des choses, l'État est poussé à cette intervention, qui devient proprement du socialisme et qui se transforme, quand elle manque de mesure, en une surveillance tyrannique, par tout le passé et toutes les traditions de ce pays.

Dans l'ancienne Roumanie féodale, le Prince, comme jadis le Roi en France, fut souvent le protecteur des paysans contre les boyards, leurs oppresseurs. Or, l'État est le successeur du Prince. Le régime ancien est trop près pour qu'il soit oublié. Un demi-siècle n'a pas encore passé depuis le temps où les anciens usages étaient en vigueur. Et les vieillards peuvent en parler aux jeunes gens. Ainsi le régime nouveau de liberté économique ne peut se réclamer du droit de prescription. Il peut être encore discuté comme un essai et un essai malheureux. Il se trouve des gens pour le critiquer et demander à ce qu'on rouvre le procès de la propriété mal clos, non définitivement clos, par la sentence de 1864.

Ce procès est la revendication par le paysan du droit à la communauté de la terre. Cette communauté est un fait historique, dont l'origine est extrêmement lointaine. Ces races orientales ont pratiqué, jusqu'à nos jours, la propriété collective de la terre, — la propriété du village, et non la propriété individuelle. Si des lois écrites ont tranché la question, depuis quelques années seulement, et transformé cette propriété collective en propriété individuelle, en précisant les droits de chacun, ces lois n'ont pas pénétré les cerveaux, surtout les cerveaux des paysans très primitifs, qui n'ont aucune notion

de la Loi, ou, plutôt, pour qui l'habitude et l'antique usage seuls sont les vraies lois.

Or, malgré les nouveautés des codes, les habitudes de travail et les relations des hommes sont restées exactement les mêmes que celles de leurs ancêtres. Les notions de leur esprit sont donc les mêmes que celles des hommes de jadis. Et une des principales pour le paysan, c'est son droit à la terre, sur laquelle il est installé avec son maître, lequel y a droit comme lui et est chargé d'exercer sur cette terre une sorte de gouvernement paternel. Cette communauté de la terre mérite une explication. Si on ne la comprend pas bien, on ne comprend rien à ces problèmes agraires, qui agitent la Roumanie, comme la Russie.

Les Français, par exemple, n'ont jamais bien saisi le sens de toute la partie des romans de Tolstoï, relative à la terre, ni les scrupules des personnages, qui veulent distribuer leurs terres aux paysans, ni ce que peut bien dire cette distribution de terre. Il faudrait être slave et connaître les relations des propriétaires et des paysans, sur ces grands domaines, pour y entendre quelque chose. C'est qu'en effet, chez les races slaves, la propriété a un caractère particulier. Elles ont possédé la terre en commun. Et cette communauté a duré, chez certains de ces peuples, jusqu'à nos jours. Chez d'autres, cette communauté a disparu; mais le souvenir en est encore partout présent, dans les institutions, les habitudes et les mœurs. Il en est ainsi des populations, qui habitent les plaines, avec quoi le royaume roumain a été constitué. Et ce fait social si étrange démontrerait, à lui seul, un fait que les meilleurs et les plus récents des historiens roumains reconnaissent aujourd'hui : l'origine slave de ces populations, qui parlent une langue latine.

En Roumanie, chaque village possédait une étendue de territoire, qui avait ses limites déterminées et formait une sorte d'unité, un « pays » ou mieux, — et c'est encore dans le Moyen âge français que nous allons trouver le mot propre, — un *finage* (finis : limite). Que ces territoires aient été bien délimités, et par des bornes certaines, le fait est sans conteste. On trouve dans les archives des grandes familles, qui possédaient plusieurs de ces territoires contigus, des réclamations et des procès de paysans habitant des territoires différents et deman-

dant au maître de faire respecter les limites de chacune de ses propriétés. Et l'on prenait soin de bien établir ces limites à l'aide du témoignage des anciens du village. Évidemment, le seigneur n'avait aucun intérêt à ce qu'on déterminât exactement les bornes de ces terres voisines, et sur lesquelles il était partout le maître. A la communauté paysanne seule, qui habitait le territoire, il importait qu'une autre communauté paysanne respectât les limites de son champ et de son étendue d'herbe.

Les paysans d'un même village et d'un même territoire donnaient à leur territoire, à leur finage, un nom qui signifie héritage (moshia), parce qu'ils prétendaient le tenir d'un ancêtre commun (mosh). Aussi se tenaient-ils tous pour parents et de là peut-être l'habitude, qui est restée chez les paysans roumains, comme chez les paysans russes, de se donner entre eux le nom de *frères*. Quant à leur manière de posséder cet héritage, chacun n'avait en propre que la maison et l'enclos qui l'entourait. Les champs étaient partagés périodiquement, selon la nature des terrains et la distance à laquelle ils se trouvaient du village, de façon que la plus grande équité régnât.

Que nous voilà loin du régime individuel, qui est celui de notre temps! Que nous voilà près du *mir* russe et près aussi des temps les plus anciens des sociétés! Voilà bien le partage des champs, qui avait lieu chez les Germains de Tacite. Voilà le droit de propriété collective, conforme aux traditions et aux besoins de ces sociétés pastorales.

Ces sociétés, en effet, n'ont pas la notion de la propriété individuelle, parce que cette propriété leur est inutile. Elles vivent de leurs troupeaux, qui sont le bien commun de la famille. La famille composée des enfants, des enfants des enfants, des collatéraux et des serviteurs, est immense. Elle forme une tribu, capable de combattre comme une armée. La tribu reconnaît le pouvoir d'un descendant de l'ancêtre commun, généralement du plus ancien, qui a aussi le plus d'expérience. Cet ancêtre administre les biens, rend la justice, exerce le commandement, dit les prières. Tel Abraham, ou Laban, ou Jacob; tel aujourd'hui, dans les steppes du Turkestan, un noble chef de Tartares Kirghiz.

La tribu pastorale ne songe pas à s'approprier le sol. Qu'en

ferait-elle? Elle n'y séjourne qu'autant qu'il y a de l'herbe. Quand le pâturage est épuisé, elle plie ses tentes et pousse plus loin ses troupeaux. Le travail consiste seulement dans la garde des animaux, dans la traite, la tonte, la fabrication du lait fermenté et du fromage. Jeunes gens, femmes et vieillards y sont également propres : aussi y a-t-il dans ces sociétés une grande égalité parmi les membres.

Lorsque la population augmente, lorsque le champ d'herbe se resserre et ne permet plus la vie errante, ces sociétés sont bien obligées de se fixer et de se transformer. La maison remplace la tente; le village, le campement. Une société mi-pastorale, mi-agricole succède à la première. Le troupeau reste aussi nombreux que le permet le terrain dont la tribu dispose. On ne s'adresse à la culture que pour le supplément des ressources indispensables, parce que les travaux de l'agriculture sont plus rudes que ceux de l'élevage.

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant que les peuples, qui sont restés dans les grandes plaines de la Russie, de la Roumanie, plaines qui continuent géographiquement la grande plaine asiatique, où la vie pastorale s'est maintenue encore de nos jours, aient conservé une organisation pastorale. Et c'est dans cette origine lointaine qu'il faut chercher l'origine du *mir* russe et de l'ancienne propriété collective roumaine; l'organisation du village, semblable à une tribu; la possession du territoire reçu comme un héritage et que les héritiers maintiennent dans une perpétuelle indivision.

A une certaine période de l'histoire roumaine, probablement vers le XIIIe siècle, des conquérants venus de l'ouest et du sud-ouest envahirent le pays. Ils y apportaient les coutumes féodales. Ces guerriers, rangés autour d'un chef, voïvode (mot slave), formèrent naturellement une classe privilégiée, une noblesse, qui, avec le voïvode, administra, exploita le pays conquis et aida son chef à défendre la conquête contre les voisins. Le chef paya leurs services avec la seule richesse que la conquête mettait à sa disposition : la terre. Il leur donna des villages et le territoire de ces villages, des héritages (moshii). Ils en devinrent les seigneurs. Et en vertu de ce droit, ils perçurent sur ces villages des impôts, des redevances.

Ce nouveau propriétaire, étranger à la tribu, dominant la

tribu, prélevant des dîmes sur tous ses membres, s'installe en maître. Non pas, toutefois, en seul et unique maître. Il est un co-partageant des fruits, un nouvel associé qu'il faut nourrir. Il s'est fait certes la part du lion. Toutefois les paysans continuent à dire en parlant de l'héritage : notre terre. Et en fait, ils sont les co-propriétaires de cet héritage. Les nouveaux seigneurs n'ont pas le droit de les en chasser. Les privilèges même de ces maîtres sont déterminés et limités par les décrets du Prince.

Ce droit de propriété fondé sur la conquête est légitime, comme tous les droits de propriété, par le fait seul qu'il a existé et qu'il a pu se maintenir. Son fondement est la force, et nulle part on n'a appuyé la propriété sur un fondement plus solide que sur la force. Ne nous indignons pas. La force est, après tout, une vertu sociale. Elle mérite d'être récompensée. Nous ne sentons pas bien aujourd'hui toute l'étendue de cette vertu, parce que nous ne sentons plus tout le besoin de la force. La force est exercée par l'État, à l'aide de l'armée et de la police. Mais dans les époques de troubles et de pillages, la nécessité de la défense était impérieuse. La force était vénérée à juste titre. Elle était exercée par des individus audacieux, héroïques et qui apparaissaient aux peuples comme des libérateurs et des protecteurs. Autour de celui qui était un chef et qui savait commander, les populations se pressaient reconnaissantes. Il possédait, celui-là, des qualités précieuses à la société, parce qu'elles étaient et, au fond, restent toujours les plus rares. Aussi rien n'était-il plus juste que de lui réserver une récompense et de lui faire sa part.

Dans les sociétés plus avancées, l'on récompense la ruse qui devient vite la fourberie : la ruse du commerçant, la ruse de l'homme d'argent, la ruse de l'homme d'affaires. La ruse, c'est l'intelligence, et l'intelligence, c'est une manière de force, la force transformée et qui convient aux peuples, dont la sécurité matérielle est assurée. Force et fourberie conduisent à ce que les esprits timorés appellent le vol qu'ils condamnent. Ce sont là pourtant les bases solides du droit de propriété.

Ce droit éminent du seigneur sur la terre, ce droit d'exercer les pouvoirs publics et de prélever des impôts se transforma peu à peu, à mesure que la société se transformait. Celui qui

commandait et qui avait la force fut peu à peu réputé le maître du mont, de la plaine et des eaux. Le droit du paysan diminuait tous les jours; celui du seigneur augmentait. Lorsque les pays roumains imitèrent l'Europe occidentale, le droit des seigneurs s'assimila tout naturellement au droit des propriétaires occidentaux. Et la propriété se transforma d'elle-même de collective en individuelle.

Dans notre Gaule romaine aussi, les Barbares devinrent, à la suite de leurs conquêtes, de grands propriétaires, d'abord percepteurs de dîmes et de redevances, puis vraiment propriétaires. Mais il y eut entre eux et les féodaux roumains une différence essentielle. Ceux d'Occident s'installèrent sur les terres conquises. Ils y bâtirent une forteresse, autour de laquelle le village s'abrita. Ils y rendirent des services visibles. S'il commirent des exactions et exigèrent, quand le besoin les pressait, au delà de leur dû, ils furent souvent aussi les défenseurs de leurs paysans contre les ennemis du dehors. Ils occupaient la terre. On les voyait. On s'habituait à l'idée de leur supériorité. De génération en génération, ils conquéraient le droit. Leurs fils, nés dans le château, leur succédaient. Il y avait possession, usage. Il y avait durée, et la durée est un des éléments essentiels qui font le droit de propriété.

Ceux de Roumanie, à l'encontre, n'habitèrent jamais leurs terres. Ils n'y construisirent aucun ouvrage de défense pour protéger leurs paysans contre les ennemis du dehors, si nombreux sur cette route naturelle des invasions, qui allaient d'Asie vers l'Europe. On ne trouve pas de ruines de châteaux-forts dans la campagne roumaine. On ne trouve pas même de ruines de grandes résidences seigneuriales, qui attestent que le maître a habité sur sa terre. Le paysan ne l'a pas vu. Il ne sait pas ses traits matériels. Il ne le connaît pas dans ses générations, dans ses enfants et les enfants de ses enfants. Le propriétaire, à son tour, ne s'est jamais soucié des besoins de la terre. Il n'a pas rendu aux paysans les services d'un patron et d'un chef. Aussi leur est-il apparu comme un intrus dont rien ne justifiait la présence. Ils l'ont subi. Ils ne l'ont pas accepté. Ils l'ont toujours considéré, ils le considèrent encore comme un usurpateur et de droits et de terre, d'une terre que le

paysan seul travaille et a travaillée, lui et ses pères de toute éternité.

Aux yeux du maître, non plus, l'objet possédé n'a pas une vivante réalité, comme a d'ordinaire la terre pour le propriétaire qui en connaît les moindres replis, les arbres, les maisons, les ruisseaux, toutes les mottes. Elle n'est pas pour lui comme sa création, comme son enfant, comme une partie de lui-même, qu'il a soignée, embellie, améliorée, comme un membre de sa personne, qu'on ne pourrait lui arracher sans le mutiler. Ce n'est qu'un privilège qu'il exploite, ou laisse exploiter par un intermédiaire, sans se soucier si cet intermédiaire en abuse. Aussi n'est-il pas prêt à défendre sa propriété avec cette sauvage énergie que déploient les vrais propriétaires à qui on enlève leur foyer et leur sol.

Ainsi, voilà une société où l'État, par l'antique habitude des droits du Prince qui fixait les redevances et corvées, est habitué à intervenir naturellement dans les contrats entre patrons et ouvriers; un paysan, qui pense avoir des droits à la propriété d'un sol détenu par d'autres; un propriétaire, qui n'ayant jamais réellement possédé est incertain de ses droits; en somme, une commune possession mal réglée, un commun héritage mal liquidé. Si vous y ajoutez un déséquilibre social, naissant de la répartition mal proportionnée des biens, et, par-dessus le tout, chez un peuple qui a joui des douceurs de la vie pastorale, l'introduction de l'affreux régime moderne de la libre concurrence, rendant le travail plus intense et la vie plus rude, vous comprendrez plus aisément l'extrême socialisme des lois récentes.

Ce socialisme, d'ailleurs, est ce qu'il devait être, un socialisme idyllique de populations qui ont été pastorales et qui se souviennent de l'avoir été. Elles ont connu le bonheur et la modération des désirs. Rien n'est plus heureux que les sociétés de pasteurs, où tout est mis en commun, où le luxe est inutile, où la cupidité et l'orgueil n'existent pas, parce que l'individu ne peut se détacher de la famille, de la tribu et se singulariser. Les biens y sont abondants, puisqu'ils suffisent, et au delà, à assurer les besoins. Le travail entraîne peu de fatigue. Il se fait en commun, sans hâte. Et le travailleur peut garder son insouciance et sa gaîté. Une heureuse égalité règne entre tous

les membres, qui vivent sous la domination du patriarche. Toute l'humanité a gardé ce souvenir, qui est celui du paradis terrestre, placé à l'origine du monde.

Mais un peuple, qui a pu vivre jusque de nos jours dans cet heureux état pastoral, ne peut s'accommoder de la vie moderne. C'était autrefois la paix. C'est maintenant la guerre, le déchaînement des hommes, la suprématie des forts, l'écrasement des faibles. Un tel régime n'est pas juste aux yeux des anciens hommes; un tel régime est le désordre. C'est le règne du mal. Il ne peut durer sans que le monde même périsse. Il y faut rétablir la justice, l'égalité. Et la force des espérances des peuples, de leurs illusions et de leurs désirs annonce les mondes nouveaux. Les Évangiles sont prêchés.

C'est le socialisme chrétien. C'est le socialisme juif. C'est le socialisme messianique. C'est le socialisme oriental. L'Orient ne peut se plier à l'active vie de l'Occident. Heureux et tranquille, il a un mouvement naturel d'horreur contre ce surmenage et ces ambitions de peuples en folie, qui ne voient pas que la vie est courte et que les choses qui importent, c'est le repos, l'amour et la mort. Et chez les peuples dont les institutions et les conditions de vie sont toutes proches de la vie pastorale et la rappellent, — tels, les Russes et tels, les Roumains, — il est tentant de refaire le monde selon un peu plus de logique : dans ces pays, où un seul grand riche détient la terre qui nourrit des milliers de paysans, il n'y a qu'un seul être à supprimer, et voilà le bonheur du monde. Et pour maintenir ce bonheur durable, il n'y a qu'à se réformer un peu soi-même, à réfréner ses vices, c'est-à-dire ses désirs et ses ambitions, à redevenir chrétien, — oriental et patriarcal.

Dans les sociétés où ce rêve a persisté, dans celles où le régime de la propriété communiste a passé trop vite au régime de la propriété individuelle, l'esprit socialiste est la tournure naturelle à tous les esprits. Tous en sont imprégnés; il est en eux comme un instinct qui les guide. Et dès que surgit une difficulté sociale, ils proposent comme les remèdes les plus ordinaires et les plus simples des mesures qui étonnent les esprits occidentaux : un nouveau partage des biens; une distribution plus équitable des terres; un retour à la simplicité primitive, un retour à la nature. Et comme jadis, dans les

sociétés orientales, un prophète se levait pour jeter la malédiction de Dieu aux riches, qui sont tous mauvais, des hommes se trouvent, qui rappellent les excès de l'argent, les jouissances des riches, les souffrances du pauvre. Et voici l'humanité divisée en deux humanités, l'une qu'on maudit, l'autre sur laquelle on s'attendrit : les bons Fridolin et les méchants Thierry de tous les esprits simplistes.

C'est là la substance de tous les discours qui ont été prononcés à la Chambre roumaine pour légitimer ces lois singulières, les plus audacieuses peut-être et les plus étranges qu'ait faites un État moderne.

*
* *

Lorsque les cités antiques s'agitaient, parce qu'une plèbe devenue trop nombreuse par l'accroissement naturel de la population manquait de ressources, les orateurs populaires parlaient immédiatement d'un nouveau partage des terres et les passions excitées ensanglantaient le forum. C'était le moyen qui paraissait le plus simple et le plus naturel pour résoudre la question sociale, laquelle était surtout une question agraire. Et c'était le même problème que celui qui nous occupe en Roumanie.

Les législateurs roumains n'ont pas su imaginer d'autre finesse. Ils ont résolu d'imposer à chaque propriétaire le sacrifice d'une partie de sa propriété, afin de la jeter aux paysans irrités, comme l'on jette un morceau de viande à un chien maigre et qui vous presse de trop près. Le législateur songea d'abord à une vraie confiscation, habilement recouverte d'un appareil légal. Il semblait, en effet, respecter la propriété, que la Constitution, jurée par le Roi, déclarait inviolable et sacrée. Mais il lui imposait une servitude perpétuelle, sur une étendue proportionnelle à la surface totale et qui aurait constitué pour les paysans un pâturage communal, une réserve d'herbe.

C'était une confiscation sans courage; une mesure révolutionnaire, mais sans la hardiesse et la noblesse des révolutions qui, souvent, entraînent les esprits par leur enthousiasme et

leur violence. C'était une sorte de vol à la procédure, imaginé par d'astucieux robins orientaux, qui, respectant toutes les apparences de la légalité, croient respecter tout le droit. La tentative échoua, malgré la servilité des majorités. Les législateurs eurent peur des conséquences d'un principe, que l'on n'avait qu'à étendre pour résoudre aisément toute la question, par la confiscation générale de la propriété.

A la confiscation, ils substituèrent l'expropriation forcée de la huitième partie du sol possédé par les grands propriétaires. Ils s'obstinaient toujours à la même pensée, une distribution de terre aux pauvres. Tout les y entraînait. Le socialisme des sociétés primitives, cette sorte d'idéal pastoral, qui était au fond de leurs cœurs ; la tradition ensuite, la tradition de 1864, ce grand partage qui, en distribuant une partie des terres seigneuriales aux serfs, avait amené la paix sociale pendant quelques années. Après ce grand partage, d'autres partages avaient suivi, qui avaient fortifié cette tradition : pour arriver à la solution de la question sociale, il n'y avait qu'à procéder à une série de perpétuels partages et de perpétuelles distributions de terres, à une révision périodique des titres de la grande propriété.

C'est donc en vain que la Roumanie avait voulu fonder la propriété occidentale, européenne, en vain qu'on avait inscrit le principe de la propriété individuelle dans les Codes, garantis par la Constitution. Tout cet édifice social craquait sous l'effort du passé asiatique et sous la poussée de la peur, de la grande peur, que les paysans en révolte avaient jetée dans cette société de riches. On parlait du salut de l'État. On répétait à satiété la maxime : *Suprema lex. Suprema lex!* Il n'y a plus de lois. Pendant des mois, on répéta les mots dangereux justificateurs de toutes les tyrannies. Le Président du Conseil disait qu'une Constitution n'était qu'une œuvre de juristes et une subtilité d'avocats, dont il ne s'inquiétait pas. Et c'était un sage et un homme d'expérience ! Un autre ministre affirmait que lorsque le peuple mourait de faim, il n'y avait plus de lois. Et c'étaient des conseillers de la Couronne, des hommes initiés aux affaires publiques ! Une colère de despote asiatique les irritait contre tous les freins que la Loi européenne avait mis à leur fantaisie.

Et l'expropriation fut décrétée pour cause d'utilité publique. Le gouvernement justifia l'utilité publique, en soutenant qu'il était nécessaire au salut de l'État de réparer un grave oubli de la loi de 1864, que l'expérience avait révélé. Quand on avait distribué des terres aux paysans, on en avait fait des lots individuels. Or la rapide extension de la culture des céréales avait rapidement transformé tous ces lots, tout le sol roumain en terre arable, en champs cultivés. On avait oublié de garder une réserve d'herbe pour les pâturages. Et les paysans, obligés d'avoir des animaux pour faire leurs travaux, les travaux sur leur propre terre et les travaux sur la terre du propriétaire, qu'ils cultivaient en échange d'une concession, n'avaient pas d'herbe pour les nourrir. Sur leurs propres champs, qui s'étaient divisés par suite des partages successifs et qui ne suffisaient plus à nourrir une population sans cesse croissante, ils ne pouvaient réserver une partie qu'ils laisseraient en friche, pour le pacage. Le grand domaine seul, avec ses vastes étendues, offrait de libres parcours où les animaux pouvaient vivre. Mais le détenteur du grand domaine se trouvant en possession de l'herbe, qui est la nourriture des animaux, bien le plus précieux du paysan, gage de son indépendance, avait par là même, en ses mains, un puissant moyen de contrainte contre ces paysans. Il était le maître de leur volonté et de leur indépendance. Puisqu'ils ne pouvaient se passer du grand domaine, dès que le printemps faisait la terre verte, ils étaient ses sujets et subissaient ses exigences. Dès lors, les contrats de travail, intervenus entre le propriétaire et les paysans, n'étaient plus équitables. Ils étaient conclus sous la contrainte de la nécessité.

Le législateur concluait donc qu'il fallait rétablir la communauté de l'herbe et du champ de pacage. Et pour fonder ce champ communal, il se disait forcé de prendre la terre où elle se trouvait, c'est-à-dire chez le grand propriétaire. D'où l'obligation d'exproprier ce grand propriétaire et de revenir à la propriété collective, qui a existé jadis en Roumanie, qui existe encore dans le *mir* russe. Force de la tradition, dont les hommes se dégagent avec tant de peine!

La reprise de ces terres aux propriétaires devra se faire immédiatement. Et immédiatement, les paysans entreront en

possession. Quant au paiement, il aura lieu par annuités. L'État l'assurera. Il se couvrira sur les communes. On augmentera l'impôt, et pour que cette augmentation soit moins sensible, le paiement se fera en un très grand nombre d'années, cinquante ans en l'espèce.

Cette manière de procéder porte avec elle de graves conséquences. Premièrement, dans l'esprit d'un paysan simple, s'inscrira un fait brutal, dont rien ne masquera la brutalité. L'État prendra de la terre aux propriétaires pour la donner aux paysans. Ils entreront librement sur ce grand domaine revendiqué par eux, et dont les gardes leur ont pendant si longtemps défendu brutalement l'entrée. Conclusion : l'État est donc plus fort que le propriétaire ; il peut tout ; et quand il le voudra, il pourra leur donner toute la terre. Il en a donné une partie à la suite d'une révolte. Il n'y aura donc qu'à reprendre un système qui a si bien réussi.

A ce système, on risque bien certes les répressions sanglantes et les fusillades. Mais ce sont les dangers de toute guerre. Et la classe paysanne se trouvera dans la même situation qu'une nation qui est à l'étroit dans son pays et qui, ambitieuse d'élargir ses frontières, se demande si, malgré les risques qu'elle court, il n'est pas de son intérêt de déclarer la guerre.

Deuxièmement, il échappera au paysan qu'il a fait l'acquisition de la terre à titre onéreux, parce que le législateur a pris soin de dissimuler, autant qu'il l'a pu, ce titre onéreux, grâce à son système de recouvrement. Aucun sacrifice préalable n'est exigé du paysan pour entrer en possession. Au bout de l'an, on augmentera ses impôts. Mais dans son cerveau, il ne s'établira aucun lien entre l'acquisition de la terre et l'augmentation des impôts. Trop souvent, il a vu le percepteur exiger de lui davantage, sans que, pour cela, on ne lui ait rien donné en échange. Est-ce que l'État ne peut pas lui demander ce qu'il lui plaît? Est-ce qu'il n'est pas successeur des anciens Princes, qui créaient des taxes selon leur bon plaisir? Une augmentation d'impôts, cela est naturel et trop ordinaire. Une distribution de terre, cela est extraordinaire et ne peut s'entendre que comme le résultat d'une victoire de la classe paysanne.

Troisièmement, l'expropriation n'étant pas précédée comme il est de règle en droit moderne, d'une juste et préalable indemnité, le paysan ne saura pas que le propriétaire a reçu le paiement de sa terre et, comme ce propriétaire ne voulait pas vendre, n'a jamais voulu vendre, quelque offre qu'on lui ait faite, le paysan conclura, justement d'ailleurs, que le propriétaire a été forcé, en vertu de la toute-puissance infinie de l'État, de donner cette terre qui n'a pas été payée, et qu'il y a eu confiscation.

Quatrièmement et enfin, le procès de la communauté, qui dure depuis l'invasion des guerriers d'Occident, le procès de superposition des deux droits de propriété, le procès de l'indivision, que les gouvernants ont cru résoudre par l'acte de partage de 1864, auquel le paysan n'a pas souscrit, puisqu'il n'a jamais été convoqué à délibérer dans une Chambre libre, — ce procès est rouvert. Ce fier droit du propriétaire absolu et indiscutable vient d'être abattu d'un coup. Les bornes infranchissables de son domaine ont été franchies. Le droit du paysan à l'héritage commun du commun ancêtre est confirmé. La revendication de ce droit devient éternelle.

Au prix de tous ces dangers, aura-t-on du moins approché du but qu'on voulait ruineuse? Aura-t-on mis le paysan à l'abri d'une spéculation ruineuse? Lui aura-t-on rendu un peu de liberté dans les contrats qu'il concluait avec le propriétaire? Était-ce une de ses principales souffrances que cet esclavage indirect, et, cette souffrance apaisée, recouvrera-t-il un peu de paix?

Je ne pense point que les hommes d'État, qui gouvernent la Roumanie se soient fait là-dessus une illusion d'une heure. Le pâturage communal est une forme de propriété collective, qui n'a pas la moindre chance de durée. Je ne dirai pas que c'est un recul de civilisation, une forme arriérée de la propriété. Le paysan roumain n'est pas si développé, comme individu, qu'il ne puisse s'accommoder d'une propriété commune. Et au contraire, ses traditions l'y inclinent. Sa forme de travail le porte naturellement à l'association, comme le paysan russe, son voisin. Mais si le pâturage communal et la forêt communale ont pu se maintenir dans des pays de montagnes, où la population vit encore de l'élevage, et sur des par-

ties de la commune, qui sont naturellement des lieux d'herbes, impropres à toute autre culture, l'établissement de ce même pâturage communal, dans la plaine roumaine, est contraire à la nature des choses.

Le climat ne permet pas la création à volonté de prairies naturelles. Le mot de pâturages évoque dans notre imagination les gras herbages de Normandie, ou ces beaux prés verts bordés de peupliers, qui sont au bord de nos rivières, ou encore, au-dessous des forêts, les belles pentes de nos montagnes. Mais dans cette plaine roumaine, à climat continental, où d'extrêmes chaleurs succèdent à d'extrêmes froids, et sur un sol calcaire qui laisse filtrer facilement les eaux, la partie de la terre laissée inculte pour le pâturage se recouvre, après la fonte des neiges et les pluies de mars, d'immenses chardons, d'énormes camomilles, mêlés à toutes les herbes, dont le vent des steppes a apporté la graine. Souvent, si le printemps n'a pas été pluvieux, dès le mois d'avril, le sol est brûlé de soleil. L'herbe morte est d'un gris de cendre. Les moutons seuls peuvent la tondre. La terre toute nue se durcit et se contracte jusqu'à se fendre en larges crevasses, où les chevaux risquent à chaque instant d'engager leurs sabots. La surface est polie et glissante comme de la glace. Les animaux y chercheraient en vain leur nourriture. Ils doivent parcourir plusieurs hectares pour tromper leur faim, car il y a d'extrêmes sécheresses. Le sol reverdira à la première pluie. Il faut l'attendre. Mais aura-t-on le temps d'attendre? Le paysan anxieux se pose cette question, pendant qu'il voit son bœuf dépérir. Cependant la nécessité presse. Les travaux se succèdent. Il n'a à sa disposition qu'un animal épuisé et qui ne rend que de mauvais services. Et il s'en contente, puisqu'il ne peut faire autrement. Pour faire autrement, il faudrait savoir qu'on peut créer, dans ces pays, des prairies artificielles. Mais ses pères ne l'ont pas fait et c'est trop de travail!

A quoi sert donc d'avoir réservé un espace pour le pacage, un espace restreint, un hectare par huit têtes de bœufs ou vaches. Cet espace est insuffisant. Le paysan le sait bien. Et il sait bien aussi que c'est la terre labourée seulement, la terre rompue, brisée, débarrassée de cette couche de terre durcie au soleil comme une brique, que c'est la terre labourée qui

permet aux graines, à toutes les graines qu'apporte le vent, de pousser. Le pacage, il le trouve sur les champs de blé, quand la récolte est enlevée, ou sur les champs laissés en jachère, et dont il y a toujours chez le grand propriétaire.

Il sait aussi que cette terre de la plaine roumaine, que l'on réservera pour le pâturage, est la même et de même qualité que le champ qu'il travaille et qui, dans les années favorables, donne de si abondantes moissons. Il sait que, labourée et ensemencée, cette terre lui rapporterait dix fois le prix qu'il paie au propriétaire pour le pacage et qu'il continuera à lui payer, parce que le pâturage communal sera, en tout cas, insuffisant et ne le libérera pas de l'obligation d'aller chez le propriétaire. Alors, comment les pouvoirs publics, qui se disent ses protecteurs, lui imposeront-ils une culture mauvaise, une culture inférieure, le condamneront-ils à une propriété qui sera de nul rapport si elle reste en pacage et qui pourrait lui être d'un si bon revenu en terre ensemencée? Comment sauront-ils, ces messieurs de la ville, ce qu'il lui faut, à lui paysan? Comment, et de quel droit outrecuidant, auront-ils l'intelligence de ses besoins? Comment, eux qui tremblent devant ce paysan et qui ne savent pas résister aux injonctions des foules révoltées, lorsqu'elles demandent la terre qui ne leur appartient pas, comment l'empêcheront-ils de prendre un jour et quand il le voudra la terre qui lui appartiendra, la terre qu'il aura payée, et d'en jouir comme il l'entendra et au mieux de ses intérêts?

Après un an ou deux, et malgré toutes les dispositions contraires de la Loi, ces pâturages, pour la constitution desquels on a institué la confiscation, seront labourés et transformés en terres de culture. Le législateur d'ailleurs n'a-t-il pas prévu cette transformation quand il a envisagé la possibilité pour les paysans les plus intelligents, les plus instruits, de transformer une parcelle de ce champ collectif en prairies artificielles? Il leur a même promis une prime s'ils créaient cette prairie. Et dans la Loi même, il a inscrit le principe destructeur de la Loi. Assigner une parcelle, laisser labourer, c'est-à-dire permettre à un homme de mettre sur un coin du champ commun sa marque particulière, l'autoriser à transformer la terre par son travail, à revêtir ce sol de sa per-

sonnalité, c'est le rendre propriétaire de la partie travaillée, et qu'il considérera désormais, quoiqu'on fasse, comme un prolongement de sa personne. S'il crée une luzernière, elle durera de cinq à sept ans. Il en restera donc avec justice le possesseur pendant cinq à sept ans. Croit-on possible d'enlever à un paysan un champ qu'il a possédé pendant sept années et que peut-être son fils aura possédé après lui? Il y a mieux. Ce champ sera séparé du champ commun par des limites précises et entouré d'une barrière. Les pouvoirs de la commune, les voisins eux-mêmes l'exigeraient si le possesseur ne l'élevait de lui-même cette barrière. Le possesseur élèvera cette barrière pour empêcher que les animaux ne viennent manger sa luzerne. Et les voisins voudront qu'il l'élève, du jour où un bœuf sans gardien, ayant pénétré sur la luzerne, y aura mangé à satiété et sera mort de météorisation. Or, la barrière, c'est la propriété individuelle.

Ainsi le pâturage communal disparaîtra aussitôt que né, et il disparaîtra au profit des intelligents et des forts, parce qu'il est une institution contraire à la nature économique de ce pays et parce qu'il est une construction artificielle d'un législateur de cabinet. Il restera de ce grand effort, la translation, toujours sous une forme hypocrite et sans courage, d'une partie de la grande propriété aux paysans, 500 000 hectares, soit un cinquième, à l'estimation des statisticiens. Est-ce là d'ailleurs un résultat qui soit fait pour effrayer et pour surprendre le législateur? Quand il a imposé aux propriétaires ce sacrifice immédiat, quand il a exigé que cette terre fût remise aux paysans de suite, n'était-ce pas pour payer à ces paysans les arrhes du marché par lequel il promet de leur vendre toute la terre qui est encore détenue par les grands propriétaires? N'est-ce pas encore l'à-compte de la peur, qui donne aux paysans des droits, au moins les droits de l'espérance. Et cette espérance ne sera pas déçue, puisque le même législateur a créé, aussitôt après, l'instrument destiné à détruire la grande propriété, en fondant une institution de banque, une caisse de crédit fonctionnant sous le contrôle de l'État et avec sa garantie et destinée à venir en aide aux paysans qui veulent acheter de la terre. C'est la seconde des grandes réformes, la Caisse rurale.

*
* *

La Caisse rurale est destinée à résoudre le grand problème, la destruction de la grande propriété et sa transformation en petite propriété. C'est une difficile question et qui n'est bien résolue, à l'heure actuelle, que dans un seul pays du monde, et c'est la France. Mais il nous a coûté la plus sanglante des révolutions et vingt-cinq ans de guerre avec toute l'Europe féodale, qui avait bien compris qu'il était question de changer le monde. Les gouvernants roumains ont aussi annoncé que, grâce à leurs lois, un monde nouveau allait naître. Mais ont-ils pensé à la Révolution sanglante, qui coupa la tête à nos propriétaires et à leurs héritiers? Ont-ils songé aux vingt-cinq ans de guerre avec des voisins menacés dans leur tranquillité et leur sécurité par des exemples imprudents? La Roumanie, pas plus que la France de 1790, n'est seule au monde et, sur ses frontières, précisément, deux grands empires sont aux prises avec les mêmes difficultés agraires.

Ont-ils songé encore que lorsqu'on prépare un héritage, encore faut-il qu'il y ait un héritier capable de le recueillir? Et par héritier capable, on entend, en droit, un homme majeur et assez fort pour soutenir les charges et devoirs qui lui incombent — en raison humaine, un homme assez sérieux et laborieux, pour ne pas laisser péricliter le patrimoine qu'on lui confie. Les sociétés, comme les familles, ont intérêt à ce que ne se dissipe pas un avoir qui est un avoir commun, par quelque côté, et une richesse nationale. Il faut louer sans réserve le principe d'une banque de paysans. L'État est ici dans son vrai rôle, lorsqu'il essaie de créer le crédit qui permettra à cette classe, qui forme les quatre cinquièmes de la nation, de s'élever. Mais le paysan roumain est-il majeur, est-il capable? Dans les temps anciens, il n'a pas pu acquérir les qualités, ni l'esprit d'un propriétaire. Nous en avons dit les raisons. Il a vécu en communauté. Il n'a eu le sens que de la propriétécollective. En 1864, on lui a fait crédit des qualités que l'on exige d'un vrai maître. On lui a confié de la terre, afin qu'il la possédât en pleine propriété. Or, le paysan a trompé les espérances que les auteurs de cette réforme avaient

mises en lui. Dès qu'on l'eut déclaré libre, affranchi de l'obligation du travail vis-à-vis du seigneur, dès qu'il fut le maître de diriger son travail, il renonça à travailler; mais il y renonça si bien, que l'année 1865 fut une année de misère, et telle, que les grands libéraux de 1864, eux-mêmes furent obligés de revenir sur leurs réformes imprudentes et de faire plier les principes devant la nécessité. Ils décrétèrent à nouveau le travail obligatoire. Depuis 1865, quarante ans se sont écoulés. Le paysan roumain a-t-il beaucoup changé?

Non : ce paysan, dans la grande masse de la nation, est encore incapable. Il est resté le paysan de la communauté, qui pense en communauté, qui travaille en communauté, qui agit sous l'impulsion de la communauté, qui est calme si la communauté est calme, et terrible, si la communauté s'agite et se révolte. Ce n'est pas un individu conscient et capable de se défendre. Le bien qu'on lui a remis en 1864, il n'a pas su le garder. Les spéculateurs de village le lui ont dérobé à l'aide de subtilités juridiques. Il n'a aucune conscience ni de ses droits, ni par conséquent de ses devoirs. Il n'a pas appris qu'il y a des lois et qu'il est un homme. Il croit toujours au pouvoir absolu qui peut tout. Il ne s'incline que devant la force. Et lorsque cette force ne se fait plus durement sentir, il estime qu'elle est faible; et il conclut que c'est lui qui peut tout. Comment donc lui remettre du jour au lendemain, et sans danger, la charge de la richesse nationale?

C'est pourtant ce qu'a décidé la Loi. La Caisse rurale distribuera de la terre à tous et tout de suite. Imprudente précipitation! Que ne lui a-t-on laissé le temps et le droit de discerner? Mais on était si pressé! La grande peur affolait les parlementaires.

C'est toujours penser qu'on fabrique l'homme artificiellement, à l'aide de décrets et de prêches des maîtres d'école et des popes. Mais le seul maître de l'homme est l'intérêt, la passion ou le désir. La Caisse rurale pouvait exciter les désirs, créer les besoins et, par ces désirs et ces besoins, enflammer les passions, qui donnent le courage au travail et développent toutes les autres vertus sociales. Il eût pu lui être dévolu le beau rôle d'engendrer le propriétaire-paysan, ce type qui renouvelle inlassablement la fortune de la France. Elle aurait

pu créer, en Roumanie, cette nouveauté : le marché de la terre. Le paysan aurait su grâce à elle qu'il y aurait de la terre à acheter. Cet étalage permanent d'une marchandise ardemment désirée, mais qui jusque-là n'était pas à sa portée, parce qu'on ne la vendait qu'en gros, aurait transformé un désir chimérique en un désir dont la satisfaction devenait possible. Ce désir nouveau aurait sûrement modifié cet homme : il se serait résigné au labeur, qui lui répugne, parce que sa vie passée ne l'y a pas habitué ; il aurait ardemment travaillé, forcé par le besoin. En vue de l'avenir de bonheur, de sécurité, de joie, d'orgueil, de triomphe, que donne la propriété, il aurait pu dompter ses instincts d'enfant, ses instincts de plaisirs inférieurs, l'amusement, la boisson. Il aurait gardé son argent pour acheter de la terre.

Et quand un peu de sol eût été acquis au prix de tant de patience, de tant de privations, de tant de souffrances, ce sol fût devenu trop précieux pour que le paysan n'y eût pas tenu pardessus tout et pour qu'il n'eût pas su le défendre au péril de sa vie. Un homme capable d'acquérir ainsi est un homme capable de garder. Ce n'est pas assez, garder. Il est capable d'agrandir. L'exemple du père, que les enfants ont vu travailler et se priver toute la vie, engendre chez les enfants le goût du travail et de l'épargne. Ils y sont dressés dès le plus jeune âge par une rude éducation. Le bien, qui a coûté tant de peines et qui est l'objet de tous les efforts, apparaît trop précieux pour qu'on le perde d'un cœur léger. On le garde de génération en génération. Et voilà la famille qui se perpétue sur le sol, héritant avec le patrimoine matériel d'un précieux patrimoine moral. La famille, c'est une tradition, c'est une éducation, la véritable éducation sortie des enseignements naturels. Les maîtres d'école auront ensuite leur rôle et il sera tout tracé : ce sera de justifier cet enseignement des faits.

Ainsi la possibilité de posséder la terre aurait engendré le désir de la posséder. Ce désir, le travail. Le travail, la force et l'énergie. La force et l'énergie, la capacité. Tout cela, ce sont les vertus d'une race forte, tout cela constitue le propriétaire-paysan, dont la Roumanie a besoin et qu'elle a raison de chercher à former par tous les moyens, parce que ce paysan fait un bon citoyen, respectueux des lois, ami de l'ordre,

qui lui assure ses gains annuels et sa fortune ; en outre, sachant discuter ses intérêts et, avec ses intérêts, les intérêts publics ; bon patriote, parce qu'il aime le pays, qui est sa terre, et pour toutes ces raisons, capable d'être un bon soldat.

Aucun idéal plus beau ne s'est présenté à aucun homme d'État. Je comprends aisément que ceux qui le poursuivent et sont convaincus d'atteindre, ne souffrent pas de retard. La réalité qu'on leur oppose, ils la nient. Il ne faut point leur demander du temps, si court qu'il soit. Le but est là. Ils s'y précipitent. Mais, pour vouloir arriver trop vite, ceux d'ici échoueront sûrement. Ils croient que, par la vertu d'une loi et la volonté d'un ministre, d'une population uniformément faible, ils feront un peuple uniformément fort. Ils ne veulent pas savoir que la force et l'énergie sont des qualités rares et qu'il y a, parmi une foule, des êtres que la sélection naturelle fait connaître. Mais justement, ils ont peur de cette sélection naturelle. Poursuivis par le vieil idéal slave de l'égalité dans la communauté, ils se croient le devoir de donner à *tous* les paysans sans distinction, les mêmes avantages. C'est que même eux, propriétaires, n'ont pu encore acquérir ce sens net, absolu, indiscutable de la propriété que possède le moindre de nos paysans. Le droit slave de la propriété précaire et commune subsiste. Le droit romain n'a fait que s'y superposer. C'est le droit romain dont les tribunaux se servent. Mais c'est l'autre, en ce qui a trait à la terre au moins, qui règle les pensées de tous. C'est parce que le vieux droit a été présent aux esprits, que l'on a conçu le rachat, par la Caisse rurale, de toute la partie de « l'héritage » commun qui est restée entre les mains du propriétaire, pour la restituer aux paysans et de préférence aux paysans du domaine, aux paysans qui ont vécu sur l'héritage.

Une telle réforme va fortifier la croyance invétérée chez le paysan que l'on a jadis violé son droit par la force, mais que la revendication de ce droit est pour lui éternelle, et qu'un jour, la force le lui rendra tout naturellement. De l'étape actuelle jusqu'à une autre étape, qui est l'obligation de vendre, la pente est naturelle. On y glissera aisément, lorsqu'une autre grande peur surviendra. Et elle surviendra. Qui pourra empêcher les paysans d'une terre, que le grand propriétaire ne voudra pas

vendre, d'incendier ses blés, ses magasins, de tirer le soir sur ses agents, sur ses régisseurs, de leur rendre le séjour impossible, en organisant la terreur? Ah! que ces réformateurs profiteraient à la lecture des *Paysans* de Balzac, où l'on voit tout un peuple de paysans menés par de petits bourgeois vaincre un colonel de la garde impériale, faire reculer les soldats les plus braves de Napoléon et enfin conquérir par la force le château et le grand domaine que Montcornet voulait garder!

On a tout fait pour supprimer les barrières qui séparaient le paysan de la terre. Dans son désir d'établir l'égalité, la Caisse rurale a rendu extrêmement facile l'accès à la propriété. Elle vend et se contente d'un premier acompte de 15 p. 100. C'est le système Dufayel, qui trompe les gens sur leur capacité d'achat, sur leurs ressources. Quel est donc le paysan qui hésitera à acheter pour 200 ou 300 francs une propriété de 2000 ou 3000 francs? Il se les procurera par n'importe quel moyen, devrait-il donner sa femme ou même son âme en gage. Le reste de la somme est à payer par amortissement, en longues annuités. Et ces annuités seront prélevées par le percepteur. Le paysan ne s'en occupera pas. Elles se confondront pour lui avec l'impôt. C'est le même système que pour le champ de pacage. Le paysan aura l'idée, non pas qu'il paie pour sa terre, mais qu'il est frappé d'un nouvel impôt, ou que les anciens impôts ont augmenté. Et il sait que l'État a le droit de les augmenter à sa guise. Débiteur d'un État faible, qui a tremblé devant lui, d'un État mal organisé, encore patriarcal, tantôt brutal, tantôt timide, il lui importera peu. Que peut lui faire l'État, dans le cas où lui, paysan, ne pourrait s'acquitter de ses charges? Ce qu'il a gardé de ses souvenirs d'ancien régime, très rapproché de lui, c'est que le maître, le boyard, qui avait tout, venait en aide à ses paysans dans les moments de grande détresse. L'État a remplacé ce maître. Et le paysan a gardé son esprit de protégé éternel. S'il n'a rien, l'État lui doit tout. Lorsqu'il ne pourra pas payer les annuités de la terre, la Caisse rurale, qui dans son esprit se confondra avec l'État, perdra et voilà tout. Dans les années de mauvaise récolte, la Caisse prolongera d'elle-même le terme. Et dans les heures de troubles, où la révolte

périodique mettra le feu aux campagnes, la première mesure d'apaisement sera la remise des dettes.

Mais cela encore ne serait pas le plus grave. Il n'y aurait d'atteint ou de ruiné que la prospérité d'une institution. Beaucoup plus grave, ce fait, que le paysan arrivant si facilement à la propriété du sol, sans efforts et sans privations, ne regardera pas comme très rare, très précieuse cette terre que l'on se procure à si bon compte. La Caisse rurale, au lieu d'être créatrice d'énergie, entretiendra l'esprit de mendicité et l'esprit de faiblesse. L'une des occasions qui s'offraient de transformer cet oriental en travailleur occidental est manquée. Et pourtant, c'est là et ce n'est que là qu'est la solution du problème! Le reste n'est qu'expédient provisoire. Même en supposant que la Caisse rurale ait un crédit immense, qui lui permettrait d'émettre deux milliards d'obligations ou plus et de distribuer aux paysans toute la terre roumaine, qu'aurait-elle fait? A chacun elle aurait remis un petit lot, impuissant à le faire vivre, un lot qu'il cultiverait mal d'ailleurs, et un lot qui diminuera toujours, toujours, parce que, à chaque génération, il sera partagé entre les descendants d'une population de 7 millions et qui augmente de 100 000 habitants par an.

La solution du problème était dans la transformation du paysan par l'effet des forces naturelles. Mais alors pour le résoudre, il fallait du temps. On a cru ne pas en avoir. En outre, il fallait dire que l'État ne devait et ne pouvait être qu'un aide pour les énergiques. On a admis que le paysan était un bon et pauvre frère, aux sentiments de qui il suffisait de faire appel : au lieu de lui demander la seule chose qu'on pouvait lui demander, de la volonté et de l'énergie, on a voulu protéger sa faiblesse, ménager ses efforts et même lui donner un immédiat réconfort pour l'apaiser et, lui promettre le paradis sur terre, la possession de tout le sol roumain, auquel il a droit.

MARCEL MIELVAQUE

(La fin prochainement.)

LES ORIGINES

DES « MISÉRABLES »

Le 15 mai 1862, avant six heures du matin, une foule compacte encombrait la rue de Seine devant un magasin encore fermé ; elle grossissait sans cesse et l'attente la rendait bruyante et même tumultueuse. On criait, on jouait des coudes, on se bousculait, on se battait même, car chacun voulait prendre la meilleure place, tout près de l'entrée ; et les derniers arrivés étaient les plus militants parce qu'ils essayaient de se glisser aux premiers rangs. Les boutiquiers sortaient, effarés, pour se renseigner, se demandant si ce n'était pas le prélude d'une émeute.

La chaussée était obstruée pas un inextricable fouillis de tapissières, de voitures de maître, de cabriolets, de carrioles et même de brouettes. Des gens avaient des hottes vides sur le dos, quoiqu'ils ne fussent pas des chiffonniers, et contribuaient, en gênant leurs voisins, à augmenter encore les murmures. Il n'était pas six heures et demie, que la foule, de plus en plus houleuse, exerçait des poussées contre la devanture et que les plus favorisés frappaient à coups redoublés sur la porte.

Tout à coup une fenêtre fut ouverte au premier étage ; une dame parut, harangua les impatients en les exhortant à la patience ; au même moment, aux fenêtres des maisons

voisines, les habitants se dressaient en déshabillé, fort surpris d'entendre un tapage aussi matinal dans une rue d'ordinaire si paisible. Deux sergents de ville étaient accourus pour mettre un peu d'ordre et calmer cette effervescence.

Le magasin qu'on voulait assiéger était bien inoffensif : on n'y vendait que des livres. C'était la librairie Pagnerre. Les gens qui se ruaient contre la boutique étaient des commis-libraires, des commissionnaires, des acheteurs, des courtiers. La dame qui parlait du haut de son premier étage était madame Pagnerre.

A six heures et demie, on descendit pour essayer d'ouvrir la porte du magasin, mais la pression de la foule rendait l'opération difficile. Enfin, au bout de quelques minutes, on ouvrit. Le spectacle qui s'offrit aux visiteurs était assez imposant. Des piles nombreuses de livres s'élevaient du plancher au plafond, menaçant de faire crouler le sol; 48 000 volumes étaient entassés en pyramides. C'étaient les seconde et troisième parties du roman, *les Misérables* (*Cosette* et *Marius*). Le succès de la première partie, *Fantine*, parue le 3 avril, avait été si grand que les demandes étaient venues de toutes parts; les commis et les commissionnaires étaient accourus à la première heure pour faire leur provision, et ils enlevaient des paquets de livres dont ils remplissaient leurs véhicules.

*
* *

C'est que *les Misérables* avaient, dès l'abord, excité une ardente curiosité. La première partie nous avait présenté, outre Fantine, deux personnages : l'évêque Bienvenu Myriel et Jean Valjean, et l'on brûlait de connaître la suite de l'histoire.

Était-ce bien une histoire véritable ou un simple roman, sorti tout entier de l'imagination de Victor Hugo? Était-ce un plaidoyer contre le mal social de la misère? C'était tout cela à la fois. Mais on discutait, et les polémiques n'étaient pas précisément empreintes de l'esprit évangélique de Mgr Myriel. Si elles avaient été déjà assez vives lors de l'apparition de la première partie, elles s'avivaient encore lors de la publica-

tion de la seconde et de la troisième. L'enthousiasme, l'admiration l'emportaient, au reste, et de beaucoup sur le dénigrement et le blâme.

On ne savait alors rien ou presque rien des origines du roman : on ignorait à quelle époque il avait été conçu; on disait volontiers, comme on le dit encore aujourd'hui, que Victor Hugo avait commencé à l'écrire en 1847 ou 1848 et qu'il l'avait seulement amorcé. Lamartine fut le seul qui donna un renseignement un peu précis, et encore sur ton dubitatif, dans son *Cours familier de littérature* :

Victor Hugo a senti le vide d'un livre où le prolétaire lit, où le démagogue pense, où l'ouvrier songe. Il s'est dit : « Je vais me jeter avec mon talent au milieu de tout cela, je vais me donner le vertige et le donnerai à cette foule, sans savoir comment je la nourrirai! »

Et il y a bien longtemps, bien longtemps avant la révolution de 1848, que cette idée lui est venue : car je me souviens parfaitement qu'avant 1848 il y pensait, il s'en occupait, il avait peut-être commencé à l'écrire.

Lamartine avait le projet d'écrire, lui aussi, un livre sur la misère, mais dans un autre esprit :

Moi-même, à peu près vers le même temps où Hugo concevait son épopée des *Misérables*, le retentissement du gémissement des choses humaines résonnait dans mon cœur, et j'écrivais aussi, non un livre entier, non un livre dogmatique, mais un épisode de toutes les misères résumées en moi. Puis le besoin de venir en aide à mon pays, ce grand misérable, m'enlevait le loisir nécessaire à mon œuvre; puis les calamités réelles de la misère relative m'atteignaient en me forçant à un travail de manœuvre arriéré pour que d'autres ne souffrissent pas par ma faute.

Lamartine ignorait certainement la date de la conception de l'œuvre; cependant il la fixait « bien longtemps avant la révolution de 1848 ». Il avait raison, comme nous le prouverons.

Quelques critiques avaient eu la curiosité de chercher si Victor Hugo avait créé ses personnages tout entiers dans son imagination ou s'il les avait découverts dans quelque récit du temps, mais les hommes graves déclaraient sans embarras que cette histoire était invraisemblable, qu'on ne pouvait condamner à cinq ans de galères un homme pour vol

d'un pain et qu'un évêque ne pouvait raisonnablement donner l'hospitalité à un galérien. Lamartine considérait que transformer un galérien en philanthrope, c'était pousser l'invraisemblable jusqu'au paradoxe.

Tous les acteurs du drame étaient donc purement imaginaires aux yeux de quelques écrivains réputés très avisés, et les peines successives infligées à ce malheureux Jean Valjean n'existaient que dans un code forgé par la fantaisie d'un poète.

Cependant, le 28 avril 1862, le modèle de « Bienvenu Myriel, évêque de D... » était découvert. Le baron de Miollis, résidant à Bordeaux, avait reconnu, sous le pseudonyme de Myriel, son oncle Mgr de Miollis, évêque de Digne. Il ne pouvait y avoir d'ailleurs aucune méprise. Victor Hugo désignait fort clairement Mgr de Miollis dans son roman en disant que M. Myriel était fils d'un conseiller au Parlement de Provence, qu'il était curé de B... (Brignoles) en 1804, évêque de D... (Digne) en 1806, et qu'il avait deux frères, l'un général, l'autre ancien préfet : c'était la biographie exacte de Mgr de Miollis. Le baron de Miollis, fils de l'ancien préfet, adressa une lettre de protestation aux journaux de Bordeaux, admettant volontiers la ressemblance du portrait, surtout « quand l'auteur décrit la charité inépuisable, la simplicité du cœur, l'abnégation de son évêque... C'était bien véritablement le *Juste* selon le cœur de Dieu et de son Église ». Mais il s'élevait contre certains détails donnés sur la jeunesse de l'évêque, sur ses croyances, sur quelques-uns de ses actes.

Cette lettre resta sans réponse, on le comprend : Victor Hugo ne voulait pas confirmer l'assertion du neveu et ne pouvait pas la démentir.

Sur le manuscrit, on lit cette note de l'auteur.

> Après ma mort, quand on réimprimera ce livre, il faudra mettre en toutes lettres les noms des villes.
>
> Au lieu de D..., Digne ; au lieu de M.-sur-M..., Montreuil-sur-Mer.

Ces noms parurent en entier dans l'édition Hetzel-Quantin, du vivant de Victor Hugo.

Mais puisque Bienvenu Myriel avait réellement existé, il était impossible que Victor Hugo n'eût pas pris quelques notes

à ce sujet; et ces notes devaient éclairer les origines des *Misérables*. Nous avons fait des recherches, et nous avons retrouvé un papier couvert d'une écriture fine que nous attribuons à 1828 ou 1829 : — papier et écriture ressemblent à s'y méprendre aux brouillons de *Marion de Lorme*; — or cette note nous donne les détails les plus complets sur la famille Miollis.

Tous les doutes étaient levés. Ainsi, au moment où Victor Hugo songeait à écrire son roman sur la misère, il avait tenu à donner une histoire vraie et à ne pas mettre en scène des personnages de fiction, et, ayant découvert un évêque, Mgr de Miollis, qui avait joué un rôle admirable en 1806, il s'était attaché à cette figure rayonnante de douceur, de bonté et de miséricorde, et c'est sous sa protection qu'il plaçait son œuvre, intitulée tout d'abord *les Misères*.

La conception du roman remonte donc à 1828 ou 1829. Oh! certes, s'il en a probablement fixé les grandes lignes; Victor Hugo ne se doute guère alors de l'étendue de son livre, nous allons voir qu'en 1832, il comptait avoir, en deux volumes, épuisé son sujet.

D'abord, il travaille sans relâche à son premier grand roman, *Notre-Dame de Paris*, tout en luttant contre la censure qui, en 1829, interdit *Marion de Lorme*. — Puis, en 1830, il fait jouer *Hernani*; il est absorbé ensuite par la publication, au début de 1831, de *Notre-Dame de Paris*. Le succès de *Notre-Dame* aiguillonne l'éditeur Charles Gosselin, et le décide, lui et son associé Eugène Renduel, à demander à Victor Hugo un autre roman : il ne s'agit pas de laisser échapper un auteur aussi populaire!... Il arrivait à Victor Hugo d'annoncer des œuvres qu'il avait seulement conçues et de signer des traités pour des livres alors simplement à l'état de projets. Nous venons de démontrer que, depuis 1828 ou 1829, Victor Hugo avait ébauché le plan des *Misérables*, mais en 1832 il n'en avait pas écrit la première ligne. Cependant, le 31 mars 1832, il signe un acte sous seing privé, il s'engage à livrer à ses éditeurs un roman, en deux volumes, — dont il n'indique ni le sujet ni le titre. Mais le théâtre est là qui le passionne et le fascine. Là au moins on vit, on se bat : le champ est plus vaste et la discussion plus vibrante. C'est *le Roi s'amuse*, c'est *Lucrèce Borgia*, c'est *Marie Tudor*, et pendant ce temps sont

reléguées dans quelque tiroir les notes concernant l'évêque Miollis, — notes auxquelles il a joint une grande feuille imprimée sur papier fort, portant ce titre : *Sommaire de l'Exposé de la doctrine catholique*. Cette feuille est datée : *Décembre 1832*. On y lit l'énumération de tous les devoirs envers Dieu, envers le prochain, etc., avec l'indication des sources dans les Saintes écritures.

C'est seulement lorsqu'il a renoncé au théâtre, en 1843, après *les Burgraves*, que Victor Hugo revient à son évêque. Il a bâti tout un plan dans son esprit. Il a l'idée de débuter par un chapitre religieux. Ce chapitre, présenté au lecteur sous ce titre : *le Manuscrit de l'évêque*, formerait un traité complet de dogme et discipline ecclésiastique et exposerait les travaux, les idées, les doctrines de l'évêque chez qui ce « manuscrit » aurait été « trouvé ». Victor Hugo n'exécuta certainement pas ce projet, car nous n'avons pas découvert, dans ses papiers, une seule page du *Manuscrit de l'évêque*. Quoi qu'il en soit, le 17 novembre 1845, il se met à son roman et écrit d'abord le livre : *la Chute*; — en tête du premier chapitre de ce livre, on lit la date sur le manuscrit. — Il emploie un papier bleu pâle, mince, de moyenne grandeur; l'écriture est fine, menue et couvre le recto et le verso de la page.

Pendant deux ans, il pousse activement son travail. A la fin de 1847, il voit ses éditeurs, Gosselin et Renduel, et modifie ainsi les termes de son contrat de 1832 :

M. Victor Hugo a désiré s'entendre avec MM. Charles Gosselin et Renduel sur quelques points des conventions par acte sous seing privé qui existent entre eux et lui, sous la date du 31 mars 1832, pour la vente d'un roman qu'il doit composer et qui formera deux volumes in-8° :

Le roman que M. Victor Hugo a le projet de remettre à MM. Gosselin et Renduel, par suite et en exécution des conventions susrappelées, forme la première partie d'un grand ouvrage, intitulé *les Misères*, qu'il compte composer.

Cette première partie contiendrait, sous ce titre : *Manuscrit de l'Évêque*, un chapitre considérable et très étendu formant un traité complet de dogme et de discipline ecclésiastique et censé trouvé dans les papiers d'un évêque.

M. Victor Hugo ayant fait part de ce fait à MM. Gosselin et Renduel, ces MM. ont témoigné le désir que ce chapitre, qui n'a

pas moins d'un demi-volume, et qui réduirait de beaucoup la partie romanesque des deux volumes qu'ils ont le droit de publier, ne fût pas joint à ces deux volumes, et fût au contraire réservé pour être mis en tête de la publication complète de l'ouvrage. M. Victor Hugo, ayant partagé leur avis, renonce à joindre ce chapitre aux deux volumes destinés à MM. Gosselin et Renduel, et il s'engage à ne le publier que plus tard, après leur droit expiré.

De ce fait, l'ordonnance de son roman était modifiée, et il dut placer en tête le livre : *Un Juste*, qui pourtant avait été écrit après le livre : *la Descente*. Il voulait qu'en tout état de cause, son évêque apparût au seuil du roman.

***

On connaît le beau portrait que Victor Hugo a tracé de l'évêque Myriel. Tous les détails biographiques étaient fort exacts. Cependant, pour expliquer l'élévation du curé de Brignoles à l'évêché de Digne, Victor Hugo avait recueilli certaine anecdote : il indiquait sur le manuscrit, par un point d'interrogation au crayon, qu'il faisait des réserves sur son authenticité.

Il s'agissait d'une rencontre fortuite de Napoléon avec l'abbé de Miollis. Le prêtre, ayant été regardé attentivement par Napoléon, aurait dit : « Sire, vous regardez un bonhomme, et moi, je regarde un grand homme. Chacun de nous peut profiter. » Cette réplique aurait valu au curé l'évêché de Digne.

La réalité serait plus simple, d'après les témoignages de l'époque. Au lendemain du Concordat, il y avait pénurie d'évêques, l'ancien épiscopat ayant été décimé par la Révolution et l'exil; les survivants n'inspiraient guère confiance à l'empereur. Le frère du curé de Brignoles, le général de Miollis, qui s'était distingué dans la campagne d'Italie, dit un jour : « Sire, vous êtes embarrassé pour nommer des évêques; j'ai un frère, un saint homme de curé, qui n'a jamais fait de politique, essayez-en. »

Voilà comment l'abbé de Miollis aurait été nommé évêque de Digne. C'est d'autant plus vraisemblable que l'empereur avait pour le général une grande estime : il désirait la lui

témoigner en donnant la mitre au curé de Brignoles, comme il la témoigna, plus tard, en confiant au général lui-même, devenu gouverneur de Rome, la mission d'investir le Quirinal où s'était réfugié Pie VII, d'arrêter le pape et de le faire conduire à Florence escorté par deux gendarmes. Les deux frères accomplissaient des tâches différentes, mais ils s'aimaient tendrement, et si l'un louait les belles vertus du curé, l'autre regrettait amèrement l'incrédulité du soldat.

On peut dire que le portrait de l'évêque, à part quelques particularités destinées à dérouter le lecteur, était très ressemblant.

Un des épisodes, la rencontre de l'évêque avec le conventionnel, avait été très sévèrement qualifié par la famille Miollis et par plusieurs critiques. On se rappelle la fin de la scène. Le conventionnel, après avoir indiqué tout le bien qu'il avait fait, termine ainsi l'entretien :

— ... Maintenant, j'ai quatre-vingt-six ans ; je vais mourir. Qu'est-ce que vous venez me demander?

— Votre bénédiction, dit l'évêque.

Et il s'agenouilla.

A propos de ce fait, Laurent-Pichat adresse à Victor Hugo, dans une lettre datée du 15 mai 1862, le récit suivant :

Dernièrement, Montalembert, on ne m'a pas dit où, était dans une réunion de son monde où les volumes de *Fantine* étaient le sujet de la conversation.

On admirait avec chaleur : il n'y a que vous pour donner la vie à ces morts! Cependant un évêque faisait des réserves sur la scène du conventionnel : « Cette bénédiction est invraisemblable! » disait-il. « Mais nous avons plus fort que cela, reprit Montalembert, vous ne vous le rappelez pas? Dans un des voyages de Bonaparte (il cita le lieu et le nom de l'évêque dont il va être question), un prélat le reçut et Bonaparte lui demanda sa bénédiction. « C'est plutôt à vous, monseigneur, de me bénir », répondit l'évêque, et il s'inclina. « Vous voyez, ajouta Montalembert, que c'est plus fort que la scène de Victor Hugo [1]. »

Toujours à propos de Mgr Miollis, M. le comte d'Haussonville, le père de celui qui est aujourd'hui, à son tour,

1. Lettre inédite.

membre de l'Académie française, écrivait, le 3 mars 1869, à Victor Hugo :

En essayant de raconter la réunion de la Lorraine à la France, je me suis beaucoup aidé de l'histoire manuscrite de votre parent l'abbé Hugo, évêque de Ptolémaïs, celui de nos anciens auteurs lorrains qui a écrit de la façon la plus originale la vie du très original Charles IV. Et tout dernièrement, en parlant du concile de 1811, j'ai eu l'occasion de mettre historiquement en scène le digne évêque Miollis, qui passe pour avoir fourni l'une des plus belles figures de l'un de vos plus beaux romans. C'est ainsi que, sans le vouloir, sans le chercher (on le chercherait pourtant bien), on a la chance de vous rencontrer un peu partout, dans le roman et dans l'histoire, et je voudrais pouvoir ajouter quelque part ailleurs encor[1].

***

Etant documenté sur son Bienvenu Myriel, Victor Hugo tenait, par cela même, un autre personnage important qu'il appela d'abord Jean Tréjean, puis Jean Vlajean, et enfin Jean Valjean. La rencontre de l'évêque et du forçat, antithèse « vécue », réelle, allait fournir à Victor Hugo le point de départ de son roman. En effet, Jean Valjean n'était pas un être imaginaire, chimérique, mais un homme en chair et en os. Il s'appelait Pierre Maurin, et, en 1801, il avait été condamné à cinq ans de galères ; il avait alors vingt et un ans.

Quel était son crime? Il avait volé un pain. Les sept enfants de sa sœur étaient menacés de mourir de faim ; il passe devant la boutique d'un boulanger, la tentation est grande : voilà du pain pour ces pauvres petits. Doué d'une force herculéenne, affolé, il brise la grille de la devanture, il assène un coup violent sur la tête du boulanger, il s'empare d'un pain, et se sauve : il est arrêté, condamné, et, comme il a d'excellents antécédents, comme c'est le plus brave garçon du monde, on lui applique, malgré les voies de fait, la peine la plus douce.

Relisez *les Misérables* : l'histoire de Pierre Maurin y est tout entière, — le vol, la nature du vol, le mobile du vol, la condamnation. La situation est la même. Aux bonnes gens, d'esprit un peu pointilleux, qui vous diront : « Mais Jean

1. Lettre inédite.

Valjean n'avait pas frappé le boulanger, et cependant il a eu cinq ans », on peut répondre qu'il était un peu braconnier, ce qui lui avait nui auprès des juges. Victor Hugo le fait observer pour se mettre bien en règle avec les critiques rigoureux. Il avait déplacé seulement le lieu de la scène. Faverolles avait remplacé Forcalquier.

Voilà donc les deux premiers personnages du drame, l'évêque et le forçat, qui sont des êtres réels.

Il était intéressant de les connaître plus complètement. Là était la difficulté. Le livre de Victor Hugo avait paru en 1862. Pierre Maurin était sorti du bagne en 1806, après cinq ans de travaux forcés. Si, comme Victor Hugo le disait, il avait en effet été reçu par Mgr de Miollis, il fallait découvrir un témoin ayant, en 1806, de vingt à vingt-cinq ans et, par conséquent, en 1862, bien près de quatre-vingts ans.

Or cette bonne fortune échut à Pontmartin. Il était rédacteur à la *Gazette de France*; il se reposait bien tranquillement à Cannes, en 1862. Son directeur eut la curiosité de savoir exactement quelle part de vérité contenait l'épisode de Mgr Myriel il pria Pontmartin de faire une enquête. Il était impossible qu'Armand de Pontmartin, très répandu dans le monde ecclésiastique, ne trouvât pas quelque prêtre pour le renseigner sur Mgr de Miollis. Heureux hasard! il rencontre à Cannes un abbé de ses amis. Il amène la conversation sur *les Misérables*, et, tout naturellement, sur Mgr de Miollis. Il explique à son interlocuteur la mission qu'il a reçue sans d'ailleurs avoir l'illusion de pouvoir la remplir, car il ne doit plus y avoir de témoin de cette époque. L'abbé écoute, réfléchit :

— Mais si! il y en a un, et le meilleur, et le plus documenté de tous les témoins : il était, à Digne, secrétaire de Mgr de Miollis.

— Il vit encore!

— Mais oui! il a quatre-vingt-six ans; il en avait trente en 1806.

— Quatre-vingt-six ans! Ses souvenirs doivent être bien effacés?

— Nullement! Il est en pleine possession de toutes ses facultés : son esprit est très lucide, sa mémoire est très fidèle.

— Son nom?

— Le chanoine Angelin.

— Et où le verrai-je?

— Dans une maison de vieux prêtres, ouverte seulement aux diocèses de Gap, de Digne et de Fréjus, à Grasse. Il s'est retiré là pour vivre économiquement. Il a été très intimement mêlé à la vie de Mgr de Miollis : vous saurez de lui ce qu'il y a de vrai dans le récit des *Misérables*.

— Mais il me faudrait une lettre d'introduction.

— Qu'à cela ne tienne : je vais l'écrire.

Et l'abbé lui remit une lettre. Le voyage de Cannes à Grasse n'était pas long. Armand de Pontmartin partit aussitôt. Le critique littéraire devenait pour la circonstance *reporter*.

Il se présenta à une petite maison couverte de mousse et de plantes grimpantes.

En entrant dans le salon, il aperçut sur une table les deux premiers volumes des *Misérables*, — la première partie : *Fantine*. — Il comprit qu'il ne s'était pas trompé de porte; il fut encore plus rassuré, quelques instants après, lorsque l'abbé Angelin lui conta ses relations avec l'évêque de Digne.

Pendant quinze ans le vénérable chanoine avait vécu auprès de Mgr de Miollis; il avait encore auprès de lui, comme servante, une certaine Apollonie, âgée de soixante-dix ans en 1862, et qui, en 1815, avait vingt-trois ans : elle aidait alors sa vieille tante Rosalie, la servante de l'évêque.

Pontmartin allait donc recevoir d'un témoin la clef de ce roman, et ce témoin n'était certes par suspect; il disait simplement tout ce qu'il avait vu, il répétait tout ce qu'il avait entendu, et, s'il était disposé à glorifier son évêque, il ne pouvait pas être accusé de complaisance pour le forçat. Or voici le récit qu'il fit à Pontmartin :

Ce fut en octobre 1806 que Pierre Maurin, forçat libéré, entra vers cinq heures du soir, après un jour de marche, dans la ville de Digne. Il avait vingt-six ans. Repoussé par tous les hôteliers, brisé de fatigue et de faim, cédant au conseil d'une vieille dame qui sortait de l'église, il vint frapper à la porte de l'évêché. J'étais, en ce moment, auprès de mon évêque; en attendant le souper, nous causions de son frère, le général Miollis, dont le nom, à la suite d'une action d'éclat, venait de reparaître dans le *Moniteur*.

Rosalie, la vieille servante, faisant fonction de majordome et de maître d'hôtel, trottinait dans l'escalier après avoir mis le couvert. C'est alors qu'un coup violent retentit à la porte. L'évêque resta calme. J'eus un de ces mouvements nerveux dont on n'est pas maître.

Rosalie descendit l'escalier, toute pâle, et s'écria, les mains jointes :

— Sainte Vierge! qui frappe ainsi? On dit qu'il y a ce soir du mauvais monde dans les rues!

Médor, un vieux caniche habituellement pacifique et hospitalier, se mit à aboyer dans cette gamme plaintive et lugubre que la superstition villageoise regarde comme un présage de mort.

— Paix, Médor!... Rosalie, allez ouvrir! — dit monseigneur.

Pierre Maurin entra. Son aspect n'avait rien de bien rassurant, et j'aurais été médiocrement flatté de le rencontrer au coin du bois de l'Estérel; néanmoins il paraissait effaré, intimidé et affamé plutôt que féroce. Son attitude et sa physionomie craintive contrastaient avec la carrure de ses épaules et le hâle de son visage robuste...

Pierre Maurin, dont le front ruisselait de sueur, commença par perdre contenance devant la douce et majestueuse figure de l'évêque et par bredouiller quelques phrases inintelligibles.

— Remettez-vous, mon ami, — lui dit monseigneur Miollis.

— *Mon ami! mon ami!* répéta Pierre Maurin comme se parlant à lui-même.

Il me sembla que son mâle et sombre visage s'éclairait, qu'une larme à demi contenue glissait au bord de sa paupière. Alors il se nomma, nous dit ce qu'il était, comment il avait mérité le bagne et comment les hôteliers de la ville avaient refusé de le recevoir et de le loger.

— J'aurais pourtant payé, — ajouta-t-il, — et j'ai bien faim.

— Asseyez-vous là, mon ami, — dit l'évêque en lui montrant la table couverte d'une nappe bien blanche. — Rosalie, un couvert de plus!

Rien ne saurait vous donner une idée de l'expression d'étonnement, de reconnaissance, de confusion, d'ahurissement qui se peignit sur les traits énergiques du galérien libéré. Il s'y mêla d'abord un reste de méfiance, comme s'il eût redouté une mystification ou se fût attendu à se réveiller brusquement d'un songe. Mais quand il vit Rosalie approcher de la table une troisième chaise, mettre un troisième couvert, quand il vit arriver une soupière fumante, flanquée d'un plat de poisson et d'une pyramide de pommes de terre, lorsque, sur un signe de monseigneur, je débouchai une bouteille de vin de Lamalgue, tapissée de toiles d'araignée, la surprise de Pierre devint de l'extase. Il joignit les mains et s'écria :

— Oh! monsieur le curé! vous êtes donc un ange du Paradis!

— Non, mon ami, je ne suis qu'un pauvre pécheur; mais si je

vous réconcilie avec le Paradis et avec ses anges, ma journée ne sera pas perdue.

Pierre Maurin mourait de faim et de soif ; il mangea et but avec une avidité quasi bestiale qu'il ne cherchait pas à dissimuler...

A mesure que s'assouvissaient les appétits de *la Bête*, un mystérieux travail s'opérait au fond de cette âme voilée de ténèbres. Inconsciente encore, dominée par les sens, engloutie dans un océan d'opprobre, d'horreur et de souffrance, on devinait qu'elle commencerait à réfléchir au moment où le corps n'aurait plus faim. Une heure après, comme Pierre rassasié tombait de fatigue et de sommeil, Monseigneur Miollis lui annonça qu'il avait sa chambre et son lit tout prêts au bout du corridor : *la chambre d'ami !* — ajouta-t-il avec son bon sourire, ayant déjà reconnu l'effet magique de ce mot sur cette intelligence noircie, dévastée et meurtrie.

Rosalie, toujours fidèle à l'obéissance passive, conduisit Pierre Maurin dans la chambre [1].

Le chanoine confirma d'ailleurs le récit de Victor Hugo : Pierre Maurin avait été condamné à cinq ans de galères pour le vol d'un pain qu'il destinait aux sept enfants de sa sœur menacés de mourir de faim.

On peut épiloguer sur les dates : le vol de Pierre Maurin a été commis en 1801, et Victor Hugo place celui de Jean Valjean en 1796. Le mobile est le même, la durée de cinq ans est la même ; l'entrée dans la ville de Digne, la visite à l'évêque, l'hospitalité reçue sont fidèlement racontées dans *les Misérables*.

Mais il y a une différence : Pierre Maurin a subi cinq ans de bagne, Jean Valjean y est resté dix-neuf ans : ces quatorze années supplémentaires punissaient les tentatives d'évasion, car enfin il a cherché à s'évader quatre fois. Cette ténacité a été jugée invraisemblable par quelques-uns de nos critiques. Un homme est enfermé au bagne : son premier soin, son premier souci, son premier besoin, c'est d'essayer de reconquérir sa liberté, c'est l'obsession de ses jours et de ses nuits ; c'est peut-être le seul espoir qui l'aide à vivre. Il essaie donc de se sauver, il est repris ; il a une prolongation de peine : c'est une raison de plus pour lui de renouveler l'opération. Il sera, sans doute, plus heureux une seconde ou une troisième fois :

1. *Gazette de France*, 24 août 1879.

il en court la chance, surtout lorsqu'il a confiance dans son audace et sa vigueur. C'est bien humain. Certes, ces tentatives coûtent cher : le code a des tarifs onéreux. Croit-on que Victor Hugo les ait inventés?

Nous avons retrouvé dans ses papiers un document autographié, daté du 5 février 1823. C'est le *Code pénal des chiourmes*. Voici le coût de l'évasion : pour celui qui est condamné à perpétuité, c'est trois ans de double chaîne ; pour celui qui est condamné à temps, c'est simplement trois ans de prolongation. Or pour quatre tentatives, le total est de douze ans, et deux ans de plus à cause d'une rébellion : soit quatorze ans, plus les cinq ans pour le vol, — soit donc, en tout, dix-neuf ans.

Si l'on veut se convaincre du scrupule que Victor Hugo apportait à se documenter, on en aura une preuve curieuse dans le livre deuxième, *le Vaisseau l'Orion* (seconde partie : *Cosette*). Il fallait que son Jean Valjean pût trouver un moyen de s'évader : un vaisseau, l'*Orion*, était en armement à Toulon, on le réparait; Jean Valjean, forçat, employé à bord avec une corvée du bagne, sauve un gabier en danger de mort, puis tombe à la mer et s'évade.

Victor Hugo donne dans ce chapitre des détails techniques qui n'ont pu être fournis que par un homme du métier.

En effet nous avons retrouvé le document, avec ces mots écrits à l'encre rouge par Victor Hugo :

Note écrite pour moi dans les premiers jours de juin 1847 par M. le baron La Roncière le Noury, aujourd'hui capitaine de vaisseau, ami de Napoléon-Jérôme — et prochainement contre-amiral.

Ces lignes de Victor Hugo sont datées : *mai 1860*; La Roncière fut nommé contre-amiral le 4 mars 1861.

Voici la note :

Un vaisseau est en armement dans l'arsenal de Toulon. L'équipage est occupé à enverguer les voiles. Le gabier qui prend l'empointure du grand hunier tribord perd l'équilibre et, tournant autour de la vergue, saisit à temps le faux marchepied sur lequel il se balance dans l'air par l'élan qu'a donné sa chute. Aucun des matelots, tous pêcheurs nouvellement levés pour le service, n'ose se risquer à aller secourir cet homme que ses forces ne peuvent soutenir longtemps.

Il se fatigue d'autant plus que les efforts qu'il fait pour remonter ne font qu'augmenter les oscillations du faux marchepied.

Un forçat, employé à bord avec une corvée du bagne, court à l'officier de quart, lui demande la permission de monter dans le gréement pour sauver le malheureux que ses forces ne soutiendront peut-être pas assez longtemps. Sur un signe affirmatif de l'officier, il est en un instant sur la vergue, il la parcourt en courant. Arrivé au bout, il y attache l'extrémité d'une corde qu'il a prise avant de monter; au moyen de cette corde, il s'affale près du matelot, l'amarre fortement avec cette même corde à laquelle il se tient d'une main pendant qu'il travaille de l'autre, puis remonte sur la vergue où il hale le matelot épuisé. Il le soutient là un instant pour lui laisser reprendre quelques forces, puis, le saisissant dans ses bras, il le porte, en marchant sur la vergue, jusqu'au chouquet, et de là dans la hune où il le laisse entre les mains de ses camarades. Il redescend immédiatement reprendre sa corvée[1].

On lit tous ces détails dans le livre intitulé : *le Vaisseau l'Orion*.

*
* *

Mais reprenons le récit de l'abbé Angelin. Le galérien s'était donc retiré dans sa chambre après le souper et avait couché sous le toit de l'évêque. — Cela encore avait paru invraisemblable à nos critiques. — La nuit se passa paisiblement.

Mgr Miollis se promenait le matin dans le jardin avec l'abbé; Il regardait la fenêtre du galérien. Ici nous laissons la parole à l'abbé :

Pierre Maurin parut un instant à la fenêtre. Sa large poitrine se souleva comme pour aspirer, à elle seule, tout cet air vivifiant qui lui rappelait les belles matinées de son innocente jeunesse et les scènes de sa vie rustique. Il nous aperçoit, nous salue, les yeux fixés sur l'évêque avec une ineffable expression de gratitude, d'admiration, de respect, d'amour et d'humilité. Mais son humilité n'était déjà plus de la bassesse; son étonnement n'était déjà plus de la stupeur. Une bonne nuit dans des draps bien blancs, quelques heures d'un sommeil paisible, l'indéfinissable influence d'une maison habitée par un saint, ces sensations, si nouvelles pour lui, d'un accueil cordial après tant de rebuffades, d'un sourire d'évêque après le bâton du garde-chiourme, tout contribuait à opérer chez ce jeune homme, plus enténébré que perverti, un commencement de régénération

1. Note inédite.

morale dont il n'avait pas conscience mais qui se traduisait déjà dans son regard, dans son attitude et sur sa figure.

— Vraiment, on croirait que ce n'est plus le même homme! — dis-je à Monseigneur.

Ne suit-on pas dans Jean Valjean cette même évolution de régénération morale qui présage « M. Madeleine »?

Mgr Miollis interroge Pierre Maurin : car enfin il l'a reçu, il l'a logé, mais que va-t-il en faire?

Pierre a été ruscolier, c'est-à-dire déshabilleur de troncs et de branches maîtresses de chênes-lièges, il a appris le métier de tourneur, un peu d'ébénisterie, et il dit à l'évêque :

— Je suis fort, je ne boude pas le travail, et je veux, oui, je veux être honnête... mais qui me croira? qui voudra de moi avec le passe-port jaune qui me fait galérien à perpétuité? Ce sera partout comme hier soir, chez ces hôteliers qui m'ont refusé le gîte, qui n'ont pas voulu de mon argent!... Partout, oui, partout, la honte, la défiance, le mépris, une voix rude pour me dire : « Va-t-en! » des coups de fusil peut-être comme à un loup affamé, comme à un chien enragé... Oh! excusez-moi, monsieur... monseigneur, j'oublie que j'ai été reçu comme un honnête homme par celui qui aurait eu le plus de droit de me chasser comme un scélérat!...

Nous pourrions arrêter là cette histoire qui nous éclaire sur les origines de Jean Valjean. Mais il faut continuer, n'a-t-on pas raillé la prétendue fantaisie de Victor Hugo, qui osait affirmer qu'un coupable envoyé au bagne et muni d'un passe-port jaune, fût-il devenu un honnête homme, ne parvenait pas à reprendre sa place dans la société, restait à jamais le forçat de sa première faute? Il n'y avait pas alors dans nos codes cette pitié, cette mansuétude que Victor Hugo réclamait et que M. le sénateur Béranger a consacrées par son admirable loi de sursis.

Voici la fin de l'aventure de Pierre Maurin :

Mgr Miollis avait vu clairement que cet homme, en volant un pain, avait cédé à un mouvement de commisération pour des petits êtres mourant de faim, mais qu'il n'était nullement perverti; comprenant, d'autre part, qu'en l'état des mœurs un galérien serait repoussé partout où il se présenterait, voulant cependant lui fournir le moyen de gagner sa vie, il pensa à son frère Sextius, général de division.

Ce frère l'aimait bien, il l'avait fait nommer évêque, et ne pouvait rien lui refuser; lui, de son côté était très attaché à son cher Sextius, il en était fier; il ne lui reprochait que de n'être point assez catholique, et disait souvent : « L'empereur est un dieu pour mon frère, et ce dieu-là l'empêche de songer au véritable ». A ce moment, d'ailleurs le général Miollis n'avait pas encore arrêté le pape Pie VII.

L'évêque donna à Pierre Maurin une lettre de recommandation pour son frère; et l'ancien galérien alla rejoindre l'armée d'Italie. Le général le plaça d'abord comme infirmier dans une ambulance; puis il le fit monter en grade. Le général écrivit à son frère que ce Pierre Maurin était un brave et un parfait honnête homme. Le soir d'une bataille, il avait pris dans ses bras le sous-lieutenant Édouard de Mauléon, grièvement blessé, qui rendit presque aussitôt le dernier soupir. Ce sous-lieutenant avait sur lui une montre de prix, six cents francs, une chaîne et un médaillon en or : Pierre rapporta au général argent et objets et ne voulut pas entendre parler de récompense; il demanda simplement que *son* évêque fut mis au courant de sa conduite.

Le général écrivait à son frère que Pierre avait été héroïque et il ajoutait :

« Pierre Maurin s'est battu non seulement en vaillant soldat qui fait son devoir, non seulement en repris de justice qui veut se réhabiliter, mais en désespéré qui cherche la mort...

« Naturellement il ne l'a pas trouvée et il en a été quitte pour une légère blessure qu'il n'a même pas voulu faire panser. Il y a là un symptôme qui m'alarme pour lui quand je l'observe. A mesure que son esprit se déblaie, sa mémoire lui revient, plus lucide et plus cruelle. Le jour qui se fait peu à peu dans son intelligence sert tout à la fois à le rendre meilleur et plus inexorable dans sa propre cause. Plus il se relève, moins il se pardonne, et ses énergiques efforts pour se racheter ont pour résultat immédiat d'exagérer à ses yeux le prix de sa rançon. Tel qu'il est, il m'inspire le plus vif intérêt... »

Pierre Maurin était resté auprès de son général tant qu'il y avait pour lui une chance de se faire tuer. Il avait fait le sacrifice de sa vie, il voulait au moins qu'elle servît à quelque chose; mais lorsque l'empereur fut vaincu, la France envahie, l'armée en déroute, il revint, un soir, en mars 1814,

à l'évêché de Digne, dans un état lamentable, mouillé jusqu'aux os, son uniforme en lambeaux. Il avait voulu revoir *son* évêque : lorsqu'il était soldat, le souvenir de sa première faute le poursuivait, le faisait de plus en plus souffrir; peut-être trouverait-il, auprès de Mgr Miollis, qui l'avait si paternellement accueilli, l'oubli de son passé, le repos moral, peut-être parviendrait-il à se créer une vie nouvelle. Il fut reçu à bras ouverts par Mgr Miollis.

Pierre paraît tout d'abord heureux d'être là un peu comme chez lui, de pouvoir se rendre utile, car il est habile de ses mains et exerce tous les métiers. Apollonie, la nièce de la vieille servante Rosalie, est devenue une véritable jeune fille; il se sent attiré vers elle par un sentiment indéfinissable et, en même temps, une force mystérieuse le pousse à la fuir. Il voit poindre en lui un amour qu'il n'osera jamais déclarer, par honte d'un passé qui le torture sans cesse; Apollonie, elle, est troublée par la présence de Pierre; sa sauvagerie l'éloigne de lui. Aussi bien elle manifestait naguère le désir d'entrer au couvent. Ils s'aiment tous deux et ils ne se le diront jamais.

Pierre vient de tenter une épreuve dans laquelle il a été vaincu. Il voudrait se faire une existence nouvelle en associant à son sort une jeune fille qu'il aime. Impossible : il aura toujours devant les yeux, entre elle et lui, ce passé d'opprobre, qu'il a cependant glorieusement racheté; il n'a plus rien à faire désormais sur cette terre, puisque sa conscience ne sera jamais tranquille. Il erre, sombre, triste, découragé, dans le jardin de l'évêque, il s'exalte au souvenir de sa première, de son unique faute; enfin, un jour, affolé, désespéré, il se sauve de l'évêché et va se faire tuer à Waterloo.

Le lecteur a reconnu dans Pierre Maurin les traits principaux de Jean Valjean. Évidemment le poète a tiré de son imagination de nombreuses scènes dramatiques : c'était son droit de romancier. Mais le Jean Valjean qui, traqué comme une bête fauve, vient à l'évêché, qui est reçu et logé par Mgr Myriel, puis qui devient M. Madeleine et chez qui la pureté de conscience peut provoquer cette « tempête sous un crâne », le Jean Valjean régénéré qui se dévoue aux ouvriers de Montreuil-sur-Mer d'abord, puis aux pauvres, puis à tous, qui élève Cosette et se constitue perpétuellement des devoirs en expia-

tion de son passé, qui se sacrifie pour ne pas accaparer l'estime due à un honnête homme, — tous ces scrupules, cette droiture, ce désintéressement, cette loyauté, cette délicatesse n'étaient-ils pas en germe chez Pierre Maurin ?

*
* *

Nous avons indiqué l'origine des deux principaux personnages du livre. Si nous voulions étudier Marius, nous pourrions montrer certaines analogies entre Victor Hugo et le héros de son roman. Mais cette étude nous entraînerait trop loin.

Disons du moins quelle fut la source des chapitres où l'on voit le couvent du Petit-Picpus : Victor Hugo les écrivit d'après des notes qui lui avaient été fournies par une ancienne pensionnaire du couvent des Dames de Sainte-Madeleine, — un petit pavillon situé à l'angle de la rue d'Ulm et de la rue des Postes. — Cette ancienne pensionnaire était Juliette Drouet. Victor Hugo utilisa en partie les renseignements confiés par elle, mais il en négligea un grand nombre. Nous détacherons du manuscrit de Juliette Drouet un morceau qui nous paraît assez gentil et curieux :

Le 15 août, on célébra la fête de la supérieure. Depuis plus d'un mois nous étions en travaux extraordinaires et en *répétitions*. Il s'agissait de présenter, selon son âge et sa supériorité dans les études, des devoirs perfectionnés ou des petits ouvrages à l'aiguille, accompagnés pour quelques-unes de petits couplets appropriés à la chose qu'on offrait. Puis venait une sorte de proverbe avec chœurs. Toute cette prose et toute cette poésie étaient faites par une Anglaise convertie récemment, qui n'était encore que novice et qui s'appelait : *Sœur Sainte-Croix*; elle avait vingt-quatre ou vingt-cinq ans, l'air heureux et une bonne santé. Voici quelques échantillons de ces couplets et de ces chants.

Je dois dire, avant, que la chose se passait dans le salon de la supérieure, qui était très grand.

Une petite fille de quatre ans présentant un feston :

AIR *de la Bonne Aventure.*

J'apporte un petit feston
De triste figure,
Qui n'est ni carré ni rond,
Oui, je vous le jure;

Les doigts je m'y suis piquée
En voulant m'y depesser (*dépêcher*).

(*En chœur.*)

La triste aventure, ô gué,
La triste aventure!

Petite fille de sept ans apportant une petite chemise d'homme deux fois grande comme le doigt.

(*Même air.*)

Pour moi mes petits talents
Sont en miniature;
Si j'ai quelque chose en grand,
Oh! je vous le jure,
Ce sont toutes vos bontés
Dont nos cœurs sont pénétrés.

(*En chœur.*)

La bonne aventure, ô gué,
La bonne aventure!

Le proverbe était allégorique. C'était une scène tirée de l'ancien testament : l'élévation d'Esther et le supplice d'Aman. Il se terminait par des couplets dont voici l'échantillon :

Air : *Ton thé t'a-t-il ôté ta toux?*

Esther, cette humble et douce reine,
Priant pour son peuple oppressé,
Et brisant son affreuse chaîne,
Vainquant Aman au cœur altier,
N'est-ce pas notre digne mère
Qui touche le cœur de Jésus,
Pour l'attendrir sur nos misères,
Lui offre un cœur plein de vertus.

*
* *

Nous ne pousserons pas plus loin. Ce que nous croyons avoir démontré, c'est que la conception des *Misérables* remonte à 1828-1830, époque où Victor Hugo a pensé à mettre en scène Mgr de Miollis sous le nom de Mgr Bienvenu Myriel; à cette époque, il connaissait l'histoire de Pierre Maurin; il prenait quelques notes, qu'il laissait de côté, il ne les utilisait que quinze ans plus tard, en 1845. Suivant une opinion assez répandue, le roman n'aurait été qu'amorcé vers 1847 ou 1848, et il aurait été presque tout

entier écrit de 1860 à 1862 : c'est une erreur. Nous avons comme renseignements : les dates du manuscrit, le propre Journal de Victor Hugo, sorte d'agenda de sa vie publique et privée, 1846 à 1848, et enfin ses carnets, de 1860 à 1862 ; lorsque ces indications nous manquent, nous avons, pour nous éclairer, le papier et l'écriture : or si en 1845-1848 le papier est bleu pâle, mince, si l'écriture est fine et menue et couvre le recto et le verso, en 1860-1862 le papier est plus fort, d'un bleu plus soutenu, l'écriture est plus nette, plus appuyée, plus large et d'un seul côté de la page.

Il résulte des documents que de 1845 à 1848, dans l'espace de deux ans et demi, Victor Hugo avait construit tout son roman et en avait écrit quatre parties sur cinq; en faisant abstraction des feuillets ajoutés de 1860 à 1862, on peut constater que le roman se tient en ces quatre parties, qu'il aurait pu paraître dans cette version primitive. Tout se suit et s'enchaîne. Toutes les péripéties du drame se succèdent sans qu'on puisse relever une lacune. Victor Hugo n'avait plus que la cinquième partie à écrire pour que le roman fût achevé.

Qu'a-t-il donc fait en 1862 ? Il a écrit cette cinquième partie, puis il s'est livré à un vaste travail de revision. Cette revision l'a conduit, non seulement à compléter les chapitres déjà existants, mais à en donner de nouveaux qui, tout en conservant au roman sa structure première, l'embellissent, le fortifient, sans en dénaturer le caractère. En veut-on la preuve? En 1860-1862, pour citer dans l'ordre du roman, voici ce qu'il a ajouté à son œuvre : un développement du portrait de l'évêque Myriel; un livre entier sur la « farce » des quatre jeunes Parisiens; une étude plus approfondie des Thénardier; le livre de *Waterloo*; plusieurs chapitres sur le couvent du *Petit-Picpus*; la péripétie tragique de Jean Valjean quittant le couvent dans un cercueil; certains traits de caractère du gamin de Paris et du grand bourgeois Gillenormand; un livre nouveau : *les Amis de l'A B C*; un autre : *Patron-Minette*; un chapitre sur Louis-Philippe; des considérations sur les émeutes. Enfin il utilise pour la cinquième partie toutes les notes prises par lui à Paris.

En publiant *les Misérables*, cette œuvre qu'anime tout entière l'idée de devoir et de sacrifice, Victor Hugo avait voulu prouver

que la vraie grandeur pour l'homme est de s'élever vers l'idéal, d'aspirer au bien, d'agir suivant sa conscience et de travailler à sa régénération morale.

Il a ébauché de nombreux plans de préface que nous avons trouvés dans le dossier de l'ouvrage ; en voici un qui, sous une forme très rudimentaire, précise nettement ses intentions :

Oh ! je vous en conjure, qui que vous soyez, aidez-moi. Voyez où va la foule. Chair. Sensualité. Or. Richesse, gloutonnerie de tout genre. Avoir bu, mangé, satisfaction suprême. Vin bleu des barrières ou vin de Tokay, même ivrognerie, même ivresse, même oubli. Ironie. Plus d'enthousiasme. Hoche, Desaix, Marceau, Sambre et Meuse, les 14 armées, souvenirs fâcheux, dates importunes. Raillerie aux dévoués, sarcasme aux apôtres, pierre jetée aux martyrs. Pour labarum, la légende de l'Empire romain, *Panem et Circenses.* — Oh ! prenons garde, luttons contre cela. Rappelons l'homme à l'idéal. Refaisons le citoyen, défaisons le bourgeois. A bas la matière et le matérialisme ! La démocratie va s'attabler. Faisons-lui honte. Limitons le socialisme intestinal. Proclamons le socialisme idéal.

Qu'on ne dise pas, comme l'ont fait quelques critiques acerbes, que Victor Hugo a voulu prendre parti pour le coupable contre la société. Il a poussé un cri de pitié, adressé un appel à l'initiative éclairée du législateur et à la miséricorde du juge. La société n'avait pas, selon lui, rempli toutes ses obligations. Sans doute elle n'avait pas le moyen de supprimer la misère ; elle avait tout au moins le pouvoir de la diminuer.

Victor Hugo avait recueilli l'aventure de Pierre Maurin pour en tirer toutes les conséquences morales et sociales. Si l'on songe que son roman était conçu avant 1830, écrit en 1845-1848 et terminé en 1860-1862, et si l'on passe en revue toutes les réformes accomplies depuis trente-cinq ans, on ne doit plus l'accuser d'avoir été l'apôtre d'utopies et de chimères : on doit reconnaître en lui l'avocat dévoué à l'amélioration du sort des humbles et au soulagement des « misérables », le défenseur des désarmés, qui s'est inspiré de son amour profond de l'humanité.

GUSTAVE SIMON

TUBERCULOSE ET VIE URBAINE

La tuberculose cause le quart des décès de la population parisienne ; les maladies de vieillesse à partir de soixante ans ne sont pas plus meurtrières que la tuberculose. Si ce fléau était aussi fatal que la vieillesse, il n'y aurait qu'à s'incliner ; mais chacun sait aujourd'hui que la tuberculose résulte de l'invasion de l'organisme par un microbe spécial, que c'est une maladie infectieuse, et par conséquent évitable dans une certaine mesure. Malheureusement, se garder de la tuberculose et s'en guérir constitue un problème autrement complexe que celui de la prophylaxie des autres maladies infectieuses, à cause de l'empreinte profonde qu'elle laisse chez ses victimes, à cause aussi de la multiplicité des foyers de contagion.

Les formes les plus répandues de tuberculose sont la phtisie pulmonaire, puis la méningite ; les autres localisations sont plus rares et moins meurtrières. La phtisie présente une première période dite fermée, qui est très curable et peu dangereuse pour l'entourage, et une seconde période dite ouverte, où le malade, profondément atteint, devient un foyer de contagion. La tuberculose est causée par la pullulation du bacille de Koch, microbe facile à voir, mais qu'on n'est arrivé à isoler et à cultiver qu'avec difficulté, tant il se montre exigeant pour la température et pour la nourriture : bien développé, il est assez résistant et survit à la putréfaction ou à un chauffage de courte durée. Faire monter le lait contaminé ne donne pas une

sécurité absolue; il faut une cuisson d'une certaine durée si l'on veut tuer les germes les plus résistants. Heureusement ce terrible microbe craint la ventilation et la lumière solaire : des crachats virulents, soumis quelques heures à ces deux actions combinées, ne deviennent capables de tuer qu'un seul cobaye sur dix inoculés, comme l'ont reconnu MM. Cadéac et Mallet. Flügge dénie même toute action nocive aux crachats desséchés et admet que, comme pour toute maladie contagieuse, la contamination se fait par les gouttelettes que projettent hors de la bouche les secousses de toux et le jeu de la parole : il existerait ainsi autour de chaque phtisique une zone dangereuse. Les idées de Flügge ne sont pas généralement admises; il n'en reste pas moins que le crachat desséché n'est pas le seul véhicule de contage aérien.

Les opinions les plus contradictoires ont régné sur la contagion de la phtisie, jusqu'au jour où Villemin donna la preuve du caractère virulent des produits tuberculeux par l'inoculation aux animaux; plus tard, la découverte du bacille prouva que les bacilles isolés ont la même propriété. Un cobaye reçoit sous la peau ou dans l'abdomen le produit suspect, et sa mort spontanée ou son autopsie, dans les délais suffisants, montrent la présence ou l'absence de tuberculose dans ce produit. Fait curieux qui appartient à beaucoup de maladies infectieuses : l'inoculation d'un nombre assez considérable de germes est nécessaire; en introduit-on quelques dizaines, ils sont digérés et détruits; si leur nombre dépasse quelques milliers, les tubercules se développent. Et encore les résultats diffèrent avec divers échantillons : les uns tuent rapidement et avec des lésions étendues; d'autres n'empêchent pas l'animal de prospérer et ne donnent que des lésions discrètes, qu'on est surpris de trouver à l'autopsie : ce sont les germes à virulence atténuée. La démonstration de cette variabilité de la virulence est délicate : des bacilles virulents, inoculés en petit nombre, donnent des résultats comparables à ceux que provoquent des bacilles peu virulents introduits à dose massive; récemment MM. Rodet et Delanoe, injectant les mêmes nombres de bacilles de provenances diverses, ont fait cette démonstration en toute rigueur. Pour l'homme, l'origine de la tuberculose est donc de quelque importance : il est plus dangereux d'être

contaminé par un malade atteint de phtisie galopante que par un vieux tousseur, qui n'est qu'accessoirement tuberculeux.

Les bacilles, qui communiquent la maladie à l'homme, viennent de sources très diverses. Nombreux sont les cas où les atteintes successives de différents sujets s'enchaînent avec la rigueur d'inoculations de laboratoire : la tuberculose peut donc se transmettre d'homme à homme. Mais les cas d'origine animale sont beaucoup plus controversés. A en croire l'Office impérial allemand, qui donne l'estampille officielle aux opinions du célèbre bactériologiste Koch, la tuberculose de l'homme et celle du bœuf seraient liées chacune à la présence d'un bacille spécial ; le bœuf ne contracterait pas la maladie de l'homme, et inversement, chez l'homme, la plupart des cas proviendraient de bacilles humains et exceptionnellement de bacilles bovins. Cette opinion, qui pourrait avoir comme conséquence de faire négliger la surveillance des aliments, n'est guère acceptée chez nous ; elle est même combattue par Behring dans son pays d'origine, et au congrès de Washington (septembre 1908), l'exposé qu'en a fait son auteur, malgré de récentes restrictions, n'a pas rencontré d'approbation. La conclusion la plus sage des études de nos vétérinaires est ainsi résumé par M. Cadéac : d'une espèce à l'autre (homme, bœuf, chien, oiseaux, poissons), le passage de la tuberculose est difficile et, en pratique, sans grande importance ; mais, comme l'homme jouit de ce fâcheux privilège d'être sensible à la tuberculose du bœuf, la prophylaxie contre le bacille bovin s'impose.

La question des voies de pénétration de la tuberculose n'est pas encore élucidée. Jusqu'à ces dernières années, à la suite d'expériences réalisées en infectant l'air de la respiration, on admettait que la tuberculose pulmonaire succédait à des inhalations virulentes, que les tuberculoses intestinale et abdominale succédaient à la tuberculose pulmonaire et à des inoculations digestives. Les expériences de M. Calmette ont tout remis en cause : elles tendraient à prouver que toute tuberculose, même pulmonaire, succède à l'ingestion de bacilles, la voie pulmonaire n'étant qu'une voie d'exception ; M. Küss s'est fait le champion de l'opinion contraire. Ces idées ont suscité de nombreux travaux, qui ont fixé les points suivants : 1° expérimentalement, les inoculations intestinale et pulmo-

naire peuvent toutes deux être suivies de tuberculose; 2° il n'existe aucun rapport constant entre la voie de pénétration et la première localisation de la tuberculose : une tuberculose pulmonaire peut succéder à l'ingestion; 3° l'inoculation par voie intestinale exige un bien plus grand nombre de bacilles que l'infection par la voie pulmonaire. Il ne faudrait pas de ces résultats conclure que la tuberculose se communique toujours par voie respiratoire; les millions de bacilles nécessaires à la contamination intestinale se rencontrent peut-être plus facilement que les quelques milliers nécessaires à l'infection aérienne. Néanmoins, quand, autour d'un phtisique, on voit succomber un de ses proches ou un de ses voisins de travail, toutes les probabilités sont pour que le second ait été contaminé par des particules respirées dans la zone dangereuse; malgré cela, une lutte bien comprise contre le crachat et une propreté rigoureuse des objets d'alimentation ne sont pas à dédaigner.

La tuberculose présente encore une particularité remarquable qui la distingue de la plupart des autres maladies transmissibles : la prédisposition conférée par une première atteinte. Prenez un nouveau-né et inoculez-lui le virus de la vaccine; dans les délais normaux, apparaissent des pustules et dès lors le sujet devient réfractaire à toute inoculation nouvelle : à l'état de *réceptivité* a succédé un état d'*immunité*. Pour la tuberculose, rien de pareil : jusqu'à ce jour les essais d'immunisation ont échoué et, parmi ceux-ci, la méthode de Behring, qui consistait à faire ingérer à de jeunes veaux des cultures stérilisées par la chaleur. Il y a plus. Dans un bouillon, à la surface duquel aura végété du bacille de la tuberculose, s'accumulent des produits divers, auxquels on donne le nom de tuberculine. Séparons cette tuberculine des bacilles qui seraient dangereux, et injectons-la à un animal sain; aucune réaction ne se manifeste; injectons-la à une vache tuberculeuse et nous constatons : 1° une réaction générale caractérisée par de la fièvre; 2° une réaction locale très manifeste, ainsi que l'a montré M. Calmette, si la tuberculine est déposée à la surface de l'œil. Au total, le tuberculeux supporte la tuberculine moins bien que le sujet sain. Négligeant pour le moment l'utilisation de ces méthodes pour

déceler les tuberculoses latentes, retenons seulement ce fait : le tuberculeux se trouve dans un état contraire à celui que lui confèrerait l'immunité ; il est, suivant l'expression de M. Richet, en *anaphylaxie* (contraire de la prophylaxie). Le tuberculeux reste toujours un prédisposé, capable comme tout autre de se réinfecter, s'il est guéri, capable de se surinfecter, s'il ne l'est pas encore.

Nous venons de voir un exemple de prédisposition causée par une atteinte antérieure ; existe-t-il des prédispositions de race? Les bœufs du Morvan deviennent moins facilement tuberculeux que ceux du Charolais ou du Durham. Les races humaines peuvent fournir des exemples analogues : à Prague le quartier israélite, quoique très misérable, est relativement épargné, si on le compare à un quartier slave de même pauvreté ; en Tunisie, disent MM. Tostivint et Remlinger, les Européens présentent une mortalité tuberculeuse de 51 p. 10000, les races indigènes de 113, et la race juive de 7,5 ; mais, très prudemment, ces auteurs attribuent ces différences de mortalité moins à la prédisposition ethnique qu'aux habitudes d'hygiène qui varient avec les races.

Avant la démonstration de Villemin, la prédisposition pouvait passer pour un facteur primordial, ou même exclusif ; la tuberculose était l'aboutissant de la déchéance organique : on naissait tuberculeux et l'on mourrait phtisique. La découverte de Koch, qui précisait la notion de contagion, survint au milieu d'une réaction en sens inverse, qu'elle exagéra peut-être encore ; mais aujourd'hui l'influence de la prédisposition ne fait plus de doute. On serait tenté d'en chercher des exemples dans les atteintes successives qui se produisent chez les membres d'une même famille. Je cite le rapport du Dr Delmont-Bebet sur le fonctionnement du dispensaire de la rue Omer-Talon en 1907 :

Parmi les familles dans lesquelles la mortalité infantile a été considérable, on peut en citer une, dont le père, âgé de cinquante-neuf ans, est tuberculeux, et qui a perdu quinze enfants, dont un du croup, onze d'affections tuberculeuses et un d'accident ; il ne reste qu'un seul enfant vivant. Dans une autre famille, la mère, âgée de quarante-quatre ans, est tuberculeuse ; sept enfants sont morts de la même affection ; deux enfants lui restent, dont l'aîné, âgé de dix ans, est en traitement au sanatorium d'Hendaye.

D'après les relevés de l'auteur, la mortalité infantile dans ces familles est de 59 p. 100 et la mortalité spéciale par tuberculose est de 31 p. 100, ce chiffre étant certainement au-dessous de la réalité.

Ces exemples, si cruels qu'ils soient, ne prouvent nullement l'influence héréditaire, mais donnent plutôt la preuve de la contamination familiale. Il est actuellement démontré qu'on ne naît pas tuberculeux. Sans doute, des recherches faites sur des animaux ont montré que, dans certains cas, les petits issus d'une mère infectée renferment le germe morbide, mais ces cas sont des exceptions; la plupart de ces petits, même malingres et voués à une mort certaine par leur débilité, ne sont pas néanmoins porteurs du bacille. Ce qui est rare chez l'animal est très rare chez les sujets de notre espèce; toutes les statistiques parlent dans le même sens : les enfants assistés, isolés de leurs parents tarés et souvent tuberculeux, présentent une mortalité et une morbidité analogues à celle des autres enfants. Les vétérinaires, en montrant que les jeunes bovidés réagissent d'autant plus nombreux à la tuberculine qu'ils sont plus vieux, les médecins, en montrant que l'oculo-réaction à la tuberculine est d'autant plus souvent positive chez l'enfant vivant dans un milieu infecté qu'il est plus âgé, sont arrivés à des résultats qui concordent avec les précédents. Ainsi, lorsqu'un enfant est né dans un milieu infecté, milieu urbain le plus souvent, il suffit de le transformer en petit campagnard pour qu'il soit préservé.

Une statistique de M. Lemoine va également contre l'hypothèse de la prédisposition héréditaire : des soldats ayant vécu dans leur famille infectée ou des soldats dont la famille était saine, mais qui avaient séjourné auprès de sujets malades, donnèrent la même proportion de cas de tuberculose après leur incorporation. Si l'on veut des exemples de prédisposition familiale, il faut les chercher dans des cas de plurimortalité survenue longtemps après le démembrement de la famille : le Preventorium du boulevard Garibaldi, dirigé par le Dr Boureille, a observé trois sujets de la même famille, qui, ne se voyant qu'à intervalles éloignés, sont morts de tuberculose, l'un à quarante-cinq ans, les autres à trente et trente-cinq ans; encore cet exemple est-il contestable, le père étant mort de tuber-

culose, et les trois enfants ayant pu être anciennement infectés. Des statistiques seraient nécessaires. Mais dès maintenant on peut affirmer que si la prédisposition héréditaire existe, son influence est tellement minime qu'elle s'efface devant les deux autres facteurs principaux: prédisposition acquise et contagion.

***

La fréquence de la tuberculose est extrême : en France, 140 000 décès lui sont attribués annuellement, soit 43 p. 10 000 habitants. En 1905, Belleville a pour 10 000 habitants une mortalité de 78 ; en supposant que chaque malade présente une survie de trois années, la quantité de tuberculoses en évolution est de 234, c'est-à-dire que sur 43 sujets que l'on croise dans les rues de Belleville, il existe un tuberculeux. Et si l'on considère, non pas seulement les cas mortels, mais la totalité des malades, cette proportion est bien en dessous de la réalité. D'après les autopsies pratiquées sur des sujets morts d'accidents quelconques (morts violentes, décès dans des asiles de vieillards, etc.), la proportion des lésions tuberculeuses varie, suivant les statistiques, de 60 à 80 p. 100 ; mais il s'agit le plus souvent de lésions anciennes, qui se sont cicatrisées et qui n'étaient d'aucun danger pour l'entourage. Par conséquent, chacun de nous a toutes les chances possibles de présenter, au cours de son existence, une petite poussée de tuberculose suivie de guérison. D'autres méthodes plus récentes ont donné des résultats concordants : un médecin de la Garde de Berlin, par des injections de tuberculine à ces soldats d'élite, constata une réaction positive chez la majorité des sujets.

La méthode inaugurée en France par M. Calmette sous le nom d'oculo-réaction, donne un pourcentage de 30 p. 100 de réactions positives chez des sujets qu'on croyait sains. M. le médecin-inspecteur Delorme propose de ne pas l'employer dans l'armée, de crainte de voir fondre les effectifs.

En présence de pareils résultats, qui témoignent que le nombre des infectés est très supérieur à celui des malades, on serait tenté de mettre en doute l'influence prédominante de la contagion et d'attribuer l'état de maladie uniquement à la prédisposition héréditaire ou acquise. Cette opinion, qui pourrait

conduire à l'oubli de précautions hygiéniques, serait une grave erreur : un tuberculeux latent qui a guéri, s'il se trouve un jour en présence d'une nouvelle source de contagion, contractera plus facilement encore la maladie, et si, à ce moment, ses ressources défensives font défaut, il deviendra la victime du fléau, à la première atteinte duquel il avait résisté. Pour tous, sujets sains, guéris ou malades, la contagion reste toujours un danger.

Toutes les nations paient à la tuberculose un tribut très lourd, mais inégal : 43 p. 10 000 en France, 40 en Allemagne, 22 en Russie, 13 en Angleterre. Ce dernier pays n'a pas toujours été aussi favorisé : avant 1860, la mortalité par tuberculose y atteignait 34; elle était encore de 21 en 1875. En Prusse, même décroissance : 31 avant 1886, 20 en 1901; de même en Belgique et en Hollande. Par contre la tuberculose augmente en Italie, en Bavière et en Saxe. En France, le fléau est à peu près stationnaire. A Paris, M. Bertillon accuse en 1904 une légère diminution progressive; récemment, M. Armaingaud a parlé d'une décroissance de 20 p. 100, en attribuant cet heureux événement à la lutte antituberculeuse dont il est un des champions. Les statistiques doivent être interprétées avec la plus grande circonspection, car la tuberculose présente des oscillations annuelles d'assez grande amplitude, qu'on peut attribuer à l'influence de la grippe. Ces épidémies meurtrières atteignent surtout les tuberculeux et, grâce à cette épuration artificielle, déchargent d'autant la statistique des années suivantes.

La tuberculose est la maladie de l'encombrement et de la misère. Tandis que la mortalité pour la France est de 43 p. 10 000, elle est de 60 à Paris, de 50 dans les villes de plus de 50 000 âmes, et de 33 dans celles de moins de 5 000 habitants; les chiffres de la campagne sont encore peu connus. Représentée sur une carte de France suivant une échelle de teintes, cette mortalité forme des ombres dont les centres sont Paris, Rouen, Lyon, et l'agglomération Lille-Roubaix-Tourcoing. La Bretagne et la Mayenne, quoique essentiellement rurales, présentent cependant une forte mortalité.

Cette immunité des campagnards ne tient pas à une résistance spéciale, due à une provision de santé plus considérable :

en Norvège, on a remarqué que la mortalité tuberculeuse s'élève dans les campagnes à un taux supérieur à celui des villes, quand des trouées nouvelles apportent dans un district jusque-là indemne, la civilisation, la contagion et aussi l'alcoolisme. A Paris, la tuberculose atteint fréquemment les immigrés : leur proportion parmi les tuberculeux est de 52 p. 100. Comme tout milieu défavorable à la vie, l'atmosphère des villes exige une adaptation : transportons brusquement un homme de la plaine à une altitude élevée, si robuste qu'il soit, il arrive souvent que des nausées le prennent et que l'effort lui devient impossible; au contraire, un montagnard ou un sujet adapté par l'entraînement échappera au mal des montagnes. La tuberculose est le mal des villes.

La mortalité par tuberculose suit la pauvreté : dans les arrondissements riches, la mortalité est de 15 p. 10 000; dans les pauvres, elle atteint 51. Appliqués aux unités plus petites, aux quartiers, les chiffres sont encore plus éloquents : on trouve comme extrêmes 11 aux Champs-Élysées et 104 à Plaisance. Sur une carte de Paris où cette mortalité est portée en teintes graduées, un nuage noir dessine à la périphérie de la ville un croissant ouvert à l'ouest où se trouvent, comme dans les régions du centre, les quartiers riches. Cette carte se superpose exactement à celle de la pauvreté [1].

Le premier facteur évident du rapport entre tuberculose et pauvreté est le manque de lumière et d'aération. Lorsqu'on arrive dans une ville, on est frappé par l'exiguïté de ces espaces inhabités, ordinairement plantés d'arbres, auxquels on a donné le nom d'espaces libres. L'atmosphère des villes renferme un léger excès d'acide carbonique par suite du déversement des nombreux foyers de l'industrie et des habitations. Les plantes, pendant leur vie diurne, absorbent ce gaz irrespirable et excrètent de l'oxygène respirable : les espaces libres sont les poumons des villes. Il n'y a cependant pas de rapport constant entre la surface des espaces et la mortalité tuberculeuse : les quartiers du Père-Lachaise, de Picpus et de Javel, qui n'en manquent pas, sont décimés. C'est que les espaces libres, souvent inaccessibles au public, laissent entre eux des couloirs au fond desquels s'entassent des foyers dangereux.

1. Voir les cartes annexées à l'article.

Les hautes maisons interceptent les rayons solaires et ne laissent filtrer, sur la chaussée, poussiéreuse ou boueuse, qu'une partie infime des rayons chimiques que nous savons être l'agent naturel de stérilisation le plus efficace. Déjà sérieux pour la rue où l'on ne fait que passer, l'inconvénient devient grave pour l'atelier ou l'habitation. Il fut un temps où la lumière du jour n'était distribuée dans les maisons qu'en proportion de la générosité de ceux qui les construisaient, et il faut reconnaître que, grâce à l'impôt des portes et fenêtres, cette générosité n'allait souvent pas très loin. De cette époque, datent ces étages cloisonnés par des soupentes, ces loges de concierges inhabitables, ces taudis sans lumière qui donnent sur des courettes étroites comme des puits, que dissimulent des façades sordides ou somptueuses. Ce n'est certes pas dans de pareilles tanières qu'une particule virulente projetée de la bouche d'un phtisique trouve le déplacement d'air qui la dessèche, ni le rayon de soleil qui la tue.

A cette cause d'insalubrité, s'ajoute l'encombrement, le surpeuplement. La fréquence des cas de tuberculose varie dans le même sens que la grandeur de l'agglomération des villes. A en juger superficiellement, cette relation dans Paris n'apparaît pas avec évidence : à part le XIe, les arrondissements, qui, à surface égale, sont les plus peuplés de Paris, le IIe, le IIIe, le VIe et le XVIe ne présentent pas une nombreuse mortalité tuberculeuse. Mais à mesure qu'on établit des subdivisions, quartiers, rues, maisons, on serre de plus près le problème. Ici deux théories sont en présence : pour M. Bertillon, la misère et le surpeuplement constituent les facteurs essentiels de la tuberculose : de fait, la carte de surpeuplement se superpose assez exactement à la carte de pauvreté et à celle de la mortalité tuberculeuse. Tandis que la moyenne des pièces dont disposent les Parisiens, contiennent 1,2 habitant celles dans lesquelles habitent des tuberculeux présentant 1,8 occupants; mais les exemples de chiffres supérieurs sont fréquents; le Dr Boureille cite les suivants : 6 personnes pour 32 mètres cubes, 6 personnes pour 29 mètres cubes sur un même lit; 6 personnes pour 27 mètres cubes. Les environs de Paris sont souvent aussi mal partagés : à Vanves et à Deuil, 6 personnes dans 21 mètres cubes.

M. Bertillon a montré que les familles nombreuses réduisent leurs charges de loyer et s'entassent encore plus étroitement qu'elles ne l'étaient avant de se multiplier. Le surpeuplement est donc une cause de mortalité infantile.

Ces théories ne sont pas universellement admises : comment expliquer que si 143 Parisiens sur 1 000 sont mal logés, les 295 campagnards sur 1 000 qui ont le même sort, donnent un pourcentage de mortalité inférieur ? Les causes d'insalubrité des villes ont été depuis quelques années étudiées de plus près grâce, à l'organisation de casiers sanitaires pour maisons : chaque maison où la mortalité atteint un chiffre anormal, est l'objet d'une enquête détaillée et son casier tenu à jour. M. Juillerat, le directeur de ce service à la Préfecture de la Seine, a reconnu qu'il existe des maisons à tuberculose. Elles forment le quinzième des maisons parisiennes et fournissent un tiers de tous les cas de tuberculose. Dans les îlots de maisons tuberculeuses, la mortalité se maintient à un taux très constant pendant plusieurs années, fait qui prouve que cette mortalité est bien conditionnée par le type d'habitation. On a objecté à la direction du casier sanitaire que les maisons suspectées sont des lieux où les tuberculeux, réduits à la misère par leur maladie, viennent échouer parce qu'elles sont moins coûteuses que les autres; la constatation exacte des foyers de tuberculose n'en est pas moins un fait important.

La pauvreté favorise encore le développement de la tuberculose par une alimentation défectueuse, tantôt insuffisante en quantité, tantôt mal proportionnée dans ses composants; c'est un point sur lequel j'ai insisté dans une étude antérieure[1] : des cobayes inoculés que l'on soumet à une alimentation insuffisante ont une survie trois fois moindre que celle des cobayes nourris normalement. Mais l'alimentation insuffisante présente encore ce grave inconvénient qu'elle favorise l'alcoolisme, le sujet mal nourri cherchant volontiers dans l'alcool la stimulation qui manque à son organisme, et l'alcoolisme est un des principaux facteurs de la tuberculose. La statistique ne le démontre pas clairement : le classement des départements par la consommation en alcool ne concorde pas avec le classe-

1. Le Problème de l'Alimentation, *Revue de Paris*, 15 novembre 1906.

ment par mortalité tuberculeuse. Pourtant la relation qui unit ces deux fléaux apparaît avec assez d'évidence : la phtisie galope chez l'alcoolique avec une rapidité insolite; la proportion des alcooliques parmi les tuberculeux serait considérable : elle atteindrait de 70 à 80 p. 100 suivant les statistiques. La tuberculose qui était plus fréquente autrefois chez la femme, est devenue actuellement plus fréquente chez l'homme, à mesure que s'est répandue chez lui l'intempérance. Enfin la descendance du buveur est souvent tarée, malingre et devient facilement la proie de la tuberculose.

A la débilitation et à la contamination que le candidat à la tuberculose rencontre dans son foyer, s'ajoutent celles qui le guettent à son travail. Le surmenage, inconnu dans les campagnes, use le citadin, qu'il s'agisse d'un travail trop assidu, d'une durée trop longue de la tâche journalière ou de l'insuffisance du repos. D'autres fois le local de travail est insalubre : cubage d'air trop petit, absence de lumière, facilité de la contamination par crachats ou par projections dangereuses. Certains corps de métiers sont exposés à la contagion : infirmiers, blanchisseurs; d'autres professions sont dangereuses parce qu'elles s'accompagnent de poussières : fondeurs, chauffeurs, charbonniers; les éclats siliceux qu'aspirent les ouvriers qui travaillent à la meule, sont encore plus nocifs : ils déterminent à la longue une induration des poumons que la tuberculose ne respecte qu'exceptionnellement.

Grâce à la réglementation du travail et à la surveillance de l'atelier, l'insalubrité des locaux diminue; mais sur les travailleurs à domicile les règlements n'ont presque aucune prise : ils s'entassent, se surmènent et se contaminent; une pièce commune souvent leur sert de dortoir, de cuisine, de réfectoire et d'atelier; les soins élémentaires de propreté ménagère sont laissés de côté pour ne pas négliger l'ouvrage qui se trouve toujours sous la main; un crachoir serait considéré comme un objet de luxe encombrant; l'aération est déclarée impossible par une crainte exagérée des refroidissements; quant au surmenage, il se produit tant qu'il y a de l'ouvrage.

Peu d'industries paraissent réunir autant de causes d'insalubrité que le travail dans les mines : poussières de charbon,

travail sans soleil, différences de température considérables et brusques, humidité. Et cependant peu de groupements présentent un état sanitaire aussi satisfaisant ; c'est que les mineurs ont une réglementation sévère du travail, que leur métier est exempt de ces à-coups de chômage, qui, plus que les bas salaires, entraînent la misère ; ils jouissent d'une stabilité de travail suffisante pour s'attacher à des corons où ils prennent le goût du chez-soi ; enfin leurs habitations sont sans luxe et de faible hauteur, mais accessibles au soleil. Certes l'employé parisien ne dispose pas d'une vie aussi hygiénique, lorsque, ayant passé la journée dans un bureau où son voisin tousse et où le gaz brûle le peu d'air laissé par la respiration de ses collègues, il rentre le soir dans les bas étages d'une de ces maisons-casemates de nos faubourgs, pour faire à domicile quelques travaux supplémentaires.

L'armée est un centre important de tuberculose quoique constituée de sujets sélectionnés dans la force de l'âge et qui vivent dans un milieu presque exempt de contagion. C'est que l'armée est composée de déracinés : le citadin y est astreint à des exercices physiques dont il avait perdu l'habitude ; le rural s'y trouve soumis à l'existence des villes ; et pour tous deux, la chambrée, comme l'atelier dans la vie civile, centuple les chances de contamination. Le port du sac, l'alimentation, les fatigues des permissions ont été aussi incriminés, depuis que l'alcoolisme a été rendu difficile à la caserne. Quelles qu'en soient les causes, la tuberculose y est fréquente, puisque 76 p. 10 000 des contingents en présentent des symptômes à un moment quelconque de la durée du service. D'après une statistique de M. Lemoine, sur 100 soldats réformés ou morts à la suite de tuberculose, 61, avant leur incorporation, avaient cohabité avec des suspects ou avaient été eux-mêmes atteints, et sur 100 de ces pré-infectés, 66 sont devenus tuberculeux à la caserne. L'armée est donc révélatrice de tuberculose, rarement aggravatrice, presque jamais génératrice.

*
* *

Ainsi la contagion apparaît comme le facteur principal de la tuberculose, par l'intermédiaire de foyers particulièrement

actifs, dont le surpeuplement et l'obscurité favorisent l'apparition. La prédisposition innée a quelque influence, mais plus encore la prédisposition acquise que créent le surmenage, l'alimentation défectueuse, l'alcoolisme et le mauvais ensoleillement.

Contre la prédisposition innée, la lutte anti-tuberculeuse est désarmée : les temps sont encore bien lointains où le sujet susceptible de ne donner que des rejetons tarés n'aura qu'un rôle reproducteur effacé. Il est même douteux que l'humanité ait avantage à voir disparaître des types exceptionnels comme Pascal halluciné, Flaubert épileptique et Laënnec phtisique. D'ailleurs la tuberculose n'est-elle pas, suivant les lois de notre moderne sélection naturelle, toujours prête à arrêter l'essor de cette lignée aberrante de surhommes ?

Pour la prédisposition acquise ou la contagion, l'action de la société peut être efficace; mais ce qui rend difficile cette lutte, c'est d'abord l'ubiquité de la tuberculose, c'est ensuite la longueur du traitement et son coût, c'est enfin le caractère précaire de la guérison.

L'amélioration de la santé générale dépend de l'amélioration du sort du travailleur et de la surveillance éclairée de ses instincts : lutter contre l'alcoolisme, conseiller une alimentation rationnelle, donner la possibilité de la réaliser par des salaires suffisants, éviter le surmenage par la réglementation du travail, c'est faire de la bonne besogne. L'éducation du public doit marcher de pair avec les mesures législatives ou administratives, plutôt même les devancer. Le rôle des conférences étant trop limité, c'est à l'école, à l'armée, à la presse qu'appartient ce rôle éducateur.

Parmi ces mesures d'hygiène générale, celles qui concernent l'habitation sont capitales, mais sont peut-être les plus difficiles à réaliser. La question de l'ensoleillement et de l'aération a fait l'objet de travaux considérables, mais encore incomplets. Pour les constructions anciennes, la préfecture de la Seine et beaucoup d'autres départements à sa suite ont institué le casier sanitaire des habitations. Le Bureau d'hygiène a reçu en 1905 2731 plaintes qui ont été suivies de 409 injonctions et de 99 contraventions : on interdit de louer certains locaux trop étroits ou trop mal aérés. Ces mesures, qui malheureusement

ne peuvent dans l'état actuel de la législation aller jusqu'à l'expropriation, ont soulevé quelques protestations : les familles tuberculeuses, traquées dans leurs repaires, ne trouveraient plus à se loger et s'entasseraient dans d'autres immeubles qui, à leur tour, deviendraient insalubres : le dernier rapport de M. Juillerat mentionne l'apparition de nouveaux foyers de tuberculose. Aussi, comme il le fait remarquer, toute expropriation devrait s'accompagner de la réédification d'habitations à bon marché.

Les constructions nouvelles sont régies par des réglements municipaux, édictés en vertu de la loi de 1902 ; les gabarits sont proportionnés à la largeur des voies de bordure, il existe un certain rapport entre l'espace bâti et l'espace laissé libre, un cubage suffisant des pièces d'habitation et enfin des dispositifs d'éclairage et d'aération convenables. Malgré tous ces efforts, Paris est construit dans des conditions déplorables d'hygiène antituberculeuse : la hauteur des maisons est trop grande et la surface des cours intérieures trop étroite. La responsabilité de ce manque d'hygiène n'appartient pas aux propriétaires, car leur rôle n'est pas de se sacrifier au bien public en dépréciant, par des constructions de hauteur insuffisante, des terrains qu'il ont payé cher ; la faute n'en est pas non plus aux municipalités, car décréter que toute pièce doit avoir un cubage de 30 mètres cubes par habitant et deux heures d'ensoleillement par jour, même en hiver, équivaudrait à déprécier des terrains dont la valeur est calculée sur d'autres bases. La réforme ne peut être qu'extrêmement lente et venir du public. Pour créer des habitations à bon marché, les difficultés budgétaires sont considérables, car on calcule qu'on ne peut en élever que sur des terrains dont le prix ne dépasse pas soixante francs le mètre, et, d'après M. Picot, le revenu brut de ces immeubles doit au plus atteindre 3,5 par cent. La société l'*Abri*, dépassant les prévisions d'établissement, a réalisé à peu près ces conditions dans l'enceinte même de Paris.

Vraisemblablement ces habitations resteront en petit nombre pendant de longues années. Aussi M. Bertillon propose-t-il de les réserver aux familles nombreuses, qui, plus que les autres, s'échouent dans des logements défectueux. Le choix de l'emplacement de ces habitations hygiéniques est très discuté : les

uns voudraient les voir s'élever sur l'emplacement des immeubles insalubres, qu'on habite parce qu'ils sont près de lieux de travail. D'autres, et je me range à cet avis, préféreraient les voir s'élever à la périphérie des agglomérations. Cette solution, qui comporte un grand perfectionnement des moyens de transport, pourrait, en dépréciant les quartiers du centre, faciliter les expropriations et l'assainissement, et permettrait la mise en valeur de terrains peu coûteux, où les conditions d'hygiène imposées par les municipalités pourraient être plus rigoureuses et tendraient à transformer Paris, suivant le type londonien.

La question des espaces libres me semble secondaire : doit-on entasser sur place de hautes maisons dites salubres? alors les espaces libres deviennent utiles pour permettre, au voisinage des habitations, les ébats des enfants et les exercices sportifs des adultes. Si au contraire la décentralisation avec faible densité de population est adoptée, les espaces libres deviennent un luxe inutile. Au moment où se pose la question de l'utilisation du terrain des fortifications, la création d'espaces libres, si elle est adoptée, doit s'accompagner nécessairement de création d'habitations à bon marché. Dans le cas contraire, la création de ces espaces aboutirait à une plus-value de terrains et à la construction d'immeubles luxueux d'où seraient bannis ceux à qui devraient profiter les sacrifices de la Ville. Si de tels espaces libres étaient créés, ce serait aux propriétaires à en faire les frais.

***

Facilitée par les mesures étudiées précédemment, la lutte contre la contagion se ramène à la surveillance alimentaire, à la lutte contre le crachat et à l'isolement du phtisique.

Comme le tiers ou la moitié des bovidés présente des lésions tuberculeuses, la surveillance des aliments se contente d'à peu près qui sont suffisants pour les viandes de boucherie : la vente n'en est interdite que si l'animal présente des lésions généralisées ; d'ailleurs la cuisson, qui est la règle, remédie à l'insuffisance de cette méthode. Pour le lait l'inconvénient est grave,

cet aliment étant consommé souvent cru ; jusqu'à présent ne sont soumises à une élimination rigoureuse par l'épreuve de la tuberculine que les vaches des nourriceries parisiennes. Le lait doit donc toujours être consommé bouilli, sauf au cas où les garanties sont exceptionnelles.

La lutte contre le crachat est actuellement difficile et peu efficace, parce que peu sévère. C'est l'interdiction de cracher dans les lieux publics, qu'on devrait lire sur les affiches, si partisan qu'on soit de la liberté individuelle et du perfectionnement de l'hygiène par l'éducation du public. A New-York sont affichés les placards suivants : « 500 dollars d'amende, ou un an de prison, ou les deux, l'amende et la prison, pour le plaisir de cracher à terre ». En attendant cette mesure nécessaire, le balayage à sec doit être remplacé par le lavage, l'essuyage au linge humide ou le balayage à la sciure humide.

Le crachoir est un objet nécessaire dans les lieux publics où l'interdiction de cracher est édictée, nécessaire surtout dans les lieux où séjournent les tuberculeux. Collectif, le crachoir doit être à hauteur de poitrine pour éviter l'excuse de la maladresse; individuel, il doit être transportable; tous doivent être d'un maniement facile et contenir un liquide, antiseptique ou non, afin d'éviter la dessiccation, qui facilite la dissémination des germes. Pour cet usage l'eau de Javel ou le sulfate de cuivre, que tous nous avons sous la main, sont à recommander.

La question de la déclaration de la tuberculose aux pouvoirs publics est controversée; actuellement la tuberculose figure sur la liste des maladies à déclaration facultative; elle est obligatoire dans trois États d'Amérique et en Norvège. La conférence contre la tuberculose (Vienne 1907) a adopté le vœu que la déclaration obligatoire soit réservée aux cas de décès ou de changement de logement. Les médecins de l'Assistance médicale à domicile de Paris, qui ont fait l'expérience de la déclaration, ont reconnu que cette mesure est mal accueillie du public : la désinfection qu'elle entraîne désigne la famille infectée aux foudres du propriétaire et la maison à la vindicte publique. Néanmoins la plupart en restent partisans.

La désinfection pratiquée périodiquement dans le milieu où vit le tuberculeux, serait une mesure utile, mais très onéreuse

en raison de la longue durée de la maladie; elle s'impose néanmoins avec évidence, quand la famille infectée doit céder la place à une autre. Peu importe que cette désinfection succède à une déclaration rendue obligatoire dans ce cas, ou qu'elle soit alors faite d'office sans déclaration, ainsi que le propose le syndicat des médecins de Lille. Néanmoins, si l'on considère comme inadmissible que la connaissance des cas mortels d'une maladie aussi meurtrière que la tuberculose échappe aux pouvoirs publics, on considère comme très acceptables les vœux de la 6e commission de Vienne.

Dans toutes les mesures que nous avons précédemment examinées, l'accord est unanime sur la question de principes, s'il ne l'est pas toujours sur les moyens de les réaliser. Il n'en est malheureusement pas de même pour le traitement des tuberculeux. L'hôpital est le moyen d'action le plus anciennement utilisé et le plus répandu en France. Actuellement à Paris, les 20 000 tuberculeux qui y sont reçus annuellement y occupent un million de journées, soit 50 chacun en moyenne; les 2/3 en sortent, 1/3 y meurent, c'est-à-dire que n'y entrent que des cas avérés et même avancés. Ce système est en voie de perfectionnement : on tend à grouper les malades dans des salles spéciales où ils sont groupés par degrés de lésions; mais on ne saurait trop s'élever contre le système d'hôpitaux spécialisés en totalité, à la porte desquels les malades devraient laisser toute espérance.

Le sanatorium est un organisme récent, dans lequel le tuberculeux est soumis, en dehors des villes, à l'aération, au repos et à la discipline nécessaires pendant trois à cinq mois. Les sanatoria populaires sont en France en très petit nombre : 12 contenant en total 860 lits. N'y sont admis que les sujets considérés comme curables, mais nos malades français se soignent si tardivement que les 8/10 de ceux qui se présentent pour y entrer sont trop profondément atteints pour pouvoir être utilement acceptés. Malgré cela certains d'entre eux sont déserts (10 malades par an au sanatorium de Bligny sur les 670 000 habitants de Seine-et-Oise), et les malades qui consentent à y entrer sont pressés d'en sortir, pour aller retrouver leurs familles laissées dans le besoin; aussi ne s'agit-il pas seulement d'éduquer le public, mais de lui donner en même temps

les moyens de faire vivre la famille quand celui qui la soutient a dû l'abandonner.

Les résultats de ce traitement n'ont pu être évalués avec certitude : d'après Ott, 60 p. 100 des malades sortent améliorés, et 40 p. 100 restent guéris au bout de trois ans; tandis que Dettveiller donne à peu près les mêmes chiffres, Messein admet le chiffre plus modeste de 27 p. 100 de guérisons. Le sanatorium est un organisme coûteux, qui revient par lit à 7 000 francs d'installation et à 3 fr. 50 par jour d'entretien.

La plupart des candidats au sanatorium se présentent trop tardivement; il importe donc que la recherche des cas précoces soit confiée à un service, qui supplée à la négligence des malades, en allant les chercher où ils existent : c'est le rôle du dispensaire. A peu de frais, le tuberculeux y est dépisté, et conseillé. Des visiteurs vont à domicile se rendre compte de l'état de l'habitation et de la santé des membres de la famille, prescrivent les mesures d'hygiène élémentaires, telles que l'entretien des chambres et la désinfection par les services publics. C'est en outre un carrefour d'où l'on envoie les sujets curables sur le sanatorium, les sujets atteints sur l'hôpital, les sujets sains sur les œuvres de préservation. Le rôle du dispensaire est avant tout préventif; mais comme l'utilité de ce rôle n'apparaît pas avec évidence aux familles, on a dû s'ingénier à lui donner une utilité immédiate par des traitements divers, des distributions de viande, des secours. Le type du dispensaire, fondé à Lille par M. Calmette, s'est généralisé en France et dans les autres pays. L'Assistance publique a ouvert à Paris le dispensaire de la rue Omer-Talon; les autres sont dus à l'initiative privée.

Les œuvres de préservation ont pour but d'éloigner des sujets sains d'un milieu où ils sont voués à une contamination à peu près fatale. Une des principales est l'œuvre de J. Grancher, qui place dans des familles campagnardes les enfants issus de tuberculeux, mais sains encore. Ces œuvres s'adressent principalement à des enfants.

Si l'on considère les deux principaux objectifs de la lutte antituberculeuse, qui sont la cure individuelle et la prophylaxie, le sanatorium est une œuvre de cure individuelle et

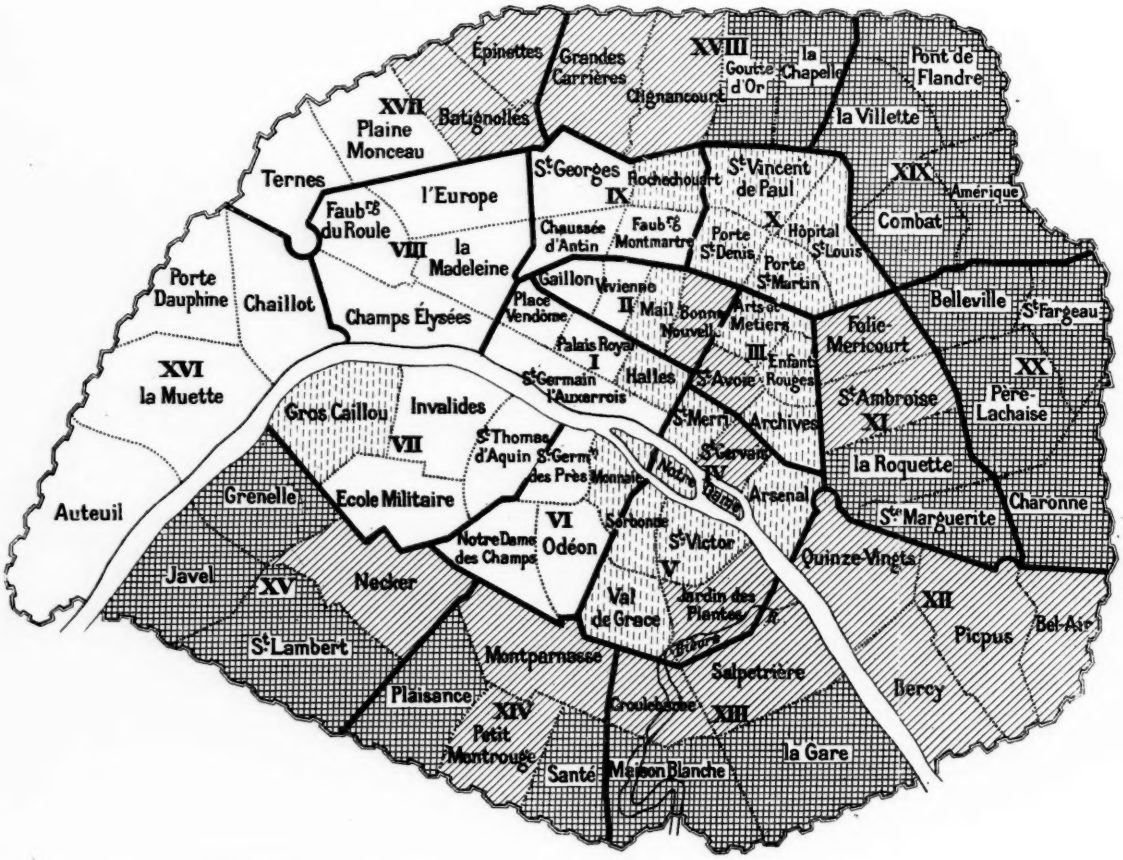
très accessoirement de prophylaxie, et les malades qui sont assez peu atteints pour en être justiciables, sont peu dangereux pour la société; les œuvres de placement familial représentent le type des œuvres de prophylaxie; le dispensaire et l'hôpital, malgré les apparences, ont presque exclusivement un rôle de préservation.

Toutes les nations utilisent ces quatre moyens d'action, mais elles les groupent en proportions différentes. En France, c'est l'hôpital et le dispensaire qui dominent; le sanatorium n'est appliqué qu'aux enfants, et qu'à titre d'essai aux adultes; on abandonne l'individu tuberculeux et l'on cherche à préserver la communauté. Le correctif de cette doctrine cruelle, ce sont les efforts réalisés en vue de transformer en sanatoria de fortune les installations préexistantes. En Allemagne et en Suisse, au contraire, c'est le sanatorium qui est en faveur; l'hôpital reçoit seulement les cas que le sanatorium n'a pas améliorés. Il est encore difficile de juger ces méthodes par leurs résultats. Le système allemand semble cependant s'accompagner d'une baisse de la mortalité par tuberculose : de 311 pour 10 000 avant 1886 elle serait tombée à 200 en 1900. Dans cette période la France est restée stationnaire; mais l'Angleterre, par une voie toute différente de celle de l'Allemagne, a atteint une amélioration plus belle encore : 267 à 131.

Cette diversité des méthodes s'explique par la différence d'organisation des pays : en France c'est le régime du perfectionnement lent; en Allemagne est apparu brusquement un élément nouveau : depuis 1888 une loi a rendu obligatoire pour la classe pauvre l'assurance aux trois risques suivants : vieillesse et incurabilité, accidents du travail, maladie. Or les caisses d'incurabilité ayant été accaparées par les tuberculeux, une entente intervint avec les caisses de maladies pour résoudre ce problème dans les meilleures conditions financières possibles; la construction et l'entretien de sanatoria, les allocations aux familles des sanatoriés furent les conséquences de ces décisions. En 1902, des secours furent donnés à 25 000 sujets.

La question des sanatoria est-elle donc intimement liée à celle de l'assurance obligatoire? Ce n'est pas l'opinion de M. Malvoz; d'après lui la solution peut être réalisée par la mutualité, et il démontre l'excellence de sa thèse par l'exemple

REVENU MOYEN D'UN MÉNAGE A PARIS



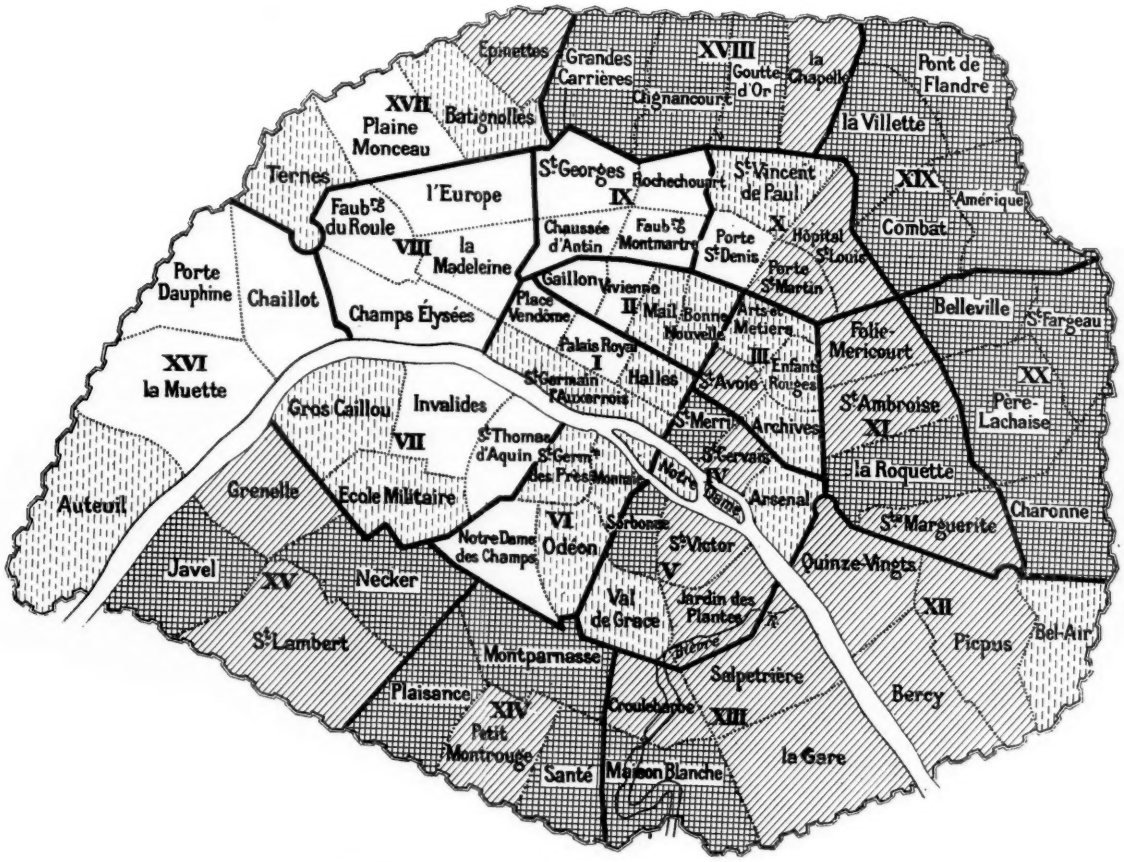
Au-dessous de 1.500 fr.

— 2.500 fr.

— 4.000 fr.

Plus de..... 4.000 fr.

MORTALITÉ ANNUELLE A PARIS, PAR TUBERCULOSE



Au-dessus de 70 pour 1.000 habitants.	
— 53 —	
— 35 —	
Au-dessous de 35 —	

du sanatorium de Liège, où pour 250 francs le mutualiste fait pendant trois mois une cure profitable pour tous. La construction et l'installation des bâtiments incomberaient aux pouvoirs publics, l'entretien appartiendrait aux mutualistes, qui sont directement intéressés à cette partie de l'œuvre, et l'assistance aux familles nécessiteuses serait confiée à la charité privée, qui présente l'avantage d'être aussi souple que sont variables les exigences de cette catégorie. Cette curieuse solution semble convenir mieux que la thèse allemande au goût des races latines. Pour traiter par une cure de trois mois les 140 000 tuberculeux qui apparaissent tous les ans en France, il faudrait une dépense initiale de 200 millions; le risque de maladie pourait être couvert par un abonnement mensuel de 1 fr. 75, soit 6 centimes par jour, qui donnerait droit à une indemnité de 5 fr. 50 par jour. Les guérisons, qui seraient plus fréquentes qu'aujourd'hui, apporteraient en quelques années des améliorations économiques à ce système.

Dans la lutte contre la tuberculose, tous les moyens : réglementation du travail, habitations salubres, éducation du public, aussi bien que les installations les plus coûteuses, sont bons parce qu'ils s'entr'aident.

Dr ARMAND BEAUVY

PÉCHERESSE[1]

XII

L'hiver était venu pendant la nuit.

La veille encore, de longs fils de la Vierge flottaient au-dessus des champs, s'embrouillaient dans les buissons dépouillés, s'accrochaient aux quelques raves qu'on avait laissées dehors; le première neige était déjà tombée, — une neige légère encore, mais fondante et refroidissante.

Les jeunes gens, qui étaient occupés aux dernières semailles, achevèrent leur journée en silence, — un silence pesant comme le ciel gris, triste comme le morose paysage de novembre. — Ils n'avaient d'ailleurs rien de réjouissant à se dire. Martin envoyait au loin des pensées nostalgiques : que n'était-il déjà parti, à mille lieues de Starydwor, hélas! Et les pensées de Mikolai étaient de même nature.

Lui non plus ne retrouvait pas son entrain de l'été. Plutôt valet de ferme ailleurs que fils de la maison ici! Ça n'était plus tenable avec le père! Il n'avait plus sa raison. Ah! (Mikolai serra le poing avec fureur) s'il pouvait prendre à la gorge ce Behnka!... Pourquoi cet individu venait-il chaque jour et s'enfermait-il avec le père? Ils ne laissaient entrer personne et ils

1. *Published January fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* LA REVUE DE PARIS.

Voir la *Revue* des 15 novembre, 1er, 15 décembre 1908 et 1er janvier 1909.

buvaient, buvaient, buvaient jusqu'à en devenir ivres-morts!... Mikolai jura à part soi... Et sa belle-mère exigeait encore qu'il attelât et qu'il reconduisît l'ivrogne chez lui, alors qu'il était lui-même si fatigué, le soir, qu'il n'avait plus seulement le courage de bavarder avec Marianne... Qu'est-ce qu'elle trouvait donc à ce maître d'école pour être si patiente, pour souffrir ses visites qui, par Dieu, n'étaient pas précisément salutaires au père!

Le jeune homme éprouvait un étonnement où parfois s'éveillait une sorte de méfiance : comment la mère pouvait-elle toujours sourire? N'était-ce pas plutôt à pleurer?... Mais qui pouvait dire que ce sourire vînt du cœur? Elle aussi était à plaindre. Marianne avait tort de parler mal de sa maîtresse! Non, elle ne devait pas hausser les épaules en faisant la grimace : — des manières de domestique! — S'il y avait vraiment quelque chose entre sa belle-mère et le maître d'école, lui, Mikolai, le remarquerait bien de lui-même : il n'était pourtant plus un gamin!

Rozia lui donnait beaucoup plus à penser. Elle était si étrange, maintenant, qu'il se faisait du souci. Cette maudite idée d'aller au couvent, dont il ne parvenait pas à la dissuader! Car elle y était plus résolue que jamais. Il avait eu beau s'enrouer à force de parler, elle l'écoutait tranquillement en regardant ses mains lasses posées sur ses genoux, puis, quand il ne savait plus que dire, elle répondait doucement, mais avec autant d'assurance que si elle criait : « J'irai tout de même au couvent!... »

Quel dommage que la jeune fille fût si sainte!... « Une sainte », comme disait Marianne... Hélas! quel joli couple Beckier et elle auraient formé! Mikolai n'était pas encore consolé de son échec. Pourquoi donc Martin n'aimait-il pas Rozia?...

Comme ils s'en retournaient à la ferme, dans le crépuscule hâtif, Mikolai prit son courage à deux mains : certes il ne voulait pas offrir sa sœur à Beckier, — par Dieu, non! — mais il aurait été curieux d'apprendre pourquoi ce beau projet ne devait pas se réaliser. Et il dit :

— Voici la neige, tu vas t'en aller bientôt.

Et il jeta vers son ami un coup d'œil oblique pour voir quelle mine il ferait.

L'autre répondit simplement :

— Je m'en irai bientôt.

— Il y a encore quinze jours, — répliqua Mikolai.

— Il y a encore quinze jours, — répéta Martin en poussant un profond soupir d'allègement, comme quelqu'un qui respire un air pur et frais après une chaleur étouffante.

Mikolai soupira aussi : — *psia krew!* était-ce difficile de lui tâter le pouls, à ce gaillard-là...! Lui qui avait cru s'y prendre si habilement!... Il lui fallait parler encore plus clair; il reprit :

— Seulement quinze jours... le quart d'heure de grâce!... Tu nous manqueras à tous beaucoup, et surtout à Rozia... ah! oui!

Mais l'autre garda un visage impénétrable : telle une pierre pâle sur laquelle rien n'est écrit... Et pourtant voici qu'une rougeur subite, sembla-t-il à Mikolai, montait aux joues livides de Beckier. Il remuait la tête à droite et à gauche, comme si son col de chemise était trop étroit et il toussota une ou deux fois comme si quelque chose l'étranglait; puis les coins de sa bouche s'abaissèrent. Alors Mikolai n'y tint plus : à quoi bon jouer la comédie? Il prit son ami par le cou et lui dit doucement, d'un ton affectueux :

— Épouse donc ma sœur, je t'en prie! Elle est bonne et mignonne... et puis elle a quelque chose à attendre... Nous serions si heureux tous les trois!... Je t'en prie, Martin, prends-la donc!

— Laisse-moi!

Martin Beckier le repoussa comme si le brave garçon lui avait dit des choses plus que désagréables. Puis, allongeant le pas, il traversa la route, marcha en tenant sa tête tournée vers l'autre champ, et ne regarda plus son ami, — en sorte que Mikolai, consterné, se tut de même.

Ils avancèrent ainsi, sans mot dire, cahin-caha, dans la boue amollie du chemin défoncé. Mikolai sentit soudain quelque chose d'humide dans ses yeux : que diable était-ce donc? Il s'essuya rudement, mais ses yeux recommençaient toujours à s'humecter... C'est ici qu'ils avaient passé, il n'y avait que deux mois... C'était encore l'été, ils avaient chargé leur char de trèfle et de fleurs et ils étaient si gais!... Et maintenant!...

Ses lèvres tremblaient, tant il était chagrin : il fallait bien reconnaître que tout était fini.

La ferme était plongée dans les ténèbres, lorsqu'ils l'atteignirent. Seule la chambre de M. Tiralla, à droite du vestibule, était éclairée : on voyait briller la lumière à travers les volets fermés.

Eh quoi! ce maudit individu était de nouveau là? En tendant l'oreille, on percevait un murmure étouffé de voix à l'intérieur, et un glouglou et un bruit de verres. La colère s'empara de Mikolai : oh! oh! il était justement d'humeur à le flanquer à la porte, celui-là! On ne s'y décide pas volontiers, un hôte est sacré; mais celui-là, ce n'était pas un hôte, c'était un génie malfaisant! Il achevait de perdre le père!

Mikolai posa violemment la main sur le loquet, mais la porte ne céda pas à sa pression : elle était fermée à clef. Furieux, il la secoua :

— Hé là! ouvrez!

Il se mit à tempêter et à jurer. Mais tout resta silencieux; personne ne lui répondit, personne ne lui ouvrit.

Alors, dans sa rage, il sortit de la maison, courut dans la grange, se jeta sur la paille, serra les poings et sanglota jusqu'à ce qu'il s'endormît...

Lorsque, tard dans la soirée, le maître d'école quitta M. Tiralla, celui-ci était complètement ivre; cependant il chuchota encore avec tendresse :

— Petit ami, petit maître d'école, prends garde! Si Mikolai t'attrape, il te mettra en pièces... peut-être avec la hache, peut-être avec le hachoir... Hou! c'est un méchant... Ils sont tous méchants ici... hou! petit ami, tu ne t'imagines pas combien ils sont méchants!... Mon cher, mon cher ami!... (M. Tiralla se jeta au cou de Böhnke, l'embrassa et bégaya, en lui caressant les joues :) — Si... je... ne... ne... t'... avais... pas... Dieu... te... bé... nisse!... je... serais... perdu!

Böhnke quitta la maison étrangement ému. Il n'était pas aussi ivre que M. Tiralla et, en s'en donnant la peine, il était encore parfaitement capable de penser : il pensait à celui qui aimait en lui un ami, un fils et tout au monde... Puis, il ne pensa plus qu'à madame Tiralla. Il prêta attentivement l'oreille de tous côtés pour entendre son pas, et il fit de tels efforts

pour voir dans l'obscurité que les larmes lui en vinrent aux yeux. Lui faudrait-il s'en aller comme ça, sans un baiser?... Non, non, *psia krew*!... Il poussa un juron à demi-voix, une brutalité soudaine l'envahit : il voulait être payé, payé de chaque visite; ce n'était pas pour son plaisir qu'il se saoulait avec l'autre!... Si elle ne venait pas... Hélas! était-il encore temps qu'il s'en allât, lui, qu'il redevînt celui qu'il avait été?... S'il demandait son déplacement, s'il quittait ce pays, s'il ne mettait plus jamais les pieds à Starydwor?... S'il ne revoyait plus jamais cette femme?...

— Ah!

Le maître d'école franchit le seuil : l'air de la cour rafraîchit son front. Il respira profondément : Dieu merci, de l'air!... Il était encore temps!... Alors il entendit le frôlement d'une robe, dans les ténèbres, et cet appel doucement murmuré :

— Pan Behnka!

Et, ravi, il rentra dans le vestibule en tendant les bras :

— Chérie! adorée!

Elle ne lui rendit pas ses baisers. Dans son ivresse, il ne s'apercevait pas qu'elle fermait les yeux et que son visage se crispait. Elle murmura à son oreille :

— Lui as-tu bien versé à boire?... Comment va-t-il?... Oh! je t'en prie, dis-moi si ça durera encore longtemps!

Il ne répondit pas : il avait enfoui sa bouche dans les cheveux de Zosia; ses lèvres altérées ne pouvaient se détacher des vagues soyeuses.

Elle, cependant, essayait avec impatience de se dégager :

— Parle donc! dis-moi combien de temps, encore?

En silence, il la serra plus étroitement contre lui. Il n'y avait pas de fuite possible. Ils restèrent enlacés comme un couple amoureux; la tête de Böhnke était soudée à la poitrine de Zosia par la pression de son bras; elle avait ainsi les oreilles et les yeux clos, et lui, il ne sentait qu'elle.

La porte de la chambre de M. Tiralla s'était ouverte sans bruit. Le vieil homme avança craintivement la tête : son petit maître d'école, son petit ami, avait-il pu s'échapper?

Une idée absurde tourmentait le malade : ils en voulaient à la vie de son ami, parce qu'il était précisément le frère et ami, l'unique ami de Pan Tiralla!... S'ils l'attaquaient dans la

cour obscure?... L'inquiétude redonna de la force aux jambes vacillantes de M. Tiralla : il put se tenir debout, marcher.

Il écarquillait les yeux, comme une chouette aveuglée... Par la porte ouverte, la lumière tombait dans le corridor : tiens! qu'est-ce qui était là?... Les assassins, les assassins! Petit maître d'école sauve-toi!... M. Tiralla voulait crier au secours, mais il demeura pantois : hé mais, c'était Marianne! Un ricanement aimable détendit sa figure ridée : hi! hi! c'était Marianne avec un amoureux!... Puis le sourire de plaisir fit place à une grimace d'horreur : hé! ce n'était pas du tout Marianne, c'était Zosia... et avec elle...

Le myope voyait clair, soudain : il avait reconnu son frère et ami. Celui-ci tenait madame Tiralla dans ses bras; ils s'étreignaient amoureusement. Malheur, oh! malheur! M. Tiralla recula comme si un couteau luisait contre son visage... Ces deux-là ne faisaient pas attention à lui... Ils chuchotaient si doucement!... que chuchotaient-ils?... M. Tiralla claqua des dents. Assassins, assassins! Hou! ils préparaient leur coup... le petit maître d'école et Zosia... Zosia et le petit maître d'école!... Le petit maître d'école! son petit ami! son unique ami!...

La figure ridée de M. Tiralla se contracta de nouveau et sa taille se rapetissa. Tremblant d'épouvante, il referma la porte avec précaution, et, le verrou tiré, il retourna à sa table en boitant et en gémissant.

Son petit maître d'école, son petit ami, son unique ami!...

M. Tiralla se mit à pleurer amèrement, — ou plutôt aucune larme ne coula de ses yeux rouges, mais il tordit la bouche, tout le visage, comme un enfant qui pleurniche, et des sanglots convulsifs secouèrent sa poitrine... Puis il vida toutes les bouteilles...

Mikolai s'éveilla en sursaut sur la paille : tiens! que faisait-il là? pourquoi était-il couché là?... Il avait eu de si mauvais rêves!... Était-ce le soir, la nuit ou déjà le matin? Pas la peine de regarder l'heure dans ces ténèbres! Il se redressa et il sortit de la grange en titubant et en frottant ses yeux gonflés. La lune était déjà haute au-dessus de la ferme : il devait être à peu près minuit. Qu'est-ce que cette forme qui se glissait vers la porte cochère?

— Halte ! qui vive ?

Serait-ce encore le maître d'école ? *Psia krew !* tout le chagrin de Mikolai lui revint brusquement à la mémoire.

— Hé ! hé ! halte !

En quelques enjambées, il le rejoignit, au moment où il passait la porte.

Le maître d'école n'avait pas entendu son premier appel ; il n'entendit pas non plus le second ni le troisième :

— Arrête !

Il n'entendit pas non plus la respiration de l'autre derrière lui. Comme un extasié, il chancelait dans la nuit :

— Chérie ! adorée !

Un poing s'abattit sur sa nuque. Depuis longtemps il ne se tenait plus ferme sur ses pieds : il tomba sans résistance, sans un cri, et son agresseur qui s'agenouillait sur lui en haletant avait beau jeu.

— C'est moi... moi, Mikolai... je t'apprendrai !...

Mikolai n'avait jamais frappé personne ainsi ; cela faisait du bien de se débarrasser de son chagrin de cette manière. Il le rossa jusqu'à ce que le bras lui fit mal, puis il le jeta dans le fossé qui bordait le champ et s'en alla satisfait. Il revint à la ferme en sifflant. Là ! il lui avait administré une correction en règle : ce Behnka en aurait quelques bleus !... Et quand bien même il porterait plainte, lui, Mikolai, ne se repentirait jamais de son action ! Il se sentait allégé... Il tâcha de trouver Marianne... Quel dommage ! elle dormait déjà en haut, dans la chambre de Rozia. Il se mit à siffler, mais la fenêtre ne s'entr'ouvrit pas et aucun : « Oui, oui ! » complaisant ne lui parvint... Quel dommage ! elle dormait, décidément, comme un sabot ! Il dut se contenter de rire tout seul de sa bonne plaisanterie, et il appliqua ses poings sur sa bouche en sautant çà et là à cloche-pied, de plaisir.

Alors, comme il contournait l'angle de la maison, il vit briller de la lumière à travers les volets de la grande chambre du rez-de-chaussée.

Comment ! le père ne dormait pas encore ?... Ou bien avait-il oublié, dans son ivresse, d'éteindre la lampe ?... Ce vieux fou voulait-il absolument incendier la ferme ? Ça serait vite fait, maintenant que la grange était pleine !... Mikolai

jeta des regards inquiets sur la lueur qui perçait les fentes du volet : elle lui paraissait doublement vive, aujourd'hui. Que pouvait bien faire le vieux, là-dedans?

Saisi d'une anxiété inexplicable, Mikolai traversa à tâtons le vestibule obscur et pressa le loquet de la porte de la chambre. *Psia krew!* naturellement, c'était fermé à l'intérieur! Il heurta et appela :

— Père!

Il secoua le loquet :

— Ouvre donc, que diable!

Il n'obtint pas de réponse; le verrou ne fut pas retiré.

— J'enfonce la porte, si tu ne m'ouvres pas tout de suite!

La porte craqua; la voix forte résonnait par toute la maison : un mort se serait réveillé... Mais aucun bruit ne vint de la chambre.

Alors Mikolai fut saisi de terreur : que devait-il faire? Il se le demandait encore, épouvanté, quand il entendit la voix de sa belle-mère.

Madame Tiralla s'était déjà couchée, mais elle ne dormait pas encore. Son visage brûlait comme du feu; elle s'était frottée et lavée, pour ôter ces baisers qu'elle avait dû tolérer dans l'ombre. Son front lui faisait mal, comme s'il s'y trouvait une cicatrice fraîche : — il l'avait pressée si fort contre sa poitrine que sa chaîne de montre lui avait marqué le front... Oh! cette flétrissure! Elle y portait constamment la paume et les doigts, mais elle avait beau l'essuyer, cela ne s'en allait pas. Elle se tordit les mains, de rage impuissante, puis elle serra les dents : non, pas de plaintes, elle subissait cela pour Martin! N'était-ce pas un bonheur, en ces tortures, que de souffrir pour lui? Qui est-ce qui pouvait comprendre ce qu'elle éprouvait? Personne, hormis Jésus-Christ! lui qui avait lutté dans le jardin de Gethsemani, lui qui avait souffert le baiser de Judas!

— Jésus-Christ! Jésus-Christ!.. tu connais tous les martyres, tu vois mon martyre, aie pitié de moi!

C'était bien la première fois de sa vie, que madame Tiralla ne priait pas selon les formules fixes, qu'elle criait les paroles que lui dictaient son cœur.

Puis elle murmura, comme une incantation :

— Martin, Martin!

Et elle tendit ses bras langoureux dans sa froide et sombre chambre. Oh! combien il avait fait chaud et lumineux ici! Un sourire parut sur son visage hagard; une sorte de doux apaisement sembla lui venir de loin : ah! combien il ferait encore chaud et lumineux ici!... Cette certitude soudaine lui redonna de la patience et du réconfort. Elle pressa sa main sur son cœur : espère, espère!

Ensuite elle s'était calmée; son visage brûlait moins; elle avait fait sa prière du soir et s'était allongée pour dormir, les mains croisées sur sa poitrine, comme un enfant. Bientôt... bientôt!... Le sourire était resté sur son visage... C'est alors que le vacarme dans le vestibule l'avait épouvantée.

Qu'est-ce qui se passait, si tard dans la nuit? Elle sortit de sa chambre en chemise et en jupon, nu-pieds; une peur subite l'avait envahie : si c'était Martin qui s'enfuyait!... Ah! le retenir, se cramponner à lui!... Mais elle réfléchit : il ne ferait pas autant de bruit pour s'en aller!... Et cependant, si Mikolai l'en empêchait, s'ils se disputaient?... Écoutez!... quel tintamarre!... comme Mikolai criait!...

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

Haletante, madame Tiralla se tenait devant son beau-fils. Mikolai venait d'allumer une petite lampe de cuisine; à sa lueur indigente, ils se dévisagèrent : ils avaient tous deux l'air bouleversé.

— Ah! où... où est-il donc?

Elle saisit son beau-fils par le bras. Mais elle se ravisa : elle n'était pas devant la porte de Martin, elle était devant la porte de M. Tiralla...

— Je ne sais pas, je ne sais pas, — dit Mikolai en secouant de nouveau le loquet. — Il y a de la lumière là-dedans... mais tout est si tranquille!... le père ne ronfle pas!...

— Eh! laisse-le! (Devenue soudain indifférente, elle se tourna vers l'escalier.) Il dort profondément, voilà tout!

Mais Mikolai la retint peureusement :

— Reste donc! — supplia-t-il; et, d'un ton accablé : — D'habitude, le vieux ronfle si fort... S'il avait eu une attaque?...

Serait-ce possible? Une vive rougeur parut sur le visage froid de madame Tiralla.

— Père!

Mikolai se remettait à crier en secouant le loquet de toutes ses forces, mais le verrou tiré à l'intérieur ne céda pas.

— Je vais chercher une hache. Il faudra que nous enfoncions la porte, Reste là, pendant ce temps!

Et il courut au hangar, où se trouvait la hache plantée dans le billot.

Elle resta seule devant la porte, quasiment déchirée par un avide besoin de connaître son sort. Les yeux lui sortaient presque de la tête... Là-dedans, là-dedans... un silence de mort... il ronflait tant, d'habitude!... là-dedans... qu'allait-elle voir?... Louange à Dieu!... Elle pouvait à peine attendre.

D'un élan passionné elle se jeta contre la porte, y appuya ses mains et ses genoux avec plus de force que n'en aurait eu un jeune homme vigoureux. La porte fléchit dans son chambranle pourri; elle sortit de ses gonds et s'abattit avec un bruit sourd dans la chambre. Madame Tiralla s'y précipita.

D'abord, étourdie par la chute de la porte, aveuglée par la poussière de bois pourri, elle ne vit rien. Puis, soudain, elle vit!

M. Tiralla s'était pendu... tout près de la table chargée de bouteilles et de verres... au clou de la poutre du milieu, qu'on avait destiné jadis à tenir un lustre... M. Tiralla avait fait un lacet de son mouchoir; le plancher était bas : ses pieds touchaient presque la chaise. Il brandillait encore.

— Jésus-Christ!

Elle poussa un cri déchirant et s'élança vers lui... il pendait là... il pendait là!... tout bleu, la langue tirée. Quelle chose affreuse, épouvantable!... Elle ne se demandait pas : « Vit-il, ne vit-il plus?... » Elle regardait autour d'elle avec un air d'imploration.

Mikolai revint. Il resta pétrifié, la bouche ouverte, la hache dans la main droite. Elle la lui arracha, et, prompte comme l'éclair, la brandit et en trancha le lacet... M. Tiralla tomba lourdement sur le sol...

Ce fut une mauvaise nuit à Starydwor. Ils étaient tous accourus, réveillés par le craquement de la porte et les cris de Mikolaï. Marianne hurlait comme une possédée. Rozia n'avait poussé qu'un cri bref, puis, levant les mains, elle s'était abîmée dans un profond évanouissement.

Madame Tiralla, seule, demeurait calme. Elle avait aidé les

deux jeunes gens à porter le corps sur le lit; maintenant, rigide et muette, elle regardait Martin frotter le torse raidi et infatigablement mouvoir les bras de M. Tiralla pour établir la respiration artificielle, comme il l'avait vu faire au régiment. M. Tiralla était-il mort?

— Il n'est pas encore mort! — dit Martin.

Elle l'entendit, sans souffler mot. Elle ferma les yeux. Ah! la voix du bien-aimé, sa voix, comme elle était pleine de pitié!... Avait-il pitié d'elle... ou de lui?... Non! il avait pitié de M. Tiralla!

Elle ouvrit de grands yeux furibonds. — « Fou! » aurait-elle voulu lui crier en plein visage. Mais ensuite elle se cacha la figure dans les mains et alla en titubant dans un coin où elle s'abattit en gémissant... Folle elle-même, oui, folle d'avoir coupé la corde!... Et pourquoi cela? Elle n'en savait rien.

Martin porta en haut Rozia évanouie : en bas, M. Tiralla respirait de nouveau, — et il semblait au jeune homme qu'il avait à disputer à la mort une autre vie, une jeune et innocente vie.

Il portait tendrement Rozia contre sa poitrine. Elle était à peine vêtue : il sentait sa maigreur élancée. La crinière bouffante chatouillait sa joue, mais une odeur qui lui rappelait celle des champs au printemps, — qu'il aimait tant à labourer, — montait de ces cheveux et de tout ce corps de jeune fille. Il la portait avec précaution, comme si la moindre secousse lui eût fait du mal, comme si elle était une bulle de savon qui se dissout quand des doigts indiscrets la touchent. Et pourtant il la tenait étroitement sur son cœur. Un instant, il crut sentir qu'elle se serrait contre lui; mais ce n'était qu'une illusion : elle avait perdu connaissance, elle respirait à peine.

Il entra presque peureusement dans la chambre de Rozia. Une lumière y vacillait. Il dut la mettre au lit bon gré, mal gré : — les autres, en bas, n'avaient plus leur tête à eux; — mais il le fit avec timidité. Il la coucha soigneusement. Puis il se pencha sur elle et peu s'en fallut qu'il ne se crût ivre : elle lui entourait le cou de ses bras.

Elle attira avec force la tête de Martin jusqu'à ses lèvres et elle chuchota d'une voix ardente :

— Toujours unis... de longues années... et beaucoup d'enfants... mon Sauveur!... ô mon bien-aimé, viens, embrasse-moi!

Il frémit : comme elle mêlait étrangement des mots de prière à ce que les amoureux murmurent dans l'ombre!... Parlait-elle encore? Il se dégagea, mais il resta debout devant le lit et l'écouta.

— Hélas! je sais, je sais bien, — reprit-elle d'un ton plaintif; puis elle poussa un profond soupir : — Hélas! que tu es belle, ma mère!... Marie, mère de Dieu! hélas!... si merveilleusement belle, mille fois plus belle que moi!... Oh! que ne suis-je morte, morte comme mon petit père!... (Elle gémit doucement et elle agita convulsivement ses mains et les tordit.) J'irai au couvent!

Puis, elle cria tristement :

— Aie pitié, aie pitié! Marie, mère de Dieu, assiste-moi! laisse-moi tenir le petit enfant sur mes genoux! O toi... ne te détourne pas... au secours, aie pitié de moi!

Martin Beckier n'en écouta pas davantage; il s'enfuit, épouvanté : oh! ce Starydwor, ce Starydwor, que n'en était-il à cent lieues!

XIII

Ce qui s'était passé à Starydwor fut bientôt connu à Starawies : — comment Marianne aurait-elle pu se taire?

Le lendemain soir déjà, lorsque Jendrek était venu passer un petit quart d'heure avec elle, elle lui avait tout raconté, derrière la porte de l'étable, avec force soupirs et en inondant son tablier de larmes : « Le bon maître, le cher maître... ah! si Jendrek avait vu comme il pendait là, le pauvre petit maître!... Comme cela!... » Et elle tournait ses yeux de manière à n'en montrer que le blanc et elle tirait sa langue rouge de telle sorte que le gars curieux en frissonnait encore d'horreur : « Hou! Et quelle mine avait-il maintenant, M. Tiralla? — Oh! il était comme toujours; on ne se fût douté de rien en le voyant; il se traînait de nouveau, maigre et jaune comme à l'ordinaire, et... ce qui était plus drôle que tout... il ne se souvenait plus de rien! »

Plus de rien! Jendrek ne voulut pas en croire un mot : comment peut-on se pendre et ne plus se souvenir de rien ; après?

Cela étonnait tout le monde. Et on accourait pour voir M. Tiralla et pour lui serrer la main d'un air apitoyé et déçu. Depuis longtemps il n'y avait eu autant de visites à Starydwor, que ce dimanche et le dimanche suivant. M. Jokisch et M. Schmielke, le forestier et le gendarme, vinrent, ainsi que tous les amis de Starawies et de Gradewitz, et jusqu'à M. le curé. La grande salle était pleine de monde. On apporta du vin de Hongrie et de la bière, et madame Tiralla présenta elle-même à chacun un petit verre d'eau-de-vie, qui était le bienvenu par ce temps humide et malsain. Mikolai offrit des cigares. La pièce fut bientôt obscurcie par d'épais nuages de fumée, à travers lesquels on jetait, de temps à autre, un rapide coup d'œil à M. Tiralla, comme si on se rappelait subitement qu'on était en somme venu pour le voir. On bavarda et on rit beaucoup.

M. Tiralla restait silencieux sur sa chaise et regardait fixement devant lui, comme s'il n'était pas à sa place, là.

« Oui, le pauvre homme était dans un triste état... Que disait le docteur? — On n'en avait pas encore appelé, jusqu'à présent », répondait madame Tiralla, en baissant les yeux. Puis elle ajoutait doucement, les lèvres tremblantes, que « jusqu'à présent elle n'avait fait que prier, rien que prier... »

Le curé l'approuva. Mais, peu après, comme il s'en allait le premier et qu'elle l'accompagnait à la porte d'entrée, il lui prit la main dans le vestibule :

— Chère madame, — lui dit-il, — certainement, implorer le secours divin... hum! (il toussota : le regard fixe de ces yeux dilatés le troublait tout à fait...) certainement le secours divin est l'essentiel, mais le secours humain n'est pas non plus à dédaigner. Votre mari me paraît très malade... réellement très malade... pourquoi ne consultez-vous pas un médecin? Il faut absolument que vous fassiez chercher le docteur!

Elle le suivit des yeux avec un singulier sourire. Ainsi... voilà ce qu'il disait? Croyait-il donc qu'un docteur pût changer ce que les saints avaient décidé?... Eh! oui, sans doute, elle pouvait faire chercher un médecin... mais toutes

ses prescriptions n'empêcheraient pas M. Tiralla de s'approcher à chaque pas de sa tombe !

— Une femme forte, — disaient les visiteurs en s'en retournant à travers champs. — Atroce ! — ajoutaient-ils avec un frisson.

Le vent soufflait autour d'eux ; une volée de corbeaux effarouchés passa en croassant au-dessus de leurs têtes. Les vilains criards ! Involontairement la petite bande s'arrêta : les corbeaux volaient vers Starydwor, ils s'abattaient sur le faîte de la maison, ces oiseaux de malheur !

« *Psia krew !* Quelle affreuse existence, tous les jours, avec cet homme !... Il était complètement abruti !... Sans doute, il n'avait jamais été une lumière. Il avait toujours eu un penchant à boire. Oui, oui, rien ne restait impuni... La pauvre femme ! Elle était vraiment à plaindre... C'était vraiment admirable qu'elle conservât encore toute sa tête ! »

— Elle a pourtant diablement changé, — dit M. Schmielke soudain très refroidi. — La Tiralla a énormément baissé. Avez-vous vu les trous de ses joues ?... Et ses yeux ! comme ils sont enfoncés dans sa tête !... Ma foi, la grande perche à cheveux roux, qui n'osait jamais se montrer à côté de sa belle-maman, est presque plus jolie... Pas mal du tout !...

— Rien à faire, — dit quelqu'un ; — elle veut entrer au couvent !

— Allons donc, ne dites pas de bêtises ! Celle-là !... avec des yeux pareils !

Mais le gendarme le savait positivement, M. le curé avait même raconté dernièrement que Rosa Tiralla était déjà inscrite chez les sœurs du Sacré-Cœur de Jésus.

— Alors, zut ! — dit Schmielke.

Mais il n'eut plus envie de faire de ses remarques frivoles : il se tut comme les camarades s'étaient tus les uns après les autres. Ils étaient tous de mauvaise humeur. Starydwor les poursuivait. Ils voyaient toujours les oiseaux noirs posés sur les toits mornes, et cet homme qui s'était pendu et qui vivait encore, et cette femme qui avait coupé la corde et qui pourtant continuait de sourire.

Ils pressèrent le pas. Ils ne reprirent leur conversation que lorsqu'ils eurent atteint la première maison de Starawies.

Ils se mirent à parler du maître d'école : « En voilà encore un!... Lui et M. Tiralla faisaient bien la paire. Mais chez Behnka, c'était une honte, car il devait donner l'exemple à la jeunesse, comme M. le curé l'avait dit très justement. Comment pouvait-il enseigner les enfants, quand il se saoulait au point qu'on l'avait trouvé dans un fossé, couvert de sang et de boue! C'était scandaleux! »

Le gendarme en savait long, là-dessus! Il avait assez souvent surpris le maître d'école rentrant chez lui à l'aube et tâtonnant pour trouver le trou de sa serrure; il l'avait aidé assez souvent à ouvrir sa porte!... Mais, quand il l'avait ramassé dans le fossé, au retour d'une patrouille à travers le Przykop, ne valant guère mieux qu'un vagabond ivre qu'on fourre en prison, il avait bien été obligé de le dénoncer. M. le curé aurait préféré qu'on étouffât la chose; mais le maître d'école de l'endroit ivre-mort dans le fossé, c'était impossible!... On l'aurait su, d'ailleurs; et le respect était perdu. Il allait de soi que le maître d'école ne pouvait rester ici... si tant était qu'il gardât ses fonctions d'instituteur! Le curé, si loquace d'habitude, n'avait pas prononcé un mot sur ce point...

Ils jetèrent des regards craintifs vers la petite maison habitée par Böhnke, devant laquelle ils passaient : dans quel état se trouvait-il, à cette heure?... On ne l'avait pas vu depuis des jours... Il était peut-être déjà parti, après tout! — « Aussi vite que possible », avait dit M. le curé.

Ils frappèrent à la petite maison. Les volets de la chambre du maître d'école étaient encore fermés : était-il vraiment parti ou avait-il honte?

Le maître d'école était parti, en effet. La vieille femme, son hôtesse, qui habitait l'autre appartement de la maisonnette, le confirma. Elle se plaignit : « Oh! malheur, voilà que son locataire l'avait quittée et elle n'en avait point d'autre!... » Furibonde, elle serra le poing :

— Qu'a-t-il donc fait?... Que la foudre écrase ceux qui l'ont calomnié!... Comme il pleurait!... Quand je lui disais : « Panje Behnka, ne pleure pas : mon mari, Stas, s'est saoulé à en mourir », il faisait : « Mère, ô ma mère! » et il gémissait tellement que ça me retournait le cœur. Malheur! Sa mère est une pauvre veuve de maître d'école, elle ne se

réjouira pas que son fils revienne ainsi à la maison!... Que Dieu ait pitié de nous!... Mon maître d'école, mon petit maître d'école, un si bon locataire!

Ah! quelle journée pénible!... et ce temps humide, par-dessus le marché!... La seule chose à faire était de s'installer au cabaret. Et c'est ce qu'ils firent tous...

Marianne rapporta à sa maîtresse que le maître d'école, chargé d'opprobre et d'ignominie, avait quitté Starawies; elle le lui annonça d'un ton de moquerie et de maligne joie : « Eh! qu'en disait la Pani? le maître d'école était au diable! » Et elle l'épiait sournoisement : rougirait-elle, pâlirait-elle? serait-elle gaie où triste?

Mais madame Tiralla accueillit la nouvelle avec indifférence. A un autre moment, peut-être eût-elle triomphé; maintenant, elle n'était même pas surprise... Vraiment, le maître d'école ne se trouvait plus sur son chemin? Tant mieux!... Elle savait bien que son ange gardien étendait ses ailes sur elle.

Elle éprouvait un calme qui l'étonnait elle-même. Son cœur ne battait plus furieusement, comme autrefois. Sans doute, elle avait été folle et coupable de s'opposer à la volonté des saints, de couper la corde de M. Tiralla; mais, elle le sentait, les saints lui avaient déjà pardonné. Elle le voyait plus clairement de jour en jour, d'heure en heure, la fin de M. Tiralla approchait avec rapidité. Il arrivait souvent à Zosia de joindre les mains dans un sentiment d'intense gratitude; elle balbutiait toute la journée des actions de grâces.

Marianne fut un peu étonnée de l'indifférence que témoignait sa maîtresse pour le départ du maître d'école : n'y avait-il donc rien eu entre elle et Behnka? En tout cas, M. Mikolai avait le cœur beaucoup plus tendre : l'événement lui avait fait beaucoup de peine. D'abord il avait ouvert de grands yeux, puis il s'était pris la tête et avait gémi : « Je n'aurais pas cru cela... Hélas! si j'avais su cela!... » Quel bon garçon, ce Mikolai! Il ressemblerait, un jour, en tous points à son père!... Et Marianne redoublait d'amabilité envers le fils.

Mikolai était consterné. Par Dieu, il n'avait pas voulu cela; il n'avait voulu qu'administrer une correction au maître d'école, en le frappant et en le jetant dans le fossé!... Et ça le chagrinait surtout à cause de son père : le vieux tenait tant

à Behnka! Ils avaient passé des heures entières ensemble, comme deux amis. Maintenant, son petit maître d'école ne reviendrait plus! Un élan de pitié poussa le fils vers le père.

Mais M. Tiralla écouta sans le comprendre ce que Mikolai balbutiait pour s'excuser :

— Maître d'école?... maître d'école?... (Il hocha la tête.) Je ne connais pas de maître d'école!... Un ami... un ami?... Je... n'ai... pas d'ami!

Mikolai frissonna en regardant son père : comme il était accroupi là, les lèvres pendantes, les prunelles fixes!... Par Dieu, ce n'était plus un homme!... Ne se rappelait-il donc plus rien?... Mikolai le saisit par les épaules et le secoua :

— Père!

Alors M. Tiralla se recroquevilla comme un hérisson qu'on touche du bout du doigt. De son coin, il lança des regards idiots et épouvantés à son fils; et il y avait en même temps de la malice dans ces regards.

Mikolai désespérait : hélas! le père ne savait plus répondre que par des grognements! Il semblait au pauvre garçon que quelque chose l'étranglait; il fut obligé de sortir, de fuir cette chaleur étouffante pour le froid pénétrant que le vent du nord-est apportait des plaines rases : il soufflait sur la ferme en faisant tourbillonner les plumes de poules et les brins de paille.

Oh! c'était affreux là-dedans : le vieux vous dégoûtait vraiment du logis!... Mikolai serra les poings; un soupir de découragement s'échappa de sa poitrine : par Dieu, il aurait mieux valu que la mère ne coupât point la corde!...

Comme pour appuyer cette pensée, il se signa. Puis il retourna vers la maison. Qu'avait-il à faire là dehors? Il n'y avait pas d'ouvrage; le gris et lourd crépuscule de novembre pesait sur toutes choses. Pourquoi Martin ne se montrait-il pas? Hélas! il ne comprenait plus son ami. Comme ils auraient pu se tenir compagnie durant ces tristes jours! Mais Martin ne pensait plus qu'au 1er décembre, à son départ de Starydwor!

Le gars eut un frisson. Après Noël, Rozia s'en irait aussi; elle se confinait déjà dans sa chambre, comme dans une cellule, et ne descendait presque plus... Ah! comme tout aurait pu être différent, comme tout aurait pu être beau! Mais le père avait tout dérangé.

Mikolai rentra dans la maison en poussant un juron. Il se mit en quête de Beckier. Martin était en train de chercher dans ses affaires et il eut l'air désagréablement surpris en voyant Mikolai paraître à l'improviste dans sa chambre.

— Qu'est-ce que tu veux? — demanda-t-il d'un ton de mauvaise humeur en jetant précipitamment un paquet de vêtements dans son coffre, qu'il ferma à clef.

— Tu fais déjà ta malle? — dit Mikolai.

Puis il ajouta avec amertume :

— Tu ne peux plus attendre le moment de partir? Mais ton terme n'est pas encore échu!

Martin lança de côté à Mikolai un regard hésitant.

— Je le sais, — dit-il avec douceur.

Puis il reprit vivement :

— Je n'y pense même pas, à partir!... Oh! il y a encore du temps! Je ne suis pas du tout pressé!

Mais Mikolai ne croyait plus son ami : pourquoi Martin ne le regardait-il pas en face? *Psia krew!* Il y avait quelque chose entre eux qu'il ne pouvait saisir, et qui était là, cependant.

Découragé, il quitta la chambre qui avait si souvent retenti de leurs éclats de rire. Hélas! aucun rire ne résonnait plus entre les murs épais de la vieille maison! Il gravit l'escalier sombre pour se rendre chez Rozia. « Petite sœur, — lui dirait-il, — viens rire avec moi!... Toi, au moins, parle avec moi!... Je n'y tiens plus! »

Mais, en voyant Mikolai entrer brusquement chez elle, Rozia se leva d'un bond, tout effrayée. Elle était assise devant sa fenêtre basse, dont les vitres voilées laissaient à peine pénétrer une lueur de jour dans la chambrette. L'ouvrage qu'elle tenait sur ses genoux avait glissé à terre; elle était debout, tout émue : qui est-ce qui venait là?...

— Ah! c'est toi!

Il y avait de la déception dans sa voix. Elle pâlit subitement, ses paupières lasses retombèrent sur ses yeux, mais elle fit un effort pour sourire :

— Bonjour, petit frère!

— Bonjour petite sœur!

Il la prit par les mains et la considéra. Elle lui semblait si

grande, ce jour-là!... ou bien était-elle aussi grande que cela depuis longtemps déjà?

— Jolie fille! — dit-il en plaisantant.

Et il pinça sa joue, douce comme du velours.

Elle se dégagea avec indignation et sa figure s'assombrit :

— Laisse ces bêtises!

Pourtant, quand elle s'aperçut qu'elle l'avait blessé, elle essaya encore de sourire et elle murmura en se serrant contre lui :

— Ne te fâche pas! Il faut que je me prépare, maintenant; ces choses-là ne sont plus convenables pour moi!

— Allons donc! des radotages! des sornettes!... Que diable, ce n'est plus tenable ici, j'en ai assez! Le vieux boit toute la journée, tu pries toute la journée... *Psïa krew!..* que la foudre...

— Chut! (Elle posa un doigt sur sa bouche.) Il ne faut pas jurer, Mikolai, — dit-elle avec douceur, — c'est un péché. Viens, assieds-toi!

Elle l'attira vers la fenêtre et ses doigts délicats le forcèrent à s'asseoir sur l'unique chaise de la chambre; elle passa le bras autour de son cou.

— Quand je ne serai plus là... il n'y a plus bien longtemps... plus que trois, quatre, cinq semaines!... non, six!

— Ah! tu comptes aussi les jours, comme Beckier, — interrompit-il avec violence; — tu ne peux plus attendre le moment de partir... comme Beckier!... Belle amitié, vraiment!

Elle avait rougi en entendant le nom de son ami; son regard était devenu incertain, mais il s'apaisa aussitôt. Elle fixa sur son frère des yeux pleins d'affection :

— Mon frère, je te manquerai, je le sais. Toi aussi, tu me manqueras. Mais je prierai pour toi... ah! oui, — s'écria-t-elle douloureusement, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues, — j'ai à demander tant de choses, pour tant d'êtres! (Elle se tordit les mains). Ma vie n'y suffira pas!

— Ah! oui, le père, — dit-il doucement, en baissant la tête.

Elle fit un signe affirmatif :

— Et la mère!

— Comment donc? (Il la regarda d'un air interdit.) Elle gagnera bien sa place au ciel toute seule, elle n'a pas besoin de tes prières!

— Qui sait?

Une expression de doute parut sur le visage de la jeune fille; ses yeux étaient fixés devant elle, comme si elle voyait ce qui était invisible aux autres. Elle frémit, puis elle reprit d'une voix angoissée :

— Qui sait si elle n'a pas besoin de prières? Regarde, regarde!

Elle saisit la main de son frère et son regard devint encore plus fixe et plus étrange :

— Je vois ma mère en robe blanche... Comme elle est belle!... Je la vois monter au ciel... Mais regarde, regarde! Il y a des taches à l'ourlet de sa robe... ce qui est si sombre... est-ce que tu ne le vois pas, Mikolai?... cela la tire en bas... Je ne sais pas, je ne sais pas ce que c'est!

Elle secoua la tête; une lueur trouble se jouait dans ses yeux et son visage exprimait la peur :

— Je l'aime, je l'aime tant! mais... là... il y a quelque chose! (Elle s'essuya les yeux du revers de sa main). Je ne peux pas l'effacer; c'est là et ça me tourmente!... Mikolai, mon frère! (Elle éclata en amers sanglots et se jeta à son cou). Aime-moi, aime-moi bien!

Ses lèvres tremblantes cherchèrent celles de Mikolai et s'y posèrent en un long baiser. Il le lui rendit affectueusement : sa sœur, sa chère petite sœur!... et elle voulait le quitter!...

— Parle donc une fois avec le vieux, — dit-il soudain, persuadé qu'elle pouvait tout changer. — Parle avec lui! fais-lui des remontrances, et il ne boira plus! Et tu n'auras pas besoin d'entrer au couvent!

— Je parlerai avec lui. Je lui ferai des remontrances. Mais j'irai tout de même au couvent, — répondit-elle avec douceur.

Il n'entendit pas cette dernière phrase : il était ravi, à l'idée que Rozia parlerait avec le père. Oui, il y avait quelque chose de vrai là-dedans : Rozia était une sainte, capable de convertir les païens!

Il redescendit en sifflant....

Martin Beckier entendit siffler son ami et il tressaillit à ces notes claires : comme Mikolai était gai! Un sourire embarrassé glissa sur son visage : demain, à pareille heure, Mikolai ne sifflerait plus si joyeusement, — car lui, Martin, serait, s'il plai-

sait à Dieu, bien loin d'ici, par delà les champs, là où le jour mourant n'est plus qu'une bande jaune au ciel.

— Mikolai me pardonnera ! — murmura-t-il.

Et il continua avec zèle l'occupation dans laquelle il avait été interrompu tout à l'heure.

Il tira le verrou pour être sûr de n'être pas dérangé et il rassembla ses hardes. Tout était étalé autour de lui comme s'il s'établissait là pour l'éternité ! Il décrocha les photographies de ses parents et de ses frères et sœurs qu'il avait suspendues au-dessus de son lit, ainsi que le portrait de Mikolai en soldat et le calendrier multicolore qui décorait si bien le mur... Mais non : il laisserait le calendrier à sa place, Mikolai le regretterait par trop !

Il empila tout dans sa petite caisse de bois et s'assit impatiemment dessus pour la fermer. Heureusement qu'elle n'était pas plus grande et qu'il pouvait la porter commodément sur son épaule !...

Maintenant il se réveillait toujours quand la vieille horloge du vestibule sonnait minuit : hélas ! où était son sommeil béni d'autrefois ?... Il se réveillerait donc, cette nuit, et il resterait encore un moment couché, les yeux ouverts, et il écouterait : une heure, deux heures... et, quand tout le monde serait plongé dans le plus profond sommeil, il s'habillerait sans bruit et, ses bottines à la main, sa caisse sur l'épaule, il se glisserait hors de la chambre, avec précaution... Mais la précaution serait à peine nécessaire, car Mikolai avait le sommeil dur et personne n'habitait le rez-de-chaussée que lui et M. Tiralla, et M. Tiralla ne comptait plus... La porte d'entrée était fermée à l'intérieur et la clef se trouvait toujours dans la serrure ; la traverse de la porte cochère serait vite soulevée... Et il prendrait sa course à travers champs ; le jour poindrait déjà, il pourrait reconnaître son chemin : en avant vers Starawies ! Et il traverserait Starawies endormi... en avant, en avant vers Gradewitz, vers la gare !... Le premier train partait à huit heures du matin : il l'attraperait facilement. Et quand il serait installé dans un compartiment, alors... alors, par la grâce de Dieu, il serait sauvé !

Martin ne pensait pas agir mal envers son ami. Son salut éternel était en jeu : il le sentait depuis sa dernière confession,

il le sentait chaque jour avec de nouveaux remords; mais il sentait aussi qu'il payait un haut prix son salut éternel... Oh! comme elle rôdait autour de lui à pas légers, comme le cercle se resserrait peu à peu! N'avait-elle pas, la veille encore, murmuré à son oreille, dans le corridor : « Viens-tu?... » Et si elle le répétait toujours et toujours, aurait-il toujours et toujours la force de ne pas la suivre?... Elle savait si bien parler, excuser tout!... Et ne s'agissait-il pas de son âme, à elle aussi? Quand il y réfléchissait bien, jamais il ne l'avait entendue prononcer une parole impie ou impudique. Pendant les repas, maintenant, lorsque assise en face de lui, plus silencieuse qu'elle ne l'avait jamais été, elle levait ses grands yeux au ciel, elle ressemblait à la Madone en personne, dont le cœur avait été traversé par sept poignards. Oh! non, non, ce n'était pas une méchante femme, c'était une bonne femme... et cependant, c'était un péché de demeurer plus longtemps auprès d'elle!

La nuit précédente, Martin avait eu une longue insomnie, car ce troublant : « Viens-tu? » résonnait encore à son oreille et un torrent de feu embrasait son sang; il pensait déjà, avec une inquiétude lancinante, qu'il ne pourrait rester couché davantage... Enfin, il s'était endormi, et il avait rêvé à sa défunte mère. Cette apparition signifiait quelque chose! Et elle avait levé son doigt comme pour l'avertir... ou bien s'était-il figuré cela ensuite? Il n'en savait rien; mais, le lendemain matin, il s'était senti aussi fatigué, aussi abattu que s'il traînait un poids trop lourd, et cette idée lui était venue comme un éclaircissement : cela ne pouvait plus durer ainsi, il devait partir, partir sans délai... Sa mère venait le chercher : son fils lui était un tel souci, à la pauvre femme, qu'elle en perdait le repos en paradis!

Et il fallait qu'il partît en cachette, sans prendre congé de personne. Si Madame Tiralla levait sur lui ses yeux pleins de larmes en lui disant : « Mon soleil, mon bien-aimé, reste dans mon ciel!... Dieu veut que le soleil demeure au ciel : autrement, ce sera la sombre nuit et j'y mourrai... » il ne s'en irait pas... Et alors... alors?... Mais cela lui faisait de la peine à cause de Mikolai; quand il l'avait entendu siffler, cela lui avait percé le cœur. Cependant il était heureux de n'avoir pas encore vu Rozia ce jour-là... Si au moins il ne la voyait pas du tout!...

Martin Beckier craignait la jeune fille. Il ignorait lui-même s'il éprouvait un sentiment de crainte sacrée pour elle qui était destinée au couvent, ou s'il s'agissait d'une timidité mêlée de honte — de la honte de l'avoir écoutée, quand, étendue sur son lit, elle murmurait ce qui agitait son âme.

— Hélas ! hélas !

Le gars soupira et essuya du revers de sa main la sueur qui perlait sur son front. Ah! comme il était attaché à ces lieux ! Il fallait qu'il s'en arrachât avec une force brutale; c'était le seul remède...

Toute la matinée, Martin s'était claquemuré dans sa chambre; mais, lorsqu'il entendit le bruit des assiettes et l'appel de Marianne, il passa furtivement devant la porte de la salle et il sortit en plein air : il n'avait pas envie de manger. Il erra sous les arbres du Przykop; son cœur se brisait et pourtant il voyait poindre devant ses yeux une lueur de délivrance : bientôt il serait parti, parti !... Si seulement cette journée était écoulée !...

Elle fut interminable, cette courte journée de novembre, à Starydwor. Madame Tiralla était pleine d'inquiétude et d'impatience : Martin avait passé la matinée dans sa chambre et il n'était pas revenu déjeuner; où était-il donc? Elle l'avait cherché partout et ne l'avait pas trouvé. Elle trembla. Tout le calme dans lequel elle s'était bercée depuis quelque temps l'abandonna; elle oublia que les saints tenaient son sort dans leurs mains; elle ne pensait qu'à ceci : Martin était parti... sans un mot... reviendrait-il?

Dévorée d'angoisse, elle ne pouvait rester un quart d'heure à la même place. Elle montait et redescendait l'escalier, courait de sa chambre au vestibule et du vestibule à sa chambre; elle sortait dans la cour et restait debout sous la porte cochère, sans manteau, sans châle... (le vent piquant lui arrachait son tablier, et le déployait comme une voile...) et elle cherchait Martin des yeux.

Les champs étaient déserts; le Przykop bâillait comme une tombe... Où était-il allé? Elle chercha les traces de ses pas, mais la pluie et la neige les avaient effacées...

Elle revint à la maison et s'adressa à Mikolai : « Où était Beckier? il devait le savoir; ils étaient toujours fourrés ensemble ! »

Son beau-fils la regarda, tout étonné : tiens! pourquoi cette brusquerie? « Beckier rentrerait bien à la nuit... Il était probablement allé au village... Il n'était plus d'âge à se laisser garder! »

Cela ne lui redonna pas confiance, à madame Tiralla : Martin se tenait aussi à l'écart de Mikolai... Ah! mon Dieu, il se détachait toujours davantage d'eux tous!... « Jésus-Christ, aie pitié, fais qu'il revienne, fais qu'il revienne!... » Elle était comme une biche traquée qui cherche un abri.

Elle courut vers Rozia. Il y avait longtemps qu'elle n'était allée chez son enfant : elle n'en avait jamais trouvé le loisir. Pourquoi Rozia ne venait-elle pas à elle?... n'était-ce pas à l'enfant de venir à sa mère?... Mais son extrême anxiété la poussait à se réfugier dans la tendresse de sa fille.

D'abord, Rozia fut un peu réservée; mais madame Tiralla ne s'en aperçut pas : il lui fallait une âme, une amie, qui partageât sa peine.

— Je ne sais pourquoi Beckier ne revient pas, — commença-t-elle. — Il fait sombre déjà et il n'est pas encore rentré! Il n'est jamais parti comme ça... sans rien dire... il n'est jamais resté si longtemps dehors!... O Jésus! (elle eut une expression d'épouvante et porta ses mains à ses tempes) pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!... Oh! quelle angoisse, quelle angoisse!

Madame Tiralla ne songeait plus à feindre; il y avait une détresse sauvage dans ses yeux et du désespoir dans sa voix.

Rozia, qui avait rougi en voyant entrer sa mère, devint très pâle. Elle ne répondit rien; elle la regardait comme si elle voulait la scruter jusqu'au fond de l'âme.

Un coup de feu retentit dans le Przykop. Madame Tiralla poussa un cri strident.

— C'est un chasseur qui tire, — dit Rozia.

— Pourvu qu'il ne l'ait pas atteint!... Oh! s'il était dans le Przykop, si on l'avait blessé?... Non, non!... (madame Tiralla se mit à rire nerveusement...) cela ne serait pas encore le pire!... Pourvu qu'il revienne, pourvu qu'il revienne!... Crois-tu qu'il s'en irait sans dire adieu? — demanda-t-elle avec précipitation, d'un air suppliant.

Ah! si Rozia pouvait lui répondre : « Ma mère, il reviendra,

ne te chagrine pas, il reviendra vers toi!... » Si Rozia obtenait ce retour en priant le Dieu tout-puissant de ses lèvres innocentes?

— Prie, mon enfant, — balbutia madame Tiralla en prenant les mains de sa fille et en les joignant dans les siennes. — Prie!... Prions ensemble!

Rozia tressaillit; un spasme contracta ses traits purs. Il lui sembla qu'elle allait repousser l'autre; mais la lutte fut brève. Elle fixa les yeux sur le crucifix qui était suspendu au-dessus de son lit, et dit avec un lumineux regard :

— Quelle prière?

Ainsi faisait-elle lorsqu'elle était enfant, et que sa mère, frémissante de haine, s'agenouillait devant son lit et la réveillait par ses soupirs et ses sanglots.

— Prie, prie!

Mais la voix de Rozia n'avait plus le clair son argentin de l'enfance; elle était âpre et froide et calme :

— Quelle prière veux-tu que je dise?

— Hélas! — gémit sa mère, — tu le sais bien... prie pour lui... ah! quelle angoisse, quelle angoisse que la mienne!... prie pour moi!... prie pour qu'il revienne!... Mon enfant, mon enfant, prie, toi, pour moi!

Et Rozia, dégageant ses mains des siennes, récita le *Salve Regina* :

— « Salut, ô Reine, Mère de miséricorde, toi notre vie, notre félicité, notre espérance, salut!... »

Et, comme enivrée par la beauté de ces paroles, elle éleva sa voix qui perdit peu à peu cette froide âpreté, jusqu'à devenir chaude, tendre et mélodieuse :

— « Nous clamons vers toi, nous soupirons vers toi, dans cette vallée de larmes!... »

Et, passant du *Salve* à une autre prière, elle prononça d'un ton d'ardente supplication, en criant presque :

— « Sois-lui propice! Épargne-le! Délivre-le du mal! de tous les péchés!... »

— « Sois-lui propice... épargne-le... délivre-le!... »

Madame Tiralla avait balbutié ces mots après elle, sans savoir ce qu'elle disait, sans comprendre que sa fille récitait la litanie des morts.

— « Ayez pitié! nous vous en supplions, Seigneur! »

Les voix de la mère et de la fille se mêlaient avec ferveur; elles montèrent dans la chambre étroite, de plus en plus sombre, comme un cri double :

— Martin Beckier, Martin Beckier, hélas! pourquoi tardes-tu si longtemps?

Madame Tiralla éclata en sanglots; elle ne pouvait plus prier :

— Tais-toi! tais-toi!

Et elle se jeta en pleurant au cou de sa fille :

— Rozia, Rozia, il ne reviendra pas! Rozia, ma chérie... (elle couvrit de baisers passionnés le visage pieusement levé de la jeune fille...) Prie, prie... Comment te remercier!... Non, non, ne prie plus... dis-moi plutôt..... Écoute, le voilà!

Elle était déjà debout, elle était déjà près de la porte, elle l'avait déjà ouverte.

Rozia resta seule dans l'ombre.

Elle entendit la voix de Martin, puis celle de Mikolai... puis le rire heureux de sa mère.

Rozia continua de prier avec ardeur. Les étoiles luisaient depuis longtemps au-dessus de la ferme, la nouvelle lune éclairait le toit, qu'elle était encore agenouillée devant son lit. Elle chuchotait doucement, toute seule avec le fiancé de son âme...

Il faisait nuit à Starydwor. La lune s'était voilée; des nuages noirs, fouettés par un vent âpre, passaient au-dessus du toit et obscurcissaient aussi les étoiles.

M. Tiralla était seul dans la salle. Il aurait été temps pour lui d'aller se coucher, mais personne n'était là pour l'aider; Marianne n'avait pas paru ce soir-là et il était incapable de se mettre au lit tout seul. D'abord, il avait gémi et grommelé entre ses dents; ensuite il s'était tout à fait calmé. Les quelques pensées qu'il avait encore suivaient la servante : — hi! hi! comme elle courait!... hi! hi! elle allait chez son amant! — Cela l'amusait de s'imaginer ces choses.

Heureusement qu'on pouvait encore penser, au moins, ce qu'on voulait, et qu'ils ne lui prendraient pas cela encore, comme tout, tout le reste! Il serra le poing et fit une grimace :

— Celle-là...

Oui, celle-là, elle avait ouvert son secrétaire pour lui voler son argent... non, pas son argent, ses poudres, ses petites poudres!.,. qui valaient bien plus que de l'argent!... Elle avait voulu s'en servir pour se débarrasser de lui!... hi hi!... Il ricana de nouveau : ah! mais maintenant elles étaient bien cachées, elle ne les trouverait pas!

Demain, quand le maître d'école viendrait, il lui montrerait où il les tenait cachées, ces chères, ces précieuses poudres!... Ou bien, non, il ne les montrerait pas même au maître d'école : qui sait s'il ne les convoiterait pas, le gaillard, s'il ne désirerait pas les avoir pour lui tout seul, les petites poudres?

— Toi... toi... mon petit maître d'école!

M. Tiralla menaça du doigt quelque chose dans un angle de la pièce, puis il dit :

— Non, non, je ne t'en veux pas de ne pas être venu me voir depuis si longtemps! Assieds-toi, frère... là, assieds-toi!

Et, de son pied lourd, il attirait une chaise à lui et il souriait au maître d'école assis auprès de lui, avec son visage pâle et ses yeux vides.

— Bois, mon ami, bois, — fit M. Tiralla en prenant son verre d'eau-de-vie et en le vidant d'un trait. — Brrr!

Il se secoua : Ce n'était pas bon du tout... ou bien, était-ce bon pourtant?... Non, non!... Il leva le poing et l'abattit sur le verre, qui se brisa... Là, ça allait mieux. Son ennemi ne pouvait plus rien lui faire!

— Hi! hi! (Il ricana encore sans s'apercevoir que ses doigts étaient pleins de sang.) Petit maître d'école, pourquoi es-tu si tranquille?

Point de réponse. Rien que le vent qui gémissait autour de la maison et hurlait dans la cheminée : « Hou! hou! » comme une chouette!

M. Tiralla était accoutumé depuis son enfance à cette musique d'hiver; maintenant, il en avait peur. Il essaya de se signer. Il jeta des regards craintifs autour de lui : le maître d'école était parti; il était seul, tout seul!

— Qui est là?

Il sursauta soudain d'épouvante et il poussa des cris inarticulés : la porte venait de s'ouvrir; quelqu'un entrait, mais ce n'était pas le maître d'école!

De ses yeux obscurcis, M. Tiralla chercha à distinguer qui était l'intrus : un être humain... une femme?...

— Toi! s'écria-t-il, empoignant sa bouteille pour se défendre.

Que voulait Zosia? venait-elle l'assassiner au milieu de la nuit?... Il lança la bouteille, qui se brisa par terre.

— C'est moi, père, — dit Rozia en s'agenouillant pour ramasser les tessons.

— Eh!... tiens!...

Il respira : c'était bien possible que ce fût Rozia! La lueur de la lampe tombait sur les cheveux rougeâtres et secs. M. Tiralla se baissa un peu et les toucha.

— Bon! bon! ce n'est pas Zosia, — fit-il avec un soupir de soulagement; mais il était encore méfiant. — Qu'est-ce... qu'est-ce que tu veux? — bégaya-t-il.

Elle était déjà bien contente qu'il la reconnût. Hélas! que son cœur était lourd! Elle avait tant prié dans sa chambre que ses genoux lui faisaient mal, comme s'ils étaient écorchés. Marianne était sortie : alors, elle s'était assise sur son lit et elle avait patiemment attendu que tout bruit cessât dans la maison. Elle voulait causer seule, toute seule, avec son père, sans être dérangée par personne. S'il était déjà couché, elle s'assiérait au bord du lit. Elle songeait qu'elle avait dû le faire si souvent, étant enfant, et qu'il était alors si tendre pour elle!... « Petit père! » lui dirait-elle, et elle caresserait ses cheveux comme autrefois. Ah! elle était bien sûre de réussir : elle avait tant prié pour cela!...

Mais, en voyant M. Tiralla la regarder d'un air sombre, elle perdit son assurance.

— Je voulais... je... — balbutia-t-elle.

Elle avait plutôt envie d'éclater en larmes! Non, ce n'était plus son petit père dont elle caressait naguère les cheveux, qu'elle embrassait sur les deux joues, son petit père qui lui disait : « Mon étoile, mon petit renard, mon petit oiseau, mon petit soleil, ma clef du ciel, délices de mes yeux!... »

Elle ne savait par où commencer. Elle s'assit donc en silence sur la seconde chaise placée devant la table et le regarda tristement. Elle avait jeté les tessons qu'elle avait ramassés, dans le panier à tourbe, près du poêle; elle s'enveloppa les

mains dans son tablier, car elle grelottait malgré la chaleur étouffante de la pièce. Ce qu'elle avait entrepris était vraiment trop difficile... hélas! c'était d'horreur qu'elle frissonnait ainsi... Elle n'avait jamais rien vu d'aussi abominable que cet homme, et cet homme était son père. Il avait été de grande taille autrefois; maintenant il paraissait tout petit; son casaquin de frise était devenu beaucoup trop large pour ses épaules. Une affreuse grimace tordait sa bouche sous son nez rougeâtre et bleuâtre qui luisait dans son visage blafard, d'un jaune sale. Les bords de ses paupières étaient retournés en bourrelets; mais le pire, c'étaient les yeux!... Jésus-Christ! ces yeux!

Il semblait à Rozia qu'elle devait se garer de ce regard presque éteint, et qui s'allumait toutefois, en ce moment, de ce regard bestial.

A quoi pensait le père?... pour qui la prenait-il donc? Elle sursauta; il ricanait :

— Hi! hi! hé! Marianne, hi! hi!

Et il approchait d'elle le bout de son doigt qui tremblait sans cesse.

Il la toucha légèrement :

— Hi! hi! beaucoup de plaisir... hi! hi!

Elle dut se contenir pour ne pas crier; elle joignit convulsivement ses mains sous son tablier. « Jésus-Christ! Jésus-Christ!... » Et son geste lui rendit le calme : si souvent elle avait obtenu de la force en priant! cette fois encore, le Seigneur ne l'abandonnerait pas!

— Jésus-Christ! — dit-elle avec ferveur en pressant ses mains jointes sur sa poitrine.

Et elle sourit à son père :

— Père... mon petit père!...

Pendant quelques instants, la grimace du vieillard se creusa encore, puis son visage contracté se détendit. « Petit père?... » Il regarda sa fille avec étonnement et il bégaya :

— Le petit maître d'école est parti... qui est-ce qui parle... si gentiment?

— Moi, Rozia!

Il secoua la tête d'un air chagrin :

— Je ne veux pas!

Alors elle eut une idée heureuse. Elle posa ses doigts

tremblants sur la manche de son père et dit d'une voix douce, câline :

— C'est moi, Rozyczka, ta petite étoile, ton petit renard, ton petit oiseau, ton...

Elle avala bravement ses larmes, mais elle suffoquait.

Alors il continua :

— Mon petit soleil, ma clef du ciel... ah! ah!

Il sourit comme s'il se rappelait quelque chose et il dit ensuite, aussi tendrement que le permettait sa voix rauque :

— Délices de mes yeux!

Puis, il la regarda, toucha de nouveau ses cheveux, et, comme elle se levait, en proie à une émotion douloureuse, et se dressait devant lui dans toute sa sveltesse :

— Trop grande... tu n'es pas la petite... ma petite fille... Rozyczka... petit soleil... ah! délices de mes yeux!.

Et il sourit vers le plancher, comme s'il voyait une toute, toute petite fille, qui n'arrivait pas encore à hauteur de la table.

— C'est pourtant moi, — dit-elle précipitamment en pressant la main de son père dans les siennes.

Mais il parlait toujours en regardant le plancher :

— Viens-tu vers ton petit père? hé! hé!... Pauvre petit père qui est toujours seul, tout seul, depuis que le petit maître d'école est parti!

Et il murmura mystérieusement, d'une voix presque inintelligible :

— Zosia veut l'assassiner... ils veulent tous l'assassiner... malheur!... pauvre monsieur Tiralla!

— Père, moi, je suis avec toi, je resterai avec toi, — dit-elle, bouleversée par cette plainte : quelles épouvantables choses il s'imaginait, ce pauvre, ce malheureux homme! — Je t'aiderai!

Et elle ajouta solennellement :

— Et Jésus-Christ et sa très sainte mère t'aideront aussi. (Elle fit le signe de la croix sur son front et sur sa poitrine.) Que Jésus-Christ te vienne en aide... que Jésus-Christ nous vienne en aide!

Et elle continua résolument : à quoi bon hésiter? n'avait-elle pas promis à Mikolai?

— Petit père, ce que tu dis là n'est pas la vérité. Personne ne veut te faire du mal, ni la mère, ni personne!... Tu te

trompes, mon père!... Regarde, voici Rozyczka... sens donc mes deux mains! (Elle entoura de ses doigts brûlants les poignets de son père.) Aussi vrai que je suis là, je te jure que tu n'as pas besoin d'avoir peur.... nous t'aim... (Non, elle ne devait pourtant pas mentir!...) Nous te voulons tous du bien! Petit père... ah! mon petit père!... (D'un geste impulsif elle dégagea ses mains pour en envelopper cette figure comme elle avait fait si souvent jadis.) Ah! mon cher petit père, si tu pouvais cesser de boire!... Tout, tout s'arrangerait! La mère ne...

Elle s'arrêta court et rougit jusqu'à la racine des cheveux; elle ne parla plus de sa mère; mais sa voix se fit persuasive :

— Tu n'aurais plus besoin d'avoir peur... Tu verras que personne ne te veut du mal. Et comme Mikolai serait content si tu retournais à l'étable et aux champs, si tu parlais des labours avec lui!... Pauvre Mikolai!... Son ami s'en va et il sera tout seul!... Ah! et tu te sentirais beaucoup mieux, tu ne tousserais plus ... Marianne dit que tu craches du sang... et tu auras de nouveau de la joie, tu ne resteras plus enfermé tout seul, tu iras voir le froment et l'avoine et le trèfle rouge qui fleure si bon!.. Petit père, pense donc!

Elle s'échauffait en parlant, elle oubliait son couvent, elle oubliait qu'elle ne serait plus là pour voir tous ces heureux changements. Puis, en guise de dernière, de suprême promesse :

— Petit père, et tu feras ton salut, Dieu te pardonnera tes péchés!

Elle le regarda avec des yeux rayonnants, comme si elle voulait l'enflammer de sa joie.

Mais il garda son air hébété et grogna seulement :

— Oui, tu es Rozia!

Ah! maintenant il la reconnaissait. Louange aux saints, c'était déjà beaucoup!... Elle approcha son délicieux visage du visage hideux, sans se laisser rebuter par cette haleine empoisonnée, puis elle dit tout bas :

— Rozia t'aimera de nouveau, petit père! Elle t'aimera tant, quand tu ne boiras plus!

Elle désigna une bouteille pleine qui se trouvait sur la table à côté du verre qu'il venait de vider; une sorte de fureur sacrée,

pareille à celle de ces convertis qui renversaient les idoles, s'empara d'elle. Sa voix s'éleva jusqu'au ton de l'allégresse :

— Jette-la par terre, comme l'autre! Cette vilaine eau-de-vie coulera entre les planches, retournera aux enfers, d'où elle est venue! le mal sera parti... Et nous, mon père, prions et rendons grâces!... Écoute! (Elle tomba à genoux auprès de lui et joignit pieusement les mains.) Entends-tu?... les anges du ciel, ton ange gardien au premier rang, qui chantent : *Alleluia!*

M. Tiralla chuchota quelque chose d'incompréhensible.

Rozia ne l'entendit pas; elle n'entendait plus rien; son âme s'envolait hors de la pièce à l'atmosphère viciée : Dieu l'avait exaucée, Jésus-Christ était avec elle! Elle éprouvait une félicité qui l'accablait presque. Des larmes de lassitude exquise mouillaient ses joues. Qu'était tout le bonheur de ce monde en face du bonheur de sauver son père, de racheter cette âme chérie? Elle cacha en frémissant son visage dans ses mains.

Le silence régnait dans la chambre; dehors, l'ouragan se déchaînait.

M. Tiralla avait saisi la bouteille, mais non pour la jeter par terre; il la serra contre son cœur comme un joyau précieux.

Ainsi, ils voulaient lui voler cela encore, son dernier bien? Non, il ne se la laisserait pas prendre; on le tuerait plutôt!

— *Psia krew!*

Il avait juré si haut que sa fille sursauta.

Arrachée à son extase, Rozia vit avec terreur le vieillard porter la bouteille à ses lèvres et boire, boire jusqu'à ce qu'il n'en pût plus, jusqu'à ce que l'eau-de-vie s'écoulât par les coins de sa bouche. Il dut cesser en gémissant, mais il ne reposa pas la bouteille sur la table, il la cacha dans sa camisole.

— Toi... va-t'en... va t'en! — marmonna-t-il avec colère en fixant sur elle des yeux pleins de rancune. — Qu'est-ce que tu me veux?... Petite bouteille, toi, mon unique... (il caressa la proéminence que la bouteille formait sous sa camisole...) je n'ai plus d'autre ami... Hé? ma petite colombe!

Et, soudain de meilleure humeur, maintenant que sa bouteille était en sûreté, il pinça la joue de Rozia qui sanglotait.

— Ne pleure pas!

« Ma chérie, ma fillette
Pourquoi pleures-tu? »

essaya-t-il de croasser d'une voix fausse.

Puis il ricana : — oui, oui, sa Rozia se marierait bientôt et elle aurait bientôt des enfants, beaucoup d'enfants... des filles aussi petites que celle-ci!... Et il regarda de nouveau le plancher. Elle était là, la petite fille qui ne pouvait pas encore voir par-dessus la table! Oh! il avait trouvé depuis longtemps un mari pour sa Rozia, un beau!

— Attention! il va venir!

Il la poussa du coude et cligna de l'œil comme il l'avait fait tout à l'heure en pensant à Marianne. Il se mit à rire sous cape : ah! elle était bien bonne, bien bonne!... Et il essaya de se donner une tape sur le genou; mais il n'y parvint pas : son bras était comme ankylosé, d'une lourdeur de plomb, et sa langue ne lui obéissait que péniblement. Il la tirait avec effort avant chaque son qu'il proférait, mais les sons n'arrivaient plus à former des mots : sa langue épaisse tremblait perpétuellement.

Rozia s'en effraya. Qu'il était affreux à voir, avec ses yeux injectés de sang! Pourquoi remuait-il ainsi la langue? Est-ce qu'il ne pouvait plus parler?

— Parle donc, — fit-elle d'un ton d'angoisse, — qu'est-ce que tu voulais dire?... dis-le donc!

Il ne faisait plus attention à elle; il regardait fixement du côté de la porte : là!... il allait entrer, celui qu'il destinait à sa petite fille!... Maintenant M. Tiralla roulait les yeux de manière à n'en montrer que le blanc... Il y eut un craquement quelque part, dans le mur ou dans le poêle : — ah! ah! le voilà qui frappait déjà à la porte!

M. Tiralla recouvra subitement la parole :

— Entrez!

N'était-ce pas Beckier, ce joli garçon svelte qui embrassait la jeune fille avec l'impatience d'un fiancé?

— Bien, bien, c'est cela! — murmura le père en faisant claquer sa langue, et il donna une bourrade à sa fille : — Mais c'est Beckier! embrasse-le donc aussi!... Un beau garçon, un brave garçon, hein?... Mes petits amoureux, je ne vous regarde

pas!... (Et avec un rire rauque, pareil à un gloussement, il mit sa main devant ses yeux; mais il louchait en dessous...) Jeune Martin, jeune Rozia... beaucoup d'enfants... des petits enfants... un... deux... trois!... Réjouis-toi, grand-père Tiralla!... beaucoup... beaucoup... de petits Martins, de petites Rozias... délices des yeux... hé!... hé!... hé!...

Il essaya d'attirer Rozia sur ses genoux, mais elle le repoussa avec un cri de honte et de dégoût. Elle pressa ses mains contre ses oreilles, ferma les yeux et s'élança hors de la chambre.

Le fou, interloqué, la suivit du regard : qui était-ce?

— Hé! hé!...

Point de réponse : il était tout seul.

Hou! qui était-ce?... Il considéra fixement sa main blessée : ses doigts portaient plusieurs coupures saignantes. Il sentit tout à coup combien cela lui faisait mal.

— Du sang!... du sang! — bégaya-t-il, épouvanté, en tenant sa main tout près de ses yeux gonflés : ah! ils avaient voulu l'assassiner. — Au secours!

Il se mit à crier et à faire du tapage dans la chambre.

Martin Beckier, qui était assis sur son lit, les yeux ouverts, entendit ce cri de détresse : d'où cela venait-il? Mais il ne se disposa pas à rechercher ce qui était arrivé. Un étrange frisson le paralysait. Cette nuit-là, il n'avait pas même pu dormir jusqu'à minuit. Il était éveillé depuis des heures et il tendait l'oreille au moindre bruit; son ouïe surexcitée percevait toute espèce de choses. Est-ce que quelqu'un ne venait pas de se glisser en bas de l'escalier?... ne s'arrêtait-on pas devant sa porte?... ou bien ne marchait-on pas dans le corridor?... Mon Dieu, c'était elle, elle!... elle qui ne voulait pas le laisser!...

Qui est-ce qui pleurait ainsi, qui sanglotait, qui se lamentait comme un enfant effrayé, qui tâtonnait le long du mur?... Écoutez! le sable du vestibule grinçait, les marches de l'escalier craquaient!... Était-ce la porte d'entrée qui criait, maintenant? Qui donc allait et venait continuellement?

Le gars se signa en murmurant et se blottit sous son édredon... Ah! ce ne pouvait pas être pire sur le champ de bataille! Il eût mieux valu se trouver devant la gueule d'un canon que devant

ces yeux... ces yeux qu'il devinait perpétuellement fixés sur lui dans les ténèbres.

— Mikolai!

Il avait appelé son ami; mais celui-ci grogna dans son sommeil et ne répondit pas. Dormait-il profondément!... Comme il serait facile de se lever et de s'en aller! Mikolai n'entendrait rien... La fuite était si facile!... et pourtant, pourtant!... Martin perdait courage, il n'osait pas. Plutôt partir en plein jour, ouvertement, de vive force, s'il le fallait, que de traverser maintenant le vestibule obscur, où il y avait des revenants!...

Martin ne connaissait pas la crainte des hommes, mais il avait peur des fantômes nocturnes. Et cette maison était hantée par les esprits des ténèbres, il le pressentait. Il resta donc couché, plein de colère contre sa propre lâcheté, incapable cependant de la vaincre. Demain, demain, au grand jour, il s'en irait, quitte à laisser derrière lui sa malle et tous les chers souvenirs et les trésors qu'elle contenait... demain, il quitterait Starydwor!... Il se boucha les oreilles : toute la maison, toute la nuit, toute l'atmosphère de Starydwor lui semblaient emplis de gémissements. Dieu merci... enfin... comme cela, il n'entendait plus rien! Il s'endormit dans cette posture.

M. Tiralla tournait autour de sa chambre, comme un animal inquiet dans sa cage; il ne pouvait courir, mais il allait et venait sans trêve, en une sorte de désespoir.

— Rozia!... Rozyzcka!

Il criait son nom. Maintenant il lui semblait bien qu'elle avait été auprès de lui, mais il ne le savait plus exactement. Et il se creusait la tête à ce propos. Ah! que c'était affreux de ne plus se rappeler rien!... Elle avait été une bonne fille pourtant, autrefois, sa petite fille... délices de ses yeux... ah! mais elle ne l'était plus, elle l'avait repoussé! malheur, ô malheur! Que tout cela était navrant!

Il tordit son visage pour pleurer. Désormais, il n'avait plus de délices des yeux, tout était perdu!...

— Tout... tout... per... du! — bégaya-t-il en sanglotant.

Il sentait soudain, clairement, qu'il ne possédait plus rien au monde.

Starydwor ne lui appartenait plus depuis longtemps : il n'y

semait et n'y récoltait plus rien, ce n'était plus à lui... Et il n'avait ni femme ni enfant, point d'ami et point de Dieu... Le bon Dieu ne voulait plus de lui, non! Il avait oublié toutes, toutes ses prières; il n'était plus retourné se confesser : sa place était aux enfers!

— Pauvre Ti... Ti... Ti... — dit-il d'une voix lugubre, en se frappant la poitrine de ses doigts tremblants.

Il n'avait même plus de nom : il l'avait oublié aussi. Il n'avait plus rien, plus rien du tout!

Mais si, pourtant! Il se prit brusquement la tête. Il avait sauvé encore quelque chose, comme le chien qui met son os de côté : il irait le chercher... Et quand bien même son père le fouetterait ensuite : « Gamin, tu manges des fruits verts?... » C'était si bon, ce que l'on cachait derrière la pierre branlante de la muraille!

Redevenu ingambe tout à coup, M. Tiralla se dirigea vers la porte. Il chancelait, il titubait, mais il avança tout de même. La porte d'entrée était fermée à clef; il l'ouvrit comme par miracle : il avait subitement de la force dans les doigts et de la volonté.

Le vent soufflait autour de lui dans la cour : il tomba tout de son long, mais il se releva aussitôt.

— *Daly, daly!* ...

Doucement, tout doucement... pas la moindre plainte, malgré le choc dur contre un caillou... il ne fallait pas que son vînt l'attraper par le collet : « Dis-moi, mon petit, où vas-tu comme cela?... »

— *Daly, daly!*

Déjà une bande claire apparaissait au ciel et envoyait un soupçon de lumière. M. Tiralla chercha en tâtonnant : eh mais, l'étable était là!

Et M. Tiralla se réjouit.

XIV

Marianne fredonnait une romance, bien qu'elle eût une mine défaite et qu'elle entendît les mots se figer dans l'air froid et immobile :

— Des yeux noirs dans la tête,
Comme moi, comme moi!

» Des boucles d'or aux souliers
Comme moi, comme moi!

» Pas un sou dans le sac
Comme...

» Ha!...

Elle bâilla et essaya un pas de danse. Ah! qu'elle était fatiguée! Mais ç'avait été gentil avec Jendrek : c'était encore lui le meilleur de tous!

Elle agita joyeusement ses seaux à lait et se glissa avec agilité, dans ses souliers de cuir découverts, vers l'écurie, à travers la cour luisante.

Un jour blême se levait sur Starydwor et il faisait un froid excessif. Vers l'aube, une forte gelée était venue, la première de l'année, qui avait tout effleuré d'une touche meurtrière : les bourbiers de pluie, de purin et de neige fondue, dans la cour non pavée, sillonnée en tous sens, d'ordinaire, par des ruisselets qui rejoignaient la grande mare du milieu, ne formaient plus qu'un seul miroir blanc avec celle-ci.

Dans la maison, tout était encore sombre et silencieux. Marianne cligna des yeux : ah! ah! ils dormaient encore tous! Bien! comme cela, personne ne l'avait entendue rentrer à six heures du matin! Elle n'était pas même montée à sa chambre pour ôter sa belle jupe : elle ne l'abîmerait pas, pour une fois, en la gardant pour traire. Écoutez! comme les vaches mugissaient! Elles attendaient déjà impatiemment. Mais elles en feraient, des yeux, en voyant Marianne dans sa belle jupe rouge à plis, qu'elle s'était achetée pour briller à côté de Jendrek, et en voyant les souliers de danse tout battants neufs qu'elle avait étrennés cette nuit-là!

La coquette fille se mit à danser en riant dans l'étable, où le bétail beuglait sourdement.

— Chut! chut donc! — dit-elle en cherchant à tâtons sa lanterne pour l'allumer, car il faisait encore très obscur là-dedans. — Oui, oui, voilà Marianne! *Psia krew!* taisez-vous donc!

Maintenant la petite lampe éclairait :

— Jésus-Christ!

La servante interrompit son bavardage par un cri perçant et laissa tomber les seaux à traire : le maître était étendu là!...

Elle resta debout comme si elle était clouée sur place. Mon Dieu, avait-elle eu peur! Qu'est-ce qu'il faisait donc là? Qu'est-ce que cela voulait dire? Se couchait-on comme ça par terre pour épouvanter les gens qui entraient dans l'étable sans se douter de rien?

— Panje... Panje Tiralla! — lui cria-t-elle. — Lève-toi, voyons, *Gospodarz!*

Elle s'était approchée de lui : il ne bougea pas. Alors elle le poussa légèrement avec la pointe de ses souliers neufs : hé! hé! était-il saoul!

— Réveille-toi, petit maître, — fit-elle, — tu dormiras au lit, je t'aiderai à y aller!

Ah! il faisait un beau rêve! Il lui sembla que M. Tiralla souriait.

Elle se pencha sur lui :

— Panje! Paniczek!

Elle le regarda plus attentivement, elle le tâta... Alors elle se mit à crier, à crier de façon à renverser les murs, à couvrir le beuglement des animaux qui recommençaient de plus belle; ses cris, comme des coups de trompette, retentirent pardessus la cour jusqu'à la maison endormie : M. Tiralla était glacé, il était mort!...

La servante gesticulait comme une démente : son maître, son bon maître! Elle s'arrachait les cheveux. Puis elle traversa la cour en courant, et appela d'une voix stridente :

— Pani, Pani, au secours! au secours!... Au secours, monsieur Mikolai!

Madame Tiralla arrivait déjà. Elle avait veillé toute la nuit. Comment aurait-elle pu dormir tandis que son cœur tremblait de frayeur et d'espoir? Elle avait pleuré, adjuré les saints. Mais depuis qu'elle avait entendu les cris de la servante, elle n'éprouvait plus de peur : elle pressentait un événement décisif. Une avide curiosité seule la dominait.

— Quoi? quoi...? où? où...?

Elle avait saisi convulsivement le bras de Marianne.

— Mort, mort! — balbutia la servante en frissonnant.

— Mort?... (M. Tiralla vraiment mort?...) Mais parle donc!

Elle secouait l'autre avec une impatience sauvage.

— Malheur, ô malheur! — hurla Marianne, — oh! il est

mort, le petit maître, mon bon maître! Il est étendu dans l'étable et ne dit plus un mot!

— Montre-le moi!

Elles se précipitèrent dans l'étable. M. Tiralla était encore étendu comme Marianne l'avait quitté. Non, il ne bougeait plus! Marianne fit le signe de la croix sur lui, elle voulut lui joindre les mains, mais madame Tiralla la poussa de côté :

— Laisse-le!

Qu'est-ce qu'il avait donc là?... Les yeux de madame Tiralla se dilataient : tiens! il serrait une petite boîte dans sa main crispée, une petite boîte qu'elle connaissait très bien!... Le couvercle en était tombé sur le sol et les poudres sortaient de leurs enveloppes déchirées... La bouche de madame Tiralla s'ouvrit toute grande : la mort aux rats!

Entre les doigts de son autre main, le mort froissait encore une petite feuille de papier et des grains sucrés adhéraient encore aux poils incultes de son menton, affaissé en arrière.

— Jésus! Marie! Joseph! (La veuve se jeta à genoux en se signant et elle inclina le front jusqu'à terre.) Je vous recommande son âme!

Les lèvres de madame Tiralla s'agitaient sans trêve pour prier; ses pensées volaient : ainsi, il avait tout de même avalé du poison... il l'avait caché... elle ne savait où... il en avait pris, spontanément... il en avait mangé comme un gamin mange du sucre... il en était mort!

Elle se signa de nouveau :

— Sainte Marie, réconcilie-le avec ton Fils, recommande-le à ton Fils, présente-le à ton Fils!

Les saints l'avaient voulu; les saints lui avaient été propices! Et à elle aussi.

Maintenant madame Tiralla n'éprouvait plus la moindre rancune envers celui qui était étendu là, devant elle. Elle lui effleura le front de ses lèvres; elle essaya de lui fermer les yeux et elle lui joignit les mains :

— Qu'il repose en paix!

Puis elle envoya la servante en pleurs chercher les enfants. Elle resta à genoux à côté du cadavre. Elle n'avait pas peur. Il lui semblait qu'elle commençait à voir clair dans la sombre étable et qu'elle devait le remercier aussi, lui, le mort.

Mikolai ne prit pas la chose avec autant de calme : il était profondément atteint par ce malheur. Son père, son vieux! Et il était mort sans cierge bénit, sans prêtre et sans absolution! Les sanglots étouffaient Mikolai.

Lui et Marianne pleuraient à l'envi. Ils avaient tous deux porté M. Tiralla dans la maison et leurs larmes avaient coulé sur lui comme une pluie chaude, goutte à goutte, sans relâche.

Le soleil s'était levé sur Starydwor, quand Martin Beckier se réveilla, dérangé par des sanglots et des plaintes. Il avait dormi profondément, si épuisé par tant d'émotions et par la résolution prise après une longue lutte qu'il n'avait pas entendu Mikolai se précipiter hors de la chambre aux cris de Marianne et qu'il avait continué à sommeiller comme un enfant paisible. Il acheva de s'habiller : il était encore si assoupi qu'il ne comprenait pas pourquoi il s'était couché avec ses bas et son pantalon. Mais il aperçut sa malle... et tout lui revint à l'esprit. Il s'étira et sortit de la chambre pour informer Mikolai de sa résolution. Pourquoi donc pleuraient-ils et se lamentaient-ils ainsi?

Dans le vestibule, Marianne passa à côté de lui en courant. De ses doigts tendus elle indiqua la porte de la salle, en sanglotant convulsivement :

— Sainte Mère! Sainte Mère!...

Qu'est-ce qu'elle avait donc? Qu'était-il donc arrivé? Un malheur? Une seconde, le sang monta à la tête du jeune homme : était-il arrivé quelque chose à madame Tiralla?... Mais non! — il secoua l'oppression qui s'emparait de lui, — elle ne savait pas du tout encore qu'il s'en irait ce jour-là!

Il entra dans la pièce d'où venait le bruit des pleurs. Il y faisait presque obscur, les volets étaient fermés, les cierges allumés sur la table projetaient seuls un peu de clarté. Il vit des formes sombres agenouillées devant un lit, et, sur le lit, une forme rigide recouverte d'un drap blanc. Il s'arrêta, interdit, et porta sa main à son front; une frayeur l'envahit : qui donc était mort?

Mais la veuve s'avançait déjà vers lui et lui tendait la main :

— Monsieur Tiralla est mort, — dit-elle.

— Mort... mort? — balbutia-t-il;

Cela avait résonné à son oreille comme une note d'allégresse... D'abord il ne comprit pas : cela ne pouvait pas se comprendre si rapidement... Un frisson le secoua, il se signa avec précipitation : un mort dans la maison!... Et cette femme disait cela avec ce calme, en le regardant de telle manière que ses prunelles noires illuminaient l'obscurité comme un rayon de soleil!...

Il sembla au gars qu'il devait se détourner, s'enfuir. Tandis qu'il hésitait, madame Tiralla l'attira de force contre elle et il sentit ses doigts glacés lui entourer la main et la serrer.

— Martin, Martin, — lui souffla-t-elle, — il est mort, tu n'as plus besoin de partir, maintenant!

Mikolai et Rozia étaient agenouillés devant le lit, mais il ne fit pas attention à eux.

— Si! — dit-il à haute voix, sans la regarder, — je partirai pourtant. Je partirai dès que monsieur Tiralla sera enterré... Sainte Mère, prie pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort!...

Il s'approcha du lit en se signant et il se mit à genoux à côté de Rozia, sans la voir, dans sa consternation.

Une prière doucement murmurée se mêla à la sienne... Ah mais! c'était Rozia : maintenant, seulement, il la remarquait... Lorsqu'il eut prononcé son *amen*, il lui serra la main, puis il serra celle de Mikolai.

Ils rapprochèrent leurs têtes, comme des agneaux intimidés par la tempête.

— Seigneur, donne-lui le repos éternel! — chuchota Rozia.

Et les deux gars répondirent :

— Et la lumière éternelle.

Alors Martin Beckier se releva et se dirigea vers la porte : il était pressé, maintenant, de prouver son amitié par des actes, car, dans une maison où il se trouve un mort, il y a beaucoup à faire et il sentait tout à coup vivement combien Mikolai avait toujours été bon pour lui et combien il avait toujours aimé le frère et la sœur. Il devait aussitôt courir au village pour informer du décès M. le curé, pour aller le chercher encore à la hâte, si possible... mais madame Tiralla lui barra le chemin.

— Où vas-tu?

Sa voix n'était plus si ferme; elle tremblait.

Il passa outre sans répondre : — non, il ne fallait pas qu'elle le retînt encore!

Mais elle le suivit dans le vestibule et elle lui saisit de nouveau la main :

— Je ne te lâche pas... dis-moi d'abord où tu vas!

— Au village. Lâche-moi donc!

Il tourna la tête pour éviter son regard.

— Jure-moi que tu reviendras, — murmura-t-elle d'une voix rauque, — jure-le-moi sur le Dieu tout-puissant, sur monsieur Tiralla qui est étendu là-dedans!

— Je ne jure pas!

Il la repoussa.

Alors elle se jeta sur la poitrine de Martin, ses bras l'enlacèrent comme des chaînes.

— Regarde-moi!... Pourquoi détournes-tu ton cher visage?... Regarde-moi donc, c'est moi, mon bien-aimé, c'est celle que tu aimes!... Monsieur Tiralla est mort!

Elle ne chuchotait plus maintenant, elle ne songeait plus que ses paroles ne devaient pas être entendues par d'autres oreilles; sa voix haute, résonnait dans le vestibule.

— Je suis veuve, à présent! Je suis libre! Ne t'en va pas! tout ce que je posséderai sera à toi! Et si nous nous aimons, ce ne sera pas un péché!... Je t'en prie, je t'en conjure : ne t'en va pas! Reste, mon chéri, mon Martin, reste donc!

Elle se prosterna en sanglotant devant lui et étreignit ses genoux :

— Pourquoi es-tu si froid, pourquoi ne dis-tu pas un mot? Que t'ai-je fait?

Il se tenait là comme un tronc d'arbre, et il ne se pencha pas vers elle.

— Tu ne m'as rien fait, à moi, — murmura-t-il enfin d'un air sombre, — rien à moi, mais...

— A lui, non plus, je n'ai rien fait!

Elle se redressa vivement, tendit la main vers la porte de la salle, puis elle leva les doigts pour prêter serment :

— Par Dieu, je suis innocente, absolument innocente... il en a pris lui-même!... Par Dieu, par Dieu, je le jure, je ne lui en ai pas,..

— Ne jure pas!

Épouvanté, il saisit ses doigts levés et les abaissa :

— Tu n'as pas le droit de jurer!

— Et pourquoi pas? (Les yeux étincelants, la tête en arrière, elle se dressa de toute sa hauteur devant lui.) Demande à Marianne, demande à Mikolai : lui, monsieur Tiralla, a pris lui-même le poison dans l'étable, nous l'avons trouvé encore dans sa main... Moi, moi... (Elle se frappa la poitrine et releva de nouveau ses doigts pour jurer...) je suis innocente! Les saints l'ont voulu ainsi!

Il la regarda en face, d'un air scrutateur, comme pour la transpercer.

— Les saints l'ont voulu ainsi, — répéta-t-il d'un ton résigné.

Mais, quand elle essaya d'agripper sa main dans un transport de joie, — ah! il l'aimait encore pourtant, il ne pouvait pas la quitter! — il secoua la tête et il détourna craintivement les yeux.

— Quand même j'aurais le ciel sur la terre ici, je n'y resterais pas! — chuchota-t-il. — Celui-là... (il indiqua la porte de la salle...) celui-là est toujours devant moi. Il doit nous séparer, aussi vrai que Dieu m'assiste! Adieu!

Il lui tendit la main en se faisant violence : il avait soudain horreur de sa main, à elle; il lui semblait que quelque chose l'en éloignait avec force.

— J'aime mieux m'en aller tout de suite. Mikolai est là : il fera ce qu'il y a à faire. Je ne peux... je ne peux plus rester ici!

Et il se précipita vers la porte d'entrée, dans la cour.

Elle demeura comme figée, les yeux hagards : comment, quoi? il partait?... M. Tiralla était mort, et il l'abandonnait cependant!

— Martin!

Elle s'élança derrière lui en poussant un cri aigu. Il courait comme un cerf; elle courait comme une biche.

— Martin, Martin!

Mais elle ne l'atteignit pas. Derrière Martin Beckier flamboyaient le purgatoire et l'enfer; devant lui commençait à poindre la délivrance. Il courait donc comme il n'avait jamais couru, sans paletot, nu-tête, à peine suffisamment vêtu par ce froid glacial... Mais que tout restât en arrière, coffre et

hardes, tout ce qu'il possédait au monde : il ne voulait plus rien de ce qui avait été à Starawies ; tout y était souillé de péché, de péché qui collait comme du sang...

Elle le voyait courir ; elle ne pouvait plus le suivre ; elle était tombée devant la porte cochère. Elle se blottit en gémissant dans la neige gelée. Oh ! comme tout était rouge, rouge alentour !... était-ce du sang qu'on avait répandu là ?... Elle frissonna. Elle jeta autour d'elle des regards de folle... Ou bien était-ce le soleil d'hiver qui colorait tout ainsi d'une lumière rouge ?... Oui, — elle respira, — ce n'était que le soleil ! Tout le ciel était embrasé par l'aurore et se reflétait sur la neige luisante.

Elle voulut implorer les saints ; elle ne put se lever : ses chevilles étaient comme brisées. Alors elle se traîna sur les genoux jusqu'à la petite grille encastrée dans le mur, à l'entrée de la cour, derrière laquelle se trouvaient la Madone et l'Enfant Jésus, où pendait encore la guirlande fanée d'épis, de fleurs et de trèfle, hélas ! si sec maintenant, qu'ils avaient placée là, un jour de bonheur.

Madame Tiralla éclata en sanglots, elle balbutia :

— Ramène-le, oh ! ramène-le !

Une fois déjà les saints lui étaient venus en aide : pourquoi ne le feraient-ils pas une seconde fois ?... Des torrents de larmes coulaient sur ses joues et se gelaient sur sa poitrine. Elle pria en se tordant les mains. Elle pria pour le retour de l'un comme elle avait prié naguère pour la mort de l'autre. Ceci lui avait été accordé : M. Tiralla était mort ! Et elle s'agenouillait là, innocente : — qui, qui pouvait dire qu'elle était coupable !

La veuve jeta autour d'elle des regards farouches. Tout à coup quelqu'un se dressait entre le ciel et la terre et l'accusait.

— Non ! — cria-t-elle d'une voix stridente, en étendant les bras.

Qui donc osait l'accuser ?... Avait-elle donné du poison à M. Tiralla, par hasard ?... Et si elle l'avait tenté autrefois, dans sa main le poison n'était plus du poison : les champignons avaient fait du bien à son mari ; les grains en avaient aussi fait aux poules !

— Non, je suis innocente, absolument innocente !

Les saints l'avaient voulu : ils avaient suggéré à M. Tiralla l'idée de prendre les poudres et d'en manger. La fin de ses jours avait été écrite au ciel !

Elle joignit de nouveau les mains et se remit à prier avec ferveur : est-ce que les saints n'exauceraient pas aussi son second vœu, ne lui ramèneraient pas celui qui s'était enfui ?

Ses pensées se troublaient de plus en plus. Tantôt elle voyait Martin Beckier... tantôt M. Tiralla... Puis elle vit un ange qui portait une épée flamboyante. Il se baissa : malheur ! malheur ! voulait-il la punir avec son glaive ?

Mais l'ange laissa soudain choir l'épée, qui s'éteignit dans la neige. Sa main fraîche se posa sur le front brûlant de madame Tiralla... Oh ! ce n'était plus le Chérubin qui chasse les pécheurs du paradis, c'était Rozia, la main de Rozia... et cela, sa robe !

— Au secours, au secours !

Et, comme si elle s'éveillait d'un rêve atroce, madame Tiralla se cramponnait à sa fille.

— Au secours ! sauve-moi !... Serai-je damnée ?... Oh ! parle ! Sauve, sauve-moi ?

Et sa fille répondit :

— Je prierai pour toi, jour et nuit. Sois tranquille, ma mère, je parlerai pour toi.

Et Rozia imposa les mains à la malheureuse. Un courant de calme, un flux de force libératrice s'écoula de ces mains délicates et pourtant si fermes...

Ce n'était plus Rozia, la frêle jeune fille, qui se dressait maintenant, tête haute, et qui grandissait, grandissait devant les yeux de la pécheresse implorante. Ce n'était plus la voix de Rozia : c'était une voix autrement puissante, qui couvrait le souffle du vent matinal.

C'était l'épouse du Christ, — mais non plus la vierge humble et ardente, — c'était l'épouse du Christ, l'Église souveraine en personne, dont la voix retentissait au-dessus des vastes champs jusqu'au clocher de Starawies et plus loin encore, dans le monde entier :

Ego te absolvo a peccatis tuis !

CLARA VIEBIG

(Traduit de l'allemand par BÉATRIX RODÈS.)

POUR DÉFENDRE MONACO

Il y a quelques années[1], j'offrais au lecteur des extraits de la *Vie, Mémoires et Histoire de Messire Jean de Gangnières, chevalier, comte de Souvigny, lieutenant-général des camps et armées de Sa Majesté.*

Nous l'avions suivi depuis le moment où, presque enfant, il mettait sur son épaule une petite arquebuse pour servir, en simple soldat, dans le régiment du Bourg de l'Espinasse, gagner successivement, à travers sièges et combats, de 1613 à 1635, ses grades d'enseigne, de lieutenant, d'aide-major, de major. Nous l'avions laissé au moment où, quittant lui-même effectivement le régiment d'Auvergne, il partait pour servir comme aide de camp auprès de divers généraux, qui guerroyaient alors en Italie.

Successivement mestre de camp d'un régiment d'infanterie, sergent, puis maréchal de bataille, maréchal de camp, lieutenant général des armées du roi, il prend part aux guerres d'Italie pendant la période française de la guerre de Trente ans, et ensuite jusqu'à la paix des Pyrénées. Entre temps, gouverneur de Cherasco, qu'il défend en deux sièges difficiles, lieutenant au gouvernement de la citadelle de Turin, sous l'autorité du maréchal du Plessis-Praslin, il vit dans l'intimité de la cour de Savoie, se trouve chargé par Louis XIV d'une mission diplomatique auprès du duc de Mantoue, et parfois repasse les monts pour prendre part aux sièges de Gravelines, en Flandre, et de Roses, en Espagne.

Maître d'hôtel du roi et remplissant effectivement ses fonctions, il a ses entrées à la Cour, où il va servir de temps en temps quelques quartiers. Il est pourvu, en 1643, de lettres de noblesse, au bout de trente années de services militaires.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1902 : *Un régiment sous Louis XIII*, par Ludovic de Contenson.

Marié, en 1641, à une héritière de bonne maison, fille elle-même d'une Villars, il voit ses terres du Lyonnais érigées successivement en baronnie, puis en comté. Il s'occupe de l'administration de ses fermes, mène la vie d'un gentilhomme campagnard et entretient des relations avec la noblesse de son voisinage, dans laquelle il marie ses enfants. Il a six frères, dont l'un devient curé-doyen de Jargeau, sa ville natale, et les cinq autres embrassent l'état militaire, pour mourir d'ailleurs tous au service.

C'est une épopée que la vie de cette famille; mais c'est aussi une histoire pleine d'enseignements. Le comte de Souvigny, qui n'avait pas d'ancêtres, arriva en quelques années, comme ses frères, à marcher de pair avec des compagnons d'armes que leur naissance eût semblé devoir favoriser. L'examen que nous avons fait d'autres carrières militaires, d'après des pièces du temps, parmi les camarades des frères Gangnières, tend à montrer de façon de plus en plus claire que la bourgeoisie, même la plus modeste, fut la pépinière des officiers au commencement du XVIIe siècle. Les guerres de religion avaient achevé de ruiner la plus grande partie de la noblesse, déjà décimée par les guerres d'Italie et la guerre de Cent ans. L'avènement de la classe bourgeoise dans l'armée, sous Louis XIII, est masqué par les noms de guerre qui s'introduisirent dans les familles. Notre héros, dès le début de sa carrière, troque son nom de Jean Gangnières contre celui de sieur de Souvigny, tiré d'un village de Sologne où son ancêtre maternel avait été marchand. Hormis le baron de Belmont, qui posséda bien une terre de ce nom, ses frères, MM. de Champfort, de la Motte et du Fresnay semblent, comme leur aîné, n'avoir obéi qu'à la fantaisie en prenant, dès leur arrivée au régiment, des noms d'allure aristocratique.

L'extrait des Mémoires de Souvigny, que nous donnons aujourd'hui, est choisi dans le troisième et dernier volume, qui ne tardera pas à paraître. L'auteur vient, en 1659, d'accompagner la Cour sur les bords de la Bidassoa pour la signature du traité des Pyrénées. Il avait été chargé avec M. de Chouppes pour la France, le baron de Batteville et Don Pimentel pour l'Espagne d'aménager dans l'île des Faisans les bâtiments de la Conférence.

La Cour, après la conclusion de la paix, le 7 novembre, se dirigea vers Toulouse, et de là, au commencement de 1660, vers la Provence où Souvigny l'accompagna. Ce fut au cours de ce voyage qu'il obtint une situation que le roi avait la fréquente habitude de donner à de vieux serviteurs. Les places de gouverneur ou de lieutenant sous l'autorité du gouverneur dans les villes de guerre, constituaient une sorte de retraite ou de récompense accordée aux officiers trop vieux. Agé de soixante-trois ans, le comte de Souvigny fut nommé lieutenant au gouvernement de la forteresse de Monaco.

On verra dans quelles conditions l'autorité s'y exerçait au nom du roi de France.

Le château de Monaco, au Moyen âge forteresse gênoise, venait d'être aménagé en palais par des seigneurs qui, depuis moins d'un demi-siècle, avaient eux-mêmes commencé à jouer du titre de prince. Monaco, d'ailleurs, était difficilement accessible par terre, et l'on préférait y aborder par mer.

Souvigny passa huit ans à Monaco, de 1660 à 1668, commandant une petite garnison qui devait atteindre rarement le chiffre réglementaire de cinq cents hommes. Recevant peu de visites, n'ayant d'autre société que celle de ses officiers, il fréquentait aussi la famille princière qui volontiers s'absentait, quand ses moyens le lui permettaient, pour aller à la cour de France. Habitant la forteresse qui faisait corps avec le rocher surplombant la mer, il occupa une partie des dernières années de sa vie à mettre en ordre des notes de guerre et de campagnes, et à écrire ses Mémoires, d'où nous extrayons l'année 1660.

LUDOVIC DE CONTENSON

La Cour partant de Toulouse au commencement de l'an 1660 que les pluies ayant cessé, le temps se mit au froid bien à propos pour les équipages par le pays marécageux où elle passa. M. le comte de Sannazare[1] m'ayant offert place dans son carrosse, je l'acceptai. Étant arrivés à la jolie ville de Carcassone, considérable pour la manufacture de draps qui s'y font, nous allâmes voir la Cité, distante d'une portée de canon, située sur une éminence qui est pourtant un peu commandée du côté du levant, enceinte de belles et bonnes murailles, flanquée de grandes et fortes tours, merveilleusement bien bâties, avec un fossé fort large et extraordinairement profond. Nous y vîmes quantité d'arbalètes et de flèches et autres vieilles armes dont on se servait auparavant l'usage de la poudre et des canons, et dans l'église, qui est fort belle, on nous montra une main gauche tenue en grande vénération, qu'on dit être de sainte Anne.

Nous passâmes par Narbonne, Béziers, Pézénas. Étant arrivé à Montpellier, je logeai chez M. l'Official[2]. Je

1. Le comte de San-Nazaro était ministre résident du duc de Mantoue en France.

2. Official : juge ecclésiastique exerçant, au nom de l'évêque et par délégation de lui, la juridiction contentieuse.

remarquai à loisir les attaques de notre régiment durant le siège et la prise de cette ville, l'an 1622, quant au corps de la place ; car, pour les fortifications de ce temps-là, elles étaient rasées. Je fus aussi à la citadelle, où commandait M. de Villepassier, mon ancien camarade pendant qu'il était major du régiment de Vaubecourt et moi d'Auvergne, et vis aussi le fossé où le baron de Meslé avait fait massacrer à coups de canon, de mousquets et feux d'artifices, les huguenots du parti de M. de Rohan, auxquels il avait fait une feinte promesse de leur livrer la place dont il était gouverneur. Elle est bâtie sur la hauteur de Merdançon, au même lieu que les ennemis avaient fortifié pendant le siège et appelé fort des Dames, après que, par une grande sortie, ils eurent chassé une partie de nos troupes qui l'avaient occupée. Cette citadelle n'en a presque que la figure par le moyen de ses murailles, peu de fossés et de remparts, et l'esplanade en mauvais état, la ville n'étant pas assez ouverte de son côté.

La Cour prenant la route de Nîmes pour aller à Arles, nous prîmes le plus court chemin par Lunel et Saint-Gilles et eûmes bien de la peine à passer le bras du Rhône ou canal qui s'en sépare près de Fourques et ferme l'île fertile de Camargue de ce côté-là. En arrivant à Trinquetaille, vis-à-vis d'Arles, nous trouvâmes le pont rompu par les glaçons, et, ayant fait loger notre équipage, comme nous nous promenions sur le quai, l'on nous présenta un bateau pour nous passer en Arles. Nous nous mîmes dedans, M. le comte de Sannazare et moi, avec partie de nos gens, sans considérer le danger qu'après avoir été au deux tiers du trajet et que nous nous trouvâmes au milieu des glaces, il nous fallut achever. Nos bateliers, tenant une corde prête, ne manquèrent pas à la jeter aux personnes qui étaient sur le quai d'Arles, lesquelles l'ayant prise furent contraintes de la lâcher, emportées par la violence du courant et l'effort des glaçons qui heurtaient notre bateau. Nous ne fûmes pas plus heureux au second ni troisième port ; mais au quatrième, où il se trouva plus de gens, notre bateau fut retenu en un endroit si peu accessible qu'il nous fallut nous élever, avec des cordes et force de bras, pour nous faire monter sur le quai. Enfin Dieu nous fit la grâce de nous sauver heureusement.

Auparavant que la Cour fût arrivée en Arles, nous eûmes le temps de voir les rares antiquités de cette grande et ancienne ville, capitale du royaume dont elle porte le nom[1]. Il y a plusieurs choses considérables, spécialement les colonnes et la statue de marbre d'une Diane qui est grandement estimée[2]. Nous vîmes aussi cette grande quantité de beaux tombeaux, à la campagne, hors de la ville, où l'on faisait porter les corps des païens de qualité, croyant que c'était le lieu des Champs-Élysées[3]. C'est dommage de laisser rompre et emporter ces belles choses, partie desquelles les Minimes se sont servies pour bâtir leur couvent. Je trouvai en Arles quantité d'amis, particulièrement M. de Constantin[4], pour lors trésorier de la Sainte-Chapelle d'Arles qui avait été en garnison à Quérasque, capitaine au régiment de Bonne.

Partant d'Arles, nous allâmes loger à Salon, d'où était Nostradamus qui a fait les *Centuries*[5], et, étant arrivés à Aix, nous logeâmes séparément. Je logeai chez un conseiller nommé M. de Suffren, neveu du Père Suffren[6], qui a fait *l'Année chrétienne* et était en grande estime auprès du feu Roi. Je ne m'arrêterai point à écrire les brigues du parlement, ni l'exil de

1. Le royaume d'Arles fut fondé, dans la partie sud-est de la France, en 879, par Boson, beau-frère de Charles le Chauve, avec la Franche-Comté, le sud de la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence et le Vivarais.

2. La statue de la Vénus d'Arles, qui est au Louvre, fut découverte en 1651, donnée ensuite par la ville à Louis XIV et restaurée par Girardon. On discuta au début pour savoir s'il s'agissait de Diane ou de Vénus. Le jésuite Laugières plaida pour Diane, opinion qui n'a pas prévalu.

3. Les célèbres cimetières d'Arles, connus sous le nom d'*Alyscamps*. Pendant tout le Moyen âge, de pieux chrétiens s'efforcèrent d'y obtenir une sépulture.

4. François de Constantin, sieur de Bois-Verdun, servit trente ans, fut notamment lieutenant-colonel d'un régiment italien et obtint, en 1652, une pension militaire de deux cents livres.

5. Michel de Nostredame, dit Nostradamus, naquit en réalité à Saint-Remy-en-Provence, en 1503, et mourut à Salon en 1566. Médecin réputé, il publia quelques ouvrages concernant son art; mais il est plus célèbre par ses prédictions renfermées dans ses quatrains, dont il publia sept *Centuries* à Lyon en 1555.

6. Jean Suffren, jésuite, né à Salon en 1565, nommé confesseur de la reine mère Marie de Médicis en 1615, puis confesseur du roi. Il publia des *Sermons*, 2 vol., et, à la prière de saint François de Sales, *l'Année chrétienne*, Paris, 1641, 6 vol. in-4°. L'abrégé de cet ouvrage a été donné par le Père Frizon, Nancy, 1728, 2 vol.

plusieurs de ce corps, non plus que de la justice qui se fit de quelques particuliers.

Quant à Marseille, M. de Mercœur, gouverneur de Provence, y alla trois jours avant le Roi avec des troupes, se saisit des portes, maison de ville et places publiques, où il fit planter des potences, fit abattre la porte royale et environ cent toises de murailles, sans que pas un habitant en dit rien, non plus que de voir démolir la maison de M. de Niozelles [1], qui était évadé. Il sortit cinq ou six mille jeunes garçons de la ville pour aller au-devant du Roi, ayant des cannes ou roseaux, avec des banderolles figurées des armes de Sa Majesté, en plusieurs troupes qui faisaient retentir l'air des cris de « Vive le Roi! ». La Cour n'a point été en aucune ville où elle ait été mieux logée ni reçue plus civilement des habitants. Aussi remarqua-t-on que leur émotion populaire n'était point de mauvaise volonté qu'ils eussent au service du Roi, procédant seulement des factions et pour s'acquérir des voix pour parvenir au consulat, à quoi ils n'épargnaient pas l'argent, pouvant facilement s'en récompenser parce qu'ils n'étaient pas obligés à rendre compte. L'on connut évidemment cet abus, parce que la ville de Marseille devait plus de trois millions de livres, sans qu'il parut aucune dépense extraordinaire que celle de cinq ou six cent mille livres que leur coûta la dernière contagion, n'ayant payé aucune taille ni subside de temps immémorial. C'est pourquoi, après leur avoir ôté leurs privilèges à cause de leur désobéissance envers M. de Mercœur, le Roi supprima les consuls dont l'autorité était préjudiciable au service de Sa Majesté, fit mettre des échevins en la place des consuls, établit M. de Forville pour gouverneur de la ville, construisit la citadelle sur l'éminence de Saint-Victor et tracer un fort à Saint-Jean, où M. le maréchal de Villeroy désira que j'allasse pour le dessiner avec lui et le chevalier de Clerville [2].

1. « La Chambre (de Justice), après avoir examiné les charges contre les factieux, a déclaré Gaspard de Glandèves, sieur de Niozelles..., atteint et convaincu de lèze-majesté, reconnu chef de toutes les émotions populaires, toxain, excez et voyes de fait... »

2. Louis-Nicolas de Clerville, maréchal de camp en 1652, commissaire général des fortifications en 1658, gouverneur de l'île d'Oléron, où il mourut en 1677. Il prit part, comme ingénieur, à de nombreux sièges.

Je ne ferai pas la description de Marseille. L'on sait assez que c'est une grande, riche et belle ville avec un fort bon port, ce que c'est que le château d'If, Ratonneau et Notre-Dame de la Garde. Je dirai seulement que M. le duc de Mercœur m'ayant fait l'honneur de me faire dîner avec lui dans la maison de ville de Marseille, je remarquai au-dessous des armes du Roi celles de Marseille avec cette inscription : *Sub cujus imperio summa libertas*, ce qui fut distinctement expliqué par plusieurs personnes de la Cour, à une représentation de la ville avec un Neptune qui lui faisait offre de toutes les raretés de l'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.

Après que toutes les choses eurent été pacifiées à Marseille et le bâtiment de la citadelle avancé, la Cour retourna à Aix et alla à Toulon. Je trouvai cette ville beaucoup plus peuplée et incomparablement mieux bâtie qu'en l'an 1638, que j'y fus trouver M. le comte d'Harcourt, cette ville s'étant enrichie par la quantité d'armements qui s'y sont faits du depuis et la fabrique du savon qui y a été établie, outre le grand commerce d'huile qui s'y fait.

Quand la Cour en partit pour retourner à Aix, nous quittâmes le carrosse et montâmes à cheval pour aller passer à la Sainte-Baume. Nous logeâmes à Signes, qui en est à deux lieues, et le lendemain de bon matin, en nous acheminant par un pays presque tout de roches, mon cheval s'abattit sur le haut d'un précipice, de sorte que je me serais perdu si Dieu ne m'eût sauvé. Nous trouvâmes M. le Grand Maître de l'artillerie[1] dans l'église de la Sainte-Baume à la communion. Nous y fîmes aussi la nôtre, et, après avoir visité l'endroit où l'on dit que sainte Madeleine faisait sa pénitence, aussi considéré la hauteur du Pilon où elle était portée par les anges, ce dit-on, remarqué ce merveilleux rocher de la Sainte-Baume, au milieu d'un désert de plus de deux lieues de diamètre, nous dînâmes à l'hôtellerie qui est dedans et allâmes coucher à Saint-Maximin, où l'on nous montra le chef de sainte Madeleine, où est la marque du *Noli me tangere*[2], tenu en ce

1. Armand-Charles de la Porte de la Meilleraye, qui devint duc de Mazarin l'année suivante.

2. L'église de Saint-Maximin conserve, entre autres reliques, le crâne de sainte Madeleine, sur le front de laquelle, d'après la tradition, le Christ aurait imprimé la marque de son doigt.

temps-là en grande vénération et encore mieux à présent, que le lieu où il repose est enrichi et embelli des libéralités que le Roi à faites à cette intention.

Étant de retour à Aix, je commençai à m'inquiéter un peu de suivre si longtemps la Cour avec grandes dépenses, sans nulle apparence de mon remboursement de mes avances de la citadelle de Turin, mais seulement de vaines espérances de récompense de mes services et nulle assurance du gouvernement que j'avais demandé à M. le Cardinal, étant à Toulouse, que je ne veux pas nommer pour ne scandaliser personne.

Il se rencontra, en ce temps-là, que M. le Cardinal, étant averti de la mauvaise intelligence qu'il y avait entre le prince de Monaco [1] et M. le comte de l'Hôpital, qui était lieutenant général des armées du Roi sous son autorité, du désordre que cela causait avec les gens de guerre et les habitants, et entre eux-mêmes, de la différence des partis et par conséquent de l'éminent péril de la place, il se résolut de m'y envoyer au lieu de M. le comte de l'Hôpital, de casser toute la garnison pour lors composée de quatre compagnies, savoir : du Prince, de l'Hôpital, de la Rivière et de Bernole, le major et l'aide, et d'y en établir trois autres compagnies : l'une sous le nom de Monaco, l'autre sous le mien, et la troisième, tirée du régiment des Vaisseaux [2] commandée par Louville, outre laquelle il avait ordre d'y conduire six-vingts hommes du même corps dont nous composerions nos deux dites compagnies de M. le Prince et la mienne [3].

M. le Cardinal, m'ayant fait savoir son intention en termes fort obligeants, y ajouta que j'allasse trouver M. Le Tellier pour

1. Honoré II Grimaldi, prince de Monaco (1597-1662), fils d'Hercule Ier et de Maria Landi de Valdetare, petit-fils par sa mère de Jeanne d'Aragon et de Portugal, monta sur le trône en 1604, sous la tutelle de son oncle, le prince de Valdetare, et épousa, en 1616, Hippolyte, fille du comte Théodore de Trivulce-Melzi et de Catherine de Gonzague.

2. Le régiment des Vaisseaux fut levé, sous ce titre, en 1638, par Henri d'Escoubleau de Sourdis, et employé dans la marine. Il appartint au cardinal Mazarin sous le nom de Vaisseaux-Mazarin, devint Royal-Vaisseaux en 1667 et 43e régiment d'infanterie à la Révolution.

3. Au sujet de la garnison de Monaco, de sa composition et du prix de son entretènement, voy. *Mémoriaux du Conseil de 1661*, publiés pour la Société de l'Histoire de France par M. Jean de Boislisle, t. II, p. 93 et 94, notes 3, 4 et 5.

les douze mille livres qu'il me voulait donner, lequel m'en bailla à recevoir de la Ravoye, receveur du Lyonnois, comme argent comptant. J'envoyai le billet à M. Bais, avec une quittance, auquel le sieur de la Ravoye dit à l'abord qu'il l'acquitterait le lendemain, qui, étant ravisé, déclara qu'il n'avait point d'argent de M. Le Tellier, lequel, ayant été averti de son refus, me fit l'honneur de m'envoyer un compte qui faisait voir que ledit sieur de la Ravoye avait encore plus de cinquante mille francs à lui. Après l'avoir envoyé à M. Bais et fait savoir à M. l'Intendant de Lyonnois l'état de la chose, voyant qu'elle tirait encore en longueur et sachant par expérience qu'il n'y a rien d'assuré à la Cour, je demandai audit sieur Bais de promettre cinquante pistoles pourvu qu'il fût payé comptant du reste, ce que ledit sieur de la Ravoye ayant accepté, il paya pour moi audit sieur Bais le supplément de ladite somme de douze mille livres et me fallut passer par là.

Sortant du logis de M. Le Tellier, je rencontrai MM. Lenfant et Sigaldi, qui, ne me connaissant pas ni moi eux, me demandèrent si j'avais vu M. de Souvigny. Je leur dis : « Me voici, que désirez-vous de moi? » M. Lenfant répondit qu'il était intendant de la garnison de Monaco et M. Sigaldi secrétaire du Prince, qu'ils se réjouissaient du choix que le Roi avait fait de moi pour remplir la place de M. de l'Hôpital, ce qu'ils avaient avancé pour les affaires de la garnison et ce qui restait à faire. M. de Sigaldi s'étendit fort sur le démêlé de Monsieur le Prince et le comte de l'Hôpital, justifiant le procédé de son maître et donnant le tort à l'autre ; et, parce qu'il avait appris que j'avais eu grande peine à me résoudre à accepter cet emploi à cause que j'attendais semblables brouilleries, il me protesta avec des serments que j'aurais toutes sortes de satisfactions du Prince, qui serait bien aise d'y avoir une personne estimée de toute la Cour comme moi, qui, étant déjà engagé, ne pensai plus qu'à retirer mes expéditions et mes ordres, et à ne prendre point congé de la Cour sans emporter de l'argent pour les troupes.

Par le récit que me fit M. de Sigaldi et ce que me dit en après le comte de l'Hôpital, j'inférai que le fondement de la brouillerie était peu de chose et plutôt faute de s'entendre, qu'autrement le Prince ne sachant rien de M. de l'Hôpital que

par rapport d'autrui, il y avait quelque intrigue de femme et jalousie mêlée dedans, que le motif de la défiance qu'avait M. de l'Hôpital et la grande confidence qu'avait le Prince avec le comte de Monasterol, gouverneur de Nice, n'étaient pas à craindre, sachant bien les intérêts de la maison de Savoie, qui n'avait garde de rien entreprendre contre une place qui était sous la protection du Roi et gardée par les armes de Sa Majesté, si bien que ces choses, ne me donnant de l'appréhension, me donnèrent pourtant des lumières pour prendre mes mesures en la conduite que je devais tenir étant à Monaco, ainsi que j'ai fait.

M. le comte de Brienne qui depuis quarante ans, m'a toujours fait l'honneur de m'aimer, me délivra ma commission de lieutenant général des armées du Roi à Monaco, avec ma commission de capitaine et des lettres en blanc, pour les remplir des noms du lieutenant et de l'enseigne que j'y voudrais mettre, comme aussi l'ordre de recevoir un quartier pour la garnison, lequel M. Lenfant alla recevoir pendant que je fus prendre congé du Roi, de la Reine et de Son Éminence.

Étant près de partir d'Aix, MM. Lenfant, du Monceau et de Sigaldi, pour Monaco, il survint une petite affaire qui fit que ces Messieurs s'excusèrent de partir de deux heures après et nous partîmes, M. du Monceau et moi. Une heure après que nous fûmes arrivés à Tourves, M. Sigaldi y vint en poste qui me dit que M. Lenfant était demeuré à cause de la maladie qui était survenue à sa femme, et, craignant de perdre quinze mille livres qu'il avait en or pour le paiement de la garnison, me pria de les prendre, comme je fis. Il continua sa route, et moi qui savais que les troupes qui devaient aller à Monaco avaient ordre d'aller loger le lendemain à Collobrières, je m'y acheminai pour les voir en passant, et me fallut passer la montagne de Pignans qui n'est guère moins haute que celle du Mont-Cenis [1]. Je n'y fus qu'à trois heures de nuit. Il n'y était arrivé que deux officiers pour faire le logement. J'eus la fièvre tout le reste de la nuit et l'avais encore au délogement des troupes, ce qui m'obligea d'envoyer M. du Monceau en

1. Notre-Dame-des-Anges, point culminant des montagnes des Maures, au sud-est de Pignans, canton de Besse, est située à 779 mètres de hauteur tandis que le Mont-Cenis mesure 3 170 mètres de hauteur.

leur compagnie avec l'argent de la garnison, afin qu'ils le pussent recevoir en y entrant, étant incertain si j'y pourrais être en après. Je priai les consuls du lieu de me sortir de l'hôtellerie, où j'étais mal, pour me loger en quelque maison bourgeoise. Le premier d'entre eux m'ayant conduit dans la sienne, qui était commode et proprement meublée, je me fis donner un lavement et une saignée, dont étant un peu soulagé, je m'en allai à la messe le lendemain, qui était le jour des Rameaux; et, l'ayant entendue avec peine et faiblesse, je me reposai le reste du jour et fis préparer une chaise, avec huit hommes, pour me porter pour passer la montagne du côté de Gonfaron. Le lendemain, après avoir pris un bouillon et fait porter de tisane et de bonnes grenades, je me mis en chaise, tout faible et langoureux que j'étais, dans l'impatience de me rendre à Monaco. Les grenades, où je mettais quantité de sucre, m'ayant un peu restauré, je sentis mes forces revenir quand je fus au-dessus de Notre-Dame-des-Anges, et me trouvai si bien soulagé, en entrant à Gonfaron, que je ne sentis plus de fièvre, et, ayant pris deux œufs frais avec un peu de vin, au lieu de la tisane que j'avais fait porter, je laissai ma chaise, montai à cheval et me rendis à Vidauban le même jour.

J'avais pris une copie de la route des troupes, et fis un effort pour me rendre à Saint-Laurent-du-Var, le même jour qu'elles y devaient arriver. J'y trouvai M. du Monceau avec deux officiers qui s'y étaient avancés pour le logement, et ne me fus plus tôt mis sur un lit pour me reposer, étant encore bien faible, que j'eus avis que la garnison de Monaco avait pris les armes contre les habitants et que M. le Prince m'attendait avec grande impatience, ce qui me fit monter à cheval incontinent après avec M. du Monceau, et me rendis à Nice, où Dom Antoine de Savoie, qui en est gouverneur, me fit donner sa chaloupe pour me porter à Monaco. J'eus le temps si favorable que j'y arrivai de grand jour. Son Altesse, ayant été avertie que j'avais mis pied à terre au port, envoya promptement une chaise avec des porteurs et me reçut favorablement dans son palais [1], où lui ayant rendu la lettre du

1. Étienne Grimaldi, tuteur d'Honoré Ier, avait déjà, au XVIe siècle, transformé en palais l'ancienne forteresse génoise du XIIIe siècle. Honoré II venait, de 1620 à 1656, de continuer cette transformation.

Roi pour mon établissement et ma commission, il me dit que j'étais le bienvenu et, qu'ayant appris l'estime où j'étais en France et en Italie, il s'estimait heureux que Sa Majesté eût fait choix de ma personne pour le commandement de ses armes dans sa place.

Nous demeurâmes d'accord d'exécuter les ordres du Roi. Incontinent après que les troupes furent arrivées, il me pria de persuader madame la comtesse de l'Hôpital de partir le lendemain avec tout son train. Après lui avoir fait civilité et touché ce point-là, elle s'emporta hautement, proférant ce que la colère peut faire dire à une honnête dame qui croit son mari offensé, et ne pouvait se résoudre au départ, après avoir consommé leurs biens dans le service, à moins que Son Altesse de Monaco ne lui donnât cinq ou six cents pistoles pour faire son voyage, qu'il s'en pouvait rembourser facilement des appointements qu'il avait touchés de son mari et de ceux qui lui étaient dus. Après avoir essayé de la ramener, je rapportai notre dialogue à Son Altesse et, ayant fait diverses allées et venues de l'un à l'autre, j'obtins de lui qu'il lui donnerait deux cent cinquante pistoles, et d'elle qu'elle partirait incontinent qu'elle les aurait reçues, comme elle fit, emmenant avec elle ses enfants, l'abbé de la Vallière et tous ses gens. Je l'accompagnai jusques à son embarquement dans la chaloupe de Son Altesse, qui la porta jusques à Fréjus. Ainsi le logis, qui était destiné pour moi, demeura vide, mais il était en si mauvais état qu'il fallut y travailler quinze jours pour le réparer, durant lesquels Son Altesse ne voulut point permettre de prendre d'autre logis que dans son palais où elle me faisait bien traiter.

La compagnie de Louville étant arrivée avec cent soixante soldats du régiment des Vaisseaux, je fis mettre la vieille garnison en bataille près Ventebrun [1], où, l'ayant congédiée selon les ordres du Roi, je formai la compagnie de M. le prince et la mienne des six-vingts hommes des Vaisseaux, qui étaient l'écume et la lie de ce régiment, misérables soldats tous nus, sans apparence qu'il y en eût aucun capable du grade de

1. Le nom de Ventebrun, ancien quartier de Monaco, a disparu de la topographie locale.

caporal et de l'anspessade [1], ce qui m'obligea d'en choisir, pour en faire, des compagnies congédiées.

Le lieutenant et l'enseigne de la compagnie de M. le prince furent maintenus en leurs charges. Je donnai la lieutenance de la mienne à M. du Monceau, pour lequel j'avais instamment demandé la charge de major, sachant bien que celui de la place aussi bien que son aide avaient été cassés; mais M. le Cardinal n'y voulut rétablir qu'un aide dont je lui fis avoir la charge, et, au lieu de mille livres qu'il me faisait espérer d'augmenter mes appointements par an, il me paya de la charge de major dont je fis avoir la commission à M. du Monceau. Son Éminence ayant fait donner six mille livres à M. Coucault, major à Monaco, en récompense de sa charge qu'il lui avait ôtée.

J'avais écrit à M. de la Forest-des-Halles que je gardais mon drapeau pour M. de Souzy, son fils aîné, dont il fut bien aise; mais, en après, le marquis de Villars, son beau-frère, désirant le mettre auprès de M. le prince de Conti, étant premier gentilhomme de sa chambre, l'empêcha, ce qui me fit résoudre de la bailler à l'aîné de Curnieu, que j'envoyai quérir par Alexandre avec son frère. Les ayant gardés quelque temps avec moi pour les instruire et façonner, je fis recevoir l'aîné mon enseigne et le cadet page de Son Altesse de Monaco.

La garnison étant ainsi établie, j'estimai me devoir précautionner envers M. le prince pour ne pas tomber dans les inconvénients qui étaient arrivés à M. le comte de l'Hôpital et, auparavant lui, M. le marquis de Courbons, par la croyance qu'il ajoutait facilement à plusieurs rapports : ce qui m'obligea de lui parler ouvertement, en lui disant qu'après le service du Roi et la sûreté de sa place, je ne souhaiterais désormais rien au monde avec tant de passion que l'honneur de ses bonnes grâces que je tâcherais de mériter par mes services, croyant qu'il en serait satisfait, et que rien ne me pouvait faire perdre ce bonheur que quelques fausses relations qui lui pourraient être faites de moi, qui le priais d'écouter tout ce qu'on lui en

1. L'anspessade, de l'italien *lancia spezzata*, lance brisée, était un soldat d'élite, correspondant au soldat de première classe d'aujourd'hui, ou plutôt au *gefreite* de l'armée allemande, car il avait autorité sur ses camarades.

pourrait dire, mais de ne me pas condamner sans m'avoir ouï jusques à la moindre chose qu'il croirait avoir sujet de se plaindre de moi, qui ne manquerais pas de le satisfaire, et le suppliais aussi de trouver bon que je lui disse respectueusement si j'avais sujet de me plaindre de lui, ne doutant point qu'en ce cas il eût la bonté de m'en faire raison. Il trouva ma proposition fort bonne et en demeura d'accord.

C'était ce magnanime et généreux Honoré, second de ce nom, prince de Monaco, qui, ne pouvant supporter les mauvais traitements qu'il recevait des Espagnols, tant en ses biens du royaume de Naples [1] que dans sa ville et forteresse de Monaco, où la garnison de cette nation le voulait tenir en une espèce de servitude, faisant tort à sa souveraineté, et incommodait ses sujets, jugea que son repos serait plus assuré s'il était sous la protection de la France, en remettant son port et sa place entre les mains du Roi, ce qu'il fit généreusement, l'an 1641, ayant chassé tous les soldats espagnols qui y étaient en garnison. Il renvoya en même temps au gouverneur de Milan le collier de l'ordre de la Toison d'Or, lui mandant que, pour distinguer sa place de Monaco d'avec les honneurs que le roi d'Espagne lui avait faits, il retenait ce qui était à lui en propre et renvoyait à Sa Majesté Catholique ce qu'il en avait reçu pour la seule récompense de lui avoir consigné cette place, que ce collier pourrait être l'ornement et le lien à un autre qu'à lui qui serait plus heureux en ces services, qu'une dure nécessité l'obligeait à ce changement, ayant été serviteur du roi d'Espagne tant qu'il avait pu, mais qu'enfin les mauvais traitements qu'il en avait reçus l'avaient empêché de demeurer davantage en un si évident péril [2].

Ce prince représentait encore, dans un manifeste qu'il fit courir, que son aïeul paternel, s'étant accordé avec l'empereur

1. Augustin Grimaldi, évêque de Grasse, seigneur viager de Monaco, qui avait rendu à Charles-Quint des services dans sa lutte contre François Ier, reçut, en 1629, comme règlement de comptes en échange d'un arriéré de pensions et subsides, un grand domaine titré dans le royaume de Naples. En conséquence, en 1632, Honoré Ier, neveu d'Augustin, y fut investi du marquisat de Campagna et de quatre autres seigneuries.

2. La lettre d'Honoré II au gouverneur de Milan, le comte de Sirvela, du 18 novembre 1641, a été publiée dans les *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco*, par Saige, t. III, p. 636.

Charles-Quint par un traité fait entre eux à Burgos le 7e juin de l'année 1524 [1], cet empereur avait reconnu l'ancienne souveraineté de leur maison et était demeuré d'accord que les soldats de la garnison de la ville et forteresse de Monaco seraient au choix du prince et par lui introduits et commandés, ce qui avait été entretenu pour lors ; mais que, dès le temps de Charles son oncle [2], et d'Hercule, son père [3], cet ordre avait commencé d'être ébranlé, et que, pourtant ce n'avait été rien au prix de ce qui depuis était arrivé, les ministres d'Espagne ayant introduit dans Monaco des garnisons à leur dévotion, et même des officiers de ville et de police, qui ne lui prêtaient plus le serment de fidélité à l'ordinaire, de sorte que la simple confédération que ses prédécesseurs avaient eue avec l'Espagne avait été changée en une domination tyrannique; que l'assassinat, commis en la personne de son père, n'avait pas été puni si rigoureusement qu'il devait être; qu'il avait eu beaucoup de peine à obtenir un congé de Milan pour venir à Monaco y prendre possession de son État, et, qu'y étant arrivé, il y avait trouvé alors un lieutenant qui contrepointait son autorité; qu'il avait été aussi bientôt remandé à Milan, où toutes ses actions étaient épiées par des délateurs, et ses services payés de calomnies, encore qu'il n'eût jamais rien fait que pour le bien des Espagnols; qu'il eût gardé fidèlement la frontière; qu'il eût logé avec grande dépense les princes et les seigneurs de cette nation qui passaient en Italie, et qu'il eût travaillé en personne dans tous les emplois où il avait pu servir, jusques à avoir été receveur des vivres et munitions de leur armée à sa grande perte; que, nonobstant tout cela, ils avaient empêché qu'il ne jouît de son revenu et avaient mis des subsides sur ses sujets, leur garnison les ayant même menacés par des affiches publiques que, s'ils ne payaient les sommes qu'ils lui

1. Le traité de Burgos, signé par Léonard Grimaldi, de Nice, pour Augustin Grimaldi, seigneur de Monaco, obligeait en réalité ce dernier à faire hommage à l'empereur et le transformait en vassal.

2. Charles II Grimaldi, seigneur de Monaco (1581-1589), fils d'Honoré Ier et d'Isabelle Grimaldi, mourut à trente-quatre ans sans avoir été marié.

3. Hercule Ier, frère du précédent, lui succéda et fut assassiné en 1604. (*Documents historiques*, par Saige, t. III, p. CXVI.) Il avait épousé, en 1595, Marie Landi de Valdetare, fille de Claudio Landi, prince de Valdetare, et de Jeanne d'Aragon.

demandaient, ils les saccageraient entièrement; que, néanmoins, quoiqu'il eût déjà été sollicité plusieurs fois de secouer ce joug, il avait voulu encore s'armer de patience jusqu'à ce que, voyant que la garnison espagnole traitait en effet ses sujets comme des ennemis, il avait pris conseil avec Dieu, qui, par son assistance, l'avait mis en sa liberté où il l'avait fait naître; qu'ayant eu à choisir, ou de se laisser opprimer chez lui par l'orgueil des Espagnols et être exposé aux périls externes, ou de se voir sous la protection de France, il n'était point étrange s'il avait mieux aimé l'un que l'autre; qu'il n'y avait personne qui ne dût juger qu'il ne fût suffisamment dégagé des Espagnols, vu le manquement qu'ils avaient apporté de leur part, et, d'ailleurs, qu'ils n'étaient entrés dans sa place que suivant un accord fait avec son tuteur, pendant sa minorité, qui était condition qu'il serait informé s'il y avait quelque chose qui ne fût point agréable, lorsqu'il serait majeur; que cela faisait reconnaître qu'il y avait quelque injustice à ce traité; qu'enfin il était rentré dans son droit que les Espagnols avaient avoué lui appartenir, et qu'en usant sa volonté [1] il soumettait sa place et son État au Roi Très Chrétien, étant pleinement assuré de ses bontés et de ses grâces.

Voilà les raisons qui avaient incité ce prince à se retirer du parti de l'Espagne. L'on mit une garnison française dans sa ville et forteresse, afin de la bien garder. Si cette perte nuisait aux Espagnols, elle servait aux Français, le port de Monaco que l'on appelle Mourgues pouvant servir de retraite à plusieurs galères du Roi. Cela ôtait aussi aux Espagnols la communication que quelques-uns de leurs ports avaient ensemble. Le prince de Monaco fut fort bien reçu à la Cour et, en récompense de sa principauté, il fut fait duc de Valentinois. Ses lettres furent vérifiées solennellement au parlement de Paris, et depuis il fut mis en possession du duché :

LOUIS, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant notre Cour de parlement et Chambre des comptes, Salut.

Un chacun connoissant que le principal but des armes est d'as-

1. D'après Littré, l'emploi actif du verbe user est ancien et avait cours notamment au XVIe siècle.

sister, défendre et protéger les princes, états et peuples qui se trouvent oppressés ou maltraités, quelques-uns ont eu recours à nous pour être soulagés et maintenus contre la violence qu'on leur faisoit, entre lesquels notre cher et bien amé cousin le prince de Monaco nous ayant fait proposer, il y a quelque temps, de se mettre avec toute sa maison et son État à notre protection, et, pour marque de confiance qu'il a en la justice et sincérité de notre procédé, recevoir dans sa place de Monaco une garnison françoise au lieu de celle d'Espagne, qui étoit ci-devant, nous avons eu agréable de lui accorder les articles qui sont ci-attachés, sous le contre-scel de notre chancellerie, lesquels notre intention étant d'exécuter et observer inviolablement, nous voulons qu'ils soient pour cet effet registrés en notre Cour de parlement et Chambre des comptes. Si vous mandons et ordonnons que ces présentes, avec lesdits articles, vous ayez à faire registrer ès registre de notre dite Cour et Chambre, et du contenu faire souffrir et laisser jouir ledit prince[1] et ses successeurs pleinement et paisiblement, car tel est notre plaisir.

Donné à Saint-Germain-en-Laye, le 11e jour de janvier, l'an de grâce 1643, et de notre règne le trente-troisième. Signé : LOUIS; et plus bas : Par le Roi, BOUTHILLIER; et scellé du grand sceau de cire jaune, et à côté : Registrées, ouï le Procureur général du Roi, pour être exécutées selon leur forme et teneur, à Paris, en Parlement, le 6e jour de février 1643. Signé : GUYET.

Registrées semblablement en la Chambre des comptes, ouï le Procureur général du Roi, pour être le contenu en icelles et lesdits articles exécuté selon leur forme et teneur, le 27e jour de mars 1643. Signé : BOURLON.

Traité du Roi.

Sur ce que le prince de Monaco a fait représenter au Roi qu'encore qu'il tienne en souveraineté ladite place et forteresse de Monaco, néanmoins les Espagnols, sous divers prétexes, se sont comme appropriés de ladite place, y ayant usurpé un tel pouvoir qu'elle n'est plus en la libre disposition dudit seigneur prince et, pour ce sujet, ayant supplié Sa Majesté le prendre en sa protection et de le délivrer de l'oppression qu'il souffre, Sadite Majesté, portée par la seule considération de la justice, qui l'oblige à se souvenir de la puissance que Dieu lui a mise en main pour assister les princes ses voisins en la conservation de ce qui leur appartient, et pour

1. Honoré II qui, depuis 1619, avait pris définitivement le titre de prince, partit pour Paris le 6 novembre 1642 et y resta jusqu'en avril 1643. Il fut reçu duc et pair de Valentinois au parlement, en audience solennelle, le 19 février.

maintenir la tranquillité publique, après plusieurs instances qui lui ont été faites de la part dudit prince, a cru ne lui pouvoir refuser sa protection aux conditions que ledit prince a lui-même proposées, telles qu'il s'en suit :

Premièrement, qu'il entrera dans ladite place de Monaco une garnison de cinq cents soldats effectifs, tous François naturels, et non d'autre nation, pour garder la place, y demeurer et servir en quatre compagnies, savoir : deux de cent cinquante hommes chacune, et les deux autres chacune de cent hommes, dont Sa Majesté nommera les capitaines et officiers. Ledit prince sera capitaine et gouverneur pour le Roi de la place, et avec patente de Sa Majesté, comme seront aussi après lui ses héritiers et successeurs en ladite principauté, et avec la même autorité et pouvoir qu'ont les gouverneurs des autres places de France sur les officiers et soldats, lesquels auront la même solde et émoluments que l'on a accoutumé de donner dans les autres garnisons de France. Ledit prince donnera le mot et tiendra les clés de la ville.

II. Il y aura, dans la place, un lieutenant dudit prince pour commander à la garnison en son absence, de laquelle charge Sa Majesté pourvoiera pour la première fois le sieur de Courbons et, arrivant changement de lieutenant, sera toujours mise par Sa Majesté et les successeurs rois en cette charge une autre personne de condition aussi agréable audit prince.

III. Si, par accident de guerre ou autre considération du service de Sa Majesté, il étoit nécessaire qu'elle mît dans la place plus grand nombre de gens de guerre françois, ils seront toujours sous l'obéissance dudit prince comme gouverneur des armées de Sa Majesté dans ladite place.

IV. Le lieutenant et tous les autres officiers françois entrant dans la place feront serment solennel entre les mains dudit prince de la garder fidèlement, pour lui et pour ses successeurs, sous la protection et dans le service de Sa Majesté.

V. Sadite Majesté entretiendra à ses dépens ladite garnison, qui sera bien payée sans que ledit prince ni ses sujets soient chargés pour ce regard d'aucune dépense. Ses officiers et soldats paieront les logements et les ustensiles en la manière que font à présent les Espagnols.

VI. Sadite Majesté laissera ledit prince en sa liberté et souveraineté de Monaco, Menton et Roquebrune, sans que ladite garnison royale ou autre l'y puissent troubler et s'ingérer jamais en ce qui est de ladite souveraineté de terre et de mer, et moins encore au gouvernement et justice de ses peuples ou administration de ses biens, mais seulement ladite garnison s'emploiera à garder la place ainsi qu'il est dit ci-dessus.

VII. Sa Majesté jugeant à propos de mettre dans ladite place un sergent-major, des adjudants ou autres semblables officiers françois, elle les mettra agréables audit prince, lequel aura tel pouvoir sur eux qu'il convient comme gouverneur de la place. Les autres officiers, comme canonniers, comme aussi le chapelain, médecin, barbier et fourrier, seront aussi payés par Sa Majesté et choisis par Elle. Il y aura dix-huit canonniers dans la place et un chef,

VIII. Le Roi recevra en sa royale protection et sauvegarde perpétuelle et des rois ses successeurs, lesquels Sa Majesté obligera par le présent traité, ledit prince de Monaco, le marquis son fils, toute sa maison, et tous ses sujets et ses places de Monaco, Menton et Roquebrune avec leurs territoires, juridiction et dépendances, ensemble tous les héritiers et successeurs dudit prince, et les gardera et défendra toujours contre qui que ce soit qui les voudront indûment offenser, maintiendra ledit prince en la même liberté, souveraineté qu'il les trouvera, et en tous ses privilèges et droits de mer et de terre et en toute autre juridiction et appartenances, de quelque sorte que ce soit, et le fera de plus comprendre en tous les traités de paix, et, en outre ledit prince pourra faire arborer en toutes ses places et terres l'étendard de France dans les occasions de quelque trouble des ennemis.

IX. Et d'autant que les Espagnols priveront ledit prince de tout ce qu'il possède dans le royaume de Naples, l'État de Milan et ailleurs dans leurs terres, ce qui importe audit prince de vingt-cinq mille écus ou ducatons de rente annuelle en fonds de terres féodales, Sa Majesté lui donnera autant de revenu annuel en France en pareille nature de terres en fiefs, érigeant une partie d'icelles en titre de duché et pairie de France pour ledit prince, l'autre en titre de marquisat pour son fils et une en titre de comté, lui faisant délivrer toutes lettres et expositions sur ce nécessaires; et bonne partie desdits fiefs sera en Provence et le reste où il plaira à Sa Majesté, pourvu que ce soit en France, et, en attendant qu'on ait trouvé des terres propres audit prince, lesdites soixante-quinze mille livres lui seront payées effectivement par chacun an, dont le premier commence à courir du jour que la garnison du Roi entrera dans Monaco. Si, la paix se faisant, les Espagnols rendent audit prince les terres qui lui appartiennent dans leur pays, Sa Majesté demeurera déchargée, à proportion de ce qu'ils lui restitueront, du remplacement qu'Elle devoit faire en terres, et au cas que, demeurant attaché au parti du Roi, il soit contraint de vendre lesdites terres des Espagnols moins de ce qu'elles valent, le Roi s'oblige de le dédommager raisonnablement et de lui donner moyen d'employer son argent en d'autres terres en France.

X. De plus, ledit prince devant quitter l'ordre de la Toison et

son fils[1] d'Alcantara, Sa Majesté honorera ledit prince de ses ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit et le marquis son fils, lorsque, suivant les constitutions de l'ordre, il sera en âge de l'avoir; et, devant encore quitter la commanderie de Benfayan, en Castille, dudit ordre d'Altancara, qui vaut plus de trois mille ducats de revenu, et, outre, une compagnie de gens d'armes qu'il tient à Naples avec la solde de cent ducats par mois, Sa Majesté lui donnera en France une semblable compagnie de gens d'armes et autant de revenus annuels de trois mille ducats, soit en une pareille commanderie ou de quelque autre manière durant la vie de son fils.

XI. De plus, Sa Majesté accorde audit prince et à ses successeurs douze payes de soldats pour les distribuer à ses serviteurs et sujets, même pour récompenser ceux qui auront bien servi en cette occasion, lesquelles payes seront payées en même temps que la garnison.

XII. Sa Majesté confirmera audit prince tous les privilèges anciens accordés aux seigneurs de Monaco, ses prédécesseurs, par la couronne de France, et, en conséquence de ce, Sadite Majesté tiendra la main à ce que le droit que ledit prince prétend dans son port de Monaco lui soit payé, bien entendu que ledit droit ait été accordé par la couronne de France pour être exigé sur les François, et qu'elle en ait souffert la perception pendant ce temps que ledit prince étoit bien avec elle.

XIII. Sa Majesté fera demeurer quelques-unes de ses galères dans le port de Monaco pour la conservation de la place et des droits dudit prince, et pour autres occasions concernant son service, et ceux qui commanderont lesdites galères auront ordre exprès d'obéir audit prince.

XIV. Sa Majesté emploiera de très bon cœur ledit prince et le marquis, son fils, dans son service, aux occasions, en des emplois convenables, pour marquer de l'estime qu'Elle fait d'eux.

De toutes lesquelles conditions Sa Majesté est demeurée d'accord et promet sous sa parole royale de les observer et faire observer inviolablement et de bonne foi. Pour témoignage de quoi Sa Majesté a voulu signer de sa main le présent acte qu'elle a voulu être aussi contresigné par l'un de ses secrétaires de l'État et à icelui être apposé le cachet de ses armes.

Fait à Péronne, le quatorzième septembre mil six cent quarante-un. Signé : LOUIS; et plus bas : BOUTHILLIER. Registrées, ouï le Procureur général du Roi, pour être exécutées selon leur forme et teneur, à Paris, en Parlement, le 6e février 1643. Signé : GUYET.

1. Hercule Grimaldi, né en 1624, marquis de Campagna, puis marquis des Baux après le traité de Péronne, épousa en 1641, Aurélia Spinola, fille de Luc Spinola, prince de Molfetta, et mourut, tué par accident, à Menton, en 1651.

Collationné à l'original par moi conseiller secrétaire du Roi et de ses finances.

En exécution du traité, le Roi ayant fait mettre cinq cents hommes en garnison à Monaco et donné au prince le duché de Valentinois[1], le marquisat des Baux et le comté de Carlat[2], en récompense des biens que les Espagnols lui ont retenus au royaume de Naples, et au marquis de Courbons, son parent, le commandement de la garnison en qualité de lieutenant de Sa Majesté, il y a servi quinze ans et, après lui, M. le comte de l'Hôpital, en la place duquel le Roi m'envoya en 1660.

Comme j'ai dit, cet emploi que plusieurs estimaient médiocre pour moi, à cause de ceux que j'avais de longues années possédés, me fut néanmoins bien agréable de la sorte que les choses étaient établies; mais la même raison qui me le rendait tel me donnait sujet de soupirer en me souvenant que c'était un lieu comme l'avait désiré feu ma femme pour y demeurer ensemble. Le temps, ni mes longs voyages n'ayant pu diminuer la douleur que j'avais de la perte que j'ai faite en sa personne, je ne trouvais pas de consolation de quel côté je me pusse tourner, quoique je crusse bien ce qu'a écrit Tertullien au sujet de la patience, disant : « Puisqu'on est assuré de la résurrection des morts, pourquoi t'affliges-tu tant qu'on t'ait soustrait celle que tu dois bientôt revoir? Ce que tu penses être une mort n'est qu'un simple voyage. Pourquoi portes-tu si impatiemment la mort de celle que tu dois suivre aux premiers jours? Il n'y a point d'ans de deuil pour l'homme, mais seulement pour la femme[3] ».

COMTE DE SOUVIGNY

1. Le duché de Valentinois est compris aujourd'hui dans le département de la Drôme. Valence, Montélimar, Crest et Donzère en étaient les villes principales.

2. Carlat, canton de Vic-sur-Cère, de l'arrondissement d'Aurillac, Cantal, était une ancienne forteresse, chef-lieu du pays de Carladez. Le nom de comte de Carlat ou de Carladez fut porté par Louis, fils du marquis des Baux, né en 1642, filleul de Louis XIV et d'Anne d'Autriche.

3. Tertullien, traité *De patientia*, chap. IX.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

INDÉPENDANCE SERBE

La Serbie est un Etat indépendant : telle est du moins la vérité diplomatique, proclamée au Congrès de Berlin, reconnue par toutes les puissances, et constamment niée dans la pratique par les gouvernements de Pétersbourg et de Vienne. Le 15 décembre dernier, j'exposais aux lecteurs comment Vienne et Pétersbourg, malgré des brouilles simulées et des ruptures temporaires, n'ont jamais renoncé à l'avenir de sujétion que Joseph II et la grande Catherine avaient en 1782 décrété pour les Serbes : dix ou vingt accords subséquents ayant toujours réservé les pays serbes comme la part du Habsbourg dans la curée des peuples balkaniques, la politique de MM. Isvolski et d'Aerenthal me semblait donc la suite de cette tradition, et la grande colère, que, par instants, M. Isvolski affectait contre son ami d'autrefois, me paraissait sans conviction comme sans lendemain. Je ne croyais pourtant pas que des déclarations officielles viendraient si tôt dissiper tous les doutes : avant l'emprunt indispensable et énorme, que M. Isvolski doit obtenir de Paris et de Londres, je n'attendais que nouvelles criailleries contre la perfidie, la duplicité, la violence de M. d'Aerenthal ; après l'emprunt, seulement, le ton de Pétersbourg changerait. La note russe du 23 décembre, le discours de M. Isvolski devant la Douma (26 décembre), le *pro memoriâ* autrichien du 29 décembre et le discours M. Milovanovitch devant la Skouptchina (3 janvier) ont prévenu mon attente.

*
* *

Avant de parler devant la Douma, M. Isvolski a bien voulu avertir ses auditeurs et les puissances qu'une « autorisation spéciale » du Tsar lui permettait d'exposer la politique présente et passée des Romanof, et l'on comprend, à lire certains aveux, que cette autorisation fût nécessaire :

Dans la société russe, — dit M. Isvolski, — certaines voix se sont élevées pour réclamer du gouvernement une protestation contre l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine; mais leur demande impérieuse ne s'appuie pas tant sur des faits concrets que bien plutôt sur une foule d'informations d'origine fort diverse et sur des récits qui sont presque des fables.

Ceux qui réclament de moi une protestation énergique contre l'annexion croient évidemment que le ministre russe des Affaires étrangères peut agir dans cette question en faisant abstraction de *certaines situations politiques et des engagements pris préalablement*. Malheureusement il n'en est pas ainsi. Le voile qui recouvrait le passé est un peu soulevé maintenant, du fait d'une indiscrétion étrangère.

Et M. Isvolski d'avouer explicitement qu'en 1877, à Buda-Pest, dans les conférences entre Novicof et Andrassy, qu'à Berlin en 1878, entre Gortschakof et Andrassy, Pétersbourg abandonna à l'Autriche les Serbes de Bosnie-Herzégovine.

N'étant pas responsable de ces accords secrets, M. Isvolski est à l'aise pour les critiquer, pour appeler sur leurs auteurs la sévérité des historiens. Mais il sait et il dit que, depuis trente ans, d'autres signatures furent échangées qui prorogèrent sans interruption ces accords anciens et leur donnèrent plus de précision et plus de force. Parmi ces signatures, il en est encore qui ne sauraient être mises au compte du ministre actuel : pour ne prendre que les plus récentes, celles de M. Lobanof en août 1896, de M. Mouravief en avril 1897, de M. Lamsdorf en février 1902 et septembre 1903. Mais de juin 1906 à janvier 1909, qui dirigea la diplomatie de Pétersbourg? qui renouvela au printemps de 1907 l'entente austro-russe, signée pour cinq ans en avril 1897, prolongée pour cinq ans en février 1902? qui reçut en novembre 1906, en octobre 1907, en septembre 1908 les confidences de M. d'Aerenthal? et qui donna sa signature peut-être, tout au moins son approbation

UOPM

formelle aux projets de chemin de fer autrichien à travers le sandjak, son acquiescement tacite à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine?

Ministre depuis vingt mois, M. Isvolski sait bien qu'il n'a rien changé aux errements de MM. Lobanof, Mouravief et Lamsdorf : tout au contraire; à leur déférence envers l'Autriche, vinrent s'ajouter ses désirs d'une réconciliation russo-allemande par l'intermédiaire de Vienne. Par M. d'Aerenthal, M. Isvolski comptait regagner l'amitié de Berlin, soit afin que son accord russo-anglais lui fût pardonné de cette *camarilla* germanique dont la cour russe est toujours la proie, soit que, mal assuré d'une faveur qui, par caprice, l'avait porté aux affaires et qui, par caprice, commençait de l'abandonner, il voulût dans la disgrâce prochaine trouver le refuge d'une agréable ambassade.

En une phrase rapide, avec une prestesse qui tient un peu de l'escamotage, M. Isvolski fait donc le difficile aveu que les mauvaises conventions de 1877 et 1878 furent complétées par « une série de conventions ultérieures » et qu'aussi étroitement lié que ses devanciers, le ministre actuel doit souscrire aux prétentions de Vienne, quitte à chercher, dans quelque remaniement du traité de Berlin, une compensation à l'avancée autrichienne :

Ce sera à l'histoire de porter un jugement sur ces engagements de 1877 et 1878. Mais c'est au ministre actuel de compter avec eux et aussi *avec une série de conventions diplomatiques ultérieures*, et de ne pas provoquer les conséquences dangereuses que pourrait avoir pour la Russie une protestation.

Mais si la Russie n'a pas, juridiquement, le droit de protester seule, elle a du moins le droit et même le devoir de rappeler l'acte international qui régit le statut de la Bosnie-Herzégovine, à savoir le traité de Berlin. Bien que ce traité ait anéanti, pour une bonne moitié, les résultats que la Russie avait obtenus en faveur des peuples slaves, elle n'y a pas touché pendant trente ans. Mais puisque maintenant l'une des puissances signataires s'est décidée à provoquer la modification d'un article de ce traité désavantageux pour elle, *si la Russie ne peut pas l'empêcher*, elle a du moins l'obligation morale de signaler les autres articles du traité de Berlin qui sont désavantageux et constituent une gêne, non seulement pour la Russie, mais aussi et surtout pour les États balkaniques et pour la Turquie.

C'est à la lumière de ces aveux qu'il faut lire et interpréter

la note que M. Isvolski envoyait à Vienne le 23 décembre. Cette note affirmait bien haut qu'un désaccord séparait les deux gouvernements : Vienne tenait l'annexion de la Bosnie-Herzégovine pour un fait accompli, définitif; Pétersbourg au contraire voulait la soumettre aux discussions et à l'arbitrage d'une conférence internationale. Mais M. Isvolski se hâtait de conclure :

Heureusement, la possibilité s'offre maintenant de faire disparaître la divergence de vues existant entre la Russie et l'Autriche-Hongrie, par un moyen acceptable pour les deux parties. Dans le communiqué qu'il a fait remettre au cabinet russe, le cabinet austro-hongrois ne persiste plus à demander que la question de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine soit soustraite à toute discussion des puissances.

Il propose un nouveau *modus procedendi* d'après lequel la discussion des questions soumises à la conférence serait précédée de pourparlers entre les divers cabinets. Cette manière de voir comporte des difficultés importantes, surtout parce que cette procédure est compliquée et qu'elle sera forcément longue. Nous ne pouvons toutefois nier, d'autre part, qu'elle serait de nature à *écarter le danger de divergences trop prononcées* à la conférence. En outre, ce *modus procedendi* sauvegarde suffisamment, semble-t-il, le principe fondamental que la Russie a soutenu dès le début, à savoir que toutes les questions du programme, y compris le point n° 2 : *Bosnie-Herzégovine*, qui ont un caractère européen général ne peuvent être résolues définitivement qu'avec l'assentiment de toutes les puissances signataires, et par suite doivent être soumises à la libre discussion des cabinets. *Le gouvernement russe est animé du désir de manifester ses dispositions conciliantes, et est disposé à ne s'opposer en rien au modus procedendi indiqué.* Le cabinet russe a répondu au cabinet de Vienne en lui proposant de communiquer son projet aux autres puissances. Si celles-ci se déclarent disposées à approuver cette procédure, le cabinet de Saint-Pétersbourg ne manquera pas, pendant que se poursuivront les pourparlers préliminaires, de faire connaître sa manière de voir sur les points du programme de la conférence qui ont une importance particulière pour la Russie.

On ne saurait avouer plus clairement que Vienne a toujours été en droit d'escompter l'adhésion de Pétersbourg et que, depuis trois mois, la diplomatie russe cherche seulement à sauver la face, à traîner en longueur l'irritation de ses panslavistes, en rejetant sur une conférence internationale la responsabilité des exécutions qu'a préparées l'éternelle entente austro-russe.

UOFM

*
* *

Après le discours de M. Isvolski, s'il fût encore resté des incrédules, les publications du cabinet de Vienne auraient achevé de les convaincre. Le 29 décembre, Vienne envoyait aux puissances un *pro memoriâ,* résumant et exposant aux puissances les dernières négociations des deux cabinets.

Dès le 14 novembre, à la demande que M. Isvolski avait faite d'une conférence internationale, M. d'Aerenthal avait répondu par l'exposé de ses conditions. Vienne n'admettait la conférence qu'après une série d'accords, qui règleraient toutes les difficultés et ne laisseraient à la conférence que l'enregistrement; Vienne n'admettait de discussion que sur les actes et les intérêts d'autrui :

Le gouvernement austro-hongrois est prêt à reconnaître le nouvel état de choses en Bulgarie, à condition que la conférence ne sanctionne l'indépendance de cet État que lorsque les questions financières, y compris celle des Chemins de fer Orientaux, auront été réglées. Quant à la Bosnie-Herzégovine et au sandjak de Novi-Bazar, le gouvernement consent à ce que ces deux points puissent figurer au programme; mais, bien entendu, l'extension des droits souverains de François-Joseph sur la Bosnie-Herzégovine — de même que l'évacuation du sandjak — ne pourra plus former l'objet d'une discussion. Le gouvernement espère arriver, à ce sujet, à une entente avec la Turquie; en consacrant cette entente, la conférence procéderait à l'abrogation de l'article 25 du traité de Berlin.

Donc les Serbes de Bosnie-Herzégovine sont, d'ores et déjà, annexés. Le sort des autres sera discuté. Ceux du Monténégro, étant de force à se défendre dans un pays inaccessible, seront, pour le moment, un peu ménagés :

Quant aux stipulations de l'article 29, limitant les droits souverains du Monténégro, le gouvernement ne formule pas d'objection à ce que cette affaire soit discutée en conférence, mais il maintient les réserves formulées toujours à ce sujet.

Les Serbes de Belgrade, étant sous le canon de la Hongrie, devront se contenter à moins : ils réclament des compensations territoriales; on discutera s'ils méritent des consolations économiques :

En ce qui concerne les avantages à procurer à la Serbie et au

Monténégro, *pour écarter les interprétations erronées éventuelles*, la note propose de substituer la version suivante : pour les avantages économiques à procurer à la Serbie et au Monténégro, concernant les bureaux de poste étrangers en Turquie, le cabinet austro-hongrois est prêt à se concerter avec les puissances sur les modifications pouvant y être apportées.

A ces conditions, Pétersbourg avait commencé d'adhérer en sa note du 22 novembre, tout en paraissant chicaner sur les droits et attributions de la conférence. Mais Vienne devait connaître déjà l'exacte valeur de ces objections, car le 8 décembre une réplique autrichienne se félicitait de l'adhésion russe, sans faire doute que M. Isvolski admît bientôt toute la théorie de M. d'Aerenthal :

Dans le *pro memoriâ* du 9/22 novembre, le cabinet russe *partage entièrement l'opinion du cabinet viennois* à l'égard de la nécessité des négociations préalables entre les puissances avant la réunion de la Conférence. Un pareil accord préalable devrait porter naturellement sur le contenu du programme de la Conférence, mais celle-ci devra avoir la faculté de discuter en toute liberté les diverses questions.

Quant à l'entente à laquelle le Cabinet viennois désire arriver avec la Turquie, le gouvernement russe pense qu'une pareille entente ne saurait empêcher la libre discussion entre les puissances, car, après les principes reconnus par la Conférence de Londres, aucune puissance ne peut se délier des engagements d'un traité...

Dans le *pro memoriâ* du 8 décembre le Cabinet viennois *constate la concordance des Cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg* au sujet de l'opportunité de négociations préalables, et conclut que le Cabinet russe est aussi anxieux que le gouvernement viennois de préserver la Conférence des dangers qui pourraient résulter d'une dissension au sein même de la Conférence. Ce but, *envisagé par les deux Cabinets*, représente un intérêt européen et ne serait atteint, selon l'avis du cabinet viennois, que d'une manière très imparfaite si l'accord préalable entre les puissances se bornait à l'énumération des points du programme à la Conférence; l'échange de vues entre les Cabinets devrait porter aussi sur le fond des points du programme, du moins des plus importants, ce qui aboutirait, il faut l'espérer, à certaines formules qui traceraient à la discussion des limites précises; ainsi, par exemple, le gouvernement russe sera certainement disposé à limiter la discussion sur la Bosnie-Herzégovine, de façon à ne pas remettre en question le fait de l'annexion.

Comment supposer un refus de Pétersbourg?

L'attitude du gouvernement russe paraît au Cabinet viennois d'au-

UofM

tant moins douteuse que l'éventualité de l'annexion était prévue dans divers traités antérieurs conclus entre les deux empires... Le Cabinet viennois espère que le gouvernement russe s'inspirera du même désir de conciliation et d'entente.

Devant un tel argument, Pétersbourg avait restreint ses chicanes : pour la forme cependant, la réplique russe du 17 décembre avait maintenu quelques restrictions :

Dans le *pro memoria* du 4/17 décembre, le gouvernement russe fait ressortir que la proposition autrichienne de porter les échanges de vues entre les puissances aussi sur le fond des points du programme, afin d'aboutir à certaines formules qui traceraient des limites précises à la discussion en conférence, offre sans doute, à cause de sa lenteur, de sérieux inconvénients; mais le Cabinet russe, *désireux de faire preuve de son esprit de conciliation,* est prêt à l'accepter, si les autres puissances sont disposées à y adhérer; le Cabinet viennois pourrait donc soumettre cette proposition à d'autres Cabinets, auxquels le gouvernement russe notifiera, de son côté, sa manière de voir à ce sujet. Quant au désir que le Cabinet russe fasse connaître au gouvernement austro-hongrois son avis sur divers points du programme de la Conférence, le gouvernement se fera un devoir de présenter, au cours des négociations qui suivront, ses vues sur les points du programme intéressant particulièrement la Russie.

M. d'Aerenthal, avant d'insister, avait attendu : il connaissait la situation un peu difficile de M. Isvolski, qui, violemment attaqué par les « slavistes », avait à obtenir son pardon de la Douma. Mais sitôt prononcé le discours de M. Isvolski, le *pro memoriâ* autrichien du 29 décembre arrivait aux puissances, enregistrant l'adhésion pure et simple de Pétersbourg aux conditions de Vienne :

Aussitôt après avoir reçu le programme de la conférence de M. Isvolski, le gouvernement austro-hongrois contribua, en tant qu'il dépendait de lui, à la réalisation de l'idée de la conférence, qui n'émanait pas de lui, en précisant sa manière de voir quant à tous les points du programme à lui communiqué.

Le gouvernement austro-hongrois continue à observer une attitude sympathique à l'égard de la réunion de la conférence; les réserves formulées par lui ne sont dictées que par son intention de rendre le travail de la conférence aussi efficace que possible; c'est aussi dans cet ordre d'idées que le gouvernement viennois poursuit les négociations avec la Turquie, et il ne manquera pas d'informer les puissances dès que ces négociations auront donné le résultat désiré.

*
* *

Voilà donc les Serbes prévenus. Par son officieux *Fremdenblatt*, Vienne a bien voulu leur commenter le discours de M. Isvolski. Félicitant le ministre russe « d'avoir courageusement dit la vérité au public slave et aux États balkaniques et exposé à la Douma que la Russie n'avait point son entière liberté d'action », le *Fremdenblatt* du 28 décembre ajoutait :

Notre politique s'accorde avec celle de Saint-Pétersbourg pour souhaiter que les États balkaniques se développent dans l'indépendance. Nous n'avons pas d'ambition politique dans les Balkans; tout ce qui fortifie notre hinterland se traduit au point de vue économique par un bénéfice net pour nous. Si on pouvait atteindre ce but par une union des États balkaniques et de la Turquie, comme le propose M. Isvolski, cela ne pourrait que nous satisfaire, et nous ne rechercherons pas en ce moment si ce plan fut inspiré par le besoin du moment ou s'il annonce des projets à longue portée. L'essentiel est que ce discours marque un progrès dans la détente qui commença il y a deux semaines. M. Isvolski s'efforce avec nous de répondre à des questions qui ont provoqué une agitation trop violente et trop longue et détourné de la tâche de leur politique intérieure deux États voisins, unis par un ancienne amitié.

Considérer le pays serbe, Bosnie, Herzégovine, Serbie et Monténégro, comme « l'hinterland » de la Dalmatie autrichienne sur l'Adriatique ou de la Croatie hongroise sur la Save; dans ce pays serbe, dont on commence par annexer un bon tiers, dont on rend ou reconnaît aux Turcs un autre tiers, « souhaiter que les États indépendants se développent dans l'indépendance » : la formule est heureuse. Mais les Serbes savent que Vienne aurait la résignation facile, si, comme il arrive de bien des souhaits, celui-là n'était pas réalisé. Ils ont répondu, le 3 janvier, par la bouche de leur ministre des Affaires étrangères, M. Milovanovitch :

C'est une amère ironie que, tandis que, grâce à la Russie, les peuples balkaniques avaient conservé leur indépendance de 1812 à 1876, le premier acte de l'Autriche-Hongrie, qui avait été chargée de surveiller toute tentative de conquête de la Russie dans les Balkans, fut de réduire sous sa domination deux pays slaves et qu'il faille aujourd'hui défendre l'équilibre contre l'Autriche-Hongrie et lui barrer le chemin de la mer Égée.

UofM

Il faut que l'Autriche-Hongrie cesse d'être un État balkanique. L'amélioration de la situation, créée par le Congrès de Berlin, ne peut être assurée que si la Bosnie et l'Herzégovine obtiennent une souveraineté complète ou tout au moins une demi-souveraineté sous le contrôle de l'Europe. Les frontières de droit entre l'Autriche-Hongrie et les Balkans doivent rester la Save et le Danube.

Si l'Autriche-Hongrie remplissait sa mission qui consiste à établir l'union d'une nation germanique avec les populations roumaines et slaves, les États balkaniques pourraient s'y associer, mais non pas si elle veut y employer la violence. Cette entente pourrait régner du jour où l'Autriche-Hongrie considérera comme définitives les frontières qu'elle a eues jusqu'ici.

A Vienne, on a raillé la grandiloquence de ce ministre d'un petit État et brutalement on a exigé des excuses, pendant que les mitrailleuses autrichiennes se mettaient en batterie devant Belgrade... En Europe, aura-t-on la sagesse de méditer au moins deux phrases de ce discours?

« Il s'agit, dit M. Milovanovitch, de barrer à l'Autriche le chemin de la mer Égée. » C'est bien en effet le problème qu'ont à traiter les diplomates : jugent-ils expédient ou néfaste d'abandonner à Vienne la route de Salonique?

Car l'annexion de la Bosnie-Herzégovine acceptée même sans discussion, il ne faudrait pas croire que l'on fût au bout des prétentions autrichiennes. Nous savons par expérience jusqu'où peut mener la théorie de « l'hinterland » : derrière notre rivage algérien, nos coloniaux ont creusé leur hinterland jusqu'à Tombouctou, et les impérialistes anglais, quand ils réclament toute l'Afrique orientale, du Cap au Caire, ne font que joindre l'un à l'autre leurs deux hinterlands du nord et du sud, de l'Égypte et du Transvaal. Ce n'est pas un tiers seulement du pays serbe, la Serbie bosniaque et herzégovinienne, que, depuis Joseph II, les Autrichiens revendiquent sous la tutelle viennoise : c'est tout le pays serbe, de la Save à la Macédoine et du Danube à l'Adriatique. Depuis Joseph II; les motifs ont changé peut-être; mais l'ambition demeure. Les politiques d'autrefois ne désiraient qu'ajouter au musée de leur souverain nouvelles couronnes et nouveaux panaches, enregistrer plus de corvéables, de contribuables ou de tributaires, enrégimenter plus de soldats ou de vassaux. Les ministres d'aujourd'hui disent avec M. d'Aerenthal : « Tout

ce qui fortifie notre hinterland se traduit au point de vue économique par un bénéfice net pour nous ».

Cette expansion économique s'impose aux Autrichiens et aux Hongrois. Seuls parmi les peuples européens, ils ne se sont pas mis en quête hors d'Europe d'un domaine colonial; mais pour eux les « pays neufs », les « indigènes » commencent au delà de la Save. Dès novembre 1905[1], je montrais aux lecteurs comment les industries de Vienne et de Buda-Pest, surtout, encouragées par les gouvernants et soutenues par les financiers, devaient chercher dans les pays balkaniques la ferme dont leurs usines allaient avoir besoin. Pour obtenir cette clientèle, deux méthodes s'offraient : ou l'association fraternelle et libératrice, en vue d'une collaboration d'égal à égal; ou l'asservissement et l'exploitation des « indigènes ». Avec M. d'Aerenthal, la seconde méthode a prévalu.

Trop longtemps, les « indigènes » et l'Europe ont gardé l'illusion que l'Autriche serait impuissante à réaliser ce programme. Ils mettaient leurs espoirs dans les troubles intérieurs de la double monarchie et, plus encore, dans l'intervention de la Russie, protectrice des Slaves. Les hommes d'État balkaniques et européens voudront-ils enfin s'apercevoir qu'en l'an de grâce 1909, Pétersbourg garde là-dessus ses idées de 1782 et de 1876 : peu lui coûte le sacrifice des Serbes, si la route autrichienne vers Salonique a pour pendant quelque route moscovite, de terre ou de mer, vers Byzance. Un journal serbe, l'*Odjek*, posait une question que les cabinets de Londres et de Paris devraient reprendre à leur compte et dont ils devraient avoir la réponse avant de consentir à M. Isvolski son emprunt :

M. Isvolski, — disait l'*Odjek*, — déclare que la Russie est liée dans une certaine mesure vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie en ce qui concerne les Balkans. Nous devons être reconnaissants à M. Isvolski de cet aveu, qui nous aidera à nous orienter. Mais cela ne suffit pas. Il faut que nous sachions quels sont ces engagements et quelle en est la portée. Nous ne voulons pas marcher dans le brouillard comme en 1876... La *Neue Freie Presse* nous criait au début de la crise que nous ne tarderions pas à nous convaincre que le tsar est loin, tandis que l'empereur d'Autriche est tout près. Nous ne fîmes que rire de cette menace; mais aujourd'hui, après le discours de

1. Voir *la Revue de Paris* du 15 décembre 1905.

M. Isvolski, nous ne pouvons nous défendre d'une certaine appréhension. Il est du devoir de la Russie de nous délivrer de cette crainte. De même qu'elle a dit qu'elle n'avait pas les mains libres pour faire ce qu'elle voudrait, il faut qu'elle nous dise, aussi clairement et ouvertement, ce qu'elle peut et ce qu'elle veut faire. L'incertitude est cent fois pire que la pire certitude.

Il faut que M. Isvolski dise nettement à ses allié et ami de Paris et de Londres si la route de Salonique est ouverte à l'Autriche par les accords austro-russes, ou si, dans l'opinion de Pétersbourg, l'indépendance serbe et l'intégrité de la Macédoine demeurent intangibles. Vienne poussant les Serbes ou les Turcs en quelque piège, est-il entendu d'avance que le Habsbourg pourrait, après une guerre victorieuse, installer ses garnisons et ses administrateurs à Belgrade, à Nisch, à Uskub peut-être? Voilà la question dont l'Europe doit s'occuper, autant et plus que les Serbes eux-mêmes.

Car ce n'est pas les Serbes peut-être qui ont le plus d'intérêt à l'indépendance serbe, et les diplomates occidentaux feront bien de relire la seconde phrase de M. Milovanovitch :

Si l'Autriche-Hongrie remplissait sa mission qui consiste à établir l'union d'une nation germanique avec les populations romaines et slaves, les États balkaniques pourraient s'y associer; mais non pas, si elle veut y employer la violence.

Il ne manque à Belgrade ni les financiers, ni les politiciens, ni même les patriotes qui trouveraient dans une sujétion temporaire à l'Autriche la pleine satisfaction de leurs intérêts et de leurs ambitions, personnelles ou nationales. Il est des rêveurs de Grande Serbie qui, désespérant de réussir par la force, surtout par la seule force du royaume serbe, pensent que, réunis temporairement sous la houlette du Habsbourg, tous les peuples serbes, croates et dalmates, toute la Slavie de langue serbe, s'habitueraient à vivre en un seul troupeau : dressés et éduqués par le régime paternel des Autrichiens ou fouaillés et exaspérés par la tyrannie hongroise, ces Slaves quelque jour ne verraient de bonheur que dans leur union fraternelle et dans la révolte générale; ce que fut l'occupation française au début du XIXe siècle pour les deux Italies du nord et du sud, l'occupation austro-hongroise le serait au début du XXe pour les deux Serbies cis et transdanubiennes.

Bref, suivant le mot de Georges Gaulis, l'Autriche apparaît à certains Serbes comme « un pensionnat pour jeunes peuples ». Une fois entrés, les peuples serbes pourraient s'apercevoir bientôt que certains pensionnats, fort avenants du dehors, ne sont en réalité que maisons de correction. Mais il serait trop tard pour eux, — trop tard aussi pour l'Europe, pour l'humanité et pour la France, si l'intérêt de l'Europe est que la grande route mondiale Hambourg-Salonique, la grande diagonale de l'Europe centrale, ne soit pas tout entière sous le monopole germanique, si l'intérêt de l'humanité, à défaut de la morale internationale, exige que l'indépendance d'un peuple ne soit pas à la merci de deux compères, et, si, de tous les intérêts de la France, il n'en est pas de plus vital que la défense de ce principe.

*
* *

Depuis trois mois que Vienne menace les Serbes, comment ces intérêts de l'Europe, de l'humanité et de la France ont-ils été défendus? comment notre diplomatie surtout a-t-elle compris et rempli son rôle?

L'intelligence de ses devoirs ne lui a pas manqué. Dès le début, nos gouvernants ont compris que, même avec l'appui complet et loyal des forces anglaises et italiennes, la Double Alliance n'avait ni le droit, ni le pouvoir de partir en croisade pour les Serbes et que, si l'Occident devait aider la Slavie balkanique, cette Slavie devait commencer par s'aider elle-même. La seule barrière à l'invasion autrichienne pouvait être la coalition de tous les « indigènes » menacés : réconciliations turco-bulgare, turco-grecque et gréco-bulgare, ententes turco-serbe, gréco-serbe et bulgaro-serbe, si l'on apurait tous les vieux comptes de haines ou de défiances, les pêcheurs en eau trouble devraient renoncer à leurs projets. Mais ces haines et ces défiances réclamaient l'arbitrage d'un ami sincère et désintéressé et dès le début nos gouvernants reconnaissaient que, seule, la France était qualifiée pour offrir ses bons offices dans l'intimité confiante et discrète que supposent ces négociations difficiles : un seul intermédiaire — notre ambassade à Constantinople — pouvait témoigner à tous de notre amitié et de notre désintéressement, sans que

personne, ni même M. d'Aerenthal, pût mettre en doute notre profond désir de paix et de bon accord avec tout le monde.

Dès le milieu de novembre 1908, la majorité de nos ministres sentait et proclamait l'urgente nécessité d'avoir à Constantinople un ambassadeur qui mît son honneur et son zèle à l'accomplissement de cette tâche patriotique et dont l'intégrité et l'impartialité donnassent aussi toutes garanties à chacun de nos partenaires. Par qui cette volonté de nos ministres a-t-elle été combattue et réduite? à quels sentiments personnels l'intérêt général a-t-il été sacrifié? L'affection, qui rend aveugle, et la reconnaissance, qui engage en un dévouement entêté, sont dans la vie privée des sentiments presque louables; mais la vie publique ne saurait longtemps s'en accommoder; si les prédicateurs n'ont plus accès chez nos puissants du jour pour leur redire la vieille leçon du *nunc, reges, intelligite*, des exemples tout récents devraient du moins porter leur fruit; sait ce qu'au bout d'une vie vertueuse, put coûter à M. Grévy le plus excusable des aveuglements.

VICTOR BÉRARD

P. S. — En tête de son numéro du 7 janvier 1909, l'officieuse *Danzer's Armee Zeitung*, dont j'ai cité déjà deux articles instructifs, publie un court manifeste intitulé *Avant la Guerre*. En voici quelques extraits :

L'heure vient de sonner. La guerre est inévitable. Il n'y en a jamais eu de plus juste. Et jamais notre confiance dans une issue victorieuse n'a été plus justifiée. Nous serons forcés d'entrer en guerre. La Russie nous y force. L'Italie nous y force, et la Serbie, et le Monténégro, et la Turquie...

Nous avons pris en possession la Bosnie, qui était à nous depuis longtemps déjà. Forcés par les circonstances, nous allons mettre la main aussi sur la Serbie, et offrir à ce pays la possibilité de renaître sous notre protectorat et de mûrir pour l'idée de la Grande Serbie : une Grande Serbie sous le sceptre des Habsbourg. Après la rectification des frontières du Monténégro, nous restituerons ce pays à la Turquie, si celle-ci reste tranquille, et la Principauté pourra alors jouir des douceurs de l'Empire rajeuni...

La catastrophe de Messine réveille nos sentiments humanitaires. Mais la politique est un métier brutal et, du tremblement de terre, nous devons tirer notre profit.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

VIVE LA VIE![1]

I

— Comme il fait encore clair! — dit à voix basse Don Vittorio Lante, après un long silence.

— Dans les hautes régions des Alpes, la nuit tombe beaucoup plus tard, — expliqua Don Lucio Sabini.

Du fond du Val Bregaglia, un grand arc de ciel semblait monter avec eux, se déployait au-dessus de leurs têtes, s'ouvrait au loin devant leurs regards qui le contemplaient avec quiétude, se faisait de plus en plus vaste, entre les cimes des montagnes tantôt verdoyantes d'arbres et d'arbustes, tantôt arides et rocheuses, ne cessait pas de grandir, comme s'il était immense et que les deux voyageurs ne dussent jamais en apercevoir la courbe descendante. Ce ciel était celui d'une incertaine journée d'été, d'une journée où, dans l'après-midi, la finesse de l'azur avait été voilée à peine par des nuages transparents; mais, vers le soir, il était devenu d'un gris de perle, très pur, extraordinairement lumineux.

— Et pourtant il est déjà huit heures, — ajouta Vittorio, poursuivant le cours de sa pensée nonchalante.

— Oui, déjà huit heures, — répéta Lucio, d'une voix paresseuse.

1. *Published February first nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.

Dans cette ascension tranquille, les sonnailles des chevaux tintaient faiblement. A droite de la voiture, le torrent, tantôt violent et couvert d'écumes blanches, tantôt limpide et resserré comme un ruisseau entre des prairies vertes, grondait avec un terrible fracas ou avec un sourd murmure, venu de là-haut, de ces blancs et froids sommets vers lesquels se dirigeaient les voyageurs, et dévalant vers les plaines brûlantes et monotones qu'ils laissaient derrière eux.

— Nous n'arriverons pas avant onze heures du soir, — dit encore Vittorio.

— Non, pas avant, — répondit Lucio.

L'un et l'autre fumaient des cigarettes, et la fumée flottait autour de leurs visages, moins comme une vapeur que comme une ombre presque imperceptible, tandis que la voiture continuait de monter, au pas égal des chevaux, par la route ordinaire, par cette longue route qui, parcourant une continuelle succession de petites vallées, de grandes vallées, de gorges étroites, de larges plateaux, grimpe entre les deux versants de montagnes qui la flanquent à droite et à gauche. Lorsqu'ils avaient atteint Chiavenna, la diligence de la poste était déjà partie. Voilà pourquoi, depuis cinq heures, une voiture particulière les amenait vers les âpres Grisons, dont il n'était pas encore possible d'apercevoir les contreforts.

— Qu'importe? — reprit Vittorio. — Mieux vaut arriver tard à Saint-Moritz que de perdre à Chiavenna toute une nuit.

— A Chiavenna ou à Vicosoprano, — fit remarquer l'autre, en jetant le bout de sa cigarette.

Puis tous deux se rencognèrent, chacun à sa place, tirèrent sur leurs genoux l'ample couverture de voyage, — une couverture anglaise, — avec ces gestes de patience courtoise que donne l'habitude des longs trajets.

Ils s'étaient arrêtés tout juste une heure à Vicosoprano, pour y laisser souffler l'attelage, et, comme il était six heures, ils avaient profité de cet arrêt pour dîner.

Après avoir jeté un coup d'œil vers le neuf et mélancolique hôtel Helvetia, — tandis que, sur la petite pelouse et dans le péristyle, s'agitaient mollement des figures d'hommes et de femmes aux vêtements négligés, avec ces visages ennuyés et insignifiants qu'ont presque toujours les habitués des pensions

suisses à sept francs, — les deux voyageurs, sourds à la cloche fastidieuse qui les conviait à la table d'hôte, avaient accordé la préférence à l'ancienne et rustique auberge Krone. Là, sur le cintre de la porte cochère, basse et large, une inscription courait, en caractères gothiques; le petit balcon du milieu portait quatre ou cinq pots de géraniums rouges et de spéronelles violettes; un noir et sonore escalier de bois menait au premier étage. La fille de l'aubergiste, blonde et florissante, un peu rougeaude, rapide, muette, leur avait servi un repas simple et caractéristique : une soupe aux légumes, épaisse et fumante, des truites au beurre, un poulet rôti, et, pour dessert, des buiscuits anglais avec une confiture de groseilles aigrelette. A sept heures, comme ils remontaient en voiture, une fillette joufflue leur avait offert des bouquets de cyclamens. Ils avaient encore à leur boutonnière ces bouquets un peu fanés.

— Resterez-vous longtemps à Saint-Moritz? — demanda Lucio, d'un ton discret.

— Trois semaines ou un mois, pas davantage. Et vous?

— Je ne sais... A peu près autant, je pense. Mais je n'ai rien décidé encore.

Et un faible sourire, où il y avait du doute, de l'ennui, de l'amertume, apparut, puis s'effaça sur les lèvres de Lucio.

La physionomie de l'autre aussi était devenue songeuse. Don Vittorio Lante était un blond aux cheveux épais et luisants, aux yeux châtains, doux et fiers, toujours expressifs, aux moustaches fines et arquées, d'une teinte chaude, aux traits beaucoup plus jeunes que son âge, — trente ans, — à la carnation délicate, mais pleine de vie, au corps bien fait, de moyenne stature, mais agile et svelte. Quant à Lucio, il pouvait avoir trente-cinq ans, était franchement brun, avait les yeux noirs, calmes et profonds, les cheveux noirs, les moustaches noires, la carnation pâle, la taille haute, le corps maigre.

Pendant quelque temps, ils gardèrent l'un et l'autre le silence, rêveurs. Ils ne fumaient plus. Soudain, là-haut, tout là-haut, parmi les ombres qui se faisaient plus denses, quelque chose de blanc se montra.

— C'est un glacier, — dit Lucio. — C'est le glacier de Forno.

Et, comme si, dans la nuit qui avait déjà gagné le gradin le

plus élevé du Val Bregaglia, cette blancheur neigeuse leur eût envoyé un souffle de froidure, ils s'empaquetèrent mieux dans leurs pardessus de voyage, cachèrent sous la couverture leurs mains gantées.

— C'est pour vous amuser que vous allez en Engadine? — demanda Vittorio.

— Sans doute!... Je suis sûr de m'y amuser beaucoup... J'y viens tous les ans.

— Ce qui vous y amuse, c'est de vivre la vie mondaine?

— Non; c'est de faire la cour aux femmes.

— Vous allez à Saint-Moritz pour aimer et pour être aimé?

— Non pas! — s'écria l'autre avec un joli mouvement d'impatience et avec un petit sourire d'ironie. — Vous interprétez mal ce que j'ai dit. Je vous ai dit que, comme tous les ans, j'y viens pour faire la cour aux femmes.

— Pour « flirter », alors?

— Tout juste! Vous employez le mot anglais; moi, j'avais parlé la langue de mon pays.

Tout à coup, il sembla que la blancheur qui recouvrait le Mont Forno s'épandait, de plus en plus large, dans le ciel; mais, cette fois, c'était un grand nuage argenté, fin et clair, qui annonçait le lever de la lune. Tout le paysage changea d'aspect. Devant les voyageurs se dressait la muraille verte et boisée, l'immense muraille qui, taillée presque à pic, sépare le Val Bregaglia de l'Engadine; et, sous les rayons de la lune qui, basse encore sur l'horizon, disparaissait et reparaissait tour à tour entre les arbres, on distinguait un ruban mince et blanc, qui se pliait en nombreux lacets, mais qui montait, montait toujours : c'était la *serpentina*, la route qui conduit à la Maloja. Tandis que la voiture, ralentissant encore sa marche, attaquait le premier lacet, de nouveaux nuages se formèrent, et ce fut dès lors une perpétuelle alternance de lumière et d'ombre, selon que les nuages triomphaient de la lune ou que la lune triomphait des nuages.

— Cela vous plaît beaucoup de flirter, Lucio?

— Beaucoup! répondit l'autre avec un sourire significatif. Et, pour cela, l'Engadine est le pays idéal.

— Je sais... Quelquefois, à ce jeu, votre cœur se réchauffe?

— Oui, quelquefois mon cœur se réchauffe.

— Quelquefois aussi, vous devenez amoureux?

— On est toujours un peu amoureux de la femme à qui l'on fait la cour.

— Je veux dire amoureux tout de bon? — insista Vittorio.

— Amoureux tout de bon?... Cela m'est arrivé.

— Et ensuite? — interrogea Vittorio, avec une curiosité affectueuse. — Comment faites-vous pour guérir? Car vous guérissez, je pense?

— Oui, je guéris! — répondit Lucio avec tristesse, en regardant les nuages qui s'entassaient, se faisaient moins blancs, arrêtaient toute la clarté de la lune. — Je me guéris tout seul, et, si je ne me guérissais pas... *une autre* se chargerait de me guérir...

— *Cette autre* vous laisse pourtant venir seul à Saint-Moritz? — repartit Vittorio, en baissant la voix, comme s'il craignait d'être indiscret.

— Oui, *elle* me laisse venir... L'été, on ne peut voyager *ensemble* : il faut obéir à certaines convenances de famille... observer certaines précautions... prendre garde à bien des choses... Alors, j'ai deux mois de liberté, deux beaux mois, comprenez-vous, deux mois exquis, soixante fois vingt-quatre heures où je m'appartiens à moi-même, où j'ai l'illusion d'être libre, où je suis libre en effet!

Ces paroles, il les avait prononcées d'abord avec amertume, puis avec une croissante véhémence; et les derniers mots étaient sortis de sa bouche comme un cri de révolte, comme la protestation d'une âme endolorie par l'esclavage.

— Pourtant *elle* vous aime, — fit avec douceur Vittorio.

— Oui, elle m'aime, — affirma Lucio, d'une voix sourde.

— Depuis longtemps, si je ne me trompe.

— Depuis dix ans... depuis une éternité...

— Et vous l'aimez aussi, vous?

Lucio, dans l'ombre, fixa ses regards sur le visage de son compagnon; et, sans douleur, sans joie, d'un ton qui n'exprimait rien :

— Oui, je l'aime, — répondit-il.

Lentement, au bruit léger et argentin des sonnailles, la voiture suivait les lacets de la route, à travers le bois, le long de la majestueuse muraille; et, comme dans un songe, le

petit château du Belvédère, construit par le comte de Renesse, apparaissait sur la hauteur, tantôt à droite, tantôt à gauche. L'air fraîchissait. Le cocher semblait dormir et guider en rêve sa voiture, ramassé sur son siège, courbant les épaules, baissant la tête; les deux chevaux semblaient dormir et monter en rêve à la Maloja, hochant la tête, faisant tinter leurs sonnailles; et c'était bien un ciel de rêve, celui où galopaient étrangement les nuées épaisses, chassées par le vent qui, sans aucun doute, soufflait là-haut avec rage.

— Rien n'est plus piquant et plus divertissant que de faire la cour à ces étrangères, — reprit Lucio, sur un ton léger, mais où restait comme un voile d'émotion. — Il y a là des jeunes femmes, des jeunes filles surtout, qui sont adorables. Les unes, élégantes et compliquées, peut-être perverses... les autres, simples et naïves... venues de pays différents et pourvues d'âmes différentes... toutes extrêmement curieuses, mais se défiant toujours des Italiens.

— Pourquoi? — demanda Vittorio, pris d'inquiétude.

— Parce que nous avons une détestable réputation, — poursuivit tranquillement Lucio, qui allumait une cigarette. — Elles sont fermement convaincues que nous sommes tous menteurs et volages en amour. « Des comédiens! » disent-elles. Ce mot est l'arme défensive qu'elles brandissent contre nous. Et, d'ailleurs, cela ne les empêche pas de se laisser séduire par notre grâce, car les hommes de leur nation ne se donnent pas la peine d'être gracieux... par notre ardeur feinte ou sincère, car elles ne voient jamais d'ardeur chez leurs compatriotes... et aussi par une certaine poésie irrésistible qui enveloppe notre pays et nous-mêmes...

— Somme toute, un Italien peut plaire, là-haut, et y faire beaucoup de conquêtes?

— Certainement! — répondit avec insouciance Lucio, qui continuait à fumer.

— Des conquêtes... sérieuses? — insista Vittorio.

— Sérieuses?... J'en doute. Il ne faut pas se bercer d'illusions. Ces conquêtes-là n'ont, d'ordinaire, qu'une courte durée. Le mois d'août passé à Saint-Moritz, la grande semaine de septembre passée à Lucerne, un petit séjour que l'on fait ensemble à Paris, et ensuite, bonsoir!

— Elles oublient?

— Oui, elles oublient. Quand nous ne sommes plus là, notre charme perd son efficacité. A distance, le caprice qu'il a fait naître s'éteint et meurt. Leurs Anglais, leurs Autrichiens, leurs Américains, leurs Russes les reprennent, et tout est fini. On échange quelques cartes postales; et puis, rien, rien, rien.

— Mais, si elles n'oubliaient pas?...

— Le cas est rare, — murmura Lucio, songeur; — pourtant il se présente... Ainsi, moi, il y a deux ans, j'ai connu une Viennoise très sympathique, au teint de lait, à la taille de guêpe... et elle se souvient encore.

— Elle espérait? elle espère toujours?

— Elle espérait; elle espère toujours.

— Elle ne connaissait pas votre situation?

— Elle ne connaissait rien... Elles ne savent jamais rien, ces chères créatures. Quant à moi, je n'ai garde de leur faire savoir quelque chose.

— Elles vous croient libre?

— Entièrement libre.

— Vous les trompez?

— Je ne les trompe pas : je me tais.

Et il sourit faiblement.

— Mais, si quelqu'une d'entre elles, plus passionnée, s'amourachait de vous, et vous d'elle, sérieusement?

— Ce serait très grave, — répliqua Lucio, dont les paroles et l'accent exprimèrent de nouveau la tristesse.

— En somme, vous êtes lié pour toujours, — conclut Vittorio.

— Oui, pour toujours! — acquiesça l'autre, d'une voix résignée, qui semblait admettre une nécessité inéluctable.

Une rafale glacée les investit, leur donna un frisson, les fit trembler de froid. La grande muraille était franchie enfin; dans quelques minutes, ils auraient atteint le plateau de la Maloja. D'un côté, le ciel était blanc de nuages, derrière lesquels courait la lune; de l'autre, au-dessus de la Margna, cette haute montagne dont les deux cimes sont presque toujours couvertes de neige, les nuages, très noirs, annonçaient la pluie, l'ouragan.

— Ah! Vittorio, Vittorio, — s'écria Lucio, d'une voix alté-

rée, — l'adultère est un pays d'ivresse, de servitude et de mort. Ne lui consacrez pas votre jeunesse, votre vie, comme je lui ai fait don de la mienne, jusqu'à mon dernier jour... Béatrice Herz et moi, nous nous sommes abreuvés de volupté, mais nous n'en sommes pas moins des malheureux... J'avais vingt-cinq ans, alors; elle en avait trois de plus que moi. Ni l'un ni l'autre nous n'avions prévu qu'il nous faudrait renoncer à notre bien le plus précieux, au seul bien véritable, à la liberté. Maintenant nous sommes perdus, elle et moi, de toutes les façons : perdus au regard du monde, perdus au regard de notre propre conscience, non à cause du péché, qui nous fut cher, mais à cause des cendres et du poison qu'il recélait en lui...

— Vous n'avez jamais essayé de vous affranchir? — demanda timidement Vittorio.

— J'ai essayé; je n'ai pas réussi. Elle est plus âgée que moi, et l'idée de l'abandon lui fait horreur.

— Mais, puisqu'elle vous aime, comment peut-elle consentir à vous voir malheureux?

— La pauvre femme!... Elle aussi, par amour, elle a essayé d'opérer ma délivrance. L'an passé, elle voulait que j'épousasse Maria Mayer, la Viennoise, cette créature exquise... Et puis... et puis, elle n'a pas réussi... Pauvre et chère Béatrice! Elle souffrait mille morts. Nous souffrions ensemble... Je l'aime tendrement, comprenez-vous? Il m'est impossible de la voir souffrir.

Un lourd silence tomba entre eux. Ils claquaient presque des dents, surpris par le froid nocturne, qui est rigoureux sur le plateau de la Maloja.

— Et pourtant, — continua Lucio, — il y a des heures où je m'aperçois que mon corps, mes sens, mon intelligence s'épuisent dans cette terrible servitude. Alors, pendant les effroyables crises qui me tourmentent, il m'arrive de rencontrer, ici ou ailleurs, d'autres femmes, non plus cette charmante Maria Mayer, mais n'importe quelle autre femme, jeune, belle, libre, au cœur intact, à l'âme neuve; et cette femme, venue de loin, venue d'un pays que je ne connais pas, née d'une race qui m'est étrangère, je devine, par une mystérieuse intuition, qu'elle porte en elle le talisman capable de me donner le repos et la joie, pour tout le temps qu'il me reste à vivre. Ah! Vittorio,

avec quel regret déchirant je la contemple, cette créature neuve, accourue vers moi de si loin, et qui m'apporte dans ses blanches mains tous les dons de l'existence!... Mais ces blanches mains, il faut que je les écarte douloureusement, que je les laisse s'ouvrir et répandre par terre tous leurs trésors.

— Vous renoncez! — dit avec compassion Vittorio.

— Oui, je renonce.

L'immense et morne amphithéâtre de la Maloja s'élargissait, se dilatait, s'enfonçait devant leurs yeux à d'incalculables distances, éclairé par les fantastiques lueurs qui tombaient du ciel profond, de ce ciel où flottaient des nuages blancs, gris et noirs, éclairé aussi par la rayonnante splendeur des neiges accumulées entre les deux cimes de la Margna et sur la crète du mont Lunghino. Autour de cet amphithéâtre, les montagnes formaient une ceinture hérissée de pointes, — des pentes nues, âpres, ténébreuses, sans arbres, sans végétation; des parois de roches striées de jaune ou de blanc, non par les circuits des sentiers, mais par les veines de la pierre : de la pierre partout, depuis le bas jusqu'en haut, de la pierre aux profils irrités, désespérés, sinistres. — Çà et là, sur le plateau, des ombres plus foncées se dressaient dans la nuit blafarde : c'étaient trois ou quatre chalets et deux petits hôtels, en apparence inhabités, sans un bruit, sans une lumière. Mais, tout là-bas, à un endroit où l'on aurait cru que l'amphithéâtre se prolongeait indéfiniment, une rangée de faibles lumières, posées en ligne droite, indiquait une maison, ou, pour mieux dire, un vaste édifice, peuplé d'êtres vivants. L'étrange et profond silence du plateau n'était interrompu par aucune voix humaine, par aucun son d'origine humaine; seules les rafales y mettaient leur souffle gigantesque et leur sourde rumeur.

Tout à coup, la lune se délivra des nuées, et une ample clarté s'épancha par tout le paysage, qu'elle ne rendit pas moins triste, mais qu'elle rendit moins tragique. Même sous cette clarté froide et blême, les montagnes arides conservèrent leurs attitudes désolées ou furieuses, leurs attitudes de pierres qui ont vu passer les siècles sans produire ni un brin d'herbe ni une fleur. Les névés de la Margna et du Lunghino devinrent encore plus blancs, et, là-bas, tout là-bas, seul derrière la

rangée de faibles lumières, le lac de Sils apparut, miroitant sous la lune, semblable à un large bouclier d'acier. Cependant la bise continuait à mugir, tourbillonnante, vertigineuse.

— Voulez-vous que le cocher ferme la voiture? — demanda Vittorio. — Avez-vous froid?

— J'ai froid; mais, si vous ne tenez pas à ce qu'on ferme, je préfère que la voiture reste ouverte. Dans une voiture close, le temps semble éternel.

— Éternel, vous l'avez dit! Mon Dieu, que cette nuit est longue!

— Et que ce paysage est désolant!... Mais n'importe : vous aurez des soirées délicieuses, à l'endroit où vous allez.

— Vous aussi, — murmura Vittorio, avec un sourire.

— Vous y flirterez, sans doute?

— Oui, s'il n'y a rien de mieux à y faire.

Ils avaient dépassé le Maloja-Kursaal, l'hôtel aux quatre cents chambres, seul entre les montagnes dénudées et noires, bâti sur le plateau désert, en face du lac désert et immobile. Plusieurs fenêtres de cet énorme caravansérail étaient éclairées, mais aucun bruit n'en sortait. Maintenant ils côtoyaient le lac, où se réflétait la vicissitude de l'ombre et de la lumière, de sorte que les teintes de l'eau changeaient de minute en minute, comme les teintes du ciel.

— Vous dites : « rien de mieux à y faire ». Peut-être avez-vous l'intention de vous marier? — interrogea Lucio, en examinant le visage de son ami, mais avec bienveillance.

— Ce n'est pas une intention, c'est une nécessité! — répondit Vittorio, en insistant sur le second terme.

— Une nécessité?

— Oui! — fit l'autre, avec le geste par lequel on signifie qu'on se résigne à son destin.

— Pourquoi voulez-vous sacrifier votre indépendance, un bien si précieux?

— Parce que mon indépendance ne me sert à rien. Quel usage en puis-je faire? Quel avantage me vaut-elle? Quel moyen ai-je d'en tirer parti?

L'autre écoutait, attentif, en mâchonnant sa cigarette.

— Ah! c'est un pesant fardeau, de représenter un illustre passé, d'avoir un grand nom! — s'écria Vittorio, comme s'il se

parlait à lui-même, les regards perdus sur les eaux calmes et sombres du lac. — Je suis un Lante, mais de la branche della Scala. Or, depuis trois générations, les Lante della Scala n'ont pas cessé de déchoir, tandis que leurs cousins, les Lante della Rovere, ont su, non seulement conserver, mais encore accroître leur fortune en contractant d'heureuses alliances avec les plus nobles et les plus opulentes familles européennes. Quand je suis né, mon père était déjà pauvre. Aujourd'hui, j'ai trente ans, et je n'ai plus le sou... A vous, Lucio, je puis dire tout cela sans honte. Vous me connaissez depuis longtemps, vous me voulez du bien, et certainement vous me plaignez.

Une affliction sincère et presque ingénue se révélait dans chaque parole du jeune homme, et la façon dont il exprimait cet anxieux souci de sa pauvreté n'éveillait le soupçon d'aucun sentiment bas.

— Alors vous voulez faire un beau mariage? — demanda Lucio, sans la moindre ironie.

— C'est ma mère qui le veut pour moi. Elle m'aime, elle m'adore, elle souffre de notre décadence et de notre misère; ou, pour parler plus exactement, elle souffre de ma misère. Car, si elle désire, espère, invoque ardemment des millions et des millions, c'est pour faire le bonheur de son Vittorio, pour redonner du lustre aux Lante della Scala, pour rendre possible la restauration de notre grand palais de Terni, pour empêcher la vente de notre parc, où il est question d'établir une fabrique.

— Saint-Moritz ne manque pas de jeunes gens en quête de grosses dots, — fit observer Lucio, songeur.

— Oh! je sais, je sais! — repartit mélancoliquement Vittorio. — Je sais fort bien que Saint-Moritz est un lieu de rendez-vous pour les grands et pour les petits chasseurs de dots, pour ceux qui courent après deux cent mille francs et pour ceux qui courent après deux millions. Je sais fort bien que la plupart de ces chasseurs sont des aventuriers, qu'on les tient pour tels, et qu'on les reconnaît à première vue. Croyez-moi, Lucio : rien ne me chagrine plus que d'être confondu avec eux. Je ne suis pas un aventurier, moi; je suis un gentilhomme pauvre, qui, malheureusement pour lui, porte un nom célèbre sans avoir de quoi le soutenir, et qui est incapable de refaire

sa fortune, parce qu'on ne lui a jamais appris à travailler; je suis un fils tendre, auquel une mère adorable impose le devoir d'aller, soit en Engadine, soit ailleurs, par déférence pour l'illustration et pour le décorum de sa maison, tenter une aventure conjugale...

— Pourquoi la tentez-vous, cette aventure, si elle vous déplaît tant? — Pourquoi ne faites-vous pas comprendre à votre mère tout ce qu'il y a de pénible et, peut-être, d'humiliant, dans une pareille entreprise?

— Il faudrait d'abord que j'eusse réussi à me convaincre moi-même, — avoua Vittorio. — Moi aussi, je souffre de ma pauvreté; moi aussi, je m'afflige de notre lente agonie; moi aussi, je porte envie à mes superbes cousins; moi aussi, je désire passionnément le luxe et la puissance... Que voulez-vous? nous avons une âme héréditaire, un cerveau héréditaire, des sens héréditaires. Quelquefois, par un sentiment de dignité personnelle, je me reproche amèrement cette chasse à la dot, que je pratique depuis deux ou trois ans; mais, l'instant d'après, l'obscurité et l'indigence m'inspirent une véritable horreur... Je vous parais sans doute peu estimable; et pourtant je suis un galant homme, oui, un galant homme!

— J'en connais d'autres qui, comme vous, ont le cœur noble, honnête, généreux, et que leur destin réduit à la même extrémité que vous, — déclara Lucio, avec un accent d'amicale sympathie.

Vittorio, avec une muette gratitude, lui serra la main.

A mesure qu'ils avançaient, le décor changeait, prenait un aspect plus agréable. Peu à peu, les nuées s'étaient ramassées derrière eux, sur cette rampe de la Maloja que les voyageurs avaient dépassée depuis quelque temps, et, là-bas, contre la grande muraille, du côté de l'Italie, elles devenaient de plus en plus compactes, de plus en plus sombres, de plus en plus menaçantes. Devant eux, au contraire, le ciel se purifiait, et la lune, très haute, était suspendue au-dessus des élégantes courbes du lac de Sils. Le long de ce lac, autour duquel la nuit épaississait la verdure et que tranchait par le milieu un large faisceau de lumière, s'élevaient des berges montagneuses, couvertes de grands et de petits pins, et, à gauche, contre l'abrupte paroi de roches qu'ils côtoyaient, c'était une succes-

sion d'étroites prairies, de grosses pierres entre lesquelles croissaient des arbres et des arbustes, de buissons odoriférants qu'effleuraient les roues de la voiture. Malgré l'heure tardive, malgré la fatigue du voyage, la beauté des choses commençait à émouvoir les deux voyageurs.

— Ah! si j'avais un autre nom, une autre âme!... — dit Vittorio, après un silence.

— Eh bien, que feriez-vous?

— Je me contenterais de ce que j'ai. A nous deux, ma mère et moi, nous disposons d'environ douze mille livres de rente : c'est ce qui nous resterait, après que nous aurions vendu tous nos immeubles et payé tous nos créanciers. Douze mille livres de rente! Avec un autre nom et avec une autre âme, ce serait assez pour vivre honorablement, à ce qu'il me semble... Et j'épouserais Livia Lante della Scala!

— Une parente?

— Une cousine.... Et si gracieuse, si douce, si gentille!

— Pauvre?

— Encore plus pauvre que moi. Pas de dot. Un grand nom, un illustre passé; mais pas de dot!

— Elle vous aime?

— Elle m'aime profondément, d'un amour qui se tait, sans aucun espoir, mais avec sérénité... Ah! la chère créature!

Et il laissa échapper un soupir, tandis que, à travers les arbres, ses yeux regardaient au loin les blanches et modestes maisons de Sils-Maria.

— Vous, Vittorio, est-ce que vous l'aimez?

— J'ai pour elle beaucoup d'affection, mais pas autre chose.

— Vous seriez heureux avec elle?

— Oui, si j'étais un autre homme...

Ensuite ils restèrent longtemps silencieux. Par une de ces transfigurations rapides qui, dans la haute montagne, ont d'étonnantes violences ou des suavités imprévues, le ciel nocturne était devenu limpide comme le cristal. L'air s'était fait si diaphane que, sous le clair de lune, on distinguait avec netteté les objets les plus lointains.

Une bise glaciale, piquante, vivifiante, ridait les eaux du lac. Derrière eux, tout là-bas, il restait un amas de nuages noirs; mais ni l'un ni l'autre ne se retournait pour le regarder. La

nuit d'été rendait visibles toutes choses : — les nobles monts aux cimes solitaires, qui se dessinaient en lignes amples et précises; les grands bois qui bordaient le lac; les petits bois qui ressemblaient à autant d'îles mignonnes, toutes noires sous le clair de lune; les immenses prairies où des ruisseaux et de minuscules torrents couraient sous l'herbe fine, avec un doux murmure; les villages endormis, où, sur le devant des petites fenêtres closes, les roses de Damas, les géraniums et les gentianes dormaient aussi leur sommeil de fleurs. — Dressées parmi le vert obscur du dernier bosquet, les tours de la villa Story annonçaient que le terme du voyage était proche. Et les deux jeunes gens, presque arrivés au but, endoloris dans tous leurs membres, exaltés par l'exploration trop profonde qu'ils venaient de faire en eux-mêmes et par la confession quasi involontaire de ce que leur sort avait de douloureux et de fatal, exaltés aussi par l'étrange surexcitation que donnait à leur vie intérieure la solennité de cette nuit solitaire, par l'austère et suggestif silence qui les enveloppait dans cette lumière apaisée, en présence de cette beauté dont ils ressentaient, sans y prendre garde, la simplicité idéale, — les deux jeunes gens souhaitèrent d'avoir un autre cœur, une autre âme, un autre destin, souhaitèrent que rien de ce qui leur était advenu ne leur advînt de nouveau, que tout leur passé fût aboli, que tout se modifiât en eux et autour d'eux, personnes, sentiments, événements... Désir sincère, mais qui ne dura qu'une minute!

Ils avaient en face d'eux le lit pierreux de l'Inn, et leur voiture franchissait le petit pont de bois, posé à cheval sur la bruyante rivière, à l'entrée de Saint-Moritz-Bad. Ils avaient autour d'eux les petites maisons blanches, disséminées entre les arbres, sur les pentes, les clochers des églises qui s'élevaient par-dessus les masses de la verdure, les hôtels colossaux sur lesquels flottait, agité par la froide bise, l'étendard rouge à la croix blanche, et, là-haut, tout là-haut, assis sur la croupe de la colline, Saint-Moritz-Dorf, blanc de lune. Tout désir pur, tout désir probe et vertueux s'évanouit subitement : ils ne se rappelèrent plus rien; ils redevinrent les hommes d'autrefois, les hommes de toujours. Leurs nerfs, leurs sens, se tendirent avidement vers la jouissance, vers le luxe, vers la volupté; leur esprit fut mordu par la curiosité poignante de

nouvelles amours, de nouvelles amourettes qui dureraient une heure, une journée, un mois. Bref, tout ce qu'ils avaient été, ils le furent encore.

*
* *

Avec un joli rire mutin, qui faisait voir l'émail des dents fines entre les lèvres rouges comme un œillet, Mabel Clarks comptait, du bout de son ombrelle, les bagages chargés sur le chariot : — d'immenses malles en cuir jaune ou marron, les unes longues et plates, les autres épaisses et massives, avec des serrures et des fermoirs de cuivre poli, avec de larges bandes peintes en blanc, bordées de vermillon, sur lesquelles ressortait un gros C cramoisi. — Debout sous la marquise de la petite et coquette station de Coire, au milieu de la foule qui s'agitait en attendant le départ de l'*Engadine-express*, Mabel, grande, mince, bien prise dans un « costume tailleur » gris perle qui faisait valoir les lignes de sa grâce juvénile, — une grâce qui n'était pas dénuée de robustesse et de force, — regardait les hommes de peine occupés à mettre ses bagages dans le fourgon. Elle compta jusqu'à dix-huit malles, de toutes les formes, de toutes les dimensions, ornées de ce gros C cramoisi qui tirait les yeux.

— Dix-huit! — s'écria-t-elle, en se retournant. — C'est bien cela, n'est-ce pas, Mrs. Broughton? Il y en a bien dix-huit?

Une femme déjà mûre, aux cheveux plutôt blancs que gris, convenablement vêtue de noir, répondit que oui, par un signe de tête où il y avait du respect.

— Vous êtes sûre qu'il ne manque rien, Mrs. Broughton? insista Mabel avec un imperceptible froncement des sourcils châtain foncé qui s'arquaient délicatement sur son front pur. Dix-huit, il me semble que c'est peu, pour ma mère et pour moi.

— Mrs. Clarks recevra encore quatre caisses de Paris. Tout n'était pas prêt, chez les couturiers, au moment de notre départ...

— Ah! bon, alors, — fit Mabel, en secouant joliment sa tête chargée d'une luxuriante chevelure.

Et, tournant le dos, elle se dirigea vers sa mère, qui, installée

sous la marquise de la gare, à une petite table du buffet, s'était fait servir une tasse de thé, mais ne la buvait pas. Mabel dut traverser plusieurs groupes de gens qui se disposaient à partir; et enfin, après quelques heurts et quelques bousculades, elle rejoignit Mrs. Clarks.

— Vous êtes bien, mère? — lui demanda-t-elle brièvement, avec un petit sourire.

— Oui, bien; mais je m'ennuie, — répondit Mrs. Clarks, en hochant la tête et en regardant la foule avec une expression de dégoût hautain et taciturne.

Sur le quai allaient et venaient, se promenaient, s'arrêtaient, se précipitaient, des hommes, des femmes et des enfants, arrivés là par différents trains pour y prendre celui de l'Engadine. Il y avait de vieilles dames vêtues d'étoffes sombres, coiffées de chapeaux ronds auxquels pendait un voile bleu ou brun, ayant de grosses cravates de fourrure nouées autour du cou, pour se défendre contre l'air froid qui les avait surprises à la descente du wagon; il y avait des jeunes femmes vêtues d'étoffes claires, couvertes d'amples manteaux de voyage, légers et de couleurs gaies, qu'elles laissaient entrebâillés et sous lesquels on apercevait les jupes, trop courtes pour cacher les pieds chaussés avec élégance, tandis que leurs chapeaux étaient enveloppés dans un nuage de gaze blanche; il y avait des jouvencelles à la taille mince et fine, aux jupes bleu foncé, gris foncé, aux chemisettes blanches et molles, sortant de jaquettes bien ajustées, couleur noisette, aux petites têtes blondes, brunes ou châtaines, auréolées de gaze bleu pâle, gris pâle, rose pâle, gris d'argent; il y avait des fillettes en jupes courtes, aux longs cheveux ondulés qui s'échappaient de larges chapeaux rouges et qui ruisselaient sur les épaules, aux longues boucles blondes qui s'échappaient d'amples coiffes de batiste, chargées de broderies; il y avait des bambins et des bambines d'âges différents, dont tous les pas étaient surveillés par des bonnes, par des gouvernantes, par des institutrices; il y avait même un nourrisson qu'une nourrice, habillée d'une robe à raies blanches et grises, drapée dans un grand manteau blanc et gris, avec une touffe de rubans blancs, tuyautés, autour du chignon, tenait sur ses bras, enveloppé d'une pelisse blanche, tout rose dans son sommeil enfantin.

Il y avait aussi, entremêlés aux femmes, des hommes de tous les pays et de tous les âges, qui les accompagnaient, qui les quittaient, qui revenaient vers elles, qui discutaient avec elles : des vieux, grands et maigres, au visage énergique et pourtant fin, complètement rasés, sans un poil de barbe, ayant dans la physionomie et dans toute la personne une indéniable distinction aristocratique, — les Anglais ; — des vieux, trapus, à la face allumée, aux grosses moustaches, à l'expression joviale et insouciante, — les Français ; — des hommes mûrs, les uns au visage fatigué, mais gardant des restes d'une beauté virile, les autres ravagés par l'excès des plaisirs ; de jeunes hommes, robustes, bien faits, dont le visage, peut-être régulier, peut-être irréprochable, manquait d'expression ; de jeunes hommes dont la personne élégante était grêle et débile, dont la carnation était sans couleur, dont l'aspect dénotait par mille signes la faible santé. Outre ces variétés curieuses, il y avait encore une multitude d'hommes franchement laids, laids à des degrés différents et de manières différentes, mais qui, par leurs maintiens divers, exprimaient toujours la sottise, qui portaient sur leurs physionomies un orgueil, une rudesse dissemblables selon les âges et selon les conditions, qui manifestaient de cent façons une même grossièreté autoritaire, et qui, d'une voix haute et insolente, parlaient allemand.

Non moins que les caractères, les vêtements permettaient de distinguer ceux que les trains de Londres, de Bruxelles, de Vienne, de Berlin, de Saint-Pétersbourg avaient réunis à Bâle, à Landeck, à Bregenz, pour prendre le train cosmopolite de l'Engadine : — l'Anglais, aux chaussures blanches, au grand surtout d'étoffe à carreaux, au pantalon relevé sur le cou-de-pied, à la casquette de drap pourvue d'une visière luisante et d'oreillettes, que plusieurs avaient déjà rabattues pour se garantir du froid ; — le Français, au pardessus léger et clair, dans lequel il se serrait, déjà frileux, déjà transi par le vent trop aigre de la montagne ; — le Germain, vêtu d'habits trop larges, trop longs, mal coupés, tristes de couleur, sur lesquels, il avait endossé des manteaux bizarres, des capotes marron qui descendaient jusqu'aux pieds, des cabans jaunâtres, des pèlerines rondes et vertes, souvent aussi affublé du costume tyrolien, culotte courte, vareuse à gros plis, ajustée

à la taille par une ceinture de même laine, chapeau trop petit, à bords trop étroits, vert comme le costume, orné en arrière d'une petite plume semblable à un point d'interrogation, tout cela colloqué sur un corps gros et gras, ou large et osseux, sur une caboche carrée, aux joues rougeâtres, aux moustaches blondasses, à la nuque pelée, plissée, violacée. Un seul d'entre ces Teutons, barbu et déjà grisonnant, avait la stature majestueuse, la tête robuste, le visage éclairé par des yeux d'un bleu très doux, et il se tenait à l'écart, sans bouger, sans rien dire.

Tandis que s'accomplissait, la longue et difficile besogne de charger les énormes entassements de bagages, Mabel Clarks, debout près de sa mère, considérait, de ses grands yeux gris, ouverts sur la vie avec une ardente curiosité, la cohue qui s'agitait autour d'elle. D'un geste plutôt masculin, elle tenait son ombrelle à deux mains, derrière son dos, et, sous son voile fin de gaze blanche, la masse de ses cheveux châtains, disposée singulièrement, paraissait rompre l'équilibre du chapeau. Non loin d'elle, deux femmes étaient assises près d'une autre table du buffet : l'une de ces femmes était une personne sans âge, vêtue de noir, coiffée d'un chapeau noir et d'un voile gris foncé ; l'autre était une très jeune femme, qui se penchait pour écrire des adresses sur des cartes postales. On ne voyait d'elle que la ligne d'une joue blanche et délicate, l'arc d'une bouche mignonne, mais close et sans sourire, des cheveux d'un blond très clair, doux à l'œil, une main fine, un peu longue, qui courait sur les cartes postales.

— Une Anglaise, — dit Mabel, comme pour elle-même, avec une légère et très coquette moue de mépris.

— Oui, — approuva la mère, avec une moue encore plus dédaigneuse.

Celle qui écrivait leva la tête, et l'on aperçut un visage très pâle, une carnation transparente, arrosée d'un sang pauvre, des yeux bleus, purs comme des étoiles, un ensemble candide et virginal dont l'expression était encore mise en valeur par le costume de voyage, tout blanc. La moue de Mabel devint plus marquée sur ses jolies lèvres, un peu moqueuses.

— Une poitrinaire, peut-être, — murmura la mère, avec un fort accent américain.

Les yeux de Mabel se détournèrent, attirés par une autre figure féminine. C'était une jeune femme aspergeant de gouttes d'eau une grosse botte de roses qu'elle serrait contre sa poitrine, — des roses déjà fanées par la longueur du voyage. — Grande, maigre, svelte, elle avait la tête petite, droite et fière, des cheveux d'un blond cendré qu'emprisonnait une voilette noire à petits pois blancs, sous un chapeau noir à plumes blanches; son visage très fin n'offrait pas la véritable beauté, mais séduisait par la parfaite harmonie des lignes; et ce qui distinguait toute sa personne, c'était la sobriété des attitudes et des gestes, une indifférence presque oublieuse et peut-être dédaigneuse pour tout ce qui se passait autour d'elle.

Deux ou trois fois, Mabel l'examina de la tête aux pieds, d'assez près, fit quelques gestes vifs, pour attirer sur elle-même l'attention de cette voyageuse. Mais l'autre ne se retourna pas, ne s'aperçut de rien, conserva son air de distraction gracieux et superbe.

— Une Française. Elle est exquise! — soupira Mabel.

Des cris gutturaux, poussés en allemand, annonçaient enfin que le train de l'Engadine allait partir, et la foule cosmopolite se pressait aux portières, chargée des petits colis qu'elle colporte partout avec elle, — raquettes de tennis enfermées dans leurs étuis de toile, manteaux d'excursion jetés sur le bras, cannes de montagne à pointes ferrées, à poignées noires et courbes, faites avec des cornes de chamois, fourreaux de cuir contenant les *clubs* du *golf*. — Lorsque les femmes montaient dans les wagons, elles montraient, par-dessous leurs jupes courtes, blanches, grises, bleu foncé, marron clair, leurs petits pieds chaussés de diverses façons, les uns comme s'ils devaient trotter sur les boulevards de Paris, les autres comme s'ils devaient escalader tout de suite le Piz Bernina.

Tandis que Mabel et sa mère, suivies par Mrs. Broughton, pas à pas, comme par une ombre, se dirigeaient sans trop se hâter vers le compartiment qui était loué pour elles, un employé du chemin de fer s'avança, paraissant chercher quelqu'un dans la foule et tenant à la main une enveloppe jaune. Aussitôt Mrs. Clarks lui fit signe d'approcher.

— Un télégramme au nom de Clarks?

— Oui, — répondit l'employé, en présentant le télégramme.

Madame Clarks le parcourut des yeux, puis le posa sur la banquette.

— C'est de mon père?... Il va bien? — demanda Mabel, à fleur de lèvres.

— Oui, bien.

Les voix tudesques des employés du chemin de fer continuaient à retentir :

— Les voyageurs pour Tiefencastel, Preda, Bergun, Samaden, Saint-Moritz, en voiture!

Au moment où le train s'ébranlait, bondé, il y eut encore, par les portières closes, des apparitions et des disparitions de têtes voilées de blanc, de gris, de bleu, de marron, une fluctuation de visages frais ou flétris, derrière les voiles; et quelques larges faces au teint enluminé, aux grosses moustaches jaunâtres, au petit chapeau tyrolien planté sur un front carré, se penchèrent au dehors pour échanger en allemand des paroles sonores et dures avec des hommes qui pouvaient être des frères, arrêtés sur le quai. Ensuite, pendant quelques minutes, on entendit un bruit de glaces relevées brusquement, contre la bise du soir qui fraîchissait, qui devenait presque glaciale; et aucun visage ne se montra plus aux portières, pour regarder le paysage où la Tamina creuse sous de gigantesques roches ses gouffres et ses tourbillons, tandis qu'autour des villas blanches, plus italiennes que suisses, rient les jardins de la Rezia, émaillés de fleurs.

Dans leur compartiment réservé, — six places pour trois personnes, — Mrs. Clarks et Miss Mabel, la femme et la fille de ce John Clarks, chef de la puissante maison des Clarks de New-York, dont on estimait à six cents millions le capital, se tenaient tranquilles et silencieuses. Elles recevaient de Mrs. Broughton les soins les plus minutieux, afin que ce reste de voyage, — trois heures et demie jusqu'à Saint-Moritz, — fût pour elles aussi confortable que possible; et Mrs. Clarks acceptait ces attentions empressées avec l'air d'une idole froide et taciturne.

Mrs. Broughton avait déroulé de grandes couvertures de voyage, façonnées avec cette fourrure si légère et si douce que fournit le duvet blanc et gris de l'eider, et elle en avait

enveloppé les deux voyageuses. Elle avait tiré de leurs housses cinq ou six coussins gonflés pareillement d'édredon, habillés de cuir repoussé, de soie *liberty*, de dentelle, et elle les avait placés derrière les épaules et sous les flancs de Mrs. Clarks. Elle avait fait jouer longuement un grand vaporisateur monté en or, fait pleuvoir dans l'air, sur les glaces, sur les sièges, une bruine d'eau de Cologne mêlée à un autre parfum plus capiteux, peut-être à un désinfectant. Elle avait suspendu à l'étoffe qui capitonnait les cloisons du compartiment deux ou trois lampes électriques portatives, qu'elle allumerait quand la nuit serait venue, pour qu'on y vît mieux, si l'on voulait lire. Puis elle avait ouvert un sac de cuir rouge, où un nécessaire très riche, destiné à préparer et à servir le thé dans le train, émettait les chaudes scintillations du vermeil; et, finalement, elle avait adressé un regard respectueux et interrogatif à sa maîtresse âgée, Mrs. Clarks, qui ne s'en était pas aperçue ou qui n'avait pas daigné s'en apercevoir, un autre regard à sa jeune maîtresse, Mabel Clarks, qui y avait répondu par un petit geste de refus; et alors elle était allée s'asseoir dans le coin le plus éloigné du compartiment, avait extrait d'un réticule un carnet pourvu d'un mince crayon, et s'était mise à écrire des notes et des chiffres. Tout à coup, Mrs. Clarks sortit de son orgueilleuse torpeur et demanda :

— Broughton, où sont la petite et la grande valise ?

L'autre comprit tout de suite ce dont il s'agissait, et, se levant, elle indiqua dans le filet deux valises, ou, pour mieux dire, deux coffrets en cuir de Russie, jaunes, avec des fermoirs et des serrures d'acier.

— J'ai vérifié avant de partir, — déclara-t-elle.

Mabel dit :

— Mère, avez-vous pris votre grand collier de perles?

— Oui, chérie,

— Et votre grand diadème?... Et la tiare, mère, la tiare?

— Oui, certainement.

— Et tout le reste, mère, l'avez-vous emporté?

— Oui. C'était indispensable.

Mabel approuva, d'un sourire charmant. Et elle dit encore :

— Mère, on prétend qu'à Saint-Moritz les Anglaises et les Italiennes ont des joyaux incomparables...

— Vous croyez cela, Mabel?

— On le prétend!... Et aussi quelques Américaines du Sud... D'énormes perles, des diamants énormes...

— Et ces joyaux seraient plus beaux que les miens? Vous croyez cela, Mabel?

Pour la première fois, une vive inquiétude anima ce visage de marbre.

— Non, cela me semble impossible! — répondit Mabel, songeuse.

— Et à moi aussi.

Dans le compartiment voisin se trouvaient deux dames, qui avaient également loué les six places pour elles seules. L'une était une femme d'une trentaine d'années, à la face pâle, quoique faiblement rougie sur les pommettes, aux yeux merveilleux où la pupille était d'un gris foncé, doux comme le velours, tandis que le blanc du globe avait des reflets d'azur, à la bouche spirituelle, sinueuse, plutôt expressive que belle, aux cheveux châtains, très fins, très lustrés, massés sur la nuque et ondulés sur les tempes. Elle devait être grande et paraissait bien faite; mais, sur les tempes, à fleur de peau, s'entrecroisait un réseau de veines bleues; mais les oreilles mignonnes avaient la blancheur de l'hostie; mais une des mains, sortie du gant de Suède jaune, montrait des doigts longs, fuselés et décharnés. L'autre dame, celle qui accompagnait la première, lui ressemblait de tous points, mais avec trente ans de plus : elle était grasse, grosse, avait une face allongée qui exprimait une bonté parfaite; et, dans ses grands yeux restés puérils, on remarquait un vague sentiment d'effroi. La plus jeune était vêtue de drap blanc; mais, pardessus, elle portait une longue jaquette de loutre aux revers de chinchilla, d'un gris fin, qui s'harmonisait avec sa grâce un peu maladive, et elle demeurait enfermée dans cette fourrure, frileusement, la tête renfoncée dans le collet. De temps à autre, elle toussotait; et alors la dame âgée s'agitait, se troublait, l'interrogeait en allemand, sur un ton d'anxiété. La jeune femme répondait à peine, d'une voix qui n'était qu'un souffle, et elle se reculait dans son coin, fermait les yeux, rêvait. Une odeur de santal émanait de sa personne. C'était la baronne Elsa von Landau, et, dans le filet, tous ses menus

bagages, très élégants, portaient ses initiales surmontées d'un tortil.

Dans le compartiment suivant, où il n'y avait aussi que des femmes, on gardait le silence. L'exquise Française aux roses fanées avait toujours l'air d'une personne qui ne voit rien et qui n'entend rien, parce qu'elle ne veut ni voir ni entendre; ses mains, gantées de blanc, tenaient un livre dont le titre, caché sous un fourreau de soie ancienne, demeurait invisible; et elle en tournait rarement les pages, n'ayant peut-être ce livre entre les mains que pour se dispenser de faire attention à ses voisines. L'une des voisines était une dame brune, aux sourcils fins et arqués, aux yeux noirs, brûlants de passion, aux lèvres charnues et fraîches; et toute cette beauté était avivée et dénaturée par le fard des joues, par le kohl des yeux, par le carmin des lèvres. Très jeune encore, cette dame était maquillée comme une vieille; et elle étudiait sa voisine, la Française, au visage noblement pâle, aux cheveux à peine ondulés, aux paupières mates qui s'abaissaient sur un regard doux et fier, au costume où le noir et le blanc se mêlaient avec une sobriété exquise. De temps à autre, cette jeune femme, si bizarrement fardée, échangeait quelques mots avec son mari, lorsque celui-ci venait la voir, d'un autre compartiment où il avait trouvé une place. Le mari, grand et gros, avait une physionomie dure et portait d'énormes anneaux aux doigts. L'un et l'autre parlaient espagnol. Là était aussi cette frêle Anglaise, qui, penchée à une petite table, avait écrit des adresses de cartes postales, sur le quai de la station; et elle se tenait immobile et muette près de la glace qui donnait sur le couloir, de sorte qu'on pouvait distinguer enfin toute la pureté virginale de sa face, estompée par l'ombre bleuâtre du voile. Il semblait que, sous sa carnation de nacre, chaque battement des artères fît couler une onde rose; et ses lèvres serrées, ses yeux de pervenche qui se fixaient avec une douce candeur, tout en elle dénotait la beauté frêle et fascinante des femmes anglo-saxonnes. Sa compagne était à côté d'elle, mais ne lui parlait pas : apparemment, cette compagne était accoutumée aux patients silences des longs voyages.

Tandis que le train, avec son interminable file de voitures, franchissait le difficile passage de l'Albula, en décrivant des

courbes bizarres et en faisant d'incompréhensibles circuits, tandis qu'il roulait sur des ponts audacieux et sur des viaducs follement téméraires, tandis qu'il montait plus haut, toujours plus haut, jusqu'à Thusis, jusqu'à Solis, jusqu'à Tiefencastel, pas un de ces voyageurs n'accordait le moindre intérêt à cette étrange et puissante ascension. Ici, l'on causait avec vivacité, — en allemand, en français, en anglais; — là, on dormait, chacun à sa place; ailleurs, deux hommes et deux femmes jouaient au bridge; quelques-uns, à la clarté des lampes, essayaient de lire d'immenses journaux, la *Kœlnische Zeitung*, le *Times*, le *Temps*. Des institutrices et des gouvernantes surveillaient deux ou trois compartiments remplis de fillettes et de bébés; un précepteur français, prêtre, parlait tout bas à un adolescent qu'il accompagnait; la nourrice promenait son poupon, d'un pas lent et grave, dans le couloir. Dans ce couloir allaient et venaient aussi quelques jeunes hommes, d'un air frileux, jetant des coups d'œil dans tous les compartiments où il y avait des femmes, et s'arrêtant, une seconde, près des glaces derrière lesquelles ils entrevoyaient un jeune profil féminin.

Non, personne ne s'intéressait, personne ne daignait s'intéresser à cette nuit d'été où l'on gravissait les altitudes du Lenzer-Horn, où l'on montait, montait toujours, jusqu'à Filisur, jusqu'à Bergün, où l'on s'enfonçait dans les entrailles des monts, où l'on en sortait pour traverser des vallées profondes, où l'on laissait derrière soi, à droite, à gauche, des pics neigeux, où l'on chevauchait sur des arches fantastiques reliant entre elles les deux rives des précipices. Personne ne savait rien, personne ne voulait rien savoir de ces parfums alpestres qui embaumaient la nuit, de ces voix qui, s'élevant des forêts, des prés et des eaux, formaient autour du train un grand chœur sans paroles. Personne ne se représentait, personne ne voulait se représenter tout ce qu'il y avait eu de pénible, de redoutable, de mortel, à construire cette voie ferrée dans la haute montagne, et combien de vies humaines avait dû coûter un pareil labeur.

Les femmes sommeillaient, réfléchissaient, rêvaient, à l'abri de leurs voiles; et elles dissimulaient toutes leur impatience d'arriver au terme vers lequel les portait, soit une âpre passion, soit un sentiment paisible, soit une curiosité indomptable, soit un besoin de guérir, soit un rêve humble et secret. Quel-

ques-unes causaient, pour tromper l'attente : elles échangeaient des noms d'hôtels, et les habituées de l'Engadine instruisaient les novices, d'un air entendu.

Mais, lorsque le nom de Samaden résonna dans la nuit, sec et distinct, chacun comprit que le but était proche; et alors toutes les torpeurs se secouèrent, tous les silences prirent fin, tous les rêves s'enfuirent devant la réalité. Ce fut, aux fenêtres et aux portières, une presse de gens qui s'étaient mis debout tous ensemble. Quelques minutes plus tard, d'une extrémité à l'autre du train, un mot fut prononcé par cent bouches, répété sur tous les tons, à voix basse, à haute voix :

— Saint-Moritz... Saint-Moritz... Saint-Moritz...

Dans la nuit obscure, le spectacle qui s'étalait sous les yeux des voyageurs avait l'aspect d'un large et profond décor de théâtre. Toute la colline étincelait de lumières, les unes faibles, les autres flamboyantes. Celles du Palace-Hôtel étaient disposées en guirlandes coquettes et poétiques; celles du Schweizerhof, en lignes droites et monotones. Le Grand-Hôtel, avec ses innombrables fenêtres illuminées, ressemblait à un immense château de carton, percé de mille trous. Là-haut, tout là-haut, vers les cimes, l'Hôtel Kulm déployait sur le flanc de la montagne la triple rangée de ses feux. Autour de ces hôtels gigantesques, les autres hôtels, plus petits, brillaient plus modestement. Et de tous ces édifices, de tous ces festons de lampadaires qui éclairaient l'avenue depuis la gare jusqu'au village, depuis la station jusqu'aux bains, les petites flammes se reflétaient merveilleusement dans le lac sombre, si bien que la clarté se multipliait et que les yeux et l'esprit en restaient éblouis. De l'autre côté, sur la rive opposée, le bois qui borde l'eau n'avait pas une maison, pas une lumière; au-dessus de ce bois, sur le Piz Rosatsch, les blancheurs de la neige étaient rendues plus vives par l'obscurité environnante; dans le lointain, sur le Piz Julier, sur le Piz d'Albana, sur le Piz Polaschin, d'autres neiges blanchissaient; et, plus loin encore, la Margna dressait son double sommet neigeux.

Le train s'arrêta dans la petite gare terminus, avec un tapage de portières qui s'ouvraient, et il y eut une poussée, une bousculade : tout le monde voulait descendre, voulait toucher enfin cette terre de promission, se plonger dans cette lumière.

Çà et là couraient les cochers des voitures, pour offrir leurs services aux arrivants. On déchargeait à grand bruit malles sur malles ; des charrettes à bras partaient, d'autres revenaient, à une allure très rapide. Les omnibus blancs, verts, gris, s'emplissaient de voyageurs ; les landaus pleins démarraient, s'éloignaient au trot vif de leurs chevaux, s'en allant vers le Dorf, vers le Bad, vers les villas qui bordent le lac.

Autour de Mrs. Clarks et de l'adorable Mabel se pressaient en cercle des employés, des domestiques, des hommes de peine. Le secrétaire du Palace-Hôtel était accouru en toute hâte, avec une voiture particulière, et, très obséquieux, il parlait à ces dames en anglais, d'une voix émue. La mère, toujours tranquille, recevait ses hommages, d'un air indifférent, et Mabel souriait à l'illumination de ce village perché sur la hauteur, de ce village où elle allait fixer pour un mois son active et joyeuse existence, où sa jeunesse fraîche et forte s'enivrerait de vie.

Mrs Clarks et sa fille partirent en voiture, avec Mrs Broughton et avec le secrétaire. L'exquise Française partit en voiture, seule, toujours calme, toujours distraite, se dirigeant vers le Palace. En voiture partit aussi, après avoir fait relever la capote, la Viennoise à la grande jaquette de loutre, cette jeune femme qui, imprégnée d'une odeur de santal, toussait de temps à autre, et elle s'en alla vers Saint-Moritz-Bad, emmenant avec elle sa grosse mère aux yeux effarés. La jeune Espagnole, si fardée, que son mari conduisait au Grand-Hôtel, se querellait avec lui dans un langage rapide, parce qu'elle jugeait ridicule de descendre ailleurs qu'à ce Palace-Hôtel où elle avait vu se rendre tant de gens d'aristocratique apparence. Mais aucun de ceux qui montaient en voiture, ou qui se casaient dans les omnibus, ou qui s'engageaient à pied sur le chemin du Dorf, n'accorda un coup d'œil aux majestueuses montagnes, aux crêtes superbes, voisines du ciel, aux paisibles et sombres eaux du lac, aux noires forêts d'où s'exhalaient des senteurs fraîches et pénétrantes. Ils frémissaient tous de la satisfaction d'être arrivés, et leur seul désir était de se plonger dans cette atmosphère où s'exalte la vie, dans cette lumière, dans ce luxe, dans toutes les jouissances. Seule la jeune Anglaise au visage de vierge, avant de monter dans l'omnibus

du Kulm, releva son voile, tourna ses yeux de pervenche vers les hauteurs neigeuses, désertes, solennelles; et, pour la première fois, un sourire fleurit sur ses lèvres.

II

L'horloge au cadran bleu, aux heures marquées en or, qui orne le haut et mince clocher de l'église anglicane, sonna dix coups; et, du Dorf, cette voix grave et harmonieuse se propagea en ondes fuyantes, à travers la pure et fraîche atmosphère du matin.

Debout à la porte de l'Hôtel Caspar Badrutt, Don Lucio Sabini, vêtu d'un veston qui faisait valoir l'aristocratique élégance de sa taille élancée et de sa maigre personne, le visage reposé et serein sous un chapeau gris cendre, en feutre mou, les mains gantées de gris, regarda l'heure à sa montre. Puis, d'un pas égal, élastique, en promenant autour de lui des yeux tranquilles et clairs, en les arrêtant, ces yeux curieux de toutes choses, soit sur le bleu turquoise du ciel, soit sur le bleu saphir du lac, soit sur le vert sinople des pins, soit sur le vert céladon des prairies humides de rosée, la physionomie cordiale et, à certains moments, comme imprégnée de tendresse, il prit le chemin par où l'on va du Dorf au Bad.

Il marchait sur le trottoir. Devant lui, vêtue d'un costume mauve dont la coupe était correcte, peut-être un peu sévère, coiffée d'un petit chapeau blanc qu'enveloppait un léger voile mauve, une femme aussi marchait d'un pas égal. Tout de suite, à l'attitude, aux cheveux d'un blond éteint, au fier profil, à la carnation mate, il reconnut la comtesse Marcelle de La Ferté-Guyon, jeune dame française à laquelle il avait été présenté l'année précédente et qui exerçait sur lui l'attraction spéciale dont sont douées ces figures de femmes taciturnes, hautaines, aimant à s'entourer de mystère pour dissimuler une passion, une souffrance, un drame, ou peut-être pour cacher la sécheresse et la froideur survenues en elles après la mort de tout cela.

— Je vous dérange, madame? — demanda-t-il, après avoir salué avec cette aimable aisance qui lui était particulière.

— Non, — répondit-elle, en esquissant un imperceptible sourire où il y avait de la courtoisie et de l'orgueil. — Je vais à Saint-Moritz-Bad.

— J'y vais aussi... Vous vous promenez, comme moi?

— Comme vous, non, je ne pense pas, — fit-elle, d'un air indulgent.

— Et pourquoi, madame?

La comtesse garda le silence un instant, comme si elle hésitait à parler.

— Je vais à l'église, — dit-elle enfin, très vite et à voix basse.

— Ah! — s'écria-t-il, surpris. — Est-ce donc jour de fête?

— Non, ce n'est pas jour de fête.

— Vous aimez mieux aller à l'église catholique du Bad qu'à celle du Dorf?

— Oui. On y rencontre moins de gens de notre monde...

— J'espère que vous prierez pour tous les pécheurs? — continua-t-il, essayant de sourire afin d'égayer ce mélancolique entretien.

— Je le ferais volontiers, — répondit-elle vaguement.

— Alors, je suis certain d'obtenir par votre intercession la miséricorde du ciel.

Elle le regarda, de ses yeux où, peut-être, où, sûrement, dans les heures de solitude, des larmes avaient coulé à flots, les troublant pour jamais. Il s'inclina, serra la main offerte; et, aussitôt qu'elle l'eût quitté, il hâta le pas, pour mettre de la distance entre elle et lui, pour ne pas la gêner.

« C'est une tour d'ivoire, — se disait-il, en cheminant, léger, dans l'air vif. — Mais elle est si intéressante! »

Et, durant une minute, pris d'un âpre désir de dominer et de pénétrer cette âme close, il médita de se faire conter par Francis Mornand, par celui qui était la gazette mondaine de l'Engadine, toute l'histoire de la comtesse, puis, quand il connaîtrait ce long martyre, de mettre le siège devant ce cœur et de remporter une victoire d'autant plus précieuse que personne ne réussissait plus, que personne n'avait peut-être jamais réussi à en forcer l'entrée. Ce désir était chez lui l'effet

du violent appétit de conquête par lequel ce prisonnier tâchait de se démontrer à lui-même sa propre liberté.

Mais une autre femme venait à sa rencontre, et, avant même qu'elle l'eût rejoint, elle lui jeta un sourire. C'était une jeune fille, une Roumaine, Lia Norescu; et elle montait au Dorf, d'un pas alerte, tandis qu'une dame âgée, sa mère, la suivait plus lentement. Lia Norescu était d'une beauté rare : grands yeux sombres, longs cils bruns, jolie bouche aux coins légèrement retroussés, comme celle d'une statue grecque d'Érigone, carnation d'ivoire sous laquelle transparaissait le rouge de la santé. Mais, par instants, les yeux devenaient durs, avaient des regards inquisiteurs; la bouche s'entr'ouvrait pour un sourire où il y avait de la moquerie et du dépit; tout le visage, fleuri de jeunesse et de beauté, devenait une fleur chargée de poison.

Lucio s'arrêta devant elle, et une conversation s'engagea entre eux, gaie, piquante, un peu acerbe, à laquelle la mère s'abstint de prendre part, mais qu'elle écouta d'un air indulgent.

— Vous voici enfin arrivée, divine Lia! — s'écria-t-il en retenant un peu dans ses mains la menotte gantée de blanc. — Sans vous, Saint-Moritz était mort!

— C'est le Comité d'initiative pour l'embellissement de Saint-Moritz qui m'a fait venir, — répondit-elle en riant, — Le Kurverein m'a écrit, et je n'ai pu résister à ses instances.

— Combien avez-vous d'adorateurs, cette année? Combien de « flirts »?

— Beaucoup, beaucoup, trop! Je pourrais en céder à d'autres jeunes filles.

— Anciens ou nouveaux, ces flirts?

— Anciens et nouveaux. Surtout nouveaux.

— Les soupirants sont beaux garçons, riches, amusants?

— Presque tous ennuyeux.

Et une moue de dédain contracta cette bouche pareille à une rose, tandis que les yeux prenaient une expression mauvaise. A son tour, elle demanda :

— Et vous, Sabini, avec qui flirtez-vous?

— Je flirterais avec vous, si vous me le permettiez; mais vous m'avez toujours éconduit.

— Certes!

— Et vous persistez à m'éconduire ?

— Je persiste... Pourquoi ne flirtez-vous pas avec madame Lawrence, avec la belle, la céleste madame Lawrence, la *professional beauty* de cette année ?

— Grand merci! Trop belle pour moi! Elle a, comme vous, douze flirts.

— J'en ai quatorze! — repartit promptement la Roumaine, avec un éclair dans les prunelles. — Et Miss Mabel Clarks, la nymphe aux cinquante millions, aux cent millions, aux cent cinquante millions, pourquoi ne lui faites-vous pas la cour?

Jamais, dans une gracieuse bouche de femme, dans une voix jeune et suave, qui parlait le français avec une pureté irréprochable, n'avaient sifflé tant d'ironie et tant d'amertume.

— Je ne fais pas la cour aux filles millionnaires, — déclara Lucio, d'un ton devenu un peu froid.

— C'est aux filles pauvres que vous faites la cour? — riposta vivement Lia Norescu. — Mais d'ailleurs vous n'épousez ni les unes ni les autres... Vous n'épousez personne, vous!

— En êtes-vous sûre?

— Oui. Je suis toujours bien informée! On ne me trompe pas, moi!

— Seriez-vous une jeune fille sans illusions?

— Sans aucune illusion!... Je suis un monstre, Sabini.

Sur ce mot, ils se quittèrent, en riant d'un rire forcé. Ah! Lucio connaissait bien le secret de Lia Norescu, de la toute belle Roumaine, qui parlait et qui écrivait quatre langues à la perfection, qui chantait et qui dansait délicieusement, qui avait infiniment d'esprit, et qui, depuis quatre années, venait dans tous les lieux où se rassemble la société cosmopolite, au Caire, à Nice, à Rome, à Saint-Moritz, à Biarritz, à Ostende, toujours en quête d'un mari riche, très riche, immensément riche, tandis qu'elle-même n'avait pas un sou de dot. Sa mère, son père, ses frères, ses cousins, toute sa famille poussait à un mariage d'argent la splendide créature; et l'un lui fournissait, au prix d'énormes sacrifices, les sommes nécessaires pour voyager, un autre lui donnait les robes, un autre, les manteaux, les chapeaux. Partout elle se présentait accompagnée de cette mère indulgente et muette, qui adorait sa fille; partout elle brillait comme une fleur pleine d'une irrésistible

séduction; partout elle avait autour d'elle une cour d'adorateurs, incessamment renouvelée. Mais aucun de ces adorateurs ne persévérait plus d'une ou deux saisons, et ils finissaient tous par s'éclipser, vite remplacés par d'autres qui ne montraient pas plus de constance.

— La pauvre petite! la pauvre petite! — murmura Lucio avec une sincère compassion. — C'est une fleur magnifique; mais le désenchantement lui a empoisonné l'âme.

Il avait pitié de cette admirable fille, obligée, à vingt-deux ans, de livrer en vain ce rude combat, tandis que sa beauté lui conférait les droits les plus indéniables à la richesse, au luxe, à un luxe fantastique. Et il caressa, un instant, le rêve d'offrir à cette merveille de beauté tous les trésors de la terre, ou de les lui faire offrir par un ami opulent et de noble race, et d'arriver ainsi à détruire le poison qui faisait d'elle une fleur vénéneuse, d'arriver à lui rendre les pures colorations, le parfum délicat, la splendeur immaculée.

Sa promenade distraite l'avait conduit jusqu'aux prairies qui entourent l'église catholique de Saint-Moritz-Bad, et l'herbe molle, trempée de rosée, baignée par d'invisibles filets d'eau, exhalait une senteur pénétrante. Comme il était avide de ces sensations que leur simplicité n'empêche pas d'être fortes, il s'engagea dans une sente, monta vers le bois qui domine le lac. A cette heure encore matinale où la lumière du jour vibrait, où le bleu du ciel semblait se refléter sur toutes les choses, où l'air se buvait comme une liqueur généreuse, la sente était déjà peuplée de femmes et d'hommes qui marchaient par couples, par petits groupes, les uns plus vite, afin de se plonger dans l'ombre du bois, les autres plus lentement, mais tous ou presque tous en gardant le silence. Et l'œil scrutateur de Lucio, toujours curieux des nouveaux visages, surtout lorsque c'étaient des visages féminins, discernait à chaque rencontre ceux qui portaient, soit cachée dans le cœur, soit trahie par les regards et les attitudes, la douce et charmante ivresse d'un caprice ou, qui sait? d'un grand amour commençant. Et il discernait aussi, grâce à la perspicacité que lui donnait une savante expérience, ceux qui, las, exténués d'un trop long et trop routinier amour, mais momentanément rajeunis et comme affranchis par la haute montagne, unis-

saient encore une fois, sous la futaie protectrice, leurs mains accoutumées depuis longtemps aux étreintes.

Lui, il était seul; et, lorsqu'il eut pénétré dans le bois, il éprouva un cuisant regret de cette solitude, rendue plus pénible par le charme de cette douce matinée. Ses yeux se firent plus inquiets et plus perçants, pour interroger, au hasard des rencontres, les yeux des femmes, des jeunes filles, qui, seules aussi, allaient et venaient, vêtues de blanc, sous la verdure dorée çà et là par un rayon de soleil.

Une silhouette de femme s'offrit enfin à lui, dans une retraite écartée qu'abritait un sapin très haut.

Cette femme était assise sur une pierre, et, les yeux baissés, du bout de son ombrelle rouge, elle traçait, entre les herbes et les cailloux, d'étranges lignes qui correspondaient sans doute aux lettres d'un nom. Il s'approcha d'elle, à pas lents, et il reconnut une Hongroise, madame Haagz, cette brune qui habitait seule, toujours seule, dans le même hôtel que lui, et qui, à l'heure des repas, se mettait à table avec un livre qu'elle lisait pendant qu'on la servait. Elle avait le visage fané, des yeux tristes qui regardaient dans le vague, une petite bouche flétrie comme une rose morte, et elle était toujours habillée avec une extrême élégance. Lorsque Lucio fut près d'elle, il s'aperçut qu'elle pleurait. De grosses larmes ruisselaient sur ses joues amaigries, s'écrasaient, tombaient sur sa chemisette de dentelle ancienne, mouillaient sa jupe de drap blanc, brodé; mais elle n'essuyait pas ses larmes, demeurait immobile, laissait les pleurs couler sur sa face et sur ses vêtements.

— Vous souffrez, madame? — lui demanda-t-il, d'un air discret, à voix basse.

Elle leva les yeux, le reconnut, ne s'étonna pas de le voir là, ni de l'entendre lui parler, ni de la question qu'il lui adressait.

— Oui, monsieur, — répondit-elle simplement, avec des larmes dans la voix.

— Ne puis-je rien pour adoucir votre peine?

— Non, monsieur, — répondit-elle avec la même simplicité.

Debout près d'elle, il l'observait avec attention. Elle avait la main droite chargée de bagues précieuses; mais, à la main gauche, elle ne portait qu'un jonc d'or, son anneau de mariage. Quoiqu'elle fût habillée de blanc, il ajouta :

— Vous avez perdu quelqu'un... quelqu'un qui vous était cher?

Ah! quel égarement dans les yeux de cette femme, lorsqu'elle les tourna vers lui, pleins de supplication!

— Oui... j'ai perdu... j'ai perdu quelqu'un, — balbutia-t-elle, d'une voix qui n'était qu'un souffle.

— Il est mort?

— Non, il n'est pas mort; mais je l'ai perdu...

Les lèvres blêmes eurent une contraction de douleur, comme si elles s'efforçaient d'étouffer un cri, un sanglot, un hurlement, et les larmes silencieuses coulèrent plus rapides sur les joues fanées.

— Je vous demande pardon, madame, — fit Lucio, à demi-voix, devenu pâle.

Et il s'éloigna sous les arbres. Il lui semblait que, tout à coup, dans les branches hautes, la riante lumière du soleil s'était décolorée, que, parmi le feuillage, les petits oiseaux gazouillaient moins joyeusement, que le vol des papillons blancs et des papillons bruns languissait sur les touffes aromatiques de la menthe et sur les glauques vanilles des bois. Son cœur se serrait de sympathie attristée pour cette étrangère à laquelle un cruel chagrin faisait oublier la pudeur des larmes, la réserve naturelle à son sexe, et qui avouait ainsi à un homme presque inconnu, sur le bord d'un chemin public, non loin de gens qui passaient et qui pouvaient la voir, toute l'horreur de sa détresse. Il aurait voulu être l'*autre*, celui qui n'était pas mort, mais qu'elle avait tout de même perdu, être l'*autre*, celui qui avait fui, celui qui avait trahi, celui qui s'était parjuré, celui qui ne se souvenait de rien, — être l'*autre*, et revenir vers elle, et accourir dans ce bois où les arbres tamisaient le bleu du ciel et le bleu du lac, et saisir cette malheureuse entre ses bras, et boire dans un baiser les larmes qu'elle répandait silencieusement...

Lucio Sabini était déjà loin, et les images de ce qu'il avait vu, pendant cette matinée, commençaient à se confondre dans son imagination; mais en lui s'était développé, de plus en plus impérieux, le besoin de l'amour nouveau, le besoin de flirter avec l'inconnue qu'il était venu chercher sur ces montagnes, de flirter avec une femme qu'il aimerait un jour.

une semaine, un mois, et qu'ensuite il ne reverrait plus, avec une femme qui l'aimerait peut-être un soir d'été, une après-midi d'été, mais avec une inconnue, avec une femme d'un autre pays, d'une autre race. Et il s'arrêta sous bois, dans un endroit élevé, solitaire; il s'assit sur un tronc abattu peut-être par la foudre, apporté peut-être des flancs du Corvatsch, en hiver, par la furie du torrent. Ce tronc gisait entre les hautes herbes et les pierres moussues, entouré de minuscules pensées jaunes et de longues marguerites aux tiges frêles. Là, il tira de la poche de son veston la bourse de femme qu'il avait ramassée la veille au soir, dans une allée qui longeait le tennis du Dorf, au moment où il revenait d'assister à une partie jouée par la plus belle personne qu'il y eût à Saint-Moritz, cette année-là, par madame Lawrence, cette Belge mariée à un Hollandais d'origine anglaise.

C'était une bourse assez grande, en mailles d'argent, avec une large charnière d'argent où étaient serties trois grosses turquoises; et une chaînette d'argent, fixée à deux anneaux, servait à la porter. Pour la troisième ou quatrième fois, Lucio ouvrit cette bourse et en examina curieusement le contenu.

Il y avait d'abord un petit mouchoir de batiste blanche, enjolivé, tout autour, d'une délicate guirlande de fleurettes brodées, avec une mignonne initiale, *L*, brodée dans un coin. La fine batiste exhalait un parfum discret et subtil, et, chaque fois que Lucio l'avait portée à ses narines, il avait éprouvé une délicieuse sensation. Il y avait ensuite un petit anneau d'or, auquel étaient suspendus des porte-bonheur en or et en argent : une médaille d' « heureux voyage », à l'effigie de saint Christophe; une olive d'or, qui procure la paix; un petit scarabée d'un vert bleuâtre; une autre médaille où était inscrit un nom, *Lilian*; une petite main où étaient gravés des caractères orientaux... De nouveau il passa en revue ces menus bijoux, l'un après l'autre, les tourna et les retourna entre ses doigts, essaya d'y découvrir quelque particularité encore inaperçue, remarqua que l'initiale du mouchoir correspondait au nom gravé sur l'un des bijoux. Et enfin il étudia le dernier objet, placé tout au fond de la bourse.

Cet objet, le plus mystérieux et le plus important, était un carnet recouvert de maroquin bleu, fermé par un mince porte-

crayon d'argent. A l'intérieur, sur la première page, était collé un trèfle à quatre feuilles, tout petit, cueilli sans doute dans les champs, puis séché et conservé dans le carnet. Au-dessous du trèfle était écrit un nom, en lettres longues et fines, toujours ce nom de Lilian. Plusieurs feuillets portaient quelques lignes d'écriture qui, tracées tantôt à la plume et tantôt au crayon, paraissaient être des notes jetées là au hasard des circonstances et des sentiments éprouvés. Lucio, assis sur le tronc d'arbre dont l'écorce se détachait et se recroquevillait, les pieds enfoncés dans l'herbe épaisse, au milieu des fleurs du bois, relut page par page tout ce que cette Lilian inconnue avait consigné sur ce carnet.

A la seconde page, une date, notée en anglais, remontait au mois de décembre de l'année précédente; et, sous la date, il y avait, encore en anglais, l'exclamation poussée par Portia, dans le *Marchand de Venise* : « Mon petit corps est fatigué de ce vaste monde! » Plus loin, toujours en anglais, il y avait cette phrase étrange : « Il faut attendre avec espoir, avec confiance : *quelqu'un* viendra, viendra sûrement. » Puis il y avait, pêle-mêle, trois ou quatre noms de dames françaises et allemandes, avec des adresses de Paris, de Vienne. Puis une autre main, aussi de femme, avait tracé en anglais ce salut : « Ma bonne, ma chère, mon adorable Lilian, ne m'oubliez pas plus que je ne vous oublie », et la signature : « Ethel ».

Lucio lisait avec une attention profonde, scrutant chaque phrase, chaque mot, chaque lettre, cherchant à deviner plus que tout cela ne disait.

Sur une autre page, la main de Lilian avait écrit en français deux questions : « Faut-il vivre d'amour? Faut-il mourir d'amour? » Et, sur l'avant-dernière page, d'une écriture plus grosse, comme d'une fillette qui s'appliquerait à écrire des mots qu'elle n'entendrait pas très bien, d'une écriture plus grosse, mais toujours pareille, il y avait, en lettres un peu tremblées, ce vers de Dante copié avec quelques fautes d'orthographe :

Amor che a cor gentil ratto si apprende[1]...

A ces paroles, si frémissantes d'émotion passionnée, que

1. « Amour qui s'attache aisément à cœur bien né... »

la femme inconnue avait transcrites maladroitement, lettre par lettre, mais dont il était impossible qu'elle n'eût pas deviné le sens, peut-être grâce à l'explication qu'une amie lui en aurait donnée, Lucio, cet affamé d'amours brèves et mystérieuses, d'amours que leur mystère et leur brièveté mêmes envelopperaient de poésie, ne put s'empêcher de tressaillir.

Enfin, à la dernière page, Lilan avait encore écrit au crayon, très vite, en français : « Comme les montagnes sont hautes et voisines du ciel! Comme leurs neiges sont blanches et pures! Je voudrais revenir ici en hiver et monter sur la plus haute montagne, parmi les neiges les plus blanches et les plus pures. »

C'était tout. Lucio referma le carnet, remit dans sa gaine le mince porte-crayon d'argent, replaça dans la bourse le mouchoir, les porte-bonheur, le carnet, rapprocha les deux pièces de la charnière et fit claquer le ressort. Après quoi, s'abandonnant au caprice de son imagination, il rêva longtemps à celle qui avait perdu cette bourse, et, dans son rêve, il entrevit maintes figures de femme qui se superposaient, qui le regardaient, qui lui souriaient, qui lui faisaient signe de les suivre; et chacune d'elles lui semblait être cette Lilian inconnue, tantôt brune et de formes opulentes, tantôt svelte comme un jonc, tantôt ayant les yeux bleus et vifs, tantôt les ayant noirs et alanguis.

Tout à coup, dans l'atmosphère ébranlée, l'horloge du Dorf, l'horloge d'azur aux heures d'or, sonna : gravement, harmonieusement, elle sonna onze heures et demie. Les vibrations du bronze se propagèrent dans la forêt. Et Lucio se mit à rire de lui-même. Celle qui avait perdu cette bourse, pleine de tant de choses poétiques, celle qui portait ce nom de fleur, Lilian, était probablement une vieille fille, une Anglaise de cinquante ans, toute en angles, avec des lunettes sur le nez. Il rit donc de lui-même et de son rêve, lequel se dissipa dans l'air bleu et léger du matin.

*
* *

A midi, à une heure, à deux heures, avant le déjeuner, pendant le déjeuner, plus tard encore, tous les téléphones de tous les hôtels, de toutes les villas, ne cessaient de carillonner;

et c'était, en allemand, en anglais, en français, un échange continu d'appels, de questions et de réponses.

Après cette radieuse matinée qui venait de déployer sur l'Engadine un ciel pareil à un chatoyant manteau de soie bleue, un ciel où les pupilles s'abreuvaient d'une lumière ineffablement pure, où les poitrines s'abreuvaient d'un air aussi généreux qu'un cordial, une après-midi splendide venait de commencer; et toutes les femmes, tous les hommes qui avaient passé les heures matinales à musarder dans une chambre d'hôtel, à visiter paresseusement les vulgaires lieux de réunion du Dorf et du Bad, toutes et tous avaient été pris soudain de l'envie de sortir, de s'en aller par les grandes routes, par les sentiers, de gagner les hautes régions où l'on pourrait passer une journée au grand air. Donc, pendant une heure, pendant deux heures, dans les vestibules, dans les salons des hôtels, on ne s'occupa que de faire des projets, d'organiser des parties, de téléphoner aux autres hôtels, aux agences de voitures, aux *tea-rooms*, aux restaurants lointains, situés dans la montagne, pour inviter des amis et des connaissances, pour commander des équipages, pour ordonner des « thés » de quinze ou vingt personnes.

Madame Mentzel, la richissime juive de Hambourg, — elle était Allemande, son mari Américain, et ses fils étaient nés en différentes parties du monde, — cette femme qui ne pouvait vivre sans avoir autour d'elle, à déjeuner, à dîner, un cortège de dix ou douze personnes, qui ne pouvait être vingt-quatre heures sans changer quatre fois de toilette, qui jetait l'argent par les fenêtres, mais qui parlait sans cesse d'argent, qui redisait à tout propos le prix de ses robes, le prix des fleurs dont elle ornait sa table, madame Mentzel, courtisée par tous les parasites des deux sexes, avait téléphoné du Stahlbad, où elle était installée et qu'elle emplissait du bruit de sa cour, pour inviter tous ses amis, logés dans tous les hôtels du Dorf et du Bad, à venir tout de suite, tout de suite, parce qu'elle allait au glacier du Fexthal et que l'on y prendrait le thé. Et les habituels parasites avaient répondu oui, de tous les hôtels; mais les autres, les gens du monde, ceux que madame Mentzel aurait voulu avoir, s'étaient excusés sous divers prétextes, alléguant des engagements pris pour d'autres promenades,

pour d'autres excursions. Don Lucio Sabini avait répondu à madame Mentzel qu'il était aux regrets de ne pouvoir venir, mais qu'il avait déjà promis ailleurs, et qu'au surplus le glacier du Fexthal avait eu l'impolitesse de se retirer trop loin pour que l'on songeât à l'aller chercher.

Du Palace, la toute belle madame Lawrence, avait averti tous ses adorateurs et quelques-unes de ses amies que l'on s'en allait, en bande, avec cinq ou six voitures, juqu'à la Maloja, que l'on partirait à trois heures, au plus tard, et qu'à cinq heures on prendrait le thé au Kursaal. Ces quelques amies étaient toutes, sans exception, plus ou moins insignifiantes de visage et de toilette : car il fallait qu'elle-même pût briller entre elles comme une gemme. Et Don Vittorio Lante, qui, l'un des soirs précédents, s'était joint au cortège de cette reine de beauté, avait dû s'excuser de ne pouvoir aller à la Maloja, parce qu'il était invité par madame Clarks au thé du Golf, avec un groupe d'amis.

De l'Hôtel Victoria, la comtesse Fulvia Gioia, avait téléphoné à deux de ses amies, logées au Grand-Hôtel, pour leur demander s'il leur plairait d'aller à pied, en sa compagnie, jusqu'à Pontresina, d'où l'on reviendrait de même : une promenade sous bois d'environ trois heures, mais si douce, si tranquille, au milieu des pins, le long du torrent écumeux qui descend du Bernina ! — La comtesse Fulvia, dont la seconde jeunesse tirait à sa fin, réussissait à conserver sa santé en menant une vie active, une vie d'exercice à l'air libre, passant le mois de juillet sur le bord de la mer, le mois d'août dans la montagne, l'automne dans ses domaines ; et, chez elle, tout le charme de la jeunesse persistait comme par miracle : le miracle d'un puissant et profond amour qui la possédait tout entière, d'autant plus indissoluble qu'il devait être le dernier. — L'une de ses deux amies, la duchesse de Langeais, Française du même âge qu'elle, attentive à soigner sa beauté comme une chose précieuse, dans le repos, dans la pénombre, craignant la lumière, l'air, la fatigue, craignant que tout cela ne découvrît les irréparables injures de l'âge, craignant que certaines faiblesses, que certaines misères ne devinssent trop évidentes après une si longue promenade, répondit par un refus. L'autre, Donna Carlotta Albano, vieille dame qui avait

dit adieu sans regret à la jeunesse, à la beauté, à l'amour, mais qui aimait tout ce que l'on peut encore aimer quand l'amour est fini, répondit en acceptant.

De Sils-Maria, Miss Ellen et Miss Norah West avaient téléphoné à leur amie Mabel Clarks, pour lui annoncer qu'elles viendraient vers quatre heures au Palace, qu'elles la cueilleraient en passant, et que l'on irait goûter à Belvoir, dans ce restaurant situé à mi-chemin de Pontresina. Mais Mabel Clarks, riant dans le téléphone, leur avait répondu que sa mère avait invité d'aimables jeunes gens, des jeunes gens délicieux, à prendre le thé avec elles, au Golf-Club, et que, par conséquent, il lui serait impossible d'aller à Belvoir ce jour-là.

Au Grand-Hôtel où elle était descendue, Doña Mercedes de Fuentes, l'Espagnole aux sourcils peints en noir, aux lèvres teintes en rouge, aux joues cachées sous une couche de « veloutine Rachel », — et, malgré tout, d'une beauté très séduisante, — se tourmentait, ainsi que son mari, de ne pas savoir où la haute société de Saint-Moritz irait, ce jour-là, prendre le thé, et où elle devrait conduire une de ses sœurs et une de ses amies, arrivées la veille de Madrid, afin de leur faire voir cette haute société. A chaque renseignement différent que lui fournissait, pour se moquer d'elle, Francis Mornand, l'annaliste de toutes les chroniques engadinaises, Doña Mercedes modifiait ses projets, inquiète, agitée, souffrant dans toutes les fibres de son « snobisme ».

A deux heures, à trois heures, à quatre heures, montant, descendant, se rencontrant, filant, disparaissant, les énormes *stages* à quatre chevaux, chargés de messieurs et de dames, les grands breaks pleins de jeunes filles et de jeunes gens qui folâtraient, les landaus aux attelages fougueux, les victorias emportant des couples solitaires mirent sur les routes un vacarme de tempête. On se saluait au passage, d'une voiture à l'autre; on s'arrêtait, un instant, pour s'inviter à continuer ensemble; et tantôt on s'y décidait tout de suite, tantôt une seule personne sautait à bas d'une voiture et grimpait dans une autre, au milieu des rires; avec de joyeuses exclamations poussées en français, en anglais, en allemand, on se donnait rendez-vous, pour dîner, le soir. Les fouets claquaient, les sonnailles des chevaux tintaient, les trompes des équipages retentissaient, et sur tout cela

palpitaient les grands voiles flottants qui ornaient les têtes féminines, voiles de toutes les couleurs, de toutes les nuances.

Les voitures dévalaient vers Silvaplana, vers Sils, vers la Maloja, vers le Fexthal; ou, au contraire, elles montaient vers Pontresina, vers le glacier de Roseg, vers le glacier de Morteratsch, vers Samaden, vers Celerina, mettant partout un roulement sourd, de petits nuages de poussière et un flottement de voiles qui apparaissaient et disparaissaient. Il était « impressionnant » de voir passer les cinq ou six voitures de madame Lawrence, qui s'en allaient vers la Maloja, elle-même installée dans la première, toute de blanc vêtue, le visage et la tête enveloppés dans un voile vert foncé, mais si diaphane que ses grands yeux clairs, d'un gris bleuâtre, et ses cheveux blonds, singulièrement disposés en lourdes tresses autour de sa tête, restaient parfaitement visibles. Quant à madame Mentzel, son *stage* et ses autres équipages avaient monté et descendu trois fois de Saint-Moritz-Bad à Saint-Moritz-Dorf, avec de grands éclats de trompe, sous prétexte d'aller chercher les invités, mais, effectivement, pour se faire admirer mieux, de sorte qu'il était trop tard, maintenant, pour que l'on pût aller jusqu'au glacier du Fexthal, et c'était tout au plus si l'on aurait le temps d'arriver au restaurant et d'y prendre le thé, mais c'était l'essentiel. La pauvre Doña Mercedes de Fuentes reçut un coup au cœur, lorsque, partant vers la Maloja dans son grand landau, elle aperçut l'équipage de Son Altesse Royale la princesse régnante de Salm-Salm qui montait vers Belvoir, lieu où ladite Altesse Royale avait, paraît-il, invité dix ou douze dames, — des Françaises, des Anglaises, des Allemandes, des Italiennes, précisément les dix ou douze qui étaient nobles entre les nobles. — C'était aussi vers la région élevée que se dirigeait le carrosse de Son Altesse Royale la grande-duchesse de Gotha; mais la grande-duchesse n'allait pas à un thé : elle allait à Celerina, pour y consuller le fameux médecin Karl Eberhard, qui habitait là-haut. La grande-duchesse était malade; mais, pour se donner l'illusion du mieux, elle se rendait en personne, tous les jours, chez son médecin. Et Doña Mercedes de Fuentes se jurait à elle-même que, si jamais elle tombait malade en Engadine, elle se ferait soigner par le médecin de la grande-duchesse.

Dans la seconde moitié de cette journée, une extraordinaire inertie morale avait paralysé Lucio. On l'avait appelé plusieurs fois au téléphone, pour l'inviter à faire, en joyeuse et pompeuse compagnie, des excursions dans deux ou trois endroits différents; et deux ou trois excuses faciles lui avaient servi à décliner ces invitations importunes. Glacier de Roseg, promenade en barque sur le Silsersee, visite à la maison de Nietzsche ou à Sils-Maria, tout cela n'était, en somme, qu'autant de prétextes pour se réunir encore une fois, après tant d'autres, entre gens de connaissance, pour s'absorber dans des causeries qui empêchaient d'accorder un seul regard à la route parcourue, pour bavarder des mêmes choses desquelles on avait déjà bavardé la veille et l'avant-veille, pour aboutir, non à contempler une majestueuse et colossale muraille de glace, non à naviguer poétiquement sur un lac solitaire, dans un cirque de montagnes, non à méditer devant le jardinet plein de ces roses, de ces géraniums et de ces marguerites que, tant d'années, entre mai et septembre, les yeux de l'apôtre de Zarathustra avaient vu renaître et périr, mais à s'échouer autour d'une table à thé chargée de ròties, de *cakes*, de petits fours, de pots de confiture, dans les restaurants situés à mi-chemin des glaciers, dans les fausses laiteries, dans les salons d'autres grands hôtels, sur les terrasses d'autres petits hôtels...

« Glaciers, lacs, collines, villages et hameaux, — pensait Don Lucio, avec mauvaise humeur, — ce sont autant d'amusettes qu'on allègue pour s'entortiller la tête d'un immense voile, pour faire en voiture une promenade que l'on emploie tout entière à médire des honnêtes gens et des belles choses, et, finalement, pour boire une tasse de thé ».

Cependant, poussé par un vague désir de combattre cet accès de misanthropie, il était sorti après le déjeuner, sans autre projet que de se promener dans le Dorf, de saluer au passage quelques connaissances plus particulièrement sympathiques, d'observer au passage quelques figures de femmes inconnues; et, à parler franc, il n'y avait que ces figures-là qui l'attirassent un peu fortement.

Il avait donc assisté au tumultueux départ de tout ce monde qui, dans les premières heures de l'après-midi, montait, descendait, faisait halte à mi-côte pour repartir ensuite, tandis

que lui-même se dirigeait nonchalamment vers le Palace-Hôtel, vers l'Hôtel Badrutt, s'arrêtant à chaque rencontre, bavardant avec des amis prêts à partir, commentant avec ironie, et quelquefois avec acrimonie, certains départs singuliers, d'autres « ébouriffants », d'autres scandaleux. Mais, en somme, toute cette mondanité vertigineuse n'avait pas réussi à secouer son marasme, et, peu à peu, il avait vu tous ces gens partir, qui vers la vallée, qui vers la montagne, ceux qu'il connaissait et ceux qu'il ne connaissait pas; et alors une idée fixe, d'abord obscure et confuse, puis plus nette, et décidément obsédante, s'était emparée de lui.

Ce matin-là, au moment où il rentrait à son hôtel, il avait lu, près de la loge du concierge, un avis, rédigé en allemand, où l'on faisait savoir que, la veille, une bourse avait été perdue par une dame, dans les jardins qui entouraient le tennis, et qu'il y aurait récompense pour celui qui la rapporterait à l'Hôtel Kulm.

« Un hôtel d'Américaines et d'Anglaises, — avait-il pensé tout de suite. — Cette Lilian doit être une *governess* de cinquante ans, avec un voile marron autour du chapeau. Elle me remettra un dollar de récompense! »

Néanmoins, après que, par un bizarre et incompréhensible mouvement d'humeur, il eut refusé toutes les invitations qui l'auraient entraîné loin de l'Hôtel Kulm, après qu'il eut vu partir cette foule bruyante, ivre d'une vie qui ne lui était pas habituelle, de la vie au grand air, mais établie toutefois dans des voitures, sous des plaids et sous des voiles, il éprouva de nouveau l'impérieux désir de connaître celle qui avait perdu la bourse. A certaines minutes, ce désir lui semblait puéril et même ridicule; mais il croyait au dieu Hasard, et son idée fixe continuait à le travailler.

Un peu plus tard, quand le soleil fut moins brûlant, il vit encore partir à pied les gens plus simples, ceux qui n'étaient pas des célébrités, ceux qui aimaient les sentiers alpestres, ceux qui s'en allaient à la Meierei, à la pension Waldschlœssli, à l'Oberalpina, à l'Unteralpina, tous ceux qui aimaient la marche ou qui ne voulaient pas faire la dépense d'une voiture; il les vit s'éloigner par les larges routes, par les étroits sentiers, sous les arbres, à travers les hautes herbes, se dirigeant vers un but

modeste et prochain. Enfin, vers les quatre heures, lorsqu'il se fut aperçu que les routes étaient désertes, que les sentiers étaient déserts, qu'un silence paisible enveloppait Saint-Moritz-Bad et Saint-Moritz-Dorf, il prit à pas lents la rue qui mène du Dorf à l'Engadina-Kulm. Il se disait : « Je parierais bien que cette Lilian est fort laide. Mais, sans aucun doute, elle a une belle âme. Ce n'est guère; mais qu'importe? Je veux être très gentil avec elle pendant cinq minutes. »

Arrivé devant le vaste porche de l'Hôtel Kulm, il y entra sans se presser et il se renseigna auprès du concierge, en affectant l'indifférence. Le concierge lui répondit :

— La personne qui a perdu la bourse est Miss Temple.

— Miss Temple est-elle visible?

— Non. Elle est à la promenade. Monsieur pourrait me laisser cette bourse.

— Je préfère la remettre moi-même. Savez-vous où Miss Temple est allée?

— Elle est partie, comme tous les jours, avec Miss Ford. Je crois qu'elles se sont dirigées vers Chasellas.

— Vous dites : « vers Chasellas?... » Ce sont deux jeunes filles?...

Et il attendit la réponse avec une anxiété secrète.

— L'une des deux est jeune, — répondit le concierge, — l'autre ne l'est pas.

Et Lucio, ému comme un collégien, ne sut pas demander autre chose. Il tourna les talons, sortit de l'hôtel, réfléchit un moment pour se remémorer le chemin qui va du Dorf à Chasellas. C'était une promenade d'environ trois quarts d'heure, à condition de bien marcher.

Comme il croyait au dieu Hasard, il se mit en route. Mais il cheminait à peine depuis quelques minutes lorsqu'il rencontra un groupe où quelqu'un le salua en souriant. C'était Mrs. Clarks et Miss Mabel qui montaient au Golf-Club, accompagnées de plusieurs hommes. En avant, beaucoup en avant, marchait la gracieuse jeune fille, au corps svelte et flexueux que moulait un costume d'une blancheur argentée, à la jolie tête capricieuse que surmontait un chapeau garni d'églantines; et, sous le chapeau, la masse des cheveux châtains se gonflait en ondes rebelles, retombait sur le front blanc, cachait le haut

des oreilles menues et roses. A côté d'elle se tenait Don Vittorio Lante della Scala; et tous les deux, très familièrement, causaient avec animation, se regardaient, se souriaient, elle avec des yeux pétillants et un franc sourire, lui avec des yeux doux et graves, avec ce léger sourire viril qui est si charmant sur le visage d'un jeune Italien. Derrière ce couple venait la mère, dans un costume très élégant et très riche, trop riche, même, pour aller à un thé du Golf-Club; elle avait à sa cravate de dentelle ancienne un joyau unique, un petit nœud d'or où pendaient, en guise de houppettes, deux énormes émeraudes ayant la forme de poires; elle était coiffée de ce grand chapeau à plumes que les Américaines un peu mûres arborent volontiers à toutes les heures de la journée, et, comme d'habitude, elle avait sur son visage, dont les traits étaient les mêmes que ceux de Mabel, mais un peu épaissis et empâtés par l'embonpoint, un air de calme insignifiant. Autour d'elle s'empressaient quatre ou cinq jeunes gens, entre autres le marquis de Jouy, Français très spirituel, très brillant, fort prétentieux, qui avait la marotte de médire obstinément de la France et de prôner tous les pays autres que le sien, s'imaginant faire ainsi preuve d'une piquante originalité. Sa dernière marotte était l'Amérique et les Américains : il recherchait ceux-ci partout, tombait en extase à leurs moindres paroles et à leurs moindres actes. Il y avait aussi le vicomte de Loewe, Polonais, joueur acharné, très heureux au jeu, qui s'attaquait toujours à des partners riches et sans expérience. Les autres, Français et Allemands, étaient tous, qui plus, qui moins, des adorateurs de la mère ou de la fille, mais, en définitive, il adoraient surtout l'argent des Clarks.

Lucio s'était arrêté une seconde et avait jeté à Vittorio un sourire, un regard où il y avait une question, une approbation, une discrète félicitation; et, à son tour Vittorio avait répondu par un sourire, par un regard qui avouaient, qui remerciaient, qui exprimaient une discrète espérance. Les deux amis s'étaient compris, et aucun des assistants n'y avait rien vu.

Les Clarks et leur cortège poursuivirent leur excursion vers le Golf-Club, tandis que Lucio s'engageait dans la Waldpromenade, sentier qui s'élève au-dessus de la grande route par laquelle on va de Saint-Moritz-Dorf à Campfèr, et qui,

de là-haut, regarde à travers les arbres le village de Saint-Moritz-Bad. C'est un petit sentier tantôt découvert, — et alors on aperçoit, dans le bas, tout au fond du paysage, le lac qui semble exigu, resserré, pareil à une coupe d'argent, — tantôt abrité sous une végétation épaisse, sous de hauts buissons, sous de grands arbres. A cette heure, où chacun était arrivé à son but, où les voitures stationnaient devant les restaurants, devant les laiteries, où les excursionnistes étaient installés sur les terrasses et dans les halls des hôtels, où les femmes, après avoir dénoué leurs voiles, portaient à leurs lèvres une tasse de thé, tandis que les hommes mangeaient des *toasts*, il n'y avait pas une âme sur la Waldpromenade; et Lucio se hâtait, tout en souriant lui-même de cette hâte, tout en se disant qu'à coup sûr il ne rencontrerait pas Miss Lilian Temple et son amie; que peut-être elles n'étaient pas allées à Chasellas, ou qu'elles reviendraient par un autre chemin; qu'au surplus, même s'il les rencontrait, il ne saurait pas les reconnnaître, et qu'il lui serait impossible de demander à chacune des femmes qu'il croiserait si elle était Miss Lilian Temple. Mais, cette après-midi-là, sans savoir pour quelle raison, il croyait plus fermement que jamais au hasard! Et, tout à coup, le sentier fit un détour, les arbres devinrent moins nombreux : il était parvenu à l'extrémité de la Waldpromenade et il s'apercevait qu'il ne devait plus être loin de Chasellas.

Le jour déclinait. Déjà le soleil s'était caché entre deux cimes neigeuses, celle du superbe Piz d'Albana, celle du sourcilleux Piz Julier; et, en arrière, sur la droite et sur la gauche, d'autres cimes plus humbles, celle du Polaschin, celle de la Suvretta, éclairées par le crépuscule, légères et comme diaphanes, se dessinaient sur le ciel gris perle. Lucio voyait se dérouler devant lui la route parallèle au sentier par lequel il était venu, cette large route toute blanche qui part du Dorf et qui contourne une sorte de promontoire, pour gagner Campfèr. D'un côté, il avait un vallon verdoyant, qui s'ouvrait en une courbe gracieuse, et qui, par une succession de prairies à peine inclinées, ceintes de petites haies ou d'arbres, montait, montait doucement vers un pâté de maisons blanches. De l'autre côté, il avait une grande berge herbeuse, feuillue, touffue, qui lui masquait le cours de l'Inn, grondant parmi les

rochers, et la route par laquelle on revient à Saint-Moritz-Bad. Devant lui se déployait à l'infini le magnifique décor où il apercevait, tout là-bas, le petit lac de Campfèr, avec son village tassé sur la rive, et, plus loin, après une grande langue de terre, le lac de Silvaplana, et, plus loin encore, mais imposante par la majesté de sa double cime, la Margna couverte de neige.

Lucio regardait. Il se rappelait maintenant que ces maisonnettes blanches, perchées au sommet du vallon, c'était Chasellas. Il se trouvait près du carrefour où se divisent les quatre routes, et il reconnaissait, à proximité, les quatres poteaux indicateurs, avec leurs petites banderoles rouges et blanches, avec leurs écriteaux. Si Miss Temple était allée à Chasellas et si elle n'était pas déjà revenue, elle devait nécessairement passer là.

Dans le voisinage, une source chantait sa petite chanson cristalline, et, près de la source, il y avait un banc. Lucio s'assit. Deux personnes passèrent, venant de Chasellas ; c'étaient des Allemands, le mari et la femme, celui-là devant, celle-ci derrière, qui marchaient au pas de course, elle avec sa jupe relevée par des tirants de caoutchouc, tous deux cramoisis et ne soufflant mot. Puis une bonne d'enfant passa, conduisant deux bébés. Ensuite, personne ne passa plus. Le jour continuait à décliner.

Tout à coup, en regardant à quelque distance, Lucio remarqua un petit mur blanchâtre servant de clôture à un champ où donnait accès une grille ouverte. Le mur était si bas que, par-dessus, il apercevait des fleurs aux longues tiges, aux vives couleurs, qui se balançaient mollement à la brise du soir. Il supposa d'abord que c'était un de ces innombrables jardins pleins de fleurs qui entourent les villas et les chalets suisses ; mais, au lieu de chalet et de villa, il ne découvrait, entre les buissons fleuris, que des pierres blanches. Il comprit alors qu'il avait devant lui un cimetière, le petit cimetière de Saint-Moritz-Dorf, situé à l'écart des habitations, sur la hauteur, calme, riant, solitaire. Et, aussitôt après, il remarqua encore deux femmes qui, accoudées sur le petit mur, de l'autre côté du cimetière, considéraient ces humbles tombes, si joliment décorées d'arbustes et de fleurs. Elles étaient à quelques pas l'une de l'autre et elles regardaient, sans rien dire.

— C'est à Miss Temple que j'ai l'honneur de parler? — demanda le jeune homme, en s'adressant à l'une d'elles et en ôtant son chapeau.

Un visage sérieux et déjà touché par l'âge se retourna vers lui.

— Non, monsieur, — répondit cette femme, à demi-voix.

Et elle appela sa compagne :

— *Darling!*[1]

L'autre s'approcha. C'était une jeune personne aux yeux d'un bleu très pur, d'un éclat très doux.

— Miss Temple? — interrogea pour la seconde fois Sabini.

— C'est moi, monsieur, — dit-elle, tandis qu'une rougeur légère courait sous la peau transparente de sa face virginale.

Il y eut un instant de silence. Ils étaient là, tous les trois, debout, près de ce petit cimetière si beau, si tranquille, où reposaient depuis des années, depuis des mois, peut-être depuis le matin, des hommes, des femmes, des enfants, des êtres inconnus, et les fleurs se balançaient mollement sur les pierres que le crépuscule rendait encore plus blanches.

— Je vous demande bien pardon de vous déranger, mademoiselle, — murmura Lucio, en reprenant toute sa désinvolture, — mais j'ai quelque chose à vous remettre.

— Ma bourse, n'est-ce pas? — s'écria-t-elle, un peu troublée.

— La voici.

Et il tira de sa poche l'objet précieux, le remit à Miss Lilian Temple. Les beaux yeux de celle-ci eurent un éclair de joie; sa bouche parfaite sourit; sa main fine serra la bourse, comme pour la caresser.

— Merci, monsieur! — dit-elle.

Et, simplement, elle lui tendit son autre main. Il la prit, ne la retint dans la sienne qu'une seconde; puis, saluant de nouveau, il la lâcha. Miss May Ford, muette, indifférente, attendait. Lilian avait baissé les yeux, et Lucio contemplait avec ravissement ce visage enchanteur, à qui les cheveux blonds faisaient une suave auréole. Puis, avec un sourire courtois :

— Miss Lilian Temple n'avait-elle pas promis une récompense à celui qui lui rapporterait sa bourse? — ajouta-t-il.

Un peu surprise, la jeune fille leva les yeux sur lui, sans prononcer un mot.

1. « Chérie! »

— La récompense que sollicite Lucio Sabini, mademoiselle, c'est la permission de vous reconduire jusqu'à l'Hôtel Kulm.

— Je vous la donne bien volontiers, monsieur! — répondit la jeune fille, d'un ton franc. — Ma chère amie, je vous présente monsieur Lucio Sabini... Monsieur Sabini, Miss May Ford.

La vieille Anglaise répondit avec une froide politesse au salut de Lucio. Et tous trois, sans plus accorder un regard au paysage qui les entourait et qui s'estompait de teintes extraordinairement fines, ils s'éloignèrent du petit cimetière et revinrent paisiblement par la grande route. Le pas de Lilian Temple était assez rapide, et Lucio réglait le sien sur celui de la jeune fille. Miss Ford avait quelque peine à les suivre.

— Vous êtes heureuse, mademoiselle, d'avoir retrouvé votre bourse? — dit Lucio, d'une voix insinuante, pour engager la conversation.

— Très heureuse. Je vous suis extrêmement obligée, monsieur.

— Vous y teniez beaucoup, n'est-ce pas?

— Oui, beaucoup.

— C'était un souvenir?... un cadeau, peut-être? — se risqua-t-il à demander, en considérant les yeux d'azur.

La jeune fille baissa les paupières et ne répondit pas. Il comprit qu'il avait été trop hardi.

— Vous connaissez l'Italie? — reprit-il, après une courte pause.

— Oui, je la connais, — fit-elle, redevenue aimable; — mais je ne la connais pas toute. Je compte la visiter plus tard d'un bout à l'autre.

— Et notre pays vous plaît?

— Oui, monsieur, — murmura-t-elle.

Une fois encore, pendant une seconde, leurs yeux se rencontrèrent, se pénétrèrent. Miss Ford était restée en arrière de quelques pas.

— Quelle est la ville d'Italie qui vous a plu le mieux? — interrogea-t-il, en se penchant un peu vers elle et en baissant la voix.

— C'est Florence.

— Florence!... J'aurais dû le deviner...

— Pourquoi?

— N'avez-vous pas écrit un vers de Dante, sur votre carnet?

— Vous avez donc lu mon carnet? — s'écria-t-elle, saisie.

— Oui. J'ai eu tort?

Elle courba le front; sa bouche devint sérieuse, presque sévère, et elle hâta le pas.

— Je crains d'avoir été très coupable? — reprit-il, agité d'une réelle inquiétude.

Sans répondre, elle fit signe que non, de la tête; et déjà sa physionomie était redevenue indulgente.

— Tout le monde, à ma place, aurait lu ce carnet, — ajouta-t-il, voulant s'excuser.

— Un Anglais ne l'aurait pas lu, monsieur, — déclara-t-elle, sans colère.

— Un Anglais, non; mais un Italien, oui. Notre imagination est enthousiaste comme notre cœur. Ceux qui nous comprennent nous pardonnent...

— Peu importe, monsieur, — fit-elle, grave, avec un petit sourire d'absolution. — Je connais l'Italie, mais je ne connais pas les Italiens. S'ils ont, comme vous le prétendez, une imagination si enthousiaste... qu'elle les entraîne..., peu importe que vous ayez lu mon carnet.

— Vous daignez pardonner à un Italien qui reconnaît sa faute et qui en éprouve un véritable repentir?

Miss Lilian Temple l'observa une seconde, à la dérobée.

— Oui, monsieur. Je vous pardonne de bon cœur.

Et, gracieuse, d'un geste sincère et juvénile, elle lui tendit de nouveau la main. Cette gentillesse ingénue fit que cet homme, sur l'âme duquel avaient passé tant de cruels orages et qui en gardait les irréparables blessures, eut un frémissement de bonheur.

Le soir tombait. Le vent s'élevait, tournoyait, faisant bruire les arbres. Les deux femmes voulurent endosser les jaquettes qu'elles portaient sur leur bras, et Lucio les y aida galamment, toutes les deux. A cette occasion, il échangea quelques paroles avec Miss May Ford, qui jusqu'alors s'était enfermée dans un silence d'une dignité si parfaitement anglaise; et, pour la première fois, le visage de la vieille fille se dérida et prit une expression aimable.

Le vent, de plus en plus fort, devenait aigre et soulevait des

tourbillons de poussière, Sur la route qu'ils suivaient en accélérant le pas, les équipages se succédaient sans interruption, ces mêmes équipages qui, trois heures auparavant, étaient partis pour Sils, pour le Fexthal, pour la Maloja, et qui revenaient maintenant au grand trot de Campfèr vers le Dorf. Dans les voitures, les dames avaient mis leurs grands manteaux de couleurs sombres, et l'on ne voyait plus rien des robes blanches, des étoffes claires qui avaient égayé les premières heures de l'après-midi, les belles heures de soleil. Elles se tenaient serrées dans ces manteaux, frileuses et muettes; plusieurs avaient des cravates de fourrure; les voiles flottants des chapeaux avaient été noués autour des cous, en nœuds étoffés, comme d'amples foulards, comme de longues écharpes. Les hommes avaient mis aussi leurs pardessus, en avaient relevé les collets, avaient rabaissé sur leurs fronts les bords de leurs feutres mous. On avait déployé les larges plaids, tantôt blancs et moelleux, tantôt rayés comme des peaux de tigre. Chez tous ces revenants, il y avait une immense sensation de lassitude. Les femmes, taciturnes et pâlies sous leurs voiles épais, s'appuyaient aux dossiers des voitures, les unes abandonnant un peu la tête en arrière, comme pour se reposer, les autres penchant un peu la tête en avant, toutes également silencieuses, les mains perdues dans les manches de leurs manteaux ou cachées sous les couvertures. Quant aux hommes, heureux de se taire, désireux d'arriver vite à l'hôtel, ne se souciant plus d'être aimables, ils avaient cet air de fatigue et d'ennui qui vieillit les physionomies les plus jeunes. Hommes et femmes étaient excédés d'avoir encore une fois parlé en vain de choses vaines, d'avoir flirté en débitant sans conviction des lieux communs, en répétant pour la centième fois les mêmes galanteries banales. Telle était la véritable cause de leur lassitude, mais ils ne voulaient pas se l'avouer, et ils attribuaient ce harassement au grand air dont ils n'avaient pas l'habitude, prêts, d'ailleurs, aussitôt qu'ils auraient atteint le bout de cette route battue par le vent glacé du soir, aussitôt qu'ils seraient dans leurs hôtels bien chauds, sous l'éclat des lustres éblouissants, prêts à reprendre les mêmes conversations et à recommencer les mêmes flirts jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le passage de ces voitures obligeait les trois piétons à se

garer continuellement. Tout à coup, l'équipage de madame Lawrence, la *professional beauty*, les frôla, suivi de quatre ou cinq autres voitures. Elle avait jeté sur son costume blanc un grand manteau rond, sans manches, en drap cramoisi; elle avait ôté son immense chapeau enveloppé d'un voile vert, et, par originalité, elle avait relevé son capuchon cramoisi, si bien qu'au fond de ce capuchon, bordé d'un galon vieil argent, sa face d'albâtre apparaissait d'une beauté calme et pensive, avec ces yeux splendides et perçants qui dardaient des éclairs, et les tresses blondes, disposées à la mode florentine autour de sa tête, la rendaient semblable à la femme qu'aima le plus illustre poète de l'Italie. Miss Lilian Temple la suivit d'un long regard; puis elle regarda furtivement Lucio Sabini. Dans le même instant, Miss Ford demanda au jeune homme :

— Est-ce que madame Lawrence vous plaît?

— Je la trouve belle, mais elle ne me plaît pas, — répondit-il.

— Pourquoi? — fit Miss Temple.

— La fleur que je préfère, c'est la violette.

— La violette? — répéta la jeune fille, qui n'avait pas compris.

— Je veux dire que je préfère les beautés modestes, les beautés qui se cachent.

— Ah! — se contenta-t-elle de répondre.

Ils étaient presque arrivés au Kulm, lorqu'ils virent s'avancer à leur rencontre un groupe de quatre hommes, sortant pédestrement d'un sentier qui débouchait d'une petite vallée, à l'extrémité du village. C'était Don Giovanni Vargas, gentilhomme appartenant à une grande famille de l'Italie méridionale, âgé de soixante ans, et dont la physionomie restait vive, malgré une barbe toute blanche, longue et bien taillée; c'était M. Jean Morel, Français de Paris, vieillard de quatre-vingts ans, maigre, sec, encore droit, à la face entièrement rasée et sillonnée de mille rides, mais qui montrait encore de la force physique; c'était Otto Von Raabe, Allemand de Berlin, homme de quarante ans, haut de taille, osseux, solennel, au visage brun et décharné, à la petite barbe grisonnante et hirsute, aux yeux bleus comme les bluets, bleus comme le ciel; c'était enfin Massimo Granata, Napolitain à la face chétive et jaunâtre qui n'avait jamais dû connaître la

jeunesse, au corps tout dégingandé, corps de rachitique déjà mûr, corps d'infirme miné par de lentes et incurables maladies, mais avec des yeux étincelants d'intelligence, de bonté, et comme perdus dans un rêve. Les chaussures de ces hommes étaient couvertes de poussière, et ils semblaient avoir beaucoup marché. L'Allemand tenait à la main une grosse botte de fleurs alpestres, — œillets sauvages, délicats et roses au bout de leurs grandes tiges, campanules bleues, longues herbes vertes, striées de blanc, — et, de temps à autre, il se penchait pour les admirer. Massimo Granata pressait contre sa poitrine un bouquet de gentianes aux teintes variées, d'un violet sombre, d'un violet pâle, d'un violet tirant sur le bleu.

— D'où venez-vous? — leur demanda Lucio Sabini.

— De très haut, de très haut! — répondit Jean Morel.

— De l'Alp Nova, — précisa Don Giovanni Vargas.

— Quatre heures de chemin pour monter et redescendre! ajouta Otto von Raabe, avec un accent guttural, mais avec un bon rire qui dilata sa large bouche.

— Et voyez quelle récolte de fleurs, Sabini! Voyez ces belles gentianes! — conclut Massimo Granata, d'un ton rêveur.

Les deux groupes, un instant réunis, se saluèrent, se quittèrent.

Lucio, après avoir, pendant quelques secondes, suivi des yeux ces quatre hommes, murmura, comme pour lui-même :

— Ils ne viennent pas d'un restaurant, eux!

— Vous voulez dire, monsieur?... — demanda miss Temple, en fixant sur lui ses beaux yeux qui interrogeaient avec naïveté.

— Je veux dire qu'aujourd'hui ces bons amis à moi sont allés loin, très loin et très haut, même le vieillard, même le malade, même cet élégant homme du monde. Ils sont allés très haut, là où l'air est libre et pur...

— Et ils y ont cueilli des fleurs... des fleurs violettes... — ajouta Miss Temple, songeuse.

Il y eut un moment de silence.

— Les fleurs des montagnes sont si belles! — reprit la jeune Anglaise; — et les montagnes sont si voisines du ciel!

— Vous graviriez volontiers les montagnes, Miss Temple?

— Certainement, même celles où il n'y a pas de fleurs,

même celles où il n'y a que des roches arides et des neiges éternelles!

Et elle baissa les paupières, mystérieusement.

Lorsqu'elle eut pris congé de Lucio, quelques minutes plus tard, et qu'elle eut disparu avec son amie dans le vestibule de l'Hôtel Kulm, elle emportait en ses beaux yeux la blanche, froide et pure vision des grandes altitudes. Lui, il s'en allait seul, dans la nuit close, dans le vent glacial, et toute son âme était envahie par une étrange, inexplicable et mortelle tristesse.

MATHILDE SERAO

(Traduit de l'italien par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

GASTON BOISSIER[1]

Gaston Boissier naquit à Nîmes, le 15 août 1823, dans une famille de vieille et bonne bourgeoisie, de fortune modeste. Le collège royal de Nîmes, où il fit ses études, comptait des maîtres distingués, parmi lesquels je dois nommer Auguste Germain, alors professeur d'histoire, plus tard doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier et membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. M. Boissier garda toujours un reconnaissant souvenir de Germain, qui lui avait donné le goût de l'histoire. Ses études classiques furent brillantes. Après son baccalauréat, il vint à Sainte-Barbe pour se préparer à l'École Normale.

Nul doute qu'il ne fût dès lors un latiniste exercé. Mais il était mieux encore : il était un Latin, non par les livres seulement, mais par la naissance, par le tempérament, par ses premières impressions, par ce sentiment direct de la continuité des choses antiques qui se dégage de toute la vie méridionale, et nulle part peut-être plus qu'à Nîmes. Cicéron et Horace n'étaient pas pour lui des étrangers. C'étaient des compatriotes plus anciens, qu'il respectait sans doute comme classiques, mais qu'il abordait de plain-pied, malgré tout, avec cette libre

1. Notice lue à l'Association amicale des anciens élèves de l'École Normale supérieure.

familiarité du vrai méridional, très avisé dans son exubérance extérieure, positif et réaliste sous des dehors parfois excessifs, nullement dupe de ses propres imaginations et plus curieux que respectueux. Je ne doute pas que la Maison Carrée, les Arènes, le Pont du Gard n'aient parlé de bonne heure à son imagination d'enfant ou de jeune homme; mais je suis sûr qu'il contempla ces spectacles d'un regard qui n'avait rien de romantique, et qu'il en mesura la grandeur ou la perfection avec lucidité. D'autant plus que ce Latin était naturellement gai et narquois, capable de goûter la belle rhétorique, mais non de s'en griser et, en somme, un Latin du pays de Voltaire.

Il entra à l'École Normale en 1843. Les trois années qu'il y passa furent pour lui des années agréables et fécondes. A la fois laborieux et primesautier, doué d'une grande facilité d'assimilation et d'un tempérament personnel, il dut beaucoup à ses maîtres sans rien aliéner de sa propre nature.

Il parlait avec reconnaissance de M. Rinn, latiniste sévère et professeur d'une incomparable autorité, mais plus exclusivement philologue qu'il ne devait être lui-même. La vigoureuse et fine précision d'Ernest Havet, si élégante dans sa rigueur géométrique, la solidité subtile de Jacquinet, la grâce aristocratique de Nisard, l'érudition disserte de Berger lui laissèrent de vifs souvenirs. L'éloquence de Jules Simon l'éblouit, sans le conquérir à la philosophie. Je crois que la probité lucide de Wallon, continuant pour lui l'influence de Germain, ne fut pas sans efficacité pour fortifier son goût naturel de l'histoire. Si tous ces maîtres distingués contribuèrent à le former, aucun ne le marqua de son empreinte. Il prenait son bien où il le trouvait et échappait à toute domination. Ce qu'il tira surtout de leur enseignement, c'est, avec un goût classique très sûr, l'habitude et le besoin de voir clair dans ses idées et de parler net, sans exagération ni à peu près.

On a dit bien souvent qu'une partie essentielle de l'éducation normalienne était celle qui se faisait dans les cours et les couloirs, par la conversation. Personne n'a dû, plus que M. Boissier, en tirer profit. Il était dès lors l'intarissable et spirituel causeur que nous avons connu. Parmi ses camarades de promotion, il y avait toutes les nuances d'esprit et de caractère, dans une communauté de goût classique, d'amour

pour les bonnes lettres, de sérénité morale, de franche camaraderie qui caractérise particulièrement ces dernières promotions du règne de Louis-Philippe. L'année 1845 marque, dit-on, le point culminant du discours latin au concours général. On croyait sans trouble à la nécessité de la culture gréco-romaine. On unissait dans une admiration éclectique le XVIIe et le XVIIIe siècles. Les discussions ne portaient que sur des points secondaires. La verve et la bonne humeur de Boissier pouvaient se déployer en toute liberté dans une région paisible et sans orage.

En 1849, Boissier fut reçu le premier à l'agrégation. Il professa la rhétorique à Angoulême pendant un an, puis fut envoyé à Nîmes, dans son ancien collège, dans sa ville natale. Il y resta dix ans. Quand il parlait de ce long séjour, c'était avec une gaîté attendrie. Il s'y trouvait parfaitement heureux. Car cet homme, qui a été chargé d'honneurs et qui en jouissait avec bonhomie, n'avait rien d'un ambitieux. Ni impatience ni fièvre; il savourait le bien présent avec la sérénité d'une âme équilibrée et l'optimisme d'une belle santé. Il trouvait partout des sujets d'étude et d'amusement : à quoi bon changer? Il n'y a nulle hâte dans sa vie, nulle précocité dans sa carrière. Il a suivi sa route tranquillement, et il est arrivé à tout par le cours naturel des choses, à son heure, *anno suo*, comme auraient dit ses chers Latins.

Professeur laborieux, il ne pouvait se contenter ni de faire à merveille sa classe de rhétorique ni de charmer ses compatriotes par l'agrément de son esprit. Il écrivit ses thèses. En 1857, il devint docteur, et docteur remarqué. Dans sa thèse latine, il étudiait Plaute considéré comme imitateur des Grecs; dans sa thèse française, Attius et la tragédie romaine. Les sujets étaient nouveaux; ils exigeaient des recherches érudites et la connaissance des derniers travaux de la science allemande; ils touchaient à l'histoire des mœurs encore plus qu'à l'esthétique pure; ils révélaient un littérateur historien plutôt qu'un humaniste à l'ancienne mode. Dans cette érudition curieuse et bien informée, M. Boissier sut mettre d'ailleurs sa vivacité lumineuse et son goût français. Il prenait rang comme latiniste. A ce moment, la chaire de rhétorique à Charlemagne

devenait vacante. Le nouveau docteur y fut appelé. Le voilà arraché à sa province et devenu Parisien pour toujours.

L'année d'après, l'Académie des Inscriptions proposait comme sujet de prix une étude sur la vie et les ouvrages de Varron. M. Boissier, malgré la lourde charge de sa classe, concourut et eut le prix. C'était la consécration définitive de sa réputation de latiniste.

Sa réputation de professeur grandissait avec la même régularité. Sa classe de rhétorique, alors la principale pépinière de l'École Normale, était célèbre. En 1862, il fut chargé d'une courte suppléance d'Ernest Havet au Collège de France. En 1865, la conférence de français dans la première année d'École Normale se trouvant vacante, M. Boissier y fut appelé par Duruy, presque malgré lui ; car il déclarait que le français n'était pas son affaire ; ce qui ne l'empêcha pas d'y réussir brillamment. Mais ce n'était là qu'une situation provisoire. Dès l'année suivante, la conférence de latin en seconde et en troisième année devenait vacante à son tour par le passage de Berger à la Sorbonne. M. Boissier en prit possession pour n'en plus sortir que par sa retraite volontaire en 1899. Presque en même temps, Sainte-Beuve le choisissait pour suppléant au Collège de France. Deux ans plus tard, M. Boissier lui succéda comme titulaire dans cette chaire de poésie latine, qu'il a illustrée pendant plus de trente ans.

C'est aussi en 1865 qu'il publiait son volume sur *Cicéron et ses amis*, dont le succès extraordinaire faisait rapidement connaître son nom au grand public, chose rare pour un professeur et un latiniste.

A partir de cette date, la carrière scientifique et littéraire de M. Boissier se déroule en pleine lumière. Membre de l'Académie française en 1876, de l'Académie des Inscriptions en 1886, secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1895, administrateur du Collège de France de 1893 à 1895, membre, puis vice-président du Conseil supérieur de l'Instruction publique pendant de longues années, collaborateur assidu de la *Revue des Deux Mondes*, il ne cesse de publier d'importants ouvrages qui entretiennent sa réputation, mais ne peuvent plus guère y ajouter. Ses traits essentiels, d'ailleurs, étaient fixés depuis les débuts de son enseignement à l'École Normale

et au Collège de France, depuis la publication de *Cicéron et ses amis*. Il a pu, pendant plus de quarante ans environ, étonner ses auditeurs et ses lecteurs par son activité éternellement jeune et féconde. Mais il était déjà tout entier lui-même, comme professeur et comme écrivain, au moment où il aborda l'enseignement supérieur. Ses années d'apprentissage étaient finies et sa longue et magnifique période de maturité s'ouvrait définitivement, pour se dérouler sans obstacles, au milieu du respect universel.

***

Je n'ai pas connu M. Boissier, professeur de rhétorique à Charlemagne, car j'appartenais au lycée Louis-le-Grand. Mais notre camarade Lavisse a dit un jour ce qu'était cette classe, si vivante, si amusante même, quoique si instructive, où l'antiquité s'animait et se rajeunissait, où les leçons de goût se mêlaient aux leçons de choses, où la critique agile et spirituelle du professeur excitait les esprits tout en les contenant et les corrigeant. C'était à un banquet que les anciens élèves de M. Boissier lui offraient, il y a quelque vingt ans, à l'occasion d'une promotion dans la Légion d'honneur. Lavisse venait de dire ces choses avec tout son esprit et tout son cœur. J'entends encore M. Boissier, quand son tour fut venu de répondre à l'orateur, nous dire avec sa bonhomie souriante et émue : « Mon Dieu ! mes amis, vous m'avez fait beaucoup de compliments ; je crois bien qu'ils sont un peu exagérés, mais cela fait plaisir tout de même ». Eh bien, en conscience, ces compliments étaient sincères et nullement exagérés. J'en avais eu maintes fois la preuve dans les conversations d'École avec les camarades venus de cette rhétorique. Boissier, comme on disait familièrement, était à la fois le plus populaire et le plus respecté des professeurs : on admirait son savoir, et l'on aimait sa verve, sa bonne humeur, cette joie qui émanait de toute sa personne comme un gai reflet de son soleil du Midi.

Quand il vint à l'École normale pour faire une conférence de français, je venais d'entrer en première année. Nous sommes encore dix ou douze à l'avoir vu dans ce rôle. Je pus vérifier

alors par moi-même l'idée que nos camarades de Charlemagne nous avaient donné d'avance de leur professeur, et je vis combien elle était juste. Mais c'est seulement l'année suivante que nous pûmes le retrouver sur son véritable terrain, dans la conférence d'histoire de la littérature latine,

Il est toujours difficile de remplacer en cours d'année un maître qui a réussi. La succession de Berger était particulièrement malaisée. C'était un professeur célèbre, et dont les qualités étaient fort différentes de celles de son successeur. Avec une limpidité de parole qui était un charme, beaucoup d'esprit sous son épaisse enveloppe, il nous avait parlé des origines de la littérature latine, c'est-à-dire d'une foule de choses très nouvelles pour nous et probablement mystérieuses. Nous attendions M. Boissier à l'épreuve avec quelque inquiétude. Il ne fut pas long à nous conquérir. Ce n'était plus la correction impeccable ni la finesse un peu sournoise de Berger, mais il connaissait si bien son affaire! Et il s'y donnait si joyeusement, avec un sens si vif de la réalité, une parole si alerte et si spirituelle dans son improvisation chaleureuse. Et puis, il nous faisait découvrir la science allemande; il nous initiait aux inscriptions; il nous révélait Varron et la religion romaine. Bref, nous fûmes enchantés. Avec cela, il nous donnait sur nos travaux les indications les plus judicieuses et les plus utiles. En troisième année, c'était un plaisir de faire une leçon devant lui et d'en écouter la correction, car il savait entrer dans nos intentions, les deviner au besoin, les compléter, et nous donner le sentiment de notre insuffisance sans nous décourager. La première fois que je fis une leçon à sa conférence, j'avais si mal calculé mes développements que je fus ridiculement court. « Eh bien! me dit-il gaiement, vous avez déjà la première qualité de l'orateur, la sobriété; il ne vous reste qu'à acquérir les autres. » Et il me montra ce que j'aurais dû faire.

Lorsqu'il débuta au Collège de France, nous fûmes autorisés à aller l'entendre, Nisard y vint aussi, et je me souviens qu'il ne fut pas trop content de ce qu'il avait entendu. Après la leçon, il me fit appeler à son cabinet et, suivant son habitude de causer assez librement avec quelques élèves, il ne me dissimula pas son impression. Je suis sûr de ne faire tort ni à Nisard ni à M. Boissier en révélant aujourd'hui ce désaccord.

C'étaient deux doctrines, deux méthodes, presque deux époques, qui s'opposaient ainsi l'une à l'autre. Nisard, uniquement épris de beauté littéraire et morale, ne cherchait dans les textes que des vérités durables ; Boissier, curieux de vérité pittoresque, amusé par toutes les formes de la vie, familier dans sa parole, s'appliquait à tirer des textes, littéraires ou non, toute la somme des informations qu'ils contenaient. L'un était un artiste sévère et un moraliste; l'autre, un historien et un érudit spirituel. Il n'est pas surprenant qu'ils eussent de la peine à s'entendre. On sait que le public ne fut pas de l'avis de Nisard. Le succès le plus franc accueillit les débuts de M. Boissier et ne cessa de grandir jusqu'à la fin de son enseignement au Collège de France. Nous serons tous d'accord aujourd'hui pour reconnaître que c'était justice, Si j'ai rappelé ce souvenir lointain, c'est qu'il me semble de nature à faire ressortir ce qu'il y avait d'original dans la manière du nouveau professeur, et par conséquent le mérite qu'il eut à s'engager hardiment dans une voie où tout le monde alors n'était pas prêt à le suivre.

Pendant quarante ans, M. Boissier a pu faire ce tour de force de mener de front, avec un égal succès, l'enseignement de l'École Normale et celui du Collège de France. Il est vrai qu'à l'École Normale il était censé reprendre tous les ans le même sujet, ce qui lui épargnait l'effroyable effort d'une double préparation. Aussi le miracle n'est pas qu'il ait pu suffire à la besogne matérielle de ce double enseignement, mais c'est qu'il ait pu, jusqu'au bout, s'y intéresser avec la même ardeur et garder toute la fraîcheur de ses impressions. Un sujet maintes fois traité par lui était comme un vieil ami, qu'il avait toujours le même plaisir à retrouver. Il mettait ses notes au courant, il les complétait, et surtout il ressentait, devant ces textes et ces faits, si bien connus de lui, ses émotions du premier jour. Il y avait là comme un miracle de renouvellement perpétuel et de jeunesse toujours verdissante. Au Collège de France, il revint rarement sur les mêmes sujets. Cependant le nombre des idées générales, que peut suggérer à un esprit l'étude de la littérature latine, n'est pas illimité, et il était difficile qu'il n'y retombât jamais. Le public n'eut pas l'occasion de s'en apercevoir ou de s'en plaindre. Son auditoire, dans les

dernières années, était le plus considérable qu'il eût jamais attiré.

***

Je ne m'attarderai pas à parler longuement des ouvrages de M. Boissier. On les connaît; on sait ce qu'ils renferment de science solide et combien la forme en est agréable. Mais ce serait faire tort à sa mémoire que de ne pas rappeler ici quelques-uns des traits qui nous ont charmés à leur apparition.

D'abord le choix des sujets. Combien ce titre, *Cicéron et ses amis*, était attrayant! et comme il disait bien de quelle main experte et légère l'auteur allait dépouiller ces grands Romains de leurs toges solennelles (et surtout de leurs bonnets de docteurs), pour nous faire pénétrer dans leur intimité! Quand le volume parut, ce fut une délicieuse surprise. On n'était pas habitué à voir l'antiquité romaine sous cet aspect vivant et familier. Le sérieux, d'ailleurs, n'y perdait rien : on revivait les heures agitées du dernier siècle de la République; mais, au lieu de les apercevoir dans la brume un peu froide des conventions classiques, elles redevenaient contemporaines et l'on coudoyait les acteurs. Même attrait de nouveauté piquante dans ces *Promenades archéologiques*, qui nous informaient des dernières découvertes et y rattachaient tant d'idées intéressantes sur la vie d'autrefois. Je laisse de côté l'*Opposition sous les Césars*, la *Conjuration de Catilina*, le *Tacite*, qui touchaient cependant à de si dramatiques épisodes ou à des problèmes psychologiques si intéressants. Mais comment ne pas relever la beauté de ces deux titres : *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, *La Fin du Paganisme*, — et la grandeur des questions qu'ils soulèvent? Quoi de plus intéressant que de savoir pourquoi et comment le scepticisme des contemporains de Cicéron a fait place à la gravité sévère ou dévote des contemporains de Marc Aurèle? ou quelles luttes se sont engagées au IVe siècle, soit dans certaines âmes, soit dans l'ensemble de la société romaine, entre la vieille religion à son déclin et le christianisme triomphant? Aborder de telles questions est déjà un beau courage et la marque d'un esprit élevé. Les traiter

avec succès implique la réunion de qualités fort diverses et d'un ordre supérieur : une érudition étendue et solide; une intelligence pénétrante et impartiale; un don de style qui en rende l'étude attrayante au lecteur.

L'érudition de M. Boissier était du meilleur aloi. Les textes qu'il avait à mettre en usage lui étaient familiers depuis longtemps : il en savait à fond la signification et la portée; sa riche mémoire les lui rappelait au moment voulu, et il n'avait pas à faire une œuvre pénible et hasardeuse de marqueterie, formée de pièces de rapport. Les inscriptions, les monuments figurés, les travaux des érudits, tout lui était connu et sans cesse présent. Pendant plus de vingt ans, à l'Académie des Inscriptions, chaque fois qu'une communication était faite sur un sujet relatif à la vie romaine, je l'ai vu toujours prêt, toujours informé, toujours capable de présenter une observation topique et ingénieuse. Il avait au plus haut point cette première qualité de l'historien, une information aussi variée que précise.

Avec cela, un esprit très pondéré, naturellement indulgent, réservé dans ses affirmations, parce qu'il savait le peu de solidité des opinions humaines, sympathique à toutes les formes du bien et de la bonne volonté, nullement dupe dans sa réserve narquoise et dans son bon sens avisé : bref, tout le contraire d'un sectaire. Il n'y avait qu'une chose qui lui donnât de courts accès d'irritation : c'était le dogmatisme tranchant et autoritaire, en matière scientifique aussi bien qu'en matière morale. Traitant sans cesse des sujets où d'autres pouvaient porter leurs préjugés ou leurs passions, il les abordait avec une entière liberté d'esprit. Il a pu écrire, dans la préface de son ouvrage sur *la Fin du Paganisme* : « Je ne me suis jamais préoccupé des discussions que suscitent autour de nous les questions religieuses. J'ai essayé de me faire le contemporain des temps dont je raconte l'histoire, et le plaisir que j'ai trouvé à vivre au milieu des événements du passé m'a permis de fermer l'oreille aux querelles d'aujourd'hui. » Ce n'était là, de sa part, ni dilettantisme indifférent ni prudence diplomatique; c'était scrupule d'historien et réserve de bon goût.

On a quelquefois reproché à ces beaux livres de M. Boissier une composition un peu dispersée, un peu flottante. A cet égard, il faut distinguer. On ne trouve nulle trace d'un défaut

de ce genre dans son *Catilina* ni dans son *Tacite*. Pas davantage dans les deux livres charmants qu'il consacra par exception à des écrivains français, Saint-Simon et madame de Sévigné. D'un bout à l'autre de ces livres, le fil de la narration court à travers les réflexions et analyses sans se rompre jamais, et la lecture en est exquise. Quant aux *Promenades archéologiques* et au *Cicéron*, on peut dire qu'une certaine liberté d'allure y était presque commandée par le sujet et qu'elle y pouvait paraître une convenance de plus.

C'est à ses deux grands ouvrages sur la *Religion romaine* et sur la *Fin du Paganisme* que l'objection s'adresse surtout. Il serait cependant tout à fait inexact et injuste de méconnaître le lien réel qui en rattache les parties les unes aux autres, et de ne voir, dans ces vastes compositions, qu'une suite de monographies juxtaposées : il suffit de la moindre attention pour s'apercevoir que toutes les études rassemblées dans chacune d'elles sont dominées par une préoccupation générale très nette et qu'elles contribuent efficacement à la démonstration totale. Ce qui est vrai, seulement, c'est que son esprit clair et agile, plus analytique que synthétique, plus narratif que dialectique, a pu négliger parfois de marquer par des traits vigoureux l'unité intime de ces sujets si amples et si complexes.

Dans le tableau d'une époque, d'une société tout entière, ou d'une grande révolution de la pensée, on attend volontiers du peintre plus de concentration, au risque même d'un peu d'esprit systématique.

A vrai dire, en face d'une belle œuvre, il est toujours possible de l'imaginer différente de ce qu'elle est. Il serait peut-être juste de se demander d'abord si les qualités qu'on lui souhaite étaient conciliables avec celles qu'elle a réellement et qui méritent de nous charmer. M. Boissier se méfiait des systèmes. Il avait peu de goût pour la philosophie, surtout en histoire. Il faisait peut-être en cela, comme il arrive à tout le monde, la théorie de son propre tempérament, qui le portait plutôt à saisir le détail précis et pittoresque qu'à creuser un problème ou à concilier la diversité des apparences. Ne lui demandons ni l'acharnement opiniâtre avec lequel un Fustel de Coulanges exprime tout le suc d'un texte, ni la hardiesse d'un Taine à construire un monde sur une série de petits faits. Il se con-

tente de parcourir son vaste domaine avec une aisance rapide, en notant d'un trait sûr ce que son œil y voit d'abord. Mais sa lucide intelligence, servie par un immense savoir, répand en abondance les vérités de détail, les vues judicieuses et fines, et qui sait si cette forme de narration n'était pas la condition nécessaire de l'agrément qui nous charme dans sa manière d'écrire?

Son style, en effet, pour n'être ni d'un orateur qui démontre, ni d'un poète, ni d'un philosophe, n'en est pas moins délicieusement français, et parfaitement convenable à un certain genre d'histoire. Sa phrase est d'une limpidité, d'une pureté charmante; elle court au but d'une allure vive et spirituelle. C'est le langage d'un honnête homme qui ne cherche pas l'effet, mais qui sait sa langue en perfection et s'en sert avec une justesse, une élégance naturelle, une bonne grâce, qui donnent du prix à ses moindres pages. Quand une idée ou un sentiment lui tiennent très fort au cœur, il arrive fort bien à l'éloquence. Mais ce n'est pas son habitude, et surtout il n'a garde de forcer sa voix. Un des conseils qu'il donnait à ses élèves était celui-ci : « Quand vous écrivez, ne vous mettez pas à l'état littéraire ». En termes moins spirituels, cela veut dire: ne déclamez pas; ne faites pas semblant d'être plus émus que vous ne l'êtes réellement; soyez sincères. C'est ce qu'il a toujours fait lui-même, et c'est pour cela qu'on a tant de plaisir à le lire : on croit l'entendre. Où il est particulièrement exquis, c'est lorsqu'il peut s'abandonner sans scrupule au mouvement propre de son esprit, qui se porte plutôt vers le bon sens malicieux et gai que vers une gravité soutenue. On pourrait détacher de tous ses ouvrages une foule de morceaux courts, des pages ou des demi-pages, qui ressembleraient à du Voltaire. Il avait aussi gardé l'art charmant d'écrire de jolies lettres : un simple billet parti de sa main avait du tour et du style, et l'on sentait à merveille que cela ne lui avait rien coûté : il avait jeté sa pensée sur le papier comme il l'aurait dite en causant; la forme, d'une justesse parfaite et souvent imprévue, s'était présentée d'elle-même, sans avoir été cherchée.

Car cet écrivain excellent était aussi un causeur; je dirai même : surtout un causeur. Je ne crois pas qu'on pût avoir dans la conversation une verve plus inépuisable et plus réjouis-

sante que la sienne. C'était un jaillissement perpétuel de réflexions piquantes ou gaies, d'anecdotes amusantes, amenées à propos, sur un fond de robuste bon sens. Ses amis et ses anciens élèves se rappellent avec émotion cette voix tantôt aiguë, tantôt claironnante, et toujours cordiale que relevait une légère pointe d'accent, et qui donnait au mot tant de relief. A vrai dire, même dans ses cours, M. Boissier ne pouvait s'empêcher de causer avec son public, et il lui eût été difficile de s'interdire une digression qu'un mot, un souvenir à la traverse, évoquait subitement dans son esprit. Mais la causerie, dans une chaire, a malgré tout sa route à peu près tracée et ses limites nécessaires. Dans un salon, dans un groupe d'amis, le torrent de son improvisation bondissait en tous sens, et l'on était émerveillé de cette vigueur d'esprit qui ne semblait jamais connaître la fatigue. Un soir qu'il nous avait éblouis et charmés, un de ses plus vieux amis me disait : « Ce Boissier est étonnant! Il est en verve dès sept heures du soir; mais à minuit, il l'est bien plus encore! ».

*
* *

Par sa grande situation scientifique et universitaire, par son titre de membre, puis de vice-président du Conseil supérieur de l'Instruction publique, M. Boissier a été mêlé plus ou moins directement à beaucoup des réformes qui se sont accomplies depuis trente ans dans l'Université. Comme son attitude à cet égard a pu paraître différente selon les temps, il est utile d'en dire quelques mots. Je crois, à vrai dire, que ce sont les circonstances qui ont changé, et non ses opinions.

Dans les années qui ont suivi la guerre, presque tout le monde demandait des réformes. Je ne parle pas de l'enseignement supérieur, où le but à atteindre était assez clair. La Société pour les *Études des questions d'enseignement supérieur*, dont M. Boissier fut un des premiers membres, avec Renan, Berthelot, Fustel de Coulanges, G. Paris, d'autres encore, avait parfaitement compris que la rénovation de l'enseignement supérieur devait s'opérer par un développement résolu de l'esprit scientifique dans les Facultés. C'est ce qui fut

fait, grâce à la collaboration active du ministère de l'Instruction publique. Les questions relatives à l'enseignement secondaire étaient beaucoup plus complexes. Tout le monde sentait bien que notre enseignement classique traditionnel n'était pas adapté aux besoins nouveaux, qu'on abusait des vers latins et du discours latin, que l'esprit général en était trop purement formel et esthétique, qu'il y avait une place à faire, à côté de la culture gréco-latine, à un enseignement plus réaliste et plus moderne. Comme ces impressions étaient communes à tous, on se croyait d'accord, et tous les réformistes faisaient campagne dans le même sens. En réalité, cet accord apparent cachait des divergences profondes, comme il arrive au début de toutes les révolutions. Les uns voulaient surtout rendre l'étude de l'antiquité plus scientifique et n'attaquaient dans le vieil humanisme que ses tendances trop exclusivement littéraires. D'autres en voulaient à l'antiquité elle-même et cherchaient à moderniser l'enseignement secondaire en restreignant la place du grec et du latin au profit du français et des langues vivantes. Entre ces tendances extrêmes, une foule de nuances intermédiaires trouvaient place. On crut s'entendre aussi longtemps qu'on en fut à la période de la critique négative. Quand on s'expliqua et qu'on en vint à l'exécution, on s'aperçut qu'on ne s'entendait pas du tout. Les réformes successives provoquèrent des mécontentements.

M. Boissier, réformiste de la première heure, trouva souvent qu'on allait trop loin. Il le dit avec une éloquence mélancolique et fit presque figure d'opposant. C'est le sort des modérés en tout ordre de choses. Bien qu'il n'ait jamais exprimé ses vues à ce sujet d'une manière systématique et d'ensemble, il n'est pas trop difficile de les deviner. Classique et historien, il voulait plus d'esprit historique dans l'enseignement et renonçait sans trop de peine à des exercices dont il avait lui-même constaté l'abus. Mais il tenait au fond, à l'essentiel de la culture classique, et gémissait de la voir réduite ou compromise. Il ne fit pas de polémique et n'écrivit pas d'articles retentissants : ce n'était pas sa manière; mais il ne négligea aucune occasion d'exprimer ses craintes ou ses regrets.

Nous sommes encore trop près des événements et trop mêlés à une confusion d'idées qui dure encore, pour pouvoir

donner à ce débat une conclusion. Nous ne pourrions y apporter que nos impressions personnelles, qui ne seraient pas ici à leur place. Mais le rôle de M. Boissier dans ces discussions ne saurait manquer d'apparaître avec ce caractère de sincérité et de pondération qui a été celui de toute sa vie, et l'avenir dira s'il n'y avait pas beaucoup de vérité à la fois dans ses premiers désirs de changement et dans les réserves qu'il se crut obligé d'exprimer par la suite.

***

Ce n'était pas seulement par la séduction de ces dons brillants que M. Boissier charmait ses amis : il savait aussi leur inspirer une estime et une affection profondes ; car il était bon et droit, d'une sûreté à toute épreuve.

Il gardait à ses anciens élèves un souvenir fidèle et les suivait dans toute leur carrière. A l'Académie, dans les conseils universitaires, il défendait leurs intérêts autant qu'il le pouvait, souvent avec une vraie chaleur. Mais son amitié ne coûtait rien à sa justice : il savait être franc et dire « non » à l'occasion. Même en ce cas, sa franchise était si loyale et au fond si affectueuse qu'il aurait fallu être un sot pour s'en offenser.

Dans sa famille, entouré de tous les siens, il montrait le fond de sa nature. Il avait besoin d'être environné d'affection. Il eut ce bonheur jusqu'au bout. Malgré des deuils cruels, il put voir à ses côtés, dans ses derniers jours, deux filles, deux gendres, qui étaient pour lui comme des fils, et des petits-enfants qui faisaient sa joie.

La vieillesse était venue pour lui très lente et très douce. Jusqu'à sa dernière année, elle ne lui avait rien enlevé de sa robuste santé, et il avait conservé tout son ressort intellectuel et moral. On lui faisait souvent compliment d'être resté si jeune. Mais, à vrai dire, il n'aimait pas trop cela, et il répondait volontiers, moitié fâché, moitié riant : « Cela vous étonne donc bien, que je ne sois pas encore tout à fait décrépit ». Puis des indispositions assez graves survinrent. Il s'en remit à peu près et reparut aux séances de l'Institut. Mais il n'était plus tout à fait le même : sa vivacité l'abandonnait pour ne renaître

que par intervalles. Il quitta Paris pour aller chercher le repos dans sa jolie maison de Viroflay, bâtie par lui il y a trente ans, et qu'il n'avait cessé d'aimer. Son cabinet de travail, où il faisait jadis de longues séances, l'enchantait par les belles lignes que formait sous ses yeux la couronne des bois autour de la vallée. Je lui ai entendu dire que la sérénité de ces lignes le faisait parfois songer à certains aspects de la campagne romaine. Il revit toutes ces choses qui lui rappelaient tant de chers souvenirs, et presque aussitôt s'alita. Il mourut au milieu des siens le 30 juin dernier, quelques semaines avant d'avoir accompli sa quatre-vingt-cinquième année.

Cette longue existence fut celle d'un homme heureux qui mérita toujours son bonheur par une activité laborieuse incessante et par une droiture morale absolue. Tous les honneurs lui était venus peu à peu. Il en jouissait avec une satisfaction que personne ne songeait à lui reprocher, car on la trouvait justifiée, et elle s'associait à la plus vraie simplicité. Les normaliens, en particulier, ont toujours été affectueusement fiers de leur illustre camarade, et ils saluent en lui le très bel exemple d'un grand universitaire, qui a eu avec éclat tous les talents et toutes les vertus de sa profession.

ALFRED CROISET

LE COLLIER DES JOURS[1]

— TROISIÈME RANG —

Le train roule d'une allure paisible, comme il convient à un brave train suisse qui traverse de beaux paysages, et n'entend pas escamoter les points de vue en brûlant la route. A chaque station, il s'arrête longuement, et repart comme en flânant.

Dans le compartiment, nous sommes quelques Français très impatientés par cette lenteur. D'ordinaire pourtant, dans nos excursions, elle ne nous déplaît pas du tout, mais aujourd'hui!...

Une fébrilité extrême nous agite tous : impossible de rester en place; nous passons la tête hors des portières, à tous moments, et nos regards devancent le train.

Villiers de l'Isle-Adam est parmi nous, et le plus exalté. Sa joie intérieure déborde continuellement en un rire saccadé où s'emmêlent d'incompréhensibles phrases.

Nous allons à Lucerne voir, pour la première fois, Richard Wagner!...

1. *Published February first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* JUDITH GAUTIER.

On sait que la première partie de ces souvenirs a paru sous ce titre : *le Collier des Jours* (1 vol. in-18, Paris, 1904); la seconde, sous ce titre : *le Second Rang du Collier* (1 vol. in-18, Paris, 1905).

L'express le plus vertigineux nous semblerait lent, et cependant nous avons aussi l'appréhension d'arriver, de voir le Maître, de l'entendre, de lui parler.

Ce qu'était pour nous ce prodigieux génie, comment le faire comprendre à ceux qui n'ont pas connu cette époque? Un petit groupe d'apôtres et de disciples était alors seul à soutenir le Maître contre la foule outrageante qui le méconnaissait. Aujourd'hui, où le triomphe de la cause que nous défendions a surpassé nos espoirs, il n'est pas facile de s'expliquer notre exaltation. Nous avions le fanatisme de sectaires, prêts au martyre, et, plus encore, à l'égorgement des adversaires. Il eût certes été impossible de nous convaincre que l'anéantissement des aveugles à cette beauté nouvelle n'était pas parfaitement légitime.

Chaque dimanche, quand Pasdeloup jouait « du Wagner », il y avait, dans l'enceinte du Cirque, des défis homériques entre les deux camps adverses, et le municipal devait bien souvent s'interposer pour arrêter les combats.

Jamais nous n'aurions imaginé qu'un jour nous pourrions contempler la face du Maître, qui était pour nous aussi inconnaissable que Jupiter au fond de l'Olympe ou Jéhovah derrière le flamboyant triangle. Et nous allions vers lui...

— C'est pourtant à vous, ma chère Judith, que nous devons cette incroyable fortune! — s'écrie Villiers, qui vient tomber sur la banquette où je suis et serre ma main dans les deux siennes.

C'est à moi, en effet, et mon orgueil n'est pas mince.

N'ai-je pas eu l'audace, il y a quelques mois, de publier, avec une étourderie bien française, n'ayant entendu, à l'orchestre, de l'œuvre gigantesque, que quelques fragments médiocrement exécutés, me fiant à mon seul instinct et emportée par mon enthousiasme, une série d'articles sur Richard Wagner? J'avais même attaqué une étude sur Gluck et Wagner que publiait Ernest Reyer, — un ami qui m'avait vue naître, et qui fut stupéfait par cette agression imprévue : — la jeunesse ne doute de rien. — Il m'avait d'ailleurs courtoisement répondu et cette passe d'armes avait fait un beau bruit.

Après beaucoup d'hésitations, j'avais envoyé à Wagner,

alors à Lucerne, les articles, accompagnés d'une lettre dans laquelle je le priais d'excuser mes erreurs et de les corriger. Puis, avec angoisse, j'avais espéré et attendu une réponse. Viendrait-elle? je ne pouvais le croire et pourtant j'avais un serrement de cœur, chaque matin, de ce que le courrier n'apportait rien.

Un jour, enfin, je vis sur une enveloppe le timbre de Lucerne et une écriture inconnue que je reconnus immédiatement, — avec quelle émotion et quelle peur! Je l'ouvris : était-ce possible? quatre pages!... d'une écriture serrée, lisible, élégante, et, à la dernière ligne, la signature magique!...

La lettre était ainsi :

Madame,

Il est impossible que vous ayez le moindre doute de l'impression touchante et bienfaisante que votre lettre et vos beaux articles ont dû produire sur moi. Soyez-en remerciée et permettez-moi de vous compter parmi ce mince nombre de vrais amis, dont la sympathie clairvoyante fait ma seule gloire. Je n'ai rien à corriger dans vos articles, rien à vous recommander; seulement, je me suis aperçu de ce que vous ne connaissez pas encore de près les Maîtres Chanteurs. *L'introduction du troisième acte a singulièrement touché notre public; mon barbier m'a dit, l'autre jour, que ce morceau lui avait plu de préférence, ce qui m'a fait réfléchir sur l'instinct incommensurable du peuple.*

Au lever du rideau de ce troisième acte, on voit Hans Sachs dans son atelier de cordonnier, au grand matin, assis dans sa chaise de grand-père, parfaitement absorbé par la lecture de la chronique du monde. Il parle à son jeune garçon apprenti, sans interrompre l'état de concentration complète de son esprit sur son sujet de lecture. Après la sortie du garçon, la tête toujours penchée sur son énorme volume, il ne fait que continuer ses méditations, jusque-là silencieuses, par ces mots prononcés enfin à haute voix : « Wahn! Wahn! überal Wahn! » *ce que je ne saurai pas traduire puisque « folie! partout de la folie! » ne rend pas le sens de* « Wahn », *qui est beaucoup plus général et exprime aussi bien l'objet de la folie que la folie elle-même.*

Dieu sait comment mon public a deviné d'avance, dans cette introduction instrumentale dont nous parlons, la situation suivante et l'état de l'âme de mon Hans Sachs.

Le premier motif des instruments à cordes a été entendu, il est vrai, en même temps que le troisième couplet du chant de cor-

donnier, au deuxième acte. Il exprimait là une plainte amère de l'homme résigné qui montre une physionomie gaie et énergique au monde.

Eve avait compris cette plainte cachée et, navrée au fond de son âme, elle avait voulu fuir pour ne plus entendre ce chant à l'apparence si gaie.

Ce motif se joue maintenant seul et développe son intimité pour mourir dans la tristesse de la résignation, mais, en même temps, les cors font entendre, comme de loin, le chant solennel avec lequel Hans Sachs a salué Luther et la réformation et qui a valu au poète une popularité incomparable.

Après la première strophe, les instruments à cordes reprennent très doucement, et dans un mouvement très retardé, les traits du vrai chant du cordonnier, comme si l'homme levait son regard de son travail de métier pour regarder en haut et se perdre dans des rêveries tendres et suaves. Alors les cors, aux voix plus élevées, entonnent l'hymne du maître par laquelle Hans Sachs, au troisième acte, à son apparition à la fête, est salué par tout le peuple de Nuremberg dans un éclat tonnant de toutes les voix unanimes.

Maintenant le premier motif des instruments à cordes rentre encore avec la forte expression de l'ébranlement salutaire d'une âme profondément émue. Il se calme, se rassied et arrive à l'extrême sérénité d'une douce et béate résignation.

C'est le sens de ce petit morceau instrumental qui a même assez impressionné l'excellent Pasdeloup pour qu'il ait essayé de l'exécuter dans vos concerts comme échantillon de cette curieuse musique.

Pardonnez-moi, Madame, si j'ai osé compléter, surtout à l'aide de mon mauvais français, votre connaissance d'ailleurs si profonde et si intime de ma musique, par laquelle vous m'avez vraiment étonné et touché.

J'irai probablement à Paris dans peu de temps, peut-être encore cet hiver, et je me réjouis d'avance du vrai plaisir de vous serrer la main et de vous dire à haute voix quel bien vous avez fait à

votre très obligé et dévoué

RICHARD WAGNER.

Wagner ne vint pas à Paris, cet hiver-là. Je l'attendis en vain. Et le désir de le voir était devenu, en moi, irrésistible, depuis que le Maître avait écrit qu'il désirait me connaître.

Il n'y avait qu'une chose à faire : aller à Lucerne. Mais

comment serait-on reçu? De fantastiques légendes couraient sur Wagner. Quelqu'un de bien informé racontait qu'il avait chez lui un sérail composé de femmes de tous pays et de toutes couleurs, vêtues de magnifiques costumes, et que personne ne franchissait le seuil de sa demeure.

D'autre part, on le dépeignait comme un homme peu sociable, sombre, maussade, vivant seul dans une retraite jalouse, n'ayant auprès de lui qu'un grand chien noir...

Cette farouche solitude était admissible et me plaisait assez; mais l'idée qu'un sentiment de gratitude polie pourrait forcer le Maître à la rompre en ma faveur m'inquiétait infiniment. C'est pourquoi j'écrivis une lettre assez compliquée où il était dit que, passant à Lucerne pour me rendre à Munich avec quelques amis, à propos d'une exposition de peinture, — ne faisant qu'y passer, — je le priais de me dire s'il s'y trouvait en ce moment et s'il me permettait de venir le saluer.

De cette façon, il n'aurait pas la crainte de voir le dérangement se prolonger au delà d'une courte entrevue.

La lettre suivante me rassura tout à fait :

Madame,

Je suis à Lucerne et je n'ai pas besoin de vous dire combien je serai heureux de vous voir. Je voudrais seulement vous prier de prolonger un peu votre séjour à Lucerne, afin que la joie que vous m'accordez ne soit pas trop vite évanouie.

Je suppose que vous allez à Munich pour l'exposition de peinture; cependant, comme j'ai la prétention d'admettre qu'il vous serait agréable d'entendre quelques-unes de mes œuvres, j'ai à vous dire que les représentations de Tannhäuser, Lohengrin, Tristan *et* les Maîtres Chanteurs *ont eu lieu au mois de juin, que le théâtre est fermé actuellement, et que* l'Or du Rhin *sera donné au plus tôt au 25 août, si tant est qu'on le donne.*

Mais j'espère que ni la remise de l'exposition (1er avril) ni la fermeture du théâtre ne retarderont votre visite à Lucerne; bien au contraire, j'en attends la prolongation de votre séjour ici, et c'est en vous priant, Madame, de vouloir bien me faire savoir, par un mot, le jour de votre arrivée que je vous demande d'agréer l'expression de ma respectueuse reconnaissance.

RICHARD WAGNER.

Dans un échange de télégrammes, je m'étais assurée que le Maître accueillerait avec plaisir mes compagnons, — ses fanatiques disciples comme moi-même, — et nous nous étions mis en route. La nuit dernière, nous avions couché à Bâle, où il nous était arrivé une aventure qui nous avait vivement frappés. Arrivés le soir, nous avions voulu, après le dîner, visiter la ville malgré l'obscurité. Nous nous étions engagés dans des rues étroites que de rares réverbères éclairaient confusément; à peu près égarés, nous traversions des carrefours, des places, où nous apercevions de grandes fontaines, pour nous engager de nouveau dans des ruelles.

Nous avions fini par déboucher sur un vaste espace libre que le ciel éclairait un peu; un grondement profond et continu, assez effrayant, l'emplissait, ce qui nous fit avancer avec précaution.

Ce bruit formidable était produit par le Rhin, très large à cet endroit et qui traverse Bâle avec la fougue d'un torrent. Arrêtés au milieu du pont, penchés au-dessus du parapet, nous regardions ce fleuve d'encre s'enfuir dans la nuit en déchiquetant quelques reflets d'étoiles qu'il emportait aussitôt... Il nous semblait qu'il voulût emporter le pont, emporter la ville.

Une large lune, rougeâtre comme une braise sous des cendres, monta, au-dessus des pignons et des silhouettes inégales des maisons riveraines. Elle laissa tomber dans le fleuve une traînée sanglante, que l'eau secoua et éparpilla follement.

Nous restions là, un peu étourdis par ce spectacle, quand, soudain, un chant se fit entendre, comme submergé par ce tumulte d'eaux, distinct et fort cependant. Est-ce que nous rêvions?... Ce chant, nous le connaissions bien : c'était celui des matelots du *Vaisseau Fantôme*... Quoi! est-ce que le navire maudit venait errer la nuit sur ce fleuve innavigable?

Nous nous penchions vers l'eau noire, mais nous ne voyions rien. Les voix étaient toutes proches, cependant : on eût dit que le navire invisible passait sous l'arche même du pont...

Nous étions singulièrement troublés, et, quand les voix se turent, nous nous éloignâmes sans vouloir approfondir le mystère, évitant de nous convaincre que quelque brasserie joyeuse, cachée dans un repli de la berge, abritait de braves

Suisses, groupés autour de bocks mousseux, dont les voix sonores et pures nous avaient ainsi hallucinés.

Maintenant, tandis que le train roulait, nous repensions à cet épisode de notre pèlerinage et il nous semblait d'un heureux augure. Pour la première fois, nous avions pu écouter, avec un recueillement sans trouble, une page du Maître. A Paris, c'était toujours à travers un énervement fébrile, l'œil aux aguets, les poings fermés pour fondre sur les interrupteurs, que nous goûtions la musique nouvelle ; hors de notre pays, la cause était donc gagnée, la musique de Richard Wagner déjà populaire ?...

Les stations défilaient toujours lentement, nous approchions pourtant de la dernière. Notre émotion croissait, dominée maintenant par la terreur sacrée. Nous cherchions parmi les Dieux de l'Art lequel nous paraissait plus grand que celui dont nous allions affronter la présence, lequel nous lui préférerions, s'il nous était donné de pouvoir choisir, dans le sublime Olympe des génies, celui que nous voudrions voir.

Homère, Eschyle, Dante, Gœthe, Beethoven ?... Nous les nommions tous. Même le divin Shakespeare ne nous faisait pas hésiter : le nom de Wagner flamboyait plus haut, avec un éclat plus magique. C'était Apollon et c'était Orphée fondus en une seule lyre. Poète, musicien, philosophe, — que n'était-il pas, ce nouveau venu ?

— Il est cubique ! — concluait Villiers.

— *Emmenbrücke !* — crie un employé.

La dernière station est franchie : une demi-heure encore, et c'est Lucerne !

Maintenant nous déraisonnons, en cherchant des noms nouveaux à Wagner, des titres flatteurs, comme ceux que l'histoire a conservés à quelques hommes célèbres :

— L'aigle du Righi... Le cygne de Lucerne...

Le cygne nous paraissait tout à fait heureux, à cause de *Lohengrin* ; mais Villiers trouvait que le plagiat était trop naïf : « Le cygne de Cambrai... Le cygne de Lucerne... » Il cherchait une variante, et, après un moment, jeta triomphalement celle-ci :

— Le palmipède de Lucerne !

Un fou rire détendit un peu nos nerfs. Mais le train siffla, et notre battement de cœur reprit.

Échevelé par le vent, penché hors de la portière, Villiers regardait. Il était impossible qu'on n'aperçût pas, au-dessus de la ville qui recélait une telle lumière, quelque glorieux flamboiement; sans nul doute, même en plein midi, une étoile resplendissante signalait aux bergers pieux la nouvelle Bethléem...

On entrait en gare.

Brusquement, Villiers, tout pâle, les yeux écarquillés, se rejeta sur la banquette, en s'écriant :

— Le palmipède!...

*
* *

C'était vrai!...

Seul, debout, coiffé d'un grand chapeau de paille, Wagner nous attendait sur le quai. Nous ne l'avions jamais vu, mais comment ne pas le reconnaître?...

Lui, qui n'avait aucune idée de notre aspect physique, comptait sur nous pour le découvrir. Immobile, bien en vue, il regardait pourtant, avec une attention intense, le flot des arrivants.

Ce fut moi qui m'élançai vers lui, dans une effusion de joie qui domina toute autre émotion. Il nous enveloppa tous de ces regards fixes et lumineux qui vous scrutaient jusqu'à l'âme, et il nous serra les mains.

Après un moment de solennel silence, il sourit et m'offrit son bras.

— Venez, — me dit-il. — Si vous ne tenez pas à des splendeurs, l'Hôtel du Lac vous plaira. J'y ai retenu des chambres.

Et il m'entraîna, d'un pas rapide, hors de la gare.

En route, il s'arrêta, un moment, me regarda profondément, et me dit, avec une expression grave et émue :

— C'est un bien noble sentiment qui nous lie, madame!...

L'hôtel était tout proche de la gare. En y arrivant, le Maître nous recommanda à l'hôtelier, puis il nous dit, d'un air enjoué :

— Maintenant je vais me préparer à vous recevoir : sans cela, je ne ferais que des bêtises... Vous allez venir tout de

suite à Tribschen, n'est-ce pas, aussitôt que vous serez un peu reposés? Par le lac, c'est le plus commode.

Se préparer à nous recevoir!...

Du haut de la fenêtre nous le regardions maintenant s'éloigner d'une allure hâtive, traverser le vieux pont de Lucerne, gagner le quai, prendre une barque...

Nous le suivions des yeux, sans mot dire, gardant une même expression béate sur nos figures... Puis, quand il eut disparu, vite, vite, à notre toilette!... Nous n'allions pas le faire attendre.

*
* *

Nous voici, à notre tour, au bord du lac des Quatre-Cantons, sur l'embarcadère, qu'assiège tout un vol de voiles blanches à demi pliées.

Quel paysage! Quel décor! Que c'est bien là le cadre qui convient!

Le lac, si pur, si clair, qui semble un bloc immense de cristal bleu, un saphir liquide, fuit à perte de vue entre les coulisses formées par les montagnes. D'un côté, le mont Pilate, d'un gris violacé de nuée d'orage, âpre, aride, déchiquette, sur le ciel, son faîte rocheux qui accroche les nuages; de l'autre, le Righi verdoyant ondule, hérissé de sapins sombres qu'interrompent de claires pelouses, des clairières d'un vert tendre, et au delà, troubles, brumeuses, irréelles, s'estampent vaguement les dentelures des Alpes...

Nous faisons choix d'un batelier et nous crions triomphalement :

— A Tribschen!

D'un coup de gaffe, l'homme nous éloigne de la rive, puis il déploie sa voile.

Maintenant, c'est la ville que nous voyons, la vieille Lucerne qui étage, sur les collines, ses maisons inégales, ses nombreux clochers, ses bastions hors de service, au-dessus de l'étroit pont de bois si étrange, mais que nous avons à peine regardé tout à l'heure en le traversant. Il double à présent les festons de ses arches rustiques dans l'eau bleue du lac.

Mais c'est l'autre horizon seul qui nous intéresse, là-bas, ce

mince promontoire, qui s'avance en pente douce, fermant à demi le passage ; c'est vers cette pointe que la brise pousse tout doucement notre voile gonflée, c'est là Tribschen, le domaine de Richard Wagner.

Un cygne vogue sur le lac : de sa poitrine neigeuse il fend majestueusement l'eau claire, et nous croyons bien voir entre ses ailes la chaîne d'or qui l'attelle à la nacelle de Lohengrin. Pour nous, le frais Righi, c'est le mont Salvat : le temple du Graal doit se cacher, par là, derrière les végétations jalouses ; et nous cherchons, au sommet du Pilate, le portail géant du divin Walhalla.

Mais le promontoire se rapproche ; nous distinguons les minces peupliers qui se dressent à sa pointe extrême, puis les arbres et les buissons touffus qui s'échelonnent, et voici que dans l'entrebâillement des branches apparaît l'angle du toit et toute une fenêtre de la maison.

Nous arrivons. La barque s'enfonce sous un petit hangar soutenu par des pilotis.

Avec quelle émotion nous prenons pied sur ce sol sacré !

Pas de porte, pas de clôture, aucune limite à ce jardin : le lac, les collines, les forêts, les Alpes, le monde, semblent en faire partie ; et comme cela plaît à notre jeune enthousiasme, comme cela est juste et prophétique, puisque le monde deviendra en effet le domaine de celui qui habite là !

Une pente douce monte vers la maison, qui nous apparaît au delà d'une vaste pelouse. Elle est toute simple, toute grise, longue et peu haute, sous son toit de tuiles aux rougeurs éteintes ; au milieu, un double perron de sept ou huit marches, qu'accompagne une rampe de fer, conduit au salon.

Nous avançons lentement, émus, recueillis, comme au seuil d'un temple ! On nous a vus, sans doute, car le Maître paraît à la porte du salon et descend les marches ; un grand terre-neuve noir bondit près de lui.

D'un air à la fois cérémonieux et enjoué, Wagner nous fait entrer.

Une jeune femme, grande, mince, d'un visage noble et distingué, aux yeux bleus, au frais sourire, sous une magnifique chevelure blonde, est debout au milieu du salon, entourée de quatre fillettes, dont une toute petite.

— Madame de Bülow, qui a bien voulu venir me voir avec ses enfants, — dit le maître.

Après un échange de sympathiques poignées de mains, elle nous dit les noms des enfants : Senta, Élisabeth, Isolde et Éva, — qui lèvent sur nous de grands yeux ébahis. — Nous reconnûmes dans le choix de ces marraines, toutes prises parmi les héroïnes de Wagner, un enthousiasme fanatique, pareil au nôtre, qui chassa, entre cette mère charmante et nous, toute gêne.

On nous présenta ensuite les chiens : le grand terre-neuve, Rouzemouk — « Russ », dans l'intimité — et Cos, un carlin gris de fer appartenant à madame de Bülow.

— Je m'appelle Cosima, — nous dit-elle, — et, dans mon entourage, on avait pris la mauvaise habitude, qui m'horripilait, de m'appeler « Cos ». J'ai donné ce nom à mon chien, et, depuis, on n'ose plus m'appeler autrement que Cosima.

Et la causerie s'engage, heureuse, vive, ardente, le maître presque aussi joyeux que les disciples ; — et nous avons tant de choses à nous dire !...

Wagner parle le français mieux que très bien : il le parle correctement, mais à sa manière, avec des libertés et des audaces. Quand il ne trouve pas un mot pour rendre sa pensée ou que ce mot lui paraît ne pas exister, il le crée, et toujours si clair et si logique qu'on n'hésite pas à le comprendre. Il nous parle de Paris, où il a beaucoup souffert et qu'il a beaucoup aimé, et, sans amertume, de la grande bataille de *Tannhäuser*, dont nous avons, nous, tant de honte pour notre pays. Il y a gagné, dit-il, un groupe de chauds partisans qui le consolent de la défaite : ceux qui l'aiment, à Paris, l'aiment mieux et plus que ses admirateurs d'Allemagne. Le Français, plus vibrant, plus expansif, quand il comprend, comprend d'emblée, et la ferveur de son enthousiasme est réconfortante. Le public allemand, lui, est patient, paisible, il absorbe consciencieusement ce qu'on lui présente, mais manifeste très peu son sentiment : rien de plus froid, de plus morne, que certaines salles de spectacle, où des dames en robes de laine emplissent les loges.

— Et, pour ne pas perdre leur temps au théâtre, — s'écrie le Maître avec indignation, — elles y apportent leur tricotage !...

Avec une curiosité respectueuse, nous regardons, autour de

nous, l'intérieur du temple, dont la somptuosité grave et enveloppante contraste si vivement avec la simplicité grise de l'extérieur. Le salon est assez vaste ; il occupe tout un angle de la maison et ses fenêtres s'ouvrent sur deux parois. Il baigne dans une pénombre chaude et reposante, entre ses murs recouverts d'un cuir fauve traversé d'arabesques d'or ; un épais tapis étouffe les pas ; les fenêtres sont drapées de lourdes portières de velours, dont les plis traînants s'amassent sur le sol. Un magnifique portrait de Beethoven domine le grand piano à queue, il est placé en face d'une glace qui le reflète, et, sur les deux autres panneaux, Gœthe et Schiller se font vis-à-vis. Au plafond pend une lampe de bronze. Un large divan de damas pourpre s'adosse à la muraille, et des fauteuils moelleux et commodes se groupent çà et là.

— Venez voir ma galerie ! — dit Wagner, avec un sourire qui raille ce titre ambitieux.

Une large baie fait communiquer le salon avec une pièce étroite et longue, toute tendue de velours violet, sur lequel s'enlève la douce blancheur de statuettes en marbre. Ce sont les héros des œuvres du Maître : Tannhäuser faisant vibrer la lyre et entonnant l'hymne passionnée qui glorifie Vénus ; Lohengrin, pareil à un archange, tirant son épée pour défendre l'innocence ; le chevalier Tristan, qui croit boire la mort et vide la coupe où bouillonne le philtre d'amour ; Walther du Pré des Oiseaux, — et le dernier-né, le jeune et téméraire Siegfried, tenant entre ses doigts l'anneau fatal !...

Des panneaux, don du roi Louis de Bavière, retracent quelques scènes des Nibelungen. Dans une niche, un bouddha doré, puis des brûle-parfums chinois, des coupes ciselées, toutes sortes d'objets précieux et rares. Dans un coin, deux guéridons recouverts de vitres qui protègent des essaims de papillons magnifiques, aux grandes ailes d'azur et de pourpre.

— Cette collection de papillons vient de l'Exposition universelle de Paris, — dit le Maître, en riant. — Voilà ce qu'un artiste a trouvé le plus à son goût, au milieu de l'amas des productions dues à l'effort prodigieux du travail de l'humanité...

Revenus dans le salon, notre causerie se prolonge, sans contrainte. Le Maître nous éblouit par le charme de sa parole sa verve, sa gaîté, son esprit incomparables.

Il nous semble, néanmoins, qu'il est temps de nous retirer. Nous avons débarqué à Tribschen vers cinq heures. Maintenant le jour s'assombrit : il doit être tard, c'est l'heure du dîner, et nous avons la plus grande peur d'être indiscrets et gênants.

Mais, devant notre mouvement de retraite, on se récrie avec une si sincère cordialité, on nous retient avec une insistance si affectueuse, que nous nous rasseyons, tout heureux. Les enfants disent bonsoir à tout le monde et vont se coucher. On apporte des lampes et le temps s'écoule délicieusement...

Et pourtant, ô honte! nos estomacs en détresse nous tiraillent et nous reprochent de les oublier par trop. Avant de quitter Bâle, ce matin, nous avons déjeuné, trop tôt et sommairement. Il y a joliment longtemps!

Notre hôte ne nous a pas invités à dîner... Cependant, puisqu'il nous retient!... Il paraît que l'on dîne tard à Tribschen...

Vers neuf heures, la porte s'ouvre, un domestique s'avance : enfin!...

Non!... il porte un plateau!... c'est le thé, accompagné de fallacieux biscuits secs...

Nous échangeons des regards rieurs. Bah! qu'est-ce que cela fait? Nous souperons à l'hôtel...

A onze heures et demie, il faut bien s'en aller. Mais comment? par le lac?... est-ce qu'on trouve encore des barques?

— Non, non, par terre : la voiture est attelée, — dit Wagner; — on va vous reconduire.

De l'autre côté de la maison, sur le seuil du vestibule, les adieux se prolongent. On nous fait promettre de revenir le lendemain, — mais de meilleure heure, pour pouvoir nous promener dans le jardin et voir un peu la campagne...

A travers l'inconnu et la nuit noire nous roulons maintenant, tout illuminés de joie.

— Dans la voiture de Wagner!... est-ce que c'est possible? s'écrie Villiers en caressant les coussins.

Et nous parlons tous à la fois, reprenant chaque détail de cette journée inoubliable.

Pourtant la faim nous tracasse de plus en plus : quel souper tout à l'heure, à l'hôtel du Lac!...

Un garçon somnolent se lève de son lit de camp pour nous ouvrir la porte.

— Peut-on manger? — lui crions-nous.

Ce n'est pas son affaire : il n'en sait rien, se recouche et ronfle.

Nous voilà errant par l'hôtel, tournant les boutons de portes fermées à clé, nous pendant aux sonnettes : — rien ! le silence, la solitude, le sommeil... Eh bien, nous voulions affronter le martyre pour la cause que nous défendons : est-ce que nous allons nous plaindre, pour un jour de jeûne?... Oh! non!... Puisqu'on ne peut l'éviter, cette épreuve nous plaît, à présent; elle nous semble juste et symbolique : l'estomac vide, nous écouterons mieux chanter la joie de notre cœur, l'ivresse de notre esprit, et, très heureux, nous nous couchons, espérant revoir en rêve, là-bas, sur le lac bleu, le promontoire sacré ou nous retournerons demain...

*
* *

Combien cette seconde journée, qui se levait toute bleue et ensoleillée, était riante pour nous! Quelle plénitude de joie! quel avenir glorieux! Nous connaissions Richard Wagner et il nous connaissait! « Venez demain de bonne heure », nous avait-il dit. Cela, c'était plus et mieux que de la politesse : les disciples plaisaient au maître, nous en avions le sentiment délicieux.

Mais il fallait tout de même ne pas arriver trop tôt à Tribschen, et jusqu'à une heure convenable, trouver le moyen d'occuper le temps.

Villiers, qui voulait être très beau, s'était mis en quête d'un coiffeur et fixa son choix sur un certain M. Frey.

Une fois installé, la serviette au cou, les joues barbouillées d'écume de savon, le patient, tout à son rêve, se souvint d'une phrase de Wagner, — une phrase de la lettre qu'il m'avait écrite à propos des *Maîtres Chanteurs* : « Mon barbier me disait, l'autre jour, que ce morceau lui avait plu de préférence... » Les barbiers lucernois étaient donc wagnériens?... Alors on pouvait causer : sans hésiter, Villiers entame avec M. Frey une dissertation sur la musique de l'avenir.

Le Figaro suisse s'en tira de son mieux, et, la causerie s'étant prolongée, Villiers sortit de l'officine frisé menu comme un bonnet d'astrakan.

Ainsi accommodé, il me rejoignit sur le quai, au bord du lac, et, pour user notre impatience, nous nous mîmes à rôder entre les ballots et les paquets de cordages.

Mon compagnon fredonnait un motif de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, qui l'enthousiasmait de plus en plus. Il insistait pour me décider à chantonner en même temps que lui le second motif qui se combine avec le premier.

— En pleine rue, comme cela?... On va nous jeter deux sous!... Ecartons-nous au moins des passants.

Et nous voici enjambant des madriers, des matériaux de construction, pour gagner un coin désert.

Villiers est ravi de nos fredons, qu'il faut recommencer plusieurs fois. Sa vive imagination supplée à tout ce qui manque : il croit entendre l'orchestre.

Brusquement il tombe en arrêt sur je ne sais quoi, ses clairs yeux bleus s'ouvrent plus larges, ne clignent plus, et il se met à rire.

— Qu'est-ce que c'est que ce mot extraordinaire : *Dampfschifffahrtgesellschaft*!

En effet, ce mot apparaît en gros caractères sur une planche peinte en blanc, haut portée par deux poteaux fichés en terre.

— Six voyelles contre vingt-deux consonnes, et un seul mot! — s'écrie Villiers; — qu'est-ce qu'il veut dire, ce mot?

En réunissant nos vagues notions d'allemand nous présumons qu'il signifie : « Compagnie des bateaux à vapeur », et que c'est là l'embarcadère. En effet, au delà des poteaux réunis par la planche, qui figurent avec elle un chambranle de porte, il y a un escalier en bois qui mène à un ponton. L'eau bleue clapote contre les pilotis, les cygnes naviguent à l'entour et les voiles, aussi blanches que leurs ailes, cinglent vers le lointain, vers le promontoire, que le soleil, là-bas, en ce moment, couvre d'un brouillard d'or....

— Quelle heure est-il?

A chaque instant, cette question revient. Il est temps enfin de rentrer à l'hôtel du Lac, pour le « dîner ».

Ici, ce n'est pas comme en France : on « dîne » à une heure, très copieusement, et, si l'on veut, on soupe à huit, très légèrement. Cela nous fait comprendre pourquoi, hier, il nous a semblé qu'on ne dînait pas à Tribschen.

*
* *

Nous arrivons. Les enfants accourent au-devant de nous. On nous attend au salon.

Quel accueil! quelle cordialité sincère! Déjà nous ne sommes plus les inconnus d'hier : Cos aboie à peine, et Russ, le terre-neuve noir, sans se lever du perron où il est couché, balaie lentement la pierre du panache de sa queue, pour nous témoigner sa sympathie.

Avec quel plaisir, dans la pénombre reposante, nous respirons de nouveau l'atmosphère au parfum discret de ce salon! Il faut bien s'asseoir, pour se reposer un peu; mais le Maître, plein d'entrain et de bonne humeur, reste debout. Il s'efforce de comprendre les propos, débordants d'enthousiasme, entrecoupés de rires, dont l'enveloppe Villiers de L'Isle-Adam, et s'imagine que, s'il n'en saisit pas bien le sens, il en faut accuser sa connaissance imparfaite du français. Aucun de nous n'ose lui dire qu'en écoutant Villiers il en est ainsi pour tous, qu'il entortille le plus souvent ses idées en des spirales de phrases inintelligibles, à travers lesquelles fusent des lueurs et des scintillements. Avec un peu d'habitude, on ne prend garde qu'à ces clartés; mais le Maître ne sait pas.

Alors il raconte, comme pour s'excuser, un incident que son incompréhension du français a causé naguère, alors qu'il habitait Zurich.

Un chef d'orchestre, alsacien ou belge, — ayant en tout cas un accent spécial, — lui parlait des diverses façons de diriger et blâmait certaines routines, — néfastes, à son avis, — et il appuyait son dire par ces mots qu'il répétait avec insistance :

— C'est comme ché fous assure...

Wagner entendait : « C'est comme chez vous, à Zurich ».

Agacé d'abord par cette affirmation peu courtoise, il finit

par se fâcher tout à fait et défend, avec véhémence, l'orchestre de Zurich, que lui-même a dirigé quelquefois.

L'interlocuteur ne s'explique pas comment il a provoqué cette colère : il est consterné, s'excuse, balbutie, et il faut un temps infini pour s'entendre.

Au souvenir de ce quiproquo, le rire de Wagner sonne clair et vibrant, et, de bon cœur, nous rions avec lui.

***

Le Maître s'est mis au piano.

Il nous raconte le poème de *Siegfried*, sur lequel il compose, en ce moment. Il joue les thèmes, à mesure, déclame, chante, avec un entrain, une violence incomparable, une expression si parfaite que l'on croit voir le drame se dérouler. A l'instant où le héros, qui vient de reforger l'épée, fend d'un seul coup l'enclume, et que Mime, d'épouvante, tombe à la renverse, Wagner se lève et disparaît presque entièrement dans le grand rideau de satin violet, pour nous mieux faire comprendre l'effroi du gnôme. Il en ressort en riant et déclare que, « n'étant pas du tout pianiste, cette musique de l'avenir est trop difficile pour lui ».

— Je me tirerai mieux du second acte, — dit-il.

Et il nous révèle toute la scène de l'oiseau, d'une façon tellement délicieuse que jamais aucune exécution, même au théâtre, ne pourra nous rendre l'impression ressentie ce jour-là.

***

La chaleur est un peu tombée. Nous voici parcourant les allées du jardin, au bord des tendres pelouses. Le Maître veut nous montrer son domaine.

Autour de nous les enfants courent, avec des rires et des cris joyeux. Russ, le grand terre-neuve noir, bondit en avant, ramasse des pierres qu'il nous apporte d'un air engageant, désireux d'entamer une partie ; mais Wagner s'attriste de ce jeu :

— C'est une funeste habitude que je lui ai donnée là : je ne peux plus l'en corriger et il s'abîme les dents sur les pierres.

Le Maître marche rapidement, il me guide vers un kiosque élevé, d'où la vue, dit-il, est superbe.

Le lieu est ravissant, en effet. Une houle de verdure, où la maison semble submergée, moutonne des coteaux aux vallons. Tout en bas, le lac, d'un azur limpide, où volent quelques voiles blanches, reflète les teintes d'améthyste des hauts sommets. Une lumière subtile baigne le recueillement de cette nature majestueuse.

Richard Wagner, les deux mains sur la balustrade rustique du kiosque, droit, silencieux, a cette expression grave et solennelle qui lui vient subitement lorsqu'une émotion profonde l'atteint.

C'était lui que je regardais maintenant, et ce fut un instant inoubliable : ses yeux, du même bleu que le lac, très ouverts, presque fixes, semblaient boire ce tableau, d'où rayonnait pour eux un monde de pensées. Ce refuge, cette retraite exquise, créée par la tendresse d'une amie bien-aimée, qui avait su tout braver et faire face, tête haute, à la réprobation du monde, pour venir consoler celui à qui elle s'était vouée tout entière, quand il était le plus cruellement pourchassé par les injustices de la vie, cette chère solitude, égayée par des rires d'enfants, où les coups du destin ne lui arrivaient plus qu'à travers un rempart d'amour, c'était avec une gratitude attendrie qu'il la contemplait.

Il comprit que j'avais suivi sa méditation, car il la continua tout haut :

— Et cependant, — dit-il, — ce coin de terre, si plein de souvenirs, ne m'appartient pas... Mais j'ai l'idée d'acquérir un petit bout de terrain, justement de ce côté-ci, pour que plus tard les enfants puissent y revenir et conservent quelque chose de ce nid de leur enfance.

Ce désir ne fut pas réalisé. Le Maître, sans doute, y renonça.

***

Madame Cosima et nos compagnons nous rejoignent et nous marchons longtemps dans le jardin sans limites... Mais la journée s'avance : il ne faut cependant pas abuser. Nous vou-

lons prendre congé : on se récrie et, nous avouons, en riant, notre jeûne de la veille, notre coupable habitude de dîner le soir. Alors le Maître manifeste un vrai chagrin : il ne se pardonne pas d'avoir oublié que les habitudes françaises sont autres que celles de la Suisse allemande. Nous sommes touchés, autant que honteux, d'avoir provoqué une pareille émotion, qui nous révèle pourtant la sensibilité aiguë et la délicate bonté de cet homme si calomnié.

— A partir de demain, — s'écrie-t-il, — un souper sera servi tous les soirs, ici, et il faudra bien m'absoudre !

*
* *

Au fond du salon de Tribschen, à gauche en venant du jardin, une lourde portière, soulevée par une cordelière, laissait apercevoir une très petite pièce, dont je ne pouvais approcher sans une vive émotion : c'était le sanctuaire, le saint des saints, le cabinet de travail de Richard Wagner! Des draperies sombres, un demi-jour recueilli, deux parois que recouvraient des rayons de bibliothèque chargés des plus belles œuvres, — musique, poésie, littérature, philosophie ; — un piano d'une forme spéciale (un autel presque), muni de tiroirs et plan comme une table ; un seul tableau : le portrait de Louis II, le royal ami, l'archange sauveur : — « Celui qui, disait Wagner, semble m'avoir été envoyé du ciel! » — Qu'il était beau, ce fin visage, dont le teint bistré sous les cheveux noirs faisait ressortir encore la clarté splendide des yeux, d'un bleu polaire, rayonnants d'enthousiasme, — des yeux vraiment surnaturels.

Tous, nous l'aimions, ce jeune homme, nous le considérions comme notre roi, notre chef et notre allié, puisqu'il avait la même foi que nous-mêmes et, comme nous, rang d'apôtre. Nous étions nés pour la même mission : affirmer la divinité d'un homme de génie, être les miroirs réfléchissant pour lui l'éblouissement de ses rêves, lui donnant la certitude de sa splendeur, les soldats prêts à recevoir pour sa défense les horions et les insultes, et qui joyeusement seraient tombés pour sa gloire. Et ce roi plus que nous était fort pour le combat ;

son sceptre valait mieux que nos poings. Quelquefois, s'échappant de la cour, l'ami royal venait, seul et incognito, à Tribschen, pour souhaiter la fête du Maître, ou lui apporter une bonne nouvelle. Comme la maison était peu vaste, c'est dans cette petite pièce qu'on lui dressait un lit de camp, et il passait quelques jours ici, tout heureux, exigeant d'être traité comme un humble disciple.

Wagner m'a surprise, aujourd'hui, au seuil de ce cabinet de travail, de ce sanctuaire, dans lequel je n'osais pas pénétrer, considérant le piano, les feuillets épars, où l'encre n'était pas séchée, me sentant troublée au dernier point par les détails humains de ce qui était pour moi si évidemment surhumain. Et je fus oppressée, jusqu'à perdre le souffle, d'entendre, tout à coup, à quelques pas de moi, sonner la voix et le rire de celui qui m'apparaissait, dans la perspective des siècles, auprès d'Homère, d'Eschyle, de Shakespeare, — de celui que j'aurais élu encore au milieu des plus grands!...

— Comme vous êtes enthousiaste! — s'écria-t-il; — il ne faut pas l'être trop, car cela nuit à la santé!

Il voulait plaisanter, mais la lumière attendrie de ses yeux me disait assez ce que voilait son rire.

*
* *

— Ce matin, — me dit Wagner, — mon domestique, Jacob, m'a déclaré qu'il faudrait me passer de lui, toute la journée, parce qu'il allait à Zug.

« Zug »!... ce mot est en effet sur toutes les lèvres lucernoises, nous l'entendons à chaque instant, et je croyais que c'était une exclamation, un juron anodin, familier aux Suisses, quelque chose comme « zut! »...

— Pas du tout : Zug est une petite ville, toute proche d'ici.

— Et qu'a-t-elle de si attrayant?

— Pas grand'chose, en temps ordinaire. Mais vous ne savez donc pas?... le tir fédéral est ouvert... à Zug!... C'est l'événement qui porte à son comble l'enthousiasme de tous les cantons... Cent mille francs de prix... trente mille carabines

réunies... Sérieusement, c'est assez curieux, et vous devriez aller voir ce drôle de spectacle.

Ce fut donc pour obéir au conseil du Maître, et non sans regret de le quitter, que nous descendions, quelques heures plus tard, à la gare de Zug.

*
* *

Une poule au milieu de ses poussins, c'est la première impression que nous donne la petite ville de Zug, avec son clocher qui se hausse, entouré de maisons basses. Comme fond, le velours vert du dernier repli des montagnes qui, de là, s'étagent jusqu'aux lointains neigeux, roses et mauves. Lorsqu'on approche du bourg, son aspect change : on ne voit plus qu'une vieille porte fortifiée, ayant en son milieu un cadran énorme. De grands drapeaux, qu'une brise très faible soulevait lentement, et les bannières multicolores de tous les cantons de la Suisse, s'accrochaient à chaque angle du haut toit, orné de clochetons, qui surmonte cette porte; des guirlandes de feuillages festonnaient, en contrariant sa courbe, l'ogive percée dans l'antique bâtisse ; et, quand on avait franchi la voûte, la rue où l'on débouchait donnait l'illusion d'une rue chinoise, avec ses maisons d'inégale hauteur et sa perspective de banderoles bariolées.

Mais il fallait prendre une autre route pour gagner la plaine où le tir fédéral était établi : un vacarme effroyable guidait sûrement de ce côté-là.

Des baraques foraines, dans la prairie fraîche; une foule, souriante et grave, qui processionne; de ci, de là, des costumes pittoresques, portés par les naturels des quelques cantons fidèles encore aux vieux usages.

Des Bernoises à l'ample jupe froncée, à demi cachée par le tablier de soie couleur gorge de pigeon, au long corsage de velours noir, retenu par des chaînes d'argent sur la gorgerette plissée, avec, dans leurs cheveux, de grandes épingles historiées. Des Fribourgeois, vêtus de culottes courtes, de vestes brunes, coiffés de larges chapeaux et s'appuyant sur des bâtons noueux. Il y avait même quelques Tyroliennes, venues

de loin par curiosité et qui égayaient les yeux avec leurs robes de couleurs vives, leurs étroits tabliers tricolores, leurs chapeaux pointus en feutre noir, agrémentés de galons d'or et posés très bas sur le front.

Nous sommes, à présent, au centre même du bruit, et c'est comme dans une effroyable bataille. Le sifflement des milliers de balles, qui cinglent l'air sans discontinuer, produit sur le tympan l'effet le plus bizarre : on se croit enveloppé d'un réseau de fils de fer, vibrants, qui se croisent, s'enchevêtrent, forment un treillage, et l'illusion est si complète que l'on n'ose plus avancer, de peur de heurter ces fils.

Des hangars partagés en *boxes*, orientés dans différents sens, divisent la plaine, et, dans chaque *box*, des hommes affairés chargent hâtivement des carabines qu'ils passent au tireur, aperçu de dos, visant une cible lointaine.

Inconscients, nous nous laissons pousser dans un des *boxes*, et, là, un Suisse, avec la familiarité cordiale qui convient dans un pays libre, crie quelque chose à l'oreille de Villiers, qui n'entend pas. Mais on lui met entre les mains une carabine, et le voici, à son tour, épaulant et visant longuement.

Que s'est-il passé? On n'a pas entendu la détonation, à travers le tintamare; mais une agitation, une émotion joyeuse éclatent tout à coup, et, là-bas, la cible, mue par un ressort, s'agite et salue le vainqueur : Villiers a fait mouche!...

On l'entraîne. Des êtres munis de formidables trombones surgissent et, sur deux files, lui font cortège : à leurs joues qui se gonflent et s'empourprent on devine, plutôt qu'on ne l'entend, une triomphale fanfare.

On s'arrête devant un kiosque peinturluré, entouré de vitrines, où s'étalent les objets offerts comme prix aux plus habiles tireurs.

Il y a un portrait de Garibaldi, encadré; une paire de lunettes d'or; un couvert d'argent; une collection de pièces de cent sous à l'effigie de Louis-Philippe, disposées en forme d'étoile dans un écrin, — et beaucoup d'autres merveilles, parmi lesquelles Villiers n'a qu'à choisir, mais, suffoqué par le fou rire, il n'arrive pas à se décider... Enfin il décroche un collier en corail, et le fourre dans sa poche, tandis qu'on fixe à son cha-

peau une médaille commémorative, qui luit au milieu d'un flot de rubans.

Le triomphateur voudrait se dérober, mais le cercle des joueurs de trombone l'enserre et il faut aller à un pavillon consacré à Bacchus, où un commissaire de la fête, monté sur une table, lui tend solennellement la coupe glorieuse, pleine d'aigre vin de Sarli, qu'il doit vider, d'un trait, en dissimulant une grimace douloureuse...

Le soir, à souper, Wagner, se réjouit beaucoup de l'aventure et, pour fêter l'habile tireur, il débouche du champagne :

— Il est excellent, — dit-il ; — c'est mon ami Chandon qui me l'envoie.

***

Mes compagnons, ayant des articles à écrire, étaient restés, ce jour-là, à l'Hôtel du Lac ; j'arrivai seule à Tribschen, très peu après le dîner de deux heures, avec l'inquiétude de venir, peut-être, trop tôt.

Le ciel pur faisait le lac tout bleu et les fraîches verdures des rives se miraient, comme d'ordinaire, dans l'eau tranquille. Je débarquai à la pointe du promontoire, tout au bout du jardin, sous le petit hangar qui abritait les marches de bois. Comme il n'y avait ni porte, ni portier, ni cloche, je pus entrer sans avoir été signalée ; tout doucement, je commençai de gravir vers la maison, et, craignant de trouver mes hôtes encore à table, je fis un assez long détour. Je pris un charmant sentier, très ombreux, qui suivait le rivage du lac ; il s'escarpait très vite, et la pente qui, couverte de buissons, dégringolait vers l'eau, avait un aspect de petit précipice très pittoresque, et rien n'était plus agréable à voir que les taches d'azur formées par le lac à travers l'emmêlement des branches. Les enfants avaient appelé ce coin, où, par crainte des chutes, on leur interdisait d'aller seuls, « le parc aux brigands », et l'on en racontait long sur les drames qui devaient s'y passer, quand le soir tombait.

Au moment où j'allais sortir du couvert des arbres, l'aînée des fillettes m'aperçut et courut à moi, en me faisant des signes étranges pour me recommander le silence et le

mystère. Quand elle m'eut rejoint, elle m'entraîna, toujours sans parler, à travers les massifs, où je faillis laisser mon chapeau, vers une sorte de cabinet de verdure, tout proche de la maison, où l'on avait servi le café.

Le Maître était là, assis dans un fauteuil de jonc, fumant un cigare. Cosima, debout, regardait par les interstices des buissons et me fit signe de ne pas parler; mais Wagner, en me jetant un regard farouche, dit à demi-voix :

— Comment! c'est vous qui m'amenez ces gens-là?

— Quelles gens?

Cosima m'appela, d'un geste, près d'elle, et je pus voir pour quelle raison mes hôtes bien-aimés gardaient cette attitude craintive et ce silence.

Devant le perron de la maison, une calèche, pleine de touristes, était arrêtée.

Un personnage vêtu d'un complet de coutil jaune, sur lequel tranchait la bandoulière noire d'une lorgnette, parlementait avec le domestique. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'importuns que l'on s'efforçait d'éconduire, mais je compris bientôt que c'étaient là des voyageurs anglais, parfaitement inconnus, qui, avec une impudence incroyable, demandaient à visiter Richard Wagner. Cette excursion était sans doute inscrite entre l'ascension du Righi et la promenade au lion de Lucerne. Ils insistaient avec une indiscrétion sans pareille, feignant de mal comprendre les affirmations du domestique, prolongeant à plaisir le débat, — tandis que, dans le bosquet voisin, on ne soufflait mot, de peur d'être découvert.

Enfin Jacob persuada à ces intrus que le maître était absent. La calèche se remit en branle, avec un bruit de vieille ferraille. Le gravier de l'allée grinça sous les roues, et le véhicule, encombré d'ombrelles vertes, de voiles bleus et de châles rouges, redescendit la colline.

— Enfin nous sommes libres! — s'écria le Maître en se levant.

— Comment! — dis-je, — vous avez cru que c'était moi qui vous amenais cette piaulée[1] d'Anglais!

1. Je me suis servi de ce mot : « piaulée », que j'avais entendu dans mon enfance. Peut-être n'est-il pas français, mais il a été adopté par les habitants de Tribschen : c'est pourquoi je le maintiens. Il pourrait venir cependant de *piaux*, nom que l'on donne aux petits de la pie.

— Vous arriviez juste en même temps qu'eux, — dit-il, — mais je n'aurais pas dû vous soupçonner.

— Ni me jeter ce regard terrible!

— Le regard était pour les Anglais, — répliqua-t-il en riant. — Je suis vraiment obsédé par l'audace de ces inconnus... car cette scène se renouvelle fréquemment... Le plus joli, c'est que Jacob est contre moi : il trouve tous ces gens-là très distingués et ne comprend pas pourquoi je refuse de les voir.

— Quelle singulière situation cependant, si on les recevait! Que diraient-ils? et quelle attitude pourraient-ils garder?

— On raconte sur Gœthe, à propos d'une aventure analogue, une anecdote curieuse, — dit Wagner. — Il était ainsi souvent assiégé par des curieux dans sa maison de Weimar. Un jour, impatienté de l'insistance d'un Anglais inconnu à forcer sa porte, il ordonna soudain à son domestique de l'introduire. L'Anglais entra. Gœthe se planta debout au milieu de la chambre, les bras croisés, les yeux au plafond, immobile, comme une statue. Un instant surpris, l'inconnu se rendit bientôt compte des choses et, sans se déconcerter le moins du monde, mit son lorgnon sur son œil, fit lentement le tour de Gœthe, en le regardant de la tête aux pieds, et sortit sans saluer... Il est difficile de dire — conclut le Maître — lequel des deux avait montré le plus d'esprit.

JUDITH GAUTIER

(A suivre.)

LE PERFECTIONNEMENT DES PLANTES

De grandes découvertes ont été faites récemment sur la mutation et l'hybridation des espèces végétales ; avant même d'être scientifiquement précisées, elles ont eu des applications directes en agriculture et en horticulture. Les sélectionneurs du siècle dernier étaient spécialisés dans l'étude d'un seul groupe de plantes ; aujourd'hui, nous voyons les résultats merveilleux, acquis en vingt ans, dans des laboratoires scientifiques, véritables usines qui fabriquent des variétés par centaines. En Amérique, Luther Burbank crée des formes nouvelles d'arbres, de fruits, de fleurs, de légumes et même de plantes fourragères ; en Suède, le laboratoire de Svalöf a préparé et répandu plus de cinq cents « sortes » nouvelles de blé, d'avoine, d'orges, de vesces et de pois.

« Luther Burbank, dit W. S. Harwood[1], est l'éleveur de plantes le plus remarquable du monde. Il a travaillé plus de deux mille cinq cents espèces et exercé dans le monde une influence unique. » Sans éducation spéciale, après bien des infortunes, il a réussi, à force de volonté, à doter le globe de fleurs et de fruits perfectionnés, en partie nouveaux. Ses premiers essais ont porté sur la pomme de terre. Il en obtint une

1. *New Creations in Plants life*, 1906. Voir aussi H. de Vries, *Plant Breeding*, 1907.

variété qui, sous le nom *Burbank potato*, s'est répandue sur toute la côte pacifique de l'Amérique du Nord; les statistiques officielles évaluent à 17 millions de dollars l'excédent annuel de récolte qu'elle fournit.

Il n'est guère possible de passer en revue les créations, même les plus importantes, de Burbank. Il s'est proposé à la fois de produire, pour la reconstitution des forêts, des noyers et des châtaigniers à développement très rapide, et, pour l'exploitation des régions arides, des cactus sans épines dont les tiges alimentent les troupeaux et dont les fruits servent à l'homme. Le noyer européen, dont la croissance est lente, fournit un bois d'excellente qualité, dur, mais noueux; par le croisement de cette espèce avec le noyer noir de Californie, Burbank obtint, en 1892, un grand nombre de plantules hybrides, dont il planta les plus vigoureuses le long d'une avenue de sa ferme à Santa Rosa (Californie). En 1906, de Vries put observer trois des arbres qui restaient; ils avaient quarante pieds de haut et deux pieds de diamètre. En quinze ans, ils avaient fourni en volume dix fois plus de bois que les espèces initiales. Les sections des arbres abattus montraient un accroissement annuel des couches ligneuses d'environ cinq centimètres, alors que les noyers d'Europe les plus vigoureux ont un accroissement d'un à deux centimètres. Malgré ce développement rapide, la finesse du bois est remarquable, et sa dureté comparable à celle du noyer ordinaire. Les plantules hybrides n'avaient point toutes les mêmes qualités; les plus chétives furent éliminées dès la première année. La croissance des autres fut étudiée avec soin et parmi les plus fortes Burbank conserva celles qui fournissaient un bois dur et susceptible de prendre de belles teintes dans les travaux d'ébénisterie. La variété *Paradox* est maintenant multipliée par greffes. Depuis, Burbank a croisé cet hybride avec un autre noyer et il espère en obtenir des résultats encore meilleurs.

Les cactus, ou plutôt les *Opunttia*, bien connus sous le nom de figuiers de Barbarie, sont des plantes charnues, dont les raquettes articulées et superposées dans tous les sens représentent les branches; ces raquettes sont hérissées de tubercules épineux, disposés en losanges sur toute la sur-

face. Les cactus croissent volontiers dans les régions arides et chaudes où la saison des pluies ne dure que quelques mois; ils exigent si peu de soins qu'on les utilise dans le sud de la France et surtout en Espagne et en Algérie pour remplacer les haies et les clôtures des jardins. Leur multiplication est très facile; les jeunes raquettes, plantées à des intervalles de un mètre, donnent, après la saison des pluies, des plantes vigoureuses qui se couvrent de fleurs, puis de fruits ayant la forme de figues. Ces figues de Barbarie, dont les Arabes sont très friands, sont le plus souvent inutilisables, en raison de l'abondance des épines qui les couvrent. Ces épines représentent morphologiquement les feuilles, dont la réduction extrême est fréquente sur les plantes des régions désertiques; diminuant la transpiration qui est un grave danger pour les plantes destinées à supporter des étés très secs, elles protègent en outre les tissus charnus et riches en matières de réserves contre les ravages des animaux herbivores. Les cactus ont des épines grosses, très effilées et ligneuses qu'on pourrait facilement briser en martelant et en broyant les raquettes dont la pulpe serait ensuite fournie comme aliment aux troupeaux; mais à la base des épines peu nombreuses, on trouve aussi des centaines de fines spicules cornées, élastiques et peu visibles qui, s'accrochant aux parois du tube digestif, déterminent des inflammations mortelles.

Burbank voulait obtenir des cactus sans épines ni spicules, résistant à la sécheresse et à l'hiver et donnant des fruits dont la saveur fût assez agréable pour être appréciée par l'homme. Il se procura au Mexique une variété de petite taille, peu vigoureuse, mais qui offrait la qualité très remarquable de la réduction presque complète des épines. En la croisant avec des cactus américains et méditerranéens, il réussit à combiner cette particularité avec la vigueur des autres plantes et même il obtint, par le semis de plusieurs milliers de graines, quelques plantes dépourvues à la fois d'épines et de spicules. Certaines de ces plantes très fructifères peuvent être cultivées pour leurs figues; d'autres résistent au froid et végètent sous la neige; les plus précieuses sont destinées à l'exploitation fourragère des déserts mexicains et australiens.

Les succès de Burbank dans l'amélioration des arbres frui-

tiers sont encore plus remarquables. Depuis longtemps, la Californie produit industriellement des pruneaux; jusque dans ces dernières années, les arbres provenaient presque tous de la variété française des pruniers d'Agen. On lui reproche surtout la maturation tardive de ses fruits, qui sont petits, et sa faible résistance aux maladies. En la croisant avec des variétés japonaises à gros fruits et à noyaux petits, puis avec les pruniers sauvages des côtes du Pacifique, qui sont très vigoureux et très productifs, Burbank réussit en dix années à produire les variétés *Giant*, *Sugar*, qui unissent aux qualités énoncées par leurs noms la précocité, la vigueur et la grande productivité. On nous promet plus encore. La société commerciale *Oregon Nursery Company* met en vente la variété *Miracle* qui possède, en plus de ces avantages, la curieuse qualité de n'avoir pas de noyaux ligneux.

Le botaniste français Marchant avait présenté, en 1735, à ses collègues de l'Académie des Sciences, une prune ayant la grosseur, la couleur et la saveur du Damas noir, ovale avec un sillon, à pulpe ferme, rougeâtre, sur un fond vert pâle : l'amande normale, blanche, était recouverte d'une peau rouge et rugueuse, mais nue; le péricarpe ligneux n'était représenté que par un petit arc, ayant la consistance cornée des écailles protectrices des pépins que l'on observe dans la pomme. Le « prunier sans noyaux » fut à juste titre regardé comme un monstre par Marchant, qui essaya en vain de le greffer et de le bouturer, mais réussit à en faire germer les amandes. Cette observation tomba dans l'oubli parce que l'arbre ne donnait que des fruits sans valeur; c'est par un hasard heureux que des représentants furent conservés dans quelques pépinières.

En 1887, Burbank se procurait de cette variété quelques fruits ayant à peine la taille d'une cerise; il les fit germer et, par la greffe des jeunes plantules sur des arbres robustes, il put obtenir des fleurs et des fruits en trois ans. Le semis de prunes lui avait fourni une très grande variété de formes, dont quelques-unes sans péricarpe ligneux. Les sujets qui présentaient cette tendance au plus haut degré furent hybridés en 1893 avec la petite prune d'Agen et d'autres prunes américaines; c'est en 1899 que la variété *Miracle* fut remarquée

parmi un millier de plantes analogues, mais moins parfaites. En douze ans, Burbank avait donc réussi à obtenir un individu présentant simultanément les qualités de plusieurs espèces très différentes.

Burbank a étudié avec soin des milliers de formes de pruniers qu'il s'est procurées, soit dans les pépinières, soit à l'état sauvage. Il les a cultivées côte à côte et il a pu reconnaître les qualités dominantes de toutes les lignées. Ses connaissances horticoles, son génie d'observateur et une confiance illimitée dans les possibilités qu'offre la variation des végétaux l'ont amené à grouper sur un même individu les divers caractères dont il avait su apprécier la grande valeur.

Malheureusement cette méthode de travail ne donne de bons résultats que si Burbank se charge de faire lui-même le choix des plantes; ses combinaisons se chiffrent par milliers; quelques-unes seulement fournissent le type cherché. On ne peut dire que Burbank ait fait progresser la science horticole; il a seulement montré le parti que l'homme peut tirer d'une étude approfondie des végétaux cultivés. Ses succès lui ont acquis une renommée universelle; l'Institut Carnegie, de Washington, lui a accordé une subvention de 100 000 dollars, mais, en même temps, a chargé un savant biologiste, M. John Harrison Shull, de préciser les principes sur lesquels reposent les travaux de Luther Burbank et de leur donner une valeur scientifique.

Trois qualités de l'inventeur ont une part importante dans ces résultats. D'abord, Burbank n'hésite pas à tenter des croisements qui paraissent voués à l'insuccès. Il a combiné par hybridation la prune et l'abricot : il en est résulté le *Plumcot* à saveur d'abricot et très productif comme le prunier. La combinaison des prunes et des amandes lui a fourni toute une série de variations florales. Le croisement du pêcher et de l'amandier lui a donné des arbres dont la vigueur est dix fois plus grande que celle des pêchers et des amandiers de même âge. Burbank s'est efforcé d'unir par la greffe la tomate et la pomme de terre, soit qu'il ait greffé la pomme de terre sur la tomate, ce qui a donné diverses formes de tubercules aériens, soit qu'il ait fait l'inverse. J'ignore l'origine de sa pomme de terre *Pomato*; il la décrit comme une plante à tubercules délicieux,

qui donne aussi de petits fruits, à chair blanche comestible comme celle de la tomate.

En second lieu, Burbank a pour règle d'étudier à fond les qualités et les défauts des plantes qui lui servent de point de départ. Il utilise seulement les individus qui possèdent à un très haut degré une qualité très importante, sans trop se préoccuper de leurs défauts. Les multiples combinaisons de caractères, qui apparaissent dans les semis de plantes affolées ou hybridées, lui permettent d'écarter toutes celles qui ne présentent pas de grands avantages. Cette méthode exige la possession d'un matériel de plantes abondant et sans cesse renouvelé. Burbank a des voyageurs qui parcourent toutes les parties du globe pour réunir les individus à qualités prévues, que décrivent leurs instructions. C'est du semis direct de noyaux de prune ramassés par un correspondant japonais que dérive la variété renommée *Satsuma*; c'est dans le semis d'un grand nombre de châtaignes que Burbank a isolé la variété si curieuse qui donne un fruit et quelques chatons de fleurs mâles à l'âge de dix-huit mois.

Enfin, les efforts de Burbank portent presque toujours sur le perfectionnement de plantes qui se multiplient par tubercules, par bulbes, par boutures ou par greffe. Il tient compte des tendances héréditaires des caractères, mais seulement pour la préparation des mélanges qui lui fourniront la plante idéale, unique. Il n'est point nécessaire que celle-ci soit stable; il suffit qu'elle donne assez de bourgeons pour qu'on puisse la multiplier à l'infini. Or, les sélectionneurs se limitent le plus souvent à la comparaison de plusieurs centaines d'individus; glaïeuls et dahlias, lilas et vignes ne sont étudiés par le même hybrideur qu'en nombre très limité. Les plantes examinées par Burbank dans une seule expérience se chiffrent par centaines de milliers. Sur le même prunier, il fait greffer côte à côte trois ou quatre cents formes distinctes. Dans ses essais sur l'amélioration des lis, il a utilisé pour une seule épreuve plus de 500 000 plantules. Pour obtenir la pâquerette *Shasta*, il a combiné par hybridation la forme anglaise, à tiges fortes et à capitules larges, la variété japonaise, d'un blanc éblouissant, et la pâquerette américaine, petite, mais vigoureuse : le croisement lui fournissant huit graines et la meilleure plante,

choisie parmi elles, cinquante graines, il fit continuer les semis jusqu'à posséder 100 000 plantules. A l'époque de la floraison, il se déplaçait dans les plates-bandes et mesurait avec une petite règle d'ivoire la longueur et la largeur des fleurons. Les meilleurs plantes étaient mises à part; les autres, brûlées. Il fallut huit années pour obtenir le résultat définitif.

Dans son travail, Burbank néglige de prendre les notes qui assureraient à ses essais la valeur d'expériences scientifiques. Il tire parti simultanément des variations dues à l'hybridation, à la mutation, aux fluctuations des caractères sous l'influence du milieu. Il s'inquiète peu des lois qui régissent ces variations, mais seulement des résultats qu'elles donnent.

***

Les recherches entreprises au laboratoire de Svalöf (Suède) ont une rigueur et une précision scientifiques.

Les études de Schübeler sur les céréales, les légumineuses et d'autres plantes de grande culture ont fait autrefois un grand bruit dans le monde scientifique et agricole. C'était l'époque où Darwin luttait pour faire triompher ses conceptions sur l'origine des espèces : les résultats annoncés par Schübeler semblaient les confirmer. Le botaniste norvégien avait cultivé, aux environs de Christiania et dans le nord de la Scandinavie, des blés provenant de Hohenheim, près de Stuttgart, et il avait observé que la période de végétation avait été réduite de cent vingt jours à soixante-dix jours; de plus, la récolte était plus abondante et le grain plus lourd. On reconnut ensuite que les qualités de précocité et de rendement, acquises en quelques années, étaient conservées durant une période assez longue après le rapatriement des plantes dans leur pays d'origine. Ces observations provoquèrent rapidement un mouvement commercial de semences entre le sud de l'Allemagne et les pays scandinaves. Schübeler avait commencé ses expériences en 1852 et les publiait de 1859 à 1870 : cette dernière date correspond à une extension considérable des céréales dans le sud de la Suède. Durant dix années, les habitants des riches plaines de la Scanie ont profité de l'engouement des Allemands

pour leurs produits; mais bientôt des réclamations nombreuses concernant la qualité et la nature des variétés limitèrent les achats et menacèrent gravement les intérêts suédois.

Les populations scandinaves, très instruites, ont le génie de l'association; les laiteries coopératives, les achats en commun des engrais, la vente en bloc des produits ont provoqué la création de nombreuses sociétés locales qui installent dans les campagnes de bons services de communication. Dès le début de la crise qui entraînait la mévente des semences, tous les centres importants de production organisèrent des laboratoires pour étudier les causes de la dépréciation des céréales suédoises et en chercher les remèdes. Le nombre des stations d'étude de semences dépassa la trentaine; le laboratoire de Svalöf est le seul qui ait donné des résultats importants.

En 1886, plusieurs propriétaires et agriculteurs de la Scanie centrale chargèrent un ingénieur agronome, Th. Brun von Neergard, d'améliorer les céréales cultivées dans les plaines de Svalöf. Le problème le plus urgent était de retrouver les anciennes variétés locales, dont les bonnes qualités avaient été reconnues par une longue culture, mais qui étaient difficilement distinguées des nombreuses variétés étrangères, introduites au hasard et mélangées avec elles. Neergard eut l'intuition qu'il fallait rejeter, comme moyen de distinction, les caractères les plus visibles, — les qualités de rendement et de bonne végétation; il attribua au contraire une grande importance aux particularités de l'épi et du grain, qu'on peut reconnaître seulement par une étude minutieuse de plusieurs générations. Il découvrit ainsi l'existence des « petites espèces » dans les céréales. En quatre années, il avait obtenu quelques formes homogènes et bien définies par des caractères totalement héréditaires. Il pouvait offrir au commerce des variétés garanties et préparées spécialement pour le contrôle facile de la pureté, d'après l'examen botanique des échantillons de vente.

Au lieu de tenir compte, dans la préparation des variétés, des seules qualités qui intéressent l'agriculteur et l'acheteur, Neergard portait donc tous ses efforts sur l'analyse de caractères morphologiques, précis et parfaitement définis. Il découvrit une corrélation étroite entre la constitution des épis et la forme des grains. Sur le marché, on n'a point coutume

de présenter des échantillons d'épis; les grains seuls doivent permettre à l'acheteur de reconnaître la nature et la pureté du lot entier. Or il existe une relation constante entre les grains tordus de l'orge, qui n'ont pas de plan de symétrie, et les épis à six rangs. Les grains des épis à deux rangs ont toujours un plan de symétrie; si l'épi est compact, le grain présente un bourrelet à la base; si l'épi est lâche, le grain s'attache par un court pédoncule effilé en biseau. Mieux encore : l'observateur muni d'une forte loupe peut, sur la face ventrale des grains, apercevoir des poils longs, lisses et brillants ou des poils cotonneux, courts et enroulés en tire-bouchon. Les grains, semés sur des centaines d'hectares, conservent toujours la même combinaison de caractères qui définit une *espèce élémentaire* ou « petite espèce ». Il est donc facile, par l'étude de quelques centaines de grains pris dans un sac, de s'assurer si la semence est pure ou si des mélanges accidentels ont réuni dans un même lot des espèces différentes. C'est un grand honneur pour Neergard d'avoir eu la patience de découvrir ces « petites espèces » de céréales, et d'avoir montré le parti qu'on pourrait en tirer pour contrôler la pureté des variétés répandues sur le marché.

Malheureusement les variétés préparées par Neergard offraient sur les mélanges généralement cultivés des avantages trop peu saillants pour être appréciés par des agriculteurs et surtout par des acheteurs. Sans doute, le champ de blé dont tous les grains ont germé le même jour, dont les plantes fleurissent et mûrissent à la même époque, fournit des rendements plus élevés que le champ voisin ensemencé avec des variétés mélangées; mais l'intérêt capital pour l'acheteur industriel d'une denrée pure n'est sensible que si l'on peut avoir un lot considérable de graines ayant la même origine et les mêmes qualités. Pour mettre cette vérité en évidence, il était nécessaire d'amener un grand nombre d'agriculteurs à adopter la même semence. Le succès dépendait donc de la découverte de quelques formes sensiblement supérieures à celles qu'on cultivait alors.

C'est à M. N. Hjalmar Nilsson, le directeur actuel du laboratoire de Svalöf, qu'était réservée la découverte de nouvelles méthodes d'amélioration. Lorsqu'il prit, en 1890, la direction

de la « Station d'essai de semences », il possédait des méthodes de classification très précises et un personnel bien préparé. Au lieu de détruire les plantes qui, dans les parcelles d'étude, paraissaient différentes de la variété pure, il les fit cultiver à part et il reconnut que la descendance d'une seule plante était de beaucoup plus uniforme que celle de plusieurs plantes-mères identiques en apparence : par la *culture pédigrée*, — c'est-à-dire la culture des descendants, isolés à chaque génération, d'une plante-mère unique, prise comme point de départ de la *sorte*, — on obtint le procédé scientifique, actuellement utilisé au laboratoire pour éprouver les qualités des lignées. Il correspond exactement à la méthode de culture pure, qu'adopta Pasteur pour l'étude des fermentations et des maladies microbiennes. En 1892, M. Nilsson annonçait déjà les particularités étranges que présentaient quelques rares lignées : ces lignées produisaient des formes nouvelles, non par évolution, mais par variation brusque. La *mutation* que Hugo de Vries avait observée dès 1886 sur les plantes sauvages était découverte sur les plantes cultivées... Culture pédigrée, recherche des mutations, telles seront les lignes directrices du travail scientifique et pratique, entrepris à Svalöf de 1890 à 1904. Depuis, on le complète par des hybridations.

Les variétés de céréales cultivées par Neergard étaient multipliées sur des superficies assez considérables; le manque de place avait forcé cet agronome à limiter les essais à quelques formes, les meilleures en apparence, et le nombre des variétés pures qu'il put introduire dans la grande culture fut très faible. Nilsson adopta la méthode opposée; toutes les plantes qui présentaient une particularité, même peu accusée, furent mises en herbier, et leurs graines furent semées l'année suivante dans le voisinage immédiat du laboratoire. Un jardin de quelques hectares réunit des milliers de lignées différentes de blés, d'avoines, d'orges, de pois et de vesces; les différentes lignées de blé furent séparées par des intervalles cultivés en avoines ou en orges, de façon à empêcher les mélanges accidentels lors de la semaille ou de la récolte. Dans le livre des cultures très soigneusement tenu, chaque petite parcelle eut sa fiche où furent notées les dates de semailles, de floraison et de maturité, la résistance à la verse ou aux maladies, et la

régularité du développement de chaque sorte. De plus les descendants des diverses plantes-mères furent récoltés à part et étudiés pendant l'hiver. On put constater la transmission totale de certains caractères qui permirent d'établir une classification plus complète et un contrôle plus minutieux. Les caractères variables eux-mêmes, tels que la taille des tiges, le nombre des grains par épis, le poids des épis, etc., furent évalués pour des centaines d'individus et leur variation fut comparée. Enfin des représentants de toutes les plantes furent conservés dans les herbiers ou dans les collections.

Depuis vingt-cinq ans, le matériel accumulé à Svalöf a pris une extension telle que, à deux reprises, il a fallu construire de nouveaux laboratoires et de nouvelles salles de collections ; le personnel dépasse plusieurs centaines de personnes des deux sexes placées sous la direction d'une dizaine de chefs de service. Après les périodes de contrôle et de multiplication des lignées les plus avantageuses, le laboratoire de Svalöf ne conserve qu'une ou deux formes sur cent étudiées. Elles sont remises à la Société d'achat et de vente de céréales de Svalöf qui les introduit dans le commerce. De 1890 à 1904, plus de cinq cents sortes nouvelles et stables, isolées dans les mélanges ou nées par mutation, ont été répandues dans la grande culture.

Pratiquement les résultats sont remarquables : on a préparé des céréales à grands rendements, qui supportent les froids des hivers les plus rigoureux, résistent à la verse et à la rouille et donnent des produits parfaitement définis qui conviennent à la plupart des sols du nord de l'Europe.

On s'est efforcé de découvrir sur les mêmes plantes les combinaisons de qualités, — résistance aux maladies et au climat — et les particularités de grains qui font apprécier certaines formes par le marché. Dans les orges Chevalier qui ont eu tant de succès en France il y a une vingtaine d'années, Nilsson a isolé le *Chevalier II de Svalöf*; dans les orges de Hongrie, la sorte de *Hannchen*. Le grain rond et court des orges Chevalier résulte de la forme particulière de l'ovaire dans lequel s'accumule l'amidon ; on ne connaissait pas, il y a vingt ans, de variété ayant cette qualité et pouvant résister à la verse dans les terrains fortement fumés. Il fallut examiner à la loupe plus de cent mille grains, provenant de variétés à épis

compacts et à tige forte, pour découvrir soixante grains portant les poils cotonneux qui caractérisent les formes Chevalier. Des soixante lignées qui en dérivent, une seule, la sorte *Primus*, a été jusqu'ici jugée digne d'être introduite dans la grande culture ; elle est actuellement répandue dans le nord de l'Allemagne et de la France.

Les sortes pures de Svalöf répondaient donc aux exigences agricoles et industrielles ; aussi, dès que le succès de cette station fut reconnu, tous les laboratoires analogues ont disparu de Suède. Les efforts du pays entier se sont concentrés pour perfectionner l'établissement qui donnait de si beaux résultats. Une filiale de Svalöf, créée à Ultuna, dans la Suède centrale, est spécialisée dans l'étude des variétés destinées aux régions septentrionales. Organisée par quelques agriculteurs, la Société d'amélioration des plantes attire maintenant à elle les subventions de plusieurs milliers de propriétaires et d'industriels ; elle reçoit en outre une forte subvention de l'État. La légère part qu'elle a sur la vente des produits par la Société commerciale, dont elle reste indépendante, lui permet de renouveler son matériel et d'étendre chaque année le domaine de ses études.

A l'époque de mon séjour à Svalöf, en février 1904, on n'y avait guère étudié d'autres plantes que des céréales et des légumineuses, dont on cherchait à augmenter les qualités de rendement et de résistance au froid. Mais on acquit par mutation une forme de vesce, vaccinée, pour ainsi dire, contre les attaques d'un champignon parasite, très voisin du mildiou, qui détruit complètement en certaines années les autres variétés de la même espèce. Dès lors, au lieu de limiter le travail au perfectionnement de formes déjà connues pour leur grande résistance, Nilsson s'est proposé de chercher les sortes qui répondraient à certaines exigences locales et précises.

Depuis plus de vingt ans aussi, il existe en Suède une Société qui entreprend le desséchement et l'aménagement des marais. Autour des nombreux lacs, qui couvrent une grande partie du territoire suédois et sont bordés de marécages et de tourbières inutilisables, cette Société Flahut s'installe, creuse des canaux, établit des digues et, après le desséchement, ensemence en graminées et en légumineuses les terrains neufs qui

étaient couverts de laiches et de joncs. Pour substituer aux plantes communes et locales qui donnent un fourrage de mauvaise qualité des plantes aussi résistantes et dont la propagation soit rapide et facile, Nilsson a eu le courage d'aborder l'étude des nombreuses sortes que l'on peut distinguer parmi les herbes. Il s'est procuré dans les divers jardins botaniques des graines de toutes les plantes fourragères qu'on y cultivait et ses études de comparaison des ray-grass, des fétuques, des dactyles, des trèfles blancs et des lotiers portent actuellement sur plusieurs milliers de lignées de chaque espèce, différentes par leurs caractères botaniques et par leur origine. A la même époque, on a entrepris l'étude de la pomme de terre et, dès la première année, plus de 2 000 variétés différentes furent réunies et classées.

Ce qui assure la valeur scientifique des recherches faites à Svalöf, c'est le soin apporté dans l'observation des caractères, c'est l'inscription régulière sur les *Stammbooks* des notes prises durant la végétation en été et pendant l'examen des plantes sèches en hiver; c'est aussi la conservation de plantes types choisies chaque année dans les diverses lignées. Toute épreuve acquiert l'importance d'une expérience dont les résultats peuvent être analysés et appliqués immédiatement à l'amélioration d'autres espèces. Aussi les travaux de la station de Svalöf, bien qu'ils soient publiés dans un journal peu répandu et rédigé en suédois, l'*Utsädesförenings Tidskrift*, retiennent l'attention de tous ceux qui étudient expérimentalement l'évolution des plantes.

Peu à peu, les efforts ont été orientés vers la préparation de produits destinés à la grande industrie. Les industriels, qui utilisent comme matières premières les céréales, les pommes de terre, les légumineuses alimentaires, ont des besoins précis qu'il faut satisfaire en tenant compte, comme dans le perfectionnement des plantes de marécages, des conditions de culture particulières à chaque région. Il a fallu des milliers d'années pour perfectionner nos crus de vignes; Burbank a

créé en vingt ans des crus de pruniers qui se multiplient comme la vigne, par greffe ; Nilsson laisse entrevoir la possibilité d'acquérir en quelques années les crus de céréales, de légumineuses indispensables aux progrès de l'industrie moderne des matières alimentaires. L'exemple donné par le laboratoire de Svalöf est actuellement suivi partout. Des sociétés installent à grands frais des stations de recherches scientifiques, dont le rôle est de fournir rapidement un nombre considérable de variétés. Les industriels déterminent eux-mêmes la valeur des sortes qu'ils destinent à une utilisation précise ; ils organisent parallèlement les exploitations agricoles, qui multiplient les plantes, et les services d'achat et de vente qui sont chargés de contrôler et de répandre les semences. Le caractère propre à ces sociétés est le souci constant, on pourrait même dire unique, d'obtenir en grande quantité des denrées uniformes dont il soit facile de contrôler la pureté et les qualités. On peut se rendre compte des besoins de l'industrie moderne, en examinant les difficultés qui entravent à l'heure actuelle les progrès de la brasserie.

Le vin et la bière sont des boissons d'origine et de qualités assez analogues pour qu'on en puisse comparer les procédés de fabrication. Tous deux dérivent de la fermentation alcoolique de fruits, raisin ou orge. Le processus de la transformation industrielle de l'orge en bière est plus simple et mieux connu que celui de la fabrication du vin ; aussi les progrès de l'industrie de la bière accomplis depuis trente ans sont considérables. Aux pressoirs rudimentaires et aux cuves surannées des viticulteurs, les brasseurs peuvent opposer des usines parfaitement outillées, des mélangeurs perfectionnés et des appareils qui maintiennent de vastes enceintes à des températures constantes et dans un état d'aération parfait. Aux mélanges complexes de levures qui sont encore adoptés pour la fermentation du jus de raisin, on a substitué en brasserie, sur les conseils de Pasteur, les levures pures, issues d'une seule cellule et multipliées dans des vases stériles, sur des bouillons de culture parfaitement connus. Les réactions chimiques qui correspondent à la transformation du raisin en vin sont extrêmement complexes ; il ne paraît guère possible d'en étudier toutes les phases au laboratoire, sur de faibles échantillons ;

la science du chimiste permet seulement au vigneron d'éviter quelques maladies, de remédier à des fermentations trop lentes ou trop rapides. Par contre, les brasseries modernes sont pourvues de laboratoires d'analyse et de fermentation où toutes les transformations du moût sont examinées avec une méthode rigoureusement scientifique ; les appareils dont elles sont munies permettent de réaliser en grand les conditions de chaleur, d'humidité, d'aération qu'a démontrées les plus favorables l'étude de laboratoire sur les matériaux renfermés dans un ballon. Pourtant, la liste des vins renommés est longue si on la compare à celle des bières de marque.

Le cru de vin dépend strictement du clos qui fournit le raisin ; la nature et l'exposition du terrain, la variété de vigne, les méthodes de culture et de fumure sont rigoureusement définies pour chaque clos de grande valeur et la correspondance est si complète que, longtemps après ,la dégustation de récoltes différentes permet d'apprécier l'influence des variations climatériques des années successives. La dépréciation actuelle des vins tient en grande partie à la destruction, par le phylloxéra, de vignobles renommés, à leur reconstitution trop hâtive avec des cépages dont les qualités n'ont pas été suffisamment étudiées et surtout à la fumure intensive qui fournit une abondante récolte de raisins médiocres. Aussi le prix des vins de marque dépasse souvent de cent fois celui des vins communs ; les soins apportés dans la fabrication ne jouent qu'un rôle secondaire.

De même la valeur des bières devrait être établie d'après les qualités des orges et des houblons utilisés dans leur fabrication. Les brasseries disposent de crus de houblons, parce que cette plante se multiplie par boutures comme la vigne se propage par greffe ; l'installation d'une houblonnière étant plus onéreuse que celle d'une vigne, les cultivateurs de houblons ont un grand intérêt à fournir des produits de bonne qualité, puisque les oscillations des prix peuvent varier du simple au double. Il n'en est malheureusement pas de même pour les orges, dont les défauts s'accentuent chaque année par suite des modifications profondes et inévitables qui ont été introduites depuis un demi-siècle dans le commerce des céréales.

Pour les plantes de grande culture, à la vente directe, en larges quantités sur le marché, a succédé la vente par intermédiaires sur la présentation de faibles échantillons. La brasserie pouvait se procurer, il y a une cinquantaine d'années, des lots de plusieurs centaines de sacs d'une variété locale d'orge, cultivée dans une ferme connue, — l'orge d'un certain cru. L'achat par courtiers, le mélange des variétés dans les magasins, avant leur répartition aux malteurs, a eu pour résultat immédiat d'uniformiser les prix de vente et de faire négliger la qualité, qui devrait toujours être le principal objectif en matière de production. Les variétés locales ont été remplacées par des formes dites à grands rendements, à grains plus lourds, mais plus grossiers, dont les défauts ont été augmentés par la pratique de la fumure intensive avec des engrais chimiques. Après quelques années de culture, les variétés étrangères ont dégénéré; on en a introduit de nouvelles par petites quantités, pour comparer les résultats, et bientôt le mélange des variétés s'est fait dans la ferme, à l'époque des semailles, de la récolte, du battage.

Il en résulte non seulement la perte de la qualité, mais encore la réduction quantitative du rendement industriel. L'orge n'est pas utilisée directement par la brasserie; on doit la malter, c'est-à-dire provoquer, par la germination des grains, la transformation d'une partie de l'amidon en sucre; or, le meilleur rendement industriel varie suivant la germination, qui est particulière à chaque variété. Dans un mélange d'orges, il y a des grains qui germent trop vite; d'autres germent difficilement et ne sont pas désagrégés lorsqu'on arrête la germination. On peut évaluer au quart du poids total l'ensemble des matières premières qui ne sont pas utilisées dans les opérations industrielles. Comme le prix de l'orge dépend évidemment de la quantité de bière qu'on en retire, il en résulte une dépréciation importante de cette céréale sur le marché.

En réalité, l'industriel se préoccupe peu de cette perte de matière première qui est supportée par l'agriculteur; il s'inquiète bien plus des difficultés de fabrication, telles que la fréquence des fermentations secondaires ou l'absence de clarification, qui résultent de l'emploi de malts impurs. Tous les

perfectionnements des usines et des laboratoires ne rendent pas les services attendus, puisqu'on ne peut pas prévoir, avec un échantillon d'un produit impur, ce que donnera une grosse masse du même produit placé dans des conditions identiques. Il faut avant tout, même avant de rechercher la qualité du cru d'orge, s'assurer de matières premières dont l'homogénéité soit garantie et contrôlable. Ces préoccupations ont été assez graves pour provoquer le groupement des industriels intéressés qui interviennent directement dans la préparation et dans la multiplication des sortes d'orges pures. En France, la Société d'Encouragement à la culture des Orges de Brasserie fait rechercher, pour chaque région, les variétés qui donnaient autrefois satisfaction aux malteurs et aux brasseurs ; elle possède des champs d'essais où les plantes sont étudiées une à une, au double point de vue botanique et chimique, et elle entraîne les agriculteurs à multiplier les meilleures sortes en leur offrant des primes qui compensent largement les soins nécessaires à la conservation des semences pures.

A l'exposition de Paris en 1900, une société hongroise distribuait aux visiteurs une petite brochure de M. Macalik sur les orges de Hanna dans laquelle l'auteur décrivait les caractères d'espèces élémentaires, visibles sur les grains. Après la lecture de cette brochure. M. Kreiss, président de la Société d'amélioration des orges françaises, et M. Petit, directeur de l'École de Brasserie de Nancy, se mirent en relations avec le laboratoire de Svalöf qu'ils visitèrent l'année suivante. Les résultats et les principes répondaient si exactement aux besoins de leur industrie qu'ils résolurent d'en appliquer les méthodes aux orges françaises. Pour convertir les membres de leur société, ils firent ensemencer des champs avec les graines de plusieurs variétés suédoises, les *Prinzess, Hannchen, Primus*..., qui sont encore multipliées actuellement en France sur de grandes surfaces. Bien que les semences de Svalöf se vendent à des prix très élevés, elles furent distribuées par la société, d'abord gratuitement, puis au cours des orges indigènes. Grâce à cette méthode de propagation, il existe actuellement en France quelques centres importants de production d'orges pures d'origine suédoise.

Pourtant, elles ne satisfont pas complètement aux exigences

des agriculteurs et industriels. Préparées pour les pays du Nord, elles conviennent mal aux régions sèches et calcaires de la Champagne; elles réussissent mieux dans le Centre, près d'Issoudun et du Puy, quoique leur végétation trop lente soit la cause d'insuccès dans les années où les chaleurs de l'été sont très fortes. Dès le début des essais, il a paru nécessaire de faire le triage des sortes pures dans les variétés que l'on cultive depuis longtemps en France. Ce travail est long et minutieux.

Il faut d'abord se livrer à une étude botanique très délicate des formes qui existent en mélange dans une variété locale. On ne peut séparer les petites espèces que par la comparaison des caractères morphologiques, visibles sur les grains, et il faut en trier une quantité suffisante pour observer deux cents plantes de chaque type. Ces grains sont plantés dans un terrain peu fumé et à des intervalles égaux. Durant la végétation, les plantes sont l'objet d'une étude attentive. Il en est qui se distinguent de leurs voisines dès les premières feuilles; d'autres ne peuvent être séparées de l'ensemble qu'à la floraison ou à la maturité. Il reste enfin une centaine de plantes qui constituent le groupe homogène le plus important du lot. Pour y faire le choix de la plante-mère d'une *sorte pure pédigrée*, il est nécessaire d'examiner les oscillations de plusieurs caractères variables, tels que le nombre des grains par épis, la compacité des épis. Des mesures et des dénombrements faits l'hiver au laboratoire permettent de trouver les quelques plantes qui possèdent les caractères moyens du lot. Dans un seul échantillon de quelques centaines de plantes, il est possible d'isoler plus de vingt lignées à tendances héréditaires différentes.

C'est par l'observation des lignées que commence le travail : peu de plantes résistent à l'examen comparé de tous les caractères botaniques qui correspondent à des qualités ou à des défauts; plus de la moitié est rejetée dès la première épreuve; un petit nombre est éliminé encore à la seconde. Vient ensuite la période de contrôle, qui doit montrer si les grains et les épis conservent les caractères qui définissent la sorte et permettent d'en étudier la pureté. L'épreuve de la stabilité des caractères est accompagnée d'un examen préli-

minaire des grains fait par les brasseurs eux-mêmes, car certaines formes de grains correspondent toujours à des qualités médiocres. Cette période dure deux ans et parfois davantage pour les rares lignées mutantes.

La sorte pure et meilleure, multipliée à partir d'une plante jusqu'à fournir plusieurs kilogrammes de semences, est alors envoyée aux sections régionales qui ont fourni l'échantillon initial. Chaque section dispose de champs d'expériences où elle fait l'épreuve de plusieurs sortes. Quand l'analyse botanique des grains a permis d'éliminer tous les lots où s'est produit un mélange accidentel, les échantillons sont soumis à l'analyse chimique qui permet de reconnaître les qualités du malt. Les sortes pures, qui ont subi avec succès toutes ces épreuves, sont alors multipliées rapidement et introduites dans la grande culture, avec des essais de fumure et d'assollements pour obtenir à la fois le rendement le plus élevé et la qualité la meilleure.

De cette courte description, il résulte que la durée minima des épreuves est de cinq années; elle correspond à une élimination régulière des lignées mauvaises et médiocres, car souvent les sortes obtenues, bien que régulières, n'ont pas les qualités requises pour être propagées avec succès. Heureusement, la méthode employée pour l'étude botanique des sortes fait découvrir les lignées en mutation qui sont l'origine de variétés nouvelles, très nombreuses, parmi lesquelles on en trouve d'excellentes.

Le perfectionnement des blés donne lieu à des recherches identiques. La fabrication du pain est accompagnée de fermentations complexes dans lesquelles la nature et les proportions de l'amidon, du gluten et des diastases jouent un rôle capital. Les Sociétés de panification mécanique rencontreront des difficultés considérables aussi longtemps que les garanties offertes par les minotiers concernant la pureté des farines et des blés ne seront pas analogues à celles qu'on peut déjà obtenir pour les orges; d'autre part, la préparation manuelle de la pâte, très pénible, mais nécessitée par les irrégularités de la fermentation, entraîne le prix élevé du pain qui dépasse le double de la valeur de la farine employée. Enfin, l'emploi de cylindres au lieu de meules et surtout la culture intensive de froments à paille courte, à grains ronds et à rendements élevés

a fait disparaître du marché les blés blancs qui fournissaient du pain très nourrissant. Il n'existe pour ainsi dire plus que de l'amidon dans les farines; les pains de luxe, consommés en ville, nourrissent moins que la pomme de terre et ne peuvent être conservés plus d'une journée sans se dessécher complètement et perdre leur saveur; le pain bis des campagnes fabriqué avec des farines plus riches en gluten est très nourrissant et sa qualité augmente lorsqu'il a subi une dessiccation de plusieurs jours.

Il n'est pas impossible de songer à combiner les qualités de pain blanc, bien levé, à celles du pain bis, très nourrissant et peu sujet à la dessiccation, en substituant aux variétés de froment que l'on cultive actuellement des sortes pures préparées en vue de ces qualités. C'est le but de la Société anglaise *The incorporated Association of british and irish Millers* qui encourage des travaux de biologie agricole entrepris à l'Université de Cambridge. En Angleterre comme en France[1], c'est dans les laboratoires des établissements d'enseignement supérieur que se font les études sur le perfectionnement des plantes de grande culture. Il ne peut en être autrement, puisque les méthodes employées sont encore l'objet de recherches scientifiques et que les travaux de Burbank et de Nilsson ont donné des résultats pratiques avant même que les lois qui servent de base à ces travaux soient nettement connues.

***

Pourquoi les Suédois et les Américains ont-ils pu immédiatement utiliser les notions récemment acquises sur la naissance d'espèces nouvelles? Les recherches scientifiques qui servent de départ ont été faites, en France, de 1845 à 1870, par Jordan, qui a démontré l'existence d'espèces élémentaires dans les plantes sauvages et cultivées, en Allemagne par Mendel (1866), qui a établi avec rigueur quelques lois concernant l'hybridation,

1. Pour répandre les notions scientifiques sur lesquelles reposent les méthodes de perfectionnement des plantes, la Société d'Encouragement à la culture des orges de Brasserie en France a provoqué la création d'un cours de Biologie agricole à la Faculté des Sciences de l'Université de Paris.

en Hollande par de Vries (1886 à 1900), auteur de la théorie de la mutation.

Le peuple suédois tout entier s'intéresse aux productions de Svalöf. La haute culture scientifique de la classe moyenne et surtout les méthodes d'enseignement adoptées en Suède expliquent la facilité avec laquelle les idées nouvelles ont pu être appliquées. L'instruction primaire y est obligatoire depuis plusieurs siècles et de tous temps les études scientifiques y ont été en honneur. Si l'enseignement est, en Suède comme partout, opprimé par des programmes trop chargés, on remédie à ce défaut en consacrant une faible partie de l'année à l'examen sommaire de l'ensemble du sujet et l'on choisit dans le programme une ou quelques questions importantes qui sont étudiées lentement avec des démonstrations expérimentales. L'élève se rend parfaitement compte de l'insuffisance des leçons exposées en classe; le cours du maître n'est qu'une indication des méthodes et des moyens par lesquels on peut compléter ses connaissances. La curiosité, éveillée en classe par l'exposé détaillé de quelques problèmes, est satisfaite à la fois par les revues et par les journaux, qui renferment toujours des articles de vulgarisation scientifique, et surtout par les cours de l'enseignement post-scolaire qui sont suivis très régulièrement. Durant le long hiver qui donne des loisirs aux agriculteurs, des professeurs se déplacent dans les campagnes avec un matériel de démonstration, et leurs leçons très variées sont combinées de telle sorte que tous les membres de la famille aient leurs heures et leurs jours.

Dès l'école primaire, on a donné au peuple l'impression que l'instruction obligatoire n'est pas un luxe, mais qu'elle doit fournir des moyens de lutte contre les difficultés de l'existence ; aussi la division des études est telle que les connaissances acquises par les divers membres de la famille se complètent. C'est un usage adopté depuis longtemps d'enseigner la langue française aux filles, l'allemand et l'anglais aux garçons. Les relations commerciales de la Suède avec les pays voisins ont déterminé ce choix qui, on le conçoit aisément, nuit beaucoup aux échanges de la Suède avec la France.

L'activité nationale trouve dans les cours des facultés des éléments de progrès; l'industrie, l'agriculture et le commerce

en profitent. Une heure de promenade fait sentir l'intérêt que présente pour l'étudiant curieux et instruit la disposition du jardin botanique de l'Université de Lund. La collection plus ou moins complète des représentants de la plupart des familles végétales voisine avec la collection des nombreuses espèces élémentaires de Rosacées; les formes de ronces, de fraisiers, de rosiers y sont groupées pour bien montrer que l'espèce de Linné ne correspond pas exactement aux faits, qu'elle se subdivise en réalité en un grand nombre de types distincts. Ces détails permettent de comprendre le soin avec lequel on prépare à Svalöf le catalogue annuel des sortes pures, distribuées par la Société d'achat et de vente des semences. A côté de la description botanique des variétés nouvelles, de l'énumération des avantages qu'elles présentent sur les anciennes, on trouve des articles d'une grande précision scientifique, concernant les méthodes qui ont présidé à leur préparation. Ce moyen de propagande, — le seul sérieux puisqu'il consiste à exposer aux intéressés la nature et l'importance des progrès accomplis, — a joué un grand rôle dans la diffusion des sortes les meilleures.

Aux États-Unis, grâce à l'évolution économique si rapide, ce sont des sociétés industrielles et commerciales qui provoquent des recherches et demandent aux universités le personnel nécessaire. On peut citer, parmi les collaborateurs de Luther Burbank, MM. Mac Farlane et Harshberger, de l'Université de Berkeley, qui ont fait une étude détaillée des pruniers et des arbustes sauvages de la Californie dont ils ont isolé les nombreuses espèces élémentaires. MM. Cyril G. Hopkins et A. D. Shamel, de l'Université de l'Illinois, préparent pour l'industrie les nombreuses formes de maïs, qui fournissent des grains riches, soit en amidon, soit en sucre, soit en huile destinée à remplacer en partie le caoutchouc; ils ont même amélioré des variétés dont les tiges, très riches en bois, fournissent la matière première aux papiers de luxe; la moelle spongieuse et légère de plusieurs sortes est utilisée pour doubler la carène des navires et pour obstruer par leur gonflement les légères fentes produites par accident. Au Minnesota, M. W. Hays, qui était il y a quelques années professeur d'agriculture à l'Université, a perfectionné les blés; il a isolé dans la variété *Blue Stem* une sorte dont le rendement en

grains dépasse toutes les variétés cultivées jusqu'ici. On pourrait en citer beaucoup d'autres.

Il faut remarquer que ces savants, spécialisés dans l'étude de la variation des espèces végétales, sont des naturalistes de grande valeur, qu'ils font leurs recherches dans des laboratoires ouverts aux étudiants et que leur enseignement n'est souvent que l'exposé de leurs travaux. Les ressources considérables dont disposent les universités américaines ont permis la multiplication des chaires et l'évolution de l'enseignement supérieur, théorique et pratique. Pour donner aux étudiants les notions les plus exactes et les plus récentes sur la naissance brusque des espèces, les Américains ont réussi à enlever à l'Europe le savant qui en a établi les lois : à deux reprises, en 1904 et en 1906, Hugo de Vries, professeur à l'Université d'Amsterdam, a fait des séries de conférences à l'Université de Californie sur sa théorie de la mutation des espèces végétales.

Les progrès du perfectionnement des plantes ne peuvent être enseignés que dans les universités. L'agriculture et l'industrie utilisent immédiatement les conséquences des découvertes scientifiques qui s'élaborent lentement dans les laboratoires; les résultats obtenus dans les usines de perfectionnement de plantes dépassent souvent les prévisions des savants. Il en résulte que ces découvertes ne sont pas encore assez éloignées de nous pour être résumées en quelques leçons et pour figurer dans un enseignement élémentaire. Mais les élèves des Universités peuvent sans grands efforts coopérer aux progrès d'une science naissante dont la rapidité et l'ampleur autorisent les plus grands espoirs.

L. BLARINGHEM

POUR VAINCRE[1]

XXVIII

Herbert Fergan s'abrita derrière ses mains en cornet et alluma une cigarette. Il se tenait hors du blockhaus, afin de ne pas encombrer davantage l'étroite cellule cuirassée dans laquelle s'agitaient le commandant, l'officier de manœuvre, l'officier de tir et leurs aides. Lui, debout sur la passerelle, et à découvert, regardait avec flegme les projectiles russes éclater alentour. Il était brave. Sa cigarette convenablement allumée, il reprit ses jumelles et recommença d'étudier les deux flottes aux prises.

Il regardait lentement, minutieusement, il épiait avec une curiosité professionnelle les signes de fatigue ou de détresse que donnait l'un ou l'autre de ces combattants acharnés. Ici, c'était une muraille éventrée, un mât rompu, des superstructures en miettes; là-bas, c'était une cheminée par terre, une tourelle écrasée, un blockhaus emporté. Le profil des vaisseaux, d'abord net et géométrique, se déformait, se dénivelait, se frangeait de débris et de décombres. Par intervalles, Herbert Fergan reposait ses jumelles, ouvrait son carnet, consultait sa montre, et notait quelque épisode de la bataille. Le canon hurlait sans interruption, et si fort que les oreilles brisées n'en souffraient même plus. Et ce n'était qu'en observant la lueur

1. *Published February first, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CLAUDE FARRÈRE.

Voir la *Revue* des 1er, 15 décembre 1908, 1er et 15 janvier 1909.

toujours égale et flamboyante dont le *Nikkô* s'enveloppait comme d'une gloire que Fergan constatait la vigueur encore intacte du feu nippon. En face, au contraire, les bâtiments russes crépitaient déjà moins dru, comme des bûches à demi consumées, qui ne peuvent plus prodiguer leurs étincelles... Herbert Fergan pivota sur ses talons et parcourut d'un coup d'œil toute la circonférence de l'horizon. Les deux lignes opposées couraient parallèlement vers l'est, l'une régulière et bien manœuvrante, l'autre en désordre et sur le point d'être disloquée. Allons! l'événement justifiait les pronostics : Rodjestvensky ne tenait pas contre Togo. Sur le carnet, le crayon sténographia : « *2 h. 33, bataille gagnée.* Osliabia, *désemparé, abandonne.* Souwarof *hors de combat.* — Nikkô, *point d'avaries majeures...* » Herbert Fergan, bon prophète, sourit. Non que la victoire japonaise lui tînt à cœur! Tout au plus sa sympathie allait-elle moins volontiers aux rustres Moscovites qu'à ces Nippons dont il avait goûté fort agréablement l'hospitalité délicate et voluptueuse... Mais, pour peu qu'on y pensât, la flotte de Togo était proprement une flotte anglaise, — une flotte construite en Angleterre, armée en Angleterre, exercée, aguerrie selon la méthode et les principes anglais. — Et l'amour-propre britannique trouvait son compte dans un succès, tout bien pesé, national...

— *All right!* Avant une heure tout sera fini... Mais il faut vivre jusque-là!...

Un obus — le sixième ou le septième — éclatait sur le spardeck, émiettant çà et là quelques cadavres. Fergan, impassible, se pencha : le pont, tout à l'heure propre et poli comme un parquet de salon, n'était plus qu'un chaos de choses informes, emmêlées, enchevêtrées, déchiquetées, broyées. Du sang ruisselait. Des membres arrachés alternaient avec des poitrines ouvertes et des entrailles répandues. Et du feu dévorait ces lambeaux. Mais l'eau des pompes à incendie combattait encore victorieusement les flammes, et, par-dessus tout, la canonnade triomphante ne tarissait point. Déchiré, dévasté, meurtri, le cuirassé n'en crachait pas moins furieusement la mort à la face de ses ennemis. Et Fergan, ayant sondé d'un regard toutes ces blessures béantes, mais superficielles, répéta la phrase inscrite, l'instant d'avant, sur le carnet de notes :

— *Nikko*, point d'avaries majeures...

Comme il prononçait le dernier mot, un officier, se précipitant hors du blockhaus, le heurta au passage, et, courtois malgré la fièvre du moment, s'inclina pour s'excuser, avant de continuer sa route.

— Eh! O-Takamori san, où courez-vous ainsi?

Le vicomte Hirata descendait déjà l'échelle du faux pont. Il s'arrêta cependant, poliment, pour contenter d'un mot la curiosité de l'hôte anglais :

— Réparer la communication du blockhaus à la tourelle arriè...

Herbert Fergan n'entendit pas la dernière syllabe. Un obus éclatait encore, contre le blockhaus même, cette fois, — un obus de gros calibre, au fulmi-coton...

Fergan perçut un bruit immense, vit un brouillard couleur d'ocre plus brillant, beaucoup plus brillant que le soleil... et se releva lourdement, péniblement, par un effort atroce des jambes et des bras, et un effort pire de la cervelle, de la cervelle stupéfiée qui ne comprenait pas, qui avait cessé de comprendre...

La passerelle n'était plus là, ni le blockhaus. A leur place, il y avait... il y avait du métal, — du fer, du cuivre, du bronze, mêlés, amalgamés, confondus... du métal en charpie, en écheveau, en dentelle fine... C'était encore rouge de feu, et, par places, noir de cendres. Fergan, laborieusement, se rendit compte. L'obus avait tout emporté, tout fondu, tout évaporé... Et tout le monde était mort, tout le monde, le commandant, l'officier de tir, l'officier de manœuvre, les aides... tout le monde, excepté lui, Fergan, qui avait été seulement jeté, sans s'en apercevoir, ici... ici, sur le spardeck, à vingt mètres de l'explosion... Il se redressa, il regarda alentour. Juste à côté de lui, une tête coupée, — coupée très proprement, comme à la faux, — gisait dans une flaque brune. Elle souriait, — tranchée si vite que ses muscles soudain paralysés n'avaient pas même eu le temps d'effacer leur sourire...

Fergan parla, étonné que sa voix eût encore un son :

— Tout le monde... oui... tout le monde est mort... Tiens, non! pas tout le monde.

Au sommet du décombre encore incandescent, au centre

même des flammes et des braises, un homme apparaissait, fantastique. Accroché on ne savait à quoi, on ne savait comment, il se penchait au-dessus du tube acoustique qui descendait au plus profond du navire, vers le poste central où convergent tous les porte-voix du gouvernail et des machines; et, dans ce tube béant, il criait des ordres, il commandait la manœuvre, la manœuvre que les gens d'en bas, abrités, eux, exécutaient sans se douter, certes, de l'effroyable posture de celui qui leur servait d'yeux, d'oreilles et d'intelligence, et qui, menacé à chaque seconde de l'anéantissement dans une fournaise sans nom, continuait, impassible, de guider vers la victoire le cuirassé toujours combattant!...

— Hirata Takamori!...

Herbert Fergan, encore chancelant, écarquillait les yeux et contemplait avec stupeur l'officier japonais, debout sur son piédestal terrible. L'explosion de l'obus, évidemment, l'avait lancé, lui aussi, à bas de la passerelle pulvérisée... Et ce n'étaient pas seulement des reflets de feu, c'était du sang qui tachait de pourpre son uniforme noir... Mais, à peine abattu, il avait trouvé dans son énergie prodigieuse, dans l'orgueil de sa race daïmiaque, plus stoïque que ne fut Zénon et son école, la force surhumaine de secouer d'un seul coup sa torpeur, et de bondir d'instinct vers le poste de bataille le plus proche et le plus périlleux...

Fergan, humilié, sentit sa face chaude : un Japonais avait fait cela, alors que lui, Anglais, était resté, quoique sans blessure, par terre, accablé, presque évanoui...

Herbert Fergan, brusquement, fit demi-tour, et s'éloigna vers l'arrière, marchant à pas très lents et bombant la poitrine, — soucieux, pour l'honneur de l'Angleterre, d'égaler la contenance du vicomte Hirata Takamori.

XXIX

> Vous le croyez votre dupe : s'il feint de l'être, qui est plus dupe, de lui ou de vous?
>
> LA BRUYÈRE

— Quatre mille quatre cents mètres!

Le marquis Yorisaka, l'œil rivé à la lunette du télémètre de

tourelle, ne se retourna pas en entendant battre la trappe de fermeture. Herbert Fergan venait d'entrer, et, désireux de ne point troubler les servants des pièces, il se tint sur la trappe même, immobile et muet.

— Quatre mille deux cents !

Ensemble les deux canons géants tonnèrent. Fergan, pris au dépourvu, tournoya comme un homme blessé, et se retint contre la muraille...

— Quatre mille !

Après trente minutes de bataille, rien ici n'était changé, — rien sauf un homme tout à l'heure vivant, maintenant mort. Son cadavre gisait sur le parquet d'acier, la tête ouverte : une clé de démontage, arrachée de son croc par le choc d'un projectile, avait fracassé cette tête. Accoutumés à voir le sang, les survivants s'étaient contentés de jeter un seau d'eau sur les débris rouges, pour éviter qu'on glissât... Et le combat, bien entendu, continuait comme si de rien n'était, — froidement, silencieusement, obstinément...

— Quatre mille trois cents !

Seulement, le tableau transmetteur d'ordres ne fonctionnait plus, et la tourelle, isolée, autonome, se battait comme elle pouvait, au jugé, à l'aveugle. Yorisaka Sadao s'estimait trop heureux maintenant d'avoir, comme suprême ressource, le télémètre de tourelle, qui seul lui permettait encore d'apprécier tant bien que mal, au travers de la fumée et de la brume, les variations de la distance, et les changements de la correction...

— Quatre mille cinq !

Derechef, la double détonation éclata. Aguerri, cette fois, Herbert Fergan se pencha en avant, et regarda au dehors par la fente annulaire de l'embrasure. Au bout de la ligne de mire, très loin, profilée en ombre chinoise sur l'horizon lumineux, la silhouette d'un cuirassé russe apparaissait, cible déjà criblée. Des gerbes d'eau jaillissaient devant lui, soulevées par les coups trop courts. Fergan distingua subitement deux de ces gerbes, plus hautes que toutes les autres. Et il comprit que c'étaient les obus mêmes de la tourelle, qui venaient de frapper là, en deçà du but.

— Bon ! — murmura-t-il. — Les Russes en ont assez : ils s'éloignent...

Et, dans le même instant, il songea que le réglage du tir allait devenir difficile. Plus de blockhaus, plus d'officier télémétriste... Mauvaises conditions pour obtenir un « pour cent » efficace, au moment que choisissait l'ennemi pour s'écarter brusquement du champ de bataille.

Car l'ennemi s'écartait, c'était positif. Par la fente annulaire, Fergan, clairement, vit le cuirassé de tête venir sur bâbord. Il gouvernait sur la queue japonaise, espérant sans doute l'envelopper, et fuir vers le nord à la faveur de la brume, toujours flottante et floconneuse. Mais déjà Togo, déjouant la manœuvre, obliquait lui-même à gauche. Et le *Nikko*, imitant le coup de barre de l'amiral, fit route dans les eaux du *Mikasa*.

— Cessez le feu! Tourelle à droite!...

Les cuirassés russes doublaient l'arrière-garde. On allait combattre par bâbord. Toutes les conditions de tir s'en trouvaient naturellement bouleversées, et le réglage à reprendre élément par élément...

— Héi!...

Deux servants, lâchant leurs culasses, s'étaient jetés en avant vers la sellette de commandement. Et Fergan, d'instinct, s'élança avec eux.

Le marquis Yorisaka venait de glisser à bas de l'échelle médiane, sans un cri, sans un gémissement. Mais son épaule, effroyablement déchirée, laissait ruisseler un tel flot de sang que déjà sa face jaune était devenue verte.

Un éclat d'obus l'avait évidemment frappé par l'un des trois trous du casque, sans que de la tourelle on n'entendît rien, à cause du fracas ininterrompu qui régnait partout...

Les servants, aidés de Fergan, étendaient leur chef entre les deux pièces. Il n'était pas tout à fait mort. Il fit un signe, il parla très bas, mais d'une voix encore impérieuse :

— A vos postes!...

Les deux hommes obéirent. Fergan seul demeura penché vers le visage du mourant.

Et il se passa alors une chose singulière.

Le sous-officier de la tourelle, tout de suite, était accouru : à lui revenait l'honneur de prendre la place vacante.

Il enjamba le corps gisant, se baissa pour ramasser le télémètre échappé de la main sanglante, et, près de monter sur la

sellette, fit tourner l'instrument dans ses doigts, de l'air hésitant d'un homme qui s'avoue inexpert... Et Fergan, malgré sa tristesse sincère, sourit :

— Il va s'en servir Dieu sait comme...

Or le marquis Yorisaka, se raidissant, souleva sa main droite, et toucha le sous-officier, qui se retourna.

La tête agonisante s'agitait de droite à gauche :

— Non!... pas vous!

Et les yeux, déjà ternes, se fixèrent sur l'officier anglais, étonné :

— Vous!

Herbert Fergan eut un haut-le-corps :

— Moi?

Il hésita trois secondes. Puis il s'agenouilla tout près de Yorisaka Sadao, et il parla bas, comme on parle à un malade que le délire égare :

— O-Sadao san, je suis Anglais... neutre...

Il répéta deux fois, articulant bien, accentuant :

— Neutre... neutre...

Mais il se tut soudain, parce que les lèvres blêmes remuaient, parce qu'un souffle en sortait, — un murmure rauque, indistinct d'abord, mais bientôt plus net, affermi, — des syllabes, des paroles, un chant :

— Le temps des cerisiers en fleurs
N'est pas encore passé.
Maintenant cependant les fleurs devraient tomber,
Pendant que l'amour de ceux qui les regardent
Est à son extrême exaltation...

Herbert Fergan écoutait, et un froid brusque entra dans ses veines.

Les yeux presque morts ne détachaient pas leur regard, un regard immobile et sombre où semblait luire comme le reflet d'une ancienne vision. La voix, renforcée par un miracle d'énergie, chanta encore :

— Il m'a dit : « Cette nuit, j'ai rêvé. J'avais ta chevelure autour de mon cou. J'avais tes cheveux comme un collier noir autour de ma nuque et sur ma poitrine...

Plus pâle qu'Yorisaka lui-même, Herbert Fergan avait

reculé d'un pas; et il détournait maintenant la tête pour échapper au regard terrible. Mais il n'échappait pas à la voix, à la voix plus terrible que le regard :

— » Je les caressais et c'étaient les miens; et nous étions liés pour toujours ainsi, par la même chevelure, la bouche sur la bouche, ainsi que deux lauriers n'ont souvent qu'une racine... »

La voix résonnait comme un cristal près de se rompre. Peu à peu aux joues de Fergan le sang était revenu. Et ce sang commençait d'empourprer toute la face d'une rougeur honteuse, humiliée, insupportable...

La voix acheva, plus pressante et pareille à la voix d'un créancier âpre, qui tout à coup, impérieusement, réclamerait sa dette :

— Quand il eut achevé, il mit doucement ses mains sur mes épaules, et il me regarda d'un regard si tendre que je baissai les yeux avec un frisson...

La voix, à bout de vie, s'éteignit. Et le seul regard s'obstina, lançant, dans une flamme dernière, un ordre véritable, clair, irrésistible...

Alors Herbert Fergan, le front bas et les yeux vers la terre, céda, obéit. De la main du sous-officier, il prit le télémètre. Et il gravit les trois marches de l'échelle médiane, et il s'assit sur la sellette de commandement...

Par bâbord, les cuirassés russes, un à un, reparaissaient. Ils s'éloignaient, rapides...

— Un gentleman doit payer, — murmura Fergan.

Il manœuvrait les vis du télémètre. Dans l'oculaire de la lunette, la cible se profila, agrandie, précisée. Le pavillon de Saint-André montra sa croix bleue, nette sur le champ d'étamine blanche. Herbert Fergan, aide de camp du Roi d'Angleterre, vit ce pavillon, le pavillon du Tsar. Le Tsar et le Roi n'étaient point ennemis...

— Un gentleman doit payer, — répéta Fergan, sombre.

Il toussa. Sa voix résonna enrouée, mais distincte, — résolue :

— Six mille deux cents mètres! huit millièmes à gauche!... Continuez le feu!

Dans le silence qui précéda la double détonation, il y eut,

sous l'échelle, un bruit à peine perceptible. Le marquis Yorisaka Sadao avait achevé de mourir, — sans tressaillement ni râle, discrètement, décemment, correctement. — Sa bouche toutefois, avant de se fermer pour toujours, avait balbutié deux syllabes japonaises, — les deux premières syllabes d'un nom qui ne fut point achevé :

— Mitsou...

XXX

Du sommet de cet amas de débris qui était le seul vestige de la passerelle et du blockhaus emportés tous deux par le même obus, le vicomte Hirata Takamori se pencha une dernière fois sur le tube qui descendait vers le poste central, et jeta un dernier ordre, — l'ordre qui terminait la journée, et changeait définitivement la bataille en victoire :

— Cessez le feu !

Au grand mât du *Mikasa*, le signal de Togo flottait et resplendissait pareil à l'arc-en-ciel radieux des fins d'orage. Au zénith, parmi les nuages encore livides, une déchirure bleue s'épanouissait en forme de déesse ailée, planant.

Un cri immense volait de navire à navire, plus vite que ne volent les risées du nord-ouest, quand souffle la mousson d'automne, — le cri de triomphe du Japon vainqueur, le cri de triomphe de l'antique Asie affranchie pour jamais du joug européen :

— *Teïkokou banseï !* (Vie éternelle à l'Empire !)

Hirata Takamori, debout, répéta trois fois ce cri. Puis, déployant d'un coup sec l'éventail qui n'avait pas quitté sa manche, il promena du sud au nord et de l'ouest à l'est un regard d'inexprimable orgueil. L'heure, certes, était bonne, et grisait mieux que dix mille coupes de saké ! Trente-trois années durant, depuis le jour que sa mère avait accouché de lui, Hirata Takamori, consciemment on inconsciemment, n'avait vécu qu'en attendant cette heure. Mais, pour l'ivresse sublime qui maintenant le suffoquait et le noyait comme dans une mer d'alcool pur, trente-trois années n'étaient pas une attente trop longue :

— *Teïkokou banseï !*

La clameur, à peine apaisée, reprenait et redoublait. A contre-bord des cuirassés, un aviso, le *Tatsouta*, défilait. Sur sa passerelle, un officier embouchait un porte-voix, et répandait de proche en proche l'ordre du jour dont il était porteur :

— « Les illustres vertus de l'Empereur et l'invisible protection des Ancêtres Impériaux nous ont donné victoire pleine et entière. A tous qui avez fait de votre mieux, félicitations ! »

A cet instant même, le soleil, perçant tout à coup les nuages et la brume, apparut à l'ouest, tangentant l'horizon.

Il apparut tout rouge, pareil à la boule monstrueuse, teinte de feu et de sang, que roule le Dragon Céleste à travers les plaines d'azur, pareil au disque éblouissant qui règne au centre du pavillon de l'Empire... Et il plongea dans la mer, obliquement.

Hirata Takamori le regardait. C'était comme le symbole de la patrie nipponne, qui flottait là, qui promenait son dernier rayon, sa dernière caresse lumineuse, sur ce champ de bataille où tant de sang venait de couler pour que la patrie nipponne fût plus grande !... Et voilà que soudain l'allégorie fut précisée, magnifiée : un vaisseau russe, vaincu, désemparé, incendié, traînait au loin, dans l'ouest, son agonie. Tout à coup, le soleil atteignit cette carcasse ruinée, cette ombre près de s'engloutir, et l'entoura comme d'un linceul de pourpre et d'or. Les mâts brisés, les cheminées chancelantes, la coque dénivelée, déchirée, se dessinèrent funèbres sur l'orbe éblouissant. — Hirata Takamori reconnut ce vaisseau qui allait mourir : c'était le *Borodino*, l'un de ceux-là mêmes que le *Nikkô* avait combattus de plus près. — Et le soleil, peu à peu, s'enfonça et disparut. Et le vaisseau disparut aussi, en même temps...

Hirata Takamori fit demi-tour. Le *Tatsouta* s'approchait du *Nikkô* et le hélait :

— Liberté de manœuvre pour la nuit. Rendez-vous demain matin à Matsou-shima.

— Bien ! — dit Hirata.

— L'amiral désire savoir le nom de l'officier qui a pris le commandement du *Nikkô* après la destruction du blockhaus ?

— C'est moi, le vicomte Hirata : *Hirata shishakou.*

Il omit son prénom et répéta son titre familial, afin que tous les ancêtres eussent leur juste part de l'honneur qui était fait au descendant.

Les deux navires s'éloignaient l'un de l'autre, emportés par leur erre.

— O-Takamori san, — cria l'officier du *Tatsouta*, — il m'est agréable de vous annoncer la satisfaction particulière de l'amiral, et son intention de vous nommer avec éloge dans son rapport au Divin Empereur.

Sans répliquer, le vicomte Hirata s'inclina jusqu'à terre. Quand il se releva, le *Tatsouta* n'était plus à portée...

Un trompette traversait le pont, allant d'une échelle à l'autre. Hirata Takamori l'appela, donna l'ordre de sonner le branle-bas du soir :

— On alignera les morts sur la plage arrière, honorablement.

La nuit tombait maintenant, vite. On alluma les feux de position et les feux de route. Hirata Takamori, abdiquant pour un temps ses fonctions de commandant par intérim, quitta la passerelle et fit une ronde à travers les coursives dévastées du *Nikkô*. Les circuits électriques avaient été hachés. Mais, à force d'ingéniosité et d'adresse, des circuits de fortune avaient pu être rétablis. Et presque partout l'éclairage était normal.

Au bout de sa ronde, Hirata Takamori parvint à la plage arrière, et, ayant salué deux fois, à l'ancienne mode, passa la revue des morts...

Ils étaient trente-neuf. On les avait couchés côte à côte, sur deux rangs, sous la double volée des grands canons jumeaux. Ils dormaient là, leurs corps en loques bien rassemblés et recousus dans des sacs de toile grise, et leurs têtes calmes souriant aux rayons de la lune.

Deux quartiers-maîtres, lanternes en main, éclairèrent chaque visage. Un enseigne, à voix respectueuse, faisait l'appel. Il passa d'abord devant trois sacs vides : — on n'avait pas retrouvé vestige du commandant mort, non plus que de l'officier de manœuvre, non plus que de l'officier de tir.

Devant le quatrième sac, l'enseigne nomma :

— Capitaine de vaisseau Herbert W. Fergan.

Hirata Takamori se baissa. L'officier anglais avait été frappé

par un éclat d'obus au-dessous du menton, à la gorge même. Les deux carotides étaient tranchées et la moelle épinière en bouillie.

— Où a-t-il été tué? — questionna Hirata.

— Dans la tourelle de 305.

— Hé!... On meurt partout!...

Ce fut toute l'oraison funèbre d'Herbert Fergan.

Devant le cinquième sac, l'enseigne nomma :

— Lieutenant de vaisseau Yorisaka Sadao.

Hirata Takamori s'arrêta net, ouvrit la bouche pour parler et se tut.

Le cadavre du marquis Yorisaka avait les yeux grands ouverts. Et ces yeux, vraiment, semblaient regarder, — regarder droit devant eux, droit à travers la vie... regarder dédaigneusement, orgueilleusement, — triomphalement....

Marchant plus vite, et d'un pas un peu saccadé, le vicomte Hirata avait parcouru, l'une après l'autre, les deux rangées de visages endormis.

L'enseigne, saluant, allait se retirer. Le vicomte le retint :

— O-Yoshitané san, voulez-vous me faire l'honneur de m'accompagner dans ma chambre?

— Ainsi ferai-je, très honorablement, — répondit l'enseigne, empressé.

Ils descendirent ensemble. Sur un geste du vicomte, l'enseigne s'agenouilla parmi les tatamis, sur le plus confortable des carreaux de velours.

— Excusez mon impolitesse, — dit Hirata. — Je commettrai l'inconvenance de régler devant vous le service de la nuit, avant toute autre chose.

— Je vous supplie de le faire, — dit l'enseigne.

Des sous-officiers entrèrent, auxquels le vicomte donna ses ordres. Et quand tous se furent retirés, Hirata Takamori prit le pinceau, et traça sur deux pages de son bloc-notes plusieurs centaines de caractères bien calligraphiés.

— Excusez-moi, — dit-il encore, — mais tout cela avait son importance.

Il arracha les deux feuilles du bloc-notes et les tendit à l'enseigne.

— Ceci d'ailleurs est pour vous, si vous daignez me faire la grâce d'être l'exécuteur de mes dernières volontés.

Surpris, l'enseigne regarda son chef.

— Oui, — dit Hirata Takamori, — Je vais, O-Yoshitané san, me tuer tout à l'heure. Et je vous serai fort obligé, à vous qui êtes d'une très noble famille de bons samouraïs, de bien vouloir m'assister dans mon harakiri.

Le jeune officier ne s'étonna plus et n'eut garde de poser aucune question discourtoise :

— C'est un honneur illustre que vous faites à moi et à tous mes ancêtres, — dit-il simplement. — Je suis très heureux d'être à même de vous servir.

— Voici mon sabre, — dit Hirata.

Il avait dégainé d'un fourreau de laque une splendide lame ancienne, dont la garde était de fer forgé en forme de feuilles de chêne. Il enveloppa cette lame d'un papier de soie, et la tendit à l'enseigne O-Yoshitané san.

— Je suis à votre disposition, respectueusement, — dit l'enseigne en prenant le sabre.

Hirata Takamori s'agenouilla en face de son hôte, et parla selon la politesse ;

— O-Yoshitané san, puisque vous daignez me servir de second en cette cérémonie, il convient que vous connaissiez ma raison. Ce matin, au cours d'une conversation que le marquis Yorisaka m'avait fait l'honneur de m'accorder, mon intelligence infirme m'a fait prononcer diverses paroles que ce soir j'estime avoir été inconsidérées. Il est, je crois, préférable que ces paroles soient effacées.

— Je ne vous contredirai point, si vous en jugez ainsi.

— Aurez-vous donc la bonté d'attendre que j'aie tout préparé pour ce qui nous reste à faire?

— Ainsi ferai-je, très honorablement.

Une sorte de cabinet de toilette était attenant à la chambre. Le vicomte Hirata y passa pour revêtir le costume obligatoire, immuablement fixé par les rites.

Il revint :

— En vérité, — dit-il, — je suis confus, et vous poussez très loin la complaisance.

— Je fais à peine ce que je dois, — dit Yoshitané.

Le vicomte Hirata s'était agenouillé de nouveau près de son hôte. Il tenait maintenant dans sa main droite un poignard enveloppé de papier de soie, comme le sabre. Il sourit :

— Ce m'est une grande joie de pouvoir aujourd'hui mourir à mon gré, — dit-il. — Notre victoire est si complète que l'Empire peut aisément se passer d'un de ses sujets, et surtout du moins précieux.

— Je vous félicite, — dit l'enseigne. — Mais je ne puis approuver votre modestie. Je pense, au contraire, que rien ne saurait atténuer la perte que va faire l'Empire, si l'exemple irréprochable que vous nous léguez à tous ne la réparait presque absolument.

— Je vous suis obligé, — dit Hirata.

Il se détourna et, très lentement, mit la lame du poignard à nu.

— L'exemple du marquis Yorisaka est plus grand que le mien, — dit-il.

Il effleurait du doigt le tranchant du poignard. Sans bruit, l'enseigne s'était levé du carreau de velours, et, debout derrière le vicomte, étreignait maintenant à deux mains la poignée du sabre nu comme le poignard.

— Beaucoup plus grand, — répéta le vicomte Hirata.

Il fit un mouvement à peine perceptible. O-Yoshitané san, qui se pencha, ne vit plus la lame du poignard : le ventre était ouvert le plus correctement du monde; un peu de sang coulait déjà.

— Beaucoup plus grand en vérité, — répéta encore le vicomte Hirata Takamori.

Il parlait toujours aussi net, mais moins fort. Un coin de sa bouche remonta légèrement, premier signe d'une souffrance atroce, impassiblement contenue.

La jambe droite en arrière et le genou gauche plié, O-Yoshitané san détendit brusquement le ressort bandé de ses reins, de sa poitrine et de ses deux bras : la tête du vicomte Hirata Takamori, tranchée d'un seul coup, tomba sur les nattes blanches.

On ne vit le sabre que l'instant d'après, — quand il se releva, rose.

XXXI

Jean-François Felze, au bas de l'escalier de pierres qui montait à flanc de colline vers le faubourg de Diou Djen Dji, renvoya son kourouma, et commença de gravir les marches familières.

Il pleuvait. De Mogui jusqu'à Nagasaki, il n'avait pas cessé de pleuvoir. Quatre heures durant, les deux hommes-coureurs avaient pataugé dans la boue et les flaques, sans ralentir leur trot ni interrompre le voyage, sauf aux portes des tchayas, où l'on doit boire, et devant les boutiques de cordonniers, où il faut changer de sandales. Et l'on était entré dans la ville à bonne allure, en éclaboussant les deux trottoirs de Founa-Daïkou machi. La foule habituelle emplissait le quartier commerçant. Un moutonnement de parapluies couvrait les rues.

Mais l'escalier de Diou Djen Dji, comme toujours, était désert. Et Felze, se hâtant sous les ondées, put atteindre la maison aux lanternes violettes sans que nul passant s'étonnât de voir un *baka tôdjin* frapper à la porte mystérieuse du grand mandarin chinois, porte que les Japonais eux-mêmes ne franchissaient guère...

— Midi, — avait constaté Felze, au moment de franchir le seuil de son hôte.

Il appréhenda d'être importun : un fumeur d'opium s'endort habituellement fort après l'aube, et ne se soucie guère d'être réveillé avant le déclin du soleil. Il est vrai que, pour les voyageurs, les rites ont des accommodements.

« D'ailleurs, — songea Felze, — il est recommandé sur toutes choses d'obéir à la volonté des vieillards. Et le très vieux Tcheou Pé-i m'a mandé clairement auprès de lui. En cela au moins sa lettre n'est pas ambiguë. »

La porte, d'abord ouverte sur l'apparition du domestique vêtu de soie bleue, puis refermée, se rouvrit au bout du laps qu'exige la courtoisie. Et Felze, ayant attendu exactement comme il convenait, ni trop ni trop peu, se persuada qu'il arrivait à l'heure correcte.

Tcheou Pé-i, en effet, ayant reçu, depuis la veille, un très grand nombre de rapports et de messages, tous d'importance, avait renoncé au sommeil pour la durée entière des événements en cours. Il fumait au lieu de dormir, et luttait ainsi sans effort contre la fatigue d'une veille déjà longue de trente-six heures.

Et il vint au-devant du visiteur, et il le reçut avec tout le cérémonial obligatoire, sans que Felze pût distinguer aucune trace de lassitude ou d'insomnie sur la face jaune aux joues concaves dont la bouche sans lèvres souriait.

Puis, dans la fumerie tendue de satin jaune et brodée, du plafond au plancher, de nobles sentences philosophiques écrites en beaux caractères noirs, — après avoir bu le vin chaud qu'apporta, selon la bienséance, le serviteur lettré dont la toque était ornée d'une boule de turquoise, Jean-François Felze et Tcheou Pé-i se couchèrent au milieu de l'amas soyeux des coussins et des étoffes sur trois nattes superposées plus fines qu'un tissu de lin.

Et ils parlèrent, face à face, le plateau à opium entre leurs poitrines. Ils parlèrent en observant la bienséance et les règles traditionnelles, — tandis que deux enfants, agenouillés près de leurs têtes, chauffaient au-dessus de la lampe verte les lourdes gouttes suspendues au bout des aiguilles, et fixaient la pâte bien cuite sur le fourneau des pipes d'argent, d'ivoire, d'écaille ou de bambou.

— Fenn Ta-Jenn, — avait dit d'abord Tcheou Pé-i, — quand on scella, en ce lieu même et sous mes yeux, la lettre grossière et mal calligraphiée que j'ai eu la témérité de dicter pour vous au moins ignorant de mes secrétaires, j'ai prononcé la parole d'usage : « *I lou fou sing!...* Puisse l'Étoile du Bonheur vous accompagner sur la route! » Car je savais que votre cœur vous pousserait à exaucer sur-le-champ mon humble prière, et à nouer sans perdre une heure les cordons du manteau de voyage. Vous arrivez avec une exactitude solaire. Et je m'aperçois avec honte que j'ai été grandement importun. En sorte que je ne saurais vous remercier jusqu'où je dois.

— Pé-i Ta-Jenn, — avait répondu Jean-François Felze, — la lettre magnifique que j'ai reçue de vous m'a fait à propos sou-

venir des préceptes de la philosophie, que j'allais oublier, et m'a rappelé à temps dans le juste milieu, d'où j'étais sur le point de sortir. Souffrez que je reçoive avec reconnaissance votre bienfait.

Ils fumèrent. La fumerie était sombre : les draperies opaques excluaient le jour extérieur; on aurait cru qu'il faisait pleine nuit. Du plafond, les neuf lanternes violettes versaient leur clarté de vitrail. La vie brutale semblait proscrite de ce royaume infiniment pacifique, où n'avait accès qu'une vie spéciale, atténuée, assagie, libérée des passions violentes et vaines, libérée du mouvement inharmonieux.

— A présent, — commença Tcheou Pé-i, — il est convenable que je dissipe pour vous les obscurités de ma lettre, obscurités dues, ainsi que certainement vous l'avez deviné, à la seule infirmité de mon esprit.

— Il m'est impossible — répondit Felze — de souscrire à vos paroles. J'ai vu, dans ce qu'il vous plaît de nommer des obscurités, le sage artifice d'un pinceau très vieux, qui ne se soucie pas de confier à un courrier, même fidèle, la vérité toute nue et imprudente.

Tcheou Pé-i sourit et joignit les poings pour remercier;

— Fenn Ta-Jenn, il m'est délectable d'entendre la musique de votre courtoisie. Permettez-moi d'y répondre en observant la règle : *Quiconque est chargé de délivrer un message ou de publier une nouvelle ne laisse pas le message ou la nouvelle passer une nuit dans sa maison. Il délivre ou publie le jour même.* Fenn Ta-Jenn, ce matin, au second chant du coq, une jonque de la Nation Centrale est entrée dans ce port, et d'autres jonques l'ont suivie. Leurs patrons, gens à mon service, et qui usent leurs cœurs pour accomplir la volonté de l'Auguste Élévation, m'ont instruit, moi le premier, de ce que les autorités de ce royaume ignoraient encore. Je vous en instruis vous-même. Hier, non loin d'une île que les hommes du Nippon nomment Tsou-shima, mille et dix mille vaisseaux se sont heurtés sur la mer. L'immense flotte des Oros a succombé dans cette bataille. Il n'en reste que des épaves. Et je me suis souvenu des préceptes du *Li Ki*, et j'ai pris la liberté de vous les rappeler dans ma lettre : *Au premier mois de l'été, on ne lève pas pour la*

guerre de grandes multitudes d'hommes. Parce que le Souverain qui domine en ce mois, Ten Ti, l'Empereur du Feu, les vouerait à l'extermination.

Jean-François Felze, brusquement, s'était redressé. Il s'accouda sur les nattes, et faillit oublier la bienséance.

— Que dites-vous, Pé-i Ta-Jenn! La flotte russe vaincue? détruite?... Est-ce que...

Il se retint à temps, conscient de l'énormité qu'il allait commettre, en posant une question à son hôte. Indulgent, Tcheou Pé-i s'empressait de parler, masquant ainsi, avec adresse, l'inconséquence du visiteur :

— Beaucoup de rapports m'ont été faits. Je n'ignore maintenant plus rien d'essentiel. Vous plairait-il d'écouter un récit exact?

Felze s'était ressaisi :

— Il me plaira assurément, — dit-il, redevenu décent, — il me plaira d'écouter tout ce que vous jugerez bon de me faire entendre.

— Fumons donc, — dit Tcheou Pé-i. — Et souffrez que mon secrétaire intime, à qui la noble langue des Fou-lang-sai n'est pas étrangère, vienne ici nous prêter sa lumière, et lise et traduise la substance utile de tout ce qui nous est arrivé depuis ce matin.

Et, des mains de l'enfant agenouillé près de sa tête, il prit une pipe, cependant que Jean-François Felze, des mains de l'autre enfant, en prenait une autre. Les volutes de fumée grise se mêlèrent autour de la lampe constellée de papillons et de mouches d'émail vert.

Aux pieds des fumeurs, le secrétaire intime, très vieil homme coiffé d'une toque à boule de corail ciselé, s'était accroupi, et lisait de sa voix rauque, déshabituée des sons occidentaux...

— Fenn Ta-Jenn, — dit Tcheou Pé-i, quand fut achevée la longue lecture, — il vous souvient peut-être d'une conversation que nous avons eue, en ce lieu, le lendemain même de votre arrivée dans cette ville. Vous me demandiez alors si j'estimais que le Soleil Levant dût inévitablement succomber dans sa lutte contre les Oros. Je vous répondis que je n'en savais rien, et qu'au surplus cela n'importait pas.

— Il me souvient parfaitement, — dit Felze. — Votre condescendance daigna même me promettre que nous reparlerions ensemble de cette bagatelle, lorsque le temps en serait venu.

— Votre mémoire est irréprochable, — dit Tcheou Pé-i. — Eh bien! quel temps jamais sera plus favorable que n'est celui-ci? Voilà que le Soleil Levant, loin de succomber, triomphe. Il sied que nous examinions à loisir la vraie valeur de sa victoire. Et si notre examen nous persuade que cette valeur est proprement nulle, nous aurons eu raison d'affirmer jadis que la guerre en cours est une bagatelle, et que son issue n'importait pas.

Silencieux, Felze, qui venait de fumer, repoussa doucement la pipe chaude, et, posant sur le coussin de cuir sa joue gauche, fixa son regard sur les yeux de son hôte. Tcheou Pé-i fuma lui-même et continua :

— Il est écrit dans le livre de Meng Tzeu : « Vous entreprenez des guerres; vous mettez en péril la vie des chefs et des soldats; vous vous attirez l'inimitié des princes. Votre cœur y trouve-t-il de la joie? Non. Vous agissez ainsi pour la seule poursuite de votre grand dessein : vous désirez étendre les limites de vos États, et tenir sous vos lois jusqu'aux étrangers. Mais poursuivre un tel dessein par de tels moyens, c'est monter sur un arbre pour attraper des poissons. La force s'opposant à la force n'a jamais produit que ruine et barbarie. Il convient seulement de s'appliquer à exercer dans l'administration la bienfaisance. Dès lors tous les officiers, y compris ceux des nations extérieures, veulent avoir des charges dans votre palais. Tous les laboureurs, y compris ceux des nations extérieures, veulent cultiver la terre dans vos campagnes. Tous les marchands, soit ambulants, soit sédentaires, y compris ceux des nations extérieures, veulent apporter leurs marchandises dans votre marché. S'ils sont disposés de la sorte, qui pourra les arrêter? Je sais un prince qui régnait d'abord sur un territoire de soixante-dix lis, et qui a régné ensuite sur tout l'Empire [1] »

Tcheou Pé-i, solennel, ponctua la citation d'une sorte d'exclamation poussée du plus profond de la gorge.

1. Meng-Tzeu, liv. I, chap. I.

— Il est écrit dans le livre de Koung Tzeu : « La principauté de Lou penche vers son déclin et se divise en plusieurs parties. Vous ne savez pas lui conserver son intégrité ; et vous pensez à exciter une levée de boucliers dans son sein. Je crains bien que vous ne rencontriez de grands embarras, non pas sur la frontière, mais dans l'intérieur même de votre maison [1]. »

Tchcou Pé-i répéta son exclamation respectueuse ; puis, ayant fermé les yeux :

— Il me paraît que ces textes s'appliquent avec une égale justesse à l'empire des Oros, vaincu, et au royaume du Soleil Levant, vainqueur. Tout peuple qui engage une guerre inutile et sanglante abdique sa sagesse ancienne et renie la civilisation. C'est pourquoi il n'importe aucunement que le nouveau Japon, barbare, ait abattu la nouvelle Russie, barbare. Il n'aurait pas importé davantage que la nouvelle Russie eût abattu le nouveau Japon. C'était le combat du tigre rayé contre le tigre ocellé. L'issue de ce combat est sans intérêt pour les hommes.

Il appuya sa bouche sans lèvres contre le jade d'une pipe que lui tendait l'enfant agenouillé, et, d'un seul trait, aspira toute la fumée grise.

— Sans intérêt, — répéta-t-il.

Ses yeux rouverts promenaient de droite à gauche leurs lueurs perspicaces.

— Ma mémoire, à moi, — reprit-il après un silenee, — est tout à fait infidèle et incertaine. Mais, au cours de la conversation que nous avons eue, le lendemain de votre arrivée dans cette ville, vous avez prononcé des paroles si mémorables que je n'ai pu, malgré mon infirmité, les oublier. Vous avez très ingénieusement comparé l'Empire à un vase enfermant la précieuse liqueur des anciens préceptes. Et vous avez, non sans grande raison, redouté pour la liqueur inestimable la fragilité du vase impérial. Si l'Empire est en effet subjugué, qu'adviendra-t-il des anciens préceptes ? A cette question très philosophique la pauvreté de mon intelligence ne me permit point de répondre sur-le-champ. Je réponds après mille réflexions et méditations, je réponds aujourd'hui, éclairé que je suis par les événements.

1. *Lioun Iou*, liv. VIII, chap. XVI.

L'immortalité des anciens préceptes n'est pas liée à la vie périssable de l'Empire. L'Empire peut être subjugué. Pourvu que le Fils du Ciel ait fait son devoir jusqu'au bout, observé les rites, gardé les cinq lois morales et pratiqué les trois vertus indispensables, qui sont l'humanité, la prudence et la force d'âme; pourvu que chaque prince, chaque ministre, chaque préfet, chaque homme du peuple aient pareillement fait leur devoir, observé les rites, gardé les cinq lois et pratiqué les trois vertus, il n'importe absolument pas que tous ses habitants soient morts ou soient vivants. S'ils sont morts, leur exemple irréprochable leur survit, et leurs ennemis mêmes sont contraints de l'admirer et de le suivre. Et l'immortalité des anciens préceptes en est renouvelée et rajeunie. Au contraire, la nation qui s'écarte du Milieu Invariable en vue d'un avantage momentané, d'un succès fugitif, d'une gloire apparente ou d'un profit mensonger compromet gravement sa réputation et son honneur, et ne peut plus laisser dans l'histoire qu'un souvenir souillé, capable de corrompre par contagion toutes les nations à venir, jusqu'à la trentième et jusqu'à la soixantième génération...

Il suspendit son discours pour considérer attentivement la pipée fort grosse que l'enfant agenouillé près du plateau de nacre venait de coller sur un fourneau nettoyé de frais. Puis, concluant :

— Que pèse la destinée matérielle d'une seule nation en regard de l'évolution morale de l'humanité entière?

Ayant jugé de la sorte, il fuma coup sur coup deux pipes. Et, la drogue ayant versé de l'indulgence dans son âme, il sourit :

— Le royaume du Soleil Levant, trop jeune, ignore ces choses. Il les saurait, s'il avait vécu, comme la Nation Centrale, dix mille années, et si d'année en année il était devenu plus sage.

Felze avait écouté sans rien dire. Mais, Tcheou Pé-i ne parlant plus, la courtoisie maintenant ordonnait au visiteur de rompre le silence. Et le visiteur s'en souvint :

— Pé-i Ta-Jenn, — dit-il, — vous êtes mon frère aîné, très vieux et très sage. Et certes je ne reprendrais pas un seul mot dans tout ce que vous avez dit. Comme vous je pense que le royaume du Soleil Levant est un royaume jeune. Les

jeunes royaumes sont comme les jeunes hommes : ils aiment la vie d'un amour exagéré. Pour ne pas mourir, le royaume du Soleil Levant s'est écarté du Milieu Invariable. Son excuse réside dans la beauté de la vie et dans la laideur de la mort. Pé-i Ta-Jenn, aimer la vie est une vertu.

— Oui, — prononça le fumeur. — Mais la pratique d'aucune vertu doit conduire les hommes hors du Milieu Invariable, hors de la Loi Primordiale, base et piédestal de la société et du monde.

Il se renversa sur le dos, et toucha de la nuque l'oreiller de cuir. Sa main aux ongles démesurés s'éleva vers les lanternes du plafond.

— Sous la dynastie Han, — dit-il, — un Empereur régna, qui se nommait Kao. Il avait, se conformant aux rites, une épouse-impératrice, du nom de Lu, et une concubine-princesse, du nom de Tsi.

» Et celle-là lui avait donné un fils, prince du premier rang qu'on appelait Hoéi ; et celle-ci lui avait donné un fils, prince du second rang, qu'on appelait Joui.

» Or, quand l'Empereur fut plein de jours, il manda ses ministres et ses grands préfets et les interrogea afin de savoir si les philosophes de l'antiquité autorisaient les souverains de la Nation Centrale à changer l'ordre de succession au trône et si lui, Kao, avait licence de suivre le désir de son cœur, et de léguer le pouvoir au prince du second rang, Joui, plutôt qu'au prince du premier rang, Hoéi. A quoi les ministres et les grands préfets répondirent que non. Alors, obéissant aux philosophes, l'Empereur Kao légua le pouvoir au prince du premier rang, Hoéi, puis tomba majestueusement dans la mort, comme tombe la cime d'une haute montagne [1].

» En ce temps-là, le prince du premier rang, Hoéi, n'était pas encore capable de diriger lui-même les cérémonies en l'honneur des esprits qui veillent sur la terre et les grains. Devenu Empereur, il porta des vêtements très courts [2]. En sorte que l'épouse-impératrice, Lu, exerça la régence.

» C'était une femme au cœur dur.

1. Périphase rituelle pour exprimer qu'un Fils du Ciel est mort.

2. Périphrase rituelle pour exprimer que le Fils du Ciel n'est pas majeur. — Le respect interdit aux Chinois de compter l'âge de l'Empereur.

» Elle fit d'abord mettre en prison la princesse-concubine, Tsi, la réservant pour des supplices. Elle ordonna ensuite que le prince du second rang, Joui, fût empoisonné, et elle envoya le poison au précepteur de ce prince.

» Mais le précepteur, homme juste, ayant lu tous les livres sacrés et les livres classiques, n'y trouva pas l'autorisation de tuer l'élève à lui confié par le Fils du Ciel défunt. C'est pourquoi, plutôt que d'obéir, il but lui-même le poison.

» Et, la nouvelle en étant parvenue aux oreilles de l'Empereur-enfant, Hoéi, celui-ci, plein d'admiration et de pitié, prit sous sa protection le prince-enfant, Joui, et la mère de ce prince, Tsi. Et l'impératrice régente, Lu, n'osa pas poursuivre sur-le-champ ses desseins noirs.

» Elle attendit, comme attend le tigre rayé, lorsqu'il guette le départ du berger pour ensanglanter le troupeau. Et, quand vint le troisième mois de l'été, l'Empereur étant allé, comme il est prescrit, pêcher les grandes tortures marines, elle profita de cette absence.

» Elle tua d'abord de ses mains le prince du second rang, Joui, en lui traversant la cervelle de longues aiguilles. Elle tira ensuite de prison la mère de ce prince, Tsi, et lui coupa le nez, les lèvres et les quatre membres à l'articulation des coudes et des genoux. Enfin, lui ayant diminué les oreilles au fer rouge, en forme d'oreilles de porc, elle lui fit boire un philtre qui ôte l'intelligence, et la condamna à vivre sur le fumier, au sud du palais, et à porter le nom de *truie humaine*.

» Toutes choses évidemment inspirées par l'esprit de rancune, et cruelles.

» L'empereur Hoéi, cependant, revenait, ayant pêché les grandes tortues marines. Arrivant au palais par la plaine du sud, il vit, en passant, la truie humaine. Et, saisi d'horreur à cette vue, il s'écria, avant d'avoir réfléchi : « Ceci est contraire à l'humanité. Ma mère a eu tort. »

» Or, cette histoire nous est rapportée dans toutes les annales de l'Empire, par tous les philosophes et par tous les grands lettrés.

» Et toutes les annales, et tous les philosophes, et tous les grands lettrés s'accordent à ne pas blâmer l'impératrice-régente, Lu, quoiqu'elle ait effectivement manqué à la vertu

d'humanité, mais sans outrepasser son droit d'impératrice-régente, maîtresse absolue en l'absence de l'Empereur-enfant.

» Et toutes les annales, et tous les philosophes, et tous les grands lettrés s'accordent à blâmer l'Empereur-enfant Hoéi, quoiqu'il ait observé la vertu d'humanité, mais en manquant à la Loi Primordiale, laquelle ordonne aux fils de ne jamais juger leurs mères. Car il est écrit dans le *Neï Tse*[1] : « En présence de leurs parents, les fils obéissent et se taisent. »

Tcheou-Pé-i laissa retomber sa main, et se tut. Et, cette fois, Jean-François Felze ne répliqua pas.

La fumée grise emplissait maintenant la fumerie d'un brouillard odorant. Au-dessus de ce brouillard, les neuf lanternes violettes brillaient comme brillent les étoiles dans une nuit de novembre embrumée. Plusieurs heures avaient coulé, onctueuses comme du lait.

Et Jean-François Felze, reconquis peu à peu par la drogue souveraine, commençait d'oublier toutes choses extérieures, et doutait de bonne foi qu'il existât hors de ces murs de satin jaune un monde réel où des êtres vivaient et ne fumaient point...

Mais Tcheou Pé-i, subitement, toussa deux fois. Et sa voix rauque résonna encore, dissipant le rêve presque cristallisé du visiteur :

— Fenn Ta-Jenn, quand le philosophe s'est élevé jusqu'aux spéculations suprêmes de la pensée, il n'en redescend pas sans effort vers les incidents médiocres de la vie. Koung-Tzeu toutefois excellait en cela. Et il sied que, très humblement, nous l'imitions. Sachez donc, après avoir su tout le reste, que plusieurs des hommes que vous avez connus dans ce pays sont morts hier : le marquis Yorisaka Sadao, et son ami, le vicomte Hirata Takamori, et son autre ami, l'étranger de la Nation à cheveux rouges. Tous ont péri glorieusement, selon la morale des guerriers.

Trop de pipes avaient, l'une après l'autre, insinué leur vertu sereine dans l'âme de Jean-François Felze : Jean-François Felze, apprenant de la sorte le deuil total et la ruine du seul foyer nippon où il eût été reçu en ami, ne s'émut pas.

1. Dixième livre du *Li-Ki*.

— Cette mort est triste, — dit-il simplement, — à cause de la solitude très lamentable où va vivre désormais la marquise Yorisaka Mitsouko, laquelle perd d'un même coup son mari et ses amis les plus chers.

— Oui, — dit Tcheou Pé-i.

Il parla d'une voix plus grave :

— Avant qu'une folie coupable perturbât ce royaume, les règles du deuil y étaient observées. La femme privée de son mari prenait la robe de grosse toile bise sans ourlets, et portait la ceinture et le bandeau faits de deux torons de chanvre tordus ensemble. Cela pour trois années. Elle s'abstenait de parler avec élégance. Elle se privait de nourriture afin de pâlir convenablement son visage. Souvent, même, elle entrait au couvent, et y attendait la mort.

— Les femmes d'aujourd'hui — reconnut Felze — ont moins de vertu.

— Oui, — dit encore Tcheou Pé-i.

Ses yeux aigus scrutaient le visiteur.

— Fenn Ta-Jenn, — reprit-il au bout d'un temps, — je sais et vous savez le commandement des rites : « Les hommes ne parleront pas de ce qui concerne les femmes, et ce qui est dit ou fait dans le gynécée ne sortira pas du gynécée. » Je ne désobéirai point à ce commandement. Mais je songe que tout à l'heure, et quoique la marquise Yorisaka Mitsouko ait souvent négligé la modestie féminine et de la sorte enfreint la Loi Primordiale, vous voudrez vous-même observer la vertu d'humanité, et lui apprendre avec ménagement le malheur qui la frappe, malheur qu'elle apprendrait demain matin d'un autre que vous, sans nulle préparation. C'est pourquoi je vous dirai, prudemment, ce qu'il faut que vous n'ignoriez point. Naguère, vous me demandiez si j'estimais qu'une femme dont le mari s'est écarté de la voie droite manque à son devoir en prenant, elle aussi, le sentier détourné afin de marcher dans les traces de celui qu'elle a promis de suivre pas à pas jusqu'à la mort. J'ai réservé ma réponse, me taisant par ignorance. Je réponds maintenant, instruit : il est possible que la femme dont nous venons de parler ait pris le sentier détourné afin de marcher dans les traces, non pas de son mari, mais d'un autre homme. Et peut-être ne sera-ce pas en apprenant

la mort du marquis Yorisaka que la marquise Yorisaka pleurera.

— Herbert Fergan..., — murmura Felze, hésitant.

— Vous avez appris ce que vous deviez apprendre, — interrompit Tcheou Pé-i. — Souffrez qu'à présent nous fumions, comme il convient, la pipe de bambou noir.

Et, lorsqu'ils eurent fumé, il ajouta :

— La flamme de la lampe baisse.

Un serviteur se hâta, apportant une burette d'huile, et un flambeau allumé. Felze, alors, se souvint qu'il est écrit dans le *Kiou-Li*[1] : « Levez-vous quand les torches arrivent. »

Et, observant tout le cérémonial, il prit congé.

XXXII

Dehors, la pluie avait cessé. Les nuages épuisés abandonnaient leurs teintes livides. Des flèches de soleil les perçaient çà et là. Et la campagne, encore verte d'eau fraîche et déjà dorée de lumière, avait remis sa robe de printemps.

Jean-François Felze marcha lentement, humant à pleins poumons la senteur vivante de la terre, et rassasiant ses yeux de la clarté pure du jour.

Au bas de l'escalier de Diou Djen Dji, il pensa tout à coup à consulter sa montre :

— Trois heures et demie, déjà! Eh! il n'est que temps d'aller au coteau des Cigognes... ou je risque fort de trouver visage de bois...

Il se hâta vers les rues fréquentées, où l'on a chance de trouver des kouroumas maraudeurs.

« Corvée, corvée, corvée! — songea-t-il. — Pauvre petite! N'importe pourquoi, je la plains de toute mon âme! Et, qu'elle pleure Herbert Fergan ou Yorisaka Sadao, je pleurerai de bon cœur avec elle! »

Il hocha la tête. Il se souvenait du *garden-party* à bord de l'*Yseult*, et de Mrs. Hockley, et du prince Alghero...

— Las! — murmura-t-il, — l'alcool d'Europe monte vite à la tête d'une mousmé, cette mousmé fût-elle marquise!

1. Livre premier du *Li-Ki* « Petites règles de bienséances ».

Rue Megasaki, il n'y avait point de kourouma. Et il n'y en avait point non plus rue Hirobaba. Felze gagna Moto-Kago machi l'inévitable. Une foule opaque s'y pressait et s'y bousculait, et il ne fallait pas avoir une longue pratique des foules japonaises pour voir du premier coup d'œil que celle-ci était toute hors d'elle-même et bouleversée par une extraordinaire émotion. La nouvelle de la grande victoire remportée la veille venait d'être répandue dans Nagasaki. Et déjà chaque boutique, chaque logis, chaque fenêtre s'ornait en hâte de drapeaux et de banderoles. Surexcitée follement, ivre d'orgueil et de triomphe, la foule abandonnait la mesure et la décence nationales et manifestait sa joie presque comme les cohues d'Occident manifestent la leur. Il y avait des cris, des chants, des cortèges. Il y avait des bagarres et presque des rixes. Il y avait des énergumènes et peut-être des ivrognes. Felze, s'efforçant de traverser la rue pour gagner le quai, faillit tomber : deux mousmés s'étaient précipitées contre ses jambes, deux mousmés qui couraient et s'égosillaient, leurs belles coques noires en grand désordre, des mèches flottant au vent.

— Las! — dit encore Felze. — Il n'importe véritablement pas beaucoup que le nouveau Japon ait vaincu la Russie, nouvelle ou vieille!...

Sur le quai, les kouroumayas n'avaient toutefois point perdu leur ancienne courtoisie. Et, Felze ayant prononcé les mots magiques : « *Yorisaka koshakou* », il y eut grande concurrence parmi toute la gent trotteuse, pour l'honneur de conduire l'étranger très noble chez le marquis jadis daïmio...

XXXIII

Dans le boudoir pompadour, entre le piano d'Érard et la glace à cadre doré, rien n'était changé. Par les fenêtres à vitres, des rayons de soleil entraient joyeusement, répandant partout un air de fête, et parsemant de pierreries multicolores les fleurs des porte-bouquets. — Felze observa que ces fleurs n'étaient plus comme jadis des branches coupées aux cerisiers nationaux, mais des orchidées américaines...

Qui sait? — songea-t-il, soudain amer. — L'Amérique a passé par là. Herbert Fergan lui-même n'obtiendra peut-être pas une larme! Tant mieux et tant pis!... »

Il s'était approché de la fenêtre, il regardait le jardin minuscule, et ses rocailles, et ses cascades, et ses forêts pour Lilliputiens. Une voix qu'il n'avait point oubliée, une voix chantante et douce, menue comme un cri d'oiseau, répéta tout à coup derrière lui, la phrase de bienvenue qui l'avait accueilli pour la première fois, dans ce même salon, six semaines auparavant :

— Oh! cher maître!... Que je suis confuse de vous avoir fait attendre si longtemps!

Et, toujours comme jadis, une menotte d'ivoire clair se tendit vers le baiser.

Mais, cette fois, Felze, ayant touché de ses lèvres les doigts soyeux, ne répondit rien à la phrase d'accueil.

Sans prendre garde à ce silence, la marquise Yorisaka bavardait gaiement :

— Hé! nous pensions bien, Mrs. Hockley et moi, que vous auriez bientôt assez de votre excursion! Avez-vous été très loin? N'avez-vous pas reçu trop de pluie? Rapportez-vous de belles esquisses? Dès demain, j'irai à bord de l'*Yseult*, et je veux absolument que vous me montriez tout!

Elle parlait avec plus de hardiesse qu'autrefois. Elle était vêtue d'une robe Louis XV en mousseline brodée, rose sur rose. Elle portait une capeline de tulle à grandes brides nouées. Elle s'appuyait sur une ombrelle à falbalas, rose comme la robe. Et, dans cet accoutrement combiné pour la taille des femmes que l'on rencontre au Pré Catelan ou à Armenonville, elle paraissait petite, petite, petite...

Felze toussa trois fois, puis entama une phrase :

— Je suis revenu...

— Hé! — dit la marquise Yorisaka, — je suis contente que vous soyez revenu!

— Je suis revenu... — répéta Felze.

Et il se tut, regardant très fixement la jeune femme.

Elle souriait. Mais sans doute les yeux de Felze parlèrent-ils, à cet instant, plus clairement que sa bouche : le sourire

s'effaça brusquement des jolies lèvres fardées, et sur les yeux obliques et minces les cils battirent, inquiets :

— Vous êtes revenu?...

Entre les grandes brides de tulle rose, sous la capeline fanfreluchée, le visage, tout d'un coup métamorphosé, était redevenu intensément asiatique.

Quatre secondes passèrent, lentes comme quatre minutes. La voix menue parla de nouveau; elle ne chantait plus du tout, — devenue mystérieusement unie, monotone et grise :

— Vous êtes revenu pour?...

Laborieusement, Felze acheva :

— Pour vous dire... qu'hier... du côté de Tsou-shima, il s'est livré une grande bataille...

Il y eut un bruit de soie froissée. L'ombrelle à falbalas était tombée. Elle resta par terre.

— Une très grande bataille entre l'escadre russe et la flotte japonaise... Vous ne saviez pas encore?...

Il s'interrompit comme pour reprendre haleine. Debout contre le mur, immobile et muette, la marquise Yorisaka Mitsouko écoutait :

— Non, vous ne pouviez pas encore savoir... Une très grande bataille. Très sanglante, naturellement... Oui : beaucoup de blessés...

Elle ne bougeait pas, elle ne parlait plus. Elle s'adossait toujours au mur, et elle faisait face au messager sinistre.

— Beaucoup de blessés... Ainsi, je crois savoir que le vicomte Hirata...

Elle ne remua pas.

— Et le marquis Yorisaka lui-même...

Pas un tressaillement.

— Et le commandant Herbert Fergan...

Pas un clignement de paupières.

— Sont blessés...

Dans la gorge de Felze, les mots s'embarrassaient :

— Blessés... grièvement blessés...

Le mot terrible ne voulait pas sortir. Quatre secondes encore se traînèrent.

— Morts, — dit enfin Felze, très bas.

Il avait ouvert les mains. Il avança légèrement les bras,

prêt à soutenir la victime : il avait vu souvent, en des cas analogues, des femmes s'évanouir. Mais la marquise Yorisaka Mitsouko ne s'évanouit pas.

Alors il s'éloigna un peu, pour mieux la voir. Toujours immobile et debout, on l'eût dite clouée à son mur, — crucifiée. — Elle semblait tout d'un coup grandie.

— Morts, — redit Felze, — morts très glorieusement.

Et il se tut, ne trouvant plus de paroles.

Alors les lèvres fardées s'agitèrent. Dans tout le visage figé et glacé, ces lèvres seules semblaient vivre, avec les yeux grands ouverts, pareils à deux lampes funéraires bien allumées :

— Défaite, ou victoire?

— Victoire! — affirma Felze.

Il appuya :

— Victoire décisive : la flotte russe a succombé tout entière. Il n'en reste plus que des épaves. Ce n'est pas en vain que tant d'hommes héroïques ont versé leur sang. Le Japon, à jamais, triomphe!

Aux joues blêmes une rougeur, lentement, remonta. La bouche étroite parla, de la même voix grise et calme :

— Merci. Adieu.

Et Felze, ainsi congédié, salua bas et recula vers la porte.

Sur le seuil, il s'arrêta, pour saluer encore.

La marquise Yorisaka n'avait pas bougé. Elle demeurait rigide et raidie, — indéchiffrable, inconnaissable, asiatique des talons aux cheveux, asiatique à ce point qu'on n'apercevait plus sa défroque occidentale. Et le mur tendu de soie lui faisait une sorte de cadre, au milieu duquel elle apparaissait maintenant grande, grande, grande...

XXXIV

Au-dessus du temple d'O-Souwa, dans le petit parc de la colline Nishi, parmi les camphriers centenaires, les érables et les cryptomérias d'où pendaient toujours de splendides glycines arborescentes, Jean-François Felze, une heure durant, avait erré.

Sa rêverie, d'instinct, l'avait conduit là, en sortant de cette villa du coteau des Cigognes dont la porte s'était refermée derrière lui à peu près comme se referme la porte d'un tombeau sur les talons des fossoyeurs. Il avait eu besoin, tout de suite, de solitude, d'ombre et de silence. Machinalement, il avait marché jusqu'au petit parc, distant de moins d'un mille. Et les allées touffues et la futaie profonde l'avaient retenu. Il était monté, par l'allée de l'est, jusqu'au sommet de la colline. Il en était redescendu par l'allée de l'ouest. Il s'était arrêté aux coudes du chemin, pour contempler les vallons verts ondulant vers la plaine, et la ville couleur de brume assise au bord du fiord couleur d'acier. Il avait plongé son regard dans les jardins du grand temple. Il s'était promené sur la terrasse du sud, plantée de cerisiers en quinconces...

Et partout il voyait, au lieu du paysage étalé sous ses yeux, l'image, imprimée sur sa rétine, d'une femme debout, adossée contre un mur...

A présent, il avait quitté le petit parc. Très las, il voulait regagner la ville, regagner l'*Y seult*, et se reposer enfin chez lui, dans sa cabine, de ce voyage trop long, et trop lugubrement terminé... Mais une obsession mystérieuse l'égarait, le détournait de sa route. Il se retrouvait au flanc du coteau des Cigognes, tout près de la villa en deuil...

Il s'était arrêté net; il allait rebrousser chemin. Un trot précipité de kouroumayas lui fit relever la tête; il s'entendit nommer :

— François! est-ce vous?

Une dizaine de kouroumas accouraient à la queue leu leu, chargés de toilettes claires et de jaquettes à orchidées. Tout le Nagasaki américain était là, et Mrs. Hockley à sa tête, — Mrs. Hockley plus belle que jamais dans une robe de mousseline brodée, rose sur rose, sœur jumelle de la robe que Felze avait vue tout à l'heure sur la marquise Yorisaka Mitsouko.

Le kourouma de Mrs. Hockley avait fait une halte brusque, et tous les kouroumas qui le suivaient buttaient à qui mieux mieux les uns sur les autres.

— François, — disait Mrs. Hockley, — êtes-vous réellement de retour? Je suis heureuse de vous voir. Venez avec

nous : nous allons tous ensemble, en pique-nique, goûter dans une forêt très magnifique que le prince Alghero connaît. Et nous devons prendre ici la marquise Yorisaka.

— Voulez-vous d'abord m'écouter? — dit Felze.

Elle avait mis pied à terre. Il s'approcha d'elle, et, négligeant tout préambule :

— Je viens de voir, moi, la marquise. Et je vous avertis tout de suite : le marquis a été tué hier, à Tsou-shima.

— Oh! — exclama Mrs. Hockley.

Elle avait crié si fort que tout le pique-nique fut dans l'instant à bas des kouroumas, et, mis au courant, s'apitoya dans diverses langues :

— Pauvre, pauvre, pauvre petite chérie!... *Mitsouko darling!... what a pity!... O povera!...*

— Je pense qu'il faut aller sur-le-champ la consoler, — dit Mrs. Hockley. — Je vais donc, et j'emmène d'abord le prince Alghero, qui est particulièrement intime avec la marquise. Je reviendrai ensuite chercher tout le monde.

Elle marcha résolument jusqu'à la porte. Elle frappa. Mais, pour la première fois, la nê-san portière n'ouvrit point et ne tomba point à quatre pattes devant la visiteuse. Derechef Mrs. Hockley frappa, frappa plus fort, ébranla des deux poings le battant clos. Et le battant clos ne céda pas.

Dépitée, Mrs. Hockley recula jusqu'aux kouroumas, et prit à témoin l'assistance :

— Il est incroyable que dans cette maison personne n'entende ni ne réponde. Assurément la marquise n'est pas informée de notre visite. Car il lui serait doux et réconfortant d'avoir en ce moment ses amis autour d'elle. Je songe aux moyens de lui faire parvenir un message...

— Inutile, — dit Felze soudain, — voyez!

La porte, à laquelle personne ne frappait plus, venait de s'ouvrir. Et un singulier cortège en sortait...

Des serviteurs, des servantes, tous et toutes en vêtements de voyage, tous et toutes chargés et encombrés de ces jolis paquets bien pliés, de ces jolies boîtes bien menuisées, de ces jolis sacs de papier bien indéchirables, qui sont les malles et les valises nationales du vieux Nippon, s'en allaient à petits pas, trottinant les uns après les autres, s'en allaient par le

sentier de l'ouest, — celui qui mène à la station du chemin de fer de Nagasaki à Moji, à Kyôto et à Tôkiô...

Et, tout à coup, derrière les servantes et les serviteurs, et suivi lui-même d'autres serviteurs et d'autres servantes, un kourouma franchit la porte et prit le sentier qui mène à la station... Un kourouma traîné par deux hommes-coureurs; un kourouma de maître, très élégant. Sur les coussins, une forme blanche était assise.

Une forme blanche. Une femme en deuil, vêtue à la mode antique, de toile unie sans ourlets, comme les rites prescrivent que soient vêtues les veuves. Une femme qui s'en allait, raide et hiératique, la tête droite et les yeux fixes. Une femme, — la marquise Yorisaka.

Elle passa. Elle passa près du prince Alghero, sans lui donner un regard. Elle passa près de Mrs. Hockley, sans prononcer un seul mot. Elle passa près de Jean-François Felze...

Elle s'éloigna sur le sentier, lentement, et toujours entourée de son escorte...

Jean-François Felze arrêta le dernier serviteur, et l'interrogea en japonais.

— C'est la marquise Yorisaka Mitsouko, — répondit l'homme. — Son mari a été tué hier à la guerre. Elle va à Kyôto, pour vivre dans le couvent bouddhiste des filles de daïmios..., pour y vivre sous le cilice et pour y mourir..., honorablement.

CLAUDE FARRÈRE

Atlantique, an 1326 de l'Hégire.

CRISE AGRAIRE [1]

II

La première mesure d'apaisement fut la confiscation d'une partie de la terre. La seconde fut la fondation de la Caisse rurale, chargée de liquider la grande propriété. Mais entre le jour d'aujourd'hui et le grand jour de demain, où le dernier grand propriétaire ayant abandonné son domaine, le paysan n'aura plus d'autre maître que lui-même, il y a tout de même le moment présent, auquel il faut pourvoir. Il y a toujours les quelques maîtres puissants, que sont les grands seigneurs, et il y a le faible esclave, qu'est le paysan, et l'on a voulu limiter le pouvoir des maîtres, par une série de mesures socialistes qui sont parmi les plus curieuses qu'aucune législation ait encore vues. Ces mesures, c'est la guerre portée chez le propriétaire; c'est une administration d'État surveillant la gestion d'une exploitation agricole et tentant de réglementer minutieusement les travaux les moins sujets à être réglementés qui soient, les travaux des champs.

Dans le système de travail féodal, qui est encore actuellement en usage en Roumanie, le propriétaire et le paysan échangent une valeur-terre et une valeur-travail. Les propriétaires paient le travail du paysan avec leur terre, et de deux façons, soit en lui abandonnant une concession de terre, dont il est libre de jouir à son gré, à condition qu'il travaille une étendue

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

de terre équivalente ou supérieure sur la réserve du propriétaire, — c'est le colonat, — soit en s'associant avec le travailleur agricole et en partageant les fruits du travail, à parts égales ou inégales, — c'est le métayage. Colonat et métayage faisaient l'objet d'un traité périodique longuement et bruyamment débattu entre le paysan et le propriétaire. Toujours, par la même tradition et le même souvenir de l'association de tous les paysans sur le même « héritage », le contrat de travail était collectif. Toute la commune était présente. Chacun voulait donner son avis et souvent, plusieurs parlant ensemble, le bruit des voix était effrayant. Ils avaient le nombre. Mais le propriétaire ayant le monopole des moyens de subsistance, tenait le pays par la faim. Il en abusait trop souvent. Et c'est pourquoi, l'État a voulu intervenir dans ce contrat. Il n'y intervient pas à demi.

D'abord il interdit le colonat. Ce contrat lui a été suspect, parce qu'il avait un air trop féodal et qu'on s'y servait encore de termes, qui rappelaient les corvées du Moyen Age; ensuite il lui paraissait pouvoir prêter trop aisément aux abus. Le propriétaire, pensait l'État, profitait de la difficulté qu'il y a à apprécier la valeur du travail et la valeur de la terre, pour tromper un pauvre paysan qui n'entendait plus rien à des contrats volontairement mal rédigés et d'une façon confuse. Ceci était une naïveté. Le paysan, quel que fût le travail qu'on lui imposât, quelque nom qu'on donnât à ces corvées, en avait fait vite le décompte. Il les convertissait en argent, aussi bien d'ailleurs que le propriétaire. Et chacun d'eux savait très bien ce qu'il donnait.

La loi n'autorise désormais que l'association du paysan et du propriétaire sur la base du partage des fruits. La part des produits du sol, que les paysans remettent au propriétaire, s'appelle *dîme*. Et l'effort de l'État a été que le maximum de cette dîme ne dépassât pas la moitié des fruits récoltés. L'État a raisonné ici bien superficiellement. Le mot dîme fut la cause de tout le mal. Ce mot antique, et qui remonte aux origines des sociétés agricoles, indique l'impôt féodal perçu sur tout produit. Ce dixième des fruits qui exprimait la valeur du service rendu a changé avec la valeur même de ce service. La dîme devenait le huitième, le cinquième ou la

moitié des fruits. En Roumanie, ce changement de la valeur de la dîme a crû aussi rapidement que l'élévation du prix de la terre. Les terres de libre parcours pour les troupeaux s'étaient converties en terres à céréales et de première qualité. Leur prix changeait naturellement. Et comme il ne pouvait être question d'exiger ce prix en argent, on le prélevait toujours en nature pour accommoder le paysan, Mais la redevance des fruits que donnait le paysan s'élevait en même temps que s'élevait la valeur de la terre. Elle s'élevait si bien, qu'elle dépassait la moitié des fruits et que le nom même de métayage (moitié) n'était plus exact.

Mais le souvenir de l'ancienne redevance très faible restait trop présent dans les esprits. Les anciens pouvaient se souvenir et hochaient la tête devant les exigences nouvelles du propriétaire. Autrefois!... Ils criaient au vol. L'État a raisonné comme eux. Certes, il ne faut pas dire que les exploitants des grands domaines n'ont pas abusé. Ils n'ont souvent fait que cela. Mais la dîme, même très élevée, même dépassant la moitié des fruits, n'exprimait souvent que le prix réel de la terre. Vouloir la limiter à un maximum rigide, c'est vouloir la rendre impossible à pratiquer. Et pourtant, ce n'est pas ce but que l'État a cherché à atteindre; bien au contraire.

Poursuivant son rêve de l'antique fraternité patriarcale, hanté par le souvenir de la communauté pastorale, il a cru résoudre l'antagonisme des propriétaires et des paysans, en rendant leurs intérêts communs et en renouant les liens d'autrefois. Et c'est encore ici une nouvelle manifestation de l'esprit slave, qui a présidé à toute sa loi.

C'est dans l'espoir de créer cette communauté d'intérêts qu'il a supprimé le colonat. C'est pour cela qu'il se méfie du propriétaire qui veut exploiter une partie de sa terre, l'ancienne réserve féodale, avec ses propres moyens, à ses risques et périls, et qui loue l'autre partie pour s'assurer la main-d'œuvre nécessaire. Ce détour, pour revenir au colonat, le législateur a essayé de s'y opposer par tous les moyens. Il a fixé, dans chaque région du pays, un maximum au-dessus duquel le propriétaire ne pourra affermer ses terres, un minimum au-dessous duquel le même propriétaire ne pourra embaucher les travailleurs. Le maximum de la rente du sol, le minimum

du salaire! Tout le programme d'un socialisme enfantin, innocent et qui ne veut pas, oh! certes pas, être révolutionnaire, mais cherche un moyen d'arrêter le monde dans sa marche, de supprimer la méchanceté de la concurrence et de la lutte pour la vie, laquelle semble trop rude à ces hommes sortis d'hier du calme Orient, où l'existence était si douce. Pour supprimer le mal du monde et le rude labeur imposé par la cupidité des hommes, ils croient qu'il suffit d'une intervention de la société, dans les conventions individuelles. La société, représentée par l'État, est toute puissante, voilà le principe. Et cet État essaie de substituer au mécanisme des forces naturelles un ordre artificiel et compliqué. Jeu d'enfants qui, avec des monticules de sable, s'efforcent d'arrêter, sur les plages, l'effort des vagues. La mer recule étonnée, puis se gonfle et brise tranquillement tout ce qu'on lui oppose. L'homme aussi est une force de la nature, et c'est une force désordonnée poussée par d'autres forces désordonnées.

Le malheureux législateur s'est évertué à dompter cette force. Il édicte mesure sur mesure. Il accumule les articles. Il prévoit. Il revient sur ce qu'il n'a pas prévu. Et puis, quand il croit avoir tout fini, voici que les fissures apparaissent, voici que la vague monte contre la fragilité de l'édifice, menaçant de briser tout ce grand travail entrepris en vain.

Le législateur roumain a voulu unir, d'un lien plus serré, les deux éléments antagonistes, le travailleur et le patron, et rendre leurs intérêts communs. Peut-être qu'il va les séparer tout à fait et peut-être, par un détour imprévu, les libérer de cette communauté slave, qui est leur commune misère et dont le souvenir est si proche, qu'il a pesé sur toutes ces lois réformatrices. Réformatrices, mais en un sens, réactionnaires puisqu'elles sont un audacieux effort, pour s'écarter de l'idéal d'Occident et revenir vers le passé d'Orient.

La surveillance administrative, que l'on veut établir sur le propriétaire, la limitation de son droit de propriété, ne peuvent que l'éloigner des champs et le détourner de tenter l'exploitation directe de son domaine. La joie d'être le maître, le bonheur de se sentir un roi, sentiments qu'engendre le droit de propriété quiritaire, sont les raisons les plus puissantes qui attachent l'homme à la terre. Celui d'ici devra partager sa royauté

avec le fonctionnaire, et quel fonctionnaire! et avec les paysans, qu'on lui donne pour associés.

Mais, il y a plus. Cette association avec le paysan éteint toute initiative hardie et retarde tout progrès. Ce métayage est une forme arriérée du travail agricole, qui convient aux sociétés dépourvues de capital, et qui s'oppose aux améliorations, parce que le directeur de l'exploitation est, en dernier lieu, le métayer, qui travaille selon ses habitudes, c'est-à-dire ses routines.

Les propriétaires les plus intelligents, les plus actifs, voudront se libérer de tous ces liens. Et dans les parties les plus riches du pays, ils essaieront de s'en libérer de suite. Sur ces terres, la valeur de la rente du sol dépasse la valeur du travail. Or, le métayage limite toujours la valeur de cette rente à la valeur du travail. Il est au bord du Danube des terres d'alluvion, qui sont des terres de jardin et d'une étonnante fertilité. Le produit brut atteint facilement 180 à 200 francs à l'hectare. Le travail que demandent ces grandes plaines au sol très léger et très meuble, et où l'on ne produit que deux céréales, le maïs et le blé, est très simple et n'exige que peu de journées à l'hectare. Ces plaines appellent la grande culture qui substitue à l'homme, les animaux et les machines.

Alors, deux cas se présenteront. Ou bien le propriétaire manquera de capital et de crédit, et il sera un de ces propriétaires, qui ne le sont plus que de nom et d'apparence : il abandonnera son domaine à l'acheteur, au fermier, aux paysans. Ou bien, le propriétaire sera un vrai propriétaire, actif, énergique, ambitieux d'améliorer son domaine et de faire rendre au sol tout ce qu'il peut donner. Alors il changera tout le système. La loi actuelle diminue la part qu'il prélevait jusque-là dans l'association. Car il y avait des métayages où la dîme des fruits dépassait la moitié, par suite de l'élévation naturelle de la valeur du sol. Dans les contrats, où l'on échangeait la valeur terre et la valeur travail, on cherchait à mettre une équité dans cet échange et on haussait l'une ou l'autre de ces valeurs, tout en gardant l'antique système de travail, réglé par d'antiques habitudes, qui sont, on le sait, ce à quoi les hommes et surtout les hommes des campagnes renoncent le moins facilement. Mais la fixation d'un maximum arrêtera le

jeu de la balance. Celui au détriment de qui l'équilibre sera rompu, se retirera de l'association. Voici un domaine où il y a 5 000 hectares de terre arable, que les paysans travaillent en association avec le propriétaire. Comme c'est une terre de première qualité et dont la valeur est encore accrue par le fait que la population est très dense dans cette contrée, le prix en est très élevé : dans le contrat de métayage, le propriétaire prélevait d'abord la moitié des fruits, et, pour compléter la rente du sol qu'il estimait supérieure au travail que le paysan lui donnait, il stipulait en outre que chaque colon cultiverait pour chaque lot de huit hectares (quatre pour lui, quatre pour le maître), un hectare et demi sur la réserve du propriétaire et au bénéfice de ce seul propriétaire. Or, il y a 500 colons sur le domaine : c'est ainsi 750 hectares qui étaient travaillés gratuitement pour le compte du propriétaire. Ils ne le seront plus désormais, parce que la nouvelle loi fixe un maximum pour le partage des fruits que cette dîme dépasserait.

Le propriétaire perd donc le revenu de 750 hectares. Dans cette région formée des alluvions du Danube, la terre produit 20 hectolitres de blé en moyenne à 10 francs, soit 200 francs à l'hectare; 24 hectolitres de maïs à 7 francs, soit 168 francs à l'hectare. Comme la terre ne se repose jamais et est ensemencée, une année en blé, une année en maïs, son revenu moyen est de 190 francs. Le propriétaire abandonnerait donc 750 fois 190, soit près de 140 000 francs par an.

Il peut bien, à la vérité, rattraper la moitié de cette somme, en se soumettant à la loi et en donnant à métayage ces 750 hectares. Sa perte ne serait plus alors que de 70 000 francs. Mais il est probable qu'il ne se résignera pas aisément même à cette diminution, qui équivaut encore au cinquième de son revenu. Il essaiera, par tous les moyens, de l'éviter.

Or, la loi nouvelle ne lui défend pas d'exploiter à ses risques et périls, avec son capital. Elle fixe seulement le minimum des salaires qu'il devra payer, en ce cas, à ses ouvriers agricoles. Mais, ce minimum calculé, le propriétaire verra que le travail d'un hectare ne lui coûte que 52 francs, alors que le revenu de ce même hectare peut s'élever à plus de 200 francs dans les bonnes années, c'est-à-dire que, pour un hectare cédé, il renonce à une chance de gain de 150 francs.

Pourquoi donc ne tenterait-il pas une exploitation si avantageuse? Pourquoi ne courrait-il pas cette chance? L'attrait de la spéculation et du jeu est trop séduisant pour qu'il y résiste; et aussi, le désir d'être tout à fait le maître chez soi, d'échapper à cette tutelle étroite et vexatoire de l'État, qui s'arroge le droit d'intervenir à chaque instant dans ses affaires.

Alors il modifiera toutes ses habitudes. Il substituera la culture directe au métayage. Au lieu d'être exploiteur d'hommes, percepteur de dîmes, il deviendra vraiment agriculteur, chef d'industrie, entrepreneur de travail. Il lui suffira de trouver le crédit nécessaire à cette industrie nouvelle. Cela revient à dire que le propriétaire obéré, plus qu'à demi-ruiné, le propriétaire faible, et qui n'est plus propriétaire que de nom, disparaîtra, et qu'il s'opérera une sélection. Les forts surmonteront les difficultés et surgiront de la foule.

Ils achèteront les bœufs et les machines, nécessaires à la grande culture. A la terre, qu'ils ne semblaient pas avoir le droit de posséder, si petite était la peine qu'ils se donnaient, si nuls leurs efforts, ils ajouteront leur travail, leur intelligence, leur argent, leurs risques. Ils en seront davantage propriétaires. La loi aura déterminé cet effort. En quoi, elle sera bonne. Devenus plus, réellement propriétaires, ils éprouveront le besoin de mieux cultiver leur terre : ils acquerront cet amour du sol, que connaissent tous ceux qui le cultivent et qui est un peu semblable à l'amour du père pour son enfant; ils voudront aussi reconquérir leur domaine, sur les barbares qui le détenaient, jusque-là, et qui sont les paysans, mauvais ouvriers agricoles, dressés au travail le plus extensif, à qui il faut beaucoup d'espace pour obtenir une faible production, et dont, au surplus, les nouvelles lois vont faire des indisciplinés, soutenus par le fonctionnaire d'État, qui intervient sans cesse entre l'ouvrier et le patron. Qu'un propriétaire ait acheté 200 bœufs et le voilà à la tête de trente à quarante attelages, avec lesquels il pourra remplacer, pour ses labours, les paysans. Ses labours seront meilleurs que les mauvais labours des paysans qui, avec des animaux maigres et petits, ne dépassent guère une profondeur de huit à dix centimètres. Rien que l'ensemencement du blé et les labours d'automne lui feront regagner la valeur du travail, que la loi nouvelle lui enlève.

Mais, en homme d'affaires excellent, il voudra faire produire à son capital bœufs et machines le plus de travail possible, pour abaisser d'autant ses frais généraux. Et il s'ingéniera à remplacer les paysans, partout où il le pourra. A mesure qu'il leur enlèvera du travail, il leur reprendra la terre qui représente le prix de ce travail. Et il sera poussé à leur reprendre cette terre, parce que c'est une excellente opération. Il court des risques, dira-t-on. Mais d'abord, ces risques ne sont pas grands. Et puis les risques font toujours partie d'une entreprise. Ils sont l'attrait du jeu.

Mais, du même coup, voilà que le propriétaire cesse d'être un seigneur féodal, associé à son paysan. La séparation entre ces deux hommes, commencée par le coup d'État de 1864, s'achèvera naturellement par l'introduction du système moderne et l'adoption du régime capitaliste. L'adoption du régime capitaliste! Ce n'est pas tout à fait la solution à laquelle avait songé le législateur sentimental. Car ce régime est celui qui a produit les mauvais effets de vie intense, d'exploitation intense, de travail intense, dans ce pays patriarcal.

L'aggravation de ce régime ne peut qu'aggraver la situation. Le paysan, devenant de moins en moins un homme, apparaîtra comme un élément de la production, au même titre que le bœuf ou la machine. N'est-ce point ainsi dans les terres civilisées et de progrès industriel? Une question sociale, et des plus redoutables, se posera alors. Une population exclusivement agricole, qui ne vit et ne sait vivre que de la terre, peut se trouver repoussée de la terre qu'elle occupait à titre précaire, mais enfin qu'elle occupait. Elle sera à la merci du grand propriétaire, qui aura ce monopole, qui ne dépendra plus d'elle pour son travail, qui sera devenu un peu plus maître, pendant qu'elle devenait un peu plus esclave. Chaque année, l'étendue de la terre qui était réservée au paysan diminuera et, chaque année, pendant que cette étendue diminue, le nombre de ses enfants augmente. Car nous sommes en face d'une population prolifique, comme le sont les races jeunes, pauvres et imprévoyantes. Il faut nourrir cent mille bouches de plus par an.

Voilà le problème dans toute sa rigueur. Le législateur devant les incendies et les meurtres sournois que ne manqueront pas

de commettre ces malheureux, et dont une population complice cachera soigneusement les auteurs, devant la misère, devant les révoltes, devra prendre des mesures. Lesquelles? Il essaiera encore une solution conforme à son idéal traditionnel. Il s'obstinera à rétablir la communauté slave, l'entente entre le paysan et le seigneur, à les faire jouir de la même terre sur leur commun héritage. Et il n'est qu'une mesure, qu'il n'a pas osé décréter, cette fois, et qui était cependant le complément logique de toutes les autres mesures : c'est une restriction nouvelle du droit de propriété, une limitation de l'étendue que le propriétaire aura le droit de cultiver, un nouveau maximum qui aura pour contrepartie le minimum de terre à concéder à chaque famille, calculé d'après ses besoins et continuellement revisible et extensible, puisque la population croît sans cesse. C'est un engrenage. Il n'y a plus de limites, ni d'arrêt. L'État s'est fait père de famille et distributeur de pain et de bonheur. Il faut aller jusqu'au bout.

Par un singulier détour, nous voici à l'extrémité de la route, que nous suivions tranquillement, croyant marcher vers un avenir de progrès humain. Des idées généreuses et rares, comme un rideau de beaux arbres, nous cachait l'horizon. Nous étions en sécurité. Et tout d'un coup, voici qu'au lieu d'aller en avant, nous sommes revenus en arrière. Comme avant l'acte de partage de 1864, le sort du paysan et le sort du propriétaire seraient de nouveau étroitement soudés l'un à l'autre. Le droit de servitude du paysan serait rétabli sur la terre du propriétaire, et cette terre tout à fait asservie. Le fonctionnaire de l'État y aurait un droit permanent et absolu de contrôle. De nouveaux maxima et de nouveaux minima équivaudraient à un partage périodique des terres et qui se ferait au détriment de la réserve du propriétaire, partie qui décroîtrait jusqu'à venir à rien. Il ne lui resterait plus alors, en vertu de ses anciens titres, que ses droits d'avant 1864 : des droits féodaux, une sorte de capitation perçue par famille engagée, des redevances sur les bœufs ou les moutons.

Ce sont là des conséquences extrêmes, sans doute. Irréalisables? Non pas. Elles sortent des faits économiques même et des principes posés. Tout n'est-il pas possible, quand l'État proclame que le droit des propriétaires est précaire, puisqu'il

n'est garanti que par la Constitution? Et le Ministre, se moquant de cette Constitution, comme d'un argument d'une subtilité juridique, déclare que les constitutions ne sont faites que pour être violées. Après cela, que reste-t-il, sinon à proclamer les maximes de Louis XIV, que le Roi, c'est-à-dire ici l'État, est le seul propriétaire des biens de ses sujets, qu'il peut en disposer à sa volonté, et qu'il ne les laisse à leur disposition que par un effet de sa magnanimité.

*
* *

Ce n'est pas le tout que de voter des lois : il faut encore les appliquer. Pour les appliquer, il faut une administration. Et plus les lois sont complexes et délicates, plus l'administration doit être exacte et parfaite. On prête à celui des ministres roumains qui a soutenu les plus importantes de ces lois nouvelles, ce mot : « Si j'avais l'administration prussienne, je n'aurais demandé aucun texte ». Mais, c'est le contraire qu'il aurait fallu dire, et que, pour appliquer ces lois, il faudrait une administration fidèle, exacte et disciplinée comme la prussienne.

Nous sommes loin de compte avec les fonctionnaires roumains. Le sujet est délicat. Nous osons l'aborder, parce qu'il n'y a pas un homme d'État qui, chaque jour, ne fasse entendre ses plaintes sur cette administration, qui est à peine à son commencement. Ils sont le petit nombre, les agents sur la fidélité et l'honnêteté de qui l'on puisse compter. Tout le zèle, tout le patriotisme, tout l'élan d'en haut viennent se briser contre l'intérêt, l'avidité, la conception du pouvoir, qu'ont les agents d'en bas, en contact direct avec les administrés et de qui dépend en définitive, tout le succès.

Je pourrais réjouir le lecteur avec de bien beaux récits et qui ne dépareraient pas les vaudevilles les plus fantaisistes. Je n'aurais qu'à les recueillir dans les journaux, même écrits en langue française, et qui ne craignent pas de les faire connaître à l'étranger. Je me contenterai de la circulaire, que le ministre des Finances a cru devoir adresser à ses trésoriers-payeurs généraux. Au moment même où l'on entreprenait ces grandes

réformes, qui supposaient, à tout le moins, des agents dévoués, cette circulaire déclarait implicitement que de très hauts fonctionnaires laissaient commettre dans leurs propres bureaux les pires abus à l'égard des pauvres percepteurs. Lorsque ceux-ci venaient opérer leurs versements de fin de mois, aucun employé ne voulait vérifier leurs comptes, ni recevoir leur argent. Un hasard malheureux voulait que tous les agents de la trésorerie ne sussent, ce jour-là, où donner la tête. Et il en était de même, tous les jours, jusqu'à ce que le percepteur, las, se résignât à donner la récompense que l'autre attendait depuis le début, et moyennant quoi les comptes étaient immédiatement vérifiés. Le ministre a énergiquement réprimé cet abus. Il faut l'en louer. Mais il y en a tant d'autres!

Certes, les dirigeants connaissent bien le danger. Et il y a les intentions les plus honnêtes et les plus louables, pour porter un remède à un mal invétéré. Mais une administration ne s'improvise pas. L'honnêteté et le sens du devoir viennent de l'éducation, premièrement. C'est dans la famille que l'enfant est redressé, et par la peur des taloches. Plus tard, et si cette première éducation lui a manqué, la peur du gendarme peut suffire à l'homme, à défaut de l'esprit de corps, de l'amour-propre et de l'exemple, qui sont la dot des vieilles administrations et des vieux pays. Mais encore faut-il que le gendarme ait de l'autorité. Le gendarme du fonctionnaire, c'est le ministre. Hélas! Sa puissance n'est pas absolue. Le régime parlementaire, où le souverain est en dernière analyse l'électeur, n'est pas favorable à la conduite des affaires. En Roumanie, où le corps électoral est restreint, chaque électeur est une puissance, et il est particulièrement difficile de constituer une administration.

Et cependant, toute la question agraire roumaine, qui est surtout une question d'abus des forts contre les faibles, de vols, d'exactions et de dénis de justice est peut-être là, dans une réforme des mœurs administratives, dans un choix de fonctionnaires intègres qui assurent le respect des lois générales et de la justice. Avec cette administration, on arriverait à tout sans bouleverser un monde. Ni la terre ne manque encore pour nourrir la population de ce pays, ni le paysan ne meurt de faim. Il a, pour subvenir à ses besoins, un sol géné-

reux et du travail en abondance. La situation n'était donc pas désespérée, ainsi que les ministres l'ont affirmé.

Mais même si le danger a été et reste encore très grand, les réformes accomplies ne le préviendront pas. Elles ne sont que des palliatifs et il faut faire des réserves sur l'efficacité même passagère de ces remèdes. Elles n'ont pas atteint la vraie racine du mal, et le problème n'a pas été résolu, et ne peut l'être, parce qu'il a été mal posé. C'est plus qu'une question de distribution de justice entre les individus; c'est plus qu'une question de bonne administration; c'est même plus encore qu'une question de répartition équitable de la propriété. C'est un problème de psychologie humaine. Il s'agit de savoir si on peut transformer l'homme socialement, et, pour m'exprimer par un affreux barbarisme, « révolutionner » le paysan roumain, ses habitudes, ses conceptions, ses traditions, en un mot tout lui-même, et, tout d'un coup, lui donner les conceptions, les habitudes d'un autre pays, d'un autre monde, d'une autre civilisation.

Voilà tout le grand problème. Et combien il est plus vaste, combien même il dépasse la petite Roumanie! Il se pose pour tous les peuples jeunes, qui entrent en contact avec les vieilles civilisations. Ce qui se passe ici ressemble à ce qui se passe dans les conquêtes coloniales, où le peuple envahi n'a que son bon droit et son courage, et où son sort est décidé d'avance. Il mourra ou il acceptera la civilisation qu'on lui apporte. Ici, de même, il faut que la Roumanie, qui fut une colonie de l'Europe, accepte cette civilisation ou qu'elle perde son indépendance. Elle n'est pas libre du choix. Car elle est un pays envahi et économiquement conquis par l'étranger.

Cette conquête date de cent ans, lorsque, de pays tributaire turc et fermé, la Roumanie est devenue terre ouverte au commerce. L'Europe, alors, en prit possession, et la Roumanie accueillit avec enthousiasme ses vainqueurs. Une brusque évolution économique eut lieu. Vêtements, maisons, nourriture, instruction, éducation, modes matérielles, modes morales, modes sentimentales, tout changea et tout d'un coup.

Mais ce changement fut celui d'une classe seulement, celui de la classe, qui pouvait seule aller en Europe, profiter de l'Europe, la classe riche, celle-là seule aussi que l'Europe recherchait.

Car que venaient faire les Occidentaux en Roumanie? Apporter leur civilisation et leur culture? Répandre leurs idées, qu'ils considéraient comme supérieures? Certes. Cela est vrai. Mais dans quel but? Pour faire du bien et d'une manière exclusivement désintéressée? Que non pas. Pour élever leurs frères roumains? Oui. Les élever à leur hauteur, afin qu'ils pussent se comprendre; et, se comprenant, trafiquer; leur donner les mêmes besoins, pour qu'ayant ces besoins, ils achetassent leurs marchandises.

Or, pour trafiquer, ils n'eurent affaire qu'aux riches, qui possédaient toute la matière trafiquable : les produits du sol. Le reste de la nation, les paysans, c'est-à-dire les neuf dixièmes de la population, ne connurent jamais ces Européens et ne profitèrent jamais des changements qu'ils apportaient. Au fond de leurs villages, ces paysans gardaient leurs mœurs, leur manière de vivre, leurs préjugés, leurs superstitions. Ils ne ressentaient la présence des envahisseurs que par les contre-coups de l'invasion et le mal que leur faisait la civilisation. Malgré toutes les transformations que subissait en apparence la société roumaine, et malgré les allures de progrès qu'elle prenait, ils continuaient à être les demi-pasteurs slaves, qu'ils avaient été, et, sur la route de la civilisation, restaient plus près de l'Asie que de l'Europe. Ils vivaient toujours en Orientaux, concevaient en Orientaux. Pendant ce temps, les riches avec leurs bonnets de fourrures, leurs aigrettes en diamants, leurs caftans de velours, leurs ceintures et leurs armes incrustées de pierreries quittaient leur âme d'Orient. Avec le pantalon, le chapeau et l'habit européens, ils revêtaient la pensée occidentale. Et ce fut grave, parce qu'alors ils transportèrent chez eux les mêmes principes de droit que pratiquaient ces Occidentaux. Il le fallait bien, puisqu'ils trafiquaient avec eux et qu'ils avaient avec eux des rapports d'intérêts. Comme les Occidentaux n'allaient point se plier aux mœurs de ce nouveau peuple, celui-ci fut bien obligé de modifier les siennes et de les plier aux leurs. Il prit d'ailleurs leur code d'enthousiasme. Et c'est ainsi qu'en même temps que ce code il transporta chez lui leur organisation de la propriété qui reposait sur la notion de l'individu libre et maître de disposer de son bien à sa fantaisie. Elle était toute contraire à l'antique conception roumaine

de la propriété commune du village. Par elle, le propriétaire échappait aux vieux usages, aux vieilles servitudes de l'association et pouvait faire de son bien ce qui lui plaisait.

Ce qui lui plaisait? c'était ce qui servait le mieux ses intérêts. Ce qui servait le mieux ses intérêts? c'était de satisfaire aux demandes des étrangers.

Or, les marchandises que ces étrangers venaient chercher dans ce pays nouveau, c'était le blé et le maïs, que ces terres jeunes et fertiles produisaient en abondance, et qui, trouvant maintenant pour s'écouler l'immense marché du monde, rapportaient aux propriétaires de bien autres revenus que l'antique exploitation du sol. Cette antique exploitation du sol, au temps où le commerce d'exportation n'existait presque pas, consistait surtout en pacage. Or, si le propriétaire avait un avantage évident à transformer la terre de pacage, qui ne valait à peu près rien, en guérets féconds; si la nation voyait grâce à cette transformation grandir sa richesse et son crédit naître et s'affermir peu à peu à l'étranger, les avantages n'étaient pas les mêmes pour les paysans.

Toutes leurs habitudes étaient bouleversées. La terre dérobée à leur jouissance, par l'extension des champs de céréales, leur semblait usurpée; le travail doublé et triplé par les exigences de la culture des céréales leur paraissait un injuste abus des seigneurs-propriétaires. Ils voyaient que la dîme et les corvées devenaient chaque jour plus fortes. Et ce double fait que, d'une part, la terre laissée à leur disposition diminuait, que, d'autre part, le travail, qui payait cette terre diminuée, était plus considérable, ne pouvait être pour leur esprit logique que la plus monstrueuse des iniquités. Ils criaient à l'injustice et au vol. Ils demandaient que les exigences des riches s'arrêtassent!

Mais les riches ne voulaient pas s'arrêter, parce qu'ils voulaient sans cesse augmenter leurs revenus. Or les revenus de la terre ne pouvaient s'accroître que par l'extension de la culture, c'est-à-dire par l'accroissement des charges du paysan. Les riches ne voulaient rien entendre à ce qui bornait leurs droits de libre propriété, c'est-à-dire d'abus. Et ils défendaient énergiquement cette propriété individuelle et libre, pendant que le paysan protestait contre cette usurpation. On

voit le malentendu et le conflit : deux populations inégales en nombre et en richesse, et qui ont chacune leur civilisation et, comme on dit aujourd'hui, « leur mentalité »; deux races d'hommes vivant côte à côte, ne pouvant se passer l'une de l'autre, obligées de traiter ensemble et ne se comprenant jamais. Il n'est pas étonnant que les vaincus, c'est-à-dire les paysans, soumis à une petite classe de vainqueurs et de maîtres, se soulèvent périodiquement.

Les gouvernants, pour dissiper ce malentendu très grave et qui risque de mettre en péril l'existence même de l'État roumain, viennent d'essayer rien de moins que de changer toute l'organisation économique sur laquelle reposait la vie du pays. Désireux d'apaiser le paysan, ils s'efforcent de mettre cette organisation plus en harmonie avec son état d'esprit. Ils se sont éloignés des principes occidentaux qui avaient établi la propriété quiritaire. Ils en proclament d'autres qui semblent admettre que les droits des paysans à la terre n'ont pas été définitivement réglés. L'on rouvre des procès anciens. L'on retourne enfin, par une inclination naturelle, à la conception de la propriété collective, dont la tradition est trop rapprochée pour que tous n'en soient pas encore pénétrés.

Mais que vaut ce moyen?

Changer l'organisation économique d'un pays, est-ce possible? Les peuples simples et droits, confiants dans les grands principes, si souvent proclamés, de l'indépendance des nations, répondent sans hésiter qu'ils n'ont à tenir compte que de leurs convenances. Oh! qu'ils se trompent! C'est quelque conception naïve. On n'est plus le maître chez soi aujourd'hui, parce qu'on n'est plus seul chez soi. Il n'est plus de pays, isolé dans le monde, et qui soit libre d'agir, sans tenir compte des gens avec lesquels il est en relations. Et, comme un réseau nerveux, les rails et les fils télégraphiques mettent en relations les coins les plus éloignés de l'immense organisme du monde, et le rendent extrêmement sensible. Les nations sont touchées toutes à la fois au même point douloureux. Ainsi, il n'y a plus de peuple tout à fait indépendant. Chacun d'eux n'est libre que dans la mesure où il ne gêne pas les autres, ou qu'autant qu'il dispose d'une telle puissance, que, même gênés, les autres respectent sa liberté.

Quant aux petits pays ils ne sont pas libres du tout. Outre qu'ils doivent craindre, comme autrefois, la force matérielle des nations les plus fortes, ils connaissent une servitude nouvelle, la servitude économique. Pour se développer, ils ont besoin d'emprunter aux vieux peuples leurs ressources financières. Et le créancier s'attribue sur son débiteur un droit de contrôle. L'appareil d'indépendance et de souveraineté reste le même, en apparence, solennel et respecté. Mais un fait se produit, qui mécontente l'étranger. L'étranger intervient discrètement d'abord. Il fait baisser la rente. Il peut aller plus loin, si l'on passe outre à cet avis discret, et demander des explications : plus loin encore, s'il est voisin et si l'expérience tentée menace sa tranquillité intérieure, par la contagion de l'exemple; la Roumanie est voisine de deux grands pays à propriétés féodales, la Russie et l'Autriche. Et c'est son danger.

C'est, dans ces cas-là, que les peuples, s'indignant de se voir conquis, alors qu'ils se croyaient en liberté, ont ces éclats légitimes de fierté et de dignité, ces sursauts de colère et de révolte d'un patriotisme frémissant et indigné qui provoquent les crises de nationalisme et de xénophobie. C'est dans ces cas-là, et alors, qu'on met en avant les créanciers étrangers, et leurs intérêts lésés qui s'opposent à la libre organisation intérieure des peuples, qu'il se trouve des citoyens pour proposer d'héroïques remèdes et dire : « Rompons tout à fait avec les étrangers exploiteurs. Vivons de nos seules ressources. Renonçons à leur argent et à leur crédit pour ne plus subir leur tutelle. Renonçons à leurs institutions et à leurs progrès. Vivons notre vraie vie. Si médiocre qu'elle soit, du moins elle sera nôtre. Retournons à notre passé, consommons les seuls produits de notre sol, s'il le faut, soyons des paysans, sans besoin et libres, nous ne subirons pas du moins les lois du reste de l'univers. »

C'est extrêmement logique; mais c'est un avis impraticable. Car, du même coup, il faudrait renoncer à tout l'effort accompli dans le passé, au contact de l'Occident. Les Roumains en sont trop fiers et à juste titre. Ils tiennent — et ils ont raison — aux chemins de fer, aux routes, qui ont remplacé les pistes, à l'armée forte, disciplinée et instruite, qui défend le pays, au lieu des quelques soldats déguenillés de jadis. Ils

tiennent à toute cette allure d'État moderne, à cet Occident enfin, qui fait leur orgueil, mais aussi toute leur misère.

Mais alors, s'ils ne veulent pas renoncer à ce modèle, qu'ils en subissent la loi économique, qui est la vie d'intense activité et de libre concurrence, vie de misère pour les hommes habitués à la douceur d'une tranquille existence. Qu'ils la subissent ou, s'ils croient avoir trouvé la justice parfaite, qu'ils s'y obstinent jusqu'à vaincre les autres nations par leur exemple et leur imposer *leur* propre loi. Il y eut bien un roman pareil dans l'histoire du monde. La France, à la Révolution, renversa tout le régime politique et économique, qui était celui de l'Europe d'alors. Un grand trouble s'éleva. Toutes les nations se liguèrent pour étouffer la révolte. La France se battit contre le monde et fit triompher son idéal.

La Roumanie ne pense pas à une telle entreprise. Mais alors, il ne lui reste plus qu'à mettre en harmonie l'homme économique roumain, c'est-à-dire le paysan féodal, avec l'homme d'Occident, dont il doit subir la loi. Il faut combler le fossé des siècles qui sépare ce demi-pasteur slave de son frère occidental, qui fut autrefois ce qu'est celui-là, mais qui le fut, il y a huit ou neuf cents ans.

Seulement ce n'est pas en un jour que cet attardé rattrapera cette longue route. Et ce n'est pas non plus de lui-même qu'il se mettra à l'effort et au travail. Le travail répugne à l'homme. La nécessité seule le contraint. Seuls, les besoins que l'homme éprouve modifient son activité, transforment son courage, et, avec le temps, adaptent son corps au travail et à l'effort nécessaires pour satisfaire ces besoins.

*
* *

Pour que le paysan roumain se transformât et s'adaptât à l'organisation économique de l'Occident, pour qu'il acquît les qualités qui en forment un homme de cette civilisation, il lui faudrait acquérir toutes les qualités d'un petit propriétaire : l'ardeur au travail, l'économie du temps et de l'argent, et cette âpreté au gain, qui font que ce petit propriétaire sacrifie, pour quelques sous, sa santé et quelquefois risque sa vie.

Mais d'où viennent ces qualités et quel maître les donne? Le maître d'école du paysan français, c'est la terre. C'est le sol qui l'a formé et lui a donné ses vertus ; et cette formation a été lente, séculaire, comme une de celles où la nature s'est appliquée quand elle a fabriqué les espèces. Le paysan a acquis l'amour de la terre. Et cet amour n'est pas seulement la cupidité, le désir de posséder le sol pour les avantages matériels qu'il procure; mais c'est aussi l'orgueil de la terre, pareil à celui qu'un amoureux a pour sa maîtresse, la joie de voir cette terre devenir plus belle que celle du voisin. Le paysan s'ajoute lui-même à la terre. Il voit en elle son effort fleurir. La richesse de son sol, c'est lui-même qui l'a produite. Dès lors, on comprend qu'il en soit avare, et qu'il compte parmi ses qualités essentielles, grandes vertus sociales, cette âpreté et cette économie légendaires.

Mais ces qualités ne viennent pas en un jour. Elles ne naissent pas de la terre, en quelques mois, et comme l'épi naît du grain. Il faut à la plante humaine plus de temps pour germer. Il ne suffit pas de donner de la terre à un homme, pour qu'aussitôt il acquière les qualités de propriétaire. L'État roumain l'a cru, et il s'est trompé.

Le serf d'Occident, devenu petit tenancier, est resté sur le même morceau de terre depuis les origines du monde féodal jusqu'aux temps modernes. Il y est resté et, après lui, ses enfants et ses petits-enfants. Cette permanence d'habitation l'a dressé à la propriété individuelle. C'est cette étroite terre, nourrissant et réunissant des êtres d'un même sang, qui a formé d'abord la famille. C'est la terre, possédée de génération en génération, qui unit ces générations et les rendit solidaires, transmettant les vertus des pères aux enfants. Elle leur donnait l'orgueil des ancêtres et du bien possédé, le désir de ne pas démériter, vis-à-vis de ces ancêtres et du voisin. Ainsi, avec l'héritage, les pères léguaient l'amour de la terre, devenue un être vivant, qu'on se plaisait à voir grandir parce qu'on ajoutait un peu de soi-même, être passager, à la famille, être permanent, et qu'on se haussait ainsi à l'immortalité.

La vie d'un tel paysan, dans sa médiocrité, était une vie de héros qui fait l'apprentissage du perpétuel sacrifice. Ce paysan sacrifiait tous les jours ses goûts personnels à la grandeur

de la race dont il était issu et qui se continuait après lui. Il résistait à ses instincts de brute, à sa volupté, à son ivrognerie, parce que l'amour de sa terre le lui commandait. Et ainsi il acquérait, ce paysan, la force de l'âme, l'énergie, l'économie, la prévoyance, l'ambition. La vertu du sol agissait sur lui et s'emparait de lui. Mais, en même temps et par un juste retour, cet être qui semblait vivre d'une vie collective et pour une race devenait un individu fort et qui devait se rendre maître de sa destinée. La terre, sur laquelle et avec laquelle il vivait, lui communiquait le courage de la défendre, et la notion de ses droits naissait, qu'il osait opposer à son puissant maître, le seigneur. Le paysan exigea des garanties et des chartes, afin que son travail et celui de ses pères ne fût pas anéanti en une heure de caprice. C'est ainsi que se prépara la propriété individuelle. Elle y mit des siècles. Elle ne fut pas octroyée par le bon vouloir de l'autorité. Elle fut imposée à cette autorité, et conquise avant même qu'elle fût décrétée : le jour où les privilèges féodaux furent abolis, elle existait définitivement depuis longtemps.

Le passé du paysan roumain n'est en rien semblable au passé de notre paysan. Rien n'a existé là-bas de ce qui a donné au nôtre ces vertus sociales. D'abord, il n'a jamais possédé la terre d'une façon permanente. Le droit slave divisait la commune en lots, qui étaient soumis au partage périodique. Sur la grande propriété, le paysan, devenu tenancier serf, n'obtint jamais de son seigneur un lot qu'il pût cultiver pendant sa vie entière, et sur lequel ses enfants restassent après sa mort. Le maître ne lui donnait que l'enclos pour bâtir sa maison. Au lieu d'aider à la force de la famille, une telle habitude l'affaiblissait. Aussitôt qu'un fils se mariait, il quittait la maison paternelle et se bâtissait une maison. Il devenait un individu indépendant, le chef d'un nouveau ménage.

Mais aussi l'idée de la race continue et éternelle ne pénétrait pas l'individu, qui ne s'élevait pas au-dessus de lui-même et, par ses descendants, ne se continuait pas indéfiniment dans le temps. Au lieu de devenir un être immortel, il restait un animal transitoire. Il ne passa pas de cet état d'animal naturel à celui d'être social. Et c'est pourquoi il n'a jamais acquis le sens de la conservation. Il a vécu au jour la journée sans con-

naître cette prévoyance, cette hauteur de vues, cette habileté politique, aussi remarquables chez certains chefs de famille que chez certains chefs de dynastie. Parce qu'il ne transmettait rien à ses enfants, il ne voyait pas se prolonger par delà la vie le résultat de son activité. Il n'eut donc pas l'idée de la durée. Il n'apprit ni à prévoir, ni à économiser. Aussi, quand on le fit propriétaire, il n'en avait pas les qualités essentielles, et la tentative échoua. La faute de l'État fut de ne pas le laisser *mériter*. Certes, il était bien, il était indispensable que l'on mît de la terre à la disposition du paysan. Mais au moins fallait-il le forcer à la gagner et ne donner cette terre qu'à ceux-là seuls qui en étaient dignes, et non à tous indistinctement. C'eût été la méthode de la sélection naturelle qui, parmi la masse des hommes, sépare les capables d'entre les incapables.

L'État roumain n'a pas voulu de cette méthode autrefois. Il n'en veut pas encore aujourd'hui. Il n'a pas voulu distinguer entre ceux qui étaient plus dignes de conserver et de faire valoir ce qu'on leur donnait, et les autres. Il les a tous dotés.

La Roumanie a choisi, comme régime social, le régime des pères faibles, qui vont au-devant des besoins de l'enfant, et ne peuvent supporter de le voir souffrir. La conséquence d'un tel régime est de faire des enfants faibles, qui ont perpétuellement besoin d'un tuteur. Entourée d'une perpétuelle protection, la population ne devient ainsi jamais une force pour l'État, mais elle est une cause de faiblesse. A chaque crise de croissance, il faut que le médecin-État intervienne et, parce qu'il a protégé dans le passé, il doit protéger dans l'avenir. Et c'est ainsi qu'il est condamné à des lois de protection comme celles dont nous avons exposé l'économie, qui ne réussiront pas plus qu'elles n'ont réussi dans le passé. Elles n'iront qu'à aggraver la première erreur qui a été de prolonger la faiblesse du faible, en le dispensant de tout effort.

Il fallait au paysan roumain, pour qu'il s'adaptât aux habitudes de l'Occident, le forcer à un travail considérable. Mais, au contraire, tout semble avoir contribué à l'endormir dans son rêve de vie patriarcale. L'État, en voulant le soustraire à la lutte pour la vie, a supprimé du même coup tout l'admirable jeu de l'orgueil et de l'ambition, vertus fécondes! En déclarant la propriété inaliénable, on empêchait les uns de s'enrichir

aux dépens des autres, et on supprimait l'émulation, force génératrice du travail.

Pourtant, le législateur n'a pu supprimer aussi facilement les lois de la nature. Dans toute société humaine, les êtres tendent à constituer une hiérarchie. Il en a été ainsi dans cette société de paysans. Il y a eu parmi eux des forts et des faibles, des instruits et des ignorants, des intelligents et des simples, des rusés et des naïfs, des malhonnêtes et des candides. Or, la force, l'instruction, l'intelligence, la ruse et la malhonnêteté sont, dans les sociétés qui se forment, des conditions de supériorité grâce à quoi les hommes s'élèvent, et grâce à quoi, par conséquent, on leur décerne les honneurs.

Ces supérieurs, parmi les paysans, sont devenus leurs chefs naturels, leurs conseils et leurs guides, en qui seuls ils pouvaient avoir confiance, puisqu'un abîme les séparait de leurs autres chefs, de leurs seigneurs, où ils auraient pu trouver leurs patrons. Ces chefs-paysans, restés au village, imposent leur autorité et leur commandement. Ils sont, comme tous les hommes, ambitieux de la richesse. Or, la richesse qu'ils convoitent, c'est la seule richesse que connaît le paysan, la terre. Mais cette terre, précisément, ils ne peuvent l'acquérir.

Elle est toute entre les mains du grand propriétaire ou du paysan ancien serf. Les immenses *latifundia* ne se parcellent pas. Ce qui fait leur valeur, c'est leur étendue, qui crée, en faveur de celui qui les détient, le monopole de fait des moyens d'existence. Quand ils se vendent, ils passent tout entiers aux mains d'un nouveau grand détenteur du sol et sont inaccessibles à ces petits bourgeois de village. Quant à la terre distribuée jadis au paysan-serf, il en est de même. Elle est de par la Loi, une sorte de main-morte, qui n'est pas dans la circulation. Car l'État, fidèle à son système, a considéré le paysan comme un mineur, et, en lui donnant de la terre, a en même temps décrété qu'il ne pourrait l'aliéner.

Ne pouvant donc acquérir de la terre, ces ambitieux de village ont acquis de l'argent. C'est là une différence essentielle. La terre engendre certaines qualités; l'argent, des qualités contraires. Prêteurs d'argent, ils sont devenus des usuriers, qui, intelligents, et de cette intelligence très vive, très avisée, très particulière que possèdent les hommes d'argent,

ont une admirable compréhension des lois, dont ils se servent à leur profit, une parfaite connaissance des hommes de leur village et des besoins de ces hommes. Ils les font travailler pour eux en les dépouillant des fruits d'un sol, dont la loi leur défend de devenir les vrais et pleins propriétaires.

Les paysans redoutent et admirent ces forts de village, parce que ces forts connaissent les lois et qu'ils possèdent cet argent, qui a tant de pouvoir sur eux, paysans qui en manquent toujours. Or, cette bourgeoisie s'élève chaque jour, grâce à l'argent, grâce aussi à la politique. Dans le système pseudo-parlementaire, ces hommes sont devenus des agents électoraux, des sous-officiers dans les deux bandes, qui se disputent le gouvernement. A ce métier, ils ont découvert les secrets du mécanisme de l'État, et ils aspirent à participer aux privilèges. Pendant que tout en haut on les confond encore avec la masse des paysans incapables, eux se savent des gens entendus et capables. Ils se regardent comme une élite, le monde de demain. Les grands propriétaires — et ce fut une faute — n'ont pas su les attirer à eux. Ils auraient pu les rapprocher de l'aristocratie terrienne, et en faire de moyens propriétaires, qui eussent été un élément conservateur. Au contraire, ils les ont écartés. Et c'est la loi elle-même qui, en leur fermant les voies par où ils pouvaient parvenir à la propriété de la terre, en a fait des artisans permanents de la révolution.

Aucune loi n'est en harmonie avec cette situation complexe des campagnes. Aucun législateur n'a essayé de porter remède à cette situation difficile. Les mêmes formules, qui ont servi aux hommes d'il y a quarante ans, reparaissent dans les discours de ceux d'aujourd'hui. Ils ne trouvent d'autre finesse qu'une nouvelle distribution de la terre. Ils croient qu'ils auront tout fait, en refaisant ce que l'âge a détruit, cette sorte de petite propriété paysanne qui doit assurer la vie et le bonheur de chacun, sans voir que cette petite propriété pour tous est impossible, peut-être, à fonder, en tout cas à maintenir, une fois fondée. Ils ont la même méfiance de la liberté. Ils ne veulent pas laisser se faire toute seule, et selon les forces naturelles qui l'agitent, une société en formation. Ils n'osent pas permettre aux forts d'être de vrais forts et de s'enrichir; et laisser les faibles s'affaiblir encore, puisque rien ne peut les

soutenir. Ils ne voient pas qu'ils gagneraient ainsi, en mettant chacun à son rang, l'ordre et l'équilibre que donne une saine hiérarchie.

C'est ainsi que la meilleure des lois votées par les Chambres roumaines, dans ce fatras de lois de plus d'un millier d'articles élaborés en trois mois, la Caisse rurale, porte encore la trace de cette méfiance. Cette loi, qui organise le crédit, pour le paysan, contenait peut-être le germe de toutes les réformes. L'état avait raison de prêter aux paysans l'appui de son crédit, pour les aider à s'élever et à devenir par eux-mêmes propriétaires. Mais pourquoi les tenir toujours en tutelle? Pourquoi vouloir qu'ils n'achètent que dans certaines conditions et que leurs achats ne dépassent pas une certaine étendue? C'est toujours la méfiance de la liberté, la peur qu'il ne se forme au fond des campagnes, une catégorie de forts, qui serait en dehors de la tutelle administrative, et dont, aux élections, on ne serait plus les maîtres.

Il fallait organiser le marché de la terre qui n'existe pas encore aujourd'hui en Roumanie faute de vendeurs et d'acheteurs. Le marché créé, il fallait le laisser libre; une banque rurale, guidée par le plus sûr des guides, qui est l'intérêt particulier, aurait vite découvert les capables des incapables. De ceux qui seraient venus lui demander son appui, elle eût exigé des garanties, que non seulement ils pouvaient acquérir de la terre, mais encore qu'il pourraient la conserver. Elle aurait voulu qu'ils fissent la preuve qu'ils étaient capables d'économie et de prévoyance, qu'ils montrassent l'énergie nécessaire pour de réels sarcifices.

Ces sacrifices eussent prouvé qu'ils avaient l'amour de la terre, cet amour sans quoi il n'y a pas de propriétaire. La Roumanie aurait eu alors de vrais propriétaires et non des propriétaires artificiels, et qui, ayant acquis la terre de leurs deniers, eussent su la conserver : ils eussent été, pour la Roumanie, le véritable élément conservateur de l'État, qui lui manque encore aujourd'hui.

Plus encore, ils eussent pu redresser tout le pays et amener tout naturellement la réforme des mœurs féodales et autocratiques, qui sont celles de l'administration. La tradition du vieil État roumain n'est autre que celle de l'empire byzantin :

le fonctionnaire est une créature du Prince, qui a un pouvoir de même nature que le Prince, tant qu'il conserve sa faveur, c'est-à-dire tant qu'il est en fonction. Le système parlementaire n'y a rien changé, au contraire. Le fonctionnaire est une créature du ministre. Mais le ministre ne le contrôle point, parce que lui-même est une créature du fonctionnaire, seul électeur ou du moins électeur le plus important dans un système de suffrage restreint.

Le frein à l'arbitraire de ces mille satrapes, qui exercent l'injustice et se servent de la Loi pour opprimer les citoyens, serait dans l'opposition même des citoyens conscients de leurs droits et instruits de la Loi. Or, les fonctionnaires ne trouvent devant eux qu'une masse de paysans ignorants, naïvement convaincus que celui qui a le pouvoir peut en user à sa fantaisie. Rien ne les a encore relevés de leur antique servitude, parce que rien ne leur a donné une conscience d'hommes, parce qu'aucun droit ne leur a été assez cher pour qu'ils osent le défendre, même au péril de leur vie.

Ceux, au contraire, qui par de petites économies et de longues privations auraient souffert pour obtenir le droit à la terre longuement convoitée, ceux-là, comme il est arrivé dans tous les pays, au long de l'histoire, auraient su ne pas se laisser dépouiller et auraient imposé la justice. Ils eussent résisté aux prétentions exagérées de l'État. Mais, à son tour, l'État aurait pu s'appuyer sur eux, contre le désordre. Ils eussent été la digue solide contre la foule aveugle qui, n'ayant rien à perdre et beaucoup à gagner, n'hésitera jamais à se soulever et à détruire.

***

En résumé ce que réclame le paysan roumain c'est de la terre et de la justice. Toutes ses revendications pourraient tenir en ces deux mots. De la terre, il y en aura à vendre, plus qu'il n'en pourra acheter, si le marché en devient libre. Mais la justice, lui seul peut l'imposer aux agents de l'État, en acquérant une conscience d'homme qui lui donne le courage de s'opposer par toutes les voies de droit à leurs fantaisies.

Cette conscience d'homme, ce ne sont pas des discours de prêtres ou d'instituteurs qui la lui donneront; c'est la vie et la liberté. Mais peut-être que ce dont les partis politiques qui gouvernent la Roumanie aujourd'hui se soucient le moins, c'est de donner au hasard cette indépendance aux citoyens.

Le régime roumain est une comédie du parlementarisme. Il y a des élections. Il y a des Chambres. Mais les élections sont faites par les ministres du parti. Et il n'y a pas d'exemple d'une Chambre qui ait compté une minorité un peu importante, de vingt-cinq membres, par exemple, sur cent quatre-vingts. On n'arrive à ce résultat que par une admirable discipline. Comprenez ce mot dans le sens de tyrannie admirablement entendue. Les électeurs sont peu nombreux. Leur indépendance, vis-à-vis de l'État, est à peu près nulle. Les fonctionnaires des ministres leur commandent de voter comme il leur plaît. Le tour joué, une bande est au pouvoir. Elle y fait ce qu'elle veut. Elle dispose des places à sa fantaisie. Le gouvernement est entre les mains d'un clan, souvent d'une famille et de ses alliés naturels. Bien entendu, les fonctionnaires, même les plus humbles, font partie de ce clan, à un rang inférieur et, en retour des services qu'ils ont rendus, on leur laisse exercer l'injustice et commettre des abus, ce qui est le moyen de tirer le meilleur profit de leurs places. Ce système des deux bandes féodales, embrigadées pour l'exploitation du pouvoir, auraient-ils des chances de durée, si ces deux bandes rencontraient tout à coup, en face d'elles, des hommes indépendants, en trop grand nombre pour qu'on puisse les satisfaire. Quand il s'agit d'une réforme, les grands chefs, avant de la décréter, se posent sans doute cette question, et s'assurent qu'ils resteront bien, après qu'elle aura été votée, les maîtres des hommes nouveaux qu'elle peut amener à la vie publique. C'est pourquoi toutes leurs réformes, celles d'autrefois comme celles d'aujourd'hui, marquent la défiance de la liberté. Elles semblent faites par des parents sages préoccupés du sort de leurs enfants mineurs et qui ont peur de leur trop brusque émancipation.

Cette fois encore, leurs lois ont ce caractère de tutelle exagérée. Pourtant l'on peut dire que leurs auteurs ont été imprudents, imprudents dans leurs discours, tout au moins.

Ils ont pensé qu'avec un peu de bonne volonté tout s'arrangerait facilement, si ceux qui avaient trop donnaient à ceux qui avaient trop peu. Ils ont eu le tort de le penser et de le dire tout haut. C'était cet argument un peu sot du partage qui était au fond de la plupart des discours. Mais les députés n'ont pas discuté seulement entre eux et pour eux. Leurs paroles ont eu de l'écho. Il y a des journaux aujourd'hui, des journaux à un sou, qui vont dans les campagnes. Le paysan ne sait pas lire. Mais l'instituteur, le prêtre et les plus riches, ces fameux bourgeois de village qui ont tant d'autorité, savent lire. Il est probable que tout l'hiver, pendant ces veillées du soir très pratiquées à la campagne, l'entretien roulait sur ce qui se passait à la Chambre et sur ce qu'on y disait des droits du paysan. On imagine ce que pouvaient produire de telles paroles, prononcées par des ministres, c'est-à-dire par des gens qui ont le pouvoir, et qui, par conséquent, dans l'esprit du paysan, peuvent tout ce qu'ils veulent. Ce n'est pas tout : ces discours ont été commentés et exagérés par ces petits bourgeois, qui se savent les héritiers naturels de la grande propriété. Car, au jour d'un partage possible, ils sauraient frustrer le paysan et lui laisser une part bien petite. Ce n'est peut-être pas trop s'avancer que de dire qu'on a jeté les germes d'une révolution, et de la révolution la plus dangereuse, une révolution agraire.

Cela ferait sourire le scepticisme des Roumains, si l'on disait qu'elle est déjà commencée. Mais j'imagine que l'aristocratie française ne se doutait guère, au début de l'année 1789, qu'une nouvelle France pourrait exister et durer, sans un roi, sans une noblesse, sans un clergé, sans un Versailles, et que tous les privilégiés n'auraient plus un jour, pour vivre, ces grandes charges que le Roi leur accordait et auxquelles ils pensaient avoir droit de par leur naissance même. Quatre ans après cependant, toute cette société s'était écroulée et la plus vieille noblesse du monde, et la plus élégante, courait les routes de l'Europe, misérable et gagnant son pain à des métiers de domestiques.

Certes, ce n'est pas tout à fait le lieu d'évoquer ces souvenirs. Il y a en Roumanie des hommes d'État capables, et parmi ceux qui ont eu le plus d'audace beaucoup ont assez

de bon sens et assez de pouvoir pour se ressaisir et imposer la sagesse à leurs troupes. Mais le jour où ils voudront s'arrêter, qui leur dit que d'autres, plus ambitieux de popularité, ou même, sans aucune ambition malhonnête, sincères, mais dépourvus de bon sens, ne voudront pas continuer la route des rêves et des bouleversements dans laquelle on vient d'entrer? Et si les ministres, et si la dynastie, qui sera un jour forcément conservatrice, veulent peser du poids de leur influence pour les retenir, qui ose garantir qu'ils n'iront pas chercher leur appui et leur force au fond des campagnes, où un parti puissant est tout prêt et ne demande qu'un chef? Alors, peut-être, un socialisme paysan, et qui risquera de tout emporter, sera né, dans un pays qui a une police mal organisée; alors, peut-être, le mot de République sera-t-il prononcé, dans un pays qui a pour voisins immédiats l'Autriche et la Russie.

MARCEL MIELVAQUE

AUX MUSÉES DU VATICAN[1]

Sur la rive droite du Tibre et assez loin de la rive, la colline vaticane se dresse à pic. Le palais et ses dépendances, églises et jardins, la couvrent à peu près tout entière. Les entours, sauf l'ancien Borgo limité à quelques rues en avant et à droite de la place Saint-Pierre, étaient restés paysagers jusqu'à ces derniers temps. La construction de tout un quartier dans les anciens Prati leur a fait perdre ce caractère. Elle n'a pas abaissé les murailles inaccessibles et froides du Vatican. Du côté des Prati, cette longue ligne jaune d'un mur aux fenêtres rares, perché sur le roc rétif, est glaciale. Seul, le léger fouillis du Belvédère sourit un peu au bout droit de cette platitude revêche. Du côté de Saint-Pierre, la grandiose place, qui apprit au monde la majesté des espaces, découvre un Vatican moins rébarbatif, mais tout aussi distant. A droite, derrière la colonnade de Bernin et en angle aigu avec celle-ci, ne la touchant, par conséquent, que par l'arête de sa muraille, un grand bâtiment carré élève trois étages, aux lignes nobles, d'un ton rougeâtre qui défie le soleil. C'est la dernière aile, construite, par Sixte-Quint et Clément VIII, achevée en 1600. Elle regarde, de sa face opposée à Rome, une cour intérieure rectangulaire, la cour Saint-Damase. L'aile de Grégoire XIII, prédécesseur de Sixte-Quint, ferme le fond de cette cour. Une troisième fait retour en pendant à celle-ci : c'est l'aile cons-

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous le titre : *Un mois à Rome*.

truite par Bramante. Le quatrième côté de la cour n'est clos qu'au rez-de-chaussée invisible du dehors, caché qu'il est par la colonnade de Bernin. Enfin, derrière l'aile de Bramante, qui lui donne une façade sur la cour, se voit, en retrait et rejoignant l'église Saint Pierre, un dernier corps, très différent des autres, plus rouge, plus plat, plus ramassé, aux fenêtres rares et asymétriques, modeste, comme caché, personnage vénérable invité à une cérémonie pompeuse, et qui se dissimule pour ne pas attrister, de sa vieillesse, les belles personnes et les grands chamarrés. C'est l'aile de Nicolas V, la première en date, construite sur l'emplacement du pavillon élevé par saint Symmaque auprès du tombeau de Pierre; c'est l'aile de la première Renaissance, qu'occupèrent les papes humanistes et les papes artistes, depuis Nicolas V jusqu'à Grégoire XIII. A partir du XVIIe siècle et de nos jours encore, les papes ont habité les ailes de Grégoire et de Sixte-Quint. De là, ils dominent la place Saint-Pierre, le Borgo, Rome tout entière. Ils peuvent voir le Latran abandonné pour l'exil d'Avignon et où la papauté ne revint jamais. Ils regardent accourir la foule des pèlerins et le flot des curieux, qui pénètrent sous la colonnade.

Le palais de Nicolas se compose de deux étages de cinq à six chambres chacun, célèbres dans tout l'univers. Le premier est connu sous le nom d'appartements Borgia, le second sous le nom de chambres de Raphaël. A son avènement, Jules II le fit décorer à neuf, afin de l'habiter. Il ne voulait pas rester dans les meubles d'Alexandre VI. Raphaël fut chargé de balayer tout souvenir. Au temps des Borgia, le palais de Nicolas V était ouvert, non seulement sur la place, des deux côtés, du côté de l'église et du côté de la ville, mais aussi par derrière, sur les jardins. Jules II chargea Bramante de cacher la façade sur la cour, par les loges que Raphaël décora, et la façade sur les jardins par deux galeries qui relièrent le Belvédère au palais et formèrent ainsi la cour du Belvédère, plus tard divisée en deux parties, sous Sixte-Quint, par la Bibliothèque.

C'est dans ces galeries et dans le Belvédère que les successeurs de Sixte-Quint installèrent les musées tels qu'on les voit aujourd'hui. Après quelques essais timides de Sixte-Quint, à

qui il semble bien qu'on doit *le Tireur d'épines*, Jules II entreprit avec suite et méthode de ramasser dans les ruines de Rome tout ce qui présentait un intérêt artistique. Mais ce ne fut que deux cents ans plus tard qu'en furent commencés le classement et la disposition. Le premier artisan de cette œuvre magnifique fut Clément XIV. Les plus ardents en furent Pie VI, qui vint mourir en France enlevé de Rome par la Révolution, et Pie VII qui subit de Napoléon tous les outrages et accourut, après la chute de son ennemi, reprendre sa tâche, achevée par ses successeurs, entre autres par le prédécesseur de Pie IX, Grégoire XVI, à qui l'on doit les musées étrusque et égyptien.

L'œuvre de Pie VI, principalement architecturale, consista à dissimuler la disposition en biais du Belvédère. Les temps sont venus où l'on aime les constructions symétriques et régulières. Trois salles, la salle à croix grecque, la salle ronde et la salle des Muses, pourvoient à la nouvelle ordonnance. C'est une profusion de marbres de toutes les couleurs, de colonnes et de riches plafonds. Profusion et variété. Variété et harmonie. Les œuvres gardent leur valeur, se meuvent avec aisance sur un fond propice, sous une lumière égale et à point répandue. Elles ne sont pas entassées, mais judicieusement placées. La salle ronde surtout est incomparable, avec ses niches immenses, chacune occupée par une seule statue. La salle des Muses, aussi mesurée dans le luxe, conduit au Belvédère. Celui-ci est d'une beauté charmante. Autour d'une cour fleurie et rafraîchie d'un puits, des salles s'alignent, la plupart décorées au plus pur moment de la Renaissance. La salle des animaux, la salle des statues, les atriums de Méléagre et du Torse, et surtout les quatre cabinets ronds, où se voient — tout seuls — *l'Apollon, le Mercure, le Laocoon et le Persée*. Ils donnent sur la galerie ouverte qui entoure le jardin et ici, encore, se reconnaît le goût si charmant des Romains adroits, qui savent mêler aux marbres éloquents les fleurs émouvantes. Plus loin, adossé à la Bibliothèque, tenant par ses deux bouts aux galeries de Bramante, le Bracio nuovo, élevé par Pie VII, admirable d'arrangement, de décor et de lumière. Enfin, compris entre le Belvédère, le Bracio nuovo et les galeries, le jardin de la Pigna, avec ses palmiers gigan-

tesques, sa colonne antique et son hémicycle où se dressent le piédestal d'Antonin, la pomme de pin arrachée au Panthéon et les paons enlevés au mausolée d'Hadrien.

Tel le palais du Vatican se présente aujourd'hui, n'ayant rien changé à sa forme extérieure depuis trois cents ans. Il avait mis cent cinquante ans à se bâtir.

Lorsque la papauté revint d'Avignon et de Constance, elle n'entendait que faiblement la grande voix de la Renaissance. Ce n'est qu'après une vingtaine d'années que Nicolas V prêta l'oreille à l'hymne littéraire. A la faveur du long séjour à Constance, cardinaux, évêques, moines et laïques ont retrouvé, épars dans les couvents et les villes d'Allemagne, les auteurs latins et grecs. Ils les rapportent à Rome avec eux, Pogge le plus chargé de dépouilles. Et, avant toute autre renaissance, c'est celle des lettres qui commence à fleurir dans la ville pontificale. Aussi, lorsque Nicolas V caresse ses projets d'un Vatican considérable, il se heurte à tous les empêchements que lui suscite la barbarie dont il est encore entouré. Il peut acheter des manuscrits et faire copier. Il trouve plus difficilement des peintres et des architectes. Il appelle Fra Angelico qui, avant de mourir, couvre de fresques le petit réduit connu de nos jours sous le nom de chapelle de Nicolas V. Il appelle Alberti, qui dresse des plans magnifiques. L'aile modeste d'aujourd'hui fut seule élevée. Ce petit palais suffit aux successeurs de Nicolas, Pie II plus curieux de belles lettres que de beaux arts, Paul II vite épuisé par l'effort du palais de Venise, Sixte IV qui se hâte de faire décorer sa bibliothèque et ne songe à appeler Signorelli, Pérugin et Botticelli, pour sa chapelle, que plus tard. Peu à peu cependant, et timidement, la Renaissance faisait son chemin, sous Paul II d'abord, sous Innocent VIII ensuite, qui élève le Belvédère. Et le palais, à côté du vieux Saint-Pierre à moitié démoli par Nicolas V et laissé en plan, franchement ouvert sur la place sans colonnades et donnant, par derrière, sur des jardins que ferme, au fond, le Belvédère, c'est le Vatican où entre Alexandre VI Borgia, qui l'augmente d'une « tour » et appelle Pinturicchio.

On peut dire que l'effort de l'art au Vatican date de Jules II, le premier pape qui fut à même de réaliser aussi grand qu'il voyait. Depuis cent cinquante ans déjà, l'Italie fleurit de toutes

les œuvres sous toutes les expressions, et déjà elle s'épuise lorsque Rome prétend enfin participer à sa fécondité. Après le dernier effort de César Borgia, l'Italie agonise ; l'heure approche où la papauté va triompher en même temps que Charles-Quint, se constituer en royaume, et jouir du travail acharné de huit cents ans. On s'installe donc largement, on fait figure de souverains. Michel-Ange et Raphaël entrent au service de l'Église. Le monde réapprend peu à peu la route de Rome, l'argent y afflue, les artistes viennent y chercher leur subsistance. Ils la trouvent sous Jules II, sous Léon X et sous tous les autres. C'est l'époque des Medici et des Farnese. Les collections sont un peu dispersées par un saint, Pie V, qui distribue à tous les souverains d'Europe les trésors romains, sans oublier, toutefois, la ville de Rome dont le musée, au Capitole, s'enrichit de trente statues et d'une centaine de bustes. De construction point, cependant. Saint-Pierre absorbe le peu d'argent que les neveux laissent à l'oncle-pape.

Ce ne sera qu'avec Grégoire XIII, Saint-Pierre terminé, l'anarchie népotique endiguée et l'ordre rétabli dans les finances, qu'on songera à agrandir le Vatican. On recommence à bâtir vers 1575. En vingt-cinq ans, tout sera accompli. Le moment est venu de jouir et de représenter dignement la majesté. Le pouvoir papal n'est plus discuté, tout est soumis. Un dernier pas est à faire cependant. Le Vatican grand ouvert est bien familier. Ses portes s'offrent à tout venant; il faut lui donner plus de mystère. La colonnade de Bernin, destinée à Saint-Pierre, remplit cet office. Et voilà le pape muré derrière une porte cachée sous des colonnes, elles-mêmes reliées par des chaînes. C'est le Vatican dont M. Anatole France a dit en une phrase saisissante qui est aussi un beau vers : « Ce palais sans façade et presque sans abords ».

Il reste maintenant à meubler cette demeure. C'est la grande époque des Aldobrandini, des Borghese, des Ludovisi, des Barberini, des Pamfili, des Chigi, des Rospigliosi, des Albani, dont les noms évoquent surtout aujourd'hui des palais et des villas magnifiques.

Les chefs de ces familles étaient les papes et le Vatican donnait le signal du pillage, enrichissait sa galerie, tout en laissant les neveux et cousins faire leur main parmi les dépouilles de la

vieille Rome. Jusqu'à Clément XIV, ce fut l'orgie du marbre. En 1769, Clément XIV rangea méthodiquement ce trésor et commença le musée qui fut continué jusqu'à nos jours par des papes respectueux du passé, et qui comprenaient aussi quelle source de richesse pouvaient être ces richesses. Le soin remarquable avec lequel le musée du Vatican est entretenu, démontre que le sentiment est toujours vivace. Le siècle est aux affaires, chacun exploite son fonds. Le Vatican tira, et tire toujours, du sien, les profits les plus légitimes.

*
* *

Voilà tant d'années que je songeais à Rome! Depuis tant d'années, je préparais ce moment heureux! Dans tous les sens, j'avais parcouru l'Italie, afin de me le ménager complet et conscient. Je voulais assouplir mes organes durant tout un hiver encore, afin de n'aborder la Ville qu'en possession de toutes mes facultés. Chargé d'art et d'histoire, j'aurais de quoi répliquer. Et je reste sans voix. « Je ne croyais pas, dit Gœthe, que je dusse retourner à l'école. Je ressemble à un architecte qui a voulu construire une tour et l'a placée sur de mauvais fondements. » Si l'on me demandait quelle est ma plus forte impression depuis que je suis descendu sur la place des Thermes, je ne pourrais que répondre : la pitié de moi-même.

Tout est à reprendre à pied d'œuvre dans un homme qui a quelque souci de sa valeur intellectuelle et morale, après une visite chez les Grecs. Il doit, s'il n'est pas pusillanime, se dire qu'il n'a jamais rien su, rien vu, rien appris qui vaille la peine d'être retenu s'il n'a pas appris, vu et pénétré cette beauté-là. Il reste prostré devant son ignorance : il doit reconnaître qu'il a perdu son temps, ses soins, qu'il a construit sa pyramide en commençant par la pointe, puisqu'il a vibré à des choses qui lui paraissaient belles et qui ne le lui paraîtront plus jamais. Elles le sont toujours, sans doute et intrinsèquement. Mais tout est à refaire, car elles ne le sont plus pour les raisons qu'il croyait; elles le sont d'une autre façon, que ses travaux passés ne lui aideront en rien à comprendre.

L'aventure est-elle uniquement moderne? Ce qui arriva à Gœthe, ce qui arrive à tous ceux qui entrent à Rome sans trop de légèreté, est l'histoire même de cette terre. Lorsque les enfants de Romulus atteignirent l'âge où l'on peut éprouver le sentiment de la perfection, le hasard les conduisit aux bords helléniques. Ils en revinrent chargés de dépouilles. Et dès lors, toute invention fut en eux paralysée. Ils avaient, du premier pas, approché le beau dans son expression la plus complète; ils semblent n'avoir pas essayé de le rendre à leur manière propre. Ils ont, sans doute, manifesté quelque indépendance en architecture, dans un art où les nécessités sociales et l'appropriation domestique au sol et au climat imposent une certaine initiative. Pour la plastique, les vaisseaux qui ramenaient les légions rapportaient des modèles achevés qui suffirent toujours à la civilisation romaine. Elle ne se lassa pas de les imiter : on compte encore aujourd'hui plus de soixante-dix copies du *Faune au repos* de Praxitèle. Et lorsqu'elle se risqua à quelques œuvres originales, ce fut sous une telle suggestion qu'il faut de l'étude pour les distinguer. Rome s'imprégna de la beauté grecque et fut ainsi dispensée d'en créer une autre.

Cette emprise que les Romains subirent, les papes l'éprouvèrent aussi. Lorsqu'ils eurent découvert sous les ruines les statues que leurs prédécesseurs avaient dédaignées, eux non plus ne purent en concevoir de nouvelles. Pas plus au temps de la Renaissance qu'au temps de la République romaine, il n'y a d'art romain. A l'heure où l'Italie tout entière germe, Rome reste stérile. Les artistes qui travaillent pour elle ne sont pas ses enfants. Michel-Ange est florentin, Raphaël et Pinturicchio ombriens, Bramante urbinate. Il n'y a pas d'école romaine, au temps où la plus petite ville d'Italie a la sienne. La pinacothèque du Vatican est d'une pauvreté flagrante. Quelques chefs-d'œuvre, sans doute, suffisent à sa gloire. Mais outre qu'ils sont étrangers, il suffit de penser aux Offices, par exemple, pour sentir son abandon. Ceux qui amassèrent ici ont subi le même sort que leurs ancêtres, et celui que nous éprouvons. Du jour où ils ont connu l'art antique, ils n'ont plus voulu rien connaître d'autre. Et si l'un d'eux fit à Canova, dans le Belvédère, une place que nous jugeons usurpée,

comprenons que c'est exclusivement en faveur de certaines apparences auxquelles on pouvait se laisser prendre. Ils s'enivrèrent des copies que les empereurs n'avaient pas emportées, et ils gardèrent pieusement, pour les soustraire au sort de leurs sœurs fondues ou brisées par les Turcs, ou exilées, sort plus funeste encore, sur les rives de la Tamise, les quelques œuvres oubliées. La République romaine, les papes, la Rome moderne et tous les pèlerins de tous les temps ne connurent et ne connaissent plus, lorsqu'ils y ont goûté, que l'art sublime et parfait de la Grèce.

Nous ne le voyons pourtant que dans sa traduction romaine, défigurée d'abord par les grattages et polissages, ensuite par les restaurations. On excuse ces traitements en disant que les statues vivaient avec les hommes de la Renaissance et des siècles suivants, que le mal était fait lorsque les temps exigèrent leur transfert dans un musée. Elles habitaient les salles et les jardins, tandis que de nos jours il a fallu leur bâtir des demeures au lieu d'en orner les nôtres. Il est admissible, j'en conviens, qu'on ne puisse se servir d'un miroir cassé ni d'une ombrelle trouée, sous le prétexte que le verre et la soie sont anciens. Je ne puis cependant assimiler des statues à ces ustensiles. Leur présence dans les salons n'est pas un motif suffisant pour les défigurer et la gaucherie de leurs attitudes ne les pare en rien. Et c'est même un problème qui mériterait d'être résolu que celui des Italiens, si dénués ordinairement du sens de la symétrie en architecture, eux qui n'ont peut-être pas construit un palais ou une église qui ne boitent en quelque détail, et qui s'acharnent après les statues avec un impérieux besoin de les achever et de les mettre à neuf. Combien y en a-t-il qui soient intactes parmi celles à qui rien ne manque? Je n'ose pas dire aucune. Je ne crois pas pourtant, en le disant, être bien téméraire. La besogne fut accomplie, heureusement, avec la plus touchante ignorance, tête de travers comme *le Discobole*, mains serrées autour d'un rouleau comme dans *le Démosthène* qui les tenait croisées, le bras levé du *Laocoon* qui le gardait baissé au contraire, des yeux ajoutés à *Minerve*, *la Pudicitia* avec sa main droite contournée, *l'Apoxyomenos* lui-même retapé, *l'Amazone blessée* à qui l'on a donné des pieds de charretier, heureux encore lorsque, comme pour cet

Apollon, on ne place pas une tête d'homme sur le corps de Vénus!

Quelle doit être la force de cette beauté pour qu'elle résiste à ces outrages! Je voudrais choisir deux ou trois des traits qui m'ont le plus vivement ému; et le premier, celui qui domine tous les autres, c'est le rang légitime donné à tout le corps humain. Taine a limité cette préoccupation humaine au culte du nu, né de la vie physique, en un temps où la culture du corps tenait la première place. Il y a, chez les Grecs, plus que l'amour des beaux corps, il y a une conscience très nette de l'éloquence du corps et de son rôle dans l'expression des sentiments. Sans doute leur manière de vivre les invitait à rendre un bras ou une jambe aussi sensibles qu'un front. Mais ils ont aimé ce bras ou cette jambe encore plus pour ce qu'ils savaient dire que pour leur forme inanimée, si pure fût-elle. Et ils ont vu que le visage n'est pas seul à traduire les agitations de l'esprit. Le corps tout entier participe aux émotions de l'âme aussi bien que la tête. Un visage endormi est terrible souvent, ou bonasse. Tout le corps peut être comme ce visage endormi. Ses tensions ou ses extensions ont des ressources multiples d'expression. La tête vient à son rang, rien qu'à son rang. Sixième ou septième partie du corps humain, si celui-ci peut signifier son émoi il n'est pas juste de laisser à elle seule la parole. Nos climats et nos mœurs nous ont habitués à ne chercher nos sentiments que sur notre face. Les Grecs pouvaient interroger le corps de toutes parts. Et les corps, sous les draperies flottantes et bien vite transparentes et tombant à chaque instant, participaient à la vie morale des héros. Voyez *Junon, Mercure, l'Amazone blessée*, l'un nu, les deux autres vêtues plus ou moins courtement. Tous trois se racontent par le corps sans voile ou deviné sous les plis, majestueux dans la pureté de Junon, musclé et tendre dans Mercure, frissonnant dans la virginité de l'Amazone. L'âme rayonne sur toute la chair, du haut en bas; les muscles se tendent, l'épiderme frissonne, tout concourt à rendre la pensée.

Ne croyez pas, d'ailleurs, que ces accents se concentrent sur le corps. Ils sont aussi énergiques lorsque l'artiste s'attaque à la tête seule. *Le Doryphore, l'Apollon, le Sauroctone*, si éloquents de toute leur chair qu'ils soient, ne le sont pas plus,

en effet, que *le Jupiter d'Otricoli* ou *le Périclès*, le premier si subtil dans l'indulgence, le second si équilibré et pensif. Il n'est pas jusqu'aux animaux qui n'aient ce don de vivre. Et si un moderne pouvait être rappelé, ce serait Corrège seul que j'évoquerais auprès des artistes de la Grèce. Avec toutes les différences que l'on devine, j'y trouve le même plaisir de regarder les formes tourner dans la lumière et la même préoccupation d'en fixer toutes les émotions.

Voyez les Muses autour du Musagète-citharède : Apollon vole à ras de terre, les doigts frémissants sur les cordes, la tête haut levée, et la tunique plaquant sous le vent qui la colle. Terpsichore est assise, mais déjà sa jambe droite soulève le buste : elle va s'élancer. Calliope, la main levée au-dessus des tablettes, fronce les sourcils et sa lèvre se plisse de finesse, tandis que ses deux pieds solidement posés affirment sa perspicacité. Diane apaise ses nymphes. Méléagre excite sa meute. Niobé bondit. L'Apoxyoménos est plein de fierté méprisante et tous les animaux rugissent leurs instincts. C'est tout un monde déchaîné, prodigieusement animé, d'une expression osée à laquelle personne aujourd'hui ne se risquerait. Personne ne voit plus le corps humain se mouvoir ainsi, frissonner et concourir à la traduction plastique des sentiments. Et c'est là qu'on peut trouver la raison de la tendresse romaine pour Canova. Son *Persée*, ses *Lutteurs*, au milieu des Grecs, ne sont pas dignes à nos yeux de cette société. Prenons garde qu'ils ont appris ici, pourtant, ces vibrations du corps tout entier, Canova s'est assimilé tout ce qu'un homme de son siècle pouvait prendre à ces ancêtres.

On le fêtait parce qu'il offrait les mêmes apparences, si ce n'est la même âme. Et c'est le dernier trait que je voudrais préciser parmi tous ceux qui m'ont apparu. Les Grecs avaient l'expression totale et le mouvement audacieux, mais ils l'avaient avec mesure et avec ordre. Jamais ils ne s'égaraient et jamais ils ne dépassaient le but. Si un geste vous choque, regardez d'un peu plus près et vous verrez qu'il est dû à une restauration maladroite. Ou bien, si cette recherche est difficile, contentez-vous de comparer les statues complètes avec les statues tronquées. Tandis que celles-là, comme *Pénélope*, peuvent paraître guindées, celles-ci donnent tout de suite, si

hardies soient-elles, le sentiment de la perfection. Le fameux *Torse*, dont on ne sait plus si le nom est un substantif ou un adjectif, tant il est contourné, ramassé, plissé et tordu, ne peut à personne inspirer l'idée de l'excès. En le voyant, un artiste doit se dire que tout lui est permis. A la condition de rester, comme le *Torse*, dans les limites du goût, non pas le goût passager qui veut dire choix, mais le goût éternel qui signifie équilibre. Lorsque les Grecs fixèrent la beauté, elle les maintint dans ses limites strictes, où pouvaient s'épanouir toutes les audaces puisqu'elles restaient pondérées. La vie se mouvait autour d'eux, les pénétrait à toute heure, remplissait continûment leurs yeux. Quel besoin de rêver, de chercher, d'improviser lorsqu'il n'y a qu'à regarder? Les corps palpitaient, exprimant tous les sentiments; l'artiste n'avait qu'à les saisir dans leur instant. Nous devons aujourd'hui en provoquer les éclairs : il se baignait dans leurs rayons. Tout était autour de lui et cela suffisait à le garder mesuré. Il copiait et devenait sublime; il copiait et restait, sans effort, dans la justesse. Au Bracio nuovo se voit une œuvre romaine, la plus captivante et la plus gracieuse, *Julie, fille de Titus*. La sereine et noble créature! Les beaux plis sur un corps sain et solide, et les seins puissants! Mais voyez, autour du visage, cette couronne qui l'ombre, ces cheveux avancés en masse lourde. L'artiste romain crut être réaliste comme un Grec, en copiant ce bandeau. Il n'en vit pas la disposition éphémère. Regardez en face, au contraire, la chevelure ondulée, si noble dans sa négligence, de *l'Amazone blessée*, si émouvante mais à son rang, et vous apprécierez toute la distance qui sépare l'inspirateur de l'inspiré.

Le corps humain expressif sur toute sa surface, tout entier disant la joie ou la douleur; ce discours poursuivi dans tous les états; le spectacle quotidien offert aux yeux des artistes, — leurs modèles constamment devant eux et à qui ils n'ont pas à donner la pose obligeant à l'exactitude et à la simplicité. Tels sont, entre cent autres, les traits qui m'ont le plus frappé. Au bout de quelques heures parmi ces attitudes, on se sent peu à peu devenir l'autre homme de tout à l'heure; ce n'est plus un musée que l'on parcourt, c'est une assemblée que l'on préside.

*
* *

Les premiers peintres qui furent appelés au Vatican avaient nom Fra Angelico, Bonfigli et Piero della Francesca. De ces deux-ci il ne reste plus rien. Leurs fresques couvraient les murs que Pinturicchio et Raphaël devaient illustrer; César Borgia méditait ses grands desseins parmi les paysages ombriens de Piero et de Benedetto. Fra Angelico consacra à Rome ses derniers jours; il y mourut en même temps que Nicolas V. Nicolas avait pu juger, déjà, des mérites de Fra Angelico, par les fresques de la chapelle du Saint-Sacrement, détruite depuis. Mais le mérite d'avoir appelé à Rome Angelico revient à Eugène IV. A la mort de celui-ci, Angelico partit pour Orvieto, d'où il revint, rappelé par Nicolas. Celui-ci était ardent; il vibrait, avec toute l'Italie, pour l'art nouveau, qu'il avait connu pendant son séjour à Florence. Les dames et les seigneurs qui écoutent la prédication d'Étienne et les mendiants qui reçoivent l'aumône des mains de Laurent sont parmi les plus tendres et les plus accomplies productions du peintre florentin. Tout son génie est ici; tout son cœur en même temps, mais ce cœur est déjà celui d'un vieillard. On sent que le doux et bon moine qui, à San-Marco, peignait pour l'amour de Dieu, peint aujourd'hui par respect et obéissance. Il n'y a pas loin d'Orvieto à Rome. Pour Angelico, il y a un monde entre ces villes, la distance qui sépare la foi de la dévotion. Il a tant travaillé, aussi! Et je serais tenté d'établir entre la fraîcheur innocente des cellules de San-Marco et la sûreté professionnelle de cette chapelle, le même parallèle qu'entre les fresques de Prato et celles de Spolète par cet autre frate qu'était le paillard Filippo Lippi. Voici bien toujours la marque du charmant et divin frère. Je ne vois plus son innocente allégresse.

Trois papes et seize années passeront entre Nicolas V et Sixte IV, les années du premier Borgia, Calixte, de Pie II l'humaniste et de Paul II le Vénitien tout occupé de son palais au pied du Capitole. Sixte IV sut réaliser en partie ce que Nicolas avait tenté. Ses premiers soins furent consacrés à

enrichir sa famille et à conspirer contre Florence. Lorsqu'il eut casé les siens et renoncé, après l'échec des Pazzi, à supprimer les Medici, il voulut réunir à Rome ce que les Romagnes partagé à ses neveux, et ce que Florence, rétive à ses avances, possédait de plus illustre. Il appela Melozzo auquel il confia, en bon humaniste, la décoration de sa bibliothèque. Ce qui en reste, à la Pinacothèque, représente le pape entouré de ses neveux, Pierre le sacripant et le futur Jules II. Regardons bien cette fresque et pour sa beauté propre où l'art du clair-obscur, que Melozzo a pris à son maître Piero, atteint un degré qui nous fait prévoir Corrège, et pour ce que ces images nous révèlent de l'avenir. Nous leur préférerons toujours, pourtant, les anges musiciens, hospitalisés aujourd'hui dans la sacristie de Saint-Pierre et dont la grâce, l'élan et la fraîcheur un peu sensuelle nous feront encore penser à Allegri, si nous y trouvons quelque indice du continuateur, à Orvieto, d'Angelico, Signorelli.

En 1481, ayant construit sa chapelle, Sixte invita à venir la décorer, Pérugin, Botticelli, Piero di Cosimo, Cosimo Rosselli, Signorelli et Ghirlandajo. Il faisait bien les choses; ils les firent grandement. Ne subsisterait-il plus rien d'autre en Italie, de ces maîtres, que les seules fresques de la Sixtine suffiraient à leur assigner le premier rang. Le *Veau d'or* de Cosimo Rosselli est d'une somptuosité magnifique. Certains lui sont sévères. Je ne m'explique guère cette rigueur. On trouve la composition surchargée et lourde. Mais pourquoi ne veut-on pas voir, comme Rosselli l'a rendu, le faste florentin, la majesté et l'élégance de la cour des Medici? La fière jeune femme, qui s'avance légère, ses fins vêtements collés au corps comme ceux d'un Musagète, la main dans la main de son radieux seigneur, se détache d'un groupe que nous ne pouvons situer ailleurs que dans les jardins de Carreggi. Et n'est-ce donc rien que de pouvoir être rapproché, par la critique, de Signorelli, compagnon de travail? *La Promulgation de la loi*, de Signorelli, me semble, au contraire, moins digne de celui-ci, en dépit du célèbre homme nu, l'un des plus beaux morceaux sortis de ce pinceau valeureux que Michel-Ange ramassera. Nous n'avons pas, je le sais, de comparaison à établir, pour Rosselli, dont c'est ici la plus grande œuvre,

tandis que Monte Oliveto et Orvieto nous permettent d'être exigeants envers Signorelli. *La Prédication de l'Antéchrist*, d'Orvieto, je ne puis la chasser de ma mémoire, et si l'œuvre de Vatican m'y fait songer, elle ne me la fait pas oublier. Je ne puis, non plus, oublier les Botticelli, ni les Ghirlandajo de Florence en présence de ceux d'ici. Les filles de Jethro, si nobles qu'elles soient, ne peuvent rivaliser avec les filles du *Printemps,* et l'ordonnance bien alignée de *la Vocation* ne peut songer, si elle possède la même pureté, à lutter avec *la Cène* de San-Marco. Pérugin, enfin, a bien travaillé, comme toujours, d'un pinceau qui paraît, cependant, encore plus pressé et indifférent. Oui, vraiment, voilà de grandes, et belles, et magnifiques œuvres, telles que Sixte était en droit de les attendre. Est-ce, cependant, la voûte de Michel-Ange, si claire, qui les assombrit, est-ce la voûte de Michel-Ange, si tumultueuse, qui les fige? Ou faut-il accuser leurs peintres de leurs propres fautes? Je ne sais. Peut-être est-il injuste de les voir en les comparant, soit avec leurs sœurs, soit avec leur dominateur. Disons donc encore une fois que voici des fresques qui suffiraient à perpétuer la gloire de Florence; disons aussi que, comme pour Angelico, elles ne lui manqueraient pas puisque Florence et Orvieto sont là.

Pérugin avait amené, avec lui, à Rome, son jeune élève Pinturicchio. Lorsqu'il repartit, en 1483, avec ses confrères, Pinturicchio resta. Il s'était procuré du travail pour plusieurs années. Une chapelle de l'église Aracœli, le chœur et des chapelles de Santa Maria del Popolo lui furent confiés par divers princes de l'Église, ainsi que les plafonds du Belvédère par Innocent VIII. Lorsque Alexandre VI fut élu pape, il trouva Pinturicchio installé au Vatican, et il le chargea de décorer son appartement. Avant de venir, ce matin, au Vatican, j'ai couru à l'Aracœli et au Popolo; hier, j'avais vu le Belvédère. Il ne serait pas équitable d'exiger du jeune Pinturicchio la maîtrise que nous lui avons vue déployer dans sa maturité, à Spello et à Sienne. Il est déjà bien précieux pour nous de constater chez cet Ombrien une qualité qu'il perdra vite à sa funeste école, je veux dire la fraîcheur, une certaine conviction, une petite flamme juvénile enfin. Son maître Pérugin ne l'a pas corrompu; l'élève était si tendre encore! Et les fresques de Rome, si elles n'ont pas

encore tout l'éclat des autres, possèdent ce que nous ne trouverons pas dans les autres, la naïveté et la foi. Celles du Vatican respirent moins ces sentiments; elles éclatent, en revanche et avec force, de ce qui fera la gloire de ce peintre, la magnificence décorative. Jamais tapisseries n'ont ainsi revêtu des murailles. Le sens de la lumière distribuée est magistral. Ne pensez pas à l'habitant de ces tristes chambres qui n'était pas là pour rire. Pensez seulement à l'œuvre, à l'ouvrier. Pinturicchio, par son seul génie, a parfaitement compris qu'à salle obscure il faut peinture sombre, et à salle ensoleillée peinture lumineuse, non pas pour le locataire, mais pour la peinture. Il lui est indifférent que l'hôte s'éclaire : il ne pense qu'à faire valoir son mérite et il sait bien qu'il poursuivrait en vain une clarté qui se refuse à entrer. Les fresques de Sienne étalées au grand jour vibrent de soleil. Celles du Vatican s'estompent de demi-teintes, malgré les rouges, malgré les verts, malgré les ors qui servent à accrocher les rares rayons et à les diffuser avec précaution. Les blonds cheveux de Lucrèce Borgia, sous les traits de sainte Catherine, le turban de Djem, les bijoux de Maximien sont des éclairs d'une science achevée. Au plafond, Isis, Osiris et l'ingénieux bœuf Apis, qui flattait les Borgia dont les armes portaient un bœuf, sourient du haut de la voûte et font ciel. Pinturicchio pourra, à Spello et à Sienne, se montrer plus magistral, il ne se montrera pas plus habile. Au début de sa carrière, il est déjà maître. On peut comparer ses œuvres entre elles sans en diminuer ancune. Peut-être est-il moins libre ici qu'ailleurs; nous ne pouvons, de par la chronologie, le lui reprocher, si toutefois il nous est permis, à la faveur de cette gêne qu'il éprouve indubitablement, de le ranger à côté de ses prédécesseurs de la Sixtine, guindés plus que lui, mais guindé, lui aussi, comme eux. D'où vient donc cette contrainte?

Il est une raison de ce malaise évident, et c'est l'antithèse entre ce Vatican et les cités si vivantes, ardentes et remplies d'émulation où les peintres vivaient habituellement. Si ce n'est pas l'antiquité romaine qui agit sur eux, c'est Rome du moins, soit par son désert, soit par sa raideur pontificale. Angelico a perdu à Rome toute son allégresse, les peintres de la Sixtine leur aisance; Pinturicchio, tout de même, eut froid. Peut-être le Vatican de Dieu les terrifiait-il... Ils ne voient rien

autour d'eux que la « droite terrible » et un pape soupçonneux qui les paie. Rome est un atelier; à ces peintres qui voulaient vivre, on n'offre que des écus sans ce qui est nécessaire pour les dépenser. Ils s'ennuient désespérément à Rome, loin de leur pays si gai, si libre, si ardent, et dans ce palais mystérieux, puis, sous Borgia, plein de terreur, de mort et de stupre. Eux qui vivaient si insouciants et légèrement amoureux, ils se sauvent, leur besogne terminée, chercher la joie de peindre tout en aimant et riant.

Il faudra que deux brillants seigneurs, un Rovere et un Medici, montent dans la chaire de Pierre pour que les grâces et la puissance entrent au Vatican et rendent ce palais semblable à ses frères d'Italie. Jules II et Léon X trouveront le formidable Michel-Ange et le parfait, le divin, d'une divinité médicéenne, et non pas dominicaine comme celle d'Angelico, Raffaello Sanzio d'Urbino, Raphaël.

Ainsi que son oncle Sixte, Jules II est fort occupé d'affaires au début de son règne. Il lui faut rétablir tous les princes supprimés par César Borgia, et rendre aux parasites les principautés et prébendes perdues. Cela s'appelle, autrefois comme aujourd'hui, rétablir l'ordre. L'ordre revenu, l'élève de Sixte IV et cousin de Pietro Riario se retrouve. Il rappelle Michel-Ange qui s'était enfui quelques mois auparavant, en avril 1506, et qui était accouru se jeter aux pieds du pontife, à Bologne. Michel-Ange reprend le chemin de Rome où l'attendent ses plans du tombeau de Jules II. Il va reprendre ses ciseaux et achever sa tâche de sculpteur, dont *la Pieta*, *le David* et la statue du pape destinée à San-Petronio de Bologne, ont établi la renommée. Or, à peine arrivé à Rome, Michel-Ange rejette ses ciseaux, prend des pinceaux et s'attaque, en 1508, aux voûtes de la Sixtine. Ordre du pape, dit-on. Sans doute. Mais l'ordre du pape n'avait pas cette ampleur. Il comportait, en tout, les quatre évangélistes. C'est Michel-Ange qui demande d'abord les douze apôtres, puis la voûte tout entière. Cet homme ardent, qui hurle tous les jours qu'il n'est qu'un sculpteur, veut devenir peintre. Il le veut avec acharnement, tout d'un coup. Il le veut frénétiquement, comme il voulait toute chose; mais cette fois dans une humeur bien étrange pour un « marbrier » qui s'était enfui parce qu'il

sentait le pape indifférent à ses projets de tombeau, qui avait voulu sculpter des collines et s'était regimbé devant le bronze de Bologne à couler. Que s'était-il donc passé?

Lorsque Michel-Ange rentre à Rome, au commencement de 1508, la ville et le Vatican ne ressemblent plus à ceux qu'il a laissés. Jules et Bramante ont travaillé pendant son absence. Délivré de ses soucis aigus de puissance temporelle, Jules a repris ses fouilles, à peine entamées, avec un zèle fervent. Son dégoût subit pour son tombeau, à quel moment l'a-t-il éprouvé? Au moment précis où l'antique lui est apparu, est sorti de terre : *le Laocoon* a été découvert juste trois mois avant la fuite de Buonarotti. Dès lors l'art grec et romain tourmente les nuits de Jules, qui juge bien vain d'élever un monument qui n'égalera jamais ce qu'il extrait du sol, chaque jour. Et si Michel-Ange, en 1508, rappelé pour le tombeau, renonce aussi allègrement à celui-ci, si au lieu de s'enfuir à nouveau il reste, et reste pour une tâche centuple de celle qu'on lui demande et qu'il s'impose, c'est que lui aussi subit la même influence. Bramante, dont le crédit ne date que de la fin de 1505, a tant pioché la Rome moyenâgeuse qu'on l'appelle « ruinante ». Il a beaucoup démoli, mais c'est, après la découverte de quelques morceaux assez rares dont *le Laocoon*, exhumé au commencement de 1506, est le premier, pour dégager successivement un peuple de merveilles. Grâce à son zèle, le Vatican, entre 1506, date du départ de Michel-Ange, et 1508, se remplit de statues que Michel-Ange trouve, à son retour, disposées en longs parterres dans la cour du Belvédère.

Michel-Ange, lorsqu'il mit le nez à la fenêtre de Jules, sur la cour du Belvédère, fut-il pris de désespoir et de crainte? Tailler le marbre! A quoi bon maintenant! Son génie peut brûler, il ne brillera jamais aussi haut, aussi pur que ceux-là! Son cœur reste bouleversé, anéanti. Songeons qu'il n'est encore que le maître dont *la Pieta* et *le David* sont les deux plus belles productions. Morceaux magnifiques, mais d'un charme qui ne laisse deviner en rien la violence et la majesté terrible de la *Chapelle Medici* et de *Moïse*. Il arrive à Rome et voici qu'il comprend ce que le mot qui le grise tant, sculpture, signifie. Comment pourra-t-il continuer à tirer du marbre de

douces *Pietas* et d'élégants *Davids*! Et comment pourra-t-il, s'il s'y essaie, jamais égaler ceux qui absorbent tout son être! Il n'y a qu'un parti à prendre : laisser le temps mûrir les fruits, donner au cerveau la facilité de s'assimiler la beauté nouvelle, que, calmé, l'artiste interprétera alors selon son propre génie. Bien plus, s'arracher violemment à cette hantise, se précipiter dans un art tout autre.

Le sculpteur s'est fait peintre pour oublier, un instant, la sculpture. Il veut mettre entre son cerveau et l'antique des œuvres où il accumulera tout ce que celui-là enfante de trop inspiré par la vision quotidienne de celui-ci, toutes les hardiesses, toutes les folies de la forme qu'il conçoit et qu'il sent ne pas pouvoir réaliser encore avec originalité, selon sa nature. Le fardeau enfin rejeté, il reprendra ses ciseaux libérés. La *Chapelle Medici* à Florence nous dit qu'il avait bien raisonné et justement déduit, qu'il s'était délivré et qu'il avait profité.

Vue sous cet angle, la Sixtine prêterait à un poème infini. De plus compétents seuls pourraient poursuivre dans chaque personnage la trace de l'antique. Ce que je vois, dans l'ensemble, c'est le vertige du colossal qui tout à coup s'empare de l'auteur de *la Pieta*, c'est le sentiment de la force énorme, c'est, chez ce réaliste qui a connu l'œuvre de Donatello, le courage de rompre avec l'art de sérénité, qu'il a jusqu'ici cultivé de préférence, pour s'attaquer à toutes les postures, à tous les jeux du corps et de la lumière. Manifestement, il veut se rendre compte que rien n'est défendu, lorsqu'on peut! Il va toujours plus loin, d'abord hésitant dans les petites scènes de la Genèse, en augmentant peu à peu l'ampleur et finissant par les prophètes formidables, le Jonas épique, véritable monstre, mais qui lui prouve qu'il a le droit, lui aussi, de tout oser.

Pendant ce temps le calme Raphaël peint les chambres, dessine les loges et les tapisseries et dirige son armée de rapins. Il puise, inlassable, dans son génie, où tout s'ordonne sans effort. C'est l'art tout entier qui se résume dans son cœur, prodigieux filtre où tout s'amasse et d'où tout ressort avec limpidité. Il suffit de voir les anges chassant Héliodore pour deviner que Raphaël avait vu Niobé volant à ras du sol. Il suffit de voir l'*École d'Athènes* pour deviner qu'il avait vu les bustes antiques qui sont aujourd'hui la gloire du musée du Capitole.

Il suffit de voir le jeune homme écrivant sur son genou pour deviner qu'il avait vu *le Tireur d'épines*. Il suffit de voir la femme à l'amphore de *l'Incendie du Borgo*, pour deviner qu'il avait vu des cariatides. Mais *la Dispute* nous dit qu'il avait vu la chapelle des Espagnols. *Le Parnasse* nous dit qu'il avait vu Botticelli. La suppliante de *l'Incendie* réunit une Niobé et la femme à genoux du *Christ en croix*, par Angelico, à San-Marco. Il avait vu Pérugin, Pinturicchio, Signorelli et Rosselli. Il s'est tout assimilé et, tout ce qu'il a reçu, il l'imprègne tour à tour de grâce, de majesté, de douceur, de profondeur et de charme. Pas d'inquiétude dans cette âme aimable. Les paysages grandioses d'Urbin n'ont pas agité son enfance. Rien ne peut le tourmenter. Il accepte tout ce qui se présente et il le traduit aussitôt, selon ses facultés sans limite. Il est tout le monde et il est lui-même toujours. Gobineau, dans un dialogue qui surnagera au-dessus du fatras de son œuvre, lui fait dire : « J'ai été l'ordonnateur ». Là est le miracle. La Renaissance a produit tous les genres, a vu éclore les tempéraments les plus divers. Elle a eu ce bonheur incroyable de mettre encore au monde celui qui devait résumer tous ses efforts et les résumer dans la lucidité. Elle a eu, enfin, la suprême fortune que celui qui était désigné pour faire cette synthèse fût appelé à la faire à Rome, où l'antiquité lui fut offerte par surcroît, pour qu'il ne manquât plus rien. Calme, heureux, tranquille, sûr de soi, il ne fut pas étourdi de cette ivresse de l'antiquité. Michel-Ange chancela, lui fut affermi. Dans l'immense incendie que l'antiquité venait d'allumer au cœur des artistes, Michel-Ange nous apparaît ainsi que dans *l'Incendie de Borgo* : Énée qui s'enfuit emportant le viel Anchise sur ses épaules, pour sauver son art du fléau dévorant. Raphaël, c'est Léon IV qui se montre à la loggia, et, d'un geste apaisé, calme les terreurs, éteint les flammes et les absorbe.

Débarrassé de ses fantômes, Michel-Ange reprit son ciseau. Dernier témoignage, *le Jugement dernier* nous dit hautement qu'il avait su se délivrer du cauchemar. Il ne reste plus grand'-chose aujourd'hui de cette œuvre, tant de fois repeinte. Il en reste assez pour que nous respections Michel-Ange ; il en reste assez aussi pour que nous voyions qu'il fut peintre afin de se

libérer et non parce que le besoin de fixer les formes s'imposait à lui. Raphaël en mourut dans l'allégresse.

Après eux, Jean d'Udine, Jules Romain, Vignola, Maderna et tant d'autres ramasseront ébauchoir et palette ; ils n'avaient pas de génie ; ils se réfugièrent sous les deux grands noms que la peur de se tromper leur rendait d'autant plus chers. Ils voyaient s'accumuler de plus en plus autour d'eux les merveilles antiques ; ils voyaient ce qu'il fallait de personnalité ou de sérénité pour n'en être pas anéantis. Ils n'osèrent jamais. Comme Gœthe, ils retournèrent à l'école — sans y apprendre, hélas ! grand'chose. Ils ne purent, au lieu de puiser aux sources qui s'offraient, mais trop profondes ! que suivre les traces de leurs deux maîtres plus courageux et plus heureux. Ils firent comme les historiens qui évitent les archives et se contentent d'emprunter les documents aux ouvrages de leurs prédécesseurs. Ces maîtres sont si grands ! Ils prêtent tant de vie à la poussière qu'ils ramassent ! Ils l'éclairent si lumineusement ! Et l'atmosphère est si sombre et si étouffante parmi les paperasses ! Les élèves de Michel-Ange et de Raphaël copièrent leurs maîtres, et, peu à peu, aucun génie ne les soutenant d'une part, de l'autre anéantis comme Michel-Ange le fut, ils s'abandonnèrent à l'art facile, brillant et creux dont Rome fit ses délices pendant deux siècles.

Pour eux, comme pour tous, il n'est à Rome qu'un seul art, l'antique. Tout s'efface devant lui. On dirait même, en fin de compte, que les artistes de la Renaissance, qui ne l'avaient pas vu, ou si peu, le devinaient sous les herbes. Rome sans doute était rebelle aux joyeux Florentins. Elle leur était aussi étrangère. En leur nom, Michel-Ange reçut le choc. En leur nom, Raphaël le soutint. Et l'art, après ces deux-là, n'ayant plus rien à dire, disparut peu à peu, lançant de temps en temps l'éclair d'un Titien, mais s'enfonçant dans la nuit, mangé, dévoré par la révélation antique, comme le furent les Romains, comme le furent les papes, comme nous le sommes encore aujourd'hui.

ANDRÉ MAUREL

LA PASSION D'OSIRIS

De tous les dieux que suscitèrent jadis sur les rives du Nil les espoirs ou les craintes des hommes, le plus populaire fut Osiris. C'est lui aussi dont l'aspect nous offusque le moins quand défile à nos yeux le cortège des divinités égyptiennes : ce faucon, c'est Horus, cette oie, Seb ou Amon, ce crocodile, Sebek, ce taureau, Hâpi, le Nil ; voici l'hippopotame Ririt ; un couple de lions, Shou et Tafnouit ; le vautour et l'aspic, qui sont les déesses du Sud et du Nord. Plus étranges encore, ces divinités dont la forme humaine se coiffe d'une tête animale : Thot porte sur ses épaules le cou grêle et le long bec de l'ibis ; Khnoum a le chef de bélier aux cornes torses ; ce mufle terrifiant de lionne c'est Sekhit, et cette tête de chatte, les oreilles droites et les yeux aigus, Bast.

A côté de ces animaux, fétiches des vieilles tribus, promus assez tard au rang de divinités nationales, apparut, dès les premiers temps de l'Égypte unifiée, un dieu dont le culte fut commun à toutes les cités. Osiris, dégagé du fétiche et de l'animal totémique, revêt la pure forme humaine. Partout où resplendit la calme beauté de cette face dont l'ovale s'allonge par la fausse barbe et la haute mitre blanche, partout où se dresse la silhouette mélancolique de ce corps drapé dans le linceul, les deux poings ramenés sur la poitrine et serrant le fouet des bouviers et la houlette des pasteurs, les Égyptiens de toutes les provinces reconnaissaient le « Chef » des hommes, le « Régent de l'éternité », un dieu qui, de par sa forme visible, était tout voisin de l'homme.

Osiris avait vécu sur terre parmi nous. Ce qu'avait été cette existence, les prêtres le savaient, mais ne le révélaient pas volontiers. Les textes hiéroglyphiques fourmillent d'allusions aux faits et gestes terrestres d'Osiris, mais nul récit complet de sa vie ne nous est parvenu. Faut-il attribuer ce silence au mystère qui entourait le dieu « dont on ne dit pas le nom » ? Fort heureusement, les Grecs vénéraient Osiris autant que les Égyptiens ; les traditions recueillies par Hérodote, Diodore et Plutarque nous laissent entrevoir, malgré les omissions et les malentendus, ce qu'a été la légende osirienne.

Osiris était fils du dieu Seb (la Terre) et de la déesse Nouit (le Ciel), et il succéda à son père sur le trône des Deux-Égyptes. C'était au temps des dynasties divines ; le créateur du monde et ses descendants, Shou et Seb, avaient déjà gouverné les hommes ; aucun des trois n'avait connu la mort, mais, atteints par la vieillesse, découragés par l'ingratitude des hommes, ils s'étaient retirés au ciel, laissant à plus habile qu'eux le soin de discipliner l'humanité turbulente. Osiris fut cet éducateur attendu depuis la création du monde. Lorsqu'il naquit, « une voix annonça au monde que le maître de toutes choses arrivait à la lumière »[1]. Un certain Pamylès de Thèbes eut de la grande nouvelle une « annonciation » personnelle : étant allé chercher de l'eau dans le temple de Jupiter (Amon), il entendit une voix « qui lui ordonnait de proclamer qu'Osiris le grand roi, le bienfaiteur de l'Univers, venait de naître ». Pour cette raison, les dieux chargèrent Pamylès de nourrir l'enfant et de le former à ses destinées.

Osiris réussit là où avaient échoué ses ancêtres, et grâce peut-être aux charmes magiques d'Isis, sa sœur-épouse. Le couple divin surmonta toutes les résistances par la séduction de la beauté, de la science et de la bonté. Il était urgent qu'un maître vînt : abandonnés à eux-mêmes par leur créateur, les hommes menaient une existence sauvage, péniblement disputée aux bêtes fauves. Osiris leur enseigna à distinguer les plantes alimentaires, le blé, l'orge, la vigne, qui croissaient auparavant sans culture, confondus avec les autres espèces. Devant les hommes émerveillés, Isis coupa les gerbes et pétrit

1. Sauf indication contraire, ce qui est entre guillemets est emprunté à l'opuscule *Sur Isis et Osiris* attribué à Plutarque.

la farine; Osiris pressa les grappes, but la première coupe de vin, et, là où le terrain n'était pas propre à la vigne, « apprit aux habitants à faire avec de l'orge une boisson fermentée »[1]. Les hommes perdirent dès lors l'habitude de se manger entre eux : avec l'anthropophagie, les guerres endémiques disparurent.

Les hommes ignoraient encore les richesses du sous-sol. Osiris leur fit discerner les filons métalliques à travers la gangue; sous sa direction on travailla l'or et l'airain, « on fabriqua des armes pour tuer les bêtes féroces, des instruments pour cultiver la terre et, plus tard, des statues pour les dieux ». Une fois les hommes pourvus de nourriture et de moyens de défense, Osiris les initia à la vie sociale et intellectuelle; il les dota d'une capitale, Thèbes aux cent portes, et les soumit à des lois d'intérêt général, leur apprit à connaître la morale, à adorer les dieux. Dans cette tâche, il avait un associé, Thot, le dieu des arts et des lettres, qui rendit possibles la diffusion et la durée de ces progrès par l'invention des signes du langage et de l'écriture. A eux deux, ils adoucirent les mœurs et disciplinèrent l'intelligence des hommes en les pliant aux méthodes des sciences exactes, au rythme des jeux et des arts, à la cadence de la musique. Les hommes surent lire dans le ciel étoilé et acquirent le sens d'une vie qui dépasse la destinée terrestre.

Il manquait encore d'appeler à la civilisation le reste de l'humanité. Abandonnant le gouvernement de l'Égypte à sa femme Isis, Osiris réunit une grande armée et parcourut la terre, enseignant aux hommes la culture des céréales. Rarement il eut recours à la force des armes; les hommes venaient à lui, fascinés par sa parole, liés par les charmes de la danse, vaincus par la musique. Partout Osiris avait agi en dieu bienfaisant. On l'appela « l'Être Bon » (Ounnefer), celui qui se dévoue au salut de tous les hommes. Cependant, revenu en Égypte, la récompense qu'y trouva le Bienfaiteur fut la trahison et la mort. Ce n'est pas à la jalousie des dieux qu'il succomba, comme Prométhée, porteur du feu; il périt par l'ingratitude et l'esprit du mal.

Aux côtés d'Osiris vivait son frère, l'impie et violent Set-Typhon, comme le Mal subsiste auprès du Bien. Voici ce que

1. D'après Diodore.

la légende rapporte de l'infernale ruse machinée par Set, aidé de soixante-douze hommes, ses complices. Set attira Osiris chez lui pour un festin et l'enferma dans un coffre qui fut jeté au Nil, puis poussé à la mer.

Dès qu'Isis eut appris « la grande détresse », elle coupa ses cheveux et prit les vêtements de deuil. « Elle courait de tous côtés, livrée aux plus cruelles inquiétudes, s'informant auprès de tous ceux qu'elle voyait du coffre qu'elle cherchait. Elle apprit que le coffre avait été porté par les flots jusqu'à Byblos de Syrie, la ville d'Adonis; un buisson le dérobait aux regards »; après diverses et émouvantes péripéties, Isis obtint restitution du coffre, le ramena en Égypte et le déposa dans la ville de Bouto.

C'était exposer le cadavre à de nouveaux outrages : « Set, chassant la nuit au clair de lune, trouva le coffre, et ayant reconnu le corps d'Osiris, le coupa en quatorze parties qu'il dispersa de côté et d'autre ». Isis reprit sa quête lamentable; elle réussit à retrouver les lambeaux du corps, sauf un seul, jeté au fleuve et que l'oxyrinque avait dévoré. A mesure qu'Isis trouvait une partie du corps de son époux, elle lui élevait une sépulture sur le lieu même, et, pour flatter leur vanité, elle laissa croire aux prêtres de quatorze sanctuaires qu'eux seuls possédaient le corps entier d'Osiris.

La douloureuse « passion » d'Osiris prenait fin, du moment que son corps trouvait l'asile du tombeau. Mais ni la justice divine, ni la reconnaissance des hommes n'étaient satisfaites. Horus, fils d'Osiris, avec l'aide de Thot, d'Anubis, et le concours des hommes pieux entreprirent d'interminables guerres pour arracher à Set et à ses partisans l'héritage du monde. Ils vainquirent enfin; le Bien triompha du Mal, aussi longtemps que les descendants d'Osiris, dieux ou pharaons, occupèrent le « trône d'Horus ». Les hommes avaient payé leur dette; restait aux dieux à s'approprier le bénéfice des souffrances d'Osiris.

*
* *

Jusqu'alors, les dieux n'avaient pas connu la mort. Lorsque Râ, le premier roi-dieu, quitta la terre pour le ciel, ses che-

veux blanchis, sa bouche d'où la salive ruisselait, ses membres grelottants témoignaient de sa décrépitude. Mais pour les dieux la vieillesse n'amenait pas la mort. L'assassinat d'Osiris par Set leur révéla qu'ils n'étaient pas invulnérables aux coups venus d'un autre dieu ; à la première rivalité éclatant entre les fils de Râ, à une nouvelle attaque du Mauvais, les dieux seraient ravalés comme Osiris à la fatalité hideuse de la mort. Comment conjurer ce danger? Ils ne seraient en sécurité que s'ils ressuscitaient Osiris.

Isis, la compagne et l'inspiratrice du dieu mort, sa sœur Nephthys, Thot et Anubis, les confidents de ses pensées, Horus, son fils chéri, l'héritier de sa science, trouvèrent dans les enseignements d'Osiris le secret de le rappeler à une vie nouvelle, mieux encore : de le rendre invulnérable à une seconde mort. Selon Plutarque, « Isis inventa le remède qui donne l'immortalité », c'est-à-dire l'art des funérailles. Les tombeaux et les temples nous en ont conservé le rituel détaillé.

Isis, nous rapporte Diodore, avait, au fur et à mesure de ses trouvailles, revivifié l'un après l'autre chacun des membres du dieu démembré. « Elle enveloppa chaque lambeau dans une figure faite de cire et d'aromates, semblable en grandeur à Osiris ». Le procédé magique consistait donc à fabriquer une image d'Osiris. Ce corps fictif, au contact du lambeau authentique qu'on y insérait, prenait une réalité qui était suffisante. Plus tard, après ces funérailles hâtives et partielles, la famille d'Osiris opéra une reconstitution totale du corps divin. Les rituels montrent qu'Horus fit d'Osiris une grande statue (nous dirions une « momie ») en réunissant tous les fragments que Set avait sectionnés : « Tu as repris ta tête, disent Isis et Nephthys à leur frère ; tu as resserré tes chairs ; on t'a rendu tes vaisseaux ; tu as rassemblé tes membres. » Les dieux s'intéressent à cette difficile opération : Seb, le père d'Osiris, préside la cérémonie ; Râ envoie du ciel les déesses Vautour et Uræus, celles qui ceignent comme une couronne le front des dieux, « pour mettre en place la tête d'Osiris et consolider sa nuque ».

Aux fêtes solennelles d'Osiris, on prenait soin de façonner, en terre mélangée de blé, d'encens, d'aromates et de pierres précieuses, deux statues complètes du dieu ; mais on moulait à

part l'image du lambeau d'Osiris, attribué par Isis à chaque sanctuaire. Quand le prêtre apportait la pâte pour la verser dans le moule, il récitait cette formule : « J'apporte à Isis ces lambeaux de la momie d'Osiris ».

Près de la statue revêtue d'un linceul collant, qui sera désormais le costume caractéristique d'Osiris, Isis et Nephthys, en robes de deuil, la chevelure dénouée, la tête et la poitrine meurtries de coups répétés, entonnent maintenant le Vocero funèbre. Elles supplient Osiris « de revenir habiter sa forme reconstituée[1] ».

« Viens vers ta maison, dit Isis qui embrasse les pieds de la momie! Tes ennemis ne sont pas ici. Viens vers ta maison! Regarde-moi. C'est moi, ta sœur que tu aimes, ne t'écarte pas de moi. Viens vers ta maison tout de suite! quand je ne te vois plus, mon cœur se plaint de toi, mes yeux te cherchent, je cours de tous côtés pour te voir. Viens vers celle qui t'aime, Ounnefer, viens vers ta sœur, viens vers ta femme; ô toi dont le cœur ne bat plus, viens vers ta maison; je suis ta sœur née de ta mère, ne t'éloigne pas de moi; les dieux et les hommes te pleurent tous ensemble; et moi, je t'appelle, en pleurant aussi haut que le ciel... Tu n'écoutes pas ma voix? C'est moi ta sœur que tu aimas sur terre, et tu n'aimes nulle plus que moi. »

Et Nephthys, qui garde la tête de la momie, commence une autre strophe : « O beau prince, viens vers ta maison, pour réjouir ton cœur. Aucun de tes ennemis n'est ici; ce sont tes deux sœurs qui sont à tes côtés pour garder ton lit funéraire et pour t'appeler en pleurant; retourne-toi sur le lit pour voir tes sœurs... Tes ennemis sont abattus. Me voici avec toi pour protéger tes membres... Viens voir ton fils Horus, roi des dieux et des hommes; il exécute les rites pour toi. Thot prononce les incantations, il t'appelle avec ses formules; les enfants d'Horus gardent tes chairs... Ton âme reçoit les rites chaque jour; les dieux, portant les vases sacrés, viennent rafraîchir ton Double. Viens vers tes sœurs, notre prince, notre seigneur. Ne t'éloigne plus de nous. »

Ces lamentations d'Isis et de Nephthys expriment naïvement une idée commune à tous les langages populaires : après la

1. Le texte a été publié par J. de Horrack sous le titre : *Les Lamentations d'Isis et Nephthys.*

mort, Osiris *s'en est allé*, loin de son corps, loin de sa maison, loin de sa famille. Pour le ramener dans sa dépouille corporelle il faut d'abord le rassurer, lui promettre la sécurité, l'amadouer par de bonnes paroles. Ainsi sollicité, il revient enfin au corps fictif, modelé par Horus.

Mais la statue d'Osiris n'avait que les apparences de la vie. Pour passer de ces apparences à la réalité, il suffira — selon les principes de la magie — de quelques gestes, aidés de formules. Les rites sont variés qui rendent à Osiris la vie physique et la vie intellectuelle. Dans certains temples, on déposait la statue, sept jours durant, sur des branches de *sycomore*. Les gloses des textes sacrés expliquent que c'est pour rappeler les *sept* mois passés par Osiris avant sa naissance, dans le sein de sa mère Nouit, la déesse du sycomore : « Un jour compte pour un mois; les sycomores sont pour Nouit ». De par les lois de la magie imitative, cette gestation, ou cet accouchement simulés, assuraient à la statue une véritable renaissance. Quelques jours plus tard, la statue faite, comme il a été dit, de terre végétale, d'orge, de blé, d'aromates, était enterrée sous les sycomores sacrés, le jour de la fête du labourage, c'est-à-dire au temps des semailles. Encore quelques mois, et l'orge et le blé germeraient sur la statue d'Osiris. Symbolisme parlant : le dieu revenait à la vie, en même temps que la végétation [1].

De ces mystères qui se passent dans le sein de la glèbe, les prêtres prétendirent donner une image plus précise. Des bas-reliefs gravés à Denderah [2] et Philæ décrivent les phases de la résurrection d'Osiris. Au début, le cadavre est étendu, face au ciel, sur le lit funéraire, dans la position où il écoute les lamentations d'Isis et de Nephthys. Les deux déesses semblent couver le corps; leurs mains s'activent pour recréer l'ossature nouvelle; successivement les jambes, le buste, la tête s'ébauchent à l'appel des passes magnétiques. Voici enfin le dieu réveillé; il se retourne brusquement sur le côté, porte la main à son visage et lève la tête en souriant. Plus loin, un autre tableau retrace le symbole d'Osiris végétant. La momie est couchée; un prêtre l'arrose d'eau, et du corps jaillissent, hauts et drus,

1. V. Loret, *Les Fêtes d'Osiris au mois de Choïak*.

2. Mariette, *Denderah*, t. IV.

les épis nouveaux. « Ceci, dit la légende, est la forme de celui qu'on ne peut nommer (Osiris), surgissant de l'eau qui renouvelle sa vie [1]. »

L'inconvénient à la pratique de ces rites, c'était le laps de temps qu'exige la résurrection. L'allégorie de la végétation demande plusieurs mois, durée nécessaire à la germination des plantes. Aussi reporta-t-on aux grandes fêtes annuelles la célébration de ces mystères. Dans la pratique journalière, il fallut recourir à des rites sommaires et puissants, afin d'opérer une résurrection, en quelque sorte instantanée, du dieu démembré.

On y parvint par le sacrifice de victimes. Leur vie devait servir à ranimer Osiris. On prit parfois des hommes, prisonniers de guerre, Libyens aux cheveux roux, croyant retrouver en eux l'image de Set qui avait le teint et le poil rouges; mais d'ordinaire suffisait un taureau, une gazelle, ou quelque animal cornu, dévoué à Set. La bête immolée, Horus saisissait la statue d'Osiris, modelée de sa main; il la faisait passer, ou passait lui-même, au nom de son père, à travers la peau de la victime [2]. Diodore rapporte un fait qui est une variante de ce rite : « Isis rassemble les membres épars d'Osiris et les enferme dans une vache de bois ». Ce qu'on simulait ainsi, c'est la gestation et l'accouchement, préludes nécessaires de la vie nouvelle promise à Osiris. (Aujourd'hui encore, aux Indes, quand quelqu'un s'est souillé par un contact avec les infidèles, il s'imagine qu'il renaîtra purifié en passant au travers d'une vache d'or pour simuler la naissance [3].) Une formule, récitée par Horus, résumait ces intentions : « Je suis Horus, qui modèle son père Osiris; je façonne celui qui m'a façonné; je fais naître celui qui m'a fait naître; je fais revivre le nom (c'est-à-dire la personnalité) de celui qui m'a engendré ». La statue, ainsi rappelée à l'existence, restait encore inerte; Horus, en imitant les mouvements propres à chaque organe, rendait à Osiris l'usage de ses yeux pour voir, de ses oreilles pour entendre, de sa bouche pour manger et parler, de ses mains pour agir, de ses jambes pour

1. Chambres d'Osiris à Philæ.

2. A. Moret, *Du Sacrifice en Égypte*, dans *Revue de l'histoire des religions*, janvier 1908.

3. Frazer, *Le Totémisme*, p. 48.

marcher : les formules nécessaires à ces opérations de magie imitative, on les conservait dans des rituels appelés « Livres de l'Ouverture de la bouche et des yeux » (*àp-ro-àroui*)[1].

Dans cette forme revivifiée, l'âme n'était pas revenue. On racontait que l'âme d'Osiris, après le cruel démembrement de son corps, avait pu s'envoler dans la lune. Chez quelques peuples sauvages, la croyance se retrouve encore aujourd'hui du séjour dans la lune de l'âme des morts. Elle y subissait les vicissitudes de l'astre des nuits qui chaque mois diminue, décroît, disparaît, pour renaître et croître au début du mois suivant. Les causes de ces vicissitudes, les Égyptiens les expliquaient ainsi : Set, l'ennemi implacable d'Osiris, dissimulé sous la forme d'un pourceau noir, ou de quelque autre animal, attaquait, le quinzième jour de chaque mois, l'astre chargé d'âmes et le dévorait progressivement, contenant et contenu. C'était le devoir d'Horus, de Thot, de partir en chasse, d'entreprendre la « quête sacrée », de capturer le porc, le taureau, la gazelle ou l'oie de Set; une fois l'animal pris, Horus lui coupait le cou, lui faisait « dégorger ce qu'il avait mangé » et, triomphalement, « ramenait à Osiris l'âme retrouvée ».

En approchant de la bouche d'Osiris la tête, le cœur et la cuisse des victimes, Horus disait à son père : « Je t'ai amené tes adversaires; j'ai découpé dans la victime telle partie : ton âme est dedans ». On confirmait alors le rappel à l'existence par l'embrassement et les passes magnétiques; le « fluide de vie » passait d'Horus à Osiris et revenait du père au fils. Désormais Osiris vivait d'une vie nouvelle qu'il fut le premier à connaître.

*
* *

Dans cette seconde existence, Osiris restait le roi des Deux-Égyptes, mais sa demeure était au ciel; il faisait tous les actes de sa vie première, mais sans vieillir jamais; il goûtait une existence idéale que ne terminait point une seconde mort. Les rites qui avaient ressuscité Osiris étaient capables de conjurer toutes les attaques de Set : Horus et les hommes,

1. Cf. *Revue de Paris*, 1er septembre 1907.

ses sujets, en répétant chaque jour le culte osirien, assuraient à leur bienfaiteur cet état de seconde jeunesse dont n'avaient joui ni Râ, le démiurge, ni ses successeurs, Shou et Seb, qui, sans mourir, avaient subi la décrépitude sénile. La mort, telle qu'Osiris l'avait connue, parut dès lors enviable aux dieux et aux hommes : elle ouvrait les portes d'une existence renouvelée et conduisait à la vie immortelle.

La vie d'Osiris avait été bienfaisante ; sa mort sauva les êtres de l'anéantissement final. En ce sens, la « passion » d'Osiris devint la « rédemption » des dieux et des hommes.

Dès l'Ancien Empire, on appliqua à tous les dieux les rites du culte osirien. Les parents et alliés d'Osiris, Horus, Isis, Thot, Anubis ; ses ancêtres, Râ, Seb, Shou ; les autres dieux de la terre et du ciel acceptèrent la destinée mortelle pour déjouer l'anéantissement par Set, et entrer dans une vie splendide et éternelle. Le culte à leur rendre consista à les placer dans les conditions mêmes où s'était trouvé Osiris. Les formules du service sacré montrent que le dieu adoré dans le temple est censé avoir été tué, démembré, privé de son âme par Set. On s'explique ainsi que les textes religieux nous décrivent les tombeaux des dieux des vivants, Râ, Toum et Kheprâ, témoignages confirmés par la tradition grecque : « Les prêtres d'Égypte disent, non seulement d'Osiris, mais en général de tous les dieux, que leurs corps gisent parmi eux, ensevelis et vénérés, et que leurs âmes sont au ciel des astres brillants[1]. »

Ce que l'auteur grec ne dit pas, c'est qu'on répétait à l'intention de tout dieu les rites qui provoquent la résurrection. Les formules qui avaient été si miraculeusement efficaces pour Osiris, pourquoi n'exerceraient-elles pas leur vertu envers les autres dieux? Le résultat fut que tout dieu, assimilé au Rédempteur, devint un Osiris, en gardant d'ailleurs sa personnalité propre, ses attributs et ses fonctions particulières.

Enfin, des dieux, la rédemption s'étendit aux hommes. Le culte des morts se célébra pareil à celui des dieux. Il ne fut qu'une « représentation du mystère divin qui s'était accompli autrefois autour d'Osiris ».

1. *Sur Isis et Osiris.*

C'est pourquoi tout mort s'appela l'*Osiris un tel*; son fils assumait, pour célébrer le culte familial, le nom d'Horus, et la femme du défunt le nom d'Isis. De même, les amis de la famille jouent le rôle de Thot et d'Anubis. Quant au roi, s'il rend aux dieux le culte, il se fait appeler Horus. Ainsi donc, le culte d'État célébré par le roi, le culte privé offert par chaque particulier à ses parents morts, ont pour base le rite osirien. La fête d'Osiris devient la fête de tous les morts. Aux panégyries de Bubastis, le peuple entier prenait part au deuil d'Isis et chacun se frappait pour attester sa douleur; à Saïs, les lampes s'allumaient le soir où l'on commémorait la passion d'Osiris, et leur lueur, dans l'Égypte entière, associait en cette commémoration les ancêtres de chaque maison avec l'ancêtre à tous, qui avait su le premier vaincre la mort. Ces fêtes populaires, où l'on mimait les péripéties de la mort d'Osiris, on ne peut mieux les comparer qu'aux Mystères de la Passion ou aux festivals sacrés d'Oberammergau. En Égypte, comme chez nous, la poésie dramatique trouva sa première scène dans les temples[1].

A propos de chaque homme défunt et de chaque dieu appelé au bénéfice de la résurrection osirienne, les textes disent qu'on verra « refleurir le nom » du défunt, de même que fleurit l'arbre sacré ou que germent les épis sur le corps d'Osiris. De fait, souvent on glissait sur le cadavre des grains de blé ou d'orge qui, germant dans la terre, devaient faciliter la renaissance du mort. Et voici, dans un tombeau de la XVIIIe dynastie, trouvé récemment, comment on représentait la résurrection :

« Sur un châssis de bois est tendue une toile que soutient une natte en roseau. Au milieu de la toile, on a dessiné à l'encre noire la silhouette d'un Osiris », puis on a couvert la surface ainsi délimitée avec de la terre et du sable dans lesquels on a semé de l'orge. Les grains ont germé et les pousses ont été tondues lorsqu'elles ont atteint une longueur d'environ huit centimètres. « On a obtenu ainsi une sorte de tapis verdoyant, en forme d'Osiris[2]. »

1. A. Wiedemann, *Die Anfänge dramatischer Poesie im alten Aegypten*, 1905.

2. G. Daressy, *Fouilles dans la vallée des Rois*, p. 26.

Ainsi donc les dieux et les hommes, séparés pendant la vie de toute la distance du ciel à la terre, se trouvent confondus après la mort par les rites osiriens, où l'Être bon joua le rôle de victime. Nous avons vu qu'au début du service sacré, le dieu ou l'homme adoré est censé avoir été mis à mort et dépecé tel qu'Osiris. Aussi les nécropoles les plus anciennes nous ont-elles conservé des cadavres démembrés, suivant le rite osirien. Or les peuples primitifs admettent que le semblable produit le semblable : un magicien qui mutile une figurine de cire, blesse et tue à distance l'original du portrait; c'est un effet de magie imitative. Répéter sur un cadavre d'homme les mutilations jadis subies par Osiris, c'était agir directement sur le dieu lui-même; simuler sur une statue divine le démembrement d'Osiris, c'était le démembrer à nouveau. Autant de fois qu'il y aura célébration du culte, c'est-à-dire répétition du rite osirien, on infligera donc à l'Être bon un supplice renouvelé. A chaque sanglant mystère accompli dans une tombe ou un temple, en faveur d'un homme ou d'un dieu, Osiris subit sa passion, meurt, renaît. Il se sacrifie sur chaque autel.

Jusqu'à quel point ce sacrifice est-il conscient et volontaire? Jusqu'à quel point cet Osiris rédempteur s'immole-t-il pour racheter les hommes? Aux temps primitifs il apparaît probable que la divine victime ne s'offre pas d'elle-même en holocauste: elle y est plutôt contrainte, vaincue par la force des rites magiques. Mais, à l'époque des Pyramides, les textes indiquent un progrès dans la conception de ce rôle d'Osiris.

On a vu plus haut que, pour ranimer le cadavre du dieu, il fallut lui transférer la vie d'un animal sacrifié. Celui-ci était le plus souvent un animal dévoué à Set, naturellement l'*adversaire*[1] d'Osiris. Mais, voici le point intéressant. Le taureau, la gazelle ou l'oie, une fois que le sacrificateur les avait décapités et démembrés, se trouvaient dans l'état où Set avait mis Osiris, et d'où celui-ci était parti vers l'immortalité. Dès lors, la victime sacrifiée perd tout caractère hostile. Par la mort osirienne, elle s'est sanctifiée et rachetée; son âme, que

1. C'est le sens originel de notre mot hostie (d'*hostis*, ennemi).

l'immolation a dégagée du corps, se dirige vers le monde des dieux osiriens. Set et Osiris, la victime et le dieu, ne se distinguent plus l'un de l'autre et se rejoignent dans une immortalité pareille.

Ces idées, déjà subtiles, se retrouvent, clairement exposées, chez d'autres peuples, par exemple dans les rituels védiques. Les textes égyptiens leur donnent une expression obscure.

Le taureau, suppôt de Set, adversaire d'Osiris et sacrifié comme tel, est celui qui, après l'immolation, convoie Osiris au ciel, le porte sur son dos, prête sa peau pour en faire une voile à la barque divine qui mène au paradis. En somme, l'animal typhonien devient le sauveur, le libérateur, le père du défunt, ou même du dieu Osiris : « Ton père n'est point parmi les hommes; ton père, c'est la grande victime (le taureau) ». Osiris est même confondu avec le taureau : « C'est toi, le taureau du sacrifice ».

Si j'analyse bien le sens d'une interprétation qui est difficile, nous voilà loin de la conception des temps primitifs, où le rôle d'Osiris dans le culte était plutôt automatique et passif. Ici, le Rédempteur étend à son propre adversaire le bénéfice de ses souffrances; il entraîne dans la voie du salut l'ennemi dont il ne peut plus se séparer puisque le Mal fut la cause du Bien. Sans un Set meurtrier, les hommes auraient-ils connu Osiris Rédempteur?

Cette interprétation livre la clef d'autres passages obscurs des Rituels. Après le sacrifice sanglant, un repas est servi à Osiris, ou aux êtres divins et humains qui le représentent. Les offrandes liquides ou solides, pains, viandes, fruits, vins, laitages, qui passent sur la table du dieu portent le nom mystique « Œil d'Horus ». Autant dire qu'elles sont les filles d'Osiris, sa descendance, sa chair, puisque d'après la métaphysique égyptienne le dieu crée toute chose qu'il nomme et qu'*il voit*. Ce qu'on offre à Osiris — ou aux dieux osiriens qui reçoivent le même culte — c'est Osiris lui-même. C'est sa chair et son sang que le dieu partage entre les prêtres et les parents, sous l'espèce des offrandes. Cette nourriture sacrée prise en commun, cette communion, étend au clergé et aux assistants l'effet spirituel du divin sacrifice.

Les Livres sacrés nous offrent sur ces points des passages

suggestifs : « Osiris connaît le jour où il ne sera plus... »; n'est-ce point placer dans l'esprit du dieu la prescience de son agonie et la résignation à la mort? « C'est le cœur d'Osiris qui est dans tous les sacrifices... », ainsi définit-on l'immolation quotidienne du dieu [1]. « Tu es le père et la mère des hommes; ils vivent de ton souffle; ils mangent la chair de ton corps [2]... », commentaire expressif d'une des épithètes d'Osiris : « la grande victime ».

***

Tel est l'aboutissement de la « passion » d'Osiris.

Mais d'où venait cette conception? Comment expliquer l'origine de ce Héros bienfaiteur des hommes, trahi par son frère et ses sujets, qui trouve dans la mort même des armes contre la mort, et qui, loin de garder rancune à ses bourreaux, les fait bénéficier de ses souffrances, et délivre le monde de la terreur de l'au-delà?

Plutarque se moque d'Evehmère de Messine pour qui les héros divinisés sont des rois ou des chefs, ayant vécu aux temps très anciens, et il ajoute : « Quand vous entendrez toutes les fables que les Égyptiens racontent des dieux, qu'on vous dira qu'ils ont été coupés par morceaux, et qu'ils ont éprouvé beaucoup d'autres accidents semblables, ne pensez point que tout cela soit effectivement arrivé ».

La critique moderne est moins affirmative. Sans doute, nous n'admettons pas avec M. Amélineau que l'Abydos préhistorique recèle les tombeaux d'Horus et de Set, la sépulture d'Osiris et la tête détachée de son cadavre démembré. Mais d'autres savants, tels que M. Frazer, ont retrouvé soit dans la condition des rois chez les peuples de l'antiquité, soit dans des tribus de sauvages actuels, quelques-uns des traits qui caractérisent la légende d'Osiris. Il n'est pas rare qu'un roi, vivant ou mort, soit traité en victime expiatoire : le corps sacrifié, dépecé, est réparti par petits morceaux sur le plus de points possible du territoire afin d'assurer la protection magique ou la fertilité du sol.

1. *Livre des morts*, XVII.
2. Ostracon du Caire, publié par Erman.

On a dit encore qu'Osiris personnifiait le Nil qui s'unit avec Isis la terre; que Set-Typhon est la mer dans laquelle le Nil va se perdre en se divisant. Ou encore, Osiris représente le principe fécondant de toute humidité et Set-Typhon la sécheresse du désert. Osiris enfermé dans un coffre symboliserait l'affaiblissement et la décrue des eaux du Nil; Horus vainqueur de Set, l'inondation qui recouvre à nouveau les terres. Enfin Osiris est la lune, dont les vicissitudes ont été expliquées plus haut.

Dans toutes ces interprétations les anciens discernaient une part de vérité. Mais Plutarque rapporte encore, par acquit de conscience, une autre hypothèse à laquelle il n'ajoute aucune créance : « On dit qu'Osiris est enseveli quand on cache la semence dans la terre, qu'il retourne à la vie et se montre de nouveau lorsque les germes commencent à pousser ».

Cette explication paraît absurde à l'auteur du *De Iside et Osiride*; c'est celle cependant qui rallie mes préférences. On sait que les peuples agricoles à l'état primitif attribuent le changement des saisons et la fertilité périodique de la terre, ainsi que la mort de la végétation, à des esprits. Ceux-ci montent la garde autour des champs, les défendent même contre les hommes qui doivent user de ruse et de violence pour moissonner et vendanger, et finalement se résoudre à sacrifier l'esprit au moment de la récolte. Mais pour le retenir à l'endroit qu'il féconde, on enterre l'esprit du blé dans le sol même dont il était le gardien. D'ordinaire, on démembre aussi la statue, simulacre de l'esprit, et l'on sème à travers champs les morceaux qui favoriseront la germination. Au printemps suivant, le dieu revient à la vie avec les plantes pour reprendre son rôle de gardien et subir à nouveau le sacrifice la moisson venue [1].

Tous les traits essentiels du culte d'un Esprit de la Végétation, je crois les retrouver, avec M. Frazer [2], dans le mythe osirien. Osiris, ce fils de la Terre et du Ciel, qui fournissent à la végétation, l'une l'humus, l'autre l'humidité [3], semble avoir été un de ces dieux agraires qui chaque année, au

1. Pour le sacrifice agraire, cf. Hubert et Mauss, *Essai sur le Sacrifice*.

2. *Adonis, Attis, Osiris*, 1906.

3. Il ne pleut guère en Égypte; mais l'inondation, au dire des textes sacrés, provient des larmes d'Isis ou de Nouit, pleurant l'une son époux, l'autre son fils Osiris, dans le temps même où les blés sont coupés.

temps des moissons, sont démembrés sous la dent des faucilles et les coups des fléaux, puis enterrés pour les semailles et qui renaissent au printemps avec les pousses nouvelles. En dehors des faits déjà cités, je trouve d'autres confirmations de cette thèse. Par exemple, Osiris dans un conte populaire est appelé « l'âme des pains » (*Bataou*). Cette épithète caractérise à n'en pas douter un Esprit du Blé. Voici également le témoignage de Diodore : au moment de la moisson les paysans d'Égypte se lamentaient et invoquaient Isis en coupant la première gerbe; plus tard ils enterraient le grain avec les mêmes rites et gestes qu'ils accomplissaient en ensevelissant les défunts. Que conclure, sinon que la moisson, les semailles, la germination rappelaient à ces hommes la mise à mort, la sépulture, la renaissance d'Osiris?

Sans doute, cette figure est-elle trop complexe pour qu'aucune interprétation en éclaire à la fois tous les aspects. Néanmoins, l'hypothèse qu'Osiris fut, au moins primitivement, un dieu agraire, m'apparaît la plus conforme aux données de la légende et des textes. Ce spectacle grandiose de la mort et du renouveau des champs, qui nous émeut encore aujourd'hui, combien davantage dut-il frapper l'imagination neuve de nos ancêtres! Comment s'étonner que les Égyptiens aient incarné dans un dieu la grande détresse annuelle, et qu'à ce dieu du blé et du vin, nourrissant les hommes de son sang et de sa chair, ils aient attribué un geste héroïque et le caractère d'un Bienfaiteur? Osiris, en acceptant la passion, le démembrement et l'ensevelissement dans la terre, s'immolait pour le salut de tous, devenait un Rédempteur. Résigné et confiant, il montrait à l'humanité le chemin de la bonne mort : « Sois fidèle à la mort, nous dit aussi la Bible, et je te donnerai une couronne de vie ». Et Saint Paul répète : « Le corps est *semé* corruptible; il ressuscite glorieux ».

C'est cette analogie entre la destinée humaine et la vicissitude végétale, c'est l'espoir tenace d'un « renouveau » qui serait éternel que nous trouvons au fond de la pensée égyptienne, sous la forme — peu à peu épurée jusqu'au sublime — d'Osiris sauveur.

ALEXANDRE MORET

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LE PROCÈS D'AGRAM

Le 12 janvier 1909, le journal officiel du royaume de Croatie, *Narondé Noviné* (*Gazette du Peuple*), et le journal officieux du gouvernement croate, *Ustavnost Constitutionnalisme*), ont publié comme supplément une brochure in-8° de 107 pages compactes, intitulée *Réquisitoire du Procureur-général d'Agram contre Adam Pribitchévitch et cinquante-deux complices, accusés de haute trahison* : cinquante-trois conspirateurs dont le procureur-général réclame la pendaison, si l'on veut restaurer, dit-il, l'ordre en Croatie et assurer pour quelque temps le respect des lois et l'intégrité de la monarchie austro-hongroise.

Le *Réquisitoire* (*Obtuznica*) débute par la liste et l'état-civil de ces cinquante-trois criminels, — douze célibataires et quarante et un pères de famille ; parmi ceux-ci :

Vassa Loukatch	36 ans.	quatre	enfants.
Nicolas Militch	42 —	quatre	—
Djoura Iovanovitch. . . .	38 —	sept	—
Milosch Boroïevitch . . .	37 —	cinq	—
Douchan Trboukovitch. .	28 —	quatre	—
Lioubomir Vilitch	39 —	cinq	—
Djordjo Diouritch	49 —	quatre	—

Milé Tchoritch.	30 ans.	trois	enfants.
Demètre Ervatchanine . .	51 —	sept	—
Platon Solaritch	63 —	six	—
Steva Zoukanovitch . . .	41 —	cinq	—
Nicolas Ertsegovatz. . . .	38 —	dix	—

Étrange pays où des pères de sept et de dix enfants risquent la potence pour le service de leurs idées politiques! Et ce ne sont ni gens sans aveu, ni ouvriers des faubourgs, des mines ou des usines, ni étudiants, ni prolétaires, ni anarchistes, ni journalistes : seize petits commerçants et gens de métier, douze instituteurs, neuf propriétaires, bourgeois et paysans, sept fonctionnaires, six prêtres, deux médecins et un avocat... Voici leur crime, tel que le procureur-général l'expose dans les pages 4-12 de l'*Obtuznica* :

Les prévenus sont accusés d'avoir été, directement ou indirectement, en relations avec l'association politique *Slovenski Youg* de Belgrade, dont le but, sous prétexte d'affranchissement et d'union politique, sociale, nationale des Slaves méridionaux, est de propager et d'introduire dans les royaumes de Croatie, Slavonie et Dalmatie et en Bosnie-Herzégovine, l'idée d'un grand État serbe, puis, par une révolution générale dans ces pays et à l'aide des armées de Serbie et de Monténégro, d'arracher ces royaumes à la monarchie austro-hongroise et de les incorporer au royaume de Serbie, pour fonder un État serbe sous le sceptre du roi Pierre Ier Karageorgévitch.

Dans ces intentions, particulièrement depuis 1906, ils ont fondé sur le territoire du royaume de Croatie et Slavonie des organisations, tenu des réunions, discuté et décidé dans ces réunions les moyens d'introduire la propagande pan-serbe sur le territoire de ces royaumes, et, conformément à ces décisions, propagé des discours et répandu des imprimés, comme le calendrier *Vardar* et des journaux politiques de Belgrade, *Gazette du Peuple*, *Messager du Commerce*, le *Yougo-Slave*. Ils ont séduit le peuple de religion orthodoxe grecque, en lui apprenant que par la religion même il est « serbe », tout semblable au peuple du royaume de Serbie; qu'il doit s'unir avec celui-ci; que les royaumes de Croatie et de Slavonie et la Bosnie-Herzégovine sont des pays « serbes » et qu'elles doivent, même par la force, revenir au royaume de Serbie; que tout le territoire depuis Semlin jusqu'à l'Adriatique doit être serbe; que sur ces pays et royaumes règnera le roi Pierre Ier Karageorgévitch, qui les affranchira par l'épée des maux dont ils souffrent, et que le peuple alors sera content. Dans ces familles orthodoxes, ils ont

popularisé les emblèmes du royaume de Serbie, le drapeau du royaume de Serbie avec ou sans ces emblèmes, le portrait du roi de Serbie, Pierre Ier Karageorgévitch, les chansons qui glorifient le serbisme, la Serbie et le roi Pierre : ils ont enthousiasmé le peuple et l'ont détourné de ses devoirs jusqu'aux cris de : *Vive la Serbie! vive le roi Pierre Ier!* Ils ont rendu ce peuple tellement fou qu'il considère le roi Pierre comme son roi.

Dans le même but, ces organisations ont excité le peuple orthodoxe grec, par la diffusion des imprimés et par la voix de leurs orateurs, au boycottage économique et social de leurs concitoyens croates qui appartiennent à d'autres religions et même à la terreur (*teror* dans le texte) contre ceux-ci. Enfin ils ont tâché d'exclure des écoles et des mairies les fonctionnaires et les instituteurs qui ne professent pas la religion orthodoxe grecque ou restent inaccessibles à leur idée : dans l'administration des communes et des écoles, dans les affiches publiques et même sur les bornes kilométriques, ils ont introduit l'alphabet « serbe » (cyrillique) comme un signe extérieur de serbisme.

Tous les accusés, par une participation directe, soit publiquement, soit en secret, individuellement ou ensemble, par des intrigues, des offres, des excitations, des détournements, des paroles, des lettres, des imprimés, des images, des conseils et des actes, par la propagation des secrets et desseins menant à la révolte, ont accueilli et favorisé l'action qui tendrait à arracher les royaumes de Croatie, Slavonie et Dalmatie et la Bosnie-Herzégovine à l'union constitutionnelle et légale de la monarchie austro-hongroise, fomenté ainsi des dangers extérieurs à l'État et préparé la révolution et la guerre civile à l'intérieur. Par là, ils ont commis le crime de haute trahison, tel que le définit le paragraphe 58 du Code pénal, l. C, et que le punit le paragraphe 59, l. B.

En conséquence, il est requis :

I. — Que le procès se déroule devant le tribunal d'Agram;

II. — Que soient entendus les témoins dont les noms suivent (276 personnes, — plus Georges Nastitch);

III. — Que le tribunal retienne, comme preuves, les brochures *Mes Affaires* et *Finale*, de G. Nastitch, la *Géographie du royaume de Serbie* (Belgrade, 1906), le *Calendrier* 1908 de la *Gazette du Peuple*, le calendrier *Vardar* (1907) avec carte, le calendrier *Svoi Svomé*, ainsi que les journaux *Slovenski Youg*, n° 189, 1907, et *Serbobran* (*Défenseur des Serbes*);

IV. — Que le tribunal retienne, comme *corpora delicti*, les ouvrages confisqués, les images, drapeaux, tapis, gourdes et ustensiles en bois, verres et bouteilles, bonnets et chapeaux et autres objets, [portant les emblèmes serbes].

Vouloir pendre quarante et un pères de familles et douze célibataires, sur le vu de gourdes en bois, de tapis, de journaux, de brochures et de bouteilles, — pas une arme, pas une bombe, pas même un pétard, — ou sur la parole d'un procureur et de ses témoins, affirmant que les rêves de ces rebelles « tendent » à ruiner la monarchie austro-hongroise, que leurs discours et emblèmes « tendent » à la guerre civile et étrangère, que leurs lettres, menées et associations « tendent » au boycottage (mot fort malsonnant aujourd'hui aux oreilles de Vienne et de Buda-Pest) de tels ou tels de leurs concitoyens, — pas le moindre commencement d'exécution : comment le gouvernement de cette « Coalition » libérale, qui ameutait, il y a trois ans, l'opinion de l'Europe contre la tyrannie du Habsbourg et contre l'exploitation germanique, comment les Magyars en sont-ils arrivés là?

Sous les noms de Dalmatie, Croatie et Slavonie, la monarchie austro-hongroise possède une moitié environ des pays et des peuples serbes. Les influences de la culture italienne et de la religion catholique ont, à travers les siècles, différencié légèrement le Dalmate, sujet de Venise, et le Croate, « papiste », du Serbe qui gardait sa religion orthodoxe et ses relations avec le patriarche grec de Byzance. Mais les uns et les autres ont conservé le parler des aïeux, et c'est en réalité une langue unique, le serbo-croate, qui se parle de l'Adriatique aux Carpathes et de la Drave au Drin : Belgrade et Cettigné sont les deux capitales des Serbes indépendants; Agram devrait être la capitale unique des Serbo-Croates sujets du Habsbourg. Telle serait l'organisation légitime, et telle devrait être aussi la situation légale. Car en 1867-1868, les *Compromis*, échangés entre Vienne et Buda-Pest, puis entre Buda-Pest et Agram, — *Ausgleich* austro-hongrois et *Nagoda* hongro-croate, — avaient décidé que Dalmatie, Croatie et Slavonie formeraient un royaume « triunitaire », qui, tout en relevant de la couronne de Saint-Étienne et en ayant un certain nombre d' « affaires communes » avec l'État magyar et un certain nombre de députés au « parlement commun » de Buda-Pest, jouirait néanmoins de l'autonomie, aurait un gouvernement particulier (une sorte de vice-roi, un *ban*, chef de l'exécutif,

et trois *chefs de section*, ses ministres), une diète, un budget, une justice et sa langue officielle.

Jamais ces stipulations n'ont été respectées. Le Magyar, qui aurait dû réclamer la Dalmatie pour construire son royaume triunitaire, a laissé les Dalmates sous l'administration directe de Vienne, à condition que Vienne laissât les Serbo-Croates sous sa tyrannie. Le *ban*, nommé par le Habsbourg sur la proposition de Buda-Pest, est en réalité un satrape omnipotent que devrait contrôler la diète censitaire ; mais la pression officielle, le règne de l'arbitraire et de la délation, la corruption électorale et, surtout, la haine habilement entretenue entre Croates catholiques et Serbes orthodoxes, ont toujours rendu illusoire le contrôle de la diète et pratiquement assuré l'absolutisme policier du ban.

Jusqu'en 1905, une sorte de convention tacite s'était maintenue entre Vienne et Buda-Pest pour cet asservissement des Serbo-Croates. En 1905, les hommes d'État magyars, « coalisés » contre les prétentions de Vienne, craignirent, dans la guerre civile qui menaçait, que le Habsbourg ne renouvelât contre eux sa tactique de 1849 et ne lâchât sur leurs derrières une rébellion serbo-croate. Les chefs de « l'Indépendance » magyare promirent que désormais la *Nagoda* serait respectée et que l'autonomie d'Agram ne serait plus un vain mot, si les députés serbo-croates au parlement commun de Buda-Pest se joignaient contre la couronne à leurs collègues magyars. Par les « résolutions » de Fiume et de Zara, les fractions avancées des deux partis croate et serbe du royaume triunitaire enregistrèrent ces promesses et acceptèrent l'alliance électorale : en 1906, cette adhésion des Serbo-Croates donnait la victoire à la « Coalition » magyare, que l'empereur-roi était obligé d'appeler aux affaires (avril 1906), non sans lui imposer toutefois la renonciation préliminaire à la moitié de son programme [1].

Six mois, les Magyars tinrent leurs promesses ; pour la première fois, en avril 1906, les Serbo-Croates purent élire une diète qui ne fût pas entièrement composée de candidats officiels : 22 députés du « parti national », c'est-à-dire serviteurs à tout faire du gouvernement, magyarophiles ou, comme

1. Voir là-dessus le livre de M. R. Henry, *Des Monts de Bohême au Golfe persique*.

on dit là-bas, *magyarons*; 20 députés du « droit pur », c'est-à-dire du droit historique des seuls Croates à contrôler toute l'existence des pays et peuples serbes entre Drave et Drin, bref catholiques militants, ennemis des orthodoxes, et dont un juif de Francfort, converti au catholicisme, est le chef; 42 députés « résolutionnistes », c'est-à-dire partisans des « résolutions » de Fiume et de Zara, Serbo-Croates tenant pour l'alliance avec les Magyars, mais sous la promesse de l'autonomie et des privilèges fidèlement respectés et sous la règle de la *Nagoda*.

Mais les Magyars ont toujours pensé que leur « race supérieure » se devait à elle-même et aux autres humanités supérieures de ne pas se laisser régenter, asservir peut-être par cette tourbe d'êtres inférieurs que sont à leurs yeux les peuples slaves. Dans leur propre royaume, ils en revinrent bientôt aux tentatives et règlements de magyarisation contre les nationalités incorporées, Allemands, Roumains, Slovaques et Serbes, qui avaient l'audace de réclamer la liberté du vote, de l'école et de la langue. Un député slovaque, Iouriga, est condamné à deux ans de prison pour avoir excité ses électeurs contre la nation magyare : « J'ai souhaité l'application de la loi magyare de 1868 sur les nationalités. — Oui, mais vous l'avez souhaitée de façon hostile à l'État magyar. » Au parlement commun, malgré l'obstruction des députés non-magyars, une loi est votée, qui rend obligatoire l'enseignement du magyar dans toutes les écoles et impose aux instituteurs, même libres, le serment de fidélité à la patrie magyare, à sa constitution, à ses lois. Bref, dans leur État transleithan, les Magyars décident de traiter à nouveau les nationalités différentes, non comme des associées à droits et privilèges égaux, mais comme des mineures en tutelle et en dressage.

Dans le royaume conjoint de Croatie-Slavonie, les Magyars reprennent aussi leurs errements de suzeraineté. Après les élections de 1906, le ban Peïatchévitch avait accepté le programme des « résolutionnistes » : suffrage universel, liberté de la presse et du vote, réforme scolaire et fiscale. Mais Buda-Pest émet la prétention de régler dans son parlement commun certaines affaires proprement locales, qui ne doivent relever que de la diète d'Agram, et même de changer par une simple

loi de ce parlement le contrat bilatéral, la *Nagoda* de 1868. L'article 57 de la *Nagoda* stipule : « Sur le territoire de Croatie-Slavonie, la langue croate sera la langue officielle des employés du gouvernement commun. » Le parlement de Buda-Pest veut imposer le magyar comme langue des chemins de fer en Croatie-Slavonie. Les Quarante résolutionnistes, députés de Croatie-Slavonie au parlement commun, soutiennent durant cinq semaines une lutte violente contre la majorité magyare : obstruction, menaces : La loi est votée.

Les Quarante, quittent Buda-Pest : Agram les accueille par une démonstration populaire, qui irrite les Magyars. L'agitation gagne tout le pays serbo-croate. Malgré les ordres de Buda-Pest, le ban Peïatchévitch se déclare sans force contre l'unanimité de son peuple. Buda-Pest lui demande sa démission. On remplace ce vieil honnête homme par un Magyar, Rakodczay, et un décret des ministres de Buda-Pest impose la loi des chemins de fer votée par le parlement commun. Les manifestations continuent, plus violentes, dans les villes et même parmi les paysans. Quand la diète de Croatie se réunit à Agram en décembre 1907, douze motions sont présentées pour mettre le nouveau ban en accusation et déclarer nulle la loi des chemins de fer. Un télégramme de Buda-Pest dissout la diète. Mais le ban Rakodczay ne peut former son gouvernement: il est réduit à démissionner comme son prédécesseur. En janvier 1908, Buda-Pest croit avoir trouvé son homme dans la personne du baron Rauch, un « Croatisé » de descendance allemande. On lit dans le *Magyar Hirlap*, journal officieux de Buda-Pest, en date du 30 décembre 1908 :

En 1867, le baron Levin Rauch fut le premier ban constitutionnel de Croatie. Le grand homme d'État, Jules Andrassy, avait fait ce choix heureux. Le baron Rauch fut, au sens le plus strict du mot, un « unioniste » : ce Croate voulait implanter le magyarisme en Croatie, non par la seule intervention des petites gens, mais surtout par l'appel à la noblesse magyare et par la fondation des grandes propriétés; prenant les terres sous leur exploitation, les Magyars auraient travaillé utilement à tourner le peuple vers l'idée magyare.

C'est une heureuse fortune que, dans les critiques circonstances d'aujourd'hui, le gouvernail de la Croatie soit confié au fils de cet illustre ban; au baron Rauch, incombe le beau et vertueux devoir de réaliser les projets de son père : il faut, avant tout, réformer,

rénover la société croate, comme l'exigent les intérêts de la patrie magyare.

En arrivant de Buda-Pest, le ban Rauch est accueilli par de formidables démonstrations d'hostilité, auxquelles prennent part Serbes et Croates, catholiques et orthodoxes, tout ce peuple que les officieux de Vienne et Buda-Pest accusent, depuis six mois, de trahir leur devoir de loyalisme envers la double monarchie. La tactique du nouveau ban est de semer la division entre Serbes et Croates, de brouiller les deux moitiés de la majorité, « parti serbe » et « parti croate », dont l'union forme à la diète de Croatie le bloc « résolutionniste », et de tourner contre les Serbes seuls les dénonciations et la persécution officielles : il compte sur les haines de religion et sur le nationalisme proprement croate ; un déplacement de vingt voix suffirait pour faire passer la majorité à la diète, du bloc résolutionniste à la coalition magyaron-catholique. Le ban accuse donc le peuple orthodoxe de souhaiter un mouvement anti-dynastique, que les chefs du « parti serbe » auraient préparé et qui, enlevant au Habsbourg le royaume triunitaire, mettrait les catholiques sous un roi et sous un gouvernement orthodoxes, schismatiques. Ses premiers efforts n'aboutissent qu'à un échec. Les élections de février 1908, pour le remplacement des 85 membres de la diète dissoute, ramènent 56 « résolutionnistes », dont 21 Serbes, qui exigent du ban la preuve des accusations dirigées contre eux et protestent de leur loyalisme à l'égard du souverain. Polémiques. Injures : « Calomniateur ! menteur ! dénonciateur ! » Le ban provoque en duel le chef du « parti serbe ». Les témoins, choisis de part et d'autre, ne peuvent tomber d'accord ; mais dans une longue et minutieuse brochure, *Ueber die ritterliche, Affaire des Baron P. Rauch*, les témoins du Serbe établissent que l'adversaire a été incapable de répondre aux questions et démonstrations précises de leur client. Le ban sort de cette querelle un peu déconsidéré, discrédité. Buda-Pest le maintient pourtant. Et Vienne soudain a besoin de lui.

La révolution turque éclatant (22 juillet), M. d'Aerenthal prépare son opération bosniaque : pour gagner le consentement des Magyars à cette entreprise contre leurs cousins de Stamboul,

il n'est pas inutile de flatter leur haine du Serbe, d'éveiller leurs inquiétudes contre le « panserbisme » ; et pour justifier aux yeux de l'Europe ce coup de force, il est bon de montrer le « danger serbe », que font courir à l'intégrité austro-hongroise les menées des agitateurs : l'annexion de la Bosnie-Herzégovine ce n'est pas une offensive que prend M, d'Aerenthal; ce n'est que précaution défensive.

Alors paraissent à Agram deux brochures d'un ancien journaliste serbe, Georges Nastitch, *Mes Affaires* et *Finale*.

Georges Nastitch contait au public ses affaires les plus intimes, ses voyages en Serbie, son initiation au *Slovenski Youg*, sa participation au complot ourdi pour la libération et l'union de tous les Serbes, ses rapports avec les agents de ce complot répandus dans tout le pays, avec la cour et le gouvernement du roi Pierre; il donnait le « Statut révolutionnaire » d'une future fédération, qui réunirait tous les peuples de tous les États de la Yougo-Slavie, mais respecterait les droits, privilèges et traditions de chacun; il dénonçait les trois frères Valérian, Adam et Milan Pribitchevitch comme les auteurs ou propagateurs de ce « Statut révolutionnaire » — où, d'ailleurs, pas un mot ne tendait à d'autre révolution que le « maintien » des droits et privilèges actuels. C'est de ces brochures qu'est sorti le procès d'Agram. Au lieu d'arrêter et de mettre en jugement ce Georges Nastitch, qui s'avouait membre et fauteur du complot, le ban Rauch a choisi dans les villages serbes les parents et électeurs des députés du « parti serbe », les a emprisonnés, gardés cinq mois, malgré la loi de Croatie qui limite à trois mois la détention préventive, — et c'est dans les brochures de Georges Nastitch que le procureur va chercher ses preuves, sur le témoignage de Georges Nastitch qu'il échafaude tout son réquisitoire. L'annonce de ce procès, toujours différé, a permis au ban de ne pas convoquer la diète et de rétablir en Croatie un régime de terreur policière, tel que, seules, la Russie de Plehve ou la Lombardie de Silvio Pellico peuvent l'avoir connu.

Reprenons le *Réquisitoire*.

A la page 13, commence l' « Exposé des Motifs » généraux, qui ont présidé à la conjuration :

Le nom « serbe » était, il y a quelques années, inconnu de la masse

du peuple, surtout du paysan et, plus spécialement, des orthodoxes, qui se disaient « orthodoxes grecs » et non pas « orthodoxes serbes » et n'avaient jamais eu ni l'idée d'identifier religion et nationalité, ni la moindre notion de leur parenté avec les Serbes du royaume de Serbie... L'Église orthodoxe grecque n'avait point alors de drapeau : c'est récemment que les popes lui ont donné le drapeau serbe... Cette population ne connaissait même pas l'alphabet cyrillique... Tout cela a été confirmé par les témoins interrogés durant l'instruction...

L'histoire même nous apprend que la population orthodoxe n'est pas venue de Serbie, donc qu'elle est d'origine, non pas serbe, mais croate, pour une part, et valaque, pour une autre part...

Les Serbes en Croatie-Slavonie ne sont donc que l'œuvre artificielle d'une propagande politique... Cette propagande « panserbe » s'est servie de l'Église et de l'École... Elle a répandu partout que tout orthodoxe grec était Serbe et qu'il ne saurait exister de Croate orthodoxe... Elle a acclimaté les emblèmes, le drapeau et l'alphabet serbes et la *Slava*, fête du patron familial et non personnel... Elle a importé des chansons serbes, la fête de Saint Sava avec démonstrations et discours... Elle a « semé » dans la population l'histoire de Serbie, les chansons sur l'émigration des Serbes, sur l'ancien empire serbe, sur la bataille de Kossovo, sur les empereurs Douchan, Lazare et autres, sur les exploits de Marko Kralievitch et autres héros, en invitant le peuple de prendre pour modèle ces serviteurs de la Grande Serbie... L'instruction judiciaire a confirmé tous ces faits...

Cette propagande est devenue plus active depuis l'avènement du roi Pierre Ier... La *Géographie du Royaume de Serbie* (Belgrade, 1906, pour la 4e classe de l'école primaire) enseigne que « le peuple serbe occupe le royaume de Serbie, le Monténégro, la Vieille Serbie, la Macédoine, la Bosnie-Herzégovine, la Dalmatie, l'Istrie, *la Croatie*, *la Slavonie*, *la Syrmie*, le district de Batchka, le Banat et certains cantons de Widdin et de Sofia : la Serbie et le Monténégro sont libres : les autres sous la domination étrangère. » Cette même *Géographie* appelle le royaume triunitaire une trinité de « royaumes serbes »... La *Gazette du Peuple* de Belgrade définit ainsi *les Serbes et les pays serbes* : « Dans tous les pays serbes, il y a dix millions d'âmes dont trois millions seulement en Serbie et au Monténégro; une partie minime de notre peuple est affranchie; plus de six millions de Serbes demeurent encore sous la domination étrangère »... La même *Gazette* recommande aux peuples serbes de redevenir grands et célèbres, de reformer un grand et puissant État comme avant la bataille de Kossovo, et elle ajoute : « Nous tendons, nous tous, Serbes, à cette union; mais il ne suffit pas de tendre; il faut travailler à cet avenir de bonheur »... Le *Serbobran*, le principal organe du parti serbe en Croatie, affirme que « de tous les Serbes,

le facteur le plus compétent pour les intérêts serbes est le royaume de Serbie »...

La *Kolo Srbski Sestara* (Société des Sœurs Serbes) vend en Serbie des calendriers, et récolte de l'argent qu'elle distribue hors de Serbie pour le service de l'idée serbe... Le *Privrednik* (*le Laboureur*), société serbe de Croatie, envoie des enfants orthodoxes en d'autres pays serbes pour apprendre les divers métiers; on forme aussi des familles purement serbes, dévouées à la propagande panserbe... Le *Soko* (*les Aigles*), société de gymnastique d'Agram, n'admet que des Serbes, affilés à la même propagande...

Telles sont les organisations publiques avouées. Mais elles ne sont que la suite d'un plan secret qu'a dressé le *Slovenski Youg* et que font connaître les brochures de Georges Nastitch...

Suit une longue analyse des dires et dénonciations de Georges Nastitch... A la page 28, commence l'exposé des griefs contre chacun des accusés. Cet exposé géographique, groupant par district les faits et dires délictueux, remplit quatre-vingts pages. Voici trois exemples; je cite en abrégeant, mais sans changer ni ajouter un mot :

Affaire de Kostaïnitsa. — Les Croates catholiques reçoivent des lettres de menaces s'ils ne se reconnaissent pas Serbes : ces lettres injurient l'empereur François-Joseph et glorifient le roi Pierre... Le lendemain, un citoyen de Kostaïnitsa dénonce aux autorités la première exécution de ces menaces; son vignoble a été coupé, et son gardien, attaqué et blessé. A l'instruction, le gardien avoue avoir écrit lui-même les lettres de menaces et s'être blessé lui-même, afin de provoquer une enquête contre les Serbes orthodoxes dont les sentiments panserbes l'irritaient... Tout de même, cet aveu du gardien laisse un doute tout à fait légitime sur l'origine de toutes les lettres de menaces : un grand nombre a dû être rédigé et répandu par les orthodoxes. Le gardien de vignoble ayant disparu, on n'a pu arriver là-dessus à aucune certitude.

Affaire de Novagradichka. — Le peuple parle souvent de « droits serbes » et vante le bonheur du royaume de Serbie. Le peuple espère que le temps et quelque bienfaiteur lui apporteront la liberté : si une guerre austro-serbe éclatait pour la Bosnie-Herzégovine, ce peuple devrait se révolter, disent-ils, sur les derrières de l'armée, car la Bosnie ne peut pas appartenir à François-Joseph. A toutes occasions, le peuple déploie le drapeau, chante des chansons serbes et crie : *Vive le roi Pierre!* Il nie l'existence d'une nationalité croate... Les témoins affirment que le peuple est convaincu de la future annexion du royaume triunitaire au royaume de Serbie... Ce mouvement a

commencé il y a deux ans : le cultivateur Milé Mitritch y a beaucoup contribué. Il est allé souvent à la ville voisine, Novagradichka, chez quatre Serbes, dont deux médecins, qui sont connus comme des apôtres de la propagande. Ces médecins sont aussi venus chez Mitritch....

Affaire de Darouvar. — A l'automne de 1906, le curé Solaritch est allé à Belgrade; à son retour, il a commencé de travailler pour le serbisme, s'abouchant avec des correspondants — tous emprisonnés aujourd'hui. — Ces réunions ont abouti à la formation d'un comité du « parti serbe », dont le curé a été nommé président. Une organisation politique au service du parti serbe existait déjà et était en correspondance avec le comité directeur. Mais c'est depuis le retour du curé Solaritch que l'agitation serbe a commencé, que les chansons serbes ont été chantées et que l'on entend dire aux orthodoxes : « Nous sommes des Serbes! » Solaritch a fait déployer publiquement des drapeaux serbes... De tous les témoignages, il ressort clairement que le curé Solaritch a des sentiments antidynastiques...

La loi du royaume de Croatie reconnaît l'usage de l'alphabet cyrillique dans la vie publique et privée, du drapeau serbe dans les fêtes religieuses et laïques, sur les édifices du culte, des communes et des particuliers : c'est sous des arcs décorés de drapeaux serbes qu'officiellement l'empereur François-Joseph et ses ministres sont reçus à Agram et à Karlowitz ; la loi appelle la religion « orthodoxe serbe »... Le principal témoin dans ce progrès d'Agram, Georges Nastitch, a été aussi le principal témoin dans le procès de Cettigné, quand le gouvernement et la cour du prince Nicolas — sous les inspirations de Vienne, — accusaient le roi Pierre Karageorgévitch d'envoyer des bombes à son terrible beau-père : vingt innocents furent condamnés; Radovitch, revenu de Paris pour se présenter devant ses juges, fut gratifié de quinze ans de bagne. Puis, Vienne annexant la Bosnie-Herzégovine, le général monténégrin Voukotitch alla renouer à Belgrade l'amitié des deux peuples et des deux dynasties; mais les victimes de Georges Nastitch sont toujours en prison.

Les Magyars, durant notre « affaire », furent les plus ardents de nos amis à nous prêcher l'amour de la justice et de la vérité : notre amitié, très sincère et très profonde, nous autorise peut-être à les mettre en garde aujourd'hui!

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LA CHEMISE[1]

— CONTE —

C'était un jeune berger nonchalamment étendu sur l'herbe de la prairie et charmant sa solitude aux sons du chalumeau... On lui avait enlevé de force ses habits, mais... (*Grand Dictionnaire de* Pierre Larousse, article *Chemise*; t. IV, p. 5, col. 4.)

I

Christophe V n'était pas un mauvais roi. Il observait exactement les règles du gouvernement parlementaire et ne résistait jamais aux volontés des Chambres. Cette soumission ne lui coûtait pas beaucoup, car il s'était aperçu que, s'il y a plusieurs moyens d'arriver au pouvoir, il n'y en a pas deux de s'y maintenir ni deux façons de s'y comporter, que ses ministres, quels que fussent leur origine, leurs principes, leurs idées, leurs sentiments, gouvernaient tous d'une seule et même façon et que, en dépit de certaines divergences de pure forme, ils se répétaient les uns les autres avec une uniformité rassurante. Aussi portait-il sans hésitation aux affaires tous ceux que les Chambres lui désignaient, préférant toutefois les révolutionnaires comme plus ardents à imposer leur autorité.

Pour sa part, il s'occupait surtout des affaires extérieures. Il faisait fréquemment des voyages diplomatiques, dînait et chassait avec les rois ses cousins et se vantait d'être le meilleur

1. *Published February fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.

ministre des affaires étrangères qu'on pût rêver. A l'intérieur, il se soutenait aussi bien que le permettait le malheur des temps. Il n'était ni très aimé ni très estimé de son peuple, ce qui lui assurait l'avantage précieux de ne jamais donner de déceptions. Exempt de l'amour public, il n'était point menacé de l'impopularité assurée à quiconque est populaire.

Son royaume était riche. L'industrie et le commerce y florissaient sans toutefois s'étendre de façon à inquiéter les nations voisines. Ses finances surtout commandaient l'admiration. La solidité de son crédit semblait inébranlable; les financiers en parlaient avec enthousiasme, avec amour et les yeux mouillés de larmes généreuses. Quelque honneur en rejaillissait sur le roi Christophe.

Le paysan le rendait responsable des mauvaises récoltes; mais elles étaient rares. La fertilité du sol et la patience des laboureurs faisaient ce pays abondant en fruits, en blés, en vins, en troupeaux. Les ouvriers des usines, par leurs revendications continues et violentes, effrayaient les bourgeois qui comptaient sur le roi pour les protéger contre la révolution sociale; les ouvriers, de leur côté, ne pouvaient point le renverser, car ils étaient les plus faibles, et n'en avaient guère envie, ne voyant pas ce qu'ils gagneraient à sa chute. Il ne les soulageait point ni ne les opprimait davantage, afin qu'ils fussent toujours une menace et jamais un danger.

Ce prince pouvait compter sur l'armée : elle avait un bon esprit. L'armée a toujours un bon esprit; toutes les mesures sont prises pour qu'elle le garde; c'est la première nécessité de l'État. Car, si elle le perdait, le gouvernement serait aussitôt renversé. Le roi Christophe protégeait la religion. A vrai dire, il n'était pas dévot, et, pour ne point penser contrairement à la foi, il prenait l'utile précaution de n'en examiner jamais aucun article. Il entendait la messe dans sa chapelle et n'avait que des égards et des faveurs pour ses évêques, parmi lesquels se trouvaient trois ou quatre ultramontains qui l'abreuvaient d'outrages. La bassesse et la servilité de sa magistrature lui inspiraient un insurmontable dégoût. Il ne concevait pas que ses sujets les pussent supporter; mais ces juges rachetaient leur honteuse faiblesse envers les forts par une inflexible dureté à l'égard des faibles. Leur sévérité rassurait les intérêts et commandait le respect.

Christophe V avait remarqué que ses actes ou ne produisaient pas d'effet appréciable ou produisaient des effets contraires à ceux qu'il en attendait. Aussi agissait-il peu. Ses ordres et ses décorations étaient son meilleur instrument de règne. Il les décernait à ses adversaires, qui en étaient avilis, et satisfaits.

La reine lui avait donné trois fils. Elle était laide, acariâtre, avare et stupide, mais le peuple, qui la savait délaissée et trompée par le roi, la poursuivait de louanges et d'hommages. Après avoir recherché une multitude de femmes de toutes les conditions, le roi se tenait le plus souvent auprès de madame de la Poule, avec laquelle il avait des habitudes. En femmes il eût toujours aimé la nouveauté; mais une femme nouvelle n'était plus une nouveauté pour lui et la monotonie du changement lui pesait. De dépit, il retournait à madame de la Poule et ce « déjà vu » qui lui était fastidieux chez celles qu'il voyait pour la première fois, il le supportait moins mal chez une vieille amie. Cependant elle l'ennuyait avec force et continuité. Parfois, excédé de ce qu'elle se montrât toujours fadement la même, il essayait de la varier par des déguisements et la faisait habiller en Tyrolienne, en Andalouse, en Chinoise, en religieuse, sans cesser un moment de la trouver insipide.

Sa grande occupation était la chasse, fonction héréditaire des rois et des princes qui leur vient des premiers hommes, antique nécessité devenue un divertissement, fatigue dont les grands font un plaisir. Il n'est plaisir que de fatigue. Christophe V chassait six fois par semaine.

Un jour, en forêt, il dit à M. de Quatrefeuilles, son premier écuyer :

— Quelle misère de courre le cerf!

— Sire, — lui répondit l'écuyer, — vous serez bien aise de vous reposer après la chasse.

— Quatrefeuilles, — soupira le roi, — je me suis plu d'abord à me fatiguer, puis à me reposer. Maintenant je ne trouve d'agrément ni à l'un ni à l'autre. Toute occupation a pour moi le vide de l'oisiveté, et le repos me lasse comme un pénible travail.

Après dix ans d'un règne sans révolutions ni guerres, tenu enfin par ses sujets pour un habile politique, érigé en arbitre

des rois, Christophe V ne goûtait nulle joie au monde. Plongé dans un abattement profond, il lui arrivait souvent de dire :

— J'ai constamment des verres noirs devant les yeux, et, sous les cartilages de mes côtes, je sens un rocher où s'assied la tristesse.

Il perdait le sommeil et l'appétit.

— Je ne puis plus manger, — disait-il à M. de Quatrefeuilles, devant son couvert auguste de vermeil. — Hélas! ce n'est pas le plaisir de la table que je regrette, je n'en ai jamais joui : ce plaisir, un roi ne le connut jamais. J'ai la plus mauvaise table de mon royaume. Il n'y a que les gens du commun qui mangent bien; les riches ont des cuisiniers qui les volent et les empoisonnent. Les plus grands cuisiniers sont ceux qui volent et empoisonnent le plus et j'ai les premiers cuisiniers d'Europe. Pourtant j'étais gourmand, de mon naturel, et j'eusse, comme un autre, aimé les bons morceaux, si mon état l'eût permis.

Il se plaignait de maux de reins et de pesanteurs d'estomac, se sentait faible, avait la respiration courte et des battements de cœur. Par moments, les insipides bouffées d'une chaleur molle lui montaient au visage.

— Je ressens — disait-il — un mal sourd, continu, tranquille, auquel on s'habitue et que traversent, de temps à autre, les éclairs d'une douleur fulgurante. De là ma stupeur et mon angoisse.

La tête lui tournait; il avait des éblouissements, des migraines, des crampes, des spasmes et des élancements dans les flancs qui lui coupaient la respiration.

Les deux premiers médecins du roi, le professeur Saumon et le docteur Machellier, diagnostiquèrent la neurasthénie.

— Unité morbide mal dégagée! dit le professeur Saumon. Entité nosologique insuffisamment définie, par là même insaisissable...

Le professeur Machellier l'interrompit :

— Dites, Saumon, véritable Protée pathologique qui, comme le Vieillard des Mers, se transforme sans cesse sous l'étreinte du praticien et revêt les figures les plus bizarres et les plus terrifiantes; tour à tour vautour de l'ulcère stomacal ou serpent de la néphrite, soudain elle dresse la face jaune de

l'ictère, montre les pommettes rouges de la tuberculose ou crispe des mains d'étrangleuse qui feraient croire qu'elle a hypertrophié le cœur; enfin elle présente le spectre de tous les maux funestes au corps humain, jusqu'à ce que, cédant à l'action médicale et s'avouant vaincue, elle s'enfuie sous sa véritable figure de singe des maladies.

Le docteur Saumon était beau, gracieux, charmant, aimé des dames en qui il s'aimait. Savant élégant, médecin mondain, il reconnaissait encore l'aristocratie dans un cæcum et dans un péritoine et observait exactement les distances sociales qui séparent les utérus. Le professeur Machellier, petit, gros, court, en forme de pot, parleur abondant, était plus fat que son collègue Saumon. Il avait les mêmes prétentions et plus de peine à les soutenir. Ils se haïssaient; mais, s'étant aperçus qu'en se combattant l'un l'autre ils se détruisaient tous deux, ils affectaient une entente parfaite et une communion plénière de pensées : l'un n'avait pas plutôt exprimé une idée que l'autre la faisait sienne. Bien qu'ayant de leurs facultés et de leur intelligence une mésestime réciproque, ils ne craignaient pas de changer entre eux d'opinion, sachant qu'ils n'y risquaient rien et ne perdraient ni ne gagneraient au change, puisque c'étaient des opinions médicales. Au début, la maladie du roi ne leur causait pas d'inquiétude. Ils comptaient que le malade en guérirait pendant qu'ils le soigneraient et que cette coïncidence serait notée à leur avantage. Ils prescrivirent d'un commun accord une vie sévère (*Quibus nervi dolent Venus inimica*), un régime tonique, de l'exercice en plein air, l'emploi raisonné de l'hydrothérapie. Saumon, à l'approbation de Machellier, préconisa le sulfure de carbone et le chlorure de méthyle; Machellier, avec l'acquiescement de Saumon, indiqua les opiacés, le chloral et les bromures.

Mais plusieurs mois s'écoulèrent sans que l'état du roi parût s'amender si peu que ce fût. Et bientôt les souffrances devinrent plus vives.

— Il me semble, — leur dit un jour Christophe V étendu sur sa chaise longue, — il me semble qu'une nichée de rats me grignotent les entrailles, pendant qu'un nain horrible, un kobold en capuchon, tunique et chausses rouges, descendu dans mon estomac, l'entame à coups de pic et le creuse profondément.

— Sire, — dit le docteur Saumon, — c'est une douleur sympathique.

— Je la trouve antipathique, — répondit le roi.

Le professeur Machellier intervint :

— Ni l'estomac, Sire, ni l'intestin de Votre Majesté n'est malade, et, s'ils vous causent une souffrance, c'est, disons-nous, par sympathie avec votre plexus solaire, dont les innombrables filets nerveux, emmêlés, embrouillés, tiraillent dans tous les sens l'intestin et l'estomac comme autant de fils de platine incandescent.

— La neurasthénie, — dit Machellier, — véritable Protée pathologique...

Mais le roi les congédia tous deux.

Quand ils furent partis :

— Sire, — dit M. de Saint-Sylvain, premier secrétaire des commandements, — consultez le docteur Rodrigue.

— Oui, Sire, — dit M. de Quatrefeuilles, — faites appeler le docteur Rodrigue. Il n'y a que cela à faire.

A cette époque le docteur Rodrigue étonnait l'univers. On le voyait presque en même temps dans tous les pays du globe. Il faisait payer ses visites d'un prix tel que les milliardaires reconnaissaient sa valeur. Ses confrères du monde entier, quoi qu'ils pussent penser de son savoir et de son caractère, parlaient avec respect d'un homme qui avait porté à une hauteur inouïe jusque-là les honoraires des médecins; plusieurs préconisaient ses méthodes, prétendant les posséder et les appliquer à prix réduits et contribuaient ainsi à sa célébrité mondiale. Mais comme le docteur Rodrigue se plaisait à exclure de sa thérapeutique les produits de laboratoire et les préparations des officines pharmaceutiques, comme il n'observait jamais les formules du codex, ses moyens curatifs présentaient une bizarrerie déconcertante et des singularités inimitables.

M. de Saint-Sylvain, qui ne connaissait pas Rodrigue, avait en lui une foi absolue et y croyait comme en Dieu.

Il supplia le roi de faire appeler le docteur qui opérait des miracles. Ce fut en vain.

— Je m'en tiens — dit Christophe V — à Saumon et Machellier. Je les connais, je sais qu'ils ne sont capables

de rien; tandis que je ne sais pas ce dont est capable ce Rodrigue.

II

Le roi n'avait jamais beaucoup aimé ses deux médecins ordinaires. Après six mois de maladie, ils lui devinrent tout à fait insupportables; du plus loin qu'il voyait les belles moustaches qui couronnaient le sourire éternel et victorieux du docteur Saumon et les deux cornes de cheveux noirs collées sur le crâne de Machellier, il grinçait des dents et détournait farouchement le regard. Une nuit, il jeta par la fenêtre leurs potions, leurs globules et leurs poudres, qui remplissaient la chambre d'une odeur fade et triste. Non seulement il ne fit plus rien de ce qu'ils lui ordonnaient, mais encore il prit grand soin d'observer au rebours leurs prescriptions : il demeurait étendu quand ils lui recommandaient l'exercice, s'agitait quand ils lui ordonnaient le repos, mangeait quand ils le mettaient à la diète, jeûnait quand ils préconisaient la suralimentation; et montrait à madame de la Poule une ardeur si inusitée qu'elle n'en pouvait croire le témoignage de ses sens et pensait rêver. Pourtant il ne guérissait point, tant il est vrai que la médecine est un art décevant et que ses préceptes, en quelque sens qu'on les prenne, sont également vains. Il n'en allait pas plus mal, mais il n'en allait pas mieux.

Ses douleurs abondantes et variées ne le quittaient pas. Il se plaignait de ce qu'une fourmilière s'était établie dans son cerveau et que cette colonie industrieuse et guerrière y creusait des galeries, des chambres, des magasins, y transportait des vivres, des matériaux, y déposait des œufs par milliards, y nourrissait les jeunes, y soutenait des sièges, donnait, repoussait des assauts, s'y livrait des combats acharnés. Il sentait, disait-il, quand une guerrière tranchait de ses mandibules acérées le dur et mince corselet de l'ennemie.

— Sire, — lui dit M. de Saint-Sylvain, — faites venir le docteur Rodrigue. Il vous guérira sûrement.

Mais le roi haussa les épaules et, dans un moment de faiblesse et d'absence, il redemanda des potions et se remit au régime. Il ne retourna plus chez madame de la Poule et prit

avec zèle des pilules de nitrate d'aconitine qui étaient alors dans leur claire nouveauté et leur radieuse jeunesse. A la suite de cette abstinence et de ces soins, il fut saisi d'un tel accès de suffocation que la langue lui sortait de la bouche et les yeux de la tête. On mettait son lit debout comme une horloge et son visage congestionné y faisait un cadran rouge.

— C'est le plexus cardiaque qui est en pleine révolte, — dit le professeur Machellier.

— En grande effervescence, — ajouta le docteur Saumon.

M. de Saint-Sylvain trouva l'occasion bonne pour recommander une fois encore le docteur Rodrigue, mais le roi déclara qu'il n'avait pas besoin d'un médecin de plus.

— Sire, — répliqua Saint-Sylvain, — le docteur Rodrigue n'est pas un médecin.

— Ah! — s'écria Christophe V, — ce que vous dites là, monsieur de Saint-Sylvain, est tout à son avantage et me prévient en sa faveur. Il n'est pas médecin? Qu'est-il?

— Un savant, un homme de génie, Sire, qui a découvert les propriétés inouïes de la matière à l'état radiant et qui les applique à la médecine.

Mais, d'un ton qui ne souffrait pas de réplique, le roi invita le secrétaire de ses commandements à ne lui plus parler de ce charlatan.

— Jamais, — fit-il, — jamais je ne le recevrai, jamais!...

Christophe V passa l'été d'une façon supportable. Il fit une croisière à bord d'un yacht de deux cents tonneaux, avec madame de la Poule habillée en pêcheuse de crevettes. Il y reçut à déjeuner un président de république, un roi et un empereur et y assura, de concert avec eux, la paix du monde. Il lui était fastidieux de fixer les destins des peuples; mais, ayant trouvé dans la cabine de madame de la Poule un vieux roman pour les petites ouvrières, il le lut avec un intérêt passionné qui, durant quelques heures, lui procura l'oubli délicieux des choses réelles. Enfin, hors quelques migraines, des névralgies, des rhumatismes et l'ennui de vivre, il se porta passablement. L'automne le rendit à ses anciennes tortures. Il endurait l'horrible supplice d'un homme pris dans les glaces depuis les pieds jusqu'à la ceinture et le buste enveloppé de flammes. Pourtant ce qu'il subissait avec plus d'horreur encore et

d'épouvante, c'était des sensations qu'il ne pouvait exprimer, des états indicibles. Il y en avait, disait-il, qui lui faisaient dresser les cheveux sur la tête. Il était dévoré d'anémie et sa faiblesse croissait chaque jour sans diminuer sa capacité de souffrir.

— Monsieur de Saint-Sylvain, — dit-il, un matin, après une mauvaise nuit, — vous m'avez plusieurs fois parlé du docteur Rodrigue. Faites-le venir.

Le docteur Rodrigue était, à ce moment-là, signalé au Cap, à Melbourne et à Saint-Pétersbourg. Des câblogrammes et des radiogrammes furent aussitôt envoyés dans ces directions. Une semaine ne s'était pas écoulée que le roi réclamait le docteur Rodrigue avec instance. Les jours qui suivirent, il demandait à toute minute : « Ne viendra-t-il pas bientôt? » On lui représenta que Sa Majesté n'était pas un client à dédaigner et que Rodrigue voyageait avec une rapidité prodigieuse. Mais rien ne pouvait calmer l'impatience du malade.

— Il ne viendra pas, — soupirait-il ; — vous verrez qu'il ne viendra pas !

Une dépêche arriva de Gênes, annonçant que Rodrigue prenait passage à bord du *Preussen*. Trois jours après, le docteur mondial, après avoir fait à ses collègues Saumon et Machellier une visite de déférence insolente, se présenta au palais.

Il était plus jeune et plus beau que le docteur Saumon, avec un air plus fier et plus noble. Par respect pour la nature, à laquelle il obéissait en toutes choses, il laissait croître ses cheveux et sa barbe et ressemblait à ces philosophes antiques que la Grèce a figurés dans le marbre.

Ayant examiné le roi :

— Sire, — dit-il, — les médecins, qui parlent des maladies comme les aveugles des couleurs, disent que vous avez une neurasthénie ou faiblesse des nerfs. Mais, quand ils auront reconnu votre mal, ils n'en seront pas plus propres à le guérir, car un tissu organique ne se peut reconstituer que par les moyens que la nature a employés pour le constituer, et ces moyens, ils les ignorent. Or quels sont les moyens, quels sont les procédés de la nature? Elle ne connaît ni la main ni l'outil; elle est subtile, elle est spirituelle; elle emploie à ses plus puissantes, à ses plus massives constructions les parti-

cules infiniment ténues de la matière, l'atome, le protyle. D'un impalpable brouillard elle fait des rochers, des métaux, des plantes, des animaux, des hommes. Comment? par attraction, gravitation, transpiration, pénétration, imbibition, endosmose, capillarité, affinité, sympathie. Elle ne forme pas un grain de sable autrement qu'elle n'a formé la voie lactée : l'harmonie des sphères règne dans l'un comme dans l'autre; ils ne subsistent tous deux que par le mouvement des parcelles qui les composent et qui est leur âme musicale, amoureuse et toujours agitée. Entre les étoiles du ciel et les poussières qui dansent dans le rayon de soleil il n'y a aucune différence de structure, et la moindre de ces poussières est aussi admirable que Sirius, car la merveille dans tous les corps de l'univers est l'infiniment petit qui les forme et les anime. Voilà comment travaille la nature. De l'imperceptible, de l'impalpable, de l'impondérable elle a tiré le vaste monde accessible à nos sens et que notre esprit pèse et mesure, et ce dont elle nous a faits nous-mêmes est moins qu'un souffle. Opérons comme elle au moyen de l'impondérable, de l'impalpable, de l'imperceptible, par attraction amoureuse et pénétration subtile. Voilà le principe. Comment l'appliquer au cas qui nous occupe? Comment redonner la vie aux nerfs épuisés, c'est ce qu'il nous reste à examiner.

» Et d'abord, qu'est-ce que les nerfs? Si nous en demandons la définition, le moindre physiologiste, que dis-je? un Machellier, un Saumon nous la donnera. Qu'est-ce que les nerfs? Des cordons, des fibres qui partent du cerveau et de la moelle épinière et vont se distribuer dans toutes les parties du corps pour transmettre les excitations sensorielles et faire agir les organes moteurs. Ils sont donc sensation et mouvement. Cela suffit pour nous en faire connaître la constitution intime, pour nous en révéler l'essence : de quelque nom qu'on la nomme, elle est identique à ce que, dans l'ordre des sensations, nous appelons joie, et, dans l'ordre moral, bonheur. Où se trouvera un atome de joie et de bonheur, là se trouvera la substance réparatrice des nerfs. Et quand je dis un atome de joie, je désigne un objet matériel, une substance définie, un corps susceptible de passer par les quatre états, solide, liquide, gazeux et radiant, un corps dont on peut déterminer le poids

atomique. La joie et la tristesse dont les hommes, les animaux et les plantes éprouvent les effets depuis l'origine des choses sont des substances réelles; elles sont matière, puisqu'elles sont esprit et que, sous ses trois aspects, mouvement, matière, intelligence, la nature est une. Il ne s'agit donc plus que de se procurer en quantité suffisante des atomes de joie et de les introduire dans l'organisme par endosmose et aspiration cutanée. C'est pourquoi je vous prescris de porter la chemise d'un homme heureux.

— Quoi! — s'écria le roi, — vous voulez que je porte la chemise d'un homme heureux?

— Sur la peau, Sire, afin que votre cuir avide aspire les particules de bonheur que les glandes sudoripares de l'homme heureux auront exhalées par les canaux excréteurs de son derme prospère. Car vous n'ignorez pas les fonctions de la peau : elle aspire et expire et opère des échanges incessants avec le milieu où elle est placée.

— C'est le remède que vous m'ordonnez, monsieur Rodrigue.

— Sire, on n'en saurait ordonner de plus rationnel. Je ne trouve rien dans le codex qui le puisse remplacer. Ignorant la nature, incapables de l'imiter, nos potards ne fabriquent dans leurs officines qu'un petit nombre de médicaments, toujours redoutables et non pas toujours efficaces. Les médicaments que nous ne savons pas faire, il faut bien les prendre tout faits, comme les sangsues, le climat de la montagne, l'air de la mer, les eaux thermales naturelles, le lait d'ânesse, la peau de chat sauvage et les humeurs exsudées par un homme heureux... Ne savez-vous donc pas qu'une pomme de terre crue qu'on porte dans sa poche ôte les douleurs rhumatismales? Vous ne voulez pas d'un remède naturel; il vous faut des remèdes artificiels ou chimiques, des drogues; il vous faut des gouttes et des poudres : vous avez donc beaucoup à vous en louer, de vos poudres et de vos gouttes?...

Le roi s'excusa et promit d'obéir.

Le docteur Rodrigue, qui avait déjà gagné la porte, se retourna :

— Faites-la légèrement chauffer, — dit-il, — avant de vous en servir.

III

Pressé de revêtir cette chemise dont il attendait sa guérison, Christophe V fit appeler M. de Quatrefeuilles, son premier écuyer, et M. de Saint-Sylvain, secrétaire de ses commandements, et les chargea de la lui procurer dans le moins de temps qu'il leur serait possible. Il fut convenu qu'ils garderaient un secret absolu sur l'objet de leurs recherches. On avait à craindre en effet que, si le public venait à savoir quelle sorte de remède convenait au roi, une multitude de malheureux et spécialement les personnes les plus infortunées, les plus accablées de misère, n'offrissent leur chemise dans l'espoir d'une récompense. On redoutait aussi que les anarchistes n'envoyassent des chemises empoisonnées.

Les deux gentilshommes pensèrent qu'ils pourraient se procurer le médicament du docteur Rodrigue sans quitter le palais, et se mirent à l'œil-de-bœuf d'où l'on voyait passer les courtisans. Ceux qu'ils aperçurent avaient la mine longue, le visage hâve; ils portaient leur mal écrit sur la figure; ce mal était connu : ils se consumaient du désir d'une charge, d'un ordre, d'un privilège, d'un bouton. Mais, descendus dans les grands appartements, Quatrefeuilles et Saint-Sylvain trouvèrent M. du Bocage dormant dans un fauteuil, la bouche retroussée jusqu'aux pommettes, les narines dilatées, les joues rondes et rayonnantes comme deux soleils, la poitrine harmonieuse, le ventre rythmique et paisible, riant, transpirant la joie depuis la voûte étincelante du crâne jusqu'aux orteils en éventail dans de légers escarpins, au bout des jambes écartées.

A cette vue :

— Ne cherchons pas davantage, — dit Quatrefeuilles. — Quand il sera éveillé, nous lui demanderons sa chemise.

Aussitôt le dormeur se frotta les yeux, s'étira et regarda piteusement tout autour de lui. Les coins de sa bouche s'abaissaient; ses joues tombaient, ses paupières pendaient comme du linge aux fenêtres des pauvres; de sa poitrine sortait un souffle plaintif; toute sa personne exprimait l'ennui, le regret et la déception.

Reconnaissant le secrétaire des commandement et le premier écuyer :

— Ah! messieurs, je viens de faire un beau rêve. J'ai rêvé que le roi érigeait en marquisat ma terre du Bocage. Hélas! ce n'est qu'un rêve et je sais trop bien que les intentions du roi sont toutes contraires.

— Passons, — dit Sylvain. — Il se fait tard; nous n'avons pas de temps à perdre.

Ils croisèrent dans la galerie un pair du royaume qui étonnait le monde par la force de son caractère et la profondeur de son esprit. Ses ennemis ne niaient point son désintéressement, sa franchise et son courage. On savait qu'il écrivait ses mémoires et chacun le flattait dans l'espoir d'y figurer honorablement aux yeux de la postérité.

— Il est peut-être heureux, — dit Saint-Sylvain.

— Demandons-le-lui, — dit Quatrefeuilles.

Ils l'abordèrent, échangèrent avec lui quelques propos et, mettant la conversation sur le bonheur, firent la question qui les intéressait.

— Les richesses, les honneurs ne me touchent pas, — répondit-il, — et les affections même les plus légitimes et les plus naturelles, les soins de la famille, les plaisirs de l'amitié ne remplissent pas mon cœur. Je n'ai d'affection qu'au bien public et c'est la plus malheureuse des passions et l'amour la plus contrariée.

» J'ai été au pouvoir; je me suis refusé à soutenir des fonds du trésor et du sang de nos soldats les expéditions organisées par des flibustiers et des mercantis pour leur propre enrichissement et la ruine publique; je n'ai pas livré la flotte et l'armée en proie aux fournisseurs et je suis tombé sous les calomnies de tous ces fripons qui me reprochaient, aux applaudissements de la foule imbécile, de trahir les intérêts sacrés et la gloire de ma patrie. Contre les bandits de haute volée personne ne m'a soutenu. A voir de quelle sottise et de quelle lâcheté est fait le sentiment populaire, je regrette le pouvoir absolu. La faiblesse du roi me désespère. La petitesse des grands m'est un spectacle affreux; l'impéritie et l'improbité des ministres, l'ignorance, la bassesse et la vénalité des représentants du peuple me jettent dans des alternatives de stupeur et de rage.

Pour me soulager des maux que j'endure le jour, je les écris la nuit et rends ainsi le fiel dont je me nourris.

Quatrefeuilles et Saint-Sylvain tirèrent leur chapeau au noble pair et, faisant quelques pas dans la galerie, se trouvèrent face à face avec un tout petit homme, apparemment bossu, car on lui voyait le dos par-dessus la tête, et qui, de façon mignarde, se dandinait avantageusement.

— Il est inutile, — dit Quatrefeuilles de s'adresser à celui-là.

— Qui sait? — fit Saint-Sylvain.

— Croyez-moi : je le connais, — reprit l'écuyer; — je suis son confident. Il est content de lui et parfaitement satisfait de sa personne, et il a des raisons de l'être. Ce petit bossu est la coqueluche des femmes. Dames de la cour, dames de la ville, comédiennes, bourgeoises, filles galantes, coquettes, prudes, dévotes, les plus fières, les plus belles sont à ses pieds. Il perd, à les contenter, sa santé et la vie et, devenu mélancolique, porte la peine d'être un porte-bonheur.

Le soleil se couchait et, sur l'avis que le roi ne paraîtrait point aujourd'hui, les derniers courtisans vidaient les appartements.

— Je donnerais volontiers ma chemise, — dit Quatrefeuilles. — J'ai, je puis dire, une heureuse nature. Toujours content! Je bois et mange bien, je dors bien. On me fait compliment de ma mine fleurie; on me trouve bon visage : aussi n'est-ce pas du visage que je me plains. Je sens à la vessie une chaleur et un poids qui me gâtent la joie de vivre. Ce matin j'ai mis au jour une pierre grosse comme un œuf de pigeon. Je craindrais que ma chemise ne valût rien pour le roi.

— Je donnerais bien la mienne, — dit Saint-Sylvain. — Mais j'ai aussi ma pierre : c'est ma femme. J'ai épousé la plus laide et la plus méchante créature qui ait jamais existé, et, bien qu'on sache que l'avenir est à Dieu, j'ajoute hardiment la plus méchante et la plus laide qui existera jamais, car la répétition d'un pareil original est d'une telle improbabilité qu'on peut pratiquement la dire impossible. Il est des jeux auxquels la nature ne se livre pas deux fois...

Puis, quittant ce pénible sujet :

— Quatrefeuilles, mon ami, nous avons manqué de sens. Ce n'est pas à la cour ni chez les puissants de ce monde qu'il faut chercher un heureux.

— Vous parlez comme un philosophe, — riposta Quatrefeuilles; — vous vous exprimez comme ce gueux de Jean-Jacques. Vous vous faites du tort. Il y a autant d'hommes heureux et dignes de l'être dans les palais des rois et dans les hôtels de l'aristocratie que dans les cafés des gens de lettres et dans les cabarets fréquentés par les ouvriers manuels. Si nous n'en avons pas trouvé aujourd'hui sous ces lambris, c'est qu'il se faisait tard et que nous n'avons pas eu de chance favorable. Allons ce soir au jeu de la reine et nous y aurons meilleure fortune.

— Chercher un homme heureux autour d'une table de jeu, — s'écria Saint-Sylvain, — autant chercher un collier de perles dans un champ de navets et une vérité dans la bouche d'un homme d'État!... L'ambassadeur d'Espagne donne cette nuit une fête; toute la ville y sera. Allons-y et nous mettrons facilement la main sur une bonne et convenable chemise.

— Il m'est arrivé quelquefois de toucher — dit Quatrefeuilles — la chemise d'une femme heureuse. C'était avec plaisir. Mais notre bonheur n'était que d'un moment. Si je vous parle ainsi, ce n'est pas pour me vanter (il n'y a vraiment pas de quoi), ni pour rappeler des félicités passées, qui peuvent revenir, car, contrairement à ce que dit le proverbe, chaque âge a le même plaisir. Mon intention est tout autre; elle est plus grave et plus vertueuse et se rapporte directement à l'auguste mission dont nous sommes chargés tous deux : c'est de vous soumettre une idée qui vient de naître dans mon cerveau. Ne pensez-vous pas, Saint-Sylvain, qu'en prescrivant la chemise d'un homme heureux, le docteur Rodrigue a pris le terme d' « homme » dans son sens générique, considérant l'espèce humaine tout entière, abstraction faite du sexe et entendant une chemise de femme aussi bien qu'une chemise d'homme? Pour moi j'incline à le croire, et, si tel était aussi votre sentiment, nous pourrions étendre le champ de nos recherches et croître de plus du double nos chances favorables, car, dans une société élégante et policée comme la nôtre, les femmes sont plus heureuses que les hommes : nous faisons

plus pour elles qu'elles ne font pour nous. Saint-Sylvain, la tâche étant de la sorte agrandie, nous pourrions nous la partager. Ainsi, par exemple, à partir de ce soir jusqu'à demain matin, je chercherais une femme heureuse pendant que vous chercheriez un heureux homme. Convenez, mon ami, que c'est une délicate chose qu'une chemise de femme. J'en ai jadis palpé une qui passait dans une bague; la batiste en était plus fine qu'une toile d'araignée. Et que dites-vous, mon ami, de cette chemise qu'une dame de la cour de France, au temps de Marie-Antoinette, porta au bal chiffonnée dans sa coiffure? Nous aurions bonne grâce, il me semble, à présenter au roi notre maître une belle chemise de linon avec ses entre-deux, ses volants de valenciennes et ses glorieuses épaulettes de ruban rose, plus légère qu'un souffle, sentant l'iris et l'amour.

Mais Saint-Sylvain s'éleva vivement contre cette manière de comprendre la formule du docteur Rodrigue.

— Y pensez-vous, Quatrefeuilles? — s'écria-t-il, — une chemise de femme ne procurerait au roi qu'un bonheur de femme qui ferait sa misère et sa honte. Je n'examinerai pas ici, Quatrefeuilles, si la femme est plus capable de bonheur que l'homme. Ce n'est ni le lieu ni le temps : il est l'heure d'aller dîner. Les physiologistes attribuent à la femme une sensibilité plus exquise que la nôtre; mais ce sont là des généralités transcendantes qui passent par-dessus les têtes et n'embrassent personne. Je ne sais pas, si, comme vous semblez le croire, notre société polie est mieux faite pour le bonheur des femmes que pour celui des hommes. J'observe que, dans notre monde, elles n'élèvent pas leurs enfants, ne dirigent pas leur ménage, ne savent rien, ne font rien, et se tuent de fatigue : elles se consument à briller, c'est un sort de chandelle; j'ignore s'il est enviable. Mais ce n'est pas la question. Peut-être qu'un jour il n'y aura plus qu'un sexe, peut-être il y en aura trois ou même davantage. Dans ce cas, la morale sexuelle en sera plus riche, plus diverse, et plus abondante. En attendant, nous avons deux sexes; il se trouve beaucoup de l'un dans l'autre, beaucoup de l'homme dans la femme et beaucoup de la femme dans l'homme. Toutefois ils sont distincts; ils ont chacun leur nature, leurs mœurs et leurs lois, leurs plaisirs et leurs peines.

Si vous féminisez son idée du bonheur, de quel œil glacé notre roi regardera-t-il désormais madame de la Poule?... Et peut-être enfin, par son hypocondrie et par sa mollesse, en viendra-t-il à compromettre l'honneur même de notre glorieuse patrie. Est-ce donc ce que vous voulez, Quatrefeuilles?...

» Jetez les yeux, dans la galerie du palais royal, sur l'histoire d'Hercule en tapisserie des Gobelins, et voyez ce qui est arrivé à ce héros particulièrement malheureux en chemises; il mit, par caprice, celle d'Omphale et ne sut plus que filer la laine. C'est la destinée que votre imprudence prépare à notre illustre monarque.

— Oh! oh! — fit le premier écuyer, — mettons que je n'ai rien dit et n'en parlons plus.

IV

L'ambassade d'Espagne étincelait dans la nuit. Du reflet de ses lumières elle dorait les nuées. Des guirlandes de feu, bordant les allées du parc, donnaient aux feuillages voisins la transparence et l'éclat de l'émeraude. Des feux de Bengale rougissaient le ciel au-dessus des grands arbres noirs. Un orchestre invisible jetait des sons voluptueux à la brise légère. La foule élégante des invités couvrait la pelouse; les fracs s'agitaient dans l'ombre; les habits militaires brillaient de cordons et de croix; des formes claires glissaient avec grâce sur l'herbe, traînant leurs parfums derrière elles.

Quatrefeuilles, avisant deux illustres hommes d'État, le président du conseil et son prédécesseur, qui causaient ensemble sous la statue de la Fortune, pensait les aborder. Mais Saint-Sylvain l'en dissuada.

— Ils sont tous deux infortunés, — lui dit-il; — l'un ne se console pas d'avoir perdu le pouvoir, l'autre tremble de le perdre. Et leur ambition est d'autant plus misérable qu'ils sont l'un et l'autre plus libres et plus puissants dans une condition privée que dans l'exercice du pouvoir, où ils ne peuvent se maintenir que par une humble et déshonorante soumission aux caprices des Chambres, aux passions aveugles du peuple et aux intérêts des gens de finance. Ce qu'ils poursuivent avec

tant d'ardeur, c'est leur pompeux abaissement. Ah! Quatre-feuilles, restez avec vos piqueux, vos chevaux et vos chiens et n'aspirez pas à gouverner les hommes.

Ils s'éloignèrent. A peine avaient-ils fait quelques pas que, attirés par des fusées de rire jaillies d'un bosquet, ils y entrèrent et trouvèrent sous la charmille, assis sur quatre chaises, un gros homme débraillé qui, d'une voix chaude, faisait des contes à une assemblée nombreuse, suspendue à ses lèvres de satyre antique et penchée sur son visage surhumain, qu'on eût dit barbouillé de la lie dionysiaque. C'était l'homme le plus célèbre du royaume et le seul populaire, Jeronimo. Il parlait abondamment, joyeusement, richement, lançait des propos en l'air, enfilait des histoires, les unes excellentes, les autres moins bonnes, mais qui faisaient rire. Il contait qu'un jour, à Athènes, la révolution sociale s'accomplit, que les biens furent partagés et les femmes mises en commun, mais que bientôt les laides et les vieilles se plaignirent d'être négligées et qu'on fit alors, en leur faveur, une loi obligeant les hommes à passer par elles pour arriver aux jeunes et aux jolies; et il décrivait avec une robuste gaieté des hymens comiques, des embrassements grotesques et les courages épouvantés des jeunes hommes à l'aspect de leurs amantes chassieuses et roupieuses, cassant des noisettes entre leur nez et leur menton. Puis il disait des histoires grasses et salées, des histoires de juifs allemands, de curés, de paysans, toute une ribambelle de propos récréatifs, et de joyeux devis.

Jeronimo était un prodigieux instrument oratoire. Quand il parlait, toute sa personne, des pieds à la tête, parlait, et jamais le jeu du discours n'avait été si complet dans un orateur. Tour à tour grave, enjoué, sublime, bouffon, il avait toutes les éloquences, et ce même homme qui sous la charmille débitait en comédien consommé, pour des oisifs et pour lui-même, toutes sortes d'amusantes facéties, la veille, à la Chambre, soulevait de sa voix puissante les clameurs et les applaudissements, faisait trembler les ministres et palpiter les tribunes et des échos de son discours agitait sa patrie. Adroit dans sa violence, et calculé dans ses emportements, il était devenu chef de l'opposition sans se brouiller avec le pouvoir et, travaillant dans le peuple, fréquentait l'aristocratie. On le disait l'homme du temps. Il était

l'homme de l'heure : son esprit se proportionnait toujours au moment et au lieu. Il pensait à propos; son génie vaste et commun correspondait à la communauté des citoyens; sa médiocrité énorme effaçait toutes les petitesses et toutes les grandeurs environnantes : on ne voyait que lui. Sa santé seule aurait dû assurer son bonheur; elle était solide et massive comme son âme. Grand buveur, grand amateur de chair rôtie et de chair fraîche, il s'entretenait en joie et prenait une part léonine des plaisirs de ce monde. En l'entendant conter ses merveilleuses histoires, Quatrefeuilles et Saint-Sylvain riaient comme les autres et, se tâtant du coude, lorgnaient du coin de l'œil la chemise sur laquelle Jeronimo avait libéralement répandu les sauces et les vins d'un joyeux repas.

L'ambassadeur d'un peuple orgueilleux, qui marchandait au roi Christophe son amitié intéressée, passait alors, superbe et solitaire, sur la pelouse. Il s'approcha du grand homme et s'inclina légèrement devant lui. Aussitôt Jeronimo se transforma : une sereine et douce gravité, un calme souverain se répandit sur son visage et les sonorités éteintes de sa voix flattèrent des plus nobles caresses du langage l'oreille de l'ambassadeur. Toute son attitude exprimait l'entente des affaires extérieures, l'esprit des congrès et des conférences; il n'était jusqu'à sa cravate en ficelle, sa chemise bouffante et son pantalon éléphantique qui ne prissent par miracle la dignité diplomatique et l'air des ambassades.

Les invités s'écartèrent et les deux illustres personnages causèrent longtemps ensemble sur un ton amical, et parurent sur un pied d'intimité qui fut très observé et très commenté par les hommes politiques et les dames de la « carrière ».

— Jeronimo, — disait l'un, — sera ministre des affaires étrangères quand il voudra.

— Lorsqu'il le sera, — disait l'autre, — il mettra le roi dans sa poche.

L'ambassadrice d'Autriche, l'examinant à travers sa face-à-main, dit :

— Ce garçon est intelligent, il se fera.

L'entretien terminé, Jeronimo s'en fut faire un tour de jardin avec son fidèle Jobelin, espèce d'échassier à tête de hibou qui ne le quittait jamais.

Le secrétaire des commandements et le premier écuyer le suivirent.

— C'est sa chemise qu'il nous faut, — dit tout bas Quatrefeuilles. — Mais la donnera-t-il? Il est socialiste et combat le gouvernement du roi.

— Bah! ce n'est pas un méchant homme, — répliqua Saint-Sylvain, — et il a de l'esprit. Il ne doit pas souhaiter de changement, puisqu'il est de l'opposition. Il n'a pas de responsabilité; sa situation est excellente : il doit y tenir. Un bon opposant est toujours conservateur. Ou je me trompe fort, ou ce démagogue serait bien fâché de nuire à son roi. Si l'on négocie habilement, on obtiendra la chemise. Il traitera avec la Cour, comme Mirabeau. Mais il faut qu'il soit assuré du secret.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, Jeronimo se promenait, le chapeau sur l'oreille, faisait le moulinet avec sa canne, répandait son humeur hilare en plaisanteries, en badinages, en rires, en exclamations, en mauvais jeux de mots, en calembours obscènes et scatologiques, en fredons. Cependant, à quinze pas devant lui, le duc des Aulnes, arbitre des élégances et prince de la jeunesse, rencontrant une dame de sa connaissance, la salua très simplement d'un petit geste sec, mais non sans grâce. Le tribun l'observa d'un regard attentif, puis, devenu sombre et songeur, il abattit sa main pesante sur l'épaule de son échassier :

— Jobelin, — lui dit-il, — je donnerais ma popularité et dix ans de ma vie pour porter le frac et parler aux femmes comme ce freluquet.

Il avait perdu sa gaieté. Il allait maintenant, morne, la tête basse et regardait sans plaisir son ombre que la lune ironique lui poussait dans les jambes comme un poussah bleu.

— Qu'a-t-il dit?... Se moque-t-il? — demanda Quatrefeuilles inquiet.

— Il n'a jamais été plus sincère ni plus sérieux, — répondit Saint-Sylvain. — Il vient de nous découvrir la plaie qui le ronge. Jeronimo ne se console pas de manquer d'aristocratie et d'élégance. Il n'est pas heureux. Je ne donnerais pas quatre sols de sa chemise.

Le temps s'écoulait et la recherche s'annonçait laborieuse. Le secrétaire des commandements et le premier écuyer décidèrent

de poursuivre leur enquête chacun de son côté et convinrent de se retrouver pendant le souper dans le petit salon jaune pour s'instruire réciproquement du résultat de leur enquête. Quatrefeuilles interrogeait de préférence les militaires, les grands seigneurs et les gros propriétaires, et ne négligeait pas de s'enquérir auprès des femmes. Saint-Sylvain, plus pénétrant, lisait dans les yeux des financiers et sondait les reins des diplomates.

Ils se rejoignirent à l'heure dite, tous deux las et la mine allongée.

— Je n'ai vu que des heureux, — dit Quatrefeuilles, — et leur bonheur à tous était gâté. Les militaires sèchent du désir d'une croix, d'un grade ou d'une dotation. Les avantages et les honneurs obtenus par leurs rivaux leur ravage le foie. A la nouvelle que le général de Tintille était nommé duc des Comores, je les ai vus jaunes comme du coco et verts comme des lézards. L'un d'eux devint pourpre : c'était d'apoplexie. Nos gentilshommes crèvent à la fois d'ennui et de tracas sur leurs terres, toujours en procès avec leurs voisins et dévorés par les hommes de loi, traînant dans les soucis leur pesante oisiveté.

— Je n'ai pas mieux trouvé que vous! dit Saint-Sylvain. Et ce qui me frappe, c'est de voir que les hommes ont pour souffrir des motifs contraires et des raisons opposées. J'ai vu le prince des Estelles malheureux parce que sa femme le trompe, non qu'il l'aime, mais il a de l'amour-propre, et le duc de Mauvert malheureux de ce que sa femme ne le trompe pas et le frustre ainsi des moyens de relever sa maison ruinée. Celui-ci est excédé par ses enfants; celui-là se désespère de n'en pas avoir. J'ai rencontré des bourgeois qui ne rêvent que d'habiter la campagne et des campagnards qui ne pensent qu'à s'établir à la ville. J'ai reçu la confidence de deux hommes d'honneur, l'un inconsolable d'avoir tué en duel l'homme qui lui avait pris sa maîtresse; l'autre, désespéré d'avoir manqué son rival.

— Je n'aurais jamais cru — soupira Quatrefeuilles — qu'il fût si difficile de rencontrer un homme heureux.

— Peut-être aussi que nous nous y prenons mal, — objecta Saint-Sylvain; — nous cherchons au hasard, sans méthode,

nous ne savons pas au juste ce que nous cherchons. Nous n'avons pas défini le bonheur. Il faut le définir.

— Ce serait du temps perdu, — répondit Quatrefeuilles.

— Je vous demande pardon, — répliqua Saint-Sylvain. — Quand nous l'aurons défini, c'est-à-dire limité, déterminé, fixé en son lieu et en son temps, nous aurons plus de moyens de le trouver.

— Je ne crois pas, — dit Quatrefeuilles.

Toutefois ils convinrent de consulter à ce sujet l'homme le plus savant du royaume, M. de Chaudesaigues, directeur de la Bibliothèque du roi.

Le soleil était levé quand ils rentrèrent au palais. Christophe V avait passé une mauvaise nuit et réclamait impatiemment la chemise médicinale. Ils s'excusèrent du retard et grimpèrent au troisième étage, où M. Chaudesaigues les reçut dans une vaste salle qui contenait huit cent mille volumes imprimés et manuscrits.

V

Après les avoir fait asseoir, le bibliothécaire montra d'un geste aux visiteurs la multitude des livres rangés sur les quatre murs, depuis le plancher jusqu'à la corniche :

— Vous n'entendez pas? vous n'entendez pas le vacarme qu'ils font? J'en ai les oreilles rompues. Ils parlent tous à la fois et dans toutes les langues. Ils disputent de tout : Dieu, la nature, l'homme, le temps, le nombre et l'espace, le connaissable et l'inconnaissable, le bien, le mal, ils examinent tout, contestent tout, affirment tout, nient tout. Ils raisonnent et déraisonnent. Il y en a de légers et de graves, de gais et de tristes, d'abondants et de concis. Plusieurs parlent pour ne rien dire, comptent les syllabes et assemblent les sons selon des lois dont ils ignorent eux-mêmes l'origine et l'esprit : ce sont les plus contents d'eux. Il y en a d'une espèce austère et morne qui ne spéculent que sur des objets dépouillés de toute qualité sensible et mis soigneusement à l'abri des contingences naturelles; ils se débattent dans le vide et s'agitent dans les invisibles catégories du néant, et ceux-là sont d'acharnés disputeurs qui mettent à soutenir leurs entités et leurs symboles

une fureur sanguinaire. Je ne m'arrête pas à ceux qui font des histoires sur leur temps ou les temps antérieurs, car personne ne les croit. En tout, ils sont huit cent mille dans cette salle et, il n'y en a pas deux qui pensent tout à fait de même sur aucun sujet, et ceux qui se répètent les uns les autres ne s'entendent pas entre eux. Ils ne savent, le plus souvent, ni ce qu'ils disent ni ce que les autres ont dit.

» Messieurs, d'ouïr ce tapage universel, je deviendrai fou comme le deviennent tous ceux qui vécurent avant moi dans cette salle aux voix sans nombre, à moins d'y entrer naturellement idiots, comme mon vénéré collègue, M. Froidefond, que vous voyez assis en face de moi cataloguant avec une paisible ardeur. Il est né simple et simple il est resté. Il était tout uni et n'est point devenu divers. Car l'unité ne saurait produire la diversité, et c'est là, je vous le rappelle en passant, messieurs, la première difficulté que nous rencontrons en recherchant l'origine des choses : la cause n'en pouvant être unique, il faut qu'elle soit double, triple, multiple, ce qu'on admet difficilement. M. Froidefond a l'esprit simple et l'âme pure. Il vit catalogalement. De tous les volumes qui garnissent ces murailles il connaît le titre et le format, possédant ainsi la seule science exacte qu'on puisse acquérir dans une bibliothèque, et, pour n'avoir jamais pénétré au dedans d'un livre, il s'est gardé de la molle incertitude, de l'erreur aux cent bouches, du doute affreux, de l'inquiétude horrible, monstres qu'enfante la lecture dans un cerveau fécond. Il est tranquille et pacifique, il est heureux.

— Il est heureux! — s'écrièrent ensemble les deux chercheurs de chemise.

— Il est heureux, — reprit M. Chaudesaigues, — mais il ne le sait pas. Et peut-être n'est-on heureux qu'à cette condition.

— Hélas! — dit Saint-Sylvain, — ce n'est pas vivre que d'ignorer qu'on vit; ce n'est pas être heureux que d'ignorer qu'on l'est.

Mais Quatrefeuilles, qui se défiait du raisonnement et n'en croyait, en toutes choses, que l'expérience, s'approcha de la table où Froidefond, dans un amas de bouquins recouverts de veau, de basane, de maroquin, de vélin, de parchemin, de

peau de truie, d'ais de bois, sentant la poussière, le moisi, le rat et la souris, cataloguait.

— Monsieur le bibliothécaire, — lui dit-il, — obligez-moi de me répondre. Êtes-vous heureux ?

— Je ne connais pas d'ouvrage sous ce titre, — répondit le vieux catalogal.

Quatrefeuilles, levant les bras en signe de découragement vint reprendre sa place.

— Réfléchissez, messieurs, — dit Chaudesaigues, — que l'antique Cybèle, portant monsieur Froidefond sur son sein fleuri, lui fait décrire un orbe immense autour du soleil et que le soleil entraîne monsieur Froidefond, avec la terre et tout son cortège d'astres, à travers les abîmes de l'espace, vers la constellation d'Hercule. Pourquoi ? Des huit cent mille volumes assemblés autour de nous aucun ne peut nous l'apprendre. Nous ignorons cela et le reste. Messieurs, nous ne savons rien. Les causes de notre ignorance sont nombreuses, mais je suis persuadé que la principale est dans l'imperfection du langage. Le vague des mots produit le trouble de nos idées. Si nous prenions plus de soin de définir les termes au moyen desquels nous raisonnons, nos idées seraient plus nettes et plus sûres.

— Qu'est-ce que je vous disais, Quatrefeuilles ? — s'écria Saint-Sylvain triomphant.

Et, se tournant vers le bibliothécaire :

— Monsieur Chaudesaigues, ce que vous dites là me comble de joie. Et je vois que, en venant vers vous, nous nous sommes bien adressés. Nous venons vous demander la définition du bonheur. C'est pour le service de Sa Majesté.

— Je vous répondrai de mon mieux. La définition d'un mot doit être étymologique et radicale. Qu'entend-on par « bonheur » ? me demandez-vous. Le « bonheur » ou « heur bon », c'est le bon augure, c'est le favorable présage tiré du vol ou du chant des oiseaux, à l'opposé du « malheur » ou « mauvais heur » qui signifie un essai infortuné des volailles, le mot l'indique.

— Mais — demanda Quatrefeuilles — comment découvrir qu'un homme est heureux ?

— A l'inspection des poulets ! répondit le bibliothécaire. Le

terme l'implique. « Heur » vient d'*augurium*, qui est pour *avigurium*.

— L'inspection des poulets sacrés ne se fait plus depuis les Romains, — objecta le premier écuyer.

— Mais — demanda Saint-Sylvain — un homme heureux, n'est-ce pas un homme à qui la chance est favorable et n'existe-t-il pas certains signes extérieurs et visibles de la bonne chance ?

— La chance, — répondit Chaudesaigues, — c'est ce qui tombe bien ou mal, c'est le coup de dés. Si je vous ai bien compris, messieurs, vous cherchez un homme heureux, un homme chanceux, c'est-à-dire un homme pour qui les oiseaux n'aient que de bons présages et que les dés favorisent constamment. Ce rare mortel, cherchez-le parmi les hommes qui achèvent leur vie, et, de préférence, parmi ceux qui déjà sont étendus sur leur lit de mort, parmi ceux enfin qui n'auront plus à consulter les poulets sacrés ni à jeter les dés. Car ceux-là seuls peuvent se féliciter d'une chance fidèle et d'un bonheur constant.

» Sophocle n'a-t-il pas dit en son *Œdipe roi* :

> Ne proclamons heureux nul homme avant sa mort ?

Ces conseils déplaisaient à Quatrefeuilles, qui goûtait mal l'idée de courir après le bonheur derrière les saintes huiles. Saint-Sylvain ne se faisait pas non plus un plaisir d'aller tirer la chemise aux agonisants ; mais, comme il avait de la philosophie et des curiosités, il demanda au bibliothécaire s'il connaissait un de ces beaux vieillards ayant jeté pour la dernière fois leurs dés glorieusement pipés.

Chaudesaigues hocha la tête, se leva, alla à la fenêtre et tambourina sur les vitres. Il pleuvait ; la place d'armes était déserte. Au fond se dressait un palais magnifique dont l'attique était surmonté de trophées d'armes et qui portait à son fronton une Bellone casquée d'une hydre, cuirassée d'écailles et brandissant un glaive romain.

— Allez dans ce palais, — dit-il enfin.

— Quoi ! — fit Saint-Sylvain surpris. — Chez le maréchal de Volmar ?

— Sans doute. Quel mortel plus fortuné, sous le ciel, que le vainqueur d'Elbrüz et de Baskir ? Volmar est un des plus

grands hommes de guerre qui aient jamais existé, et, de tous, le plus constamment heureux.

— Le monde entier le sait, — dit Quatrefeuilles.

— Il ne l'oubliera jamais, — reprit le bibliothécaire. — Le maréchal Pilon, duc de Volmar, venu dans un temps où les conflagrations des peuples n'embrasaient plus toute la surface de la terre à la fois, sut corriger cette ingratitude du sort en se jetant avec son cœur et son génie sur tous les points du globe où s'allumait une guerre. Dès l'âge de douze ans, il servit en Turquie et fit la campagne du Kourdistan. Depuis lors il a porté ses armes victorieuses dans toutes les parties du monde connu; il a franchi quatre fois le Rhin, avec une si insolente facilité que le vieux fleuve couronné de roseaux, séparateur des peuples, en parut humilié et bafoué; il a, plus habilement encore que le maréchal de Saxe, défendu la ligne de la Lys, franchi les Pyrénées, forcé l'entrée du Tage, ouvert les portes caucasiennes et remonté le Borysthène; il a tour à tour défendu et combattu toutes les nations d'Europe et trois fois sauvé sa patrie.

VI

Chaudesaigues fit apporter les campagnes du duc de Volmar. Trois garçons de bibliothèque pliaient sous le faix. Les atlas ouverts s'étendaient sur les tables à perte de vue.

— Voici, messieurs, la campagne de Styrie, la campagne du Palatinat, la campagne de Karamanie, celle du Caucase et celle de la Vistule. Les positions et la marche des armées sont indiquées exactement sur ces cartes par des losanges accompagnés de jolis petits drapeaux et l'ordre des batailles y est parfait. Cet ordre se détermine généralement après l'action et c'est le génie des grands capitaines d'ériger en système, à leur gloire, les caprices du hasard. Mais le duc de Volmar a toujours tout prévu.

» Jetez les yeux sur ce plan au dix millième de la fameuse bataille de Baskir remportée sur les Turcs par Volmar. Il y déploya le plus prodigieux génie tactique. L'action était engagée depuis cinq heures du matin; à quatre heures du soir, les troupes de Volmar accablées de fatigue, et leurs munitions épuisées, se repliaient en désordre; l'intrépide maréchal,

seul à la tête du pont jeté sur l'Aluta, un pistolet à chaque main, brûlait la cervelle des fuyards. Il opérait sa retraite quand il apprit que les ennemis, en pleine déroute, se précipitaient éperdument dans le Danube. Aussitôt il fit volte-face, se jeta à leur poursuite et acheva leur destruction. Cette victoire lui valut cinq cent mille francs de revenu et lui ouvrit les portes de l'Institut.

» Messieurs, pensez-vous trouver un homme plus heureux que le vainqueur d'Elbrüz et de Baskir? Il a fait avec un bonheur constant quatorze campagnes, gagné soixante batailles rangées et trois fois sauvé d'une ruine totale sa patrie reconnaissante. Chargé de gloire et d'honneurs, il prolonge, au delà du terme ordinaire, dans la richesse et la paix, son auguste vieillesse.

— Il est vrai qu'il est heureux, — dit Quatrefeuilles. — Qu'en pensez-vous, Saint-Sylvain?

— Allons lui demander audience, — répondit le secrétaire des commandements.

Introduits dans le palais, ils traversèrent le vestibule où se dressait la statue équestre du maréchal.

Sur le socle étaient inscrites ces fières paroles : « Je lègue à la reconnaissance de la patrie et à l'admiration de l'univers mes deux filles Elbrüz et Baskir. » L'escalier d'honneur élevait la double courbe de ses degrés de marbre entre des murs décorés de panoplies et de drapeaux et son vaste palier conduisait à une porte dont les battants s'ornaient de trophées d'armes et de grenades enflammées et que surmontaient les trois couronnes d'or décernées par le roi, le parlement et la nation au duc de Volmar, sauveur de sa patrie.

Saint-Sylvain et Quatrefeuilles s'arrêtèrent, glacés de respect, devant cette porte close; à la pensée du héros dont elle les séparait, l'émotion les tenait cloués sur le seuil et ils n'osaient affronter tant de gloire.

Saint-Sylvain se rappelait la médaille frappée en commémoration de la bataille d'Elbrüz, et qui présentait à l'avers le maréchal posant une couronne sur le front d'une Victoire ailée, avec cet exergue magnifique : *Victoria Cæsarem et Napoleonem coronavit; major autem Volmarus coronat Victoriam.* Et il murmura :

— Cet homme est grand de cent coudées.

Quatrefeuilles pressait des deux mains son cœur, qui battait à se rompre.

Ils n'avaient pas encore repris leur sens quand ils entendirent des cris aigus qui semblaient sortir du fond des appartements et se rapprochaient peu à peu. C'était des glapissements de femme mêlés à des bruits de coups, suivis de faibles gémissements. Soudain, les battants brusquement écartés, un très petit vieillard, lancé à coups de pied par une robuste servante, s'abattit comme un mannequin sur les marches, dégringola l'escalier, la tête la première, et tomba cassé, disloqué, brisé, dans le vestibule, devant les valets solennels. C'était le duc de Volmar. Ils le relevèrent. La servante, échevelée et débraillée, hurlait d'en haut :

— Laissez donc! on ne touche ça qu'avec le balai.

Et, brandissant une bouteille :

— Il voulait me prendre mon eau-de-vie! De quel droit? Eh va donc, vieux décombre! C'est pas moi qui suis allée te chercher, bien sûr, vieille carcasse!

Quatrefeuilles et Saint-Sylvain s'enfuirent à grands pas du palais. Quand ils furent sur la place d'armes, Saint-Sylvain fit cette remarque qu'à sa dernière partie de dés le héros n'avait pas été heureux.

— Quatrefeuilles, — ajouta-t-il, — je vois que je me suis trompé. Je voulais procéder avec une méthode exacte et rigoureuse; j'avais tort. La science nous égare. Revenons au sens commun. On ne se gouverne bien que par l'empirisme le plus grossier. Cherchons le bonheur sans vouloir le définir.

Quatrefeuilles se répandit longuement en récriminations et en invectives contre le bibliothécaire, qu'il traitait de mauvais plaisant. Ce qui le fâchait le plus, c'était de voir sa foi dévastée, le culte qu'il vouait au héros national avili, souillé dans son âme. Il en souffrait. Sa douleur était généreuse, et, sans doute, les douleurs généreuses contiennent en soi leur adoucissement et, pour ainsi dire, leur récompense : elles se supportent mieux, plus aisément, d'un plus facile courage, que les douleurs égoïstes et intéressées. Il serait injuste de vouloir qu'il en fût autrement. Aussi Quatrefeuilles eut bientôt l'âme assez libre et l'esprit assez clair pour s'apercevoir

que la pluie, tombant sur son chapeau de soie, en altérait le lustre, et il soupira :

— Encore un chapeau de fichu!

Il avait été militaire et avait jadis servi son roi comme lieutenant de dragons. C'est pourquoi il eut une idée : il alla acheter chez le libraire de l'état-major, sur la place d'armes, à l'angle de la rue des Grandes-Écuries, une carte du royaume et un plan de la capitale.

— On ne doit jamais se mettre en campagne sans cartes! dit-il. Mais le diable, c'est de les lire. Voici notre ville avec ses environs. Par où commencerons-nous? Par le nord ou par le sud, par l'est ou par l'ouest? On a remarqué que les villes s'accroissaient toutes par l'ouest. Peut-être y a-t-il là un indice qu'il ne faut pas négliger. Il est possible que les habitants des quartiers occidentaux, à l'abri du vent malin de l'est, jouissent d'une meilleure santé, aient l'humeur plus égale et soient plus heureux. Ou plutôt, commençons par les coteaux charmants qui s'élèvent au bord de la rivière, à dix lieues au sud de la ville. C'est là qu'habitent, en cette saison, les plus opulentes familles du pays. Et, quoi qu'on dise, c'est parmi les heureux qu'il faut chercher un heureux.

— Quatrefeuilles, — répondit le secrétaire des commandements, — je ne suis pas un ennemi de la société, je ne suis pas un adversaire du bonheur public. Je vous parlerai des riches en honnête homme et en bon citoyen. Les riches sont dignes de vénération et d'amour; ils entretiennent l'État en s'enrichissant encore et, bienfaisants même sans le vouloir, ils nourrissent une multitude de personnes qui travaillent à la conservation et à l'accroissement de leurs biens. Oh! que la richesse privée est belle, digne, excellente! Comme elle doit être ménagée, allégée, privilégiée par le sage législateur et combien il est inique, perfide, déloyal, contraire aux droits les plus sacrés, aux intérêts les plus respectables et funeste aux finances publiques de grever l'opulence! C'est un devoir social de croire à la bonté des riches; il est doux aussi de croire à leur bonheur. Allons, Quatrefeuilles!

ANATOLE FRANCE

(*La fin au prochain numéro.*)

LE COLLIER DES JOURS[1]

— TROISIÈME RANG —

Tous les soirs, à huit heures, — nous avions eu beau nous en défendre, honteux vraiment d'une telle perturbation provoquée dans le régime de Tribschen, — tous les soirs, à huit heures, — la porte du salon s'ouvrait et Jacob annonçait le souper.

La salle à manger, assez petite, était étroite; la table en forme de carré long, l'emplissait presque; Wagner se plaçait à l'un des bouts.

Le souper se composait de viandes froides, de salaisons, de gâteaux et de fruits, et le Maître aimait à y joindre du champagne de son ami Chandon, — qu'il fallait boire sans scrupule, disait-il, car il en recevait, en cadeau, de son admirateur français, plus qu'il n'en pouvait consommer.

Wagner mangeait de bon appétit et déclarait qu'il ne pouvait comprendre comment il avait omis d'instituer plus tôt ce souper.

— Nous n'y pensions pas, — dit-il, — c'est un oubli incroyable... Une chose pourtant si agréable, et même indispensable!... Désormais ce souper sera toujours servi et nous

1. *Published February fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* JUDITH GAUTIER.

Voir la *Revue* du 1er février.

bénirons la réforme dont nous sommes redevables à votre jeûne forcé du premier soir.

On s'attardait à causer. La parole du Maître, violente, joyeuse, passionnée, toujours sincère, produisait sur nous une impression intense, — pour ainsi dire, magnétique. — Nous passions par tous les états qu'elle décrivait : enthousiasme, indignation, désespoir. Il semblait revivre les phases qu'il rappelait de sa vie si tourmentée, — « les misérabilités », — comme il disait, et nous en subissions, avec lui, toutes les angoisses, toutes les rancœurs. Cependant, s'il nous jugeait trop bouleversés, trop vivement émus, — sans transition, pour nous remettre d'aplomb, par une plaisanterie irrésistible, il nous faisait éclater de rire...

Le carlin Cos, ayant la peau un peu irritée, était au régime : on lui avait interdit la viande. Si, cédant à ses instantes sollicitations, un des convives lui en glissait un petit morceau, Wagner s'arrêtait au milieu de n'importe quel discours et rappelait avec véhémence le décret du docteur pour chiens... Et c'était admirable, cette préoccupation attentive, dont rien ne le distrayait : elle nous révélait chez cet être prodigieux, à la personnalité dévorante, une infinie bonté, un altruisme sans limites.

*
* *

Hélas! nous n'étions pas des capitalistes! Ce pieux pèlerinage au temple du génie, ce séjour délicieux, il fallait le payer et, pour cela, le gagner. Des engagements étaient pris avec différents journaux, auxquels nous avions promis des comptes rendus de l'exposition de Munich, des notes de voyage — et surtout des indiscrétions à propos de Richard Wagner, qui, très discuté alors, très combattu et vivant ainsi dans la retraite, excitait au plus haut point la curiosité des foules.

Non sans appréhension, j'avais écrit un article pour *le Rappel*, intitulé : *Richard Wagner chez lui.*

Je ne m'en vantais pas auprès du Maître, et j'espérais bien qu'il ne le saurait jamais; mais quelqu'un, croyant lui faire plaisir, lui envoya l'article.

Il fut fâché.

— Déjà une dissonance! — s'écria-t-il.

Et il expliqua à Cosima que « sa maison et sa vie intime, y compris les chiens, étaient comme le joyau mystérieux de sa destinée et qu'il éprouvait un véritable effroi à les voir mentionner en public ».

Cosima m'excusa et me défendit de son mieux, et le Maître s'adoucit. Mais une feuille lucernoise, *le Journal des Étrangers*, s'avisa de reproduire l'article, ce qui amena autour de Tribschen une escadrille de barques pleines de curieux, et Wagner de nouveau s'attrista. « Il avait un vrai chagrin, — disait-il, — car il ne pouvait endurer pareilles choses de ses amis, et il voulait nous nommer ses amis. »

Cependant, sur ma promesse de ne pas recommencer, il pardonna et, quelques jours après, me donna, pour m'amuser, une lettre « à déchirer », qui les avait bien fait rire, inspirée à une dame de Thonon par *Richard Wagner chez lui*.

Voici cette lettre :

Cher monsieur,

Veuillez me pardonner si je vous nomme ainsi. Mais je viens de lire, dans un journal, un article vous concernant et ce n'est pas sans la plus vive émotion que j'ai lu tous les éloges qu'il renferme sur vous, cher monsieur, car je vois que vous aussi avez passé par ed mauvais jours. Me trouvant aujourd'hui dans le même cas, je sympathise d'autant plus avee vous, cher monsieur.

J'ai été élevée dans la plus grande aisance, entourée de tous les soins et les égards de tous; malheureusement pour moi, des revers de fortune et des malheurs de famille sont survenus et tous se sont éloignés de nous; ceux qui se disaient nos amis alors ne nous connaissent plus aujourd'hui.

Dieu merci, j'ai reçu la meilleure éducation possible, je suis passionnée pour la musique. Mais, hélas! depuis nos malheurs, je n'ai pas touché un piano, les moyens me manquant pour m'en procurer un, ce qui est un vide immense pour moi et un grand chagrin. Que ne suis-je près de vous, cher monsieur! Je sais d'avance que vous ne me refuseriez pas l'entrée de votre maison et une place à votre piano.

Par moi-même, j'ai cinq enfants et je n'ai pas le nécessaire à la maison. Mais si je pouvais être près de vous, cher monsieur, il me semble que je serais heureuse. Toutes privations ne seraient rien pour moi, si je pouvais cultiver l'art qui m'est si cher.

Je vois, cher monsieur, votre étonnement à la lecture de ma

lettre; mais s'il m'était donné de vous voir, vous ne seriez plus surpris... Je sais d'avance que votre maison sera la mienne et votre piano sera le mien...

« Votre piano sera le mien... » Cette belle pensée demeurera longtemps fameuse à Tribschen.

*
* *

Ce jour-là, en arrivant à Tribschen, au moment où j'atteignais le perron du salon, le bruit d'une musique singulière, mêlée de cris légers et de rires, m'arriva par la porte-fenêtre grande ouverte. C'était extraordinaire, inexplicable. Pour ne rien interrompre, j'avançai lentement, sans faire crier le gravier sous mes pas, et, les marches montées, j'aperçus un délicieux tableau.

Au milieu du salon, les quatre fillettes, dont la plus jeune n'avait pas trois ans, dansaient; Wagner, au piano, faisait la musique.

Riant de toutes ses quenottes neuves, la plus petite fille criait de joie, en s'efforçant de suivre l'allure des plus grandes. Les petits pieds tapaient avec entrain, à contre-temps du rythme que, cependant, le pianiste marquait avec force, en riant et en criant autant que les danseuses.

Je n'entrai que lorsque l'on fut las.

— Vous avez vu? — s'écria Senta en courant à moi; — c'est *le Quadrille des tailleurs :* papa l'a composé pour nous!

Le Quadrille des tailleurs! musique de Richard Wagner!... S'en souvient-on encore, de cette musique? l'a-t-on gardée, au moins? est-elle écrite? Pour moi, je crois l'entendre, quand je me remémore cette scène, que je revois dans tous ses détails, toujours aussi vivante, aussi exquise!...

*
* *

L'ami Villiers avait dans le caractère bien des singularités, auxquelles nous ne prenions pas garde, y étant très habitués, mais dont les manifestations ne manquaient pas de causer de profondes surprises aux personnes non prévenues.

Il éprouvait, en certains cas, une peur nerveuse contre laquelle il n'essayait même pas de réagir.

Exemple : causant, un jour, avec quelqu'un, au coin d'une rue, il avait reçu dans l'œil une imperceptible éclaboussure de salive. Subitement épouvanté, Villiers plantait là son interlocuteur stupéfait et, à toutes jambes, gagnait l'officine du plus proche pharmacien.

Déjà cette imagination fougueuse avait prévu toutes les possibilités de catastrophes : par cette goutte venimeuse lui étaient inoculées les maladies les plus funestes; il se voyait condamné, perdu. Pour le calmer un peu, le pharmacien, assez ahuri, avait dû lui baigner l'œil dans toutes sortes de collyres prétendus souverains.

Une après-midi, à Tribschen, Villiers jouait avec les enfants; il lançait en l'air un ballon, qu'à leur grande joie, il envoyait très haut. Russ, le terre-neuve, bondissant et aboyant, tâchait d'être de la partie.

A un moment, en donnant l'élan au ballon, Villiers envoya, en arrière, un fort coup de poing dans la gueule du chien, qui exhala un reproche plaintif.

Mais le croc pointu avait légèrement égratigné la peau. Villiers, tout blême, examinait sur sa main la trace rosée... Puis, il leva sur nous des yeux hagards et, courant comme il savait courir, s'enfuit.

— Qu'est-ce qu'il a?... où va-t-il? — s'écria Wagner, très effrayé.

Il fallait bien répondre.

— Oh! ce n'est rien... Il a cogné très fort sa main contre les dents du pauvre Russ et s'est un peu écorché.

— Eh bien?... ça ne saignait même pas... C'est pour cela qu'il est devenu si pâle?

— Un cerveau comme celui-là est vite suggestionné : en un clin d'œil, il va jusqu'aux dernières limites des conséquences possibles. Villiers se croit certainement enragé, et comme, le cas échéant, il est dangereux d'attendre, il va courir comme cela, tout d'une haleine, jusqu'à Lucerne et faire cautériser la plaie.

— La plaie?... Mais il n'y a rien!...

Wagner est désagréablement affecté. Villiers, dont il a tant

de peine à comprendre les discours, l'inquiète ; il ne parvient pas à s'expliquer ce caractère.

Pourtant on prend le parti de rire : le coupable involontaire, le bon Russ, est parfaitement bien portant et il n'y a aucun danger...

Le lendemain, quand, assez penaud, Villiers revient à Tribschen, du plus loin qu'il l'aperçoit, Wagner, feignant la terreur, s'écrie :

— Il est enragé ! il est enragé !

Et, tandis que Villiers rit jaune, il se met à courir en criant :

— Ne me mordez pas !

Puis, avec une agilité extraordinaire, comme pour échapper au danger, il grimpe jusqu'au sommet d'un sapin !...

*
* *

Le Maître me demande si je connais la marche militaire qu'il a dédiée au roi de Bavière. Il a sur son piano un exemplaire du morceau à quatre mains.

— Jouons-le, — dit-il, — mais je vous préviens que je joue très mal du piano.

Et moi donc !

Mais j'ai le sentiment qu'il ne faut pas me dérober, que cette minute rare, unique, doit à tout prix, s'enchâsser dans ma mémoire : — jouer à quatre mains avec Richard Wagner, ne fût-ce que quelques mesures !

Il a pris la partie haute. C'est encore plus difficile pour moi, la basse !... Mais tant pis : je m'assieds bravement sur le tabouret, bien résolue à toute la tension d'esprit, à tout l'effort dont je suis capable.

Nous jouons, sans accrocs... Je me fais l'effet d'une somnambule qui marche dans une gouttière. Il me semble que cela dure bien longtemps.

Enfin, à la troisième page, c'est Wagner qui s'embrouille et s'arrête, en déclarant que ça devient trop difficile.

— Comme vous allez bien en mesure ! — s'écrie-t-il.

Et il me complimente sur ma façon remarquable de rouler les trémolos.

C'est là une supériorité que je ne me connaissais pas et qui s'est certainement révélée pour la circonstance, à cet instant précis.

Mon trémolo est d'ailleurs resté célèbre à Tribschen — et même à Wahnfried. — Mais j'ai vécu sur ma réputation et je ne me suis jamais risquée, malgré les sollicitations, à le faire trembler de nouveau.

Wagner me fit présent de l'exemplaire où j'avais si anxieusement déchiffré cette marche de cavalerie, et il écrivit au-dessus de la première ligne :

« A cheval ! à quatre mains ! »

*
* *

— Je vous annonce, — s'écrie le Maître quand nous arrivons, — que vous êtes invités, par moi, à faire une excursion de quelques jours dans un coin de la Suisse très intéressant : le pays de Guillaume Tell. L'itinéraire est tracé, tout est décidé.

Nous voici encore très confus, essayant de protester ; mais madame Cosima me fait des signes et parvient à me dire, tout bas :

— Ne refusez pas : il serait fâché... Et laissez-le tout organiser, tout conduire, tout régler, si vous ne voulez pas lui faire de peine.

— Le temps est beau, — continue Wagner, — il ne faut pas attendre. Si cela vous convient, partons demain.

— Avec joie, Maître !

— Alors, c'est entendu !... Nous commencerons le voyage en voiture... Nous irons vous prendre à l'Hôtel du Lac.

— A quelle heure ?

— Ah ! par exemple, il faut être matinal pour éviter la grande chaleur : soyez prêts à cinq heures et demie.

— Cinq heures et demie !... nous serons prêts.

Le lendemain, au petit jour, en effet, deux calèches s'arrêtèrent devant l'Hôtel du Lac. Wagner était seul dans l'une ; madame Cosima et sa fille Senta occupaient l'autre.

Vite, vite, nous descendons, encore un peu ensommeillés et prêts tout juste. Villiers, très ébouriffé, au lieu d'approcher

des voitures, tâche de gagner la boutique de M. Frey, toute proche; mais l'aimable coiffeur n'est pas éveillé et son client désappointé est forcé de se passer de frisure. Il monte avec moi dans la voiture de Wagner, qui prend la tête, et l'expédition se met en marche...

Quels chemins avons-nous parcourus? Quels paysages se sont déroulés pendant cette radieuse et mémorable matinée? Je serais incapable de le dire, car j'avoue que je n'ai rien vu. Quand on a regardé le soleil, on ne voit plus, pendant longtemps qu'une flamme qui s'interpose entre vos regards et toutes choses. C'était ainsi : la face du Maître me masquait la nature, je ne voyais qu'elle. Je me souviens très bien que les rayons obliques du soleil levant enveloppaient Wagner et posaient une lumière sur sa lèvre inférieure; cette lumière scintillait à chaque inflexion et ses paroles semblaient des étoiles.

Je l'avais interrogé à propos de Mendelssohn : — les œuvres de Mendelssohn exerçaient sur moi une séduction qui durait malgré mon exclusivisme wagnérien, ce dont j'avais un peu honte.

— Mendelssohn est un grand paysagiste, — me disait-il, — et sa palette est d'une richesse sans pareille. Personne comme lui ne transpose en musique la beauté extérieure des choses. La grotte de Fingal, entre autres, est un tableau admirable. Il est savant, consciencieux et habile. Pourtant il n'arrive pas, malgré tous ces dons, à nous émouvoir jusqu'au fond de l'âme : on dirait qu'il ne peint que l'apparence du sentiment, et non le sentiment lui-même...

On devait atteindre, avant midi, une auberge où l'on essaierait de déjeuner ou plutôt de dîner à l'allemande. Là on abandonnerait les voitures et l'on continuerait le voyage en bateau à vapeur.

Pendant longtemps on côtoya un lac, très bleu entre ses rives vertes, — c'est tout ce que j'ai pu retenir; — puis on s'arrêta devant une maison très banale qui bordait le chemin. Où était-ce? je ne sais pas... une étude récente du Bædeker me fait supposer que cet endroit s'appelait Brunnen. De l'autre côté de la route, c'était le lac; et l'embarcadère des bateaux faisait presque face à la maison.

Rien n'indiquait une auberge, mais le Maître connaissait les êtres, et, tandis que nous gagnions, au premier étage, une chambre, meublée seulement d'une table ronde, de quelques chaises et d'un vieux piano, il alla conférer avec le propriétaire et combiner le menu.

Il revint triomphant et s'écria :

— Nous aurons *un druide* de l'ancienne Gaule!

Le sens de ce terrible calembour ne fut pas tout de suite saisi; le fou rire nous tint longtemps quand nous eûmes compris qu'il s'agissait d'une truite!

Deux fenêtres de la pièce où nous étions faisaient face au lac; une troisième, latérale, était ouverte et donnait sur une cour, où un forgeron travaillait.

Wagner écoutait le choc vibrant du marteau sur l'enclume... Tout à coup, il ouvrit le piano et se mit à jouer le motif de *Siegfried* forgeant l'épée... Aux mesures où la lame est heurtée, il s'arrêtait, et c'était le forgeron qui, sans le savoir, avec une étonnante précision, frappant le fer, complétait le thème.

— Vous voyez — disait le Maître — comme j'ai bien mesuré le temps et comme le coup tombe juste!

Mais « le druide » fit son entrée et il fallut lui rendre les honneurs qu'il méritait...

*
* *

Wagner était un admirable organisateur : le café pris, les cigarettes fumées, le bateau à vapeur siffla et il n'y eut que la chaussée à franchir pour s'embarquer.

Que dire encore de cette traversée? sinon qu'il y a des moments de la vie où la nature s'illumine de la clarté que l'on porte en soi, où l'air semble plus limpide, le ciel plus lumineux, l'eau plus transparente, où tout vibre harmonieusement dans le décor qui enveloppe votre joie.

Certes il n'y eut jamais pour moi de lac aussi bleu entre d'aussi fraîches collines, et pourtant je ne les voyais pas. Les yeux du Maître, ses prunelles rayonnantes, où se fondaient les plus belles nuances du saphir, c'est cela que je regardais, et je disais à madame Cosima, qui pensait tout à fait comme moi :

— A présent seulement, je comprends cette félicité du paradis, si vantée par les croyants : voir Dieu face à face!...

Le soleil couchant allumait un ciel d'apothéose quand le bateau stoppa à la station dernière. Le lac, il me semble, finissait là, et le petit port où nous abordions s'appelait, je crois, Treib, d'où l'on monte à Seelisberg.

J'ignorais tout de la vie antérieure de Richard Wagner; je ne savais rien de sa condamnation politique, de son exil et de son long séjour dans ce pays où il nous conduisait; je n'avais aucune idée des épreuves qu'il venait de subir, des déchirements qui avaient précédé pour lui l'heure présente, l'accalmie consolatrice, le renouveau sentimental, — ce temps heureux enfin pendant lequel j'avais le bonheur de le rencontrer si plein de joie, d'énergie et de sérénité.

Je fus donc d'autant plus surprise — délicieusement surprise — par la scène qui suivit son débarquement. Avant qu'il eût mis le pied sur la rive, il avait été reconnu. Aussitôt un rassemblement se forma : les bateliers, les habitants, les gens du peuple accoururent et, avec un enthousiasme extraordinaire, acclamèrent Richard Wagner, lui pressant les mains, baisant ses vêtements, dans une sorte d'adoration. Le Maître remerciait en riant, les yeux humides; il nous entraîna vite hors des groupes.

— Les braves gens! — disait-il, — ils ne m'ont pas oublié encore.

Alors il nous raconta ce qu'avait été pour lui cette terre d'exil.

— J'y suis arrivé comme un criminel chassé de sa patrie, ne sachant où se réfugier. C'est dans ce village même que je vins d'abord. Le soir, au moment où, triste et abattu, j'allais m'endormir dans une chambre inconnue, un chœur d'hommes éclata sous ma fenêtre, accompagné par des cuivres et des harpes. M'étant rhabillé, j'ouvris les volets et je vis sur le lac plusieurs barques illuminées, chargées d'hommes qui chantaient. Avec quelle émotion je les écoutai! Ils chantaient de ma musique, des fragments de mes opéras! Je n'y pouvais croire. Comment! tandis que je fuyais une patrie qui me haïssait, dans ce village perdu, j'étais aimé, on connaissait

mes œuvres et on me souhaitait ainsi la bienvenue?... J'ai vécu quelque temps parmi ces braves Suisses et je leur garde une profonde reconnaissance, car, à l'instant où je désespérais, ils m'ont rendu la foi et l'espérance.

Wagner parlait d'une voix grave et émue, mais son rire sonna clair quand il ajouta :

— C'est pour cela que vous serez mal couchés, ce soir, et que vous aurez un souper médiocre. Vous ne me permettriez pas de vous mener à une autre auberge que celle d'où j'ai emporté un tel souvenir.

*
* *

L'auberge était très ordinaire, en effet, mais admirablement située, au pied des montagnes, tout au bord d'un autre lac, dont le couchant faisait une cuve d'or.

Quand on eut pris possession des chambres et commandé le souper, Wagner proposa une promenade en barque, et d'aller jusqu'à une source jaillissant du rocher et qui avait toutes sortes de vertus, — entre autres, celle de donner l'oubli à celui qui buvait de son eau.

L'aubergiste lui-même gréa pour nous son bateau et s'offrit à nous conduire. D'un coup de gaffe, il le lança sur cette nappe lumineuse qu'il déchira et tacha d'ombres bleues.

Wagner commença à chanter, puisqu'on était au pays de Guillaume Tell :

Accours dans ma nacelle,
Timide jouvencelle...

Mais nous ripostâmes par des thèmes du *Vaisseau Fantôme*, puis de *Lohengrin*. Le Maître se mit de la partie et attaqua le chant du Mousse de *Tristan*. Tous les motifs du premier et du troisième acte ayant trait au navire furent passés en revue. L'*Or du Rhin* eut son tour, et enfin Wagner s'écria :

— Nous avons épuisé toute ma musique aquatique!

Les montagnes descendaient presque à pic vers le lac; on était arrivé à la source qui jaillissait du roc. Madame Cosima avait envie de goûter à cette eau; moi, je déclarai n'en pas

vouloir, si elle était susceptible de me faire oublier l'admirable journée que nous venions de passer.

Le ciel éteint, tout s'obscurcissait et nous voguions maintenant sur de grandes ombres : Wagner jugea plus prudent de ne pas débarquer et de retourner à l'auberge, où le souper nous attendait.

*
* *

Recueillis et silencieux, assis autour du Maître, après le souper, sur la terrasse de l'auberge, nous subissons l'impression grave et reposante de la nuit, venue très vite entre ces hautes montagnes qui nous enferment. Seuls quelques reflets dénoncent le lac, presque invisible.

Mais voici qu'une blancheur molle teinte le ciel ; les pics précisent peu à peu leurs découpures ; ils paraissent plus sombres sur le fond plus clair ; et, très lentement, le spectacle magnifique d'une aube lunaire se déroule à nos yeux.

La lueur diffuse se concentre, approche, grandit, va surgir : le prélude de Lohengrin chante en nous... Et quand, enfin, la pleine lune émerge, se hausse sur la plus haute cime, c'est pour nous le Graal, qui resplendit sur l'autel, devant le Maître du Graal !

*
* *

— Allons, enfants de la Patrie
Le jour de gloire est arrivé !

C'est Wagner qui chante à pleine voix la *Marseillaise* en tambourinant sur la porte de ma chambre, pour m'éveiller ; et il va à chaque porte battre le même refrain.

Il s'agit de se lever bien vite, car nous devons escalader une montagne et atteindre son sommet avant midi, si nous voulons y déjeuner.

Cette montagne, c'est l'Axenstein. Nous commençons de le gravir à pied, par un très beau temps, sous un soleil déjà chaud. Le chemin, tout d'abord, est charmant et monte très doucement entre des arbres et des buissons : on dirait une allée de jardin.

Senta court en avant et cueille des fleurettes ; mais bientôt elle pousse un cri de joie : elle vient de découvrir des fraises ! En effet, des fraises des bois rougeoient sous les feuilles, par-ci, par-là ; nous voici, madame Cosima et moi, acharnées à leur recherche ; mais, très en avant de nous, Wagner nous crie de ne pas nous attarder, et, par un chemin plus âpre, en plein soleil, nous nous hâtons. Ma compagne semble très lasse et même a une défaillance. Je la fais s'asseoir sur un tertre de gazon, et, respirant des sels, elle se remet vite.

— Ne dites rien !... que le Maître ne sache pas, surtout ! — s'écrie-t-elle.

Alors elle me raconte qu'elle est restée assez souffrante et un peu faible depuis la naissance de Siegfried, son fils, qu'elle ne m'a pas encore présenté. Wagner, qui est infatigable, croit toujours qu'on est de force à le suivre et ne se consolerait pas s'il savait qu'il s'est trompé : c'est pourquoi il faut triompher du malaise et continuer l'ascension.

*
* *

L'hôtel était un de ces somptueux et confortables édifices comme il y en a partout en Suisse, avec le domestique en frac, dont la présence cause une sorte de désappointement, quand il vous accueille, avec un sourire, au moment où l'on atteint un sommet que l'on s'imaginait presque inaccessible.

La vue était, sans aucun doute, des plus remarquables, puisque on nous avait fait monter si haut pour en jouir. Mais j'ai la confusion de n'en avoir gardé aucune mémoire. Le Maître était d'une gaîté exubérante : il retrouvait d'anciennes connaissances, d'anciens serviteurs, parmi le personnel de l'hôtel, et plaisantait avec eux familièrement. Cela fâchait beaucoup madame Cosima, qui l'aurait désiré plus dédaigneux, plus olympien.

Dans un coin choisi de l'immense salle à manger, le dîner, arrosé de champagne, fut joyeux et particulièrement succulent : en l'honneur de Wagner, la patronne de l'hôtel, dont la silhouette éveillait irrésistiblement l'idée d'une fée Carabosse, avait elle-même surveillé sa préparation. Il se prolongea

assez tard, car c'était le dernier jour de l'excursion : le lendemain il fallait redescendre, pour prendre le bateau à vapeur et rentrer à Lucerne.

Ce fut seulement après le retour que Wagner avoua qu'il avait été indisposé tout le long du voyage; mais il s'était bien gardé d'en laisser rien voir, pour ne pas nous gâter le plaisir.

*
* *

Depuis quelques jours, nous nous apercevions qu'on nous traitait avec d'extraordinaires égards à l'Hôtel du Lac. Si nous sonnions, on accourait à notre appel avant que le tintement eût cessé, car les domestiques se tenaient en permanence dans le couloir pour être plus vite à nos ordres. A table, comme nous avions, un jour, complimenté le patron de l'hôtel à propos d'un plat d'épinards particulièrement exquis, on servait maintenant à chaque repas des épinards de plus en plus délicieux. Quand nous sortions de nos chambres, des portes s'entre-bâillaient pour laisser se glisser de curieux et furtifs regards. On nous saluait avec une obséquiosité peu habituelle dans la libre Suisse; on faisait presque la haie sur notre passage, et déjà, dans la ville, il était évident que notre présence causait une émotion bizarre.

Était-ce parce qu'on nous savait amis de Richard Wagner et que la retraite si jalousement close dans laquelle il vivait s'était ouverte pour nous? Certes aucune gloire ne nous paraissait plus enviable et notre juste orgueil égalait notre joie; mais pourquoi troublions-nous à ce point la population placide de Lucerne? Est-ce qu'il émanait de nous un nimbe lumineux, visible au commun des mortels?

Quand nous nous envolions, en bateau, vers le cap de Tribschen, des nuées de voiles, qui se croyaient discrètes, se détachaient du rivage pour nous escorter de loin et, tant que nous restions chez notre hôte illustre, elles croisaient tout autour de la propriété, s'en approchant le plus possible.

Nous avions raconté au Maître et à madame Cosima ces singularités et ils en étaient aussi intrigués que nous. Parfois nous sortions dans le jardin pour examiner à travers les arbres

toutes ces barques, pleines de touristes, qui s'acharnaient à demeurer là, dans une attente incompréhensible.

La chose finit cependant par s'expliquer. Madame Cosima, en allant un jour à Lucerne conduire Senta prendre sa leçon de piano, rencontra le propriétaire de Tribschen, qui, de lui-même, sans être interrogé, donna le mot de l'énigme.

— Tout le monde sait, à Lucerne, — dit-il, — que le roi Louis II de Bavière est ici, incognito. Le chef de la police m'a dit : « J'ai un flair sûr, et je sais qu'il est là. »

Personne n'ignorait que le roi s'était fait coiffer chez M. Frey et qu'il avait honoré cet heureux coiffeur d'une conversation sur Wagner; qu'au tir de Zug, il avait daigné concourir, et victorieusement, et qu'il avait fait, avec le Maître, une excursion à l'Axenstein...

La maîtresse de piano connaissait l'histoire, mais elle apprit quelque chose de plus à Cosima : Adeline Patti demeurait depuis quinze jours à Tribschen. Le roi l'avait amenée afin qu'elle étudiât un rôle qu'elle devait créer dans la prochaine œuvre de Wagner. C'est pourquoi tous les bateliers recevaient l'ordre de longer du plus près possible la demeure du Maître, afin de permettre aux étrangers de saisir au vol, peut-être, quelques accents de la diva...

C'était Villiers de l'Isle-Adam que l'on prenait pour le roi de Bavière, et c'était en moi que les imaginations lucernoises avaient reconnu la Patti. Un de nos compagnons était, à n'en pas douter, le blond comte de Taxis.

— Vous voyez — nous dit Wagner — que vous avez non seulement remué deux cœurs devenus presque insensibles à force de s'être cuirassés contre la méchanceté humaine, mais encore vous avez mis en émoi les cervelles lucernoises, fort apathiques d'ordinaire!

Tout devenait parfaitement clair, maintenant que nous savions; mais il fallut renoncer à détromper des gens aussi fermement convaincus. Toutes les dénégations, comme un marteau qui tape sur un clou, ne faisaient qu'enfoncer dans leur esprit leur certitude. Nous nous amusâmes donc de cette courte royauté : nous en profitâmes pour être servis à l'Hôtel du Lac comme des princes.

JUDITH GAUTIER

(A suivre.)

BOULETS HUMAINS

Ce titre est celui d'un livre écrit par un jeune lieutenant de l'armée japonaise, nommé Tadayoshi Sakurai[1], qui fit partie de l'armée chargée de prendre Port-Arthur. Sa campagne fut courte : débarqué le 24 mai 1904, il fut grièvement blessé le 24 août et rapatrié. Il employa les loisirs de la guérison à écrire le récit de ce qu'il avait vu. Le comte Okuma, ancien ministre des Affaires Étrangères et fondateur d'une Université libre, composa une préface pour cet ouvrage que le public japonais accueillit avec faveur. En un an 40 000 exemplaires furent vendus. On peut donc affirmer que ces souvenirs répondent à l'idée que la nation se fait de son corps d'officiers.

A ce titre, ils sont précieux pour nous. Ils ne contiennent pas de vues d'ensemble, ni de profonds aperçus stratégiques ou tactiques. L'horizon est très borné : c'est celui d'un chef de section. Mais les sentiments et les mobiles sont exposés avec intensité. Les Japonais que nous fréquentons se couvrent volontiers d'un masque de scepticisme stoïque. Sakurai est un croyant qui multiplie les allusions aux cultes nationaux. Il a l'âme sensible et il verse plus de larmes qu'un romancier à la mode au XVIIIe siècle. Mais tandis que celui-ci nous agace parfois parce qu'il est maniéré, peu sincère et dépourvu de volonté, Sakurai nous émeut toujours parce que derrière les larmes nous sentons une âme virile, l'idée de la mort et le sacrifice généreux et permanent de la vie. C'est un héros.

1. *Human bullets*, traduction anglaise de Masujiro Honda.

*
* *

Il appartenait à un régiment de la 11e division qui se recrute et tient garnison dans l'île de Shikoku, au sud de la mer intérieure. Rarement les étrangers la visitent; aussi les traditions du vieux Japon s'y conservent sans mélange. Quand la guerre éclata, Sakurai avait vingt-cinq ans; il était lieutenant en second et porte-drapeau. L'ordre de mobilisation n'arriva qu'au milieu d'avril 1904, c'est-à-dire deux mois après le commencement des hostilités. Pendant cette longue attente, le régiment était plein d'impatience et priait pour la mobilisation, comme les paysans japonais, en temps de sécheresse, prient pour la pluie. L'enthousiasme fut général. Un réserviste, nommé Nakamura, avait une femme invalide et un enfant de trois ans et il était dénué de toutes ressources. La veille du départ, la femme acheta deux sous de riz et un demi-sou de combustible pour le repas d'adieu. Les gens très pauvres ne mangent de riz que les jours de solennité et se nourrissent de millet. Le lendemain matin, Nakamura rejoignit son poste sans faire entendre aucune plainte. Sa famille et celle de milliers d'autres, furent secourues par les voisins compatissants, afin que toute l'énergie et l'attention des soldats fussent concentrées sur les devoirs militaires. Ceux qu'on refusait pour insuffisance physique suppliaient qu'on les prît.

Après avoir mis les effectifs des compagnies sur le pied de guerre, on laissa le surplus des réservistes valides au dépôt, afin de combler les vides qui se produiraient au cours de la campagne. Beaucoup en ressentirent une extrême humiliation. L'un deux, Togo Miyataka, était logé dans un vieux temple bouddhique, car les temples servaient de casernes supplémentaires. Il résolut de se suicider « afin que son esprit, délivré des liens du corps, pût combattre avec ses camarades vivants ». La nuit du 11 au 12 mai, la pluie tombait goutte à goutte sur la toiture du vieux temple. Togo se leva, tandis que ses camarades dormaient, et griffonna quelques lignes d'adieu : « Je ne peux supporter la pensée de ne pas partir avec les autres. Personne n'a voulu m'emmener malgré mes supplications. Je prouverai ma loyauté par ma mort. » Il murmura

Banzai (le hurrah japonais) en l'honneur de l'empereur, et, en versant un torrent de larmes, s'ouvrit le ventre avec son couteau. Le bruit réveilla ses voisins. On le porta à l'hôpital où on réussit à le guérir. Plus tard même on put l'envoyer à l'armée.

Les opérations de la mobilisation s'achevèrent dans le plus grand ordre et non sans lenteur. Elles étaient entremêlées d'exercices, de harangues patriotiques et de lectures des instructions impériales qui contiennent les devoirs des soldats et marins. L'enthousiasme était chauffé à blanc.

Le jour fixé pour le départ était le 21 mai: on devait se rassembler à six heures du matin :

Notre joie, dit Sakurai[1], était sans limite. Nous touchions à la plus grande action de notre vie. L'homme brave pleure, mais il ne pleure pas au moment de la séparation, dit un proverbe. Naturellement nous étions prêts et résolus à accueillir le meilleur comme le pire. Mais à cause même de cette résolution et de cette attente, nous pensions à l'éternelle séparation du père et de l'enfant, de l'époux et de l'épouse, du frère et de la sœur. Il y a des pleurs même dans les yeux d'un diable [2]. Comment n'y aurait-il pas eu dans les nôtres des larmes invisibles que nous refoulions sous le masque du sourire.

La nuit qui précéda mon départ, je regardai les photographies de mes amis, je mis en ordre les tiroirs de mon bureau et je disposai mes affaires de telle sorte que ceux qui me survivraient y vissent clair. Puis je m'endormis paisiblement sur les nattes.

A trois heures du matin, trois coups de canon furent tirés de la tour du château. Je me levai, je pris un bain d'eau pure, je revêtis le meilleur de mes uniformes, je m'inclinai vers l'est où réside notre Souverain, je lus solennellement la déclaration de guerre[3] et j'annonçai à Sa Majesté que son humble sujet était prêt à partir. J'offris mes dernières prières — je pensais alors qu'elles seraient les dernières — devant l'autel familial de mes ancêtres[4]; et je sentis un

1. *Human bullets*, p. 15.

2. Dicton populaire.

3. Tandis que, chez les peuples d'Occident, une communication du Chef de l'État paraît l'expression des idées du parti qui détient la majorité au Parlement, toute parole du Mikado est accueillie comme parole d'évangile. Aucun Japonais ne la discute. Les proclamations impériales sont toujours rédigées en style tempéré. Elles ne s'inspirent que des intérêts permanents du Japon.

4. Il contient autant de tablettes de bois qu'il y a d'ancêtres dont on veut honorer le souvenir. Chacune porte le nom sous lequel le défunt était connu de son vivant et celui qu'il a reçu après sa mort. On croit qu'une portion de l'âme, une de ses enveloppes, reste fixée à sa tablette.

tressaillement de tout mon être comme si mes ancêtres me donnaient un ordre et me disaient : « Tu ne t'appartiens pas. Pour le service de sa Majesté, tu dois sauver la Nation d'un désastre, dussent tes os être broyés et ta chair déchirée. Ne déshonore pas tes ancêtres par un acte de lâcheté. » Ma famille et mes amis se réunirent pour boire avec moi un dernier verre da saké et me féliciter.

Mon père me dit : « N'ayez aucun souci de vos affaires domestiques et mettez en pratique les bonnes résolutions que vous avez prises depuis longtemps. Je suis prêt à supporter votre mort. Ajoutez une fleur d'honneur au nom de notre famille, en vous distinguant dans le service de notre pays. » Je lui répondis : « N'ayez aucune anxiété à mon sujet. Voici la plus belle occasion qu'un soldat puisse avoir. Prenez seulement soin de votre santé[1]. »

Quand vint l'heure du départ, je me levai, je pris mon sabre qui avait été placé sur l'autel familial, je bus la coupe des adieux que ma chère mère avait remplie d'eau pure[2] et je quittai ma demeure d'un cœur et d'un pied légers, tout en m'attendant à ne plus en franchir le seuil.

Un souffle d'héroïsme animait tout le régiment. Cette même nuit, la femme d'un officier mourut, laissant un enfant en bas âge. Le mari ne songea pas à rester en arrière pour l'enterrer. Il partit en refoulant avec peine ses larmes. Tout le monde était désireux de servir, et la nation était non moins désireuse de secourir les familles de ses défenseurs. Sakurai attribue avec raison les victoires japonaises à cette admirable unanimité des sentiments.

*
* *

Le départ du régiment eut lieu en présence du gouverneur civil, au milieu des *banzai* de la foule et des chants patriotiques des enfants des écoles. Les vieilles femmes murmuraient des prières en faisant glisser leurs chapelets sous leurs doigts flétris : « Notre grand Bouddha prendra soin de vous. Faites pour le mieux, messieurs les Soldats. »

1. Ces phrases sont à peu près conventionnelles ; elles durent être prononcées dans un grand nombre de familles.

2. Ceci est une cérémonie shintoïste et presque un sacrement. On attache à la coupe d'eau pure une idée de purification ; elle s'offre à toute personne mourante. Ici elle signifie la croyance à la mort prochaine de Sakurai.

Un sentiment indicible de solidarité animait le régiment. Chacun sentait que le colonel était le père remplaçant la famille absente. Les soldats comprenaient qu'ils étaient « les pieds et les mains de leurs chefs ».

Le voyage se passa gaiement. Le débarquement commença le 25 mai. Il eut lieu sur la plage où avait débarqué l'armée du général Oku, au sud de Pitsewo, trois semaines plus tôt. Il fut pénible parce que les transports ne pouvaient s'approcher à moins de 4 kilomètres du rivage. La fin du trajet devait se faire en jonques chinoises traînées par un remorqueur. Quand l'État-Major du régiment et deux compagnies furent à terre, le temps devint si mauvais que des bateaux allèrent à la dérive : un homme et un cheval se noyèrent. Il fallut interrompre l'opération. On était sur une terre désolée, sablonneuse, à ondulations monotones, si différente du Japon montagneux et verdoyant qu'elle paraissait l'œuvre inachevée d'un créateur maladroit[1]. Les habitants malpropres et cupides n'avaient rien d'attirant. L'ordre vint de chercher un gîte dans un village assez éloigné sans attendre la réunion de tout le régiment. On se mit en marche et on arriva à la nuit close. On dormit malgré la saleté et les mauvaises odeurs. Le lendemain on fut réveillé par ce qu'on prit pour des éclairs et du tonnerre. C'était en réalité le canon de Nanchan.

Sakurai n'assista pas à la lutte, bien que les 500 hommes de son régiment qui étaient débarqués la veille se fussent rapprochés jusqu'à hauteur des ambulances. Ils eurent pour mission de garder le champ de bataille après l'action. C'était une horrible scène de dévastation, dont la conquête avait coûté 4000 morts ou blessés. Empilés, les cadavres japonais brûlaient en répandant une odeur étrange de chair grillée. « Des centaines de héros furent consumés comme en un sacrifice à la patrie et leurs âmes montèrent au ciel dans des tourbillons de fumée[2]. » On enterra les Russes après avoir recueilli ce qui pouvait servir à les identifier. Beaucoup de blessés restèrent deux jours sans soins et sans nourriture. En bon bouddhiste,

1. Les Japonais croient que leurs îles ont été créées par les dieux, ancêtres du Mikado.

2. *Human bullets*, p. 54. Au Japon on enterre les morts, mais on n'a aucune répugnance à les brûler, quand le nombre en est trop considérable.

Sakurai éprouva autant de pitié pour les chevaux blessés que pour les hommes. Un de ses anciens maîtres, le moine Kwatsurin Nakabayashi accompagnait l'armée comme infirmier volontaire. Il recueillit des fragments d'obus pour élever une statue de bronze à la déesse Bato Kwanon[1] « afin de réconforter les esprits des chevaux morts à la guerre ». Un autre moine bouddhiste, Doanit, proposa d'ajouter un article au code de la Croix-Rouge en faveur des chevaux, « au nom de nos principes d'humanité[2] ».

Peu après, le régiment de Sakurai alla relever un corps de la 3e division que le général Oku emmenait dans le Nord. Il dit qu'à la vue de ces hommes aux vêtements couverts de boue et parfois tachés de sang, mais couronnés de la gloire de Nanchan, il se sentit honteux de son inexpérience. Il éprouva le sentiment d'un « paysan qui a manqué le train et regarde, la bouche ouverte, la traînée de fumée qui disparaît ».

*
* *

Quelques semaines se passèrent à des travaux de fortification en avant de Dalny qui allait devenir la base maritime de l'armée chargée d'enlever Port-Arthur. Dans les trois ou quatre kilomètres qui séparaient les lignes japonaises des lignes russes, les éclaireurs échangeaient des coups de fusil et se faisaient des prisonniers. La plupart des prisonniers russes ignoraient les noms de leurs généraux. L'un d'eux, blessé à mort, demanda avant d'expirer que l'on prévînt sa femme et son enfant. L'aumônier Toyama récita les prières bouddhiques et planta une croix sur son corps, ce qui est un bel exemple de tolérance.

Le 26 juin, Sakurai reçut le baptême du feu. Il s'agissait d'enlever une portion de la ligne de défense russe d'où l'on

1. Bato Kwanon ou Kwanon à la tête de cheval est la Kouanyn, déesse de la miséricorde des Chinois. C'est la patronne des chevaux. Au Japon on rencontre parfois son image au bord des chemins. On lui présente les chevaux malades et on lui offre des ex-voto après leur guérison.

2. Il s'agita pour introduire cette dernière question à la conférence de la Haye, mais il ne paraît pas avoir réussi.

voyait à 14 kilomètres de distance ce qui se passait à Dalny. L'opération fut effectuée vaillamment aux cris de Tokkan! Tokkan! Le sens littéral de ce cri de guerre est « Assaut final ». Après la victoire, on chanta le Kimi-ga-yo[1] et on entonna un banzai (hurra) en l'honneur de l'Empereur.

Une semaine plus tard, les Russes tentèrent de reprendre le terrain perdu, parce qu'il était un observatoire aussi bon du côté de Port-Arthur que de Dalny, mais ils échouèrent, car les Japonais se tenaient en garde, suivant le précepte du grand Shogun Iyeyasu : « Au moment de la victoire, serre les cordons de ton casque. »

Jusqu'à la fin de juillet, les Japonais restèrent sur la position conquise et s'y fortifièrent. Les Russes ne les attaquèrent pas, mais ils les canonnèrent souvent. On remarqua que de gros projectiles tombaient dans les fonds des vallées défilées aux heures où des officiers s'y réunissaient. Les Russes en étaient avertis par des bergers chinois à leur solde. Ceux-ci gravissaient, avec leurs animaux, une montagne visible pour les Russes et située derrière les lignes japonaises. Ils avaient tout un code dans lequel telle direction ou tel village, sur lequel il convenait de tirer, était désigné par une vache noire, ou un troupeau de moutons, ou autre chose.

Le travail de jour et de nuit, le repos insuffisant, la mauvaise eau, les pluies torrentielles, après lesquelles on ne pouvait se sécher et qui perçaient les toiles des tentes, amenèrent une épidémie de dysenterie dans le camp japonais. Sakurai en fut atteint, mais il eut le bonheur d'être remis sur pied grâce aux soins dévoués de deux médecins et de son ordonnance. Celui-ci était un soldat qu'il avait dressé comme recrue et dont il admirait la fidélité, la sincérité, et le zèle. Il s'appelait Bunkichi Takao. On ne pouvait imaginer de cœur plus tendre. Il passait les nuits à frictionner la poitrine et les bras de son officier et oubliait sa propre fatigue. Puis il écrivait à la famille de Sakurai des lettres où se trouvaient des passages comme celui-ci :

1. Hymne national dont voici la traduction : « Que le pouvoir de notre empereur dure mille ans, jusqu'à ce que le caillou du rivage soit devenu un grand rocher gris et moussu! »

N'ayez aucune inquiétude, car je prends bien soin de mon lieutenant. Il peut se faire que nous soyons séparés sur le champ de bataille, mais je garderai mon lieutenant même après la mort. Je n'oublierai jamais sa bonté. Toujours et toujours, considérez-moi comme un membre de votre famille.

Parmi les hommes du régiment se trouvait un nommé Heigo Yamashita; il était sérieux, obéissant et toujours prêt à remplir les devoirs pénibles. On le considérait comme un modèle. Un jour il dit à ses camarades :

Je ne veux pas revenir vivant. Mon désir le plus cher est de rejoindre mes camarades morts il y a dix ans[1] et de leur dire que la vengeance est complète, mais j'ai un frère aîné qui vit dans la pauvreté. Quand je mourrai, faites-lui savoir que ma fleur mortuaire à fleuri brillamment.

Peu après, en revenant de porter un ordre, il eut l'abdomen traversé. On le porta à la station de premier pansement où le colonel alla le consoler et l'exhorter. Déjà il était à l'agonie. Il mourut en disant : « Pardonnez-moi, vengez-moi. » Il s'excusait de n'avoir pas fait plus. Le lendemain, l'aumônier Toyama l'enterra, lut les prières bouddhiques, lui donna un nom posthume et érigea le poteau qui le portait face à Port-Arthur, « pour que son esprit pût en voir la chute ».

Un soir, le général Tsuchiya, commandant la 11e division, prescrivit un service funèbre pour ceux qui étaient morts depuis le commencement de la guerre. Un autel, qui était une caisse trouvée chez un fermier, fut érigé sous quelques saules en vue de Port-Arthur. On le couvrit d'un drap blanc et d'une image d'Amida Bouddha que l'aumônier Toyama avait emportée. En avant, on empila les boîtes contenant les cendres[2]. Les cierges répandaient une lumière lugubre à la place du jour qui baissait. « Des insectes bourdonnant semblaient chanter l'inconstance de toute chose. Bientôt une petite averse tomba et les gouttes, qui glissaient sur les feuilles des saules agités par le vent, paraissaient les larmes du ciel. »

1. Pendant la guerre sino-japonaise de 1894.

2. Ces boîtes cubiques, d'environ 12 centimètres de côté, sont envoyées aux familles comme souvenir des défunts. Elles contiennent un os, des cendres du bûcher, bref des reliques.

Les officiers formèrent un demi-cercle autour de l'autel et les soldats se tinrent derrière eux. L'aumônier lut les écritures. Puis le général Tsuchiya s'avança, brûla de l'encens et resta la tête baissée pendant quelques minutes.

Son cœur, dit Sakurai, débordait de douleur et de gratitude et ses lèvres murmuraient : « Vous avez bien agi. » Les esprits des héros morts durent être attristés par la nécessité d'abandonner un aussi excellent général. Les autres officiers, un à un, suivirent le général, s'inclinèrent et brûlèrent l'encens en plaignant leurs malheureux subordonnés. « Vous avez combattu bravement et prouvé le succès de l'éducation que je vous ai donnée. Vous avez fidèlement rempli votre devoir et vous avez été d'utiles instruments dans les mains de Sa Majesté. » Tel fut le tribut muet de chaque officier à ses hommes. Les hommes qui étaient entrés au service le même jour que leurs malheureux camarades et avaient rempli les mêmes devoirs envièrent leur mort héroïque. Les gouttes qui humectaient les manches des officiers et des soldats ne provenaient pas toutes de la pluie[1].

*
* *

Le 25 juillet, l'armée japonaise était au complet et le parc de siège avait débarqué. Dès lors on pouvait marcher en avant. La première chose à faire était de rejeter les troupes russes sur les fortifications. Le général en chef Nogi donna l'ordre de les attaquer le lendemain. Le général de brigade Yamanaka exposa en détail le plan du combat aux officiers. Le colonel de Sakurai, Aoki, fit appel à l'esprit du Bushido (le code de la chevalerie du vieux Japon) ; il dit que toutes les vies du régiment lui appartenaient et qu'il n'hésiterait pas à les sacrifier. A tous les degrés de la hiérarchie, on prononça des harangues patriotiques. L'ardeur des troupes était telle que la position ennemie était déjà conquise avant l'attaque, dit Sakurai. Elle résista néanmoins deux jours.

Pendant la nuit du 25 au 26 juillet, on se nettoya et on changea de linge pour mourir propre. Le 26, le régiment de Sakurai ne fut engagé qu'assez tard. Comme porte-drapeau,

1. *Human bullets*, pp. 124 et 125.

il marchait avec le colonel et la réserve. Le vent très fort agitait l'étoffe et par moments menaçait de l'arracher. Tout à coup un obus éclata au-dessus; un de ses éclats enleva une partie du drapeau et un autre tua un homme à côté. Le colonel « impassible comme Nio ou Fudo[1] » se borne à dire : « C'est bien, n'est-ce pas, comme à la manœuvre? » Il avait tant de sang-froid qu'il suffisait aux hommes de le regarder pour chasser toute tentation de découragement.

Le régiment passa la nuit à 5 ou 600 mètres des lignes russes. Le 27 au matin, comme l'artillerie japonaise ne parvenait pas à ébranler les Russes, on se décida à lancer sur eux des *boulets humains*. Leur effort vint se briser contre un escarpement qu'il était impossible de franchir : « Autant valait battre une grande cloche de temple avec une épingle[2]. » Le général de brigade prescrivit de suspendre l'attaque jusqu'à cinq heures du soir, afin de laisser le temps à l'artillerie de produire son effet.

On n'avait presque rien mangé, ni bu, depuis l'avant-veille. Le lieutenant Kwan, adjudant de bataillon et ami de Sakurai, s'approcha d'un groupe d'officiers avec une bouteille de bière : « Voilà-t-il pas une chose rare, de la bière? Je la portais dans ma ceinture depuis hier pour boire un banzai sur la position ennemie. Buvons ensemble la coupe des adieux. Vous avez tous été très bons pour moi. J'ai résolu de faire une belle mort aujourd'hui. » Kwan parlait avec gaieté et cependant il était sérieux. Il remplit son gobelet d'aluminium avec le liquide doré et le fit passer à la ronde. Son service consistait à diriger l'ensevelissement des morts. Il disait à ses hommes : « Couvrez-les de terre avec soin, parce que sous peu je serai traité de même. » Effectivement il fut tué peu d'heures après.

Un autre ami de Sakurai, le lieutenant Yatsuda, tira de sa poche un paquet de châtaignes sèches[3] et dit à son ordonnance :

1. Des divinités à l'aspect terrible, dont le nom se présente naturellement sous la plume du très peu sceptique Sakurai.

2. Les cloches des temples au Japon sont dans des constructions basses et ouvertes. Chaque fidèle peut les faire résonner en ébranlant une lourde poutre horizontale qui sert de marteau et qui est suspendue à côté.

3. Le mot *Cachi* signifie à la fois châtaigne et victoire, d'où l'usage de donner des châtaignes à un soldat qui part pour la guerre : c'est un gage de succès.

« Ceci a été offert aux dieux par ma mère. Elle m'a recommandé d'en manger avant de combattre. Je vais en prendre une, mangez-en une autre. C'est peut-être notre dernier adieu. » Ils se saluèrent poliment et chacun grignota sa châtaigne. Yatsuda fut tué avant Kwan. L'un et l'autre avaient le pressentiment de leur fin.

A cinq heures du soir l'attaque recommença. Le régiment arriva dans l'angle mort, au pied de l'escarpement russe, en subissant des pertes énormes. Il se mit à casser des rochers et à empiler des pierres en gradins pour faciliter l'assaut. Vers la fin de la nuit, à la clarté incertaine d'une lune prête à se coucher, le major Achino, qui commandait le 2e bataillon, envoya au colonel Aoki le message suivant : « Notre bataillon va monter à l'assaut et s'attend à être anéanti. J'espère que vous aussi vous prendrez l'offensive. Je souhaite et je crois que mon colonel très vénéré et aimé sera l'heureux commandant de l'attaque, et qu'au soleil levant notre drapeau flottera sur les parapets ennemis. Je vous offre mes respects et vous dis adieu. » A ce moment on entendit dans le lointain les sons solennels du Kimi-ga-yo. Chacun crut que l'Empereur en personne lui ordonnait d'aller en avant. Malgré le courage de tous, le combat corps à corps dura longtemps. Ce ne fut que le 28 juillet à huit heures du matin que les Japonais furent maîtres incontestés du champ de bataille.

***

Depuis cinquante-huit heures il n'y avait pas eu de distribution et l'on n'avait pas dormi. On se jeta sur du pain noir et des morceaux de sucre laissés par les Russes et on s'endormit sans se soucier des cadavres voisins. Quand on fut un peu reposé, on fit l'inventaire de ce que les Russes avaient négligé d'emporter. On trouva entre autres choses des notes prises par un général. L'une d'elles était ainsi conçue : « L'armée japonaise sait bien marcher, elle ne sait pas se retirer. Quand elle attaque une position, elle persiste dans son entreprise avec la plus grande obstination. Je l'approuve, cependant il y a des circonstances où la marche en avant est

impossible et où une retraite est utile. Les Japonais poursuivent l'attaque sans souci du danger. Probablement les livres de tactique japonais n'étudient pas les retraites. » Tel était en effet l'esprit qui animait les Japonais et auquel ils durent leurs victoires.

Les Russes avaient pris position en avant de Port-Arthur et pensaient que les Japonais leur laisseraient le temps de s'y fortifier. Mais dès le 29 juillet, le général Nogi mit son armée en marche. Le 30 à trois heures du matin Sakurai fut envoyé au quartier général de la brigade pour y prendre des ordres. Il y avait près d'une heure de marche qu'il fit accompagné de son ordonnance. Il reçut des dispositions de détail pour une attaque à effectuer à cinq heures. Craignant de revenir trop tard à son corps, il se dépouilla de ses habits qu'il remit à son ordonnance et tout nu, son revolver d'une main et son sabre de l'autre, il se mit à courir l'espace d'un ri et demi (5 800 m.) Les Japonais n'ont pas le même sens de la décence que les occidentaux. Il délivra son message et comme le régiment partait, il vit le moment où il serait forcé de marcher à l'ennemi tout nu. Heureusement l'ordonnance ne tarda pas trop à paraître. Les Russes surpris ne firent pas de résistance et se retirèrent sur les ouvrages de Port-Arthur.

Les derniers combats furent l'occasion de brèves félicitations de l'Empereur et de l'Impératrice. Elles[1] étaient écrites sur un ton simple et tempéré, qui est presque celui de la conversation. Elles excitèrent dans l'armée des sentiments d'un loyalisme intense.

Puisque nous, humbles sujets, sans aucun mérite spécial, dit Sakurai, étions ainsi reconnus et encouragés par leurs Majestés, comment pourrions-nous réjouir leurs cœurs révérés? Il est difficile de rendre la millième partie d'une telle faveur; un chaud combat de quelques jours n'est rien pour nous. Ces messages impériaux nous firent honte. Nous craignions de ne point mériter l'amour sans bornes et l'indulgence de leurs Majestés. Les esprits des loyaux et braves soldats qui sont morts sur le champ de bataille ont dû

1. Voici celles de l'Empereur (celles de l'Impératrice sont pareilles) : « L'armée d'investissement a plusieurs fois bravé les avantages naturels des positions avancées de Port-Arthur; elle a combattu avec courage plusieurs jours de suite; elle a enfin rejeté l'ennemi sur sa ligne principale de défense. Nous sommes profondément touchés par sa valeur. »

répandre des larmes de reconnaissance en entendant ces précieux messages. Après ces messages impériaux, tout le monde se sentit excité et le moral de l'armée devint meilleur. Les collines escarpées, les sérieux ouvrages qui les couronnaient, l'ennemi vaillant qui les défendait, tout devait céder devant nous, sujets fidèles et anxieux de réjouir les cœurs troublés de leurs Majestés [1].

Le patriotisme chez Sakurai prenait la forme du désir de la mort. Il y était d'autant plus poussé que la renommée aux cent voix avait rapporté à sa famille et à ses amis des exploits qu'il n'avait pas eu occasion de réaliser [2] et dont on le félicitait. On le croyait grièvement blessé, et il n'avait pas une égratignure. La pensée d'être inférieur à sa réputation lui était insupportable. Il résolut donc de mourir à la première occasion. Il en prévint son ordonnance et le remercia de ses services. Le fidèle Takao lui dit, les larmes aux yeux, qu'il voulait mourir avec lui. La veille de l'assaut de l'ouvrage avancé de Takouchan — c'était le 6 août — Sakurai confectionna une boîte cubique de huit centimètres de côté avec une planche qui avait servi au transport des obus. Takao en joignit les côtés avec des clous de bambou. Sakurai y plaça une mèche de ses cheveux et quelques feuilles de papier pour envelopper ses cendres. Il inscrivit dessus son nom de vivant et le nom bouddhique posthume qu'il s'était choisi. Il prescrivit à Takao d'envoyer ce souvenir à sa famille après sa mort. Vers le soir il écrivit une lettre d'adieux à son frère aîné. Il lui disait qu'il était résolu et prêt à mourir; que d'ailleurs si son corps restait à Port-Arthur, son esprit serait fidèle à l'Empereur pendant sept existences. Le même jour, il reçut une lettre de son frère où se trouvaient ces conseils : « Ne pense pas à l'honneur ni au mérite, sois simplement fidèle au devoir. Quand Nelson mourut glorieusement à Trafalgar, il dit : Grâce à Dieu, j'ai rempli mon devoir ».

Malgré sa bonne volonté, Sakurai revint indemne de l'assaut de Takouchan où pendant deux jours il fut exposé aux projectiles russes. Vers ce moment il fut promu lieutenant en premier. Cet avancement entraîna la cessation de ses fonc-

1. *Human bullets*, p. 172.

2. Par exemple, on croyait chez lui qu'il avait débarqué pendant une tempête, que la barque où il se trouvait avait sombré et qu'il avait nagé jusqu'à la côte en tenant le drapeau du régiment entre ses dents.

tions de porte-drapeau et l'obligation de quitter le colonel Aoki qui avait eu pour lui l'affection d'un père et en avait reçu les soins dévoués d'un fils. La séparation eut lieu avec larmes. Sakurai qui restait dans le même corps, mais rentrait dans le rang, alla faire visite à ses nouveaux chefs et camarades. On lui demandait : « Qu'est-ce que vous portez donc à la ceinture? » Il répondait en souriant : « C'est mon cercueil. » Et la fameuse boîte prouvait qu'il était prêt à mourir. Comme les sentiments qu'il exprimait étaient ceux de ses interlocuteurs, on se disait adieu et on versait des larmes.

Toute l'armée était prise d'un délire d'héroïsme. Voici une lettre écrite un peu avant le grand assaut du 16 au 24 août par un homme de troupe à sa mère et à son frère :

Deux fois déjà j'ai fait partie comme volontaire de détachements sacrifiés et ma tête est encore sur mes épaules. Je suis plein de tristesse quand je pense à mes camarades morts. Sur deux cents que nous étions, il n'y en a plus que vingt sains et saufs. Pour mon bonheur ou mon malheur j'appartiens à ce petit nombre. Mais la vie de l'homme n'est que de cinquante ans. Si je ne me sacrifie pas maintenant, je n'en aurai peut-être plus l'occasion. Un peu plus tôt ou un peu plus tard il faudra mourir, puisque tout le monde meurt. Aussi je préfère être brisé en morceaux comme un joyau que de rester entier comme une tuile [1]. Que je sois atteint par un projectile ou une baïonnette, je ne mourrai qu'une fois. Mon camarade a été tué à ma droite, la cuisse et le bras de mon officier ont été projetés dans les airs à ma gauche, et moi au milieu je n'ai rien eu, et je me pince parce que je doute si je rêve. Je me sens pincé, aussi je dois être vivant. Mon temps de mourir n'est pas encore venu. Il faut que je venge mes camarades. Russes orgueilleux et impudents, je veux vous châtier. Ainsi mon cœur est toujours impatient, quoique je n'aie rien de brillant. Je suis le fils d'un fermier. Cependant on me chantera comme une fleur de cerisier [2], si je combats bravement et meurs sur le champ de bataille au lieu de faire une fin naturelle et ignoble sur une natte de paille et sous un toit de chaume.

Banzai, Banzai, Banzai à sa Majesté le commandant en Chef.

Feu TAKETASHI YAMAMOTO,
Vice-caporal d'infanterie.

1. Proverbe japonais.

2. C'est-à-dire comme un Samourai, membre de l'ancienne caste guerrière dont la fleur de cerisier était l'emblème. On voit par cet exemple combien l'instruction et le service militaire obligatoires ont répandu le code d'honneur des samourais dans les couches profondes de la nation.

Ce brave garçon qui signait sa lettre comme s'il était déjà mort, y glissa un poème, des rognures d'ongles et des cheveux. Il fut tué trois ou quatre jours après.

*
* *

Le 19 août, il y eut un bombardement violent. Dans la soirée la compagnie de Sakurai fut amenée jusqu'à un village nommé Yangchiakou. Il y avait là le général de division Tsuchiya qui observait l'effet des projectiles japonais. Une bombe russe vint tomber près de lui et atteignit quatre ou cinq hommes. Les projecteurs russes éclairaient la campagne d'une manière intermittente, comme en plein jour. Dès que l'un de ces engins paraissait sur un fort, le chef d'État-Major criait : « Visez-le ! Détruisez-moi ce camarade ! Je suis comme une jeune fiancée, la lumière trop vive me rend gauche et timide. » Les Japonais aussi avaient des projecteurs pris sur les Russes à Nanchan, mais ils étaient moins puissants que ceux de la place. Quand les projecteurs étaient momentanément éteints, les Russes lançaient des fusées éclairantes qui restaient suspendues dans les airs comme des lampes électriques. Aussitôt on entendait le cri : *immobile* et les détachements en marche cessaient d'avancer pour ne pas attirer l'attention des mitrailleuses russes qu'ils redoutaient par-dessus tout.

Le bataillon de Sakurai ne fut pas appelé à combattre avant la nuit du 23 au 24 août. Il eut donc à passer cinq longues journées d'attente. On lui avait assigné comme position de rendez-vous Wouchiafang, village chinois situé à 1 kilomètre dans l'ouest de Yangchiakou. Il devait s'y trouver le 24 à une heure du matin. Le capitaine Kawakami, qui commandait la compagnie de Sakurai, réunit ses lieutenants avant de quitter le bivouac et leur dit : « Adieu. Je n'ai pas d'autre parole à vous dire. J'ai résolu de laisser mon corps sur le champ de bataille. Buvons ensemble la coupe d'eau de la longue séparation. » Les lieutenants étaient dans les mêmes dispositions. Ils burent et, pensant qu'ils étaient réunis pour la dernière fois, ils n'essayèrent pas de retenir leurs larmes. La compagnie se rassembla sous les saules au bord de la rivière de Yangchiakou.

Il fallait remonter son cours sur une certaine longueur. On y rencontra une longue file de brancards portant des blessés des attaques précédentes. La nuit était si sombre qu'il était impossible de rien distinguer. On avançait en tâtonnant. Tout à coup, on entendit un bruit de voix. On s'arrêta et on reconnut une masse de blessés japonais étendus au bord de l'eau. Leurs gémissements, leur respiration haletante, leurs souffrances augmentées par l'exposition au froid et à la rosée de la nuit en vêtements de toile et sans couvertures remplissaient de pitié ceux qui passaient. Le nombre de ces blessés qu'on ne voyait pas, paraissait interminable.

Cependant la compagnie de Sakurai se trompait de chemin. Au lieu d'atteindre Wouchiafang elle eut la surprise de se trouver au quartier général de la 9e division. Son chef, le général Oshima, descendait des anciens daimyos de Kanazawa, la région où se recrutaient ses hommes. Il exerçait sur eux un prestige extraordinaire, dû non moins au fait que leurs ancêtres avaient été vassaux des siens qu'à ses éminentes qualités militaires. On vivait là en pleine atmosphère féodale. Une certaine originalité ne nuisait pas à l'autorité d'Oshima. Tandis que toute sa division portait des vêtements de toile khaki, lui seul avait conservé les habits de drap sombre, d'usage en hiver et plus visibles à distance. Il avait noué autour de sa taille une ceinture de crêpe de soie, dans laquelle passait un long sabre japonais. Cette tenue en faisait une belle cible. Les projectiles ennemis semblaient le respecter, bien qu'il ne cessât de s'exposer pour donner confiance à ses hommes. La veille, au prix de très lourdes pertes, et d'un rare esprit d'initiative, la 6e brigade de la 9e division avait enlevé les deux redoutes Panlong qui étaient situées sur la ligne principale des défenses de Port-Arthur.

Un officier d'État-Major remit la compagnie de Sakurai sur la bonne voie, mais elle ne tarda pas à se perdre de nouveau. Elle demanda son chemin, on lui dit d'aller à droite. Elle se dirigea de ce côté; là on lui dit de retourner au point d'où elle était partie. C'était à désespérer d'arriver à temps, car il n'y avait plus que quelques minutes jusqu'à une heure. Chacun croyait qu'un retard au rendez-vous entacherait son honneur et pourrait être une cause de défaite, car l'assaut projeté exigeait

la réunion de tous les efforts. Par bonheur on rencontra un sapeur du génie qui conduisit la compagnie à une tranchée : il n'y avait qu'à la suivre pour atteindre un espace découvert au delà duquel était Wouchiafang. On longea la tranchée jusqu'au bout. On traversa aussi vite que possible l'espace découvert. Tout à coup un projecteur éclaira les champs. Le capitaine donna l'ordre de se coucher, et on attendit que la lumière disparût.

Enfin on arriva au rendez-vous. On chercha à tâtons dans toutes les directions, on appela et on ne trouva personne de vivant, mais le sol était couvert de cadavres. Comme l'heure était passée, on crut que le gros de l'armée était déjà parti. Le capitaine Kawakami se désespéra. Il dit : « Je ne peux expier ma faute, même par le suicide. » Tous se croyaient déshonorés.

On n'avait pas de temps à perdre en longues réflexions. Comme on savait que l'attaque devait passer par la redoute Panlong-est, qui était à un kilomètre à peine vers le sud, on se dirigea de ce côté. On marcha vers le ravin qui y conduisait en se laissant guider par un crépitement de mitrailleuses.

Le ravin était un passage encaissé de trois à quatre mètres de largeur, produit par des érosions et bien défilé aux vues des Russes. C'est là que s'étaient engouffrées les troupes du général Oshima qui avaient conquis la redoute après une lutte de quarante heures. C'était un lieu d'horreur où morts et blessés étaient entassés pêle-mêle. On ne pouvait avancer sans marcher sur un cadavre. Vers la naissance du ravin, dans le voisinage du réseau de fils de fer qui entourait la redoute, la compagnie de Sakurai s'arrêta un instant. Des mitrailleuses russes crépitaient à gauche. En même temps du fond du ravin montaient six mitrailleuses japonaises qui essayaient de gagner Panlong. Nulle part, on n'apercevait d'infanterie japonaise. Ce fut un grand désappointement. L'assaut aurait-il été contremandé? On délibéra, puis le capitaine résolut de regagner Wouchiafang pour attendre de nouveaux ordres. Les hommes obéirent non sans regret. Il fallut descendre le ravin et marcher une fois de plus dans l'obscurité sur les corps des camarades morts ou blessés. Ils étaient dans une situation pire que la première fois, parce que les roues des affûts les avaient écrasés. Combien de blessés avaient dû périr!

On s'arrêta à l'entrée du ravin pour observer et on vit des groupes d'ombres traverser la plaine. Par bonheur il se trouva que c'était le corps principal qui lui aussi s'était égaré et avait été retardé par les projecteurs russes. On se rassembla au pied d'une pente raide formant angle mort et tout le monde éprouva une grande joie à la pensée que l'isolement avait cessé et qu'on était à l'avant-garde des troupes d'assaut. Sakurai reconnut les officiers de son bataillon. Son chef, le major Matsumura, s'était donné une entorse en enlevant Takouchan et il n'était pas guéri, mais il avait tenu à honneur d'être présent et il s'aidait d'une canne. De tous les officiers du bataillon, seul il devait, avec Sakurai, survivre à l'assaut.

Sakurai tint à ses hommes ce petit discours : « Je vous dis adieu. Combattez de toutes vos forces. Le sort de Port-Arthur dépendra du combat de cette nuit. Buvons ensemble cette eau, comme si nous étions au moment de mourir. » Il remplit un gobelet d'eau qu'un soldat avait été chercher au péril de sa vie et chacun en but quelques gouttes. Puis on s'allégea et on ne conserva que ce qu'il faut pour se soutenir deux ou trois jours. Sakurai avait décoré son uniforme khaki avec un drapeau japonais passé dans sa ceinture; il comptait le planter sur un ouvrage russe; il avait une serviette nouée autour du cou. Il ne portait pas de souliers et n'avait au pied que des *tabi*[1]. Il avait son sabre, sa gourde pleine d'eau et trois biscuits.

Bientôt l'ordre vint de monter jusqu'à un point à mi-hauteur de Panlong. Pour la troisième fois on s'engagea dans l'horrible ravin et l'on dut marcher sur les corps des camarades. La puanteur était atroce. Un blessé gémissait dans un coin. Il avait les deux jambes brisées. Comme il n'avait pas mangé depuis trois jours, Sakurai lui donna ses trois biscuits qu'il reçut avec des larmes de joie et de gratitude.

On arriva aux fils de fer qui avaient protégé Panlong contre les attaques de la 9e division. Ils étaient pleins de corps de sapeurs. Les uns tenaient encore les ciseaux avec lesquels ils avaient voulu couper les fils et les autres les poteaux qu'ils avaient tenté d'arracher.

1. Chaussettes japonaises en toile avec semelles souples en cuir et compartiment séparé pour le gros doigt de pied, excellentes pour les courses en pays rocheux.

Plus haut était le drapeau du régiment dont la vue fit tressaillir Sakurai. Il salua le colonel Aoki qui lui dit : « Sakurai, je prie pour vos succès. » Plus haut il fut appelé par le lieutenant Yoshida de la 9e division qui était de sa province. Étonné de le voir assis seul sur le parapet de Panlong, Sakurai lui demanda ce qu'il faisait. Yoshida l'invita à regarder à l'intérieur. Il y avait là des morts et des blessés empilés sur trois et quatre rangs, au milieu des canons ennemis, toute la compagnie de Yoshida qui avait enlevé les pièces et avait été anéantie par les mitrailleuses russes de l'arrière. Yoshida était resté seul intact; ne voulant pas quitter ses hommes, il veillait sur leurs restes. Il fut tué à l'assaut du mois d'octobre.

Quand tout le monde fut réuni, le colonel Aoki prononça cette exhortation suprême : « Le combat de cette nuit est notre grande chance de servir notre pays. Cette nuit nous frapperons Port-Arthur au cœur. Notre brave colonne d'assaut ne doit pas être seulement *prête* à mourir, mais *certaine* de mourir. Comme votre père, je suis plus reconnaissant que je ne peux dire pour votre ardeur à combattre. Que chacun de vous donne son maximum ! »

Les hommes *de la mort certaine*, cette appellation plut au régiment. On défila devant le drapeau, on dépassa Panlong-est et on atteignit le premier retranchement ennemi [1]. Le plan était de prendre le fort Kikouan-nord qui est à l'est de Panlong, puis la crête dominante de Wangtai qui est au sud. Mais bientôt tout ne fut que confusion. Tout d'abord on lança des bombes à main dans les tranchées ennemies. Elles firent sauter en l'air des sacs à terre, des têtes et des bras. Les flammes mêlées à des tourbillons de fumée éclairaient la scène de lueurs rouges. Les Russes se sauvèrent. Les Japonais les poursuivirent en criant : *Tokkan*. Comme on ne savait trop où on allait, Sakurai quitta un instant le capitaine Kawakami et escalada sur la gauche un parapet. Il aperçut de là la silhouette noire de Kikouan-nord se découpant sur le ciel. Il revint et fut surpris de ne plus trouver personne. Il appela,

1. Appelé le mur chinois parce qu'il datait de l'occupation chinoise. On trouvera une description sommaire du front attaqué et une relation d'ensemble de l'assaut d'août dans mon étude sur *le Siège de Port-Arthur*, pp. 32 et suiv.

une voix répondit : « Lieutenant Sakurai. » C'était celle du caporal Ito qui pleurait abondamment. — « Pourquoi pleurez-vous ? Qu'est-il arrivé ? — Lieutenant Sakurai, vous êtes devenu un personnage important. Notre capitaine est mort. » Sakurai pleura aussi à la pensée que le brave Kawakami qui quelques minutes auparavant criait en avant, appartenait à un autre monde.

Sakurai souleva le cadavre, retira la carte secrète[1] et, se dressant, dit qu'à partir de ce moment il commandait la 12e compagnie. Il ordonna à un blessé de porter le corps du capitaine en arrière. Successivement deux hommes furent tués en exécutant cet ordre.

Il réunit ses hommes, prescrit au caporal Ito de ne pas laisser couper la ligne des tirailleurs et annonça qu'il marcherait au centre. Dans l'obscurité on ne distinguait aucun détail, mais il semblait qu'on était dans un creux en forme de chaudron et qu'en avant se trouvait une forteresse naturelle. Sakurai commanda : « Douzième compagnie, en avant. Serrez les rangs. » Puis tout se passa comme dans un rêve. La voix du caporal Ito, son voisin, cessa de se faire entendre. Les baïonnettes devinrent de moins en moins nombreuses. Bientôt il ne resta qu'une poignée d'hommes. Tout à coup, Sakurai reçut comme un coup de bâton et tomba. Sa main droite était cassée au poignet et pendait inerte. Le sang coulait à flots. Il la pansa[2] à la lueur des projectiles éclairants des Russes, l'entoura d'un mouchoir et la suspendit à son cou avec le drapeau du Soleil levant qu'il portait à la ceinture.

*
* *

En regardant vers l'ennemi, il aperçut les canons de la batterie de Wangtai si haut qu'ils paraissaient toucher le ciel. La clarté des fusées et le bruit de la canonnade augmentaient. Il

1. Un document dont beaucoup d'officiers étaient dépositaires et qu'ils s'empressaient de détruire quand ils étaient au moment d'être pris ou de mourir.

2. Chaque soldat avait reçu des pansements de la Société des secours aux blessés.

tâta ses jambes et, voyant qu'elles étaient intactes, il se mit à gravir la pente de Wangtai. Il se servait de son sabre nu, dont il avait jeté le fourreau, comme d'une canne tenue dans la main gauche.

Il appela les quelques hommes qui lui restaient et leur ordonna de le suivre. Puis il prescrivit à un soldat de planter le drapeau japonais sur les canons de Wangtai. L'entreprise était folle parce qu'il n'y avait aucun renfort à proximité. Presque aussitôt l'homme fut tué. On entendit tout à coup un grand bruit. C'était un détachement russe qui exécutait une contre-attaque et s'avançait « comme une barrière de bois sombre ». Les soldats de Sakurai étaient en trop petit nombre et sur une pente trop raide pour résister. Ils furent débordés en un clin d'œil et rejetés vers le bas. Ils s'arrêtèrent au retranchement d'où ils étaient partis et firent face aux Russes. Une lutte corps à corps suivit. Sakurai était enroué à force de crier. Tout à coup son sabre fut brisé et son bras gauche percé. Il tomba, et, comme il essayait de se relever, un éclat d'obus vint broyer sa jambe droite. Il était complètement incapable de marcher. Un soldat étendu près de lui lui cria : « Lieutenant Sakurai, mourons ensemble. » Sakurai le saisit avec son bras gauche et, en grinçant des dents de douleur et de regret, dut se borner à observer les péripéties du combat.

Cependant cette nuit tragique touchait à son terme. Quand le jour parut, Sakurai reconnut l'homme qu'il avait dans ses bras, c'était un nommé Kensaki Ono dont il avait dirigé l'instruction. Il avait l'œil droit crevé et le côté droit percé. Sakurai avait le bras gauche couvert de sang qui dégouttait le long du cou d'Ono. Ono détacha ce bras et le pansa. Sakurai, entouré d'ennemis, grièvement blessé, sans espoir d'être secouru, entrevit le malheur d'être fait prisonnier. Mieux valait mourir. Il se résolut au suicide, mais il n'avait pas d'arme. Des larmes de rage l'étouffaient. Il pria Ono, il lui ordonna de le tuer. Mais Ono, la figure en sang et presque aveugle, saisit son fusil et lui dit : « Je résiste à vos ordres. »

Sakurai était désireux de faire connaître la situation en arrière. Il l'exposa à Ono et, pour le décider à partir, il lui demanda de lui amener un brancard, bien qu'il sût qu'un brancard n'aurait pu être porté si loin dans les lignes ennemies.

Ono bondit comme un possédé, lui dit de l'attendre et en un instant disparut.

Sakurai resté seul parmi les morts et les mourants eut un moment de désespoir. Il se consola de mourir d'épuisement à vingt-cinq ans, en répétant les paroles de Nelson : « Grâce au ciel, j'ai rempli mon devoir. » Des Russes allaient et venaient dans les tranchées à peu de distance et tiraient sur les Japonais qui respiraient encore. Trois ou quatre balles arrivèrent dans son voisinage. Les Russes s'approchèrent, la baïonnette au canon. Sakurai, s'attendant à être massacré, ferma les yeux. Heureusement cinq ou six Japonais blessés tirèrent sur les Russes et détournèrent leur attention.

A ce moment un Japonais parut sur le retranchement en poussant des cris sauvages et en brandissant son sabre. Ce héros inconnu montait seul à l'assaut de la tranchée russe. Il fut aussitôt frappé à mort et vint rouler aux pieds de Sakurai.

Peu après des projectiles japonais vinrent éclater en grand nombre sur sa tête. C'était le signe d'une interruption de l'assaut et d'une reprise du bombardement. Pour le coup il se crut perdu. Têtes, bras et jambes étaient déchirés et projetés çà et là. Il ferma les yeux avec résignation et pria pour que son agonie fût courte. Par bonheur il ne reçut que de petits éclats qui augmentèrent le nombre de ses blessures, mais ne touchèrent aucun organe vital. A côté de lui des blessés devenaient fous et périssaient dans un accès de frénésie. Un officier russe montrait sa jambe blessée à un infirmier japonais blessé lui-même, qui le pansa avec ses propres bandes. Quand l'opération fut faite, le Russe lui tira un coup de revolver à bout portant et le tua en guise de remerciement.

Saisi d'horreur et affaibli par la perte de son sang, Sakurai ferma les yeux. Il était sur les frontières de la vie et de la mort quand il se sentit soulevé, puis abandonné. Il rouvrit les yeux et aperçut deux ou trois Russes montant la colline. Ils avaient sans doute voulu le faire prisonnier, puis l'avaient abandonné comme mort.

Au bout de quelque temps quelqu'un s'approcha de lui en rampant et resta immobile comme un mort. Puis Sakurai entendit murmurer ces paroles : « Allons en arrière, je vous aiderai », et il vit un soldat inconnu qui avait la tête bandée.

Sakurai lui répondit qu'il n'espérait plus revenir vivant, il le pria de le tuer et de se sauver lui-même s'il le pouvait. Mais son sauveur, un nommé Takisaburo Kondo du régiment de Kochi, répliqua qu'il le ramènerait vivant ou mort. Tel était l'esprit de fraternité héroïque qui régnait dans les rangs de l'armée japonaise. Kondo saisit le bras gauche de Sakurai et le plaça sur son épaule.

A ce moment un soldat qui gémissait de l'autre côté dit d'une voix défaillante : « Lieutenant, donnez-moi la dernière coupe d'eau. » Sakurai touché se laissa retomber. Il demanda de l'eau à son sauveur qui prit son bidon, et, en passant par-dessus la poitrine de Sakurai, en versa quelques gouttes dans la bouche du mourant. Celui-ci remercia en réunissant ses mains brisées et expira en murmurant : *Namu Amida Butsu*[1]. *Namu Amida Butsu.*

De nouveau Kondo saisit le bras gauche de Sakurai, il le hissa sur son dos et d'un bond franchit le retranchement. L'un et l'autre roulèrent par terre et firent les morts. Les projectiles pleuvaient dru comme grêle. Kondo ramassa un manteau et en couvrit le corps de Sakurai qui souffrait d'inexprimables douleurs à sa jambe cassée. Il enleva sa baïonnette et la lia contre ce membre avec une serviette. Puis il lui donna à boire et l'exhorta à la patience. Il ramassa par terre des gourdes contenant de l'eau et remplit le même office charitable pour les blessés voisins qui ne pouvaient se mouvoir. Souvent il s'arrêtait pour ne pas éveiller l'attention des Russes et il se couchait près de Sakurai auquel il faisait un rempart de son corps.

Au bout de quelques heures Sakurai s'évanouit. Quand il reprit connaissance, Kondo lui dit : « Bien que beaucoup de coups tombent encore près de nous, nous ne pouvons rester ici jusqu'à la nuit car les Russes reviendraient et nous tueraient. Il faut partir. Considérez-vous comme mort. » Il l'enveloppa dans le manteau et faisant signe à un autre soldat blessé, tous deux emportèrent Sakurai qui se sentait triste et honteux d'abandonner ses chers camarades sur les pentes de Wangtai. Tous les cinq ou six pas les deux soldats s'arrêtaient et faisaient

1. Invocation bouddhique très répandue dans le peuple, dont le sens paraît être : « Je t'adore, éternel Bouddha. »

les morts afin de tromper la vigilance des Russes. Ils dépassèrent enfin les réseaux de fil de fer et arrivèrent dans un ravin où ils s'arrêtèrent. De nouveau Sakurai perdit connaissance.

Il fut rappelé à la vie par un obus qui éclata dans le voisinage et fit voler vers lui du sable et des cailloux. Le fidèle Kondo le veillait et avait étendu sur sa figure un drapeau japonais pour le garantir des intempéries. Il assujettit deux bâtons au manteau qui l'enveloppait, appela quatre ou cinq blessés qui passaient et les pria de porter Sakurai à la station de premier pansement. Puis levant un coin du drapeau il lui dit : « Lieutenant, ma blessure n'est pas assez grave pour que je retourne en arrière. Votre cas est sérieux. Prenez bien soin de vous et guérissez. » Il s'éloigna sans attendre un remerciement. Sakurai, plein de gratitude pour un héroïsme si noble et si simplement accompli, ne put que pleurer et prier pour son sauveur. Il ne le revit plus. Kondo fut tué un mois plus tard.

La nuit suivante, les hommes qui portaient Sakurai atteignirent non sans peine la station de premier pansement. On le croyait mort et déjà la fatale nouvelle avait été annoncée à sa famille. Plus tard on lui dit qu'on avait placé sur l'autel familial ses lettres et ses souvenirs et qu'on avait offert à son esprit de l'encens et des fleurs. On ne sait si la boîte qu'il appelait son cercueil avait été envoyée au Japon. En tout cas elle ne fut pas perdue et pendant les longs loisirs de sa convalescence il s'amusait à la montrer à ses amis.

Les médecins de la station de premier pansement crurent qu'il ne pourrait survivre. Néanmoins ils l'envoyèrent à l'ambulance. La force de sa constitution prit le dessus et on put le transporter au Japon. Il resta couché dix mois sans pouvoir bouger.

*
* *

Quand la santé revint, Sakurai écrivit avec la main gauche son livre des « Boulets humains » dont nous avons indiqué l'étonnant succès au début de cet article. Une Américaine, miss Alice Bacon [1], le fit traduire et le présenta à ses compatriotes.

1. Autrefois professeur à l'école des pairesses de Tokio, elle a écrit deux des meilleurs ouvrages que l'on possède sur la femme japonaise : *Japanese girls and women* et *A Japanese interior*.

Il est probable qu'elle pensa faire œuvre utile en leur montrant sur le vif l'âme des soldats japonais à une heure où l'esprit d'exclusivisme des ouvriers californiens menaçait de déchaîner une guerre entre les États-Unis et le Japon. Nul livre n'était plus propre à augmenter le respect dû à la race japonaise et à faire réfléchir ceux qui seraient tentés de la provoquer, car même en faisant la part de l'exaltation d'un jeune homme, le fond est sincère et vrai. On y sent le mépris de la mort poussé jusqu'au désir de la mort et un sentiment de solidarité et de confiance réciproque qui font de l'armée japonaise un tout très solidement cimenté.

***

On se demandera peut-être, si une jeune République, comme celle des États-Unis, est capable d'un patriotisme aussi intense que le vieil empire du Japon, encore tout empreint d'esprit féodal. A première vue la réponse paraît négative. En Amérique l'armée fédérale est embryonnaire ; les milices d'États sont des gardes nationales peu disciplinées ; toute l'énergie des particuliers (et elle est colossale) semble se dépenser dans la chasse aux dollars. Mais un examen plus approfondi modifie ce jugement. Au budget on remarque un chapitre intitulé : Pensions aux vétérans et aux orphelins de la guerre de Sécession, qui, pour 1906, s'élève à 143 millions de dollars (plus de 743 millions de francs [1]). La Marine, qui tend à devenir la seconde du monde, ne coûte que 118 millions de dollars. On a de suite l'intuition qu'un peuple qui reconnaît si magnifiquement les services de ses défenseurs est capable de patriotisme. On en aura la certitude si, un jour de 30 mai, fête de la décoration des tombes, on visite un des nombreux cimetières nationaux où sont enterrés ceux qui ont combattu pour la patrie. On y verra les plus beaux monuments élevés « aux morts inconnus », une profusion de fleurs et de drapeaux et on y entendra des discours et des chants où l'esprit de sacrifice

1. On a souvent dit que le fonds des pensions était une source de fraudes et de gaspillage. Cela est possible, mais il est certain que les abus ne portent pas sur la totalité, ni même sur la plus grande partie, de cette somme énorme.

est exalté en présence de foules compactes. Quelle que soit la distance des villes, de longs cortèges qui se déploient sur plusieurs kilomètres de longueur parfois, se rendent dans ces cimetières. Cette admirable fête, qui n'est pas légale, est observée par tous, parce qu'elle a ses racines dans le cœur de la nation. Elle doit son origine aux femmes du Sud; celles du Nord les ont imitées; les hommes ont suivi. Enfin, si l'on visite une école publique, il y a beaucoup de chance pour que l'on y voie, affichée aux murs, entre des cartes et des tableaux d'enseignement, l'oraison funèbre des morts de Gettysburg, par le Président Lincoln. Après cinquante ans elle est vivante comme au jour où elle a été prononcée [1]. Le peuple américain a eu cette bonne fortune de trouver aux moments de grande crise des Présidents tels que Washington ou Lincoln qui disaient ce qui convenait. Leur parole se répercute à travers les âges et elle a autant de poids que celle du Mikado. On est donc porté à croire que le patriotisme est indépendant de la structure de la société et de la forme du gouvernement, mais que dans une démocratie occupée à s'enrichir, il est parfois dissimulé par le tourbillon des affaires. Le Japon connaîtra cette évolution qui a déjà commencé dans les grandes villes et les centres industriels tels qu'Osaka.

GÉNÉRAL C. DE GRANDPREY

1. En voici l'esprit : Nous ne pouvons pas sanctifier ce champ de bataille. Il l'a été par les braves gens qui ont lutté ici. C'est à nous, vivants, qu'il appartient plutôt de nous dédier à la tâche qu'ils ont si noblement avancée, de demander à ces morts un accroissement de dévotion à la cause pour laquelle ils ont donné la dernière et pleine mesure de la dévotion, et de décider solennellement que ces morts ne sont pas morts en vain.

VIVE LA VIE ![1]

III

— Puis-je entrer, mère ? — demanda, par la porte entrebâillée, la voix sonore et fraîche de Mabel Clarks.

— Entrez, chérie, — répondit, de l'intérieur, une voix traînante et inexpressive.

Mabel entra lestement et chercha des yeux sa mère, dans le vaste salon.

— Je suis là, ma chère enfant, — murmura la mère, d'une voix encore plus traînante.

Annie Clarks était couchée sur un ample divan de repos qui occupait tout un coin de la pièce. Coiffée avec soin, les cheveux discrètement passés au henné et ondulés dans la perfection, elle s'appuyait, d'un air las, sur un long oreiller d'étoffe orientale, garni de dentelles anciennes. Une grande peau d'ours blanc, étendue sur ses genoux, retombait jusqu'à terre comme un tapis moelleux. Autour d'elle, sur le divan, sur la peau d'ours, sur une table voisine, sur un guéridon placé à portée de sa main, il y avait cent choses diverses : un buvard avec tout ce qu'il fallait pour écrire ; une série de flacons et de fioles contenant des sels, des essences, des médicaments,

1. *Published February fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.

Voir la *Revue* du 1er février.

quelques numéros de revues, non coupés; un nécessaire à ongles; des boîtes d'argent et d'or de toutes les dimensions, pour la poudre, pour les pastilles, pour les épingles; des couteaux à papier; des instruments à ouvrir les lettres; un grand verre plein d'une boisson laiteuse, où plongeait une cuiller d'or; et, presque sous sa main, une poire d'argent bruni, toute piquetée de turquoises, — la sonnette électrique. — Mais Annie Clarks ne procédait à aucune de ces opérations pour lesquelles Mrs. Broughton, la dame de compagnie, et Fancy, la caméristé de confiance, avant de la laisser seule, avaient réuni autour d'elle tout ce dont elles avaient supposé que leur maîtresse pourrait avoir besoin. Elle restait là, immobile, tranquille, ni triste ni gaie, ne pensant peut-être à rien. A l'annulaire de sa main droite étincelait un énorme diamant, l'unique joyau de ce jour-là.

Mabel s'avança en souriant vers sa mère, se pencha sur elle, Celle-ci effleura de ses lèvres les beaux cheveux qui se gonflaient, rebelles, et offrit à baiser une joue lisse et molle.

— Comment allez-vous, mère?

— J'ai froid, chérie.

— Vous avez froid?

— Oui, très froid.

Mabel jeta un regard vers le balcon qui occupait, ou peu s'en faut, tout un côté de cette pièce du Palace, et qui regardait sur le lac. Dans le singulier cadre de bois clair que formaient les montants des fenêtres closes, à travers les glaces limpides, on apercevait, située sur l'autre rive et pourtant toute voisine, semblable à un immense tableau, une grande masse d'un vert profond, cette épaisse Acla Silva que nulle bâtisse n'enlaidit, et, au-dessus de la masse verte, une bordure d'un bleu vif, pour ainsi dire palpitant, qui était le ciel, et, au-dessous de la masse verte, une bordure d'un bleu métallique, splendide, rigide, qui était le lac, — le tout enveloppé et pénétré d'une radieuse lumière.

— Le temps est si beau, mère! — reprit la voix harmonieuse de la jeune fille. — Si vous avez froid, c'est parce que vous ne voulez pas sortir.

— Vous savez bien, Mabel, que je ne suis pas *sport* comme vous.

— Oh! c'est vrai : moi, j'adore ce pays! — s'écria Mabel, dans un transport d'allégresse.

— Vous avez raison, — approuva la mère, toujours paisible.

Étincelants de joie, les grands yeux de Mabel, ces yeux séducteurs dont le gris conservait quelque chose d'enfantin, ne pouvaient se détacher du balcon lumineux, où s'encadrait singulièrement ce paysage fait de la verdure immaculée du bois, de l'azur transparent du ciel, de l'azur sombre du lac, de la vibrante clarté qui baignait le lac, le bois et le ciel. La haute et svelte personne de la jeune fille, en toutes ses lignes, en toutes ses attitudes, respirait la santé, la sérénité, le bonheur de vivre. Ce jour-là, au lieu d'un de ces habituels « costumes tailleur », aux jupes rondes qui laissaient voir les pieds minces et finement chaussés, aux jaquettes un peu raides qui permettaient seulement de deviner les rondeurs flexueuses du buste, au lieu d'un de ces costumes coupés à angles droits, un peu secs d'aspect, elle portait une robe en batiste blanche, d'une forme toute française, couverte de broderies avec entre-deux de dentelles, vêtement souple, un peu long, serré par une ceinture de soie ivoire. Et, sur sa tête, au lieu d'un de ces chapeaux ronds à bords droits, ornés de plumes semblables à des lames de couteau, qui complètent le « costume tailleur » anglo-américain, elle avait une grande coiffe de batiste blanche toute chargée de broderies, la coiffe de Charlotte Corday, nouée par un ruban de soie bleu ciel et garnie d'un gros chou sur le côté. Son ombrelle était blanche, ainsi que ses chaussures, ses gants et sa bourse.

— Vous êtes très bien, Mabel, — lui dit sa mère avec un sourire, après l'avoir examinée une minute.

— C'est pour le bon Dieu, petite mère! — s'écria la jeune fille, en riant et en montrant ses dents blanches.

— Vous quêtez, ce matin, à l'église? Vous avez accepté, chérie?

— Oh! mère, pouvais-je refuser à l'archiduchesse Maria-Annunziata? Elle s'intéresse tant à l'église de Saint-Moritz!

— Nous aussi, Mabel... à cette église, à toutes les églises catholiques et au Pape, — reprit Mrs. Clarks, qui s'anima un peu. — L'avez-vous dit à l'archiduchesse Maria-Annunziata?

— Naturellement!

— Et c'est la jeune archiduchesse Maria-Vittoria qui quête avec vous?

— Oui, mère.

— Tâchez de recueillir plus d'argent qu'elle.

— Je tâcherai. Vous me donnerez votre aumône à la messe?

— Non, je n'irai pas à la messe, chérie : je suis lasse et j'ai froid... Mais je vais vous la donner tout de suite. Vous mettrez cette aumône dans votre plateau.

Et Mrs. Clarks, tâtant sur le large divan, y trouva son carnet de chèques. Puis, sur ses genoux, machinalement et presque sans regarder, elle écrivit un chiffre, avec une plume d'or, signa, détacha le feuillet, fit sécher l'encre et tendit le chèque à sa fille.

— Voilà quatre cents dollars... Il n'y a pas ici de catholiques très riches. Tous les riches sont juifs, — murmura-t-elle avec une moue de mépris. — Vous quêterez seules?

— Non, mère; nous aurons chacune un cavalier.

— Qui accompagnera l'archiduchesse Maria-Vittoria?

— Le petit comte de Roy.

— Et vous? Ce sera Don Vittorio Lante, je suppose?

— Lui-même, — répondit Mabel, avec aisance.

— Il vous fait, ce me semble, une cour assidue?

— Oui, très assidue.

— C'est un aimable jeune homme... Je crois qu'il n'a pas de fortune.

— Je le crois aussi, mère.

— Vous avez pris des informations à ce sujet?

— Non, — répondit simplement la jeune fille; — mais je le présume.

Elles causaient tranquillement, sans la moindre hésitation ni dans le ton ni dans les paroles.

— Vous êtes-vous déjà engagée avec lui, Mabel? — demanda encore Annie Clarks, après un court silence.

Le visage fleuri de Mabel, ce visage où riait tant de beauté juvénile, s'obscurcit d'un léger nuage; mais ce ne fut qu'un instant, et l'ombre disparut.

— Pas encore, — déclara-t-elle.

— Toutefois, il ne serait pas impossible que vous prissiez avec lui un engagement?

— Non, ce ne serait pas impossible.

— N'en faites rien sans m'avertir, chérie.

— Non, soyez-en sûre.

Et, de nouveau, sous la grande coiffe blanche, sous l'onde rebelle des cheveux châtains, le visage rose s'inclina pour baiser la joue maternelle. Mrs. Clarks ne répondit à ce baiser que par une petite tape, appliquée avec la main sur l'épaule de sa fille, en guise de caresse; et, tandis que Mabel s'éloignait, elle la suivit des yeux, une seconde.

*
* *

A l'église catholique de Saint-Moritz-Bad, la première messe du dimanche se dit à six heures du matin. Pour appeler les fidèles à cette messe, les cloches du clocher trop haut sonnèrent une seule fois, sourdement, comme si une main avare mesurait le son. La vallée était pleine d'un brouillard flottant qui masquait les montagnes, qui noyait les prairies voisines de l'église, courait sur les herbes trempées d'eau et bariolées de fleurs, submergeait les grands hôtels encore fermés et silencieux, les rues encore désertes et silencieuses. Le soleil, qui, un peu plus tard, allait dissiper ces vapeurs matinales, était encore caché derrière le pittoresque Piz Languard. Le froid était vif; l'air était d'un gris blanc, délicat et monotone.

Lentement, mais sans interruption, l'église se remplit depuis le portail jusqu'au chœur; la grande nef et les deux nefs latérales, qui ne sont guère que d'étroits couloirs, furent occupées par une foule muette et recueillie. Il y avait là des paysans de l'Engadine, agriculteurs ou bûcherons, hommes et femmes, dans leurs habits du dimanche, habits de couleur sombre, en drap gris foncé, marron foncé, bleu foncé, les têtes féminines couvertes d'un foulard noir, tous ayant le teint opaque, allumé de rouge, des cheveux châtains aux reflets d'un blond roux, des yeux d'un bleu pâle, sans vivacité, sans éclat. Il y avait des ouvriers du chemin de fer, des cantonniers, des maçons embauchés aux environs, nés en d'autres pays, nés sous d'autres climats, qui, pendant l'hiver, étaient

obligés, chaque dimanche, de faire des lieues et des lieues sur la neige, sur le glacier, afin de venir entendre la messe, et qui, même en été, devaient s'imposer de rudes fatigues pour être dès six heures du matin à Saint-Moritz-Bad et pour en repartir aussitôt après l'office : c'étaient des Lombards, des Vénitiens, des Romagnols, des Calabrais, qui, vêtus de leurs habits les plus propres, chaussés de leurs gros souliers, s'inclinaient devant l'autel avec les marques de révérence usitées dans leurs patries respectives, dans leurs villages lointains, et qui, observant un religieux silence, allaient s'asseoir près des indigènes sans échanger un salut, sans chuchoter une parole, puis, comme les indigènes, courbaient le front et se mettaient à prier. Il y avait des bourgeois et des bourgeoises, des boutiquiers et des boutiquières, des commis de magasin qui n'avaient pas encore ouvert leurs boutiques, des vendeuses de bazar, des servantes d'hôtel, d'humbles musiciens d'orchestre, des blanchisseuses, des repasseuses, des couturières, des domestiques de maîtres qui dormaient encore, — bref, tout un peuple de travailleurs qui s'étaient levés de grand matin pour assister à cette première messe : car, à huit heures, les exigences de leur besogne ne leur permettraient pas d'assister à la seconde, et, à onze heures, quand se célébrerait la grand'messe, celle des gens riches, aucun d'eux ne disposerait d'un seul instant de liberté. Ceux-là aussi, ces humbles qui peinaient pour le luxe, pour le plaisir, pour la jouissance des autres, ils étaient là, modestement habillés, la face encore pâle du sommeil interrompu, l'attitude encore lasse d'un repos trop court; et, dans l'église, chacun d'eux se tenait à sa place, sans s'occuper de ses voisins, absorbé tout entier par l'intime besoin de recueillement, d'affranchissement spirituel.

La messe de ces paysans, de ces ouvriers, de ces domestiques, de ces travailleurs, fut dite avec une simplicité parfaite, et très vite. L'officiant était l'un des trois prêtres dont se compose la mission qui, envoyée tous les étés par l'évêque de Coire à Saint-Moritz-Bad, y arrive dans le courant de mai et s'en retourne à la fin de septembre; mais c'était le moins connu des trois. En effet, le premier vicaire était chargé de dire la messe de huit heures, et le curé se réservait à lui-même celle de onze

heures, celle où il fallait faire le sermon pour la société cosmopolite.

Avant le premier évangile, l'orgue résonna gravement, mais ne joua qu'un seul morceau, très court, et personne ne chanta. Puis, comme d'habitude, l'officiant monta en chaire, et, après quelques minutes d'oraison mentale, il expliqua en italien l'évangile de la semaine, — celui qui dit que les chrétiens ont le devoir de mettre le temps à profit pour le salut de leur âme, et que, plus tard, le Seigneur leur en demandera un compte rigoureux. — Paysans, ouvriers, domestiques, travailleurs de toutes les catégories écoutaient avec une profonde attention les sévères paroles, sévèrement commentées; et, çà et là, sur beaucoup de visages qui portaient les traces d'anciennes et longues fatigues, d'anciennes et longues privations, il y avait comme une inquiétude, comme une crainte de n'avoir point assez travaillé, de n'avoir point assez souffert : c'est pourquoi, au moment où le prêtre finit d'expliquer l'évangile du jour et donna aux assistants une rapide bénédiction, les fronts se baissèrent, très contrits, sur le bois des bancs. Puis, lorsque le tintement de la clochette annonça que le sacré mystère de l'eucharistie allait s'accomplir, il se fit un grand brouhaha; toutes les chaises, tous les bancs grincèrent : car pas un de ces fidèles ne manqua de s'agenouiller devant l'hostie mystique. Et enfin, lorsque le triple tintement de la clochette et les puissants accords de l'orgue proclamèrent que le divin sacrifice venait d'être consommé sur l'autel, on ne vit par toute l'église que têtes courbées et corps prosternés, en signe de parfaite adoration.

Après l'explication de l'évangile, l'officiant avait ajouté quelques mots pour inviter les fidèles à subvenir par leurs aumônes aux besoins du culte; il leur avait rappelé que, durant fort longtemps, il n'y avait pas eu d'église catholique à Saint-Moritz, et qu'alors, pour entendre une messe, il fallait en toute saison faire un long et pénible voyage; qu'enfin une église avait été construite, mais qu'elle était encore grevée d'une lourde dette, et que le devoir des bons paroissiens était de l'aider à s'acquitter de ses charges. Pendant le dernier évangile, un ouvrier se leva de sa place, fit, en passant devant l'autel, le signe de la croix, alla prendre un petit plateau de

cuivre et se mit à quêter, silencieusement. Avant de tendre pour la première fois le plateau, il avait d'abord mis la main à sa propre poche et il avait donné son offrande : une piècette italienne de vingt centimes, en nickel. Ensuite les yeux baissés, il alla solliciter successivement tous ces pauvres diables; et chacun d'eux donna, qui cinq centimes, qui dix centimes, en pièces italiennes, françaises, suisses, de sorte que le plateau fut vite rempli de cette monnaie de billon, offerte de bon cœur par de sincères chrétiens qui appréciaient le bienfait d'avoir, le dimanche, une église où ils pouvaient prier, où ils pouvaient raconter à Dieu leurs tristesses, et qui se faisaient un devoir de contribuer par leur obole à l'entretien de leur église. L'ouvrier quêteur — un Calabrais dont le gilet de velours marron était traversé par une grosse chaîne de montre en argent — parcourut aussi les nefs latérales, se glissa dans les recoins les plus obscurs, et partout on lui donna quelque chose. Enfin, après une profonde génuflexion devant l'autel, il se rendit à la sacristie pour y verser le produit de sa quête. Et la messe s'acheva, sans autre musique que les deux morceaux joués au premier évangile et à l'élévation.

Les assistants, après avoir fait le signe de la croix, la face tournée vers l'autel, commencèrent à sortir de l'église, toujours sans rien dire. Sur le parvis, près de la rivière torrentueuse qui court gaiement se jeter dans le lac, aucun groupe, aucun rassemblement ne se forma. Au lieu de perdre son temps à bavarder, tout ce petit monde s'en alla par le sentier qui longe l'Inn : les paysans et les ouvriers, d'un pas lent, égal et lourd, les domestiques, les femmes de chambre, les garçons d'hôtel, de café, de restaurant, d'un pas plus alerte, plus rapide. Le brouillard était devenu moins dense, moins blanc, et semblait doré par une lumière interne. Déjà le soleil se levait, derrière le Piz Languard. L'air était frais et vif, les prairies étaient émaillées de fleurs. Les boutiques avaient encore leurs devantures closes, les hôtels avaient encore leurs fenêtres et leurs balcons fermés. Lorsque paysans, ouvriers et domestiques se furent dispersés dans toutes les directions, les rues se trouvèrent encore une fois désertes.

*
* *

Pour la grand'messe, la cloche de l'église convoque toujours les fidèles par trois sonneries successives, la première à dix heures et demie, la seconde à dix heures trois quarts, la troisième à onze heures. C'est un carillon large et vibrant, dont les harmonies, tour à tour aiguës et graves, ébranlent de toutes parts la fluide atmosphère de la vallée, lancent leur appel sonore jusqu'aux villas les plus haut perchées, jusqu'aux chalets les plus solitaires, vont dans les retraites les plus perdues secouer la paresse des gens, les avertir qu'il est l'heure de se mettre en route, les obliger de hâter le pas.

Au premier carillon, personne n'apparut sur les sentiers unis, blancs de soleil, parmi les prairies verdoyantes qui entourent l'église. Déserte et vide, celle-ci dressait mélancoliquement ses murailles grisâtres, nues à l'extérieur, construites de telle sorte que, d'un côté, les fondations semblent plonger dans le lac immobile, tandis que, de l'autre, elles sont battues par le courant rapide et bleu de l'Inn, ce qui fait que l'édifice a l'air de flotter sur les eaux. C'était en vain que, pour réunir les fidèles, le clocher pompeux frémissait, — si pompeux qu'il en écrase presque l'église!

Au deuxième carillon, lentement, sous le soleil radieux qui égayait et illuminait le paysage, commencèrent à se mouvoir des figures de femmes, d'hommes, d'enfants, qui arrivaient dans la direction de l'église, qui venaient par tous les chemins, côtoyaient le cours tumultueux du petit torrent, franchissaient le pont jeté sur son lit, suivaient ce long et sinueux ruban de route par lequel on va de la gare au village de Saint-Moritz, ou prenaient les raccourcis par lesquels on va directement du Dorf au Bad. Et tous ces gens, lorsqu'ils avaient atteint le parvis de l'église, s'y groupaient sous le petit portail aux maigres colonnettes qu'opprime la masse de la toiture; ils s'y groupaient pour s'attendre les uns les autres, pour bavarder, même pour rire aux éclats, tous, hommes, femmes et enfants. Les vêtements des femmes étaient, pour la plupart, d'étoffes très claires ou tout à fait blanches, batiste, linon, toiles fines, quelques-unes légères comme des nuages;

les chapeaux étaient garnis de fleurs, les uns fermés par des voiles, les autres, sans voiles, laissant voir les visages féminins; et des écharpes rendaient encore plus vaporeuses certaines silhouettes, tandis que de riches cravates de fourrure prêtaient à d'autres plus de gravité. Les fillettes, vêtues de blanc, portaient de grandes coiffes brodées, d'où les beaux cheveux, nattés ou frisés, retombaient sur leurs épaules. Quelques hommes étaient habillés avec une élégance raffinée, d'autres avec une simplicité exquise. Et toute cette foule, assemblée là, devant l'église et sous le portail, parée comme pour la plus mondaine des fêtes, souriante, babillante, papillonnante, répétait à voix basse, à demi-voix, à haute voix, discrètement, respectueusement, curieusement :

— L'archiduchesse... l'archiduchesse... l'archiduchesse...

L'archiduchesse Maria-Annunziata d'Autriche était entrée à l'église dès le premier coup de la seconde sonnerie. De haute taille, maigre ou plutôt émaciée, elle avait, de son pas un peu raide, parcouru toute la grande nef. Elle était serrée dans une robe de laine noire; sur l'épaisse et magnifique chevelure blanche qui encadrait son visage, elle avait un chapeau noir; une voilette noire, extrêmement fine, répandait à peine une ombre sur son visage pâle comme la cire, sur ses yeux noirs comme le charbon, sur sa bouche d'un rose flétri. Elle avait aussitôt gagné sa place, située devant toutes les autres, marquée, près du maître autel, par deux fauteuils de bois sculpté; et tout de suite elle avait plié les genoux, s'était mise en prière.

Pas à pas, sa jeune nièce l'avait suivie, l'archiduchesse Maria-Vittoria, âgée de quinze ans, grande pour son âge, très svelte, avec le visage sérieux d'une fille de sang royal. Elle avait le teint très blanc, et une grosse tresse de cheveux noirs, attachés par un nœud de ruban crème, descendait sur ses épaules; ses yeux très noirs, sans éclat, pleins de fierté, avaient des paupières qui s'abaissaient souvent et dont les longs cils jetaient une ombre sur le haut de ses joues; sa bouche fleurie avait la lèvre inférieure un peu saillante, ce qui augmentait encore l'expression hautaine du visage.

Toutes les deux, la tante, déjà fanée, la nièce, belle, taciturne et orgueilleuse, se ressemblaient extrêmement; et peut-être devaient-elles en partie cette ressemblance à l'empreinte

laissée dans leurs âmes par des événements tragiques. Un drame ancien, demeuré obscur, drame qu'ignorait ou qu'avait oublié cette foule réunie sur le parvis de l'église, avait si profondément contristé la jeunesse de Maria-Annunziata, qu'elle s'était vouée au célibat et qu'elle portait maintenant sur le corsage de sa robe noire la croix d'abbesse honoraire d'un couvent de Dames hongroises. Souffrait-elle encore de cette terrible épreuve? Peut-être; mais dans sa piété fervente n'apparaissait aucune trace de douleur, et tout ce qu'on pouvait apercevoir sur son noble visage, c'était une gravité sereine. Maria-Vittoria, elle, était la fille unique de l'archiduc Albert-Salvator et de l'archiduchesse Maria-Immacolata, cette archiduchesse morte six ans auparavant d'une chute de cheval; mais la malheureuse femme n'avait pas été pleurée par son mari. Celui-ci, séparé d'elle dès avant la catastrophe, vivait avec la comtesse Marguerite de Schlattenberg, à laquelle il était marié morganatiquement et pour laquelle il avait renoncé, non seulement à ses droits éventuels sur la couronne d'Autriche, mais aussi à son titre, à son rang et même à la faculté de voir sa fille. Or tout le monde savait que cette fille, abandonnée par son père, avait l'esprit hanté d'un doute atroce, et qu'elle soupçonnait sa mère d'avoir succombé, non à un accident, mais à un suicide. Toutefois, dans le silence de cette orpheline confiée, comme la plus misérable des orphelines plébéiennes, à la froide protection de ses oncles et de sa tante, il n'y avait qu'un immense orgueil, même quand elle s'agenouillait, même quand elle priait, le front courbé sous l'opulence de sa noire chevelure.

Derrière elles, l'église s'était vite emplie, et, à onze heures, les nefs étaient bondées. Depuis huit jours, le bruit avait couru, parmi les dames catholiques, que l'archiduchesse Maria-Annunziata, au lieu d'entendre à sa villa Silvana, comme tous les dimanches, l'office que lui disait son chapelain, assisterait à la grand'messe de Saint-Moritz-Bad, parce qu'elle s'intéressait à cette église et qu'elle voulait, en y attirant beaucoup de monde, subvenir par une quête abondante aux besoins de la fabrique. C'était pour cela qu'elle avait permis à sa nièce, l'archiduchesse Maria-Vittoria, de quêter à la grand'-messe, et qu'elle avait même daigné inviter Mabel Clarks, la

belle et richissime Américaine, la jeune fille aux cinquante millions, aux cent millions de dot, celle que les passants se montraient dans la rue, celle à qui tous les hommes ambitionnaient d'être présentés, celle dont tous les chercheurs de dot rêvaient de faire la conquête, — bref, inviter Mabel Clarks, la fille du banquier milliardaire John Clarks, à quêter avec Maria-Vittoria d'Autriche, princesse royale, nièce et cousine de rois.

L'église était comble. A l'offertoire devait chanter madame Lydia Smolenska, — une Polonaise à la voix admirable, qui refusait toujours de chanter en public; — mais, cette fois, elle y avait consenti par générosité, quoiqu'elle appartînt à la religion orthodoxe. Et après elle devait chanter aussi le comte de Beauregard, — un Français de haut lignage, qui était très pauvre et qui avait un trésor dans la gorge, mais qui n'osait pas se produire sur le théâtre, par respect pour ses ancêtres dont un avait été tué à Malplaquet et un autre s'était couvert de gloire à Fontenoy. — C'était pour toutes ces raisons que, ce dimanche-là, l'église catholique de Saint-Moritz-Bad, où, d'ordinaire, à la grand'messe, les fidèles sont si clairsemés, tandis qu'à la même heure les deux ou trois temples protestants, luthériens et calvinistes, sont pleins d'Allemands et de Suisses occupés à chanter leurs psaumes, c'était pour toutes ces raisons que l'église catholique regorgeait d'une foule si nombreuse qu'on n'en avait jamais vu de pareille.

Elles étaient venues du Dorf et du Bad, les Françaises de vieux style : — la septuagénaire duchesse d'Armaillac, dont l'aimable coquetterie consistait à afficher un peu sa souriante vieillesse, mais dont le charme ancien se perpétuait dans un crépuscule de grâce; la duchesse de Langeais, d'âge incertain, entre quarante et cinquante-cinq ans, mais qui, moulée dans sa robe, comme une statue, avait miraculeusement conservé sa beauté et sa sveltesse; la comtesse de la Ferté-Guyon, très pâle, blonde, exsangue, enveloppée d'ombres discrètes qui flottaient pour ainsi dire autour de sa personne et qui atténuaient sa voix, mais toujours close dans son incurable mélancolie comme dans une tour d'ivoire; la marquise de Fleury, sexagénaire, inéluctablement sexagénaire sous la teinture jaune de sa chevelure, sous le bistre de ses yeux éteints,

sous le rouge de ses joues flasques, sous le carmin de ses lèvres flétries, toute de blanc vêtue, avec un chapeau à fleurs, sans voile; et la grande bourgeoise madame Lesnay, qui devait à son talent, à son savoir-vivre, à sa fortune, d'avoir fait entrer par le mariage ses fils et ses filles dans les plus nobles maisons de France; et l'autre grande bourgeoise, madame Joffre, qui avait donné deux millions à sa fille pour que celle-ci pût épouser le plus éminent des jeunes hommes politiques et eût ainsi des chances de devenir, un jour, présidente de la République; et nombre de demoiselles françaises, attirées là par un sentiment de curiosité secrète et aussi de secrète tristesse, pour assister au triomphe de la jeune Américaine, — d'une de celles qui, désormais, enlèvent aux filles de la haute société parisienne les fiancés et les maris.

Elles étaient là, les Italiennes, elles qui, entre toutes les dames étrangères, sont les plus assidues, le dimanche, à l'église catholique de Saint-Moritz; elles y étaient toutes, même celles qui avaient déjà entendu la messe de huit heures, parce qu'elles voulaient faire plaisir à l'archiduchesse : — les marquises lombardes, grandes, maigres, au long cou, à la longue face, au type un peu chevalin, mais d'une distinction qui révélait leur aristocratie native, en toilettes soit austères, soit franchement excentriques; les superbes duchesses romaines, aux visages délicats comme de fins camées, aux grands yeux fiers, aux opulentes chevelures, à la noble démarche; les princesses des Deux-Siciles, de Naples et de Palerme, entre lesquelles plusieurs étaient d'une rare et séduisante beauté orientale, avec des yeux pleins tout à la fois de langueur et d'ardeur. — Toutes ces Italiennes étaient accompagnées de leurs maris, précédées ou suivies de leurs fils, de leurs filles, — trois, quatre, cinq enfants, beaux comme le jour, réunis en groupes admirables de fraîcheur, de grâce, d'enjouement, — et, vues ainsi au milieu de leur petite famille, elles avaient cet air maternel, cet air protecteur qui, sans abolir entièrement leur charme féminin, atténuait ou plutôt transformait ce charme; — différentes en cela des Françaises qui, même à l'église, même quand elles prient, même quand elles courbent leurs fronts d'albâtre sur leurs mains jointes, gardent toute leur fascination, et qui ont toujours sur les lèvres, mêlé

au léger mouvement de la prière, un sourire par où l'on croirait qu'elles veulent enjôler aussi le bon Dieu.

Elles étaient là, les Autrichiennes, venues par déférence pour leur archiduchesse : — la comtesse de Durckheim, l'étonnante Hongroise, célèbre par les extravagances de sa vie, mais toujours admirée et aimée; la princesse de Südenhorst, la grande ambassadrice, celle qui avait tant fait pour l'Autriche et pour son époux, mais qui ensuite avait détruit la fortune de celui-ci, en publiant des mémoires farcis de révélations scandaleuses, où son esprit cruel s'exerçait contre tout le monde; madame Lehmann, la plus belle femme de Vienne, extraordinairement riche par son mari, puissant brasseur, et la sœur de madame Lehmann, Sophie Zeller, la plus belle jeune fille de Vienne, toutes deux très blanches et très roses de teint, avec des yeux rieurs et des lèvres un peu grosses, avec une taille un peu lourde, en toilettes un peu exagérées, d'une simplicité affectée qui n'excluait pas la prétention, mais au demeurant, fort agréables; la petite baronne de Sluka, celle qui, l'année précédente, n'était encore que la riche juive Alice Kahn, et qui, convertie par les soins de l'archiduchesse Maria-Annunziata et présentée par elle au baptême, avait reçu en don de sa marraine le titre de baronne, tandis qu'elle-même avait donné un million au couvent de l'Annonciation, où elle avait été baptisée... Et cette jolie baronne, agenouillée derrière l'archiduchesse, priait avec une ferveur excessive, les yeux fixés sur un magnifique paroissien à reliure de vieil argent, qui avait pour signet un ruban rouge où pendaient de pieuses médailles d'or.

Elles étaient là, en nombreux essaims, pour la plupart debout, les Américaines catholiques, toutes ou presque toutes habillées du « costume tailleur », — casaques droites, chapeaux « canotiers » garnis de plumes droites; — et leur gracieuse troupe, composée surtout de jeunes filles, avait pour chefs les sœurs West, — Miss Ellen et Miss Norah, — les plus chères amies de Mabel. Ellen et Norah étaient venues à cheval, de Sils-Maria, tout exprès pour être témoins du triomphe de leur *darling* Mabel; et les deux poneys attendaient sur le parvis de l'église, tenus en main par un groom qui avait attaché sa propre monture à une palissade.

— Deux cents millions de dot! — s'était écrié avec un soupir le vicomte de Lynen, en considérant mélancoliquement la troupe de jeunes Américaines.

Autour du vicomte de Lynen, — un Belge qui faisait la chasse aux riches partis avec plus d'obstination que de succès, — d'autres chasseurs de dots s'étaient réunis, attirés les uns vers les autres par l'aimant d'un même désir secret, venus de Francfort, de Bruxelles, de Paris, de Florence, de partout, soit qu'ils eussent la sincère intention de refaire leur existence, soit qu'ils eussent pour unique visée d'accroître leur luxe et leurs plaisirs. Lynen était en quelque sorte le chef de la bande; et tous ces hommes, plus ou moins jeunes, quelques-uns portant des noms illustres, très élégants, accoutrés des vêtements de montagne les plus divers, — vareuse et culotte courte des excursions, flanelle blanche du tennis, costume de chasse en velours, — ou gardant des tenues plus sombres et plus correctes, tous ces hommes dissimulaient invariablement sous une apparence de scepticisme leurs égoïstes desseins et prenaient l'attitude désinvolte et insouciante des gens qui ne songent qu'à jouir de la vie.

Il y avait aussi, dispersés çà et là, d'autres hommes venus sur l'ordre d'une femme à laquelle ils voulaient montrer leur obéissance, ou venus afin de rencontrer une femme qui les fuyait, ou venus soit par obligation, soit par désœuvrement, comme à un spectacle singulier, comme à une réunion mondaine, pour voir l'archiduchesse Maria-Vittoria et Mabel Clarks quêter ensemble, pour écouter cette chanteuse et ce chanteur qui se faisaient entendre si rarement.

Presque tous les hommes étaient debout : car il n'y avait plus de bancs, il n'y avait plus de chaises. Et ils regardaient, lorgnaient, se retournaient à chaque instant, tâchaient de distinguer les personnes qui entraient, de reconnaître les femmes perdues dans la pénombre des nefs latérales, de pénétrer le mystère de certains voiles trop épais.

— Ah! madame Lawrence n'est pas là... Est-il donc vrai qu'elle soit juive, quoiqu'elle ne veuille pas en convenir?

— Non, non. Elle s'est foulé le pied, hier, en jouant au golf... Est-ce que vous croyez vraiment qu'elle est juive?

La messe commença. Mabel Clarks était entrée, quelques

instants auparavant, toute de blanc vêtue, toute fraîche et toute rose sous son chapeau de gaze brodée, avec un petit bouquet de muguet blanc à la ceinture, un petit bouquet de muguet blanc à la main. Ni sa mère ni la fidèle Mrs. Broughton ne l'accompagnaient. C'était Don Vittorio Lante della Scala qui marchait à côté elle, vêtu d'un costume bleu très foncé, presque noir, où une cravate lilas pâle mettait sa tache claire et tendre; et, dans sa sobre élégance, le jeune patricien avait un charme viril, fait de délicatesse et de grâce. Lorsqu'ils avaient parcouru la grande nef, calmes et silencieux, un murmure d'admiration s'était élevé sur leur passage, la foule avait ondoyé, les têtes s'étaient rapprochées, on avait chuchoté quelques paroles de louange. Mais Mabel, accoutumée qu'elle était à ces chuchotements, n'avait pas eu l'air de s'en apercevoir, et peut-être que, par le fait, elle ne s'en était pas aperçue. Elle avait salué légèrement de la main, avec un délicieux sourire, ses amies Américaines qui, arrivées depuis longtemps, mais toujours debout, s'occupaient beaucoup plus de regarder la foule que de regarder l'autel; et enfin, parvenue au haut de l'église, elle avait pris place derrière les deux archiduchesses et s'était agenouillée, une minute. Don Vittorio Lante, attentif seulement à suivre tous les mouvements de la belle Américaine, s'était placé auprès d'elle, tout près, épaule contre épaule; et, tandis que le prêtre marmottait les premières oraisons, les deux jeunes gens, la tête inclinée l'un vers l'autre, causaient entre eux, à fleur de lèvres.

Dans l'église, toute cette foule était inattentive, distraite, ondoyante, comme si de longs frémissements de curiosité l'eussent agitée. Presque personne ne suivait les gestes de l'officiant. Beaucoup d'hommes, beaucoup de femmes se soulevaient un peu sur leurs sièges, pour mieux voir les têtes droites, fières et taciturnes des archiduchesses, la tête aux grosses tresses toutes blanches et la tête aux grosses tresses toutes noires. Plusieurs aussi, surtout des hommes, se montraient du doigt Mabel Clarks, qui, toujours souriante, comme détachée de ce qui l'environnait et pour ainsi dire lointaine, tournait ses grands yeux gris vers Don Vittorio, tandis que Don Vittorio, les yeux fixés sur elle, étranger à tout le reste, fasciné, dominé, lui disait quelque chose, à demi-

voix, sans cesser de la contempler et de lui sourire. Dans les bas côtés, hommes et femmes se penchaient vers l'orgue, pour s'assurer si Lydia Smolenska, la grande cantatrice, était déjà venue; et ils entrevoyaient, là-haut, une face blanche et pensive, une chevelure d'un blond pâle surmontée d'un large chapeau à plumes. Lorsque l'officiant ouvrit l'évangile sur le pupitre, on se mit machinalement debout; quelques-uns exécutèrent ce mouvement par habitude, d'autres par imitation; mais presque personne ne fit les trois signes de croix prescrits par le rituel, sur le front, sur la bouche, sur la poitrine; et bientôt, ennuyés d'être ainsi debout, les assistants commencèrent à se retourner et à regarder de tous côtés, comme s'ils voulaient se grouper pour une causerie.

L'officiant quitta l'autel et, quelques instants après, reparut dans la chaire pour y expliquer l'évangile du jour. Chacun s'installa plus commodément, se tourna vers la chaire; et le silence se fit. En un français harmonieusement prononcé, d'une voix suave, avec d'élégantes circonlocutions qui atténuaient la sévérité de la parabole où le maître demande compte à ses serviteurs de l'emploi de leur temps, avec des gestes arrondis, gracieusement réglés sur le rythme des périodes, l'orateur interrogea son auditoire; puis, sans attendre la réponse, il admonesta les assistants, sur un ton vibrant de tendresse, il leur représenta ce que l'on peut faire de bien et de mal en dix ans, en un an, en un jour, en une heure; et, de la façon la plus évidente, ce langage insinuant et caressant visait à ne pas consterner, à ne pas épouvanter ceux qui écoutaient, ces gens venus de toutes les parties du monde, richissimes, riches ou montrant au moins l'apparence de la richesse, ces gens de haute naissance, de noble souche ou portant au moins de grands noms, ces femmes jeunes, moins jeunes ou vieilles, mais qui, sans exception, tenaient à la vie, tenaient à la jeunesse vraie ou fausse, naturelle ou artificielle. Immédiatement après, pour le cas où ses auditeurs eussent été troublés une seconde par la crainte d'avoir mal employé leur temps, de l'avoir perdu dans le plaisir, dans le vice, dans la cruauté, le prêtre, avec les mêmes intonations caressantes, avec les mêmes gestes gracieux, leur offrit le baume calmant de l'espérance, leur promit l'indulgence de l'Église et la miséri-

corde de Dieu. Ainsi cette foule, qui n'avait peut-être même pas une seconde éprouvé le moindre trouble, qui n'avait peut-être même pas une seconde craint de s'être abandonnée aux excès des sens, de la débauche, de l'égoïsme impitoyable, cette foule entendit tout à coup tomber sur elle une absolution très tendre, prononcée au nom de la clémence divine; et elle jugea tout simple que ce pardon, que cette clémence lui fussent octroyés, quoiqu'elle n'eût pas même songé à les solliciter. Pour finir, le prêtre, avec une éloquence de plus en plus melliflue, ponctuée d'« hélas! » et de soupirs, demanda l'aumône pour cette pauvre, pour cette indigente église de Saint-Moritz-Bad, que grevaient depuis des années les frais non soldés d'une construction trop coûteuse, pour son clocher, qui était un vrai monument, pour son intérieur qui, faute de ressources, était demeuré nu et mesquin; humblement, avec des larmes dans la voix, il supplia ses très chers frères, ses très chères sœurs, de faire que la quête rapportât une forte somme. Puis il disparut de sa chaire.

Le moment solennel était arrivé. Toutes les personnes présentes se mirent debout, s'avancèrent, se penchèrent pour mieux voir. Les deux couples allaient commencer la quête.

La première qui se leva fut l'archiduchesse Maria-Vittoria, suivie par un jeune homme de dix-huit ans, encore imberbe, le comte de Roy, Français, fils d'une princesse autrichienne et ayant ainsi avec la maison de Habsbourg une lointaine parenté. Maria-Vittoria s'agenouilla un instant devant le maître autel; puis elle reçut des mains du comte un plateau d'argent, s'approcha de sa tante l'archiduchesse Maria-Annunziata, fit à celle-ci une profonde révérence, une révérence de cour, et s'inclina de nouveau pour baiser la main longue, maigre et blanche qui avait déposé dans le plateau une grosse pièce d'or, une pièce de cent francs. Après quoi, toujours suivie par le comte de Roy, la jouvencelle de quinze ans, élancée, mince, un peu trop fluette, un peu trop maigre, nièce d'un empereur, nièce et cousine de nombreux souverains, s'engagea parmi la foule, à gauche du maître autel. Sa bouche dédaigneuse ne souriait pas, ses lèvres un peu saillantes demeuraient serrées; ses yeux d'un noir impénétrable regardaient à peine la personne à qui elle demandait une aumône; et, quand

la pièce d'or ou d'argent avait tinté en tombant sur le plateau, c'était à peine si elle inclinait la tête pour un remerciement que n'accompagnait aucune parole. Avec elle, la curiosité était vite satisfaite : on la considérait une minute avec respect, puis on devenait indifférent; quelques-uns trouvaient même que, par sa raideur, par son orgueil suprême, elle était antipathique. Et elle passait outre, sans fixer les yeux sur personne, sans même se tourner vers son cavalier. Dès qu'elle s'était éloignée dans la foule, personne ou presque personne ne pensait plus à elle.

Mabel Clarks, elle aussi, salua le maître autel, mais d'un salut bref et familier. Don Vittorio Lante lui présenta un autre plateau d'argent, et elle s'approcha de l'archiduchesse Maria-Annunziata, lui fit, non la profonde révérence de cour, mais une gracieuse inclination de tête, comme dans un bal, et lui adressa un regard vif et un délicieux sourire. L'archiduchesse répondit par un sourire pâle et déposa sur le plateau une grosse pièce d'or, une pièce de cent francs, la même aumône qu'elle avait donnée à sa nièce.

— Merci, Altesse! — prononça Mabel Clarks, avec un fort accent américain.

Puis elle s'arrêta, un moment, ouvrit sa bourse de peau blanche, posa sur le plateau, à côté de la pièce d'or, le chèque de quatre cents dollars, — soit deux mille francs —, que lui avait remis sa mère. L'archiduchesse jeta sur le chèque un rapide coup d'œil, et une onde de sang rougit son visage blême, au teint d'ivoire; puis, par humilité chrétienne, elle baissa la tête et se mit à prier. Mais le geste de Mabel avait été aperçu par les personnes assises aux premiers rangs; la nature de ce papier blanc, posé dans le plateau, avait été comprise; un émoi se propagea, de banc en banc, jusqu'au portail : tout le monde chuchotait, tout le monde répétait qu'il y avait un chèque sur le plateau.,. Et les uns imaginaient de gros chiffres, — « trois cents, cinq cents, mille », — tandis que les autres s'amusaient à les diminuer : — « deux cents, cent, cinquante »; — mais ni les uns ni les autres ne prenaient garde que déjà les premiers tintements de la clochette résonnaient sur les degrés de l'autel, pour annoncer l'ineffable sacrifice de l'Hostie.

Mabel s'était engagée parmi la foule, à droite du maître autel, tenant son plateau un peu élevé, pour qu'on le vît bien. Ses grands yeux gris scintillaient, sa belle bouche souriait et montrait des dents parfaites. En quêtant, l'Américaine regardait au visage la personne à qui elle demandait une aumône, et, chaque fois, elle répétait gentiment :

— Pour notre chère église, madame... Pour notre chère église, monsieur...

Personne, homme ou femme, ne résistait à l'envie de garder, quelques secondes près de soi la fille d'un père six cents fois millionnaire, la fiancée aux cinquante, aux cent millions; et tout de suite la curiosité se renforçait d'une irrésistible sympathie pour cette belle créature, belle d'une beauté neuve, fleurie de sang nouveau, de grâce nouvelle; et chacun, soit par sympathie, soit par vanité, après avoir lancé un coup d'œil sur le chèque d'Annie Clarks, presque enfoui maintenant sous les pièces d'or, donnait, donnait beaucoup, donnait plus qu'il n'aurait voulu. Et elle, toujours souriante, avec de petites inclinations de tête, continuait à remercier :

— Merci mille fois, madame!... Merci mille fois, monsieur!...

Puis elle passait outre, accompagnée de Don Vittorio Lante qui la suivait comme son ombre, un peu songeur, un peu pâle, un peu ennuyé peut-être de tous ces contacts, mais n'en disant rien. Lorsque la clochette de l'autel sonna pour inviter les fidèles à fléchir les genoux, presque personne ne s'en aperçut.

Peu à peu, Mabel arriva jusqu'à ses amies américaines, qui l'entourèrent en étouffant de petits cris d'amitié; et elle leur tendit son plateau, avec un sourire. Les West, les Milner, les Atwell, les Rodd ouvrirent leurs bourses d'or, en tirèrent des chèques, les mirent sur le plateau en chuchotant :

— *Oh! dear Mabel!...*

— *Oh! darling!...*

Et elle, émue, heureuse, fit de ces chèques un paquet et les plaça sous les pièces d'or, souriant, montrant ses dents blanches, poussant de petits cris :

— *Thank you... Oh! dearest Ellen, thank you... Thank you, dear, dear Norah*[1]...

1. « Merci... Oh! chère Ellen, merci... Merci, chère, chère Norah... »

Les deux couples, c'est-à-dire Son Altesse Impériale et Royale l'archiduchesse Maria-Vittoria et le comte de Roy, d'une part, Mabel Clarks et Don Vittorio Lante della Scala, d'autre part, étaient arrivés en même temps près du portail et s'y étaient arrêtés, formant un groupe immobile : car, en ce même instant, la clochette sonnait pour l'élévation. La foule était à genoux, baissait la tête. Soudain, là-haut, sur le buffet de l'orgue, une voix très pure s'éleva : Lydia Smolenska, debout, montrant tout son buste, habillée d'une riche toilette noire, coiffée d'un grand chapeau à plumes sur sa chevelure blonde, le front haut, chantait un *Ave Maria*, d'une voix grave, attendrissante, qu'accompagnait l'orgue touché par un Allemand, par ce grand Allemand à la barbe grisonnante et hirsute, aux yeux bleus, larges et purs, Otto von Raabe, l'ami de la montagne ; et les notes puissantes de l'instrument soutenaient l'admirable voix de la chanteuse, voix qui pénétrait jusqu'aux âmes, voix pleine d'ardeur, de langueur et de mélancolie. Les têtes se levaient doucement, pour écouter mieux ; les visages se retournaient, et l'on échangeait tout bas quelques mots :

— Une exilée...

— Une nihiliste...

— Une schismatique...

— Au théâtre?...

La clochette carillonnait, carillonnait pour l'élévation ; et c'était presque à contre-cœur que les fidèles courbaient la tête, baissaient le front, prêtant toujours l'oreille à la voix parfaite qui emplissait l'église de ses harmonies ineffables, écoutant l'orgue qui, magistralement touché, remuait les fibres les plus intimes. Et de nouveau on chuchota :

— Von Raabe...

— Le grand banquier?...

— Un organiste de premier ordre... Neveu de Raabe, le célèbre maestro...

— Il est luthérien, et il joue dans une église catholique?...

Tintement plus fort : le mystère de la transsubstantiation, ce mystère d'amour, venait de s'accomplir encore une fois. Mais la foule n'éprouvait que le bien-être de pouvoir se relever, se rasseoir, se réinstaller commodément, se retourner vers l'orgue

et considérer à loisir le blanc visage de la chanteuse, ce visage dont la pâleur exprimait une mortelle tristesse jointe à une secrète volupté. Les deux couples quêteurs, qui étaient restés debout, la tête courbée, pendant que l'hostie se transmuait miraculeusement en le corps du Christ, se saluèrent, prêts à se quitter et à poursuivre leur ronde dans l'église.

— Bonne quête, Altesse! — dit Mabel, souriante et trop familière, à l'archiduchesse Maria-Vittoria.

L'archiduchesse ne remercia point, ne répondit point par un souhait semblable, inclina légèrement la tête, s'éloigna, suivie de son cavalier, disparut dans une nef latérale. Alors l'Américaine, dont le plateau était chargé d'argent et qui le tenait avec précaution, pour ne rien laisser choir, fit à Vittorio Lante un petit signe d'encouragement et se perdit avec lui dans l'autre nef latérale.

Cependant, à l'autel, le prêtre communiait sous les espèces du pain et du vin. Et alors André de Beauregard entonna le motet de Hændel. Sa voix pure et cristalline jaillissait comme une de ces sources qui, nées dans la haute montagne, chantent et gazouillent d'abord entre les rochers, puis, toujours chantantes et gazouillantes, dévalent et s'en vont courir à travers les prairies, parmi les herbes et les fleurs. Otto von Raabe, de ses grosses mains brunes et noueuses, l'accompagnait en touchant l'orgue si légèrement que les sons avaient la gaîté d'un jeu enfantin. Ce fut en vain que le dernier évangile invita les fidèles à se lever encore; ce fut en vain que s'accomplirent les formules finales du divin sacrifice : les chuchotements avaient recommencé :

— Il pourrait gagner des millions...

— Oui, s'il voulait...

— Mais il ne veut pas...

— A New-York...

— C'est dommage, ma chère...

— Grand dommage, vous l'avez dit...

Le chant cessa. La messe n'était pas encore achevée, mais déjà tout le monde se dressait avec une sorte de précipitation, pour partir. Lorsque le prêtre, agenouillé au pied de l'autel, prononça les dernières oraisons jaculatoires, l'église était presque vide.

Sous le portail, dans la splendide clarté de midi, l'archiduchesse Maria-Annunziata s'était arrêtée, un instant, et sa nièce se tenait près d'elle, muette. Les deux quêteuses venaient de déposer à la sacristie le produit de leurs quêtes, et déjà tout le monde savait que Mabel Clarks, grâce aux chèques des Américaines, avait recueilli sept mille francs, tandis que Maria-Vittoria avait recueilli seulement quinze cents francs. Mabel était là, dans le cercle respectueux que les dames avaient formé autour de Son Altesse Impériale et Royale. Son Altesse lui adressa un faible sourire, comme pour l'appeler auprès d'elle; et, lorsque Mabel, rougissant de plaisir, se fut approchée :

— Vous avez beaucoup fait pour l'église, Miss Clarks, — lui dit Maria-Annunziata, lentement, mais avec douceur.

Puis, après une petite pause :

— Voulez-vous remercier aussi votre mère pour sa générosité? — ajouta-t-elle, avec une parfaite humilité chrétienne.

Après quoi, Son Altesse fit aux dames qui l'entouraient un grand salut princier; les dames lui firent une profonde révérence; et la foule se dispersa dans toutes les directions, babillant, s'exclamant, riant. Avant même que les archiduchesses fussent remontées en voiture, Mabel avait pris congé de ses amies américaines et elle était partie avec Don Vittorio Lante, par le chemin le plus long.

Ils s'en allaient, seuls, au flanc l'un de l'autre, par le chemin le plus long, vers le Dorf, vers le Palace-Hotel. A un certain moment, la jeune fille ouvrit son ombrelle, et les deux têtes disparurent sous la coupole de batiste blanche.

IV

Les nuées montaient, montaient sans cesse, émergeant de derrière le col de la Maloja, poussées par un vent impétueux qui s'apaisait de temps à autre, pour reprendre ensuite avec une violence plus rude; elles se gonflaient en grandes masses, blanches comme la neige, ou d'une pâleur d'argent, ou d'un gris clair, mêlé de violet, ou d'un gris de plomb; elles s'élevaient en masses énormes, compactes, et, fouettées par les rafales, elles couraient, couraient dans le ciel, recouvraient

toute l'Engadine, donnaient l'assaut à toutes les cimes des montagnes, se reflétaient avec leurs formes et leurs nuances changeantes sur les lacs de Sils, de Silvaplana, de Campfèr, de Saint-Moritz, de Statz, noyaient dans une triste pénombre les petits bourgs, les villages, les hameaux, escaladaient au galop la grande colline qui ferme Saint-Moritz, à l'extrémité de son lac, franchissaient la vallée de Samaden, allaient se déverser, là-bas, là-bas, vers la région où l'Engadine commence à descendre.

Ceux qui, ce matin-là, tournaient vers le ciel des regards curieux et peut-être anxieux, croyaient, espéraient que c'était seulement un de ces passages soudains et extraordinaires de nuées orageuses qui, parfois, montées du Val Bregaglia, traversent pendant une ou deux heures le vaste plateau de la Haute-Engadine, et qui laissent ensuite le ciel pur et limpide comme s'il avait été lavé. Ce qui inspirait surtout confiance aux gens d'expérience, c'était ce vent furieux qui emportait les nuées, qui faisait moutonner les lacs, qui roulait en tourbillons la poussière de la route, qui arrachait de longs gémissements aux arbres des petits bois et des grandes forêts : ce vent-là chasserait bientôt les vapeurs arrivées d'Italie, les précipiterait sur la Basse-Engadine. Mais, durant des heures et des heures, les nuées avaient continué à monter du Val Bregaglia; durant des heures et des heures, les nouvelles venues avaient pris la place de celles qui s'étaient déjà enfuies vers Zuoz, vers Tarasp; durant des heures et des heures, l'encombrement du ciel n'avait fait que s'accroître, que devenir plus gigantesque, plus énorme. Et alors les gens d'expérience avaient compris que ce vent furieux ne suffirait pas à nettoyer l'azur du ciel et à rendre au soleil sa splendeur.

Tout à coup, le vent épuisé tomba. Les nuées victorieuses cessèrent de galoper; tranquilles désormais, elles s'étendirent en une immense couche, d'un gris monotone, et tout s'imprégna de leur couleur blafarde, air, eau, campagne, chalets rustiques, villas seigneuriales, hameaux, villages et bourgs. La verdure sombre des pins et des mélèzes prit une teinte livide et morte. Il était deux heures de l'après-midi; mais, sous l'obscur vélarium des nuées, sous cette sorte de tente funèbre qui cachait les cimes, dans cette atmosphère égale-

ment terne et morose, il semblait que les heures avaient cessé de courir, que ce jour immobile n'avait pas eu d'aube et qu'il n'aurait pas de crépuscule.

Combien elle était triste, — beaucoup plus triste que d'ordinaire, — la sauvage vallée de Samaden, séparée de celle de Saint-Moritz par la colline de Charnadüra, cette colline qui, bizarrement coupée en deux par la gorge abrupte où passe l'Inn, a sa moitié de droite couverte d'un bois de grands arbres ombreux, tapissée de plantes aromatiques et de fleurs alpestres! Combien elle était triste, la vallée de Samaden, toujours si sévère, avec le Piz Corvatsch et le Piz Rosatsch qui la dominent, avec les Muottas Muraigl qui l'étreignent, avec, érigée dans le fond, l'énorme, candide et vierge beauté du terrible Bernina qui la clôt! La grâce lui manque, à cette large vallée; dépourvue du charme que les délicieux lacs de Sils, de Silvaplana et de Saint-Moritz donnent à la vallée voisine, elle n'a que l'immensité de ses vertes prairies où l'Inn se hâte pour aller au loin, où le Flatzbach, descendu des glaciers, roule ses écumes blanches, où le ruisseau du Schlatteinbach fredonne tout bas sa chansonnette; et ces eaux fuyantes ne réussissent pas à égayer, à vivifier l'ample paysage dans lequel semblent perdues la petite Cresta et la petite Celerina, dans lequel Samaden même est comme relégué et oublié. Rien ne réussit à la rendre gaie, ni le chemin de fer qui la parcourt, ni les équipages, les charrettes et les piétons qui la traversent à toute heure dans un sens ou dans l'autre. Les villas isolées s'y détachent en blanc sur le vert des prés; les hôtels de Cresta et de Celerina y montrent leurs vérandas abritées par des tentes, leurs guérites de paille ou de toile, chères à ceux qui aiment le plein air, mais qui redoutent le vent et le soleil; le Cresta-Palace y dresse ses quatre étages, ses cent chambres, ses balcons travaillés et son drapeau helvétique. Mais, malgré tout, la vallée de Samaden conserve un aspect de tristesse et de solitude; et, quand les nuages y étendent sur le ciel, comme ce jour-là, leur lugubre voile, il semble que cette atmosphère blême et cette lumière incolore sont ce qui convient le mieux à sa grandeur et à sa mélancolie.

Dans cette vallée, entre Cresta et Celerina, mais plus près de Celerina, était construite la villa du docteur Karl Eberhard,

le célèbre médecin des phtisiques, toute seule au haut d'une vaste prairie qui dévalait rapidement, de sorte que la villa avait deux étages d'un côté et trois de l'autre.

La façade principale, celle à deux étages, était presque en bordure sur la route ; et, à en juger par la couleur fraîche de la pierre, par la teinte blonde qu'avaient les boiseries des balcons et de la véranda, le bâtiment devait être neuf. Autour de la maison, une bande de terre formait un jardinet clos par une barrière de bois, excepté du côté de la route, où il y avait une grille. Ce jardinet était planté d'arbustes, de fleurs rouges, jaunes, violettes, blanches ; mais tout cela n'avait pas encore eu le temps de grandir beaucoup. Les balcons de bois, la véranda aux balustrades sculptées, aux petits toits sculptés, avaient aussi leur parure de fleurs : — mignons œillets de montagne, mignons géraniums des Alpes, mignonnes roses d'hiver ; — et, sur le fond blanchâtre des murs, sur la teinte blonde des boiseries, toutes ces fleurs brillaient et riaient, cultivées comme par miracle à une telle altitude. De ces balcons et de cette véranda, on avait le continuel spectacle des gens qui passaient, en voiture, à bicyclette, à pied ; on apercevait la ligne ferrée de l'Albula, où les trains partis de Samaden filaient, filaient en soufflant leurs panaches de fumée, puis s'engouffraient dans le tunnel, sous la colline de Charnadüra ; on voyait, en face, le Cresta-Palace, toujours animé d'un mouvement de caravansérail, et, à peu de distance, le petit Hôtel Frizzoni, avec sa pâtisserie, avec son jardin encombré de tables à thé, avec les clients qui, vers les cinq heures, s'y pressaient en foule.

La façade opposée, celle à trois étages, celle qui regardait vers les pittoresques ondulations des prairies, avait, à la hauteur de son premier, une grande terrasse couverte, mais non close, soutenue par des colonnes, à la mode italienne. Au milieu de cette terrasse était une grande table chargée de livres et, de journaux, avec quelques chaises, quelques fauteuils ; et sur la balustrade de pierre qui l'entourait, il y avait encore et toujours des pots de fleurs. La vue dont on jouissait sur cette terrasse était tout autre que celle de la façade principale. On avait devant soi un paysage qui, de toutes parts, s'étendait en largeur et en profondeur : — là-bas, à droite, la

sombre gorge d'où l'Inn s'évade comme une chatoyante coulée de métal, et, non loin de la rivière, le bois presque noir derrière lequel se blottit l'étroit et mélancolique lac de Statz, et, à partir du débouché de la Meierei [1], le grand rideau de mélèzes qui borde le chemin par où l'on gagne Pontresina; — à gauche, dans l'air terne, la petite église et le petit clocher de San-Gian-de-Celerina, où l'on ne dit plus aujourd'hui que l'office des morts, de ces vieux morts qui, enterrés jadis dans l'étroit cimetière, y dorment depuis tant d'années leur dernier sommeil, et, plus loin, l'immense plaine verte qui s'étale jusqu'à Samaden; — en haut, les merveilleuses blancheurs du Languard et de l'Albris, et, tout au fond, le roi des monts, des neiges et des glaciers, l'immaculé Bernina. C'était un paysage de silence et de paix, de méditation et de rêve.

Ce jour-là, comme d'habitude à pareille heure, Karl Eberhard était assis sur la terrasse, dans un grand fauteuil, seul, tour à tour lisant et interrompant sa lecture, contemplant le paysage, songeant. C'était un homme d'environ cinquante ans, correctement vêtu de noir, de haute taille, au corps maigre, mais bien musclé, à la physionomie énergique. Son profil était fin et puissant, son teint d'un brun mat. Sa forte chevelure brune commençait à grisonner sur les tempes; ses grosses moustaches brunes grisonnaient aussi, cachant l'expression des lèvres, le sourire. Ce qu'il y avait de plus singulier en lui, c'étaient les yeux gris et perçants, ce qui ne les empêchait pas d'être tristes : — des yeux étranges, dont la tristesse pouvait être de l'orgueil, pouvait être de la dureté, pouvait être aussi de l'abnégation, de l'héroïsme, et qui se fixaient sur l'interlocuteur avec tant d'insistance pénétrante que le timide s'en effrayait et que le vaniteux s'en offensait.

Un valet de chambre parut, présenta, sur un plateau, une carte de visite. Le docteur, d'un air ennuyé, regarda le nom que portait la carte; puis, après un moment d'hésitation, il ordonna au valet de chambre :

— Faites venir ici.

Karl Eberhard déposa son livre, se leva, s'avança vers la porte qui faisait communiquer les appartements avec la ter-

1. « La métairie. »

rasse. Sur le seuil de cette porte se tenait une femme qui semblait craindre de sortir en plein air. Le docteur lui fit une légère inclination de tête et dit, en indiquant un fauteuil :

— Vous serez mieux dehors, Altesse.

Emmitouflée dans une pelisse de martre qu'elle avait encore surchargée d'une cravate de fourrure, la face protégée par un voile de dentelle blanche très épais, la grande-duchesse de Gotha s'avança vers le fauteuil, s'y laissa choir, comme à bout de forces; et, haletante, essoufflée, elle releva son voile et porta son manchon de martre à sa bouche, pour ne pas respirer tout de suite le plein air. Son visage était d'une laideur tudesque : traits difformes, front trop haut, bouche trop large, yeux aux cils rares, aux sourcils rares, tempes creusées, cheveux d'un blond fade, précocement blanchis, tirés, ramassés par derrière en un chignon sans grâce; et, par-dessus tout cela, les symptômes visibles de la maladie, une carnation devenue livide, des plaques rouges aux pommettes, des oreilles blanches comme la cire, des lèvres exsangues, un cou extrêmement maigre, des yeux ternes qui avaient une expression de souffrance, d'effroi, d'effarement; bref, en elle, il n'y avait rien de féminin, si ce n'est la grande richesse des étoffes, des dentelles et des fourrures qui paraient ce corps long, osseux et décharné. Pour respirer, elle tenait la bouche ouverte et montrait ainsi des dents grosses et jaunâtres. Elle n'en conservait pas moins, dans l'ensemble de sa personne, une dignité royale.

— C'est toujours la même chose, mon cher docteur! — dit-elle à Karl Eberhard, d'une voix un peu rauque.

— Votre Altesse a-t-elle dormi? — demanda-t-il, sans manifester aucune émotion.

— Oui, j'ai dormi cinq ou six heures.

— Bien. Et, en vous réveillant, vous avez toussé?

— Comme d'habitude.

— Pas plus?

— Pas plus.

— Vous avez eu la fièvre?

— Un peu, hier soir.

— Vous avez transpiré?

— Un peu, comme d'habitude.

— En somme, rien de nouveau?

— Rien de nouveau, hélas! — s'écria-t-elle.

Et soudain elle se mit à toussoter. Très calme, très flegmatique, le médecin attendait que la grande-duchesse eût fini d'épancher les lamentations quotidiennes, ces lamentations qu'elle venait lui redire chaque après-midi, pour se faire au moins consoler.

— Je ne vais pas mieux, — reprit-elle.

— Mais vous n'allez pas plus mal.

— Combien de temps cela peut-il durer encore?

— Longtemps, très longtemps.

Elle arrêta sur lui des yeux plus effarés que jamais.

— Vous croyez, docteur, vous croyez que cela peut durer longtemps?

— Je le crois, — prononça-t-il avec fermeté, mais avec froideur.

— Je n'ai pas à craindre de mourir dans un mois, dans un an?

Glacial, il arrêta sur la malade ses regards qui pénétraient jusqu'au fond des cœurs, mais où il y avait aussi de la tristesse et, par conséquent, de la pitié; puis il répondit avec assurance :

— Ni dans un mois, ni dans un an.

Elle courba la tête, poussa un soupir, et une expression de soulagement se répandit sur son visage ravagé par la maladie, et qui n'avait ni beauté ni grâce.

— Est-ce que je ne pourrais pas repartir pour Gotha? — demanda-t-elle encore, pensive.

— Non, Altesse.

— Le grand-duc se plaint de ma longue absence.

— Que vous importe?

— Mes enfants sont seuls.

— Votre présence leur serait plus nuisible qu'utile.

— Je m'ennuie, ici.

— Mais vous y vivez.

— C'est vrai... Mais je n'aime ni ce pays ni ses habitants, — déclara-t-elle avec dégoût.

— Pourquoi?

— Parce que je suis malade, parce que je ne peux rien faire de ce que font les autres... Ici, docteur, je n'aime que vous!

Et elle le regarda comme une sainte image, avec révérence, presque avec crainte.

— Pourquoi? — interrogea-t-il encore, impassible.

— Parce que vous possédez le secret de ma vie et de ma mort! — prononça-t-elle d'une voix sourde. — Est-ce que vous ne viendriez pas à Gotha?

— Non, Altesse.

— Pas même pour moi?

— Pas même pour vous.

— Vous êtes donc très attaché à ce pays?... Pourquoi l'aimez-vous tant?

— Parce qu'il possède le secret qui fait vivre et qui empêche de mourir, Altesse! — déclara-t-il solennellement.

Elle comprit, se leva, s'approcha, lui saisit les deux mains.

— Vous pensez donc vraiment, docteur, que *je dois* rester en Engadine?

— Oui, je le pense.

— Mais quand pourrai-je m'en aller?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que, pour le moment, *vous devez* rester ici.

Elle courba la tête, n'insista pas davantage.

— Merci, docteur. A demain.

— A demain, Altesse.

Sans trop s'empresser, cérémonieux et muet, il la reconduisit au seuil de l'appartement et laissa ensuite au valet de chambre le soin de l'accompagner jusqu'à sa voiture. La grande-duchesse referma sa pelisse de martre, resserra autour de son cou sa cravate de fourrure, rabaissa son voile épais, remonta sur ses genoux la couverture moelleuse; et, au grand trot de ses chevaux pommelés, avec un air de reine, elle s'en retourna vers Campfèr, où elle habitait la solitaire villa Suvretta.

Cependant le valet de chambre avait introduit sur la terrasse deux autres personnes, les frères Freytag, riches financiers viennois, neveux ou cousins de tous ces Freytag qui ont à Francfort, à Hambourg et à Londres de puissantes maisons de banque et sont aussi armateurs. Ils avaient passé l'hiver à l'Hôtel Kulm; puis, en avril et en mai, ils avaient dû s'absenter, aller à Vienne où les appelaient leurs affaires; et,

retournés en juin à Saint-Moritz, ils venaient ensemble, deux fois par semaine, consulter le docteur Eberhard. L'un d'eux seulement, Max, paraissait malade. Quoiqu'il n'eût guère que trente-cinq ans, sa haute taille se courbait, ses maigres épaules se voûtaient sous la jaquette bleu foncé, sa poitrine se rétrécissait sous le gilet de drap blanc à boutons d'or, ses cheveux noirs s'éclaircissaient et semblaient toujours humides, ses yeux s'enfonçaient profondément sous les arcades sourcilières; mais tout cela ne l'empêchait pas de garder une finesse de traits, une douceur de regard, une aristocratique distinction qui le rendait d'autant plus intéressant. L'autre, Ludwig, plus jeune de quatre ou cinq ans, semblait jouir d'une excellente santé. Il était de taille moyenne, avait un peu de corpulence, le thorax large, le cou gros, le teint haut en couleur, les moustaches fournies et blondes, beaucoup de cheveux blonds et lustrés. Bref, son aspect était celui d'un homme un peu vulgaire, mais très bien portant.

Max Freytag raconta le premier au docteur ce qui lui était arrivé pendant les trois jours où il n'était pas venu. Il racontait lentement, d'une voix un peu sourde; il expliquait que la fièvre avait cessé, que la toux était moins fréquente, mais qu'il ne dormait pas, qu'il ne mangeait pas, qu'il était incapable de vaincre l'inappétence et l'insomnie. Karl Eberhard l'écoutait, appuyé au dossier de son fauteuil, les mains abandonnées sur les accoudoirs, immobile, indifférent.

— Madame Freytag est toujours avec vous? — interrogea-t-il soudain.

— Oui, toujours.

— Elle fait là une grande imprudence, peut-être un grand sacrifice.

— Je le sais, — murmura Max; — mais je ne puis l'éloigner de moi... J'ai essayé; mais c'est au-dessus de mes forces...

— Vous l'aimez et elle vous aime? — fit rudement le docteur.

— Oui.

— Pourquoi l'avez-vous épousée, puisque vous étiez malade?

— Moi, parce que je me savais malade, je ne voulais pas l'épouser. C'est elle qui, parce que j'étais malade, a voulu m'épouser.

— Votre femme est un ange, — articula glacialement le docteur.

— Oui, un ange! — répéta le mari.

Puis, après un instant de silence :

— Croyez-vous, docteur, — demanda Max, — que sa présence, que son voisinage me fassent du mal, physiquement?

Et tout l'égoïsme du malade éclatait dans cette question formulée avec une manifeste inquiétude.

— A vous, non, cela ne fait pas de mal, — déclara sèchement le docteur.

— Comment me serait-il possible de vivre sans elle? — gémit l'autre.

— Mais elle, — prononça le docteur, en fixant sur Max un regard aigu qui lisait au fond de cette âme, — elle pourrait en mourir.

— Si jeune?... si belle?... si forte?... — balbutia seulement le phtisique.

Le docteur ne répondit plus. Alors ce fut Ludwig Freytag qui ouvrit ses grosses lèvres rouges, pour raconter avec lenteur les progrès de son mal : car il était malade, lui aussi, et même plus malade que son frère Max, quoique rien ne révélât extérieurement la gravité de son état; il n'y avait que l'œil sagace de Karl Eberhard qui fût capable de discerner les ravages faits à la dérobée par le mal invisible et destructeur. Tandis que Ludwig parlait des interminables accès de toux qui le suffoquaient matin et soir, de son sommeil interrompu par les quintes, de ses abondantes sueurs nocturnes, de la fièvre qui l'assaillait, chaque jour, au crépuscule, cet homme gros, gras et rose, au cou de taureau, aux yeux bleus et limpides, au buste presque obèse et supporté par de courtes jambes, paraissait être l'image vivante de la santé.

Puis, obsédés par l'idée fixe de la maladie qui les rongeait, les deux frères, celui qui paraissait très malade, et celui qui, sans que cela parût, l'était davantage, se mirent à geindre, chacun à son tour, sur l'horrible existence qu'ils menaient, l'un depuis dix ans, l'autre depuis cinq ans : une existence faite de traitements médicaux, de précautions hygiéniques, de régimes rigoureux, de séjours obligatoires, de déplacements obligatoires... Mais ce dont ils se plaignaient plus que de tout le

reste, c'était d'être obligés à vivre loin de Vienne, de Francfort, de Hambourg, loin de leurs maisons de banque, loin du port colossal où ils avaient tant d'intérêts engagés, de sorte qu'ils perdaient les plus belles occasions de gagner des millions et que leur fortune avait cessé de s'accroître.

— L'essentiel, — interrompit le docteur Eberhard, d'une voix tranchante, — ce n'est pas d'être riche, c'est de vivre.

Et les deux autres dirent que oui, l'un de sa voix molle et douce, l'autre en soufflant et en suffoquant. Oui, l'essentiel, c'était de vivre; mais quelle vie, lorsqu'on doit vivre loin des fêtes, loin des plaisirs, loin des distractions, séparé du monde et de ses jouissances, condamné à peser ce que l'on mange, à analyser ce que l'on boit, à fuir les salons trop chauds, les vérandas trop froides, les fumoirs trop irritants pour la poitrine! Quelle vie de renoncement, de renoncement total!

— Il faut renoncer à tout, mais vivre! — affirma le docteur, qui avait pâli un peu.

« Renoncer, renoncer! — répétaient-ils, Max d'une voix dolente, Ludwig d'une voix rageuse. — Quel effroyable destin! Être frappés ainsi, tous les deux, par cette implacable maladie que jamais personne n'avait eue dans la famille; tous les deux, alors qu'ils étaient les seuls fils du chef de la maison Freytag, les seuls enfants mâles qui pussent perpétuer le nom!... »

Et soudain ils se turent, consternés, les yeux emplis de larmes, se regardant l'un l'autre, regardant le docteur avec une expression désespérée et suppliante.

Le docteur, assis dans son grand fauteuil, les regardait aussi; et ses yeux avaient perdu toute leur dureté, toute leur indifférence, étaient maintenant voilés d'une profonde tristesse. Il tarda un peu à répondre. Puis il parla avec lenteur, mesurant ses mots, avec une sagacité qui ne lui venait pas seulement de sa science. Il ne leur fit point de fallacieuses promesses, ne promit ni à l'un ni à l'autre une impossible guérison; mais il leur dit qu'en eux la vie était encore tenace, que leur jeunesse ne se laisserait abattre ni aisément ni promptement, et que, grâce à la vigueur de leur organisme encore jeune, ils réussiraient, sinon à vaincre le mal, du moins à le retarder et peut-être à l'enrayer. Il ne s'apitoya pas sur le cruel destin qui ruinait, en même temps qu'eux, leur fortune

et leur maison; mais il leur conseilla de s'apitoyer plutôt sur tant d'autres malades qui, par milliers, par centaines de mille, languissaient et périssaient faute de soins, faute de médicaments, victimes de leur indigence; qui, par milliers, par centaines de mille, consommaient les chétives ressources de leurs familles et mouraient en laissant les leurs dans une extrême misère. Toute la douleur de ces pauvres gens, livrés sans défense à la maladie, s'étiolant au fond de logis étroits et meurtriers, sur des grabats où ils n'avaient rien pour se garantir du froid, et où, pendant leurs longues insomnies, ils se torturaient à l'idée d'être un fléau pour leurs femmes et pour leurs enfants, toute cette douleur humaine, toute cette inconsolable douleur se révéla dans les paroles calmes et fermes du médecin.

Et les deux frères, qui l'écoutaient comme des enfants, qui fixaient sur lui des yeux mouillés de larmes, qui tâchaient d'imprimer en leur mémoire ses moindres paroles, finissaient par comprendre que, dans leur malheur, ils étaient encore des heureux. Ils ne se berçaient pas de trompeuses illusions; mais, comparant leur infortune avec celle de tant d'autres, ils s'apaisaient, ils retrouvaient l'équilibre de l'âme, ils reprenaient courage, ils sentaient renaître en eux la patience qui se résigne au mal et l'énergie qui lui résiste.

Après leur départ, le docteur demeura seul, quelque temps, sur cette terrasse où il avait coutume de passer l'après-midi et où, à la grande surprise de ses clients, il aimait mieux recevoir les malades que dans le vaste cabinet, meublé comme toutes les pièces de cette sorte, qui était situé sur la façade principale. De nouveau il s'absorba dans la lecture, ou, plutôt, — car il ne tournait pas souvent les pages du livre, — il s'absorba dans ses méditations. Enfin le valet de chambre vint lui apporter encore une carte de visite, que le docteur examina d'un coup d'œil.

— « La vicomtesse de Bassora »?... C'est la première fois qu'elle vient? — demanda-t-il au valet de chambre.

— Oui, c'est la première fois.

— Faites-la entrer.

C'était une femme de quarante-cinq ans, très brune, très pâle, avec une luxuriante chevelure où n'apparaissait pas un

fil blanc; et son visage aux lignes parfaites, sans une ride, avait une beauté accomplie, déjà mûre, mais que sans doute les années mettraient longtemps encore à défaire. Cette maturité splendide ne dédaignait pas de recourir discrètement, savamment, au fard et au kohl : il y avait une ombre de rouge sur les joues un peu trop pâles, une ombre de bistre sous les grands yeux noirs, une légère touche de carmin sur les lèvres bien dessinées. La coiffure, les vêtements, le chapeau dénotaient la recherche ingénieuse, un luxe extraordinaire, mais qui ne s'affiche pas, une élégance exquise, mais prudente. Les bijoux témoignaient un goût d'art, n'étaient pas voyants. Dans toute cette beauté qui, dix ans auparavant, avait dû être irrésistible, fulgurante, il y avait aujourd'hui une expression de fierté dédaigneuse, qui, par instants, prenait quelque chose d'austère, et qui, même, lorsque la vicomtesse fronçait les sourcils et gardait les lèvres hermétiquement closes, semblait l'indice d'un profond chagrin.

— Vous venez, madame, pour une consultation? — demanda le docteur, lorsqu'elle se fut assise.

— Oui, monsieur. Mais... faut-il que je vous parle ici? — interrogea-t-elle avec une nuance d'étonnement et peut-être d'impatience. — Ne serions-nous pas mieux dans votre cabinet?

— Non, madame, — répliqua-t-il paisiblement. — Dans ce pays, rien ne vaut le grand air.

— Pour les malades?

— Pour les malades et pour les autres.

La vicomtesse, mal convaincue, dut pourtant se résigner.

— C'est vous, madame, qui êtes malade?

— Non, monsieur, — répondit-elle, tandis qu'une subite pâleur se répandait sur son visage. — C'est mon fils... mon fils unique...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas amené avec vous?

— J'avais peur... j'avais peur..., — balbutia-t-elle, en fixant sur Karl Eberhard ses magnifiques yeux sombres.

— Peur de quoi?

— J'avais peur que, n'étant pas averti, vous ne lui disiez... vous ne lui disiez quelque parole inquiétante...

Et elle courba la tête, soucieuse, taciturne.

— Je n'aurais rien dit devant lui, — articula-t-il lentement. — C'est à vous que j'aurais parlé, plus tard...

— Oh! il aurait tout compris! — s'écria-t-elle douloureusement.

— Est-il donc si gravement atteint?

— Oui, docteur, il est très malade, très malade!

— Depuis quand?

— Depuis un an.

— Quel âge a-t-il?

— Vingt-cinq ans. J'en avais vingt, lorsque je l'ai eu, — déclara-t-elle, sans détour.

— Avez-vous jamais souffert du mal dont il souffre? — continua froidement le docteur.

— Jamais.

— Et le père?

— Le père? — répéta-t-elle, comme si elle se posait à elle-même une question. — Le père?... Je n'en sais rien.

— Vous ne savez pas si le père, dans sa jeunesse, a été malade de la poitrine?

— Non, je n'en sais rien, — dit-elle, avec un geste évasif.

— Est-ce que le père est mort?... De quoi est-il mort?

— Je ne sais pas s'il est mort... Le père de mon fils n'était pas mon mari... Je n'ai jamais été mariée...

Elle avait dit cela sans timidité, mais sans effronterie, avec une tranquille assurance.

— Mon fils, — reprit-elle, — *doit* être le fils d'un de mes amis, d'un de mes amis de jeunesse... Un jeune homme... que j'ai rencontré, un jour..., par hasard..., et à qui j'ai plu, pendant quelque temps... qui m'a plu pendant quelque temps... Et puis, nous nous sommes quittés. Nous étions pauvres tous les deux...

— Mais êtes-vous certaine que votre fils soit son fils?

— Presque certaine, — répondit-elle.

— Tâchez de vous rappeler si ce jeune homme était malade.

— Malade, non; mais un peu chétif... très chétif...

— Et votre fils lui ressemble?

— Il est chétif comme l'autre... Moi, au contraire, j'ai toujours été forte...

Et elle poursuivit, d'une voix anxieuse :

— Vous me le guérirez, n'est-ce pas, docteur? Vous me le guérirez?... La première fois, j'ai voulu venir seule, pour vous dire tout... Je n'ai que ce fils. Il faut que vous me le guérissiez!... Dites-moi la vérité. Je ferai tout ce qu'il faudra. Je suis très riche, docteur : mes amis ont été généreux... Vous avez sans doute entendu parler de la vicomtesse de Bassora?... C'est un faux nom; je ne m'appelle pas ainsi. Mais qu'importe mon vrai nom?... Et qu'importerait aussi ma fortune, si elle ne me servait pas à guérir mon fils?...

Elle était devenue tout à coup une autre femme : l'orgueil avait disparu de sa physionomie; ce visage qui, pendant si longtemps, ne s'était animé que pour l'amour, pour le plaisir, pour la volupté, n'exprimait plus que l'angoisse, l'angoisse maternelle, toujours la même chez toutes les mères.

— Docteur, — reprit-elle, — on nous chasse de l'hôtel où nous sommes descendus. Toutes les dames y ont peur de moi, tremblent que je ne leur enlève leurs maris ou leurs fils... Elles ne savent pas que je ne vois personne, que je ne connais personne, que je ne veux plus voir ni connaître aucun homme... Et pourtant, d'un côté, cela est juste : ne suis-je pas la vicomtesse de Bassora, avec sa légende!... En outre, on s'est aperçu que mon fils est malade, et l'on ne veut plus nous garder... Ah! docteur, c'est horrible, c'est horrible!... On ne veut plus nous garder, parce qu'on s'imagine qu'il est un de mes amants, un amant poitrinaire dont j'aurais détruit la santé...

Deux grosses larmes de rage, de honte et de douleur coulèrent sur ses joues qui avaient blêmi, tombèrent sur sa poitrine. Elle les essuya avec son mouchoir, convulsivement.

— Ne vous inquiétez pas, — lui dit le docteur, de ce ton ferme qui rendait de la force aux esprits abattus. — Si l'on vous chasse de votre hôtel, vous irez habiter une villa.

— Oui, oui! — s'écria-t-elle, subitement consolée. — Et vous me la trouverez, la villa? Et vous y viendrez, vous y viendrez?... Vous êtes un homme vertueux, vous. Mais, depuis dix-huit mois, depuis que mon Robert est malade, je n'ai plus d'amant. Vous me trouverez seule avec Robert, la pauvre mère avec le pauvre fils...

— Je vous chercherai une villa. J'irai vous y voir.

— Et vous me guérirez mon Robert, docteur? Dites, vous me le guérirez?

— Je n'en sais rien. Je tâcherai de le guérir...

— Oh! tâchez, tâchez! — dit-elle, en saisissant les mains de Karl Eberhard.

— Oui, je tâcherai.

Un sanglot bref coupa la voix de cette femme qui n'avait vécu que pour le plaisir, pour le vice, et qui, maintenant, était une mère au désespoir. Elle étouffa ce sanglot dans son mouchoir de batiste, imprégné d'un parfum délicat; elle demeura quelques minutes la tête penchée, comme pour reprendre possession d'elle-même; et enfin elle se retira, suivie du froufrou de sa traîne.

Resté encore seul, sur la terrasse, dans le jour déclinant, le docteur ne reprit pas son livre, ne se remit pas à contempler ni les lignes sévères des montagnes ni les vertes ondulations des prairies. Il était las; il avait courbé la tête. Sur son âme pesait la tristesse de tout ce qu'il avait vu et entendu, ce jour-là. Toute la matinée, au trot de ses chevaux, il était allé visiter les malades qui ne pouvaient sortir de leur chambre : il était allé au Dorf, au Bad, à Campfèr, mais surtout dans des villas isolées, car, pendant la saison, les hôteliers ne se soucient pas d'avoir chez eux des phtisiques; il avait touché des mains décharnées et fiévreuses, s'était penché pour ausculter des poitrines nues et y surprendre le râle symptomatique; il avait entendu les coups secs de la toux, qui se suivaient, qui se précipitaient, qui coupaient la respiration au malade; il avait écouté les longues plaintes de ceux qui se désolaient de ne pas aller mieux, qui se désolaient d'empirer, d'approcher du terme fatal. Et, toute la matinée, par ses regards suggestifs, par sa parole calme et sereine, par tout ce qu'il y avait en lui de force morale, il avait essayé de réconforter ces malheureux que torturait la peur de la mort, de les réconforter sans leur dire de mensonges, sans leur faire de promesses qui seraient démenties le lendemain. Il les avait encouragés à la patience; il leur avait dit que, quand on *veut* aller mieux, quand on le *veut* avec une énergie intense, on réussit à aller mieux, et que l'un des secrets qui permettent d'échapper à la mort, c'est de vouloir ne pas mourir. Et,

encore une fois, ce matin-là, encore une fois, cet après-midi-là, devant les incurables détresses de la phtisie, devant les affreuses misères des pauvres êtres dévorés par le mal, il avait vu s'accomplir le miracle prodigieux : il avait vu les malades se calmer, se rasséréner, recouvrer des forces, peut-être factices, et, finalement, sourire, sourire à un vague espoir; il avait vu sa présence, sa volonté du bien, sa propre sécurité, faire que les malades éprouvassent une amélioration sans avoir pris de remèdes, se sentissent tranquillisés, arrivassent même à une sorte d'excitation joyeuse. Il connaissait les étrangetés de cette maladie, étrangetés qui font du phtisique un être à part, capable de sourire et d'espérer jusqu'au dernier souffle de ses poumons détruits; il les connaissait, parce que sa volonté du bien, jointe à la fascination de ses yeux et de sa parole, savait dominer, savait exalter l'âme changeante des malades. Mais l'effort qu'il avait accompli ce jour-là, plus prolongé que les autres jours, l'avait abattu; une immense lassitude déprimait ses traits, engourdissait tous ses membres, dans ce grand fauteuil où il s'abandonnait, la tête courbée, les mains posées sur les accoudoirs, — des mains fines et décharnées qui, elles aussi, paraissaient accablées d'une lassitude immense.

Quelque temps après, lorsqu'il releva le front, il avait devant lui Elsa von Landau. Celle-là, quand elle ne se sentait pas bien, venait tous les jours à la villa Eberhard; quand elle se sentait mieux, elle n'y venait que deux ou trois fois par semaine. Elle ne s'était pas fait annoncer. Elle savait qu'elle trouverait Karl Eberhard sur la terrasse, et elle était entrée avec précaution, sans que le docteur eût été averti de sa présence. Pour ne pas le déranger dans son repos, elle s'était assise près de lui; et elle avait entr'ouvert son pardessus de loutre aux revers de renard argenté, qui laissait voir sa robe de drap couleur noisette; elle avait dénoué le grand voile qui enveloppait sa face, son cou, son chapeau, toute sa tête, de sorte que rien ne cachait plus son visage blanc et délicat, plus blanc encore par le contraste des cheveux châtains, fins, lustrés comme s'ils étaient humides, ni le réseau des petites veines bleues qui se dessinaient sur ses tempes de neige et au-dessous de ses yeux gris. Et elle avait attendu avec patience, tenant sur ses genoux une grosse botte de fleurs

alpestres, mordillant, de temps à autre, ses lèvres blêmes, afin de les faire rougir, étouffant sa toux pour ne pas attirer sur elle l'attention du médecin. Karl Eberhard tressaillit en l'apercevant.

— Eh bien, madame, comment allez-vous? — lui demanda-t-il, d'un ton paisible.

— Plutôt mal, docteur, — répondit-elle, avec un sourire fugitif.

Elle avait la voix douce, mais un peu voilée, ce qui rendait cette voix plus douce encore.

— Allons, contez-moi cela.

Elle s'installa commodément dans son fauteuil, croisa ses petits pieds finement chaussés, dont le bout était visible sous la jupe, déposa son manchon de chinchilla, respira un instant ses fleurs alpestres; puis elle dit :

— La douleur que j'ai ici, au haut de la poitrine, m'a tourmentée toute la soirée et toute la nuit. Ce matin, il y avait dans mes crachats des filets de sang.

— Avez-vous conservé ces crachats?

— Non. A quoi bon?

— Vous avez eu tort. Cela pouvait être utile.

— Une autre fois, je ne manquerai pas de les conserver, — murmura-t-elle, sur un ton légèrement narquois. — Depuis deux ou trois jours, j'ai de nouveau la fièvre.

— Avez-vous fait usage du thermomètre?

— Non. J'ai jeté mon thermomètre : il me donnait trop de souci. C'est un instrument odieux. Quand j'ai la fièvre, je le sens bien à la paume de mes mains.

— Mais il faudrait connaître le degré de cette fièvre.

— A quoi bon, docteur? Pourquoi contrister ma mère? Elle n'est déjà que trop affligée, la pauvre femme!

— Exécutez-vous mes prescriptions?

— Je prends tous vos médicaments, parce que ma mère me les fait prendre. J'observe le régime que vous m'avez ordonné, parce qu'elle m'oblige à manger ce que vous dites.

— Et pour le reste?

— Pour le reste?

— Vous couchez-vous de bonne heure?

— Non. Je me couche très tard.

— Que faites-vous, dans la soirée?

— Je danse, je cause avec des amis, je joue au bridge.

— Vous dansez en robe décolletée?

— Naturellement!... Le soir, même quand on ne danse pas, il est impossible d'être en robe montante.

— Et vous soupez, quelquefois? vous buvez du champagne?

— Oui. J'adore le champagne!

— Et le matin, et l'après-midi, que faites-vous?

— Je sors à pied ou en voiture. Nous allons en promenade, en excursion. Je marche plus que je ne devrais. Je suis allée à pied jusqu'au glacier de Roseg.

— Toujours en compagnie?

— Toujours... J'ai plusieurs flirts, docteur, — ajouta-t-elle en souriant, avec une pointe de malice ironique. — Et l'un de mes flirts est pour moi plus qu'un flirt : il m'aime et j'ai de l'amitié pour lui. Je le tourmente en le rendant jaloux...

— Pourquoi faites-vous tout cela?

— Pour me tuer plus vite!— déclara-t-elle, devenue brusquement sérieuse.

— Vous ne tenez pas à vivre?

— Je ne tiens pas à vivre malade, mourante! — déclara-t-elle encore.

— Vous désespérez votre mère.

— C'est vrai. Mais il vaut mieux qu'elle s'habitue au désespoir, pour le jour où elle me perdra...

Et elle se mit à rire, d'un rire qui faisait mal.

— Vous ne me l'avez pas dit, cher docteur, mais je sais bien que je suis condamnée. Je pourrais traîner ma vie quelques années encore, si je ne m'occupais que de mes médicaments, de mon régime, de la température de ma chambre, si je m'observais du matin au soir, si j'évitais de parler, pour ne pas fatiguer mes poumons, si je fuyais les bals, les fêtes, les théâtres, les réunions mondaines, si je ne m'habillais que de sombres fourrures, si je m'interdisais le flirt et le véritable amour, si je passais toute l'année, été et hiver, à Saint-Moritz, à Davos ou dans un sanatorium... Eh bien, non, docteur, je ne veux pas vivre ainsi! Non, non, cela n'est pas une vie! Je préfère en finir tout de suite!

Ses grands yeux gris, veloutés, à la cornée presque bleue, luisaient en même temps du double désir de vivre et de mourir; sa fine carnation s'était allumée; les petites veines bleues de ses tempes s'étaient gonflées; il y avait sur son visage une sorte de beauté funèbre.

— Non, docteur, — reprit-elle, d'une voix plus forte, mais plus rauque, — non, je ne veux pas m'exiler, je ne veux pas me cloîtrer, je ne veux renoncer à rien de ce que la vie me promettait et de ce qu'elle me déniera prochainement. Je ne veux renoncer ni à être belle, ni à être courtisée, ni à sourire, ni à m'enivrer d'air, de soleil et d'amour... Non, non, je ne veux renoncer à rien, et, plutôt que de renoncer, je préfère abréger ma vie. J'ai trente ans; je suis veuve; je suis riche; en mourant, je ne laisserai pas d'orphelins... Non, non, je ne veux pas renoncer!

Karl Eberhard la considérait, reconnaissant en elle le subtil délire des phtisiques. Il la considérait, si charmante et si frêle, si bien faite pour vivre, brûlant d'une telle passion pour la vie et pour la mort; et enfin, après cette longue journée de fatigue, son cœur, jusqu'alors clos et impénétrable, se desserrait, s'ouvrait, s'attendrissait d'une immense pitié pour cette jeune femme qui, parce qu'elle ne voulait pas renoncer, courait au-devant de la mort, s'élançait vers la mort en lui tendant les bras.

— Est-ce que vous renonceriez, vous, docteur? Est-ce que que vous renonceriez à toutes les satisfactions, à toutes les joies, à tous les triomphes, à toutes les ivresses? Dites : est-ce que vous renonceriez?

— C'est fait, — répondit-il, en braquant sur elle un mystérieux regard, chargé d'un fluide vivifiant. — Moi, j'ai renoncé.

Elle eut un sursaut, trembla toute, l'interrogea de ses beaux yeux qui suppliaient.

— Savez-vous, — reprit-il, — que, moi aussi, j'ai eu la maladie que vous avez?

— Vous, docteur? vous?

— Moi. J'avais vingt-trois ans. Je suis de Bâle; mais j'étais allé à Heidelberg, pour y étudier la médecine. Mes maîtres fondaient sur moi de grandes espérances, et j'avais déjà conçu l'ambition d'illustrer mon nom par quelque mémorable décou-

verte. Or, un soir d'hiver, je fus surpris dans la rue par une forte averse, et, le lendemain, je faisais de la pneumonie. Je crachai le sang, je fus plusieurs jours à la mort. On réussit à me sauver; mais, quelque temps après, j'avais les deux poumons atteints de tuberculose. Ceux qui me soignaient essayèrent de me tromper sur mon état; mais j'étais médecin, et je croyais savoir que les tuberculeux étaient condamnés à mourir. Quelqu'un me conseilla de venir ici pour six mois, pour un an. Fébricitant, crachant le sang, ne dormant plus, ne m'alimentant plus, désespéré, j'y vins. J'ai quarante-huit ans, et voilà vingt-cinq ans que je suis ici. Je n'ai plus quitté l'Engadine.

— Jamais? jamais? — s'écria-t-elle, stupéfaite, bouleversée jusqu'au fond de l'âme.

— Non, jamais. Il y a vingt-cinq ans, l'Engadine était un pays presque inhabité, sauvage, infiniment triste, et même, en certains endroits, effroyable. C'était à peine si, en été, de modestes auberges y offraient asile à quelques amis de la montagne, à quelques malades, à quelques convalescents. On n'y trouvait ni confort, ni élégance, ni luxe, ni distractions; tout ce qu'il y avait, c'étaient des sites vastes et solitaires, d'immenses prairies qu'effleurait rarement le pied de l'homme, des montagnes dont aucun touriste ne faisait l'ascension, une nature déserte et puissante, d'une beauté sévère. Pauvre comme je l'étais alors, je m'étais logé dans un chalet rustique, chez des paysans; je me nourrissais de laitage, de légumes; j'errais dans les sentiers pierreux, je buvais l'eau glacée des sources, je cueillais les fleurs des Alpes, je lisais quelques livres. Je n'avais personne avec qui je pusse causer : car, alors comme aujourd'hui, les bien portants, les robustes, fuyaient les malades atteints de ce redoutable mal. Pendant l'hiver, la claustration me parut d'abord terrible, dans ma chambrette, au milieu des neiges et des glaciers; mais ensuite, pour vaincre l'ennui, je m'imposai la règle de sortir chaque jour, par un froid cruel, sur la neige, sur la glace. Au bout d'un an, la maladie était vaincue. L'air pur, l'eau pure, une existence simple, un isolement paisible, une profonde et sereine vie intérieure, ces trésors que les hautes montagnes conservent jalousement et dont elles ne font largesse qu'aux humbles et dévots chercheurs de santé, de silence et de paix, ces trésors

me furent octroyés et ils me sauvèrent. Je n'ai plus quitté l'Engadine. J'ai renoncé...

Elle l'écoutait, muette, palpitante, les yeux mouillés de larmes.

— J'ai renoncé à tous les plaisirs, à toutes les ivresses, à tous les triomphes. Peut-être m'eût-il été donné de saisir un des grands secrets de la nature et de le révéler au monde frappé d'admiration; peut-être m'eût-il été donné d'attacher mon nom à la découverte d'une vérité bienfaisante pour le genre humain, qui m'en aurait récompensé par la célébrité, par la gloire. J'y ai renoncé... Peut-être m'eût-il été donné d'être aimé ou d'aimer, d'avoir des femmes ou d'en avoir une, de fonder une famille, d'engendrer de beaux enfants, de vieillir entouré d'êtres qui auraient eu mon sang dans les veines. J'y ai renoncé... J'ai renoncé à tout. Et qui suis-je, maintenant? je ne suis qu'un médecin quelconque, un praticien qui soigne des phtisiques riches dans une station alpestre, un spécialiste qui essaie de prolonger la vie de quelques malades, comme il a appris, comme il peut. Depuis vingt-cinq ans, je n'ai plus quitté ce pays. J'y vis seul. Personne ne m'aime et je n'aime personne. Je n'ai ni gloire, ni amour, ni postérité...

— Mais pourquoi, pourquoi? — s'écria Elsa von Landau, bouleversée, anxieuse.

— Parce qu'il faut vivre le plus longtemps possible, parce qu'il faut mourir le plus tard possible, parce que c'est un devoir de lutter contre la mort! — dit-il solennellement.

— Et vous n'avez pas souffert de ce renoncement? Vous n'avez pas souffert de tout ce qui vous a manqué? Vous ne souffrez pas de tout ce qui vous manque?

— Au début, oui, j'ai souffert, j'ai beaucoup souffert. Puis j'ai cessé de souffrir, et, aujourd'hui, je trouve même à mon existence une certaine douceur, lorsque, par l'exercice de mon art, j'ai la chance d'arracher à la mort quelque créature malade. Le renoncement, sachez-le, finit par avoir aussi ses joies austères.

Il s'interrompit, un instant, comme pour se recueillir, et il reprit, d'une voix qui s'attendrissait et qui devenait plus pressante :

— Vous aussi, madame, renoncez à ces dangereuses ivresses

qui vous entraînent vers la mort. Cherchez-en d'autres, calmes et salutaires, dans la beauté naturelle de cette contrée. Vivez ici un an, deux ans, à contempler le ciel, les nuages, les montagnes, les glaciers, les torrents, les forêts profondes, les fleurs parfumées. Vivez ici avec vous-même, créez-vous une vie intérieure. Vous voyez : l'Engadine a été envahie par une horde de jouisseurs; les chalets, les villas, les petits hôtels, les énormes hôtels y ont pullulé de tous côtés; les voies ferrées, les tramways électriques, les funiculaires y ont fait tout ce qu'ils ont pu pour gâter les sites. Mais rien ne réussira jamais à en détruire l'éternelle beauté, la pureté inaltérable. Ah! renoncez au monde, chère madame; laissez les jouisseurs partir d'ici à la fin du mois d'août; et vous, restez, restez au milieu de cette nature où tout est noble, sincère, vivifiant. Pour vivre, pour guérir, il est nécessaire que vous renonciez à cette foule qui vous attire, qui vous captive par ses plaisirs périlleux et qui consume irrémédiablement vos forces. Or je vous déclare que votre devoir est de vivre. Je suis, moi, l'apôtre de la vie!

— Je vous obéirai, — promit-elle, subjuguée.

Il se leva, et, d'un geste amical, il lui prit la main.

— Votre sacrifice aura plus tard sa récompense, — ajouta-t-il, d'une voix émue.

Elle l'interrogea, de ses beaux yeux de velours.

— Si celui qui vous aime et que vous aimez sait attendre, il sera récompensé, lui aussi, d'avoir été fidèle.

Elle sourit d'espoir et de bonheur.

— Quant à moi, — conclut-il, non sans tristesse, — je n'ai pas été si bien partagé!

MATHILDE SERAO

(Traduit de l'italien par G. HÉRELLE.)

(A suivre.)

LES DRAMES PATRIOTIQUES

D'ERNEST DE WILDENBRUCH[1]

Le drame historique allemand, qui traversa sous Schiller et Grillparzer — pour ne citer que ceux-là — des jours si glorieux, a trouvé avec Ernest de Wildenbruch, à qui la ville de Weimar faisait le mois dernier de si pompeuses funérailles, un regain de faveur. Il ne s'ensuit pas du reste que Wildenbruch pût être comparé à Schiller ni même à Grillparzer. Entre eux et lui, pour le dire dès l'abord, la même distance s'observe qu'entre Casimir Delavigne ou Francis Ponsard, par exemple, et l'aïeul Corneille.

Une fatalité de famille avait voué Wildenbruch au drame patriotique. Petit-fils du prince Louis Ferdinand de Hohenzollern, fils d'un diplomate prussien, l'auteur que l'Allemagne vient de perdre était loyaliste par naissance, barde patriote en vertu d'une harmonie préétablie. Il vint au monde à Beyrouth, en Syrie, le 3 février 1845, fut élevé aux cadets de Potsdam, prit part, comme lieutenant de la garde, aux guerres de 1866 et de 1870-1871. Sa ferveur patriotique s'exalta pendant cette dernière campagne. Elle lui inspira deux poèmes de circonstance : *Vionville* et *Sedan*, où son chauvinisme célèbre une véritable orgie verbale.

1. Extrait d'un volume qui paraîtra bientôt sous ce titre : *la Littérature allemande d'aujourd'hui.*

Malgré sa naissance et bien qu'il remplît aux affaires étrangères, à Berlin, des fonctions considérables, Wildenbruch ne réussit qu'avec peine à se faire jouer. *Les Carolingiens* ne furent représentés qu'en 1881. La mise en scène fut brillante, le succès éclatant : Wildenbruch devint un auteur cher entre tous à l'illustre troupe du duc Georges II de Meiningen. On connaît la révolution qu'elle introduisit dans le théâtre allemand. Les « Meininger » attachaient aux décors, aux figurants, au trompe-l'œil une extrême importance. Par une mise en scène exacte jusqu'à la pédanterie, ils cherchaient à augmenter l'illusion du spectateur. Il leur arriva, il arriva surtout à leurs imitateurs de forcer la note, d'étouffer sous l'or et le velours les vers et la prose des auteurs joués, d'attribuer au costumier plus d'importance qu'au poète. Les drames de Wildenbruch s'accommodaient d'ailleurs assez bien des manies chères aux « Meininger ». Leur représentation des *Carolingiens* rendit célèbre le nom de l'auteur. Depuis lors, Wildenbruch donna toute une série de drames dont les uns sont simplement historiques, les autres historiques et patriotiques, les autres, enfin, historiques et dynastiques. Tel ce personnage de Molière qui mettait en rondeaux l'histoire romaine, Wildenbruch avait rêvé de mettre en drames les fastes de la maison de Hohenzollern. Au lendemain de la représentation des *Quitzows* (1888), il annonçait son dessein en ces termes fâcheusement ambigus : « Si Dieu m'en donne la force, je pense faire suivre cette pièce, où il est question des Hohenzollern, d'une série d'autres pièces également consacrées à cette race puissante. Ce ne seront pas là des ouvrages pour la littérature, mais des ouvrages vivants pour le peuple. »

« Ce ne seront pas là des ouvrages pour la littérature » : assurément, l'auteur exagérait. Ses pièces témoignent, au contraire, de certaines qualités très littéraires ou plutôt de qualités dramatiques fort appréciables. Mais, dans son projet d'écrire « pour le peuple », il eut moins de bonheur. Il fut goûté, sans doute, à la cour; mais le peuple se divertit médiocrement à ces conférences dialoguées d'histoire chauvine. Le peuple, hélas! préfère la parole de Bebel à celle de Wildenbruch. Il montre un goût déplorable, c'est entendu;

mais il n'était pas plus donné à celui-ci qu'à nul autre de remonter certains courants et de façonner « des ouvrages vivants pour le peuple », — j'entends pour ces masses citadines gagnées aujourd'hui au socialisme révolutionnaire — avec des idées dont le peuple, en tout pays, veut de moins en moins.

Au point de vue purement littéraire qui est le nôtre, il nous suffirait que l'auteur dramatique dont la poésie allemande porte le deuil eût fait des ouvrages vivants pour la poésie. On hésite à affirmer qu'il y ait réussi : ses qualités ne sont pas de celles qui rendent immortel; dès aujourd'hui le théâtre de Wildenbruch est démodé et dépassé. Le succès du naturalisme lui fut fatal : il révélait tout ce qu'il y a dans cette formule de convenu et de faux. C'est en vain que l'auteur des *Quitzows*, s'essayant à battre l'école nouvelle sur son propre terrain, donna *l'Alouette*, *Maître Balzer* (1892), etc. : le résultat fut piteux. Wildenbruch avait la fougue et l'éloquence; son vers a des frémissements de panache et des sonorités de grosse caisse. Rien de mieux à sa place en des pièces patriotiques. Mais en s'efforçant de parler, dans des drames sociaux, le langage de la vérité, en donnant à ces épisodes empruntés à la vie de tous les jours ce pittoresque romantique qui prêtait aux effets des « Meininger », Wildenbruch s'abusa étrangement.

On le lui fit bien voir... mais on ne le lui fit pas croire. Dans un opuscule sur *le Drame allemand, son évolution et son état actuel*, Wildenbruch tenta de prouver qu'il avait raison contre ses confrères, la critique et le goût public. Il partait en guerre, dans ce libelle, contre le naturalisme, l'ibsénisme et le mysticisme. Par des théories enfantines, uniquement destinées à justifier ses œuvres, il prétendait démontrer que l'art dramatique a pour premier devoir d'être national. Le drame historique, étant le plus national, est le drame le plus parfait.

Cette thèse a-t-elle besoin d'être réfutée? Est-il nécessaire de rappeler que l'art doit être, au contraire, comme disent les philosophes, une « fin en soi » et que c'est, sinon se tromper, du moins courir le risque de se tromper que de lui assigner une « mission » quelconque? On connaît certes, en Allemagne comme ailleurs, des drames patriotiques qui sont aussi des œuvres d'art : le *Guillaume Tell* de Schiller, la *Hermannschlacht*

(*Bataille d'Arminius*) de cet Henri de Kleist, l'ennemi personnel de Napoléon Ier. Mais ce sont là des œuvres exceptionnelles. Un drame peut déborder de sentiments patriotiques et n'en être pas moins fort médiocre, au point de vue littéraire. Le théâtre de Wildenbruch est là pour en témoigner : ses drames les plus loyalistes sont justement les plus médiocres. *Le Nouveau Maître*, *le Generalfeldcolonel*, uniquement voués à la glorification des Hohenzollern, sont des œuvres confuses, lourdes, insipides. Elles nous reportent à la guerre de Trente ans et semblent exprimer toute la morne désolation de cette époque.

Il faut mettre à part le « Hohenzollern-Drama » intitulé *les Quitzows* et qui montre le premier de la dynastie, Frédéric Ier, prenant possession du Brandebourg. Mais Frédéric Ier de Hohenzollern est-il bien dans cette pièce le personnage principal? Le spectateur ne s'intéresse-t-il pas surtout à son implacable adversaire Dietrich de Quitzow?

Rien de plus téméraire, en tout cas, que la thèse de Wildenbruch soutenant que le sentiment national fait les pièces les meilleures. Il a écrit quelques bons drames tout vibrants de patriotisme, mais il en a écrit d'autres non moins patriotiques et qui ne valent vraiment pas grand'chose.

*
* *

L'ouvrage qui le fit connaître, ces *Carolingiens* que les « Meininger » jouèrent en 1881, n'est point à proprement parler un drame à tendances patriotiques. Ce n'est qu'un drame tiré de l'histoire nationale. On y voit les intrigues nouées contre l'empereur des Francs Louis le Pieux (celui que nous appelons Louis le Débonnaire) par ses trois fils aînés, sa deuxième femme et l'amant de celle-ci. Pour avoir partagé l'empire, de son vivant, entre les trois fils qu'il a eus d'Irmengard, sa première épouse, Louis le Pieux a excité la rancune de la seconde, Judith. Elle entend à tout prix procurer un lopin de royaume à Charles, l'enfant né d'elle. Pour y réussir, elle ne recule devant aucune trahison, elle n'hésite pas à devenir adultère et criminelle.

Après ce drame simplement historique, l'intention politique est déjà nettement marquée dans *le Nouveau Commandement*. Cette pièce se déroule au XIe siècle, mais, écrite au XIXe, jouée en 1886, elle apporte l'écho de la lutte qui, sous le nom de *Kulturkampf*, venait de mettre aux prises le Saint-Siège et le chancelier de Bismarck : — deux adversaires, assurément, dignes l'un de l'autre ! — Prussien et protestant, Wildenbruch, il va sans dire, avait pris parti pour Bismarck. *Le Nouveau Commandement* nous fait assister à un épisode fameux de la querelle séculaire du pouvoir spirituel romain avec le pouvoir temporel en Allemagne. Le curé de Volkerode, Wimar Knecht, vaque à son ministère, entouré de l'affection et du respect de tous. Sa femme, Marthe, qui l'assiste, n'est pas moins aimée et respectée. Bons chrétiens, Wimar et sa femme sont aussi de fidèles sujets de l'Empereur : — ces vertus-là, pour Wildenbruch, ne se peuvent concevoir l'une sans l'autre. — Dans la lutte qui déchire l'Empire, la lutte des barons contre Henri IV, Wimar Knecht et sa femme tiennent naturellement pour leur souverain. Mal inspiré, mal conseillé, le Pape a choisi la cause des rebelles : dans une bulle, il proclame leur bon droit. Le fidèle Wimar a grand'peine à penser comme le Pape. L'esprit d'obéissance finit toutefois par l'emporter : Wimar s'incline.

Mais la femme d'Henri IV, la reine Bertha, persécutée, malade, enceinte, étant venue demander asile à Wimar Knecht, celui-ci, conseillé par Marthe, sa vertueuse épouse, n'hésite pas à recueillir la fugitive. Sur quoi, le légat du Pape, irrité contre Marthe, tire de sa poche une autre bulle pontificale, la plus célèbre qu'ait promulguée le célèbre Grégoire VII, celle qui prescrit le célibat des prêtres : « Le péché naquit de la femme. C'est pourquoi, vicaire du Dieu saint, j'en veux affranchir le monde. Et je vous mande et je vous ordonne, à vous, prêtres, qui reposez, mariés, aux bras de vos épouses, de servir l'esprit et non la chair. Libérez-vous de la femme, car votre hyménée est en horreur à Dieu. Ce n'est point là une union licite. Vos femmes ne sont pas des épouses, mais des courtisanes. » La mesure, cette fois, est pleine. Wimar Knecht, qui a pour femme la plus parfaite des créatures, n'admet pas la condamnation pontificale : « La vérité est repoussée du trône éternel, —

s'écrie-t-il, — le mensonge règne! » Et, plutôt que de se soumettre, il prend le chemin de l'exil. Sa femme l'accompagne. Mais, dans la forêt sauvage où ils se sont réfugiés, Marthe, exténuée, malade, périt, faute de soins. Wildenbruch impute cette mort au Saint-Siège et, par la bouche de Wimar Knecht, vomit l'anathème contre Rome.

Le dernier acte du drame est moins sombre. L'empereur Henri IV, malgré l'excommunication papale, vient à bout de ses adversaires. Il met en déroute les suppôts de l'étranger, les partisans de Rome. Le plus fourbe de ses ennemis était un moine de Magdebourg nommé Bruno. Frappé à mort dans la bataille, Bruno, sentant venir sa fin, demande l'assistance d'un prêtre. Dans le voisinage, on ne trouve que Wimar Knecht, prêtre marié et, par conséquent, maudit. Bruno ne l'en supplie pas moins de recevoir sa confession. Condescendant, Wimar Knecht accepte et absout : « Tu as confessé et tu as expié, tu as voulu nous apporter un nouveau commandement : *Soyez infidèles à Dieu et infidèles à votre pays*. Tu n'as pas connu Dieu : *il ne s'adresse à l'homme que dans les accents sacrés de sa langue maternelle*. L'amour de la patrie est service de Dieu. » Ainsi finit le drame « anti-ultramontain » de Wildenbruch — et pas n'est besoin d'insister sur la façon naïvement partiale dont il retrace la querelle des Investitures.

Les pièces qui dramatisent les fastes de la maison de Hohenzollern, *les Quitzows*, *le Nouveau Maître*, *le Generalfeldcolonel* expriment toutes la même philosophie de l'histoire, si l'on peut donner ce nom à une doctrine si rudimentaire. Les drames de Wildenbruch enseignent l'histoire à la manière des images d'Épinal : les questions les plus obscurs y prennent une clarté d'eau de roche, les problèmes les plus complexes, une simplicité enfantine. D'un côté, les bons ; de l'autre, les méchants. Les bons sont les sires de Hohenzollern, ceux qui leur appartiennent et ceux qui leur ressemblent. Parmi les méchants se rangent tous les autres.

Comme nous l'observerons plus loin, Wildenbruch connaît à merveille le difficile métier de dramaturge, il est sans égal dans l'art de mouvoir les « ficelles » théâtrales ; mais il y a telles de ses pièces où le patriote cause à l'homme de théâtre un tort

vraiment irréparable. Dans *le Nouveau Maître* et dans *le Generalfeldcolonel*, l'action devient chose secondaire et l'intention politique tient lieu de tout. Le drame entier ou à peu près se passe en conversations politiques et religieuses. On croirait entendre un cours d'histoire, professé par un maître ennuyeux.

Wildenbruch écrit d'ailleurs l'histoire à l'ancienne mode. Il l'adapte aux nécessités du théâtre. D'après Wildenbruch, les grands, les souverains décident seuls des destinées d'un pays. C'est la volonté des Hohenzollern qui a fait l'Allemagne. Et comme elle l'a bien faite! Et quelle fortune pour le Brandebourg, pour la Prusse, pour l'Empire, d'avoir uni son sort à celui d'une pareille dynastie! — Franchement, n'est-on pas autorisé à soutenir la thèse contraire, à savoir que les Hohenzollern aussi ont eu de la chance, qui s'acheminèrent, en quelques siècles bien employés, de l'humble fonction de margraves du Brandebourg au titre éclatant d'empereurs d'Allemagne?... Mais le loyalisme de notre auteur se fût révolté, j'en ai peur, à cette proposition sacrilège.

Le drame dynastique de Wildenbruch où se trouve son apothéose la plus brillante des Hohenzollern est intitulé *les Quitzows*. Nous avons déjà signalé ses mérites; il y faut voir le chef-d'œuvre du poète patriote. Autant que j'en puis juger après m'être instruit chez les auteurs nationaux des événements dramatisés dans cette pièce, il apparaît que Wildenbruch le prend de très haut avec la vérité historique. Non seulement il tire des événements des conclusions risquées, mais encore il se soucie peu de prêter aux faits mêmes leur exacte physionomie.

Dans un entretien avec le prince de Bismarck, celui-ci reprocha au poète d'avoir fait injure aux frères Quitzows, de les avoir montrés trop féroces. Wildenbruch objecta, sans doute, au chancelier les nécessités de « l'optique théâtrale » : l'auteur doit mettre du fard aux joues et du noir aux yeux de ses personnages, tout comme les acteurs chargés de les interpréter. Mais Wildenbruch, s'il fut sincère, dut convenir aussi, en présence du chancelier de Bismarck, que les exigences de la scène flattaient singulièrement, en l'espèce, sa passion, sa passion monarchiste. Les Quitzows, seigneurs féodaux qui mettent à feu et à sang les campagnes du Brandebourg,

rançonnant, opprimant bourgeois et paysans, sont ces ennemis de la sainte cause, ces « méchants » contre lesquels il s'agit d'exciter l'animosité du parterre. Frédéric Ier, burgrave de Nuremberg, qui les dompte, est au contraire cet être clément et bon — il est le premier des Hohenzollern et n'est-ce pas tout dire? — dont il faut faire admirer du public la noble figure.

On a souvent défini le régime politique prussien un « absolutisme patriarcal » : c'est bien l'absolutisme patriarcal des Hohenzollern que célèbre leur dramaturge attitré. Il montre dans ses drames les princes de la maison aimée défendant contre l'ambition des grands la cause populaire. Ils sont les redresseurs de torts par excellence, les pères du peuple. « J'adopte la bourgeoisie! » s'écrie Frédéric-Guillaume dans *le Nouveau Maître*, en élevant dans ses bras un jeune garçon. « Adolescent de mon peuple, — ajoute-t-il, — je veillerai sur ta vie et sur ton bonheur. »

Dans tous les drames patriotiques de Wildenbruch les souverains allemands gouvernent ainsi avec le peuple et pour le peuple contre les grands : « Seigneur comte palatin, — déclare à un baron rebelle Wimar Knecht dans *le Nouveau Commandement*, — un roi que les grands exècrent est parfois adoré du peuple pour cela même! » Et, dans ce drame intitulé *Pères et fils*, qui fait voir la fureur vengeresse du peuple déchaînée en 1813 contre Napoléon, un personnage rend l'âme en évoquant « la jeune patrie née aujourd'hui, qui sera équitable et compatissante aux pauvres ».

Ce n'est pas le lieu d'examiner si les Hohenzollern ont été fidèles à cette devise, ni de rechercher jusqu'à quel point ils ont tempéré leur évident absolutisme par ces velléités patriarcales que leur attribuent certains panégyristes. Il suffisait de rappeler ces prétentions et de montrer par quelques exemples que les drames de Wildenbruch reflètent pieusement cette conception orthodoxe de l'histoire de l'empire allemand.

*
* *

Il nous reste à voir quelle forme littéraire revêt, dans les drames de Wildenbruch, sa pensée politique. Faudrait-il

s'étonner que ses moyens d'expression fussent en harmonie avec sa doctrine? Il simplifie l'art dramatique, comme l'histoire. Il n'a pas honni pour rien le naturalisme : toutes les routines, toutes les conventions, tous les clichés séculaires contre lesquels s'éleva cette école triomphent dans le théâtre comme il l'entend et le pratique. Ses tableaux ont de la couleur, mais une couleur criarde; ses drames ont de la vie, mais une vie factice et qui ne fait pas illusion. Les coups de théâtre succèdent aux coups de théâtre. On va, de secousse en secousse, à une vertigineuse allure. Le théâtre, a-t-on dit souvent, est l'art des préparations : les drames de Wildenbruch le prouvent; ils le prouvent même trop. Il est trop simple et trop clair, et il soigne trop ses effets : on prévoit tellement, dans ses pièces, ce qui va suivre que l'événement, lorsqu'il se produit, n'émeut plus guère. Seuls, les héros du drame ignorent encore, à ce moment, la vérité. Seuls, ils découvrent alors le mot de l'énigme que le spectateur, plus malin, avait surpris depuis longtemps. Je sais bien que le public des théâtres n'est pas nécessairement une assemblée d'aigles; le public d'une salle de spectacles est même médiocre entre tous : Wildenbruch n'en tient pas moins ses clients en trop petite estime. A la peine qu'il se donne pour se faire entendre, il a vraiment l'air de prendre ses auditeurs pour les pires sots.

Il est admis — c'est un autre axiome en matière d'art dramatique — que le théâtre vit de conventions, et, sans doute, il est permis de prétendre que les dramatistes du naturalisme ont simplement substitué aux conventions anciennes des conventions nouvelles. Mais quoi! il est des conventions plus outrageantes que d'autres. Celles qui font vivre le théâtre de Wildenbruch sont irritantes au delà de toute expression. Dans *Pères et Fils*, la capitulation de Custrin, au deuxième acte, dépasse vraiment les bornes de l'invraisemblable. En cinq minutes, le général prussien commandant la citadelle a fait parvenir sa soumission au chef de l'armée ennemie et les Français sont entrés en criant : « Vengeance! » — Car on crie, on objurgue, on maudit à vous rompre les oreilles, dans les drames de Wildenbruch. Ses personnages parlent toujours sur le mode oratoire. Ils sont invariablement éloquents avec impétuosité. — Un autre épisode non moins conventionnel

est celui où les anciens défenseurs de Custrin, au quatrième acte du même drame, s'assemblent pour juger leur camarade Ferdinand d'Ingersleben, inculpé de trahison. La rapidité avec laquelle procède ce tribunal est vraiment d'un bien mauvais exemple : en cinq secs, Ferdinand est accusé, entendu et condamné à mort.

On pourrait citer dans toutes les pièces de Wildenbruch des invraisemblances aussi fortes, surtout dans ses tableaux d'opérations guerrières. Ses soldatesques effrénées observent d'enfantines stratégies. Une armée approche, assiège la ville et l'emporte d'assaut sous les yeux du spectateur, « en moins de temps, certainement, qu'il n'en faut pour l'écrire ». Les drames de Wildenbruch ne sont que des canevas, des schémas, des squelettes de pièces. On dirait qu'il éprouve une peur maladive d'ennuyer son public et ne sait qu'inventer pour le tenir en haleine. Nous avons tous vu au cinématographe ces « scènes animées » qui durent deux minutes, montre en main, et qui représentent des événements dont la succession aurait duré plusieurs heures : les drames de Wildenbruch sont à la grande poésie dramatique ce que le cinématographe est à la réalité.

Le même caractère schématique distingue ses personnages. Ses héros manquent étrangement de consistance. On a dit de certains hommes du Midi qu'ils cessaient de penser quand ils cessaient de parler. Les personnages de Wildenbruch cessent d'exister quand ils cessent de discourir. Car ils ne parlent pas : ils discourent et pérorent, ils mènent sur les planches une vie retentissante, tout extérieure, toute verbale; mais, dès qu'ils sont rentrés dans la coulisse, on les oublie. Sitôt que la réflexion s'exerce à leur sujet, elle s'exerce à leurs dépens et ils s'évanouissent en fumée. Ils ont pourtant des qualités, des qualités théâtrales : leurs cris ne manquent pas d'une certaine poésie enflammée, ni leurs gestes d'un certain pathétique, mais le drame de grand style veut autre chose : les personnages de Wildenbruch sont, en fait, tantôt des personnages d'opéra-comique, tantôt des personnages de mélodrame.

Exceptons de ce jugement sévère les figures de guerriers tracées par le poète chauvin. Sa psychologie rudimentaire est

parfaitement appropriée en pareil cas. Wildenbruch excelle aux portraits d'illustres hommes d'action, habiles à se tailler dans la peau d'autrui un royal manteau. Les Maurice-Auguste de Bochow (*le Nouveau Maître*), les Bernard de Barcelone (*les Carolingiens*), les Dietrich de Quitzow (*les Quitzows*) sont intéressants, vivants, et ont grand air.

Si les *Carolingiens*, au lieu d'avoir été représentés en 1881, l'avaient été en 1900, on n'aurait pas manqué de trouver à Bernard de Barcelone une apparence « nietzschéenne ». Il faut donc attribuer à Wildenbruch l'honneur d'avoir été nietzschéen avant Nietzsche. Dans l'audacieux dessein qu'il a formé de supplanter l'empereur, Bernard de Barcelone est soutenu par une confiance aveugle en son étoile : « C'est la volonté de l'homme, déclare-t-il, qui forge sa destinée. » A travers d'horribles crimes, il marche à son but : « Chaque heure qui s'écoule assiste à des milliers de morts provoquées par le plus fort exterminant le plus faible. Et ce mot, *crime*, n'est que le soupir exhalé par ceux qui se noyent, par tous ceux qui, dans l'océan des forces vitales, sont trop faibles pour nager. Toi qui franchis d'un saut de lion l'abîme entre l'équité et l'injustice, ô Action, sois ma devise! » — Les actions de Bernard de Barcelone sont malheureusement inférieures à ce que son cynisme grandiloquent laissait prévoir. Le personnage, attachant, au début, par le tour philosophique qu'il prête à ses noirs desseins, ressemble trop, dans les derniers actes, au « traître » d'un mélodrame quelconque.

Il n'en va pas de même avec *les Quitzows*, où le personnage principal, Dietrich de Quitzow, se maintient, du premier acte au dernier, à la même hauteur. Toute la sauvage grandeur, toute la sanguinaire poésie du moyen âge à son déclin, se reflètent dans cette héroïque figure. Ah! certes, ils ne font pas la guerre « en dentelles », les guerriers du poète Wildenbruch! Dietrich de Quitzow mène campagne avec une brutalité, avec une cruauté qui doivent être historiquement exactes : « Nous appartenons — proclame-t-il en son fier langage (les vers de cette pièce sont particulièrement nets, sonores et bien frappés) — nous appartenons à une race pour laquelle ne sont pas faites les chaînes de la loi humaine. Notre vouloir, c'est notre droit. Ce souffle qui tue les âmes serviles, la

liberté, voilà l'air vital que nous respirons. » Et plus loin : « Je veux être libre, — répète-t-il ; — la liberté qui remplit ma poitrine a besoin d'un poumon grand comme le ciel, comme tout le ciel immense. Tous ces mots, devoir, peuple et patrie, autant d'obscurs réduits construits par vous dans le vaste pays de liberté ! J'y pénètre en brisant les portes. » — De tels propos eussent ravi le comte de Gobineau. Ils concordent fort exactement avec le portrait qu'il a tracé du baron féodal, de noble souche germanique.

Traqué dans sa *Burg* de Friesack par Frédéric Ier de Hohenzollern, Dietrich de Quitzow voit approcher sans trop de regrets l'heure suprême. Son ennemi dispose d'un nouvel engin, irrésistible : un canon. Devant un adversaire muni d'armes tellement viles, il n'y a pas d'infamie à se montrer inférieur. Dietrich succombera, mais en beauté. Les vers où il exhale sa rancune, sa tristesse et son mépris sont superbes :

Rien de noble à cela, non, cela n'est pas une arme ! Ce n'est plus là combattre. Un combat c'était naguère chose virile, où la valeur décidait. Aujourd'hui le combat devient un métier vulgaire. La ruse lâche se rit du stupide courage. Tu es donc le symbole de ces temps nouveaux devant lesquels Quitzow doit céder?... Porte-voix de la haine que la masse obscure jette à la face de l'homme chevaleresque !

Le morceau entier est plein de souffle et d'un beau rythme héroïque. Il n'a d'autre tort que de rappeler l'invocation de Roland, maudissant, dans le poème d'Arioste, l'invention de la poudre, fragment célèbre et dont il ne serait pas impossible que Wildenbruch se fût inspiré :

O maudite invention et abominable, fabriquée au fond du Tartare par la main du pervers Belzébuth, lorsqu'il voulut par toi détruire le monde, je te rends à l'enfer d'où tu sortis...

Comment trouvas-tu jamais, invention détestable, une place dans le cœur humain? Par toi la gloire militaire est détruite ; par toi le métier des armes est sans honneur, par toi est diminuée la vertu, et le méchant paraît meilleur que le bon : par toi la bravoure et l'audace ont cessé de se montrer à l'épreuve et sur le terrain...

*
* *

Les grands conquérants, les monarques illustres ont toujours aimé à voir les poètes de leurs États chanter leurs hauts faits

et ceux de leurs aïeux. Alexandre, comme on sait, jalousait Achille, glorifié par Homère. Plus heureux qu'Alexandre et moins loin de nous, Guillaume II loua et encouragea en Wildenbruch le barde des Hohenzollern. La représentation des *Quitzows* emprunta même à la protection impériale une splendeur extraordinaire. Par la volonté du souverain, cette pièce fut jouée, non pas au *Schauspielhaus*, mais à l'Opéra de Berlin. Ce fut une belle soirée pour la poésie nationale, telle que la comprend Guillaume II, et telle que la comprenait Wildenbruch. Les pièces suivantes du même auteur obtinrent malheureusement un moindre succès. La mieux accueillie, cette *Fille des Rabenstein* (*Die Rabensteinerin*), que le Théâtre Sarah-Bernhardt vient de monter avec tant de luxe, fut elle-même sévèrement appréciée par la critique. Le triomphe des *Quitzows* resta, somme toute, sans lendemain.

En délaissant le drame idéaliste et patriotique pour le drame réaliste et moderne, Wildenbruch semblait reconnaître que le charme était rompu. Peut-être avait-il fini par discerner tout ce qu'il y a de factice et de démodé dans ces fantaisies pseudo-romantiques; peut-être aussi, devinant que le public ne le suivrait pas plus longtemps, avait-il sagement décidé de lui brûler la politesse avant l'insuccès fatal. Son abdication pourtant ne fut pas complète : après avoir flétri l'idéal nouveau, il tenta de s'y conformer. En quoi, répétons-le, il commit une faute : alors que ses drames historiques offrent un incontestable intérêt, ses drames modernes, d'un réalisme timide et superficiel, ne méritent pas qu'on s'y arrête. L'*Alouette*, représentée à l'Odéon, échoua piteusement et ce fut justice. Si quelque chose, dans l'œuvre de Wildenbruch, doit lui survivre, c'est la pièce intitulée *les Quitzows*, et celle-là seulement.

MAURICE MURET

L'AFFAIRE DE L'OUENZA

Par delà les chaînes côtières du Tell, dans la province de Constantine, à 30 kilomètres environ de la frontière tunisienne, à une distance, par les tracés possibles, de 200 kilomètres environ du port de Bône, de 260 kilomètres environ de celui de Bizerte, se trouve une montagne de minerai de fer, le Djebel Ouenza.

Cette montagne de minerai de fer a été amodiée par le Gouvernement général de l'Algérie à un consortium de grandes usines métallurgiques, françaises, anglaises, allemandes et belges[1], à charge par ce consortium : 1° de payer une redevance déterminée par tonne extraite, — avantage direct pour la colonie; 2° de construire à ses frais, sans subvention ni garantie d'intérêt, un chemin de fer d'intérêt général de 200 kilomètres, reliant le Djebel Ouenza au port de Bône, — avantage indirect pour la colonie. Pour sanctionner le tout, il faut un vote du Parlement, car un chemin de fer d'intérêt général ne peut être concédé que par une loi. Ce vote tarde à venir. Cependant le minerai dort sur place, intransportable, improductif, et l'Algérie s'impatiente. Pourquoi le Parlement ne vote-t-il pas? Il a mission, il est vrai, de défendre les intérêts généraux et à long terme de l'Algérie même contre l'Algérie; il connaît peut-être ou soupçonne des points de vue autres que ceux qui fascinent beaucoup d'Algériens. Il faut une distance souvent, une perspective pour juger

1. Une usine belge, trois allemandes, trois anglaises et trois françaises.

des choses. Que de fois un tiers, un ami juge mieux de nos affaires que nous-mêmes! La meilleure chose du monde — et certes un chemin de fer Ouenza-Méditerranée serait l'une des meilleures choses du monde — peut être présentée sous une forme discutable, et cela simplement parce que tous les intérêts en présence, publics et privés, cherchant à se comprendre les uns les autres de la meilleure foi du monde, se sont insuffisamment compris.

*
* *

Du côté du consortium, l'économie du projet est la suivante : le consortium crée une société spéciale pour l'exploitation de la minière, une autre société spéciale pour la construction et l'exploitation du chemin de fer. Nous laisserons de côté momentanément la société de chemin du fer.

La société pour l'exploitation de la minière a le caractère d'une mutuelle : la personnalité des clients se confond avec celle des actionnaires. Ce sont des métallurgistes, consommateurs de minerai de fer, qui souscrivent les actions pour s'assurer pendant une longue période un approvisionnement régulier de minerai, qu'ils ne revendront pas, qu'ils consommeront. La société n'a donc pas le caractère net d'une société commerciale, d'une société à bénéfices : c'est si bien une mutuelle que les clients-actionnaires doivent payer le minerai au prix de revient, majoré seulement d'un bénéfice forfaitaire par tonne, — disons, au hasard, de 1 franc. On voit que les bénéfices de la société pour l'exploitation de la minière sont une question d'ordre intérieur, indifférente pour nous. Les bénéfices éventuels ou possibles du consortium dans sa double qualité d'actionnaire et de client nous intéressent seuls, puisque seuls, ils donnent la mesure de la valeur de la minière. Les bénéfices du consortium se rangent en deux catégories : celle des bénéfices indirects, celle des bénéfices directs.

Grâce aux millions de tonnes de l'Ouenza, — 30 millions de tonnes certainement; 50 millions de tonnes très probablement; peut-être beaucoup plus, — dont le consortium sera seigneur et maître pendant soixante années, dans lesquels il

pourra puiser, à sa guise, sans autre limitation que la capacité de transport du chemin de fer, le consortium aura entre les mains une arme avec laquelle, à certains moments, il pourra faire fléchir les prétentions du grand pays exportateur de minerais de fer riches qu'est la Suède.

L'Angleterre n'en a plus guère que pour sept ans de ses minerais non phosphoreux[1]; Bilbao cessera dans un temps moins proche, mais pas très lointain, d'exporter de grandes quantités de minerai de fer riche. L'espoir de la métallurgie anglaise, l'espoir de la métallurgie allemande, en tant qu'elles doivent importer des minerais riches, est donc concentré sur les réserves de minerai à haute teneur, se chiffrant celles-là peut être par centaines de millions de tonnes, qui existent dans la Laponie suédoise. Le gouvernement suédois a compris l'importance nationale de ces grands gisements, dont les exportations sont déjà, seront surtout dans l'avenir d'une nécessité absolue pour les métallurgies anglaise et allemande. Il a imposé en 1907 ses conditions aux deux gisements principaux, celui de Gellivare et celui de Kirunavara, l'un et l'autre entre les mains de la Société de Kirunavara. A tort ou à raison, afin de tenir les prix de son grand produit national, afin de ne pas laisser son sol se vider en vain ou trop vite avec un bénéfice à son gré insuffisant, le gouvernement suédois a assigné les *maxima* suivants à l'exportation collective de Gellivare et de Kirunavara, pendant une période de vingt-cinq ans à partir de 1907[2] :

1908.	2 500 000	tonnes.
1909.	2 900 000	—
1910.	3 300 000	—
1911.	3 700 000	—
1912.	4 100 000	—
1913-1914.	3 862 500	—

1. J'emprunte ce chiffre à des déclarations de M. Carnegie, reproduites par *The Economist* du 26 décembre 1908, p. 1235. Je suppose qu'il s'applique aux minerais du Cumberland principalement. Je le cite d'ailleurs sous toutes réserves, simplement pour fixer un peu les idées.

2. Ces chiffres sont empruntés à une étude de M. P. Nicou, ingénieur au Corps des Mines intitulée : *la Suède, ses minerais de fer, son industrie sidérurgique*. On peut se la procurer — contre un franc — en s'adressant à la Société Industrielle de l'Est, rue Gambetta, Nancy. Tous ceux que l'Ouenza intéresse doivent la lire.

1915-1917.	4 012 500 tonnes.
1918-1920.	4 312 500 —
1920-1932.	4 462 500 —

Le gouvernement suédois a des intérêts divers dans les mines laponnes et il ne s'est interdit que jusqu'en 1910, par un traité de commerce avec l'Allemagne, la latitude de frapper les minerais d'un droit d'exportation. Le minerai de l'Ouenza se trouverait très à propos entre les mains des métallurgies anglaise et allemande pour faire contrepoids, — dans une mesure limitée et dont il faut se garder d'exagérer l'importance, — aux prétentions de la Suède. Certes le tonnage total de l'Ouenza est secondaire au regard du tonnage total des mines laponnes; mais l'avantage que donnera l'Ouenza résidera dans la latitude de forcer à tout moment l'exportation de minerai de cette minière, au gré des exigences de la politique suivie par les métallurgies allemande et anglaise à l'égard de la Suède. Pour ces métallurgies, l'Ouenza doit apparaître un peu, — n'exagérons rien, — comme la clef du réservoir suédois de minerais. C'est l'atout d'un marchandage. Par une pression dont l'Ouenza leur donnerait le moyen, il y a bien à parier qu'elles espèrent tirer plus de minerai et à meilleur prix de la Suède. Voilà ce que nous avons appelé la catégorie des bénéfices indirects du consortium. Passons à la catégorie des bénéfices directs.

Pour arriver à une apparence d'évaluation, il nous faut supposer que le minerai soit vendu par la minière au prix courant du minerai au moment où chaque tonne sera exportée. A la base, nous avons le prix d'extraction, au-dessus le prix de transport Ouenza-Bône, au-dessus encore les frais d'embarquement, au-dessus enfin le fret maritime jusqu'aux grands marchés de minerais; nous faisons le total : nous avons le prix de revient complet, qu'il suffira d'opposer au prix courant de vente pour sortir le bénéfice.

J'évaluerais volontiers le prix d'extraction à 3 francs la tonne. Je vois en Laponie[1] un prix d'extraction de 1 fr. 80 pour

1. Toujours dans l'étude de M. P. Nicou, p. 26. J'ai décompté la couronne à fr. 1,388, sa parité théorique. Pour un complément de renseignements sur la Suède, voir les *Annales des Mines*, articles de M. P. Nicou, qui paraîtront incessamment. Pour l'ensemble des réserves de minerai de fer du monde, voir *la Conquête minérale* de M. L. de Launay.

Kirunavara, de 2 fr. 77 pour Gellivare. Mais en Laponie, toute main-d'œuvre est importée; dans un climat peu clément, cette main-d'œuvre peut ne pas être des meilleurs marchés. Par contre, le charbon peut être meilleur marché qu'il ne le sera à l'Ouenza. Enfin et surtout, le minerai en Laponie peut se présenter par masses plus compactes qu'à l'Ouenza. Voilà pourquoi je hasarde l'hypothèse d'un prix d'extraction de 3 francs par tonne à l'Ouenza, en pleine marche d'exploitation. Pour le transport Ouenza-Bône, le cahier des charges du chemin de fer établit un tarif uniforme de 6 francs, matériel fourni par l'expéditeur. J'ajoute 0 fr. 50 pour entretien et amortissement de ce matériel. A Bône, en moyenne 0 fr. 75 d'embarquement. Coût total à Bône de la tonne, sur bateau, prête à partir : 3 fr. + 6 fr. 50 + 0 fr. 75 = 10 fr. 25.

L'analogue du fret futur de Bône sur l'Angleterre pour minerais de fer serait le fret actuel pour charbons de Cardiff à Gênes[1], fret à grand marché dont les statistiques font res-

1. Avec une courtoisie qui marque le désir de fournir, sans réserve, les bases d'une opinion que chacun peut se faire pour lui-même et par lui-même, on m'a communiqué, dans l'entourage du consortium, la statistique suivante compilée d'après les revues spéciales anglaises :

MOYENNE DE 1899 A 1908 (par tonne anglaise de 1 016 kgr. en shellings et pence).

Années.	Frets pour charbons de Cardiff à Gênes en bateau de 3 à 4 000 T.	Minerai de Bilbao (Best-Rubio) c. a. f. Cardiff.
1899	9/6	15/3
1900	10/7	20/5
1901	7/6	15/1
1902	5/2	14/3
1903	6/-	14/7
1904	5/4	14/7
1905	6/1	15/2
1906	6/5	20/6
1907	7/5	20/1
1908	5/7	14/4
Moyenne des 10 années.	6/10	16/4

Le type « Best Rubio » est du 50 p. 100 de fer. Le minerai Ouenza est du 53 p. 100. Quand la base est du 50 p. 100, on ajoute 3 pence par unité de fer en plus ou en moins. Nous avons compté la livre sterling à 25 fr. 22, sa parité théorique.

On suit très exactement à l'aide de la statistique ci-dessus l'alternance des périodes de prospérité et de dépression industrielles. La courbe de prix du Best Rubio est sensiblement parallèle à celle du cuivre Standard à Londres qui a eu comme le « Best Rubio » sa moyenne annuelle la plus basse de la période — 52 livres sterling et une fraction — en 1902.

sortir une moyenne de presque 8 fr. 50 la tonne métrique pour les 10 années 1899-1908. Adoptons cette moyenne.

Voilà le minerai de l'Ouenza rendu à Cardiff au prix de revient total de : 10 fr. 25 + 8 fr. 50 = 18 fr. 75.

Le prix de vente moyen à Cardiff du minerai Ouenza, qui dose 53 p. 100, pendant les mêmes dix années que ci-dessus, 1899-1908, sur la base du prix moyen des minerais de Bilbao, aurait été de 21 fr. 20 par tonne métrique. Nous sortons donc un bénéfice de 21 fr. 20 — 18,75 = 2 fr. 45 par tonne métrique. Une redevance est due à la colonie de 0 fr. 75 par tonne expédiée, jusqu'à concurrence de 600 000 tonnes par an, 0 fr. 50 par tonne pour les 400 000 suivantes, et 0 fr. 40 pour le surplus annuel, sans que, à partir du 1er janvier de la cinquième année qui suivra celle de l'ouverture à l'exploitation du chemin de fer, la somme payée annuellement puisse être inférieure à 650 000 francs, somme qui, d'après le barême ci-dessus, correspond à une expédition annuelle de 1 million de tonnes. Dans l'esprit du consortium, la minière n'entrera donc dans sa période de pleine exploitation normale qu'après avoir atteint le million de tonnes annuellement.

Recherchons ce que pourrait être le bénéfice net de la minière, successivement dans les hypothèses d'une extraction annuelle de 1, 1 1/2, et 2 millions de tonnes (rappelons que les annexes au projet de loi prévoient un capital de cinq millions de francs[1] seulement) :

Bénéfice industriel.	Redevance.	Bénéfice net.	Intérêt à 10 p. 100 du capital.	Dividende supplémentaire.	Proportion p. 100 du dividende supplémentaire au capital.
—	—	—	—	—	—
Pour 1 million de tonnes.					
francs	francs	francs	francs	francs	pour cent
2 450 000	650 000	1 800 000	500 000	1 300 000	26
Pour 1 million 1/2 de tonnes.					
3 675 000	850 000	2 825 000	500 000	2 325 000	46 1/2
Pour 2 millions de tonnes (?)					
4 900 000	1 050 000	3 850 000	500 000	3 350 000	67

1. L'exiguïté relative de ce capital de 5 millions de francs, en présence de l'objet poursuivi, n'est peut-être qu'apparente. En effet le chemin de fer sera amené par la société du chemin de fer sur la minière même. Le chemin de fer — 40 à 45 millions — sera construit vraisemblablement avec

Je n'ai pas besoin d'insister sur le caractère hypothétique de semblables décomptes : tout varie, le prix de revient comme le reste, et l'on ne peut rien prévoir avec précision. Mais sur quoi raisonnerait-on si ce n'est sur des hypothèses ?

*
* *

L'avantage direct pour la colonie, — la redevance, — est net, clair, sûr. Ce cachet de certitude paraît avoir tenu à cœur aux Algériens et à leur gouvernement, de même qu'il a aussi bien tenu à cœur aux Tunisiens et à leur gouvernement, comme le prouvent nombre d'amodiations de minières faites, dans ces deux pays, avec des clauses de redevance similaires.

La colonie profitera de la redevance mais, aussi, de certains droits de port. Par contre, je lis, page 44 du projet de loi que l'on prévoit :

Un emplacement destiné à la construction d'une gare sur les terre-pleins à construire par la Colonie à l'embouchure de la Seybouse et dont les limites seront définitivement fixées à la suite d'une instruction spéciale.

Et, plus loin, page 45 :

Il est entendu d'ailleurs que, avant l'achèvement du terre-plein de la Seybouse, les fonds seront dragués par les soins de l'administration à une profondeur de neuf mètres, jusqu'à six mètres en arrière de la limite de l'emplacement concédé. En outre, l'administration devra fermer la passe actuelle du port dans un délai de deux ans à partir de la date approuvant les présentes.

Tout cela n'est pas de mince importance : ce ne sont pas paroles légères et qui volent. En substance, si je ne m'abuse, il s'agit pour la colonie de construire un nouveau port à coups de millions, de pas mal de millions peut-être, cela dans un délai déterminé ; — le consortium ne pouvait pas ne pas stipuler un délai déterminé, car, son chemin de fer construit à ses frais, il est légitime qu'il puisse embarquer. — Quand on

des capitaux dont plus des 5/6 seront français ; les 2/3 des capitaux seront éventuellement demandés à une émission d'obligations pour lesquelles le marché de Paris est tout indiqué ; du capital actions correspondant au troisième tiers, sensiblement plus de moitié paraît réservé aux Français.

est aux prises avec la mer, surtout dans le delta d'un torrent méditerranéen, on ne sait jamais très bien d'avance à combien s'élèveront les frais et quels délais seront nécessaires à l'achèvement.

Le risque de dommages-intérêts très légitimement dus par la colonie, en cas de retard, était à signaler. Donc, en ce port de Bône, la colonie aurait, semble-t-il, des dépenses à faire avant de recevoir un revenu important du chef de la redevance, car un chemin de fer de 200 kilomètres, en terrain très accidenté, ne se construit pas en un jour ; une mine à gros tonnage ne s'équipe qu'une fois le chemin de fer construit, et, une fois équipée, n'atteint encore que graduellement son chiffre d'extraction normal. Cela est si vrai que, très sagement, avec sa grande expérience d'industrie, le consortium ne s'est engagé à la redevance annuelle minimum de 650000 fr., — correspondant à une extraction de 1 million de tonnes — qu'à partir du 1er janvier de la cinquième année qui suivra celle de l'ouverture du chemin de fer à l'exploitation.

L'avantage direct pour la colonie — la redevance — n'est donc pas sans contre-partie et sans mélange. Passons à l'avantage indirect : le chemin de fer.

Le profit qu'une région non encore desservie tire d'un chemin de fer est si grand, si universellement reconnu que ce n'est pas la peine d'insister. Mais les régions que traverse le tracé soumis au Parlement, — Ouenza-Bône, par Aïn Guettar, — ne sont peut-être pas les plus susceptibles d'un développement agricole, par suite les plus intéressantes à desservir : 200 kilomètres de montagnes et d'étroits vallons, sans une ville.

Le cahier des charges, par définition, ne stipule qu'un tarif maximum. Par la suite, les tarifs effectifs seront à surveiller, la personnalité de l'expéditeur principal se confondant, jusqu'à un certain point, avec celle du transporteur.

Le tarif *maximum* prévu pour les marchandises autres que le minerai de fer pourrait éventuellement paraître un peu cher, étant donné que l'Ouenza-Bône, appelé à avoir un gros trafic, doit, si son tracé est convenable, exploiter avec un prix de revient bas par tonne kilométrique. Le caractère d'intérêt général de la ligne, — lequel implique monopole, —

ôtera de la souplesse au développement des voies ferrées dans la région de l'Ouenza. Le monopole ainsi créé peut avoir, pour l'Algérie, des conséquences assez sérieuses.

Le Djebel Ouenza, la colline ferrugineuse, la masse de minerai de fer spéciale dont on s'occupe actuellement, n'est pas en effet un accident isolé de minéralisation. Dans un rayon d'une soixantaine de kilomètres autour du Djebel Ouenza, il y a d'autres masses de minerai de fer, secondaires, mais encore importantes, dont l'ensemble peut atteindre 50 millions de tonnes. Ajoutez, semble-t-il, d'assez nombreuses poches de calamine (zinc), des filons plombeux; enfin, avec un peu — ou beaucoup — d'imagination, on peut entrevoir qu'un des gros éléments d'avenir de cette région, c'est le cuivre : il y a, paraît-il, dans le Djebel Ouenza lui-même, des kilomètres de galeries romaines qui ont servi à exploiter le minerai pour ses teneurs en cuivre.

Si l'on fait un pas de plus vers l'intérieur, Tebessa, malgré les 60 à 80 kilomètres qui la séparent du Djebel Ouenza, est assez proche pour rentrer un jour dans la zone d'attraction du trafic de l'Ouenza-Bône. Autour de Tebessa, si mal desservie par le Bône-Guelma, avec sa fraction de ligne à voie étroite exigeant un transbordement, avec ses pentes abruptes et ses courbes fâcheuses, on trouve, outre les gisements de phosphate exploités, d'énormes dépôts de phosphates pauvres, prolongement algérien du bassin tunisien de Gafsa : pour lointain qu'il soit, leur jour d'exploitation viendra.

On doit se demander : l'Algérie aurait-elle pu amodier à des conditions plus avantageuses la minière Ouenza en ne liant pas la question de la minière à celle du chemin de fer.

L'amodiation en effet est conditionnelle : elle comporte, nous l'avons vu, la construction par le consortium, sans subvention ni garantie d'intérêt, du chemin de fer de 200 kilomètres Ouenza-Bône viâ Aïn Guettar, estimé devoir coûter 40 millions de francs.

Ce chemin de fer, pour le consortium, c'est un risque. Quand on entreprend un chemin de fer en pays difficile, sait-on jamais si les devis de construction ne seront pas dépassés et si, le chemin de fer construit, le prix de revient d'exploi-

tation par tonne kilométrique répondra à ce qu'on espère? D'ailleurs pourquoi le tracé viâ Aïn Guettar?

D'après une expérience ancienne des constructions de chemin de fer dans cette région de l'Algérie, le conseil technique d'un groupe partisan d'un autre tracé — Ouenza-Bône par Medjes-Sfa — déclare le tracé viâ Aïn Guettar infaisable dans les conditions annoncées de frais de premier établissement et de facilités ultérieures d'exploitation. Ce groupe partisan du tracé Ouenza-Bône viâ Medjes-Sfa n'a pas toujours été en bons termes avec le consortium, qui présente le projet Ouenza-Bône viâ Aïn Guettar; son témoignage peut être empreint d'un involontaire parti pris et ne doit être accepté que sous bénéfice d'inventaire. Un ingénieur spécialiste, sans attache avec l'Algérie, sans attache, même de camaraderie, avec les auteurs ou les défenseurs de tant de projets Ouenza, exempt de cette fièvre d'Ouenza, fièvre spéciale, qui, depuis des années que la question irritante est ouverte, ferait perdre le sens à l'homme le plus pondéré, un tel ingénieur nous dirait seul, après enquête, ce qu'il en est réellement du tracé Ouenza-Bône par Aïn Guettar. De fait, à vrai dire, ce tracé par Aïn Guettar a un air un peu théâtral : il comporte, entre autres, un viaduc métallique dont l'arche centrale aura une ouverture de 400 mètres et une hauteur de 130 mètres; « ce sera, ajoute l'exposé des motifs du projet de loi, un des plus grands ouvrages d'art du monde ». Ce viaduc est évidemment destiné à perpétuer, pour les générations futures, le souvenir et la gloire du temps présent.

Des risques même glorieux se paient. On comprend dès lors que les concessionnaires conditionnels du canton et de la minière d'Ouenza aient fait payer la condition, c'est-à-dire n'aient pas pu consentir à la colonie la redevance maximum — fixe ou variable — qu'ils auraient pu consentir autrement, s'ils n'avaient pas l'embarras, le risque, la charge, la mise de fonds du chemin de fer Ouenza-Bône par Aïn Guettar. Mais sans ce chemin de fer, serait-il possible de sortir les minerais?

Il suffit de regarder la carte pour s'assurer que la voie de sortie la plus naturelle du minerai de l'Ouenza est, par la Tunisie, le long des vallées de l'oued Melègue et de la Medjerdah, franchissant ensuite un col peu élevé pour aboutir à

Bizerte, port naturel, tout fait, sans dépenses considérables à prévoir.

La Tunisie a l'organisme de travaux publics le plus souple qu'on puisse rêver. Elle construit en ce moment un chemin de fer de Bizerte à Nebeur, point de son territoire situé à environ 80 kilomètres du Djebel Ouenza. Nul doute qu'elle ne se montre trop heureuse d'accommoder temporairement ou définitivement ce chemin de fer aux besoins du pesant trafic de l'Ouenza, si seulement l'occasion lui en était donnée. Le chemin de fer minier type de la Tunisie, — chef-d'œuvre, il est vrai, d'une industrie toute privée, — le chemin de fer de Gafsa passe pour exploiter à 1 centime la tonne kilométrique. Sans rien affirmer, puisqu'on ne sait rien, puisque la Tunisie s'efface discrètement devant l'Algérie, qui, mal éclairée, veut, coûte que coûte, que le minerai de l'Ouenza fasse tout son parcours africain, à quelques kilomètres près, sur terre algérienne, il est croyable que le minerai de l'Ouenza s'en irait tranquillement à Bizerte avec un tarif spécial à son usage, nécessaire pour le capter, peut-être de 2 centimes par tonne kilométrique, soit, en tout, pour environ 260 kilomètres environ 5 francs par tonne. Combinaison de simple bon sens, si simple qu'elle n'est même pas une combinaison : pas un sou à verser par les amodiataires de l'Ouenza, partant, pour l'Algérie, toute latitude de tirer la quintessence des minerais amodiés par elle.

Tout de suite, non grevée des frais de construction d'un chemin de fer, la minière de l'Ouenza vaut pour l'Algérie davantage.

Le minerai arrive au port de Bizerte pour 5 francs, s'embarque, disons, pour 0 fr. 25 à 0 fr. 50 : Gafsa passe pour embarquer son minerai à 0 fr. 12, mais c'est le prix de revient d'embarquement seul ; il faut compter avec l'intérêt et l'amortissement du capital élevé que représentent les installations pour le chargement des navires. Nous voici à 5 fr. 25 ou 5 fr. 50 de transport, tout compris, sur bateau en rade de Bizerte [1].

Voilà pour le début, pour la première phase de l'exploi-

1. En pratique l'administration de la Marine a tranché dans le sens de l'affirmative la question de savoir si Bizerte, port de guerre, pouvait être en même temps port de commerce. Bizerte sera, en tout cas, un port à minerais tunisiens.

tation des mines de la région Ouenza, telle, semble-t-il, qu'on aurait pu ou qu'on pourrait la concevoir. Cette phase serait courte : sa raison d'être est de permettre à l'Algérie d'obtenir les meilleures conditions possibles pour l'amodiation de la minière Ouenza. Quelques années s'écouleraient. Grâce au chemin de fer tunisien, — chemin de fer de transition, — les diverses mines de la région Ouenza seraient prospectées, développées, exploitées. Bientôt la ligne Ouenza-Bizerte ne suffirait plus, sa capacité de trafic étant épuisée.

Alors reviendrait sur l'eau, mais avec une face toute nouvelle, le chemin de fer Ouenza-Bône. Les possibilités minières, les possibilités de trafic de la région Ouenza étant devenues des certitudes, l'Algérie n'aurait que l'embarras du choix. On ne croirait plus lui faire une grâce en lui construisant un chemin de fer, « sans subvention ni garantie d'intérêt » : on lui demanderait une concession avec un cahier des charges à son gré, pour construire ledit chemin de fer, envisagé désormais comme une entreprise, par elle-même, rémunératrice.

Adopterait-on alors le tracé Ouenza-Bône viâ Medjes-Sfa que, de la meilleure foi du monde, les partisans du tracé Ouenza-Bône viâ Aïn Guettar déclarent n'être pas pratique, comme les partisans du tracé Ouenza-Bône viâ Medjes-Sfa déclarent impraticable le tracé Ouenza-Bône via Aïn Guettar? A première vue le tracé Medjes-Sfa est séduisant parce qu'il comporte seulement 121 kilomètres de voie nouvelle et que, empruntant entre Medjes-Sfa et Bône, c'est-à-dire sur 65 kilomètres, la voie de la compagnie Bône-Guelma, il économiserait au budget général de l'Algérie sur l'énorme garantie d'intérêt servie tous les ans à cette compagnie rentière, près de 500 000 francs par an, pour peu qu'il apportât à la section Medjes-Sfa-Bône un trafic de 600 000 tonnes. Le coût de premier établissement du tracé Medjes-Sfa est diversement évalué entre 17 et 23 millions.

Dans quelques années d'ici, quand le chemin de fer transitoire tunisien aurait fait son œuvre d'exploration, quand la fièvre spéciale Ouenza serait tombée, on trouverait sans doute tous les bons esprits d'accord sur le meilleur tracé Ouenza-Bône.

*
* *

Quelle extensibilité pourrait avoir, le cas échéant, la redevance à la colonie? « Le locataire paiera à l'Algérie une redevance de soixante-quinze centimes (0 fr. 75) par tonne de minerai de fer de la minière, expédiée hors de la propriété, jusqu'à concurrence de 600 000 tonnes par an, de cinquante centimes (0 fr. 50) par tonne pour les quatre cent mille suivantes et de quarante centimes (0 fr. 40) pour le surplus annuel ».

Ce barème est tout à fait conforme au type d'usage constant pour les amodiations de minières — phosphate et fer — qu'ont faites les gouvernements de l'Algérie et de la Tunisie. Les avantages de ce type sont les suivants. Le calcul et la perception de la redevance sont très simples. Les encaissements budgétaires deviennent tout de suite appréciables : l'amodiataire consent en effet à une redevance par tonne relativement élevée au début — quand le tonnage annuel extrait n'a pas encore eu le temps de grandir — par la certitude qu'il a, pour l'avenir, d'une redevance faible par tonne — quand le tonnage annuel extrait aura eu le temps de grandir. — En fait, le Gouvernement sacrifie un peu l'avenir au présent, alors que le contraire est généralement jugé préférable. Enfin ce type de redevance répond à cette notion courante qu'un marchand ou un producteur ne demandent pour le « gros » qu'un prix inférieur au prix du « détail ».

Voilà pour les avantages. Passons aux inconvénients.

Ce système d'impôt n'est pas juste [1]. Supposons constant le prix de vente du minerai. Première considération : le prix de revient par tonne et, par suite, le bénéfice net par tonne diffèrent du tout au tout, suivant qu'on extrait, par an, un petit ou un grand nombre de tonnes. Pour que l'impôt par tonne représente une proportion pour cent constante du bénéfice net par tonne — ce qui est la justice, — cet impôt devrait suivre la progression du nombre de tonnes extraites annuellement. Au lieu de cela, il diminue au fur et à mesure que le

1. On peut observer, accessoirement, que la taxe dégressive est une prime à l'épuisement rapide des minerais : à tort ou à raison, les Suédois se sont attachés à des principes tout contraires.

nombre de tonnes extraites annuellement augmente : c'est absolument comme si un propriétaire ayant deux maisons, une bicoque en province et un immeuble boulevard Malesherbes, était taxé sur la première maison plus que sur la seconde; l'amodiataire d'une minière en Algérie-Tunisie paie d'autant plus d'impôt sur une tonne extraite que cette tonne représente pour lui un moindre bénéfice net, une moindre valeur.

Deuxième considération. Normalement, plus une industrie extractive extrait de tonnes annuellement, plus elle est ancienne, donc, plus elle est sûre d'elle-même, plus elle a eu le temps, sur les bénéfices déjà réalisés, d'amortir son capital de premier établissement : les risques sont moindres; une proportion pour cent plus élevée du bénéfice net pourrait être prise par l'impôt. Avec le type de redevance minière que nous étudions, c'est le contraire qui arrive.

Supposons maintenant que le prix de réalisation du minerai de fer soit, ce qu'il est, variable. Qu'on ne s'effraie pas du mot spéculation que nous allons employer : tout ce qui engage l'avenir est une spéculation. En demandant une redevance fixe pour une marchandise à prix variable, le gouvernement fait une spéculation à la baisse sur cette marchandise, — car le prix d'une marchandise n'est jamais fixe. En acceptant cette redevance fixe, l'amodiataire fait une spéculation à la hausse. Il faut que l'une ou l'autre des deux parties soit lésée. Or il n'est pas plus de la dignité d'un gouvernement de léser que de son intérêt d'être lésé.

Je crois avoir démontré que le type de redevance adopté par les gouvernements d'Algérie et de Tunisie, pour l'amodiation de leurs minières, est injuste, de quelque côté qu'on l'envisage. J'ajouterai qu'il est contraire à l'intérêt à long terme de ces gouvernements, car jamais un amodiataire sensé ne voudra, considérant les incertitudes du prix de revient, — presque aussi sujet à variations, presque aussi impossible à prévoir avec quelque mesure de précision que le prix de vente, — les incertitudes du prix de vente et du tonnage contenu réellement exploitable, — fonction lui-même des prix de revient et des prix de vente — souscrire, pour une très longue période, à une redevance fixe moyenne par tonne réellement élevée, rémunératrice pour le gouvernement qui amodie.

Ainsi, l'intérêt du gouvernement ne fait qu'un avec la justice. Graduer l'impôt d'après les bénéfices paraît tout indiqué : le contribuable regarde moins à payer quand il est sûr d'avoir gagné. On peut juger du bénéfice par un signe extérieur, par une indication toute partielle et insuffisante d'ailleurs, le cours du produit vendu. Si, comme c'est le cas avec le projet Ouenza soumis aux Chambres, le produit ne doit pas être vendu sur le marché, ni même vendu commercialement, on a encore un guide, le cours du minerai type non phosphoreux, le *best rubio* de Bilbao, et l'on peut convenir qu'à tel cours moyen du *best rubio* doit correspondre tel chiffre de redevance par tonne. Mais Bilbao s'épuise : bien avant soixante ans, — durée de l'amodiation Ouenza, — le marché du *best rubio*, après être devenu progressivement très étroit, de large qu'il est, après avoir cessé par suite, graduellement, de fournir des indications dignes de foi, sera tombé dans le néant. Alors que faire? Prendre pour guide le cours de la fonte type d'une grande place. Cela se peut. Les marchés à long terme — dix à quinze ans — de quelques mines de fer suédoises avec des usines allemandes prévoient ainsi, croyons-nous, sur un prix de base du minerai, des fractions additionnelles, mobiles au gré des cours de la fonte. Mais ces marchés, si longs soient-ils, ne sont que pour dix ou quinze ans. Or on règle pour soixante ans le sort de la minière Ouenza.

A travers une si longue période quelle ne sera pas l'évolution de la métallurgie! Les mêmes types de fonte seront-ils les régulateurs du marché? Avec le progrès de la concentration industrielle, les accords multiples entre usines, la tendance de chaque firme métallurgique à partir du minerai et du charbon pour ne s'arrêter qu'au produit fini, y aura-t-il seulement encore des types de fonte à marché large et indépendant? D'ailleurs la valeur du minerai n'est qu'un des facteurs de celle de la fonte et la courbe des prix du minerai serait-elle même parallèle à la courbe des prix de la fonte, en conformant la redevance par tonne aux prix de vente du minerai, on ne la conformerait pas, pour autant, au bénéfice net par tonne, ce qui est l'idéal théorique ; on se rapprocherait seulement de cet idéal.

Il ne reste plus qu'un système : la participation directe de

la colonie dans les bénéfices; je ne parle bien entendu que de la minière Ouenza et des minières, puisque la loi des mines de 1810 règle le cas des mines. Dans ce système tout est clair : une des deux parties — comme il arrive forcément dans le système de la redevance fixe par tonne — ne spécule pas à la baisse sur le dos de l'autre et réciproquement. Il n'y a ni dupeur ni dupé. Le contrat n'est pas bon ou mauvais suivant l'avenir, suivant le coup de dé du hasard.

L'inconvénient réel, c'est le contrôle des bénéfices par l'État. Le risque pour la colonie est faible en comparaison des avantages corrélatifs, notamment parce que la colonie a assez de minières pour se faire une moyenne.

Dira-t-on en ce qui touche l'Ouenza que le minerai de fer non phosphoreux riche peut, en dehors de ses fluctuations périodiques avec l'alternance des périodes de prospérité et de dépression industrielle, avoir une tendance générale à la baisse?

On aurait peine à le prétendre et le contraire serait plus vraisemblable. Nous l'avons vu : les gisements non phosphoreux anglais s'épuisent; les meilleurs gisements espagnols s'épuisent; or l'Espagne exporte environ 5 millions de tonnes de minerais non phosphoreux par an [1]. Cependant les besoins de la métallurgie augmentent.

Il est vrai, d'ici un certain nombre d'années, l'Algérie-Tunisie pourra avoir pris rang de grand pays exportateur de minerais non phosphoreux, peut-être un jour à égalité avec l'Espagne ou même avant l'Espagne. Déjà l'Algérie exporte plus de 800 000 tonnes par an.

Ce sont là de simples éventualités; mais encore faut-il les considérer et alors on reconnaît que, peut-être, il est fâcheux de voir les métallurgistes anglais et allemands introduits dans la combinaison Ouenza : comme consommateurs de minerais et par suite acheteurs de minerais, ils ont des intérêts contraires à ceux de l'Algérie-Tunisie qui, elle, est vendeur et qui aurait le devoir de tenir les prix au cas où elle deviendrait jamais un facteur dominant du marché des minerais de fer non phosphoreux. Certes les promoteurs de l'affaire auraient voulu la garder exclusivement française; mais le moyen de trouver

1. Bulletin n° 2818 du *Comité des Forges de France*, p. 3.

en France des capitaux suffisants? Les Français achètent des fonds d'État étrangers, des valeurs industrielles étrangères ; ils ont perdu confiance en eux-mêmes, dans leur sol, dans leur sous-sol. Et encore, de ceux qui offrent une affaire en des termes d'une modération et d'une justesse toutes françaises, ils se détournent; ils veulent, ils appellent, ils demandent, pour se décider, les illusions d'une réclame mensongère.

Si regrettable que puisse être un jour l'absence éventuelle de solidarité entre les mines de fer d'Algérie-Tunisie, cette absence de solidarité n'aura sans doute d'autre conséquence que de rendre un peu moins fermes des cours qui, avec cette solidarité, auraient été très fermes : le risque des cours ne doit donc pas détourner les gouvernements de ces pays d'entrer dans la voie des participations de bénéfices. Ce n'est pas d'ailleurs une nouveauté inédite que la participation étendue d'un État dans les bénéfices d'une minière. Par contrat conclu en 1907 entre l'État suédois et les grandes mines laponnes, l'État suédois vient, sans bourse délier, en possession de la moitié des actions de ces mines en 1938. Jusque-là, c'est le régime d'une redevance fixe par tonne, mais qui, loin de décroître, augmente[1] plutôt avec le nombre de tonnes extraites annuellement, en sorte que la redevance globale suit une progression notable avec les années, l'extraction annuelle augmentant, la redevance par tonne ne diminuant pas — au contraire. Je ne propose pas le précédent des grandes mines laponnes comme un exemple à suivre à la lettre, de tous points : leur cas est très particulier, exceptionnel. Il n'y en a pas moins là une indication, que confirme la nouvelle loi des mines du Transvaal[2]. Cette loi, fruit d'une enquête internationale très étudiée, ouvre le champ aux modalités les plus souples de la participation de l'État dans les bénéfices des mines à concéder dorénavant.

1. Aux États-Unis, la compagnie de chemin de fer « Great Northern » qui a amodié en 1906 un énorme gisement de fer, quelque 750 millions de tonnes à très haute teneur, au Trust de l'acier, — Steel Trust, — a stipulé une redevance par tonne augmentant chaque année de la même très légère fraction, cela je crois jusqu'en 1915, époque où les bases du contrat pourront être revisées. Voir *Moodie's Manual*, 1908. Article : Great Northern.

2. On est très aimablement documenté sur cette loi en s'adressant au secrétaire de la Chambre des Mines du Transvaal à Londres, 202, 203 et 206 Salisbury House, Finsbury Circus, London E. C.

Des modalités de cette participation, on n'a que l'embarras du choix pour en imaginer. Quand le capital de premier établissement a été remboursé sur les bénéfices, par les excédents au delà d'un intérêt convenable, l'État peut obtenir de l'amodiataire une part meilleure et ainsi de suite, le capital ayant été remboursé 1 1/4, 1 1/2, 1 3/4, 2, etc. fois. Il n'est pas mauvais d'ailleurs, même pour les amodiataires, que l'Etat soit intéressé à ce qu'ils fassent le maximum possible de bénéfices. L'écueil serait, bien entendu, pour l'État, la tentation d'une fiscalité excessive. Je dis bien pour l'État, car il tuerait ainsi le développement des mines. Les mines sont, au total, une industrie très dangereuse, une loterie où petit est le nombre des privilégiés du jugement ou du hasard qui gagnent. Il faut absolument de gros lots, de très gros lots, l'exemple, vivant sous les yeux, de gens qui ont gagné de très gros lots et en jouissent paisiblement, pour décider les capitalistes à prendre des billets.

Avec ces réserves et cette mesure, l'intérêt de l'Algérie paraîtrait vouloir — théoriquement — qu'elle soit rémunérée de sa minière Ouenza à l'aide d'une participation dans les bénéfices. Ceci exigerait naturellement que la minière Ouenza ne fût pas amodiée à une mutuelle, mais à une société commerciale, vendant son minerai commercialement, qui pourrait vendre d'ailleurs son minerai à très long terme, — les mines laponnes ont ainsi passé avec des usines allemandes un contrat de vente de 14 millions de tonnes sur la période 1908-1918, — pourvu seulement que cette société fût bien réellement indépendante des acheteurs. Elle vendrait à la métallurgie allemande et anglaise. Il n'y a pas le choix. C'est là seulement ou à peu près qu'on a besoin de nos minerais africains, et c'est là qu'on peut nous les payer, trop heureux encore de les avoir, même, par la suite, à des prix très hauts ; mais il faut qu'on nous les paie bien.

*
* *

En somme, l'affaire de l'Ouenza est une affaire très ingénieuse, étudiée dans tous ses détails avec une grande connaissance de l'Europe métallurgique, et surtout c'est une affaire

parfaitement française de cœur, de conception et d'esprit. C'est en effet cela qui frappe quand on réfléchit. Les métallurgistes étrangers, on ne les fait pas entrer en scène seulement pour le plaisir de leur faire souscrire un peu moins de la moitié des cinq millions du capital-actions de la minière. Non, on leur fait aussi souscrire cette fraction du capital pour les amorcer, pour qu'ils puissent voir de leurs yeux et, voyant de leurs yeux, qu'ils se décident — comme ils l'ont fait — à prendre ferme les sept neuvièmes de la production chaque année pendant vingt-cinq ans, au prix de revient, plus 1 franc de bénéfice forfaitaire par tonne.

Le chef-d'œuvre est là. Pour les Français qui ont tout fait, inventé, laborieusement inventé l'affaire, qui détiennent un peu au delà de la moitié du capital, plus de risque de prix de revient, plus de risque de prix de vente, plus de risque, plus de tracas : une rente à toucher pendant vingt-cinq ans. Par rapport à ce franc par tonne forfaitaire, la redevance à la colonie est très décente : elle est du même ordre. Tout cela, c'est de la prudence française. La hausse, les fluctuations, l'espoir... arrière! un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Soyons sages!

Les étrangers se sont dit : « On nous vend au prix de revient; nous surveillons le prix de revient, c'est notre droit : nous sommes les maîtres[1]! » Et puis, eux croient à la chance humaine, aux progrès qui abaissent les prix de revient, à la hausse qui enlève les prix de vente : ils espèrent et ils agiront.

Quant à nous, à concurrence de deux neuvièmes, notre part d'exportation réservée, nous vivrons, nous aussi, de la vie de l'affaire. Pour le reste, nous assisterons, rentiers paisibles, et nous encaisserons nos coupons, actionnaires de nom, obligataires de fait. Et voilà pourquoi cette affaire est si bien suivant nos mœurs nationales : c'est une affaire sage...

1. Il me semble que la plus élémentaire équité exige que les sept neuvièmes de la direction effective soient laissés à des coparticipants qui endossent les sept neuvièmes des risques, puisqu'ils endossent les risques de prix de revient et de prix de vente sur les sept neuvièmes de l'extraction pendant vingt-cinq ans. De quel front accueillerait-on leurs reproches s'ils venaient à perdre de l'argent ou à en gagner moins parce qu'on n'aurait pas suivi leurs conseils, leurs méthodes, leurs procédés et qu'on aurait refusé, pour les postes importants, d'adopter leurs hommes?

Avec des idées plus larges et plus simples, des Suédois se seraient décidés, sans doute, en l'occurrence, pour les principes suivants :

1° Disjonction de la question du chemin de fer d'avec la question de la minière ;

2° En fait, opportunité temporaire d'un chemin de fer tunisien qui ouvrirait la voie aux futurs chemins de fer algériens ;

3° Au moins au bout d'un certain temps, rémunération de la colonie au moyen d'un pourcentage à échelle, — c'est-à-dire progressif à mesure que les résultats bénéficiaires montreraient la société amodiataire plus riche — des bénéfices nets ;

4° Amodiation, non pas à une société mutuelle d'extraction, mais à une société purement commerciale d'extraction qui vendrait ses minerais au mieux, sans pour cela, les vendre obligatoirement sur le marché [1].

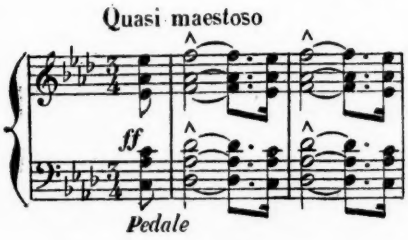
MARCEL LABORDÈRE

1. On trouve indiqué, p. 66 du projet de loi n° 1743, quelques atténuations, légères d'ailleurs, au caractère de mutuelle que présente la société minière en perspective.

CARNAVAL[1]

— VARIATIONS SUR LE CARNAVAL DE SCHUMANN —

PRÉAMBULE



Holà, badauds! place au cortège
Du très haut seigneur Carnaval,
Qu'un gros de bouffons à cheval,
Lance au poing, entoure et protège!

— C'est dans un pays irréel
Qui n'est ni Venise ni Vienne :
Schumann y retrouve Henri Heine,
Shakspeare y poursuit Ariel.

1. *Published February fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* FERNAND GREGH.

Dans ces *Variations sur le Carnaval de Schumann*, l'auteur a tenté ce que Théophile Gautier, par une formule bien connue, définissait « une transposition d'art ». Chacun des poèmes qu'on va lire correspond à un morceau du célèbre *Carnaval*, portant le même titre; le poète a respecté l'ordre des morceaux. Il a d'ailleurs essayé d'en donner moins le commentaire littéral que l'équivalent poétique, avec toute la liberté fantaisiste, voire même anachronique, çà et là, qu'implique cette transposition.

Là, Musset ébauche un poème
Entre Peer Gynt et Mercutio;
C'est la Munich de Fantasio,
C'est un port de mer — en Bohême...

Il n'est pas non plus de saison
Ni d'heure pour l'exquise fête :
La même minute parfaite
Emplit à jamais l'horizon...

C'est très loin, là-bas, sur la grève
De la vie aux contours flottants,
Hors de l'espace et hors du temps,
Dans la musique et dans le rêve!

*
* *

Pourtant maints visages connus
Se montrent parfois dans la foule
Qui roule, immense et douce houle
De fronts masqués et de seins nus.

Ardent satyre aux yeux de braise
Sous sa cape de hidalgo,
Pour lutiner Chloris, Hugo
Sort de la « Fête chez Thérèse ».

Gautier passe et fredonne encor
L'air du Carnaval de Venise;
Banville, glabre, fraternise
Avec Scaramouche et Lindor.

Dans une ombre longtemps suivie
Qui se perd au milieu du bal,
Étonné, Gérard de Nerval
Croit reconnaître sa Sylvie;

Tandis qu'au hasard se liant
Avec des Églés chancelantes,
Échappé des « Fêtes Galantes »,
Erre et zigzague Lélian...

Et — qu'on pardonne à son audace —
Parmi ces masques si divers
S'est glissé l'auteur de ces vers,
En chuchotant, pour mots de passe,

D'humbles mots encore hésitants
Que tel Menuet, vaine haleine,
Fit attribuer à Verlaine,
Voilà bien des jours, — dans le temps!...

*
* *

Place! Une lointaine harmonie
En longs remous aériens
Mêle aux rythmes italiens
Les langueurs de la Germanie.

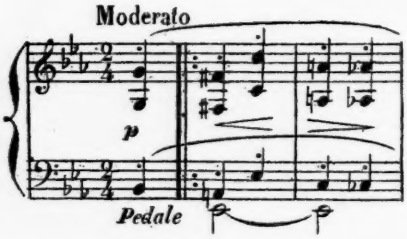
Déjà l'on entend des accords
Vagues de flûtes enchantées,
Et des trompettes veloutées
Comme de mystérieux cors;

Et partout, aux églises proches,
Münster, clocher, dôme ou beffroi,
A plein ballant, en grand arroi,
Carillonnent toutes les cloches!

— Un gros de bouffons à cheval
Piaffe autour du char qu'il protège :
Place, badauds, place au cortège!
Voici le seigneur Carnaval!

I

PIERROT



Der arme Peter...

HENRI HEINE

Pierrot?... Non : *der arme Peter*,
L'air gauche en sa pâle tunique,
Et qu'on reconnaît germanique
Plus qu'italien, à cet air.

La lune est bien sœur de sa face,
Mais celle dont meurt le reflet
Sur son visage un peu replet
Est la lune où blondit sa race.

Blanc cousin de Gaspard Hauser,
Que vient-il faire en cette fête?
Cet astre là-haut, sur sa tête,
C'est l'étoile du *Tannhäuser*.

— Des masques chantent : leurs paroles
Sonnent dans la langue du *si*;
Mais sa voix, quand il chante aussi,
Se traîne entre leurs phrases folles.

Parfois il danse, mais ses pieds
Semblent attachés à la terre :
C'est un bercement presque austère
Aux pas sphériques et liés.

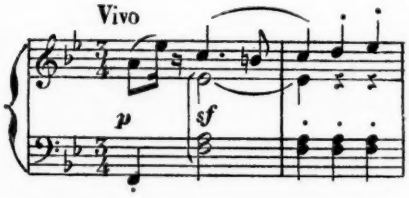
Pour lui, la plus vive cadence
Du Carnaval aux bruits flottants
Paraît s'alentir en trois temps :
Il valse quand Mezzetin danse.

— Il voudrait rire, étant Pierrot;
Mais son rire s'achève en larmes.
L'air s'égaie en vain de vacarmes :
Des tilleuls l'alourdissent trop...

Il risque une gambade brève;
Puis, soudain repris de langueur,
Des sanglots syncopés au cœur,
Il rêve, il rêve, il rêve, il rêve!

II

ARLEQUIN



Et voici messer Arlequin,
Ainsi qu'à Bergame on le nomme;
Mais il est de partout, en somme :
Son nom, c'est l'éternel faquin.

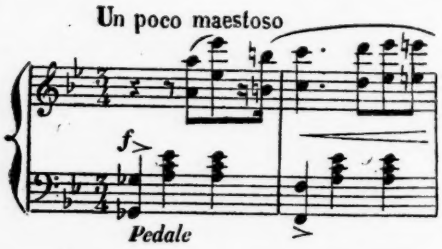
Picaresque sous Charles-Quint,
Autrefois Græculus à Rome,
C'est, chez nous, ce raccourci d'homme,
Gavroche insolent et taquin.

Il va, fendant l'air de sa batte,
Pitre escroc, vaurien acrobate,
L'oreille au guet, le nez au vent;

Il rit au diable, il bée aux anges,
Vêtu d'innombrables losanges,
Kaléidoscope vivant!

III

VALSE NOBLE



Soudain, dans le cercle tracé
Par la vaste foule en attente,
Aux sons d'une valse éclatante
Un beau couple s'est élancé.

Ils sont jeunes tous les deux; elle
Est blonde, lui, brun à l'œil noir;
Et si légers que l'on croit voir
A chaque talon naître une aile.

Leur couple souple ondule et va
En un mobile et mol ensemble:
C'est l'ardent Lohengrin, il semble,
Qui valse avec la tendre Eva.

Et leur seul aspect transfigure
Le peuple avide et recueilli
Où longuement a tressailli
Le frisson de la beauté pure...

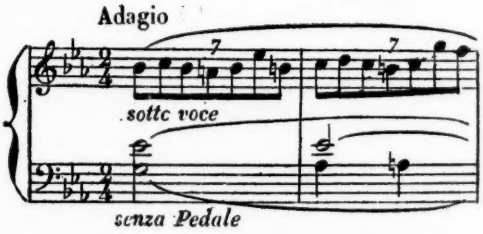
Les yeux dans les yeux, bras à bras,
Ils tournent, ils tournent sans trêve;
Tous les cœurs, dans un même rêve,
Battent accordés à leurs pas.

C'est héroïque et romanesque,
Et d'un tel charme adolescent
Qu'à les regarder on se sent
Monter aux cils des larmes presque...

C'est tout le rythme grec, uni
A tout le vague romantique,
C'est la noble cadence antique
Roulée au moderne infini!

IV

EUSEBIUS



Eusebius, mélancolique masque
Au nom latin et presque épiscopal,
Que fais-tu donc, égaré dans ce bal,
Rêveur si tendre en ta grâce fantasque?

Glissant, furtif, sur la pointe des pieds
Blond, tout en noir, la figure pâlie,
Comme un Hamlet plus léger d'Italie,
Viens-tu, parmi les couples épiés,

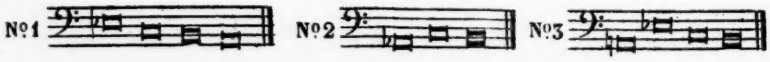
Dans la pénombre où tu souris d'entendre
Maints gais propos d'amoureuse et d'amant,
Pour quelque ami veiller discrètement
Sur la vertu d'une femme trop tendre?

Ou viens-tu, las d'un labeur trop ardu,
Artiste épris de la beauté parfaite,
T'égayer l'âme au bruit de cette fête?
Ou simplement, fidèle époux, viens-tu,

Viens-tu sentir, devant la vaine ivresse
Des prompts baisers surpris à chaque pas,
Que le plaisir, même ardent, ne vaut pas
La douce, l'humble et divine tendresse?

V

SPHINX



Trois beaux Sphinx aux fiers nonchaloirs,
Qu'on sent pleins du mépris des proses,
En leurs doigts pâlis de névroses
Élèvent de sombres miroirs.

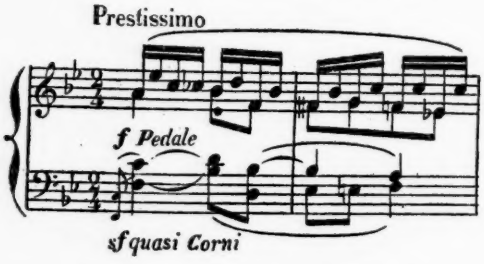
Sur leurs fronts purs comme les soirs,
Mais comme eux secrets et moroses,
Parmi de ténébreuses roses
Scintillent des diamants noirs.

Et leur trio, dont la noblesse
Inquiète en séduisant, laisse
L'esprit troublé, bien que charmé;

Et ces trois beaux Sphinx, qu'un poète
Seul a reconnus dans la fête,
Sont trois sonnets de Mallarmé.

VI

PAPILLONS



Tout un tumulte de phalènes,
Tout un remous de papillons,
Porté par de vagues haleines
Jusqu'aux lumineux pavillons

Où, dorant au loin l'ombre verte,
Le bal sonore tourne et luit,
Est soudain, du fond de la nuit,
Entré par la fenêtre ouverte.

Il se fait tard; sous les fronts lourds
Les yeux battent : la fête est lasse.
Dans l'air moite passe et repasse
Le vol palpitant de velours.

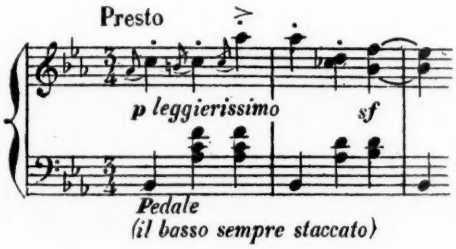
Parmi l'atmosphère embrumée
L'essaim va et vient éperdu,
Autour des lampes suspendu
Comme une guirlande animée.

Un vertige flotte... Parfois,
De la fenêtre ouverte, glisse
En des souffles au frais délice
L'odeur sauvage des grands bois...

Et toujours, avec ces haleines,
Sur ces odorants tourbillons,
Passe une haleine de phalènes,
Un tourbillon de papillons...

VII

LETTRES DANSANTES



A noir, E blanc, I rouge,
U vert...

A. RIMBAUD

A noir, E blanc, I rouge, U vert
S'élancent, la main dans la main,
Et, pour leur frayer un chemin,
Le flot du peuple s'est ouvert.

E blanc, U vert, A noir, I rouge
Fendent la foule qui s'égaye :
Comme au front d'un clown une abeille,
Le point sur l'I palpite et bouge ;

U vert lève les bras aux cieux
En un geste bouffon d'effroi ;
E blanc fait, replié sur soi,
Un éternel saut périlleux ;

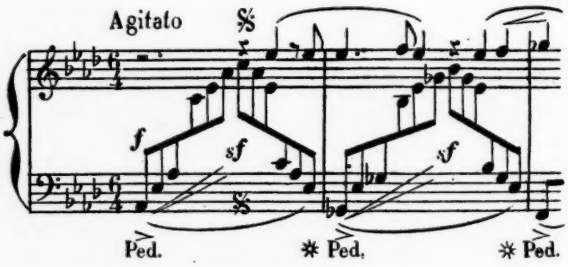
Tandis que, les pointes jetées
En l'air, tournant comme une trombe,
A noir virevolte et retombe
Sur ses deux jambes écartées.

Et, çà et là, quand un flambeau
Profile sur fond étoilé
Leur quatuor bariolé
Ainsi qu'au sonnet de Rimbaud,

Dans ce groupe étrange et burlesque
Qui culbute et bondit sans trêve,
On croit voir s'animer le rêve
D'un Gutenberg funambulesque.

VIII

CHOPIN



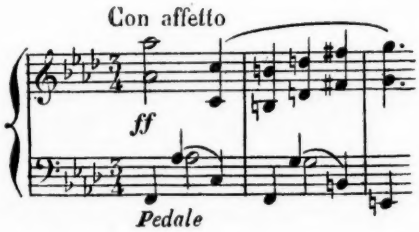
Le clair de lune est doux, comme une rose morte,
Et s'effeuille dans l'ombre en pétales d'argent ;
Mais, ce soir, tour à tour plus languide ou plus forte,
La tristesse persiste en notre cœur changeant.

Qu'est-ce que ce chagrin subtil, qui parfois doute,
Mais qui parfois, suivant comme une onde nos nerfs,
Déborde malgré nous de nos yeux, goutte à goutte,
Et roule dans le vent suave en pleurs amers?

La clarté pâle emplit l'horizon comme une urne :
Un doux givre d'été blanchit les sapins noirs ;
Le temps paisible fuit dans la tiédeur nocturne...
Qu'avons-nous à pleurer, ce soir entre les soirs?

IX

ESTRELLA



« Quand je suis née, une étoile dansait. »

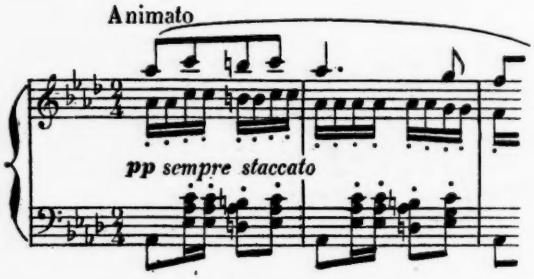
SHAKSPEARE

Estrella, qu'une bouffée
Apporte émue et riant,
Ton frêle nom scintillant
Paraît le nom d'une fée.

Comme autrefois celle-là
Dont Shakspeare ourdit le voile,
Quand tu naquis, une étoile
Dansait, légère Estrella!

X

RECONNAISSANCE



Asseyons-nous
Dans le mystère
Du soir tombant,
Vous sur ce banc,
Moi sur la terre,
A vos genoux...

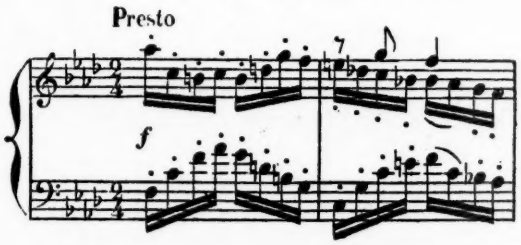
Par les murmures
Du bois profond
Toute bercée,
Notre pensée
Flotte et se fond
Sous les ramures.

Les bruits du jour
Au vent qui passe
Traînent confus.
Ne parlons plus,
Même à voix basse,
Même d'amour.

Que nos baisers
Soient apaisés
De nonchalances;
Que nos silences
Soient irisés
De longs baisers...

XI

PANTALON ET COLOMBINE

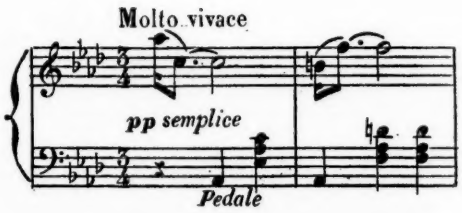


Leur couple longe une muraille
Où son ombre jumelle court :
Colombine est svelte, il est lourd ;

Et la jupe de gaze raille
Le pantalon de Pantalon
Qui lui pend jusques au talon.

XII

VALSE ALLEMANDE



Et je voudrais du moins qu'une duchesse en France
Sût valser aussi bien qu'un bouvier allemand.

MUSSET

Allemagne! Allemagne!
Où donc est ta candeur?
Tes songes qu'une odeur
De tilleuls accompagne?

Tes rossignols naïfs,
Tes tendres clairs de lune
Neigeant dans la nuit brune
Sur tes sapins pensifs?

Et, Musset le confesse,
Tes pâtres merveilleux
Dont chacun valsait mieux
Qu'en France une duchesse?

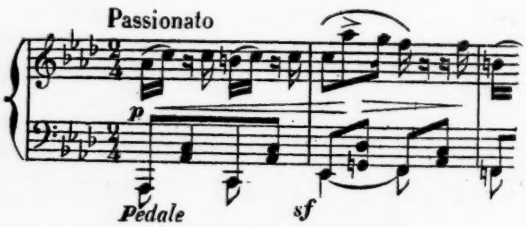
Où sont les heureux jours
Où l'on allait à Bade,
Sans fuir, l'âme malade,
Les Metz ou les Strasbourgs?

Ah! fais un peu silence!
Écoute avec langueur
Le pur Schumann, ton cœur...
Et renoue, et balance,

Au son du cor ancien,
Gretchen blonde et trapue,
Ta valse interrompue
Par le canon prussien!

XIII

AVEU



Beau seigneur agile et fantasque
Dont me brûlent les yeux de feu,
C'est à peine si j'ose un peu,
Malgré la dentelle du masque,

Avouer, non des lèvres, mais
De mes seuls regards, baissés même,
Que celui que cette nuit j'aime
N'est plus celui-là que j'aimais...

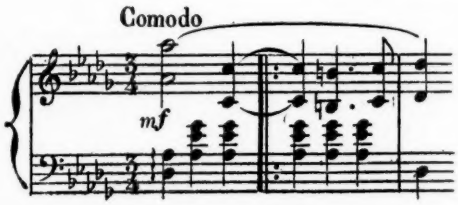
Qu'ai-je dit? quelle âme inconnue
S'éveille en mon âme du jour,
Parmi l'ombre ardente où l'amour
Fait rougir toute épaule nue?...

Ah! de grâce, ne hâtez pas
Les mots qui tremblent sur ma bouche!
Que mon front au moins s'effarouche,
Si je dois glisser dans vos bras!

Laissez flotter tout le mystère
Sur l'âme d'où la raison fuit :
Le plus grand aveu dans la nuit
Est encor, parfois, de se taire...

XIV

PROMENADE



A pas lents, les doigts joints, et les âmes mêlées,
Sous cette étoile au ciel,
Suivons dans l'entrelacs assombri des allées
Le chemin éternel.

Vois cette étoile! Elle est notre amour qui palpite
Au ciel de nos destins...
Savourons, le regard perdu, comme on médite,
Nos bonheurs clandestins.

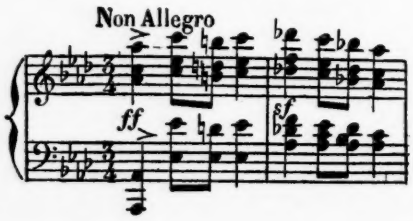
Le parc égare autour de nous ses molles routes
Qui s'en vont dans la nuit;
Mais toujours, traversant là-haut les vertes voûtes,
Notre étoile nous suit.

Vois, avec sa clarté si tendrement liquide,
De détour en détour,
Elle nous accompagne, il semble, elle nous guide
Où tous viennent un jour...

A pas lents, les doigts joints, et les âmes mêlées,
Sous notre étoile au ciel,
Suivons dans l'entrelacs assombri des allées
Le chemin éternel.

XV

MARCHE CONTRE LES PHILISTINS



Ils ne sont plus, les bourgeois de jadis,
Les Philistins honnis des romantiques;
Sur leurs vieux os, sur leurs crânes antiques,
On peut chanter en chœur *De Profundis.*
Mais, foisonnante à remplir maintes listes,
Une autre engeance est là, — pire, ô destins! —
Marchons, amis, contre nos Philistins :
Nos Philistins, ce sont les faux artistes!

FERNAND GREGH

LES DÉBUTS DE M. DE CALONNE

Charles de Calonne naquit à Douai, le 20 janvier 1734, d'un président à mortier au parlement de cette ville, homme peu fortuné, et dont le bien, à ce qu'il semble, tenait tout entier dans sa charge. Ne pouvant donner à ses enfants qu'une bonne éducation, ce père rechercha du moins la meilleure, c'est-à-dire celle qui pousse le plus loin dans le monde. Pour les garçons, les maisons des Jésuites étaient très propres à cela. Le fils aîné, qui va nous occuper, ne quitta le collège que pour l'école de droit, d'où il sortit le 26 juillet 1754, avocat au parlement de Flandre. Mademoiselle de Calonne, la fille, dut aux façons du couvent d'épouser M. de Valicourt, premier président de la compagnie. Le cadet, enfin, n'ayant pas assez de goût pour le mousquet, fut destiné selon l'usage à l'Église.

Le barreau, état très convenable au fils d'un praticien, d'un suppôt de justice, ne l'était pas à celui d'un président. M. de Calonne se serait assis dès vingt ans sur les fleurs de lis si l'achat d'une charge n'avait été trop onéreux. Cependant, des complaisants lui prêtèrent le prix d'un office d'échevin en la bonne ville de Douai. De là, et par la même ressource, le jeune homme devint avocat général au Conseil d'Artois. Nul doute que sa conduite sage et zélée n'y ait satisfait ses créanciers : un nouvel emprunt, en 1759, l'installa procureur général au parlement de Flandre.

Nous ne nous étendrons pas sur sa magistrature : si la cour de Douai fut à peu près la seule en 1762 à ne pas poursuivre les Jésuites, elle fut encore à peu près la seule, l'année suivante, qui enregistra sans trop de peine le maintien des deux vingtièmes accrus de deux sols pour livre, édicté par le ministère après le traité de Paris en violation des promesses les plus solennelles. Les Calonne père et fils avaient l'intelligence des nécessités fiscales du gouvernement : elle n'était point obscurcie chez eux par l'âme « républicaine » des Ripert-Monclar, ni des La Chalotais.

*
* *

Au nouvel an de 1765, le procureur général de Douai vint à Versailles faire sa cour à M. de Laverdy. Ce contrôleur général avait été pris par Louis XV dans le Parlement de Paris afin d'apaiser l'opposition de la robe aux édits de 1763. Homme pieux, il n'accepta le poste, avec ses émoluments et ses pots-de-vin, que comme « une épreuve de la Providence » : il n'en devint pas moins suspect à ses confrères, situation commune à tous les ministres issus de la magistrature, et qu'on ne marque ici que pour mettre en valeur la confiance assez rare de M. de Calonne.

M. de Laverdy avait conservé les façons de son état : solide au cabinet, mais incertain dans le conseil, il joignait à l'ignorance de la politique l'indiscrétion, l'imprévoyance, la familiarité triviale, et en tout l'oubli de soi-même. Il exposa incontinent au jeune procureur les misères de sa place. Elles étaient toujours pénibles dans ces commencements d'année, qu'il fallait solder des pensions, des rentes, des gratifications, alors que la caisse était vide; mais cette fois, elles s'aggravaient de la double opposition des États et du Parlement de Bretagne. Le contrôle général ayant donné ordre au mois d'août de percevoir les sols pour livre des droits des fermes, non consentis par les États, ceux-ci en avaient appelé au Parlement de Rennes, dont un arrêt de la chambre des vacations, le 16 octobre, avait défendu cette levée. Il y avait eu évocation de cet appel au

Conseil d'État, lettres patentes cassant l'arrêt du Parlement, arrêt du Conseil interdisant l'impression de remontrances faites en juin par les magistrats bretons ; à quoi les séditieux avaient riposté en supprimant, pour vice de formule, l'affichage de ce « prétendu » arrêt du Conseil.

Là-dessus on avait mandé à Versailles trois conseillers, et avec eux M. de la Chalotais, procureur général, qui, servant le roi avec mollesse, est soupçonné de le trahir. Il arrive en effet, se disculpe sans peine, et son voyage ne fait qu'exciter ses confrères. Non seulement ils refusent d'enregistrer lettres patentes et arrêt du Conseil, mais, « chose inouïe depuis l'existence de la monarchie », ils les renvoient au roi par la poste et suspendent le service. De leur côté, les États ajournent de voter le « secours extraordinaire » qui leur est soumis. Jusque-là, les ministres avaient reconnu la levée des fermes pour contestable et inopportune ; ils ne pouvaient croire désormais les Bretons inspirés seulement par la misère : tant d'audace, et cette unanimité, venaient d'une cabale. Aussi le cabinet allait-il rédiger sous le nom du roi des lettres comminatoires, sommant les magistrats de reprendre leurs fonctions, et les États, de délibérer dans les vingt-quatre heures sur le secours. On y joignait des lettres de cachet en blanc pour les meneurs. Il fallait « que tout pète ».

Ces confidences ouvrirent la route à M. de Calonne. Quel succès pour un homme du roi, si son coup de début était de concilier la Bretagne et le ministère ! Ne pourrait-il tenter la chose ? M. de la Chalotais recevrait sa visite à titre de confrère et s'entremettrait sans nul doute à réaliser les vues les plus proches des ministres ; en récompense, le Parlement de Rennes ayant repris le service *par provision*, et les États voté le secours de 700 000 livres, on tiendrait pour nul tout ce qui s'était fait depuis le 16 octobre. Avec ce plan, le jeune avantageux vint demander La Chalotais à *la Belle Image*, auberge pleine de pages et de demoiselles d'opéra, où le Breton prenait sa disgrâce en patience devant des bouteilles.

L'abord se fit par des compliments sur les fameux *Comptes rendus* quoique Calonne ne le crût pas leur auteur. L'autre reçut la politesse comme due : les flatteries des gens de lettres avaient enflé son amour-propre, et même tourné sa tête, qui

n'avait jamais été bonne. Mais quand il entendit parler des affaires de Bretagne, il distingua son confrère pour l'envoyé du contrôleur. L'ambassade le chatouilla mieux que les louanges; il n'était pas si bien avec sa compagnie que les ministres l'imaginaient; ne redoutant guère de se brouiller avec elle, il entra dans les plans qu'on voulut. Le plus difficile était de convaincre les trois magistrats mandés avec lui.

Il conduit Calonne auprès d'eux. Ceux-ci, d'abord, répondent « n'être point là pour négocier, n'avoir aucune mission pour cela ». On les entrepend, on les pousse. Ils déclarent encore n'avoir aucun titre, aucune autorité pour agir sur les États. On l'accorde, et il est convenu que M. de la Chatolais enverra une lettre circulaire à dix-huit conseillers, fixant la conduite du Parlement : « surseoir soi-même pendant quinze jours peut-être; après quoi, si l'on ne tenait pas parole, reprendre l'exécution des arrêtés qu'on a presque un engagement formel qu'il n'est pas possible de désavouer ».

Cependant, la soumission du Parlement importait moins à la Cour que le vote de 700 000 livres. Dès le premier jour, La Chalotais avait engagé son fils Caradeuc, pour lors commissaire du Roi aux États, à faire donner l'acquiescement aux impôts. Le lendemain, Calonne le pressait par écrit d'insister dans ce sens. Le Breton s'y employa, non sans zèle, et toutefois répondit à son confrère : « J'ai écrit à mon fils dans les termes les plus forts et les plus pressants, et j'ai peut-être quelques scrupules à me faire sur la façon dont je lui ai écrit : il n'est pas trop honnête de paraître acheter la liberté de gens innocents; je n'ai jamais eu de peur, parce que je n'ai jamais eu de reproches à me faire; je n'ai presque éprouvé que des ingratitudes de la part des ministres;... ceci est mal combiné, comme tout ce que j'ai vu depuis six mois. » M. de Calonne « oublia » cette lettre sans retard chez M. de Maupeou, vice-chancelier. Il est vrai que pour colorer son étourderie de vraisemblance, il vint la conter à l'intéressé : La Chalotais accepta la défaite, n'étant point fâché que son humeur fût un peu connue des ministres.

Trois mois après, le procureur de Douai achetait une charge, plus convenable à ses talents, de maître des requêtes au conseil d'État. M. le président, son père, s'en vit hypothé-

qué de 100000 livres. Mais s'il eut des regrets, c'était par une défiance injustifiée de l'avenir.

En effet, l'affaire de Bretagne n'était point terminée. Les magistrats de Rennes ne virent qu'une trahison dans les démarches des « mandés ». Pour les réduire, on dut appeler le Parlement tout entier à Versailles, où le roi leur donna ordre avec colère de retourner incontinent à leur poste, et d'y obéir. Ils retournèrent, mais ce fut pour se résoudre à démissionner en corps, attendu que « les imputations accablantes contenues dans le discours du seigneur roi à son Parlement ont avili les magistrats qui le composent, et les ont mis dans l'impuissance de faire respecter les lois dont ils doivent rendre le dépôt aussi pur qu'ils l'ont reçu ». Et, voulant marquer qu'ils n'étaient plus magistrats, Messieurs prirent l'habit de couleur, l'épée au côté, et le plumet au chapeau. Ce plumet acheva d'enrager Louis XV.

Toutefois, douze des magistrats n'avaient point abandonné. Les autres imaginèrent de leur inspirer des regrets. On leur refusa le salut; on leur fit dans la rue « l'épaule rennaise », qui est de se détourner des gens en les toisant avec dédain; on leur envoya une *liste des présidents et conseillers à la grecque* où leurs noms étaient entremêlés des lettres J. F., lesquelles n'étaient point initiales de *judex fidelis*, mais bien de *Jean f...* Leurs domestiques les quittaient; leurs portes se couvraient de graphies injurieuses; les porteurs de chaise votaient cinquante coups de bricole à quiconque leur louerait son service. Tout cela, Messieurs l'auraient souffert, pour le service du roi. Mais l'intolérable, c'est que Mesdames leurs femmes furent huées au jardin public. Ils se plaignirent au gouvernement, qui, par lettre circulaire de M. de Saint-Florentin leur assura la protection du roi; et cette lettre ayant été aussitôt parodiée, il fut institué à Paris une commission extraordinaire du Conseil pour connaître des plaisanteries bretonnes.

M. de Calonne en fut procureur général.

Quoique La Chalotais n'eût pris aucune part dans le manège du Parlement, il était suspect au ministère pour avoir échoué dans sa négociation, d'autant plus que dans ses lettres à Laverdy il prenait avec une franchise téméraire la défense des magis-

trats. Par ailleurs, les rapports de Bretagne n'essayaient point de le blanchir, étant rédigés par M. le duc d'Aiguillon, commandant en chef, et par le sieur Audouard, subdélégué de Rennes, major de la milice bourgeoise, tous deux ses ennemis de longue date. M. de Saint-Florentin fut instruit du langage tenu par La Chatolais à la compagnie des procureurs rennais venue le complimenter sur son retour.

— Monsieur de Saint-Florentin, — avait-il fait en étendant la main, — il est haut comme ça. Tenez il ressemble à Dagorne [1].

Et ce disant, il montrait le plus petit et le plus laid des procureurs bretons. A quelque temps de là, ce ministre reçut des billets anonymes, où on le traitait proprement de *j. f.*, comme les douze non-démis.

Ces papiers, Audouard insinua qu'ils venaient de La Chalotais, et, en conséquence, M. de Calonne les remit à des professeurs d'écriture, pour être comparés à des lettres originales de celui-ci.

C'était dicter leur réponse aux experts : elle fut telle que le ministre la voulait. Pourtant, on hésitait à faire d'un procureur général le bouc émissaire des tracasseries bretonnes. Audouard leva ces scrupules. Il avait maintenu sans jugement des ivrognes en prison, et leurs femmes, s'en étant venues plaindre à La Chalotais, avaient été renvoyées aux juges de police, qui firent élargir les détenus et le condamnèrent, lui, major et subdélégué, à 50 livres d'amende, pour violation du règlement. Alors, il parut aux ministres que la rébellion à l'autorité royale était caractérisée. Les juges furent mis à la Bastille; on décida d'arrêter La Chalotais, son fils, MM. de Montreuil et de la Gâcherie, mandés précédemment à Versailles, et M. de la Colinière, auteur d'un écrit démontrant l'illégalité des sols additionnels. Toute cette opération fut conduite dans l'ombre qui sied à la raison d'État.

Comme il n'y avait plus de juges à Rennes, et que, du reste, on n'aurait pas remis les prévenus à la décision du Parlement, la commission du Conseil dut se transporter en Bretagne. Là, M. de Calonne, son homme du roi, reçut de Saint-Florentin des instructions particulières : « Il est fort à désirer,

1. *Dagorne* signifie d'ailleurs en vieux français *vilaine vieille.*

disaient-elles, que l'information, à laquelle M. le Noir travaille avec tant d'activité, vous fournisse des faits et surtout des preuves de ceux qui sont déjà acquis contre MM. de la Chalotais, de Caradeuc et de la Gâcherie. »

La fonction était délicate pour M. de Calonne, après les rapports qu'il avait eus avec les magistrats bretons. Pour l'accepter, il ne dut pas consulter moins que son devoir de fidèle sujet, sa reconnaissance envers Sa Majesté. Mais une fois pris sur soi de vaincre ses regrets, il fit son métier à merveille, et il n'est pas jusqu'à sa première entrevue avec le prisonnier où il ne se soit montré supérieur :

— Je trouvai, — dit La Chalotais, — un homme monté sur des échasses, haussé de plusieurs pieds, s'étalant, se pavanant, fort satisfait du rôle qu'il jouait.

Parmi les accusations dues à l'ingéniosité de Calonne, était celle d'un complot ourdi avec M. de Kerguézec au château du Boschet en 1764. Le ministère public l'avait étayée sur un témoignage domestique : une femme Certain prétendait tenir d'une servante de madame de la Fruglaye, fille de l'accusé, que celui-ci avait mandé à sa fille une entrevue avec Saint-Florentin, où le ministre lui avait reproché les conversations du Boschet. Le fait n'était pas invraisemblable. La Chalotais écrivait à son fils le 13 janvier 1765 : « Ils disent qu'à l'arrivée de Kerguézec nous avons été dans un château cabaler ensemble : il fut au Boschet en allant à Nantes (en octobre), et j'y avais été trois mois auparavant. Enfin, il n'y a folies ni calomnies qu'on n'invente et qu'on ne croie. »

Cette lettre intime, écrite un an avant le procès, disculpait positivement le prévenu. Calonne l'écarta du dossier, refusa d'ouïr les témoins à décharge, puis maintint l'accusation.

Il fit de la même façon celle de « correspondances clandestines dans le but de fomenter et concerter la résistance aux volontés du roi ». La plupart de ces lettres étaient adressées par La Chalotais à son fils, et se rapportaient à la négociation dont Calonne l'avait chargé. Les unes, et ce sont les moins nombreuses, exprimaient, en des raccourcis violents et vagues, à la fois son animosité contre les ministres, et son contentement d'avoir été recherché par eux : l'accusation les retint et, pour y montrer la preuve d'un échec volontaire de La Chalotais

dans sa négociation, elle leur adjoignit une lettre dont l'existence n'a pu être prouvée, où il faisait prier ses amis « de tenir ferme et de tout refuser... » Mais les autres, découvrant avec ampleur la pensée de l'accusé, furent dédaignées comme par méthode. « N'y a-t-il pas moyen, — mandait-il à son fils, — de passer quelque chose pour les deux sols pour livre et de faire quelques efforts, en marquant tant qu'on voudra l'extrême indigence de la province? — Nous avons vu un projet d'avis que l'on disait de Kerguézec, et j'avais cru qu'il passerait. On dit tout plus désespéré que jamais. Cela est bien fâcheux. Si M. d'Aiguillon est un fou, ce n'est pas une raison pour que les Bretons soient déraisonnables, et il faut toujours séparer la cause du roi de la sienne[1]. » Ce projet Kerguézec, dont le vote termina le différend de la Cour avec les États, était de payer les 700 000 livres tout en faisant d'éloquentes remontrances sur la misère des peuples et le droit particulier de la province. Laverdy, on l'a vu, ne désirait rien d'autre, et les discours, quoique superflus, s'admettaient par une tradition séculaire : « Il faut laisser crier les gens qu'on écorche », devait formuler, quatre ans plus tard, l'abbé Terray.

La procédure semblera curieuse à qui ne connaît pas les moyens des parquets, lorsqu'ils opèrent au compte du gouvernement. Elle n'était que bien conduite et, par là, méritait d'être donnée pour base à un tribunal moins exceptionnel que la commission du Conseil. Aussi le ministère, menacé d'ailleurs sur cette juridiction des remontrances du Parlement de Paris, eut-il idée de reconstituer le Parlement de Bretagne et de lui faire juger La Chalotais d'après les pièces réunies par Calonne.

Quoique ce projet contrariât à la fois les usages judiciaires et les lettres patentes instituant la commission du Conseil, notre procureur passa sur ces difficultés et le servit avec un zèle ingénieux. C'est ainsi qu'il mit d'abord de la modération à recruter les membres du nouveau Parlement, ou, comme on

1. « M. le duc sera confondu ici, — disait encore La Chalotais à son fils ; — on aura obligation à moi à ce que je vois, car la Cour est embarrassée et sera bien aise de sortir du mauvais pas où M. le duc l'a mise. Tâchez d'un autre côté que le roi ait consentement sur les deux sols pour livre, car j'ai promis vos bons offices, pas davantage ; mais faites en sorte que l'on puisse dire que vous avez servi. »

disait, du « tripot d'Aiguillon » : il ne fallait pas qu'ils fussent en nombre suffisant pour prétendre à instruire l'affaire. Puis, cette besogne achevée par la commission, on vit à deux jours d'intervalle réintégrer onze anciens magistrats, et dissoudre par lettres patentes la chambre criminelle. Cependant, les « rentrés » de Bretagne différèrent à juger leurs anciens confrères : si bien, que contre leur penchant à l'éluder, une politique nouvelle fut essayée; les cinq accusés étant mis hors de cause, M. de la Chalotais resta seul incriminé, et seulement des billets anonymes.

Le rôle de M. de Calonne dans l'affaire de Bretagne était fini. A peine lui advint-il, maître des requêtes, d'avoir à réfuter une cédule évocatoire où l'accusé réclamait pour juges ceux du Parlement de Bordeaux; réfutation qui ne fut pas même approuvée du « tripot » d'Aiguillon. Bientôt, il dut quitter les postes d'accusateur et de rapporteur pour celui, moins avantageux, de défendeur.

Les amis de La Chalotais répandaient des mémoires, écrits par le prisonnier « avec un cure-dents, de la suie délayée dans du vinaigre, sur des enveloppes à chocolat », et qui mettaient à l'attaque de M. de Calonne toute l'exagération de l'éloquence judiciaire. Homme de goût, celui-ci se contenta d'abord de les faire supprimer par arrêt du Conseil, méprisant de « se colleter avec un fou, un forcené qui est entre les mains de la justice, et qui, tant qu'il sera dans le cas d'être puni, ne l'est pas d'être réfuté ». Mais le public adoptait la diffamation; Voltaire écrivait à Dalembert, dans une lettre aussitôt copiée à l'envi : « Mon sang a bouilli, quand j'ai lu ce mémoire écrit avec un cure-dents. Malheur à qui la lecture de cet écrit ne donne pas la fièvre! Ce cure-dents grave pour l'immortalité. » M. de Calonne entreprit de se justifier auprès du roi. Un mémoire de sa façon rétablit les faits, que M. de Choiseul fit approuver par Sa Majesté : « Ainsi, dit Voltaire, M. de Calonne est justifié dans tout ce qui regarde son ministère. Le public n'est juge que des procédés, qui sont fort différents des procédures. »

M. de Calonne n'avait désiré que ce témoignage de satisfaction. Du moins, son factum s'achevait sur cet espoir digne et modeste : « L'honneur de servir son roi et d'en recevoir des

marques d'approbation est l'unique salaire que des magistrats en attendent. C'est le seul que nous ayons désiré, et Votre Majesté a rendu justice à notre désintéressement, que toute autre récompense eût alarmé. » Un mois plus tard, le maître des requêtes était nommé à l'Intendance de Metz, dépendante du ministre de la Guerre. Les uns dirent alors qu'il avait mérité cet avancement par la recherche d'une lettre de Choiseul excitant La Chalotais contre le duc d'Aiguillon; selon d'autres, Calonne n'aurait fait que rendre à ce ministre sa correspondance touchant l'affaire de Bretagne : conjecture que, plus loin, on trouvera moins admissible encore que la première, Choiseul ayant pu pousser sur les jésuites le procureur général de Rennes, comme il avait fait en 1763 le premier président de Paris.

A la vérité, le ministre venait de créer six places de conseillers d'État et fait vaquer des intendances, autant pour marquer sa puissance à madame la Dauphine, dont il redoutait le crédit, que pour établir ses créatures. Entre tous, Calonne était pour lui plaire. Il avait comme lui l'intelligence ouverte et prompte, aussi fausse que superficielle; l'imagination fertile en projets vastes et téméraires, l'insouciance des moyens, la distraction dans la conduite; fin et brillant en revanche, infatigable au cabinet, paperassier, brouillon, subtil dans le détail; et surtout consommé dans l'intrigue et engoué des flatteurs. Donnons-lui la parole : il va nous dire ce qu'il sut se tirer de son intendance.

FERNAND CAUSSY

SOUCIS D'INTENDANT[1]

(1766-1768)

I

A Metz, le mercredi 3 novembre 1766.

Je suis arrivé en très bonne santé, cher papa, hier à dix heures du soir. J'ai été très bien reçu et je suis fort content du premier coup d'œil. J'ai fait et reçu un grand nombre de visites. Il me semble que ce qu'on m'avait dit de la fermentation qu'il y avait dans une partie du parlement à mon sujet était exagéré, ou du moins qu'il ne me sera pas très difficile de la calmer. J'ai vu plusieurs de ces messieurs, de ceux mêmes qui passent pour être les plus vifs. J'espère vivre avec tous en bonne intelligence. La ville a des beautés, le pays est charmant, l'hôtel de l'Intendance superbe, les secrétaires habiles et intelligents; en un mot, je n'ai jusqu'à présent qu'à me féliciter.

A Metz, le 2 février 1767.

Je suis totalement décidé, cher papa, sur tout ce qui concerne ma vaisselle... Je ne demanderai que dix-huit ou vingt cuillers à ragoût; c'est à quoi je me restreins quant à présent.

1. Les lettres et fragments de lettres publiés ici sont ce qui m'a paru marquer davantage au milieu d'une correspondance volumineuse adressée par Calonne à son père de 1766 à 1770 : nouvelle acquisition française 4581 de la Bibliothèque nationale.

M. d'Armentières et son maître d'hôtel m'assurent qu'il n'en faut pas davantage pour une table de vingt-cinq à trente couverts qui est la base que j'ai choisie pour tous mes calculs. Je n'y comprends pas deux cuillers un peu plus grandes que les autres, qui puissent servir pour deux soupes d'augmentation lorsqu'il m'en faudra quatre, et deux louches pour servir les pots à oils; cela fera en tout vingt-deux... Il faudra que ces vingt cuillers soient faites pour le 15 ou 20 du mois prochain afin de les joindre aux six douzaines de couverts, avec la douzaine de fourchettes en outre que Savary doit me livrer pour le même temps. Je vous enverrai de Paris un ordre pour que le tout puisse m'arriver à Metz sans payer les droits de contrôle...

Je suis fort aise, cher papa, que nous puissions trouver à Cambrai les 25 000 livres que M. de Franqueville m'avait annoncées. Je ne perdrai pas de temps pour l'autorisation que je ferai porter à 60 000 livres d'augmentation. L'argent des Anglais pourrait servir pour Valicourt, de manière que j'aurais les 25 000 livres sans diminution, ce qui avancerait bien mes affaires. Je tâcherais même de n'avoir besoin que d'une quinzaine de mille livres en sus et de puiser pour le surplus dans la bourse de mes amis sans lever à constitution, afin de ne devoir que 40 000 livres outre ma charge...

[M. de Calonne était de retour à Paris dès le 5 février.]

A Paris, le 5 mars 1767.

Il est très vrai, cher papa, que depuis quinze jours je n'ai pas eu un moment de loisir pour vous écrire à mon aise : mais il faut convenir aussi que les plaisirs et le tourbillon du carnaval ont mangé une grande partie de mon temps en me faisant coucher fort tard et m'empêchant par conséquent de me lever matin. Je ne m'en suis pas mal donné. Mais à présent je vais jouir de la douce tranquillité du carême...

... Mes affaires n'ont point été négligées. Je fais celles de mon Intendance avec une ponctualité scrupuleuse et je m'éloigne le plus qu'il m'est possible de toutes les autres, dont je ne laisse que d'attraper encore quelques éclaboussures. Je n'ai presque pas vu M. le duc de Choiseul, de qui je viens de

recevoir à l'instant un billet contenant un rendez-vous à Versailles.

... Je voudrais savoir si vous avez demandé pour moi à M. Perrier du vin de Champagne blanc mousseux et combien. J'aimerais mieux l'avoir non mousseux et vieux, sauf une trentaine de bouteilles de mousseux... Ne pourriez-vous pas, pour compléter ma provision qui commence à être fort bien assortie, trouver à Douai chez quelqu'un de nos amis qui serait riche en vin vieux, une quarantaine de bouteilles de vin vieux de Bourgogne le meilleur possible, qu'on me ferait plaisir de me céder, non pour de l'argent, parce que je sais bien que ces personnes-là ne vendraient pas leur vin, mais à la condition que quand j'aurais fait tirer mon vin des premières qualités, par exemple celui de Chambertin que je paierai 600 la queue et qu'on assure devoir être excellent, j'en rendrais 40 bouteilles en me chargeant de payer le port comme de raison?... C'est à présent tout ce qu'il me faudrait pour avoir dans certaines occasions d'éclat à offrir une bouteille de vin très vieux et très bon!

Ce 21 mars.

Mon frère m'a fait, ou plutôt ma mère lui a fait faire, un petit mémoire relatif à mon linge où je n'entends pas grand'-chose, parce qu'il n'y a aucune explication pour me faire reconnaître les objets et me faire savoir si ce sont des articles que je dois ou des articles que j'ai payés. Par exemple, qu'entend-on par le premier envoi? et quelles sont les deux paires de draps de maître de 65 florins qui commencent cet article? Je crois avoir payé à Le Sueur tout ce qu'il m'a fourni et je n'ai pas pris de draps ailleurs. *Item* pour les deux paires de draps de domestiques à 28 florins.

[M. de Calonne couchait quelquefois à Versailles :]

Versailles, vendredi 13 mars, à huit heures du soir.

On entre à l'instant dans ma chambre, cher papa, pour m'apprendre que Madame la Dauphine vient d'expirer. Tout le monde va quitter Versailles. Le Roi passera quinze jours à Marly avec toute la cour. Je retourne à Paris.

M. le Contrôleur général est fort au-dessus des mauvais propos qu'on avait répandus sur son compte et qui sont tombés totalement. Ils ne retentissent plus que dans les oreilles de quelques provinciaux malévoles qui sont fort mal instruits. Il est très vrai que le Roi a marqué de la colère contre ceux qui semaient de pareils bruits et qu'il a dit publiquement qu'ils mériteraient les plus rigoureux châtiments. Ce mot a fait taire la méchanceté et déconcerté l'intrigue.

Ce 17 mars.

Je n'ai pas le temps de vous écrire aujourd'hui, cher papa, n'en soyez pas inquiet. Je me porte bien. Je n'ai mal qu'à l'humeur. Je vous écrirai demain. *Le Parlement vient enfin d'enregistrer les 6 sols pour livre.* Voilà pour M. le Contrôleur général une bonne épine hors du pied.

A Paris, le 26 au matin.

Lorsque je vous ai mandé, mon cher papa, que j'avais un peu d'humeur noire, je ne vous en ai pas dit la cause parce qu'il serait trop difficile de vous faire entendre par une lettre précisément ce que c'est. Tout ce que je peux vous en dire et qui ne sera même, je vous prie, que pour vous seul, c'est que j'ai pris un grand dégoût de tout ce pays-ci et que j'ai de plus en plus sujet de m'applaudir d'avoir un poste stable et solide qui me met à l'abri des vicissitudes auxquelles on est exposé dans l'air que je respire à présent et dont je m'éloignerai le plus tôt que je pourrai. Il n'y a point de noirceur que la jalousie ne s'y permette et il n'y a point d'ami qui n'y devienne traître et méchamment perfide quand son intérêt lui paraît le demander. La faveur y est en proportion du besoin; s'y sacrifier est toujours duperie et souvent même il est dangereux d'y faire trop bien son devoir. Il y a longtemps qu'on a dit tout cela, et que tout cela se vérifie continuellement. Pourquoi donc m'en étonnerais-je? Mais il y a des choses dont il est impossible de ne pas s'affecter, dans le premier moment surtout, sauf à s'en affecter fièrement et sans bassesse comme je tâche de faire. A considérer la légèreté avec laquelle se prennent les impressions désavantageuses et

combien de riens imprévus et inévitables peuvent nuire dans ce pays-ci et détruire en un instant tout ce qu'on peut avoir acquis depuis longtemps, on devrait s'y faire un cœur apathique, insensible à tout, ne s'attacher à rien, ne compter sur rien, n'être touché de rien.

Il faut convenir cependant que ce serait une bien triste végétation qu'une vie comme celle-là : je ne m'en sens pas capable.

Il y a par exemple quelqu'un à qui j'ai de grandes obligations, qui me protège depuis que j'ai une existence dans le monde, qui m'a toujours comblé de bontés, qui m'en témoigne encore et à qui je suis inviolablement attaché autant par inclination que par reconnaissance. Vous le savez, cher papa, et vous devinez aisément que je parle du duc.

Eh bien! je ne saurais digérer qu'on ait pu lui faire adopter sur mon compte une opinion qui me suppose des vues extravagantes et que toute ma conduite dément, qui sont à mille lieues du bon sens, et à cent mille lieues de mes vrais sentiments; qu'il ait même pu me croire capable d'employer des moyens dont d'autres ne rougiraient peut-être pas, mais qui révolteront toujours l'âme un peu hautaine que Dieu m'a donnée. J'ai protesté et j'ai été écouté d'une manière qui ne peut qu'augmenter ma reconnaissance; mais quelqu'un qui aurait eu le tort que je n'ai pas aurait protesté de même. Des paroles, quelque vraies qu'elles soient, n'effacent pas aisément des soupçons qu'une conduite irréprochable n'a pu empêcher. Il n'y a que le temps qui désabuse.

Voilà, cher papa, que sans le vouloir je suis entré en explication, et j'ai peut-être mal fait puisqu'elle est nécessairement imparfaite. N'en ayez, je vous prie, aucune inquiétude, et croyez que malgré tous ces petits nuages qui sont peut-être beaucoup moindres en réalité que dans mon imagination émue par trop de sensibilité, j'ai tout lieu d'être très content. On me traite fort bien, à commencer par le maître qui, le jour que je lui ai été présenté, m'a donné des marques de bonté dont j'ai été pénétré. Je voudrais avoir mille vies à sacrifier pour son service. M. de Lav[erdy] est toujours le même à mon égard. Je le vois moins souvent, mais je crois toujours pouvoir compter également sur son amitié. M. le duc m'a très

bien reçu toutes les fois que je lui ai parlé, et j'espère qu'il ajoutera un nouveau bienfait à tous ceux qu'il m'a accordés en procurant à M. le chevalier de Calonne[1] la grâce que je sollicite...

Pour le surplus, et c'est, cher papa, ce que je veux vous faire conclure de tout ceci, vous sentez que ce n'est pas le moment de me charger de beaucoup de sollicitations et que c'est au contraire celui de me renfermer dans ma coquille... Bien entendu que ce sera sans préjudice de notre abbé[2] pour qui je serai toujours en droit de solliciter tant qu'il se conduira bien.

L'embarras, je vous l'ai déjà fait pressentir, mon cher papa, ne vient que de ce qu'il n'est pas et ne veut pas être dans les ordres, et je rencontre cet embarras de quelque côté que je me retourne. Il faut absolument être engagé dans les ordres pour pouvoir être conseiller-clerc à Metz. On m'a même dit que les dispenses, si l'on en obtenait, souffriraient beaucoup de difficultés à l'enregistrement. Il serait encore plus impossible d'avoir un canonicat de la cathédrale de cette même ville sans être dans les ordres, ou du moins sans se disposer à y entrer, et, jusqu'à ce qu'on y fût, on ne jouirait que de 600 livres. On prétend même que si après un certain temps quelqu'un, qui aurait été pourvu avant l'âge où l'on peut recevoir les ordres, ne les prenait pas, il y aurait lieu à la destitution suivant les règles constamment tenues dans ce chapitre. Même objection de la part de M. l'évêque d'Orléans[3] lorsqu'on le sollicite d'accorder des grâces... Ainsi, mon cher papa, il me semble que mon frère doit prendre un parti plus décidé s'il veut nous mettre à portée de lui procurer un sort plus agréable... Il ne s'agirait que de prendre le sous-diaconat. Je ne vois pas de raison qui puisse l'en détourner que la perspective de se marier un jour : mais il n'est pas possible de conserver cette perspective et d'obtenir quelque avantage dans l'état ecclésiastique.

S'il ne se croit pas digne d'être prêtre, ou s'il ne veut pas s'astreindre à toutes les obligations que le sacerdoce exige d'un

1. Cousin de M. de Calonne, conseiller au parlement de Douai.

2. Frère cadet de Calonne.

3. M. de Jarente, titulaire de la feuille des bénéfices.

honnête homme, il peut très bien, à l'exemple de plusieurs gens de bien qui pensaient de même, se borner au sous-diaconat qui ne demande pas autant de perfection et n'entraîne pas les mêmes devoirs. Sinon, et s'il veut demeurer libre de se marier, il faut abandonner le petit collet et prendre le mousquet ou une charge de robe. Mais où trouvera-t-il la fortune sans laquelle il n'y a ni charge ni mariage à espérer?...

A Versailles, le 27 mars au matin.

Je viens à nos affaires de ménage, et je commence par l'article des finances, qui est le plus important.

1° C'est aujourd'hui que je dois parler à M. le Contrôleur général de ma position et lui montrer un relevé très exact de tout ce qui compose le revenu de l'Intendance de Metz, qui prouve que, s'il est vrai qu'elle vaut 40 000 livres de rente, ce n'est qu'en y comprenant la pension de 6 000 livres qu'on accorde ordinairement au bout de quatre ans aux intendants de frontière et qui leur est personnelle; en sorte que le vrai revenu de l'Intendance, tel qu'il sera pour moi dans les commencements si on ne me fait aucune faveur, se réduit à tout tirer à 34 000 livres, dans lesquelles j'évalue même les revenants-bons qui sont un très petit objet. Et comme je suis obligé d'emprunter et qu'il faudra payer l'intérêt, il ne me restera guère de net qu'une trentaine de mille livres que je voudrais qu'on portât à quarante, sans quoi j'aurais bien de la peine à vivre. J'espère du moins obtenir cette augmentation pour quelques années, par exemple jusqu'à ce que je me marie ou jusqu'à ce que j'aie atteint le moment de jouir de la pension de 6 000 livres. Ce n'est pas avoir une cupidité excessive vu que l'on ne me donne rien pour les frais de premier établissement.

2° M. le Contrôleur général m'a accordé l'extension de nos lettres-patentes pour emprunter des gens de mainmorte. Je l'ai demandé de 40 000 livres, ce qui fera 160 000 avec la première autorisation.

3° J'ai mis par écrit les articles de dépense de mon établissement qui sont absolument indispensables et, en les réduisant au plus bas taux, je vois que toute l'économie imaginable

n'empêche pas que le total de cette dépense n'aille à 72 000 livres. Cette somme vous effraie sans doute, cher papa, et vous avez peine à croire qu'il n'y ait pas moyen de la réduire. C'est qu'on n'aperçoit pas du premier coup d'œil tous les détails qui sont multipliés à l'infini. M. Taboureau, qui a eu plus de ressource que moi du côté de la ville (puisque Valenciennes meuble la moitié de l'Intendance et fournit bien des ustensiles, au lieu qu'à Metz on ne meuble ni ne fournit rien), M. Taboureau m'a dit que sa dépense avait monté à près de 80 000 livres et qu'il avait été très retenu sur chaque article. Au surplus, je vous enverrai quelque jour l'état et vous cesserez d'être étonné. En attendant, il faut, cher papa, tabler sur ce calcul et en partir comme d'un point convenu et invariable. Cependant il faut observer que, sur ces 72 000 livres, j'en ai déjà payé une douzaine sur l'argent que M. le Noir[3] et M. Coger m'ont prêté il y a quatre mois, au moment que j'ai quitté Paris. Ils m'avaient prêté entre eux deux 18 000 livres. Cet emprunt n'a été à proprement parler que l'avance de ce que M. Amelot est convenu à Pâques pour le prix de mes meubles en me donnant un billet de redevance de 17 000 livres. Vous voyez donc, cher papa, que déduisant ce que j'ai déjà payé, il me faut trouver 60 000 livres pour le surplus. Voici à présent l'arrangement de mes fonds :

d'abord 6 000 livres, que vous avez eu la bonté de me procurer des Anglais;
ensuite 17 000 livres du billet de M. Amelot que je toucherai bientôt;
plus 26 000 livres que je viens d'emprunter encore de M. Lenoir.
total : 49 000 livres.

Il en faut encore onze pour compléter la somme; mais je n'ai point envie de les emprunter : je veux les prendre sur ce qu'il y a déjà d'échu du revenu de l'Intendance.

On me mande qu'il me sera dû au mois d'avril 15 000 livres, desquelles il y en a près de cinq de dépensées à Metz, où ma maison est à présent presque montée et où mon premier secrétaire a fait faire plusieurs dépenses indispensables dont il

1. Le collègue de Calonne à la Chambre criminelle de Saint-Malo.

m'a envoyé l'état. Je lui ai envoyé un état de destination pour le surplus de la somme... Par conséquent, quand j'arriverai, je ne trouverai aucun fond d'avance. Mais comme je compte qu'on voudra bien me payer au trésor royal environ 5 000 livres qui me seront dues au premier avril, si l'on consent à me continuer jusqu'à ce jour le traitement qu'on me faisait étant maître des requêtes, ces 5 000 livres formeront le fond de ma caisse pour commencer à vivre et attendre mon revenu, qui, heureusement, se touche de trois mois en trois mois. Je compte donc n'avoir plus aucun emprunt à faire, et si je vous prie, cher papa, de tâcher de trouver de l'argent chez les mainmortes de Flandres, ce n'est que pour rembourser les emprunts que je viens de vous détailler, dont l'intérêt est un peu plus considérable que celui que je paierai aux mainmortes [1].

Je dois 18 000 livres d'une part
et 26 000 — de l'autre. } total 44 000 livres.

Ces emprunts montant ensemble à 44 000 livres, savoir 32 000 livres à M. le Noir et 12 000 à M. Coger, portent intérêt à 4 pour cent sans retenue quelconque suivant la nouvelle loi. L'intérêt se trouvera diminué d'autant, et ce sera un avantage. Il serait fort petit si je n'étais pas en droit de faire aux gens de mainmorte les retenues auxquelles j'ai renoncé vis-à-vis de MM. le Noir et Coger; mais ces retenues me paraissent fondées et naturelles, surtout à présent que l'intérêt est réduit partout au denier 25.

Au total, réunissant les 44 000 livres de nouvel emprunt aux 6 000 des Anglais, il se trouvera que j'aurai levé 50 000 livres pour mon établissement, ce qui n'est nullement exorbitant, puisque je serai en état de montrer un état de dépenses relatives à cet établissement, qui sur les quittances des marchands et ouvriers passera 72 000 livres, dont la valeur me restera en bons effets qui, si je mourais, produiraient certainement en argent plus que les 50 000 livres que je devrai. Il est vrai que j'ai mangé d'avance 28 000 livres suivant le billet que je vous ai donné, quand j'ai été fait maître des requêtes; mais il

1. *Trois et demi pour cent aux mainmortes.* (Note de Calonne.)

y a d'abord 10 000 livres en pure perte pour ma réception dans cette charge et les autres 18 000 livres se retrouvent dans ce qu'il a bien fallu joindre à mon revenu pour me mettre en état d'avoir pour plus de 70 000 livres d'effets en ce moment, en n'empruntant que 50 000 livres. Ainsi tout compte fait et tout récapitulé, je ne vois pas que malgré le peu d'attention que j'ai pu donner à mes affaires depuis que je suis à Paris, j'aie à me reprocher d'avoir ébréché mal à propos ma petite fortune.

... Je suis fort content de mon secrétaire de cabinet qui se nomme Angrave. C'est le frère de M. Cantal, chef d'un de mes bureaux à Metz. L'autre chef, dont je vous ai parlé et qui était le factotum de l'Intendance, surtout pour la partie militaire qu'il entendait à merveille et faisait depuis vingt ans, me quitte et va être employé à ma sollicitation comme commissaire des guerres.

Je le remplace par un nommé Martin qui a fait les mêmes fonctions à Grenoble et dont on m'a dit des biens infinis. J'ai causé quatre à cinq fois avec lui, et je présume que j'en serai très content. Il n'ira à Metz que dans deux ou trois mois parce que je veux commencer par faire toute la besogne moi seul, en connaître à fond tous les détails avant de distribuer aux sous-ordres leurs départements... Cette occupation me distraira des petits chagrins que j'emporterai de ce pays, et je prévois que je ferai ce Metz très tranquille, très heureux, très aimé, et j'ose dire très considéré par l'application que je donnerai à mes fonctions dans lesquelles je me fais un plaisir de me concentrer uniquement. J'ai annoncé ici très fortement cette résolution, et en conséquence je travaille de jour en jour à me détacher de toute autre besogne et à me débarrasser promptement de ce qu'il faut encore que j'achève. Je suis presqu'au bout et je m'en réjouis beaucoup. Je ne ferai plus d'ombrage quand j'aurai moins de peine, et on ne me croira plus une ambition démesurée quand on me verra m'empresser d'aller à Metz, malgré tout ce qui pourrait m'autoriser à prolonger mon séjour ici et m'obstiner à y rester très longtemps, malgré tout ce qui pourrait me rappeler dans cette galère que je vais fuir en battant des ailes.

Comme je vais me livrer beaucoup à la partie d'adminis-

tration qui concerne l'agriculture, le commerce et tous les objets ruraux ou économiques, ainsi que les finances de l'État, je ne crains pas de vous prier, cher papa, de m'envoyer tous ceux des ouvrages relatifs à ces objets dont vous n'aurez pas de peine à vous détacher.

[Je regrette particulièrement l'ouvrage de M. de Mirabeau intitulé *l'Ami des hommes* avec la *Théorie de l'Impôt*, que j'avais achetés à Paris.][1]

Ne croyez pas et ne laissez pas croire que le parlement de Bretagne soit à la veille d'être remis sur l'ancien pied par le retour de l'universalité de ses membres. C'est manquer de respect au gouvernement que de supposer et de répandre une pareille nouvelle qui n'a aucun fondement. Les États sont toujours orageux et divisés; mais peu à peu on en tire des consentements sur les principaux objets. On en est à l'adjudication des fermes, et il paraît qu'on s'en tirera fort bien. Il y a apparence qu'on permettra enfin à la noblesse cette députation sur laquelle elle insiste depuis si longtemps pour redemander tout le parlement : mais il y a encore plus d'apparence qu'on n'accordera pas cette demande. Le pis aller serait de séparer les États avant que toutes les demandes fussent passées; mais on tient déjà les plus essentielles. Ainsi je ne vois pas pourquoi on prête au gouvernement une faiblesse que rien n'annonce et que tout doit faire envisager comme impossible.

A Metz, 27 juin, sept heures du matin.

Je vous envoie le dernier bulletin du parlement et je l'envoie aussi au Premier Président d'Arras. Dabancourt[2] nous communiquera vraisemblablement une grande lettre que j'ai été chargé de lui écrire pour l'exciter à faire de son mieux afin d'accélérer l'enregistrement de l'édit qui proroge le deuxième vingtième. Je suis bien sûr que si, comme je m'en flatte, votre

1. Cet alinéa est tiré d'une lettre du 31 août.

2. Successeur de Calonne dans la charge de procureur général à Douai. M. d'Abancourt n'en avait, pas plus que Calonne, acquitté la finance : ce dernier se plaint (27 mars 1767) que ce M. d'Abancourt se fait tirer l'oreille pour « m'acquitter sur ce qu'il me doit (3 500 francs) de l'intérêt des 100 000 livres de ma charge ».

santé est bien rétablie, vous vous joindrez à lui pour disposer convenablement les têtes. J'y travaille ici de concert avec M. d'Armentières. Nous avons quelques cervelles difficiles, et je n'ai pas encore acquis grand crédit, puisque je connais à peine et que j'ai eu la prévention à vaincre. Cependant, je présume que nous en viendrons à notre honneur.

Metz, le 26 septembre 1767.

Je suis honteux d'avoir des torts envers ma chère sœur Valicourt : je les réparerai incessamment. Je n'en ai certainement pas dans les sentiments, car je l'aime de tout mon cœur et je m'intéresse avec une véritable tendresse à tout ce qui la regarde. Il me semble que j'ai reçu l'officier qui m'a apporté la veste charmante qu'elle m'a brodée... S'il est encore à Metz, je ferai en sorte en l'accablant de politesses et de prévenances de lui faire éprouver qu'il a été recommandé par une sœur qui aura toujours tout pouvoir sur moi.

Je tâche de ne manquer ici à personne, de plaire, de contenter tout le monde, de ne pas me faire de tracasseries. Ce n'est pas peu de chose dans une ville comme celle-ci, où l'on est très chatouilleux sur les étiquettes et où il faut satisfaire également le militaire, qui est très nombreux, et la robe, qui est très exigeante. Une femme me serait d'un grand secours pour m'aider à faire les honneurs. J'y gagnerais bien du temps, et je deviendrais peut-être plus exact à écrire...

L'abbé de la Feuillée est donc mort? La charge ne pourrait-elle pas convenir à notre abbé? On n'exige point à Douai qu'on soit dans les ordres. Je voudrais qu'il pût reconnaître qu'il ne saurait mieux faire, et j'avoue que l'inconvénient du beau-frère [1] ne me paraît pas décisif. Les occasions de démêlé entre un simple conseiller et un premier président sont très évitables et ne ressemblent en rien à celles qui s'élèvent à chaque instant entre le chef d'une compagnie, tel que lui, et un procureur général qui a de l'âme. Songez-y sérieusement, cher papa : c'est peut-être une occasion à ne pas laisser échapper.

1. M. de Valicourt, premier président de la Cour de Douai.

Lettre pressée, que les gens de M. de Calonne lui feront tenir en grande diligence.

A Metz, le 10 octobre 1767.

L'événement[1] dont votre dernière lettre m'a fait part, cher papa, est affreux, et je suis désolé pour ma pauvre sœur. Si le malheur, qui, suivant votre lettre, me paraît fort menaçant, est arrivé ou arrive, je crois qu'il faut tâcher de vous faire obtenir la place du premier président, et j'ai déjà pris à cet égard toutes les précautions et mesures convenables. Je sais que vous ne vous en souciez pas; mais j'espère que vous vous rendrez à mes bonnes raisons et que vous ne précipiterez rien. Votre fortune n'en souffrira pas, au contraire, et vous en conviendrez quand nous nous en serons expliqués. Ne faites aucune démarche; mais laissez faire, je vous en conjure et j'y ai bien réfléchi. N'annoncez pas que vous en vouliez ni que vous n'en vouliez pas. N'excitez personne à y penser. Je vous demande en grâce, cher papa, de vous en rapporter un peu à votre fils en cette occasion et de songer au bien de votre famille, de l'abbé, etc. Je désire seulement d'être instruit à temps et j'attends de vos nouvelles avec la plus grande impatience.

[M. le président de Calonne fut en effet nommé premier président, et son fils, étant à Paris, prit encore le soin de faire revernir et armorier son carrosse.]

A Paris, 5 décembre 1767.

Les armes sont bien. Il y avait du doute sur le lambel, en ce que vous ne m'aviez pas marqué de quel émail il doit être. J'ai dit que c'était *or* comme l'étoile. Si je me suis trompé, mandez-le aussitôt. Je n'ai point voulu qu'on plaçât les armes ni le manteau de travers, comme cela se fait dans le goût baroque : 1° parce que ce goût n'est plus à la mode; 2° parce que le simple convient mieux pour un premier président. J'ai fait copier le dessin des armoiries des carrosses de M. de Maupeou. Il faut imiter son métropolitain.

1. La maladie mortelle de M. de Valicourt.

A Metz, le lundi 14 décembre à midi.

J'arrive, cher papa, en fort bonne santé, et ayant fait bonne diligence malgré la rigueur du temps. Je ne suis parti de Paris que samedi après-midi;... nous avons été autant de nuit que de jour sans aucun accident. Il fait un froid fort serré depuis deux jours, surtout en approchant de Metz où il a déjà beaucoup neigé.

Le pauvre Mager, que je voulais laisser à Paris et qui s'est obstiné à me suivre, a soutenu cette fatigue à merveille quoiqu'il eût été malade peu auparavant. J'ai, entre nous soit dit, cher papa, quelque raison de croire que son attachement pour votre Cécile, ou peut-être plutôt l'attachement de cette fille pour lui pourrait finir par un mariage, quoiqu'il s'en défende beaucoup. Que faites-vous de cette Cécile? la gardez-vous? Et en général la regardez-vous comme un bon sujet? Ne témoignez pas, je vous prie, que je soupçonne rien de leur attachement, ni que je vous en aie parlé. Mais comme mon Mager mérite que je m'intéresse à son sort, je serais bien aise de savoir si ce serait de sa part sottise ou bonne œuvre que d'épouser cette fille... Le bien que vous m'avez dit du cuisinier dont vous avez fait l'essai m'aurait déterminé à l'engager sur-le-champ, si M. de Vogué ne m'avait fait douter qu'il eût la tête assez bonne pour être en chef. Malgré ce doute, je penche fort à le prendre parce que je crains les merveilleux de Paris pour le gaspillage et la consommation. Il est vrai que M. de Vogué m'a donné lieu de craindre en lui le même défaut dans les grandes occasions où, pour vouloir bien faire, il met tout par écuelle, et chez moi ces grandes occasions viennent souvent! L'Épaulard peut vous dire s'il s'est aperçu qu'à votre repas il consommât beaucoup de provisions. Si l'Épaulard demandait à être mon maître d'hôtel, son suffrage me déciderait pour le choix d'un cuisinier, et celui-ci me déciderait pour les aides. C'est là l'ordre... J'ai tant de déplaisir lorsqu'il faut changer mes gens que je ne veux rien négliger pour m'assurer cette fois d'un bon choix. Mon drôle, à qui j'ai signifié son congé, est très repentant, avoue ses torts et emploie le ciel et la terre pour que je le garde. On ne peut lui contester de faire bonne chère, et il promet de briller à l'avenir par l'économie; mais il a beau dire : ce n'est pas son genre.

Mon maître d'hôtel ne veut pas non plus se séparer de moi. C'est un honnête homme à ce que je crois, qui a de l'ordre, de l'intelligence et un service agréable; mais il manque du côté de l'attention aux détails et de la fermeté vis-à-vis des subalternes, en sorte que, s'il ne me vole pas, il me laisse voler, ce qui est bien plus dangereux...

On m'a su très bon gré à la Cour de cette course qui effectivement sera utile pour les affaires publiques qui s'envenimaient et que je suis sûr d'arranger comme on le souhaite. En même temps j'y trouve mon compte pour mes arrangements personnels...

Je compte repartir le 22 et être à Paris le 23 au soir.

J'ai fait le jour même de mon départ une excellente emplette d'un lit charmant que j'ai acheté à une vente des effets de Madame la Dauphine (à ce qu'on dit), faite par ordre de madame de Brancas. Il a l'air d'avoir été fait pour la place où je le destine et peut aller partout. Il a coûté plus de 2 000 livres et je l'ai eu pour 750. Il n'y a pas de coucher; mais c'est une affaire de 300 livres et par conséquent le lit tout garni ne me reviendra pas à 1 100 livres. C'est un lit à la polonaise d'un péquin peint et parfaitement doublé en soie, très étoffé, très élégant et où l'on n'a rien épargné...

Voilà, cher papa, bien des minuties, peu dignes d'être adressées à un premier président; mais il me semble en vous écrivant que nous sommes encore au coin de notre feu à causer ménage et à faire les bonnes gens. En tout ne vaut-il pas mieux s'occuper de petits soins que de se tracasser pour de grandes affaires?

P.-S. — On parle beaucoup ici des sottises de la Cour souveraine de Nancy à l'égard des jésuites qui, comme vous savez, sont encore en Lorraine. Un conseiller de la cour de Nancy a dénoncé l'institut. Sur cela, grande rumeur et grande fermentation de la part des zélés jésuiticoles qui y sont en grand nombre. Ils ont fait scission et l'on est resté assemblé trois jours et trois nuits de suite, protestant, de part et d'autre, et verbalisant. Cette scène pourra bien hâter le dénouement de la grande affaire de la réunion de cette Cour avec le parlement de Metz. Il est sûr qu'ils entendent bien mal leurs intérêts de faire pareille algarade dans la conjoncture où ils sont.

A Paris, le 23 décembre au soir.

... Je suis fort embarrassé pour la réforme que je voudrais faire dans ma maison... [L'Épaulard me serait] infiniment plus nécessaire qu'à vous, vu la composition de ma maison, le ton de mes gens, l'éloignement qu'il y a entre le quartier que j'habite et la cour de mes cuisines, l'impossibilité qu'étant seul et sans le moindre secours je veille à tout, la vie ambulante que je suis obligé de mener, et la dépense que je suis obligé de faire. Il lui serait plus aisé de m'épargner dix mille francs qu'à vous deux cents pistoles... Je vois que, crainte de troquer mon cheval borgne contre un aveugle, je vais garder M. Charme et borner mes projets de réforme, de peur d'ajouter à l'inconvénient d'être volé celui de voir de nouveaux visages... Je me résigne aux événements qui ne tiennent qu'à la bourse quand je ne peux pas mieux faire. Ce sera une raison pour avoir plus d'envie de me marier afin d'avoir une bonne ménagère. *Mais nage toujours et ne t'y fie pas*; c'est bien le cas de ce proverbe.

P.-S. — Je joins ici copie d'une lettre de M. le duc de Choiseul qui doit être fort secrète.

[Il s'agissait dans cette lettre d'une rectification de frontière avec les Pays-Bas autrichiens, opération de géométrie villageoise que les Intendants conduisaient par leurs subdélégués, assistés d'agents voyers, et dont ils consignaient le résultat à Versailles avec le ministre étranger. C'est ainsi du moins que la frontière de Savoie fut revisée en 1762 par M. Joly de Fleury, qui n'en tira point vanité. Mais on a pu voir que M. de Calonne s'enivrait aisément de ses succès. Cette commission acheva de lui tourner la tête. Un emploi aux Affaires étrangères, papa! N'est-ce pas l'ambition suprême des jouvenceaux bourgeois?]

A Paris, le jour de Noël 1767.

... Peut-être serait-il à propos d'écrire ou faire écrire par M. Vollet à Debie à Lille pour savoir s'il n'a rien qui soit relatif aux limites qui s'étendent du côté de mon département, depuis Mézières jusqu'aux environs de la Moselle à Sierck vers le pays de Luxembourg, en traçant une ligne qui passe le long de Montmédy, Longwy, le bailliage de Villers la Mon-

tagne, celui de Thionville et en remontant jusqu'à Sierck, Rodemaker, etc... Il ne serait cependant pas à propos qu'il sût que le ministre m'a écrit et qu'on va mettre les fers au feu. Vous sentez l'importance du secret, surtout à cause de la jalousie que pourrait prendre l'un ou l'autre des trois intendants[1] qui sont comme moi limitrophes...

Je joins ici des bulletins fort intéressants concernant l'affaire de M. Chardon[2], maître des requêtes. Elle pourra avoir de grandes suites. L'arrêt du parlement du 23 qui court les rues et est affiché est bien étonnant après la réponse du roi. Ils ne m'ont pas si mal traité que Chardon.

A Paris, le 28 décembre 1767, en revenant de Versailles.

... J'ai été bien content, dans ce dernier voyage de Versailles, de M. le duc de Choiseul, et ses vues par rapport à moi me flattent infiniment, d'autant qu'elles m'assurent que tous les

1. Les intendants de Valenciennes, de Reims et de Nancy.

2. M. Chardon avait rapporté au Conseil la procédure contre M. de Chanvalon, lequel fut, comme on sait, le bouc émissaire de Choiseul dans l'affaire du Kourou, comme La Chalotais avait été celui de Laverdy et de Saint-Florentin dans l'affaire de Bretagne. A la suite de ce rapport, le roi, par lettres patentes du 13 septembre 1767, avait suspendu la procédure des commissaires de marine, ordonné le séquestre des biens de Chanvalon « pour les revenus en être employés à la liquidation des indemnités à ceux qui pourraient y avoir des droits » puis enfermé Chanvalon dans un cachot du Mont-Saint-Michel, et sa femme dans un couvent. Comme la procédure n'avait pas été des plus régulières, l'accusé entre autres n'ayant été ni confronté avec les témoins, ni instruit des pièces à charge, ni surtout entendu par ses juges, le parlement de Paris, dans un arrêt du 18 décembre, invita le maître des requêtes Chardon « à prendre sa place en la Cour, toutes chambres assemblées, à l'effet de s'expliquer sur aucun fait concernant sa conduite et intéressant sa réputation ». Le roi, par lettre de cachet du même jour, défendit à Chardon de se rendre à la convocation. Les députés du parlement furent mandés à Versailles, où ils s'entendirent exposer une fois de plus la nouvelle doctrine du gouvernement : « Je dois encore moins souffrir, dit le roi, que mon parlement entreprenne, par quelque voie que ce puisse être, de se faire rendre compte de ce qui se passe dans l'intérieur de mon conseil et de mon administration la plus intime. » Les députés acquiescèrent, mais à leur retour, les chambres réunies prirent un arrêt pour interdire à Chardon de siéger aux requêtes de l'Hôtel (23 décembre). C'est cet arrêt dont parle Calonne. Le 29 décembre le Parlement fut mandé tout entier à Versailles. Alors il décida des remontrances. Elles furent faites avec solennité les 6 et 8 mai 1768. Sur quoi la reine décéda, et l'on parla d'autre chose.

petits nuages sont entièrement dissipés[1]. M. de Nény, premier président du Conseil de Bruxelles, sera envoyé comme plénipotentiaire de la Cour de Vienne, et il y a apparence que j'aurai la même qualité pour traiter avec lui au nom de notre Cour. Je n'ai que faire de vous répéter la nécessité du secret. Je ne le viole que pour vous seul, cher papa. Me voilà aux Affaires étrangères. On veut finir et traiter l'affaire en grand.

3 janvier 1768.

... Vous ne m'avez guère complimenté[2], cher papa, sur le travail dont je vais être chargé et dont je ne parle qu'à vous. Savez-vous que c'est tout au monde ce qui pouvait m'arriver de plus flatteur, de plus honorable, de plus heureux, de plus capable de me donner ici une grande considération, de faciliter un mariage, de me faire connaître dans une Cour avec laquelle il y a grande apparence que nous contracterons bientôt de nouveaux liens. En un mot, il y a des avantages sans nombre dans cet événement et un travail infiniment agréable, surtout si, comme il y a apparence, je suis chargé seul et en qualité de plénipotentiaire. D'ailleurs le plan qu'on embrasse est très étendu et très important. Gardez toujours le plus absolu secret, cher papa; mais je ne peux m'empêcher de vous confier ma joie et ma reconnaissance pour M. le duc de Choiseul qui m'a proposé au Roi dans le Conseil d'État où il a parlé des ouvertures que donne la Cour de Vienne.

Paris, le 6 [février] au soir.

Les affaires de notre parlement auxquelles je n'ai aucune part sont cause que M. le maréchal d'Armentières avance son départ et y arrivera dans le cours de cette semaine. Il veut par bienveillance pour le parlement calmer l'effervescence qui commence à y régner. Je crois qu'il y a un moyen de finir

1. On peut croire que le zèle de Chardon dans l'affaire du Kourou avait fait revenir M. le duc de ses préventions contre les maîtres des requêtes insoucieux des formes.

2. L'ambition de son fils inquiétait, paraît-il, M. le président de Calonne. S'il faut en croire Carra (*M. de Calonne tout entier...*), il lui serait échappé de dire : « Je finirai par voir le drôle au bout d'une corde. »

l'affaire sans bruit et de tout pacifier. Je le proposerai demain.

Metz, le 27 mai au soir.

Nos affaires parlementaires ne s'arrangent pas ; la déclaration sur l'édit de municipalité qui est l'ouvrage de quelqu'un de votre connaissance intime éprouvera la plus vive résistance. Je l'ai prédit : mais on m'a paru déterminé à forcer la main. Elle réintègre l'Intendant dans une petite partie de son ancien apanage, en laissant néanmoins subsister les règles concernant les élections et la comptabilité. Peut-être aura-t-elle lieu dans toutes les provinces frontières : je vous en dirai quelque jour davantage. Pour moi, je ne suis pas jaloux d'une plus grande étendue de juridiction et de fonctions. Tant s'en faut. Je serai spectateur passif du débat que cette déclaration pourra occasionner. Vous n'ignorez pas la levée de boucliers presque générale que le rétablissement du Grand conseil a excitée. Vous avez vu dans la *Gazette* la réponse du roi, et vous avez dû voir aussi l'arrêt de cassation de ceux du parlement, nonobstant lequel il y persiste... C'est une terrible position que ce choc de résistance qui heurte diamétralement l'autorité. Le parlement de Dijon est mandé pour le même objet. On a cassé les arrêts de Grenoble. Il est à craindre que l'exemple ne gagne. Votre compagnie est assez sage pour s'en préserver. Il me semble qu'elle ne suit même pas celui que presque tous les parlements lui ont donné, concernant la proscription du bref qui blesse la Cour de Parme. Il n'y aurait pas grand mal à cet égard à faire comme les autres ; mais il n'y a pas non plus une vraie nécessité.

Metz, 6 août 1768.

... Je sais par une lettre que je viens de recevoir de madame Destouches qui est encore aux eaux de Plombières qu'elle pourra bien venir passer quelques jours à Metz au commencement de septembre. Je lui ai fait toutes les instances possibles pour l'y déterminer, et je crois que ce serait une bonne occasion pour faire expliquer définitivement cette veuve qui, quoique approchant de trop près de la quarantaine, n'est pas un parti à dédaigner. Elle est fort aimable ; elle a de l'es-

prit; je m'accommoderais fort bien de son humeur. Elle jouit de 60000 livres de rente au moins et ferait à merveille les honneurs d'une Intendance, ce que ne ferait pas un enfant de quinze ans; croyez-vous, cher papa, que si elle voulait abandonner la résolution qu'elle a toujours montrée jusqu'à présent de ne pas se marier, ce serait une mauvaise affaire? Dites-moi si je ne ferais pas bien de la tenter.

27 août.

La veuve ne reviendra point par Metz. Elle m'en témoigne son regret en termes fort polis.

DE CALONNE

(La fin prochainement.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

CINQUIÈME ACTE

Le grand emprunt russe ayant été conclu sur les places de Paris et de Londres (22 janvier), lentement se relève le rideau qui s'était baissé entre deux actes de la comédie austro-russe. Durant cet entr'acte de quatre mois (octobre 1908-janvier 1909), les spectateurs non prévenus se demandaient avec un peu d'inquiétude quelle dispute, survenue derrière le rideau, mettait aux prises les deux premiers rôles : on percevait des éclats de voix, des coups de talon sur le parquet et de poing sur les tables, des mâchonnements d'insultes, des menaces, des préparatifs de corps à corps, et déjà les rentiers prudents, qui sont les actionnaires de ce théâtre de l'Europe, voyaient leur bâtisse saccagée, démeublée, incendiée peut-être par ces partenaires furieux et par leurs camarades appelés à l'aide.

Rassurons-nous. Le rideau se relève. Nos deux acteurs sont toujours en scène. Ils semblent encore un peu gênés de cette incartade, simulée ou sincère. Mais ils n'ont rien perdu de leurs moyens ni de leur beauté : visages, costumes et décors ne sont ni griffés ni même chiffonnés. La pièce reprend. Nous sommes au cinquième acte. Installons-nous pour une longue séance encore : les quatre premiers actes ont duré cent quatre-vingts ans (1726-1908); nous en avons encore pour plusieurs années sans doute; c'est le cinquième acte pourtant, le der-

nier; et parfois les plus longues pièces ont un dénouement soudain.

Dès le début, ce cinquième acte excite dans la salle une surprise et des applaudissements presque unanimes. Cette comédie *les Deux Légataires* a été fertile cependant en coups de théâtre et en gestes inattendus. Mais une fois encore l'ingéniosité des deux compères semble s'être surpassée. Tous deux s'adressent au vieux malade qu'ils ont adopté pour oncle à héritage, qu'ils accablent de leurs convoitises et de leurs soins et dont ils se proclament les plus proches voisins, donc les légitimes héritiers. Un traitement nouveau, une darsonvalisation à la mode occidentale, semble avoir relevé ce gisant et remis quelque circulation en ses artères engorgées. Mais il souffre toujours d'un mal chronique et mortel qui le travaille depuis quatre siècles et qui, depuis le paradis terrestre, conduit le genre humain à sa perte : le mal d'argent. Nos deux légataires accourent, les mains pleines : « Prenez, notre oncle; nous ne saurions vous laisser dans le besoin. » Et, par la bouche de M. d'Aerenthal, l'Autrichien ajoute : « Voici soixante-deux millions; usez-en pour vous soigner et vous remettre, pendant que j'écarterai de votre fenêtre ce polisson de Serbe, dont les criailleries troubleraient votre convalescence. » Et le Russe, par la bouche de M. Isvolski : « Voici quatre-vingt-deux millions : usez-en pour vous réjouir, pendant que j'écarterai de votre seuil ces Bulgares, qui vous assourdissent de leur musique militaire. »

Dans la salle, c'est un trépignement d'émoi : « Oh! les bons neveux! » et, sans même attendre la fin de la scène, les critiques les plus autorisés crient leur admiration :

L'ère des guerres est passée. Et voici que s'ouvre celle de l'action pacifique, qui peut être une action féconde, matériellement et moralement. Pétersbourg doit servir de trait d'union aux rapprochements nécessaires qui sauvegarderont durablement l'indépendance de l'Orient chrétien et de l'Orient musulman. M. Isvolski a compris les nécessités du moment. Il s'est trouvé prêt à y faire face. Nous n'avons pas, à cette place, approuvé tous ses actes. Nous n'en ressentons que plus de plaisir à constater que son initiative actuelle est un coup de maître... Grâce à M. Isvolski, ces risques de discorde vont être conjurés. Ce n'est donc pas sa politique orientale seule, c'est sa politique générale, sa conception de l'équilibre euro-

péen qui méritent un vif éloge. Rien ne saurait être plus agréable à la France, alliée fidèle de la Russie, que de lui rendre, en cette circonstance, l'hommage sans réserve qui lui est dû [1].

Seul, le Turc semble ne pas apprécier le désintéressement et la délicatesse du procédé, et les spectateurs prennent un peu d'humeur contre ce vieillard mal luné, qui pourtant n'a qu'un tort : la défiance excitée par une mémoire trop tenace. Car mieux que nous, spectateurs arrivés en retard et qui n'avons pas suivi la pièce tout entière, qui même n'en avons vu que quelques scènes du quatrième acte, mieux que nous, le Turc se souvient de l'intrigue et revoit le carrefour où le prirent ces deux neveux zélés, la route où ils l'engagèrent, les alarmes et les assauts qu'il y fallut subir, et, malgré les détours apparents et quelques haltes brèves, la direction constante où ils l'entraînent. Pour être équitables à son endroit, nous devons repasser, nous aussi, dans nos livres [2] les quatre actes joués à ses dépens, les quatre longs actes de cette comédie un peu traînante, mais bien charpentée qui s'ouvre en 1726, dont l'exposition se déroule de 1726 à 1792, qui se noue de 1792 à 1848, a sa première péripétie de 1848 à 1878, sa seconde péripétie de 1878 à 1908 et dont nous commençons de pressentir le dénoûment.

***

Premier acte. En 1726, les deux légataires se rencontrent sur le chemin de l'héritage. Ils sont en route, l'un et l'autre, depuis une trentaine d'années.

De sa forêt septentrionale, au long des fleuves, le Russe est lentement descendu vers les plaines ouvertes et vers les rivages ensoleillés, qui ceinturent la mer Noire, « la fille inviolée des Sultans ». Tous ces rivages étaient turcs alors et, du Bosphore au Danube, du Danube au Caucase, du Caucase au Bosphore, leur bordure de plaines et de monts était soumise à la souveraineté ou à la suzeraineté de la Porte. La

1. *Le Temps*, 3 février 1909.

2. M. Ed. Driault vient de publier la quatrième édition de son livre *la Question d'Orient, depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Ce manuel a le mérite de la commodité pour une vue d'ensemble.

vallée du Don amène le Russe au fond de leur courbure la plus septentrionale, dans le cul-de-sac de la mer d'Azof. La prise d'Azof par Pierre le Grand (1696) brise la première maille du chaînon de forteresses dont le Turc a encerclé son domaine.

Mais trente ou quarante années durant (1696-1736), Azof tour à tour cédée et reprise, assiégée et démolie, reste le centre de la bataille, et le Russe paraît hésiter un instant sur la route la plus profitable : la route de l'orient contournerait la mer Noire par les rivages montagneux, mais peu défendus, quoique mieux peuplés, du Caucase et de l'Anatolie; la route de l'occident, enfilant la plaine scythique, heurtant ou coupant les nombreuses tribus de guerriers nomades, courant de fleuve en fleuve, du Don au Dniéper, au Boug, au Dniester, au Danube, dériverait toute la poussée moscovite vers la plaine des Valaques; enfoncée comme un golfe continental entre la muraille des Carpathes et les contreforts du Balkan, cette plaine conduirait le Russe vers le sud, aux grandes forteresses et capitales du Turc, Roustchouk, Choumla, Andrinople, Stamboul, ou vers le couchant, aux avant-postes de l'Autrichien, Kraïova, Belgrade. Le Russe se décide pour la route de l'Occident, sur laquelle il va tôt ou tard rencontrer l'Autrichien.

De ses vallées occidentales, au long de son Danube, le Habsbourg est descendu par étapes, de défilé en défilé. Il était originaire du haut pays danubien et même rhénan. Durant des siècles, il avait eu ses « propres » dispersés des Vosges aux monts de Moravie, tandis que, chef du Saint Empire Romain Germanique, ses forces devaient s'appliquer au maintien de l'unité et des prétentions impériales sur toute l'Europe allemande et même « romaine » de l'Occident. Son Autriche était alors sa « marche », et Vienne sa forteresse avancée vers l'Orient. Jusqu'aux murs de cette forteresse, deux siècles durant, le flot de l'invasion turque était venue battre : en 1683 encore, le janissaire et le sipahi l'assiégeaient en cette place; il n'était sauvé que par la folie généreuse du Polonais.

Soudain la décadence turque lui livre le défilé de Buda-Pest (1686), où jadis il avait installé sa souveraineté et pris la couronne de Saint-Étienne, où, durant les XVIe et XVIIe siècles,

les baisses et les retours de sa fortune l'avaient mis en fuite et ramené. Puis, d'un seul coup, le génie militaire de son prince Eugène lui rend toute la plaine hongroise, où si longtemps les avancées et les retraites, les fantaisias et les razzias des deux adversaires s'étaient déployées, oscillant du défilé de Buda-Pest au défilé de Belgrade.

Au bout de cette plaine hongroise, deux routes s'offrent alors à son choix. Comme le Romanof, le Habsbourg peut hésiter : la grande porte de Belgrade le conduirait, par les longs couloirs de la Morava et du Vardar, jusqu'à la mer libre du sud, aux tièdes rivages de Salonique; les bords continués du Danube et l'étroit guichet des Portes de Fer l'amèneraient, par la spacieuse plaine des Valaques, jusqu'à la mer fermée de l'Orient, aux bouches du grand fleuve.

Routes de longueur presque égale : de la plaine hongroise à Salonique ou à Varna, cent trente lieues à vol d'oiseau. Mais routes de difficultés fort inégales : franchies les Portes de Fer, le golfe épanoui des plaines valaques offre ses champs uniformes et nus, ses populations paysannes et chrétiennes, où jamais le Turc n'a installé de colonies musulmanes ni de villes militaires; Belgrade dépassée, deux murailles de rocs et de forêts ne s'écartent que pour enchâsser des vallons envahis par l'islam, des *tchiflicks* (fermes) et des bourgs de propriétaires musulmans, des villes garnies de troupes et de populations turques. Mais routes aussi de *terminus* fort dissemblables : au bout de l'une, la tristesse, les marécages et l'horizon fermé de la mer Noire; au bout de l'autre, la Méditerranée, les Échelles et les bazars du Levant, les caravanes de la Perse et de l'Inde, la soie, les épices et les gemmes.

Entre ces deux routes, l'Autriche du prince Eugène ne semble pas hésiter : elle les veut toutes deux. Ses troupes occupent Belgrade, remontent la Morava, atteignent le Vardar; ses diplomates réclament les Provinces danubiennes. Après le le traité de Karlovitz (1699), qui lui a donné toute la plaine hongroise, sauf le banat de Temesvar, elle exige et elle obtient au traité de Passarovitz (1716), outre ce banat, Belgrade et l'amorce de la route méridionale jusqu'aux abords de Nisch, les Portes de Fer et l'amorce de la route orientale jusqu'au fossé de l'Aluta, un quart du pays serbe, un tiers du pays

valaque, Orsova et Craïova comme sentinelles, arsenaux et pionniers vers la mer Noire, Semendria et Parachine vers l'Archipel.

Jamais le Habsbourg ne s'est avancé plus loin. Mais, le prince Eugène disparu, il doit aussitôt reculer. La pression de la France l'oblige (1739) de rendre au Turc le pays serbe et Belgrade, le pays valaque et Craïova. Car le Turc a, derrière lui, l'amitié de la France, et, malgré les revers de Louis XIV, la France est toujours la grande puissance continentale. Ses coups peuvent encore être mortels à la fortune du Habsbourg, qu'elle entame depuis un siècle. Le Romanof, plus éloigné, n'est pourtant pas à l'abri de son atteinte. Entre Vienne et Moscou, la Pologne étend encore son vaste royaume, plus étendu que notre France même et qui, de la Silésie à la Russie blanche, du golfe de Riga aux rives du haut Dniester, domine tout à la fois les fleuves russes et les défilés autrichiens. Sur les conseils de la France, le chevaleresque Polonais est toujours prêt à revendiquer la tutelle de la décadence turque : or, du Boug aux Carpathes, sur un front de six cents kilomètres, le Polonais et le Turc sont mitoyens, et, par la plaine du Dniester qui, dans sa moitié haute, appartient au premier, dans sa moitié basse appartient au second, le Polonais dispose du plus beau terrain d'évolutions pour les raids de ses cavaliers, sur le dos de l'envahisseur russe ou autrichien.

Deux autres aides pourraient compléter cette œuvre de défense ottomane : dans la Baltique, le Suédois continue de tenir tête au Romanof; en Allemagne, le Hohenzollern commence de se lever contre le Habsbourg. Aux flancs de la Russie, la Finlande suédoise est encore attachée, et les anciennes provinces suédoises, Karélie, Esthonie, Livonie, à peine conquises par Pierre le Grand, peuvent toujours être un champ de révoltes ou une plage de débarquement. Sur les derrières du Habsbourg, le Hohenzollern a commencé de fondre en un bloc unique ses trois ou quatre États dispersés du Rhin au Niémen ; déjà sa bureaucratie et sa discipline lui ont donné à la mode nouvelle une puissance militaire et financière, qui bientôt l'emportera sur la puissance terrienne à la mode d'autrefois.

Au total, pour le salut de Stamboul, si la France savait

grouper tous les intérêts identiques ou parallèles aux siens, c'est une coalition formidable qu'auraient à redouter les ennemis du Turc, malgré l'anarchie qui ruine le royaume de Pologne, malgré l'abattement dont les aventures de Charles XII ont accablé les courages suédois, malgré la faiblesse encore fragile du Hohenzollern et de son royaume récent.

Contre cette coalition de menaces, le Russe et l'Autrichien, dès 1726, sentent le besoin de s'unir et de concilier leurs ambitions; ils signent une étroite alliance et, dès lors, l'entente austro-russe va peser sur les destinées turques, d'un poids d'autant plus lourd qu'en 1726, — comme en 1896, comme en 1902, comme en 1906 et 1907, comme en 1908 peut-être, — cette mystérieuse combinaison couvre de phrases honnêtes et de définitions assez vagues les secrets articles d'un partage à longue échéance.

Autrichien, Russe, Turc, Français, Polonais, Suédois, Prussien : voilà tous nos acteurs introduits. Les passions qu'ils représentent et les forces dont ils disposent se font un si exact contrepoids que l'équilibre pourrait éternellement durer, la crise ne pas se produire, donc la pièce ne jamais progresser, si tous restaient en scène. L'affaire du premier acte sera précisément de rompre cet équilibre par la disparition ou l'éloignement des uns ou des autres. Au cours du XVIIIe siècle, le Russe et l'Autrichien travaillent à cette simplification et dès 1726 leur choix est fait; ce qui donne une valeur pratique à la coalition adverse, c'est la présence du Polonais; que l'on supprime la Pologne, et la Turquie n'aura plus d'appui effectif, car la France est trop loin, et, privée de son contrefort, la trop vaste et trop haute coupole de Stamboul s'ébranlera, puis s'écroulera sous les chocs répétés.

Cette suppression de la Pologne ne donnera pas seulement les mains libres à l'entente austro-russe : elle lui vaudra encore un nouvel adhérent. Le Hohenzollern se déclare tout prêt à servir, à ne pas gêner du moins, la double marche du Romanof et du Habsbourg vers Stamboul, si, le Romanof lui abandonnant de la Pologne les territoires nécessaires à la jonction du vieil électorat brandebourgeois et du jeune royaume prussien, le

Habsbourg reconnaît à son tour que dans l'empire germanique il est des concessions indispensables, non pas tant à la grandeur du Hohenzollern qu'au « système patriotique allemand[1]. » Cause bien plus haute, cause sacrée, dont le vertueux Frédéric II est le premier avocat et dont ses neveux durant un siècle vont poursuivre la révision à leur profit. Charger le Habsbourg d'étendre la puissance allemande aux dépens du Slave et du Turc; charger le Hohenzollern de défendre la liberté allemande contre le Français, l'ennemi d'aujourd'hui, et contre le Russe, l'ennemi de demain : tel est le programme qu'à l'entrevue de Neiss (1769). Frédéric II expose et que Joseph II semble pleinement accepter. Le Habsbourg se résigne déjà à la part d'Allemagne que lui ont laissée les empiétements de la France et de l'Allemagne :

Je dis, entre autres (au roi de Prusse) — raconte Joseph II lui-même — que je regardais la Silésie pour lui, comme l'Alsace et la Lorraine pour la France, d'une nécessité absolue, et point d'amitié possible entre nous sans sa possession, que nous l'avions entièrement oubliée et que les avantages mutuels, que, sans coup férir, nous pourrions nous procurer étaient plus considérables que pour nous serait le Silésie et pour lui un morceau de Bohême.

Et comme Frédéric II, sans dissimuler sa méfiance actuelle en cette réconciliation, exprime l'espoir qu'avec le temps, le *système patriotique allemand* lui donnera toute sécurité Joseph II se hâte d'applaudir, « vantant ces désirs pour l'humanité et pour *le patriotisme allemand*, qui devait faire qu'on fût amis et non qu'on s'égorgeât ». Dans sa hâte de pousser vers l'Orient, le Hasbourg d'alors est même tout prêt à partager ce qui lui reste d'Allemagne, à « tirer en travers, de la Baltique à l'Adriatique, un cordon pour maintenir la tranquillité; peut-être alors serait-il possible de désarmer et de soulager les peuples »... Le Hohenzollern de 1908 est revenu à ces offres de 1769 : à défaut d'un cordon politique il a exigé une ligne ferrée, courant, pour son service, de Hambourg à Trieste; en 1903, il tâtait notre ambassadeur sur ces valeurs échangeables de Tanger et de Trieste, afin que l'on pût ensuite « désarmer et soulager les peuples »... Mais le Hohenzollern de 1769,

1. Sur tout ceci, voir Albert Sorel, *la Question d'Orient au XVIIIe siècle.*

moins rassassié, avait plus d'appétit : une Allemagne coupée en deux ne pouvait satisfaire son patriotisme allemand et, dans les sentiments intimes de l'Autrichien, Frédéric découvrait déjà le puissant ressort, dont jusqu'à nous ses neveux continueront d'user : la rivalité des deux partenaires. Les nécessités de l'œuvre commune donnent une façade d'amitié à l'entente austro-russe; mais les jalousies et les perfidies réciproques lui donnent un fonds et un tréfonds de haine, qu'en chaque occasion un peu grave, les plus exquises formes d'une diplomatie cauteleuse ne parviennent pas à masquer.

De ces associés ennemis, le Hohenzollern se fait donc le confident et le médiateur, fomentant leurs ambitions rivales et leurs rancunes, arbitrant ou excitant leurs querelles, se promettant tout entier à l'un, puis à l'autre, puis à tous les deux. Frédéric écoute les prophéties de Joseph II, partenaire de la Russie, sur les empiétements futurs du Romanof et sur le devoir qu'auront la Suède et la Prusse de les contenir, et Frédéric, allié de la Russie, répond : « Avec le temps, ni vous ni moi nous ne suffirons à contenir ces gens-là; il faudra toute l'Europe; les Turcs ne sont rien auprès d'eux. »

Au lieu de laisser au Hohenzollern les bénéfices de ce courtage, la France peut-être aurait su tirer de ces haines le salut de la Turquie et de la Pologne, si elle eût appliqué toute son attention et toutes ses forces à la défense de ses intérêts méditerranéens. Mais déjà la folie coloniale s'étant emparée d'elle, le Canada et l'Inde étaient — ce que sont aujourd'hui le Maroc et le Tonkin — de lourdes entraves à sa liberté d'action. Nos ambassadeurs à Stamboul, les Villeneuve et les Vergennes, continuaient vaillamment de soutenir la défense du Turc; mais le cabinet de Paris, méprisant la vieille Méditerranée, s'éprenait des Terres Neuves et dispersait nos entreprises aux quatre coins de plaines désertiques ou de marécages tropicaux...

Cette politique coloniale de Paris est le coup de grâce pour l'Empire ottoman : non seulement elle lui enlève le concours pratique de notre alliance; elle lui vaut en outre l'hostilité énergique de l'Anglais. A l'heure où la Suède s'éteint dans le Nord, l'Angleterre, dont le commerce au Levant grandit de jour en jour, pourrait voir son intérêt à reprendre contre le Romanof et contre le Habsbourg le rôle ancien du Suédois.

Mais, les brouilles coloniales exaspérant ses sentiments traditionnels, il suffit à l'Anglais que Paris soit d'un côté pour qu'il jette de l'autre ses subsides, ses vaisseaux et ses intrigues. Ses capitaines vont prendre la flotte de Catherine II, la pilotent tout autour de l'Europe, la font entrer dans la Méditerranée sous le canon de Gibraltar anglais, la jettent sur le Turc; des mains anglaises lancent dans la rade de Tchesmé les brûlots russes qui, pour toujours, anéantissent la puissance navale de Stamboul.

Cet incendie de Tchesmé (1770) est comme le signal attendu. Le Habsbourg, le Romanof et leur courtier le Hohenzollern se ruent sur la Pologne, l'étranglent, s'y reprennent à trois fois (1772-1795) pour la dépecer et s'en arracher les débris; puis, n'ayant plus rien à craindre d'un troisième voisin, devenus seuls mitoyens de la Turquie sur ses frontières européennes, le Habsbourg et le Romanof peuvent se tourner vers l'héritage qu'ils ont évalué déjà et que, dans leurs traités secrets (1772 et 1782), ils se partagent. Ils renoncent l'un et l'autre à cette plaine valaque, qui pourrait leur devenir un champ de bataille : ils conviennent d'en faire un terrain neutre, sous le couvert d'une autonomie, que l'Autrichien, du haut des Carpathes, dominera de ses canons, que le Russe orthodoxe pénétrera de ses intrigues religieuses. Au delà, vers le sud, ils s'autorisent réciproquement à partir en chasse, le Russe dans le pays orthodoxe, — grec, comme on dit alors; et tout ce beau projet devient le « projet grec », — que, depuis cent ans déjà, Moscou a travaillé de ses émissaires, de ses appels à la révolte et de ses moines; l'Autrichien dans le pays serbe, — slavon, comme on dit alors, — que Vienne a entamé déjà, où les armées de son prince Eugène sont entrées, où vingt-trois ans (1716-1739) ses fonctionnaires ont commandé et d'où ils ont ramené par dizaines de milliers les soldats et les colons pour ses Confins militaires.

Tel est le plan définitif, auquel on n'arrive qu'après tâtonnements. En 1772, c'était un partage complet qui, des Portes de Fer à la Chalcidique, coupait toute la péninsule de l'un de ces « cordons » chers à Joseph II. En 1782, les deux légataires ne voulaient plus qu'une liquidation partielle, mais immédiate, leur donnant moins en propre, mais laissant entre

eux le tampon d'États neutralisés. En 1789, — nouvelle complication, — le Hohenzollern cherche à tirer pour soi la Poméranie suédoise et la Vistule polonaise, moyennant des indemnités territoriales, que le Romanof paierait à la Suède et à la Pologne et dont il se paierait lui-même aux dépens du Turc...

Avant même de s'être mis entièrement d'accord, les deux légataires passent à l'exécution. Ils commencent par le bout de Turquie le plus éloigné de l'Europe occidentale, le moins connu d'elle, par les confins turco-polonais entre Carpathes et Dniéper : l'Autrichien prend la Bukovine, le Russe prend la Tartarie. Puis, tous deux entrent franchement dans l'héritage ; l'Autrichien marche au Vardar, et le Russe aux Dardanelles (1790-1792). Une surprise les arrête brusquement : la Bastille rasée, Louis XVI détrôné, tous les peuples s'agitent; le droit éminent des rois, non seulement sur le bien du voisin, mais sur leurs « propres » héréditaires, est discuté, battu d'un assaut furieux... Et le rideau de ce premier acte tombe parmi les clameurs de la Révolution française.

*
* *

Second acte. Passe sur la scène une bourrasque, qui la remplit durant cinquante ans (1792-1848), bouscule les personnages de la pièce, tourne et retourne les données, noue l'intrigue et en détermine tout le développement : la Révolution. En laissant de côté les mille incidents de ce second acte, c'est par quatre ou cinq conséquences surtout que la Révolution va marquer son passage.

Tout d'abord (1792-1800), l'explosion jacobine force les empereurs et les rois à se coaliser contre elle, non plus contre le Turc, à regarder vers l'Occident, à mettre leurs soldats en marche sur Paris; la route de Stamboul est forcément délaissée par eux. Puis la conquête napoléonienne étend jusqu'aux frontières de l'empire ottoman les dépendances et les satellites de la France révolutionnaire : Napoléon installe ses préfets dans les eaux et les terres de Venise, sur les îles Ioniennes et sur la côte dalmate à laquelle il donne un hinterland de Provinces illyriennes aux dépens de l'Autriche.

Le Habsbourg et le Romanof perdent en Turquie le monopole du voisinage et la sécurité d'opérations qu'ils avaient cru s'assurer par le meurtre de la Pologne.

Reprenant alors la politique traditionnelle de la vieille France, Napoléon pourrait, de son appui tout-puissant, soutenir l'édifice branlant de l'intégrité ottomane : à certains jours, il semble que tel est son désir. Mais d'autres projets ou d'autres rêves semblent le plus souvent envahir sa pensée : à nos diplomates de l'ancien régime, l'empire turc apparaissait comme la barrière indispensable entre la descente austro-russe et nos propriétés méditerranéennes; Napoléon y voit surtout la grande route terrestre — puisque sa flotte a trahi ses espoirs et que les mers lui sont fermées — vers l'Asie, vers l'Inde, vers le point faible de l'Anglais détesté. Ce rêve, qui va le conduire à sa perte, l'incline dès 1807 aux propositions du syndicat austro-russe. Battus et rebattus par lui, ne pouvant rien contre sa volonté ni même sans son congé, le Romanof et le Habsbourg essaient de le gagner à leur service : puisque ce nouveau voisin du Turc peut tout leur enlever ou tout leur interdire, ils sont disposés à lui faire sa part de voisinage. Au lieu du cordon unique, coupant la péninsule des Portes de Fer à la Chalcidique, c'est deux cordons qu'en 1808 le tsar propose à Caulaincourt de tirer entre le Danube et l'Archipel : cordon austro-russe, qui laisserait la Moldavie, la Valachie et la Bulgarie au Romanof; cordon austro-français, qui donnerait au Habsbourg la Serbie et la Macédoine et laisserait à Napoléon la Dalmatie, la Bosnie, l'Albanie et la Grèce.

Mais du gâteau ainsi partagé, pend une « langue de chat », au sujet de quoi l'on ne peut s'entendre : la presqu'île de Gallipoli, qui borde les Dardanelles, sera-t-elle russe ou française? Russe, dit le Romanof, puisqu'elle est à l'intérieur du cordon austro-russe; française, dit Napoléon, puisque, deux clefs ouvrant le passage de la Méditerranée à la mer Noire, il est équitable que la Russie ait l'une, le Bosphore, et la France, l'autre, les Dardanelles. Très vite, la discussion s'aigrit, tourne à la guerre et Napoléon, traînant sa Grande Armée à travers tout le continent, va forcer à Moscou cette entrée de l'Asie, ces guichets de l'Inde qu'il aurait voulu acheter pacifiquement du sacrifice partiel de la Turquie.

Les fumées de Moscou, les neiges de la Bérézina et les boues de Pologne débarrassent le syndicat austro-russe de ce terrible partenaire : quand il disparaît, on peut croire qu'après vingt années de piétinement (1796-1815), les deux légataires vont pouvoir se remettre en chemin. Mais un autre effet de la Révolution apparaît : la force de Napoléon abattue, restent vivantes et bouillonnantes les aspirations des peuples vers l'indépendance nationale et vers la liberté démocratique ; le continent tout entier ne retentit que de nations aspirant à l'être et de libertés émergeant au jour. Or les deux légataires et leur courtier de Berlin se donnent pour mission d'arracher tous ces rejets du chêne napoléonien ; ce n'est plus le Turc, le mécréant, qui leur semble menaçant ou détestable, c'est le peuple, le mal pensant, et, leur amour de la religion et de la morale les dressant en défenseurs du droit divin, c'est contre l'Occident perverti, non plus contre le Levant vermoulu, qu'ils décident de tourner leur Sainte Alliance.

Le Habsbourg surtout est ramené des frontières turques par les profits et les espoirs nouveaux que la chute de Napoléon lui a valus en aubaine. Cette présidence du corps germanique, à laquelle Joseph II renonçait d'un cœur léger, Metternich la reconquiert après que la main du grand fondeur de nations a préparé l'anarchie germanique pour l'unité nationale : chef unique de la patrie allemande est le titre que reçoit le Habsbourg du Congrès de Vienne et dont il veut faire une réalité ; au lieu de chercher des Serbes à régenter au delà de la Save, il espère gouverner tous les Allemands du Weser au Rhin ; de 1815 à 1848, il sera plus soucieux de maintenir et de grandir son autorité en Allemagne que d'étendre ses prises au dehors. Et de la dépouille napoléonienne, le Habsbourg a hérité une autre route vers la mer libre, un autre morceau de terres méditerranéennes : à la lointaine Salonique, à l'ardue et forestière Balkanie, Metternich substitue Venise et le doux royaume lombard-vénitien ; à quoi bon Nisch, Uskub, Vélès et Monastir, quand on a Milan, Vérone et Padoue, quand on peut avoir quelque jour Modène, Florence et Livourne ?

Heureux de son lot, tout occupé à le cultiver et à le défendre, le Habsbourg ne songe plus aux aventures. Le maintien du *statu quo* partout, longtemps, toujours, devient sa seule

ambition : en Occident, purger son Italie et son Allemagne du poison révolutionnaire, en Orient, retarder l'avancée russe et prolonger l'agonie ottomane, ce double programme, qui lui est conseillé par ses nouvelles ambitions politiques, lui est imposé par les nouveaux besoins de son commerce. Car — autre effet de la bourrasque révolutionnaire — le commerce de l'empire ottoman, qui jadis se faisait presque tout entier par les Échelles et par la voie de mer, a dû chercher d'autres routes pendant les vingt années (1796-1815) où les guerres anglo-françaises et le blocus continental ont interrompu les caravanes méditerranéennes : les routes terrestres se sont rouvertes, de l'Adriatique à Stamboul, du Danube à Salonique; les convois des Arméniens, des Valaques, des Juifs et des Grecs les ont fréquentées; vers les grandes foires de Belgrade, de Monastir et de Serrès, l'Autrichien est devenu le transitaire du continent, et quand le triomphe de l'Angleterre a rétabli la paix dans la Méditerranée, l'Autriche encore, fermant Venise et ouvrant Trieste, s'est assuré la plus belle part du trafic maritime; le Turc est devenu son principal fournisseur de matières premières, son meilleur client de produits ouvrés.

Dans la même bourrasque, l'Angleterre, récoltant les mêmes profits, s'est acquis les mêmes charges. Les équipées de la France à travers tout le continent et les croisières anglaises à travers toute la Méditerranée ont enlevé aux Marseillais leur royaume commercial des Échelles; comme ils avaient pris la place des Hollandais au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, les Provençaux doivent la céder aux Anglais maintenant. Les intérêts économiques conseillent donc à l'Angleterre de défendre, elle aussi, l'intégrité de l'empire turc, — et, plus encore, elle y est obligée par les leçons de l'expérience napoléonienne. Car les grands projets de Napoléon sur l'Égypte, sur la Mésopotamie et sur la Perse lui ont appris qu'en vérité, c'est le Turc qui tient les routes de l'invasion vers l'Inde, les passages les plus courts vers le golfe Persique et vers la mer Rouge que les Anglais considèrent désormais comme les vestibules de leur *estate* asiatique. L'Angleterre mesure la faute irréparable que, par haine de la France, elle a commise à Tchesmé; fermer aux Russes la Méditerranée levantine et garder aux Turcs la surveillance des Détroits, fermer à toute invasion

l'Asie antérieure et garder aux Turcs les isthmes, les fleuves et les golfes qui mènent à l'Inde devient le principal souci de Londres : cette défense et cette tutelle de l'empire ottoman que la France avait assumées au XVIIIe siècle, l'Angleterre les revendique, juste au moment où — nouvel effet de la Révolution — la France, rendue pourtant à ses anciens rois, hésite à continuer leur politique.

Car les semences révolutionnaires ont été portées jusqu'au Levant par les soldats de Napoléon ou par des trafiquants de l'Europe nouvelle. Elles ont trouvé chez les Serbes, chez les Grecs, chez les Turcs eux-mêmes un terrain préparé. L' « Idée » appelle Serbes et Grecs à l'indépendance; la « Réforme » essaie d'amener les Turcs à la civilisation. Durant quinze années (1815-1830), les révoltes, les guerres nationales et religieuses dévastent la Balkanie, ensanglantent les rues mêmes de Stamboul. Devant ce fléau, qui déroute leurs calculs, les puissances restent fort empêchées : les défenseurs du droit divin hésitent à reconnaître dans l'Infidèle l'instrument de la Providence, dans le Chrétien le suppôt de Satan. La seule Autriche réclame pour la Balkanie la même règle du silence et le même régime de la chiourme qu'elle impose aux Italiens et aux Allemands.

A ces demandes du Habsbourg, que le pieux et féal Hohenzollern approuve, l'Angleterre acquiescerait peut-être, en alléguant les efforts du Turc à se réformer, à couper ses vêtements, sa coiffure, ses mœurs et ses lois sur le patron de l'Europe. Mais le Bourbon très chrétien et le Romanof orthodoxe sont poussés, par leurs scrupules religieux, par l'opinion de leurs sujets ou par les combinaisons de leur diplomatie, à soutenir la cause du Grec et du Serbe. Leurs ministres les plus « ancien régime » entrevoient même le moyen de tourner la révolution balkanique au service du droit divin. Un plan bourbonien, remplaçant les rêves de Napoléon, offre de concilier toutes les ambitions des peuples et des rois dans le sacrifice du Turc : au Romanof, la Moldavie et la Valachie; au Habsbourg, la Serbie, la Bosnie et l'Herzégovine; au Grec, Constantinople, la Roumélie, la Macédoine et la Morée, avec la dynastie hollandaise; au Hohenzollern, la Hollande et la Saxe; au Saxon, la Prusse rhénane; au Bourbon, la Belgique et le Luxembourg; à l'Angleterre enfin, les Indes hollandaises;

au bout du compte, une Europe chrétienne et monarchique, où, tous les peuples adorant le même Dieu et servant chacun son roi légitime, chaque roi aurait son peuple à conduire suivant les décrets de la Sainte Trinité.

Entre ces offres franco-russes et les refus austro-prussiens, Londres hésite mais les sympathies de ses libéraux l'entraînent du côté de la chrétienne révolution : la flotte anglaise vient aider les amiraux russe et français à brûler devant Navarin les vaisseaux que le pacha d'Égypte envoyait au secours de son souverain; une armée française occupe la Morée ; une armée russe franchit le Danube et le Balkan (1829). Le Habsbourg doit se taire, et l'Anglais se rallier aux désirs de Paris et de Pétersbourg : le Serbe obtient deux coins d'autonomie, autour de Belgrade et dans le Monténégro; le Grec, un coin d'indépendance en Morée, sur l'extrême bord méridional de l'Épire et dans quelques rochers insulaires. Du moins, la pression combinée de Londres et de Pétersbourg réduit au minimum ces enclos concédés à l'Idée révolutionnaire et chrétienne, et, sitôt ces frères orthodoxes un peu délivrés, le Romanof se repent de l'abandon des errements austro-russes :

La Russie, écrit alors M. de Nesselrode, pouvait donner le dernier coup à la monarchie ottomane; mais cette monarchie, réduite à n'exister plus que sous la protection de la Russie, convenait mieux à ses intérêts politiques et commerciaux que toutes combinaisons qui l'auraient forcée soit à trop s'étendre par des conquêtes, soit à substituer à l'empire ottoman des États qui n'auraient pas tardé à rivaliser avec la Russie de puissance, de civilisation, d'industrie et de richesse.

Son « projet grec » d'autrefois, le Romanof voit les Grecs l'entreprendre, mais au service de leur Idée et non du Tsar. Tout pareillement, le Habsbourg voit les Serbes travailler à son « projet slavon », mais pour leur compte à eux, non plus pour le sien. L'intérêt commun des deux légataires serait trop évident, quand bien même la révolution de Paris (1830), les insurrections d'Italie et de Pologne (1830-1831) et le courtage toujours avisé du Hohenzollern ne viendraient pas encore leur rappeler la communauté de leurs devoirs monarchiques et de leurs dangers. La lutte contre la Révolution, contre les nationa-

lités, ses filles, redevient leur soin capital : puisque l'Italie et l'Allemagne donnent au Habsbourg de continuelles inquiétudes, c'est le Romanof qui se charge de maintenir l'ordre dans les Balkans; contre les jeunes peuples « qui ne tarderaient pas à rivaliser avec la Russie de puissance, de civilisation, d'industrie et de richesse », il est entendu que le Romanof décidera les Turcs « à n'exister plus que sous la protection de la Russie », mais qu'il n'abusera pas de cette protection pour « trop s'étendre par des conquêtes ». Effrayé, lui aussi, par la Révolution qui travaille jusqu'à son monde arabe, le Turc accepte que la flotte russe vienne protéger Stamboul (1832) et que le traité d'Unkiar Skelessi (1833) enregistre « le sincère désir [du Tsar] d'assurer la stabilité et l'entière indépendance de la Sublime Porte ». Par ce traité, le Romanof devient l'allié, le tuteur du Sultan, qui se déclare son portier des Dardanelles et du Bosphore.

Grande colère des Anglais, qui veulent mettre en branle le soldat français ou rompre l'entente austro-russe. Mais la France de 1830 est pour les peuples contre les rois, pour les nationalités contre les oppresseurs, et, si l'Autriche accepte les offres de garantie anglaise pour le libre commerce du Danube et de la mer Noire, elle ne veut rien payer en retour (1838). Une alarme bien plus vive jette l'Angleterre dans le syndicat austro-russe. La contagion révolutionnaire a gagné les routes de l'Inde. Le rêve napoléonien sur l'Égypte et sur la Mésopotamie semble à la veille de se réaliser : la France de 1830, rendue au culte des idées et des cendres napoléoniennes, accompagne de son aide, de ses conseils et de ses vœux l'Albanais de génie, Méhémet Ali, qui s'est intrônisé au pachalik, puis à la vice-royauté du Caire. Il a conquis un empire africain, deux provinces d'Arabie, la côte syrienne, les bordures et même les passes méridionales de l'Anatolie; ses armées se sont avancées jusqu'à Brousse. La crainte d'un jeune empire arabe, que l'aide française dresserait en place du vieil empire turc, affole les Anglais autant qu'elle point Autrichiens et Russes : Londres voit déjà la Méditerranée, lac franco-arabe, la mer Rouge et le Golfe sous le contrôle d'officiers et d'ingénieurs français. L'Angleterre s'allie au Romanof, au Habsbourg et au Hohenzollern, leur courtier ordinaire (juillet 1840),

pour « garantir l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman, sauvegarder les Détroits » et rejeter dans son Égypte le régénérateur de l'Islam levantin. Huit années durant (1840-1848), cette Quadruple Alliance maintient au Levant le *statu quo*, dont le Habsbourg a besoin pour la compression de son Italie et de son Allemagne, et dont le Romanof profite pour l'extension de son domaine asiatique, ses expéditions sur Khiva, sa conquête des Kirghiz et son entrée dans les confins chinois. Le Turc se reprend à l'espoir de vivre : il fait les plus vertueuses promesses de réforme et de sage conduite ; la charte de Gulhané (1831) annonce un empire régénéré où, sous la règle uniforme de la tolérance, toutes les religions et toutes les races pourront fraterniser ; par la vertu des doctrines libérales, la Révolution sera partout matée...

Un soubresaut de Paris suffit à jeter bas ce système : ce n'est plus au Levant, c'est à travers le continent entier que la Révolution prend sa revanche (1848) ; l'Italie et l'Allemagne se rebellent contre le Habsbourg et contre le Hohenzollern ; dans ses propres États, le Habsbourg est acculé à la ruine par ses Hongrois révoltés. Tout l'édifice de la Sainte Alliance croulant menace d'ensevelir l'un des deux légataires ; sur sa tombe, cinq ou six arbres de la liberté ombrageront des nations nouvelles, et le Turc, délivré de l'étau austro-russe, pourra chercher quelque ami plus désintéressé parmi ses nouveaux voisins ; son cousin de race, le Hongrois, lui sera fraternel peut-être et lui remplacera le Polonais d'autrefois... Mais le Romanof veille sur l'œuvre d'un siècle et demi, et le rideau de ce second acte se baisse sur l'entrée de Paskiévitch en Hongrie et sur ce mot galant du Romanof à son partenaire : « Sire, la Hongrie est aux pieds de Votre Majesté. »

*
* *

Le troisième acte (1848-1878) et le quatrième (1878-1898), plus proches de nous, sont encore présents à toutes les mémoires : il suffit d'en revoir les scènes principales.

Deux grandes scènes remplissent à vrai dire tout le troisième : la réconciliation de la France et de l'Angleterre contre le Romanof, l'apparition de Bismarck et ses coups de théâtre.

Au lendemain de 1848, croyant s'être à jamais acquis la reconnaissance du Habsbourg dont il mesure aussi la présente faiblesse, le Romanof croit le moment du partage venu. Il est sûr du Hohenzollern qui, d'ailleurs, est encore tout froissé des bousculades de son peuple. La France est occupée de ses révolutions et contre-révolutions (1848-1852). La seule Angleterre a toujours les yeux sur les routes terrestres et maritimes de l'Inde : « Prenez ces routes, dit Nicolas II à l'ambassadeur anglais; nous avons sur les bras un homme malade, gravement malade; ce serait un grand malheur s'il devait nous échapper avant que les dispositions nécessaires fussent prises » (9 janvier 1853).

Cette maladie inquiète d'autant plus le Romanof que, par instants, elle paraît céder au traitement des réformes et qu'après dix ou douze années de *Tanzimat* (1840-1852), quelques forces semblent revenir au patient : pour le remettre en sa crise mortelle de 1830, le Romanof est obligé de rouvrir les anciennes plaies, de provoquer la rébellion monténégrine, les querelles religieuses aux Lieux Saints. Une attente plus longue peut assurer des lustres, des siècles, une éternité de survie à ce régénéré, et l'Anglais trouvera alors sur les routes de l'Inde, comme le Romanof sur les détroits de la Méditerranée, un contrôleur exigeant, pointilleux, tyrannique. Que l'Angleterre se charge donc de l'Égypte et de la Crète, que le Romanof prenne la Moldavie, la Valachie, la Serbie et la Bulgarie, et que tous deux, ayant réglé au mieux de leurs intérêts la question des Détroits, offrent au Habsbourg une opération semblable en Bosnie, en Albanie, en Macédoine.

L'Angleterre hésite. Le Romanof veut brusquer le dénouement. Son ministre de la marine réunit sa flotte de la mer Noire, puis, ambassadeur extraordinaire, va réclamer du Turc une alliance permanente à condition qu'il reconnaisse le Tsar comme protecteur légal de ses sujets orthodoxes. Cet ultimatum repoussé, une armée russe arrive sur le Danube. Comme la France fait mine de protester, on annonce qu'une armée austro-prussienne va paraître sur le Rhin. Mais l'ingratitude autrichienne et la soudaine réconciliation de Londres avec Paris déroutent les prévisions du Romanof. C'est à ses dépens, sur son territoire que la guerre se fait; c'est sa flotte

qui est ruinée, son port de Sébastopol, pris, tandis que, médiateur hostile, le Habsbourg l'abandonne.

Pour vingt ans (1856-1876), le Romanof, au sortir de cette épreuve, semble guéri de sa hâte, de son goût des solutions radicales et de l'intervention militaire. Il a chez lui quelques soucis domestiques : la Révolution l'atteint à son tour; il doit, une fois encore, écraser sa Pologne (1860), puis affranchir ses paysans et corriger un peu sa bureaucratie. Il a, surtout, des besognes sur d'autres frontières : le Caucase, le Turkestan, les Khanats (1860-1874) tombent sous sa loi; il entame la Chine par les tributaires du couchant, tandis qu'à l'Extrême Levant il lui extorque le fleuve Amour et le rivage de Vladivostock. En Europe, il « se recueille », mettant désormais sa confiance dans le Hohenzollern.

Les mêmes crimes contre la Pologne font du Hohenzollern et du Romanof deux inséparables complices; les mêmes desseins sur le Habsbourg en font deux collaborateurs quotidiens. Chasser le Habsbourg de l'Allemagne, le couper du Rhin, le tourner, bon gré mal gré, vers le Danube, bref, — l'œuvre de Metternich effacée, — le ramener aux projets de Joseph II : l'intérêt de Berlin et de Pétersbourg est le même et il se trouve un homme de génie, un Méhémet Ali prussien, Bismarck, pour réussir en Allemagne ce que Méhémet Ali vient d'échouer au Levant. Par les intrigues ou les victoires bismarckiennes (1860-1866), le Habsbourg est rejeté vers le syndicat austro-russe, vers les aventures et les partages balkaniques, et, comme pour aider à cette manœuvre, comme pour détruire de leurs propres mains le *statu quo*, dont ils étaient allés chercher l'assurance à Sébastopol, voici que les Français se chargent de ramener le Habsbourg du Pô sur le Danube, de lui prendre Milan, puis Vérone, puis Venise, de lui rendre le désir de Belgrade, d'Uskub, de Salonique.

Sous la poussée de Bismarck et de Napoléon III, le Habsbourg revient donc aux aventures balkaniques; le syndicat austro-russe se renoue pour l'exploitation des difficultés ottomanes. Les « réformes », annoncées depuis 1828, promulguées depuis 1840, enregistrées par l'Europe en 1856, mises à exécution depuis 1860, échouent par l'indolence ou la mauvaise foi du Turc, mais aussi par la perpétuelle intrusion de ses

amis et ennemis. La France de Napoléon III, défenderesse de l'intégrité ottomane, garde néanmoins et publiquement proclame son amour des nationalités : elle affranchit le Valaque, encourage le Crétois, aide le Syrien. L'Angleterre, elle aussi, mais dans une proportion inverse, veut offrir aux peuples quelque latitude d'affranchissement, ou quelque apparence de liberté, mais conserver au Sultan et à l'Islam toute leur force d'obstacle sur les routes de l'Inde.

Dix ans, le Turc, tiraillé entre des conseils contradictoires, court en promesses d'un extrême à l'autre, mais en actes revient toujours à ses habituels procédés de répression violente et de massacre, ou de compression et d'exploitation sans merci. C'est d'un nouveau profit pour le Romanof, qui peut invoquer à son tour la cause de l'humanité, exciter le Crétois, tendre la main à ses frères bulgares, revendiquer pour tous les chrétiens le simple droit à la vie, au libre exercice de la religion, à la langue des aïeux. Sous ce couvert, le panslavisme, annexant déjà les Bulgares, pousse vers Stamboul sa pointe la plus aiguë. Par une semblable manœuvre, le Russe voudrait en Asie Mineure se concilier l'Arménien, dont le christianisme, plus voisin de Byzance que de Rome, peut offrir un moyen de prise. Ici, le Romanof échoue. L'Arménien fréquente les écoles de Paris ; il gagne sa vie à colporter au Levant, jusqu'aux bazars de la Perse, jusqu'aux abords de la Chine et de l'Inde, les ballots de cotonnade que l'Anglais vient lui vendre dans les Échelles ; une double prédication, française et américaine, essaie de le gagner au catholicisme romain ou au protestantisme anglican : au-devant de l'Anatolie turque, Paris et Londres dressent ainsi un défenseur qui, jusqu'à nos jours, repousse les attaques et les séductions du Romanof. En Balkanie, Paris voudrait exécuter un pareil ouvrage, détourner vers le catholicisme le Bulgare que la propagande russe appelle à la révolte contre le patriarcat grec. Ici, Paris échoue : le Bulgare n'a d'oreilles que pour les grands frères slaves et, s'il se jette dans le schisme, s'il brave les foudres du Patriarche, ce n'est que pour accepter la bénédiction et la liturgie d'un Exarque de sa race et de sa langue, non le latin et les bulles d'un envoyé de Rome (1866-1870).

Durant dix années (1860-1870), cette lutte des puissances

a pour premier effet de remettre toujours en question les droits du Turc et ses devoirs, de légitimer l'intrusion des tiers et des quarts en ses affaires intérieures, et, pour le sauver, de le livrer au diagnostic, puis au traitement des médecins les plus désireux de sa perte. Le syndicat austro-russe trouve une formule, qui a toute l'apparence d'une vérité expérimentale et doit avoir toutes les conséquences d'une charité bien ordonnée : « Autonomie ou anatomie », va répétant le prince Gortschakof; puisque le Turc depuis quatre cents ans s'est toujours montré incapable de gouverner ses sujets chrétiens et autres, il doit remettre ce gouvernement soit aux sujets eux-mêmes, soit à des mains plus habiles; autonomie des chrétiens et des peuples non turcs, ou anatomie, dissection de l'empire; dans les deux cas, mainmise des voisins, mainmise indirecte sur les autonomies bientôt rebelles, mais impuissantes, ou mainmise directe sur le cadavre à partager.

Le remède moins brutal, que Paris opposait à ce traitement austro-russe, aurait à la longue donné peut-être quelques résultats : une bureaucratie disciplinée et contrôlée à la mode napoléonienne, un absolutisme central, mais pourvu de régulateurs et de conseils, un budget mieux équilibré, une justice moins vénale, une armée mieux soldée, des fonctionnaires moins prévaricateurs, bref un redressement à la française plutôt qu'un changement du système turc, — comme Paris fait tous ses efforts et comme Londres joint ses instances pour obtenir du Sultan l'application de ces méthodes conservatrices, Bismarck rentre en scène et le « système patriotique allemand » une fois de plus travaille pour le Romanof, le délivre de l'œuvre française à Stamboul et des rêves napoléoniens à Varsovie; car un instant le souvenir de la Pologne est venu hanter le neveu de Napoléon Ier; un instant (1863) le Turc a pu opérer la résurrection du royaume chevaleresque.

Bismarck (1870) exécute sur la France la même besogne que sur l'Autriche : à la conférence de Londres (1871), le Romanof prend sa revanche du traité de Paris et recouvre son domaine de la mer Noire, son espérance des Détroits. Aussitôt son influence domine à Stamboul; le Sultan ne jure plus que sur les paroles de son ambassadeur; son Bulgare reçoit l'autonomie religieuse. Le « système patriotique allemand » trouve

ensuite sa forme parfaite dans l'alliance des Trois Empereurs (1872). Bismarck noue cette alliance, guidé par son « cauchemar des coalitions ». A son profit, il tournerait volontiers les trois amis contre le Français qui se relève (1875); mais le refus du Romanof s'ajoute aux résistances de l'Angleterre. A défaut d'un nouveau gain, d'une Champagne ou d'une Franche-Comté ajoutée à l'Alsace-Lorraine, il se résigne à une consolidation de ses premiers bénéfices : le Habsbourg et le Romanof acceptent de lui laisser l'hégémonie de l'Allemagne et de l'Occident pourvu qu'il leur abandonne la Balkanie qui ne vaut pas, à ses yeux, les os d'un grenadier poméranien.

Bismarck se charge d'amener à ce syndicat austro-russe le Hongrois, son homme de confiance, son complice dans l'empire du Habsbourg : c'est un Hongrois, Andrassy, qui, par la note de décembre 1875, rouvre la période d'hostilités diplomatiques contre le Turc; après le *memorandum* de Berlin rédigé par les trois chanceliers, ce même Hongrois met la signature autrichienne au bas des accords de Reichstadt (juillet 1876), qui, pour la quatrième ou la cinquième fois, tirent un « cordon » austro-russe à travers la Balkanie. Depuis Joseph II, le domaine du Turc ayant changé, la direction de ce cordon doit changer aussi : les deux Serbes de Cettigné et de Belgrade, le Grec d'Athènes et le Valaque de Bucharest sont arrivés à la liberté; restent le Bulgare de la mer Noire et le Serbe-Bosniaque de l'Adriatique; le Romanof prendra l'un; le Habsbourg recevra l'autre; quant au Turc lui-même, à ses provinces propres ou à ses annexes musulmanes, Albanie, Macédoine, Roumélie, on avisera...

Le Romanof est chargé de l'exécution. Le Habsbourg veillera seulement à ce que ni les menaces de Londres ni les criailleries de l'Occident ne le gênent. Malgré l'héroïsme turc, le Danube et le Balkan sont franchis : le Russe vient jusqu'à Stamboul imposer sa paix de San Stéfano (1878). Mais l'opération a coûté plus de sang, plus de temps et plus d'argent que n'avait calculé l'opérateur; il veut en tirer un plus gros bénéfice qu'il ne l'avait stipulé avec le Habsbourg, et ce n'est pas une Bulgarie seulement, qu'il exige du Turc, c'est une Grande Bulgarie, étendue de la mer Noire au Pinde, du Danube à Salonique, dépassant — de beaucoup — le cordon

Carpathes-Chalcidique, que le Habsbourg considère toujours comme la limite extrême de ses renoncements. Aussi la brouille éclate dans le syndicat, et l'Angleterre, mobilisée déjà pour une guerre navale et pour la défense du Bosphore, l'Angleterre attise les colères austro-hongroises.

Une fois encore l'honnête courtier de Berlin croit rétablir l'entente : au Congrès de Berlin, Bismarck pense mettre les disputeurs d'accord en les faisant tous bénéficiaires ou complices du partage. Son système patriotique allemand, sa tyrannie prussienne sur l'Allemagne sera mieux assurée par les besognes que le partage va tailler à chacun des participants : tourné vers la Tunisie et vers les expéditions coloniales, la France songera moins aux Vosges; engagé dans les monts de Bosnie et d'Herzégovine, le Habsbourg oubliera les plaines de Souabe et du Rhin, renouvellera peut-être à Berlin son ancienne offre du cordon Baltique-Adriatique et, — qui sait? — après Hambourg, abandonnera Trieste au Hohenzollern; occupé en Bulgarie et en Arménie, le Romanof sera moins attentif aux avances du Français comme aux revendications de ses panslavistes sur les provinces et royaumes slaves que tyrannise l'Allemagne; redevenue puissance levantine et proche voisine de l'Égypte par l'annexion de Chypre, l'Angleterre peut-être aura la tentation quelque jour de mieux assurer encore ses passages vers l'Inde, et ce jour-là, qui sait encore si les bouches du Nil ne vaudront pas à l'Allemagne les bouches du Rhin, si la Hollande et ses colonies, rentrées dans la « patrie allemande », ne seront pas le paiement d'une Égypte anglaise? Hallali! hallali!... le rideau de ce troisième acte tombe sur la curée.

L'arrivée en scène de Bismarck (1862) avait partagé le troisième acte en deux moitiés presque égales (1848-1862; 1862-1878); la disparition de Bismarck (1899) coupe aussi le quatrième acte (1878-1898) en deux parts, mais fort inégales celles-là.

De 1878 à 1890, Bismarck recueille du Congrès de Berlin un salaire tout différent de celui qu'il avait escompté. Son courtage n'a pas satisfait les Russes; ils l'accusent de les avoir sacrifiés au Habsbourg et au système patriotique; ils se retirent

de l'alliance des Trois Empereurs et Bismarck en est réduit à les remplacer par le Savoyard, qui ne lui apporte qu'une force médiocre, mais qui lui donne un moyen commode de tenir toujours le Habsbourg à sa dévotion et la France en inquiétude : pour vingt ans (1878-1899), la Tunisie francisée brouille les Latins et jette l'Italie au service du Hohenzollern. Du côté anglais, même bénéfice : revenant à l'opération qu'en 1852 Nicolas Ier lui suggérait et que sa farouche vertu refusait alors, Londres, après avoir occupé Chypre au lieu de la Crète, y joint l'Égypte (1882) et se brouille pour vingt ans aussi (1882-1902) avec la France.

De l'Occident, l'Allemagne de Bismarck n'a donc plus de coalition à redouter. Mais les affaires levantines et méditerranéennes rapprochent peu à peu le Romanof et le Français dans une commune haine, moins de Berlin que de Londres. Au Levant, le Romanof se dit trahi par son Bulgare qui a la prétention de vivre à sa guise, selon ses intérêts nationaux, et le Habsbourg intervient pour aigrir les rapports du bienfaiteur et du protégé : dans cette Balkanie russe, Vienne a même le front d'installer un Cobourg de ses amis (1887). Au Levant aussi, le Français se dit dupé par l'Angleterre, dont il n'a pas voulu partager les risques d'établissement en Égypte. Dans tout le monde asiatique, l'expansion russe et l'aventure française rencontrent l'obstacle ou le veto britanniques.

Bismarck se réjouit d'abord de ces rivalités qui lui donnent une prise commode sur la diplomatie de Londres et lui permettent de faire à ses coloniaux la part d'Afrique dont ils disent avoir besoin (1884). Mais peu à peu l'union franco-russe devient plus étroite; tournée directement contre Londres, elle peut menacer pourtant la sécurité du Hohenzollern. Bismarck aurait un moyen de la neutraliser, si son Empereur lui permettait encore l'une de ces brusques volte-face qui, des bras du Habsbourg, le rejetteraient aux bras du Romanof. Il se trouve que Bismarck n'est plus le maître; son jeune Empereur a rapporté, d'un premier voyage au Levant (1889), la notion d'une politique, dont les gains sonnants iraient au Hohenzollern, dont les frais seraient déboursés par l'Angleterre et les chrétientés indigènes, dont le Romanof, le Français, le Habsbourg et l'Italien seraient les collaborateurs.

Le renvoi de Bismarck (mars 1890) marque l'avènement de cette politique. Le maintien du Turc à tout prix, tel qu'il est, avec ses abus et ses tares, en est l'article fondamental : le sacrifice des chrétientés au régime hamidien en est la conséquence que, d'avance, Guillaume II et ses associés acceptent. Dans le sang des Arméniens, des Macédoniens et des Crétois, Guillaume II ramassera des commandes pour ses industriels, des salaires pour ses ingénieurs et ses officiers. A son protégé Abd-ul-Hamid, il amènera quatre autres dévouements : les deux dévouements de sa Triplice d'abord, et les deux dévouements encore de la Duplice qui semble, à peine signée (1891), n'avoir qu'une raison de durée : le grand projet franco-russe contre l'Angleterre.

Enlever l'Égypte aux Anglais; enlever l'Inde aux Anglais : il est à Paris et à Pétersbourg des hommes d'État qui, d'un trait de plume, exécutent cette double délivrance. De Paris surtout, on voit déjà l'Égypte restituée à notre influence, sitôt qu'elle sera rendue à son maître légitime; comme ce maître légal est le Turc et comme il faut le décider à la revendication de ses droits, il n'est flatterie que Paris ne consente aux manies et aux crimes hamidiens (1892-1896). Toutes les puissances continentales sont ainsi groupées pour la défense de l'intégrité ottomane et pour le bénéfice du roi de Prusse.

La seule Angleterre, directement menacée, reste l'avouée des nationalités, la conseillère de révolutions ou de révoltes. Les atrocités du régime hamidien ne lui rendent la prédication que trop facile. L'Arménie, la Crète et la Macédoine lui fournissent de scandaleux arguments et, comme il se dégage de cette cuisine diplomatique une odeur de meurtre et de finance, qui soulève la conscience et la sensibilité de l'Occident, comme les peuples de France et d'Italie ressentent quelque honte à prêter leur concours ou leur silence à cet égorgement de nationalités, Londres apprête à son tour l'instrument gordien; elle offre une réconciliation européenne (novembre 1895) dans un partage intégral de l'empire turc à toutes les nationalités et à toutes les puissances; sphères d'influence ou provinces effectives, chacune recevra sa part, après qu'on l'aura débattue sur la table de quelque Congrès.

Il faut voir avec quelle soudaineté cette proposition anglaise

rétablit l'entente austro-russe et comme le Romanof et le Habsbourg sont aussitôt d'accord pour écarter de leur Turquie toutes autres convoitises : dès le mois d'août 1896, ils sont revenus à leur « cordon », qu'en avril 1897 ils rectifient un peu, qu'en 1902 ils renforcent, qu'en 1906, ils renforcent encore et qui, rendant au Russe son Bulgare, livrent le Serbe au Habsbourg, le Turc et le Grec restant indécis, mais devant aussi rester immuables. Alors, durant douze années (1896-1908), ce qu'est cette réconciliation austro-russe, comment les difficultés intérieures du Habsbourg et les entreprises chinoises du Romanof la rendent plus solide et comment le Hohenzollern la soutient de sa guerre turco-grecque (1897), je l'ai dit trop souvent à mes lecteurs, pour qu'il soit besoin d'un long rappel.

Réconciliées après vingt ans de brouille, les trois puissances occidentales, France, Italie, Angleterre, voudraient, puisqu'il faut maintenir le Turc, lui imposer du moins le respect de la vie humaine. En Crète (1898) d'abord, puis en Macédoine (1900-1907), elles se coalisent pour réformer un régime trop contraire au bonheur, à l'existence même, non des peuples, mais des êtres. Elles proposent une méthode rationnelle et patiente qui ne saurait léser ni les intérêts véritables, ni les prérogatives légitimes du Turc ou de tout autre. Leurs requêtes sont si évidemment marquées au coin de l'honnêteté et de la raison que, si le Hohenzollern peut leur opposer son refus de sabreur, le Habsbourg et le Romanof doivent simuler d'y souscrire; mais, installés en Macédoine, leurs « agents civils » rendent inutiles les efforts de l'Occident et patiemment entretiennent l'infernale bouilloire pour l'explosion musulmane ou chrétienne qui légitimera l'entrée en armes des voisins.

Les voisins, il est vrai, ne sont plus deux seulement : sur terre, le Habsbourg est, seul, mitoyen du Turc en Europe; le Romanof ne peut plus atteindre l'héritage qu'à travers le Valaque et le Bulgare ou, mieux, à travers la mer Noire; mais à travers l'Adriatique, l'Italien réclame le même voisinage. Voici donc revenus les jours napoléoniens : depuis 1896, le roi d'Italie a pris femme sur la rive balkanique, dans le monde slave, dans la clientèle russe; depuis 1901, il est entré dans la familiarité du Romanof, tout en restant dans l'alliance du Habsbourg. Il a sûrement exposé à l'un et à l'autre les droits

que son ambition lui octroie sur l'Albanie comme sur la Tripolitaine. Il est probable que, dès 1902, dans la rectification du « cordon » austro-russe, on a prévu un « cordon » austro-italien et qu'en 1907 on a confirmé ce partage à trois.

Pendant cinq années (1902-1907) les préparatifs, puis les revers et les liquidations du Romanof en Mandchourie, les querelles du Habsbourg avec ses Hongrois laissent ces « cordons » dans l'ombre. Mais brusquement M. d'Aerenthal tire le sien en janvier 1908, par ce chemin de fer du sandjak qui doit unir Vienne à Salonique; après une feinte de colère et de brouille, ni le Romanof ni l'Italien ne rompent avec le Habsbourg. L'Occident laisse faire. Seul, le Turc sourcille et comme le Romanof reçoit à Reval la visite de l'Anglais (juin 1908), ami déjà du Habsbourg, comme cette réconciliation anglo-russe semble le dernier sceau de la coalition maquignonnée à ses dépens, le Turc ne cherche plus de salut qu'en lui-même : d'un vaillant sursaut, il secoue sa lèpre de barbarie et toute son armure démodée. Alors, contre ce misérable sans armes, le Habsbourg excite le Bulgare, afin de pouvoir lui-même opérer l'annexion de la Bosnie. Plaintes du Turc. Colère de l'Anglais, qui maintenant voit dans le Sultan constitutionnel le représentant de toutes les vertus parlementaires et le défenseur de tous les intérêts britanniques. Grondements du Romanof, qui ne veut ni qu'on lui prenne « son » Bulgare, ni qu'on annexe quelque chose si lui-même n'annexe rien. Cris de l'Italien qui partage sur les annexions le sentiment du Romanof... Et le rideau du quatrième acte est tombé sur cette dispute, où, seuls, gardaient le silence le Hohenzollern, trop occupé des critiques de son peuple, et la France, hypnotisée par ses coloniaux et par leurs appels marocains...

Au début du cinquième acte, le Romanof reprend son Bulgare, le Habsbourg ligotte son Serbe, l'Anglais et le Hohenzollern semblent se rapprocher et la France et le Hohenzollern se réconcilier sur le dos d'un autre Sultan. — et l'on voudrait que le Turc, satisfait, ne regardât pas plus loin que les offres généreuses de Pétersbourg et de Vienne?

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER

		Pages.
***	Conseils à Murat (1803)	5
LÉONCE ABEILLE	Discipline et Silence	18
CLAUDE FARRÈRE	Pour Vaincre (3e *partie*)	29
RICHARD WAGNER	Lettres à Otto Wesendonk. — II	61
MARCEL LABORDÈRE	Finances brésiliennes	89
CLARA VIEBIG	Pécheresse (4e *partie*)	123
Dr GEORGES DUMAS	Le Diable en Thiérache	171
LOUIS AUBERT	L'Accord américain-japonais	199

LIVRAISON DU 15 JANVIER

Cte VICTOR DURUY	L'Armée austro-hongroise	225
RICHARD WAGNER	Lettres à Otto Wesendonk. — III	242
CLAUDE FARRÈRE	Pour Vaincre (4e *partie*)	259
MARCEL MIELVAQUE	Crise agraire. — I	293
GUSTAVE SIMON	Les Origines des « Misérables »	317
Dr ARMAND BEAUVY	Tuberculose et Vie urbaine	349
CLARA VIEBIG	Pécheresse (*fin*)	370
COMTE DE SOUVIGNY	Pour Défendre Monaco	415
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Indépendance serbe	436

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

		Pages.
MATHILDE SERAO	Vive la Vie! (*1re partie*)	449
ALFRED CROISET	Gaston Boissier	502
JUDITH GAUTIER	Le Collier des Jours; Troisième Rang. — I	517
L. BLARINGHEM	Le Perfectionnement des Plantes	542
CLAUDE FARRÈRE	Pour Vaincre (*fin*)	565
MARCEL MIELVAQUE	Crise agraire. — II	598
ANDRÉ MAUREL	Aux Musées du Vatican	625
ALEXANDRE MORET	La Passion d'Osiris	645
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Le Procès d'Agram	661

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

ANATOLE FRANCE	La Chemise (*1re partie*)	673
JUDITH GAUTIER	Le Collier des Jours; Troisième Rang. — II	702
Gal C. DE GRANDPREY	Boulets humains	717
MATHILDE SERAO	Vive la Vie! (*2e partie*)	743
MAURICE MURET	Les Drames d'Ernest de Wildenbruch	788
MARCEL LABORDÈRE	L'Affaire de l'Ouenza	801
FERNAND GREGH	Carnaval	821
FERNAND CAUSSY	Les Débuts de M. de Calonne	837
CH. DE CALONNE	Soucis d'Intendant. — I	847
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Cinquième Acte	867

16e Année. N° 4. 15 Février 1909.

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
MAR 5 1909

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Anatole France . . .	*La Chemise* [1 A] (1re partie).	673
Judith Gautier . . .	*Le Collier des Jours. Troisième Rang* [1 B]. — II.	702
Gal C. de Grandprey.	*Boulets humains.*	717
Mathilde Serao . . .	*Vive la Vie!* [1 A] (2e partie)	743
Maurice Muret . . .	*Les Drames d'E. de Wildenbruch*	788
Marcel Labordère. .	*L'Affaire de l'Ouenza*	801
Fernand Gregh . . .	*Carnaval* [1 C]	821
Fernand Caussy . . .	*Les Débuts de M. de Calonne*	837
Ch. de Calonne . . .	*Soucis d'Intendant.* — I	847
Victor Bérard. . . .	*Questions extérieures.* — *Cinquième Acte* . .	867

1. *Published February fifteenth, nineteen hundred and nine. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* (A) Calmann-Lévy — (B) Judith Gautier — (C) Fernand Gregh.

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1909

PRÉLUDE FÉERIQUE,

par **Fernand Gregh**.

Ce *Prélude féerique* fut composé par le poète de la *Maison de l'Enfance* pour une *Belle au Bois Dormant* qu'il devait écrire avec M. Georges Cain, celle-là même que son collaborateur reprit plus tard avec M. Jean Richepin et qui fut jouée, l'an dernier, au théâtre Sarah-Bernhardt. Nos lecteurs ont eu la primeur de ce délicieux prélude : ils en ont aimé l'aisance, la grâce, le pittoresque et l'harmonie. Nul doute que ces vers n'eussent été goûtés, à la représentation, par les délicats et les lettrés : ils le seront, certainement, à la lecture; ils peuvent être lus, comme ils le méritent, lentement, dans le détail, avec des pauses aux bons endroits, c'est-à-dire à chaque page.

CORRESPONDANCE ENTRE A. DE TOCQUEVILLE ET A. DE GOBINEAU,

publiée par **L. Schemann**.

Les deux noms accolés disent l'intérêt de ces lettres, qui vont de 1843 à 1859. A la vérité, ce sont les lettres de Tocqueville, presque seul, qui font la matière de cet ouvrage; mais les « Gobinistes » trouveront à chaque page de quoi mieux connaître et plus minutieusement admirer leur prophète. Tocqueville et Gobineau avaient été collaborateurs; leur amitié était restée intime et il n'est pas discutable que la pensée de l'un influença toujours celle de l'autre; mais les Gobinistes devraient ne pas oublier que, si les deux amis entrèrent ensemble au ministère des Affaires étrangères, Tocqueville était le ministre et Gobineau le chef de cabinet.

LE FRUIT DÉFENDU,

par **Henry Vignemal**.

L'action de ce roman passionné, toujours poignant, se déroule en Italie. L'auteur connaît admirablement les décors et les êtres de là-bas, et ce livre, écrit en un français pur et imagé, pourrait être l'œuvre d'un Italien, traduite dans notre langue par un véritable écrivain. L'histoire tient en peu de mots : un homme aime la femme de son frère et en est aimé : la situation, sinon l'intrigue, fait penser à Francesca de Rimini. M. Henry Vignemal, sur le vieux thème, a écrit une variation vigoureuse et originale.

LA COMTESSE DE VALON,

par **Gustave Clément-Simon**.

Ce livre « destiné aux parents et aux amis » est parfois une apologie un peu admirative. Mais le personnage est curieux et les événements sont trop prochés de nous pour que le lecteur ne prenne pas un intérêt passionné à cette biographie d'une contemporaine qui vécut presque aussi souvent en Allemagne qu'en France et connut les cruelles heures de l'invasion.

LA FOLLE HISTOIRE DE FRIDOLINE,

par **Guy Chantepleure**.

Ce nouveau roman de Guy Chantepleure est l'un des plus aimables qui soient. Le sujet même est fort peu de chose; mais, en lisant ces pages, on pense aux charmantes scènes du *Jeu de l'Amour et du Hasard*. Et ce n'est point, sans doute, pour déplaire à l'auteur, qui, du reste, a évoqué lui-même la pièce de Marivaux. Ceux qui aiment à se perdre en rêve dans les petits sentiers de l'amour feront leurs délices de ce livre, d'autant plus que ces petits sentiers-là ne s'écartent jamais bien loin de la grande route.

L'ART RELIGIEUX DE LA FIN DU MOYEN AGE EN FRANCE,

par **Émile Mâle**.

L'Art religieux du XIIIe siècle en France par le même auteur est un livre classique : jamais le système iconographique du moyen âge n'avait été aussi rigoureusement exposé. M. Mâle, dans ce nouveau volume, démontre que l'art de la fin du moyen âge ne renonce pas plus que celui du XIIIe siècle à instruire. Le caractère réaliste, que prend l'art de ce temps, s'explique par le renouvellement que valurent à l'ancienne iconographie religieuse les représentations des Mystères, — idée neuve et que développe M. Mâle avec une grande ingéniosité. La science de M. Mâle impose; mais elle sait nous toucher aussi, tant elle est claire, intelligente, tant elle se nuance de goût et d'émotion.

LE CADET,

par **C. Nisson**.

Un beau sujet, mais difficile à traiter : il y fallait des dons remarquables, et le héros du livre aurait pu devenir aisément ennuyeux, à force d'être grand. Jamais, peut-être, ce mot de héros ne fut mieux de mise pour désigner le principal personnage d'un roman : il faut de l'héroïsme pour sacrifier toute sa vie personnelle à des devoirs peut-être imaginaires et conventionnels. Le personnage reste humain cependant : il se sacrifie, mais il souffre, il regrette; sa vie est une suite de luttes intimes et de déchirements. Et M. C. Nisson, dont l'Académie française avait couronné le premier livre, *l'Autre route*, a écrit là une œuvre émouvante et forte.

JOURNAL DE ROUTE (1803-1832) DU CAPITAINE ROBINAUX LETTRES A SON FRÈRE (1804-1815) DU COMMANDANT COUDREUX

Les spécialistes de l'histoire napoléonienne trouveront à glaner dans ces deux volumes dont le grand mérite est une simplicité et une franchise continues. M. Gustave Schlumberger les publie dans sa galerie des *Soldats de Napoléon* avec notes et commentaires.

PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME. PARIS

A. DE LUZE & FILS
88, Quai des Chartrons, 88
BORDEAUX

VINS
et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DUSSUEIL fils, 44, rue de la Bourse.

A ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 131, avenue des Arts.

A BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

VIN DE G. SÉGUIN
TONIQUE. RECONSTITUANT. FEBRIFUGE.
Phcie SEGUIN 165 R. St HONORE PARIS

LES CAPSULES D'APIOL DES Drs JORET & HOMOLLE
PRÉVIENNENT LES MALAISES PÉRIODIQUES des DAMES & des JEUNES FILLES
Le Flacon : 4f50 franco. - Phie SEGUIN, 165, R. St-Honoré, Paris

EAU DE LECHELLE
Arrête les PERTES, CRACHEMENTS de SANG, HÉMORRHAGIES INTESTINALES, DYSSENTERIES, etc. — Flacon 5 fr. Franco.
PARIS - Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré.

PRINCIA SAVON ✻ PARFUM ✻ EAU de TOILETTE ✻ POUDRE de RI
VIOLET, Parfumeur
29, Boulevard des Italiens, 29, PARIS.

TABLEAUX MODERNES AQUARELLES - PASTELS - DESSINS LITHOGRAPHIES

Par Boudin, Carrière (Eug.), Cézanne, Daumier, Delacroix (E.), Detaille (Ed.), Fantin-Latour, Gauguin, Guerm, Guillaumin, Helleu, Jourdain, Lebasque, Lebourg, Matisse, Redon, Rixens, Rousseau, Roybet, Sisley, de Toulouse-Lautrec, Vuillard, Willette, etc.

ŒUVRES IMPORTANTES de Claude Monet, Monticelli, Signac, Thaulow, Ziem.

" Fête Joyeuse ", par Gaston Latouche, bronze.

Vente HOTEL DROUOT, Salle N° 1, le Samedi 27 Février 1909 à 2 heures

Me F. LAIR-DUBREUIL, commissaire-priseur, rue Favart, 6. — M. DRUET, expert, rue Royale, 20
Chez lesquels se distribue le catalogue.

EXPOSITION PUBLIQUE le Vendredi 26 Février 1909, de 2 heures à 6 heures.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

Tableaux. — Objets de vitrine. — Armes. — Objets variés. — Sculptures. Bronzes. — Meubles. — Étoffes. — Tapisseries.

Appartenant à M. X...

Vente HOTEL DROUOT, Salle N° 11, les Vendredi 19 et Samedi 20 Février 1909, à 2 heures

Commissaire-priseur : Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart. — Experts : MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges ; M. PAULME, 10, rue Chauchat, et M. B. LASQUIN fils, 12, rue Laffitte, *chez lesquels se distribue le catalogue.*

EXPOSITION PUBLIQUE le Jeudi 18 Février 1909, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 150.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 31 Décembre 1908

ACTIF :		PASSIF :	
Caisse et Banque	101.846.762 71	Capital	150.000.000 »
Portefeuille	637.204.321 65	Réserves	20.568.162 85
Reports	64.708.023 25	Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	571.733.838 02
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	69.803.839 70	Comptes Courants créditeurs	343.248.119 32
Comptes courants débiteurs	115.881.462 86	Bons à Échéance fixe	60.355.799 95
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	8.251.081 93	Acceptations	126.020.168 21
Participations financières	9.623.095 50	Comptes d'Ordre et Divers	59.013.653 31
Avances garanties	121.806.435 23		
Comptes débiteurs par Acceptations	128.981.118 66		
Agences hors d'Europe	16.377.955 16		
Comptes d'Ordre et Divers	40 614.101 01		
Immeubles	15.841.544 »		
Fr.	1.330.939.741 66	Fr.	1.330.939.741 66

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser
AU SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

BANQUE CANTONALE DE BERNE
(Suisse)

BANQUE D'ÉTAT
CAPITAL : FRANCS, **20 millions** ENTIÈREMENT VERSÉS.

L'État de Berne garantit tous les engagements de la Banque.

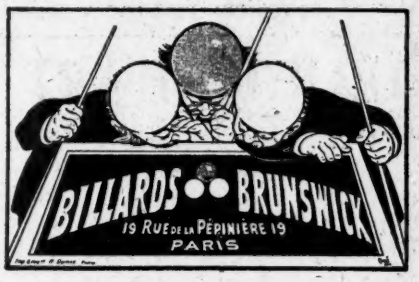
Garde et gérance de titres, en dossiers simples ou conjoints; achat et vente de toutes valeurs aux Bourses, suisses et étrangères; comptes courants productifs d'intérêts, nets de commission.

Les valeurs déposées par des étrangers résidant hors de Suisse sont exemptes de tout impôt suisse.

Pour tous renseignements s'adresser à la Banque.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS



CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANEE

La Compagnie a mis en marche, depuis le 4 novembre, les trains extra-rapides de nuit, nos 17 et 18, desservant la Côte d'Azur.

Ces trains auront lieu :

A l'aller : du 7 décembre au 30 avril, tous les jours, sauf le jeudi;
du 1er mai au 15 mai, les lundis, mercredis et samedis;
du 16 mai au 26 mai, les mercredis et samedis.

Au retour : du 5 décembre au 30 avril, tous les jours, sauf le jeudi;
du 1er mai au 15 mai, les lundis, vendredis et dimanches;
du 16 mai au 29 mai, les lundis et vendredis.

Trajet de Paris à Nice en 15 heures

Ces trains sont composés de grandes voitures de 1re classe à boggies, de lits-salon, d'un salon à deux lits complets, d'un sleeping-car et d'un wagon-restaurant.

Nombre de places limité.

On peut retenir ses places d'avance moyennant un supplément de **2** francs par place.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

L'Hiver à ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU, etc.

Billets d'aller et retour individuels et de famille de toutes classes

Il est délivré par les gares et stations du réseau d'Orléans pour **Arcachon, Biarritz, Dax, Pau** et les autres stations hivernales du midi de la France :

1° Des billets d'aller et retour individuels de toutes classes avec réduction de 25 °/₀ en 1re classe et 20 °/₀ en 2e et 3e classes.

2° des billets d'aller et retour de famille de toutes classes comportant des réductions variant de 25 °/₀ en 1re classe et de 20 °/₀ en 2e et 3e classes pour une famille de 2 personnes, à 40 °/₀ pour une famille de 6 personnes, où plusieurs réductions sont calculées sur les prix du tarif général d'après la distance parcourue avec minimum de 300 kilomètres, aller et retour compris.

La famille comprend : père, mère, mari, femme, enfant, grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, neveu, nièce, ainsi que les serviteurs attachés à la famille.

Ces billets sont valables 33 jours.

Cette durée de validité peut être prolongée deux fois de 30 jours moyennant un supplément de 10 °/₀ du prix primitif du billet pour chaque prolongation.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

CARNAVAL DE NICE

Billets d'aller & retour de 1re et de 2e classes, à prix réduits

délivrés jusqu'au 21 Février 1909.

	1re classe	2e classe
PARIS A CANNES	177 fr. 40	127 fr. 75
PARIS A NICE	182 fr. 60	131 fr. 50
PARIS A MENTON	186 fr. 65	134 fr. 40

Validité : 20 jours (dimanches et fêtes compris) avec faculté de prolongation une ou deux fois de dix jours moyennant supplément de 10 0/0 par période.

Droit à deux arrêts en cours de route à l'aller et au retour.

Admission des porteurs de billets de 1re classe sans supplément, dans le " **Côte d'Azur rapide** " et dans le " **train de nuit extra-rapide.** " Toutefois les voyageurs empruntant le " **Côte d'Azur rapide** " ne pourront profiter de la faculté des arrêts qu'à partir de Marseille, à l'aller; — au retour aucun arrêt ne sera autorisé.

Société Anonyme des Anciens Établissements

PANHARD & LEVASSOR

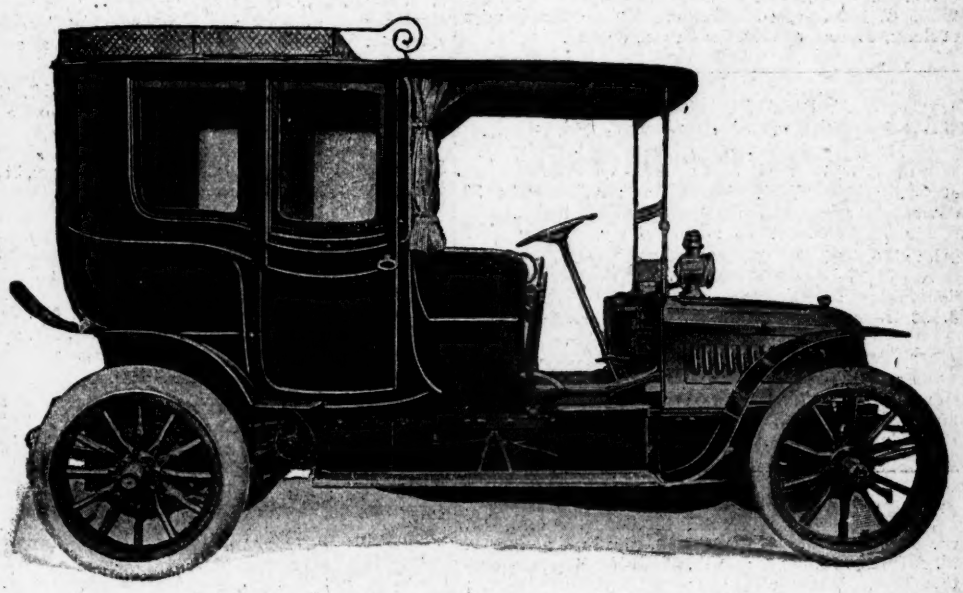
AU CAPITAL DE 5.000.000

19, Avenue d'Ivry - PARIS

Exposition Universelle de Bruxelles 1897 : GRAND PRIX

Expositions Universelles de Paris 1889-1900 :

HORS CONCOURS - MEMBRE DU JURY



Voitures automobiles

Camions

Voitures de livraison

Moteurs

Canots.

Envoi Franco du Catalogue illustré.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85bis, Faubourg Saint-Honoré.*

Téléphone : 516-20

VENTE AU PALAIS, le 3 mars 1909, à 2 heures. 1er Lot : **HOTEL A PARIS** VIIIe arrondissement, rue de Penthièvre, n° 5. Cont. 273 m. env. Revenu brut, **11.800** francs. M. à P. **120.000** francs. — 2e lot : PROPRIÉTÉ DE RAPPORT à PARIS VIIIe arrondiss**t** **R. CAMBACÉRÈS, 19** Cont. 508 m. 38 env. Rev. brut **17.460** francs environ. MISE A PRIX : **180.000** fr. Faculté de réunion des deux premiers lots. Troisième lot : **PROPTÉ DE CAMPAGNE** à BIEVRES (S.-et-O.), rue de Versailles. Contenance : 3 hect. 69 ares 9 cent. env. Lib. de loc. MISE à PRIX : **60.000** fr. plus service d'une rente annuelle et perpétuelle de **100** francs. S'adresser à Mes Jacques Hébert et Adam, avoués, et Flamand-Duval, notaire.

VENTE AU PALAIS DE JUSTICE, à Paris, le 20 février 1909, à deux heures, 1er lot :

MAISON A PARIS **43, RUE DE PRONY**

et 33, RUE GUYOT. Contenance : 303 mètres 36 environ. Revenu brut : **38.200** francs environ.

MISE à PRIX : **350.000** francs.

2e lot : MAISON A PARIS **12, R. DES PATRIARCHES**

Contenance : 332 mètres environ. Revenu brut : **8.400** francs environ. MISE à PRIX : **50.000** francs.

3e lot : MAISON A PARIS

137, RUE MOUFFETARD Contenance : 67 mèt. env. Revenu brut : **2.630** francs environ : MISE à PRIX : **20.000** francs. — S'adresser à Mes Juilliard, Emile Roche, avoués ; Bertrand-Taillet, notaire.

R. BEUDANT 13, PROPte, Cce 700m. R. b. **11.600** fr. M. à PRIX **190.000** fr. 2° MAISON, rue de Courcelles, 102. Contce 196m. Rev. brut : **5.000** fr. M. A PRIX : **70.000** fr. ; 3° PROPRIÉT à La Garenne-Colombes, 83, rue de Plaisance. Cce 832m. Revenu brut : **850** fr. M. A PRIX : **14.000** fr. ; 4° TERRAIN à Courbevoie, chem. d. Minimes. Cce 617m M. a PRIX **3.600** fr. A adj. sr 1. ench. Ch. n., 2 mars. Me Salle, nre, 154, bd Hausmann.

VENTE AU PALAIS, le 27 février 1909, à 2 heures.

1° **TERRAIN AVENUE ÉMILE-ZOLA**

Contenance 450 mètres. MISE A PRIX : **40.000** francs.

2° **MAISON** avec terrain **R. DU THÉATRE, 105**

Cont. 350m. Rev. **2.290** fr. MISE A PRIX : **30.000** fr.

3° **BATIMENTS RUE FONDARY, 44**

et avenue Émile-Zola. Contenance 498 mètres. Revenu **1.800** francs. MISE A PRIX : **45.000** francs.

S'adresser pour renseignements à Me Chain jeune, Plaignaud, Beaumé, avoués ; Bourdel et Durant des Aulnois, notaires.

VENTE sur surenchère AU PALAIS, le 11 mars 1909, 2 h.

PROPRIÉTÉ de RAPPORT à **NEUILLY-sur-SEINE** rue du Marché, 15 *bis*. Contenance 848m envir. Revenu brut : **16.474** fr. 95. MISE A PRIX : **176.167** francs.

S'adresser à Mes Houde et Marquis-Boudaille, avoués à Paris.

VENTE sur baisse de mise à prix, au PALAIS DE JUSTICE, à Paris, le 17 février 1909, à 2 h., en 2 lots :

1° **Propriété à Paris** **RUE DU GÉNÉRAL-BRUNET 31, 33 & 35** et RUE MICHEL-HIDALGO (19e arrondt), comprenant diverses constructions légères à usage d'ateliers, magasins, etc. Contenance superficielle : 1.071 m. 28 environ.

MISE à PRIX : **25.000** francs.

2° **Propriété à Paris** **RUE DES MIGNOTTES 46.** Contenance superficielle : 230 m. 25.

MISE à PRIX : **10.000** francs.

S'adreser pour renseignements : à Mes Plocque, 31, faubourg Poissonnière, et Haquin, avoués.

Mais. de RAPPORT, 37, boul. d. Batignolles, Ce 358m. Rev. : **24.225** fr. M. A PRIX : **250.000** fr.

2° **TERRAIN** D'ANGLE, boul. Montmorency. 1 et 3, et rue de l'Assomption. Ce : 917 m. M. A PRIX : **100.000**. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 2 mars. S'ad. Mes Panhard et Blanchet, not., 11, rue Beaujolais.

VENTE AU PALAIS DE JUSTICE à Paris, le 3 mars 1909, à 2 heures.

1° **MAISON** sise à Paris **49, RUE de NAPLES**

Contenance : 371 mètres 27 environ. Revenu brut : **15.213** fr. 60. MISE A PRIX : **250.000** francs ;

2° MAISON à PARIS **31, R. DU 4-SEPTEMBRE**

Contenance : 251 mètres environ. Revenu brut : **58.200** fr. environ. MISE A PRIX : **550.000** francs ;

3° **CHATEAU DE SEGREZ** et ses dépendances et DIVERSES PIÈCES DE TERRE sis communes de Saint-Sulpice-de-Favières, de Saint-Yon, de Boissy-sous-Saint-Yon, de Breux et de Mauchamp (Seine-et-Oise). Contenance : 243 hectares 20 ares 21 centiares environ. MISE A PRIX : **340.000** francs. plus une rente annuelle et viagère de **1.259** fr. **80**. S'ADRESSER pour les renseignements à : 1° Mes Gosselin et Mutel, avoués à Paris ; 2° Mes Poisson et Ferdinand Robin, notaires à Paris.

VILLE DE PARIS. A adj. sur 1 ench., Ch. des Not., Paris. 9 mars 1909, **3 TERRAINS** RUE DE LA CONVENTION. Surf. : 236 m. 90, 120 m., 231 m. 90 env. MISE à PRIX à **120** francs le mètre. — S'adresser aux not. : Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, rue des Pyramides, dép. de l'ench.

VENTE SUR SURENCHÈRES, au PALAIS DE JUSTICE, à Paris, le jeudi 25 février 1909, à 2 h., en 15 lots, de :

PIÈCES DE TERRE A LABOUR avec BATIMENTS d'habitation et d'exploitation, sis sur les communes de LA FLAMENGRIE (Nord), **ROISIN** (Belgique) et LOUVIGNIES (Nord) MISES à PRIX : de **1.867** fr. à **29.750** fr. — S'adresser à Me CASTAIGNET, avoué à Paris, et à Me HIOLLE, notaire à Bavay.

VENTE AU PALAIS, le 6 mars 1909, à 2 heures :

GRANDE PROPRIÉTÉ dite "EXTERNAT de la RUE DE MADRID", à PARIS **RUE DE MADRID, 5, 7, 10 & 14,** RUE DE VIENNE, 23 et 23 *bis* et RUE D'EDIMBOURG, 11 et 23 (8e arrondissement), en deux lots : 1er lot, RUE DE MADRID, 5 et 7 et RUE DE VIENNE. Cont.: **6.220** mètres. Vaste bâtiment, constructions diverses, cour. MISE à PRIX : **1.500.000** francs. 2e lot : RUE DE MADRID, 10 et 14 et RUE D'EDIMBOURG. Cont.: **8.480** mètres. Vastes constructions, cours, jardin. MISE à PRIX : **1.600.000** fr. — S'adresser à Me BRUNET, avoué, et à M. MÉNAGE, administrateur judiciaire, 44, rue des Mathurins.

VILLE DE PARIS (TERRAINS DU CHAMPS DE MARS) A adjug. sur 1 ench. Ch. des Not. Paris, 2 mars 1909, **2 TERRAINS** AVENUE DE LA BOURDONNAIS, Surf.: 402m20 chac. M. à P.: **250** f. le m. — S'ad. aux not.: Mes DELORME, r. Auber, 11 et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, rue des Pyramides, dép. de l'ench.

RUE DU **CIRQUE** MAISONS de RAPPt. Cont.: 653 m. Rev. br.: **47.349** f. M. à P.: **700.000** f. A adj. s. 1 ench. Ch. d. Not. Paris, 2 mars 09. S'ad. à Me MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, not., 14, r. des Pyramides.

ETUDE de Me CASTAIGNET, avoué à Paris, 6, place de la Madeleine,

VENTE sur saisie immobilière, au Palais de Justice, à Paris, le jeudi 25 février 1909, à 2 heures, d'un IMMEUBLE sis à **PARIS, RUE CHARLOT, N° 71** Contenance : 500 m. env. MISE à PRIX : **100.000** fr. — S'adresser, pour les renseignements, audit Me CASTAIGNET, avoué.

VENTE AU PALAIS, le 27 février 1909, à 2 heures,

PROPRIÉTÉ à USAGE D'USINE (libre de location), ensemble immeubles par destination, sise à **LA COURNEUVE** (Seine), 4, route de Flandre. Contenance : 2.960 m. environ MISE à PRIX : **5.000** fr. — S'adresser à Mes AUDOUIN, DELAUNAY et BÉGUIN, avoués, et Me HUGUENOT, notaire, et sur les lieux.

VILLE DE PARIS (TERRAINS DU CHAMPS DE MARS). A adj. sr 1 ench. Chamb. des Not., Paris, 2 mars 1909. **2 TERRAINS**: 1° AVENUE DE LA BOURDONNAIS. Surf.: 520 m. MISE à PRIX: **250** fr. le m.; 2° AVENUE CHARLES-FLOQUET. Surf.: 577 m. MISE à PRIX : **160** fr. le m. — S'adr. aux not.: Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, 11, r. Auber, dép. ench.

VENTE AU PALAIS DE JUSTICE, à Paris, le mercredi 24 février 1909, à 2 heures, en 7 lots :

1° **CHATEAU ET PARC DU GRÉGO** maison de garde, maison et jardin, deux métairies de Kerséo, deux métairies du Petit-Cliscoët, deux métairies de Toulcar et Cliscoët, terrain, sis commune de Surzur, arrondissement de Vannes (Morbihan). Contenance totale : environ 255 hectares 56 ares 59 centiares. MISE à PRIX : **165.800** francs.

2° **2 MÉTAIRIES DE QUÉNICOUCHÉ** 2 métairies de KER-HAVRE, Mét. de COETDIHUEL, 2 métairies de BRISON. Terrain, sis commune de Surzur et de la Trinité. Contenance totale : environ 166 hect. 85 ares 21 cent. MISE à PRIX : **87.100** fr.

3° **MÉTAIRIES** de BILAIRE, de TREBILAIRE, de CRANEGUY, taillis de CRANEGUY, Terrain, sis commune de SURZUR. Contenance totale : environ 146 hectares, 11 ares, 90 centiares. MISE à PRIX : **84.400** francs.

4° **MÉTAIRIES** de LANVEDIC, de KER-YBO, de Kerjano, 2 métairies de BEL, 2 TAILLIS de BEAUJOUR, TERRAIN, sis commune de SURZUR. Contenance totale : environ 131 hectares 88 ares 79 centiares. MISE à PRIX : **85.600** francs.

5° **PRAIRIE** sise commune **DE THEIX** Contenance : environ 4 hectares 48 ares 30 centiares. MISE à PRIX : **3.400** francs.

6° **2 MÉTAIRIES DE KER-AUFFRET** 3 METAIRIES de VINIHY, TERRAIN, sis commune de SURZUR. Contenance totale : environ 161 hectares 74 ares 90 centiares. MISE à PRIX : **80.000** francs.

7° **MÉTAIRIE DE DOUAIRO** et Terrain sis comm. de SURZUR et de LAUZACH. Contenance totale : environ 31 hectares 52 ares 10 cent. MISE à PRIX : **10.000** francs. S'adresser à l'étude de feu Me DENORMANDIE, Mes GIEULES et BRÉMARD, avoués, et à Me DUFOUR, notaire à Paris.

VENTE AU PALAIS, à Paris, 25 février, à 2 heures.

IMMEUBLE à Paris **AVENUE GAMBETTA, 219** Revenu brut environ : **11.208** francs. MISE A PRIX : **106.265** francs. S'adresser à Mes Henri DANET, JOHANET, avoués ; LEMARQUIS, administrateur.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 3 Mars 1909, 2 heures, *en deux lots* : 1°

PIÈCES DE TERRE à PRUNAY-S.-ABLIS (S.-et-O.) M. à p.: **20.000** f.

2° PROPRIÉTÉ sise à **VILLIERS** LANDOUE (S.-et-O.) et à AUNEAU (Eure-et-Loir). Mise à prix : **70.000** francs. S'adresser Mes DULUP, avoué, et CHAVANE, notaire.

VENTE AU PALAIS, à Paris, le 3 Mars 1909, 2 h., en un lot : PROPRIETE à PARIS,

BOULEVARD PEREIRE, N° 239 Mise à prix : **200.000** fr. Revenu brut env. **31.170** fr. S'adresser à Mes DULUD, avoué ; LAURENT et DE RIDDER, not.

ADJ. s. 1 ench., Ch. not Paris, 2 mars 1909 : 4 MAISONS

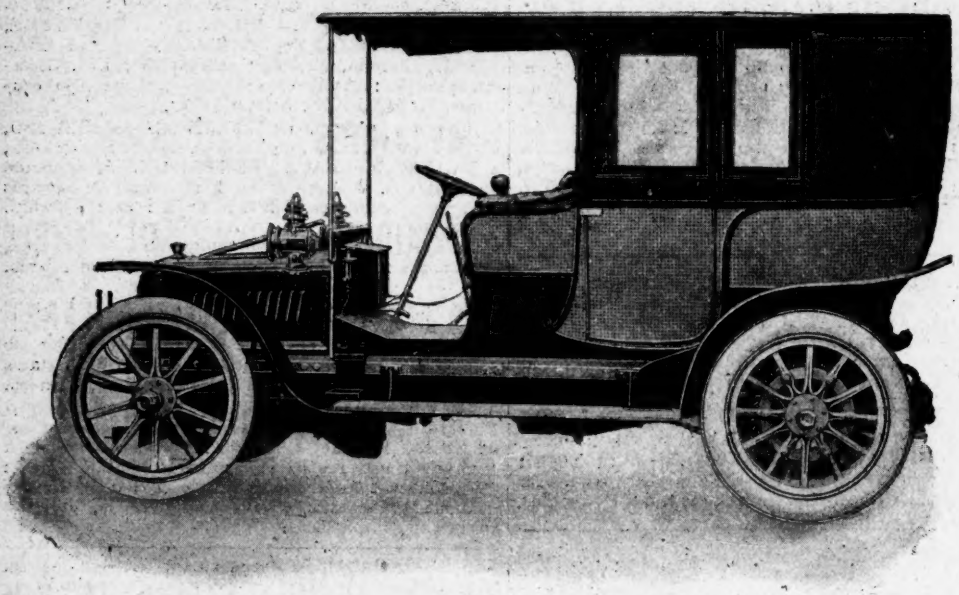
AV. WAGRAM. 1° *n° 43.* R. b. 19.421 f. M. à p. **190.000** f. 2° *n° 45.* Rev br. 18.319 f. Mise à p. **180.000** f.

AV. CLICHY *5.* R. br. 15.674 f. M. à p. **150 000** f. **R. BIOT** *8.* R. br. 5.340 fr. M. à p. **50.000** f. Me A. MOREL D'ARLEUX, not., 5, r. Renard.

HENRY BINDER

M. COTTENET et Cie Successeurs

PARIS - 31, RUE DU COLISÉE - PARIS



CARROSSERIE DE LUXE

Pour Voitures à Chevaux et Automobiles

Adresse Télégraphique :
BINDERCAR - PARIS

TÉLÉPHONE 516-49

DÉMÉNAGEMENTS **BEDEL & Cie**
TÉLÉPHONE : 259-24
18, Rue Saint-Augustin, PARIS

LA SEULE BICYCLETTE
RÉALISANT UN PROGRÈS
La Paris-Brest
DE LA SOCIÉTÉ "LA FRANÇAISE"
Marque DIAMANT avec le nouveau Pédalier à roulements rationnels
16, Av. de la Grande-Armée - TÉLÉPHONE : 523.58
6bis, Rue du 4-Septembre - TÉLÉPHONE : 304.66

VALS
Saint-Jean. Maux d'estomac, appétit, digestions.
Précieuse. Foie, calculs, bile, diabète, goutte
Dominique, Désirée, Magdeleine, Rigolette, Impératrice. Très agréables à boire. Une bouteille par jour.
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE des EAUX, VALS (Ardèche).
Il est indispensable de bien désigner la source.

PNEU LE GAULOIS
Établis^ts BERGOUGNAN & Cie
USINES A CLERMONT-FERRAND
9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

EN VENTE :
Table décennale de la « Revue de Paris »
(1894-1903)
I. TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS.
II. TABLE ANALYTIQUE PAR MATIÈRES.
III. TABLE GÉOGRAPHIQUE PAR RÉGIONS.
Prix. . . . . 2 fr. 50
Envoi franco contre mandat ou timbres-poste, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER
Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

SERVICES DIRECTS

ENTRE

Paris et l'Algérie, la Tunisie et Malte

(*Viâ* Marseille)

BILLETS SIMPLES VALABLES 15 JOURS

DE PARIS AUX PORTS CI-APRÈS ou *vice versa*	PRIX PAR LES PAQUEBOTS				
	1° de la Compagnie Générale Transatlantique		2° de la Compagnie de Navigation mixte (TOUACHE)		
	1re cl.	2e cl.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
Alger	186 »	130 »	171 »	115 »	67 »
Bizerte, Bône, Bougie, Philippeville, Tunis (*via* Bizerte)	171 »	120 »	»	»	»
Bône, Philippeville	»	»	171 »	115 »	67 »
Oran	171 »	120 »	156 »	105 »	64 »
Tunis (direct)	186 »	130 »	166 »	115 »	67 »
Malte (La Valette)	241 »	170 »	»	»	»

Ces prix comprennent la nourriture à bord des paquebots.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. à toutes les gares de l'itinéraire. Franchise de bagages de 30 kilog. en chemin de fer et, sur les paquebots, de 100 kilog. en 1re classe, de 60 kilog. en 2e classe et de 30 kilog. en 3e classe. Enregistrement direct des bagages de Paris aux ports algériens et tunisiens.

Délivrance de billets à Paris : à la gare de Paris P.-L.-M. ; au bureau des passages de la Cie Gle Transatlantique, 12, boulevard des Capucines, et à l'agence de la Cie de Navigation mixte (Touache), chez M. Desbois, 9, rue de Rome..

Pendant la saison d'hiver, Paris et Marseille sont reliés par de nombreux trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à boggies.

Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée

Services directs entre PARIS et le MAROC (*Viâ* Marseille)

Billets simples de PARIS A TANGER, valables 15 jours

de Paris à Tanger :

Par les paquebots :

	1re classe	2e classe	3e classe
de la Cie de Navigation Mixte (Touache) *viâ* Oran	196 »	135 »	92 »
de la Cie Paquet	196 »	135 »	

Ces prix comprennent la nourriture à bord des paquebots.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. Franchise de bagages : en chemin de fer, 30 kilog. ; sur paquebots : 100 kilog. en 1re classe ; 2e classe, 60 kilog. ; 3e classe : 30 kilog. Enregistrement direct des bagages de Paris à Tanger, ou réciproquement.

Délivrance des billets : à la gare de Paris P.-L.-M. ; à l'Agence de la Cie de Navigation Mixte, chez M. Desbois, 9, Rue de Rome, et dans les bureaux de la Sie Gle de Transports Maritimes à vapeur, 8, rue Ménars, pour les parcours à effectuer par les paquebots de la Cie Paquet.

Pendant la saison d'hiver, Paris et Marseille sont reliés par de nombreux trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à boggies.

Librairie Ch. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris

VIENNENT DE PARAITRE :

FERDINAND BRUNETIÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CLASSIQUE

T. I. **De MAROT à MONTAIGNE (1515-1595)**

In-8°, broché. . . . . **7 fr. 50** | Relié . . . . . **10 fr.**

Ce sont, rédigées et présentées systématiquement, les fortes leçons professées pendant dix-huit ans par M. Brunetière à l'École Normale Supérieure. — C'est le testament littéraire du grand critique. — En s'aidant des nombreuses notes et plans laissés par M. Brunetière, M. Doumic, son collaborateur à la *Revue des Deux Mondes*, a bien voulu se charger d'assurer la suite de la publication complète de l'ouvrage.

LES POÈTES DU TERROIR

du XV° au XX° Siècle

PAR **Van BEVER**

TOME I **(Alsace, Anjou, Auvergne, Berry, Bourbonnais, Bourgogne, Bretagne, Champagne).**

In-16, broché . . . . . **3 fr. 50** | Relié peausseline. . . . . **5 fr.**

Anthologie poétique provinciale avec biographies, notices, cartes littéraires, où l'on retrouvera, sous forme de poésies chantées par les fils du terroir, la physionomie et l'âme de nos provinces.

RUDYARD KIPLING

Œuvres Choisies

PAR **MICHEL ÉPUY**

In-16, broché . . . . . **3 fr. 50** | Relié peausseline. . . . . **5 fr.**

Longs extraits reliés par des analyses et précédés d'une étude critique sur l'œuvre de Rudyard Kipling. Livre pouvant être mis entre toutes les mains.

HYGIÈNE DU LOGEMENT

PAR **PAUL JUILLERAT**

Chef du Bureau Adm. des Services d'Hygiène de la Ville de Paris

PRÉFACE DU Dr ROUX

Broché . . . . . **1 fr. 50** | Relié peausseline . . . . . **2 fr. 50**

Ce volume fait partie de la *Collection d'Hygiène pratique et familiale*. Il est écrit pour le grand public, qui y trouvera des renseignements clairs et précis, indispensables à tous ceux qui désirent faire choix d'un logement véritablement hygiénique. Déjà parus :

L'Hygiène du Cardiaque, par le Dr FIESSINGER. Préface du Dr HUCHARD.
L'Hygiène de la Peau et du Cuir chevelu, par le Dr BODIN.
L'Hygiène par les Cures thermales, par le Dr MAUBAN. Préface du Dr GILLET.
L'Hygiène des Dyspeptiques, par le Dr R. GAULTIER.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

Rappels d'actualité :

C^TE DE MONTESSUS DE BALLORE

Directeur du Service Séismologique de la République du Chili.

Les Tremblements de Terre

(GÉOGRAPHIE SÉISMOLOGIQUE)

Avec une Préface par M. A. DE LAPPARENT, Membre de l'Institut.

« M. de Montessus de Ballore a compilé et coordonné les faits séismologiques observés dans le monde entier, et de ce travail colossal est né cet ouvrage. Une statistique considérable, accompagnée de cartes qui sautent aux yeux, a donné à l'auteur le moyen de faire ressortir de précieux enseignements et de mettre en pleine lumière ce fait capital : les phénomènes sismiques sont en rapport, non avec le volcanisme, mais avec les conditions générales qui règlent l'équilibre de l'écorce terrestre. »

(*Le Cosmos.* — Paris.)

Un volume in-8° raisin (26^c × 16^c) de 500 pages, avec *89 cartes et figures* dans le texte et *3 cartes hors texte*, broché . . . . . **12** fr.

La Science Séismologique

(LES TREMBLEMENTS DE TERRE)

Avec une Préface par ED. SUESS, Associé étranger de l'Institut de France.

« Il ne semble pas y avoir eu à Messine de secousses prémonitoires... Pour l'avenir, ce qui serait intéressant pratiquement serait de prévoir les séismes. Aussi beaucoup de chercheurs se sont-ils appliqués à trouver une connexion entre les tremblements de terre et la saison, la température, la pression, le temps qu'il fait, le soleil, la lune, etc. Dans son beau livre sur la *Science séismologique*, M. de Montessus de Ballore a consacré de nombreuses pages à l'analyse et à l'exposé des travaux relatifs à ce sujet. Le lecteur se reportera avec intérêt à cet ouvrage dans lequel il trouvera également d'utiles indications sur le mode de constructions à adopter dans les régions menacées. »

(*Journal des Débats.*)

Un volume in-8° raisin (26^c × 16^c) de 590 pages, *187 cartes et figures* dans le texte et *32 planches hors texte*, broché . . . . . **16** fr

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

Vient de paraître :

VICTOR BÉRARD

La Révolution Turque

Un volume in-18 jésus de 352 pages, broché . . . . . **4** fr.

Du même auteur, précédemment parus :

Le Sultan, l'Islam et les Puissances. In-18, *2 cartes hors texte*, br. **4** fr. »

La France et Guillaume II. Un vol. in-18 (2e ÉDITION), broché. . . . . **3** fr. **50**

L'Affaire Marocaine. In-18 (2e ÉDITION), broché . . . . . **4** fr. »

L'Empire russe et le Tsarisme. In-18 2e (ÉDIT.) *1 carte h. texte*, br. **4** fr. »

La Révolte de l'Asie. In-18 de 440 pages (2e ÉDITION), broché . . . . **4** fr. »

L'Angleterre et l'Impérialisme. In-18 (4e ÉDITION), avec une carte en couleur *hors texte*, broché. . . . . **4** fr. »

Questions extérieures (1901-1902). In-18, broché . . . . . **3** fr. **50**

Pro Macedonia. In-18, broché **2** fr. »

La Politique du Sultan. In-18 (4e ÉDITION), broché . . . . . **3** fr. **50**

Les Affaires de Crète. In-18 (2e ÉDITION), broché. . . . . **3** fr. **50**

Les Phéniciens et l'Odyssée (2 volumes in-8 gd jésus de 600 p., *richement illustrés*) : **Chaque** volume in-8 grand jésus, relié demi-chagrin, **32** fr.; — broché. . **25** fr.

Les ouvrages de M. VICTOR BÉRARD ***ont été couronnés par l'Académie française (Prix Vitet, 1904)***

Vient de paraître :

PAUL STAPFER

Doyen honoraire de la Faculté des lettres à l'Université de Bordeaux

Récréations

Grammaticales et Littéraires

Un volume in-18 jésus, broché. . . . . **3** fr. **50**

Du même auteur, précédemment parus :

Études sur Goethe. In-18, br. **3** fr. **50**

Racine et Victor Hugo. Un vol. in-18 jésus (8e ÉDITION), br. . . . **3** fr. **50**

Rabelais, *sa personne, son génie, son œuvre.* Un vol. in-18 jésus (4e ÉDITION), broché . . . . . **4** fr. »

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

NOUVEAUTÉS

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr Gustave LE BON

Docteur Pierre JANET

LES NÉVROSES

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

Cet ouvrage présente un résumé rapide d'un grand nombre d'études que l'auteur a publiées depuis vingt ans sur la plupart des troubles névropathiques. A propos de chaque fonction, il décrit et compare deux groupes de symptômes, ceux qui sont d'ordinaire rattachés à l'hystérie et ceux qui constituent la névrose psychasténique.

Max et Alex FISCHER

L'INCONDUITE DE LUCIE

Un volume in-18. Couverture illustrée de ALBERT GUILLAUME. Prix. . . . . **3 fr. 50**

..... Trois cents pages délicieuses : de l'esprit, du comique, un comique infatigable, incessant et toujours renouvelé parce qu'il n'est point seulement anecdotique, parce que Max et Alex FISCHER sont des observateurs avertis, malicieux et ironiques.

Léon BERTHAUT

LE PEUPLE DE LA MER

Un volume. Couverture illustrée. Prix . . . . . **3 fr. 50**

Après avoir écrit cette noble trilogie, **Fantôme de Terre-Neuve**, le **Pilote n° 10**, **l'Absente**, qui a fait dire « que personne encore n'avait ainsi parlé de la mer et des gens de mer », Léon BERTHAUT quitte pour une fois le roman et retourne au genre difficile et charmant de la nouvelle.

Charles FOLEY

TUTEUR

Un volume in-18. Prix. . . . . **3 fr. 50**

Ce roman, qui met en lumière une singularité de nos lois, un des cas les plus amusants et les plus curieux de notre code, est une très honnête aventure d'amour, toute vibrante de jeunesse et de gaieté.

Paul ADAM

LA MORALE DE L'ÉDUCATION

Un volume in-18. Prix. . . . . **3 fr. 50**

Paul ADAM publie **LA MORALE DE L'ÉDUCATION**, que tous les pères de famille ne manqueront pas de lire. C'est l'œuvre d'un penseur, d'un moraliste et d'un philosophe.

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

CORRESPONDANCE
DE
BOSSUET

NOUVELLE ÉDITION
PAR
Ch. URBAIN et E. LEVESQUE

TOME PREMIER
(1651-1676)

Un volume in-8, broché . . . . . 7 fr. 50

Cette édition de la Correspondance de Bossuet comprend, outre les lettres contenues dans les collections de ses œuvres complètes, toutes celles qui ont été publiées séparément à Paris ou en province dans des revues où les devanciers de MM. Ch. Urbain et E. Levesque n'avaient pas eu la pensée d'aller les chercher. A ces lettres oubliées, les auteurs en ont ajouté un bon nombre qui sont inédites et dont ils ont retrouvé soit les originaux, soit des copies authentiques. En outre, la présente édition contient parmi les lettres de Bossuet celles qui lui ont été adressées ; celles-ci éclairent les premières et peuvent même jusqu'à un certain point suppléer aux lettres de Bossuet qui ont disparu sans laisser d'autres traces.

Les auteurs n'ont omis dans cet ouvrage aucun renseignement de langue, d'histoire, de philosophie ou de théologie de nature à donner une pleine intelligence de la pensée de Bossuet et à faire connaître les personnages, pour la plupart oubliés aujourd'hui, dont les noms reviennent sous sa plume. Ils donnent enfin en appendices quelques lettres et d'autres documents peu connus, relatifs aux points touchés dans les lettres de Bossuet ou de ses correspondants, en y ajoutant le texte des approbations doctrinales accordées par lui à certains ouvrages imprimés de son temps, ce qui sera une utile contribution à l'histoire de la vie et des œuvres de l'Évêque de Meaux.

Il a été tiré 100 exemplaires sur papier grand vélin à 20 fr. le volume.

P. IMBART DE LA TOUR
Professeur à l'Université de Bordeaux

LES ORIGINES
DE LA RÉFORME

TOME II
L'ÉGLISE CATHOLIQUE
LA CRISE ET LA RENAISSANCE

Un volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

Ce volume est le second du grand travail que M. Imbart de la Tour consacre à l'histoire de la révolution religieuse. Le premier avait analysé l'état politique : celui-ci est une étude complète du catholicisme.

Quelles sont les causes de la crise qu'il traverse ? L'opposition à Rome, les abus, le changement intellectuel dû à la Renaissance. L'auteur étudie à fond ces symptômes de désordre. Il montre ce qu'est devenu la papauté à la fin du moyen âge, l'anarchie dont souffre l'Église de France et l'esprit séculier qui l'envahit, l'orientation nouvelle des idées due au réveil de l'antiquité classique et de l'antiquité chrétienne. — La crise est-elle irrémédiable, et à l'apparition de Luther, le catholicisme est-il en décadence ? M. Imbart de la Tour conclut au contraire à un réveil d'activité et de vie au sein du catholicisme.

On peut juger à ces idées l'importance des questions que l'auteur expose et discute avec sa précision et son impartialité habituelles. Nous voyons défiler dans son œuvre les grands hommes et les grands faits qui nous passionnent toujours : Léon X, Lefèvre d'Etaples, Erasme ; le gallicanisme, l'humanisme chrétien, la politique de réformes, le Concordat. C'est dire l'intérêt capital de ce livre nouveau, vivant, original, et qui jette sur l'histoire du catholicisme moderne les plus vives lueurs.

DU MÊME AUTEUR :

Les Origines de la Réforme, Tome I. *La France Moderne.* Un vol. in-8 broché : 7 fr. 50

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

LÉON DE TINSÉAU

Sur les deux rives

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE NOLLY

Hiên le Maboul

ROMAN

Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

HENRY VIGNEMAL

Le Fruit défendu

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

GUY CHANTEPLEURE

La Folle Histoire de Fridoline

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

LIVRES NOUVEAUX

CHRONIQUE DE 1831 A 1862,

par la **duchesse de Dino.**

En donnant au public le début de cette chronique (1831-1835), la princesse de Radzivill prévient le lecteur : « Cette chronique a été composée avec des notes recueillies en Angleterre durant l'ambassade du prince de Talleyrand et ensuite avec les fragments extraits des lettres adressées pendant trente ans par madame la duchesse de Dino à M. A. de Bacourt, qui me l'a remise en mains propres par ordre de ma grand'mère... J'aurais voulu retarder encore la publication de cette chronique; mais ma nièce, la comtesse Jean de Castellane, ayant fait paraître le *Récit des premières Années* de la duchesse de Dino, il me semble à propos de ne plus en faire attendre la continuation. »

SAINTE-BEUVE ET CHAMPFLEURY,

par **Jules Troubat.**

Il eut ses heures de grosse notoriété, sinon de gloire, ce Champfleury, disparu depuis vingt ans à peine et si oublié aujourd'hui. M. Jules Troubat, qui fut le secrétaire de Sainte-Beuve et l'ami de Champfleury, a eu l'heureuse idée de publier un certain nombre de lettres où apparaît en pleine lumière la figure de ce romancier original et fécond. Parmi ces lettres, les unes sont adressées par Champfleury à sa mère, — et ce ne sont pas les moins intéressantes, — d'autres à son frère, un certain nombre à Sainte-Beuve et à M. Jules Troubat. Le tout forme un volume fort curieux, pittoresque et vivant.

LA VIERGE, LA FEMME ET LA VIE,

par **Louis Haugmard.**

Ils sont, à la fois, délicats et brutaux, ces vers d'amour et de mélancolie : l'âme du poète est sensible au moindre heurt, tout de suite meurtrie; par contre, à de certaines minutes, a de brusques reprises, des ressauts violents. La forme, de même, est tantôt atténuée jusqu'à la grisaille, tantôt précise jusqu'à paraître dure. Et tout le recueil laisse une impression quelque peu déconcertante, mais forte et durable.

MÉLANGES D'HISTOIRE DES RELIGIONS,

par **H. Hubert** et **M. Mauss.**

Ce livre n'est pas destiné au grand public; mais il est bon que les esprits curieux sachent que, nulle part mieux que dans ces *Mélanges*, ils ne pourront étudier les méthodes de la nouvelle école sociologique en matière de sciences religieuses. L'étude sur *le Sacrifice* est bien connue des spécialistes; et MM. Hubert et Mauss ont eu raison de rééditer leurs mémoires des *Hautes Études*. Une longue préface répond aux objections que ces travaux des dix années dernières leur ont attirées.

LES VAINQUEURS,

par **Émile Fabre.**

Une fois de plus, M. Émile Fabre vient de faire applaudir sur la scène ses dons de force, de vie et d'émotion, surtout cette logique de constructeur dramatique, qui est peut-être sa plus solide qualité. La pièce a longtemps tenu l'affiche, et le succès de représentation n'en est point épuisé. On connaît le sujet du drame ; l'œuvre ne perd pas à la lecture. L'auteur n'est pourtant pas de ceux qui s'attardent aux détails et son texte est fait pour être dit; mais il est impossible aux lecteurs de ne point assister en quelque sorte à une véritable représentation, tant les répliques font irrésistiblement surgir à nos yeux les personnages.

UN VÉTÉRAN DU BARREAU PARISIEN — QUATRE-VINGTS ANS DE SOUVENIRS —

par **Charles Limet.**

En 1830, la chétive santé du jeune Limet ne lui permit pas de continuer ses études à Paris : ainsi dut-il quitter sa pension et ses camarades, parmi lesquels Théodore de Banville, pour entrer au collège de Vesoul. Plutôt que de l'en plaindre on pourrait l'en féliciter, puisqu'il eut cette consolation d'y trouver J.-L. Gérôme; il convient de nous en féliciter nous-mêmes, puisqu'il s'y fortifia suffisamment pour nous offrir aujourd'hui cette chronique de tout un siècle, ou peu s'en faut, « quatre-vingts ans de souvenirs » (1827-1907), où ne manquent ni les anecdotes agréables et piquantes ni les portraits vivement tracés, remontant à l'époque des premiers daguerréotypes, voire au delà, pour aboutir à l' « instantané » de nos jours, — depuis Chaix d'Est-Ange et Berryer, en passant par Gambetta inconnu et Me Barboux débutant, jusqu'au magicien transatlantique Edison, jusqu'à notre Aimé Morot, excellent peintre et vaillant belluaire. Un triple ban pour ce doyen des avocats, — mémoire infaillible, esprit agile, cœur chaleureux, — qui semblerait à peine le doyen des étudiants!

LA MONTÉE,

par **Olivier Calemard de La Fayette.**

Il suffit de lire les premières strophes du *Liminaire* pour être sûr que l'auteur était un poète : les images sont précises, vigoureuses, toujours personnelles, avec des couleurs parfois heurtées, mais saisissantes. Ils font regretter la fin prématurée d'Olivier Calemard de La Fayette : il eût honoré les lettres françaises et ce que nous pouvons deviner de l'homme, à travers les extraits de sa correspondance, les notes, les fragments de prose, publiés dans la seconde partie du volume, avive encore nos regrets.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c.*

Coulommiers. — Imprimerie PAUL BRODARD